

HISTOIRE
DE
LA GAULE

A LA MÊME LIBRAIRIE
OUVRAGES DE M. CAMILLE JULLIAN

HISTOIRE DE LA GAULE

Sept volumes gr. in-8 brochés

Chaque volume : 25 fr.

- I. *Les Intrants gaulois et la Colonisation grecque*
- II. *La Gaule indépendante.*
 Ces deux volumes ont obtenu le Grand Prix Gobert de l'Académie française en 1898
- III. *La Conquête romaine et les Premières Invasions germaniques.*
- IV. *Le Gouvernement de Rome.*
- V. *La Civilisation gaulo-romaine — État matériel*
- VI. *La Civilisation gaulo-romaine — État moral.*
- VII. *Les Empereurs de Trèves* (en préparation)

Gallia. Tableau sommaire de la Gaule sous la domination romaine, 5^e édit.
 Un vol. in-16, avec grav., cartonné 3 fr. •
 Prix Montyon à l'Académie française.

Vercingétorix. 5^e édition. Un vol. in-16, avec cartes et gravures, broché . . . 5 fr. •
 Grand Prix Gobert à l'Académie française.

Histoire de Bordeaux. Un vol. in-4^e, avec plans et gravures, 30 fr. •
 Prix Thérouanne à l'Académie française.

err.

CAMILLE JULLIAN

DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

HISTOIRE
DE
LA GAULE

III

**LA CONQUÊTE ROMAINE
ET LES PREMIÈRES INVASIONS GERMANIQUES**

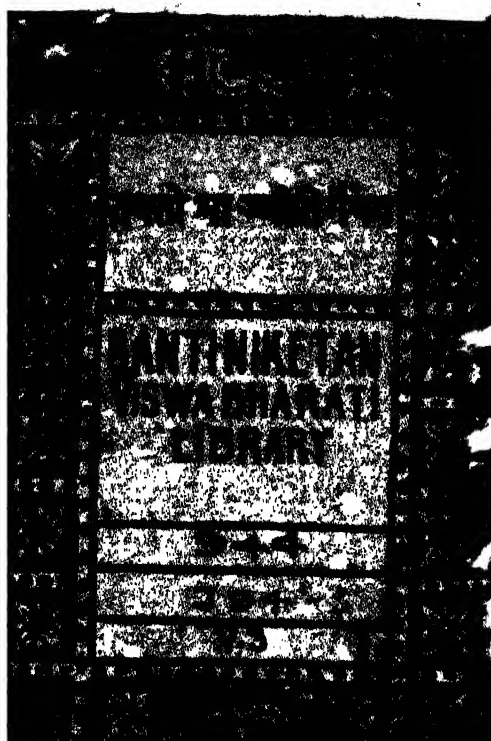
DEUXIÈME ÉDITION

11.779

LIBRAIRIE HACHETTE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—
1920



Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright par Librairie Hachette, 1900

A MON TRÈS CHER AMI ET MAÎTRE

SALOMON REINACH

LA CONQUÊTE ROMAINE

ET LES

PREMIÈRES INVASIONS GERMANIQUES

CHAPITRE I

LES ROMAINS DÉTRUISENT L'EMPIRE ARVERNE

I. Situation de l'Empire arverne dans le monde. — II. Des causes de l'intervention romaine. — III. Les deux campagnes de Provence. — IV. La grande guerre contre Allobroges et Arvernes. — V. La création de la province de Gaule. — VI. Distraction de l'Empire gaulois. — VII. Le déclin de la civilisation gauloise. — VIII. La ruine commence pour Marseille.

I. — SITUATION DE L'EMPIRE ARVERNE DANS LE MONDE

Au milieu du second siècle avant notre ère, le peuple des Arvernes avait réussi à faire de toute la Gaule un seul État. Sa domination atteignait les limites naturelles de la contrée : elle touchait aux Pyrénées et aux Alpes, à l'Océan, au Rhin et à la Méditerranée. Les peuplades qui lui obéissaient n'étaient pas

1. De Catel, *Mémoires de l'hist. du Languedoc*, 1633, p. 432 et suiv.; Bouche, *Le Chorographie de Provence*, I, 1004, p. 407 et suiv.; Devic et Vaissette, *Hist. gén. de Languedoc*, n. éd., I, 1872, p. 71 et suiv.; [des Ours de Mandajors], *Hist. crit. de la Gaule Narbonnaise*, 1733, p. 87 et suiv.; de Fortia d'Urban, *Antiquités ... de l'Auch*, I, 1808, p. 241 et suiv.; Amédée Thierry, I, p. 350 et suiv.; Fischer, *Römische Zeitfeln*, 1846, p. 146 et suiv.; Zumpt, *Studia Romana*, 1839, p. 15 et suiv. (de *Gallia Romanorum provincia*); Mommsen, *Römische Geschichte*, II (1^{re} éd., 1853), p. 159-164; Herzog, *Gallia Narbonensis ... historia*, 1864, p. 43 et suiv.; Vogel, *De Romanorum in Gallia Transalpina gestis ante ... Casarem*, Friedland, 1873 (insignifiant); Desjardins, *Géographie*, II, 1878, p. 270 et suiv.; Neumann, *Geschichte Roms*, I, 1881, p. 277 et suiv.; de Wille, *Bull. ... des Ant. de Fr.*, 1882, p. 342-3, 348; G. Ritter, *Untersuchungen zu dem Allobrogischen Krieg*, Hof, 1883 (progr.); Lebeque, *Fastes de la Narbonnaise (Hist. gén. de Languedoc, n. éd., XV, 1893)*, p. 5 et suiv.; Klebs dans l'*Encyclopédie Wissowa*, III, 1897, c. 346-8; Münzer, *ibid.*, V, 1903, c. 1222-4; (Bullock) Hall, *The Romans on the Riviera*, 1898, p. 84 et suiv.; et les ouvrages cités t. I, p. 4, n. 4, t. II, p. 3, n. 1.

groupées uniquement par la force. Elles avaient une origine et des traditions communes; elles adoraient des dieux semblables et parlaient une seule langue. D'étroites relations de commerce et d'amitié les réunissaient. On sentait chez toutes la même confiance en leur race, le même orgueil du nom d'alliance. La nation qui leur commandait était la plus riche et la plus forte; sa situation centrale faisait d'elle le lien naturel de toutes les régions de son vaste empire. La Gaule présentait les conditions nécessaires pour vivre d'une vie originale et forte, et pour créer une patrie durable¹.

Par malheur, de nombreuses causes de faiblesse pouvaient enrayer la croissance de cette grande nation, et mettre en péril son existence même. Dans les régions naturelles de la France, il s'était formé des peuplades distinctes, ayant leurs intérêts et leurs caractères propres²; chacune se querellait avec ses voisines, et toutes, sans doute, jalouaient la peuplade souveraine³. A l'intérieur de ces petits États, le cours régulier de la vie publique était troublé par les menées des grands⁴. Ardents, inquiets, batailleurs, d'humeur changeante et d'un incurable amour-propre⁵, les Celtes et les Belges s'accommodaient mal de ce régime d'unité, qui suppose une entente continue, des sacrifices réciproques, la pratique monotone des travaux de la paix. Des rancunes de peuples et des ambitions de chefs s'agitaient sans cesse à l'intérieur de l'Empire arverne. — D'autres périls le menaçaient à ses frontières.

Au nord, il touchait aux Barbares de la Germanie. Les causes qui avaient jadis entraîné les Celtes et les Belges vers ce côté du Rhin⁶ étaient de celles qui durent toujours : le désir

1. T. II, p. 343-352, 417-418, 540-542.

2. T. II, p. 449-542; T. I, I, p. 26-32.

3. T. II, p. 182-3; T. III, p. 1 et suiv., p. 135-141, p. 154 et suiv., p. 480 et suiv.

4. T. II, p. 54-83.

5. T. II, p. 182-6, 621-3.

6. T. I, p. 234 et suiv., p. 314.

d'un ciel plus gai et de terres plus riches¹, une population trop nombreuse², l'habitude de demander à la guerre les moyens de vivre³, les grandes querelles nationales, qui finissaient souvent par des expulsions de tribus entières⁴. L'instabilité et la sauvagerie du monde germanique en faisaient un voisinage fort incommode; et, de temps à autre, des bandes d'hommes, pressées par la faim, l'envie ou la défaite, se présentaient en armes aux passages du Rhin⁵.

Au sud, les Gaulois confinaient à l'Empire romain, sur les routes des Alpes, des Pyrénées et de la mer Intérieure. De ce côté, c'était un État compact, civilisé, aux pratiques régulières et à la politique suivie. Mais, pour être de nature différente, ce voisinage présentait plus de dangers encore que celui de la frontière germanique. L'histoire des cent dernières années (218-433) avait montré qu'aucune force au monde ne pouvait résister à celle de Rome, ni les vastes royaumes de l'Orient, Macédoine, Syrie ou Égypte, ni les tribus indomptables de l'Occident, Ligures ou Celtibères, ni le courage obstiné et intelligent des villes antiques et patriotes, Syracuse ou Carthage⁶. Elle avait triomphé dans les campagnes les plus longues, sur les champs de bataille les plus disputés, devant les murailles les plus fortes. Si elle songeait à la conquête de la Gaule, celle-ci était d'avance abandonnée par les dieux. Et de cette même histoire il résultait également que les Romains, pour satisfaire une convoitise ou une rancune, n'avaient jamais été arrêtés par des scrupules de droit ou de religion : le jour où ils voudraient la Gaule, ils trouveraient les prétextes pour intervenir.

L'Empire arverne avait donc à se prémunir contre les ambi-

1. César, *De b. G.*, I, 31, 11; Tacite, *Hist.*, IV, 73. Cf. t. I, p. 233-4, 314.

2. Plutarque, *Marius*, 11; cf. t. I, p. 232-3.

3. Tacite, *G.*, 14; César, *De b. G.*, VI, 21, 3; 22, 3; 23, 6.

4. César, IV, 4, 2; Tac., *G.*, 33.

5. César, I, 31, 10; 33, 3; 37, 3; 54, 1; IV, 4, 2; VI, 35, 6. Cf. p. 57, 146, 158 9, 324-5.

6. Cf. t. I, p. 489-534.

tions des Méditerranéens et contre les brigandages des Barbares du Nord. Et ce fut, dans tous les temps et sur tous les continents, la condition incertaine et périlleuse des nations qui s'efforcent de vivre entre les confins des vieux États civilisés et la lisière des pays sauvages : elles n'ont souvent que le choix entre deux manières de mourir.

Il semblait cependant, vers l'an 150 avant notre ère, que l'Empire arverne ne courait pas encore les plus graves dangers sur l'une et l'autre de ses frontières. Il ne venait de la Germanie que des troupes isolées, faciles à écarter ou à loger¹ ; dans les grandes vallées du Nord, trois peuples vigoureux barraient la route aux invasions, les Nerviens, au seuil de Vermandois, les Trévires, le long de la Moselle, les Séquanes, des deux côtés de la trouée de Belfort². Ce qui tenait à distance le peuple romain, ce n'étaient pas les Alpes et les Pyrénées : car ses légions pourraient les franchir sans peine³, et elles les avaient déjà tournées en débarquant à Marseille⁴. Mais le sénat semblait maintenant s'interdire de nouvelles entreprises. Les révoltes de la Macédoine, de la Grèce et de l'Asie, l'empire espagnol de Viriathe le Lusitan, la résistance opiniâtre des Celtibères dans Numance, venaient de lui montrer qu'avant de s'étendre à nouveau, il fallait s'assurer pour toujours la fidélité de l'immense empire (148-133)⁵. D'ailleurs, Rome et l'Italie souffraient alors de tous les maux qu'entraînent des conquêtes trop rapides, et la tâche principale des chefs était de remédier à ces maux. Le plus célèbre et le plus sage de tous, Scipion Émilien, renonçait à la vie des camps et se vouait à la réforme de l'État⁶.

Pour maintenir la sécurité de ces temps de trêve, la Gaule

1. T. I, p. 525 ; t. II, p. 464-7.

2. T. II, p. 472-3, p. 477-8, p. 522-3, 478.

3. T. I, p. 44-53, 497-8 ; ici, p. 11 et suiv.

4. T. I, p. 461-9, 502-3.

5. Cf. Mommsen, *Römische Geschichte*, II, t. IV, ch. 1.

6. Cæcrou, *Somnium Scipionis*, 2, 12, 12 ; Tite-Live, *Épit.*, 59.

n'avait qu'à imiter le peuple romain : ne point se chercher d'ennemis au delà de ses frontières, tâcher de se guérir de ses vices intérieurs. Au prix de beaucoup de prudence, elle pourrait s'assurer une longue vie.

II. — DES CAUSES DE L'INTERVENTION ROMAINE

Mais c'était trop demander à des Gaulois que de ne point provoquer un peuple voisin et que de vivre d'accord entre eux.

Vers l'an 125 avant notre ère, à ce que racontent les historiens anciens, la peuplade des Salyens ravagea les terres des Marseillais, et les légions romaines vinrent à leur secours¹. — Elles ne seraient peut-être pas sorties de la Provence si, vers l'an 121, un nouvel incident ne les avait entraînées plus au nord : les Allobroges et les Arvernes s'étaient brouillés avec les Éduens, et ceux-ci, menacés chez eux, appelèrent l'armée du sénat². — A coup sûr, les Romains durent accepter avec joie les nouvelles occasions qui s'offraient à eux de se battre et de conquérir : mais ce sont les Gaulois eux-mêmes qui les leur présentèrent, par leurs bravades imprudentes et leurs éternelles jalousies.

Il est d'ailleurs probable qu'ils ont eu, pour attaquer Marseille, des motifs plus sérieux que leur besoin de tracasser. Il y avait près de trois siècles que les Celtes et la colonie des Phocéens se trouvaient en rapport : et c'était la première fois qu'ils se querellaient. Autant le voisinage des tribus ligures avait été gênant pour les Grecs, autant ils n'avaient cessé de se louer des Gaulois. Marseille trouvait chez eux des hôtes, des clients et des soldats³. Par égard pour elle, ils firent bon accueil aux Romains de Publius Scipion, et quelques-uns même se battirent, pour le

1. Tite-Live, *Epit.*, 60 : *Salluvios Gallos, qui fines Massiliensium populabantur*; Florus, I, 37 (III, 2), 3.

2. Tite-Live, *Epit.*, 61 (ne parle que des Allobroges); Florus, I, 37, 4 (parle des Arvernes et des Allobroges).

3. T. I, p. 404, 409, 497.

service du consul, contre les gens d'Hannibal¹. Ils étaient les plus constants des philhellènes², et, durant huit générations, rien n'était venu troubler l'amitié réciproque de la fille de Phocée et des nations gauloises. Pour qu'elle se soit si complètement rompue, pour que Marseille ait redouté ses anciens amis au point de vouloir contre eux le secours immédiat des légions, il faut qu'on ait eu à leur reprocher plus que de simples brigandages, et qu'une cause profonde soit venue briser l'antique alliance.

On peut chercher cette cause dans les événements mêmes qui ont précédé la rupture. Et ce sont la formation de l'Empire arverne, l'adhésion des Salyens de Provence à cet empire, son extension jusqu'aux portes de Marseille³. La ville grecque ne se trouvait plus dans les mêmes conditions pour vivre et commercer; ses habitudes séculaires étaient menacées. Au lieu d'avoir à ses frontières une peuplade ou quelques tribus, faciles à contenir ou à acheter, elle touchait à un vaste royaume, riche en hommes et en ambitions, et qui tenait désormais tous les chemins et tous les marchés de la Gaule. A son gré, il pouvait les lui interdire ou ne les lui ouvrir qu'à prix d'or⁴; le commerce de la cité et sa sécurité même étaient à la merci de ses voisins. Elle avait sous les yeux l'exemple de Phocée, si heureuse au temps de Gygès et de Crésus⁵, devenue esclave et misérable lorsque le royaume de Lydie ne fut plus qu'une satrapie de l'Empire perse. Les villes helléniques étaient faites pour voisiner avec des tribus barbares ou de bons rois marchands, comme Crésus ou Arganthonios⁶, et leurs pires ennemis furent les

1. T. I, p. 469 et 470.

2. Cf. I. I, p. 394.

3. T. II, p. 347.

4. Strabon (IV, 1, 3) constate que Marseille était dès lors impuissante à contenir à l'intérieur les Barbares.

5. Cf. Radet, *La Lydie et le Monde grec au temps des Mermnades*, 1892, p. 160 et suiv., p. 273 et suiv.

6. Cf. I. I, p. 198-200.

grands empires militaires, aux chefs ambitieux de gloire et aux peuples avides de butin. L'État des Arvernes ne pouvait donc inspirer que de la défiance aux Marseillais. Il est possible que sa création ait suscité chez les Gaulois cet enthousiasme et ces désirs fous qui leur étaient familiers¹. Leur orgueil de race a dû prendre une vigueur nouvelle; c'est ~~les~~ ce temps-là, semble-t-il, que les emblèmes de leur religion remplacent sur les monnaies les copies des types grecs². Peut-être les Arvernes ont-ils dit que la présence de cette cité étrangère était humiliante pour leur empire; peut-être ont-ils voulu, à Arles ou à Narbonne, créer de grands ports nationaux.

En tout cas, à la première attaque gauloise, Marseille prit peur et recourut aux mesures extrêmes. Trente ans auparavant, les Romains avaient déjà protégé contre les indigènes ses colonies de Nice et d'Antibes, et, la besogne faite, ils s'étaient embarqués³. Marseille pouvait encore attendre d'eux qu'ils la sauveraient du péril gaulois, sans prendre pied dans l'arrière-pays. Elle les appela.

Mais Rome, en ce moment, changeait une fois de plus de politique. Le premier essai de réforme sociale, celui de Tibérius Gracchus, avait abouti à une sorte de révolution (134-2), et le sénat craignait pour l'avenir tout à la fois une guerre civile et une tyrannie. Or, une expédition lointaine était un moyen de dériver les esprits et d'occuper les ambitions⁴. Scipion Émilien venait de mourir (129) : il n'était plus là pour guider son peuple vers son idéal de justice et de raison. D'autre part, le problème le plus urgent était de trouver des terres pour les pauvres, et on ne s'en procurait en Italie qu'au prix de querelles sans fin. Mieux valait en chercher à l'étranger, et prendre celles de l'ennemi que du sénateur. — L'appel des Marseillais

1. César, VII, 29, 6; Tacite, *Hist.*, IV, 54; cf. I, II, p. 446-7.

2. T. II, p. 346-351.

3. T. I, p. 320 et suiv.

4. Cf. Zumpt, *Studia*, p. 13-16.

fut donc écouté. On chargea de l'expédition le consul Marcus Fulvius Flaccus¹, un des chefs du parti populaire, l'ami de Caius Gracchus et le plus ardent de ses collaborateurs².

Il était donc à prévoir que ce ne serait pas seulement une guerre de secours, mais aussi de conquête et d'annexion. Marseille avait été aussi folle que la Gaule. Toutes deux couraient ensemble au-devant d'un destin commun.

III. — LES DEUX CAMPAGNES DE PROVENCE

Depuis la guerre d'Hannibal³, l'Occident n'avait point vu de lutte plus grave. D'un côté, le peuple romain, souverain incontesté des contrées de la mer Intérieure⁴. De l'autre, le seul grand empire qu'aient pu fonder des Barbares, et cet Empire arverne, le plus puissant des Etats gaulois de l'Europe, et comme le champion de ce nom celtique contre lequel Rome avait protégé le monde méditerranéen⁵. En franchissant les Alpes, les légions allaient poursuivre sur la terre gauloise même, et dans le berceau de la race, la revanche de l'Allia, du Capitole et de Delphes. Et leur victoire signifierait que les Barbares du Couchant et du Nord auraient désormais à compter, comme autrefois les villes et les royaumes du Midi et du Levant, avec la volonté du peuple romain.

Toutefois, la lutte ne prit point d'abord ce caractère de grandeur et de solennité. Rome ne provoqua pas tout de suite les Arvernes, elle limita son action aux terres les plus voisines de

1. Tite-Live, *Eph.*, 60; Ammien, XV, 12, 5. Cf. p. 11, n. 1.

2. Valère-Maxime, IX, 5, 1; Appien, *Gallo.*, I, 21 et suiv.; etc. — Aucun texte n'établit formellement un lien entre ces expéditions et le programme du parti démocratique. Il me paraît cependant indéniable qu'elles s'y rattachent : remarquez comme l'œuvre des Romains en Transalpine de 122 à 118 (fondation de villes et construction de routes, p. 26-37, cadre avec les entreprises et projets de Caius Gracchus : Appien, *loc. cit.*, I, 23, 1; etc.). Dans le même sens, Mommsen, II, p. 164.

3. T. I, p. 431 et suiv.

4. T. I, p. 316-7.

5. Cf. I, I, p. 295-6, 306-317.

Marseille. Les Arvernes, d'autre part, n'intervinrent pas aussitôt pour défendre ces terres, soit qu'ils aient eu des embarras intérieurs les aient retenus, soit qu'ils n'aient pas cru à de sérieuses menaces du côté des Romains.

Il en résulta que ceux-ci eurent le temps de se débarrasser des peuplades les plus proches, et de se préparer pour les campagnes décisives. Jamais guerre, dans l'histoire de Rome, n'a été conduite avec moins de mécomptes et sur un plan plus régulier.

Fulvius Flaccus, en 125¹, se borna à tâter l'ennemi² par une démonstration hardie. Il franchit les Alpes, je crois au col du mont Genève³, et on lui fit plus tard la gloire d'avoir, le premier des Romains, imité Hannibal⁴. Sur sa route, le long de la Durance, il traversa ou soumit sans peine les tribus ligures et gauloises⁵. Puis il marcha contre les Salyens, ce qui était le but principal de l'expédition.

Les Romains l'avaient bien dirigée, ne laissant rien au hasard. Pendant que l'armée s'avancait, on avait négocié avec les Salyens, sans doute par l'entremise de Marseille. Elle avait dû garder des amis parmi les chefs. L'un d'eux, Craton, rendit de grands services à la cause romaine⁶. Comme à l'ordinaire, les chefs d'une peuplade gauloise ne pouvaient se décider à marcher d'accord, même contre l'ennemi. Lorsque les légions

1. Qu'il ait commencé la guerre comme consul, en 125, cela semble résulter, mais sans certitude, d'Obsequens, 30 (90), et de Plutarque, *Gnaus*, 15; cf. Tite-Live, *Ep.*, 60; Fastes triomphaux, *C. I. L.*, I, 1, 2^e éd., p. 49.

2. *Gallie... primo temptata per Falcium*, Ammien, XV, 12, 5.

3. Cela paraît résulter de l'ordre dans lequel sont placés les peuples qu'il a vaincus (n. 5); de même, Ritter, p. 5.

4. *Prima trans Alpes arma*, Florus, I, 37 (III, 2), 3; *primus Transalpinos*, Tite-Live, *Ep.*, 60; cf. Strabon, IV, 6, 3.

5. *C. I. L.*, I, 1, 2^e éd., p. 49; [De *Liguribus* (Alpes Cottiennes et Embrunais? cf. *Transalpinos Ligures*, Tite-Live, *Ep.*, 60), *Vocontieis* (associés aux Tricopes de Gap et aux Tritolles de Sisteron? cf. Strabon, IV, 1, 3; ici, I, II, p. 317-8) *Salluvicis*; Obsequens, 30 (90); *Ligures Salluvii trucidati*.

6. Diodore, XXXIV, 28; Κράτων τις ὄνομα, γαλατικός ἀλλοφύλιος, etc. Il semble que ce Gaulois ait pris un nom grec.

se présentèrent, elles ne trouvèrent qu'une faible résistance. On se battit juste assez pour mériter à Flaccus les honneurs du triomphe. Le consul se contenta de cette première leçon infligée aux Gaulois : il n'est point dit qu'il ait détruit leurs villes, saccagé leurs terres et annexé leur territoire ¹.

Il fut évident que c'était partie remise. Peu de mois après, un nouveau chef, le consul Caius Sextius Calvinus, arrivait en Gaule, et une seconde campagne commençait (124) ².

Elle ressembla d'abord à la première. Sextius suivit la même route que son prédécesseur, rencontra et battit les mêmes ennemis, Ligures, Voconces et Salyens. Mais les combats furent plus nombreux et les résultats plus décisifs ³. Les Salyens résistèrent mieux, et même les chefs favorables à Rome se laissèrent entraîner dans la lutte ⁴. Elle prenait peu à peu un caractère national. Les rois salyens furent vaincus ⁵, le siège fut mis devant la principale ville forte de la peuplade, Entremont près d'Aix. Elle fut prise, la population vendue à l'encan, et c'est à peine si les amis de Rome obtinrent la vie sauve (124) ⁶. Marseille n'avait plus rien à craindre de ses voisins.

1. Tit-Live, *Ep.*, 60 (ne parle de combats que contre les Ligures); Fastes triomphaux, *loc. cit.* p. 11, n. 5 (le triomphe eut lieu en 123); Velleius, II, 6, 4; Plutarque, *Caius*, 15. Le peu d'importance de cette campagne résulte encore de ce qu'a dû faire Sextius.

2. Que la guerre de Sextius ait commencé sous son consulat, 124, cela paraît résulter, sans certitude, de Diodore (XXXIV, 23) *7umpi* (p. 16) à tort d'accepter le texte d'Eutrope (IV, 22), qui attribue la guerre aux deux consuls de 124.

3. Fastes triomphaux, *C. L. L.*, I, 1, 2^e éd., p. 49; Tit-Live, *Ep.*, 61; Ammien, XV, 12, 5; Velleius, I, 13, 4; Strabon, IV, 1, 5; et, pour les détails de la lutte avec les Salyens, Diodore, XXXIV, 23. Strabon, lorsqu'il parle des Salyens, « divines en dix parties » (*loc. cit.* II, p. 312, n. 6), et « levant de la cavalerie et de l'infanterie » (IV, 6, 3), fait, je crois, allusion à cette guerre.

4. Cela paraît résulter de Diodore, XXXIV, 23.

5. Notamment leur roi *Teutomolus* (var. *Teutomolus*, *Teutomolus*) : Tit-Live, *Ep.*, 61; Appien, *Celtica*, 12. Il y eut peut-être une grande bataille sur l'emplacement d'Aix (Velleius, I, 13, 4).

6. Diodore, XXXIV, 23. Diodore ne nomme pas cette ville (en grec) : mais il s'agit bien, d'après son texte, du principal *oppidum*, et je ne doute pas que ce ne soit Entremont. — Je crois cependant, contrairement à Clère (la famille d'Az., p. 238), qu'Entremont subsista comme bourg principal des Salyens. — La fameuse inscription du la Furin, *Capo, Cantaco, etc.* (Zvetiaïeff, n° 43), n'a, quoi qu'on ait dit, aucun rapport avec les campagnes des Romains en Provence.

Mais cette fois, Rome travailla pour elle. Sextius resta deux ans en Provence comme proconsul (123-122) ¹. Il donna quelques terres aux Marseillais ², et il prit pour son peuple le territoire des Salyens, sans doute aussi celui des Voconces de la Drôme et de quelques tribus gauloises de la Durance ³. Une province fut ébauchée entre le Rhône, les Alpes et la mer. L'arrière-pays de Marseille devint une partie de l'Empire romain. Pour mieux marquer qu'il s'agissait d'une annexion définitive, Sextius construisit une forteresse et installa une garnison près des bords de l'Arc, au pied même de la ville salyenne à demi détruite, et il donna à sa fondation un nom romain, *Aquæ Sextiæ*, « les Eaux de Sextius », aujourd'hui Aix-en-Provence (122) ⁴. Le site était charmant : des eaux chaudes, des sources froides, courant à travers une large plaine, un sol gras et fertile, une rivière large et limpide, des collines boisées à l'horizon ⁵. Mais la situation valait encore mieux que le paysage. A Aix, on était à mi-route entre la Durance du haut pays et Marseille sur le rivage, entre le Rhône d'Arles et le golfe de Fréjus : c'était le carrefour des routes de la Provence et un nœud de chemins vers l'Italie. Désormais, pour commercer par terre, les Marseillais devraient passer sous les regards des Romains laissés par Sextius. Aix, assurément, protégeait contre les Celtes

1. Cf. p. 12, n. 3.

2. Strabon, IV, 1, 5, cf. p. 34.

3. Sisteron et Gap (cf. I, II, p. 318); les Gaulois de Chorges et Embrun, les Ligures de Briançon et Nice, semblent avoir été laissés indépendants (cf. Plin., III, 137, col. p. 202-3).

4. Cassiodore, *Chronica*, p. 131, Nomenclon, Tite-Live, *Ep.*, 61; Strabon, IV, 1, 5, cf. Velleius, I, 15, 4. — Quoique l'*Épétome* prononce le mot de *colonia*, ce ne fut qu'un simple *castellum* (*επιστολὴ*, Strabon), c'est-à-dire un poste fortifié, avec quelques soldats, sans doute aussi quelques colons civils et un marche, mais rien qui ressemblât à une ville ayant son territoire, ses habitants à demeure et sa constitution; cf. Herzog, p. 50-1, 58-9. Il n'en est pas moins vrai qu'il y eut là, dès 122, un établissement important. Ritter (p. 6-8) persiste à croire à une colonie. — On place d'ordinaire le *castellum* de Sextius au rocher du Dragon (la soi-disant « Ville des Tours »; *Statistique*, II, p. 247-9, 862). Je doute qu'il ait été ailleurs qu'aux abords de Saint-Sauveur.

5. Plutarque, *Marius*, 19 et 20; Strabon, IV, 1, 5 (on raconte, dit-il, que quelques sources chaudes sont devenues froides); Tite-Live, *Ep.*, 61; cf. p. 83.

la cité grecque : mais c'était en prenant sa place et en diminuant son prestige. La première défaite qui frappa la Gaule atteignit Marseille par contre-coup.

IV. — LA GRANDE GUERRE CONTRE ALLOBROGES ET ARVERNES.

L'année suivante, 121 avant notre ère, commença enfin la grande guerre entre Bituit, roi des Arvernes, et le peuple romain. De divers côtés, les prétextes de haine surgissaient entre les deux adversaires.

Les Éduens se détachaient décidément de l'Empire gaulois, gagnés peut-être par des promesses du sénat et par le titre d'alliés¹. Bituit fit alors ravager leur territoire par ses hommes ou par ceux des Allobroges, ses fidèles amis. Mais aussitôt, la nation de Bibracte réclama de Rome aide et protection².

Pour leur compte, les Allobroges s'étaient déclarés solidaires des Salyens vaincus. Ils accueillirent avec honneur leurs rois fugitifs, et ils se montrèrent prêts à les secourir³.

À Rome, c'était le temps où Caius Gracchus et Fulvius Flaccus, le premier vainqueur des Gaulois, gouvernaient le peuple en vrais monarques⁴, et promettaient à la multitude des terres nouvelles (123-122)⁵. Les démocrates n'étaient pas moins avides de gloire et de conquêtes que les sénateurs des générations anciennes⁶. La guerre fut vigoureusement poussée, et confiée à un consul ambitieux, énergique, orgueilleux et sans

1 Le titre d'alliés paraît avoir été accordé aux Éduens avant la guerre contre Bituit et en prévision de cette guerre; *Tit.-Live*, *Ep.*, 81.

2 *Tit.-Live*, *Ep.*, 61 (ne parle que du ravage par les Allobroges); *Florus*, l. 87 (III, 2), 4.

3 *Tit.-Live*, *Ep.*, 61; *Appien*, *Celtica*, 12.

4 *Plutarque*, *Caius Gracchus*, en particulier 6; *Appien*, *Celtica*, l. 1, 22-4. Le rôle de Fulvius Flaccus, dans la période des Gracques, est plus important qu'en ne l'indique d'ordinaire.

5 *Plut.*, *Caius*, 5 et 6; *Appien*, *Civ.*, l. 1, 21, 30-5; etc.

6 Cf. p. 9; *Salluste*, *Jug.*, 44.

scrupule¹, Cnéius Domitius Ahénobarbus (122). On lui donna une bonne armée et, pour effrayer les Gaulois, quelques éléphants². En réserve, une nouvelle armée fut préparée pour le consul de l'année suivante, Quintus Fabius Maximus, le petit-fils de Paul-Émile³.

Les deux chefs pourtant, Domitius et Bituit, hésitèrent encore avant d'engager la lutte. Le consul députa aux Allobroges pour leur réclamer les Salyens fugitifs, et le roi des Arvernes envoya une ambassade pour négocier avec le Romain⁴.

Les Allobroges, décidés à se battre, refusèrent de livrer leurs hôtes⁵. Alors, Domitius mit son armée en marche vers les bords du Rhône. Il fallait prévenir l'arrivée des Arvernes. De leur côté, les Allobroges n'attendirent pas leurs alliés, et descendirent le long du fleuve⁶.

Ce fut en route que Domitius rencontra l'ambassade de Bituit⁷. Et cette entrevue montra bien le contraste qui séparait les deux chefs et les deux peuples qui allaient se disputer un empire. L'ambassadeur était accompagné de ses gardes, de son poète et de ses chiens; le cortège resplendissait d'or et de pourpre. Arrivé devant le Romain, le barde entonna un chant en l'honneur de Bituit et de son envoyé. Puis, les pourparlers commencèrent, et le chef gaulois implora le pardon des Salyens,

1. Valère-Maxime, IX, 6, 3; Suetone, *Néron*, 2; on disait de son fils (ou de lui), *os ferreum, cor plumbeum*.

2. Orose, V, 13, 2; Florus, I, 37 (III, 2), 4; Suét., *Néron*, 2.

3. Les deux campagnes se suivent de si près, que le départ de Fabius paraît avoir été décidé de très bonne heure; et je doute qu'il n'ait pas amené une armée distincte. Songeons qu'il s'agissait de combattre toute la Gaule, *gravissima bello* (Orose, V, 13, 2). Les 30 000 hommes qui se battirent contre Bituit (Strabon, IV, 1, 11) semblent correspondre à quatre légions et leurs auxiliaires, deux armées consulaires (Polybe, I, 16, 2; cf. Marquardt, *Staatsverwaltung*, II, p. 403).

4. Appien, *Celtica*, 12.

5. Appien, *Celtica*, 12; cf. Tite-Live, *Ep.*, 61.

6. Je suppose cette double marche d'après le lieu de la bataille (p. 16, n. 2).

7. En terre salyenne, Appien, *Celt.*, 12. — Il serait possible que la route indiquée par Strabon (IV, 1, 11), de Marseille à Cavaillon sur la Durance, de là jusqu'à l'embouchure du Rhône et de l'Aisne (par le pont de la Sorgue et Orange), fût celle de la marche de Domitius, et que les renseignements sur ce pays, empruntés par le géographe à Artémidore, provinssent d'un récit de la campagne.

auteurs de la rupture. Domitius refusa tout, et continua sa route¹.

Il heurta l'ennemi au delà de la Durance, au passage de la Sorgue². La bataille s'engagea, et le nombre des Celtes en fit, en apparence, une terrible chose; mais elle eut l'issue de tous les combats qu'un Romain habile a livrés contre des Barbares : les Allobroges furent complètement vaincus. Outre l'infériorité naturelle de leurs soldats, ils eurent une grande peur des éléphants : il y avait beau temps qu'ils avaient oublié ceux d'Hannibal. Toutefois, malgré leur terreur, ils se battirent bien : car ils ne laissèrent que trois mille prisonniers, contre vingt mille cadavres (début de 121)³.

Mais les Allobroges étaient un des plus puissants peuples de la Gaule; leur bravoure était célèbre, leur pays, très vaste et très difficile. On s'était battu fort loin de leurs terres. La victoire de la Sorgue n'avait fait que donner aux Romains un beau champ de bataille, et écarter d'eux un premier danger.

Le sénat n'avait rien épargné pour réussir. Domitius fut rejoint par le consul Fabius. Les Romains avaient maintenant en Gaule trente mille hommes⁴, la principale force militaire de

1. Appien, *C. citra*, 12.

2. *Ad oppidum Lindalum*, Tité-Live, *Ep.*, 61, Orrose, V, 13, 2, Sallust., *o raris* *opibus*, Strabon, IV, 1, 11; *castris prope Alpes* et *castris* *prope Alpes*, *id.*, IV, 2, 3, *Lindalum* *amant*, Florin, I, 37 (III, 2), 4. — *Lindalum* ne peut être qu'un *oppidum* près de Sorgues, et doit être cherché, presque à coup sûr (comp. picture de Sarnier, *Mémoires de l'Académie de Caen*, X, 1891, p. 133-139), au « moulin de Seve », entre Sorgues et Vedennes. — Les *quadrans*, après de Fortia et d'autres (III, p. 278), placent *Lindalum* à Bedarides, à cause du nom, *Bedarida*, qui rappellerait les trophées des Romains (p. 20, n. 3). On a aussi pensé à Vedennes, à la « traille » de Sorgues, à Cadrouse, à Moras, à Carpentras (General, *Etude*, etc., et *Recherches sur l'indulgence et l'ère* 1890 p. 19 et s.), à Montdragon, à Châteauneuf-du-Pape, et même à Venasque. Cf. la discussion chez de Fortia, I, p. 48 et suiv., p. 257.

3. Textes à la n. 2 et p. 19, n. 1. — La date réelle de ce que Domitius était des lors consul (Orrose, V, 13, 2), et que la seconde bataille eut lieu en août (p. 18, n. 3). — Cependant, Obsequens, source d'ailleurs médiocre, place la bataille en 122, et y assés le Allobroges et Salviens (32/92). — Le trésor de Beau-regard, non loin de Jonquières (Mauschel, n. 238), se rapporte peut-être à cette défaite des Allobroges. — C'est, je crois, à propos de cette campagne ou de la suivante que la ville d'Arles était mentionnée par Apollodore, *Chroniques*, I, IV (fr. 39) et I II, p. 511, n. 2).

4. Cf. p. 13 n. 3.

leur empire¹. Mais il était temps de la rassembler. Les Arvernes descendaient des Cévennes². C'était une foule énorme de combattants qui arrivaient par les routes de la montagne. Bituit amenait avec lui deux cent mille hommes et les meutes de ses chiens³. Quand bêtes et gens se présentèrent sur les bords du Rhône (à Pont-Saint-Esprit? ⁴), le pont parut insuffisant pour leur livrer passage. Bituit en fit construire un second, à l'aide de barques retenues par des chaînes. Et la multitude se répandit sur la rive gauche, à la recherche des Romains⁵.

Ils n'étaient pas loin, presque perdus dans l'immense campagne qui s'étend entre les rives du fleuve et les dernières Alpes. Lorsque Bituit vit les quelques mille hommes ramassés qui formaient les légions, et qu'il compara cette misère aux flots humains qui roulaient autour de son char d'argent⁶, il eut une pensée d'orgueil et de confiance, et il déclara qu'il y avait à peine là de quoi nourrir ses chiens⁷.

1. Cela résulte bien de l'histoire de l'an 121, Tit.-Live, *Ep.*, 61.

2. Cf. n. 4.

3. Orose, V, 14, 3 (180 000); Strabon, IV, 1, 11; 2, 3 (200 000).

4. On place d'ordinaire à l'embouchure du Rhône et de l'Isère l'endroit où Bituit passa le fleuve et combattit les Romains, et en effet Tit.-Live ou sa source paraît avoir écrit *Isara* (Florus, Strabon, Pline). Mais : 1° il me paraît impossible que les Gaulois aient eu un pont fixe sur le Rhône aux abords de l'embouchure de l'Isère; 2° je doute qu'il y ait eu sur ce point assez de barques pour en construire un second; 3° la grande route des Cévennes au Rhône débouchait, je crois, à Viviers ou Pont-Saint-Esprit, venant par l'Ardeche (César, *l. b.*, VI, 7, 3; 8; cf. t. II, p. 228-9, 232); 4° je doute que les Romains se soient aventurés si loin, en risquant d'être pris à dos par les Arvernes. Il serait donc possible que *Isara* dissimulât l'Ardeche ou plutôt l'Aygues (laquelle, du reste, s'est appelée *Icarus* ou *Leoris*, Brun-Durand, *Dict. top. du dép. de la Drôme*, p. 137), comme t. I, p. 478, n. 1. *Dea alta* dissimule le Drac, et comme (ibid., p. 78, n. 7) *Isara* encore dissimule la Durancie. Rien n'est plus fréquent que ces erreurs sur les noms de lieux, surtout de fleuves, chez les écrivains qui ont parlé de la Gaule. Si les Anciens se rapprochent du Rhône, cela peut être, évidemment, une allusion aux massifs du Vivarais, mais aussi, en face d'Orange, à celui des bois de Gicon, et cela encore peut indiquer simplement l'endroit où la route des Cévennes débouchait sur celle du Rhône. — Cette localisation de la grande bataille à l'embouchure de l'Isère a pu être provoquée par la présence des trophées romains (p. 20, n. 3). — On a placé la bataille au côté de Tain (Chabeu, *Mémoires sur diverses antiquités de la Drôme*, p. 166), et ailleurs (p. 20, n. 3).

5. Orose, V, 14, 2.

6. Cf. Florus, I, 37 (III, 2), 5; cf. t. II, p. 313 et 340.

7. Orose, V, 14, 1.

Les deux troupes en vinrent aux mains. Elles combattirent, près du Rhône¹, dans cette riche et vaste plaine du Comtat où des centaines de mille hommes peuvent se choquer et se mêler sans obstacles, où de grandes routes arrivent de tous les points de la France, du Dauphiné et de l'Auvergne, de Marseille et de Lyon, et que viennent encadrer les derniers contre-forts des Alpes et les premiers éperons des Cévennes². On était dans les plus chaudes journées de l'été, le 8 août³.

Fabius commandait les Romains⁴. Il avait la fièvre quarte⁵, mais il n'en fit pas moins son métier de général : il alla de rang en rang, tantôt porté sur une litière, tantôt soutenu à bras d'hommes, encourageant ses soldats, expliquant la manière de combattre ces Barbares⁶. Bituit, semble-t-il, fit aussi son devoir, et la bataille fut longue et disputée. Mais enfin les Romains l'emportèrent, et la débandade commença⁷.

Le gros des vaincus n'eut pour se dégager que les ponts du Rhône. Ils s'y entassèrent, chacun ne songeant qu'à son salut. Le pont de bateaux céda, les chaînes se rompirent, les barques sombrèrent, et ce fut un nouveau désastre. Bituit échappa, mais il ne ramena, dit-on, que le quart de ses hommes⁸.

A coup sûr, la Gaule pouvait lui en fournir beaucoup d'autres, et dix fois plus qu'il n'en avait perdu. La conquête de ses États n'était pas encore entamée. Mais la victoire des Romains, succé-

1. Cf. p. 17, n. 4.

2. Je placerais plus volontiers la bataille dans la plaine de Bollène, face à Pont-Saint-Espirit. Il ne serait pas cependant impossible, si *Isara* est l'Aygues (p. 17, n. 4), qu'il fallût la chercher aux abords d'Orange.

3. Plin., VII, 166 : A. d. VI idus augustas. Avec la réserve que cette date ne correspond pas à celle du calendrier julien : mais l'écart était sans doute peu de chose (cf. Holzapfel, *Ann. Chronologie*, 1885, p. 313-4).

4. Il n'est pas prouvé que Domitius ait assisté à la bataille.

5. *Febri quartana*, Plin.; ἑξὸς ἐπαύριος, Appien. Peut-être l'un et l'autre.

6. Appien, *Celtica*, I, 2.

7. Orose, V, 14, 3.

8. 150 000 morts, Orose; 120 000, contre 15 Romains tués, Appien; 120 000, Tite-Live; 130 000, Plin. Le butin, *præda ex turquibus ingens*, mentionne par Eutrope, IV, 22.

dant à trois campagnes heureuses et faciles, avait été si complète et si aisée, que Fabius et Domitius eurent le droit de tout espérer et de tout entreprendre. Les dieux avaient prononcé pour eux : c'était le chef souverain de la Gaule qui avait été vaincu. Les routes du Nord, par les Cévennes et par le Rhône, s'ouvraient vides d'ennemis. Le sort du monde gaulois, jusqu'au Rhin et jusqu'à l'Océan, dépendait désormais de la volonté romaine¹.

V. — LA CRÉATION DE LA PROVINCE DE GAULE.

Mais pendant ces événements militaires, Rome changeait de nouveau ses maîtres. Caius Gracchus et Fulvius Flaccus avaient été massacrés (121), et les chefs des grandes familles étaient revenus au pouvoir.

Certes, aucun de ces hommes ne possédait la large intelligence de Caius, l'audace grandiose du tribun qui avait voulu en quelques mois bâtir une société nouvelle sur le vieux monde méditerranéen. Mais les optimates qui l'avaient remplacé, les

1. Le système adopté ici pour cette double campagne (Domitius contre les Allobroges, Fabius contre Bituit) est conforme au récit de Tite-Live et de ceux qui le resument (Orose, Florus, *Epitome*). — Il est contraire aux Fastes triomphaux (suivis par Velléus, II, 10, 2; 39, 1), qui mentionnent deux triomphes, d'abord de Fabius sur Bituit et les Allobroges, ensuite de Domitius sur les Arvernes (C. I. L., I, 1, 2^e éd., p. 49). D'où le système de Mommsen (II, p. 162-2) et de Herzog (p. 45-6) : bataille contre Bituit réunie aux Allobroges, gagnée par Fabius; bataille de la Sorgue, gagnée ensuite sur les Arvernes par Domitius. Mais : 1^o on ne voit pas pourquoi, vainqueurs de Bituit sur l'Isère, les Romains auraient dû reculer sur la Sorgue; 2^o l'ordre des triomphes n'est pas celui des victoires (cf. Ritter, p. 13-14); 3^o Fabius a pu, après la défaite de Bituit, guerroyer contre les Allobroges, et Domitius contre les Arvernes et Rutenes (cf. p. 21 et 22); 4^o les Fastes triomphaux, gravés sous Auguste, peuvent renfermer une inadvertance, et le copiste a pu, intervertissant les noms, opposer les Arvernes à Domitius et les Allobroges à Fabius. — Si Strabon (IV, 2, 3) parle d'Arvernes à propos de Vindalium, Pline d'Allobroges à propos de la grande bataille contre Bituit, Eutrope et Suetone (Néron, 2) de Domitius à propos de cette même bataille, c'est sans doute parce que les Anciens ont d'ordinaire, à propos de cette guerre, fait un seul bloc des deux peuples. Il est du reste possible qu'il y ait eu un contingent arverne dans la première bataille, allobroge dans la seconde. — Notre opinion est l'opinion traditionnelle. Cf. la réfutation de Mommsen par Allmer, *Inscr. de Vienne*, I, 1875, p. 2 et s., Lebègue, p. 6-9, Ritter, p. 12 et suiv., Münz, c. 1322-3.

Métellus, les Scévola, les Caton, les Scaurus, n'étaient pas ces politiciens égoïstes et étroits auxquels font songer les déclamations de Salluste¹. La réaction qu'ils dirigèrent contre l'œuvre des Gracques laissa intactes les réformes déjà mises en vigueur; ils ne refusèrent pas d'envoyer des colonies en dehors de l'Italie; ils n'abandonnèrent aucune des conquêtes transalpines faites par Flaccus et ses successeurs. Seulement, ils arrêtaient toute nouvelle entreprise militaire, comme s'ils pressentaient que l'impérialisme conduirait à la dictature, et ils donnèrent l'ordre aux généraux de ne plus s'avancer vers le nord.

Mais d'autre part, les chefs du sénat veillèrent à ce que les résultats des dernières campagnes fussent acquis à tout jamais. Leur politique en Gaule allait être un chef-d'œuvre de prudence, de méthode, de sens pratique.

Les victoires sur les Celtes de la Provence et du Dauphiné et la défaite de Bituit faisaient des Romains les maîtres du Midi, et rejetaient les Arvernes au nord des Cévennes. On décida qu'une province serait constituée au sud de ces montagnes². Et, pour bien marquer que leurs triomphes étaient en quelque sorte perpétuels, et qu'ils donnaient à leur peuple des droits inviolables sur les terres, les hommes et les dieux, Fabius et Domitius élevèrent des trophées et des temples de pierre près des lieux où ils avaient vaincu, et les consacrèrent à leurs divinités militaires, Mars et Hercule³.

1. Cf. Bloch, *M. L. Scaurus*, Paris, 1908.

2. Nous ne connaissons pas l'« *êtr* » de la province, et nous ne connaissons pas davantage sa « *lœ* ». Il est question, mais sous l'Empire seulement, de sa *forma* (Pline, III, 37). — Il est possible que Domitius ayant été laissé en Gaule, (cf. Valère Maxime, IX, 4, 3), se fut pour organiser cette province, et que cette organisation, par suite, se place en 121 ou 120 ou place son triomphe et celui de Fabius à Rome en 120, mais sans certitude (cf. p. 49, n. 1). — Cf., sur la date de la création de la province *Zinzpl*, p. 15 et suiv. (par Marius); *Benjardine*, II, p. 283-290 (en 121?); *Herrzog*, p. 48-9 (par Domitius); *Lebeque*, p. 40 (par Domitius). — Sur le nom de la province, p. 96.

3. D'après Strabon (IV, 1, 11), Fabius aurait élevé au confluent de l'Isère et du Rhône, lieu du combat, un trophée de pierre blanche et deux temples, l'un à Mars, l'autre à Hercule; Florus II, 37, 6 parle de tours ornées de trophées, élevées

Toutefois, trois ou quatre batailles ne suffisaient pas pour réduire à une éternelle impuissance le Midi de la Gaule. Les mois qui suivirent la fuite des Arvernes furent consacrés par les généraux romains à faire reconnaître de tous la majesté du peuple romain.

Les Allobroges leur donnèrent le plus de mal, ainsi qu'il fallait s'y attendre. Mais Fabius les battit ou les effraya assez pour mériter le surnom d' « Allobrogique », qui passa à ses descendants. Comme tous les proconsuls du temps de l'oligarchie, il avait la main rude; et plus tard, quand les orateurs romains voudront inspirer aux Allobroges une terreur salutaire, ils évoqueront devant eux le nom de Fabius¹. Leur immense domaine, plaines et montagnes, fut réuni à l'Empire, et la province fut poussée jusqu'à Vienne et Genève², au seuil de l'Europe centrale.

Dans le voisinage de la Méditerranée, les peuplades gauloises, Cavares du Comtat, Helviens du Vivarais, Volques du

par Domitius et par Fabius chacun au lieu de sa victoire. — Comme je doute que la bataille contre Bituit ait eu lieu au confluent de l'Isère (p. 17, n. 1), je crois (si les trophées s'y voyaient réellement) que cet emplacement a été choisi par les deux chefs parce que là se trouvait la frontière des Allobroges, et que ce genre de monuments était fréquemment disposé, non pas au lieu de la bataille, mais aux frontières des peuples vaincus (Cicéron, *De inventione*, II, 23, 69; Servius ad *Æn.*, XI, 6; Silius, XV, 491-2; Dion Cassius, XLII, 24, 3; C. I. L., V, p. 904 et s.). — Cette erection de trophées permanents en terre ennemie, dit Florus, était alors une chose nouvelle chez les Romains empruntée aux Grecs², et ceux de Domitius et Fabius en seraient le premier exemple; cf., cependant, Silius, XV, 491-2 (l. 1, p. 496, n. 1). — Le trophée de Fabius est placé par Reveilat à la ruine dite Sarrasinrière, à 3 à 4 kilomètres d'Andance, et la bataille, vers la petite plaine de Saint-Bot (Saint-Bosc) (*Rev. arch.*, 1861, II, p. 12-24). On a également vu les ruines d'un trophée dans le « temple de Diane » de Desaignes dans l'Ardeche (opinion réfutée par Roussel, *Annuaire... de l'Ardeche* pour 1840, Aubenas, p. 228 et suiv.).

1. Le fait d'une campagne particulière de Fabius contre les Allobroges me paraît résulter de son surnom (Velleius, II, 10, 2; Ammien, XV, 12, 4), peut-être de ce qu'il a triomphé sur eux (p. 19, n. 1), et d'un passage de Cicéron, *Pro Fontcio*, 12, 26. Cf. du lieu, *De gente Fabia*. Leyde, 1836, p. 404-7. — Ils ont dû faire leur soumission définitive à Domitius après la prise de Bituit (Tite-Live, *Ep.*, 61). — A cette campagne ou à la suite après la défaite de Bituit se rattache peut-être le trésor de Tourdan dans l'Isère (Blanchet, n° 124).

2. César, I, 6, 3; 10, 5; Dion Cassius, XLVI, 50, 4.

Languedoc, se livrèrent sans trop de résistance : il n'est dit nulle part que Fabius ou Domitius ait eu à les combattre¹. C'étaient des tribus d'humeur pacifique; elles habitaient, pour la plupart, de vieilles villes, des vallons fertiles, des plaines ouvertes; Marseille les avait habituées à respecter ou à aimer les hommes et les choses du Midi. Les Volques Tectosages eux-mêmes, les maîtres de la riche et puissante cité de Toulouse, acceptèrent de devenir, sous le titre décevant d'« alliés », les sujets du peuple romain², et une garnison fut installée pour garder la ville gauloise³. Grâce à l'annexion des terres du Languedoc, la province de Gaule rejoignit celle d'Espagne au col du Pertus⁴, et suivit la Garonne jusqu'au confluent du Tarn, à moitié route entre la Méditerranée et l'Océan⁵.

Le seul péril que les Romains eurent à écarter leur vint des hommes de la montagne, les Rutènes des pays de Rouergue. Alliés très fidèles des Arvernes, ils avaient uni leur cause à celle de Bituit. Quelques-unes de leurs tribus combattirent sans doute sur les bords du Rhône; d'autres, peut-être, descendirent en armes contre les Romains du Languedoc. Aussi bien, maîtres du haut pays qui domine le Toulousain et le Narbonnais, ils étaient d'incommodes voisins pour la nouvelle province. Une sévère leçon leur fut infligée par Fabius ou Domitius⁶, et, à la suite d'incidents que nous ignorons, leur territoire fut démembré. On ne laissa aux Rutènes que la partie septentrionale, celle qui valait le moins, le Rouergue de Rodez; le reste, l'Albigeois,

1. Peut-être verra-t-on une allusion à des guerres contre eux chez Cicéron, *Pro Fonteio*, 12, 26 (reliquas). Ce sont ces peuples, je crois, dont Cicéron (8, 16) dit : *Qui in optima causa sunt*. Remarquez la fidélité des Helviens à Rome. César, *De b. G.*, VII, 65, 2; 1, 47, 4; 53, 5-6.

2. Dion Cassius, XXVII, 90, p. 334, Boissacvain : Τολέμας ... Ἰνερκεδὼν πόλιν καὶ τὴν Περμασιν.

3. Dion, *ib.* — Il semblerait résulter du récit de Dion (τοὺς σπουδαίους ἀσπίδας), qu'elle était installée à l'intérieur de la ville, par suite sur les hauteurs de Vieille-Toulouse. Cf. p. 96, n. 2.

4. Cf. t. I, p. 495-6, 510-1.

5. Cf. t. II, p. 27, n. 4.

6. César, *De b. G.*, I, 45, 2.

contrée de bonnes terres et de belles routes, fut incorporé à la province¹. celle-ci se trouva désormais gardée du côté des montagnes, et maîtresse des chemins qui ouvraient sur ce point le plateau Central².

Avec ce dernier épisode s'acheva la période d'annexion. La province romaine s'étendait en amphithéâtre le long de la Méditerranée. A l'ouest, elle s'appuyait à l'Espagne et aux Pyrénées, depuis la source de la Garonne jusqu'au cap Cerbère, « fin de la Gaule » ; à l'est, elle touchait les Alpes et l'Italie, depuis les rives méridionales du lac Léman jusqu'aux caps et aux rades du rivage ligure. Outre la valeur propre du pays, cette province complétait l'œuvre antérieure du peuple romain. L'Italie et l'Espagne, les deux plus anciennes conquêtes de Rome, se trouvaient maintenant réunies par un domaine d'étendue profonde, traversé par des routes faciles : il ne serait plus besoin aux marchands et aux légions de courir les risques de la mer³. Un corps d'empire continu bloquait et fermait la Méditerranée depuis le détroit de Sicile jusqu'aux colonnes d'Hercule : cette fois seulement, elle était une mer romaine. Et enfin, abritées par la province de Gaule, l'Italie et l'Espagne n'étaient plus, de ce côté, des régions frontières⁴. Un boulevard solide les protégeait contre les Barbares du Nord⁵. Qu'on mit en état de défense la Provence, le Dauphiné et le Languedoc, et Rome n'avait plus rien à craindre de l'Occident, ni un nouveau Brennus ni un nouvel Hannibal⁶. Dès le temps de sa fondation, la province du Rhône fut donc regardée comme

1. Il n'est guère possible de douter que les *Ruteni provinciales* de César (VII, 7, 4; cf. Cicéron, *Pro Fontcio*, fr. 3, 4) ne correspondent à la future cité d'Albi : mais la preuve absolue manque.

2. Cf. L. II, p. 500, n. 1, p. 501, n. 1.

3. Cicéron, *Pro Fontcio*, 3, 6; 4, 8.

4. Cf. Cicéron, *Pro Fontcio*, 2, 2; 1, 3.

5. *Id.*, 1, 2.

6. C'est ce qui explique pourquoi, malgré tant de défaites, l'Italie ne sera pas envahie de ce côté par les Cimbres et les Teutons, p. 62 et suiv.

une marche militaire essentielle à la sûreté de l'Empire¹.

Le défaut des œuvres de ce genre est d'être artificielles et peu faites pour durer. Tout au contraire, la création de Fabius et de Domitius se trouvait en parfait accord avec le cours naturel des choses. La tâche des deux généraux avait consisté à séparer du reste de la Gaule les peuplades du Dauphiné, de la Provence et du Languedoc. Or ces peuplades, Allobroges, Salyens et Volques, étaient de formation plus récente que celles des régions centrales; les Ligures et les Ibères demeuraient là en plus grand nombre². Elles ne faisaient point partie de la vieille Celtique, celle des héros et de la légende³. -- Leur pays, comme leur histoire, les séparait des autres Gaulois. De Vienne, où commençait sur le Rhône la province romaine, à Castelsarrasin, où elle finissait sur la Garonne, c'étaient les vraies terres du Midi français, chaudes et lumineuses, les seuls horizons de la Gaule qui ressemblassent à ceux des Méditerranéens. En les prenant, Rome prenait au delà des Alpes tout ce dont la nature avait fait le prolongement de son Italie⁴. Et c'était si bien un sol fait pour elle, pour ses hommes et ses cultures, que l'olivier arrivera bientôt jusqu'à Valence ou Castelnaudary, qu'il atteindra presque les limites de la Province, et qu'il n'en sortira pas. L'œuvre de Rome avait été préparée par la nature et par l'histoire.

VI. — DISLOCATION DE L'EMPIRE GAULOIS.

Pour assurer cette nouvelle province contre un retour offensif de Bituit, des Arvernes et des Celtes, les Romains entrèrent en pourparlers avec eux. Le principal danger était dans la force que les Gaulois tiraient de l'Empire arverne, c'est-

1. *Ad rempublicam pertinere et nam Domitium muneri*, Cic., *Pro P.*, 4, 8.

2. T. I, p. 246, 263-7, 302-12; t. II, p. 303-319.

3. T. I, p. 231-4, 286-8, 308-12.

4. Pline, *Hist. nat.*, III, 31.

à-dire dans leur union autour d'un seul peuple et sous un seul roi. Mais le sénat et ses généraux avaient une longue expérience de la façon dont on détruisait les États : il leur suffisait d'appliquer en Gaule les procédés qui avaient brisé l'empire de Philippe et celui d'Antiochus. Quelques perfidies et quelques intrigues eurent raison, en peu de semaines et sans coup férir, de l'unité celtique.

Bituit alla au-devant de sa perte en demandant à traiter au nom des Arvernes et des Allobroges¹. Le roi celte, comme tant de Gaulois, offrait un bizarre mélange d'orgueil et de bon sens. On l'a vu, au moment de la bataille, fier de ses hommes et de ses chiens², plein d'un souverain mépris pour ses adversaires. Mais d'autre part, il a fait tout son possible pour éloigner de son pays l'invasion et le désastre : il avait déjà su implorer le pardon en faveur de ses alliés vaincus ; puis, se sentant vaincu lui-même, il désira la paix. Et l'Arverne sollicita ou accepta une entrevue avec ses vainqueurs, afin de diriger lui-même les négociations³. Ce qui fut un acte tout à la fois de beau courage et de naïve confiance.

Il ignorait la manière dont les Romains traitaient les chefs barbares qui se confiaient à leur bonne foi. Le sort de Bituit se décida vite. Ce fut le proconsul Domitius qui régla l'entrevue. Le roi se rendit auprès de lui, et fut d'abord reçu comme un hôte. Mais on s'assura de sa personne aussitôt après, et, de gré ou de force, on l'envoya par mer en Italie et au sénat. D'ailleurs, on le traita avec certains égards, et on lui fit croire qu'il allait à Rome pour expliquer sa conduite, et que, les excuses faites, il serait libre⁴. Son fils Congentiat resta

1. Valère-Maxime, IX, 6, 3.

2. P. 17.

3. D'après Valère-Maxime, IX, 6, 3. Selon lui, Bituit se serait adressé à Fabius, à la grande colère de Domitius. Fabius étant reparti pour l'Italie, c'est Domitius qui devait en effet diriger les négociations.

4. Tite-Live, *Ep.*, 61, qui semble parler d'un départ volontaire pour Rome ; Valère-Maxime, IX, 6, 3, qui parle de l'emploi de la force. Cf. Eutrope, IV, 22.

comme otage, semble-t-il, entre les mains de Domitius¹.

Le sénat aurait pu désavouer son proconsul déloyal. Mais ce n'eût été ni dans ses habitudes ni dans ses intérêts. On se borna à accorder la vie sauve à Bituit, et il fut installé à Albe comme prisonnier d'État. Il est probable que son fils l'y rejoignit². « Il eût été contraire à la paix », déclara-t-on à Rome, « que le roi revint en Gaule. » Ce qui voulait dire que le maintien de la royauté, de l'Empire arverne et de l'unité celtique était incompatible avec les besoins du peuple romain.

Les résultats de ce double internement furent en effet aussi durables que ceux de la défaite elle-même.

Privés de leur roi et de son héritier, les Arvernes renoncèrent au régime monarchique. Les adversaires de la royauté devenaient plus nombreux dans les grandes nations de la Gaule; la force des sénats croissait; la noblesse cherchait partout à substituer une magistrature élective à la souveraineté royale³. Déjà, à ce qu'il semble, le peuple des Éduens avait renversé ou congédié ses dynastes⁴. A son tour, celui des Arvernes profita de la défaite de ses rois pour les exclure du pouvoir. Il recouvra la liberté, comme on eût dit à Rome, ou, ce qui est plus exact, il obéit désormais à l'autorité de ses grands seigneurs⁵.

L'intervention des Latins eut donc sur la vie intérieure de la Gaule les mêmes conséquences que sur celle de l'Asie, de la Grèce et de l'Italie. Elle produisait chez tous, Hellènes et Bar-

1. *Comoneticus, Comeniatas*, Tite-Live, *Ep.* 61. Je ne puis accepter l'hypothèse de Ritter (p. 12), qui voit le fils de Bituit dans le roi *Comonistas* de Diodore, XXXIV-V, 26 (cf. p. 28, n. 5).

2. Bituit fut ramené à Rome pour le triomphe (de Domitius, Münzer, c. 1324; je crois plutôt de Fabius, *Fastes triumphales*, C. I. L., I, I, p. 49; ici, p. 19, n. 1). Sans doute, les monnaies de la gens *Domitia* représentent un guerrier gaulois, debout sur son char, lançant le javelot (*Babelon, L'archéologie au Rev. num.*, 1902, p. 24); mais rien ne prouve, ou qu'il s'agisse de Bituit, ou que la gens *Domitia* n'ait pas essayé de consacrer à son profit le souvenir de la victoire.

3. T. II, p. 44-5.

4. Cela résulte du fait que jamais, à propos des rapports des Éduens avec Rome, depuis 121, il n'est question de rois chez eux; je doute du reste que le sénéchal leur eût donné le titre de « frères » s'ils avaient formé un royaume.

5. Les Arvernes ont cessé d'obéir à des rois bien avant 56; cf. César, VII, 4, 1.

bares, des effets semblables. Partout s'écroulaient, au contact des légions et du sénat, les vieilles royautés ou les tyrannies naissantes, et le monde se courbait sous les lois des noblesses municipales. Dénuées d'ambitions militaires, attachées surtout au souci de maintenir leur pouvoir et de garder leurs richesses, ces sociétés aristocratiques s'accommodaient sans peine d'un patronage étranger : elles furent, de Cadix à Byzance et de Bibracte à Carthage, les assises toujours semblables sur lesquelles le peuple romain appuya sa majesté souveraine¹. Il est donc permis de croire que les nobles arvernes virent sans déplaisir la captivité de Bituit et la perfidie de Domitius, et que peut-être quelques-uns d'entre eux servirent de complices au proconsul.

Tout ce qui était ambition généreuse ou pensée générale s'évanouissait dès qu'intervenait la diplomatie romaine. Bituit emprisonné, la royauté supprimée chez les Arvernes, leur domination sur la Gaule s'effondra. Déjà, les Éduens s'étaient séparés d'eux ; les Belges, les Armoricains, les peuples de l'Ouest et de la Loire, durent suivre leur exemple. Il ne resta de fidèles aux Arvernes que les tribus voisines, celles du plateau Central, Velay, Quercy, Gévaudan et Rouergue². Cette unité celtique était trop récente, elle avait à lutter contre trop de jalousies, elle manquait trop d'institutions communes, pour résister à un choc un peu rude suivi d'intrigues savantes. Au surplus, un vaste empire ne se comprenait guère, dans le monde des Barbares, sans le prestige d'un grand roi ou d'un chef de guerre³, et les Arvernes, en supprimant la monarchie, s'étaient privés de ce qui avait fait leur force et la gloire de leur nom.

1. Cf. Fustel de Coulanges, *Polybe*, dans les *Questions historiques*, p. 197 et suiv.

2. *Qui sub imperio Arvernorum esse conserunt*, César, VII, 75, 2. Peut-être gardèrent-ils aussi, comme clients, les Carnutes, qui semblent avoir des rapports étroits avec les Arvernes (VII, 3, 3; VI, 4, 5, où les Rèmes ont remplacé, comme patrons, les Séquanes et les Arvernes, VI, 12, 6, et I, 31, 3).

3. Cf. t. I, p. 253-4, t. II, p. 548-550, t. III, p. 133 et 136, p. 421 et p. 457.

Le sénat romain s'arrangea de manière à ce que l'anarchie gauloise, à ce que cet état de divisions et de haines eût des chances de longue durée. Il attacha à ses intérêts, par des contrats ou par un traitement flatteur, les peuples qui pouvaient lui être le plus utiles, ou qui détestaient le plus la nation de Bituit. Les Éduens reçurent le titre de « frères et consanguins du peuple romain »¹ : une cérémonie publique ou des décrets solennels, à Rome ou à Bibracte, affirmèrent cette alliance devant les dieux, et la présentèrent aux hommes sous la forme d'une éternelle et mystérieuse fraternité². A côté d'eux, une convention unit aux Romains les Séquanes de la Franche-Comté³. Une autre fut conclue avec les Nitiobroges de l'Agenais⁴; d'autres encore, avec des tribus ou des chefs de l'Aquitaine⁵. Ces con-

1. Ils reçurent peut-être d'abord seulement le titre de « allies », et en 121 au plus tard, cf. p. 7, n. 2; la mention des Éduens par Polybe (III, 47, 3) se rapporte peut-être à la connaissance qu'il eut d'eux lors de leurs premières relations avec le sénat; Apollodore, fr. 60, ap. Etienne de Byzance, s. v. Ἀδωνεύωνες (Adonéens); Tit-Live, *Epi.*, 61. Le titre de « frères » est venu, je crois, plus tard; Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2 (*fratres nostri*); *Ad fam.*, VII, 10, 4 (id.); César, *De b.*, G., I, 43, 2 (*fratres consanguinesque arpenimero a senatu appellatos*); cf. 36, 5, 43, 6; 44, 9; Strabon, IV, 3, 2 (23, 1); cf. *γενητάις*; Diodore, V, 23, 1 (*συνγενεῖας καὶ φίλους*); Tacite, *Ann.*, XI, 25, 1 (*fraternitatis nomen*); Plut., *César*, 26 (*ἀδελφότης*); *Paregyrius Latav.*, Bahrens, IV, 4 (*fraterno nomine*); cf. V, 21; VIII, 2 et 3; *Laudes Domini*, 9 (Migne, P. L., LXL, c. 1001).

2. La chose ne laisse pas que d'être extraordinaire, ce titre de « consanguins » n'ayant été accordé par les Romains qu'aux citoyens d'Illium, nous comme eux de Trène (Suétone, *Claude*, 25; *Digeste*, XXVII, 1, 47, 1). Et cela semble bien indiquer qu'une tradition avait cours, que les Éduens étaient d'origine troyenne, tradition qui a sans doute son origine dans quelque similitude de noms entre tels lieux du pays éduen et tels personnages ou peuples de l'épopée homérique (cf. Ammien, XV, 9, 3). De même, chez les Arvernes, p. 143-4. — Dans le même sens, Roth, *Germania* de Pfeiffer, I, 1856, p. 30 et suiv., et Birt, *Ältereirische Museum*, I, 1, 1896, p. 525-7. — Hirschfeld (*Sitzungsberichte der Akademie de Berlin*, 1897, I, 1, p. 1103-11) croit que cette fraternité est simplement la forme celtique ou barbare de l'alliance intime (cf. t. II, p. 441-2). Mais les deux explications ne s'excluent pas : les Romains ont pu accepter la fraternité à la gauloise parce qu'il existait la légende d'une parenté à la troyenne.

3. César, *De b. G.*, I, 3, 4 : le roi Calvanntialodius, *amicus populi Romani*. Birt avait 58; peut-être lors de l'invasion des Teutons, cf. p. 86-87.

4. César, VII, 31, 5 : le roi Ollovois (sic a. *Allovois* ?), *amicus populi Romani*. Peut-être au temps de Pompee, cf. p. 117.

5. César, IV, 12, 4 : Piso, Aquitanus, mort en 25, est petit-fils d'un roi *amicus ab senatu nostro appellatus*. L'alliance peut se placer au temps de Pompee et de Calpurnius Piso, en 67 p. 120, n. 3. Peut-être un Aquitain de Lectoure, les gens de Lectoure étant parmi les plus importants des Aquitains, les plus voisins de la

trats se ramenaient, en apparence, à peu de chose : l'essentiel semblait ce titre d' « ami » que le sénat accordait à un peuple ou à son roi. Mais je doute qu'en échange les Romains n'aient pas reçu quelques avantages commerciaux, le libre passage ou l'hospitalité pour les marchands venus d'Italie. En tout cas, ces amis de Rome avaient été précisément choisis parmi les hommes qui se tenaient aux frontières de la nouvelle province : du côté de la Garonne, les Nitiobroges étaient à Agen, dominant la vallée qui descend de Toulouse à l'Océan; du côté du Rhône, les Éduens étaient à Bibracte et les Séquanes à Besançon, commandant les deux routes qui se dirigeaient vers la Seine et vers le Rhin. De telles alliances prolongeaient le nom et l'influence du peuple romain jusqu'aux extrémités de la terre gauloise, et elles le garantissaient contre toute surprise. Ses voisins immédiats montaient la garde pour lui, et ouvraient à ses marchands ou à ses espions le chemin des nations laissées indépendantes.

C'est ainsi que Rome, par des faveurs plus pernicieuses encore que la violence et la perfidie, acheva de détruire l'unité gauloise. Le sénat avait beau décréter que les Cévennes formaient la limite de son empire¹, que la Gaule vivrait à sa guise et sous ses propres lois² : tout cela était le mensonge habituel. En réalité, il ne pourrait plus, il ne voulait plus se désintéresser de ce qui se passerait désormais entre l'Océan et le Rhin; il gardait les moyens de se renseigner et d'intervenir. Ce qui fut plus grave, c'est que Rome maintint dans sa plénitude son droit de cité victorieuse, acquis sur le champ de bataille où Bituit avait succombé. En vertu de ce droit, elle possédait sur la Gaule

Province, et n'étant pas nommés par César parmi ceux qu'il combattit (p. 316, n. 5). — On peut, dans ce cas, lire chez Diodore (XXXIV-V, 36) *Λατρώπας* au lieu de *Ἰστρούπας* : il s'agirait alors d'un roi de Lectoure, qui serait venu à Rome, s'y serait instruit des choses latines, et qui, devenu maître avec le secours du sénat, serait demeuré son allié (vers 110-100?) (cf., de même, Zippel, *Neue Jahrbücher*, CXXXVII, 1888, p. 615-6).

1. Cf. César, VII, 8, 2.

2. Page 30, note 1.

entière, vaincue en la personne de son chef, une souveraineté légitime. Elle renonçait à exercer cet empire, elle n'avait pris qu'une partie des terres qui étaient son butin naturel. Mais elle n'entendait pas que ce droit du vainqueur fût oublié ou périmé. On continua d'en parler : soixante ans plus tard, Jules César l'invoquera¹. La conquête de la Gaule était à moitié faite, et on conservait les prétextes pour la terminer.

VII. — LE DÉCLIN DE LA CIVILISATION GAULOISE.

Fabius et Domitius furent donc, au même titre que Jules César, les destructeurs de la Gaule indépendante et les créateurs de la Gaule romaine². Pourtant, ils ont été très vite oubliés, et leur mémoire n'a cessé de pâlir devant l'apothéose grandissante du plus heureux de leurs héritiers. Cet oubli, assurément, tient en partie à ce qu'ils étaient tous deux des personnages médiocres, et qui, dans le mal comme dans le bien, n'avaient aucune des facultés surhumaines du grand proconsul. Mais d'autres causes, purement fortuites, ont aussi amené le silence sur leur nom.

Ils n'ont point écrit les commentaires de leurs campagnes, ils ont laissé à d'autres le soin de les exposer³. Or, dans ces

1. César, *De b. G.*, I, 43, 2 : César à Arminius : *Bello superato esse Arvernos et Helios n. Q. Fabii Maximo, quibus populus Romanus ignovisset neque in provinciam redequisset neque stipendium imponisset. Quod si antiquissimum quodque tempus spectari oporteret, populi Romani iustissimum esse in Galliam imperium, si iudicium senatus observari oporteret, liberam debere esse Galliam, quam bello victam suis legibus uti coluisset.* Ici, p. 233-4, 240-1.

2. Cf. Ammien, XV, 12, 3.

3. Le principal auteur d'où émanent les renseignements, Tite-Live, a pu s'inspirer de Valerius Antius ou de L. Cornelius Sisenna, peut-être aussi de Q. Claudius Quadrigarius. Mais je crois que ces événements ont été surtout racontés par les écrivains grecs des choses romaines : Apollodore d'Athènes, dont la *Chronique* paraît avoir été continuée jusqu'en 119 (cf. Schwartz op. Wisniewski, I, n. 2356; ici, p. 29, n. 1, p. 16, n. 3), Artémidore d'Éphèse, dont les connaissances géographiques doivent provenir en partie des campagnes de 123-118 (l. l., p. 465; ici, p. 13, n. 7.), et principalement Posidonius d'Apamée, auquel Tite-Live doit beaucoup (Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, II, p. 129).

temps que traversait Rome, temps de querelles politiques, de guerres civiles, d'ambitions désordonnées et de révolutions continues, il était imprudent d'abandonner à autrui le souci de sa renommée. La nécessité de glorifier Marius d'abord et César ensuite réduisit chaque jour la part de leurs précurseurs¹. Déjà, de leur vivant, on parla assez peu de ces événements de Gaule, et ils passionnèrent beaucoup moins les orateurs et la jeunesse de Rome que les batailles du forum et le drame de Caius Gracchus. Une autre malchance leur est arrivée, en ce que tous les livres d'histoire qui ont raconté cette première guerre des Gaules, ceux de Tite-Live, d'Appien et d'autres, ont entièrement disparu; et nous sommes toujours tentés de juger l'importance des faits d'après la longueur ou l'éloquence des récits que le hasard nous a conservés. Et enfin, cette guerre a été vraiment trop facile, trop peu dramatique, pour inspirer ces légendes ou ces poèmes qui ornent et perpétuent le souvenir des plus grandes choses. Elle s'est déroulée sans surprises ni dangers, et sans ces nombreuses péripéties qui ont fait de la guerre de César une prodigieuse épopée.

Mais la rapidité des triomphes de Fabius et de Domitius doit être une raison de plus pour admirer leur œuvre. Qu'on se rappelle ce que fut cette œuvre, achevée en un an, par deux batailles, avec une perte presque nulle de sang romain : — le plus puissant des empires occidentaux détruit pour toujours; la contrée disloquée en deux tronçons, qu'un millénaire ne parviendra pas à rapprocher, et qui n'ont pu aujourd'hui encore se départir de leurs habitudes séparées; les nations celtiques livrées aux révolutions et à leurs jalousies réciproques; la ruine, en un mot, de toutes les espérances patriotiques ou orgueilleuses que pouvaient former les hommes du nom gaulois. Il n'y avait

1. Cela est visible chez Cicéron, *De prov. cons.*, 14, 32-33. Et les amis de César ont longtemps empêché le triomphe de Pompéius (cf. p. 122-4, 411, n. 1), parce que *omnem laudem pacis atque victoriae studebant ad neminem alium nisi ad Cæsarem pertinere* (*Scholia Bobiensia*, p. 121, Hildebrandt).

pas un siècle que les dieux avaient permis à la race de fonder une grande et belle nation, et déjà ils lui envoyaient la décadence. Vaincue, mutilée et déchirée, il ne lui restait plus qu'à décliner jusqu'à la mort.

Plus d'une fois sans doute, après la fin de Bituit, elle essaiera de réagir contre le mal qui l'accable, et des hommes énergiques ou ambitieux, comme Celtill¹ et Vercingétorix², tenteront de lui rendre l'unité, la force et la confiance. On verra que tous ces efforts seront inutiles. Quand, soixante ans plus tard, César se présentera au pied des Cévennes pour lui porter un dernier coup, la misère morale de la Gaule sera plus grande encore qu'après l'année de Domitius. Les divisions intestines, les relations avec les politiques et les marchands de Rome, auront accéléré son déclin. Au temps où César la combattit, comme l'a dit un historien, « la Gaule avait dès lors atteint le degré de culture qui lui était départi, et elle s'enfonçait vers l'autre penchant de la vie »³.

Mais ce que cet historien ne rappelle pas, c'est que ce déclin de la Gaule est l'œuvre d'une main étrangère. Nul ne peut dire ce qui serait advenu de la nation, si les proconsuls n'avaient point franchi les Alpes, et si le sénat de Rome avait laissé vivre la royauté de Bituit et l'empire des Arvernes. Il y avait chez ces peuples d'abondantes ressources en courage et en intelligence. Aucune tare physique n'en faisait une espèce inférieure aux Italiens et aux Grecs eux-mêmes⁴. La contrée était aussi bien douée que les hommes; elle possédait, comme la race qui s'était formée chez elle, ses facultés et sa physionomie propres; la terre de France, quelle que soit l'origine de ses

1. P. 132 et suiv.

2. P. 419 et suiv.

3. Mommsen, *Römische Geschichte*, III, p. 241 : *Allen Anschein nach hatte die keltische Nation, als Caesar ihr gegenübertrat, das Maximum der ihr beschiedenen Cultur bereits erreicht und war schon wieder im Nachen. Vierz. vora 1655.*

4. T. II, p. 415-436.

habitants, a su les grouper tous, en des temps très divers, pour en faire la plus vivante et la plus originale des nations. Rien, je crois, n'empêchait la Gaule de Bituit de devenir un État très fort et très durable, et de présenter un jour au monde antique des choses aussi belles et aussi grandes, des œuvres d'art, de pensée et de vertu aussi parfaites que les créations de l'Égypte et de la Grèce¹. Mais il fallait accorder à cette jeune nation le temps de croître, de mûrir et de travailler. On ne le lui permit pas. Si l'heure du déclin arriva si vite pour elle, ce ne fut point parce qu'elle était trop faible ou qu'elle vieillit trop tôt, ce fut par les mortelles blessures que lui avait faites le peuple romain.

VIII. — LA RUINE COMMENCE POUR MARSEILLE.

Mais les victoires et la politique de Fabius et de Domitius firent une autre victime que la Gaule : ce fut Marseille, plus coupable encore d'avoir appelé les Romains, que les Éduens d'avoir accepté leur alliance. Ces Grecs, qui étaient tout à la fois d'esprit si avisé et d'âme si poétique, auraient dû comprendre ou se souvenir que des intérêts communs et la loi mystérieuse de leurs destinées unissaient la cité phocéenne et la nation gauloise². Hellènes et Celtes étaient arrivés presque en même temps, comme rapprochés par les dieux³. Le plus beau temps pour Marseille avait été celui où les guerriers d'Ambigat menaçaient le Capitole⁴. Tant que les Romains s'étaient tenus à l'écart, elle n'avait fait que grandir. Au fur et à mesure que les légions se rapprochèrent des Alpes et du Rhône, les Marseillais purent assister aux progrès des marchands d'Italie. Chacune

1. Cf. t. II, p. 330-2.

2. Cf. t. I, p. 281, n. 2, p. 392-4.

3. Cf. Tite-Live, V, 34; id., t. I, p. 201 et suiv., p. 238 et suiv.

4. T. I, p. 393 et suiv.

des victoires sur la Gaule restreignit le champ de son influence et de son trafic. La défaite d'Hannibal et les guerres de Cisalpine et d'Espagne l'avaient réduite à l'horizon de la Gaule propre¹; après les campagnes du Rhône, Marseille se trouva cernée par les domaines du peuple romain².

En apparence, il multiplia les flatteries à l'endroit de sa précieuse alliée. Après la défaite des Ligures et des Salyens, Sextius donna aux Marseillais l'entière propriété du rivage, terres et plages³. Les Barbares reçurent l'ordre de se tenir éloignés de la mer, à une distance qui varia de quinze cents à deux mille mètres⁴. Sur les eaux de la Provence, il ne pouvait y avoir que des barques grecques ou romaines, et sur ses côtes, que des comptoirs ou des villas marseillaises. Mais ce présent, au fond, valait peu de chose, et comportait plus de charges que de profits. Il fallait faire la police de ce domaine, et c'était une bande longue de cent trente-cinq lieues, pleine de retraites et de repaires. Le long de ce rivage, les Romains allaient ouvrir une large route, de Vintimille à l'Argens, qui réunit l'Italie à Aix et à la vallée du Rhône : et en définitive, c'était pour leur compte que Marseille surveillerait la terre et la mer. Encore si cette zone côtière était riche et fertile ! mais ce n'est guère que rochers nus, pinèdes incultes, calanques secouées par le Mistral, terrasses au sol maigre que la pluie ravine, et le principal bénéfice que les Marseillais pouvaient en retirer, était dans l'exploitation des carrières de l'Estérel, de Cassis et du cap Couronne⁵. Les vraies bonnes terres de la Provence s'étalaient

1. T. I, p. 433-7, 501-3.

2. P. 13-14, 21-22.

3. Peut-être depuis le Petit Rhône jusqu'à Monaco, mais peut-être Sextius ne fit-il qu'étendre au rivage salvien une zone de concession qui aurait déjà été formée, en 154, autour de Nice et d'Antibes (t. I, p. 322).

4. Douze stades ou il y avait des ports, huit ailleurs; Strabon, IV, 4, 5. Sans doute un mille et demi ou une lieue gauloise, et un mille.

5. P. 37, n. 2.

6. Ces dernières sont mentionnées par Strabon, IV, 4, 6; cf. t. I, p. 82.

dans l'arrière-pays, autour de la Durance et du Rhône, et c'étaient celles que Sextius avait réservées pour le peuple romain.

Même sur la mer, Marseille n'était plus souveraine. Au delà du Petit Rhône, à l'ouest, le rivage celtique des Volques, leurs étangs et leurs salines appartenaient à Rome. Si Agde restait aux Grecs, Narbonne et Port Vendres passaient aux Italiens. Au sud des Pyrénées, les îles Baléares avaient été conquises par Quintus Métellus en 123, au moment de la fondation d'Aix, et cette conquête avait été plus profonde qu'on n'eût pu le penser. Des colons romains y furent installés en grand nombre, et les îles devinrent le centre principal de la domination maritime de Rome dans la Méditerranée occidentale¹. Les consuls de ces temps, en Espagne comme en Gaule, ont marqué la même volonté d'assurer la grandeur romaine, et ce fut, sur mer et sur terre, au détriment de l'hellénisme.

Sur terre, en effet, la gêne croissait chaque jour pour Marseille. La guerre terminée, le consul Fabius était retourné à Rome pour triompher de Bituit². Domitius resta en Gaule pour organiser la nouvelle province (121)³, et il s'acquitta de sa tâche en vrai Romain, voyant très vite la chose à faire, et la faisant aussitôt, sans autre souci que l'intérêt de l'Empire. Sauf Jules César, Marseille n'eut point de pire ennemi que ce proconsul vaniteux et décidé.

Les terres des Allobroges, des Cavares, des Volques et des Salyens étaient à la merci des citoyens de Rome et de leurs alliés d'Italie : les nobles, les chevaliers et les marchands purent y acquérir des domaines, acheter, vendre et transiter des marchandises, payer en deniers et compter en sesterces,

1. Tite-Live, *Ep.*, 60; Florus, I, 43 (III, 8); Orose, V, 43, 1; Strabon, III, 5, 1; *C. I. L.*, I, I, 2^e éd., p. 49.

2. Cf. p. 26, n. 2.

3. *Se etiam tum in Provincia morante*, Valère-Maxime, IX, 6, 3.

attirer à eux toutes les richesses gauloises par les liens de la clientèle commerciale¹. Contre cette concurrence, les hommes et les drachmes de Marseille seraient désormais impuissants. Sur ces routes et ces marchés où ils avaient si longtemps circulé au milieu de philhellènes, ils rencontraient maintenant les agents de la douane et des tributs romains², et s'ils voulaient quelque faveur, il leur fallait aduler un proconsul³, despôte pire qu'un roi celtique. Pour faciliter les opérations des soldats, des péagers et des marchands, Domitius donna ses soins à la construction d'une grande route allant du Pertus au passage du Rhône à Tarascon, et réunissant les vieux centres municipaux du Midi, Elne, Narbonne, Béziers et Nîmes⁴ : mais Agde, la cité grecque, était rejetée hors de son parcours, isolée au pied de son cap⁵, et près d'elle (à Montbazin?), Domitius installa un marché à son nom, *Forum Domitii*⁶. Au delà du Rhône, la route fut dès lors continuée le long de la Durance vers la montée des Alpes⁷. Certes, cette voie Domitienne (car elle prendra le nom du proconsul) n'était pas chose nouvelle : il y avait des siècles que des émigrants, des armées et des marchands avaient tracé et suivi ce chemin, depuis le col du Pertus jusqu'à celui du mont Genève⁸. Ce qui fut sans doute nouveau, ce fut la solidité et la largeur de la chaussée, des ponts durables sur les

1. Ici, p. 100 et suiv., p. 112 et suiv., p. 129 et suiv.

2. Cicéron, *Pro Fonteo*, 5, 9, cf. p. 99, n. 4.

3. *Pro Fonteo*, 2, 4.

4. Le nom de la via Domitia n'apparaît qu'un temps de Cicéron (*Pro Fonteo*, 4, 8) : mais ce nom indique la date de la construction. Polybe en parlerait (III, 49, 8) ; cf. t. I, p. 464, n. 4) : mais, comme on l'a dit souvent, il n'est point sûr que le passage ne soit pas interpolé (contra : Mommsen, *C. I. L.*, V, p. 885 ; Thommen, *Hermes*, XX, 1885, p. 217-8 ; Hirschfeld, *C. I. L.*, XII, p. 606 ; Guizot, *Polybe*, 1892, p. 20 et s. ; et bien d'autres).

5. La voie Domitienne passait l'Hérault à Saint-Thibéry, Gessera, à 10 kilomètres en amont d'Agde.

6. Vases Apollinaires, *C. I. L.*, XI, p. 498-9 ; Table de Peutinger, l. c. 2 ; Desjardins, *Gaul.*, IV, p. 450 ; *Rin. Ant.*, p. 389, 396, W. ; de Jerusalem, p. 352, W. Sur le parcours de la voie, Hirschfeld, *C. I. L.*, XII, p. 606-609.

7. Pompée (p. 108, n. 46) semble bien faire allusion à une route fréquentée passant par le Genève, cf. César, *De b. G.*, I, 10, 4 (ibid., p. 202).

8. *T. I.*, p. 46, 226, 289, 409, 498.

rivières et les marais, un entretien constant et la sécurité¹. Sur cette voie, à Arles ou à Tarascon, s'en greffera bientôt une autre, venant d'Italie par le littoral, les vallées de l'Argens et de l'Arc, et le poste militaire d'Aix². Mais l'une et l'autre laissaient Marseille en dehors de leur parcours, et, enserrée par ce réseau de routes qui ne lui appartenaient pas, elle n'était déjà plus qu'une enclave à demi perdue dans une province romaine.

Enfin, dans cette province même, les Romains imposent une rivale à Marseille. Dès le temps de Domitius, je crois, il fut décidé que Narbonne serait la capitale de la Gaule transalpine, et qu'une colonie de citoyens romains y serait envoyée³. Narbonne était le seul port du Midi qui pût entrer en lutte avec la cité grecque; elle avait jadis connu la puissance et la richesse; sa décadence était venue lorsqu'avait grandi la ville des Phocéens⁴. Son retour au rang de métropole présageait aux Marseillais de pénibles luttes et la défaite finale.

Ainsi, les coups qui frappèrent la Gaule de Bituit atteignirent Marseille et les Grecs. Domitius ruina aux mêmes heures les ambitions naissantes de la patrie gauloise et les dernières espérances de l'hellénisme occidental. Un sentiment d'orgueil le saisit quand il vit son œuvre faite, et le nom romain seul maître de ces routes et de ces terres qu'avaient rendues fameuses Hercule et Hannibal⁵. Monté sur un de ses éléphants, entouré de tous ses soldats, il voulut les parcourir dans

1 Cf. Ciceron, *Pro Fontejo*, 4, 8.

2. Qu'une bonne route ait été construite, avant César, le long du littoral jusqu'à la hauteur de Fréjus, et de là vers Aix et le Rhône, cela me paraît résulter de César, *De b. c.*, I, 67, 3, de Strabon, IV, 6, 3 (cf. 0, 12), et du choix qu'en ont fait les Teutons en 102 (cf. p. 78 et s.). C'est par là, je crois, que Marius amena son armée (p. 72-73). D'autres routes ont dû être construites (*viarum*, Cic., *Pro Fontejo*, 4, 7), notamment, sans doute, de Narbonne à Toulouse (*id.*, 3, 9; cf. p. 99, n. 4).

3. Elle le fut en 118, deux ans seulement après la conquête; cf. p. 128, n. 7.

4. Cf. t. I, p. 266, 400.

5. T. I, p. 46, 223-6, 438 et suiv.

la gloire du vainqueur¹, et sur ces antiques chemins que les Grecs avaient animés de leurs légendes et les Celtes de leurs batailles, les traces du passé s'effacèrent sous le lourd piétiement du triomphateur romain².

1. *Elephanta per Provinciam vectus est, turba militum quasi inter sollemnia triumphi prosequente*; Suétone, *Néron*, 2. — Sur les attaches que Domitius et ses descendants ont conservées avec les hommes et les pays transalpins, p. 63, n. 4, p. 292, n. 3, p. 381, n. 1. Comme il était assez souvent d'usage à Rome (cf. Cicéron, *Deiotarus in Caecilium*, 20, 66), les vaincus prirent pour patrons héréditaires les chefs conquérants, et l'on vit des Allobroges amis et hôtes de Domitius et de son fils (Cic., *ib.*, 20, 67), et d'autres prendre des *Domitii* ou des *Fabii* pour patrons (p. 63, n. 4, p. 119, n. 4, p. 121, n. 3). — Dans le même ordre d'idées, on s'explique pourquoi Jules César, à Rome, ne rencontra jamais de pire adversaire de son proconsulat gaulois que L. Domitius (p. 282, 370, 381), et qu'inversement, lorsqu'il eut à parler de la première conquête, il en attribua la gloire au seul Fabius (l. 45, 2).

2. On me reprochera peut-être d'avoir, dans ce chapitre et dans tout ce volume, trop insisté sur les faits d'ordre militaire. Je m'y suis résolu pour différentes raisons. D'abord, ces faits ont été l'objet d'un si grand nombre de travaux, qu'il m'a paru un devoir de rendre hommage aux efforts variés de l'érudition moderne. Puis, les renseignements que nous possédons sur la Gaule sont trop peu nombreux pour qu'on puisse en négliger aucun; d'ailleurs, ceux qui concernent les guerres de la conquête se rapportent précisément à la crise décisive de son histoire. Enfin, l'étude des faits militaires, marches, batailles et sièges, et des anecdotes mêmes qui les accompagnent, cette étude, plus que celle des faits sociaux, économiques ou religieux, permet de faire revivre tout à la fois les hommes et la terre, de juger les facultés des uns et la valeur de l'autre, d'apprécier, ici les qualités ou les défauts de l'âme et du corps chez des chefs et chez des peuples, et là le rôle des routes et des carrefours d'un pays, de ses sommets et de ses rivières, la condition de ses terrains et les services qu'on peut lui demander; car l'état de guerre est peut-être celui où l'homme et le sol doivent rendre le maximum de ce qu'ils peuvent comme intensité et diversité de fonctions, et les examiner à ce moment, c'est le moyen de pénétrer le plus avant dans la connaissance de leur nature.

CHAPITRE II

LES CIMBRES ET LES TEUTONS

I. Le danger germanique. — II. Formation des peuplades germaniques. — III. Les Cimbres et les Teutons. — IV. Les Cimbres fugitifs dans l'Europe centrale. — V. Rome affaiblit les États celtiques. — VI. La victoire des Cimbres à Noroua. — VII. Le monde barbare en mouvement vers le sud. — VIII. Campagnes contre les Helvètes et les Volques. — IX. La bataille d'Orange. — X. La dévastation de l'Occident. — XI. Marius, en Provence. — XII. La bataille d'Aix. — XIII. Conséquences de la bataille pour la Gaule. — XIV. La bataille de Verceil. — XV. Conséquences de la guerre pour l'histoire de Rome.

I. — LE DANGER GERMANIQUE¹

La chute de l'Empire celtique eut une dernière et plus grave conséquence : les nations désunies se trouvèrent trop faibles pour résister aux Barbares d'outre Rhin². — Longtemps après cette chute, lorsque les Romains étaient devenus les maîtres de toute la contrée, ils justifiaient ainsi cette conquête : si César n'avait point pris la Gaule, elle serait devenue la proie des Germains³ ; et cela, sans être certain, paraissait fort plausible.

1. Sur les institutions primitives de la Germanie, entre autres : les commentateurs de la Germanie de Tacite, et, parmi les plus anciens, Althamer, *Commentaria Germanica*, 1340, parmi les plus récents, Hoffmann, *Germanische Alterthümer*, Leipzig, 1873, Baunsack, *Aufklärliche Erdtätigung*, etc., 2 v., 1875 et 1880; Mühlenthal, *Die Germanen* (D. A., IV), 1900; en outre, Fustel de Coulanges, *Recherches*, 1905, p. 189 et suiv.; etc.

2. Cf. p. 3-6, et, plus loin, p. 134 et suiv.

3. Cette idée se trouve déjà en germe chez César, *De b. G.*, I, 31, 11 et suiv.; Tacite, *Hist.*, IV, 73 (peut-être inspiré du passage de César).

Mais ils ne disaient pas que si la Gaule avait été ouverte aux Germains, c'était après la funeste besogne faite par Domitius.

Les hommes qui habitaient alors à l'est du fleuve n'étaient pas d'une origine et d'une espèce différentes de ces Celtes et de ces Belges qui, quelques siècles auparavant, avaient fondé les empires et les nations de la Gaule ¹. Mais tant de choses s'étaient passées depuis ces événements, que les Germains ² et les Gaulois avaient cessé de se comprendre et se traitaient le plus souvent en ennemis. Le Gaulois avait mêlé son sang, sa langue et son humeur à celles d'hommes différents, Ligures, Ibères et Méridionaux de toute sorte ³; le Germain passait pour appartenir à une race pure ⁴, ou, s'il s'était mélangé avec d'autres hommes, c'était aux hordes errantes et aux tribus sauvages des steppes et des marécages de la Scythie ⁵. Il demeurait fidèle aux vieilles divinités que lui montrait la nature, le Soleil, la Lune, la Terre et le Feu ⁶. Son corps robuste, à la haute taille, aux membres solides, endurci et exercé dès l'enfance ⁷, ignorait encore l'ivresse du vin ⁸, et ces agréments de la table, du costume et de la maison, où le Gaulois savait se complaire ⁹. Après Pythéas ¹⁰, aucun vaisseau du Midi n'avait abordé aux rivages de la Germanie; on connaissait fort peu sur ces terres les objets et les hommes de la Méditerranée ¹¹; les marchands venaient rarement jusque-là, alors qu'ils sillonnaient la Gaule en tout sens ¹².

1. T. I, p. 227 et suiv., p. 313 et suiv.

2. Sur ce nom, cf. p. 51, n. 1.

3. T. I, p. 348-350; t. II, p. 435-6, 114-5, 244-6.

4. Tacite, *Germanie*, 2 et 4, et il est probable que les Germains le disaient eux-mêmes, *id.*, 2; cf. t. I, p. 232.

5. Les Vendes, *Venedi*, qui sont les anciens Slaves (Pline, IV, 97; Tacite, *G.*, 46), et les Sarmates (*G.*, 46; cf. Pline, IV, 81). Au delà de la Vistule.

6. César, VI, 21, 2; cf. Tac., *G.*, 2, 40, 45; *Ann.*, XIII, 55, 57; cf. t. I, p. 232, t. II, p. 111, n. 2.

7. César, I, 38, 1; VI, 21, 2-5; 23, 6; Strabon, VII, 1; 2; Tac., *G.*, 4.

8. César, IV, 2, 6.

9. César, VI, 22, 3; cf. t. II, p. 228.

10. T. I, p. 420-2.

11. César, IV, 2, 1.

12. César, IV, 2, 1; cf. t. II, p. 227-8.

L'état social progressait lentement. En temps de paix, c'était la dispersion en des centaines de tribus, obéissant chacune à un chef ou un roi qui servait de juge et de prêtre ¹. Les hommes vivaient surtout des produits de la chasse et de l'élevé des bestiaux ²; le labour et la culture du sol étaient choses secondaires ³; la propriété personnelle n'existait pas pour la terre, et les chefs assignaient chaque année aux familles le terrain qu'elles avaient à entretenir ⁴. On habitait dans des fermes et des hameaux : il manquait à la Germanie ces deux signes de la civilisation qui commençaient à faire la gloire des Gaules, la monnaie et la grande ville ⁵. La plupart des tribus en étaient toujours aux vieilles armes, à la javeline ⁶, à la lance ⁷ et à la hache de guerre ⁸. L'épée était rare ⁹, et, sauf le bouclier ¹⁰, on ignorait d'ordinaire les armes défensives ¹¹.

Mais tout cela n'en rend les Germains que plus redoutables.

1. César, VI, 23, 5; cf. 21, 1; cf. t. II, p. 44.

2. César, VI, 21, 3; 22, 1.

3. César, VI, 22; 29, 1.

4. César, VI, 22, 2; avec cette remarque que, dans ces passages de César, il s'agit surtout des Suèves (Fustel de Coulanges, *Recherches*, p. 238-9).

5. Tac., *G.*, 5 et 16; cf. César, VI, 22, 3.

6. Les *missilia* (Tac., *G.*, 6) doivent être les *gasa*; *præusta* (dards de bois) ont brevia tels, Tac., *Ann.*, II, 16; *trigula*, César, V, 25, 6; *jacula ferreofecta*, V, 12, 1; *verutum*, V, 44, 7 et 10; *xuvrois*, Dion, XXXVIII, 40, 2; Pline, *Naturalis Historia*, 25, 11, p. 353-4, t. II, p. 183-4.

7. La *franco*, lance au fer très court, Tac., *Germ.*, 6; cf. 11, 12 et 24; et la longue lance à la hampe énorme, Tac., *Ann.*, I, 64; II, 14 et 21; *Hist.*, V, 15; *Germ.*, 6. Holtemann, p. 142, croit qu'il s'agit de la même arme. Cf. t. II, p. 194.

8. Je pense à la cote de Teutons; Virg., *Æn.*, VII, 761; Servius ad *Æn.*, VII, 761; Silius Italicus, III, 277; Valérius Flaccus, VI, 53; Isidore de Séville, XVIII, 7, 7; Reinach, *Les Celtes...* de P. 4, p. 104 et suiv. Cf. t. II, p. 192.

9. Tac., *Germ.*, 6 (cf. 13, 44 et 46); et cela résulte aussi du récit des guerres contre les Chérusques, *Ann.*, II, 14 et 21. C'est le plus souvent, la grande épée gauloise (cf. t. I, p. 351-2, t. II, p. 196); chez les Suèves (Dion Cassius, XXXVIII, 40, 2); chez les Cimbres (Pline, *Naturalis Historia*, 25, 11, p. 353-4, t. II, p. 183-4).

10. Tac., *Germ.*, 6, 12, 44 (43) et 46. C'est, le plus souvent, le long bouclier des Barbares du Nord (cf. t. II, p. 197), mais fort peu résistent, fait simplement d'os lustré, sans fer ni cuir, et peint de couleurs distinctives, blanc chez les Cimbres (Pline, *Naturalis Historia*, 25, 11, p. 353-4, t. II, p. 183-4).

11. Tac., *G.*, 6; *Ann.*, II, 14; Dion, XXXVIII, 40, 2. — Cinq et six autres chez les Cimbres, Pline, *Naturalis Historia*, 25, 11, p. 353-4, t. II, p. 183-4.

En hommes que le sol ne retient pas, ils n'hésitent jamais à combattre ¹. L'absence de propriété foncière fait qu'ils ne connaissent pas cette lutte entre riches et pauvres, ces misères et ces injustices sociales, ces tyrannies de grands dont souffre la Gaule ². S'ils s'accordent davantage entre eux, c'est pour piller et tuer sur les terres voisines ³. Pauvres et incapables du travail des champs, la guerre est leur meilleure façon de vivre ⁴. Et ils la font bien. Leurs armes d'hast ou de jet sont plus sûres que l'épée gauloise ⁵. Les Celtes, gâtés par la passion du cheval, n'ont pas d'infanterie sérieuse ⁶ à opposer aux fantassins germanais, souples et agiles comme des Ligures, et dont la rapidité tenait du miracle ⁷. Au reste, ces Barbares savent bien monter à cheval : ils chargent, en rangs pressés et solides comme une muraille, avec une vigueur impétueuse et rude ⁸; et si leurs montures, laides et lourdes, ignorent l'art des galops et des voltes auquel se façonnait la cavalerie des Celtes, ce sont des animaux d'une docilité et d'une endurance à toute épreuve ⁹. Sur le champ de bataille, le soldat german n'est pas moins brave que son ennemi de Gaule, mais il est plus têtue et plus rusé : s'il faut lâcher pied, il le fait sans fausse honte, quitte à revenir au bon moment ¹⁰. Il ne s'embarrasse pas de ces sub-

1. César, VI, 22, 3.

2. César, VI, 22; cf. t. II, p. 73-83.

3. César, VI, 23.

4. César, VI, 22, 3; 23, 6; *libidinem cuncta armis agendi*, Tac., A., XIII, 37.

5. Cf. Tac., G., 6; *iei*, t. II, p. 192-194.

6. Cf. t. II, p. 184-194.

7. Cela est souvent répété par les Anciens : César, I, 48, 3-7; VIII, 36, 2; Tac., Germ., 6 et 10. De la existence de corps d'infanterie d'élite, qui couraient et combattaient au milieu des cavaliers, aussi rapides qu'eux (César, I, 48, 3-7; Tac., G., 6).

8. César, IV, 2; IV, 12, 1; VII, 13, 1-2; 67, 3; 70, 3-4; 80, 6; Dion, XI, 39, 3; Tac., Germ., 6; *indivisi omniumque corporum spectatibusque*.

9. César, IV, 2, 2 et 3; Tac., G., 6.

10. César, De b. G., V, 34, 3, 43, 1-3; Tac., G., 6; *ibi*, p. 233-6. — Il semble que les Germains aient eu, comme manière habituelle de combattre, l'ordre dispersé (*per disiectas catervas*, Tac., Ann., II, 43; cf. Hist., IV, 30), c'est-à-dire une série de petites troupes, de quelques centaines d'hommes, tous pécuniairement alliés, plus ou moins (Dion, XXXVIII, 49, 6), chacune servie et lancée au fort ou au

utilités d'amour-propre dont s'est compliquée la vie du guerrier celté. Hommes et bêtes, les Germains ont conservé, en face des Gaulois qui se civilisent, leur force naturelle et brutale¹.

Or, vers la fin du second siècle, diverses circonstances vont rendre plus pressant encore le péril germanique : des pensées et des ambitions nouvelles surgissent parmi ces hommes, pour les grouper, les exciter et les lancer au dehors.

II. — FORMATION DES PEUPLADES GERMANIQUES²

Jusque-là, à part les Celtes et les Belges des rives de la mer du Nord³, le monde n'avait entendu parler d'aucune nation transrhénane⁴. De ces peuplades qui vont bientôt remplir l'Europe de leurs menaces, Cimbres, Teutons, Suèves, Marcomans et autres, il n'est pas une seule fois question dans les textes antérieurs au proconsulat de Domitius. Au sud des monts Her-

bouchers, formant une sorte de phalange en coin ou *cuneus* (Dion, XXXVIII, 40 et 50; César, I, 32, 4-5; Tac., G., 6 et 7; Ana., II, 45). Aucune manœuvre d'ensemble, chaque groupe agit à sa guise (cf. Tac., H., IV, 76; ibi, p. 238, n. 4).

1. Cf. César et Hirtius, IV, 2, 5; VIII, 25, 2; Strabon, VII, 1, 2.

2. Outre autres : Cluverius, *Germania antiqua*, 1631; Zeuss, *Die Deutschen*, 1837 (toujours capital); Mollenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, II, 1887, IV, 1900; Holtzmann, (cf. p. 39, n. 1); Baumpark, vol. de 1880; Much dans les *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache*, XVII, 1893 (cf. t. I, p. 281, n. 1); le même, *Deutsche Stammeskunde*, 1900 (collection Gieschen); Hirt dans les *Beiträge*, XXI, 1896, p. 125 et suiv.; Bremer, *Ethnographie der germanischen Stämme*, 2^e éd., 1900 (*Grundriss* de Paul); Ihm, aux différents noms dans l'*Encyclopédie de Wissowa*, 1894 et suiv. — Nous nous servons, pour grouper et placer les peuplades, surtout des plus anciens textes, César, Strabon et Pline. Je doute qu'avant César, aucun auteur, pas même Pausanias (contra, Bremer, p. 741-2), ait parlé de la géographie politique de la Germanie. Sur l'histoire de cette géographie, en dernier lieu Dellefsen, *Die Entdeckung des germanischen Nordens*, Berlin, 1904. — Ce qui complique extraordinairement cette géographie, c'est : 1^o que la plupart de ces peuples étaient à demi nomades; 2^o que leur nom, suivant leurs conquêtes ou leurs défaites, s'étendait ou se restreignait; 3^o que bon nombre de ces noms sont ceux de tribus, placées pour un temps sous la suzeraineté de ligues d'étendue variable, ligues auxquelles on a appliqué abusivement ces noms de tribus (cf. en Gaule, t. II, p. 32).

3. T. I, p. 327 et suiv., p. 315 et suiv.

4. Exception faite pour les noms, d'ailleurs énigmatiques, qui remonteraient à Pythées, t. I, p. 421, n. 3. — Je n'hésite pas à voir dans les Hyperboreens d'Hérodote (IV, 33; t. I, p. 377) les Estes, Estli, du Sautland (golfe de Dantzig), pays de l'ombre (Tacite, Germ., 45), et dans ces derniers les restes d'une population

cyniens ¹, dans les vallées du Mein et du Danube, nous trouvons de vieux États celtiques entrés depuis longtemps dans la vie de l'Europe : Helvètes en Franconie et en Souabe, Volques Tectosages en Bavière, Taurisques ou Noriques en Autriche et Boïens en Bohême ². Mais, dès que l'on a franchi les dernières forêts des montagnes centrales, dès que l'on entre dans la plaine aux grands fleuves et aux vastes marécages, Ems, Weser, Elbe, Oder et Vistule, l'obscurité se fait complète, et tous les hommes de ces pays se perdent sous le nom mythique de Scythes ou d'Hyperboréens ³.

Si nous ne connaissons chez eux aucun nom de peuple, il est possible que ce soit le fait du hasard, et parce que les marchands et les savants du Midi ont eu peu de souci de ce sol perdu dans la brume. Mais c'est peut-être aussi parce que les hommes d'Allemagne n'ont point formé de grand État, de groupe politique étendu et puissant, et qu'ils étaient, comme la Bretagne et la Gaule ligures avant l'arrivée des Celtes ⁴, partagés entre des milliers de tribus, qu'aucun lien solide n'unissait.

Cent ans avant notre ère, la Germanie prend corps à nos yeux. Au-dessus de ses tribus, elle a ses nations, ses ligues, et même des ambitions plus vastes. On sent fermenter en elle toutes les forces de rapprochement et de cohésion qui avaient créé en Gaule, depuis longtemps, Bituriges, Arvernes ou Éduens ⁵, et créé encore, par-dessus ces noms, l'empire de Luern et de Bituit ⁶. Que les peuplades germaniques datent de ce temps,

agricole et marchande, prégermanique, analogue aux indigènes préceltiques de Gaule et de Bretagne. Mais les Grecs, qui l'ont connue avant 400, sans doute par l'intermédiaire des Siginnes de Hallstatt (t. I, p. 202, n. 1), ne donnent pas son nom. Cf., sur ces Etes, outre les ouvrages cités p. 43, n. 2, Tomaschek op. Wisnysa, s. v.

1. Sur ces montagnes et forêts, t. I, p. 34, 40-4, 207.

2. Ajoutez, je crois, un État celtique en Transylvanie, et les Cotini, sans doute en Silésie; cf. t. I, p. 207-8, 300-378, 325, t. II, p. 12, 490-4, 520.

3. Hérodote, IV, 32-5; cf. p. 43, n. 2; t. I, p. 243; n. 1, p. 314, n. 3, p. 422.

4. Cf. t. I, p. 178-181, 321.

5. T. II, p. 19-21; t. I, p. 251-2.

6. T. II, p. 543 et suiv.

et soient alors nées spontanément, par une entente graduelle entre tribus voisines, ou qu'elles fussent, non pas une nouveauté, mais de très anciennes sociétés fédérales, oubliées pendant des siècles et remises ensuite en vigueur¹, peu importe à l'histoire de ce moment. Mais toujours est-il que, dans les années où l'Empire arverne disparut de la Gaule, de fortes peuplades apparurent au delà du Rhin.

Comme chez les Celtes et chez les Belges², ces peuplades s'étaient formées dans des régions naturelles, et le plus souvent des deux côtés d'une grande voie fluviale ou maritime. — Les Cimbres occupaient le Jutland, le golfe de Hambourg et l'estuaire de l'Elbe³, vaste territoire qui avait été jadis le domaine des Celtes et des Belges⁴. A leur droite, dans les îles danoises et le Mecklembourg, les Teutons⁵ et les Ambrons⁶ s'étaient unis aux Cimbres par une étroite fraternité. A leur gauche, les Frisons vivaient misérablement, bloqués par leurs

1. Tacite (*Germ.*, 2 : *Vera et antiqua nomina*) semble rappeler cette opinion. — Sur ce problème, cf. les remarques très justes de Bremer, § 21, 71-3, p. 702-3, 803-6.

2. T. II, p. 18 et suiv.

3. *Cimbri* : Strabon, VII, 2, 1-4; Monument d'Ancyre, V, p. 104, *Nommeses*; Mela, III, 32; Plin., II, 167; IV, 95, 96, 97 et 99; Tacite, *Germ.*, 37; Ptolémée, II, 11, 2, 7 et 10. C'est à tort que Müllenhoff (II, p. 289, 300) place les Cimbres loin de la mer, sur l'Elbe moyen; il a été réfuté, sans trop de peine, par Marchs, Zippel, Hun et Matthies, voir la bibliographie, p. 53, n. 1. — Sur les Cimbres de Mithridate, p. 135, n. 2.

4. T. I, p. 227 et suiv., p. 313 et suiv.

5. *Teutones* ou *Teutoni*. La place assignée aux Teutons n'est point certaine; mais ils semblent bien limitrophes des Cimbres; Mela, III, 32 et 34; Plin., IV, 99; XXXVII, 23. — Un rameau détaché, dans la même région, forma plus tard les *Teutonarii* (Ptolémée, II, 11, 9). — Zeux (p. 149) identifie aux Teutons les *Anthones* de Tacite (G., 40). En tout cas, chez Tacite (id.), *Redigni*, *Aniones*, *Angli* (cf. Ptol., II, 11, 3), *Farii* (cf. Plin., IV, 99; Ptol., II, 11, 9), *Endones*, *Suardones*, *Nalithones*, forment, dans le Mecklembourg, une fédération qui a pour centre religieux l'île de *Nerthus* (Rugen? L. I, p. 146, *Heligenhafen* ou *Fehmarn*? qui occupent, plus que Rugen, une position centrale); et il est possible que cette société religieuse soit la survivance de la peuplade des Teutons.

6. Les *Ambrones* ne sont mentionnés par aucun géographe; on ne les trouve qu'à propos des campagnes des Teutons leurs associés (p. 67, n. 11, p. 83); ce dont il résulte qu'ils n'habitaient pas loin d'eux. Zeux (p. 149) suppose en eux les ancêtres des Saxons du nord de l'Elbe. Mais il serait possible qu'ils fussent, non pas le nom d'un peuple, mais de la troupe d'élite des Teutons (p. 83).

tourbières le long de l'Océan au chapelet d'îles¹, et les Bataves, fiers et sauvages, s'isolaient dans les îles du Rhin et de la Meuse². Voilà pour les peuples de la mer. — A l'intérieur des terres, les plus riches empires se fondaient dans les fertiles vallées qui se déversent sur la rive droite du Rhin : celui des Sicambres, souverain des plaines basses de la Westphalie³; celui des Ubiens, le plus puissant et le plus laborieux de tous, en Prusse rhénane, sur les belles terres que, de l'autre rive, domine aujourd'hui le clocher de Cologne⁴; et, adossées au Taunus, dans les vallons du Nassau, les deux nations sœurs des Usipètes et des Tenctères⁵. Voisines des Belges et bordées par le fleuve le plus peuplé de l'Allemagne, visitées des marchands⁶

1. *Frisii* : Plin., IV, 101; XXV, 21 (d'après des documents contemporains d'Auguste); Tac., *G.*, 34; *Ann.*, I, 60; IV, 72-4; XI, 19; Dion, I, IV, 32; etc. — Les *Frisiavones* de Plin. (IV, 101 et 106; cf. *G. l. L.*, VII, 178, 214, 1194, 1195, etc.) doivent être les Frisons les plus voisins du Zuiderzee. — Les Frisons étaient séparés des Cimbres, au temps de la *Germania* (34), par les Chauques du rivage, à l'embouchure du Weser : il est possible que cette extension des Chauques le long de la mer soit postérieure au départ des Cimbres.

2. *Batavi*. Dès le temps de César et au sud du Rhin, mais peut-être depuis peu de temps; César, IV, 10, 1; Tac., *German.*, 29; *Hist.*, IV, 12 et 13, etc. — A eux se rattachent : 1° les *Canenefates* (Tac., *Ann.*, IV, 73; XI, 18; *Hist.*, IV, 13; Plin., IV, 101; Velleius, II, 105; etc.) qui ne sont peut-être qu'un rameau des Bataves (ou à même supposé que c'était le nom de leurs cavaliers, Holtzmann, p. 149 et 232); 2° les *Starri* (Plin., IV, 101); 3° les *Marsen* (*ibid.*; cf. I, 11, p. 472, n. 3). D'ailleurs César dit *nationibus* (IV, 10, 4).

3. Il faut les placer sans doute dans les vallées de la Ruhr et de la Lippe et sur le Rhin depuis Düsseldorf. *Sigambri* et *Sigambres*, César, IV, 16, 2; 18, 4; 19, 4; VI, 35, 5; Strabon, VII, 1, 3. — A eux se rattachent, je crois : 1° les *Chamavi*; 2° les *Tubantes*, qu'on voit les uns et les autres installés plus tard dans la Gueldre et l'Over-Yssel (Tac., *Ann.*, I, 31; XIII, 35 et 36; Strabon, VII, 1, 47); 3° les *Gubemi*, plus tard sur la rive gauche (Plin., IV, 100); 4° les *Morni*, plus tard sur la haute Ruhr? (Strabon, VII, 1, 3, peut-être 4; Tacite, *A.*, I, 20), nom qui s'est peut-être étendu à tous les Sicambres (p. 20, n. 2). — On identifie d'ordinaire les Sicambres avec les *Gambrii* de Tacite (16, 2) et les *Amaphrovi* de Strabon (VII, 1, 3) : je crois plutôt, pour ces derniers noms, à un peuple ou une tribu de la région du Weser. — Sur les Sicambres et les peuplades de ce groupe, Kaschke, *Geschichte der Sigambren*, Leipzig, 1868.

4. Vallées de la Saar et de la Wupper. Ubi, César, IV, 2, 3; 8, 3; 11, 2; 16, 5; 18, 1; VI, 9, 6 et 8; 10, 1; 29, 1-2.

5. *Usipetes* et *Tencteri*; César, IV, 4, 1 : texte (c'est le seul) d'où il résulte que les deux peuples habitaient d'abord près des Sclèves d'Aréovinde, qui les expulsèrent : ce qui ne permet pas de les placer ailleurs que dans le bassin de la Lahn, ou, à la rigueur, dans ceux de l'Éder et de la Fulda. — Nous trouverons la plus tard les *Nattiaci* et les *Chatti* (Tac., *G.*, 29 et 30).

6. César, IV, 3, 2.

et riches en sol fromentier¹, ces quatre nations s'habituèrent à une vie moins fruste et plus sédentaire que leurs congénères, se laissant gagner par l'exemple et les leçons des Gaulois de l'autre bord². — C'était au contraire la pure Germanie qui revendiquait les peuplades, plus inquiètes et plus mobiles, des tristes marécages et des fleuves monotones de l'intérieur. Campés des deux côtés de l'Éms, les Bructères s'appuyaient vers le levant aux bois mystérieux de Teutoburg³. Sur le Weser, se succédaient trois nations qui seront bientôt célèbres; les Chauques innombrables, dans les basses terres du Hanovre et de l'Oldenbourg⁴; les Chérusques, en amont de la porte de Westphalie, maîtres des carrefours les plus passagers de l'Allemagne centrale⁵; et les Chattes, encadrés par les montagnes qui présentent à la Hesse une ceinture de noires forêts⁶.

1. César, IV, 3, 3; VI, 10, 2.

2. César, IV, 3, 3. cf. I, II, p. 467-8.

3. *Bructeri*: Strabon, VII, 1, 3; Tacite, *Ann.*, I, 31, 60; etc. Qu'ils aient touché la Lippe, cela résulte de Strabon, mais les Suabres les séparaient du Rhin. — Au même peuple je rattacherai les *Ampsurarii*, dont le premier domicile paraît être dans la vallée inférieure de l'Éms; Tac., *Ann.*, XIII, 33 et 36; Strabon, VII, 1, 3 et 4 (sous le nom de *Kapfavaei*, *Apfavaei*).

4. *Chauques*. Ne sont pas mentionnés avant Auguste et ont pu s'étendre surtout après la migration des Cimbres (cf. p. 36); Strabon en parle encore comme d'un monde peuple, VII, 1, 3 et 4; Plin., IV, 101; XVI, 2 et 3; Velleius, II, 106; Dion, LII, 32; Tac., *Ann.*, II, 25; *German.*, 33; etc. On les distinguait en *majoris* et *minoris*. — Au même groupe 1° les *Agryuarii*, au nord des Chérusques, du côté de Verden? (Tac., *Ann.*, II, 87, 19 et 227; *German.*, 33); 2° les *Kaudoari* de Strabon, VII, 1, 3; les *Kaudoarii* de Ptol., II, II, 10; 3° les *Dulgubarii*; 4° les *Chamarii* (Tac., *G.*, 34); 5° les *Chattuari* (Strabon, II, II, 10; VII, 1, 3) ou *Atthuari* (Velleius, II, 103), peut-être les mêmes que les précédents.

5. Depuis Minden jusqu'au confluent du Diemel et depuis le Harz jusqu'à l'Éggebirge? *Cherusci*: César, VI, 10, 3; Strabon, VII, 1, 3; Plin., IV, 101. — César rapporte que les Chérusques sont, au sud, séparés des Suèves par la *clivus Borensis*. Zeuss (p. II et 94-5) a supposé que les Suèves de ce passage sont les Chattes, et que la *clivus Borensis* est le Harz. Mais tout ce que les Anciens nous ont rapporté des Chattes (n. 6) les distingue des Suèves. Je crois donc que sous le nom de Chérusques, César comprend également les Chattes, et que la *clivus Borensis* est la chaîne qui sépare les bassins du Weser et du Mein (celui-ci occupé par les Suèves), soit Vogelsberg, Rhön et Thüringerwald. — Aux Chérusques se rattachent les *Fosi* (Tac., *G.*, 36).

6. *Chatti*: Strabon, VII, 1, 3 et 4; Plin., IV, 100; Tacite, *Ann.*, XII, 28; *G.*, 20 (d'où il résulte bien que les Chattes existaient dès le temps de César, cf. n. 3, 30, 31, etc.). — A eux se rattachent les *Mattarii*, qui n'ont dû s'établir que plus tard, autour de Wirsbuden (Plin., XXXI, 20; Tac., *G.*, 29). L'extension de ce peuple et des Chattes dans le Nassau est postérieure à l'invasion suève. Cf. p. 48, n. 3.

Plus loin, quatre peuplades, les plus remuantes de toute l'Allemagne, se partageaient les eaux de l'Elbe au nord de la Bohême demeurée celtique : les Marcomans en Saxe et en Thuringe¹, les Semnons en Brandebourg², les Lombards³ et les Hermundures⁴ dans les terres qui baigne le fleuve avant d'arriver à Hambourg. Chose étrange ! le plus fameux et le plus vigoureux de ces derniers peuples, et peut-être de tout le nom germanique, était celui des Semnons, possesseurs du carrefour de Berlin et du sol bas et marécageux où viennent se confondre les deux plus grands bassins de fleuves allemands, ceux de l'Elbe et de l'Oder⁵. Et ce morceau de terre, qui rappelait l'isthme gaulois des Carnutes entre la Seine de Paris et la Loire d'Orléans⁶, semblait préluder déjà à sa souveraineté sur la Germanie. — Enfin, à l'extrême levant, dans les plaines infinies de l'Oder et de la Vistule, vaguaient des nations aux limites imprécises et aux destinées incertaines, Burgondes⁷, Vandales⁸, Goths⁹ et bien d'autres¹⁰ : et ces noms, réservés à

1. César les nomme, *Marcomani*, I, 51, 2, sans dire leur situation : elle résulte : 1° des textes du temps d'Auguste (Oron., VI, 21, 15; Florus, II, 20, 23; Velleius, II, 108; Dion, LV, 10 a, 2; 2° du fait qu'ils conquièrent la Bohême sur les Celtes; 3° de leur nom, les « Hommes de la Frontière » germanique du côté des Celtes de Bohême et de Franconie. — Les *Quadi* (Strabon, VII, 1, 2, *ma. Keltar*) devaient être près d'eux, en Saxe ou Lusace.

2. *Semnones* : Velleius, II, 100 et 107; Strabon, VII, 1, 3 (pays *ibres*); Tac., G., 30; Ann., II, 45; Monument d'Ancyre, V, 17, p. 104, *Momman*.

3. *Lombardi* : Velleius, II, 106; Strabon, VII, 1, 3; Tac., Ann., II, 43; XI, 17. Sur la rive gauche, pays de Lunebourg.

4. *Hermunduri* : Strabon, VII, 1, 3; Pline, IV, 100, etc. À chercher entre le Brandebourg et le Mecklembourg. — Plus tard en Thuringe, où ils remplacent les Marcomans (n. 1). — C'est sans doute parmi ces peuples de l'Elbe que se trouve le domicile primitif des tribus établies par Arminius sur le Rhin : 1° *Harides* (César, I, 51, 10; 57, 2; 51, 2; *Chorydes*, Mon. d'Ancyre, V, 10, p. 104, *Momman*); ceux-ci à coup sûr sur l'Elbe, vers Hambourg; 2° *Truboci* ou *Triboci*; 3° *Vangiones*; 4° *Nemetes*; 5° *Seduni* (César, I, 51, 2p. Cf. p. 117-8 et 120-4).

5. Sur cette situation centrale de Berlin, cf. Bachus, *Géographie*, III, 1878, p. 136-8.

6. T. II, p. 97-98.

7. *Herzogtheden*, pays des Vandils, Pline, IV, 99. En Poméranie?

8. *Vandili*, Pline, IV, 98. En Poméranie? Peut-être au nord-ouest des peuples du Nord-Est (cf. Tac., G., 2).

9. *Gothones*, Pline, IV, 99; cf. *Gothones*, Tac., G. II, 143. En France?

10. *Cherusi* et *Varini*, Pline, IV, 98 (près de Mecklembourg) cf. p. 43, n. 53.

une prodigieuse fortune, n'étaient alors que de simples mots pour les Occidentaux qui les répétaient.

Parmi ces peuplades, celles de la vallée du milieu, ou de l'Elbe, Lombards, Hermundures, Semnons et Marcomans, s'étaient groupées sous le nom collectif de Suèves¹. Cette fédération, qui embrassait, disait-on, cent tribus², devenait peu à peu la puissance la plus énergique de l'Allemagne entière³. La force des hommes qui la composaient venait à la fois, d'un farouche respect pour le foyer natal et d'un irrésistible besoin d'aventures. Comme toute leur fortune consistait en bestiaux et en chariots, rien ne leur plaisait plus que de partir pour émigrer et conquérir⁴; et cependant, ils n'oubliaient jamais les divinités et les sanctuaires du sol des ancêtres. Chaque année, les délégués de tous les peuples du sang suève se rassemblaient dans un bois sacré de la nation centrale, les Semnons du Brandebourg, comme les druides de la Celtique se réunissaient chez les Carnutes⁵; là, d'émouvants mystères leur rappelaient qu'ils étaient en face de leurs dieux communs et souverains, à l'ombilic éternel de leur race⁶. Et de ce contact divin avec la terre mater-

— Les Lygiens, *Lagii* ou *Lugii*, n'ont pas, sans doute moins une nation qu'une lignée des peuples de l'Est; Strabon, VII, 1, 3 (cf. Tac., *G.*, 43). En Pologne? — Autres : *Zuni*, *Batones* (*Autones*?), *Sabini*, *Magilones* (Strabon, VII, 1, 3). — Les *Pecuni* et les *Bastarnæ* du Danubie, qui passaient pour des Germains (Pline, IV, 100; Strabon, VII, 2, 4; 3, 15), étaient, je crois, des Gaulois d'origine, non transformés (cf. t. I, p. 303, n. 2). — La Silésie et la Moravie demeuraient aux Celtes, tout comme la Bohême, cf. t. I, p. 297-8.

1. Le fait que les Suèves sont un nom collectif, et celui des peuples de l'Elbe, résulte moins des textes de César que de ceux de Strabon, VII, 1, 3, et de Tacite, *G.*, 38. C'est à tort qu'on y rattache les Chattes (p. 67, n. 5). Il serait du reste possible qu'on ait aussi désigné spécialement sous ce nom la nation capte, les Semnons (cf. p. 68, n. 2, et Pline, IV, 100).

2. César, I, 37, 3; IV, 1, 4; les *centum pagi* des Semnons (Tac., *G.*, 38) doivent être ceux de la lignée suève.

3. César, IV, 1, 3; Strabon, VII, 1, 3.

4. Strabon, VII, 1, 3.

5. T. II, p. 67-68.

6. Tacite, *G.*, 39 : *Inde initiis gentis ... ibi signator omnium deus* (Wooten?). — Autres sanctuaires collectifs en Germanie : l'île de Nerthus pour les peuples de la Baltique (p. 43, n. 3), le lac de Castor et Pollux pour les Lygiens (Germ., 43), le temple *Tanfane* pour les Marses ou les Circambres (Tac., *A.*, I, 51; cf. p. 68, n. 3), un point sur le *flumen* et les *silva* frontières entre Chattes et Hermundures

nelle, de cette fraternité autour des autels, les Suèves sortaient plus unis, plus braves, plus orgueilleux de leur nom.

D'autres liens, d'autres titres unissaient entre elles les nations. Celles de l'Océan et de la Baltique, Cimbres, Teutons et Chauques, s'appelaient les « Ingyévons »¹; on donnait le nom d'« Istévons » aux habitants des bords du Rhin², et celui d'« Hermions » aux Germains des fleuves du Centre, Chattes, Cherusques et Surves³.

Enfin, au-dessus de tous ces noms de tribus, de peuplades et de ligues, ne tardera pas à poindre la pensée d'une patrie germanique. Peut-être cette pensée était-elle une chose ancienne, survivance d'une migration lointaine ou de quelque empire démembré, et les prophètes de la Germanie nouvelle ne feront que réveiller l'écho d'une Germanie disparue, comme l'empire de Bituit l'Arverne n'était que le retour à la Celtique d'Ambigat⁴. Peut-être cette idée nationale naquit-elle peu à peu des relations entre peuplades, d'ambitions communes, de parlars semblables, et ce fut un désir imprévu plutôt que le souvenir du passé. En tout cas, elle allait prendre force au moment même où la patrie gauloise disparaissait devant la victoire de Rome. Les poètes d'outre Rhin chantaient que leurs peuples et leurs guerriers étaient tous issus d'un même héros, fils d'un dieu et petit-fils de la Terre, ancêtre et créateur de la race⁵ ger-

da Werra? Tac., *l.* VIII, 57; cf. *Zeuss*, p. 92-8, la note *Hermius* chez les Chérusques et tribus du Weser (Tac., *l.* II, 12); peut-être Heligoland (*l.* I, p. 621, n. 1).

1. Pline, IV, 99; les rous ont *Ingramars*, cf. Tac., *l.* II, 2; *Ingramars* ou *Inquarones*. Le nom serait ancien si Pytheas l'a déjà trouvé à l'embouchure de l'Elbe (Pline, IV, 96; *Inquarones*; cf. *l.* I, p. 621, n. 3).

2. Pline, IV, 100; *Isternones*; cf. Tac., *l.* II, 2; *Isternones*.

3. Pline, IV, 100; *Hermiones*; cf. Tac., *l.* II, 2; *Mela*, III, 24. — D'autres noms circulaient, par exemple celui de *Londis* pour les gens du Nord-Est, de *Langi* pour ceux de l'Est (p. 48, n. 8 et 10). Et parmi les Hermions, il est possible qu'on distinguât les Suèves de l'Elbe et les *Gambrii* du Weser (cf. p. 48, n. 3).

4. Cf. *l.* I, p. 253-4, *l.* II, p. 344-346.

5. Tac., *l.* II, 2. *Celebrant carminibus antiquis, Tuissonem deum Terra editum et filium Mannum, originem gentis conditorumque, chez les Suèves, le lieu de la naissance est le bois des Semsons* (*l.* II, 20; *loc.* p. 48, n. 4). *Tuissonem* est la lecture du *ms.* du

manique¹. Et s'ils donnaient à ces peuples un ancêtre commun, c'était avec l'espérance d'en faire une seule famille².

Certes, les temps sont loin où ce rêve d'une fraternité germanique pourra devenir une réalité. Il manque, pour la bâtir, ce qui a fait la concorde, la grandeur et la beauté de l'État gaulois dans le siècle de Luern et de Bituit, il manque l'appui de la nature. Le sol de la Germanie, à la différence du nôtre, n'aide pas à l'entente et n'invite pas à l'unité. Elle peut évidemment se donner le cadre de frontières naturelles, Océan, montagnes ou fleuves : mais ses limites s'imposeront si peu à ses chefs ou à ses voisins, qu'elles changeront sans cesse, et qu'on ne saura si la terre allemande finit au Rhin ou aux Ardennes, à l'Oder

Vatican 1518, *Teutones*, de celui de Stuttgart, *Teutones*, de ceux du Vatican 1862 et de Lexile, on a proposé *Teutones* (Ulster, p. 6566, Holtmann, p. 98) et *Teuto* est l'équivalent de *Teutates* et du *Teuto patet* gaulois t. II, p. 118-121).

1. Il résulte évidemment du passage de Tacite (p. 50, n. 3) que les *Germani* se donnaient un nom commun. Tacite ne dit pas lequel. Mais il semble bien que ce soit un nom tiré de celui de leur père divin *Tuisio*, soit *Tuisinos* (*Tuisinos*? *Teutinos*?), d'où est dérivé le nom que porte la langue germanique au moins dès l'époque carolingienne, *thiodisco*, *thiodiscus*, *teutiscus*, *tiutiscus*, *theutiscus*, etc., et d'où vient le mot de *deutsch*. Il ne serait pas impossible que les *Teutons* (p. 43, n. 3) ne fussent ce nom collectif localisé sur une ligne particulière. — Quant au nom de *Germani*, il n'apparaît pas d'un coup sur avant César, dans ce sens, Hirschfeld, p. 268 et s., contre, Müllenhoff, II, p. 161. — Il a d'après Tacite, etc. appliqué aux *Germani* des Ardennes (Eburons et autres, cf. t. I, II, p. 166) par les Gaulois, puis étendu par eux à tous les Transrhénans, enfin accepté par les *Germani* eux-mêmes et par les Romains. Tac., *G.*, 2. *Qui prout Rhenum transgressi Gallis responderint, de nomine Tungri, tam germani vocati sunt* (de même, César, II, 4, 10. ... *Eburones*, qui suo nomine *Germani* appellabantur). *ita nostrum nomen, non gentis, gentium populorum, ut omnes primum a victore ob melius a victore venit*? Hirschfeld, en tout cas il s'agit des Gaulois, mais etiam a se ipso invento nomen terminum vocaverunt. D'après Strabon (VII, 1, 2), le mot ne serait autre que le latin *germanus*, et il aurait été imaginé par les Romains pour rappeler que les *Germani* étaient les « vrais » Gaulois, *se*; *se* *se* *se* *se* l'adjectif, c'est-à-dire de purs Galates, non mêlés à d'autres populations comme les Celtes et les Belges aux indigènes (cf. t. I, p. 243, n. 3); mais le passage de César donne raison à Tacite. Ce nom de *Germani* a soulevé des discussions innombrables, et à propos de son origine (celtique, romaine ou germanique), et à propos de son étymologie, j'incline (hypothèse de Zeuss, p. 30) à le croire un mot celtique ou belge, mais très voisin d'un mot germanique ayant le même sens, et il ne serait pas impossible encore que ce mot gaulois eût un sens voisin de celui du latin *germanus*. — Cf., outre Zeuss; Holtmann, p. 104-112 (d'accord avec Strabon); Müllenhoff, II, p. 180-206; Kosinna, *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache*, XX, 1893, p. 238 et s.; Hirschfeld, *Klappert-Festschrift*, 1898, p. 261 et suiv.; Bremer, § 3; etc.

2. Cf. Tac., *Ann.*, II, 10.

ou à la Vistule, aux monts Hercyniens, aux Alpes ou au Danube¹. Le vrai terme de la Germanie, au temps de César, ce n'étaient point de hautes cimes ou de larges rivières visibles de tous, mais ces immenses déserts que les peuplades créaient autour d'elles². A l'intérieur de la contrée, la plaine et la montagne, au lieu d'alterner en une vie solidaire³, semblent se séparer pour un divorce éternel. Au sud, ce sont des chaînes qui s'enchevêtrent, irrégulières et confuses, hérissées de bois où les Romains admireront encore les merveilles des forêts vierges⁴. Au nord, c'est la plaine fangueuse où de grands fleuves coulent lentement, ne rapprochant jamais leurs routes vers un but commun⁵. Entre leurs cours parallèles, la principale ligne de jonction est marquée par les vallées de la Havel et de la Sprée, avec leurs bacs et Berlin au milieu d'eux ; et là, à Berlin, près de l'endroit même où fut jadis le bois sacré des Sueves⁶, on peut se croire au cœur de l'Allemagne, à égale distance des montagnes et de l'Océan, de la mer Baltique et de la mer du Nord, de la Vistule des Scythes et du Rhin des Gaubois. Mais quelle différence, comme foyer d'une grande nation, entre cet îlot émergeant des marécages et l'arropole de l'Auvergne ou les rants carrefours de Lyon et de Paris⁷ ! Il faudra des circonstances innombrables et de rudes courages humains, pour que la Germanie arrive à cet accord national avec lequel, du premier coup, la Gaule apparut dans l'histoire⁸.

¹ Cf. Tacite, *Germanie*, I, 10-11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

² Cf. Tacite, *Germanie*, I, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

³ Cf. Tacite, *Germanie*, I, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

⁴ Cf. Tacite, *Germanie*, I, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

⁵ Cf. Tacite, *Germanie*, I, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

⁶ Cf. Tacite, *Germanie*, I, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

⁷ Cf. Tacite, *Germanie*, I, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

⁸ Cf. Tacite, *Germanie*, I, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

III. — LES CIMBRES ET LES TEUTONS¹

De ces peuplades germaniques, les Cimbres et les Teutons furent les premières à courir le monde. Ils habitaient, on l'a vu, ces terres basses de la mer du Nord et de la Baltique, du Jutland et des îles danoises, d'où étaient sortis jadis les Celtes et les Belges². Ils étaient, pour une part, leurs descendants. On verra combien ils leur ressemblaient³. Et ce sont des causes pareilles qui les firent partir.

Leur domaine était, du sol germanique, la portion qui s'avancait le plus vers la mer, c'est-à-dire celle que les marchands visitaient le plus et que les étrangers ignoraient le moins. Sur ce rivage se recueillait l'ambre, la plus précieuse

1. Pour tout ce qui suit : Cellarius, *de Cimbris et Teutonibus*, 1701 (Stow., II, p. 408 et s.); Johann Müller, *Belgium Cimbricum*, Zurich, 1772; Rasken., *Der Kampf der Römer mit den Kimbern und Teutonen*, Bale, 1829; Herm. Müller, *Die Marken des Vaterlandes*, I, 1837, p. 131 et suiv., et les index; Schiern, *Ursprung et migration Cimbrorum*, Copenhague, 1842; Horkel, *Die geschichtswissenschaft der deutschen Völk*, I, 1849, p. 27 et suiv.; Arn. Thierry, II, I, V, ch. 1; Mommsen, *Lehrb. Geschichte*, II, p. 159 et s.; Pallmann, *Die Cimbern und Teutonen*, Berlin, 1870; Sepp, *Die Wanderung der Cimbern und Teutonen*, Munich, 1882 (these de Wurtzbourg); Mallet-Hoff, *Deutsche Alterthumskunde*, II, 1887, p. 112-159 (1872), p. 282-303; Desjardins, II, p. 382 et suiv.; Zippel, *Die Heimat der Kimbern*, Königsberg, 1892; Matsch, *Bonner Jahrbücher*, N. A., 1894, p. 29 et suiv.; von Decker, *Wanderung über die Schlachtfelder der deutschen Völk*, 2^e ed. (1893), p. 10 et suiv.; Hehlung, *Der Zug der Cimbern und Teutonen*, Winterthur, 1898 (these de Zurich).
Ibm., art. *Kimber* *quid* Wissowa, III, II, 1899; Mathias, *Ueber die Wohnsitze und den Namen der Kimbern*, Berlin, 1904; Wilke, *Ursprung der Heimat etc.*, *Deutsche Gesch. staßblätter*, VII, 1906, p. 291 et suiv., et tous les ouvrages cités p. 44, n. 2, et p. 71, n. 6. — Il semble qu'il faille distinguer deux groupes de textes au sujet de ces guerres (cf. p. 82, n. 4, p. 90, n. 6) : ceux, en première ligne Plutarque, qui proviennent de Pseudo-Dionys (cf. p. 61, n. 2 et 3, p. 65, n. 1), et les textes latins, qui par Titus-Live, doivent venir d'annalistes (Clodius Paulus (p. 64, n. 3), Valerius Antius (p. 66, n. 3, p. 68, n. 3), les mémoires de Catulus (p. 88-91); voyez l'étude des sources faite par Mallet-Hoff, II, p. 126-153, et Hehlung, p. 6 et suiv.

2. T. I, p. 227-230, 313-4.

3. Par la explication la facilité avec laquelle tous les contemporains les ont identifiés avec les Gaulois ou les Celtes (Cic., *De oratore*, II, 66, 266; *De prov. cons.*, II, 32; Salluste, *Jug.*, 114; Appien, III, 4; cf. p. 92, n. 3). Remarquez les analogies de leur armement (p. 55 avec celui des Gaulois (t. I, p. 348-355, t. II, p. 192-8). Il ne me paraît pas y avoir de différence entre les noms d'hommes gaulois et ceux des chefs teutons (*Teutobodas*, var. *Teuto vocatus*, *Teutobarchus*, *Teutobocus*; Florus, I, 38, 11; Oruse, V, 16, 12) et cimbres (*Boiorer*, *Lugius*, *Claudicus*, *Gnaortir*; Oruse, id., 20; Florus, id., 18; Plut., *Mar.*, 25).

denrée qui sortit du pays des Hyperboréens¹; là finissait l'Elbe, la grande voie commerciale de l'Allemagne, et cette route était gauloise à son origine², suève dans son cours moyen³, et, à son débouché sur la mer, regardait l'île de Bretagne. Pythéas le Grec avait autrefois visité ces parages⁴; et c'était sans doute, le long des plages de l'Océan et des rives du grand fleuve, un mouvement continu de barques et de trafic⁵.

Cette situation privilégiée, ce contact avec des hommes très divers, avaient fait des Cimbres et des Teutons des nations puissantes et nullement impropres à la vie civilisée⁶. Hambourg, Kiel et Copenhague, les endroits souverains du Nord, étaient sous leur dépendance, et sur leur cap avancé du Jutland, les Anciens purent chercher les colonnes d'Hercule du Septentrion⁷.

Certes, ils ne différaient pas d'aspect des autres Germains : leurs corps énormes à la taille splendide, leurs yeux bleus⁸, leur force et leur audace surhumaines⁹ rappelaient aux Grecs ces hommes du Nord, derniers-nés des Titans¹⁰, dont parlaient leurs poètes, et qui avaient bravé jadis Apollon et Jupiter¹¹. La religion des Cimbres était, comme celle de tous les Barbares, impérieuse et sanguinaire¹² : ils n'avaient point de prêtres, leurs rois en tenaient lieu sans doute¹³, le soin des sacrifices appar-

1. Cf. V. L. p. 421, et IV. p. 13. — XXVIII. 42. C'est même l'origine de ce nom donné à partir de l'ère chrétienne à une partie quelconque de l'Europe.

2. Cf. V. L. p. 297.

3. Id., p. 45.

4. V. L. p. 421.

5. L'expédition maritime des Romains en 58 ap. J.-C., ne peut s'expliquer que parce qu'ils suivaient une route de Hambourg vers du Jutland au Jutland vers de la Elbe jusqu'à l'embouchure, comme on en fait par les indigènes. *Mém. d'histoire* V. p. 105; *Valléus* II. 106, Plin. II. 167. — V. L. IV.

6. Il semble, à lire Plutarque *Murice*, IV. 3 et 247, que les Teutons avec Dabigun, étaient plus sauvages que les Cimbres avec du Nord, et cela est naturel. Mais l'impression peut être trompeuse.

7. Tac., *German.* 11.

8. *Plin.* *Nat.* II.

9. Strabon. VII. 2. 4. *Plin.* I. 49, 2. 5 et 12; *Plin.* *Nat.* II. 16 et 23.

10. *Myth. d'antiquité*, *Plin.* *Nat.* 23.

11. V. L. p. 335.

12. Strabon. VII. 2. 3, *Orose*, V. 10, 3 et 6.

13. Cf. V. L. p. 401 2. L. II. p. 44-8.

tenait à des voyantes, qui égorgaient les victimes humaines et prédisaient l'avenir¹. Point d'idoles : un vase pour les sacrifices², un taureau de bronze pour les serments³. Leurs dieux étaient avec eux et les suivaient, sans qu'ils eussent besoin de les enfermer dans un temple ou dans une image.

Mais ce n'étaient point, tant s'en faut ! des brutes et des sauvages. On voyait chez eux de vastes lieux de refuge et le goût de se bâtir des villes⁴. Ils ne dédaignaient pas l'agriculture, la vie de la terre les attirait⁵, et ils se montraient entendus dans les choses de l'industrie et du commerce⁶. Comme les Gaulois⁷, ils avaient la passion des belles armes, aux couleurs voyantes, au métal éclatant, aux ornements magnifiques : cuirasses de fer, boucliers peints en blanc, casques surmontés de mufles et de panaches⁸. Ils savaient obéir à leurs chefs, respecter la parole donnée, rendre justice même à un ennemi, s'astreindre à la discipline et montrer une décision réfléchie⁹.

Les Anciens ont vu en eux de simples bandits, et le nom même de Cimbres a fini par signifier brigands et voleurs¹⁰. En réalité, c'était une nation fugitive, qui cherchant partout des terres et des foyers, Si elle dut quitter son pays, ce fut contrainte par des malheurs sans nom.

1. Strabon, VII, 2, 3 et César, I, 50-4, et p. 86.

2. Strabon, VII, 2, 3 et 4.

3. Ptolémée, M., 22.

4. Ptol., M., 11, et 24; Appien, *Historia*, 4^e T. II, p. 37 : *Utopia*, qui signifie ce qu'on ne peut pas, il me paraît impossible que ces gens empruntent au nom de la navigation de la flotte romaine dans les eaux de l'Elbe (cf. p. 54, n. 3), ne concerne pas les deux rives du fleuve. On a songé (cf. Mathias, p. 45), sans preuves peremptoires, aux vastes lieux de refuge visibles aujourd'hui encore entre Weser et Elbe, dans la région maritime; cf. Virehow, *Zeitschrift für Ethnologie*, XIX, 1887, p. 365 et 4, et, dans un autre sens, Hofmeister, *Bericht über den neunten Verbandtag der west- und südöstlichen Vereine*, 1905, p. 31 et s.

5. Florus, I, 24, 1; Tacite, *Ep.*, 65; Ptol., M., 24; Grunius, cf. p. 67, n. 61.

6. Cela me paraît résulter de l'usage chez eux d'objets de métal, armées, cuirasses, chaînes et objets de culte (n. 2, 3 et 8).

7. T. I, p. 373-6; C. II, n. 307-8.

8. Ptol., *Morini*, 25.

9. Ptolémée, *Morini*, 23 et 25.

10. Ptol., M., 11 (chez les Germains); Strabon, VII, 2, 1 et 2; Festus, p. 63, M. (chez les Gaulois), et p. 17, M.

La tradition nous la montre fuyant devant un raz-de-marée terrible¹, semblable à celui qui avait jadis chassé les Celtes². La chose est fort probable. Mais il a pu y avoir d'autres causes à leur départ, des dissensions intestines, des misères matérielles³, peut-être l'hostilité des voisins⁴ ou la poussée de nouvelles tribus, venues le long de la Baltique⁵.

Tous du reste ne se résignèrent pas au départ. Il resta assez de Cimbres pour perpétuer en Germanie le nom de la peuplade⁶, et les Teutons leurs frères ne les rejoignirent que plus tard⁷. Le premier ban des émigrants se composa, dit-on, de 300 000 hommes, non compris les femmes et les enfants⁸. Leurs chariots portaient leur fortune et allaient leur servir de demeures et de foyers⁹, jusqu'au jour où les dieux leur rendraient un abri et des terres.

IV. — LES CIMBRES FUGITIFS DANS L'EUROPE CENTRALE

Les Cimbres se dirigèrent vers le sud. Ils se déplaçaient fort lentement, s'arrêtaient plusieurs mois après quelques journées d'étapes¹⁰ : à chaque arrêt, ils tentaient de constituer leur empire et de commencer une vie normale; et, chaque fois, de nouvelles craintes venaient les assaillir, ils levaient le campement et recommençaient leur course incertaine¹¹.

1. *Μεγάλη πύρραυσσις*, Strabon, VII, 2, 1; *terras eorum inundasset Oceanus*, Florus, I, 38, III, 3, 1; *subita inundatione maris quous amiserant suas sedes*, Festus, p. 17, M.²

2. T. I, p. 239-240.

3. Cf. Appien, *Illyrien*, 4.

4. Les Chauques sur le Weser, les Sueves sur l'Elbe (cf. p. 47 et 48-49).

5. Cf. p. 48-49 et 146.

6. Textes de la n. 1 de la p. 45.

7. Cf. p. 60. Le raz-de-marée n'a pu se faire sentir en Baltique.

8. Plutarque, *Marius*, 11.

9. Florus, I, 38, 16 et 17; Plut., *M.*, 21 et 27; Orose, V, 16, 18; Plin., VIII, 143.

10. Peut-être le temps de semer et de récolter, cf. p. 67, n. 4.

11. Tout cela résulte de la très longue durée de leur migration, plus de dix ans, d'avant 113 à 101.

Il est possible qu'ils aient d'abord songé à la Gaule, où tant de leurs ancêtres s'étaient enrichis. Mais les Belges montaient bonne garde¹. Les émigrants prirent le chemin du Midi.

Au delà de la forêt Hercynienne (Hesse et Thuringe), ils se trouvèrent en face d'autres Gaulois, les Helvètes de la Franconie et les Boiens de la Bohême. C'étaient de vieux États, encore solides : les Boiens repoussèrent les Cimbres et les rejetèrent sur le Danube².

Là aussi, des peuples robustes gardaient la contrée, les Volques en Bavière, les Noriques ou Taurisques dans les monts de Styrie : les routes des Alpes étaient bien gardées. Les émigrants ne songèrent pas à l'Italie.

Il fallut descendre plus bas, toujours le long du fleuve. A défaut de l'Italie, les Germains espéraient peut-être la Grèce, et il est à croire qu'ils ont rêvé à leur tour de Delphes et de ses richesses. Mais à l'approche des montagnes (vers Belgrade), ils se heurtèrent à d'autres tribus gauloises, les Scordisques³. Le chemin était fermé partout. Depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle du Danube, les nations gauloises se suivaient sans interruption⁴, barrant le passage aux invasions, entourant le monde méditerranéen d'un boulevard protecteur (avant 113).

1. Cf. t. II, p. 468 et suiv. ; t. III, p. 69-70.

2. Posidonius *ap.* Strabon, VII, 2, 2. *Ἀναρροχίσματα γὰρ τῶν Βοίων ἐπὶ τὸν Ἰστρον* (il n'est question que des Cimbres). — Comme il est parlé des Boiens et non des Helvètes, il semble que les Cimbres soient passés par la route de la Saale. — Il existe au Greinberg, près de Miltenberg, sur le Mein (Franconie), une sorte de menhir avec l'inscription *inter Teutonos C. I. L.*, XIII, 6610, et là également ont été découvertes des inscriptions *Mercurio Cimbriano* (6604 et 6605), à rapprocher de *Mercurio Cimbri* du Heiligenberg de Heidelberg (6402). On en a conclu (*id.*, p. 284) à l'existence de colonies laissées par les Cimbres et les Teutons, soit à ce moment, soit à leur retour du sud, colonies analogues à celle des Aduatiques (p. 69-70). Cela est fort hypothétique : *Cimbrius* ou *Cimbrianus* ne paraît être une simple épithète accolée au Mercure de ces deux hauts lieux.

3. Posidonius, *l. c.* : *Ἐπὶ τῶν Ἰστρον καὶ τοῦ Σκορδιζίου Γαλαρῶν παραστῆται*. Une allusion peut-être à ces faits chez Appien, *Ilyrien*, 4; cf. Zupel, *Die Römische Herrschaft in Illyrien*, 1877, p. 142 et suiv.

4. Cf. t. I, p. 297-303.

V. — ROME AFFAIBLIT LES ÉTATS CELTIQUES

Mais, à la même époque, ces nations celtiques, contre lesquelles la Barbarie était impuissante, furent affaiblies et menacées par le peuple romain lui-même.

On a déjà vu la ruine de l'empire formé par les Arvernes chez les Gaulois de l'Occident¹. Au nord de l'Italie, les Romains gravissaient les sentiers des Alpes, assaillant et massacrant les tribus gauloises et ligures qui les gardaient². Sur la frontière de l'Adriatique, ils franchirent les cols des Alpes Juhennes, attaquèrent ou tracassèrent le riche et pacifique royaume de Norique³, et s'ils lui laissèrent sa liberté, ce fut après lui avoir imposé un traité et maîtrisé ses forces (115)⁴. Plus à l'est enfin, les gouverneurs de la Macédoine ne laissaient aucun repos aux Scordisques (117-100), dont le nom même nous par s'oublier⁵.

Des Pyrénées à l'Hemus, les contemporains de Gaius Gracchus étaient sortis de la réserve que les Scipions s'étaient imposée à l'endroit des Barbares du Nord⁶. Partout, les expéditions avaient été fructueuses et la gloire facile. Ces peuplades celtiques allaient tomber comme une moisson déjà mûre entre les mains du sénat.

C'est alors que, par-dessus les Gaulois affaiblis, se présentèrent à nouveau les Cimbres, et que Rome, pour la première fois, eut à combattre l'invasion germanique.

1. P. 19 et suiv.

2. Destruction, en 118, des Segus dans les Alpes de Brenova (Tit. Live, *Ep.* 62, *opusc.* V, 14, 5). Guerre contre les Salasses du val d'Aoste, non vaincue, conclue à l'annexion, en 161 (Tit. Live, *P.* 33, *opusc.* V, 4, 1; Dion. Cassius, XVII, 74; Orosius, 21) et colonisation d'Isona en 100 (Velleius, I, 45).

3. Expédition de M. Lucius Scipius en 115 contre les Gamil Karnes, *G. J. L.* I, 1, 2 et 3, p. 49; Aurelius Victor, *De viris*, III, 72-7; Kell.

4. Appien, *Celtica*, 13.

5. Tit. Live, *Ep.* 63; Velleius, II, 4, 2; Florus, I, 30 (III, 4); Eutrope, IV, 24, 25-27; Dion. Cassius, XXVI, 88; Putschke, *Syllage*, 7^e éd., 310 et 331. — Sur tous ces combats: Mommsen, *Rome Germanique*, II, p. 168-171; Zippel, p. 147 et suiv.; Reinhold, *Reich der röm. Welt*, XX, 1906, p. 484 et s.

6. *G. J. L.* I, p. 310, 312, 313, 317.

VI. — LA VICTOIRE DES CIMBRES A NORÉIA

La masse des émigrants, remontant la Save ou la Drave, pénétra dans l'État gaulois de Norique¹. Cette fois, ils furent assez heureux pour n'être point repoussés : ils s'avancèrent jusque près de Noréia (Neumarkt), qui servait de capitale au royaume². Ils n'étaient plus qu'à cinq étapes de l'Italie.

Le sénat envoya sur place un consul et une armée. Les Cimbres connaissaient déjà le nom de Rome, et, comme tous les Barbares, ils s'inclinèrent d'abord devant ce peuple de dieux³ : ils se déclaraient prêts à s'éloigner des Alpes et à évacuer le Norique. Mais le consul, Cneius Papirius Carbon, décida de les attaquer quand même⁴.

Il y avait, en cette année 113, vingt ans que Scipion Émilien s'était emparé de Numance. Depuis ce temps, Rome se trouvait sans grand capitaine et sans ennemi redoutable. Les guerres de Gaule et d'Illyrie furent à peine plus que des passe-temps. La discipline s'était relâchée : les généraux cherchaient moins la gloire que le butin ; ces campagnes des Alpes ne furent que des opérations de brigandage⁵. Carbon et son armée allèrent au-devant des Cimbres comme s'il ne s'agissait que d'une chasse à l'esclave.

L'illusion se dissipa vite. Des maladresses et des pertidies furent commises par le consul ; le nombre et la bravoure des Cimbres leur fournirent une rapide vengeance. Beaucoup de Romains furent tués, et toute l'armée eût péri, sans un orage qui sépara les combattants⁶. A la première rencontre entre

1. Pausanias *op. cit.* Strabon. VII, 2, 2. Tit.-Livs. *Ep.* 64. Appien, *Illyrien*, 4 (2 ; *Idem*, 13) ; Eutrope, IV, 25 (*Idem* pour *Illyrien*).

2. Cf. les textes de la n. 6.

3. Cf. Velleius, II, 107.

4. Appien, *Gétes*, 13.

5. Voyez les textes de la p. 58 ; Salluste, *Jugurtha*, 41 et 44.

6. Appien, *Gétes*, 13 (parle de Teutons) ; Strabon, V, 4 8 (Cimbres) ; Tit.-Live, *Ep.* 63 (Cimbres) ; Velleius, II, 12 ; Tac., G., 37 ; Julius Obsequens, 28 (Cimbres et Teutons) ; Quintilien, *Declamat.*, III, p. 43, Obrecht.

C'était vers la Gaule que convergeaient toutes ces bandes. De ce côté, point de montagnes à franchir, un pays fort riche, des nations désunies, aucune résistance à craindre, sauf des légions que Rome enverrait dans sa province. La Gaule allait devenir le champ de bataille où les hommes du Midi défendraient leur œuvre contre les Barbares du Nord.

VIII. — CAMPAGNES CONTRE LES HELVÈTES ET LES VOLQUES

Les Cimbres arrivèrent les premiers (109), franchirent le Rhin (vers Mannheim?)¹ et rencontrèrent, on ne sait où, l'armée du consul Marcus Junius Silanus.

Même après leurs victoires et leurs courses extraordinaires, les Barbares manquaient encore de confiance. Ils se montrèrent, en face du consul, ce qu'ils étaient en réalité, un peuple vagabond, qui voulait sa place au soleil. Et ils supplièrent Silanus de la leur donner dans l'Empire, pour y vivre sujets et soldats de Rome. Leurs envoyés furent expédiés au sénat². Mais celui-ci avait trop d'hommes et pas assez de terres³ : Silanus reçut l'ordre de ne point traiter. Les Barbares alors, dit-on, attaquèrent les premiers, et ce fut pour leurs adversaires un désastre pareil à celui de Norcia (109)⁴. — Cependant, les Cimbres n'osèrent

1. La date résulte du consulat de Silanus, et de Velleius, II, 8 (entre 111 et 106). L'endroit peut résulter de l'entente avec les Helvètes. On a également rattaché à leur passage chez les Sequanes le texte de Strabon relatif à l'alliance de ce peuple avec les Germains (IV, 2, 2; *contra*, I, 1, p. 313, n. 3).

2. Florus, I, 28 (III, 3); 2; Tit.-Liv., *Ep.*, 63 (place la négociation après la bataille). C'est à tort, ce me semble, que Mullenhoff (II, p. 204-5) rapporte à cette ambassade l'envoyé teuton de Plin., XXXV, 23.

3. *Quis daret terras populus Romanus, etc.*, Florus, *ib.*, 3.

4. Florus, *ibid.*, 3-4 (Cimbres, Teutons et Tigurins réunis); Tit.-Liv., *Ep.*, 63 (Cimbres seulement); Velleius, II, 12, 2 (Cimbres et Teutons); Quintilien, *Decl.*, III, p. 45; Eutrope, IV, 27 (Cimbres). — Comme Silanus fut accusé d'avoir fait la guerre *in jure populi* (Auzonius in Cornelianus, p. 71, Klunck), on peut supposer qu'il est allé chercher l'ennemi au delà de la frontière, et que la bataille eut lieu vers Lyon. — On peut rattacher à un séjour fait chez les Allobroges les mauvais traitements que l'un de leurs chefs subit de la part de Silanus (Cic., *Inv. in Cæc.*, 20, 67; *Terrones*, II, 47, 118).

pas prendre les terres qu'ils avaient demandées. Ils n'entrèrent pas en Italie, ni même dans la Gaule romaine, et ils s'éloignèrent vers l'occident¹.

La défaite de Silanus acheva d'ébranler le monde. A peine les Cimbres avaient-ils disparu, que les Helvètes se présentèrent à leur tour aux frontières de la Province (109-8). Le sénat, partout, cessait d'être redoutable. L'Afrique était soulevée et victorieuse sous les ordres de Jugurtha (110-109). A l'approche de leurs frères de Celtique, les Gaulois soumis à Rome s'agitèrent dans l'espoir de la liberté², et les Volques Tectosages du Haut Languedoc, jusque-là si paisibles, méprisèrent le traité qui les unissait à l'Empire, et emprisonnèrent la garnison de Toulouse³. Du lac de Genève aux Pyrénées, l'œuvre de Domitius était compromise⁴ : tout l'Occident semblait sur le point d'échapper au peuple romain.

Ce qui sauva l'Empire, ce fut que ses ennemis ne surent pas s'entendre. Quand les Helvètes se montrèrent, les Cimbres et les Teutons erraient au loin dans la Gaule, et Jugurtha ne s'occupait que de ses affaires. Comme il était l'ennemi le plus redoutable, on lui réserva les deux meilleurs généraux, Métellus et Marius (109-105), et on expédia contre Helvètes et Volques des hommes médiocres, le consul Lucius Cassius Longinus (107) et son successeur Quintus Servilius Cépion (106).

Il n'y eut du reste, pour le moment, que demi-mal. La Province laissée sans armée par la défaite de Silanus, les Helvètes purent la traverser sans peine⁵ : ils se dirigeaient vers

1. Sans doute à la rencontre des Teutons.

2. Il y eut peut-être aussi mécontentement chez les Allobroges (p. 62, n. 4).

3. Dion Cassius, XXVII, 88, Roumervau (sic sai rob; ἀποσπερσὶς λήθηται). Peut-être seulement en 106.

4. On comprend que l'accusation contre Silanus ait été dirigée par Cai. Domitius Abenobarbus, fils du conquérant des Gaules (en 104 ou 103; Cicéron, *De nativitate in Cæc.*, 20, 67; Ferrus, II, 47, 118; Arconius, l. c.); cf. p. 38, n. 1.

5. Nous présentons le récit comme on le fait d'ordinaire (Mommson, II, p. 175-6; Harnack, p. 60; Müllenhoff, II, p. 236), et comme on doit le faire si on accepte le *Attilobrogum* de Tite-Live (p. 64, n. 2) et l'*Oronem* d'Oroné (p. 64, n. 3). Mais jo

Toulouse, peut-être pour s'entendre avec les révoltés du Languedoc. A l'approche du nouveau consul, Cassius, ils ne songèrent plus qu'à quitter la terre romaine, et, par la Garonne, ils s'échappèrent vers l'Aquitaine. Cassius les poursuivit, et il les atteignit presque à la frontière, chez les Nitiobroges de l'Agennais¹. Mais les Helvètes étaient commandés par un jeune chef, hardi et intelligent, Divico². Il tendit un piège au consul, celui-ci s'y laissa prendre, et il lui fallut combattre dans les pires conditions. Il fut tué, et après lui son premier légat, Lucius Calpurnius Piso; le reste de l'armée s'enfuit dans son camp. Pour la sauver, son chef improvisé, le légat Caius Popillius, dut livrer des otages, abandonner la moitié des bagages, et même, dit-on, laisser passer sous le joug tous ceux qui avaient survécu³. Il semble qu'en échange les Helvètes cessèrent pendant quelque temps d'inquiéter la province gauloise (107).

Les Volques de Toulouse, abandonnés à eux-mêmes, ne purent avoir raison de la domination romaine. Le consul Cépion arriva à temps pour sauver la garnison⁴, et, pour que sa victoire ne demeurât pas sans profit, il pillà la ville indigène et confisqua tous les trésors accumulés par les drévtes dans les encintes et les étangs sacrés⁵ de la vieille Toulouse (106). Ce

me détail est intéressant, et il ne faut pas se figurer que l'Allobroges et le Volque, et plus en toutes les autres tribus, eussent été vaincus et soumis après l'année 107. *Thiers*, II, p. 111, Desjardins, II, p. 111.

1. *Strabon*, V, 15, 21. 2. *Strabon*, comme on l'a vu, l'a appelé *Divico* (Strabon, V, 15, 21).

3. *Strabon*, V, 15, 21. 4. *Strabon*, V, 15, 21. 5. *Strabon*, V, 15, 21.

6. *Strabon*, V, 15, 21. 7. *Strabon*, V, 15, 21. 8. *Strabon*, V, 15, 21. 9. *Strabon*, V, 15, 21. 10. *Strabon*, V, 15, 21. 11. *Strabon*, V, 15, 21. 12. *Strabon*, V, 15, 21. 13. *Strabon*, V, 15, 21. 14. *Strabon*, V, 15, 21. 15. *Strabon*, V, 15, 21. 16. *Strabon*, V, 15, 21. 17. *Strabon*, V, 15, 21. 18. *Strabon*, V, 15, 21. 19. *Strabon*, V, 15, 21. 20. *Strabon*, V, 15, 21. 21. *Strabon*, V, 15, 21. 22. *Strabon*, V, 15, 21. 23. *Strabon*, V, 15, 21. 24. *Strabon*, V, 15, 21. 25. *Strabon*, V, 15, 21. 26. *Strabon*, V, 15, 21. 27. *Strabon*, V, 15, 21. 28. *Strabon*, V, 15, 21. 29. *Strabon*, V, 15, 21. 30. *Strabon*, V, 15, 21. 31. *Strabon*, V, 15, 21. 32. *Strabon*, V, 15, 21. 33. *Strabon*, V, 15, 21. 34. *Strabon*, V, 15, 21. 35. *Strabon*, V, 15, 21. 36. *Strabon*, V, 15, 21. 37. *Strabon*, V, 15, 21. 38. *Strabon*, V, 15, 21. 39. *Strabon*, V, 15, 21. 40. *Strabon*, V, 15, 21. 41. *Strabon*, V, 15, 21. 42. *Strabon*, V, 15, 21. 43. *Strabon*, V, 15, 21. 44. *Strabon*, V, 15, 21. 45. *Strabon*, V, 15, 21. 46. *Strabon*, V, 15, 21. 47. *Strabon*, V, 15, 21. 48. *Strabon*, V, 15, 21. 49. *Strabon*, V, 15, 21. 50. *Strabon*, V, 15, 21. 51. *Strabon*, V, 15, 21. 52. *Strabon*, V, 15, 21. 53. *Strabon*, V, 15, 21. 54. *Strabon*, V, 15, 21. 55. *Strabon*, V, 15, 21. 56. *Strabon*, V, 15, 21. 57. *Strabon*, V, 15, 21. 58. *Strabon*, V, 15, 21. 59. *Strabon*, V, 15, 21. 60. *Strabon*, V, 15, 21. 61. *Strabon*, V, 15, 21. 62. *Strabon*, V, 15, 21. 63. *Strabon*, V, 15, 21. 64. *Strabon*, V, 15, 21. 65. *Strabon*, V, 15, 21. 66. *Strabon*, V, 15, 21. 67. *Strabon*, V, 15, 21. 68. *Strabon*, V, 15, 21. 69. *Strabon*, V, 15, 21. 70. *Strabon*, V, 15, 21. 71. *Strabon*, V, 15, 21. 72. *Strabon*, V, 15, 21. 73. *Strabon*, V, 15, 21. 74. *Strabon*, V, 15, 21. 75. *Strabon*, V, 15, 21. 76. *Strabon*, V, 15, 21. 77. *Strabon*, V, 15, 21. 78. *Strabon*, V, 15, 21. 79. *Strabon*, V, 15, 21. 80. *Strabon*, V, 15, 21. 81. *Strabon*, V, 15, 21. 82. *Strabon*, V, 15, 21. 83. *Strabon*, V, 15, 21. 84. *Strabon*, V, 15, 21. 85. *Strabon*, V, 15, 21. 86. *Strabon*, V, 15, 21. 87. *Strabon*, V, 15, 21. 88. *Strabon*, V, 15, 21. 89. *Strabon*, V, 15, 21. 90. *Strabon*, V, 15, 21. 91. *Strabon*, V, 15, 21. 92. *Strabon*, V, 15, 21. 93. *Strabon*, V, 15, 21. 94. *Strabon*, V, 15, 21. 95. *Strabon*, V, 15, 21. 96. *Strabon*, V, 15, 21. 97. *Strabon*, V, 15, 21. 98. *Strabon*, V, 15, 21. 99. *Strabon*, V, 15, 21. 100. *Strabon*, V, 15, 21. 101. *Strabon*, V, 15, 21. 102. *Strabon*, V, 15, 21. 103. *Strabon*, V, 15, 21. 104. *Strabon*, V, 15, 21. 105. *Strabon*, V, 15, 21. 106. *Strabon*, V, 15, 21. 107. *Strabon*, V, 15, 21. 108. *Strabon*, V, 15, 21. 109. *Strabon*, V, 15, 21. 110. *Strabon*, V, 15, 21. 111. *Strabon*, V, 15, 21. 112. *Strabon*, V, 15, 21. 113. *Strabon*, V, 15, 21. 114. *Strabon*, V, 15, 21. 115. *Strabon*, V, 15, 21. 116. *Strabon*, V, 15, 21. 117. *Strabon*, V, 15, 21. 118. *Strabon*, V, 15, 21. 119. *Strabon*, V, 15, 21. 120. *Strabon*, V, 15, 21. 121. *Strabon*, V, 15, 21. 122. *Strabon*, V, 15, 21. 123. *Strabon*, V, 15, 21. 124. *Strabon*, V, 15, 21. 125. *Strabon*, V, 15, 21. 126. *Strabon*, V, 15, 21. 127. *Strabon*, V, 15, 21. 128. *Strabon*, V, 15, 21. 129. *Strabon*, V, 15, 21. 130. *Strabon*, V, 15, 21. 131. *Strabon*, V, 15, 21. 132. *Strabon*, V, 15, 21. 133. *Strabon*, V, 15, 21. 134. *Strabon*, V, 15, 21. 135. *Strabon*, V, 15, 21. 136. *Strabon*, V, 15, 21. 137. *Strabon*, V, 15, 21. 138. *Strabon*, V, 15, 21. 139. *Strabon*, V, 15, 21. 140. *Strabon*, V, 15, 21. 141. *Strabon*, V, 15, 21. 142. *Strabon*, V, 15, 21. 143. *Strabon*, V, 15, 21. 144. *Strabon*, V, 15, 21. 145. *Strabon*, V, 15, 21. 146. *Strabon*, V, 15, 21. 147. *Strabon*, V, 15, 21. 148. *Strabon*, V, 15, 21. 149. *Strabon*, V, 15, 21. 150. *Strabon*, V, 15, 21. 151. *Strabon*, V, 15, 21. 152. *Strabon*, V, 15, 21. 153. *Strabon*, V, 15, 21. 154. *Strabon*, V, 15, 21. 155. *Strabon*, V, 15, 21. 156. *Strabon*, V, 15, 21. 157. *Strabon*, V, 15, 21. 158. *Strabon*, V, 15, 21. 159. *Strabon*, V, 15, 21. 160. *Strabon*, V, 15, 21. 161. *Strabon*, V, 15, 21. 162. *Strabon*, V, 15, 21. 163. *Strabon*, V, 15, 21. 164. *Strabon*, V, 15, 21. 165. *Strabon*, V, 15, 21. 166. *Strabon*, V, 15, 21. 167. *Strabon*, V, 15, 21. 168. *Strabon*, V, 15, 21. 169. *Strabon*, V, 15, 21. 170. *Strabon*, V, 15, 21. 171. *Strabon*, V, 15, 21. 172. *Strabon*, V, 15, 21. 173. *Strabon*, V, 15, 21. 174. *Strabon*, V, 15, 21. 175. *Strabon*, V, 15, 21. 176. *Strabon*, V, 15, 21. 177. *Strabon*, V, 15, 21. 178. *Strabon*, V, 15, 21. 179. *Strabon*, V, 15, 21. 180. *Strabon*, V, 15, 21. 181. *Strabon*, V, 15, 21. 182. *Strabon*, V, 15, 21. 183. *Strabon*, V, 15, 21. 184. *Strabon*, V, 15, 21. 185. *Strabon*, V, 15, 21. 186. *Strabon*, V, 15, 21. 187. *Strabon*, V, 15, 21. 188. *Strabon*, V, 15, 21. 189. *Strabon*, V, 15, 21. 190. *Strabon*, V, 15, 21. 191. *Strabon*, V, 15, 21. 192. *Strabon*, V, 15, 21. 193. *Strabon*, V, 15, 21. 194. *Strabon*, V, 15, 21. 195. *Strabon*, V, 15, 21. 196. *Strabon*, V, 15, 21. 197. *Strabon*, V, 15, 21. 198. *Strabon*, V, 15, 21. 199. *Strabon*, V, 15, 21. 200. *Strabon*, V, 15, 21. 201. *Strabon*, V, 15, 21. 202. *Strabon*, V, 15, 21. 203. *Strabon*, V, 15, 21. 204. *Strabon*, V, 15, 21. 205. *Strabon*, V, 15, 21. 206. *Strabon*, V, 15, 21. 207. *Strabon*, V, 15, 21. 208. *Strabon*, V, 15, 21. 209. *Strabon*, V, 15, 21. 210. *Strabon*, V, 15, 21. 211. *Strabon*, V, 15, 21. 212. *Strabon*, V, 15, 21. 213. *Strabon*, V, 15, 21. 214. *Strabon*, V, 15, 21. 215. *Strabon*, V, 15, 21. 216. *Strabon*, V, 15, 21. 217. *Strabon*, V, 15, 21. 218. *Strabon*, V, 15, 21. 219. *Strabon*, V, 15, 21. 220. *Strabon*, V, 15, 21. 221. *Strabon*, V, 15, 21. 222. *Strabon*, V, 15, 21. 223. *Strabon*, V, 15, 21. 224. *Strabon*, V, 15, 21. 225. *Strabon*, V, 15, 21. 226. *Strabon*, V, 15, 21. 227. *Strabon*, V, 15, 21. 228. *Strabon*, V, 15, 21. 229. *Strabon*, V, 15, 21. 230. *Strabon*, V, 15, 21. 231. *Strabon*, V, 15, 21. 232. *Strabon*, V, 15, 21. 233. *Strabon*, V, 15, 21. 234. *Strabon*, V, 15, 21. 235. *Strabon*, V, 15, 21. 236. *Strabon*, V, 15, 21. 237. *Strabon*, V, 15, 21. 238. *Strabon*, V, 15, 21. 239. *Strabon*, V, 15, 21. 240. *Strabon*, V, 15, 21. 241. *Strabon*, V, 15, 21. 242. *Strabon*, V, 15, 21. 243. *Strabon*, V, 15, 21. 244. *Strabon*, V, 15, 21. 245. *Strabon*, V, 15, 21. 246. *Strabon*, V, 15, 21. 247. *Strabon*, V, 15, 21. 248. *Strabon*, V, 15, 21. 249. *Strabon*, V, 15, 21. 250. *Strabon*, V, 15, 21. 251. *Strabon*, V, 15, 21. 252. *Strabon*, V, 15, 21. 253. *Strabon*, V, 15, 21. 254. *Strabon*, V, 15, 21. 255. *Strabon*, V, 15, 21. 256. *Strabon*, V, 15, 21. 257. *Strabon*, V, 15, 21. 258. *Strabon*, V, 15, 21. 259. *Strabon*, V, 15, 21. 260. *Strabon*, V, 15, 21. 261. *Strabon*, V, 15, 21. 262. *Strabon*, V, 15, 21. 263. *Strabon*, V, 15, 21. 264. *Strabon*, V, 15, 21. 265. *Strabon*, V, 15, 21. 266. *Strabon*, V, 15, 21. 267. *Strabon*, V, 15, 21. 268. *Strabon*, V, 15, 21. 269. *Strabon*, V, 15, 21. 270. *Strabon*, V, 15, 21. 271. *Strabon*, V, 15, 21. 272. *Strabon*, V, 15, 21. 273. *Strabon*, V, 15, 21. 274. *Strabon*, V, 15, 21. 275. *Strabon*, V, 15, 21. 276. *Strabon*, V, 15, 21. 277. *Strabon*, V, 15, 21. 278. *Strabon*, V, 15, 21. 279. *Strabon*, V, 15, 21. 280. *Strabon*, V, 15, 21. 281. *Strabon*, V, 15, 21. 282. *Strabon*, V, 15, 21. 283. *Strabon*, V, 15, 21. 284. *Strabon*, V, 15, 21. 285. *Strabon*, V, 15, 21. 286. *Strabon*, V, 15, 21. 287. *Strabon*, V, 15, 21. 288. *Strabon*, V, 15, 21. 289. *Strabon*, V, 15, 21. 290. *Strabon*, V, 15, 21. 291. *Strabon*, V, 15, 21. 292. *Strabon*, V, 15, 21. 293. *Strabon*, V, 15, 21. 294. *Strabon*, V, 15, 21. 295. *Strabon*, V, 15, 21. 296. *Strabon*, V, 15, 21. 297. *Strabon*, V, 15, 21. 298. *Strabon*, V, 15, 21. 299. *Strabon*, V, 15, 21. 300. *Strabon*, V, 15, 21. 301. *Strabon*, V, 15, 21. 302. *Strabon*, V, 15, 21. 303. *Strabon*, V, 15, 21. 304. *Strabon*, V, 15, 21. 305. *Strabon*, V, 15, 21. 306. *Strabon*, V, 15, 21. 307. *Strabon*, V, 15, 21. 308. *Strabon*, V, 15, 21. 309. *Strabon*, V, 15, 21. 310. *Strabon*, V, 15, 21. 311. *Strabon*, V, 15, 21. 312. *Strabon*, V, 15, 21. 313. *Strabon*, V, 15, 21. 314. *Strabon*, V, 15, 21. 315. *Strabon*, V, 15, 21. 316. *Strabon*, V, 15, 21. 317. *Strabon*, V, 15, 21. 318. *Strabon*, V, 15, 21. 319. *Strabon*, V, 15, 21. 320. *Strabon*, V, 15, 21. 321. *Strabon*, V, 15, 21. 322. *Strabon*, V, 15, 21. 323. *Strabon*, V, 15, 21. 324. *Strabon*, V, 15, 21. 325. *Strabon*, V, 15, 21. 326. *Strabon*, V, 15, 21. 327. *Strabon*, V, 15, 21. 328. *Strabon*, V, 15, 21. 329. *Strabon*, V, 15, 21. 330. *Strabon*, V, 15, 21. 331. *Strabon*, V, 15, 21. 332. *Strabon*, V, 15, 21. 333. *Strabon*, V, 15, 21. 334. *Strabon*, V, 15, 21. 335. *Strabon*, V, 15, 21. 336. *Strabon*, V, 15, 21. 337. *Strabon*, V, 15, 21. 338. *Strabon*, V, 15, 21. 339. *Strabon*, V, 15, 21. 340. *Strabon*, V, 15, 21. 341. *Strabon*, V, 15, 21. 342. *Strabon*, V, 15, 21. 343. *Strabon*, V, 15, 21. 344. *Strabon*, V, 15, 21. 345. *Strabon*, V, 15, 21. 346. *Strabon*, V, 15, 21. 347. *Strabon*, V, 15, 21. 348. *Strabon*, V, 15, 21. 349. *Strabon*, V, 15, 21. 350. *Strabon*, V, 15, 21. 351. *Strabon*, V, 15, 21. 352. *Strabon*, V, 15, 21. 353. *Strabon*, V, 15, 21. 354. *Strabon*, V, 15, 21. 355. *Strabon*, V, 15, 21. 356. *Strabon*, V, 15, 21. 357. *Strabon*, V, 15, 21. 358. *Strabon*, V, 15, 21. 359. *Strabon*, V, 15, 21. 360. *Strabon*, V, 15, 21. 361. *Strabon*, V, 15, 21. 362. *Strabon*, V, 15, 21. 363. *Strabon*, V, 15, 21. 364. *Strabon*, V, 15, 21. 365. *Strabon*, V, 15, 21. 366. *Strabon*, V, 15, 21. 367. *Strabon*, V, 15, 21. 368. *Strabon*, V, 15, 21. 369. *Strabon*, V, 15, 21. 370. *Strabon*, V, 15, 21. 371. *Strabon*, V, 15, 21. 372. *Strabon*, V, 15, 21. 373. *Strabon*, V, 15, 21. 374. *Strabon*, V, 15, 21. 375. *Strabon*, V, 15, 21. 376. *Strabon*, V, 15, 21. 377. *Strabon*, V, 15, 21. 378. *Strabon*, V, 15, 21. 379. *Strabon*, V, 15, 21. 380. *Strabon*, V, 15, 21. 381. *Strabon*, V, 15, 21. 382. *Strabon*, V, 15, 21. 383. *Strabon*, V, 15, 21. 384. *Strabon*, V, 15, 21. 385. *Strabon*, V, 15, 21. 386. *Strabon*, V, 15, 21. 387. *Strabon*, V, 15, 21. 388. *Strabon*, V, 15, 21. 389. *Strabon*, V, 15, 21. 390. *Strabon*, V, 15, 21. 391. *Strabon*, V, 15, 21. 392. *Strabon*, V, 15, 21. 393. *Strabon*, V, 15, 21. 394. *Strabon*, V, 15, 21. 395. *Strabon*, V, 15, 21. 396. *Strabon*, V, 15, 21. 397. *Strabon*, V, 15, 21. 398. *Strabon*, V, 15, 21. 399. *Strabon*, V, 15, 21. 400. *Strabon*, V, 15, 21. 401. *Strabon*, V, 15, 21. 402. *Strabon*, V, 15, 21. 403. *Strabon*, V, 15, 21. 404. *Strabon*, V, 15, 21. 405. *Strabon*, V, 15, 21. 406. *Strabon*, V, 15, 21. 407. *Strabon*, V, 15, 21. 408. *Strabon*, V, 15, 21. 409. *Strabon*, V, 15, 21. 410. *Strabon*, V, 15, 21. 411. *Strabon*, V, 15, 21. 412. *Strabon*, V, 15, 21. 413. *Strabon*, V, 15, 21. 414. *Strabon*, V, 15, 21. 415. *Strabon*, V, 15, 21. 416. *Strabon*, V, 15, 21. 417. *Strabon*, V, 15, 21. 418. *Strabon*, V, 15, 21. 419. *Strabon*, V, 15, 21. 420. *Strabon*, V, 15, 21. 421. *Strabon*, V, 15, 21. 422. *Strabon*, V, 15, 21. 423. *Strabon*, V, 15, 21. 424. *Strabon*, V, 15, 21. 425. *Strabon*, V, 15, 21. 426. *Strabon*, V, 15, 21. 427. *Strabon*, V, 15, 21. 428. *Strabon*, V, 15, 21. 429. *Strabon*, V, 15, 21. 430. *Strabon*, V, 15, 21. 431. *Strabon*, V, 15, 21. 432. *Strabon*, V, 15, 21. 433. *Strabon*, V, 15, 21. 434. *Strabon*, V, 15, 21. 435. *Strabon*, V, 15, 21. 436. *Strabon*, V, 15, 21. 437. *Strabon*, V, 15, 21. 438. *Strabon*, V, 15, 21. 439. *Strabon*, V, 15, 21. 440. *Strabon*, V, 15, 21. 441. *Strabon*, V, 15, 21. 442. *Strabon*, V, 15, 21. 443. *Strabon*, V, 15, 21. 444. *Strabon*, V, 15, 21. 445. *Strabon*, V, 15, 21. 446. *Strabon*, V, 15, 21. 447. *Strabon*, V, 15, 21. 448. *Strabon*, V, 15, 21. 449. *Strabon*, V, 15, 21. 450. *Strabon*, V, 15, 21. 451. *Strabon*, V, 15, 21. 452. *Strabon*, V, 15, 21. 453. *Strabon*, V, 15, 21. 454. *Strabon*, V, 15, 21. 455. *Strabon*, V, 15, 21. 456. *Strabon*, V, 15, 21. 457. *Strabon*, V, 15, 21. 458. *Strabon*, V, 15, 21. 459. *Strabon*, V, 15, 21. 460. *Strabon*, V, 15, 21. 461. *Strabon*, V, 15, 21. 462. *Strabon*, V, 15, 21. 463. *Strabon*, V, 15, 21. 464. *Strabon*, V, 15, 21. 465. *Strabon*, V, 15, 21. 466. *Strabon*, V, 15, 21. 467. *Strabon*, V, 15, 21. 468. *Strabon*, V, 15, 21. 469. *Strabon*, V, 15, 21. 470. *Strabon*, V, 15, 21. 471. *Strabon*, V, 15, 21. 472. *Strabon*, V, 15, 21. 473. *Strabon*, V, 15, 21. 474. *Strabon*, V, 15, 21. 475. *Strabon*, V, 15, 21. 476. *Strabon*, V, 15, 21. 477. *Strabon*, V, 15, 21. 478. *Strabon*, V, 15, 21. 479. *Strabon*, V, 15, 21. 480. *Strabon*, V, 15, 21. 481. *Strabon*, V, 15, 21. 482. *Strabon*, V, 15, 21. 483. *Strabon*, V, 15, 21. 484. *Strabon*, V, 15, 21. 485. *Strabon*, V, 15, 21. 486. *Strabon*, V, 15, 21. 487. *Strabon*, V, 15, 21. 488. *Strabon*, V, 15, 21. 489. *Strabon*, V,

fut une prise superbe : plus de deux cent mille livres d'or et d'argent¹ furent expédiées à Marseille pour y être chargées à destination de Rome et du sénat. Mais Cépion n'entendait pas avoir travaillé seulement pour le trésor public. En route, l'escorte qui accompagnait le butin fut attaquée et massacrée, et les choses précieuses disparurent. On demeura convaincu que Cépion était le bandit; un procès lui fut intenté, qui en provoqua d'autres. Des légendes se formèrent sur « l'or de Toulouse » : on raconta qu'il était maudit des dieux, que les Volques l'avaient volé à l'Apollon de Delphes, les Romains à l'Apollon des Celtes, et Cépion aux dieux de son peuple : quiconque y touchait périrait². Après les défaites, les hontes se multipliaient dans l'Empire romain : le joug chez les Helvètes et le sacrilège chez les Volques. Il fallait s'attendre aux pires catastrophes³.

IX. — LA BATAILLE D'ORANGE

Les Cimbres vengèrent les dieux et la bonne foi⁴. Quatre ans après leur victoire sur Silanus, ils reparurent aux frontières de la Gaule romaine, et cette fois ils n'étaient plus seuls. Les Teutons, les Ambrons, les Helvètes, les avaient rejoints⁵. Toute

1. Orse (101 000 livres d'or et 110 000 d'argent); 15 000 talents d'or et d'argent bruts. Strabon (d'après Poclanius); 110 000 livres d'argent, 150 000 livres d'or, Justin.

2. Auto-belle, III, 2, 7 : *feceris procerbis* ; « aureum Tolosanum » ; Orose, V, 15, 23; Strabon, IV, 1, 13 (d'après Timagène et Poclanius); Cic., *De natura deorum*, III, 30, 74; Justin, XXII, 3, 9-11 (d'après Timagène?); Dion, XXVII, 90 *qd.*

3. Justin, XXII, 3, 11.

4. Justin, l. c.

5. Ce qui me fait croire à la réunion de tous les Barbares au moment de la bataille d'Orange, c'est : 1° l'importance exceptionnelle de l'armée concentrée par les Romains (deux corps); 2° l'étendue de la victoire; 3° la participation des Ambrons à la bataille (p. 67, n. 11), lesquels paraissent les compagnons ordinaires des Teutons (p. 83 et suiv.); 4° le texte formel d'Orose, V, 16, 1 : *Cimbros et Teutonos et Tigurinos et Ambrons, Gallorum Germanorumque gentes, quas tunc et imperium Romanum extingueret conspicerant*. Voyez, p. 67, n. 3, les textes qui donnent des indications différentes.

la Barbarie s'était enfin conjurée contre le nom latin¹, et un demi-million d'hommes² se déversa vers le Sud.

Rome avait envoyé au delà des Alpes toutes ses forces disponibles, 80 000 hommes, dit-on³, sous la conduite du consul Cnéius Mallius Maximus⁴ et de Cépion, demeuré en Gaule comme proconsul. C'était plus de soldats qu'il n'en fallait pour se délivrer des Barbares. Mais les chefs, d'ailleurs sans cesse en querelle⁵, étaient vulgaires, médiocres, orgueilleux, cupides et téméraires⁶. J'imagine que l'armée ne valait pas mieux⁷. Mais, des deux bons généraux de Rome, Métellus était en disgrâce, et Marius en finissait avec Jugurtha.

En première ligne (vers Vienne?) se tenait un corps d'avant-garde, commandé par un légat de rang consulaire, Marcus Aurélius Scaurus⁸. Plus au sud, les deux chefs s'étaient partagé la Province, et Mallius à l'est, Cépion à l'ouest du Rhône, attendaient l'ennemi chacun avec ses légions⁹.

Les Barbares, d'un seul coup, se débarrassèrent de Scaurus, lui battirent son armée et le firent prisonnier. On raconte que le légat montra dans son malheur une superbe toute romaine : introduit dans le conseil des rois, il leur déclara qu'ils pouvaient renoncer à l'Italie, et que Rome était invincible. Un roi cimbre, saisi de colère, le tua là-dessus¹⁰, et les coalisés s'apprêtèrent à donner un nouveau démenti à la parole du sénateur.

1. P. 63, n. 3.

2. Cf. p. 58 et 60.

3. Tit-Live (d'après Valérius Antias) parle de 80 000 Romains et allies, et 40 000 valets, tués à Orange. *Ep.*, 67; Oron., V, 16, 3p.

4. Sur son nom, j'accepte l'orthographe de C. I. L., X, 1791, et de C. I. Gr., 2488; mais il n'est pas certain que le vrai nom soit Mallius et non Manlius, cf. Bouché-Veyr., ed. de Dion, I, p. 334-5.

5. Dion., XXVII, 91; Granius, p. 11, Flemisch; Oron., V, 16, 2.

6. Pour Mallius, Cicéron, *Pro Murena*, 17, 36; *Pro Plancio*, 2, 12, pour Cépion, outre p. 64-5, Dion et Granius, l. c.

7. Cf. Quintilien, *Inclinationes*, III.

8. D'après les textes de la n. 10.

9. Leur situation respective résulte des récits de Granius et d'Oron. (V, 16, 1).

10. Tit-Live, *Ep.*, 67; Granius Licinianus, p. 11, Flemisch; Dion., XXVII, 91; Quintilien, *Decl.*, III, p. 45; Velleius, II, 12, 2; Tac., *G.*, 37.

La masse barbare se mit en branle sur la rive gauche du Rhône. Épouvanté, Mallius, qui la gardait, appela son collègue. Cépion refusa de traverser la fleuve¹. Puis, craignant que le consul ne remportât la victoire à lui seul, il se ravisait, et le rejoignit avec ses légions. Les deux armées n'en restèrent pas moins séparées, chacune campant de son côté².

A leur tour, les Barbares s'effrayèrent de se voir tant d'ennemis, et, comme avant chaque bataille, ils envoyèrent une ambassade pour supplier le consul³. Qu'on leur assigne des terres, qu'on leur distribue du blé, et ils resteront en repos⁴. Les députés furent éconduits, et peu s'en fallut que Cépion ne les fît massacrer⁵.

Mais qu'allait-il advenir si on laissait faire ce forcené? Les soldats prirent peur, et obligèrent Cépion à conférer avec le consul. Une entrevue eut lieu : elle n'aboutit qu'à un échange d'injures⁶. Des envoyés du sénat arrivaient, invitant les généraux à la concorde. Cépion refusa de les entendre⁷. Et même lorsque l'ennemi se présenta pour l'attaque, les deux chefs ne voulurent point rapprocher leurs légions⁸.

La bataille eut lieu dans la plaine entre Orange et le Rhône⁹, le 6 octobre 105¹⁰, d'abord contre Cépion, puis contre Mallius¹¹.

1. Dion, XXVII, 91; Granius, l. c.

2. Dion, l. c.; Granius, l. c.

3. Dion, l. c.; Granius, l. c.

4. Granius : *Parem violentis et agros petentes frumentisque quod arerent*. Il semble résulter de ce passage que les Germains demandaient seulement de rester sur place pendant un an au plus, avec le droit d'ensemencer les terres et de faire la moisson.

5. Dion, l. c.; Granius, l. c.

6. Dion Cassius, XXVII, 91, 4.

7. Granius.

8. Granius; la plus grande faute paraît venir de Cépion, Tit-Live, *Ep.*, 67; Val-Max., IV, 7, 3; Cie., *De Orat.*, II, 28, 124.

9. *Secundum Armanonem*, Tit-Live, *Ep.*, 67; cf. Plut., *Sert.*, 3.

10. *Prædie nonis octobris*, Granius, et Plut., *Loc.*, 27. C'est la date du calendrier officiel, et non celle du calendrier julien; cf. p. 18, n. 3.

11. L'ordre des attaques semble résulter du récit de Granius, et aussi de ce que Dion place le camp de Cépion plus près de l'ennemi; Florus parle au contraire d'une première bataille contre Mallius. Pictarque (*Mar.*, 19) attribue le rôle prépondérant aux Ambiens.

Ce furent les Barbares qui attaquèrent¹ : les Anciens nous ont laissé l'impression comme d'une chevauchée monstrueuse, d'un ouragan d'hommes et de bêtes, balayant le sol jusqu'au fleuve², renversant les légions et leurs camps, semant partout le désespoir, la fuite et la mort³.

Quand l'armée romaine eut disparu⁴, que ses deux camps eurent été détruits, les Gaulois et les Germains ne songèrent plus qu'aux dieux. Ils ne voulurent rien prendre de leur victoire, ni hommes ni choses⁵ : l'or et l'argent furent jetés dans le Rhône, les armes et les vêtements furent brisés ou déchirés, les captifs furent pendus aux arbres, et les chevaux offerts au fleuve. Tous les Esprits de la terre eurent leur part du butin⁶.

Les deux chefs échappèrent⁷, mais il ne restait plus aucune force militaire entre les Alpes et les Pyrénées. L'Espagne et l'Italie étaient ouvertes aux Barbares. Rome se crut à la veille de perdre l'empire du monde, et de l'abandonner aux nations du Nord⁸.

Mais leurs destinées n'étaient point prêtes. Une dernière fois,

1. Granius.

2. Les Romains paraissent avoir eu le Rhône à dos (cf. Orose, V, 16, 6; Plut., *Sert.*, 3).

3. Orose, V, 16, 2-7; VI, 14, 2 (en partie d'après Valerius Antias, par Tite-Live, *Tite-Live, Ep.*, 67 (Cimbres seulement); Florus, I, 38 (III, 7); 4; Eutrope, V, 1; Granius, p. 11; Flemisch: Salluste, *Jug.*, 114, 1; Velleius, II, 12, 2; Plutarque, *Sertorius*, 3; *Marius*, 19; *Lucullus*, 27 (Cimbres); Tac., *Germ.*, 37; Valère-Maxime, IV, 7, 3; Cic., *De orat.*, II, 28, 124; Végèce, III, 10 (Cimbres); Appien, *Illyrica*, 4; Diodore, XXXIV-V, 37; Quintilien, *Declam.*, III, p. 43.

4. Il ne resta, dit Orose, que 10 hommes sur 12000 (V, 16, 4); ce qui représente la légende. Végèce (III, 10) parle au contraire de *legionum reliquias*. Parmi ceux qui survécurent, Sertorius n'échappa qu'en traversant le Rhône à la nage, blessé et chargé de ses armes, luttant contre la violence du courant (Plut., *S.*, 3).

5. Il est probable qu'avant la bataille ils avaient voué aux dieux toute l'armée ennemie; cf. Tac., *Ann.*, XIII, 57. Sur ces vœux, Schwally, *Semitische Kriessalutämer*, I, 1901, p. 29 et s.

6. Orose, V, 16, 3-6.

7. Ils furent accusés et proscrits en 104 ou 103 (Tite-Live, *Ep.*, 67; Val.-Max., IV, 7, 3; Granius, p. 13; Cic., *De orat.*, II, 28, 124). Cf. Mommsen, II, p. 179-180.

8. Orose, V, 15, 7; VI, 14, 2; Eutrope, V, 1; Appien, III, 4; Salluste, *Jugurtha*, 114, 1-2; Granius, p. 13.

les Germains reculèrent devant l'Italie et se retournèrent vers le couchant¹. A la même date, Marius ramenait dans Rome Jugurtha vaincu². Le peuple et le sénat pouvaient opposer enfin aux Barbares une armée et un général de premier ordre. On les envoya en Gaule aussitôt après le triomphe (1^{er} janvier 104)³, et l'éloignement de l'ennemi leur donna le loisir de se préparer à la lutte suprême.

X. — LA DÉVASTATION DE L'OCCIDENT

Comme auparavant, ce furent les Gaulois qui pâtirent le plus de la défaite des Romains⁴. Après la bataille d'Orange, les Cimbres et les Teutons se séparèrent⁵ : les premiers, plus habitués que leurs frères aux soldats et aux généraux du Midi, se réservèrent le Languedoc et l'Espagne ; la Gaule fut donnée aux Teutons⁶. Ils avaient déjà traversé toute la contrée pour rejoindre leurs compagnons d'aventures⁷ : ils y revinrent pour piller ou pour conquérir.

Au nord, ils trouvèrent une forte résistance. Les Belges eurent le temps et la volonté de s'unir contre eux : c'étaient du reste les plus braves des Gaulois, et ils connaissaient de longue date ce genre d'ennemis⁸. Les Teutons furent écartés de leurs terres⁹. Tout ce qu'ils purent obtenir ou prendre, ce fut le pays

1. Cf. p. 60 et p. 63.

2. Salluste, *Jugurtha*, 114.

3. L'envoi de Marius en Gaule dut être décidé *extra ordinem* aux élections consulaires, vers le 1^{er} novembre 105 (Sall., *J.*, 114, 3). Cf. Willems, *Sénat*, II, p. 365.

4. Cf. p. 60 et p. 63.

5. Tite-Live, *Ep.*, 67 (cf. p. 77, n. 1).

6. Tite-Live, *Ep.*, 67; Orosius, 43 (103). — J'attribue hypothétiquement aux Teutons seuls les différents épisodes que César met au compte des Cimbres et des Teutons (*De b. G.*, II, 4, 2; I, 33, 4; II, 29, 4; VII, 77, 12 et 14). Il serait d'ailleurs possible qu'ils fussent aussi le fait des Cimbres et des Teutons réunis entre 100 et 105 (cf. p. 63, n. 5), ou encore que ces épisodes se soient partagés entre cette période et celle de 105-102. Je doute que la dévastation ait pu être l'œuvre des Cimbres et des Teutons réunis après la guerre d'Espagne (p. 77).

7. Cf. p. 60 et 63.

8. T. II, p. 460 et suiv., 469 et suiv.

9. César, II, 4, 2; Strabon IV, 4, 3.

de Namur¹, le long de la Meuse, sur la grande route qui menait en Allemagne. Ils y laissèrent 6000 hommes, qu'on appellera plus tard les Aduatiques², et qui feront souche d'une puissante tribu. Pour le moment, ils ne restaient là que pour garder les bagages et le butin, jusqu'au jour où les Cimbres et les Teutons reviendraient du sud et retourneraient chez eux par cette route³. Ce qui semble prouver que la plupart des émigrants avaient renoncé à prendre des terres dans le Midi, et qu'ils s'occupaient d'assurer leur retour, après une dernière campagne de butin au delà des monts.

Si la Belgique put éviter le désastre, les Celtes souffrirent tous les maux⁴. Les Teutons avaient beau jeu dans leur pays : plus de pouvoir central, les peuples désunis, des luttes sociales et politiques, la honte des dernières défaites. Rome avait préparé le champ pour eux.

Il paraît bien que les Gaulois n'ont essayé de lutter ni en batailles rangées ni en campagnes d'escarmouches. Ils ne songèrent qu'à sauver leur vie : les terres découvertes furent abandonnées, et la population s'enferma dans les places fortes.

Les Teutons, après avoir pillé le pays, essayèrent d'enlever les villes. Mais, comme tous les Barbares, ils n'entendaient rien aux sièges, et ils durent se borner à quelques blocus. Au milieu des campagnes recouvertes d'ennemis, les cités gauloises demeurèrent séparées du monde. On raconta plus tard, de ces

1. Sur la situation et l'oppidum des Aduatiques, p. 269-271.

2. César, II, 24-25; II, 4, 9. De 6000 guerriers qu'ils furent à l'origine, ils passent, quarante ans plus tard, à une population de 75 000 âmes, sans aucun doute par l'union avec les indigènes de ces mêmes terres. Le nom est peut-être nouveau, et tire d'un nom de rivière antérieur commun en Belgique, ce qui expliquerait l'homonymie de leur nom avec celui de Tongres, *Aduatica* (p. 269, n. 2).

3. *La Cimbria Teutonica* proposée, qui, sans être la *Præcinctio nostram Italianam faceret*, *in impedimentis* qui *seruati* après se porter non *poterant citra flumen Rhodanum deposita, custodiam ex suis ac praesidio* aux milles hominum *non reliquerant* (César, II, 29, 46. Pour avoir choisi cet endroit, qui est précisément sur la grande route de Namur-et-Meuse, laquelle mène en effet à Hambourg et à la Baltique par cette route, t. I, p. 35 et 55, t. II, p. 472; il faut que les Teutons aient étudié et connu les lieux, et sans doute qu'en venant ils aient passé par là.

4. Ce qui suit, d'après César, I, 32, 4; II, 4, 2; VII, 77, 12 et 14.

années de misères, d'effroyables épisodes. Dans certaines villes, la famine fut telle qu'il ne resta le choix qu'entre la reddition et la mort : on tua ceux qui ne pouvaient combattre, et leurs corps servirent à nourrir les survivants¹. Enfin, le flot des Teutons s'écoula hors de ces régions dévastées (103-1037).

Les Cimbres, pendant ce temps, avaient pillé le Languedoc² et étaient passés en Espagne³. Ils se trouvaient là chez les Romains. Chose étrange! aucun souvenir ne nous est resté de ce qu'ils firent. Nous ignorons si des légions les ont combattus, et jusqu'où ils sont allés. On rapporte seulement qu'ils furent la cause de grands maux, mais que les Celtibères réussirent à les battre⁴. Aux deux extrémités de l'Occident, en Belgique et en Aragon, les Germains avaient rencontré des adversaires qui ne les craignaient point.

A la fin, les Cimbres repassèrent les Pyrénées pour rejoindre les Teutons, et la masse reformée devait gagner l'Italie⁵.

XL. — MARIUS EN PROVENCE⁶

L'armée que Marius amena en Gaule, au printemps de 104, ne ressemblait pas aux misérables troupes qui s'étaient laissées

1. César, VII, 77, 12.

2. Tit. Live, Ep., 67.

3. Tit. Live, Ep., 67; Orose, 43 (103); Sénèque, *Ad Helviam*, 7, 2; Plut., Marius, 14; Jérôme, *Epistola*, 123, 16; Migne, I = P. L., XLII, c, 1036.

4. Textes de la n. 3.

5. Cf. p. 77 et suiv.

6. Outre les ouvrages généraux et ceux mentionnés p. 73, n. 2, p. 31, n. 1 : Bouché, *Géographie*, I, 1661, p. 119 et suiv.; Pétit, *Histoire de la ville d'Aix*, 1556, p. 41 et suiv.; Papon, *Hist. gén. de Provence*, I, 1776, p. 527 et suiv.; de Houtte (mort en 1737), *Hist. de la ville d'Aix* (ms. Mazarin 1001), I, p. 35, éd. de la *Revue Scientifique*, 1880; Faure de Saint-Vincens, *Magasin encyclopédique*, 1814, IV, p. 311 et suiv.; Castellan, *Démocratie*, etc. (*Mém. ... des Antiquaires*, IX, 1832, p. 48 et suiv.); *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, II, 1834, p. 248 et suiv., et *passim* (partie rédigée par Toulouzan?); Tiran, *Étude d'un camp*, etc. (*Mém. ... des Antiquaires*, 1846); Bouché, *Des Salins*, p. 282 et s.; *Mém. de l'Acad. d'Aix*, VIII, 1801; Roustan, Cottard et Audin, *Congrès scientifique de France*, XXXIII^e s., Aix, 1886, II, 1867, p. 248 et suiv.; Gilles : 1^o *Campagne de Marius*, 1870; 2^o *Marius et Jules César*, 1871; 3^o *Précis ... des monuments triomphaux*, 1873; Derrieu, *La Campagne de*

égorger à Orange et à Noréia¹. Une partie en était formée par les vieux soldats venus d'Afrique, où, sous les ordres de Métellus et de Marius, pendant cinq ans, ils avaient tenu tête aux indigènes de Jugurtha, les ennemis les plus rusés et les plus audacieux que Rome eût connus depuis les Celtibères : à l'école d'un tel adversaire, ils avaient acquis l'habitude du sang-froid, beaucoup d'entrain et l'esprit de décision². Autour de ces vétérans se groupaient les recrues de l'année³. Mais Marius excellait à former le soldat et à dresser une armée : en quelques mois, sous sa main, les éléments disparates fusionnaient, et la légion sortait, homogène et compacte, comme fondue d'un seul jet⁴. Ce fut à cette tâche qu'il consacra le temps de la marche et les premiers mois passés en Provence⁵ : à défaut de la bataille, il façonna et fatigua les hommes par les courses, les fardeaux, les besognes journalières. Il se montra sévère, violent et criard. Et les conscrits, traités en « mulets » par ce terrible chef, eurent d'abord une grande frayeur⁶. Au surplus, il n'avait que l'apparence de la dureté, du moins quand il s'agissait de ses légions. Ce n'était point un général à l'ancienne mode, hautain, froid et méticuleux : l'esprit démagogique était passé en lui. Tout en exigeant d'eux une obéissance précise et une discipline absolue, il tenait à convaincre ses soldats⁷ autant qu'à leur commander.

C. Marius contre les Teutons, 1891, de Duranti La Calade. 1° *Observations d'un habitant d'Aix sur la brochure de ...* *Revue*, Aix, 1892, 2° *Rapport ... sur le cours de M. Clève*, 1901 (*Ann. d'Aix*, XVIII, 1902), de Saint-Eutrope, *Observations d'un Provençal sur les écrits relatifs à la défaite, etc.*, 1902; Hervey-Fernand, *La Campagne de Marius en Provence*, 1905 (Aix continue de reporter); Clève, *La bataille d'Aix*, 1906 (le plus important); cours de la Faculté des Lettres d'Aix, 1907-1909).

1. Cf. Pline, *Marius*, 12-13. Vegèce suppose, je crois à tort, que l'armée de Marius était composée des reliques de la bataille d'Orange. III, 10.

2. Voyez Salluste, *Jug.*, à partir de 43, et surtout 43, 57 et 100.

3. On peut conclure pour les campagnes de Gaule de ce que Marius a fait pour celles d'Afrique, Sall., *Jug.*, 95 et 97.

4. *Arms spatio noni veterisque consuetudine et virtus omnium iniquitate facta*, Sall., *J.*, 87; cf. Vegèce, III, 10.

5. Voyez, surtout, *Revue*, Aix, 1892, 2°.

6. Pline, 12 et 13; Vegèce, III, 10.

7. Cf. Salluste, *Jug.*, 100, 3.

Il se mêlait à eux, partageait leur vie, leur parlait en camarade : et les hommes connaissaient vite que le consul et eux étaient attachés à une œuvre commune¹.

Chef excellent, Marius ne fut pas un grand capitaine ; que Rome ait fait de lui un dieu², c'est pur engouement de parti, et parce que les Cimbres avaient inspiré une grande peur. Il apparut, dans ses campagnes, plus sage que hardi, parfois timoré, d'une imagination assez courte et d'une prudence consommée. Il n'était point destiné aux vastes opérations, audacieuses et compliquées : mais il préparait à fond une bataille, et il ne laissait rien au hasard³. S'il lui manquait l'envergure d'un conquérant, il était fait pour ne rien craindre d'un adversaire et d'un danger.

On le savait à Rome, on pressentait en lui l'obstacle désigné par les dieux pour arrêter le péril barbare⁴. Une fois envoyé en Gaule, on ne voulut pas qu'il revint sans avoir combattu, on l'y laissa, et toujours avec le titre de consul, décerné en son absence et continué chaque année, toutes choses contraires aux lois ou aux coutumes (104-102)⁵.

Car, devant le danger qui s'approchait, on imposait silence aux lois, et les habitudes romaines s'oubliaient. L'armée et l'état-major de Marius offraient un étrange spectacle. Il s'y trouvait des hommes et des dieux venus des points les plus opposés de l'Empire, comme si l'Italie avait fait appel à toutes

1. Plutarque, 7 et 14; Salluste, *J.*, 92, 1-2; 100, 4 : *Uti militibus exequatibus cum imperatore labor voluntibus esset*.

2. Salluste, *J.*, 92. *Cic.*, *De prov. cons.*, 13, 32.

3. *Cl. Sall.*, *J.*, 88, 2; 90, 1; 100; 101, 2.

4. *Cl.* p. 78, n. 6.

5. *Cl. Mommsen*, *Nicarrogal*, I, p. 483, 509, 502. Marius fut nommé, sans doute vers le 1^{er} nov. 105, étant en Afrique, consul pour la deuxième fois, pour 104 (*Salluste*, *Jug.*, 114 : *Marius consul obitus factus est et ei decreta Gallia*; *Plut.*, *M.*, 12); il fut nommé en 104, étant en Gaule, consul pour la troisième fois, pour 103 (*Plut.*, *M.*, 14); en 103, il fut nommé consul pour la quatrième fois, pour 102, mais cette fois il vint à Rome, laissant l'armée à Manius Aquilius (*Plut.*, 14); en 102, il fut nommé consul pour la cinquième fois, pour 101, étant en Gaule, et vers le temps de la bataille d'Aix (*Plut.*, *M.*, 22, cf. p. 87). *Cl.*, sur ces renouvellements, *Cic.*, *Pro lege Manilia*, 29, 60; *De prov. cons.*, 8, 19; *Tite-Live*, *Ep.*, 67.

les forces du monde qu'elle avait vaincu et qu'elle protégeait maintenant. A côté des légionnaires, prolétaires sortis des boutiques et des taudis de Rome¹, se trouvaient les cohortes des coureurs ligures, chasseurs et bergers descendus de leurs montagnes et prêts à pousser leur sauvage cri de guerre². Des Grecs de Marseille, soldats, trafiquants, convoyeurs ou interprètes, accompagnaient l'armée, rendant d'ailleurs les plus grands services³. Autour de Marius, des officiers bien choisis, hardis, sérieux et intelligents, comme l'Italien Sertorius, qui apprenait la langue gauloise pour diriger le service des renseignements⁴, le Romain Sylla, toujours à la recherche des coups de main et toujours assuré de les réussir⁵. Aux aigles de bronze des légions⁶ se mêlaient des vautours de Gaule, hôtes familiers des soldats⁷. Une prophétesse syrienne, Martha, ne quittait pas le camp et la personne même de Marius, assistant aux sacrifices en robe de pourpre, une javeline à la main⁸.

L'année 104 se passa dans l'attente. On eût pu, je crois, occuper l'armée à quelque expédition dans la Province même. Depuis dix ans qu'avaient commencé les malheurs de Rome au delà des Alpes, son pouvoir était compromis des deux côtés du

1. Sall., *Jug.*, 86.

2. Plut., *Mari.*, 19 : ce cri de guerre était "Aglossa"; en quelque chose d'appuyé, chant. *cf.* t. I, p. 111. Ces cohortes de Ligures avaient rendu de grands services dans les guerres d'Afrique (Sall., *J.*, 93, 100-2).

3. *Id.*, p. 87, n. 5.

4. *Σερτίριος δὲ ἀνατράχων λατρεῖν τοὺς γαυλοὺς* (Εὐρύκλειος *ἱστορικός* *κατασκευαστὴς αὐτῶν νεωτέρων τῶν ἐμβλημάτων τῶν ῥωμαίων*). Plut., *Sert.*, 4. Il semble bien qu'il appartînt le celtique, soit qu'il ait eu beaucoup de ressemblance avec les Celtes du Midi (cf. p. 77, n. 4), soit parce qu'il y avait beaucoup de Celtes parmi les ennemis. Mais je n'en conclus pas que les Cimbres parlaient la langue celtique. Sertorius a dû rester en Gaule de 103 *cf.* p. 68, n. 4 à 102.

5. *cf.* Salluste, *J.*, 96, 3. Pline, *Sylla*, 3 et 4; il resta en Gaule comme légat de Marius en 104, tribun militaire sous ses ordres en 103, en 102, il est en Italie.

6. C'est en 104, au cours de ses campagnes de Gaule, que Marius remporta aux autres enseignes des légions, sangliers, loups, chevaux, minotaures, pour s'en tenir aux aigles (Pline, X, 16). Il est possible que ce soit pour distinguer plus complètement les enseignes romaines des gauloises, qui étaient d'ordinaire des sangliers (t. II, p. 199). *cf.* Renel, *Les Enseignes*, 1903, p. 196-7.

7. Alexandre de Moudon *ap.* Plutarque, *M.*, 17.

8. Elle fut envoyée à Marius par sa femme Julie, Plut., *M.*, 17.

Rhône. Les Allobroges se plaignaient¹; même après le pillage de Toulouse², les Volques Tectosages tirent longtemps la campagne³. Marius se défia toujours des Celtes et des Ligures du pays, et dut prendre des précautions contre leurs menées⁴. — Mais le prudent général jugea plus sage de patienter à l'endroit des indigènes : tout se borna à un exploit de Sylla, qui captura le roi des Tectosages⁵, comme il avait jadis enlevé Jugurtha.

On s'attendait à voir les Barbares au printemps de 103⁶ : ils ne parurent point. Les soldats risquaient de s'énervier dans l'oisiveté⁷. Marius eut le bon sens de les occuper sans relâche. Dans cette province toute récente, il ne manquait pas de grands travaux à entreprendre pour le profit de la contrée et le bénéfice du peuple romain. Le consul y employa ses hommes, et ce fut peut-être le premier général qui ait fait servir des légions à des œuvres utiles.

L'œuvre principale⁸ que Marius imposa à son armée fut de construire un canal entre le Rhône et la mer (depuis Fos jusqu'à l'île des Pilotes⁹). La barre du fleuve rendait fort difficile

1. Cf. p. 62, n. 4, p. 63, n. 4.

2. P. 64-65.

3. Note 3.

4. Frontin, I, 2, 6. *Hadrian's antea*.

5. *Hydrunt Tectosages* connus au 1^{er} Plut., Sylla, I.

6. Plut., M., l. llin 104, lors de l'élection pour 103.

7. *Exercitum d'operebus*, Plut., M., 13.

8. D'après le récit de Plutarque, cette construction aurait commencé après l'élection au quatrième consulat, dans l'hiver de 103-2, au moment où l'on attendait les Barbares et installant son camp pour les recevoir.

9. Voici en quels éléments se décompose le problème se posant, du canal de Marius : 1° le débouché dans la mer — sur ce point, qui du reste ne me paraît possible, c'est à Fos, *Fossus Mariannus*, *Fossus Mariannus*, Met., II, 75, Plut., Mar., 13, Plut., III, M. Itinéraire Antonin, p. 294 et 307, W., Table de Peutinger ; 2° le secteur parallèle à la mer — je le crois marqué, selon toute vraisemblance, par la ligne des marais à l'estuaire qui finissent à l'étang du Galyon ; 3° le secteur qui rejoint le Rhône — on s'en tient entre le tracé du Bras Mort, jusqu'en face l'île des Pilotes, à douze milles de l'embouchure actuelle, et le tracé des étangs et marais qui séparent le Rhône et la Crau, tracé suivi par le canal de Bouc et le célèbre canal de la Vidange; cependant, étant donné qu'il ne s'agissait que de faciliter l'entrée (p. 76, n. 1), je préférerais le Bras Mort (deja soupçonné par Rouche, I, 1864, p. 26), et, en tout cas, je doute fort que le canal ait débouché dans le Rhône en amont de l'île de la Gabare. — Il est possible qu'une étude approfondie des documents relatifs à la Vidange d'Arles (cf. de Dionne, *Hist. du dessèchement des lacs*

l'accès du bras principal¹ : le chenal ouvert par les Romains, large et en mer profonde, permit d'éviter les dangers ou les lenteurs de l'entrée en rivière². — Marius, en ordonnant cette tâche, l'expliqua par des nécessités militaires : il campait près du Rhône, il avait besoin de ravitailler son armée par le fleuve, vite et sûrement³. Mais le canal devait être aussi d'un grand secours pour le commerce⁴, et il ne pouvait déplaire au consul de rendre service aux négociants et aux chevaliers, qui l'avaient porté au pouvoir et qui l'y maintenaient⁵.

Les soldats se plaignaient parfois de ces besognes : ils n'étaient plus, disaient-ils, que de vulgaires terrassiers, creusant des fossés et nettoyant des marécages⁶. Mais le général put les contenir le temps nécessaire, et, deux ans après son arrivée en Provence, on annonça le retour des Barbares (fin de 103?)⁷. Le monde entier était dans l'attente. Des prodiges survenaient en Europe et en Asie : les dieux et les prophètes de l'Italie et de la Grèce tournaient leurs regards vers Marius⁸.

et marais, p. 265 et suiv. j'apporte des renseignements nouveaux sur cette question. — L'entrée du canal était déjà difficile au temps d'Aurélien (Strabon, IV, 1, 81, et je crois bien qu'il dut être négligée après la ruine de Marseille en 42, p. 601-2). — Desjardins (dont l'opinion a varié) : 1° *Apennin Rivi. sur les embouchures du Rhône*, 1866, 2° *Nouv. Observations sur les Eaux Maritimes*, 1870. R. Lantier, I, p. 196 et suiv. (de Saint-Gabriel à Arles, et de là la trace du canal de Beau-puis deux branches l'une débouchant au grau du Galéon, l'autre à Fos - marais, *Eaux Maritimes*, Marseille, 1905, extr. du *Répertoire des travaux de la Soc. de Géol.*, XXVII, 1896), Gaillet, 1° *Les Eaux-Maritimes*, Marseille, 1869, 2° *Essai sur les Eaux Maritimes*, Marseille, 1873; Aubert, *Nouv. Recherches sur le tracé, etc.*, 1873, extr. des *Mém. de l'Acad. du Gard*; Bernard, dans le *Répertoire de la Soc. de Géol.*, Marseille XXXII, 1897, du grau du Galéon au Bras Mort; Lanthier, *Le Rhône*, II, 1892, p. 171 et s.; Clavier, p. 75-122 (de Fos à l'étang Redon près de l'étang de Vaccarès en Camargue, débouche sur un bras disparu).

1. Plutarque, *M.*, 13 : Τὸ γὰρ στενὸν τῆς Πύλου ἀπὸ τῶν ἀνθρώπων τῶν βαρύνει, ὡς καὶ μὲν οὐκ ἀδύνατον καὶ ὡς καὶ οὐκ ὀλίγῃ συντηρητικῶς καὶ τῶν ἀδύνατον γινώσκων καὶ σπουδῶν καὶ ἀποσκευῶν τῶν ἀνθρώπων (sans que l'on s'explique).

2. Plut., *l. c.* : Τὰς τε ἀνθρώπων καὶ τῶν ἀνθρώπων ἀνθρώπων.

3. Plut., *l. c.* : Τὸ γὰρ στενὸν τῆς Πύλου ἀπὸ τῶν ἀνθρώπων τῶν βαρύνει.

4. Cf. p. 81, n. 3.

5. Cf. Sall., *Jug.*, 64, 3, 63, 4.

6. Plutarque, *M.*, 16.

7. Il semble qu'il l'apprent pendant son séjour à Rome à la fin de 101 (Plut., *M.*, 15) : il s'agit probablement du passage des Pyrénaïques par les Cimbres.

8. Plutarque, *M.*, 17; *Parallèle*, 20; *Obitiques*, 44 (104).

XII. — LA BATAILLE D'AIX

Les Cimbres rejoignirent en Gaule les Teutons, les Ambrons et les Tigurins eux-mêmes¹. Contre cette multitude, les légions de Marius eussent été peut-être insuffisantes². Mais à peine réunie, elle se disloqua de nouveau³.

Il est vrai que ce fut après avoir arrêté une attaque d'ensemble contre l'Italie, le plan le plus intelligent et le plus grandiose qu'ait jamais conçu une imagination de Barbare; et, pour l'avoir formé, il faut que les chefs de ces hommes aient connu le pays où ils allaient, les routes qui y conduisaient, les armées qui leur seraient opposées.

La frontière italienne, autrement dit la chaîne des Alpes, se présente sous trois lignes, bordant chacune un côté de l'horizon : le couchant vers la Gaule, le nord vers l'Allemagne, le levant vers l'Autriche. Les émigrants se partagèrent en trois armées, et chacune eut sa ligne d'attaque et d'invasion⁴. Les moins nombreux, les Tigurins, furent envoyés à l'est, dans le Norique, pour occuper les Alpes Juliennes⁵ : c'était là en effet, près de

1. Tit. Live, l. 43, 67 et suivants, 44. *Reverentia in Galliam in, ut mos, bellicorum et Tigurini, cognoverunt*. Mommsen, II, p. 184 remplace *bellicorum* par *efflorassur*; on a aussi après *Reiderum*. Müllenhoff, II, p. 290. Je doute que la source de Tit. Live ait connu les Belles-Isques ou les Vellocasses. Il est vrai que le mot a pu être ajouté par l'auteur latin. On peut songer aussi à un *Belgion*. Il est d'ailleurs fort possible que la tentative aux Teutons ait eu lieu vers Paris, Beauvais ou Rouen, et que l'installation des bagages sur la Meuse (p. 105-106) se rattache à cette concentration. Et ce nouveau départ des Cimbres nous explique pourquoi Marius, revenu presqueiquement vers des 103 à la nouvelle de leur retour (p. 76, n. 7), ne vit plus repaître les Barbares qu'en été (p. 85, n. 2).

2. Marius devait avoir la même armée qu'à Verceil, 32 000 hommes (Plutarque, II, 23).

3. L'entente en Franche-Comté, d'où les Teutons pouvaient descendre vers la Provence, et les autres gagner la Suisse et le Brenner, cf. Plut., *M.*, 15. — Orsè (A., 16, 9) et Florus, I, 18, 6, précisent la dislocation après l'attaque du camp de Marius (cf. p. 79-80). Tous et l'autre ont du mal comprendre le texte de Tit. Live, qui, semblait-il, tout comme Plutarque, ne parle que des Teutons autour de ce camp (l. 66).

4. Florus, I, 30, III, 3, 6. *Ne agnus quem secuti fuerant, tripartito agmine in Alpes, id est claudere Italia, ferrebantur*. Orsè, V, 16, 9. *præsertim agminibus*.

5. Florus, II, 18 : *Teutis, qui omnibus manibus, quo quærit in subside, Nervus tunc*

l'Adriatique, qu'étaient les seuils les plus bas et les cols les plus faciles¹. La troupe la plus aguerrie, les Cimbres, choisirent la route la plus pénible, celle du centre, qui va d'Innsbruck à Vérone par le Brenner et le défilé de l'Adige². Pour les Teutons, ils iraient droit devant eux, le long du Rhône et du littoral ligurien³. Rendez-vous était donné dans les plaines du Pô⁴, vers lesquelles convergeraient bientôt les bandes qui s'écartaient maintenant. Et pour cet extraordinaire projet, si vaste et si simple, les Germains ne s'embarrassèrent ni des montagnes, ni des distances, ni des chemins, ni des saisons⁵, se préparant à circuler dans le chaos de l'Europe centrale, guerriers, femmes et bestiaux, avec la même aisance que s'il s'agissait de manœuvrer sur un terrain de manège.

Rome leur opposa deux principales armées : celle du consul Catulus fut installée en Vénétie, contre les Cimbres et les Tigurins, celle de Marius attendit les Teutons en Provence. On pouvait espérer que celui-ci, qui allait prendre tout de suite contact avec l'ennemi, s'en déferait assez tôt pour rejoindre son collègue en Italie avant l'arrivée des Cimbres. Et il fallait avoir cette espérance : car, disait-on, si Marius était battu, c'en était fait de Rome⁶.

Marius attendait l'ennemi au confluent de la Durance et du Rhône, au carrefour de toutes les routes du Midi, à la portée de Marseille et de ses convois (près de Barbentane?)⁷. Son camp

derat Alpium tamulos. Le mot *subsidio* semble indiquer que les Tigurins avaient été placés là pour couvrir une retraite, et en effet, c'est surtout par ces cols qu'une retraite est possible. C'est probablement à cette marche par le Norique que Plutarque fait allusion (264 Νεσπεριον, *M.*, 13), mais en l'appliquant aux Cimbres : car je doute fort qu'on ait pu attribuer au Norique les Alpes du Brenner.

1. Cf. Strabon, IV, 6, 10. —

2. Cf. p. 88.

3. Plutarque, *M.*, 13.

4. Cf. Plut., *Mar.*, 24.

5. *Hi jam, quis crederet? per hiemem, quæ altius Alpes levat*; Florus, I, 38, 11.

6. *Actum erat, nisi Marius, etc.*, Florus, I, 38 (III, 3), 5; *in uno G. Mario spes imperii*, Cicéron, *Pro lege Manilia*, 20, 60.

7. Il résulte du texte d'Orose (V, 16, 9; cf. Landolf, V, 84, 9, Mommsen) que

était à l'abri des plus fortes attaques et dominait les chemins et la plaine¹. D'immenses provisions y étaient entassées, et l'armée entière s'y réunit. Le consul ne voulait rien risquer, en face d'un ennemi que des légions n'avaient jamais vaincu, et que ni lui ni ses cohortes n'avaient encore vu de près² (août 102³).

Quand les Barbares apparurent, officiers ou soldats romains demandèrent aussitôt le combat⁴. Marius fit défendre de sortir du camp, et, à tour de rôle, il posta tous les hommes sur les retranchements, avec la seule consigne de regarder et d'écouter les Barbares. Peu à peu, ils s'accoutumèrent à leurs clameurs,

Marius attendit l'ennemi au confluent du Rhône et d'une rivière : mais Orose dit *Izera*, l'Isère. Ce n'est pas possible, ce doit être une de ces erreurs géographiques dont Orose est coutumier, la rivière en question ne peut être, ce me semble, que la Durance. Car : 1° le pays au nord de la Durance avait dû trop souffrir en 105 pour nourrir l'armée de Marius, 2° vaincu, Marius perdait sa ligne de retraite; 3° il établit son camp à proximité de la mer (Plut., *M.*, 15); 4° on n'a pas l'impression que Marius, entre la levée du camp et la bataille d'Aix, ait fait une très longue marche (p. 81, n. 2). — On peut objecter en faveur de l'Isère que ce carrefour commande toutes les routes des Alpes, que Marius ne pouvait pas deviner que les Barbares prendraient la route du sud, et que Florus et Orose mettent en présence du camp de Marius tous les Barbares, avant leur dislocation (p. 77, n. 3). Mais : 1° il établit son camp avant l'arrivée des Cambres venus d'Espagne, et il pouvait croire qu'ils marcheraient vers le Bas Languedoc et le passage de Tarascon, ce qui était le plus naturel en venant des Pyrénées; 2° ou qu'il s'installât, il pouvait deviner que les Barbares l'attaqueraient d'abord; 3° les textes de Florus et d'Orose sont suspects. Voyez la-dessus l'excellente discussion de Clerc, p. 65 et s. — Je crois donc qu'il faut chercher le camp *κατα τὴν ὁδὸν*, *κατα τὴν ὁδοῦ* (Plut., *M.*, 15), sur le passage de la grande route (*καταστρέφει*, 18), tout près de cette route (*ἄγχι, id.*), dominant une vaste plaine (15), près du confluent de la Durance (Orose) : le plateau de Beauregard, à l'est de Barbentane, proposé par Clerc (p. 72-3), est, non pas l'emplacement certain, mais celui qui répond le mieux aux données du problème; il donne les routes de Languedoc, de Provence, de la Durance et du Rhône, le pays environnant est d'une fertilité célèbre, et il suffit de parcourir le plateau pour se convaincre qu'il offrait une admirable assiette à un camp romain. — Le confluent de l'Isère est accepté par Mommsen (II, p. 184). Tous les autres savants placent le camp en Provence : en Camargue (Bouche, I, p. 42); de Haute, éd. de la *Revue Sertienne*, p. 36); dans les terres basses du golfe de Fos (*Statistique*, p. 255); à Mangliane près de l'étang de Berre (Piton, p. 44); près des Alpes, à Saint-Rémy (Gilles, *Camp.*, p. 99 et suiv.); Dervien, p. 9; de Duranti La Calade, *Obs.*, p. 7; à Saint-Gabriel, *Épigraphie*, ce qui est l'hypothèse la plus vraisemblable après celle de Clerc (Desjardins, II, p. 320); sur un point quelconque de ces Alpes (Bérenger-Féraud, p. 413 et suiv.).

1. Note précédente.

2. Plutarque, *Marius*, 15-18.

3. Cf. p. 83, n. 2.

4. *Μάχηται ποσειδιόνοισι*, Plut., *M.*, 16.

à leurs figures et à leurs gestes; ils apprirent à connaître leurs armes. La peur s'éloignait du camp romain : et c'était elle surtout qui avait amené les catastrophes ¹.

Les Teutons devenaient à leur tour plus hardis. Ils pillaient tout le pays sous les yeux des Romains; ils s'approchaient du camp, à portée des traits et de la voix ². L'un d'eux provoqua Marius à la manière de son peuple ³. D'autres finirent par tenter un assaut. Mais les Barbares étaient incapables d'un siège. Ils furent repoussés à coups de flèches ou de javelots ⁴, et les Romains purent juger de leur manière de combattre. Après trois jours ⁵ d'efforts inutiles, ils prirent le parti de se remettre en route, et, laissant là les Romains, de gagner l'Italie par la route de la Provence ⁶.

Six jours durant, leurs files innombrables passèrent le long du camp, en vue des légionnaires montés sur le rempart. De grosses plaisanteries s'échangeaient, et les Barbares offraient aux Italiens de se charger de commissions pour leurs femmes, auxquelles ils auraient bientôt à parler ⁷. Les Romains regardaient, et Marius laissait dire : c'était pour lui une occasion inespérée de dénombrer l'armée entière de ses ennemis. Son plan, d'ailleurs, était déjà arrêté ⁸ : comme les Teutons s'avançaient avec une extrême lenteur, rien ne lui était plus facile que de les rejoindre ou de les dépasser, et de les combattre au bon endroit et au bon moment. A peine les dernières troupes disparues, il sortit de son camp et développa ses légions en ordre de marche ⁹.

En Provence, les Teutons s'engagèrent sur la route d'Italie, la seule qu'ils pussent prendre. Elle les menait dans la vallée

1. *Plut.*, *M.*, 16, *Polien.*, VIII, 6, 1.

2. *Plut.*, *M.*, 15 et 16.

3. *Plut.*, *M.*, 15, *comptes à Frontin.* IV, 7, 3.

4. *Plut.*, *M.*, 18, *Strab.*, V, 10, 2. — *J. de Lave.*, *Ep.*, 68, *Florus.*, I, 38, 2.

5. *Strab.*, V, 10, 2.

6. *Plut.*, *M.*, 18, *J. de Lave.*, V, 10, 9.

7. *Plut.*, *M.*, 18, *Florus.*, I, 38, 2.

8. C'est le résultat de la répétition et de la mesure des représentations qui vont suivre.

9. *Plut.*, *M.*, 18, *Ep.*, V, 10, 10.

de l'Arc, et ils devaient passer sous les murs de la forteresse d'Aix, qui gardait le chemin¹. Marius, au lieu de suivre les Barbares, prit des voies de traverse, courut plutôt qu'il ne marcha, dépassa les bandes sans être vu², et arriva à Aix en même temps que leur avant-garde³.

Cette fois, il voulait la bataille⁴, et, dans ce pays qu'il connaissait bien, il la plaçait à merveille. A Aix, la route et la rivière de l'Arc, jusque-là libres dans la plaine, s'insinuent entre deux chaînes de très hautes collines⁵. Au couchant, par où les Barbares arrivaient, c'était, sur la rive droite de l'Arc, une immense esplanade où leur multitude allait se répandre⁶; au levant, c'était le défilé où elle devait ensuite s'amincir en longues files; au nord, près des sources chaudes, sur le penchant des dernières hauteurs, Aix surveillait les abords du passage⁷; au sud enfin, de l'autre côté de l'Arc, Marius, campé sur

1. Cf. I, I, p. 28, I, II, p. 312, n. 1, I, III, p. 13-14.

2. La mention de cette marche rapide et de ces chemins de traverse, chez Florus (I, 38, III, 3), 71 : *Miro statim reductate occupatis compendii prævenit hostem*, Plutarque (M., 18) parle au contraire d'une marche à la suite des Barbares et de plusieurs campements près d'eux : *Ἐπὶ τοῖς ὄρεσιν, ἔνθα ποτ' αἰετὶ παρ' αὐτοῖς ἔκειτο* (230-231). Il est possible qu'il ait d'abord suivi les Barbares (p. ex. jusqu'à Tarascon), et qu'ensuite il ait pris les devants par d'autres routes (p. ex., s'ils ont suivi le sud des Alpes, qu'il ait marché par le nord). En tout cas, Romains et Barbares n'ont du jamais descendre très éloignés les uns des autres, puisque Marius, parti derrière l'arrière-garde, est arrivé à Aix le même jour que l'avant-garde. Le secteur traverse par les belligérants, entre le Rhône, la Durance, l'étang de Berre et Aix, a 75 kilomètres de longueur, 25 de largeur. — Le récit de Plutarque (M., 18) suppose au moins deux journées de marche, puisqu'il parle de plusieurs camps de Marius. — Cette marche de flanc a été bien notée par Cléje (p. 137 et suiv.), mais, je crois, demesurement développée par lui, de Barbençon à Lamanon au sud des Barbares, de là (de même que Turan, p. 32-3, et Dervieu, p. 13) à Claps le long de Sainte-Victoire et au nord des Barbares, puis descente jusqu'à Pourrières (p. 184-185) : je ne peux croire que l'armée romaine ait pu suivre, avec ses convois, ces mauvais sentiers qui entourent Sainte-Victoire (outre les raisons qui militent en faveur d'Aix, p. 82, n. 3).

3. Cela résulte de ce que Marius n'eut à combattre, le premier jour, que les Ambrons, et qu'il n'eut pas le temps de fortifier son camp (p. 83).

4. Marius, 18 : *Διὸς ἔτι καὶ Μάρκος ἔνθα ὦν [à Aix] παρὰ τοὺς ἄλλους μάχεσθαι*.

5. *Τὰ ὄρη τοῦ ποταμοῦ*, Plut., M., 20.

6. *Τὸ πᾶσιον*, Plut., M., 20; *vallem fluviumque medium*, Florus, I, 38, 8; *campo*, Orose, V, 10, 10.

7. Aix et Entremont (cf. p. 12 et 13) : il est possible que Marcellus, dans sa diversion (p. 84-5), se soit appuyé sur ces deux places fortes.

les collines (le Montaignet?), dominait la plaine, le défilé et la rivière¹. Les Barbares seraient pris comme dans un étai².

1. « Les crêtes de cette chaîne, qui dominent le cours d'eau de plus de 150 mètres (174 m. au maximum), les pentes rapides, difficiles à gravir, qui plongent le plus souvent dans le lit de la rivière, rendent assurément cette position très forte. L'eau manque sur les sommets. Vis-à-vis est placée la ville d'Aix avec ses sources thermales »; de Duranti, *Obs.*, 1892, p. 22. Le choix du Montaignet s'imposait encore plus, si, comme c'est possible, le principal chemin vers l'est, que devaient prendre les Barbares, passait au sud de l'Arc, par Meyreuil, Fuveau, Peynier et Trets. Dans ce cas, les Teutons étaient obligés de passer la rivière devant Aix, au pont actuel (très ancien passage), et ensuite de gravir le Montaignet par le chemin (très ancien) de Meyreuil. Campé sur le Montaignet, Marius leur coupait la route. Il y a, sur le plateau, des deux côtés de ce chemin, une assez bonne assiette de camp romain (vers la propriété Passerat, anciennement Jourdan?). — Le Montaignet a été indiqué d'abord par Pitton (p. 46), accepté par de Hailze (p. 38, *Rome Sentinac*), de Duranti La Calade (*Obs.*, p. 22), Berenger-Peraud (p. 469). — La *Statistique* place le camp du côté d'Entremont, au nord de l'Arc (p. 264), Castellani a Roquefavour, Gillys près des Milles.

2. Orose, V, 16, 10; Plut., *M.*, 18 et 19. Il semble résulter du récit de Plutarque (*M.*, 19) que la colline commençait non loin des bords de l'Arc, ce qui est bien le cas du Montaignet (n. 1).

3. Contrairement à la presque totalité des erudits, je place les deux batailles au même endroit, et à Aix. — Que les deux combats aient eu lieu sur le même point, en vue du même camp, cela me paraît résulter des faits suivants : 1° Plutarque ne dit nulle part que Marius ou les Barbares aient décampé, et il indique même le contraire (*M.*, 20 : les Teutons *καταστὰς ὅπως διετίκον*). 2° les détails sur la position des Romains sont les mêmes pour les deux combats (dans *ἡγεμῶν*, Plut., *M.*, 18; et *ἡγεμῶν*, 20); 3° tous les textes mentionnés plus bas ne donnent au combat qu'un seul nom, « bataille d'Aix »; 4° Frontin, II, 4, 6 : *Marius circa Aquas Sextias, cum in castris haberet postero die (1^{er} combat) deponere*; 5° Marius a voulu le combat là où il s'est engagé (p. 81), et le champ de bataille qui lui a paru bon un jour ne pouvait lui paraître mauvais le lendemain; 6° après le premier combat, il craignait d'être attaqué, son camp n'étant pas achevé (Plut., *M.*, 20) : aurait-il déguerpi pour en bâtir un autre, les Barbares à ses trousses? — Que ce champ de bataille se trouve près d'Aix, cela résulte des faits suivants : 1° l'accord et la précision des textes : Plutarque, *Mar.*, 18 : *Ἰσὸς τόλ; καὶ οὐκ ἔστιν ὁμοῦ Σελήναι; Florus, I, 28 (III, 3), 7 : In loco quem Aquas Sextias vocant; Tit. Live, Ep., 68 : *Ducibus primis circa Aquas Sextias; Velleius II, 12, 6 : Circa Aquas Sextias; Frontin, II, 4, 6 (cf. plus haut); Aurélius Victor, De v. ill., 67 : Apud Aquas Sextias; Sidoine, *Carmen*, 21, 13-9 : *Sextias Bona, diuturno italici prodigii*; Jérôme, Ep., 122, Migne, P. L., XXII, c. 1051 : *Apud Aquas Sextias*; 2° les détails sur les eaux chaudes où se baignent les Barbares, près d'une rivière (Plut., *M.*, 19), ne peuvent convenir qu'à Aix; 3° il est question de domaines de Marseille sur le champ de bataille (Plut., *M.*, 21) : il ne faut donc pas trop s'éloigner de Marseille; 4° comment Marius, si préoccupé d'approvisionner son armée (p. 76), se serait-il éloigné de Marseille? comment aurait-il laissé les Teutons lui couper la route de cette ville? comment, en poussant jusqu'à Pourrières, se serait-il fermé la retraite en cas de défaite? L'arrêt devant Aix, au croisement des routes d'Italie et de Marseille, me paraît force. — Le seul auteur avec lequel nous soyons complètement d'accord est de Hailze, *Histoire de la ville d'Aix* (ms. de la Bibl. Mazarine, 1001), p. 49 de l'édition de la *Rome Sentinac* : « Les deux armées ne changèrent pas de poste Après une désignation si précise du lieu de cette bataille c'est**

Quand le général installa son camp, il n'y avait encore, dans la plaine, que les Ambrons : c'étaient les plus braves des Germains, mais ils n'étaient que trente mille, et, ignorant sans doute l'arrivée de l'ennemi, ils ne songeaient qu'à boire, dormir ou se baigner, dans cette campagne d'Aix si fertile, si chaude et si riante¹. Le consul jugea bon de s'en débarrasser tout de suite, et, avant même d'avoir achevé les remparts du camp, il consentit à la bataille².

Tous les avantages du terrain étaient d'ailleurs pour lui. Il laissa les Ambrons prendre la formation de combat et s'avancer en bon ordre, hurlant leur cri de guerre et frappant leurs armes en cadence. Mais, en passant la rivière, qui les séparait du

s'abuser que de le chercher ailleurs qu'aux parties d'Aix. — Les autres écrivains placent tous la seconde bataille dans la région de Pourrières. Raymond de Solier le premier, au *xvi^e siècle*, mais cités par Berenger-Feraud, p. 235, quelques-uns y placent aussi la première (Pajon, Titau, Desjardins, Dervieu, Clerc); d'autres placent cette première près d'Aix (Bouche, Pitou, *Statistique*, Rouchon, Gilles, de Duranti La Calade, Berenger-Feraud). L'hypothèse de Pertuis pour la première bataille (de Saint-Eutrope, etc.) ne mérite pas d'être discutée. Celle de Pourrières a contre elle, outre tous les détails fournis par les textes, l'éloignement des lignes de ravitaillement, de secours et de retraite, et le peu d'eau que renferme l'Arc. — Ce qui a déterminé presque tous les écrivains à choisir Pourrières, ce sont les ruines des soi-disant trophées de Marius (cf. Carte de l'Etat-Major, n° 235 : *Arc de triomphe de Marius*, ruine n° 1) ; mais ces ruines, qui n'ont jamais été vues que rasées, dès le *xvi^e siècle* (cf. de Solier, *ms.*, apud Clerc, p. 217), me paraissent absolument indéterminables (cf. de Gerin-Ricard, *Bull. Arch.*, 1902, p. 36 et s.; Clerc, p. 249 et s.). Toutes les étymologies qui rattachent les noms des localités voisines à la victoire de Marius (la montagne Sainte-Victoire, en réalité *Ventari*, Pourrières... *campus patridi* [en réalité *Poerresia*]) sont invincibles (de même que pour la route d'Hannibal, t. I, p. 438, n. 2); cf. *Revue des études antiques*, 1899, p. 29 et suiv.; Clerc, p. 263 et suiv. — En revanche, je ne peux pas rejeter encore l'hypothèse de Montanari, qui voit dans les bas-reliefs d'Entremont des souvenirs de la bataille d'Aix (Montanari, *Rivista di storia antica*, X, 1906, p. 239).

¹ *Marius*, 19.

² Il voulait d'abord achever le camp, dit Plutarque (*M.*, 18 et 19), mais les valets d'armée provoquaient l'ennemi en allant chercher de l'eau dans l'Arc, et Marius consentit à ce que l'armée soutint le combat (*M.*, 20) ; mais il est bien probable qu'il voulait le combat aussitôt, Plutarque le dit lui-même (19), et semble-t-il, Orsac (*V.*, 16, 10). — On reprocha aux *metatores* de Marius d'avoir choisi pour place du camp une colline sans eau (Frontin, II, 7, 12; cf. Orsac, *V.*, 16, 10) ; Plutarque dit qu'il l'avait voulu, pour obliger les soldats à se baigner (*M.*, 18) ; Florus ne sait que penser à ce sujet : *Consultasse id aperit imperator, an errarem in consilium varerit, dubium* (I, 34, 8). Il est possible que le choix du camp ait été précipité, vu le voisinage de l'arrivée immédiate des Barbares; mais la position du Montagneux me paraît s'être imposée (p. 82, n. 1).

camp romain, leurs rangs se disloquèrent, et alors Marius lança sur eux, dévalant de la hauteur au pas de course, les Ligures d'abord¹ et les légionnaires ensuite. Surpris par la charge, les Barbares reculèrent en désordre : le massacre en commença dans les eaux de l'Arc, il se continua sur la plaine, et ne finit qu'autour des chariots du campement. Là, les femmes se mêlèrent au combat, armées d'épées et de haches; et, devant cette résistance sauvage, les Romains s'arrêtèrent et regagnèrent leur camp à la fin du jour².

C'était la première victoire remportée sur les Germains : mais il restait à combattre le gros de l'armée, la foule des Teutons qui arrivaient sur le champ de bataille³. Les Romains veillèrent toute la nuit, dans la crainte d'une attaque⁴. Des bruits effroyables remplissaient la plaine; des hurlements de colère, des lamentations pareilles à des cris de bêtes, montaient jusqu'au camp, et les légionnaires demeuraient aussi troubles qu'après une défaite⁵.

Le jour se leva, les Barbares n'attaquèrent point, l'armée romaine put se reposer; Marius voulut qu'elle mangeât et s'endormit de bonne heure. Il avait fixé au lendemain l'action décisive⁶.

Ce soir-là, il fit sortir du camp Claudius Marcellus avec trois mille hommes. L'officier devait, à la faveur de la nuit, faire par les collines le tour de la plaine ou campait l'ennemi, et se poster derrière lui, sur les hauteurs et dans les vallons boisés

1. C'est alors que Plutarque (M., 19) remarque que Ligures et Ambiens avaient le même cri de guerre, *Agagagou*, cf. L. I p. 111.

2. Plutarque, M., 19; Orose, V, 16-19. Le combat commença, je crois, après midi et finit à la nuit (Pl., M., 19-20). Il semble qu'ils aient franchi l'Arc sans utiliser de pont, à l'est sans doute du pont actuel (p. 92, n. 1, p. 93, n. 1).

3. *Arcas, mare*, etc., Plut., M., 20.

4. Il est probable qu'il fallut achever le camp, lequel était encadré, le soir du combat *Agagagou* aux *Agagagou* (Plut., M., 20).

5. Plut., M., 20.

6. Tout cela, d'après Plut., M., 20; d'après Orose (V, 16, 11), il y aurait eu, non pas un pont, mais deux jours d'intervalle entre les deux combats, p. 92, n. 2.

qui dominaient son campement. A l'heure du combat, il interviendrait¹.

Au matin d'une tiède journée d'automne², Marius envoya ses cavaliers dans la plaine, et rangea ses légions, devant le camp, en ordre de bataille. Les Teutons acceptèrent joyeusement le combat, et, sans attendre l'attaque, ils montèrent à l'assaut de la colline. Le consul les laissa gravir les premières pentes, et, quand ils furent à portée, commanda le jet du javelot, puis la charge à l'épée. La double manœuvre produisit sur les Germains l'effet rapide et meurtrier qui avait déjà ruiné tant d'armées gauloises³. Le désordre se mit dans leurs rangs, et, sur ce terrain en pente, ils ne purent garder l'équilibre de combat. Ils reculèrent, mais, à peine arrivés en plaine, ils savaient reformer leurs rangs⁴. A la différence des Celtes, le premier choc ne les abattait pas, et l'affaire s'annonçait terrible. C'est alors que Marcellus fit débusquer ses hommes par derrière, en poussant de longues clameurs. Les dernières lignes se débandèrent, le désarroi gagna de proche en proche⁵. On était aux heures les plus chaudes de la journée⁶ : les Germains ne pouvaient lutter à la fois contre le soleil, le trouble

1. *Plut.*, *M.*, 20. «Hæc res de arripit, cum hæcæque videri videntur, les collines à l'est d'Aix? ou au-dessous d'Epône? ailleurs, les vallées basses qui, à l'est, aboutissent aux ruisseaux de la Torne et des Pichonats?», etc.; *Polyen.*, VIII, 10, 2. «Le ruisseau est détrempé... 61' d'âmes épées. Marcellus a pu faire le tour par Meyreuil, Toulonnet et le vallon de la route de Vauvargues. Il est possible qu'il ait rejoint Entremont et le castellum d'Aix (cf. p. 81, n. 7) — *Frontin.*, II, 4. On raconte que pour donner au détachement un aspect plus imposant, on y ajouta quelques lances ornées.

2. *Cl. Druce.*, V, 10, 11. Je placerais volontiers la bataille en septembre, avant les grandes pluies (*M.*, 21) et après les élections consulaires (*M.*, 22), qui avaient lieu en ce temps-là quelquefois en novembre (p. 69, n. 3, mais qui ont pu être avancées à cause du départ de Catulus pour les Alpes (p. 75). Remarquez le rôle joué par la soif et la chaleur chez les deux adversaires dans les préliminaires de la bataille (*Plut.*, *M.*, 18 et 19 — *cf. Pav.*, *Revue de numismatique*, n. s., V, 1203), p. 183.

3. *Cl. L. L.*, p. 353-6, t. III, p. 175-8.

4. *Plut.*, *M.*, 20-21. Il n'est pas question de l'Arc dans cette seconde bataille : peut-être ont-ils pu passer par un pont (cf. p. 82, n. 1), à l'ouest de l'endroit où auraient attaqué les Ambiens (p. 51-3).

5. *Plut.*, *M.*, 21; *Frontin.*, II, 4, 6.

6. *Druce.*, V, 10, 11.

et l'ennemi. La fatigue et la faiblesse les livrèrent bientôt sans défense, et la vraie bataille prit fin¹.

XIII. — CONSÉQUENCES DE LA BATAILLE POUR LA GAULE

Le reste de la journée et la journée suivante furent consacrées à égorger ou à prendre ce qui restait². On tua plus de cent mille hommes, on fit près de cent mille prisonniers³, peut-être davantage, si l'on compte les femmes et les enfants. Beaucoup périrent de leurs propres mains : trois cents Germanes, sans doute les prêtresses⁴, acceptèrent de se rendre si on faisait d'elles les esclaves des déesses et non pas des hommes ; sur un refus, elles s'étranglèrent⁵. Il ne s'échappa que quelques cavaliers, chefs ou autres. On les traqua. Une troupe put s'enfuir le long du Rhône ; elle allait s'évader par le Rhin : les Séquanes la capturèrent et l'expédièrent au vainqueur⁶. Parmi les fugitifs qu'on saisit fut un roi des Teutons, peut-être le chef de guerre de la horde, Teutobod : c'était un homme d'une taille et d'une force surhumaines, qui fatiguait jusqu'à six chevaux dans une bataille⁷. Près d'Aix, une jonchée continue de cadavres recouvrait la plaine et le lit de la rivière⁸. Des milliers de prison-

1. Orise, V, 16, 11; Plut., *M.*, 21; et, pour les textes mentionnant la bataille, p. 82, n. 2.

2. Frontin, II, 9, 1 : ce qui explique peut-être le *quarta die* d'Orise, p. 84, n. 6j.

3. Plus de 100 000 morts ou prisonniers, Plut., *M.*, 21; cf. Polyen, VIII, 10, 1; 200 000 morts, 10 000 prisonniers, 3000 survivants, Orise, V, 16, 12, Eutrope, V, 1, et Jérôme, p. 132, Schœne; plus de 150 000 morts, Velleius, II, 12, 4; 200 000 morts, 50 000 prisonniers, Tit-Live, *Ep.*, 68.

4. Hypothèse de Clerc, p. 200.

5. Orise, V, 16, 12; Florus, I, 38, 17 (place le fait après Verulam); saint Jérôme, *Epist.*, 121 [91], 8, Migne, I et P. L., XXII, col. 1051.

6. Plutarque, *Marce.*, 24, parlant des tris des Teutons : *Ἐλάνοντες γὰρ ἐν τῇ Αἰνῇ, dans les défilés du Jura, au pas de l'Elaine?* *αἰχμαλωτίζοντες* les Séquanes.

7. Florus, I, 38, 19 (il faut prendre le roi *in proximo saltu*) ; Eutrope, V, 1; Orise, V, 16, 12, où qu'il fut tué. Sur son nom, p. 52, n. 2. Sur le sens que nous donnons à *transire* chez Florus, cf. Tit-Live, XXIII, 29, 3 : je n'en suis pas sûr, et il peut s'agir d'un exercice de voltige sur six chevaux.

8. Plut., *M.*, 21.

niers, des amas de chariots et d'armes, s'entassaient aux abords du camp¹. Je ne crois pas que depuis l'origine de Rome, aucun *imperator* eût encore fait, en si peu d'heures, une œuvre de destruction aussi formidable.

Les êtres vivants et les plus belles choses furent réservées pour le butin légitime et pour le triomphe². Le reste, réuni en monceau, forma un trophée colossal que l'on offrit aussitôt aux dieux de la victoire. L'armée se rangea alentour, en costume de guerre et couronnée de fleurs. Marius s'approcha, vêtu du manteau de pourpre, tenant la torche allumée et l'élevant des deux mains vers le ciel. Mais soudain arrivèrent, bride abattue, des messagers de Rome, apportant au général la nouvelle de son cinquième consulat. Et, au milieu de la joie et des acclamations de tous, l'énorme bûcher s'enflamma.

Les uns après les autres, les vainqueurs et leurs amis reçurent leur récompense. Marius était continué dans la magistrature souveraine¹. Chacun de ses soldats put espérer sa part d'esclaves et de butin². A la cité de Marseille, qui avait rendu les plus grands services, le général abandonna la propriété ou l'usufruit du canal du Rhône, avec le droit d'y lever des taxes à la montée et à la descente³; peut-être de nouvelles terres lui furent-elles données dans la vallée de l'Arc⁴. Les Séquanes obtinrent ou gardèrent le titre d'amis⁵. Rome recouvrait au delà des Alpes ses alliances et son prestige.

1. Plots, Nos. 21 and 22.

2. Phil. N. 22.

3. Phil. M. 21; Tin-Lite, Co., CR.

4. Il semble qu'il y ait eu un dépouillement régulier des cadavres et du bétail (Appien, *Celt.*, 112; Dion Cassius, XXVII, 94, cf. Plot., *M.*, 21).

[illegible]

U. S. Pat. No. 2,111,111

7. 3. 2. 2.

XIV. — LA BATAILLE DE VERCEIL

Mais pendant ce temps, l'Italie était enfin envahie par les Cimbres.

Les Cimbres avaient accompli autour des Alpes une marche extraordinaire. Ils avaient traversé la Suisse et le Tyrol, et s'étaient engagés sur le col du Brenner¹. L'hiver qui survint ne les arrêta pas². Ils montèrent et ils descendirent sans peur ces routes étroites, ardues et interminables de l'Europe centrale avec leurs femmes, leurs enfants, leurs chiens, leurs chevaux de guerre, leurs bêtes de somme et leurs chariots³. Ils étaient encore trois cent mille hommes⁴. Beaucoup étaient morts depuis près de vingt ans qu'ils avaient quitté leur patrie, mais des enfants étaient venus parmi eux, de nouvelles générations se groupaient autour des rois. Au-devant de la multitude s'avançaient l'élite des quinze mille cavaliers, étincelant sous le métal de leurs cuirasses, les panaches de leurs casques et la blancheur de leurs boucliers⁵.

Le général romain, Catulus, n'essaya pas de défendre le passage des Alpes⁶. Il attendit l'ennemi aux abords de Trente,

1. On ne peut, je crois, douter qu'ils n'aient pris la route du Brenner, de l'Adige et de Verone : 1° le nom du fleuve, *Adigum* (acc.), chez Plut., *M.*, 23, et *Adigum* (nom), p. 202 d; *Athenaeum*, chez Tit.-Live, *Ep.*, 68; Val.-Max., *V.*, 8, 4; Florus, *I.*, 38, 12; ce nom ne peut convenir qu'à l'Adige; 2° la description de la route, glaciers, rchers, neiges épaisses, pont au passage important (Plut., 23), convient à l'Adige avant Trente; 3° les textes formels de Florus (*I.*, 38, 11 — *Tridentinis pagus*), d'Amplius (22 : *In saltu Tridentino*, 43, 2 — *Tridentinus* (type), de Frontin (*IV.*, 1, 13 — *salutis Tridentino*). — Il nous paraît donc difficile de comprendre pourquoi l'on a proposé, contrairement à l'opinion courante, 1° le col de Predel dans les Alpes Jolennes (Athénas pour *Natisio*, le fleuve d'Aquile), Pata, *Studi storici*, *I.*, fasc. 1 et 2, 1882; 2° le col du Simplon; 3° *Athenae* pour *Athena* la Torre, affluent du lac Majeur), une ancienne opinion, malheureusement reprise ces derniers temps.

2. Florus, *I.*, 38, 11 (per *hiemem*), Plut., *Mar.*, 23.

3. Pour les chiens, Plin., *VIII*, 143; pour le reste, Florus, *I.*, 38, 16.

4. Orrose, *V*, 16, 14 : *Integrus copius*.

5. Plut., *M.*, 23.

6. Il y renoncea, dit Plutarque (*Mar.*, 23), parce qu'il eût été obligé de diviser sa armée en plusieurs corps, sans doute par crainte des Tigurins (p. 77 et 81).

pour lui disputer celui de l'Adige¹. Un pont réunissait les deux rives. En avant du pont, sur le bord ultérieur, il avait construit une forte redoute, défendue par une troupe d'élite; en arrière, sur le bord d'en deçà, étaient le camp et le gros de l'armée. Mais alors les Romains virent un spectacle prodigieux, le plus émouvant de cette guerre inouïe. Les Cimbres se déchaînèrent, pareils à une trombe, sur la route, sur le pont, l'armée et la rivière même. Les uns faisaient flotter dans l'Adige des arbres entiers, qui allaient heurter et secouer les piles; d'autres y précipitaient des quartiers de roches pour bâtir un nouveau pont; et on en voyait qui du haut des cimes neigeuses, assis sur leurs boucliers comme sur des traîneaux, glissaient vers le chemin le long des précipices. On eût dit qu'ils arrachaient les montagnes, ainsi qu'avaient fait les Titans². L'armée romaine perdit son sang-froid; pour échapper au désastre, Catulus fit lever les aigles³. Il risqua d'abandonner à l'ennemi la garnison de la redoute. Mais, comme elle se battait fort bien, les Cimbres lui accordèrent la vie à de bonnes conditions, qu'ils jurèrent sur leur taureau de bronze⁴ (janvier 101?⁵). — Les pires journées de la longue lutte commencèrent pour l'Italie. On dut abandonner le bas pays au nord du Pô, la Vénétie et la Lombardie même. D'Aquilee à Verceil, les Cimbres pillèrent toute la campagne, se gorgeant de vin et de victuailles, emplissant leurs chariots d'objets précieux⁶. Comme dans la Gaule livrée aux Tentons,

1. Que l'affaire se passe près de Trente (la Lavis?), cela résulte des textes cités p. 88, n. 1, p. 89, n. 4. — Rivet, d'après Sader, *Roman Jahrbücher*, 1902, p. 103 et s.

2. *Uranus et Saturne*, Plutarque, *M.*, 23.

3. Plutarque, *Marius*, 23.

4. Plut., *M.*, 23; *Apoph.*, p. 202-4; Florus, I, 38, 12; Valère-Maxime, V, 8, 4, etc. L'épisode raconte par Frontin (I, 5, 3) doit se rapporter à la tentative des Romains pour traverser l'ennemi. D'après un autre récit, la garnison se serait échappée (Cline, XXII, 11; Tacite, *Ep.*, 65-7) : ce récit doit provenir d'un annaliste romain, qui aura embelli les choses; cf. Müllenhoff, II, p. 141-2.

5. La date résulte de ce qu'on était en hiver (p. 88), et de ce que Catulus est déjà préconsul (Tit-Live, *Ep.*, 68). Plutarque place le désastre «*postquam*» (après Aix (M., 23) : c'est au moins deux mois, je crois.

6. Plut., *M.*, 23; Florus, I, 38, 13; Orose, V, 16, 14; Dion Cassius, XXVII, 91.

les villes seules survécurent, épaves au milieu des flots ennemis¹.

A la fin du printemps, Marius revint avec son armée victorieuse². Il rejoignit celle de Catulus, et, à la tête de plus de cinquante mille hommes, il se mit en campagne³.

Le consul sentait ses troupes assez fortes et assez sûres pour lui permettre de renoncer aux lenteurs et aux précautions d'une guerre savante. Il franchit le Pô, alla chercher les Germains, qu'il rencontra fort loin vers l'ouest, entre Turin et Milan⁴, et il ne refusa pas de parler avec eux. Leur chef de guerre, le roi Boiorix, vint le trouver, et, suivant la coutume des Barbares, lui proposa un jour et un lieu pour la bataille qui déciderait entre Rome et son peuple. Marius accepta, et le rendez-vous fut fixé à trois jours de là, dans les plaines de Verceil⁵.

Des deux côtés⁶, les troupes furent disposées avec intelligence, et les rangs furent pris avec ordre. Marius divisa son armée en trois corps, plaçant au centre le moins solide : il la tourna le dos au soleil, pour que l'ennemi eût contre soi la chaleur et la lumière de cette journée de canicule (30 juillet 101⁷). Les Cimbres firent de leurs bandes deux énormes parts : d'un côté, l'infanterie, massée en un carré d'une lieue et demie de front, et de l'autre, leurs quinze mille cavaliers. — Ce furent les Barbares qui se mirent les premiers en branle : leurs escadrons esquissèrent un mouvement de recul, les Romains eurent le tort

1. Il n'est nulle part question de villes prises.

2. Lui-même passa par Rome (Plut., *M.*, 24).

3. Plut., *M.*, 24 et 25.

4. Ils ont dû, suivant la ligne du Pô vers l'ouest, aller au devant des Teutons, dont ils ignorèrent le sort (Plut., *M.*, 24).

5. Plut., *M.*, 24 et 25; Orose, V, 16, 11; Florus, I, 38, 12-14. L'endroit de la bataille résulte de Plut., *M.*, 25 : *Ilisq; Bepuixis*; la localité est appelée *campi flandri*, *campus flandus*, Florus, I, 38, 14; Velleius, II, 12, 5; *De viris* III, 67. On a proposé Verone inf., contra, Mommsen, II, p. 186; *Braccellum* près de Parme (Pais, *Studi storici*, I, 1882, p. 200 et suiv., qui a abondamment son opinion), etc.

6. Je m'en tiens au récit de Plutarque (*M.*, 23-6, cf. Ptolém., VIII, 16, 3), plus clair, qui doit provenir de Poudonrus; le récit des Latins, plus favorable aux Romains, dissimule leurs fautes matérielles, et doit provenir d'un annaliste (Orose, V, 16, 14-15; Florus, I, 38, 13; Frontin, II, 2, 3).

7. Le troisième jour avant les calendes de sextilis, Plut., *M.*, 26. Date officielle et non pas date julienne. (Cf. p. 16, n. 3.)

de les suivre, sans trop réfléchir, et tandis que l'une des ailes, dirigée par Marius, se perdait dans la plaine à la recherche de l'ennemi, le centre, commandé par Catulus, vint à l'improviste se heurter à l'infanterie des Germains, « qui se mettait en mouvement comme les flots d'une mer immense » ; et cette partie de l'armée romaine souffrit d'abord beaucoup. Enfin, Marius rejoignit l'adversaire, et la mêlée générale s'engagea, presque à tâtons, au milieu d'une poussière aveuglante.

La chaleur du Midi eut raison des Cimbres autant que l'épée des légionnaires. Ils se battirent en désespérés : pour résister à la tentation de fuir et pour mourir ensemble, les premiers rangs s'étaient liés par des chaînes attachées aux baudriers, et ils périrent tous, à la place où ils avaient combattu. Les autres s'enfuirent jusqu'aux chariots du campement. Là, les femmes, vêtues de noir, leur donnèrent à comprendre qu'ils n'avaient plus qu'à mourir. Et le suicide des vaincus commença : les uns se firent écraser par les bêtes des attelages ; les autres se laissèrent égorger par les femmes elles-mêmes, sœurs, épouses ou filles ; et celles-ci, ensuite, étranglèrent les enfants, et se pendirent. Deux rois s'élancèrent l'un contre l'autre, l'épée en avant, et expirèrent du même choc. Tout valait mieux que l'esclavage à Rome¹. Les Romains purent cependant sauver soixante mille prisonniers. On évalua au double le nombre des morts².

Vers la même époque, une campagne de Sylla délivra des Helvètes les Alpes du Norique³. Beaucoup parvinrent du reste à s'échapper et, leur chef Divico en tête, à rejoindre leurs frères de Gaule⁴.

1. Plut., *M.*, 27; Orose, V, 16, 16-21; Tite-Live, *Ep.*, 68; Florus, I, 28, 14-18 (qui place ici l'épisode des prêtresses, p. 28); Eutrope, V, 2; etc.

2. Je donne les chiffres de Plut., *M.*, 27; 150 000 morts et 60 000 pris, Orose, V, 16, 16; *id.*, Tite-Live, *Ep.*, 68; *id.*, Eutrope, V, 2; plus de 100 000 pris ou tués, Velleius, II, 12, 3; 63 000 morts, Florus, I, 28, 16.

3. Si l'on rapporte aux Helvètes le mot de Plut., *Sylla*, 4 : Τὸν τε τότε Ἄλκιμον ἡλπίσαντες.

4. Cf. César, *De b. G.*, I, 12, 3-7; 12, 2.

XV. — CONSÉQUENCES DE LA GUERRE POUR L'HISTOIRE DE ROME

Les « nations errantes » n'existaient plus. A leur place, plus de deux cent mille cadavres gisaient dans les plaines des deux Gaules, et cent cinquante mille esclaves s'en allaient peupler en Italie les ateliers, les fermes et les écoles de gladiateurs¹. Eux et leurs fils n'oublieront jamais les temps glorieux de leur liberté et de leur vie vagabonde; dans trente ans, sous les ordres de Spartacus, ils se retrouveront réunis en armée, et ils essaieront une dernière revanche².

Pour le moment, Rome est toute à la joie. Ces deux victoires ne lui ont sans doute pas donné un pouce carré de terrain, mais elles lui ont procuré la plus riche moisson d'esclaves qu'elle ait encore faite. La Ville Éternelle recouvrait sa gloire dans le monde : elle le sauvait des Germains, comme elle l'avait délivré des Gaulois³. Tout péril paraissait écarté des frontières de son empire. Elle salua Marius comme un nouveau fondateur⁴.

Il y avait de l'exagération dans cette joie et dans ces dithyrambes : chevaliers et démagogues tenaient à transformer Marius en grand homme. Ces Cimbres et ces Teutons faisaient plus de bruit que de besogne. Nulle part, ils n'étaient parvenus à fonder un Etat et à prendre des villes, pas même dans la Celtique, pourtant si misérable. Ils avaient reculé devant les Celtibères d'Espagne et les Belges des Ardennes⁵. Eux qui

1. Onse parle de 340 000 morts et 140 000 esclaves, sans les femmes (V, 16, 21; cf. Paul, ed. Droysen, p. 85).

2. Cf. p. 117-8. On a supposé (Müllenhoff, II, p. 126-7) que les révoltes de Spartacus n'avaient aucun rapport avec les Cimbres et Teutons, et que c'étaient des esclaves razzés en Germanie par les marchands. Outre que la chose est invraisemblable, César (*de b. G.* I, 40, 5) semble bien rattacher la guerre sociale à celle des Cimbres et Teutons.

3. Cf. I, 1, p. 293-6. Avec cette réserve que jusqu'en 58, à propos des Cimbres et des Teutons, on parlait toujours, non du péril germanique, mais du péril gaulois; voyez Clément, *De proc. cons.*, 12, 32, appelant encore cette guerre *bellum Gallicum*.

4. Plut., *M.*, 27. Tite-Live, *Ep.*, 68; Cl., *De proc. cons.*, 12, 32.

5. P. 69 et 71.

n'avaient enlevé ni Aquilée, ni Narbonne, ni Gergovie, ils n'eussent certes pas réussi là où Hannibal avait échoué.

Mais les dangers comptent moins pour leur portée réelle que pour la crainte et les légendes qu'ils ont inspirées. Du péril cimbrique Rome avait conclu deux choses : l'une, que les peuples du Nord ne la laisseraient jamais en repos ; l'autre, que les Alpes ne suffiraient pas à protéger l'Italie, et qu'en revanche, la province avancée de Gaule l'avait garantie contre les premières attaques. Ces pensées et ces formules ne disparaîtront plus de sa vie politique. Elles fourniront aux proconsuls et aux empereurs des prétextes pour s'avancer toujours plus loin, prendre des terres et attaquer des peuples¹. L'invasion des Cimbres et des Teutons servira à justifier toutes les guerres transalpines, comme le danger d'Hannibal avait amené la conquête du monde méditerranéen².

1. Cic. *De prov. cons.*, 13-16, 32-36, César, *De b. G.*, I, 33, 4, loc. p. 224 et 321.

2. *Id.* I, I, p. 59 et suiv.

CHAPITRE III

SERTORIUS ET POMPÉE

. Condition légale de la Province. — II. Le gouvernement de la Gaule au temps de Marius et de Sulla. — III. Sertorius. — IV. Le passage de Pompee en Gaule. — V. Le gouvernement de Fonteius en Gaule. — VI. La politique de Pompee en Occident. — VII. Les dernières résistances des Allobroges. — VIII. Hellenisme et latinisme dans la province romaine

I. — CONDITION LÉGALE DE LA PROVINCE¹

Durant les années des guerres cimbriques, les peuples gaulois et l'Empire romain avaient vécu de communes destinées : ils coururent des périls semblables, les défaites des légions livrèrent les Celtes à la ruine, et leurs victoires les sauvèrent de l'invasion. Après Verceil, l'histoire de Rome se sépare de celle de la Gaule, la Celtique indépendante et la Province du Midi vivent à part l'une de l'autre, et leurs intérêts deviennent chaque jour plus différents.

Les Tentons vaincus, les Romains se retrouvaient maîtres dans leur province. A dire vrai, c'était la première fois, en l'an 101, qu'ils jouissaient en toute sécurité de leurs conquêtes trans-

1. Des Ours de Mandajors, p. 122 et suiv.; *Histoire générale de Langue-doc*, 2^e éd., I, p. 197 et suiv.

2. Persen, *Essai sur l'administration des provinces romaines sous la République*, 1877; Marquardt, *Staatsverwaltung*, I, 2^e éd., 1881, p. 261 et suiv., etc.; Mommsen, *Staatsrecht*, III, I, 1887, p. 643 et suiv.; Montgrosin, *Quomodo provinciarum Romanarum ... conditas*, etc., Paris, 1885 (thèse); Arnott, *The Roman System of provincial administration*, 2^e éd., Oxford, 1906.

alpines¹. Depuis un quart de siècle qu'ils avaient franchi les montagnes, ils avaient eu presque toujours des ennemis à combattre, indigènes ou germains. La victoire de Marius donna une dernière consécration à l'œuvre de Fabius et de Domitius : l'Italie pouvait enfin exploiter ses nouveaux domaines.

L'autorité de Rome s'étendait sur les grandes peuplades gauloises du Midi² : à l'ouest du Rhône, les Volques du Languedoc et les Helviens du Vivarais; à l'est, les Allobroges du Dauphiné, les Voconces de la Drôme, les Cavares du Comtat, les Tricores du Gapençais³ et les Salyens de la Provence. Les tribus des Alpes et les Ligures du littoral⁴ ne furent point, semble-t-il, annexés à l'Empire. Mais les communications avec l'Italie n'en étaient pas moins assurées⁵ : sur le rivage, les indigènes avaient ordre de se tenir éloignés de la mer⁶; le long de la Durance, des contrats ou une crainte salutaire laissaient libres les passages du Genève et du Cenis⁷.

Rome, selon la coutume antique, ne supprima aucune des nations conquises : à toutes, elle laissa leurs noms, leurs limites, leur existence matérielle et sacrée, aussi bien aux Allobroges qu'elle avait pris de force, qu'aux Volques qui s'étaient soumis d'eux-mêmes. Les conditions du pays vaincu ne furent bouleversées qu'à Narbonne : là, il fallut exproprier en masse

1 C'est la seule chose qui justifierait l'hypothèse, faite en dehors de tous les textes, que la Gaule Transalpine n'aurait été organisée en province qu'en l'an 100, par Marius, comme pour la troisième fois (Zumpt, *Stadus Romanus*, p. 23).

2 Cette extension résulte, entre autres, des textes de César, *De b. G.*, I, 10, 5; VII, 8, 2; III, 20, 2.

3 L'incorporation de ce pays à la Province n'est pas hors de doute; il est fort possible que les Allobroges de Riez, peut-être vassaux ou clients de Marseille (cf. César, *De b. G.*, I, 34, 4. Allobri, qui in eorum fide des Marceillais) antiquitus erant), soient restés indépendants. Sur tous ces peuples, cf. t. II, p. 383-519, p. 400-2.

4 Ces derniers furent placés peut-être dans la vassalité de Marseille; cf. p. 36.

5 Marius, par exemple, paraît avoir rencontré, en venant en Gaule par les Alpes (cf. Plut., *M.*, 12 et 13), moins d'ennuis que César (cf. p. 202).

6 Cf. p. 34.

7 Cf. p. 11-12 et 20; t. I, p. 400. Je doute, vu l'hostilité des Salasses, très insuffisamment soumis (p. 38, n. 2, et p. 100, n. 5), que les cols du val d'Aoste, Petit et Grand Saint-Bernard, aient été fréquentés des Romains.

les indigènes, afin de créer une ville romaine, de la doter d'un territoire, d'assurer aux colons des terres de culture¹. Ailleurs, par exemple à Toulouse², à Aix³, à Vienne⁴, on dut se borner à réserver un terrain à l'intérieur ou près de la ville gauloise, pour y installer les colons italiens et la garnison qui les protégeait.

Les usages politiques de ces peuplades furent également respectés. Elles perdirent, cela va de soi, le droit de guerre⁵ et de coalition, et des tributs furent imposés à la plupart d'entre elles⁶. Mais elles continuèrent d'obéir à leur sénat, à leurs rois ou à leurs magistrats⁷, et de se gouverner suivant leurs lois et

1. C'est à cette manœuvre sur terres indigènes au temps de la conquête, que fait allusion Tacite (*Pro F.* I, 2, cf. 8, l. 10) *semita agris indotatis*, mais sans doute à Narbonne en 118, p. 128, n. 7, puis à Toulouse en 106, p. 143. A Aix et à Montlaurès, la disparition de débris indigènes et l'absence de ruines romaines, ce peut être qu'il y a eu expropriation des Barbares de la colline et des champs. Montlaurès est près de Narbonne.

2. Au moins avant 106, cf. p. 61, et n. 1. Le texte de Dion, XXII, 9, et l'inscription de *C. C. J. L.* XII, 5384, semblent montrer que des colons et une garnison étaient installés dans la ville gauloise même, à Vieille Toulouse, et les trouvailles de monnaies confirment visiblement ce fait (Poussin, *Revue de la Numismatique*, t. 4, n. 29, 1897, p. 94 et suiv.). Theate cependant a écrit qu'un castrum n'était pas été installé, après 106, sur l'emplacement actuel de Toulouse, et sur les ruines de Toulouse. Adhémont, *Revue de la Numismatique*, t. 4, n. 29, 1897, p. 94 et suiv. — Theate, *Revue de la Numismatique*, t. 4, n. 29, 1897, p. 94 et suiv. — Theate, *Revue de la Numismatique*, t. 4, n. 29, 1897, p. 94 et suiv. — Theate, *Revue de la Numismatique*, t. 4, n. 29, 1897, p. 94 et suiv.

3. Cf. p. 12-14. Le castrum romain est, en ce lieu, et au pied de la ville indigène.

4. Dion Cassius, XLVI, 40, 4. Les colons semblent habiter dans la ville. Malgré l'autorité des mss. 3, je ne puis admettre néanmoins que, sans doute, III, 20, 2; ainsi par les mss. 3, comme une ville peuplée de colons romains en 56. — Si c'est de Valence, *Valencia*, qu'il est question pendant la retraite de César, l. 122, n. 36, les Romains auraient déjà fondé la ville romaine ou tout au moins un castrum à nom latin.

5. On dut leur laisser leurs usages et leurs lois (p. 104 et 122-4, chez les Helvètes, César, VII, 63). Et il n'est pas probable qu'on ait procédé à un démantèlement général de la population (cf. César, VII, 63, 2 et 3).

6. Cela résulte, assez arguement, de César, *De l. 6*, VII, 77, 14-16, cf. p. 93 et 120. Les villes fédérées (p. 97) étaient ennemies, mais il est possible que l'immunité fut souvent suspendue (Cf. *Pro F.* 3, 16).

7. Les rois chez les Volques Tectosages (Plut., *Sylla*, 11, au principe de la conquête chez les Helvètes (César, *De l. 6*, VII, 63, 2, cf. l. II, p. 46, n. 4); chez les Allobroges, on mentionne un sénat, et « le sénat et le peuple » (Plut., *Cat.*, 14, *Cat.*, t. III, 4, 10, 11, des sénats (César, VII, 64, 7; *Sylla*, t. III, 21, un *indocementum* aux amphibates celtiques (*Pro F.* 3, 17; 20), un chef de guerre, *Colopodius* de toute la nation (p. 122), un autre, *Adhémont*, qui présidait la

coutumes¹. Il ne leur fut même pas interdit d'envoyer des ambassades à Rome pour y traiter de leurs affaires², et peut-être, chaque année, le proconsul réunissait-il à Narbonne les principaux de leurs chefs afin de résoudre ensemble les questions importantes³.

Le peuple romain apparut d'abord à leur endroit plutôt comme un suzerain que comme un maître absolu⁴ : quelques-unes d'entre les nations reçurent le titre de cités « libres » ou « fédérées », qui supprimait toute formule de sujétion⁵; et si ce titre fut spécialement conféré aux peuplades qui s'étaient rendues sans coup férir, telles que les Volques⁶, les autres habitants de la Province étaient également appelés, non pas des vaincus et des sujets de Rome, mais des alliés et des auxiliaires de son empire⁷.

Mais cela n'était que formules et mensonges. S'il fut peut-être rédigé une « loi » de la Province, définissant les droits et les devoirs réciproques du peuple romain et des cités gauloises⁸, elle ne tarda pas à être violée impunément. En fait, toutes les nations étaient à la merci du peuple romain et du maître qui venait en son nom⁹.

En temps de guerre importante, l'autorité appartenait à un

¹ *Tabulae legum et consuetudinum* (Cicéron, *De legibus*, III, 7), les lois d'autres qui peuvent être comprises à part ou en partie. 2. Raccourci sur les monnaies de Bellerophon et de Kybele, etc., p. 121, n. 6, peut-être antérieures à 121. Il ne serait pas impossible que la monnaie en ait presque partout supplantée par Rome.

³ Je ne veux pas dire que les Romains aient absorbé les cités gauloises (cf. I, 10, 21). Pour le contraire, on dit toujours des Gaulois, *saluti et bono augurio* (Pline l'a., II, 23).

⁴ Cf. p. 119 et 121.

⁵ Supposé d'après Salluste (loc. cit., p. 119, n. 1) et la pratique de César en Gaule (p. 117).

⁶ Note suivante.

⁷ *Hypotaenae* (cf. *concordia*, I, n. 1, XVII, 50). Le titre a dû leur être enlevé après 190 (cf. p. 61-63).

⁸ Plutarque, *Marius*, 16. *Συνθήκαι* (Salyens ou Cavares) — Cf. Mommsen, *Staatsrecht*, III, p. 716-728, c'est ce que Mommsen appelle *foedus Autonomum*.

⁹ Je n'ai pu en trouver aucune trace, sauf ce qui est indiqué p. 20, n. 2 sur ces lois de provinces, Marquardt, *Staatsverwaltung*, I, p. 500-2.

¹⁰ Cicéron, *De legibus*, VII, 77, 16. *Gallia...* *perpetua promissa servitute*.

des consuls de Rome, envoyé au delà des Alpes : ce fut, trois ans de suite, le cas de Marius ¹. En temps normal, le sénat confiait soit à un préteur en exercice ², soit à un magistrat prorogé, proconsul ³ ou propréteur ⁴, le gouvernement de la Gaule Transalpine : tel était le nom officiel de la Province ⁵. Quelle que fût sa dignité, le chef romain exerçait tous les droits qui appartenaient au peuple souverain, et il les exerçait seul et sans contrôle. La royauté, que Rome avait supprimée chez elle, reparais-sait dans ses provinces ⁶.

Le gouverneur ⁷ commandait les armées, protégeait les frontières, réprimait les rebelles ⁸. C'était lui qui fixait le contin-

1. De 104 à 100? cf. p. 73; Fulvius en 125, Sextus en 124, Domitius en 122, Fabius en 121, ce dernier, avant l'organisation de la province (cf. p. 11, 12, 13, 16), puis, les généraux des guerres cimbriques, Silanus en 109 (p. 62), Cassius en 107 (p. 64), Lepidus en 106 (p. 64) et Mallius en 105 (p. 66). Il semble aussi que Pison en 67 (p. 120, n. 3), Metellus en 60 (p. 163) et César en 59 (p. 166, n. 4) aient gouverné la Gaule étant consuls.

2. Pas après Sylla. Avant Sylla : peut-être C. Caelius ? ; préteur ou propréteur vers 90 (cf. p. 102, n. 4), peut-être Valerius Flaccus en 83 (p. 102, n. 3).

3. Fulvius en 127 (p. 11-12), Sextus en 123-2 (p. 11), Domitius en 121 et 120 (p. 16 et suiv.). Tous trois, avant l'organisation de la province. Après, Lepidus en 105 (p. 66), M. Emilius Lepidus, consul en 78, proconsul en 77 de la Gaule Transalpine, ou il ne se rendit pas (Appien, *cit.*, I, 107). De même, C. Calpurnius Piso en 66-65 (p. 120, n. 3), Metellus en 59 (p. 163) et César à partir de 59 (p. 166, 7). — On donna du reste de bonne heure ce titre de proconsul même à des préteurs pour la Gaule, L. Manlius en 77 (p. 107, n. 9). D'après Willems (loc. cit. II, p. 371-2), le titre de proconsul serait officiel, de 81 à 52, même pour les provinces neuves qui ont eues leurs *longueurs ex postero*.

4. On l'appelait du reste continuellement *probrat* (Cic., *Pro Pontico*, I, 1, 2, 6). Après Sylla : peut-être M. Porcius Cato, vers 78 ou avant (Antiochelle, VIII, 20, 19-12, cf. Willems, *Senat*, I, p. 431, notes, Lebeaux, p. 154, Marius Foulquier en 76-74 (p. 111), L. Lucius Murena en 64-63 (cf. p. 120), C. Pompeius en 62-61 (cf. p. 122).

5. *Gallia Transalpina*, Cicéron, *Pro Murena*, 41, 80 (en 61).

6. Cicéron dit de Fontius, *imperator*, I, 6 et 7, *senatus cum imperio*, *Pro Mure*, 41, 80; *imperator*, *Pro Quinctio*, 7, 28, *procurator*, *Pro F.*, 1, 6. — Il a des *legati* (ou moins deux?), quelques-uns même de rang consulaire, qui l'assistent dans l'administration des routes, *Pro Pont.*, 4, 4, des *impres*, 3, 97, des *levies* et de la défense militaire, *ib.*, p. 123, et César, *De b. G.*, VII, 63, 1). — En sous-ordre sont des chevaliers ou des citoyens pour les besoins de détail (installation et direction de bureaux locaux, cf. p. 99, n. 4), un *praefectus* (Cic., *De nat.*, II, 66, 2637). — Les *legati* peuvent être des proches parents du gouverneur (frère : p. 120, n. 3; cousin : César, *De b. G.*, VII, 63, 1, cf. *Pro Pontico*, 4, 81).

7. L'emploi ce mot, même en faisant observer que la République n'en eut pas d'équivalent, ce n'est que sous l'Empire qu'apparut l'expression de *proconsul* province.

8. P. 111, 122 et suiv., Cicéron, *De b. G.*, VII, 2, 3-5.

gent de soldats, de matelots et de chevaux que devait fournir chaque peuplade¹, la quantité de vivres, de corvées ou de logements dont elle devait s'acquitter². Il avait le pouvoir, sinon d'imposer à volonté les provinciaux³, du moins d'établir des taxes sur les routes et aux frontières⁴. Sa justice était souveraine sur les indigènes; et s'il était tenu à une certaine procédure, ses sentences, même capitales, étaient sans appel⁵. Il avait sans doute aussi le droit d'inspecter et de contrôler les cultures des terres : car, pour assurer des débouchés au vin et à l'huile de l'Italie, le sénat interdit aux Gaulois de planter des vignes et des oliviers⁶. Ce qui leur montrait que tout

1. Hommes de guerre : *César, de b. G.*, VII, 1, 1; *Cic., Pro Fl.*, fr. 3, 8; de mer : *César*, III, 9, 1; chevaux : *Cic., ib.*, 8, 16.

2. Vivres : *Cic., Pro Fl.*, fr. 3, 8; 5, 16; corvées pour routes : *Cic.*, 4, 7, 8 et 9; logements de troupes : *Cic.*, 3, 6, 5, 10.

3. Voyez cependant *Cic.*, 8, 16.

4. *Ulpianus, Pro Pontico*, fr. 3, 4 et 8; 5, 10, et surtout 5, 9. *Itaque Titianum Tolosa quaterque denarios in singulis vini amphoras portoria nomine exegit. Crodani Porcium et Manium terenos retortorios, Tullihalone Serranum binos retortorios M, atque in his locis accedunt Crodani et Tullihalone, ab his portorium esse exactum, et qui Tulliomarcho, qui rivas inter Tolosam et Narbonem est, decertentur, neque Tolosam ire possent. Eleusodoluncanum (Eleusio Tulascanum) : un ou deux deniers propres certainement selon denarios ab eis qui ad hostem portarent exegissent. — Sur les monnaies, Mommsen, *G. d. R. M.*, p. 399. — Voyez comment, sous réserve, j'interprète ce texte : il s'agit des droits payés par les vins arrivés à Narbonne et qui en sortent à destination de l'intérieur; les droits s'échelonnent sur la route de Narbonne à Toulouse et au delà. 1° à Toulouanum, Narodunum, l'index, est impossible, le pays était indépendant, p. 22, il s'agit de la 1^{re} étape après Narbonne, 3 vic triatis 1 denier 1/2; 2° à Tullihalone ?, 2 retortorios : ces deux droits p^{ai}és seulement pour les vins destinés à Tulliomarcho (Hebrumagus? Baram, cf. *Itin. de Jerus.*, p. 331, mapas : - marche : - marche à gauche de la route, à mi-chemin de Narbonne à Toulouse. 3° ceux pour Toulouse paient, à Toulouse même, 1 denier; 4° à Eleusio : - Eleusio, itinéraire de Jérusalem, p. 331, Font d'Alzonne près de Castelnaudary, point de départ, sur la route de Narbonne à Toulouse, de la route vers les Rutenes et le haut pays? Je crois bien que c'étaient les vins destinés aux Rutenes qui étaient visés, cf. fr. 3, 4, douane de sortie, 6 deniers pour les vins destinés à la Gaule indépendante. — Sur ces noms de lieux, cf., en dernier lieu, *Hist. de Languedoc*, I, p. 131 et 210.*

5. Aor un texte précis pour la Gaule sur la juridiction criminelle du gouverneur; cf. seulement p. 101, n. 3. — Sur la justice civile, *Cic., Pro Quintio*, 4, 13; 12, 41. — Sur la justice administrative, *Ulpianus, de b. G.*, VIII, 46, 5 (*publicis contrariis*). — Il semble qu'il y ait dans la Gaule Transalpine des circonscriptions judiciaires, des lieux d'assises locales, où se rendait successivement le gouverneur (*Ulpianus, L. c.*) : Narbonne, Toulouse, Vienne, Aix? Mais pour certaines affaires civiles, on venait à Narbonne, même de l'autre bout de la Province (*Cic., L. c.*).

6. *Cic., de republica*, III, 9, 16 : *Nos vero Justiniani homines, qui Transalpinos*

sérait réglé par Rome, la vie du sol comme la vie des hommes.

Une telle autorité, absolue et multiple, pouvait, suivant les personnes, être mise au service du bien ou du mal. Le bien, pour la Gaule romaine, c'était la transformation des hommes et de la terre, les Celtes obligés à s'unir et à respecter les lois, leur activité tournée vers les travaux du sol et les œuvres de l'esprit, de nouvelles cultures enseignées et de grandes villes bâties, et les vaincus associés à une œuvre pacifique dirigée par une volonté supérieure. Le mal, c'était la Province livrée à tous les appétits des Italiens : prolétaires de Rome qui veulent des lots de colons¹, sénateurs et chevaliers qui rêvent d'immenses domaines, de terrains de chasse ou de bois de future², brasseurs d'affaires qui cherchent des entreprises de transport, de vente, de commission ou de fermage³, collecteurs d'impôts qu'enchante toute taxe nouvelle⁴, banquiers et usuriers pour qui les indigènes sont une proie facile⁵, prospecteurs de mines, maîtres carriers, marchands de vins, de bois et de bestiaux, exploitateurs de pacages et de labours, fournisseurs de marches d'esclaves, ceux-ci, les plus dangereux des malfaiten⁶, toute une foule d'aventuriers sans scrupule s'abattant sur la province⁷.

quant à l'impôt et même à son mode d'application, je parlerai en détail dans un autre ouvrage. La défense, sans doute, n'a été permise qu'à ceux de Bepthlaphu. — Je ne tiens pas c'est par anacronisme que Caeser n place ces paroles dans la bouche de Sulpicius Lulien — car il est bien difficile de mettre la mesure avant 125 — comme le fait Mommsen, II, p. 190.

1. *Pro Fontes*, 1, 2, 2, 4, 3, 5, 11, 24 *coloni*.

2. *Sallust* — *Pro Quinctio*, 15, 79, 29, 90.

3. *Nepotianus* — *Pro Font*, 1, 1 et 2; 3, 5; 10, 22, c'est-à-dire pour l'exploitation exclusive par un *Gallia comparantur*, *Pro Quinctio*, 3, 11, *de Gallia*, *id.*, 4, 15; 6, 21; 11, 38, 25, 79; 20, 90; 31, 95 et Sallust en particulier de l'exploitation de domaines.

4. *Palatinus* — *Pro F.*, 1, 2; 16, 36. Cf. p. 99, n. 4.

5. Cf. p. 113, n. 3.

6. *Nepotianus* — *Pro F.*, 1, 1 et 2; 3, 5; 3, 9 et 10; 10, 22; 16, 33; *Pro Marcell*, 20, 42. *Sallust*, *Gall.*, 40, 2.

7. *Antonia*, *prolatu*, *Pro F.*, 1, 2; 16, 36; *agricolæ*, 16, 36.

8. *Parat* *ex Gallia* — *Cic.*, *Pro Quinctio*, 6, 24.

9. C'est tout ce monde que *Caeser* appelle (*Pro F.*, 1, 3, *numerus civium Romanorum atque hominum honestissimorum* 'les non-Romains'; cf. 3, 5.

Et si le gouverneur laissait faire, la curée commençait¹.

Or, non seulement il laissait faire, mais, presque toujours, il mettait son pouvoir à la disposition de ces hommes, c'est-à-dire qu'il le leur vendait pour une part dans les bénéfices. Confiscations de biens ou destructions de villes², exécutions sommaires³, impôts arbitraires⁴, extorsions d'argent⁵, dénis de justice⁶, les provinciaux étaient alors menacés dans leurs vies et leurs biens, et ils couraient chaque jour les mêmes dangers qu'à un soir de défaite. — Il est vrai qu'ils pouvaient se choisir à Rome un patron ou un défenseur⁷ et, par son intermédiaire, accuser leur préteur de prévarication ou de rapine⁸. Mais les tribunaux étaient indulgents pour les méfaits de ce genre : tous les juges n'avaient pas la conscience nette⁹. D'ailleurs, quand il s'agissait de la Gaule, les gouverneurs et leurs avocats rappelaient aussitôt que c'était pays de Barbares et de Celtes, et que les Romains avaient toujours à venger la bataille de l'Alia, l'assaut du Capitole et le pillage de Delphes¹⁰. Avec de tels arguments, l'impunité était assurée aux pires exactions, les plus violents des proconsuls étaient les plus dignes du nom romain, et les Gaulois risquaient de devenir les ennemis éternels, pour lesquels le souverain n'abdique jamais le droit du vainqueur¹¹. Le sort de la Gaule allait donc dépendre des hommes que le peuple et le sénat¹² lui donneraient pour maîtres.

1. Voyez, p. 120, n. 4, le rôle de P. Clodius en Gaule.

2. *Cic., Pro F.*, 2, 2, 8, 16. La mention des villes supprimées *in bello sublat*, 2, 2, est particulièrement intéressante : peut-être Toulouse (cf. p. 64 65).

3. *Supplicium injustum* Sall., *Gal.*, 49, 20, *injustum* Cicéron, *De orat.*, 20, 67.

4. *Cic., Pro F.*, fr. 3, 4 et 8, 2, 3; 5, 9 et 10, 4, 7 et 8, cf. p. 99, n. 3 et 4, p. 112.

5. *Cic., De orat.*, II, 66, 263 (en Transalpine ?); cf. p. 112 et 120.

6. *Cic., Pro F.*, 4, 7.

7. Ces patrons sont d'ordinaire des *Domiti* ou des *Fabri*, cf. p. 38, n. 1, p. 61, n. 4, p. 119, n. 4, p. 121, n. 3.

8. Procès de Fonteius en 63 (p. 110); démarches des Allobroges en 63 (p. 121); procès de Silanus après 105 (p. 61, n. 4); de Pison en 63 (p. 120, n. 3); peut-être le procès de Cépion après 106 (p. 63).

9. Cf. Belot, *Histoire des chevaliers romains*, II, p. 293 et suiv.

10. *Cic., Pro F.*, 10, 20.

11. *Pro F.*, 1, 2; 2, 3, 4 et 5; 3, 5 et 7, 10, 22; 14, 23; 12, 26.

12. Cf. Willems, *Le Sénat romain*, II, p. 362 et suiv.

II. — LE GOUVERNEMENT DE LA GAULE AU TEMPS DE MARIUS ET DE SYLLA¹

Ceux qu'elle eut après Marius nous sont à peu près inconnus². Nous ignorons presque tout des commencements de la Gaule romaine, de ces années les plus critiques de sa vie, celles où se dessinent chez les maîtres les règles générales d'une politique et chez les sujets les premières habitudes du régime de l'obéissance.

A de certains indices, on dirait que Rome veut se montrer libérale envers les vaincus et les amener peu à peu à la jouissance des droits souverains : des chefs helviens, en 83, reçurent le titre de citoyen romain³. Mais d'autres détails révèlent que toutes les peuplades n'ont point renoncé à l'espoir de l'indépendance : les Salyens se révoltent vers 90⁴, d'autres en 83⁵. Comme les uns et les autres de ces faits peuvent être des exceptions, j'hésite à en rien conclure.

1 Zumpt, *St. R.*, p. 26 et suiv. ; Herzog, p. 64 et suiv. ; Desjardins, II, p. 329 et suiv. ; Lebezeu, p. 9 et suiv.

2 Voir ceux dont nous connaissons les noms : Cerdus ? vers 90 n. 4, Valerius Flaccus en 83 n. 50, Caton en 78¹ p. 99, n. 4, Lepidus en 77 p. 98 n. 20, Manius en 77² p. 107, Fontius en 56-74 p. 111 et suiv., Calpurnius Pison en 67-65 p. 123, n. 30, Murena en 64-63 p. 120, n. 4 et 50, Pomponius en 62-61 p. 121 4, Cerdus Metellus en 60-59 p. 165, n. 8. César à partir de 59 p. 166 et suiv.

3 César, *De b. G.*, I, 47, 4. VII, 65, 2 et n. 50. Vers le même temps, le Marcellus Trébon est fait citoyen par Sylla (*Ann. Bérn.*, 22, 46). Il est probable que cet octroi, par le gouvernement du titre, le citoyen romain (notre de plus en plus fréquent depuis Marius) est la conséquence de services rendus à la guerre, cf. Mommsen, *Staatsrecht*, III, p. 135, *Abtheilung des Commencement arch. romaine de Rome*, 1900, p. 189 et suiv.

4 Tit-Live, *Ep.*, 73, 6. *Claudius* (not. *Antiqu. ex libris Transalpina Saluvica relict. lat. et grec.*) cf. p. 125, n. 6.

5 Granius Licinianus, p. 31, Flourens. Valerius Flaccus et Catilina et Gallus *desjardins* en 80. Il s'agit de G. Valerius Flaccus, qui fut converti et qu'on avait été captif en 85 (*Ann. G.*, 6, 24 et 7, 28, César, *De b. G.*, I, 47, 4, Herzog p. 85) conduit d'un passage du *Po* à *Cometis* 7, 25, qui il partit avant septembre 81, pour se battre les Catilinae. — Il n'est pas impossible, comme l'a supposé Mommsen II, p. 312, que ce soulèvement soit la conséquence du passage de Sertorius en ou près ce passage en 83, cf. p. 164. Il me paraît plus probable qu'il lui est antérieur, et que Sertorius, loin de favoriser la révolte des indigènes, eut plutôt à les contenir, cf. p. 161, n. 4, et même à l'empêcher (*ed. Bernian, Zürich, 1868*). Et Sertorius en 83 *mandavit ut et transiret in Gallia Transalpina camparet*. La campagne de Flaccus se rapporte au même ordre de

Après tout, durant ces vingt ans (100-78), les révolutions furent trop fréquentes à Rome pour qu'on pût élaborer un plan suivi à l'égard des provinces. Marius, en l'an 100, fut pendant quelques semaines une manière de roi, grâce au prestige de ses victoires et à l'appui du peuple et des chevaliers. Puis, durant dix ans, les grands l'emportèrent, soutenus par la fortune continue de Sylla. Le parti populaire prit sa revanche après le départ de celui-ci pour la guerre de Mithridate (87), et, jusqu'à son retour, il gouverna l'Occident sans opposition. Quand Sylla revint, ce fut la conquête à main armée de l'Italie et de Rome, faite par le proconsul au profit de l'aristocratie (83-78).

A chaque changement de régime, la Province voyait arriver de nouveaux chefs, et les acceptait passivement. Ils ne restaient pas assez longtemps pour se faire craindre ou pour se faire aimer. Leur situation était trop précaire pour qu'ils se compromissent par un excès de violences ou par des résolutions généreuses. Et c'est sans doute à cause de cela que les gouverneurs ne se sont signalés ni par leurs crimes ni par leurs bienfaits, et que la Gaule a si peu fait parler d'elle. Au temps des batailles entre Marius et Sylla, toutes les énergies se dépensaient à Rome et en Italie : les provinces de l'Occident se bornaient à suivre les mouvements qui venaient de la capitale.

Mais, Sylla étant dictateur, elles entrèrent subitement en scène.

III. — SERTORIUS.

En 80, il y a un demi-siècle, depuis Tibérius Gracchus, que dure la lutte des partis. Les deux dernières crises, celles des revanches de Marius et de Sylla, ont provoqué les plus ignobles scènes qui puissent déshonorer une nation. Tout sentiment de

¹ Entre autres : von Bismarck, *Historische Studien*, etc., *Wiener Studien*, XIII, 1891; Stahl, *De bello Sertorianum*, Erlangen, 1897.

dignité et d'humanité avait disparu de Rome. Le Capitole, symbole de son empire, fut détruit dans un incendie (83). Les vaincus avaient le droit de ne plus respecter un tel peuple.

Tour à tour, les sujets de ce peuple et les victimes du sénat exigeaient et obtenaient de nouveaux avantages. Tibérius donna une part des terres aux misérables, et Caius une part de l'autorité aux chevaliers; les affranchis luttèrent pour renverser les barrières qui limitaient leurs pouvoirs d'électeurs¹; les Italiens entrèrent dans la cité, et même les Gaulois de la Cisalpine, Insubres et Cénomans, furent admis au nom latin (89)². L'idée d'une égalité de droits et de titres entre vaincus et Romains se propageait en Occident³. La province était amenée à moins craindre ses maîtres, et à leur réclamer ou son ancienne liberté ou une condition meilleure.

Or, vers ce même temps, deux Romains de haut mérite, Sertorius et Pompée, s'inquiétèrent de la province autant que de Rome et de l'Italie. Ils comprurent quelles réserves de forces renfermait le monde barbare de l'Occident, et ils tentèrent, pour s'emparer du pouvoir, de l'attacher à leur fortune. Ces hommes n'appartenant pas au même parti, ils se combattirent sur les champs de bataille, ils n'avaient pas le même degré d'intelligence ni la même valeur morale. Mais ils ont travaillé à une œuvre semblable.

Sertorius apparut le premier. C'était un des chefs du parti équestre, que la victoire de Sylla chassa de l'Italie. Il passa les Alpes malgré l'hiver, traversa la Gaule (82?)⁴, gagna l'Espagne, en fut expulsé⁵, y revint, et, grâce à l'appui des Lusitains (80),

1. Depuis 89, Tit.-Live, *Ep.*, 77, et Mommsen, *Staatsrecht*, III, p. 439 et suiv.

2. *Les Triumvirs du parti de Pompée*, *Assemblées Provinciales*, p. 3, Kœnigling.

3. Voyez les concessions du droit de cité, p. 162.

4. Il ne semble avoir rencontré d'autre difficulté que l'obligation de payer tribut aux Barbares, les montagnards Alpes latiniens? pour assurer le passage (Plut., *Sert.*, 6). — Sur la date, en dernier lieu, Brial, p. 35-36, et p. 102, n. 3.

5. Sylla envoya contre lui sans doute par la Gaule (en 82 ou 81?), L. Antonius, proconsul en Espagne. Antonius dut camper longtemps au pied des Pyrénées à Elne? avant de pouvoir les forcer (Plut., *Sert.*, 7).

s'y tailla une façon d'empire¹, la création la plus originale qu'ait jamais entreprise un général du peuple romain.

Le nouveau maître de l'Espagne n'entendait pas la détacher des provinces : il la gouvernait pour le compte de son parti, mais au nom de Rome ; il avait près de lui un sénat, des chefs de corps, des officiers, tous Romains d'origine². Il n'admit jamais les Barbares au partage de la souveraineté³. Mais en même temps, il leur commandait, non pas à la romaine, mais, pour ainsi dire, à l'espagnole. On sait quelle force avait, chez les indigènes de l'Occident, le lien sacré qui unissait l'homme à l'homme, cette religion militaire qui rapprochait les compagnons et le chef pour une éternelle amitié⁴. Sertorius accepta cette nature d'obéissance, et il se fit des guerriers espagnols, Lusitans ou autres, autant de fideles et de « dévoués »⁵. Il leur parlait comme une sorte de prophète : Diane, disait-il, lui envoyait sa biche pour l'inspiter⁶, et sous ce nom latin de Diane, il invoquait sans doute cette grande Mère des forêts, des terres et des hommes que les Barbares adoraient par-dessus tous les dieux⁷. Chez ces peuples toujours prêts à diviniser leurs chefs, Sertorius suscitait un enthousiasme sacré⁸ : l'Espagne revenait au temps de Viriathe le Lusitan, où elle faillit être, comme la Gaule de Luern, un seul empire commandé par un roi divin⁹. — Mais Viriathe n'avait songé qu'à une royauté nationale, Sertorius voulut la fusion complète, droits et coutumes, du Latin et du Barbare. Aux chefs, il donnait l'habitude de la discipline et des armes savantes¹⁰ ; à leurs fils, il faisait enseigner la

1. Plut., *Sert.*, 10 et 11.

2. Plut., *Sert.*, 25, Appien, *Iberica*, 101.

3. Cf. Plut., *Sert.*, 22-23.

4. T. II, p. 78.

5. *Sert.*, 14.

6. *Sert.*, 11.

7. Cf. T. I, p. 142-3, 146, T. II, p. 123.

8. Pl., *Sert.*, 12 : *ὅσῳ τῷ ἀδελφῷ ἔσται ὁμοῦς* ; *Id.*, 20.

9. Cf. Flus-Lave, *Ép.*, 52 et 54 ; Appien, *Iberica*, 61 et suiv.

10. *Sert.*, 14 ; cf. p. 304, 307-8.

langue et les lettres romaines et grecques, et il les réunit en école dans la ville de Huesca, sous la direction de maîtres qu'il paya et surveilla lui-même¹. Huesca était une vieille et grande cité, la métropole célèbre de l'Espagne du nord, une des capitales du nom ibérique² : sous la domination de Sertorius, elle retrouvait sa gloire d'autrefois, embellie par la vie romaine.

Cette politique libérale était indiquée sans doute par les circonstances : proscrit en Italie, Sertorius ne pouvait se créer des ressources en province qu'en s'adressant à la bonne volonté des indigènes³. Mais je crois qu'en toute circonstance il eût agi de la même manière. C'était un homme d'une intelligence très souple et très ouverte, d'un esprit politique fort clairvoyant, et, ce qui fut si rare chez les Romains, d'une nature conciliante et affectueuse, presque sentimentale, accessible aux émotions les plus douces du cœur humain⁴. Et sa bonté, autant que sa raison, l'amena, dès le début, à parler aux Barbares en homme et en ami.

Ce n'était pas un inconnu pour les Gaulois. Il avait vécu et servi quatre ans dans leur pays, lors des campagnes contre les Cimbres et les Teutons (105-102)⁵ : il avait appris la langue celtique, ce qui lui permit de rendre les plus grands services à l'armée de Marius⁶. On n'ignorait pas, en Occident, son habileté, sa droiture et sa bienveillance. Quand Rome avait eu à réprimer la révolte des alliés italiens, Sertorius, questeur en Cisalpine (90), fit appel aux hommes de sa province, et il réussit à leur faire prendre les armes en faveur du sénat⁷. Maintenant qu'il le combat, il aura moins de peine encore à assembler des Gaulois autour de lui.

1. *Sert.*, 14.

2. *Héroïque grecque*, *S.*, 14. Cf. t. I, p. 258, n. 3, p. 280, n. 2.

3. *Cl. Plut.*, *S.*, 22.

4. *Plut.*, *S.*, 10, 11, 22.

5. *P.*, 74, p. 68, n. 4.

6. *P.*, 74.

7. *Plut.*, *Sert.*, 4.

Aussi, le bruit de ses victoires émut tous les Barbares de l'Occident. Des Pyrénées jusqu'aux Alpes, des mouvements se produisirent au delà et en deçà de la frontière romaine¹. Les Aquitains des Pyrénées et de la Gascogne prirent les armes, tandis que leurs voisins d'Espagne, Vascons et Cantabres, accouraient près de Sertorius². En Languedoc, les Volques guettaient l'occasion de surprendre Narbonne³; entre le Rhône et les Alpes, les Voconces s'insurgèrent⁴, les Allôbroges et d'autres étaient prêts à faire comme eux⁵, et les tribus des montagnes fermaient les passages⁶.

Les proconsuls qui gouvernaient la Gaule Transalpine pour le compte du sénat, luttèrent afin d'enrayer le mal. Des combats furent livrés, dont ils sortirent d'abord vainqueurs. L'un d'eux, Lucius Manlius⁷, se crut même assez fort pour passer en Espagne, et venir au secours des généraux qui tenaient tête à Sertorius. Mais il fut alors battu, rejeté au delà des Pyrénées du côté de la Gascogne (par le col du Somport?). C'était la première fois qu'une troupe romaine pénétrait chez les Aquitains. Manlius fut obligé de traverser leur pays pour regagner Toulouse ou Narbonne⁸; il fut assailli par les indigènes, l'armée se vit dépouiller de ses bagages, et le proconsul revint en Gaule deux fois vaincu (77?)⁹.

1. P. lus, n. 8, p. 110, n. 2.

2. César, *De b. G.*, III, 23, 3-5; 26, 6; et ici, n. 9.

3. Cæ., *Pro Fl.*, 2, 4; 16, 36 (*obidione hostium*).

4. *Ibid.*, 5, 10.

5. Cela semble bien résulter du *Pro Fl.*, 1, 2, où il est question de plusieurs peuples.

6. Cf. p. 108, n. 8, p. 110, n. 2 et 4.

7. Textes note 9. Il est dit proconsul, mais sans avoir été consul (cf. p. 94, n. 3).

8. So, comme il semble d'après César, il a eu surtout affaire avec les Sotiates de Sos (III, 21, 1; ici, p. 303). Manlius a dû chercher à gagner Toulouse par la route d'Oléron, Aire, Sos et Agen; mais tout cela est bien hypothétique.

9. Sur sa campagne d'Espagne : Tit-Live, *Ep.*, 90; Orose, V, 23, 4 (var. *Manlius*); Plut., *Sert.*, 12 (*Αἰζών, εὐρί*) : il résulte bien de ces textes que sa défaite fut la cause de l'envoi de Pompe. Sur sa défaite en Gaule : César, *De b. G.*, III, 20, 1. *In his locis Aquitania*, cf. n. 8... *ubi paucis ante annis L. Valerius Proconinus legatus, exercitu pulso, interfectus esset* (impossible à dater, mais peut-être

Il était dès lors à craindre qu'une insurrection générale n'éclatât. Et si le Languedoc et la Provence faisaient défection, les routes de terre seraient coupées entre l'Italie et l'Espagne¹. Déjà, les routes de mer étaient menacées par les pirates : Sertorius s'entendit avec eux, et établit un poste sur le cap de La Nao, à Denia, d'où il put surveiller les eaux des Baléares². L'Occident, terres et rivages, se groupait peu à peu sous ses ordres pour une nouvelle existence³.

IV. — LE PASSAGE DE POMPEE EN GAULE

L'arrivée de Pompée changea le cours des choses. Il ne valait assurément pas Sertorius, ni comme chef d'armée ni comme conducteur de peuples. Mais un bonheur insolent accompagnait ses entreprises. Et ce fut lui qui rétablit par tout l'Occident le pouvoir du sénat et l'unité de l'Empire romain⁴.

Le sénat lui avait donné, presque contraint et forcé, le titre de proconsul, le gouvernement de l'Espagne citerieure⁵, et peut-être une autorité souveraine sur la Gaule au delà des montagnes⁶. En quarante jours son armée fut prête⁷, et Pompée se mit en marche vers les routes des Alpes.

Une légende se forma bientôt sur le passage des Alpes par le jeune général. On parla de chemins nouveaux qu'il avait découverts, de périls sans nombre, de luttes sanglantes contre les montagnards, et il fut comparé à Hannibal⁸. Il faut sans

contemporain de la guerre de Sertorius, atque unde L. Manlius, cum M. C. C. pro consul impedimentis amissis, profugisset. — Hertzog, p. 65; et La Crogue, p. 16; placent le proconsulat de Manlius en 77; Stahl, p. 40; préfère 78.

¹ Cf. le texte de Pompée cit. n. 8.

² Strabon, III, 4, 67 sur ce cap, l. i, p. 402.

³ Cf. Cic., *Pro lege Manilia*, 4, 9-10.

⁴ Voyez le *Pro lege Manilia* de Cicéron, 4, 10.

⁵ Il était *procurator*; Tit-Live, *Ep.*, 31; Plutarque, *Pompée*, 17; Valère-Maxime, VIII, 13, 8; Cicéron, *Pro lege Manilia*, 21, 62; *Philippiques*, XI, 8, 18.

⁶ Cf., dans le *Pro Fontem*, 2, 4, le *ex decreto Pompei*.

⁷ Salluste, *Epit. Pompei*, 4. *Hist.*, II, 98, Maitzenbrecher).

⁸ Les textes sur le passage des Alpes par Pompée sont, outre ceux de la n. 2 de

doute en rabattre. Ambitieux et vaniteux, Pompée encourageait volontiers les légendes qui se forment au profit d'un chef, il savait qu'elles font la moitié de la gloire, et c'est peut-être lui qui, dans un rapport au sénat, a rappelé le premier le nom d'Hannibal¹. Cependant, sans avoir l'éclat héroïque de l'aventure carthaginoise, la marche du proconsul fut bien conduite, et ne manqua ni de dangers ni de profits².

La route ordinaire des marchands et des armées était par le littoral ou par les deux seuils qui partaient de Suse, le col du Genis et le col du Genève³. Pompée chercha un chemin nouveau, et le trouva, je crois, le long de la Doire Baltée et au Petit Saint-Bernard⁴. En passant par là, il montrait les légions aux indigènes du val d'Aoste, les Salasses, dont les pilleries étaient la terreur des trafiquants et des colons de la plaine⁵; puis, il arrivait chez les Allobroges, alors en pleine effervescence, et, d'une frontière à l'autre de leur vaste pays, de Montmélian à Vienne, il leur faisait sentir le poids des légions. Cette route avait, sur les autres, l'avantage de conduire au cœur de la

pap. 110, Salaisse; Epist. de Pompee, I. Hist. II, p. 98, Maurinchescher; Hohen-
en-gemünd; Hist. d'Appien et d'Apollonius le grand, par un siecle d'un pap.
Hohen en-gemünd; Apollonius le grand; Appien, c. I, l. 100 ff., extra; Voss, ad
c. 100, ad c. 100; Appianus, c. 100, ad c. 100; Pappus, c. 100, ad c. 100;
quod Servius, cf. C. A. 13, p. 384, Tiber. Plant. depozit. Lique la route d'Hamm
bas, étant venue tel, monter sur le mont du Saint. L. I p. 169 n. 4. 2 que la
route de la vallée d'Aoste et du Petit Saint Bernard était la plus septentrionale
vers la Tran alpine partant la plus utile à l'Empire romain, comme le prouve la
construction ultérieure de la grande route de Milan à Avance et Lyon. 3 que le
chemin était en effet nouveau pour les marchands, habités le bonnet daté
la carte. L. I p. 46, n. 9, p. 109. 4 qu'Appien n'aient pas pu se aux sources
de l'Italie au Pompage était passé plus bas que le venait, 5 que c'est surtout sur
cette route que se trouvaient les nations. Riquesses, Salassies par exemple,
climats à croire que Pompee est morte par la vallée d'Aoste et le Petit Saint-
Bernard. L'exposition de Pompee a qui servir en partie à rebouter les Salassies,
mal contenues par la fondation d'Ivrea. L. I p. 58, n. 2, Strabon, IV, 6, 7, 8.
cf. Mommsen, Roma, t. III, p. 29, Gerzoi, Stahl, p. 36-60 colles et les livres
cités. L. I p. 431 f.

1. Paper film, made to

2 p. 1000, et 3. p. 1001, et 2.

1. Cf. *id.*, p. 46 et suiv., p. 402, 438 et 441, p. 447 et suiv., p. 522.

1944. 1945. 1946. 1947. 1948. 1949. 1950. 1951. 1952. 1953. 1954. 1955. 1956. 1957. 1958. 1959. 1960. 1961. 1962. 1963. 1964. 1965. 1966. 1967. 1968. 1969. 1970. 1971. 1972. 1973. 1974. 1975. 1976. 1977. 1978. 1979. 1980. 1981. 1982. 1983. 1984. 1985. 1986. 1987. 1988. 1989. 1990. 1991. 1992. 1993. 1994. 1995. 1996. 1997. 1998. 1999. 2000. 2001. 2002. 2003. 2004. 2005. 2006. 2007. 2008. 2009. 2010. 2011. 2012. 2013. 2014. 2015. 2016. 2017. 2018. 2019. 2020. 2021. 2022. 2023. 2024. 2025. 2026. 2027. 2028. 2029. 2030. 2031. 2032. 2033. 2034. 2035. 2036. 2037. 2038. 2039. 2040. 2041. 2042. 2043. 2044. 2045. 2046. 2047. 2048. 2049. 2050. 2051. 2052. 2053. 2054. 2055. 2056. 2057. 2058. 2059. 2060. 2061. 2062. 2063. 2064. 2065. 2066. 2067. 2068. 2069. 2070. 2071. 2072. 2073. 2074. 2075. 2076. 2077. 2078. 2079. 2080. 2081. 2082. 2083. 2084. 2085. 2086. 2087. 2088. 2089. 2090. 2091. 2092. 2093. 2094. 2095. 2096. 2097. 2098. 2099. 2100. 2101. 2102. 2103. 2104. 2105. 2106. 2107. 2108. 2109. 2110. 2111. 2112. 2113. 2114. 2115. 2116. 2117. 2118. 2119. 2120. 2121. 2122. 2123. 2124. 2125. 2126. 2127. 2128. 2129. 2130. 2131. 2132. 2133. 2134. 2135. 2136. 2137. 2138. 2139. 2140. 2141. 2142. 2143. 2144. 2145. 2146. 2147. 2148. 2149. 2150. 2151. 2152. 2153. 2154. 2155. 2156. 2157. 2158. 2159. 2160. 2161. 2162. 2163. 2164. 2165. 2166. 2167. 2168. 2169. 2170. 2171. 2172. 2173. 2174. 2175. 2176. 2177. 2178. 2179. 2180. 2181. 2182. 2183. 2184. 2185. 2186. 2187. 2188. 2189. 2190. 2191. 2192. 2193. 2194. 2195. 2196. 2197. 2198. 2199. 2200. 2201. 2202. 2203. 2204. 2205. 2206. 2207. 2208. 2209. 2210. 2211. 2212. 2213. 2214. 2215. 2216. 2217. 2218. 2219. 2220. 2221. 2222. 2223. 2224. 2225. 2226. 2227. 2228. 2229. 2230. 2231. 2232. 2233. 2234. 2235. 2236. 2237. 2238. 2239. 2240. 2241. 2242. 2243. 2244. 2245. 2246. 2247. 2248. 2249. 2250. 2251. 2252. 2253. 2254. 2255. 2256. 2257. 2258. 2259. 2260. 2261. 2262. 2263. 2264. 2265. 2266. 2267. 2268. 2269. 2270. 2271. 2272. 2273. 2274. 2275. 2276. 2277. 2278. 2279. 2280. 2281. 2282. 2283. 2284. 2285. 2286. 2287. 2288. 2289. 2290. 2291. 2292. 2293. 2294. 2295. 2296. 2297. 2298. 2299. 2300. 2301. 2302. 2303. 2304. 2305. 2306. 2307. 2308. 2309. 2310. 2311. 2312. 2313. 2314. 2315. 2316. 2317. 2318. 2319. 2320. 2321. 2322. 2323. 2324. 2325. 2326. 2327. 2328. 2329. 2330. 2331. 2332. 2333. 2334. 2335. 2336. 2337. 2338. 2339. 2340. 2341. 2342. 2343. 2344. 2345. 2346. 2347. 2348. 2349. 2350. 2351. 2352. 2353. 2354. 2355. 2356. 2357. 2358. 2359. 2360. 2361. 2362. 2363. 2364. 2365. 2366. 2367. 2368. 2369. 2370. 2371. 2372. 2373. 2374. 2375. 2376. 2377. 2378. 2379. 2380. 2381. 2382. 2383. 2384. 2385. 2386. 2387. 2388. 2389. 2390. 2391. 2392. 2393. 2394. 2395. 2396. 2397. 2398. 2399. 2400. 2401. 2402. 2403. 2404. 2405. 2406. 2407. 2408. 2409. 2410. 2411. 2412. 2413. 2414. 2415. 2416. 2417. 2418. 2419. 2420. 2421. 2422. 2423. 2424. 2425. 2426. 2427. 2428. 2429. 2430. 2431. 2432. 2433. 2434. 2435. 2436. 2437. 2438. 2439. 2440. 2441. 2442. 2443. 2444. 2445. 2446. 2447. 2448. 2449. 2450. 2451. 2452. 2453. 2454. 2455. 2456. 2457. 2458. 2459. 2460. 2461. 2462. 2463. 2464. 2465. 2466. 2467. 2468. 2469. 2470. 2471. 2472. 2473. 2474. 2475. 2476. 2477. 2478. 2479. 2480. 2481. 2482. 2483. 2484. 2485. 2486. 2487. 2488. 2489. 2490. 2491. 2492. 2493. 2494. 2495. 2496. 2497. 2498. 2499. 2500. 2501. 2502. 2503. 2504. 2505. 2506. 2507. 2508. 2509. 2510. 2511. 2512. 2513. 2514. 2515. 2516. 2517. 2518. 2519. 2520. 2521. 2522. 2523. 2524. 2525. 2526. 2527. 2528. 2529. 2530. 2531. 2532. 2533. 2534. 2535. 2536. 2537. 2538. 2539. 2540. 2541. 2542. 2543. 2544. 2545. 2546. 2547. 2548. 2549. 2550. 2551. 2552. 2553. 2554. 2555. 2556. 2557. 2558. 2559. 2560. 2561. 2562. 2563. 2564. 2565. 2566. 2567. 2568. 2569. 2570. 2571. 2572. 2573. 2574. 2575. 2576. 2577. 2578. 2579. 2580. 2581. 2582. 2583. 2584. 2585. 2586. 2587. 2588. 2589. 2590. 2591. 2592. 2593. 2594. 2595. 2596. 2597. 2598. 2599. 2600. 2601. 2602. 2603. 2604. 2605. 2606. 2607. 2608. 2609. 2610. 2611. 2612. 2613. 2614. 2615. 2616. 2617. 2618. 2619. 2620. 2621. 2622. 2623. 2624. 2625. 26

5. P. 104 2-й стр. 4.

Gaule : elle était essentielle pour assurer au delà des Alpes la domination militaire de Rome. Et c'est ce que Pompée fit justement remarquer au sénat¹.

En route, il ne cessa de livrer bataille. On rapporta qu'il n'arriva sur les bords du Rhône qu'à travers les monceaux des corps abattus par les légions. Il y eut là, j'imagine, une de ces exagérations dont se firent dès lors coutumiers les clients intéressés de Pompée. Mais on peut croire qu'il rencontra de fortes résistances, et qu'il en triompha².

Les Allobroges domptés, il restait à réprimer les Voconces et les Volques. Mais Sertorius gagnait du terrain en Espagne : Pompée laissa au gouverneur de la Gaule Transalpine le soin d'achever son œuvre. Il avait assez fait pour se vanter d'avoir rendu la Gaule au sénat³, et, après cette triomphale apparition, il descendit en Espagne par le col du Pertus (77?)⁴.

V. — LE GOUVERNEMENT DE FONTEIUS EN GAULE

Le nouveau gouverneur de la Gaule, Manius Fonteius⁵, était un préteur à l'ancienne manière sénatoriale, violent et cupide,

1. P. 105, n. 8.

2. Les Anciens ont toujours attaché une grande importance à la campagne de Pompée en Gaule. *Cic.*, *Pro lege Manilia*, II, 30 : *Gallia, per quam transibamus, intra in Hispaniam, iter Galliarum interueniens, prefortem est*. Lucain, VIII, 400 : *Alpinus bellus*; Sall., *Ep. Pompée* 3. *Recepit Galliam*; *Cic.*, *ib.*, 10, 24 : *Transalpina bellum*; Plin., III, 18 : *1000, LXXI oppida ab Agubas et finis Hispanie ultiorum in Britanniam ab se cedata*, portait le triomphe des *Pyrenæ* (p. 110, n. 1).

3. Note 2. — Il y a dans les fragments de Salluste (II, 22, Maurenbrecher) un texte énigmatique : *Narbonæ per concilium Galliarum, domo in a capelo Maurenbrecher* que Pompee a fixée à Narbonne en 77-6 et s'a convoqué l'assemblée des chefs gaulois (peut-être en 74-3, p. 112, n. 3). Il est possible qu'il s'agisse de Fonteius ou de toute autre chose.

4. Il s'est, semble-t-il, des combats dans la région du Pertus. Sall., *Ep. P.*, 3 : *Recepit. Pyrenæum, Lacetanum, Indiques sunt ces peuples*, cf. I, 1, p. 280, n. 2, p. 230.

5. Ce qui suit, uniquement d'après le plaidoyer de *Cicéron*, *Pro Fonteio* (p. 118-120), Voyez, en dernier lieu, l'édition de C. F. W. Muller, Leipzig, 1863 (cf. *adnot.*, p. v-xix), les fragments publiés, avec commentaire, par Niebuhr, 1820, et Schneider, *Quæstiones in Ciceronis pro M. Fonteio orationem capitæ quintum*, 1876 (thèse de Leipzig).

6. Les manuscrits de *Cicéron* donnent M.; Willemo (Le Sénat, I, p. 432), après bien d'autres, corrige en M' (Manius) et croit qu'il s'agit d'un *Fontem Capito* et du M' Fonteius C. f., questeur monétaire en 78.

plein de mépris pour le Barbare, décidé à faire craindre le nom de Rome par tous les moyens et à réaliser une sérieuse fortune le plus vite possible : pendant les trois années de son règne (76-74?)¹, la Province fut livrée à une sorte de pillage légal.

Mais il faut dire, à sa décharge, que le temps n'était pas à la modération. Sans la peur d'un maître impitoyable, la Gaule pouvait échapper à Rome, et de son obéissance dépendait le sort des armées d'Espagne². D'ailleurs, elle venait par sa révolte de fournir au vainqueur le prétexte d'user de tous ses droits. Pontéius, pour se justifier de ses violences, n'avait qu'à invoquer les circonstances³.

Il eut d'abord à faire campagne contre les Voconces⁴ et contre les Volques, auxquels il imposa le respect de Narbonne⁵. — Après la défaite, le châtimement. Pompée avait, ce semble, décrété lui-même les peines publiques qui seraient infligées aux cités coupables⁶, le sénat les sanctionna ou en ajouta d'autres⁷, et Pontéius les appliqua avec la dernière rigueur⁸. Les Volques perdirent une partie de leur territoire⁹; d'autres se virent

1. Pontéius gouverna la Gaule pendant trois ans (10, 22); l'une de ces années, Pompée y hiverna (3, 6), et l'on sait par Tit-Live que ce fut en 74-73 (*Ep.*, 93). En quelle année se passa le reste du gouvernement de Pontéius? Je crois qu'il s'agit de très peu le passage de Pompée (75-76), vu que Pontéius eut encore de nombreuses guerres à soutenir (2, 2 et 3) et qu'il dut procéder *ex decreto Pompei* (2, 4), c'est-à-dire exécuter des mesures ordonnées par Pompée lors de son passage; et il est également probable que les enroulements de l'armée d'Espagne (*Pro Fl.*, 2, 3) sont ceux que Metellus reçut de Gaule en 76-5 (*Sall.*, *Ep.*, *P.*, 9). Dans le même sens, Herzog, p. 66, Stahl, p. 611 — Coste — Niebuhr, p. 435 (en 75-73), Willems (l. p. 432), Zumpt, p. 6 (en 73-71), Schneider (p. 18 et suiv.), celui-ci appuyant sur le fait que Ciceron ne parle pas de l'hivernage en Gaule de Metellus en 75-74 (cf. p. 112, n. 3).

2. Cf. p. 107-108.

3. *Quoniam M. Pontius ferrum ac manus contulerunt*, 1, 2; 2, 3; 3, 4.

4. *Pro Fl.*, 3, 10.

5. *Pro Fl.*, 2, 4. Peut-être aussi contre les Helviens (cf. n. 6 et p. 123, n. 6).

6. *Pro Fl.*, 2, 4. Il s'agit sans doute des terres des Helviens et des Volques Arécomiques attribuées aux Marseillais (*César.*, *De b. c.*, I, 35, 4) : ce n'est pas, évidemment, l'ensemble du territoire, mais quelques domaines publics cédés aux cités (cf. *César.*, *De b. c.*, III, 50, 2, *ibid.* p. 123, n. 6).

7. *Pro Fl.*, 1, 2; 2, 3.

8. *Id.*, 1, 2; 2, 3 et 4.

9. Note 8.

imposer des charges nouvelles, tributs ou corvées, fournitures de vivres ou d'hommes¹. Partout, les officiers du préteur visitaient les nations, s'établissaient chez elles, dirigeant l'exécution des ordres².

Fontéius sauvegarda les intérêts du peuple romain avec une âpre énergie. De Gaule, il expédiait des cavaliers et des fantassins indigènes aux armées de tout l'Empire³. Les légions d'Espagne recevaient de lui les blés nécessaires à leur subsistance⁴; l'hiver, la campagne finie, elles se retiraient parfois au nord des Pyrénées, et elles trouvaient un reconfort dans les riches plaines du Languedoc⁵. Le gouverneur veillait soigneusement à l'entretien de la voie Domitienne, du Pertus au Rhône, voie si utile, en ce moment, à l'unité de l'Empire⁶, et que parcouraient sans cesse les hommes et les équipages destinés aux troupes qui luttaient contre Sertorius.

C'était la Gaule qui payait tout⁷. Les routes étaient chargées au moyen de charrois et de corvées commandées aux indigènes⁸; le blé était réquisitionné dans leurs granges⁹. Pour avoir de l'argent, Fontéius imagina des taxes sur la denrée que les riches Gaulois recherchaient le plus et qu'ils achetaient le plus cher, les vins du Sud. A Toulouse, dans les marches de la campagne, au voisinage de la frontière, des bureaux de douane ou de peage furent installés sous la direction de fonctionnaires romains¹⁰.

Cela rapporta de gros bénéfices à Fontéius. Il s'entendit avec les percepteurs, vendit des exemptions de corvées, ferma les

1. *Pro F.*, 2, 3. *Ir.* 3, 8. *Salurns et Livares* 25.

2. *Pro F.*, 1, 2; 2, 3 et 4.

3. *Pro F.*, *Ir.* 1, 8. 2, 3.

4. *Pro F.*, *Ir.* 1, 8. 2, 3. sans doute en 76-75, cf. *Saluste, Epit. Pompei*, 9.

5. En 75-4 l'approvisionnement de Metellus en blé par *Phar. Scet.*, 70, et 74-3, malgré une année de disette. *Sal.*, *Ep. P.*, 9, en 74-3, de Pompée. *Luc. Luc.*, *lge.*, 93, malgré la continuation de la disette. *Sal.*, *Hist.*, *Ir.*, III, 40. *Mommsen* 289.

6. *Pro F.*, 3. 6. 4, 7 et 8. *Cl.*, p. 105.

7. *Pro F.*, *Ir.* 3, 4 et 8, 2, 3.

8. *Pro F.*, 3, 7 et 8.

9. *Pro F.*, *Ir.* 3, 8; 2, 3.

10. *Cl.*, p. 99, n. 4.

yeux sur les méfaits des entrepreneurs, et sans doute inscrivit indûment des terrains sur les décrets de confiscation¹. S'il ne pilla pas en brigand de grand chemin, comme Cépion, il s'enrichit en concussionnaire : ce qui lui permit d'acheter un beau domaine en Campanie, le rêve de tous les Romains².

Sous un tel chef, les hommes d'affaires eurent libre carrière. Guerres, pillages, tributs, expropriations, passages et séjours de soldats entraînaient les Gaulois à de terribles misères : ils ne purent vivre que d'emprunts. Alors, les usuriers d'Italie se trouvèrent à point nommé pour compléter leur ruine. Il ne se fit plus d'affaires, au delà des Alpes, sans l'intervention d'un banquier romain, de ses livres et de son courtage³. Et l'on sait à quel taux formidable s'élevait l'usure en ce temps-là⁴. Encore quelques années de cette vie, et toute propriété, argent ou terre, serait impossible aux indigènes.

Mais par là Fontéus se faisait bien voir des colons, des Italiens et des Grecs de Marseille. Et les officiers qui traversaient la Gaule pour rejoindre l'armée d'Espagne, félicitaient le gouverneur du bon ordre qui régnait⁵.

VI. — LA POLITIQUE DE POMPÉE EN OCCIDENT

Pompeï, en Espagne, ne l'emporta que grâce à sa bonne fortune. Son adversaire périt dans un complot, victime des Romains de son entourage, qui ne lui pardonnaient pas de respecter les provinciaux⁶. Après sa mort, le proconsul eut vite raison des troupes italiennes de Sertorius, épaves des

1. *Ipsæ F.*, 4, 7, 1, 1, 6, 2 et 2, 143.

2. Il acheta une maison à Naples en 68. *Cic.*, *Ad Att.*, 1, 6.

3. *Oppressum esse se ait. Galliasque, Vnde Gallias non esse Romanas quidquam opus sit, numerum in Gallia nullum nec et in Romanis esse soluit commiserat. Pro Fonteo*, 1, 1. Je ne serais pas et sûre que Fontéus ait décidé que certains contrats se feraient par écrit et suivant la loi romaine.

4. Cf. *De bonis et malis Antiquis*, II, p. 1236.

5. *Pro Fonteo*, 1, 4 et 5, 3, 6, 10, 22.

6. *Paul.*, *Sent.*, 25-6, *Pomp.*, 20, *Tit. Liv.*, 1 p., 90.

anciennes guerres civiles¹; les indigènes lui donnèrent un peu plus de mal, surtout les Vascons de Navarre, demeurés « fidèles aux cendres » du grand chef auquel ils s'étaient dévoués, et beaucoup voulurent le suivre jusque dans la tombe². Puis, tout rentra dans le silence et la soumission (71)³.

Alors, une attitude nouvelle se dessina chez l'*imperator* romain. Jusque-là, il s'était montré aux provinciaux comme un général ardent et rude, qui ne s'émouvait pas devant des cadavres d'ennemis⁴. Mais cette besogne de massacreur jurait avec ses vastes ambitions, sa nature accueillante, la bonté de son cœur, l'élégance suprême de son caractère et de sa vie⁵. Il eut, assurément, l'amour du premier rang avec la même force que pas un⁶, César excepté⁷; il le tempéra par un profond désir de n'être point mal jugé, un impérieux besoin de plaire à tous⁸. L'étroite tyrannie d'un Marius et d'un Sylla, n'exerçant le pouvoir qu'au profit de leurs appétits vulgaires et de leurs bandes de complices, prêts à tous les crimes et disposés à tous les vices, le sanglant despotisme de ces deux derniers chefs, produit à la fois des basses jalousies du prolétariat et des cupides égoïsmes de l'aristocratie, toutes ces passions viles ou cruelles répugnaient à l'âme délicate et à la vanité généreuse de Pompée⁹. Et cette conquête de l'Espagne, qui, sous la génération antérieure, eût amené des tueries et des vilenies sans fin, allait faire du vainqueur le protecteur naturel de la nation soumise¹⁰. Dans ses

1. Plut., *Sert.*, 27; Tite-Live., *Epi.*, 96.

2. *In fume nihil non experta Calagarris*, Florus, II, 10, III, 22, 9; Valère-Maxime, VII, 6, *ext.*, 3.

3. Plut., *Pompée*, 20.

4. Cf. p. 110, n. 2.

5. *Innocentia criminis, sanctitate præcipuus*, Velleius, II, 29; Cic., *Pro lege Manilia*, 23, 66 et suiv.; 43, 30 et suiv.

6. Velleius, II, 29.

7. Cf. p. 168.

8. Lucain, I, 131 et suiv.; Plut., *Pompée*, 4.

9. Voyez le très beau portrait de Velleius, II, 29, comparable à ceux de Lucain (l. 125 et suiv., IX, 190 et suiv.).

10. Surtout dans l'Espagne Citerieure; cf. p. 113, n. 9.

main, et pour la première fois depuis que le monde avait des maîtres latins, l'autorité souveraine sembla « une lumière descendue des cieux »¹.

Il pardonna d'abord à tous les Romains : ni les chevaliers ni les colons qui avaient suivi Sertorius ne furent inquiétés². La guerre finie, les indigènes n'eurent plus à souffrir. Pompée resta en Espagne le temps qu'il jugea nécessaire pour les apaiser³. Il parcourut la vallée de l'Èbre, réglant la condition des villes et des tribus⁴. Huesca garda son rang municipal⁵. A la descente du col de Roncevaux, il bâtit la « ville de Pompée », Pampelune, qui ne tarda pas à devenir la bourgade importante des Vascons de la Navarre⁶. Le nom de leur gouverneur, au lieu de rappeler des ruines, se fixait à des cités neuves. Le droit de bourgeoisie fut donné à des indigènes, qui entrèrent également dans la vie romaine sous le nom du proconsul, comme membres de la *gens Pompeia*⁷. Beaucoup de chefs et de nations rechercheront sa clientèle⁸. Même après avoir quitté l'Espagne pour toujours, Pompée y commandait par les droits du patronage⁹.

Ce n'était pas, sans doute, par pure sympathie envers les provinciaux que Pompée agissait ainsi. Il commençait par l'Espagne son ébauche d'un empire universel. Mais cette nouvelle manière de s'imposer à la province la tirait enfin de la misère et de la révolte ou elle se débattait dès l'origine¹⁰. Comme les

1. *Pompeium... de cælo delapsum*, Cic., *Pro L. M.*, 14, 41. Cf. note 10.

2. Plut., *Sert.*, 27; *Pompee*, 20.

3. Plut., *Pompee*, 21.

4. Cf. n. 9 et 6.

5. Cf. César, *De b. c.*, I, 60, 1.

6. *Πομπείου, ἢ τῶν Πομπηϊκῶν*, Strabon, III, 4, 10; les mss. ont plus haut *Πομπηϊκῶν*, qui rappelle de plus près *Pompeila* (cf. t. I, p. 263, n. 5).

7. D'après les *Pompeii* des inscriptions, *C. I. L.*, II, p. 1069-70 (suppl.).

8. Supposé d'après les textes de la n. 9.

9. César, *De b. c.*, I, 29, 3 (*Hispania electoribus magnis beneficiis Pompei donata*); I, 61, 3 : *Civitates... magnis affectis beneficiis eum diligebant*.

10. Cicéron demande l'envoi de Pompee en Orient pour y appliquer une politique semblable à celle qu'il a inaugurée en Espagne (*Pro lege Manilia*, 22, 65).

plébéiens de la Rome primitive, elle s'évadait de la servitude publique en acceptant le patronage d'un grand : et une fois entrée dans sa clientèle, elle liait davantage son sort au sort du peuple romain.

Pompée éleva au sommet du Pertus, frontière de l'Espagne, les trophées de ses victoires ¹. Puis, il revint dans la Gaule, domptée par Fontéius ². Là, il continua, autant que le lui permirent ses pouvoirs, la politique inaugurée en Espagne. On le vit plein d'égards pour Marseille, à qui il assura les terres enlevées aux Volques de Nîmes ³, et qui par reconnaissance l'accepta pour patron. Quelques chefs reçurent son nom et le droit de cité, et il octroya l'un et l'autre même à des hommes de nation rebelle, comme à des Voconces ⁴.

Des terres occidentales, la Gaule Transalpine était celle qui confinait le plus à l'inconnu, qui ouvrait les plus larges perspectives de gloire et de conquêtes. Jeune, aventureux, déjà plein de la pensée d'Alexandre ⁵, il n'est pas impossible que Pompée ait rêvé de grandes entreprises dans le Couchant. Certains faits semblent prouver que pendant les journées qu'il passa en Gaule, il arrêta un instant son esprit sur les contrées d'au delà. Il avait ramené quelques bandes de montagnards, brigands ou bergers celtibères qui restaient de ses dernières guerres : il en fit une tribu ou une peuplade, et il l'établit dans la région du Comminges, autour du rocher de Saint-Bertrand (*Lugdunum*), ou il plaça leur bourgade principale ⁶ : le pays fut rattaché à la

et 66) *Quanto in odus sinus apud externas nationes, etc.* Tout ce passage est capital pour montrer quelle place a part ou fit à Pompée parmi les maîtres de l'Empire : *Ne imperium vestro splendor illis gentibus laetet* (14, 41), et il est très beau.

1. Dion Cassius, *XLII*, 24, 3; Sall., *H.*, tr., III, 89.

2. P. III, 2. — Il est possible qu'une partie des actes de Pompée dont nous parlons se datent de son hivernage en Gaule en 74-73 (p. III, n. 1, p. 112, n. 3).

3. César, *De b. c.*, I, 43, 4. Cf. p. 123, n. 6.

4. Le grand-père de Troque-Pompee, sans doute pour services rendus dans la guerre de Sertorius (Justin, *XLIII*, 3, 11. Autre Gaubus fait sans doute citoyen par Pompée : César, *De b. c.*, V, 26, 1.

5. Salluste, *Hist.*, tr., III, 88, Maurenbrecher.

6. Saint Jérôme, *Adv. Lugdunum*, 1, p. 389, Migne, *P. L.*, XXIII, c. 342.

Province, qui s'annexa ainsi toute la haute vallée de la Garonne¹. Plus loin encore, dans la Celtique et l'Aquitaine, le sénat entretenait des amitiés utiles² : peut-être Pompée obtint-il pour quelques chefs puissants, par exemple du Périgord, le titre de citoyens romains³. Sa clientèle commençait à déborder jusqu'en terre barbare.

Des affaires plus précises le rappelèrent en Italie. Une guerre servile venait d'éclater : on le fit venir⁴. Au printemps, il franchit une seconde fois les Alpes avec son armée victorieuse (71)⁵. Une nouvelle chance l'attendait.

Les esclaves et gladiateurs d'origine barbare, Illyriens, Cimbres, Teutons et Celtes, s'étaient insurgés sous les ordres de Spartacus le Thrace et de Crixus le Gaulois (73)⁶. Un instant,

*latronum et concubinarum natus est semine, quos C. Pompeius edomito Hispania et od triumphum recte festinans in vulg. de Pyrenæi jugis deposuit et in unum oppidum congreavit unde et Conseranus urbs nomen accepit. De Vectonibus, Arreboris, Celtibetisque. — Le nom de Lugdunum (Strabon, IV, 2, 1), qui est gaulois (C. II, p. 252), est peut-être antérieur, et il est possible que le pays, au moins jusqu'à Montrejeau et à l'entrée de la vallée de Luchon (Meylan, t. II, p. 452, n. 6), ait été enlevé aux Volques Tectosages. — Le nom de Conserans, malgré son apparence latine et le rapport qui existe entre lui et l'origine de la peuplade, est peut-être un nom indigène, comme celui des Conserani, Conserani, du Conserans (Plin., IV, 108, III, 32). — Il n'est pas impossible que le passage de César, *fugitivus ab alta Pyrenæo prandonibusque lib. b. c.*, III, 19, 2), se rapporte à ce fait et non pas, ce qui paraît d'abord plus vraisemblable, à un épisode de la campagne de Lucida (cf. I, 60). — Cf. t. II, p. 456, n. 3.*

1. Cf. Plin., III, 32. — Je ne puis dire si la vallée de la Neste a été ou non rattachée aussi à la Province.

2. Cf. p. 28 et suiv.

3. Cf. C. I. L., XIII, 239, 943, 1004-8 : peut-être quelque chef pétroscote servit-il comme auxiliaire près de lui, et recut-il ensuite (cf. p. 102, n. 3) le droit de bourgeoisie. — Cf. p. 137, n. 6.

4. Appien, *Civilis*, I, 119; Plut., *Crispus*, 11.

5. Cf. Rathke, *De Romanorum bellis servilibus*, Berlin, 1904, p. 88 et suiv.

6. Plutarque, *Crispus*, 8 (parle de Gaulois), 9 (un corps de Germains); Orose, V, 24, 1 (Gaulois); 6 (Germains et Gaulois); Tit-Live, *Ep.*, 97 (Gaulois et Germains); Frontin, II, 5, 34 (id.); Salluste, *Hist.*, fr., III, 96 (id.). César (*De b. G.*, I, 40, 5) fait entendre qu'il s'agit de Cimbres et de Teutons; il pouvait du reste y avoir des Helvètes (cf. p. 54 et 91). L'hypothèse de Müllenhoff (II, p. 156-7), qu'il s'agit d'esclaves razziés par les marchands, me paraît peu soutenable (cf. ici, p. 92, n. 2). — Comme noms gaulois ou germains : *Crisus* (Salluste; Orose; Florus, II, 2, 3); *Tiff-Live*, *Ep.*, 95 et 96; *Ampelius*, 45; *Appien*, I, 116; *Castus* (Frontin, Plut., 11); *Gannus*, *Gannicus*, *Kavvurus* (Frontin; Tit-Live; Plutarque, 11). Comparez les sacrifices de ces Germains de *Castus* (Pl., id.; Sall., *H.*, fr., IV, 40) celles des Cimbres (p. 33).

ils l'emportèrent sur les prétours, et, avec l'apparence d'une révolte sociale, ils engagèrent en pleine Italie une guerre nationale, revanche d'Aix et de Verceil ¹. Les plus sages de leurs chefs n'avaient qu'une ambition, rouvrir les chemins du Nord aux fils et petits-fils des grandes peuplades, et les renvoyer libres sur leurs terres transalpines ². Mais, gâtés par leur naissance servile ou trente années d'esclavage, la plupart préférèrent piller et se venger ³. Au lieu de l'indépendance, ils allèrent à une nouvelle défaite, qui ne pouvait être suivie que des supplices réservés aux esclaves rebelles ⁴. Crassus parvint à les vaincre avant le retour de Pompée ⁵. Il laissa échapper une bande de cinq mille hommes, qui vinrent se heurter aux légions d'Espagne ⁶. Le proconsul n'eut point de peine à les écharper, et il put se vanter d'avoir détruit les « racines de la guerre » et mis fin au péril barbare (71) ⁷.

A Rome, Pompée se fit nommer consul, ayant Crassus pour collègue. Tous deux rétablirent les lois populaires, abolies par Sylla. Mais la nouvelle révolution se fit sans violence : aucune illégalité ne fut commise, pas une goutte de sang ne fut versée. Une génération plus humaine arrivait au pouvoir (70).

Peu après, Pompée fut chargé de pacifier la Méditerranée dévastée par les pirates (67), et ensuite de mettre fin à la guerre de Mithridate (66). Sa tâche maritime fut assez facile du côté de l'Espagne et de la Gaule, où ses légats firent le nécessaire ⁸. Lui-même se mit en route pour l'Orient, à la recherche de nouvelles gloires et de nouveaux clients. Il avait reçu du peuple des pouvoirs extraordinaires; il se voyait choisir comme

1. Textes cités n. 2-7, et p. 117, n. 6.

2. Plut., Crassus, 9.

3. Plut., Crassus, 9; Oronce, V, 24, 3.

4. Appien, *Civilis*, I, 129.

5. Plut., Crassus, 10-11; Florus, II, 8, 12 et suiv.; Tit.-Liv., *Ep.*, 67; Appien, *Civ.*, I, 119-120.

6. Plut., *Cr.*, 11; Pompée, 21.

7. Plut., *Cr.*, 11; Pompée, 21.

8. Cl. p. 120, n. 3; Plut., Pompée, 26; Gell., *Pro Inq. Manili.*, 12, 34-5.

patron ou comme ami par les plus fameuses cités et par les plus grands rois ¹. À la faveur d'une délégation souveraine et d'un patronage universel, une monarchie militaire s'ébauchait, en dehors de l'Italie et de Rome, sur toutes les provinces de l'Empire ².

VII. — LES DERNIÈRES RÉSISTANCES DES ALLOBROGES³

Mais jusqu'au jour où cette monarchie imposerait à Rome le respect des vaincus, la province devait connaître encore de longues années de misères. Le règne de Sertorius ne fut qu'une courte éclaircie pour l'Occident, et Pompée n'avait fait que passer, plongé dans ses rêves de grandeur et d'amitié. Après son départ, l'histoire de la Gaule romaine, pendant dix ans (71-61), fut la répétition banale des temps de Fontéius.

Un instant, on put espérer que ce dernier serait puni. Les Allobroges envoyèrent à Rome une ambassade, qui chercha et trouva un accusateur ⁴, et une action fut intentée contre le gouverneur (69?) ⁵. Il choisit Cicéron pour avocat. Cicéron avait accusé Verrès des mêmes crimes qu'on reprochait à Fontéius; mais Verrès, en Sicile, avait persécuté des Italiens et des Grecs, les deux sortes d'hommes dont l'orateur se regardait comme le

¹ Plut., *P.*, 20, 42.

² Velleius, II, 31.

³ 1. Lancelotti, *Ventus et Solomon*, *R. arch.*, 1860, II, p. 356 et suiv.; Guillemand, *Ventus et Solomon*, 1869 (extrait de la *Revue militaire française*, Ducis), la rue Saint-Isidore, XIII, 1872, p. 69 et suiv.; Ed. Blanc, *Note sur Ventus*, *R. arch.*, 1876, I, p. 268 et suiv.

⁴ L'accusateur fut M. Platorius (12, 26; cf. Schneider, p. 28 et suiv.), qui fut aidé par M. Fabius, subscriptor de l'acte d'accusation (12, 20), sans doute un descendant de l'Allobroge (cf. p. 21, n. 1, et p. 121, n. 3). Le chef de l'ambassade fut *Indolentius* (8, 17 et 19; 12, 26; 17, 30), *dux Allobrogum ceterorumque Galliarum* (17, 36); je ne comprends pas pourquoi on supprime ce dernier passage (Bakius, *Scholion Hypomnemata*, V, 1861, p. 181, et d'autres), car il y avait d'autres envoyés que ceux des Allobroges (*Pro F.*, 8, 16).

⁵ La date semble résulter de ce que le procès eut lieu (*Pro F.*, 12, 26) après la *lex Aurelia judiciaria*, qui est de 70 (Belot, II, p. 275 et suiv.), et d'un passage de Julius Victor, p. 400, Halm. Cf. Schneider, p. 27 et suiv. L'action fut intentée en vertu de la *lex Cornelia de repetundis*.

protecteur naturel. En Transalpine, Fontéius n'avait attaqué que des Gaulois. Cicéron, en le défendant, fit croire qu'il soutenait les droits des races supérieures et du monde civilisé, il parla de Narbonne et de Marseille, de Jupiter et d'Apollon, exposés aux menaces et aux sacrilèges de la Barbarie, du sang qui avait coulé à Delphes et sur l'Allia, et des victimes humaines que les Celtes immolaient ¹. Fontéius fut sans doute absous ², et, en Gaule, les Italiens s'en donnèrent à cœur joie ³.

On vit l'ami d'un gouverneur, Publius Clodius, organiser une agence de crimes, qui se chargeait de fabriquer des testaments, de supprimer les orphelins et d'accaparer les héritages ⁴. Ce même gouverneur, Lucius Murena, parvint, dit-on, à faire recouvrer aux Italiens toutes leurs créances sur la Gaule : ce fut, j'imagine, à l'aide d'extorsions et de confiscations nouvelles ⁵. Quand toutes ces opérations furent faites, il ne restait plus aux Gaulois qu'à mourir de faim (64) ⁶.

1. *Pro Fonteo*, 1, 2; 3, 3 et 4; 3, 5, 8, 10; 9 et 10, 30-32, 11, 23-4. Cf. de La Ville de Mirmont, *Cicéron et les Gaulois. Revue celtique*, XXV, 1904, p. 163 et suiv.

2. C'est ce qu'on conclut d'ordinaire du fait qu'il acheta une maison à Naples (cf. p. 113, n. 2) : mais il pouvait y être en exil, Naples étant sans doute encore ville libre et alliée (Cic., *Pro Balbo*, 8, 21).

3. C'est vers ce temps-là qu'il faut placer le gouvernement de la Gaule par C. Calpurnius Piso. Il semble l'avoir exercé d'abord comme consul en 67 (Dion Cassius, XXXVI, 37, 2, Bonnevain), et c'est alors qu'il eut des démêlés avec Pompee : celui-ci avait été investi en 67 de l'imperium maritime, avec M. Pomponius comme légat aux Alpes; Argemone et ses Keltiques voisins (Appien, *Mémoires*, 93) Pison refusa aux légats de Pompee (et) l'autorisation de lever des troupes dans la Gaule Narbonnaise (Dion, l. cit.). Il garda son gouvernement comme proconsul en 66 et sans doute en 65, et fut, semble-t-il, à pacifier les Attabroges (Cic. *Ad Att.*, 1, 1, 2; 13, 2). En 63, il fut accusé pour ses méfaits comme gouverneur, défendu par Cicéron, et acquitté (Sall., *Cat.*, 19, 2, Cic., *Pro Flacco*, 39, 98).

4. *Mortuorum testamenta conscripsit, pupillis nequit, neformique cum multis acclerum portiones societatesque confrauit* : il s'agit de P. Clodius, qui vint en Gaule avec L. Lucius Murena, préteur en 65, gouverneur en 64 (Cic., *De haruspicium responsis*, 20, 42). On a eu tort d'en faire le questeur de Murena. Cf. Drumann, n. éd., II, p. 173.

5. Cic., *Pro Mar.*, 20, 42 : *In Gallia, ut nostri homines desperantes jam pecunias exigant, equitate diligentique perferat*; 61, 99. En 63, il semble qu'il gouvernât encore la Gaule, ou il laissa son frère C. Murena pour légat (Sall., *Cat.*, 42, 2, où *exterioris* est peut-être à corriger en *ulterioris*, *Pro Mar.*, 61, 99).

6. *Miseris suis revocandum mortem exspectare*, Sall., *Cat.*, 41, 3; les Attabroges, en 63, publiae privativeque are aliena oppressum, id., 40, 1, Plut., *Cic.*, 16.

Les Allobroges étaient demeurés le seul peuple gaulois qui eût du courage et de la persévérance. Ils furent, comme soldats ou négociateurs, les défenseurs attitrés de la Province; ils y exerçaient une sorte de souveraineté morale, héritage de leur antique prééminence ¹. — Après ces derniers outrages, ils envoyèrent à Rome une nouvelle mission (63) ². Elle trouva un patron, mais ce fut tout ³. Cicéron, l'avocat de Fontéius, était alors consul, et il ne s'occupait que de Catilina. Le sénat ne voulut rien entendre ⁴. Les malheureux Allobroges erraient sur le Forum, angoissés et parlant de mourir ⁵. Dans leur désespoir, ils écoutèrent les propos des amis de Catilina, et ils faillirent promettre qu'ils décideraient leur peuple à prendre les armes et à s'unir aux insurgés ⁶. Leur patron les détourna de cette aventure; ils consentirent même, sur la demande de Cicéron, à tromper la confiance des conjurés et à lui livrer les documents qui établiraient le complot ⁷. Ils espérèrent par là attirer sur leur sort l'attention reconnaissante du sénat. Mais il se borna à quelques récompenses et à de bonnes paroles ⁸, et l'on cessa de s'intéresser à eux.

Alors, une dernière fois, les Allobroges tentèrent la fortune des armes, un an après l'affaire de Catilina (62-61) ⁹. C'était

1. Cf. p. 14 et s., t. II, p. 319.

2. L'envoi de cette mission paraît avoir coïncidé avec des troubles dans la Province, provoqués sans doute par les agents de Catilina (Sall., *Cat.*, 42; Plutarque (*Cic.*), 10; parle de deux chefs).

3. Il semble que ce fut un patron ordinaire de la cité, Q. Fabius Sanga, *cujus patronatum civitas plurimum utebatur* (Sall., *Cat.*, 41, 42). Il est possible que ce soit Q. Fabius Maximus, le petit-fils de l'Allobroge (p. 21, du Rieu, *Le gento Fabio*, p. 422 et suiv.; *contra*, Willems, I, p. 311); en tout cas, c'est un de ses descendants. Je me demande si Sanga n'est pas un nom celtique, tiré d'un lieu vococon ou allobroge (cf. Lucain, I, 422).

4. Sall., *Cat.*, 40, 3 : *Senatum, quod in eo auxilii nihil erat*.

5. Sall., *Cat.*, 40, 3.

6. Sall., *Cat.*, 40-41; Dion, XXXVII, 24; Plut., *Cic.*, 18; Luc., *Cat.*, III, 1, 4; 6, 11; 9, 22.

7. Sall., *Cat.*, 41, 44-45; Plut., *Cic.*, 18; Cic., *Cat.*, III, 1, 4; 2, 8; 3, 10 et 11; etc.

8. Sall., *Cat.*, 50, 1; Cic., *Cat.*, IV, 3, 3. Cf. les justes remarques faites par du La Ville de Mirmont, p. 171-2.

9. Tout ce qui suit est emprunté à Dion Cassius, la seule source que nous possédions sur la guerre de Pomptinus (XXXVII, 47-48). Des mentions très brèves

un de ses légats ¹. On se battit vigoureusement autour de Valence et sur les bords de la rivière, et les Romains eurent d'abord l'avantage ². Mais Catagnat arriva alors avec toutes ses troupes, passa l'Isère malgré les embûches de l'ennemi, et faillit s'emparer du légat lui-même ³.

Ce ne pouvait être qu'une alerte. Une seconde armée romaine s'approchait, sous les ordres de deux autres légats ⁴. Elle remonta le Rhône sur la rive droite, le franchit en territoire allobroge, dévasta les terres des insurgés, et mit le siège devant leur principale forteresse, Solonium ⁵. Catagnat abandonna la ligne de l'Isère et vint au secours de sa ville. Mais derrière lui, d'autres Romains s'avancèrent : Valence fut reprise, Pomplinus rejoignit ses légats, et toutes les armées se trou-

vaient en face l'une de l'autre. Il faut cependant reconnaître, contre l'hypothèse de Valence, que le nom est romain, et la position peut très bien s'agiter d'un poste romain établi là et enlevé par les révoltés? — L'antique hypothèse de Vence doit être complètement abandonnée. — On a placé *Ventia* à Vinay (cf. Valde, p. 129), à Saint-Nazaire dans le Roussillon (Lacour, p. 405; Arnaud, *Essai sur le Canton Dauphiné*, Grenoble, 1905, p. 139), à Saint-Bonnet au nord de Romans (Guillemaud, p. 66 et suiv.), à Saint-Paul-les-Romans, à Vence près de Grenoble (Wackenaer, I, p. 197), non loin de là, au rocher de Cornillon près de Saint-Egrève sur la Vence (Mace, *Mon. lus à la Sorbonne* en 1861, Hist., 1863, p. 294), etc.

1. Pomplinus paraît s'être installé dans un camp retranché à l'écart (cf. *Strabon*), peut-être à Orange, pour de là, sans doute, surveiller tout le Midi.

2. Le légat, *Mailus Lentinus*, occupa Valence, qui fut délivrée par les gens de la campagne autres que les Allobroges, p. 122, n. 81. Il se borna alors à piller le pays.

3. On parle des *magistri* ou *magistris* qui servaient au passage. Le légat guettait les ennemis dans *castris* ou *castris* qui dominaient le fleuve à l'endroit de la traversée (à Châteaufort d'Isère?).

4. 1. *Marius et Servius Galba*, Dion, XXXVII, 48, 1.

5. *Solanum* ou *Solanum*, Dion, 48, 1; cf. *Solanum*, *Tite-Live*, Ep., 103. C'est évidemment le principal lieu de refuge des Allobroges, Vienne étant surtout leur port. L'emplacement est absolument douteux : je ne crois pas cependant qu'il faille trop s'éloigner du Rhône. Il s'agit d'une ville forte dominée par une citadelle dont les Romains s'emparèrent d'abord (*quasi p[ri]mo in laqueis alibi locatis*) : la ville elle-même était bâtie en bois (*sub munitate locata*), elle brûla en partie pendant le siège. — Les deux hypothèses les plus plausibles, sur l'emplacement de Solonium, sont : 1° la hauteur de Salagnon dans Saint-Ebier près Bourgoin (Guillemaud, p. 102 et s.); cf. les trouvailles de pièces au cavalier faites dans cette région, et peut-être enterrées lors de cette guerre (Blanchet, n° 125); 2° Montmural près de Saint-Marcellin (Lacour, p. 411). — Je ne peux cependant exclure l'hypothèse d'une des collines (p. ex. le mont Solomou) dominant Vienne (comme Entremont domine Aix). — Autres : La Sône sur l'Isère (de Valois, p. 329), Saillans (Choriers p. 254; Arnaud, p. 161), Solonnas dans l'Ain (Wackenaer, I, p. 108), Solais, (Mace, p. 293; cf. t. II, p. 34, n. 2).

vèrent groupées autour de la citadelle allobroge. De nouveaux combats s'engagèrent, Solonium succomba, Catagnat, presque seul, réussit à s'enfuir ¹.

Il semble que les Allobroges eussent concentré leurs forces et leurs espérances autour de leur cité, comme pour un jugement suprême ². Solonium tombé, il fut facile à Pomptinus de s'emparer de tout leur pays ³ : ils ne tentèrent pas, dans les montagnes du Dauphiné, la résistance du désespoir. Il y avait plus d'un demi-siècle qu'ils n'avaient cessé de combattre ou de plaider contre leurs proconsuls. Le temps de la résignation leur parut arrivé ⁴. Et avec eux, tous les peuples de la Gaule méridionale perdirent dès ce jour et à jamais le désir de l'indépendance ⁵.

VIII. — HELLENISME ET LATINITE DANS LA PROVINCE ROMAINE.

Malgré ses malheurs et ses colères, la Gaule s'accoutumait peu à peu aux usages de ses maîtres : la vie latine s'insinuait partout, au détriment des traditions indigènes et de l'influence hellénique.

Marseille, résignée au voisinage des Romains, s'ingénia pour en tirer parti et garder l'air d'une puissance. La présence des légions la délivrait du souci de la police sur terre ⁶ ; Pompée et ses légals lui épargnèrent les frais de la police maritime ⁷. Cependant, les Grecs furent assez sages pour ne point désarmer. Ils conservèrent leur flotte de guerre ; on ne cessa de travailler dans l'arsenal ; les remparts furent entretenus avec soin ⁸. Marseille demeura à l'abri de toute surprise, presque aussi redou-

1. Dion XXXVII, 48.

2. Cf. A. H., p. 221.

3. Tac. *ann.* I, 60. Dion.

4. Cf. César, *de b. G.*, VII, 63, 3.

5. Cf. p. 494 et 500.

6. P. H et suiv.

7. P. 120, n. 3.

8. P. 361 et suiv.

table que Syracuse et Carthage. Comme elle unissait à sa force beaucoup d'adresse et d'orgueil, elle put faire illusion aux Italiens eux-mêmes, et s'imposer à la bienveillance des proconsuls les plus intraitables¹.

Jusqu'à l'arrivée des Romains, elle s'était refusée à conquérir sur terre : des domaines à l'intérieur, c'eût été des garnisons à entretenir et la brouille avec les Gaulois². Avec la création d'une province, ces craintes n'existaient plus. Les Marseillais ne se firent plus faute de solliciter ou d'accepter des terres; et s'ils étaient si complaisants à l'endroit d'un proconsul³, c'est qu'ils attendaient de lui quelque récompense de ce genre. Ils reçurent de Sextius des domaines le long du rivage⁴, Marius leur abandonna son canal⁵, Pompée les installa chez les Helviens de l'Ardèche et les Volques de Nîmes⁶. Marseille devenait le plus riche propriétaire de la Gaule romaine.

Mais ces progrès nouveaux n'étaient que des gains d'affaires. Marseille n'en sentait pas moins peser sur elle l'irréremédiable lassitude de l'hellénisme. — Certes, elle était maintenant la plus intacte des gloires de la Grèce. L'une après l'autre, toutes les cités de l'Hellade avaient été violées par le Barbare de l'Italie, Tarente, Syracuse, Corinthe et Athènes elle-même, que Sylla venait de réduire. Seule, sur cette Méditerranée qui avait été une mer hellénique, Marseille montrait l'intégrité de ses lois, la pureté de son indépendance et la virginité de ses

1. Cf. n. 1.

2. Cf. I. I, p. 403-405.

3. *Pro Pontico*, 2, 4 (homages emphatiques décernés à Ponticus lors de sa visite à la ville).

4. P. 31.

5. P. 87.

6. *César*, *De b. c.*, I, 35, 4. On *Pompeium et C. Cæsarem patronos civitatis, quorum agros agrorum territoria et Helviorum publice in concessum* (cf. p. 111, n. 6). *Alter bello victus Salluvii attribuit et sociopolique a. recit* : il peut s'agir de domaines publics enlevés par Rome aux Salyens, soit vers 122 (p. 12-13), soit plutôt vers 90 ou 82 (p. 102), et attribués plus tard par César aux Marseillais; il faut cependant remarquer que les uns ne portent pas *Salluvii*, mais *Gallias*. — On a parfois rapporté à Pompée *Salluvii* et à César les autres concessions (en dernier lieu, *statist.*, p. 66); ce n'est pas impossible.

remparts. Elle se raidissait dans le culte de ses traditions et la ferveur de sa foi ionienne ¹. — Mais cette foi était désormais impuissante. Marseille avait assez d'énergie pour durer encore, elle n'en avait plus pour créer. De ce temps, elle ne nous a laissé que ses monnaies, qui sont surtout des monnaies de bronze ² : et elle y répète éternellement les mêmes types, la tête d'Apollon et le taureau aux cornes baissées ³, la figure de Minerve et le trépied ⁴, et elle les répète lourdement, gauchement, comme des images consacrées auxquelles elle ne touchera plus.

Son sénat a beau veiller sur ses coutumes avec une touchante piété ⁵ : mille usages nouveaux viennent corrompre les mœurs d'autrefois. Ces légions qui s'arrêtent, ces officiers qui débarquent ⁶, ces Italiens vulgaires et corrompus, apportent avec eux des tares de toutes sortes. On commence à parler latin

1. Tite-Live, XXXVII, 54, 21-2; Cic., *Pro Flacco*, 26, 61, *De exp.*, 1, 27, 43.

2. Le trésor de bronzes marseillais se trouve renfermer des monnaies de la République romaine (Blanchet, n° 23), ce qui ne se produisant pas dans les trésors d'oboles ou de drachmes (n° 1, 2, 3, 59, 62, 101, 121, 149, 256, 281). Autres arguments présents en faveur de l'âge récent du monnayage de bronze. 1° Victor de Saint-Vincent parle d'une pièce « neuve » (Laugier l'affirme, l'auteur ne le dit pas, ajoute dans un manuscrit romain d'An. Valer., au VIII, p. 17) : 2° Laugier (*Les Monnaies marseillaises*, p. 41-2) parle de monnaies trouvées à Carthage — je doute que les Marseillais y aient commencé avant 200; 3° Blanchet (p. 230) indique, pour des petits bronzes, des analogies avec des sabinaires du II^e siècle; 4° on signale des bronzes « à fleur de coin dans des tombes du temps des Antonins » (F. Fournier, *Les Fouilles du Brag et les petits bronzes de Marseille*, Toulon, 1896, p. 34).

3. Pour la bibliographie, t. I, p. 145, n° 5. — Laugier, p. 32 et suiv.; Chaboud des Médailles, n° 1673 et suiv., 1922 et suiv. Le type va depuis de grands bronzes (17 gr. 16) jusqu'à de très petits (1 gr.). — Types particuliers, plus récents, où le taureau est remplacé par un dauphin, une galère ou un calvose (Laugier, p. 39, Cab., n° 2083 et suiv.).

4. Laugier, p. 39 et suiv.; Cab., n° 1982 et suiv. De 10 gr. 96 à 5 gr. 87. — Les petits bronzes à la tête de Minerve... démontrent une décadence artistique considérable, ceux surtout qui ont l'aigle au revers. — Cab. des Méd., n° 1919-2082; Laugier, p. 41; et de La Saussoye, p. 41 et s. Ce type est évidemment postérieur au précédent (Blanchet, p. 236). — Types particuliers, où le trépied est remplacé par la galère, le dauphin, le lion (Laugier, p. 42-3, Cab., n° 2083 et suiv., 2090 et suiv.).

5. Strabon, IV, 1, 5.

6. Par exemple : Cic., *Pro Flacco*, 26, 63. L. Valerius Flaccus, quæstor en Espagne vers 72, « arriva à Marseille » (p. 125, n. 3) (voyage de Fontenay); p. 98, n. 4 (séjour et mort de Caton).

à Marseille ¹. Quelques Grecs y ont consenti à recevoir le droit de bourgeoisie romaine ²; et, s'ils demeurent quand même citoyens de leur ville, ils n'en prennent pas moins des noms latins, ils n'en sont pas moins des membres de la *gens Cornelia* ou de la *gens Pompeia*. Les pros crits du forum ou du sénat se rendent volontiers dans la cité phocéenne : Milon y a résidé après avoir tué Clodius, et il s'y trouvait fort bien, se délectant des rougets du golfe, la gloire du pêcheur provençal ³. Catilina voulut, dit-on, s'y réfugier ⁴. Marseille risquait de devenir l'asile des malfaiteurs romains.

Au delà de ses murailles, la force d'expansion de l'hellénisme se maintenait, par suite de la vitesse acquise, et parce que Marseille demeurait la ville la plus ancienne, la plus riche, la plus prestigieuse de toute la Gaule ⁵. C'est chez elle que s'arrêtaient les philosophes et les érudits de l'Orient, désireux de s'instruire sur ces contrées lointaines, et c'est de là qu'ils partaient pour la Gaule ⁶, sans doute sous l'escorte des marchands phocéens. La ville grecque restait toujours l'éducatrice des Barbares du Midi : ils continuaient à copier ses monnaies ⁷, ils se

1. Cf. t. II, p. 367.

2. P. 392, n. 3.

3. Dion, *Nat.*, 54, 3. Tardat, les rougets.

4. Sall., *Cat.*, 34, 2. Cic., *Cat.*, II, 6, 14. Enl. de L. Cornélius Scipion en 82 (par les *Municipales* qui apud Strabonem incolunt, et vultu que lui fait P. Sestius (Cic., *Pro Sestio*, 3, 7. *Scholae Bobbiensis*, p. 84. Hildebrandt).

5. Voyez les textes de la p. 126, n. 1.

6. Séjour à Marseille. Strabon, III, 4, 17; de Posidonius d'Apannee, peut-être entre 87 et 83 (cf. Mullenhoff, II, p. 128-9), d'où il a dû visiter la Ligurie, la Gaule, peut-être jusqu'en Auvergne, etc.; sans doute d'Artemidore d'Éphèse, dont le voyage en Occident (Strabon, III, 1, 4), vers 100, a dû avoir Marseille pour étape (cf. t. I, p. 405, n. 4 et 5).

7. Imitation des claudes à la roue (cf. t. I, p. 438-440, Cat. des Méd., n° 2172-6. Pièces au nom de Auz., Arignon?, cf. t. II, p. 510, n. 6. Cat., n° 2309-23). Imitation des bronzes au taureau : Kozos (2223-4), Kizavros?, Gimes?, 2225; Blanchet, p. 125. Aps., Apsis?, cf. t. II, p. 511, n. 2 (2226). Aps. (2227). Aps. (2228). Aps.?, 2229; Hanner, Massa (2230-43). Diane et lion. Szyslo, Segobriges?, cf. t. II, p. 512, n. 4 (2244). Apollon et lion : Kizavros, *Garnicenses*, cf. t. II, p. 512, n. 4 (2245-6). Cérés et taureau : P'avaros, habitants de Glanum, Saint-Remy, cf. t. II, p. 514, n. 5 (2246). Diane et lion ou taureau : T'pno, *Trebi?*, cf. t. II, p. 513 (2248-9). Apollon ou Cérés et taureau : Sapvay, *Somnogenes*, cf. t. II, p. 507, n. 1 (2250-2278). Sur ces monnaies, Blanchet, p. 338 et suiv. — Il faut remarquer à leur sujet que

serviront bientôt de son alphabet pour graver des inscriptions en l'honneur de leurs dieux ou de leurs cités¹; quelques chefs gaulois, épris de la culture du Midi, font venir de Marseille des rhéteurs ou des grammairiens, afin de servir de précepteurs à leurs enfants². Dans certaines bourgades celtiques, comme l'Entremont des Salyens, on commençait à bâtir de grands édifices de pierre, et on les ornait de vigoureuses sculptures qui rappelaient des batailles et des victoires³; il est probable que des praticiens grecs ont mis la main à ces œuvres. Et les plus anciennes figures des divinités gauloises rappellent parfois de si près les vieilles images grecques⁴, qu'on peut songer à des modèles empruntés à la Marseille ionienne⁵.

Mais ces progrès de l'hellénisme dans le Midi de la Gaule ne seraient peut-être que les dernières vibrations d'un mouvement près de s'éteindre. De toutes parts, l'esprit italien pénétrait au delà des Alpes⁶. Narbonne était devenue une grande ville⁷,

la plupart de ces monnaies ont été frappées, non par la peuplade salyenne, Cavares, Volques, mais par la tribu, et que le nom de la tribu paraît faire corps avec celui de la ville, chef-lieu du pays.

1. Note précédente, *Str.* IV, 4, 3, t. II, p. 362.

2. Strabon dit des médecins et des rhéteurs, *sur les côtes du sud* (IV, 4, 3).

3. Il s'agit des célèbres bas-reliefs sépulchraux plutôt que triomphaux d'Entremont d'Esperandieu, t. n° 106, que je crois antérieurs à la colonisation d'Aix par Auguste, postérieurs à la fondation de cette ville (p. 13), et rappelant quelque bataille à laquelle assistait un salyen allié de Rome, peut-être celle d'Aix (p. 42 n. 3).

4. Cf. Reinach, *Gallies, Mythes et Religions*, III, 1908, p. 156-170.

5. Cf. t. II, p. 153.

6. Le recul de l'influence hellénique du côté de Narbonne, nous apparaît bien dans l'histoire des monnaies de bronze à légendes grecques, de cette région. *Kaiserliche Münzenkabin.* (Tab. des Méd., 2416-20), Aug. n° 2431, Hirsch, *Numism.* (2409-8), *Bull. numism.* (2409-2413), *Revue num.* (2409-5), *Bull.* (2409-6), *Numism.* (2409 et suiv.), *Numism.* (2409-9), cf. t. II, p. 307, n. 1, Hirsch, (2412-44), et A. de Barthélemy, *Bull. num.* (1897), p. 340, Anardet, *Les Monnaies*, etc., 1893, dans le *Bull. de la Comm. arch. de Narb.*, 1892, p. 228 et suiv., et 1894-1895, du même recueil. Blanchet, p. 27, et suiv. Ces monnaies, certainement de chefs celtiques, commencent, d'abord, à n'être émises qu'après 200, sont d'imitation marseillaise et peut-être même aigleonne et disparaissent de Narb., le commerce de cette région avec la Sicile sert à étudier de près, et elles semblent disparaître au temps de la colonisation de Narbonne, 118.

7. La date de l'envoi d'une colonie à Narbonne, 118, est donnée par Eutrope, IV, 21, et Velleius, I, 15. Le nom que prit alors la ville, colonia *Narb.* Martia, est donné par Velleius et Gellius (*Pro P.*, I, 3), bien que l'on puisse songer

et s'était imposée, par ses résistances victorieuses, au respect des Gaulois ¹. Là affluèrent les principales affaires, siégeaient les tribunaux, résidaient les gouverneurs ²; elle allait donner son nom à la Province ³. Autour d'elle, jusqu'à Arles, Port-Vendres et Toulouse, c'était un va-et-vient continu d'officiers, de soldats, de fournisseurs et de convois ⁴. En cours de route, on laissait de l'argent, du vin ⁵, des mots et des usages venus d'Italie. Les deniers d'argent et les as de bronze se répandaient rapidement : les taxes sur le vin se payaient avec de la monnaie romaine ⁶. Déjà, les nations indigènes copiaient les types ⁷, et l'alphabet latin faisait son apparition sur les pièces gauloises ⁸. Soldats et valets d'armée révélaient aux Celtes les noms et les images des dieux italiotes, et leur donnaient la tentation de les adorer ⁹. Les chefs qui viennent à Narbonne pour défendre leurs

a Q. Marcus Rex, alors consul (Zumpt, *Commentationes*, p. 313, il semble probable (Hertzog, p. 50, que ce nom de *Martius* vienne de Mars, comme celui de *Jannus* à Carthage, mais je crois possible que ce nom soit une allusion à une grande divinité gauloise transformée en Mars romain (cf. t. II, p. 118, n. 2, p. 128), comme *Jannus* à Carthage (Solin, XXVII, 11) rappelle Taut, Audolent, *Carthage romaine*, p. 34). La colonie de citoyens romains fut fondée sans doute avant cette date : le sénat s'y opposa par une *senatus consultum* qui combattait le fameux orateur L. Lucius Crassus dans un discours célèbre : ce fut Crassus, alors jeune et « aspirations populaires, qui fut chargé de conduire la colonie (Tac., *Pro Clodia*, 31, 140. *De oratore*, II, 55, 223, *Reuter*, 43, 160).

1. *Pro Pontico*, I, 3. *Nobis Martius, colonia nostrorum civium, specialis populi Romani ac propagandulae istius ipsius nationibus oppositam et septimam*.

2. Cf. Tac., *Pro Pontico*, I, 13, n. 1, p. 99, n. 3, p. 110, n. 3.

3. Pas avant Auguste : car, chez Dion (XXVII, 47, 1, l'expression de *Gaule Narbonnaise* paraît un anachronisme.

4. P. 104, 111-7.

5. P. 91, n. 4.

6. P. 99, n. 4, sur les trouvailles en Narbonnaise de monnaies romaines antérieures à 59, cf. Blanchet, p. 198-9.

7. En particulier, les monnaies dites au cavalier (n° 5715-5814), qui sont des imitations de quinquaires romains (chez les Allobroges et les Voconces? en tout cas chez les peuples de la rive gauche), tête de Rome et un dieu en cheval, légende en latin; les plus anciennes de la série sont celles à la légende COMA, les plus récentes portent OVENATOS et AVSCROCOS; elles paraissent s'échelonner entre Domitius et César, de Sauley, *Revue numismatique*, 1860, p. 400 et suiv., de Barthélemy, *id.*, 1884, p. 1 et suiv.; Serrure, *Annuaire de la Soc. de numismatique*, XX, 1890 (beaucoup de réserves à faire), Blanchet, p. 261 et suiv.

8. Note 7.

9. La première trace d'un culte italote en Gaule serait le nom de Mars donné à Narbonne en 118, et c'est peut-être aussi le premier indice d'une transformation à la romaine d'un dieu gaulois (p. 126, n. 7). Cf. Reinach, *Gallies*, III, p. 168-170.

intérêts ¹, ceux qui vont à Rome pour se plaindre au sénat ², ces cavaliers qui servent au delà des Alpes à côté des légionnaires ³, ces nobles helviens ou voconces qui ont reçu le droit de cité et portent des noms romains ⁴, ces grands seigneurs qui achètent du vin aux marchands ⁵ ou empruntent aux banquiers ⁶, tous s'habituèrent à comprendre et à parler la langue de leurs vainqueurs, et, derrière les mots latins, bien des pensées étrangères arrivaient jusqu'à eux.

Une sérieuse partie était donc engagée entre Marseille et Narbonne. A vrai dire, il s'agissait d'une chose plus grave que la concurrence entre deux villes de commerce. La question était si la Gaule se convertirait à la vie méditerranéenne sous sa forme hellénique ou sous sa forme latine : et c'est la question qui se posa dans le monde entier depuis la création de l'Italie romaine. Ceux qui réfléchissaient sur l'histoire des deux derniers siècles, pouvaient prédire l'avenir prochain. Chacune des grandes guerres de Rome avait coûté une de ses gloires à la patrie grecque. Tarente avait été brisée après la guerre de Pyrrhus, Syracuse pendant la guerre d'Hannibal, Athènes au temps de Mithridate. Si les dieux n'écartaient pas la loi fatale qui pesait sur l'hellénisme, la guerre des Gaules amènerait la chute de Marseille.

1. Cf. p. 129, p. 110, n. 2.

2. P. 101 et 121.

3. P. 112.

4. P. 102 et 116.

5. Cf. Sall., *Costit.*, 40, 2-3, t. II, p. 294, 330-1.

6. Cf. p. 113.

CHAPITRE IV

CELTILL L'ARVERNE

I. Celtill restaure l'Empire arverne. — II. L'empire belge des Suessions et la théocratie vénète. — III. Ruine des empires de Celtill et des Suessions. — IV. Les temps de l'anarchie. — V. Progrès de l'influence latine. — VI. Approche des Daces et des Suèves.

I. — CELTILL RESTAURE L'EMPIRE ARVERNE

Pendant ce temps, le reste de la Gaule s'acheminait à son tour vers sa destinée, qui était de devenir une province romaine. Tout l'entraînait à ce sort : son impuissance à s'unir, l'abus des révolutions politiques, le progrès continu des influences italiennes, les pires dangers du côté de la Germanie. De temps à autre, des chefs ou des peuples essayaient d'enrayer le mal : il surgissait des patriotes ou des ambitieux, qui rêvaient de donner l'empire à leur nation et de refaire l'union et la grandeur de la Gaule. Mais leur œuvre ne durait pas : querelles de partis et jalousies entre peuples étaient plus fortes que l'intérêt supérieur du nom gaulois, et de chacune de ces tentatives le pays sortait plus déchiré et plus voisin de sa perte.

Une première eut lieu après le départ des Teutons. L'exemple, des Belges, qui avaient su repousser les Germains, montrait qu'il suffisait contre eux d'un peu d'entente et de courage¹.

Beaucoup de Gaulois purent se dire qu'au temps de Luern et de Bituit les Transrhénans n'auraient pas eu raison des Celtes groupés sous la loi des Arvernes. Le moment était propice pour rétablir cette unité : Rome s'épuisait dans les guerres civiles et la conquête de l'Orient; le plus qu'elle espérait au delà des Alpes, c'était de conserver sa province. Elle fut impuissante à empêcher la restauration de l'Empire arverne (vers 80?).

Ce fut l'œuvre d'un chef arverne, nommé Celtill, très riche et très puissant chez son peuple¹. Était-il le descendant des souverains nationaux, de Luern et de Bituit? ou simplement un de ces grands que l'étendue de leurs domaines et le nombre de leurs clients faisaient les égaux des rois? nous ne le savons. Mais il se trouva en tout cas assez puissant et assez habile pour s'imposer comme maître à tous les Arvernes, et pour imposer à toute la Gaule le principat de sa nation². Il n'avait point le titre de roi³; son pouvoir était plutôt de même nature que celui d'un *imperator* romain, commandant, au nom de sa cité, aux chefs des peuples fédérés⁴.

Celtill est d'ailleurs le plus inconnu des Gaulois dont l'histoire ait parlé. De lui, elle ne nous a laissé que le nom et le vague souvenir de son autorité suprême. Comment l'a-t-il obtenue? quelle en a été la durée? jusqu'où s'étendant elle? ce sont autant de choses que les écrivains anciens, absorbés par Marius, Sylla et Mithridate, ont négligé de nous dire. L'empire de Celtill nous apparaît, dans l'histoire de la Gaule, comme un

1. Celtill se place avant 62, car la Gaule n'est apparue comme telle desqure p. 117 et suiv.; sa mort au plus tôt vers 62, p. 118, p. 119. Verrius Flaccus, son fils, avant au plus trente ans en 52, cf. César, VII, 4, 1 et 2, p. 367, n. 6. Il n'y a aucune impossibilité à faire son empire contemporain des guerres civiles romaines de 89 à 71, par conséquent de l'époque de Sextus et de Brutus (p. 118 bis).

2. César, VII, 4, 1. Verrius Flaccus, Celtill pater, Arverum omnium potentissimus viri-
bus, capto pulsoque principatum Galie totius imperavit.

3. 1. 1, p. 25-26.

4. T. II, p. 79 et suiv.

5. S. 2.

6. S. 2.

7. S. 2.

épisode imprévu d'union et de grandeur, entre les misères des invasions cimbriques et les hontes du temps de César. Mais cet épisode montre au moins que l'unité de la Gaule était encore une chose possible.

II. — L'EMPIRE BELGE DES SUESSIONS ET LA THALASSOCRATIE VÉNÈTE

De fait, la génération de Celtill rendait à la Gaule quelques-unes de ses ambitions et de ses espérances.

Du côté des Ardennes et de la route de Sambre-et-Meuse, la brèche faite par les Teutons se réparait. Ils avaient installé sur la Meuse, dans la région de Namur, un corps ou une tribu de six mille hommes, les Aduatiques¹. On put croire qu'ils n'étaient là que pour ouvrir à toutes sortes de Germains l'accès de la Gaule. Ils se comportèrent d'abord comme en pays conquis, pillant et rançonnant leurs voisins, Éburons et autres. On essaya de les déloger : ils repoussèrent les attaques. Les Belges finirent par s'entendre avec eux, et les Éburons par consentir à un tribut². En revanche, les Aduatiques entrèrent dans la ligue belge, et, oubliant de leur origine, ils feront désormais cause commune avec le nom gaulois³. Toutes ces bandes que les Germains avaient laissées au delà du Rhin, Trévires, Nerviens, Éburons, Aduatiques, arrivaient à prendre les habitudes de la terre, et elles ne faisaient plus que renforcer la nation gauloise par l'apport vivifiant d'un sang nouveau⁴.

Les Belges, en ce temps-là, étaient les plus fiers et les plus entreprenants des Gaulois. Ils avaient été les seuls à repousser les Teutons⁵ et à ignorer la force des légions. Ils pouvaient

1. P. 69-70.

2. César, II, 29, 3, V, 27, 2; II, 4, 9.

3. Note 2.

4. Cf. I, II, p. 465-8, t. I, p. 233.

5. P. 69-70. On peut se demander pourquoi ils ont laissé les Aduatiques s'installer : c'est que cette colonie de Teutons fut établie, entre Nerviens et Éburons, dans la région d'immigration germanique (cf. I, II, p. 465).

espérer des jours de gloire pour leur nom. Comme les terres du Sud et du Levant leur étaient fermées, ils tournèrent leurs ambitions vers l'Océan, vers cette île de Bretagne à moitié peuplée de leurs colonies¹. Les Vénètes, qui groupaient autour de leur flotte les tribus et cités de l'Armorique, se rendirent maîtres des routes de la Manche : nul ne put y circuler sans leur payer tribut². A côté d'eux, les Suessions de l'Aisne réussirent d'abord à imposer leur patronage à leurs voisins, Bellovaques et Rèmes³ ; puis, leur roi Diviciac passa le détroit, et, par la crainte ou la persuasion, amena les Belges bretons à reconnaître son empire⁴. C'étaient deux puissants États qui grandissaient, unissant sous les mêmes lois les deux rives de la Manche, l'un, riche par ses navires et son commerce, l'autre, par ses épées et ses terres. Plus que les Celtes d'Auvergne et du Morvan, les Belges et les Armoricains étaient alors capables de rendre à la Gaule sa force et sa confiance. Les pensées, les traditions, la religion nationale, étaient plus vivaces chez eux, moins imprégnées d'influences méridionales⁵. Leurs étranges statères d'or, à la tête-enseigne, au cheval à figure humaine, pleins de symboles et d'emblèmes, sont les plus originales des monnaies gauloises, et révèlent une sorte de passion militaire, farouche et inspirée⁶.

1. T. I, p. 320-4.

2. César, III, 8, 1.

3. *Apud eos (Suessiones) fuisse regem nostrae memoriae Diviciacum (Divicianum, mss. a; Divitiacum, mss. b), potentissimum, qui cum magna partis huius regionum, tam etiam Britanniae imperium obtinuerit.* César, II, 4, 1. Que les Romains dépendirent de Diviciac, cela résulte de II, 3, 3. Je doute qu'il ait pu conquérir la Bretagne sans avoir imposé son autorité aux Bellovaques, aux Atrebatès et aux Morvans. — Il serait possible que les monnaies portant le nom *Amonogavae* appartenissent à ce Diviciac (de Saulry, *Cheft*, p. 17-8, Blanchet, p. 113, 377-8).

4. Note 3. Les recherches faites par John Rhys (*The Welsh People*, 1900, p. 25-60) pour retrouver les vestiges de la domination de Diviciac (le dieu romain Camulod à Camulodunum, etc.) ne paraissent pas très concluantes dans le même sens que nous, Rice Holmes, *Ancient Britain*, 1907, p. 299-300. Il n'est pas certain que l'empire des Suessions se soit étendu très loin.

5. T. II, p. 168 et suiv.

6. T. II, p. 356-1.

Cela se passait dans les années de Marius, de Sylla et de leurs tristes héritiers. Le monde romain était près de se briser en trois tronçons : la mer avec les pirates; l'Occident avec Sertorius, l'Orient avec Mithridate¹. Celui-ci s'alliait avec les Celtes du Danube, que les proconsuls laissaient tranquilles en ce moment². Celtill et les Belges fondaient leurs empires. On put croire de nouveau qu'il y aurait place sur la terre pour de grandes nations, entre la barbarie des Scythes et des Germains et la tyrannie de la cité romaine.

III. — RUINE DES EMPIRES DE CELTILL ET DES SUESSIONS

Mais ces gloires de Celtill l'Arverne et de Diviciac le SueSSION furent aussi éphémères que celles de Sertorius et de Mithridate. La fortune du sénat romain l'emporta partout. On a vu comment Pompée le délivra de tous ses adversaires (77-63)³. Mithridate disparu (63), les Gaulois du Danube furent livrés sans défense aux brigandages des généraux de Rome, aux entreprises des bandes thraces et germaniques⁴. Et pendant ce temps, ceux de France, Celtes et Belges, virent une fois de plus s'effondrer leurs empires.

Les SueSSIONS perdirent l'autorité qu'ils avaient conquise sur la Bretagne : les Gaulois de l'île et ceux du continent se séparè-

1. *Cic.*, *Pro lege Manili.*, 4, 9.

2. Mithridate s'est allié de très bonne heure avec les Gaulois du Danube, Bastarnes, Scordisques ou autres (*Appien, Mithrid.*, 102), et c'est par un officier celte, Bibul, qu'il se fit tout (*id.*, 111; *Tyroler, Ep.*, 102). Cf. Th. Reinach, *Mithridate*, p. 74. — Triques-Pompée parle (*Justin*, XXXVIII, 3, 6), à la date de 89, de relations de Mithridate avec les Cimbrès : c'est bien douteux, et je doute également, malgré les leçons des mss., que Mithridate ait voulu parler de l'ambre de la Germanie (*de Germania lituribus*, *Plin.*, XXXVII, 39, ou *Dedeksen* propose *Carmanur*). Dans un sens conservateur pour ces deux passages, en dernier lieu *Matthias, Ueber die Wohnsitze... der Ambrer*, p. 19 et suiv.

3. P. 108-119.

4. P. 144 et suiv. Il me paraît certain que l'Empire dace n'a été possible que par la disparition de celui de Mithridate.

rent, et, sans oublier leur communauté d'origine, sans rompre leurs rapports d'amitié, ils renoncèrent à former un seul État ¹.

En Belgique même, les Suessions laissèrent échapper l'autorité souveraine. Ils n'y manquaient pas de rivaux parmi leurs voisins, par exemple les Bellovaques et les Rèmes. Ceux-là se détachèrent les premiers des Suessions ²; les Rèmes leur restèrent fidèles, et consentirent encore à recevoir leurs lois et à obéir à leurs chefs; mais ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour dénoncer l'alliance ³.

L'empire celtique succomba, semble-t-il, par la faute des Arvernes eux-mêmes. Devenu maître en Gaule, Celtill espéra rétablir la royauté à Gergovie au profit de sa famille ⁴. Mais les cités tenaient moins à leur grandeur nationale qu'à leur liberté politique, ou du moins à ce qu'elles appelaient de ce nom ⁵. Les Arvernes s'inquiétèrent peu de la gloire que leur procurait le pouvoir de leur chef. Celtill fut mis à mort comme coupable d'aspirer à la tyrannie ⁶. Il est probable qu'il fut la victime du sénat et des autres grands, et, parmi eux, de ses propres parents ⁷. Son histoire ressemble à celle de Tarquin le Superbe, dont les pires ennemis furent des hommes de son clan. — Aussi la famille de Celtill ne fut-elle point proscrite. Il laissait un fils, fort jeune encore, Vercingétorix : on l'épargna, et il put même entrer en possession des richesses de son père ⁸.

La mort de Celtill entraîna la fin de l'hégémonie arverne. La plupart des nations celtiques brisèrent le lien d'obéissance, les

1. Cela résulte, indirectement, de César, II, 4, 7 (p. 134, n. 3).

2. Cela résulte, également, de César, II, 4, 5-7, où l'importance des Suessions sous Diviciac s'oppose à celle des Bellovaques en 57 (*plurimum... valere*).

3. César, II, 3, 5. Cf. p. 247 et 249.

4. César, VII, 1, 1 : *Celtilli ... ob eam causam, quod regnum appetebat, a civitate erat interfectus*.

5. Cf. t. II, p. 44-5.

6. N. 4.

7. N. 4; cf. César, VII, 4, 2, où Gobannitio (*Gobannitius*?), frère de Celtill, est représenté comme hostile à son neveu Vercingétorix, et défenseur de l'aristocratie.

8. Cela résulte de VII, 4, 1 : *Vercingetorix ... summæ potentis adolescens ... concocatis suis clientibus*.

Éduens en tête, et il ne resta de dévoués à Gergovie que les peuples de son voisinage¹.

Les deux empires, belge et celté, disparurent vers le même temps. Il est probable qu'ils s'entraînèrent dans leur chute. C'étaient les Éduens qui combattaient surtout les Arvernes, et les Suessions avaient pour rivaux les Bellovaques : or, des liens anciens de clientèle unissaient ces derniers aux chefs de Bibracte². Peut-être ces deux peuples se sont-ils entendus pour entraver, au nord et au sud, les grandes ambitions nationales.

Remarquons que les Éduens demeurent toujours les amis du peuple romain³; remarquons que les Rèmes, rivaux des Suessions, livreront bientôt la Belgique à César⁴, et que dès lors les routes et les marchés de la Champagne sont connus des négociants d'Italie⁵. Et je suis tenté de croire que les intrigues de Rome ne furent pas étrangères à cette nouvelle ruine de l'unité gauloise (avant 62)⁶.

IV. — LES TEMPS DE L'ANARCHIE

Alors, des temps d'anarchie commencèrent. Non seulement l'unité de la Gaule fut détruite, mais celle des nations se trouva compromise. L'esprit de discorde gagna de proche en proche les tribus, les bourgades et les familles elles-mêmes.

À l'intérieur des nations, la lutte devint plus intense entre les fidèles de la monarchie et l'aristocratie des chefs. Les exemples donnés en Auvergne étaient suivis de divers côtés. Ici, la royauté traditionnelle fut supprimée, par exemple chez les Sénons, les

1. Rutènes, Cadurques, Gabales, Vellaves : César, VII, 73, 4. Cf. p. 27, 139 et 155.

2. César, II, 14, 2.

3. P. 28.

4. César, II, 3; cf. p. 249.

5. Cf. t. II, p. 331, n. 7.

6. On peut ajouter les manœuvres de Pompée, et il ne serait pas impossible que son hivernage dans le Midi (74-73) et ses passages en 77 et 71 eussent été en partie employés aux affaires de la Gaule indépendante (cf. p. 110, 116-7).

Carnutes et les Séquanes : par égard pour les familles consacrées, on laissa la vie, la liberté et la fortune aux rois déchués et à leurs héritiers, ce qui amènera plus tard de nouvelles révolutions ¹. Là, quelques puissants seigneurs se frayaient la route vers la tyrannie, en répandant leurs largesses sur la multitude et en louant des mercenaires : ce fut le cas de Dumnorix chez les Éduens, d'Orgétorix chez les Helvètes²; et peut-être déjà, chez les Arvernes, le parti monarchique tournait-il ses espérances vers le fils de Celtill³.

Chacune de ces secousses fit sentir son contre-coup hors des frontières de la cité. Un prétendant au titre royal liait partie avec les ambitieux des peuplades voisines qui voulaient l'imiter : Orgétorix l'Helvète, Dumnorix l'Éduen, Castor le Séquane, se prépareront bientôt à usurper le pouvoir dans leurs patries respectives⁴. Et, pour faire obstacle aux complots, les grands des différentes cités échangeaient des messages ou concluaient des traités⁵.

Ces luttes de partis n'avaient pas mis fin aux rivalités entre peuplades. Elles survivaient à la rupture des empires, et plus d'une fois après la mort de Celtill, les nations voisines en vinrent aux mains. Les Éduens et les Séquanes se disputaient les bords de la Saône, et le désaccord dégénéra en combats violents⁶. Les Rèmes se détachèrent des Suessions⁷, les Parisiens des

1. P. 313-7, p. 160-1.

2. P. 160 et suiv.

3. Cf. p. 316 et 320.

4. P. 160 et suiv.

5. Suppose d'après I, 30, 4-5; II, 1 et suiv.

6. Strabon, IV, 3, 2 (t. II, p. 273). — Il faut chercher ces terres sur la rivière, et sans doute, puisqu'il est question de *transitus fluvii*, à un endroit de passage, où les terres des Éduens et des Séquanes se sont touchées. Il semble, si l'on tient compte des divisions médiévales (cf. la carte de Garnier, 1843, dans les *Mém. prés. par divers savants à l'Ac. des Ins.*, II, II, 1846), il semble que ces deux peuples se soient rencontrés sur la Saône entre Verdun au confluent du Doubs et Pontallier à celui de l'Yonne : c'est sur cette ligne, et peut-être aux passages fréquentes de Saint-Jean-de-Laune et d'Anxoigne, qu'a dû naître la querelle. — Je suppose que les Séquanes ont enlevé les terres (p. 133) et que César les a rendus aux Éduens.

7. César, II, 3, 3; cf. p. 247.

Sénon¹, et je doute que la chose se soit passée sans bataille.

Dans ces conflits encore, les nations belligérantes ne demeuraient point isolées : les cités ou tribus clientes prenaient parti pour elles. Contre les Éduens, les Séquanes eurent l'appui des Arvernes². Et derrière ces trois peuples, il y eut leurs vassaux, leurs frères et leurs amis : Bellovaques, Bituriges et Sénon³, à la suite des Éduens⁴, Carnutes, Rutènes, Cadurques et Gabales, à la suite des Arvernes⁵. La lutte fut alors d'un bout à l'autre de la Gaule, et la bataille, presque à toutes les frontières de cités⁶.

Ce fut, dans ces années, une inextricable confusion de querelles, de ligues et de complots. Tandis que l'ensemble des nations se partageaient en alliées des Éduens et alliées des Arvernes⁷, chacune de ces nations avait ses amis du sénat et ses amis de la royauté⁸. Dans les villes, les villages et les maisons mêmes, on ne vivait plus qu'au milieu de disputes⁹. Agités, bavards, absolus dans leurs idées, passionnés pour le discours, ardents à vouloir convaincre, les Gaulois apportaient dans leurs discussions et leurs haines la même ardeur combative et comme un besoin de s'entre-déchirer¹⁰.

La misère grandissait à la faveur de ces troubles. C'était le temps des proscriptions politiques et des violences privées. Après la fin de chaque querelle, la vainqueur chassait ses adversaires ou confisquait leurs biens¹¹. Aucune loi ne pouvait

1. VI, 1, 5; cf. I, II, p. 527, L. III, p. 297, n. 4.

2. *César*, I, 31, 4.

3. II, 14, 2; VII, 5, 2; VI, 4, 2.

4. Pour les Carnutes, leur alliance avec les Arvernes me paraît résulter de VI, 4, 4, rapproché de VI, 12, 7; pour les autres, VII, 75, 2; cf. p. 27, n. 2.

5. *In Gallia non solum in omnibus civitatibus alique in omnibus pagis partibusque sed pene in singulis domibus factiones sunt*, VI, II, 2; II, 3; et les textes, VI, 12, 1, et I, 31, 3, montrent que ces deux factions sont Arvernes et Éduens.

6. I, 31, 3.

7. II, 1, 4.

8. Note 3.

9. Cf. I, II, p. 182-4.

10. V, 80, 3; I, 30, 3-5.

arrêter les exactions des grands : les petits propriétaires, devenus leurs débiteurs, se laissaient dépouiller par eux ¹. Dumnorix l'Éduen ne marchait jamais sans une garde de mercenaires ², et j'imagine qu'elle ne se privait pas de maraude et de rapines. Les routes étaient sillonnées d'exilés, de fugitifs, d'endettés et de vagabonds ³.

Mais gardons-nous, devant ce triste tableau, de parler de décadence irrémédiable, et d'annoncer la fin nécessaire de la Gaule. Ces crises d'anarchie, la terre de France les a connues presque à chaque siècle de son histoire : Barbares et Romains après Théodose, Neustriens et Austrasiens après Clotaire ou Dagobert, puis les luttes entre les fils de Charlemagne, Armagnacs et Bourguignons, huguenots et papistes, frondeurs et mazarins, il semblait chaque fois impossible qu'une pensée fraternelle survécût à ces sanglantes discordes ; et cependant, de ces temps de fureur, il est toujours sorti une nation plus robuste et plus unie.

Il pouvait donc se faire que la folie présente, celle qui divisait la Gaule entre Arvernes et Eduens, trouvât à la fin son remède, et que le nom celtique grandît à nouveau. Il conservait encore ses principes d'entente. Les druides tenaient toujours leurs assises, et les bardes chantaient toujours leurs légendes. A côté même des réunions de prêtres, de grands conseils politiques se rassemblaient de temps à autre. Car les Gaulois, après le démembrement de l'empire de Celtill, n'avaient pas répudié tous les devoirs et toutes les amitiés que leur créait leur communauté d'origine, de langue, de nom et d'histoire. Les principaux chefs des cités se réunissaient, sans doute tous les ans, pour parler des intérêts collectifs, peut-être pour fixer des temps de trêves

1. VI, 22, 3 (s'oppose aux Gaulois); cf. VI, 11, 4; I, 4, 2 (*robore suo*).

2. I, 18, 3.

3. III, 17, 4 (*perditorum hominum latronumque*); VII, 1, 3 (*egentium ac perditorum*); VIII, 20, 1 (*perditis ..., exulibus omnium civitatum, ... latronibus*); V, 55, 3 (*cruesse damnaqueque*).

et pour essayer d'établir la paix : il y avait toujours un conseil suprême de la Gaule, à défaut d'un empire souverain¹. — Le jour où on le voudrait, ces assemblées, ces traditions, ce nom gaulois, pourraient servir à réveiller les énergies de la nation entière.

V. — PROGRÈS DE L'INFLUENCE LATINE

L'étranger, de son côté, se rapprochait de la Gaule, et l'enserrait chaque jour davantage de son influence ou de ses desseins.

Le sénat, après la défaite de Bituit, eut beau renoncer à la Gaule : il n'en dut pas moins s'y intéresser sans cesse. Depuis le val d'Aran jusqu'au lac de Genève, l'Empire romain et la Celtique indépendante se touchaient sur près de deux cents lieues d'étendue². Sauf du côté des Cévennes, c'était une frontière sans obstacles naturels : on a vu, au temps des Cimbres et des Teutons, avec quelle aisance l'ennemi put la franchir³. Rome avait le devoir de la surveiller de très près.

Elle le fit, pendant longtemps, avec un vif désir de la paix. Des traités d'amitié et des conventions de voisinage furent conclues avec les peuples limitrophes⁴. Le sénat s'interdit, sinon d'accueillir les émigrés ou les proscrits de la Gaule, du moins

1. L'existence d'un conseil des chefs de toute la Gaule n'est nulle part formellement attestée avant 58. Mais je la crois prouvée par les faits suivants : 1° on le trouve des Gaules de César en Gaule en 58 (I, 30, 4) ; 2° je doute que Sygernus, d'été, printemps et automne, sous le prétexte de César (IV, 46, 5-6, V, 2, 4, V, 24-5, VI, 3, 4, VI, 40, 6, VI, 44-5) ait pu être une intrusion romaine ; 3° il est que les Gaulois se sont sentis libres en 52, ils convoquant une assemblée générale de la Gaule à Bibracte, Celtes et Belges réunis (VII, 63, 3) ; 4° enfin, l'expression de *conventus totius Gallie* chez César (I, 30, 4, VII, 64, 5) semble bien désigner un usage connu et courant (Gaston, *Essai de coutumes, Inst. pol.*, I, p. 4 et suiv.). Indépendamment d'une assemblée générale à tous les Gaulois, il y a celle des Celtes peut-être celle de 58, I, 30, 4), et celle des Belges (en 57, *conventus Belgarum civitatis*, II, 4, 4, voir p. 247-8).

2. Agrippa (Pline, III, 37) donnerait à la Gaule Narbonnaise 370 milles de long, ce qui est à peu près la mesure entre le méridien du val d'Aran et celui de Martius.

3. P. 63, 48, 77-78.

4. P. 28, et *ibid.*, p. 142, n. 1.

de les traiter en amis et de les recevoir comme citoyens¹; les Séquanes livrèrent les chefs teutons qui s'uyaient par leurs terres². Il y eut des deux parts quelques efforts pour trancher à l'amiable les litiges des frontières. Si çà et là quelque grave incident se produisait, le sénat en délibérait sans se hâter de mettre les légions en branle³.

Mais, si les soldats de l'Italie s'abstenaient de franchir la frontière, les marchands ne s'en faisaient point faute. Des relations commerciales s'établirent entre les trafiquants de la Province et ceux de la Celtique, surtout pour la vente du vin⁴. Le col du Grand Saint-Bernard était ouvert aux négociants qui venaient d'Italie⁵. Lorsque les colons latins furent chassés de Vienne par les Allobroges, ils se réfugièrent chez les clients des Éduens, les Ségusiaves, et s'installèrent à Lyon. La place valait amplement celle qu'ils avaient quittée. Ils y restèrent⁶. Avant que les armes eussent créé la Gaule romaine, le commerce en avait déjà indiqué la capitale.

De leur côté, je crois bien que les Celtes voyageaient sans déplaisir sur les terres romaines de Languedoc ou de Provence. Ce grand empire du voisinage n'a pu manquer d'exercer sur eux, comme il le fit sur les Cimbres et les Germains, une puissante attraction, et quelques Gaulois en vinrent à désirer, comme un titre divin, ce nom de citoyen qui permettait de commander au monde : César aura dans sa cavalerie un chef d'Aquitaine, citoyen romain, et portant le nom d'une *gens*

1. Cæ., *Pro Balbo*, 14, 2. *At enim quidam fœdera existant, ut Germanorum (Vanniorum?), Iasubrium, electorum, Venetorum?* en tout cas je ne puis croire qu'il s'agisse d'une convention conclue en 54, cf. p. 218-9. *Jugidum, annuallurum dem ex Gallie barbarorum, quorum in funeribus exceptum est, ne quis eorum a nobis recipiatur.*

2. P. 86.

3. Voyez p. 164-5.

4. *Gallis provinciarum propinquitas et transmarinorum rerum notitia multis ad cupiamque usus largita*, Cæsar, VI, 24, 5; Caëtron, *Pro Pontica*, 3, 9 (ici, p. 99, n. 4).

5. Cæsar, *De b. G.*, III, 1, 2; cf. t. II, p. 331, n. 2.

6. P. 122.

romaine¹. Et il fallait bien que cet attrait de la patrie romaine fût devenu une chose inquiétante, puisque certains peuples gaulois s'en alarmèrent, et qu'ils obtinrent du sénat de ne point le favoriser².

Ces rapports continus habitaient peu à peu les Gaulois aux usages d'Italie, et leur faisaient oublier ceux qu'ils tenaient de Marseille la Grecque. Pour leurs contrats et leurs échanges, les trafiquants de Narbonne et de Vienne se servaient surtout des monnaies romaines et de l'alphabet latin³. Les Celtes y recoururent à leur tour. Ce fut en lettres latines que les Arvernes, les Eduens et d'autres gravèrent en ce temps la plupart de leurs légendes monétaires⁴; des figures empruntées aux deniers romains apparurent sur leurs pièces⁵. Ils laissaient de plus en plus les dieux nationaux frayer avec les divinités du Midi, et peut-être consentirent-ils dès lors à ce que Teutatès fût Hermès ou Mercure, Taran, Jupiter, et Belénus, Apollon⁶. Quelques-uns connurent l'histoire et les traditions latines : et l'on vit même les Arvernes et les Eduens forger ou accepter une légende qui faisait d'eux les frères des hommes du Tibre, les fils, comme ces derniers, de quelque héros du Midi⁷. Ils imitèrent en cela les

1. *Pax Aquitana* petite d'un roi ami du peuple romain (César, IV, 12, 4., cf. p. 28 n. 3. Peut-être aussi Pompey, p. 117, n. 3).

2. P. 142, n. 1.

3. P. 112-3, 129.

4. Il est vrai que toutes les légendes qui paraissent se rapporter à des chefs connus ne concernent que des chefs connus après 59, sauf Divitiac, p. 134, n. 30. *Bez. Adituenna Sabota* (cf. p. 305 n. 2), *Endanercus, Dumnorix* (p. 160, n. 3), *Taran*, (p. 422, n. 3), *Epid* (p. 422, n. 4), *Latuscos* (p. 474, n. 2), *Orgetorix, Orgetoria* (p. 160, n. 7), *Taigetor* p. 313, n. 3), *Coey* (p. 423, n. 10), *Veruageturix* p. 456, n. 7), *Comnos* (p. 364, n. 8). Mais il faut remarquer que les textes nous font connaître bien peu de chefs avant cette date.

5. Il est certain que la chose s'est faite après 58, reste à savoir si elle ne s'est pas produite aussi antérieurement : cela n'est pas impossible, vu que quelques-uns des deniers romains copiés par les Gaulois sont antérieurs à cette date (cf. Blanchet, p. 190 et suiv.).

6. L'assimilation des deux celtiques avec les dieux romains apparaît dès César (VI, 17) : mais je crains bien que Prodicurus avant parlé de Cronos ou d'Hermès à propos des Gaulois (cf. I, II, p. 121, n. 3, p. 135). Une trace antérieure, peut-être, p. 128, n. 7. En Cisalpine, l'assimilation a été déjà faite par Polybe, I, 1, p. 357.

7. Pour les Eduens, cf. p. 28. Pour les Arvernes, Lucain, *Phars.*, I, 427-8 :

l'empire des Daces étrennait les plus belles routes et les carrefours les plus peuplés de l'Europe centrale, et ses terres les plus riches en métaux et en blés (60? 4).

Au nord, ce furent les Suèves qui se présentèrent contre les Celtes. Ils étaient, on l'a vu, les plus nombreux et les plus unis d'entre les Germains, dont ils occupaient, en Brandebourg, les terres centrales¹. L'ambition leur vint alors, comme aux Daces, de fonder un vaste État, et je me demande si les uns et les autres n'étaient point entraînés par le désir d'imiter la splendeur de la chose romaine². Chaque année, les peuples confédérés sous le nom suève détachaient de leurs cent tribus une partie de leur jeunesse, et l'envoyaient au loin pour dévaster ou conquérir³. Et à tous les points de l'horizon, les autres Barbares, Scythes, Celtes et Germains, sentirent le poids de leurs armes et la fougue de leur élan. Au nord, je crois qu'ils ne furent pas étrangers aux malheurs des Cimbres et des Teutons, et qu'ils finirent par faire de la Baltique une mer suève⁴. A l'est, dans les plaines marécageuses de la Vistule, le sol était trop mauvais pour être pris : ils se bornèrent à détruire tout ce qu'ils pouvaient, élargissant le désert devant eux, se gardant par d'immenses solitudes contre les hordes de la Scythie⁵. Sur les bonnes terres de l'ouest et du sud, ce fut une marche lente et progressive : à chaque étape, les Suèves s'arrêtaient, laissaient

1. Sans doute avant la migration des Boiens en 59-58.

2. P. 49 et 52.

3. Le rêve d'un Empire suève paraît bien chez Arioviste, I, 44.

4. *Centum pagi*; César, I, 37, 3; IV, 1, 4; Tacite, *Germ.*, 39, où Tacite paraît appliquer aux Semnons, centre de la confédération suève (p. 49), les *centum pagi* qui se rapportent à celle-ci. L'expression, fait justement remarquer Fustel de Coulanges (*Recherches*, p. 260, n. 1), doit être un « terme de convention ».

5. Tac., *G.*, 40, et 41, 45.

6. *Una ex parte* (l'Orient) a *Sarbis circiter milia passuum sacrota* (sic a, les mss. p. ont .c. agri vacare dicuntur; César, IV, 3, 2. On a supposé qu'il s'agit de la Bavière (p. 147, n. 3); on a supposé aussi la Bohême : mais elle appartenait encore, je crois, aux Boiens (cf. p. 145 et I, IV). L'énormité du chiffre énoncé me fait penser de préférence aux terres lointaines et mauvaises : il y a trop de terres fertiles en Bavière pour y avoir fait un pareil désert.

des colonies, créaient des peuplades; puis, quelques années écoulées, ils poussaient plus loin leur conquête.

Des nations du Midi, les plus riches et les plus exposées étaient les Celtes de la Haute Allemagne, Helvètes en Franconie et Souabe, Volques Tectosages en Bavière, les plus vieilles colonies de Ségovèse¹. Elles furent attaquées les premières, et les Suèves n'eurent qu'à lancer leurs bandes par les cols de la Thuringe pour que les deux Empires fussent détruits. Les Helvètes, plus braves, habitués aux migrations depuis le temps des Cimbres, purent éviter le massacre ou la sujétion, et gagnèrent, au sud du Rhin, les terres de la Suisse, où ils vont se réorganiser en nation². Des Volques au contraire, tout disparut, et il ne resta plus qu'un vague souvenir³ de cet empire sage et laborieux, qui, pendant trois siècles, avait fait respecter le nom celtique dans l'Europe centrale⁴.

A la place des Volques et des Helvètes, des colonies de nations suèves, Marcomans, Harudes, Vangions, Némètes, Tribouques, s'établirent dans les vallées du Mein, du Neckar et

1. T. I, p. 206 et suiv.

2. Cf. t. II, p. 320-1, et ici, p. 160. Cette expulsion des Helvètes et leur migration en Suisse, l'établissement des Suèves dans les vallées du Mein et du Neckar, résultent des faits suivants : 1° Tacite, *German.*, 28 : *Inter Hercyniam sitam Ithoumque et Moenum omnes Helvetii ... tenuere*; 2° il est visible, par César, que toute la rive droite du Rhin, depuis le lac de Constance jusqu'à Mayence, dépend des Suèves et d'Arminius (I, 40, 7; I, 37, 3; IV, 19; VI, 9, 8); 3° la résidence principale d'Arminius (cf. I, 38, 1) paraît avoir été près de Mannheim (cf. p. 61, n. 1), à *Lopodunum*, *Ladenburg*, *civitas Sueborum* (cf. C. I. L., XIII, II, p. 230-231, et, en dernier lieu, Schumacher, *Bericht über den achten Verbandstag der west- und süddeutschen Vereine*, etc., Berlin, 1908, p. 51-2).

3. L'établissement des Suèves en Bavière résulte, d'abord de la disparition complète du nom des Volques Tectosages, fait que César semble faire contemporain (*ad hoc tempus*) des victoires d'Arminius (VI, 24, 3), et, ensuite, de leur contact avec les Daces, qui ont vaincu les Boiens sur le Danube (p. 134) — Il me semble cependant difficile que le fameux désert dont parle César (ici, p. 146) soit à chercher dans la Bavière et se continue, au delà de l'Inn, avec « les déserts des Boiens » (Str., VII, 1, 5; 5, 2; Plin., III, 146 : *Dimensuratio*, 18, p. 12, Riene), qu'on place d'ordinaire autour du lac Balaton. — Il est du reste probable que la domination suève a été moins forte en Bavière qu'en Souabe et Franconie, et que les Vindéliques et les Rètes des montagnes ont évincé peu à peu les Germains (cf. Str., VII, 1, 5; IV, 6, 8).

4. T. I, p. 207.

du haut Danube, et les acquirent pour longtemps aux influences germaniques¹. Maintenant, les Suèves occupaient les pays de Mannheim, de Francfort et de Mayence, d'où partaient toutes les routes de l'Ouest²; ils touchaient au Rhin depuis le coude de Bâle jusqu'aux pentes du Taunus. De nouvelles terres, plus riches encore, s'ouvraient à leurs ambitions. Ils avaient le choix entre deux chemins : passer le fleuve, et se déverser en Alsace et en Gaule; ou le descendre, et, au delà du Taunus, enlever la rive droite aux Germains du couchant. Ils étaient assez nombreux pour oser l'un et l'autre.

Ainsi, tandis qu'autour de la Méditerranée, sous la direction intelligente de Pompée, l'empire du sénat romain arrivait à son plus haut degré de force, deux autres empires se préparaient à ses frontières, comme pour essayer l'unité de l'Europe barbare. C'était le temps où l'Arverne Celtill disparaissait, et où Celtes et Belges se déchiraient en lignes rivales. Entre ces trois puissances formidables qui le bloquent de toutes parts, le monde celtique ne présente plus que des épaves prêtes à sombrer. Il faudrait, pour les sauver, des hasards inespérés et des précautions infinies.

1. Ce sont les peuplades que nous trouvons autour d'Arnoveste (I, 31, 40, 37, 2, 31, 2); sur leur emplacement primitif, p. 48-59. Il faut ajouter les *Sclavi* (I, 73, 2), sur lesquels il est impossible de rien dire.

2. Cf. p. 60-1.

CHAPITRE V

ARIOVISTE ET CÉSAR

I. Burbista et Arioviste. — II. Arioviste au service des Séquanes. — III. La Gaule vaincue par Arioviste. — IV. Le complot national. — V. Diviciac à Rome : la politique du sénat. — VI. Jules César. — VII. Nécessité de l'intervention romaine.

I. — BURBISTA ET ARIOVISTE

Ce qui augmentait les dangers de la Gaule du côté barbare, c'est que Daces et Suèves ne furent pas, comme les Cimbres et les Teutons, des peuplades errantes, cherchant des domaines, isolées au milieu des hommes. C'étaient de véritables nations,

1. Sur la Gaule au temps de César et sur les campagnes du proconsul, outre les livres généraux (t. I, p. 3, n. 1), et les livres sur l'organisation militaire (p. 173, n. 1) : *Les Faits des Romains*, p. 20 et suiv., ms. du xiii^e s., Bibl. nat., fr. 23 083 (a titre de curiosité, mais intéressant pour montrer les recherches faites au Moyen Âge sur la topographie de la Gaule; cf. Meyer, *Romania*, XIV); Duplex, *Mémoires des Gaules*, 5^e éd., 1639, p. 175 et suiv.; duc de Rohan, *Le parfait Capitaine, autrement l'Abbregé des guerres de Gaule, etc.*, 4^e éd., 1643; de Burv, *Hist. de la vie de Jules César*, I, 1758; Pécis : 1^o *Essai sur les qualités, etc., ou Dissert. préliminaire aux campagnes de Jules César*, Milan, 1758; 2^o *Les campagnes, etc.*, I (seul paru?), Milan, 1760; Davon, *Analyse critique des Faits Militaires de César*, Genève, 1779; de W{arnery}, *Mélange de remarques, sur-tout sur César*, Varsovie, 1782; Rösch, *Commentar über die Commentarien des Cesar*, Halle, 1783 (réponse très intelligente à de W{arnery}); de Vaudrecourt, *Les Commentaires*, 2 v., Paris, 1787-8; Turpin de Crissé, *Commentaires, etc.*, I et II, 1783; Napoléon, *Précis des guerres de César*, écrit par M. Muchand, 1836 (la plupart des questions bien résolues, surtout d'après d'Auvill); Drumann, 2^e éd., par Groebe, III, p. 290 et s.; R. G. P., *The Commentaries of Cesar considered as apocryphal*, dans *Colburn's United Service Magazine and Naval and Military Journal*, 1850, I, p. 512 et suiv., II, p. 457 et suiv. (fort curieux, pour montrer ce que peut amener l'excès de critique militaire et topographique de l'œuvre de César); Mommsen, *Römische Geschichte*, III,

rayonnant autour du foyer de leur race dans une activité continue; rien n'interrompait les terres soumises à leur nom; et,

ch. 7; Kiehl, *Cæsars Feldtogten in Gallie*, I (seul paru), Leyde, 1833-4 (programme); Kœchly et Büstow, *Einleitung zu C. Julius Cæsars Commentarien*, Gotha, 1857; A. von Gœler, *Cæsars Gallischer Krieg*, 1858 (in ... 58 bis 59), 1859 (in ... 59), 1760 (in ... 56), réunis et complétés après sa mort par son fils sous le même titre, 1860; de Sauley, *Les Campagnes de César dans les Gaules*, 1862; Fallue, *Analyse raisonnée des Commentaires*, 1862; Sarrette, *Quelques pages des Commentaires de César*, 1863; Creuly, *Carte de la Gaule sous le proconsulat de César*, 1864 (extrait de la *Revue archéologique*); Maissiat, *Jules César en Gaule*, 3 vol., 1865-81; Eichheim, *Die Kämpfe ... gegen C. J. Cæsar*, Neuburg, 1866 (cf. p. 193, n. 1); (Napoléon III), *Histoire de Jules César*, II, 1866, et vol. de planches (prépare par Maury, Creuly, de Sauley, Desjardins, Stoffel, trop injuste souvent pour von Gœler; je renvoie à l'éd. in-8); Heller, *Jahresberichte* dans le *Philologus*, XIII, 1858, XIX, 1863, XXII, 1865, XXVI, 1867, XXX, 1872; Thomann, *Der französische Atlas*, 3 fasc., Zurich, 1868, 1871, 1874; Long, *The Decline of the Roman Republic*, IV, 1872; van Kampen, *Quindecim ad ... Commentarios tabula*, (s. d.); Froude, *Cæsar*, Londres, 1879, p. 194 et suiv.; Jahus, *Cæsars Commentarien*, 1883, *Heft 1: Militär-Wissenschaft*, Badgen, Cæsar, Boston, 1892; Warde Fowler, *Julius Cæsar*, 1892; von Precker, *Wanderung über die Schlachtfelder*, 2^e éd., 1893, p. 59 et suiv.; Rice Holmes, *Cæsar's Conquest of Gaul*, 1899 (très utile; une 2^e éd. va paraître); Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst*, I, 1900, p. 417 et suiv.; Ferrero, *Grandeur et Décadence de Rome*, II, *Jules César*, 1905 (trad. fr.); Veith, *Geschichte der Feldzüge C. Julius Cæsars*, Vienna, 1906; Uhler, *Bilder-Atlas zu römischen Historien*, 2^e éd., 1907 (les edit. avec commentaires, parmi les plus anciennes, celle de de Vigenère trad. v. 1584, parmi les récentes, celles de Schneider, 2 v., 1846-9, de Kränzer (cf. plus bas), de Benoit (p. 175, n. 1). — Nous n'avons pas voulu, en ce qui concerne les questions de topographie locale, donner une bibliographie complète; on en trouvera les éléments dans les livres généraux cités t. II, p. 2, n. 1, p. 149, n. 1. Avec l'écrit il faut ajouter le fameux *Index locorum in Commentariis*, etc., de Marthianus, le premier essai d'ensemble qui ait été tenté sur la géographie de César, et qui, sur plus d'un point, a touché la vérité; la suite de la plupart des anciennes ed. de César à partir de 1477, et à part, p. p. Burzadearso da Pisa, in-4, s. d. — La source essentielle est César, *Commentarii de bello Gallico*, livre VIII par Hirtius (cf. p. 146, n. 1). Deux classes de mss., 2 et 3, ont ces deux classes, voyez, en dernier lieu, H. Richter, *Kritische Bemerkungen*, etc., programmes de Stuttgart, 1889 et 1907, et Klotz, *Rh. Mus.*, LXIV, 1899, p. 224 et suiv.). Principales ed. critiques: Nipperley, 1847; Hülster, 1882 (index très utile; Kränzer, 16^e éd., par Dittenberger, 1898 (avec commentaires); Kühler, 1893; Meusel, 1904 (la plus sobre et la plus claire; voyez aussi Meusel, *Latina Cæsarianum*, 2 v., 1887-93 et la fin *conjecturarum*). — On connaît le reproche, d'ailleurs vague, fait à César par Asinius Pollio (ap. Suet., 56), *parum integra veritate*. Et quelques modernes ont partis de là pour révoquer en doute chiffres et résultats des campagnes. Minutius un des premiers (*Gallia geographica*, 1634, p. 337-343), puis de Warnery (qui a dit tout l'essentiel à ce sujet), Eichheim (p. 193, n. 1), en dernier lieu et surtout Haubenstein (ici, p. 193, n. 1) et Delbrück, dont le but est *nicht von der Autorität des geschriebenen Wortes zu befreien* (p. 442), ce qui fait de son livre une sorte de reconstruction souvent arbitraire; en outre; Eymenherdi, *Neue Jahrbücher*, LXXXV, 1862, p. 735 et suiv.; Prisch, *Die historische Glaubwürdigkeit der Comm.*, etc., 2 fasc., Glückstadt, 1853-6; Sumpff, *Cæsars Darstellung seiner Offiziere*, 2 fasc., Quedlinburg, 1892 et 1893; etc. Mais à dubions pas, à propos de Pollio, qu'il semble avoir critiqué surtout le *De bello civili*, évidemment plus sujet à

en ce moment, leur force de cohésion était encore accrue par la gloire surnaturelle de leurs chefs.

caution (p. 572, n. 11). J'avoue m'être presque toujours fidèle à César, dont l'œuvre me paraît, le plus souvent, témoigner, d'abord d'une réelle exactitude, résultat des habitudes intellectuelles de sa vie de chef militaire, et, ensuite, d'une sorte de franchise peut-être affectée, en tout cas d'assez belle allure : 1° il n'est jamais en opposition fondamentale avec les autres auteurs; 2° je ne l'ai jamais vu dissimuler un danger, des mécomptes ou une défaite (p. 263 et suiv., 285-7, 298-6, 312-3, 341-3, 338, 377 et suiv., 406-7, 441 et suiv., 474 et suiv., 480, 501, 528, 550); 3° il a toujours rendu justice à ses lieutenants (p. 264 : le jeune Crassus, p. 289, 273 et suiv., 303 et suiv.; Sabinus même, p. 300 et suiv.; Décimus Brutus, p. 293 et suiv., 387 et suiv.; Caninius et Fabius, p. 353 et suiv.; Quintus Cicéron, p. 383 et suiv.; Labiénus, p. 248, 267, 311, 346, 395, 398-9, 460 et suiv., 528 et suiv., 563; Sulpicius est absolument inexact et injuste à l'endroit de César, comme l'a montré Rice Holmes, p. 217-220); 4° il a, en écrivant, rendu justice à ses adversaires, peuples (p. 266) et hommes (p. 455); 5° il donne, quand il s'agit de gros chiffres d'armées gauloises, sa source (I, 20, p. 197, n. 8; II, 4, p. 248; VII, 75, p. 516), et il en détaille même le total, ce qui montre bien qu'il est allé au-devant du reproche d'exagération (*nominationum ratio*, I, 29, 1; *certum numerum*, VII, 75, 1; *numerus imbutur*, VII, 76, 3; cf. I, II, p. 7). Ce qu'on peut lui reprocher, c'est : 1° de ne pas exposer les motifs, surtout les motifs politiques, qui le font agir (p. 201 et suiv., 226 et suiv., 243-4, 481 et suiv., 319 et suiv., 333, 401 et suiv.); 2° de ne pas préciser sur les routes suivies et les lieux de bataille (p. ex. : p. 495 et suiv., campagne d'avant Alesia; p. 303 et suiv., marche en Aquitaine; p. 312-3, contre les Morins. Mais son livre a été improvisé, je crois, au cours de l'hiver de 52-51, il s'arrête à l'indication des quartiers d'hiver, automne 52, p. 340, n. 2); il avait des motifs politiques pour ne pas expliquer tout, motifs tirés de sa situation à Rome et tirés de la situation de la Gaule; l'habitude de ne point nommer les lieux est assez générale dans l'Antiquité (cf. I, 1, p. 453, note). Voyez les excellentes remarques de Rice Holmes, p. 173-244. — L'existence d'un journal de César, *Expeditiones*, distinct des Commentaires (cf. Servius ad *En.* XI, 743; p. 501, n. 5), est aujourd'hui complètement niée (cf. Nipperdey, éd. de 1847, p. 5 et s.). — Les autres écrivains qu'il ne faut pas négliger répètent d'ordinaire César, quelques-uns (surtout Dion Cassius) sans le comprendre, ou, s'ils ajoutent quelques détails, ils peuvent presque toujours s'intercaler, assez utilement, dans le récit des Commentaires (cf. notes des pages 501, 530-533). Nous avons noté les contradictions, assez rares, notes des p. 207-8, 297-9, 330-333, etc. — Plutarque (*Vie de César*, éd. Sintenis) est souvent indépendant de César, et peut-être aussi de Tite-Live (p. 267, n. 4). — Même remarque pour Suetone (ed. Ihm). — Appien (*Celtica*, éd. Mendelssohn) paraît plus encore indépendant qu'eux deux (cf. p. 158, n. 3, p. 207, n. 4, p. 208, n. 8), mais c'est une source bien mauvaise, où se mêlent tous les noms propres (cf. *Celtica*, I, 4). — Il me paraît souvent d'accord avec Plutarque. Sur eux deux, cf. Thourret, *Leipziger Studien*, I, 1878, p. 328 et suiv.; Kornemann, *Die historische Schriftstellerei des ... Pollio*, dans les *N. Jahrbücher für class. Phil.*, Supplément, XXII, 1896 (qui voit dans Asinius Pollio leur source commune). — Nous ne pouvons juger Tite-Live qu'à travers ses nombreux exploités : l'*Épistole* (ed. Jahn), Orose (ed. Zangemeister), Lucain (ed. Hosius; cf. p. 572, n. 11); Florus (ed. Rossbach; cf. p. 323, n. 3), les scholies de Lucain (ed. Usener; p. 372, n. 11), Polyen (ed. Wolflein et Melber; cf. p. 203 et 470), Eutrope et Dion Cassius; tous, sauf Lucain, assez entachés d'erreurs ou de négligences. Évidemment, Tite-Live a, plutôt que changé, ajouté à César, et dans un sens pompeux (cf. p. 229, n. 8, p. 578, n. 5). — Il semble y avoir chez Dion Cassius

La fortune subite des Daces était due aux efforts d'un seul homme, leur roi Burbista¹ (depuis 82?). A cette petite peuplade, perdue parmi les nations thraces, il donna l'empire du Danube. Pas une seule fois il ne fut vaincu. Ses conquêtes étaient régulières et durables, comme la récompense périodique qu'il méritait des dieux. Car les dieux l'aimaient et le protégeaient. Il avait près de lui un grand-prêtre, Décinéos, qui ne le quittait jamais, prédisant ses victoires, multipliant les prodiges sous ses pas². Autour de ces deux hommes, pendant trente ans, les Daces délirèrent d'enthousiasme et de confiance. Une parfaite concorde régnait dans la nation. Leur roi fit d'eux ce qu'il voulut. Comme tous les Barbares, ils avaient goût à s'enivrer : il leur commanda de ne plus boire de vin et de détruire leurs vignobles; et ils obéirent. Ce qui prouve aussi qu'il savait les conduire vers le bien. Son empire, pareil à l'Islam³, fut l'œuvre d'une foi ardente et disciplinée.

Tout autre paraissait son contemporain, le roi suève Ario-

(ed. Boussoin, excellente) des additions à César : surtout p. 229, n. 8, notes des p. 235-9, 297-9, 532-3), mais souvent encore ce que l'on croit des additions ne sont que des erreurs faites par l'auteur en lisant les *Commentaires*, des étourderies résultant de sa légèreté (entre mille, Arioviste est dit un Allobroce, XXVIII, 43, 3, autres, p. 195, n. 1, p. 198, n. 10, p. 302, n. 3, p. 493, n. 5), ou des réflexions dues à ses préoccupations psychologiques : il a voulu expliquer les faits et gestes que César se bornait à raconter (p. 531, n. 3). Voyez sur lui : Heller, *Philologus*, XXII, 1865, p. 108 et s.; Jørgensen, *De fide et auctoritate Thoms*, Leyde, 1879; Micalella, *La fonte di Dione Cassio* (campagnes de 58), Lecce, 1896; surtout Columbia, *Cassio Thome e le guerre Galliche*, Naples, 1902 (*Accademici*), la plupart des livres cités p. 193, n. 1. — Il y a du y avoir des recits de contemporains, entre autres à propos des campagnes des légats, surtout de Labienus (p. 207, n. 4) et de Brutus (p. 291, 368-369); voyez le poème auquel pensait Caséron sur la Bretagne (p. 319). — Sur Asinius Pollion, voir plus haut, Kornemann. — Sur l'hypothèse d'écrits de C. Oppius, Thouret, *Leipziger Studien*, I, 1878 (*Ite Cie.*, etc., C. Oppius), — Cf., à propos de chaque campagne, p. 193, n. 1, p. 221, n. 1, p. 242, n. 1, p. 319, n. 1, p. 305, n. 1, p. 418, n. 1.

1. Jordanes, XI, 67 (*Burbista, Borsista*); Strabon, VII, 3, 5 et 11; XVI, 2, 29 (*Βουρίστα, Βουρίστα, Βορπίστα*); Trogue-Pompée, *Prologues*, 22, 10 (ms. *Hubobastes*).

2. P. 141, n. 3.

3. Jordanes, *Getica*, XI, 67 (*Dicineus*); Strabon, VII, 3, 5 et 11; XVI, 2, 30 (*Δικινεός, Δικινεός*).

4. Le rapprochement est de Mommsen (*R. G.*, III, p. 304), qui a bien marqué la grandeur et l'étrangeté de l'Empire dace.

5. Tout ce qui précède d'après Strabon, VII, 3, 11.

viste (depuis 727) ¹. Celui-là ne fut guère qu'un brigand, mais d'audace et d'intelligence supérieures. Pendant près de quinze ans, ni lui ni ses hommes ne dormirent sous un toit ² : ils ne connaissaient que la course, la bataille et le meurtre, leurs armes, leurs chariots et leurs tentes, et quand ils avaient besoin des dieux, ils recouraient aux prophéties de leurs femmes ³. Suivi de ses hordes, Arioviste ne redoutait personne et ne respectait rien. Aucune entreprise ne lui sembla impossible, et il acceptait avec une joie sauvage tous les adversaires qui se présentaient ⁴. Au surplus, sa frénésie se conciliait avec la ruse et la malice : il savait endormir ses ennemis par des propos d'amitié et de belles promesses ⁵. Intelligent, grand parleur, prudent et soupçonneux ⁶, habile à observer les hommes et à retenir les faits, il n'avait rien de la simplicité d'allures qui faisait le charme de certains Barbares ⁷ : personne ne lui en imposait ni par la flatterie ni par la menace, et il répondit plus tard à Jules César en homme qui ne se laisse pas payer de mots ⁸. Avec cela, despote, colère, arrogant, cruel, brutal, exigeant l'obéissance immédiate, toujours prêt à ordonner un supplice ⁹, c'était la plus

1. Sur Arioviste, outre les ouvrages cités p. 43, n. 2, p. 224, n. 1, les remarques de H. Baumann, *Ueber das erste Buch*, etc., programme du Franz-Joseph-Gymnasium de Vienne, 1883, p. 29 et suiv., et Kleis *ap. Wissowa*, s. r. — La date semble résulter de César, I, 36, 7. Le nom est transmis *Ariovistus* par les mss. de César, forme avec laquelle s'accordent les leçons des autres auteurs. Il est appelé *rex Germanorum* par César (I, 31, 10), Frontin (II, I, 16), Appien (« roi des Germains au delà du Rhin », Appien, *Celtica*, 16, etc., *dux Germanorum*, Tit-Live, *Ep.*, 104, *rex Suecorum* [sans être nommé, par Plin. II, 110 (cf. p. 164, n. 8) ; il est visible qu'il commande seulement à des Suèves, mais je ne doute pas qu'il ne s'agisse seulement des Suèves émigrants, établis en Souabe et Franconie (p. 147-8), et peut-être seulement d'une partie d'entre eux.

2. César, I, 36, 7.

3. César, I, 30, 4-5 ; 33, 7 ; cf. Tac., *G.*, 10 ; *H.*, IV, 61.

4. César, I, 31, 13 ; 33, 5 ; 34, 2 ; 36, 3-7 ; 40, 4 (*furore atque amentia*) ; 42, 2 et 3 ; 44, 3 ; 33, 5. Cf. p. 227 et 234.

5. Cela résulte de son attitude avec les Séquanes et les Éduens (I, 31, 10 ; 37, 2 ; ici, p. 153-6) et avec les Sénas (I, 40, 2 ; ici, p. 163 et 165) ; cf. I, 49, 8 ; 47, 1-2 et 6.

6. I, 42, 4 ; 47, 6.

7. *Non se barbarum neque tam imperitum esse rerum* ; I, 44, 9.

8. I, 34, 2-4 ; 36, 44.

9. I, 31, 12 et 15 ; 32, 4 et 5 ; 33, 6 ; 44, 47, 6 ; cf. p. 235.

violente des tempêtes humaines qui fût alors déchaînée sur l'Occident.

On put croire un instant que ces deux hommes, Burbista et Arioviste, se heurteraient l'un à l'autre, et que Suèves et Daces se disputeraient dans les plaines du Danube l'empire de l'Europe. Leurs domaines allaient se toucher, entre Passau¹ et Vienne; leurs avant-gardes se rencontrèrent : déjà les Daces commençaient à piller les terres des Germains². Ceux-ci, de leur côté, s'entendaient avec les Gaulois du Norique, que menaçait Burbista, et Arioviste épousa la sœur de leur roi (avant 58)³. Mais le monde était assez grand pour contenir ces deux ambitions; et, tandis que Burbista s'occupait du Levant, Arioviste ne songea plus qu'à la Gaule.

II. — ARIOVISTE AU SERVICE DES SÉQUANES

Car les Gaulois, en ce moment, commirent la pire folie de leur existence : ils demandaient à Arioviste d'intervenir dans leurs querelles. Ces Suèves, qui rêvaient de fonder partout de nouveaux empires, qui venaient d'arracher aux Helvètes leurs terres du Rhin, les Celtes les invitèrent à franchir le fleuve et à faire la guerre au milieu d'eux. Le lent suicide de la Gaule commençait.

La lutte des Eduens contre les Séquanes et les Arvernes était devenue la principale affaire du pays⁴. Un jour vint où les Eduens parurent décidément les plus forts⁵ : leurs rivaux

1. C'est à *Boiodurum* près de Passau (Ptol., II, 12, 4) que commençaient les domaines des *Barni* et des *Noriques* et que finissaient ceux des *Volques Teuto-ages*; cf. t. I, p. 297, n. 6.

2. Jordanes, *Getica*, XI, 67 : *Cujus (Daciarum) consilio Gothi (les Daces) Germaniarum terras, quas nunc Franci obtinent (Alamannie et Bavière), populati sunt.*

3. César, I, 23, 4 : *Uxor... Norici, regis Voconis soror, quam in Gallia duxerat a fratre missam.*

4. I, 31, 3 et 4 (multos annos, depuis la mort de Cérius? p. 136); VI, 12, 1.

5. I, 31, 7; VI, 12, 2.

envoyèrent alors des agents au delà du Rhin, chez les Suèves, pour louer des chefs et des hommes¹.

Ce n'était assurément pas une chose nouvelle. De tout temps, les Gaulois recoururent à des mercenaires : les riches en prenaient comme gardes, les peuples comme auxiliaires. On les recrutait partout, chez les Celtes et les Belges, en Espagne et en Bretagne, chez les Aquitains et les Germains². Ceux-ci, comme les Galates d'autrefois³, ne demandaient pas mieux que de se vendre au plus offrant. Lorsque les Séquanes expédièrent leurs recruteurs en pays suève, ils ne faisaient, en apparence, que continuer une ancienne habitude. On en ramena quinze mille lansquenets, avec le roi Arioviste : cela coûta très cher, beaucoup d'argent comptant et beaucoup de promesses (avant 62)⁴.

Grâce à cet appoint, les Séquanes et les Arvernes eurent raison de leurs ennemis. A chaque bataille, c'étaient des pertes terribles chez les Éduens⁵. A la fin, voyant leur noblesse et leur sénat décimés, ils acceptèrent les conditions du vainqueur. Ils cédèrent les terres contestées des bords de la Saône⁶, reconnurent la prééminence des Séquanes, et leur livrèrent à titre d'otages les fils des plus nobles familles. Comme les Éduens étaient les alliés du sénat, on fit jurer à leurs chefs de ne point recourir à cette alliance. Le druide Diviciac, l'un des plus riches et des plus influents, fut le seul à refuser le serment : il dut quitter le pays, et il partit pour Rome⁷.

Ce fut, dans la Gaule entière, comme le début d'un nouveau

1. I, 31, 4; VI, 12, 2.

2. I, 18, 3; III, 9, 10; IV, 20, 1; II, 1, 4; VII, 31, 5; III, 23, 3-5; IV, 6, 3; VI, 2, 3; 8, 7; 9, 6 et 8; VIII, 7, 3; 10, 4.

3. T. I, p. 324 et suiv.

4. I, 31, 4-5; 32, 5; 44, 2 et 6; VI, 12, 2. Peut-être en 72, cf. p. 153.

5. Il y eut plusieurs batailles : *semel atque iterum*, I, 31, 6; *præliis compturibus*, VI, 12, 3. César signale comme chef des Éduens *Sporodoric* (VII, 67, 7).

6. C'est à elles (cf. p. 138) que je rapporte VI, 12, 4, et peut-être le *pabos* de I, 31, 6.

7. I, 31, 6-9; 44, 9; VI, 12, 5.

règne. Les clients des Éduens transportèrent leur hommage au peuple de Besançon, et ils lui remirent les enfants nobles en garantie de leur foi¹. Peut-être les Séquanes auraient-ils dû partager l'hégémonie avec les Arvernes leurs alliés. Mais ils agissaient comme s'ils étaient les seuls maîtres de la Gaule : la présence d'Arioviste semblait leur en assurer l'empire².

III. — LA GAULE VAINCUE PAR ARIOVISTE

C'est alors qu'Arioviste changea d'attitude. Il était le plus fort, il l'avait vu sur le champ de bataille. Aux hommes qu'il avait amenés se joignirent d'autres bandes ; au delà du Rhin, il demeura en rapports incessants avec la jeunesse du nom suève³. Les Séquanes ne s'étaient point aperçus qu'ils avaient appelé, non pas une troupe de mercenaires, mais l'avant-garde d'une nation.

Arioviste parla donc en vainqueur, et il réclama, comme récompense, un tiers du territoire séquane⁴. Après la Franconie et la Souabe, c'était l'Alsace qu'il voulait donner aux Suèves. Et il semble bien que, sans attendre le congé de ses alliés, il se soit emparé de force de la Haute Alsace, qui appartenait aux Séquanes et qui formait bien le tiers demandé. Il y installa son camp et fit appel aux hommes de sa nation. Des milliers de Germains franchirent le Rhin et prirent possession de leur nouveau domaine⁵. L'empire suève s'étendait maintenant des bords de l'Oder jusqu'à la trouée de Belfort, et, par cette brèche toujours ouverte, menaçait toute la Gaule.

1. VI, 12, 4.

2. Les Éduens jurèrent de *démourer perpetuo sub illorum ditione atque imperio*, I, 31, 7; les Séquanes *Gallie totius principatum obtinuerunt*, VI, 12, 4, et 6. Remarquons que César dit (I, 31, 3) qu'avant l'arrivée d'Arioviste les chefs des deux factions sont les Arvernes et les Éduens, et qu'au moment de son arrivée à lui (VI, 12, 1), les chefs étaient les Séquanes et les Éduens.

3. I, 31, 5.

4. I, 31, 10.

5. I, 31, 5, 10, 11; 32, 5 (*oppida omnia ne doit concerner que les terres séquanes d'Alsace*); 41, 2.

Elle parut comprendre le danger. Les Séquanes, au lieu de s'humilier devant Arioviste, essayèrent de réparer le mal qu'ils avaient fait¹, et ils appelèrent aux armes leurs clients, anciens et nouveaux. Tous répondirent à leur cri de détresse, et les Éduens eux-mêmes firent cause commune avec leurs vainqueurs de la veille².

Arioviste, de son côté, invita à la bataille ses compatriotes de Germanie. Bientôt, il eut dans son camp cent vingt mille hommes³. Les Gaulois, toutes forces réunies, vinrent planter leurs enseignes en face de lui : selon leur coutume, ils remettaient à une bataille le sort de leurs nations⁴.

Mais le Germain était habile et prudent. Il refusa le combat et se renferma dans son camp : il s'était posté en lieu sûr, à

1. Sur la possibilité de rencontres entre Sueves et Séquanes, p. 158, n. 1.

2. C'est ce que je conclus de César, I, 44, 3 : *Omnes Galliar civitates* (cf. I, 44, 6), et de Cicéron, *Ad Atticum*, I, 19, 2 (p. 158, n. 1). — Il faut rejeter l'hypothèse de monnaies rappelant cette ligue (de Saulcy, *Revue num.*, 1860, p. 469 et suiv.).

3. I, 44, 6, 31, 5.

4. I, 44, 3. Le lieu de la rencontre est appelé par César (I, 31, 12) *Admagetobriga* (var. *Arva*), ou il me paraît inutile de lire *ad Magetobriacum* (Nipperdey, Kränzer, Meusel, etc.), lecture qui date du reste au moins de Marlianus, xv^e s. Ce mot peut signifier *castellum Admageti* et faire allusion à quelque redoute de hauteur (cf. I, p. 177, n. 1). Mais il ne serait pas impossible qu'il fallût lire *Arva* et songer à un pont (cf. Dattin, *Rec. des Ét. anc.*, IX, p. 180). L'indication topographique de marécages (I, 40, 8) est trop vague pour qu'on puisse retrouver l'endroit. Je doute seulement qu'il faille le chercher hors d'Alsace, comme on le fait d'ordinaire. Arioviste dit que les Gaulois l'ont provoqué (44, 3 et 6) et qu'il se trouvait assez près de Germanie pour recevoir des secours (44, 6) ; remarquez que, même à l'arrivée de César, il est *ins finibus* (I, 38, 1), c'est-à-dire, je crois, hors de la Gaule. Je suppose donc *Admagetobriga* à l'entrée de la Haute Alsace ou du territoire séquane (cf. I, II, p. 522-3) (cf. p. 159, n. 5), entre Colmar et Schlestadt, et peut-être à Schlestadt même. — L'opinion primitive, sur *Admagetobriga*, la rapprochait du Rhin : près des marécages du Rhin (Marlianus), Magstadt près de Marsal, puis Bingen-Saunon, Moulshard (de Vigneret), Porrentruy (*Découverte... d'Admagetobrie*, par A. Dunod², Porrentruy, 1796), Mazières (?), Maestricht, etc. — L'opinion courante, depuis le xviii^e siècle, place *Admagetobriga* à Broye ou au mont Ardon, près de Pontallier : Chifflet, *Vernatio*, 1618, p. 139 et suiv. ; d'Anville, *Notice*, p. 61 ; Schöpfung, trad. fr., I, p. 246 ; Chavault, *Académie celtique*, IV, 1809, p. 273 et suiv., etc. ; Desjardins, II, p. 355 ; Bergot, *Bull. arch.*, 1908, p. 108 et s. ; etc. Il y a là, du reste, un fort bel emplacement de camp de marécage, le lieu est un endroit stratégique de premier ordre, au carrefour de grandes routes et des territoires lingon, éduen, séquane (p. 138, n. 6) ; cf. p. 158, n. 3). — On a aussi supposé, depuis, Amage près de Luxeuil (Walekenae, I, p. 326), Gray, Dôle, Grivy (Jura), Moyeuvre en Lorraine (d'Arbois de Jubainville, *Noms gaulois*, p. 83), etc.

l'abri de marécages. Les Gaulois ne purent le forcer à sortir de ses lignes : ils durent se contenter de dresser leur campement à portée de l'ennemi. Arioviste ne bougea pas.

Des mois se passèrent ainsi : les Gaulois, éternés par l'attente, finirent par négliger les précautions nécessaires. Ils se dispersaient à travers champs, se gardaient mal, oubliaient les Germains. Un jour, Arioviste sortit à l'improviste avec tous ses hommes et, presque sans lutte, fit un grand massacre dans l'armée gauloise (début de 60?)¹.

Les dieux, comme dira plus tard Arioviste, avaient prononcé et lui avaient donné la Gaule : car toutes les nations s'étaient présentées en armes contre lui, et toutes étaient vaincues².

Cependant, il ne paraît pas avoir poussé tout de suite ses conquêtes vers le sud. Je doute qu'il ait alors franchi la trouée de Belfort et qu'il ait songé à s'étendre au delà des Vosges³ : son ambition se borna, durant quelques mois, à assurer aux siens les riches et vastes plaines de la rive gauche. De toutes parts, les nations suèves envoyèrent des émigrants pour peupler les terres, du Rhin et les arracher aux Gaulois : les Vangions s'établirent autour de Worms⁴, les Némètes autour de

1. Tout ce qui précède d'après I, 46, 8-9; 31, 12; 44, 3 : il n'y eut qu'un seul grand combat, *semel, una praelio*. — La date, très hypothétique, que nous donnons avec l'opinion courante, est tirée de celle de la lettre de Cés., *Ad All.*, I, 19, 2 (ides de mars 604 = 9 mars 60, Le Verrier). *Edui, fratres nostri, pugnant; Sequani ? permale* (nos. *pacri malum*; le texte paraît corrompu) *pugnatum*. Mais : 1° Il n'y a pas un mot des Suèves dans cette lettre, 2° César ne parle pas de tant de combats; 3° j'ai peine à admettre une campagne d'hiver. Il est cependant possible de conjecturer César et Cœtôn en supplantant que celui-ci fait allusion à des rencontres entre Séquanes et Arioviste en automne 61 (*pugnatum*), et à la marche des Éduens, appelés par les Séquanes contre les Suèves, au printemps (*pugnatum*).

2. César, I, 44, 2-3.

3. Cela me paraît résulter de I, 31, 16. — S'il faut croire Appien (*Celtica*, 16), Arioviste, en 60, après la bataille contre les Éduens, aurait reçu l'ordre de ne plus les combattre, aurait alors quitté leur pays (argument en faveur de Pontallier, p. 157, n. 4), et en échange César, en 59, lui aurait fait donner le titre d'ami (cf. p. 165, n. 4) : cela expliquerait bien les choses; mais Appien est la plus misérable des sources, et il est en partie contredit par César, I, 44, 9.

4. On les trouve dans l'armée d'Arioviste (I, 31, 2), et on ne voit pas d'autre moment où ils aient pu s'installer sur la rive gauche. On a dit (Zangemeister, C. J. L., XIII, II, p. 120) qu'ils y ont été établis par César après la défaite d'Arioviste.

Spire¹, les Triboques enlevèrent aux Médiomatriques la Basse Alsace et le pays de Strasbourg². Plus au nord, à l'embouchure du Mein, cent mille hommes se montrèrent sur le fleuve et menacèrent les Belges de la Moselle (58)³. Au lieu d'une randonnée rapide dans la Gaule, Arioviste procédait à de durables établissements. Et c'est grâce à lui que le nom germanique allait s'implanter pour des siècles entre les Vosges et le Rhin.

Cela ne l'empêchait pas de maintenir ses prétentions sur le reste de la Gaule. Il imposa des otages aux Éduens, qui avaient été les plus maltraités dans la bataille⁴; il en prit ou en reçut d'autres peuples⁵; il multiplia ses exigences, réclama terres ou tribut⁶; il répétait que la Gaule était sienne et qu'il y avait tous les droits du vainqueur⁷. Il est probable qu'il n'attendait que de nouvelles circonstances pour reprendre vers le sud sa marche de conquérant⁸.

viste : cela paraît bien invraisemblable. Tout ce qu'on peut dire de César, c'est qu'il les y a laissés (cf. I, 43, 9; *ibid.* p. 240, n. 2).

1. Mêmes remarques. — Les territoires occupés par ces deux peuples ont dû être enlevés aux Trévires.

2. Mêmes remarques. — De plus, César les mentionne (IV, 10, 3; cf. Strabon, IV, 3, 4) sur la rive gauche du fleuve en aval des Médiomatriques. Comme le territoire des Triboques continua plus tard exactement à l'est celui des Médiomatriques, il ne serait pas impossible que le mot de *Tribucorum* ne soit une correction incorporée dans le texte de César (d'autant plus que le nom manque dans les mss. 9; cf. Strabon, IV, 3, 4 : *Μεδιόματριχοι, τὸ δὲ ἱερώσιον ἔσθλατον ἔσθλατον ἔσθλατον ἔσθλατον ἔσθλατον ἔσθλατον*). — L'origine germanique et récente de ces trois peuples résulte encore de Plin., IV, 106, et de Tac., *G.*, 28.

3. César, I, 37, 3; 54, 1; cf. IV, I, 4. Ils songeaient sans doute à l'occupation du territoire trévire de la rive gauche, au nord de celui des Vangions, en aval de Mayence. On voit que le débordement des Germains, de Bâle à Mayence, a été progressif et continu.

4. I, 36, 3. Les Éduens, après avoir fourni des otages aux Séquanes (I, 31, 7-8; 35, 3), en livrèrent aussi à Arioviste (I, 33, 2; 35, 3; 36, 5). Et, pour affaiblir encore les Éduens, Arioviste empêcha les Séquanes de leur rendre leurs otages (I, 35, 3).

5. I, 31, 12 et 15; 44, 2.

6. I, 31, 10 et 12; 35, 3; 36, 3, 4 et 5 (tribut annuel imposé aux Éduens); 44, 4.

7. I, 34, 3; 36, 1; 44, 2, 3 et 7.

8. I, 31, 10 et 11; 33, 4 et 5.

IV. — LE COMLOT NATIONAL

C'est vers ce temps¹ que s'organisa en Gaule un vaste complot, qui va déterminer l'arrivée des Romains, et par lequel Jules César commença le récit de ses campagnes. Voici de quelle manière le proconsul présente les faits :

— « Orgétorix², le plus noble et le plus riche d'entre les Helvètes, aspirait à la royauté, et la noblesse de sa nation le soutenait. Il proposa à son peuple d'émigrer loin de ces terres des Alpes où il vivait à l'étroit, et de chercher de nouveaux domaines : les Helvètes étaient assez forts pour conquérir en Gaule ce qu'ils voudraient. L'exode fut décidé : les préparatifs commencèrent : Orgétorix fut envoyé en ambassade vers les cités voisines, afin d'obtenir le libre passage³. » Mais, en route, il ne négocia pas seulement pour les Helvètes, il travailla pour lui-même. « Chez les Séquanes, il s'aboucha avec Castic, le fils du roi déchu⁴, et l'incita à prendre le pouvoir. Chez les Éduens, les hommes les plus considérables étaient deux frères, Diviciac et Dumnorix⁵. Celui-là, on l'a vu, avait quitté son pays pour ne point prêter serment aux Séquanes, et, réfugié à Rome, il sollicitait auprès du sénat ; la magistrature suprême était aux mains de Dumnorix, qui, loin de secourir son frère, ne songeait qu'à consommer sa perte : riche, populaire, entouré d'une

1. Le complot d'Orgétorix et les projets d'émigration des Helvètes paraissent contemporains du combat d'Admagetobriga, *Cic., Ad Att.*, I, 19. 2. La grosse difficulté est qu'aucun coin n'a indiqué le lieu qui unit ces choses. Voyez, à ce sujet, en dernier lieu, Rice Holmes, *The Classical Quarterly*, III, 1929, p. 201-210.

3. *Orgétorix*, César. Il ne me paraît y avoir aucun rapport entre lui et les monnaies *Orgétorix* (Cah., n° 4800 et suiv.) quoiqu'on ait dit (cf. Sauley, *Monnaies*, 1947, II, p. 6 et suiv.) ces monnaies, dont quelques unes portent aussi la légende *Eduo*, ne peuvent être attribuées qu'aux Éduens (cf. Blanchet, p. 405 et suiv.).

4. *Cf. Ad Att.*, I, 19, 2, d'où il résulte que les préparatifs et les pourparlers ont été connus de tous.

5. *Casticus*, I, 2, 4; cf. p. 138.

6. *Dumnorix* chez César, c'est bien, je crois, le *Dubnorix* des monnaies de la série *Dubnorix*, Cah., n° 5026-38. Il est moins certain que ce soit le *Dubnorix* de la série *Anorix*, n° 4913-5025. Je doute qu'il faille le voir dans le *Devos* d'autres pièces, n° 4883 et suiv.

garde nombreuse, Dumnorix ne rêvait que du titre suprême. L'entente s'établit entre lui et Orgétorix : l'Helvétie donna sa fille à l'Éduen; celui-ci noua d'autres alliances, en particulier avec ses voisins les Bituriges. » Le complot prenait corps. « Il fut convenu qu'Orgétorix, une fois roi chez les Helvètes, mettrait son peuple à la disposition de Castic le Séquane et de Dumnorix l'Éduen. Et ensuite, maîtres à eux trois des trois plus fortes nations, ils imposeraient leur autorité à tous, et l'unité à la Gaule entière¹. » —

Ainsi, d'après César, cet accord n'aurait été que l'entente coupable de trois ambitieux préparant un nouveau bouleversement de la Gaule sous les regards d'Arioviste aux aguets. Et il est en effet possible que ces hommes aient pensé surtout à leur intérêt propre, comme les trois Romains qui, à la même date, concluaient un pacte de domination universelle, Pompée, Crassus et César.

Mais, si égoïstes que soient les chefs d'une conjuration politique, il est rare qu'ils ne prétextent pas à leurs desseins de nobles motifs. Voici ce qu'Orgétorix, Dumnorix et Castic pouvaient alléguer en faveur de leur entreprise.

— Même après le dernier désastre, tout n'était point perdu pour la Gaule. Arioviste n'avait dû la victoire qu'à la surprise. Ces Germains n'étaient point invincibles. Sur les bords du Rhin supérieur, de Bâle à Constance, les Helvètes défendaient vaillamment contre les Suèves leurs nouveaux domaines, et leur frontière demeurait intacte². Ce qu'un seul peuple pouvait faire, il n'était pas interdit à la Gaule de l'espérer.

Sa défaite résultait surtout de sa désunion. Dans la grande bataille contre Arioviste, son principal peuple, celui des Éduens, s'était présenté déjà décimé par les Séquanes et les Arvernes. Il

1. *Totius Gallie sese potiri posse sperant*, César, I, 2-3.

2. César, I, 40, 7 : *Eodem (les Suèves) quibusdam septemviro Helvetii congressi, non solum in suis, sed etiam in illorum finibus (le pays de Bâle) pericunq̃ue superarunt*.

fallait, en face de l'ennemi, un accord absolu de toutes les nations¹.

La domination exclusive d'un État ne pouvait amener cet accord. Seul, il serait impuissant contre tous. Mais si les affaires étaient confiées à trois peuples associés, aux trois plus forts, l'obéissance s'établirait dans le corps entier de la Gaule.

Cette souveraineté, ce *condominium* de trois nations ne serait efficace que si, dans chacune d'elles, l'autorité supérieure demeurait incontestée. Le gouvernement par le sénat et les chefs favorisait les divisions et les conflits : c'était le régime qui, depuis la chute de Bituit, avait amené les guerres civiles, l'alliance avec Rome, l'appel aux Germains². La monarchie pouvait seule assurer la discipline et maintenir la dignité.

A eux trois, Dumnorix, Orgetorix et Castor seraient les rois de la Gaule : mais ils la sauveraient de l'anarchie et de l'étranger. Qu'ils fussent, comme le dit César, de vulgaires ambitieux, c'est possible, quoique nous ne soyons pas tenus de croire le Romain sur parole. Ils n'en défendaient pas moins les intérêts supérieurs du pays, entre Arioviste qui s'approchait et Diviciac qui complétait à Rome. —

V. — DIVICIAC A ROME. LA POLITIQUE DU SÉNAT.

Diviciac³, pendant ce temps, s'installait à Rome. C'était un homme habile, insinuant, et grand discoureur⁴. Bien que fugitif, il n'en demeurait pas moins un des personnages les

1. Je présente donc l'œuvre des Helvètes comme en hostilité directe avec Arioviste : cela ne paraît résulter de César, qui fait d'eux les adversaires continus des Suèves (p. 161, n. 2) et du fait que les Romains, dès le début hostiles aux Helvètes (ibid. I, 11, 19, 21), ont été si longtemps favorables aux Suèves.

2. Remarquez que les principaux adversaires des conjurés sont Diviciac, qui sollicite l'appui de Rome, et le sénat romain, qui a appelé les Suèves.

3. Les mss. préfèrent, je crois, la forme *Diviciacus*, mais il y a assez souvent les var. *Divicius* et *Divis*. Les monnaies (pour d'autres personnages, p. 134, n. 3) gardent la forme *Diviciacvs*.

4. César, I, 20, 1-4, 31, 3-16; 32, 3-5.

plus importants de la Gaule¹ : sa qualité de druide², ses richesses, le rang qu'il occupait dans sa cité, lui assuraient des relations chez presque tous les peuples³; il est même possible qu'il ait été le premier des druides, le chef de l'église celtique. Comme sa nation, celle des Éduens, était depuis soixante ans l'alliée fidèle du peuple romain⁴, Diviciac fut bien accueilli. Il devint l'hôte de Cicéron, il s'entretint avec lui de religion et de philosophie⁵; il obtint audience du sénat : et ce fut un curieux spectacle de voir pérorer le chef gaulois, appuyé sur son long bouclier⁶.

Ce qu'il désirait, on le devine aisément : c'était l'intervention du proconsul de la Province pour délivrer les Éduens et de l'hégémonie des Séquanes et des intrigues de Dumnorix; c'était qu'on rétablît son peuple au-dessus des Gaulois, et lui-même au milieu de son peuple. Comme, en ce moment, Arioviste s'était arrêté, Diviciac, semble-t-il, insista sur le péril le plus proche, sur les préparatifs des Helvètes et le complot national⁷.

Arioviste, du reste, prenait ses mesures pour ne pas être mis en cause. Il eut la présence d'esprit d'envoyer des ambassadeurs en Italie, porteurs de présents bizarres (60-59?)⁸. C'était

1. César, I, 20, 2.

2. Attesté par Cicéron, *De divinatione*, I, 41, 90.

3. César, I, 20, 2.

4. P. 28; César, I, 33, 2; 43, 6 et suiv.; 44, 9.

5. *Cic.*, I, c.

6. *Panegyric Latini*, 8, 3, p. 182. Hebreus (cf. I, II, p. 84).

7. Il est curieux de remarquer, en effet, que, tandis que les Helvètes sont toujours présentés comme les adversaires des Suèves (p. 161, n. 2), le sénat ne s'inquiète jamais que des premiers (*Cic.*, *Ad Att.*, I, 19, 2). Il y eut donc, semblait-il, un accord, tacite ou non, entre Arioviste, Diviciac et le sénat pour se débarrasser d'abord des Helvètes. Remarquez encore que Diviciac, après être parti pour solliciter l'appui du sénat contre Arioviste, ne l'abandonna pas et y renoua (César, VI, 12, 3), et qu'il ne le réclamera à nouveau, au moins publiquement, qu'après la défaite des Helvètes (César, I, 30 et s.).

8. Cf. p. 163, n. 4. Cornélius Nepos rapportait (Plin., II, 170; Mela, III, 3, 45) le fait extraordinaire qu'un roi des Suèves (il ne peut s'agir que d'Arioviste; Mela dit *a rege Rotorum*) envoya à Q. Metellus Celer, proconsul de Gaule (le proconsulat de Metellus en Transalpine de 59?, p. 163, plutôt que son proconsulat en Cisalpine de 62), des Indiens (*India*, des Africains?), que la tempête avait rejetés en Germanie : cela est bien extraordinaire. Le fait est antérieur à mars 59, date probable de la mort de Metellus (p. 166, n. 4).

la première fois, je crois, qu'une mission de Germains arrivait jusqu'à Rome. Depuis les extrémités des mondes connus, la Ville Éternelle était acceptée comme l'arbitre des nations. De sa décision dépendait le sort de l'Occident.

Diviciac et Arioviste, chacun à sa manière, réussirent à détourner sur les Helvètes toute l'attention du sénat. — Les Suèves, en effet, étaient encore loin de la frontière : les Helvètes y touchaient. Si ce dernier peuple rétablissait l'unité gauloise, l'œuvre de Domitius serait compromise ; s'il se bornait à chercher des terres, la Province craindrait mille dégâts¹ : un demi-siècle auparavant, ces Helvètes avaient fait autant de mal que les Cimbres ; leur nom était demeuré odieux au peuple romain². Il fallait les obliger à rester chez eux. Sur ce point, à Rome, les hommes d'État pensèrent tous de la même manière³.

Où ils différèrent, ce fut sur la façon d'écarter le péril. Les uns, comme Cicéron, Caton, le parti des sages et des modérés, espéraient arrêter les Helvètes par des décrets, des menaces et des intrigues ; ils avaient peur d'une guerre inconnue, qui jetterait le peuple romain dans de nouvelles aventures au profit des pires ambitieux. Mais c'était précisément cette guerre que quelques-uns souhaitaient, comme Métellus, consul pour l'année 60⁴, et César, qui allait lui succéder l'année suivante⁵.

Au début, les partisans de la paix l'emportèrent. Un décret fut rendu par le sénat, qui enjoignit à tout gouverneur de la Province de protéger les Éduens et les autres amis du peuple romain, dans la mesure où cette défense serait conforme aux intérêts de l'État (61⁶). C'était autoriser les proconsuls à

1. Il y eut, en 61-60, des incursions d'Helvètes sur le territoire romain (Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2).

2. P. 64.

3. Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2.

4. Cic., *Ad Att.*, I, 20, 5 (cf. p. 166, n. 1).

5. P. 166-7.

6. César, I, 35, 4 : *M. Messala M. Pisonem consulibus senatus censuisset uti, quicunque Galliam provinciam obtineret, quod commodo reipublice facere posset, Eduos ceterosque amicos populi Romani defenderet.* Le décret paraît avoir été promulgué après la

envahir la Gaule le jour où ils le jugeraient utile¹. — Mais le sénat s'arrangea pour qu'ils n'eussent pas à le faire : une ambassade solennelle fut envoyée aux peuples de la Gaule, afin de leur intimider l'ordre de refuser le passage aux émigrants (mars 60)². On fit bon accueil aux députés d'Arioviste, et, comme il ne quittait pas le voisinage du Rhin³, on put sans trop d'imprudence lui accorder le titre d'« ami », que César l'aida à obtenir⁴ : sans doute désirait-on le détourner, au besoin, contre les Helvètes (59)⁵. Peut-être aussi négocia-t-on avec les magistrats de ce peuple, pour lui dénoncer les menées d'Orgétorix⁶. Et, pendant quelque temps, le sénat put croire qu'il triompherait par le seul prestige de sa volonté.

Orgétorix, accusé par les siens d'aspirer à la tyrannie, fut sommé de comparaître devant l'assemblée de son peuple : s'il était condamné, c'était la peine des tyrans, le supplice du feu. Il tenta de résister, sa clientèle fut assez forte pour le soustraire au tribunal : la guerre civile allait s'engager, lorsqu'Orgétorix mourut, peut-être de sa propre main⁷. Les conjurés perdaient leur principal chef, et les Helvètes, leur guide à travers la Gaule. Partout, les esprits se calmèrent : Cicéron et le sénat se réjouirent ; mais le consul Métellus, auquel on avait attribué la Gaule Transalpine pour l'année 59⁸, demeura morfondu d'une paix

defaite des Eduens par les Séquanes (p. 155, mais avant la rupture de ces derniers avec Arioviste (p. 157).

1. Et il y eut, en janvier-mars 60, des levées pour ce but (Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2).

2. Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2. Cicéron nomme les trois *legati* : un consulaire, un pretorien, un troisième de moindre rang?, Q. Metellus Creticus, L. (Valerius) Flaccus, (Cn. Cornelius) Lentulus Clodianus filius (cf. Willems, II, p. 470).

3. P. 158; cf. p. 158, n. 3.

4. Les pourparlers d'Arioviste avec le sénat ont dû commencer dès 61 ou 60, dès le temps du décret (p. 164, n. 6, en tout cas avant mars 59 (p. 163, n. 8). Ils aboutirent, en 59, César consul, à ce qu'Arioviste *rex atque amicus a senatu appellatus est* (I, 3, 2; 43, 4; 44, 3; Dion, XXXVIII, 34, 3; Plut., C., 19; Appien, *Celt.*, 16 et 7) et à l'envoi de présents au roi (César, I, 43, 4).

5. Il luttaient contre eux (César, I, 40, 7).

6. Cf. César, I, 4, 1, qui ne nous dit pas d'où vint la dénonciation, *indicium*.

7. César, I, 4; cf. t. II, p. 81.

8. Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2 : *Senatus decrevit, ut consules duos Gallias sortirentur* : il est probable que Métellus (Q. Cæcilius Metellus Celer) eût la Transalpine et qu'il

qui lui enlevait ses chances de triomphe et de pillage (fin de 60)¹.

Le répit ne dura pas un an. Après la mort d'Orgétorix, son peuple ne renouça pas au départ, ni Dumnorix à ses intrigues. Les pourparlers continuèrent entre les Helvètes et le chef éduen : ceux-là attendaient de lui les moyens de traverser la Gaule et d'y conquérir, et Dumnorix espérait d'eux, en échange, les moyens de devenir roi². Rome fut informée de ces menées, sans doute par Diviciac³ : les inquiétudes du sénat se réveillèrent, et aussi les desirs des ambitieux.

Mais à ce moment, ces derniers étaient les maîtres. César, revenu d'Espagne, entra en charge comme consul (janvier 59) : son alliance avec Crassus et Pompee lui permettait les vastes entreprises. Il se fit décerner par le peuple, pour cinq ans⁴, les

ly garda sans y aller, en 1150 (cf. p. 106, n. 4; Plin., II, 170; Mela, III, 45, et p. 161, n. 8). Il n'est pas certain que la Casalpina fut donnée et laissée à ses colons. L. Afranius (p. 197, n. 4) mentionne à peu près les deux Gaules, les troubles s'étant apaisés. Cette question est une des plus obscures de l'histoire de ce temps (cf. Zumpt, p. 61-65).

1. *Cic., De prov. cons.*, I, 20, 5. Metellus... « cum e Gallia ventura non magna opera gavaretur sept. cecili. turpiliare. II, 1, 11. In Gallia operantur idem. »

2. *César*, I, 9, 2 et 3, 17, 3, 18, 7 et 9.

3. I, 5, 1; il n'est pas impossible que César place dans la bouche de Lisc, au cours de la campagne contre les Helvètes, un exposé qu'il connaissait depuis longtemps (p. 210, I, 17).

4. La durée de cinq ans n'est indiquée explicitement que pour la Casalpina (p. 167, n. 1); il est probable, soit qu'elle fut également consentie pour la Transalpine, soit que celle-ci fut alors devenue une île jusqu'à la fin des opérations militaires (cf. *Cic., De prov. cons.*, 15, 36 et 37), comme il paraît certain que ce *quingentum* prenait fin le 1^{er} mars 54 (cf. *De prov. cons.*, 15, 47, p. 262, n. 34), il en résulte que les Gaules ont dû être attribuées à César dès le 1^{er} mars 59, c'est-à-dire qu'il les a gouvernées pendant dix mois comme consul : comme, du reste, Metellus et d'autres l'avaient fait avant lui (cf. p. 99, n. 1, p. 165, n. 8). Le choix de cette date de mars s'expliquerait très simplement si Metellus avait été chargé des deux Gaules (p. 165, n. 8) : car c'est vers ce temps qu'il mourut (cf. *Cic., Pro Clodio*, 24, 59, a. Dion, XXXVIII, 7, 1), et on se hâta de les confier à César. — Voyez, sur cette question, si discutée, en dernier lieu, Hirschfeld, *Der Fœderrath der Gallischen Stãtthalterschaft Cæsars*, dans *Beilage zu alten Geschichte*, IV, 1904, p. 76 et suiv., V, 1905, p. 236 et suiv. (dont j'approuve à peu près toutes les solutions); en outre : Hofmann, *De origine belli civilis Caesaris*, Berlin, 1837; Drumann, 2^e éd., par Græbe, III, 1906, p. 219-220, 720 et suiv.; Mommsen, *Die Rechtsfrage zwischen Cäsar und dem Senat*, Breslau, 1837; *Gesammelte Schriften*, IV, p. 92 et suiv.; Zumpt, *Studia Romana*, 1850, p. 65 et suiv., p. 136 et suiv.; Napoleon III, *histoire de Jules César*, II, 1906, p. 671 et suiv.; Godt, *Quomodo provincia romana per decemum bello*

provinces d'Illyrie et de Gaule Cisalpine, et le sénat y ajouta la Gaule au delà des Alpes (février 59)¹. C'était à lui que reviendrait la mission de protéger les Éduens, et de décider s'il y avait lieu de mettre les légions en marche².

VI. — JULES CÉSAR

Jules César avait alors quarante-trois ans³. De la route que les dieux assignent à l'activité humaine, il avait déjà parcouru plus de la moitié, et il ne s'était encore signalé par aucune action d'éclat. Ce qui comptait le plus dans sa carrière, c'était, à Rome, son consulat (59), et, en province, sa préture d'Espagne (61). Mais si, comme consul, il s'était révélé novateur hardi et administrateur habile⁴, bien d'autres avant lui méritèrent pareil éloge; et si, en Espagne, il avait vaincu des peuples lointains et montré ses vaisseaux à l'Océan de Galice⁵, il n'avait fait que suivre les traces de Junius Brutus, de Scipion Émilien et de Pompée⁶. Quant au reste de sa vie, il ne valait pas la peine d'en parler : quelques coups d'audace à l'Alcibiade, pour que la foule s'occupât de lui⁷, des rapports suspects avec Catilina, Clodius et les pires des démagogues⁸, une entente mystérieuse avec Pompée et Crassus⁹, des accointances successives avec les

circa Cæsariano antecedens administrata int., Kiel, 1876; Guiraud, *Le Différend entre César et le sénat*, 1878; Fustel de Coulanges, *Questions historiques*, p. 453 et suiv. (2. *Journal des Savants*, 1879); Nissen, *Historische Zeitschrift*, XLVI, 1881, p. 48 et suiv.; Holzapfel, *Beiträge zur alten Geschichte*, III, 1903; le même, V, 1905, p. 107 et suiv.

1. Suét., *César*, 22; Dion, XXXVIII, 8, 5 (cf. 41, 4); Plutarque, *César*, 14; *Pompée*, 48; *Caton*, 33; Appien, *Civilis*, II, 13, 40.

2. Cf. p. 164, n. 6.

3. Ne sans doute en 102 = 632 (Mommsen, III, p. 10-7). La tradition ancienne le fait naître en 634 = 100.

4. Dion Cassius, XXXVIII, 1 et suiv. Cf. Mommsen, III, p. 211 et suiv.

5. Dion, XXXVII, 32 et 33; Plutarque, *César*, 12.

6. Cf. I, I, p. 513, t. III, p. 113-6.

7. Suét., *César*, 11; Plutarque, *César*, I, 5, 6.

8. Suét., 9, 17; Plut., 7-10.

9. Suét., 10.

hommes des différents partis, pour mettre à profit n'importe quelle révolution¹, des dettes énormes², d'étranges débauches³, un bon talent d'avocat et d'écrivain⁴ : en tout cela César ressemblait à la plupart des ambitieux qui pullulaient dans Rome.

En réalité, il n'y avait aucun citoyen romain, pas même Pompée, il n'y avait personne au monde en ce temps-là, ni roi d'Orient, ni despote barbare, qui portât dans son âme une ambition plus profonde que celle de César. Agir sur la terre et dominer sur les hommes, occuper de son nom la pensée des peuples et imposer son œuvre à la postérité, être plus fort que tous les vivants et plus illustre que tous les morts, l'ambition était chez lui sans repos et sans mesure, et elle le dominait aussi forte et tenace que le plus impérieux des instincts⁵. Et je ne sais si nul héros dans l'histoire, et même Alexandre ou Napoléon, a été à ce point l'esclave d'un tel sentiment, la victime continue d'une force inexorable : César, à de certains moments, souffrait de son ambition comme d'un mal qui fait pleurer⁶. Quand, en Espagne, parvenu à l'extrémité de l'Occident, il vit que tout était soumis à Rome, qu'il ne lui restait rien de grand à conquérir, et qu'il avait atteint l'âge vécu par Alexandre, des larmes de douleur lui vinrent aux yeux⁷.

Car, à l'âge de quarante-trois ans, il peut se demander s'il lui restera assez de vie pour devenir un Alexandre ou simplement un Pompée. Que l'occasion s'offre à lui de les égaler en gloire, de vaincre, de posséder, de découvrir l'inconnu, il se jettera à corps perdu dans les aventures, et, pour réparer le temps gâté dans sa vie, il voudra aller très vite, toujours plus loin, il

1. Suét., *César*, 3, 9, 11, 12.

2. Suét., 13, 18; Plut., 11.

3. Suét., *César*, 2, 49.

4. Suét., 35 et 56; Plut., 3; Cic., *Brutus*, 71, 248 et suiv.

5. Dion Cassius, XXXVII, 52, 1-2.

6. *Εἰς τὰς ἀσπεράς*, Plut., *C.*, 11.

7. Suét., *C.*, 7 (place cet épisode en 68); Dion, XXXVII, 52, 2 (en 61); Plutarque, *C.*, 11.

ajoutera de nouveaux desseins à des entreprises à peine ébauchées, il arrivera, sans y prendre garde, jusqu'au rêve et à la chimère¹. Une imagination délirante est la rançon dont de tels hommes payent les bénéfices de leur vie. Ils finissent par oublier ce qu'ils ont fait, en s'absorbant dans ce qu'ils voudraient faire; et ce qu'ils veulent est de plus en plus prodigieux, et, à de certaines heures, ce sont presque les fantômes de la folie qui se présentent à leur esprit sans cesse en travail. Alexandre, maître de l'Orient, convoitera Carthage, Cadix et la Méditerranée entière²; et César, maître de l'Empire romain, désirera prendre l'Orient et le Nord, les Parthes, les Daces et les Germains, et brasser ensuite à sa guise toutes ces terres et tous ces hommes³.

Quand il fera ce rêve insensé, il aura soixante ans. Mais il ne savait pas ou ne voulait pas savoir ce que l'on doit demander à la nature humaine, et à quel moment il faut lui céder. L'excès de sa volonté et de son désir, la vigueur tyrannique des images de ses rêves, obscurcissaient son intelligence, et l'empêchaient de comprendre et de juger les hommes, et lui tout le premier. — Certes, il observait ses amis et ses serviteurs, il les étudiait assez pour tirer d'eux un bon parti, et les mettre chacun à la place qui lui convenait, celui-ci à la guerre et celui-là aux finances⁴. Mais sa science des hommes n'allait pas au delà de l'expérience de l'ouvrier qui connaît l'emploi de chacun de ses outils. La nature intime, le vrai caractère, les pensées secrètes de ses amis ou de ses ennemis, lui échappèrent, et il en vint toujours à demander à ceux-là plus d'efforts et à ceux-ci plus de

1. *Nescia virtus stare loco ... quo spes quoque ira vocasset ferre manum... successus arguere suos*: Lucain, l. 144-150. Cf. p. 280-4, 319 et suiv., 401-2.

2. Cf. t. I, p. 334, 415-6.

3. Plutarque, *César*, 58 : *Παρασκευὴ καὶ γνῶσις*; Suétone, *César*, 44.

4. Il est certain que, sauf en ce qui concerne Sabinus (p. 378 et suiv.), il a toujours été fort bien servi par ses lieutenants (cf. surtout p. 290 et suiv., 333 et suiv., 387 et suiv.; ici, p. 151, note), et qu'ils ont eu plus souvent, en Gaule, à réparer ses fautes, qu'il n'a eu à réparer les leurs.

misères qu'ils n'en pouvaient endurer. Il se trompa sur Brutus¹ et sur Vercingétorix², sur les Romains du jour des Lupercales³ et sur les Gaulois de l'année de Gergovie⁴. Cet homme, trop plein de lui-même, eut peine à comprendre que d'autres hommes eussent des regrets, des rancunes, des fiertés ou des remords; et, livré sans répit à des tâches précises ou à des songes complaisants, il ne voyait pas les colères d'autrui et les résistances de l'idéal.

Autant que les hommes, il défia les dieux et la nature elle-même. Jamais la crainte de la divinité ne l'empêcha d'agir⁵. La nature, il la maîtrisa par des travaux invraisemblables. Ce qu'il osa faire pour prendre des villes et des peuples confond notre imagination. Il semble parfois qu'il ait été vraiment jaloux du nom d'Hercule⁶, ainsi qu'il l'était de celui d'Alexandre : la montagne, le fleuve, le marécage, la forêt et la mer, il alla contre eux comme s'il s'agissait de batailles à livrer aux éléments⁷; et, puisque c'était par le moyen des hommes qu'il luttait ainsi, il ne s'aperçut pas toujours que leurs forces avaient des limites, et que la nature, elle aussi, avait son degré de résistance.

Il est vrai que, lui, était d'une complexion extraordinaire, sèche, nerveuse, capable des plus longs efforts matériels et de l'attention la plus soutenue, et que jamais une faiblesse phy-

1. Plutarque, *César*, 62 et suiv.

2. *Id.* p. 415 et 533.

3. *Id.*, *l.*, 61.

4. *Id.* p. 449 et suiv. — Autres erreurs de César sur les hommes, erreurs qui proviennent autant d'une psychologie trop courte que d'un mauvais service de renseignements : sur les Gaulois après la campagne de Belgique (*Id.* 287 et suiv.), après son retour de Bretagne (*Id.* 371 et suiv.), et en particulier sur Ambiorix (*Id.* 369 et 371), sur la possibilité de faire accepter des rois à la Gaule (*Id.* 315-6, *cf.* p. 368), sur Comus (*Id.* 415), sur les chefs eduels (*Id.* 485).

5. *Id.* Suét., 59 : *Ne religione quidem illi a quocumque incerto absteritus unquam vel retardatus est*. Il ne parle, je crois, que de ces fois des dieux de Rome dans le récit de ses campagnes (*Id.* 391, n. 5; 1, 14, 3), et c'est dans des harangues aux soldats ou à l'ennemi.

6. Il était capable, dit Julien (*Id.*, p. 390, 8.), de disputer l'empire à Jupiter.

7. Fleuve, p. 231 et 481; source, p. 561-2; mer, p. 259, 377, 567; forêt, p. 313, 405, 585; montagne, p. 430, 466 et suiv.

sique ne l'arrêta au cours d'une entreprise¹. Et, comme le hasard, aussi bien que sa vigueur propre, le protégea contre tous les périls, il finit par se croire, je ne dis pas invulnérable, mais supérieur à tous les risques et à toutes les blessures². — Cela lui donna une confiance en sa fortune qui ne se démentit jamais, sauf lorsqu'il vit les poignards des assassins, et qu'il s'enveloppa de sa toge pour mourir³. Jusque-là, qu'il s'agit d'affronter la tempête sur une barque ou d'agiter une enseigne au milieu des ennemis, César entraînait allègrement dans le danger : ce qui faisait de lui le meilleur de ses soldats⁴.

Au service de cette volonté indomptable, il mettait une intelligence forte, curieuse de toutes les sciences, très souple, très éveillée, prompte à comprendre et à s'assimiler, mais en même temps nette et ordonnée⁵. Quand il eut à gouverner Rome et l'Empire, il se montra un législateur de premier ordre, et pour tous les services⁶. Dans la façon dont il dispose ses troupes en ordre de marche, sur un champ de bataille, autour d'une ville assiégée, on signale rarement un oubli ou une confusion⁷. Tout cela, sièges, campagnes et combats, sera de la besogne bien faite, où chaque chose vient à son heure et se met à sa place.

Oserais-je ajouter que ce n'est rien de plus, et qu'il n'y eut pas, dans les succès militaires de César, cette part de combinaisons savantes qui fait l'originalité d'un grand capitaine,

1. Tout ce qu'on a dit sur ses attaques d'épilepsie se réduit à peu de chose, *coetudine prospera*, Suét., 45; *labores ultra fidem patiens*, 57.

2. Suét., 57-64.

3. Suét., 82.

4. Suét., 58-64. Cf. p. 213, 267 et 301.

5. Cf. Suétone, 40 et suiv.

6. T. IV, ch. I.

7. Il faut cependant signaler des traces d'imprévoyance ou de négligence : dans la marche vers la Sambre (p. 262 et suiv.); dans l'affaire du premier (p. 372-3) et du second camp de Tongres (p. 406-7); dans les marches après Bourges (p. 459, n. 3); dans sa retraite sur Dijon (p. 499); dans le blocus d'Alésia (p. 524); et il semble résulter d'après cela que son service de renseignements laissait à désirer (cf. p. 170, n. 4). Voyez les fines remarques, à propos de ces négligences et d'autres, de Pecis, *Les Campagnes de César dans les Gaules*, L. Milan, 1760, et de Davon.

d'un Hannibal ou d'un Napoléon ? Il en est de ses guerres comme de ses *Commentaires*, ce sont des œuvres correctes, mais qui sentent l'école et non pas le génie. Je ne nie pas que ses marches ne soient des prodiges de vitesse, et ses sièges, des modèles de ténacité¹; et c'est évidemment à ces deux facultés qu'il dut de vaincre presque toujours : mais elles viennent de son tempérament, décidé, audacieux, obstiné et confiant, et ce ne sont pas des ressources fournies par son intelligence².

L'âme de César, enfin, ne méritait ni admiration profonde ni affectueuse sympathie. Ce serait outrager la justice et la vertu que de la comparer à celle de Caton, enfermée dans le culte de tous les devoirs. Mais elle ne valait même pas celle de Pompée, que de généreux scrupules, le besoin d'être loué et le respect de soi-même préservèrent des ambitions les plus coupables, et que ses amis ont aimé jusqu'à l'adoration³. César était un mélange de dons séduisants et de vices insupportables. Il savait plaire quand il le voulait, et il le voulait souvent; sa parole était caressante, il trouvait de délicates attentions, il ne se montra incapable ni de honte ni de patience, ni de sentiments plus doux pour ceux qui l'appro-

1. J'excepte l'admirable campagne du retour, hiver de 52 (p. 428 et suiv.). — La pratique militaire de César, à l'endroit des Gaulois et des Germains, est assez régulière : arriver le plus vite possible à une journée des ennemis, établir son camp assez près d'eux, dans une situation inexpugnable, et qui le rende maître des routes, les étudier et les observer (p. 138-9, 235-6, 252-4, 349), puis, toujours à portée de son camp comme point d'appui ou de retraite, leur offrir le combat, mais de façon à les agencer ou les tenir en place, en contre bas des positions romaines (p. 214, 260, 236-7, 253, 391); s'ils refusent, tenter de bloquer leur campement en établissant un nouveau camp (p. 236-7, 349-350), mais jamais ne les forcer (p. 252-4, 443, 349); deux exceptions et encore pas très nettes, p. 217 et 328-9; du reste, il le dit lui-même à propos du camp de Vercingetorix (p. 437) : il songe *seu cetera sive obdione prima* (VII, 32, 2). — Les autres opérations sont des sièges.

2. Ce sont bien ses deux facultés souveraines pendant la guerre des Gaulois, et César semble bien s'en rendre compte lui-même. *Celeritas* (p. 197-200); II, 12, 3 (cf. p. 257); III, 29, 2; IV, 14, 2; V, 48, 1 (cf. p. 389-390); VII, 8, 2; 9, 3 et § (cf. p. 428 et suiv.); VII, 40-41 (cf. p. 471-2); VIII, 3; etc., *Pluit., C.*, 17. (*Constantia*) VII, 17 (cf. p. 443 et suiv.); VII, 74 (cf. p. 508 et suiv.).

3. Voyez le livre de Davon : c'est un pamphlet, mais souvent très juste.

4. Cicéron, *Philippiques*, II, 27, 68; cf. p. 114-5.

chaient, femmes et amis¹. Mais ses colères² et ses vengeances ne furent ni moins sanglantes ni moins durables que celles de Marius et de Sylla; et s'il a pu être clément, ce fut pendant si peu de temps, depuis le Rubicon jusqu'à Pharsale, et il eut alors tant d'intérêt à l'être³! Il ne semble pas qu'il ait versé le sang par plaisir, mais il n'a jamais hésité devant une cruauté utile, il ne s'est point attendri sur les morts qu'il semait à foison, et il n'a point toujours respecté les vaincus⁴. Car il poursuivit d'ordinaire ses adversaires, Barbares ou Romains, avec un acharnement⁵ où il laissa parfois sombrer sa dignité d'homme; et il lui arriva de les frapper en secret, à l'improviste, non comme un justicier qui punit, mais comme un tyran qui se venge⁶. Si les circonstances l'avaient laissé à Rome, il eût ressemblé plus à Catilina qu'aux Gracques. Placé par son proconsulat en face d'ennemis à combattre, il devint le plus meurtrier des conquérants qu'ait produits le peuple romain.

VII. — NÉCESSITÉ DE L'INTERVENTION ROMAINE

Ce qui rendait cette guerre transalpine désormais inévitable, c'est qu'à cette date de 59, elle était la première qu'on pût commencer. En Orient, attaquer les Parthes au delà de l'Euphrate avait paru à Pompée inutile ou périlleux⁷; l'Égypte livrait ses richesses à Rome sans qu'on eût besoin de la conquérir⁸.

1. Suet., 72 et 30-2. Cf. p. 192 et 389.

2. Cf. les vers de Lucain, l. 146 et suiv.; ici, p. 389, 405 et suiv., 533.

3. Voyez sa cruauté après Thapsus, Plutarque, *l.*, 53.

4. P. 272, 360, 405 et suiv., 409, 533, 560, 563. On objectera que César était de son temps, et que l'Antiquité n'a jamais compris que l'on pût, à l'endroit du vaincu, faire autre chose que tuer ou réduire en esclavage; mais, à l'égard de César, il ne manquait pas d'hommes comprenant des lors les droits de l'humanité, même à l'endroit des Barbares; cf. Crassus le jeune, p. 306, et Pompée même, p. 114 et suiv.

5. *Hibernici* (cf. *notae* ad *extremum* *impetum*), Dion, XXXVIII, 11, 6, Ambiorix et les Eburons, p. 405 et suiv.; Vercingétorix, p. 533; Gualir, p. 560; les Venètes, p. 300, les gens d'Issaly, p. 543.

6. *Adversus* *in* *impetum* *impetum*, Dion, XXXVIII, 11, 4.

7. Voyez l'opposition à la guerre de Crassus en 55, Dion, XXXIX, 39.

8. Cf. Dion, XXXIX, 12 et suiv.

En Occident, au contraire, il y avait à prendre presque toute la Gaule, l'île de Bretagne, la Germanie, l'empire des Daces, terres riches en blé, en troupeaux, en mines et en esclaves. C'était au delà des montagnes, du côté du Rhône, du Rhin et du Danube, que regardaient tous ceux qui convoitaient de la puissance et des richesses. Soldats et officiers désireux de butin¹, d'avancement ou d'honneurs, jeunes nobles traqués par leurs créanciers, chevaliers, publicains, trafiquants et capitalistes à la recherche de nouveaux marchés et de nouveaux placements², consulaires enfin, comme César, qui demandaient à la guerre la gloire du triomphe, de l'or pour acheter les suffrages et la maîtrise d'une armée pour dominer dans Rome³ : tout ce monde, depuis le proconsul qui rêvait d'un empire universel, jusqu'au valet de légion détrousseur de cadavres⁴, avait besoin d'une conquête en Gaule, en Germanie ou en Dacie. Et c'est pour cela que César, le chef avéré de ces hommes, se fait attribuer les trois provinces du nord, Cisalpine, Transalpine, Illyrie⁵. A son gré, il attaquerait Gaulois, Suèves ou Daces⁶.

Le malheur pour la Gaule était qu'il fallait commencer par elle. La migration des Helvètes et la puissance d'Arioviste fournissaient de très sérieux motifs à l'intervention du nouveau proconsul. Jamais pires ambitions ne purent se colorer de plus légitimes excuses. La question, en 59, n'était pas de savoir si César passerait la frontière; personne n'en doutait plus : on pouvait seulement se demander jusqu'où il mènerait les légions, et si, après la Gaule, il attaquerait encore Arioviste et Burbista. Mais, quoi qu'il advint de César, l'Occident, en proie à ces trois hommes, trouverait son maître.

1. Ptolémée, *G.*, 19.

2. *Id.* p. 100 et suiv., 117, 119-20, 189.

3. Ptolémée, *G.* 28; Dion XXXVIII, 31, 1. Jahn, *Constitution*, p. 324, 8.

4. Cf. César, *H.* 24, 2.

5. *Id.* 156-7.

6. *Id.* p. 196-7 et 284.

CHAPITRE VI

LA CAMPAGNE CONTRE LES HELVÈTES

I. L'armée de César. — II. Rôle de la Narbonnaise pendant la conquête. — III. César arrive à Genève. — IV. Les Helvètes écarts de la Province. — V. La frontière franchie par César. — VI. Entente de César avec les Éduens. — VII. La poursuite des Helvètes et la ruine de Dumnorix. — VIII. La défaite des Helvètes. — IX. Conséquences de cette défaite.

I. — L'ARMÉE DE CÉSAR¹

César avait, sur ses rivaux barbares, l'écrasante supériorité que lui donnait la plus belle armée du monde. Elle ne fut jamais très nombreuse : de quatre légions², elle s'éleva jusqu'à onze³, de 3500⁴ à 6000⁵ hommes par légion ; au total, avec les troupes

1. *Romus. Liber de Cæsaris militib.*, Paris, 1570; Büsch, *Commentar über die Commentarien*, Halle, 1783, p. 1 et suiv.; Büsch, *Heerwesen und Kriegsführung C. Julius Cæsars*, 2^e éd., 1862; von Goeler, II, p. 213 et suiv.; Jahn, *Handbuch einer Geschichte des Kriegswesens*, 1866, p. 237 et suiv.; Krüger, *L'Armée romaine au temps de César*, trad. Benoit, Baldy et Larroumet, 1884; Matquardt, *Röm. Staatsverwaltung*, II, 1884, 2^e éd., p. 312 et suiv.; Fröhlich, *Das Kriegswesen Cæsars*, 1891; Stäffl, *Revue de philologie*, XV, 1891, p. 139 et suiv.; *Édition des Commentaires*, de Benoit, Bousset et Legay, 5^e tir., 1899, p. 357 et suiv. (très utiles); Rice Holmes, p. 363 et suiv.; la plupart des livres cités p. 149-150, note.

2. Effectif qu'on lui donna en 59 (textes de la p. 167, n. 1); cf. p. 202.

3. Cf. p. 313, n. 6, p. 311.

4. César, V, 49, 7; cf. 48, 1.

5. Le chiffre complet était de 6500 depuis Marius (Festus, p. 336, M.). Au bout de quatre ans de campagne, la XIII^e légion, levée avant 54, sans doute en 57 (V, 33, 6), renfermait encore 3000 hommes (Plutarque, *César*, 32; *Pompée*, 60; Appien, *Civ.*, II, 34, 136; cf. César, *De b. c.*, I, 7, 7). Les recrues servaient d'ordinaire à former de nouvelles légions (I, 10, 3; 24, 2; II, 2, 1; V, 24, 4; VI, 1, 4; 32, 5; VII, 34, 2), ou servaient à part (VII, 37, 1; V, 24, 4; VII, 7, 5; 65, 1). II

auxiliaires¹, jamais plus de cinquante mille hommes². Et ce n'était point comparable aux 120 000 hommes d'Arrioviste³, aux 92 000 des Helvètes⁴, aux 300 000 des Belges⁵, aux 338 000 qui combattirent à Alésia⁶. Mais on a vu le peu que valaient ces multitudes, dépourvues de bonnes armes défensives, munies d'épées médiocres, impuissantes à se servir des armes de jet, ignorant l'artillerie des machines, les calculs de la tactique, les ruses des combats, mal commandées et obéissant plus mal encore⁷. L'armée de César était au contraire une machine formidable, pourvue des engins les plus meurtriers, irrésistible à l'attaque, impossible à briser, et dont les mille rouages suivaient docilement l'impulsion intelligente d'un maître absolu.

L'élément essentiel en était formé par l'infanterie légionnaire. Ces hommes qu'amenaient César avaient été choisis entre cent mille, parmi les corps les plus vigoureux de l'Italie centrale, Marses, Sabins, Ombriens et Samnites⁸. Quatre de ces légions

n'est pas impossible qu'on les ait aussi incorporées dans les anciens corps (cf. *De b. c.*, III, 87, 5; et cf. *C. I. L.*, X, 3886, un soldat de dix-huit ans dans la VII^e légion); mais il semble bien que la préoccupation de César fut d'avoir des légions homogènes, formées de soldats arrivés ensemble (VIII, 8, 2). Cf. Frohlich, p. 8-12; tous ces points ont du reste donné lieu à discussion.

1. César en eut toujours très peu, cf. p. 180-181.

2. Dans la campagne de Bourgogne, de 52; cf. p. 513.

3. I, 31, 5.

4. I, 29, 2.

5. II, 4; Strabon, IV, 4, 3; *ibid.*, p. 248.

6. VII, 71, 3; 75. Sur ces chiffres, t. II, p. 7, t. III, p. 197, n. 8, p. 151, note. — Je persiste, en dépit des attaques dont ils sont l'objet, à les croire exacts. Outre les raisons données déjà, en voici d'autres, d'ordre militaire : si les ennemis n'avaient été deux ou trois fois supérieurs en nombre à César, la guerre des Gaules, vu l'énorme supériorité de l'armée romaine comme armement et comme pratique militaire, eût été une simple boucherie, et César n'y eût pas rencontré les dangers et les craintes qu'il y signale sans cesse. Quant à l'objection tirée des vivres, j'imagine qu'il n'était pas plus difficile aux Gaulois de faire vivre 100 000 hommes qu'à César (30 000) : d'ailleurs, eux-mêmes avouent les difficultés du ravitaillement pour leurs multitudes (II, 10, 4; III, 18, 6; VII, 75, 1).

7. T. II, p. 186 et suiv.

8. Je parle des 4 légions amenées en 58 (p. 202); leur origine italienne résulte de César, *De b. c.*, III, 87, 5, et des noms des colons que fournit la X^e à Narbonne (Hirschfeld, *Beiträge zur Geschichte der Narbonensischen Provinz*, extr. de *Westdeutsche Zeitschrift*, VIII, 1889, p. 13-14; cf. *L. Vorenus, César*, V, 44, 1; soldats de Capoue dans la VII^e, *C. I. L.*, X, 3886). — Les autres légions, dont le rôle fut souvent secondaire, furent levées en Gaule Cisalpine (I, 24, 2; II, 2, 1; VI, 1, 1 et 2).

étaient composées d'anciens soldats ¹, c'est-à-dire qu'elles avaient éliminé les plus faibles, et qu'il ne restait plus dans leurs rangs que des hommes âgés d'au moins vingt-cinq ans, en la perfection de la force, de la souplesse et de l'endurance, prêts à toutes les fatigues. Des marches de vingt-quatre heures et de dix-huit lieues presque sans arrêt ², des terrassements ou des échafaudages à élever sur neuf lieues d'étendue ³ ou à soixante pieds de hauteur ⁴, des ponts à bâtir sur le Rhin en dix jours ⁵, une flotte de transport et de combat à construire dans un hiver ⁶ : ils étaient en ce moment les seuls hommes avec lesquels Jules César pût braver tous les obstacles matériels, forêts, fleuves et marécages, murailles, routes et famine ⁷.

Devant eux, l'obstacle humain, le Barbare, était peu de chose. Bardé de fer et de cuir, abrité sous la cuirasse, le bouclier et le casque, le légionnaire ne risquait à peu près rien, et pouvait attaquer presque à coup sûr, sans trop songer à sa propre défense ⁸. Pour l'offensive, il avait les deux armes les plus sûres et les plus meurtrières qu'ait imaginées l'Antiquité : le javelot à la tige de fer, portant à 25 ou 30 mètres ⁹, et l'épée courte et pointue, frappant d'estoc et de taille ¹⁰. Mettez ces deux armes

1. *Legiones veteranae*, I, 24, 2; *retrouerae*, VIII, 8, 2 : il s'agit des VII^e, VIII^e, IX^e, X^e, après sept à huit ans de service, les autres légions ne sont que *nummæ spei*.

2. VII, 49-51, p. 471-2; cf. p. 257.

3. Cf. p. 509-513 et 199.

4. Cf. p. 448-51, 593-9 et 562.

5. IV, 18, 1, p. 331 et suiv.; cf. p. 400.

6. V, 1 et 2, p. 347-8, 374-5. Cf. la flotte de Brutus en 56, p. 293 et suiv.; la flotte contre Marseille construite en un mois en 49, p. 583 et 587. — Ajoutez que les légionnaires pouvaient être employés à couper les foin et à faire la moisson (V, 17, 2; IV, 32, 1; VI, 36, 2; etc.).

7. Cf. p. 170.

8. Ce qui explique pourquoi, tant de fois, des légionnaires isolés ont pu, sans être blessés, tenir tête à de véritables troupes; cf. V, 44. Les grandes pertes d'hommes, de la part de César, s'expliquent : sur la Sambre (II, 23, 1), parce que les légionnaires n'eurent pas le temps de prendre casques et boucliers (II, 21, 5); ici, p. 261-60; à Gergovie, à cause du terrain (VII, 51; cf. 53, 1; ici, p. 476 et suiv.); je laisse de côté les cas de trahison ou de surprise (p. 380 et suiv., p. 406-7).

9. Expériences faites en 1864 et de Boffye, p. 342.

10. Polybe, VI, 23, 6 et 7; etc. — Sur les armes contemporaines de César, Verchère de Boffye, *Les Armes d'Uise, Rev. arch.*, 1864, X, p. 337 et suiv. Cf. t. I, p. 373-6.

entre les mains d'hommes au coup d'œil juste, au bras nerveux et souple, au poignet vigoureux¹; regardez-les prenant leur élan, arrivant à portée de l'ennemi, lançant chacun son javelot qui va droit au but², puis, continuant leur course, se précipitant l'épée tirée, pointe en avant³; et vous vous expliquerez pourquoi, en face d'eux, la bataille gauloise a été si souvent un vulgaire carnage⁴.

Quelques-uns de ces hommes, pris à part, étaient de vrais miracles, je veux parler des sous-officiers, les centurions⁵. Un seul pouvait plus, parfois, qu'une compagnie de simples soldats : la force de leurs corps, le prestige de nombreuses campagnes, la fierté des blessures et des décorations, en faisaient des modèles permanents pour les autres légionnaires⁶. Au surplus, glorieux et agités comme les vieux soldats⁷, toujours prêts à effacer le souvenir de leurs derniers actes par une action plus belle, ils étaient l'élément exubérant de la légion, et, par leur audace intempérante, ils achevaient de donner la vie à cette machine si bien ajustée : car César les laissait faire, marchant au premier rang, s'aventurant dans les batailles, escaladant les forteresses, casse-cou et bonte-en-train⁸.

1. Cf. Végèce, I, 6.

2. César, II, 23, 1 (p. 265); I, 25, 2 (p. 215); VII, 62, 4 (p. 464); cf. p. 85.

3. César, II, 23, 1; I, 25, 2; VII, 88, 3 (p. 529); I, 52, 4 (p. 238); dans ces deux derniers cas, le contact à l'épée n'a pas été précédé de la salve de javelots; cf. p. 85.

4. P. 366-7.

5. Voyez, pour ce qui suit, P. Sextius Baculus, primipile ou premier centurion de la XII^e, sans doute arrivé à ce grade après avoir été soldat dans une des vieilles légions (II, 25, 1; III, 5, 2; VI, 38), T. Pullus et L. Vorenus (V, 44), L. Vabius, de la VIII^e (VII, 47, 7; 50, 3), M. Pétronius, de la même (VII, 50, 4-6); autres : I, 40, 1; 41, 3; II, 17, 1; V, 28, 3; 35, 6 et 7; VI, 7, 8; 40, 7; VII, 12, 4 et 6; 17, 8; 51, 1; VIII, 23, 4.

6. On choisissait, je crois, les centurions des nouvelles légions parmi les meilleurs soldats des anciennes (VI, 40, 7).

7. Un centurion combat à côté de son fils, V, 35, 7.

8. Les *primi ordines* ou centurions de premier rang sont admis dans les conseils de guerre (V, 28, 3; VI, 7, 8). C'est une question fort débattue que celle de savoir si ces *primi ordines* sont les six centurions de la 1^{re} cohorte (il y avait 10 cohortes, 6 centurions par cohorte) ou les dix premiers centurions de chaque cohorte; j'incline vers la première solution, à cause de V, 15, 4, qui indique une prééminence de la 1^{re} cohorte; en sens divers, entre autres : Madvig, *Kleine philologische Schriften*,

Ce n'est jusqu'ici que la légion en mouvement, dans la marche et dans l'attaque. Je ne sais si elle n'était pas plus formidable encore dans le repos et sur la défensive. Chaque soir, l'étape du jour terminée, l'armée bâtissait son camp¹, sur un terrain choisi d'avance par les officiers de l'avant-garde². On s'arrêtait d'ordinaire en un lieu élevé³, pourvu d'eau⁴, dominant la route⁵. Le camp, fût-il construit pour une nuit seulement, ressemblait à une vraie ville⁶; il avait ses remparts hauts de douze pieds⁷, ses

p. 513 et suiv.; Mommsen, *Ephemeris epigraphica*, IV, 1881, p. 226 et suiv.; A. Müller, *Philologus*, XXXVIII, 1879, p. 126 et suiv.; Marquardt, p. 370 et suiv.; von Götter, 2^e ed., II, p. 222 et suiv.; Giesing, *Neue Jahrbücher*, CXLV, 1892, p. 493 et suiv.; von Domaszewski ap. Wissowa, au mot *Centurio*; le même, *Bonner Jahrbücher*, CXVII, 1908 (*Die Harburgordnung*), p. 90 et suiv.; Rice Holmes, p. 571 et suiv.; et les livres cités p. 175, n. 1.

1. I, 21, 1 et 22, 5; etc. Les fouilles ont permis de retrouver les dimensions de quelques camps : sur l'Aisne (p. 252), 41 hectares pour 8 légions; à Gergovie (p. 468), 35 hectares pour 6 légions; dans la forêt de Compiègne (p. 549), 25 hectares pour 4 légions; donc, en moyenne, 23 arpents (5 hectares 3,4) par légion. Sur les camps de César, Frélich, p. 250 et suiv.

2. II, 17, 1; cf. p. 83, n. 2, p. 262.

3. Dont la pente, en cas de sortie, facilitait l'élan des légions : II, 8, 3; III, 19, 1; II, 18, 1 (p. 265); I, 24, 3 (cf. p. 214-5); cf. p. 84 et 85. — Au point de vue de la hauteur, on peut distinguer entre : 1^o les camps bâtis sur des mamelons plus ou moins faciles à gravir ou à descendre, 25 m. de hauteur sur l'Aisne, p. 252; en Alsace, p. 232, à Gergovie, p. 468, sur la Sambre, p. 262, près de Deal, p. 343 et 357, à Tongres, p. 376, à Mouzon, p. 394, à Binche, p. 383; et ces camps étaient utiles surtout quand on prévoyait une offensive rapide; 2^o les camps situés sur des hauteurs assez peu abordables pour une armée, camps de défensive ou de blocus (sur l'Arc, p. 82, le Rhône, p. 78-9, devant Namur, p. 271, Alesia, p. 509-510, Issolu, p. 558, Marseille, p. 383, à La Roche-Blanche, p. 470, dans la forêt de Compiègne, p. 549). Mais il ne faudrait pas généraliser cette opposition : car, dans la plupart des cas, le choix du camp m'a paru déterminer par les nécessités des lieux ou des moments. Pour les camps d'hivernage (n. 6), on se préoccupe moins de la force de la position que des ressources du pays en approvisionnements.

4. IV, 11, 4. Sauf exception, cf. p. 83, n. 2. — J'incline à croire que l'on choisissait de préférence le voisinage d'un cours d'eau, où les bêtes de somme pouvaient s'abreuver (p. 328, n. 3) : l'Aisne, p. 252-3; la Sambre, p. 262-3; l'Arroux? p. 241; autres exemples, n. 3 et 5.

5. C'est, je crois, la préoccupation principale : tous les camps paraissent à portée de grandes routes, de passages de cours d'eau, et souvent de carrefours importants : p. 78-9, 81-3, 211, 232, 252, 262, 301, 308, 376, 383, 394, 468, 510, 583.

6. Il faut évidemment distinguer, au point de vue de ces défenses : 1^o les camps de marche, abandonnés le matin; 2^o les camps d'attaque, bâtis en face d'ennemis immobiles ou de villes assiégées : dans ce cas, les défenses étaient plus importantes, quelquefois même elles furent construites en pierre, comme une ville; cf. Schulten, *Bulletin népionique*, X, 1908, p. 128 et suiv.; 3^o les camps d'hivernage, *hiberna*, où les tentes sont remplacées par des baraquements, castr. (V, 43, 1).

7. Sur l'Aisne, II, 5, 6 (p. 252), dans la forêt de Compiègne; VIII, 9, 3 (p. 549) :

fossés profonds de neuf et larges de quinze ou dix-huit pieds¹, ses portes² et ses tours³. C'était comme une image de Rome qui s'élevait en quelques heures sur le sol étranger, abritant les soldats, l'*imperator*, les dieux et le nom du peuple romain sous la double protection de ses murailles et de ses gardiens⁴. Si près qu'on fût des ennemis, on construisait son camp avant de les attaquer⁵ : il semblait que l'armée dût avoir plus de courage en combattant à la vue de remparts, simulacre d'une cité qu'on doit défendre et toute prête aussi à sauver ses enfants. Contre cette enceinte, nulle surprise n'était possible, nul assaut ne pouvait réussir : la légion, dans son sanctuaire, était aussi invincible que Jupiter sur le Capitole. Pas une seule fois, quelque nombreuse qu'ait été leur foule et imprévue leur attaque, les Gaulois ne se sont rendus maîtres par la force d'un camp de César⁶, et ils avaient fini par avoir, de cette chose extraordinaire, une crainte à demi religieuse⁷.

En dehors de la légion, tout était secondaire, du moins dans l'armée de César. La cavalerie⁸ fut assez mal organisée. Très peu de Romains servaient à cheval, tout au plus quelques

mais il faut dire que ce sont des camps d'attaque. Remparts protégés par des blindages : VIII, 9, 3; VII, 41, 4.

1. Végèce, I, 24 (profondeur du fosse normal, *certimen*); le fosse en cas d'alerte, *tumultuaria*, est de 7 pieds; César, II, 5, 6, et Napoléon III (Cron. pl. 2) largeur de 18 pieds; camp de combat sur l'Arne, p. 257; VIII, 9, 3 (largeur de 16); camp de combat dans la forêt de Compiègne, p. 246; Napoléon III, 1866, p. 22 (largeur de 16 pieds devant Metz); p. 468. Ces largeurs sont-elles vraies, celles de fosses renforcées, le fosse en cas d'alerte a 9 pieds (Végèce, I, 24).

2. II, 24, 2; IV, 32, 1; V, 50, 5; 51, 5; VI, 37, 1; VIII, 9, 4; VII, 41, 4. Ordonnées de défense particulières aux portes, *Atia*, pl. 2, cf. V, 50, 5; VIII, 9, 9.

3. Il est vrai seulement en cas de danger (V, 40, 2, p. 185) — 120 tours pour le camp d'une seule légion; VIII, 9, 3 et 4, p. 349. Tours renforcées par des ponts, et ceux-ci protégés par des blindages.

4. Tit-Live, XLIV, 39. Végèce, I, 21 (*muralium civitatum aciem portarum*).

5. II, 17, 1, 4, 24, 3, cf. p. 214, 252, 262, 328, n. 3, p. 312, 349.

6. Le camp d'*Aduatua* ne fut pris qu'à peu près vide de défenseurs (p. 182); de même, celui de la Sambre (p. 265). Autres assauts : V, 20, V, 40, VII, 41; III, 19; cf. V, 29, 2.

7. Cf. VIII, 44, 1.

8. Schömbach, *Die Reiter bei Caesar*, 1881 (extrait de Mulhausen en Thuringe).

légionnaires¹, les officiers et l'état-major². Le proconsul comptait, pour cette arme, sur l'appoint que lui fourniraient les indigènes de la Gaule romaine ou indépendante, Allobroges, Éduens, Rèmes, Lingons et autres³, et il eut en effet autour de lui de quatre à cinq mille cavaliers gaulois⁴. Mais on verra qu'ils furent toujours de médiocres soldats, et César sera obligé à la fin d'enrôler des Germains, dont la cavalerie et l'infanterie montée étaient fort supérieures à toute armée gauloise : ce ne fut, d'ailleurs, qu'en petit nombre, deux milliers au plus⁵. De même, il recourut assez peu aux troupes de jet, archers crétois ou frondeurs des Baléares, et peut-être renonça-t-il à s'en encombrer, quand il vit que les Gaulois ne combattaient jamais à distance⁶.

En revanche, l'artillerie⁷ se montra supérieure, et, dans cette Gaule où les forteresses étaient nombreuses et d'accès difficile⁸, c'est à elle que César devra pour le moins la moitié de ses victoires. Non pas qu'il ait emmené avec lui un train considérable de machines toutes prêtes⁹ : c'étaient, sauf exception, au fur et à mesure des besoins qu'on devait en construire, et avec les

1. Encore n'est-il pas prouvé qu'il y eut des légionnaires servant régulièrement comme cavaliers dans l'armée de César; en tout cas, ils pouvaient monter à cheval, I, 42, 5 et 6.

2. Par exemple les *coacti*, soldats ou plutôt vétérans rengagés, VII, 65, 5 (cf. III, 20, 2). Cf. Schmidt, *Heeren*, XIV, 1879, p. 321 et suiv.

3. Numides en 57, II, 7, 1; 10, 1; Espagnols en 54, V, 26, 3.

4. IV, 12, 1; I, 13, 1; V, 3, 3. Éduens et albes : I, 13, 1; V, 7, 5 et 9; Rèmes : VIII, 11, 2 et 12, 3; Trevires : II, 24, 4; Aquitains : IV, 12, 4; Lingons : VIII, 11, 2; Allobroges : *De bello civili*, III, 59; Senons : *De b. c.*, VI, 5, 2; indigènes d'entre Loire et Garonne? : III, 20, 2.

5. VII, 65, 4 et 5; 13, 1. Peut-être des 55, cf. p. 329, 433, 438, 484, 503 et 506.

6. II, 7, 1; 10, 1; 24, 4; III, 25, 1; IV, 23, 1; peut-être y recourut-il de nouveau lorsque Vercingétorix eut fait appel aux archers rutènes et autres (cf. p. 456) : VII, 81, 4; VIII, 40, 5.

7. Schambach, *Einige Bemerkungen über die Geschützverwendung bei den Römern, besonders zur Zeit Cæsars*, 1883 (prog. d'Altenburg).

8. T. II, p. 214 et suiv.

9. On ne trouve pas une seule mention, dans la guerre des Gaules, de *tormenta* suivant l'armée (des textes, IV, 25, 1, VIII, 14, 5, ne sont pas probants) : mais c'est fort possible, et il est possible aussi que chaque légion eût dès lors son train, ses haraquas de siège, vincer (II, 12, 3).

matériaux trouvés sur place, bois, pierre, osier, fer ou cordages¹. Mais l'armée renfermait des ingénieurs de mérite², bons élèves des poliorcètes grecs³, et des équipes d'ouvriers dressés à toutes les besognes de la construction, forgerons, charpentiers et terrassiers. Encore faut-il remarquer que ces ouvriers étaient presque tous des soldats romains, à qui incombait à la fois le soin de fabriquer les machines et de combattre avec elles⁴. Si bien qu'en dernière analyse, c'est toujours le fantassin légionnaire qui fera la force de César.

Aussi le proconsul fut-il toujours ménager de la vie de ses hommes, je parle des légionnaires⁵. Il faut, pour comprendre ses campagnes de Gaule, oublier toutes les pratiques des guerres modernes, l'importance qu'ont prise les masses et le nombre, la faible part qu'elles laissent à l'énergie individuelle. Autour de César, qu'il s'agisse de siège ou de rencontre, c'est de la valeur propre de chacun que dépend le succès final⁶. Une hiérarchie savante, déterminée par le mérite des combattants, fixe à chaque légion son rôle dans l'armée⁷, à chaque cohorte son rang dans la

1. VII, 47, 1; II, 12, 3; etc.

2. On a songé sans preuves à Mamurra, *praefectus fabrum* C. Caesaris in Gallia (Pline, XXXVI, 48), et on pourrait aussi songer à L. Cornelius Balbus, qui le *praevoca* dans cette fonction (Cic., *Pro Balbo*, 28, 63) : mais il n'est pas sûr que le *praefectus fabrum* fût alors autre chose qu'un simple officier d'état-major sans fonction précise, sans connaissances techniques (cf. *Dictionnaire des Antiquités*, II, p. 939; Maué, *Der Praefectus fabrum*, 1887, p. 12 et suiv.). Mais la présence d'ingénieurs me paraît résulter des travaux accomplis; peut-être en furent des esclaves ou des affranchis. Cf. p. 332-3, 396-9, 431 et 435.

3. Cela me paraît résulter des systèmes d'attaque (p. 271-2, 448-452, 505-600) et de blocus (p. 509 et s.) employés.

4. V, 11, 3; cf. les textes des p. 181, n. 9, p. 182, n. 1.

5. Il le dit lui-même (VI, 31, 8 et 7) : *Et potius... Gallorum vita quam legionarius miles periclitetur*.

6. De la l'importance que conserve l'usage des harangues (I, 25, 1, p. 215; II, 21, 1-4, p. 265; III, 24, 5; VII, 27, 2; VII, 86, 3). Et c'est ce rôle des individus qui explique le rappel d'anciens soldats, *virī fortes nominatim vocati* (III, 20, 2; cf. p. 181, n. 2).

7. La X^e sert d'ordinaire de réserve et de garde proconsulaire ou prétorienne (I, 40, 13; 42, 5 et 6; VII, 47, 1, p. 475; les légions les plus jeunes forment la garde du camp ou des bagages (I, 24, 2 et 3; II, 19, 3; VI, 32, 5; VII, 57, 1). Cf. p. 177, n. 1.

légion¹, à chaque sous-officier sa place dans la cohorte². Parmi tous ces hommes circule sans relâche une extraordinaire émulation : une bataille ressemble à un concours³. Ces soldats d'élite, ces êtres rares et précieux, César sait bien qu'il a fallu des années pour les former et qu'il lui faudrait des années pour les remplacer. Il redoute de les perdre, et s'il ne craint point de les surmener, il ne les sacrifie jamais⁴. Audacieux à l'ordinaire, il ne risque une rencontre qu'après des précautions infinies⁵. A Alésia, au puy d'Issolu, à Namur, je crois qu'il eût suffi de quelques pertes humaines pour entrer de vive force dans la place⁶; nos fantassins de la Révolution et de l'Empire ont osé et réussi des assauts autrement rudes : le proconsul préféra à une escalade meurtrière de quelques minutes les interminables fatigues d'un blocus⁷.

César eut sous ses ordres un nombreux corps d'officiers : tribuns dessoldats⁸, préfets des cavaliers⁹, préfets des ouvriers¹⁰, questeur¹¹

1. P. 178, n. 8.

2. P. 178, n. 8.

3. V. 44; VII, 47, 7; Plutarque, *César*, 16; Suetone, *César*, 68; cf. p. 178.

4. Il ne faut pas non plus oublier qu'un soldat et surtout un vieux soldat était à Rome un electeur très influent, et que l'envoi de quelques légionnaires en congé a pu contribuer au triomphe de certains partisans de César (p. 320).

5. P. 211 et 214, 243-7, 255-6, 328, 443, 519-51. La plupart du temps César a été attaqué le premier, p^{es} 214, 264, 298, 312, 343, 498, 506, 521 et sui^r. Cf. p. 237-8.

6. P. 271-2, 5-8, 560.

7. Je fais exception pour l'affaire de Gergovie, p. 475-8.

8. I, 39, 2; II, 26, 1; III, 5, 2; IV, 23, 5; V, 15, 5; 28, 3; 32, 1; VI, 7, 8; 39, 2; VII, 17, 8; 47, 2; 63, 5; 62, 6. Ils étaient peut-être, par nombre de six, repartis entre les légions, mais ils ne les commandaient pas en chef (p. 185, n. 2), tout en paraissant à leur tête ou à la tête de détachements sur le champ de bataille (II, 25, 1; VI, 39, 2; VII, 47, 2; 62, 6). Il y avait aussi des tribuns dispensés de tout service (Cic., *Ad fam.*, VII, 8).

9. Il semble qu'il faille distinguer : 1^o un *praefectus equitum* pour l'ensemble de la cavalerie d'une armée (VIII, 28, 2; 48, 1; I, 52, 7); 2^o les *praefecti* des troupes romaines (I, 39, 2; III, 26, 1; IV, 11, 67); 3^o les *praefecti* indigènes (VIII, 12, 4-6; III, 26, 1; IV, 11, 67; I, 18, 10). Cf. aussi I, 39, 2; II, 22, 3; Cic., *Ad fam.*, VII, 5.

10. P. 182, n. 2; peut-être aussi : I, 39, 2; IV, 22, 3.

11. César eut comme questeur : en 53, et depuis décembre 54, M. Licinius Crassus (VI, 0, 1; en 54, V, 24, 2, les mss. omettent d'ordinaire le titre de questeur); en 51, Marc-Antoine (VIII, 2, 1). Les autres sont inconnus. — Je doute, malgré l'emploi du pluriel *questores* (IV, 22, 3; V, 23, 3), que César ait eu plus d'un questeur (opinion de Mommsen, *Jahresb. des philolog. Vereins*, XX, 1894, p. 200); cf. Groebe *op. Drumann*, n. éd., III, p. 697-8.

et légats¹, sans parler des chevaliers romains qui, dépourvus de titre défini, se mêlaient à l'état-major¹. Le général les soumit tous à de rudes épreuves : comme les légionnaires,

1. Ne faut-il appeler légats que ceux auxquels César donne expressément ce titre? ou faut-il considérer aussi comme tels ceux, par exemple Crassus le jeune et Brutus, auxquels il ne le donne pas? J'incline à cette dernière solution : 1° César supprime ou ajoute sans raison valable le mot de *legatus* au nom de ses légats, par exemple de Labienus (I, 10, 3; *contra*, V, 24, 2; VII, 90, 4); 2° j'ai peine à croire qu'il ait confié des corps d'armée, et des plus importants, à Decimus Brutus et Crassus le jeune (p. 186), s'ils n'avaient pas eu ce titre; 3° il ne dit jamais que Quintus Cicéron fut légat, et il l'était certainement (Cic., *Ad fam.*, I, 9, 21).

— Voici, pour la période 58-56, ce que nous savons des légats possibles de César (je marque d'un * ceux auxquels César ne donne pas le titre : 1° Labienus (T. Labienus) est avec lui des l'origine (I, 10, 3) et chaque année jusqu'en 51; 2° en 58, * C. Claudius Pulcher? (Cicéron, *Pro Sexto*, 18, 41); 3° en 58, * P. Labinus (Cic., *la Val.*, 15, 35); 4° en 58, * P. Considius?? (I, 21, 4-5) en 58, 57, 56, * P. Lucinius Crassus?; 6° en 57, L. Aurunculeius Cottus; 7° en 57, 56, Q. Titurcius Sabinus; 8° en 57, Q. Pedius; 9° en 57, * Servius Sulpicius Galba; 10° en 56, * Decimus Junius Brutus. Il est donc possible qu'il ait eu d'abord six légats à la fois, comme il eut d'abord (en 58) six légions (p. 262, cf. I, 52, I et 7). — Pour 55-54, nous trouvons : 1° Labienus, chaque année; 2° en 55, 54, Sabinus, 3° en 55, 54, Cottus, 4° en 55, P. Sulpicius Rufus; 5° en 54, L. Munatius Plancus; 6° en 54, C. Fabius (Adrianus), 7° en 54, * L. Roscius (Fabatus), 8° en 54, * Q. Tullius Ciceron, 9° en 54, * Trebonius; il semble que César ait eu alors huit légats, autant que de légions (en 57-54, cf. p. 248). — Pour 53 : 1° Labienus; 2° Fabius; 3° Trebonius; 4° * Ciceron; 5° T. Sextius; 6° * C. Volentius Tullus, *adolescens*?; 7° * L. Minucius Basilus?; 8° C. Antistius Regulus; 9° M. (Junius) Silanus; il a donc au moins neuf légats, comme il a dix légions (cf. p. 396); 10° et 11° * A. Hirtius et * C. Vibius Pansa ont été en Gaule en 54 ou 53 comme légats ou questeurs, ou peut-être sans titre; cf. Cic., *Ad fam.*, XVI, 27, 2. — Pour 52 : 1° Labienus; 2° Fabius; 3° Trebonius; 4° Sextius; 5° Rufus; 6° * Basilus; 7° Régulus; 8° C. Caninius Rebilus; 9° * Marcus Antonius? (légat sans doute avant d'être questeur, VII, 81, 6); 10° L. Julius César, 11° * M. Sempronius Rubellus?; 12° * Brutus; 13° * Cicéron; César a en ce moment onze légions (p. 341), mais il peut y avoir un questeur parmi ces chefs. — En 51 apparemment P. Labinus et Q. Calenus, mais il manque quelques noms de 52. — Le nombre des légats de César paraît donc, sans que cela soit certain, avoir augmenté peu à peu avec celui des légions. Il ne faut pas du reste oublier, dans ces calculs, qu'un légat peut avoir puis ou qu'il se serve au cours d'une année. — La plupart de ces légats sont de rang questorien, très peu, de rang prétorien. On admet d'ordinaire que la questure était nécessaire pour le titre de *legatus* et que P. Crassus le jeune, questeur en 54 (2), Decimus Brutus le jeune, Marc-Antoine, questeur en 51, auraient été, avant leur questure, *loco legati* et non légats en titre (cf. Willems, II, p. 608; ibid., p. 185, n. 12). C'est possible, non prouvé pour le temps de César. En tout cas, *legatus* ou *vice legati*, la fonction d'un officier supérieur est la même. — Je doute qu'il faille voir les légats accordés à César dans les *decem legati* de 56 (p. 282), et croire que le nombre des légats du proconsul, fixé à cinq au début, ait été, en 56, porté à dix (théorie de Willems, II, p. 612-3). — Cf. la-dessus, entre Willems, Groebe *op. Drumann*, n. éd., III, p. 696 et suiv.

2. Peut-être : V, 27, 1; VI, 60, 4; VII, 3, 1; VII, 60, 1; VII, 65, 3; I, 39, 2 (reliques), Cicéron, *Ad fam.*, VII, 3, Cf. n. 1. — Voyez Boissier, *Cicéron et ses amis*, 187, p. 324 et suiv., qui a très bien décrit l'état-major de César.

ils durent s'acquitter de tâches fort diverses, dont le combat était souvent la plus commode et la moins périlleuse.

Aux tribuns ou aux préfets, qui étaient d'ordinaire de simples chevaliers¹, il confiait les missions délicates² : négocier avec les chefs indigènes ou résider auprès d'eux³, réquisitionner vivres et chevaux⁴, conduire des convois, recruter des mercenaires⁵ ou commander des détachements⁶. Pour cela, ils partaient avec une faible escorte, parfois très loin, le plus souvent en pays ennemi : et c'étaient les victimes attendues des Gaulois aux heures d'insurrection⁷. — Le questeur et les légats, hauts personnages de rang sénatorial⁸, étaient détachés au commandement des légions⁹, des quartiers d'hiver¹⁰ et des corps d'armées¹¹.

Un certain nombre de ces officiers ont été imposés à César par ses relations de Rome¹², et on en trouve quelques-uns qui furent médiocres, sans initiative ni présence d'esprit¹³. Mais dans

1. III, 40, 2, rapproche de 7, 3 et 4; cf. VI, 40, 4.

2. On a eu tort, remarque justement H. C. Holmes (p. 569-71), de rabaisser le rôle et la valeur des tribuns : voyez par exemple la conduite de C. Volturnus *Quadratus* (III, 5, 2; IV, 21, 1 et 9; 23, 5; VIII, 23, 4 et 5; 48; p. 287, 336, 422).

3. IV, 21, 1; VIII, 23, 4; V, 27, 1 (2 : 1, 47, 4 (7)).

4. III, 7, 3 et 4; VII, 3, 1.

5. Peut-être VII, 63, 4.

6. VI, 40, 4; VII, 60, 1; V, 15, 5; VI, 41, 2; VII, 47, 2.

7. VII, 42, 5; III, 7 et 8; VII, 3, 1.

8. Cf. p. 183, n. 41, p. 184, n. 1.

9. Des 38-41, 52, 1; II, 20, 3; V, 1, 1; VII, 43, 7. Je doute que dès ce temps chaque légion ait eu le même légat à demeure : cependant, T. Sextius garde la XIII^e en 52 (VII, 51, 2) et 51 (VIII, 11, 6), et, je crois, Créon la XIV^e en 53 et 52-51 (p. 344, n. 6, et p. 404; Labienus, la VII^e (p. 464 et 541, n. 10)).

10. V, 24, 2-5, 25, 5; VII, 90 : il y a d'ordinaire dans un quartier d'hiver autant de légats que de légions.

11. II, 34, et III, 29, 1 (P. Crassus le jeune, cf. p. 274 et 303; p. 284; Galba; III, 11, 4; Sabinus, p. 301; Labienus (p. ex. p. 311, 460 et suiv., 563); Fabius et Camillus (p. 353 et suiv.); Brutus (p. 292 et suiv.).

12. Cf. I, 39, 2. — Les légats sont nommés en principe par le sénat (Willems, II, p. 608), mais évidemment après entente avec le proconsul, et il semble bien qu'il ait souvent donné ce titre indûment (Cic., *In Vat.*, 15, 35). Il avait en droit moins d'action sur le choix des tribuns (W., p. 633), mais en fait César semble avoir nommé tribun qui il a voulu (Cic., *Ad fam.*, VII, 5 et 8). La guerre des Gaules nous permet d'assister aux progrès continus de l'autonomie du chef d'armée.

13. I, 39, 2 (tribuns et préfets); Galba (p. 284 et suiv.); Sabinus (p. 376 et suiv.).

l'ensemble, il a été bien servi, et c'est lui qui, de son plein gré et à bon escient, a dû choisir la plupart de ses lieutenants. Les plus jeunes de ses officiers, Décimus Brutus¹, Marc-Antoine², Publius Crassus le jeune³, ont fait leur devoir ponctuellement et avec habileté. Parfois, par exemple en 56, l'armée ne remporta des victoires que là où elle fut, César absent, commandée par ses légats⁴. Le plus âgé et le premier en titre⁵, Labiénus, était un homme de guerre supérieur : audacieux et attentif, observateur avisé et combattant décidé, d'un coup d'œil très sûr dans la mêlée, et prompt à saisir le moment propice, il apparut chaque fois égal à son proconsul, et c'est à son action décisive qu'il faudra attribuer la moitié des victoires de César⁶.

Aussi le général n'hésitait pas à confier à ses lieutenants, à Labiénus surtout, une autorité presque absolue⁷. Pendant l'hiver, comme il n'y avait pas campagne, César quittait son armée et la laissait immobile dans ses quartiers, sous la surveillance des légats⁸ et l'autorité supérieure de Labiénus⁹. Au cours des opérations, il la divisait souvent en plusieurs corps, ayant chacun son chef responsable¹⁰ : et cette méthode n'était point ordinaire aux proconsuls romains, qui, tels que les Scipions, Sylla, Lucullus, Marius ou Pompée, aimaient à tenir toutes leurs légions concentrées sous leur main, et à ne partager avec per-

1. P. 203 et suiv., p. 587 et suiv. Cf. Bondurant, *Decimus*, etc., Chicago, 1907.

2. P. 564. Ne en 83, est à l'armée en 52, à 31 ans, comme *legatus* (VII, 81, 6), en 52-51 comme *questeur* (VIII, 2, 1 : 24, 2, etc.).

3. P. 239, p. 274 et suiv., p. 303 et suiv., 413. Il fut *questeur* en 54-53 (cf. Willems, I, p. 539), ne par conséquent vers 55, doit avoir 27 ans environ en 56, ou il est à l'armée.

4. P. 290-314.

5. Il est *legatus pro praetore* des 58 (I, 21, 2), ce qui lui donne la même autorité qu'à César en l'absence du proconsul, sur la nouveauté de ce titre, cf. Mommsen, *Staatsrecht*, II, p. 636-8. Tribun de la plèbe en 63, préteur au plus tard en 59, il est donc en 56 âgé d'au moins quarante et un ans.

6. Voyez les renvois indiqués p. 151, note.

7. Mêmes renvois et n. 9.

8. Renvois, p. 187, n. 3.

9. I, 10, 3; II, 1, 1; VIII, 23, 3; Dion, XL1, 4, 2. Labiénus a fait toutes les campagnes de 58 à 51, et c'est peut-être le seul officier dont on puisse dire pareille chose.

10. Renvois, p. 185, n. 11, p. 187, n. 2.

sonne la gloire et le pouvoir¹. Mais César ne craignit pas d'éveiller chez ses légats l'esprit d'initiative; il savait qu'en leur fournissant le moyen d'arriver au renom, il s'en faisait des amis. Et cette pratique lui assura souvent, dans sa carrière de général, les moyens d'aller plus vite en besogne, d'occuper à la fois toutes ses troupes, de conquérir plus de terres et d'effrayer plus d'ennemis².

À certains égards, il s'est moins absorbé dans son armée et dans ses guerres que les proconsuls des générations précédentes. Il tenait à revenir chaque année en Italie, à séjourner l'hiver aux limites de sa province, à Lucques, Aquilée ou Ravenne, bien qu'il fût séparé de son armée par les Alpes et les Cévennes et par plus de huit jours de marche³; et cela lui vaudra de pénibles surprises⁴. Le tort de César, conséquence de son incurable ambition, c'est que tout en faisant la guerre en Gaule il pensait à d'autres guerres, à d'autres conquêtes⁵, et surtout à celle de Rome: c'est qu'il ne voulait pas se faire oublier ou se laisser méconnaître des chefs de partis, du sénat ou de la populace. Il lui fallait reprendre sans cesse le contact avec ses agents du forum ou ses complices de la curie⁶, se montrer à cette Italie où se dressaient les gloires et où se sanctionnaient les ambitions⁷. Sa vie par là même se dédoublait: une campagne dans la belle saison, la plus rapide et la plus brillante possible, aller très loin, mais aussi, à l'automne, revenir très vite, et étaler le plus près de Rome son renom et son butin. Ce qui amènera, dans son œuvre de conquête, tant de reculs et de trompe-l'œil⁸. Rien ne

1. Pour Marius, cf. p. 71 et suiv.

2. Voyez par exemple en 57 (p. 274 et suiv.), 56 (p. 290 et suiv.), 52 (p. 458-9), 51 (p. 352 et suiv.).

3. P. 245, 283, 325, 348 et suiv., 373, 411 et suiv., 576, 575. Il l'avoue nettement, *quotannis facere consuevit* (V, I, 1).

4. En 57-56, p. 287-290; en 51-52, p. 411 et 428.

5. Cf. p. 164-169, 283-4.

6. *Totâ iv 'Póny xpoútyzov pórthovov*, Plut., C., 20.

7. P. 196, 245, 283, 349-350, 411-2.

8. P. 287 et suiv., 325, 345, 362, 366, 412 et suiv.

ressemble moins à la tâche militaire d'un Marius ou d'un Pompée, éloignés pendant des années de l'Italie, et faisant corps avec leur armée, leur province et leurs ennemis¹.

Cela n'empêche que César n'eût son armée bien dans la main. La discipline ne devait pas être très rigoureuse, sauf aux heures de combat². Au début, il y eut parfois de violents murmures : le proconsul dut discourir et n'osa pas commander ou punir³. Mais dès la seconde année, on accepta les plus rudes choses, travail ou climat⁴. César était, comme son oncle Marius, le premier à la peine⁵, et il ne laissait jamais les soldats les derniers à la récompense⁶. Tous comprirent vite qu'une telle guerre rapporterait beaucoup : les officiers purent réaliser leurs rêves d'une villa en Campanie⁷ ; après une seule victoire, chaque soldat reçut un esclave⁸. A l'heure de la bataille, César ne manquait pas d'apparaître, haranguant les troupes, donnant le signal, surveillant le combat au milieu de sa réserve, et, s'il y avait danger, entrant avec elle dans la mêlée : une fois même, dit-on, il fut fait prisonnier⁹. Sa popularité grandit donc à chaque année de la guerre. Il le fallait d'ailleurs : car, de tous les généraux de Rome, ce fut lui qui demanda à ses hommes les plus dures fatigues contre l'ennemi et à la fin les plus vilaines besognes dans leur patrie. Et la Gaule conquise, son armée et lui se trouvèrent unis par une irréductible complicité.

Mais quand on a parlé de l'armée de César, on ne connaît encore que la moitié des hommes qui marchaient avec lui et dont le sort était lié à sa volonté. Une multitude de non-combattants

1. Cf. p. 71 et suiv., 108 et suiv.

2. Pendant l'hiver, les congés, même pour aller à Rome ou en Italie, y accèdent et, je crois, assez facilement (p. 286, n. 3, p. 329, n. 3; cf. aussi I, 39, 3).

3. P. 229-230; cf. de même, VII, 52.

4. Plutarque, *César*, 16.

5. P. 171.

6. *Præmon*, V, 58, 5; VII, 27, 2; 47, 7; III, 26, 1.

7. P. 338, 283, 348-9.

8. P. 367, n. 10.

9. P. 215, 265 et 267, 473 et suiv., 342, n. 5, p. 471, 501, 525 et suiv. — Cf. Appien, *Civ.*, II, 150.

encadrait les légions, presque aussi nombreuse qu'elles. Il y avait les auxiliaires civils de l'armée, libres ou esclaves : courriers¹, agents de transport², charretiers, palefreniers, muletiers³, vivandiers, valets de cuisine⁴, serviteurs d'officiers⁵, ouvriers de toute sorte; et il y avait aussi les chercheurs de fortune qu'une troupe humaine entraîne toujours après elle : négociants venus d'Italie⁶, officiers en quête d'emplois, quémandeurs à la recherche d'emprunts, intrigants politiques qui sollicitent l'appui du chef⁷, marchands ambulants⁸, aventuriers, maraudeurs, voleurs, et, sans doute, prostituées de toute catégorie⁹. Et cette foule, y compris César et ses légions, apparut à la Gaule comme une effroyable bande de malfaiteurs¹⁰.

II. — RÔLE DE LA NARBONNAISE PENDANT LA CONQUÊTE

Tel était l'homme et telle était l'armée à qui les destins de Rome remirent la tâche de terminer la conquête de la Gaule, commencée, plus d'un demi-siècle auparavant, par Fabius et Domitius¹¹. Cette tâche allait être d'ordre militaire et diplomatique : suivant les circonstances, on réduirait les uns et on séduirait les autres. Pour la mener à bonne fin, César avait besoin de s'appuyer, dans le voisinage immédiat de la Gaule indépendante, sur un pays et des alliés dévoués à sa cause : il

1. *Tabellarii* : Cicéron, *Ad Clodium*, III, 1, 5, 17, 8, 2 (partie des *tabellarii* de César et de ceux de Labienus).

2. Cf. VII, 53, 3; V, 1, 4.

3. *Muliones* : VII, 45, 2.

4. *Calones* : II, 24, 2 et 4; 27, 1; VI, 30, f; 40, 1 et 5.

5. *Servi* : VII, 20, 9; VIII, 10, 4; V, 45, 3; I, 23, 2, 27, 5.

6. VII, 3, 1, 42, 5 et 6; 35, 7; III, 1, 2.

7. Cf. Cicéron, *Ad Jura*, VII, 3.

8. Ce sont les *mercatores* qui *sub villo tendunt* : VI, 3, 2).

9. Cf. Valère-Maxime, II, 7, 1.

10. *His latrones*... attendit : VII, 38, 8 et 9. — Les lettres de Cicéron à Trebatius sont caractéristiques à ce sujet : ce que l'orateur souhaite pour son ami, c'est surtout *bene nummulum futurum* (*Ad fam.*, VII, 16, 3), *lucrare* (13, 1).

11. P. 14 et suiv.

lui fallait une base d'opération solide, où il pût préparer l'offensive ou assurer sa retraite. Il la trouva dans la Gaule Narbonnaise¹, qu'il gouvernait comme proconsul.

Elle ouvrait aux Romains, toutes grandes, les portes de la Celtique. Il n'y avait, entre les deux pays, aucune barrière à franchir. Sur la ligne du Rhône, la limite politique passait au nord de Vienne et au sud de Lyon², et de l'une à l'autre de ces villes, ce sont les chemins, faciles et gais, du fleuve encore peu rapide et de la route en bordure qui domine la rive gauche. Sur la ligne de la Garonne, la domination romaine s'arrêtait vers Castelsarrasin; mais au delà, la rivière et la route continuaient de concert à descendre lentement par une large et fertile plaine³. Passé la frontière, les hommes seraient accueillants comme le pays. A Lyon, on rencontrait les Ségusiaves, clients des Éduens⁴, les « frères » du peuple romain⁵, et déjà même, sur le rocher de Fourvières, s'était installée une avant-garde de colons italiens⁶; à Agen chez les Nitiobroges⁷, peut-être à Lectoure chez les Aquitains⁸, se trouvaient aussi des chefs auxquels le sénat accordait le titre d'« amis ». Entre leurs domaines et les États hostiles de l'intérieur, les Romains s'étaient ménagé la transition d'une hospitalité précieuse, qui leur épargnera les faux pas des débuts de campagnes.

La Gaule indépendante n'était protégée contre l'invasion que du côté des Cévennes. Elles enfermaient comme derrière un rempart les Arvernes et leurs amis du Rouergue, du Gévaudan

1. Cf. p. 129, n. 3, et p. 98, n. 5. César dit tantôt *Provincia* absolument (I, 1, 3; 10, 1, 2 et 5; etc.), ou *Gallia Provincia* (I, 19, 3), *Provincia nostra* (I, 2, 4), *Provincia ulterior* (I, 10, 5); tantôt *Gallia ulterior* (I, 7, 1 et 2; 10, 3), *Gallia Transalpina* (VII, 6, 1), et même, peut-être, *Gallia interior* (*ms.* a, II, 2, 1).

2. Cf. I, 10, 5; 6, 2; t. II, p. 54, n. 2.

3. I, 10, 2; III, 20, 2; cf. t. II, p. 27.

4. I, 10, 5; VII, 64, 4; 75, 2; t. II, p. 253.

5. Cf. p. 28.

6. P. 122 et 142.

7. Cf. p. 28.

8. IV, 12, 4 : *Piso Aquitanus*; cf. p. 28, n. 5.

et du Velay, et leur flanc le plus haut et le plus raide était précisément celui qui regardait le midi; à dire vrai, ces montagnes ressemblaient moins à une muraille¹ qu'au rebord d'une terrasse : si elles abritaient la Gaule contre les hommes du Languedoc, elles mettaient un peu ces derniers à la merci des bandes descendant du nord par les rampes rapides qui dévalent le long des affluents du Rhône². Mais le hasard ou une sage politique avaient également servi Rome de ce côté : si les Arvernes, qui touchaient cette frontière, pouvaient passer pour ses pires ennemis, elle n'avait pas dans le Midi de sujets plus dévoués que leurs voisins immédiats, les Helviens du Vivarais, et le jour où César voudra monter en Gaule par les routes des cols, il sera sûr d'avoir jusqu'à l'autre versant des guides honnêtes et une bonne escorte³.

A l'intérieur de sa province transalpine, le proconsul allait trouver des citoyens romains, colons, vétérans ou marchands, domiciliés pour la plupart dans les villes, et les Gaulois indigènes, répartis en une dizaine de peuplades⁴.

La population romaine lui fournait souvent des soldats. En cas de besoin, il enrôlait la jeunesse⁵ et rappelait même au service les vétérans établis à Toulouse ou à Narbonne⁶. Les habitants qu'on laissait dans les villes, pouvaient prendre les armes et former la garde de la cité⁷. Il y eut ainsi, surtout dans le Languedoc, une petite armée de réserve et de défense territoriale qui rendit de bons services⁸. Et sans doute ces Romains de province, solides et braves⁹, se levèrent avec plaisir pour une guerre qui les touchait de plus près.

1. VII, 8, 2 (*Cremona ni muro*).

2. VII, 7, 1-2⁷¹; 63, 2.

3. VII, 7, 3; 8, 1-3; 63, 2; I, 19, 3; 47, 4; 53, 5-6. Cf. p. 430.

4. P. 21 et s., p. 93 et suiv.

5. I, 7, 2 et 6; 8, 1; III, 20, 2; VII, 7, 3; 63, 1 (22 cohortes levées en Narbonnaise).

6. III, 20, 2 (*viris fortibus*).

7. VII, 7, 4.

8. VII, 63, 1; p. 429 et suiv., p. 494.

9. III, 20, 2.

Les Gaulois, de même, étaient tenus de s'enrôler à l'appel du proconsul¹. Ils ne paraissent pas s'être soustraits à ce devoir, qui les exposait à combattre leurs frères de Celtique : César ne cite parmi eux ni déserteurs ni transfuges². Le patriotisme gaulois, depuis deux générations qu'ils obéissaient, était mort dans leurs âmes. S'il faut repousser sur leur propre sol une attaque des Celtes indépendants, ils le font avec une énergie qui écarte tout soupçon³. Quelques-uns de leurs chefs appartiennent à des familles entrées depuis un quart de siècle dans la cité romaine : ils sauront tenir la conduite à laquelle ce titre invite, et risquer leur vie pour leur *imperator*⁴.

Ces indigènes de la Province seront pour César les plus utiles de ses auxiliaires. Comme ils parlent la même langue que les Gaulois du Nord⁵, qu'ils partagent ou connaissent leur manière de combattre, d'agir ou de penser, il recourt souvent à leur expérience. Des missions délicates sont confiées à leurs chefs, il les prend comme interprètes ou négociateurs⁶. On sent qu'il désire les flatter et s'en faire de fides partisans. Il les admet à sa table, les accepte pour hôtes, et se vante de les avoir pour familiers⁷. Si, au cours d'une campagne, il réussit à sauver l'un d'eux d'un péril mortel, il s'en réjouit comme d'une victoire. Dans ses *Commentaires*, il parle de l'Helvète Proculus avec une émotion qui n'est point dans ses habitudes, et le seul passage de son livre où il laisse échapper quelques mots de pitié et d'affection est celui qu'il consacre à ce chef gaulois⁸. Des hommes de cette valeur et de ce dévouement ont contribué à la conquête de la

1. Sans doute les textes de la p. 191, n. 3. Ajoutez les textes de rancours et matelois, III, 9, 1, p. 200.

2. Les transfuges gaulois dont il parle (I, 27, 2, et 27, 3 et 28, 2) sont des esclaves qui avaient servi leurs maîtres.

3. VII, 65, 2 et 3, p. 494.

4. VII, 65, 2, 1, 19, 1; 47, 4, 23, 2.

5. I, 19, 3; 47, 4.

6. I, 19, 3; 47, 4; V, 36, 1.

7. Voyez tous ces textes, n. 46.

8. Il est probable que ce *C. Valerius Proculus* (I, 47, 4, 54-55; est le *Truculentus* (miss. *Trau* ou *Trau*) de I, 19, 3.

Gaule du Nord : elle a été, pour une part, l'œuvre des Celtes du Midi. Et en même temps, à voir la place prise par les meilleurs ou les plus habiles des Gaulois dans les conseils et les amitiés de César, on peut prédire que cette guerre, malgré tant de haines et de meurtres, achemine le monde romain vers un état de choses où vaincus et vainqueurs formeront une seule patrie.

III. CÉSAR ARRIVE A GENEVE.

Ce fut dès le début du proconsulat de César, à l'entrée de la belle saison, que l'occasion s'offrit à lui de se mettre en campagne.

1. Sur la campagne contre les Helvètes, outre les livres généraux (p. 149, n. 1) : Mommsen, *Gallica geographia*, 1834, p. 337-344; Collet, *Explication des Statuts ... de Bresse* (dissertation préliminaire), 1698, des Ours de Maudouret, *La Guerre de César et des Sources*, p. 1 et suiv., de ses *Dissertations*, Avignon, 1712 (dantassiste); Danel, *Hist. des Séquanois*, I, Dijon, 1735, p. 19 et suiv.; Peris, *Les Campagnes de Jules César*, I, 1760, p. 13 et suiv.; de Vaudoncourt, *Journal des sciences militaires*, III, 1826, p. 316 et suiv.; Lavrotte, *Mém. de la Comm. d'Antiquités du dep. de la Côte-d'Or*, n. 1834 et 1835, n. 8, p. 74 et suiv.; cf. Roussinol, même recueil, II, n. 1842 à 1846, p. 83; Bourgon, *Ann.*, etc., *Académie des Sciences*, de Besançon, 1836, p. 75 et suiv.; Gauthier, *Bulletin de l'Institut nat. genevois*, I, 1851, p. 239 et suiv.; Dubou, même recueil, p. 499 et suiv.; Brossard, *Histoire du pays de Gex*, Bourg, 1854, p. 45 et suiv.; Strand, *Antiquités générales de l'An. Bourg.*, 1855, p. 268 et suiv.; Monnier, *Études sur l'émigration des Helvètes*, 1857, Ann. de l'Univ. de Lyon, IV, II; Aubertin, *L'Époque des Sources*, III, s. I, 1863, II, p. 264 et suiv., 2, id. III, s. IV, 1864, p. 104 et suiv.; de Sauley, *Campagnes*, p. 223 et suiv.; Volckmar Smith dans les *Essais arch. extraits des Mém. de l'Acad. de Lyon*, 1868, p. 57 et suiv. (écrit en 1864); Cadot, *Note sur l'émigration des Helvètes*, (Mâcon, 1862); Gauthier, *Excursions archéologiques*, Dijon, 1861, p. 43 et suiv.; Heller, *Paléogéog.*, XIX, 1863, p. 553 et suiv.; id., XXVI, 1867, p. 655 et suiv.; Thomann, *Le Transjane Atlas*, 1868, p. 6-11, le même, *Ann. Jahrb. für Phil.*, XCI, 1865, p. 694 et suiv.; Rapp, *Die Helvetier im Jahr 58 v. Chr.*, Rastatt, 1865 (oprigt de Donaueschingen); Garenne, *Biblioth.*, Autun, 1867, p. 28 et suiv. (important et trop peu cité); Eichhorn, *Die Kämpfe der Helvetier und Sachsen gegen C.*, J. Gress, Neuburg, 1^{re} ed., 1866, 2^e ed., 1876 (recentrally and carefully, dit justement de lui Rich. Holmes, p. 232); M., dans *Estetisch-histor. Monat. Zeitschrift*, VIII, 1867, IV, p. 1 et suiv. (très originaux); von Kampen, *Die Helvetienrückicht der Helvetier*, Götting, 1878; Batschenstein, *Der Feldzug Cæsars gegen die Helvetier*, Zurich, 1882 (chose d'essai), p. 19 et suiv.; Kluskehn, *Die Kämpfe Cæsars*, etc., Leipzig, 1889; Meibner, *Der Bericht des Iulius Cæsars über die Gallische Krüge Cæsars*, 1891, p. 56-68; Carson, *Montmartre*, ... enlèvement de la bataille dans laquelle César eut les Helvètes, Mâcon, 1892; *Annuaire de Saône-et-Loire*; Senault, *L'œuvre de J. Méron*, Bourg, 1892, p. 21 et suiv.; Stoffel, *Histoire de Jules César*, II, 1887, p. 470 et suiv.; le même, *Guerre de César et d'Allobroges*, 1890, p. 32 et suiv.; Bulliot, *Mémoires de la Soc. Éduenne*, n. s., 1912, XX, p. 308 et suiv.; Ziehen, *Der*

Les Helvètes avaient fixé le rendez-vous des émigrants aux premiers jours du printemps (24 mars 58 ?¹). Le lieu de concentration était l'extrémité du lac de Genève près de la rive droite du Rhône² : là, ils se trouvaient encore sur terre gauloise ; mais de l'autre côté du fleuve, à Genève, commençait la province romaine³. Un pont réunissait les deux bords⁴.

L'intention des Helvètes, au moins apparente, était de gagner

neueste Angriff, etc., *Berichte des Freien Deutschen Hochstiftes* à Francfort, 1901, p. 96 et suiv. ; Lindenmann, *Die Helvetier im Kampfe*, etc., Zurich, 1901, p. 80 et suiv. ; Fröhlich, *Die Glaubwürdigkeit Cæsars in seinem Bericht über den Feldzug gegen die Helvetier*, Aarau, 1903 (programme) ; Bittner ; 1^o *Der Feldzug Julius Cæsars gegen die Helvetier*, Frauenfeld, 1890 (Schweizer Monatshefte für Officiere) ; 2^o *Révue*, Aarau, 1904. Voyez les livres sur la valeur de César, p. 150, et p. 199, n. 5. — J'avoue ne pas comprendre les attaques (cf. p. 150), note dont les érudits de César ont été l'objet à propos de cette guerre. Son récit est suffisamment clair, les chiffres ne me paraissent pas exagérés, et si on peut lui reprocher d'avoir trop peu prévu pour les helvètes, et trop peu expliqué sa conduite et ses mouvements, c'est assez son habitude. Voyez en dernier lieu sa défense par Fröhlich, pas assez énergique, par Ziehen, et par Veith, p. 128 et suiv. Dans le sens contraire, la thèse célèbre de Rauchenstein est à peine plus qu'un pamphlet contre César, auquel (p. 97 et suiv.) il refuse même la victoire, déjà Eichheim, qui avait inspiré Rauchenstein, avait dit que César fut complètement vaincu, et Ferrero, après eux, prononce le mot d'échec (p. 129) l'attaque contre César, au surplus, date de Moniteur. — Que Dom Cassius soit presque toujours d'accord avec César, cela me paraît évident. Et les points rapprochés et il est impossible, sans sur un point (cf. p. 115, 116, de les opposer l'un à l'autre (cf. p. 198, n. 9 et 10, p. 199, n. 2 et 3, p. 200, n. 3, p. 207, n. 4, p. 208, n. 8, p. 214, n. 4, p. 216, n. 5, p. 219, n. 13). Appien et Plutarque se sont servis d'une autre source, la même (p. 207, n. 4) qu'on croit être Pothin (p. 111, note) ; mais ils nous donnent très peu (p. 199, n. 4, p. 210, n. 2, p. 213, n. 2, p. 215, n. 4, p. 217, n. 4).

1. 1, 6, 4 : *Des erat et kal*, April, i. 28 mars du calendrier public, mais il faut tenir compte de ce que le calendrier public, sous la forme de Jules César, était d'ordinaire en avance sur l'année réelle. Il était assez peu à ce moment, le mois intercalaire ayant été, semble-t-il, ajouté entre février et mars. D'après Le Verrier (*Hist. de César*, II, p. 384), les Helvètes auraient choisi le jour de l'équinoxe, 23 mars : ce n'est qu'une hypothèse, mais rendue très vraisemblable par le fait que l'équinoxe correspondait, cette année, avec la nouvelle lune. — Autres systèmes : le 23 mars, au premier jour de la nouvelle lune (d'après Drumann, *Geschichte Roms*, 2^e éd., III, 1906, p. 704 et 774-5 ; cf. Fugger, *Neue Jahrbücher*, CXXIX, 1884, p. 378 et suiv.) ; le 28 février (Zumpt, *A. Jahrb.*, Suppl. VII, 1873-5, p. 503 et 592) ; le 16 avril (d'après le système d'Ideler, *Handbuch*, II, 1883, p. 116, apud Orelli, *Onomast. Tullianum*, I, 1836, p. 153) ; le 9 mai (de La Nauze, *Mém. de l'Ac. des Ins.*, XXVI, 1759, p. 249 ; etc.).

2. *Ad ripam Rhodani*, I, 6, 4. A Genève, rive droite, aux Pâquis, et sur le plateau de Saconnex ?

3. 1, 7, 1.

4. 1, 7, 2.

l'Occident de la Gaule, et d'y chercher des terres non loin de la mer de Saintonge¹. Ils avaient déjà, semble-t-il, négocié avec les Éduens pour s'assurer le passage des cols du Centre², dont ils trouveraient les routes sur les bords de la Saône, à Lyon, Mâcon ou Chalon. Pour arriver à la Saône, ils pouvaient choisir entre deux chemins, qui partent également de Genève : l'un, sur la rive droite, par le col de l'Écluse et les montées du Jura³, traversait les terres séquanes; l'autre franchissait le fleuve au pont de Genève et s'engageait chez les Allobroges, dans la province romaine⁴.

Ce fut cette dernière route qu'ils choisirent. Elle était large, découverte et commode⁵; le pas de l'Écluse était rude, ne laissait place par endroits qu'à un chariot de front⁶, et les Helvètes en emmenaient des milliers : il suffirait, pour leur fermer le passage, d'une poignée d'hommes embusqués sur le col, et, depuis la mort d'Orgétorix, ils avaient rompu tout rapport avec les Séquanes. Ils n'étaient pas en meilleurs termes avec les Allobroges⁷; mais ceux-ci venaient à peine de se soumettre aux Romains après une terrible guerre : s'ils avaient la pensée de se venger, les Helvètes leur seraient d'un bon secours⁸; s'ils

1. I, 10, 1 : *iter in Santonum finem*, peut-être dans le Bordelais, ou ne s'était point formé de grande nation (I, II, p. 501, l'indication donnée par Dion XXXVIII, 31, 1, qu'ils voulurent s'établir apud eos; *Adneti xou, est une de ses inadver-tances coutumières.

2. Car César ne parle que des négociations avec les Séquanes, et après l'échec du passage par la Province (I, 9, 2); les Helvètes demeuraient toujours en relation avec les Éduens (I, 6, 2 et 3).

3. C'est évidemment celui que décrit César (I, 6, 1) : *iter angustum et difficile* (voyez la route actuelle au fort de l'Écluse, *inter montem Juram et flumen Rhodanum, mons altissimus impendebat* (surtout le Plat des Roches et, plus loin, le Grand Crêt).

4. I, 6, 1 et 2 : *iter multo fortius atque expeditius*. Route (plus tard romaine) de Genève à Aoste et Vienne par Carouge, Frangy et Seyssel? Sur cette route, en dernier lieu, Marteaux, *Revue Savoisienne*, 1907, p. 67 et suiv.

5. I, 6, 2.

6. I, 6, 1; 9, 1; 11, 1; n. 3.

7. Cela résulte de I, 9, 2.

8. Cf. p. 164, n. 1.

9. I, 6, 3; cf. p. 122 et suiv.

demeuraient fidèles au sénat, on se battrait¹. Bataille pour bataille, il valait mieux s'attaquer aux gens du Sud. Les Helvètes décidèrent de passer le Rhône, de gré ou de force². — C'était provoquer César.

Le proconsul était encore à Rome à cette date³. Il y avait vécu presque toute sa vie, dans les intrigues du forum et du sénat : elles semblaient, plus que le grand air du champ de bataille, sa joie et son besoin. Il lui en coûtait de se séparer de ce monde agité et mobile, où il ne pouvait commander qu'à la condition de s'y mêler. Les alliés qu'il y possédait, Pompée et Crassus, n'étaient point sûrs ; ses amis les plus dévoués, tels que Clodius, manquaient de prestige et de valeur morale ; et ceux qui le détestaient franchement, comme Caton, étaient les hommes de vertu et de volonté. César hésitait donc à partir. Et peut-être, si les Gaulois l'avaient laissé tranquille, aurait-il consumé son temps dans l'incertitude, ne sachant s'il demanderait le pouvoir suprême à un coup d'État immédiat⁴ ou à une guerre de conquête.

Cette guerre, je n'affirmerai même pas qu'il voulût d'abord la faire dans la Gaule. Il y avait, beaucoup plus près des Apennins que l'Auvergne et la Bourgogne, un admirable empire à donner au peuple, la vallée du Danube. La possession de ces terres importait bien davantage à la sécurité de Rome que celle des nations transcévenoles : en trois jours, par les routes des Alpes Juliennes, des Barbares pouvaient arriver dans les plaines de l'Italie, pays frontière de ce côté⁵. Quant à la gloire et à la richesse, on les trouverait à coup sûr le long de ce grand fleuve, où se fondait alors un vaste royaume⁶, où abondaient l'or et le blé⁷,

1. *Vel vi coacturos*, I, 6, 3.

2. I, 6, 3.

3. I, 7, 1; *Plut., C.*, 17; cf. II, 4.

4. Cf. *Cicéron, Pro Sestio*, 18, 41; *Post reditum in senatu*, 13, 32.

5. *Ibid.* p. 59; cf. *Mommsen, It. G.*, III, p. 302.

6. P. 144 et suiv., 152 et suiv.

7. Cf. I, 1, p. 297-8.

et où Alexandre s'était rendu célèbre¹. Et c'est, j'en suis convaincu, afin de s'ouvrir cette voie de triomphes, que César s'était fait donner la province illyrienne², et qu'il laissa son armée à Aquilée, la clé des routes du Danube. Elle y était encore³ quand, en mars 58, il apprit les décisions des Helvètes. — Sa résolution fut fixée aussitôt : il commencerait par les Gaules.

Laissant là amis et ennemis, il partit de Rome à peu près seul, et, huit jours après⁴, il entra à Genève (vers le 1^{er} avril⁵).

IV. — LES HELVÈTES ÉCARTÉS DE LA PROVINCE

Les émigrants étaient déjà arrivés⁶. Il y avait, campés sur les bords du fleuve et du lac⁷, 368 000 individus, hommes, femmes et enfants ; 92 000 guerriers conduisaient la troupe⁸ ; une énorme quantité de chariots la fermaient⁹. Les Helvètes n'étaient point les seuls à partir : il leur vint des compagnons de toutes les

1. Cf. t. I, p. 299.

2. P. 167.

3. Il y avait là les trois « vieilles légions » que le peuple lui avait données (p. 167, n. 1), la VII^e, la VIII^e, la IX^e, légions qui avaient dû y être placées pour garder la frontière italienne (César, l. 10, 3). Il n'est pas impossible qu'elles eussent combattu de ce côté en 60, avec le consul L. Afranius pour chef en Gaule Cisalpine (Cicéron, *In Pisonem*, 24, 58; cf. Mommsen, *H. G.*, III, p. 302; ici, p. 163, n. 8).

4. Plutarque, *César*, 17. Il a dû prendre par le plus court, Ivree et le Petit Saint-Bernard (p. 109) : environ 700 milles (cf. Cicéron, *Pro Quinctio*, 23, 79), 100 milles ou 150 kil. par jour.

5. Après le 24 mars (p. 194, n. 1), avant le 9 avril (p. 199, n. 2).

6. L'arrivée de César est certainement postérieure au rassemblement des Helvètes, 24 mars (l. 7, 1) : pas de beaucoup, les Helvètes n'ayant rien tenté de sérieux avant son arrivée.

7. Cf. p. 194, n. 2.

8. Chiffres donnés par César (l. 29, 2 et 3) d'après les *tabulae* trouvées dans le camp des Helvètes, et, par conséquent, hors de doute. Plutarque (*C.*, 18) parle de 300 000 têtes, 190 000 combattants, et il fait deux groupes, Helvètes et Tigurins (cf. p. 208). Polyen a 300 000 têtes et 200 000 combattants (VIII, 23, 3). Strabon (IV, 3, 3, donne 400 000 morts et 8000 ? survivants. Appien (*Celtica*, l. 3), 200 000 ennemis dont 80 000 périrent. Orose (VI, 7, 5) indique 137 000 têtes. Je crois bien que tous ces chiffres proviennent en dernière analyse de la corruption de ceux de César. — Sur ces chiffres, que je crois exacts, voyez en dernier lieu les justes remarques de Ziehen, p. 105 et suiv., de Veith, p. 49^e et suiv., et de Wachsmuth, *Beiträge zur alten Geschichte*, III, 1903, p. 281 et suiv.; ici, t. II, p. 3-8.

9. I, 24, 4; 26, 1, 3 et 4; cf. Dion, XXXVIII, 33, 3.

populations celtiques de l'Europe centrale, Boïens ¹ et autres ², fuyant comme eux devant la conquête des Daces et des Suèves. Pour s'interdire tout espoir de retour, ils avaient incendié leurs villages et leurs places fortes ³, et ils emportaient avec eux des vivres pour trois mois ⁴.

A Genève, César ne trouva qu'une seule légion, la X^e ⁵ : mais elle était composée de vieux soldats, solides et disciplinés, et le proconsul en fit aussitôt sa troupe favorite, et comme sa garde du corps ⁶. D'autres soldats, levés en Narbonnaise, allaient le rejoindre ⁷. Labiénus était avec lui ⁸.

Son premier acte fut de faire couper le pont qui menait en Gaule ⁹. Dès l'instant même où il toucha la frontière, les Helvètes purent voir qu'un général de Rome était arrivé. Leur espoir de surprendre un pays sans défense fut déçu. — Ils adoptèrent aussitôt une attitude plus pacifique. Une ambassade, composée des plus nobles de la nation, vint trouver César : Ils demandaient au proconsul le libre passage par la Province, et s'engageaient à n'y commettre aucun dégât ¹⁰. Qu'ils aient

1. César, I, 5, 4; 29, 2 — ces Boïens, au nombre de 32 000 têtes, sont évidemment une bande chassée par les Daces (cf. p. 145-6).

2. A savoir (29, 2) : 36 000 *Tubingi*, 14 000 *Latiores* (var. *Latsbergi*, mes. 2; *Lato-bogi* ou *Arogi* chez Orise), 23 000 *Rauraci* (les mes. hésitent entre cette forme et *Raurici* : cf. Orise, VI, 7, 5; Dion, XXXVIII, 31, 3). — C'étaient alors les voisins des Helvètes (I, 5, 4). On doit penser que les Rauraci habitaient déjà le canton de Bâle, où nous les retrouverons plus tard (cf. IV), il est absolument impossible de dire où étaient les deux autres peuples, inconnus par ailleurs (à moins que les *Latiores* ne soient les mêmes que ceux de Pannonie, Pline, III, 118; Ptolémée, II, 14, 2). N'oublions pas que tout le pays entre Rhin et Danube n'a été sans cesse bouleversé depuis l'arrivée des Suèves (p. 147-8, cf. I, II, p. 163).

3. César, I, 5, 2; Plut., *C.*, 18; Dion, XXXVIII, 31, 2. Cf. I, II, p. 321.

4. César, I, 5, 3 : c'est-à-dire le temps d'attendre la prochaine moisson.

5. Que ce soit la X^e, c'est ce qui résulte de I, 7, 2, comparé à I, 40, 15. Elle devait se trouver à Genève depuis la dernière guerre contre les Allobroges (p. 122 et suiv.).

6. I, 40, 15.

7. I, 7, 2 et 6; 8, 1.

8. I, 10, 3.

9. I, 7, 2; Dion, XXXVIII, 31, 3 (qui parle d'autres préparations prises).

10. I, 7, 3 : à la tête de l'ambassade, *Nannus et Verriolodus*; Dion, XXXVIII, 31, 3. C'est par une de ces négligences dont il est continuel que Dion donne comme chef aux Helvètes Orgetorix (p. 163).

été sincères ou non en faisant cette promesse, les Helvètes témoignaient d'une singulière naïveté en s'imaginant que le Romain les écouterait.

César n'avait pas encore assez d'hommes autour de lui ¹. Il demanda du temps pour réfléchir, et renvoya la réponse à huitaine ².

Pendant cette semaine, il mit à l'ouvrage tous ses soldats, et ceux de la X^e et ceux qui arrivaient de différents points de la Province ³. De Genève au défilé de l'Écluse, sur une longueur de dix-neuf milles ⁴, la rive romaine du Rhône fut transformée en un vaste camp retranché. Un mur continu, haut de seize pieds et précédé d'un fossé, ferma l'accès du pays en arrière des berges du fleuve ⁵. Les points les plus importants, gués ou lieux de passage, furent surveillés par des redoutes ⁶. Les dix à

1. I, 7, 6.

2. César, I, 7, 6 : *Ad id aprili, et 9 aprili*. Le Verrier : je suppose un délai d'une huitaine, nécessaire pour le rassemblement des troupes et l'exécution des travaux : Dion, XXXVIII, 31, 4 et 5.

3. I, 8, 1.

4. I, 8, 1; cf. Appien, *C. Hel.* 15 : c'est la longueur du fleuve au fil de l'eau.

5. César, I, 8, 1 : se vult être un mur et un fossé continu. Dion (XXXVIII, 31, 4) ne parle que d'une mise en défense des lieux les plus importants, *et circumposita*, ce qu'on a accepté. Dufour (*Hist. de l'Etat genevois*, 1833, p. 499), Napoléon III et Stoffel (p. 56 et suiv.), et pl. 3; cf. n. 6), et, d'après eux, Dubou (La *Bataille de César*, Saint-Jubeu, 1874, p. 6). Froehlich (p. 18-20) et Rice Holmes (p. 608). C'est, je crois, attribuer une précision trop grande à Dion Cassius, qui a pu simplement mêler en une seule expression la muraille, le fossé et les points gardés par les redoutes. Le mur a pu être placé sur le rebord des plateaux et servir surtout à relier les différents corps depuis Genève jusqu'à l'éperon du Vuache, face au pas de l'Écluse (*ad montem Juram*, I, 8, 1). L'usage de ces murs et fossés continus, surtout aux frontières, fut du reste courant chez les Grecs et les Romains (cf. Pécis, p. 21 et suiv.; *Inet. des Inst.* de Saglio, au mot *Zaner*), beaucoup plus habitues que nous à ce genre de défense. Face au Rhône, le mur n'a dû consister, évidemment, qu'en une levée de terre (von Güter, 2^e éd., I, p. 7 et suiv.; etc.). — Dans le même sens : le plan de l'éd. de Clarke, 1712; (Butini), *Mémoires* (de Trevoux), juillet 1713, p. 1241 et suiv. (cf. Baulacré, *Œuvres*, I, 1857 (écrit en 1740), p. 183); Pécis, p. 53 et s.; Napoléon I^{er}, p. 30, 33-4; Depéry, *Don. sur l'emplacement*, etc. (*Journal d'agriculture* ... de l'an XX, Bourg, 1832, p. 315 et suiv.); Resler, *Das Pays de Gex*, Oppeln, 1838; de Smith, p. 271 et suiv.; B. W. Murray, *The Classical Journal of Chicago*, IV, mai 1902, p. 321-332. — L'opinion ancienne était que le mur fut bâti sur la rive droite, de Nyon ou de Genève au Jura (Ortelius, *Parergon, Gallia vetus*, 1590; Spon, *Hist. de Genève*, I, 3^e éd., 1685, p. 11; etc.).

6. César, I, 8, 2 et 4. — Les seuls points où les Helvètes pouvaient tenter efficacement le passage et qui furent fortifiés (cf. n. 5), dit Stoffel (p. 56 et suiv.),

douze mille hommes ¹ dont César put disposer s'échelonnèrent sur cette ligne de défense.

Au jour fixé (9 avril ?²), les ambassadeurs se présentèrent ingénument. César leur déclara que les traditions du peuple romain l'empêchaient d'accueillir leur demande, et il les congédia ³.

Les Helvètes s'obstinèrent à vouloir passer le Rhône. Ils se répandirent le long de la rive droite : le gros de la troupe essaya de construire un pont de bateaux ⁴, quelques détachements descendirent dans les gués ⁵. Partout, les Gaulois trouvèrent des murailles épaisses, des soldats sur le qui-vive et des traits qui portaient ⁶, et il était visible que les Allobroges ne les aideraient pas. Ils renoncèrent enfin à franchir le fleuve, et se décidèrent à prendre la route du Jura ⁷.

Tous ces événements, y compris le voyage de César, avaient duré trois semaines à peine. Une course folle à travers l'Occident ⁸, des ordres donnés au bon moment et exécutés à l'heure dite, une armée rassemblée en quelques jours et mise aussitôt à la besogne, des forteresses élevées en une semaine en présence d'un ennemi dupé et inactif, et à la fin la frontière romaine surgissant inviolable en face de cent mille adversaires : tel fut le début de César dans la guerre des Gaules.

sont : 1° le passage de Peney à Aire-la-Ville, 2° en amont et en aval de Russin (de Russin au moulin de Vert, et de Russin à Axully par La Plaine); 3° de Pougny à Chanzy; 4° en face de Collonges. Et c'est bien là, je crois, que furent, sur la rive gauche, les *radoules* (*castella*). C'est du reste de ces points que partaient (communication écrite de Marteaux) les vieux sentiers qui rejoignaient la route de Genève à Vienne (p. 195, n. 4) et que partent les passages actuellement les plus fréquents.

1. 3 à 6000 pour la X^e, le reste pour les nouvelles troupes.

2. Système Le Verrier (cf. p. 199, n. 2).

3. I, 8, 3; Dion, XXXVIII, 32, 1 (qui dit que les Helvètes *perdis* *negotia* *et* *se* *occupaverunt*); Appien (*Cell.*, 15) mène cette négociation et la suivante (p. 208).

4. I, 8, 4 : sans doute à la hauteur de Genève.

5. I, 8, 4 : peut-être surtout au gué entre Russin et le moulin de Vert, car il n'est pas impossible de comprendre *radu*, ici, dans le sens du singulier. Il est vrai d'ajouter que là, le Rhône passé, les Helvètes se trouvaient comme dans une impasse, et sous les coups plongeants des Romains.

6. I, 8, 4; Dion, XXXVIII, 32, 1.

7. Dion, XXXVIII, 32, 1; César, I, 8, 4 et 9, 1.

8. *Quam maximis potest itineribus*, dit César lui-même, I, 7, 1.

V. — LA FRONTIÈRE FRANCHIE PAR CÉSAR

Ce qui allait se passer dans la Gaule, entre Helvètes, Séquanes et Éduens, ne regardait ni Rome ni César ¹. Ses prédécesseurs n'étaient point intervenus pour protéger les Séquanes contre Arioviste, les Éduens contre les Arvernes et les Gaulois contre les Teutons ². Une fois la Province à l'abri, il suffisait de faire bonne garde le long du Rhône. — Mais dès l'instant qu'il eut assuré la sécurité de la frontière, César ne songea plus qu'à la franchir.

Il écrivit plus tard, dans ses *Commentaires*, qu'il ne put tolérer l'établissement des Helvètes en Saintonge ou dans le Bordelais : c'eût été trop près, dit-il, de Toulouse et de la Province, et de graves dangers seraient sortis de ce voisinage ³. — Mais la frontière romaine n'avait-elle pas des voisins aussi gênants, Rutènes et Arvernes? les Helvètes étaient-ils moins redoutables sur les bords du lac Léman, où un simple pont les séparait de la Narbonnaise, qu'ils ne le seraient sur les rives de l'Océan, à cinquante ou cent milles d'une terre latine? — Toutes ces paroles de César n'étaient que des formules à l'usage du peuple romain. Pour lui, il avait compris, pendant son séjour à Genève, qu'il tenait enfin le prétexte d'une marche en avant,

Les Helvètes avaient battu en retraite ⁴. Il quitta à son tour Genève et les bords du Rhône, laissant sa petite armée aux soins de son légat de confiance, Labiénus ⁵. Avec une rapidité aussi grande qu'à son départ de Rome, il franchit les Alpes et regagna la Cisalpine ⁶. Lors de son premier voyage, il n'avait fait

1. Cf. Dion, XXXVIII, 31, 1.

2. Cf. César, I, 44, 9; ici, p. 154 et suiv., 99 et suiv.

3. I, 10, 2 : *Id si fieret, intelligebat magno cum periculo Provincie futurum ut homines bellicosos, populi Romani inimicos, locis potentibus maximeque frumentariis (le Toulonnais) finitimos haberet*; Dion, XXXVIII, 32, 3.

4. I, 8, 4.

5. I, 10, 3.

6. I, 10, 3 (*magnis itineribus*).

que traverser le Piémont au galop de son cheval. Il lui fallait maintenant mettre en route son armée entière ¹.

Les troupes d'Aquilée sortirent de leurs quartiers d'hiver, et, faisant volte-face, quittèrent les routes du Danube pour celles de la Gaule : c'étaient trois vieilles légions, la VII^e, la VIII^e, la IX^e ², à peine inférieures en valeur à la X^e de la Narbonnaise. Sur des ordres qui avaient été sans doute donnés depuis longtemps, deux nouvelles légions furent formées en Cisalpine, la XI^e et la XII^e ³. C'est alors, je crois, que César acheva d'organiser son état-major ⁴ et ses services auxiliaires.

Quand tout fut prêt, il se plaça pour la première fois à la tête de ses troupes, et la marche vers la Gaule commença (mai? ⁵).

Avant même qu'il n'eût quitté l'Italie, un premier danger se présenta, celui des Alpes. Les montagnards avaient eu le temps, pendant ces allées et venues, de se concerter pour fermer le passage aux légions et piller leur long convoi. Les tribus de la Tarentaise ⁶, du Briançonnais ⁷, du val de Susse ⁸, qui gardaient les trois principaux cols, Genève, Cenis et Petit Saint-Bernard ⁹, avaient réuni leurs hommes, et, campées sur les hauteurs aux bons endroits, elles guettaient César à partir d'Avigliana, où finissait l'Italie romaine ¹⁰. Le proconsul avait décidé de prendre la route du Genève, la plus connue et la plus facile : mais, comme autrefois Hannibal et Pompée, il dut conquérir son

1. I, 10, 3.

2. I, 10, 3; cf. VIII, 8, 2 : *Veterum legionum*, Cf. p. 197, n. 3.

3. I, 10, 3 (ici veut dire la Gaule cisalpine, et non l'Italie; cf. VIII, 8, 2 pour la XI^e), II, 23, 4 (pour la XII^e). — Il semble bien qu'il ait fait ces levées sans consulter le sénat, mais en vertu de ses pouvoirs; la chose n'est cependant pas très claire (cf. Willems, II, p. 651).

4. Cf. p. 184, n. 1.

5. *Cum his quinque legionibus ite contendit*, I, 10, 3.

6. Cf. p. 209, n. 7.

7. *Centroni* : I, 10, 4; cf. t. II, p. 460, t. I, p. 311 et 48.

8. *Caturiges*, autour de Chorges et d'Embrun; cf. t. II, p. 318.

9. *Graucoceli* (ms. a, *Gaioceli*, ms. b); cf. t. II, p. 460, t. I, p. 46, n. 8. Ne se trouve que chez César.

10. Cf. t. I, p. 46-48.

11. *Ab Oculo, quod est exterioris provincie extremum*; I, 10, 5. (*trejam* est près d'Avigliana, C. I. L., V, p. 311-2.

chemin. On se battit, et plus d'une fois ¹. Mais malgré tout l'armée avança très vite. Le septième jour après son entrée dans les montagnes, elle atteignit le pays soumis des Voconces, et, par le col de Cabre, gagna le Rhône ². Là, elle fut rejointe par Labiénus et la X^e légion ³. Le sort en était jeté maintenant. César franchit la frontière et le fleuve, et arriva à Lyon ⁴.

VI. — ENTENTE DE CÉSAR AVEC LES ÉDUENS

Pour y arriver, César n'eut pas à combattre : le confluent de Fourvières relevait des Éduens⁵, et ceux-ci accouraient au-devant de lui en amis et solliciteurs.

Quand les Helvètes s'étaient vus contraints de franchir le Jura, ils firent demander le libre passage aux Séquanes, qui refusèrent ⁶. Ils s'adressèrent alors à Dumnorix l'Éduen, et le prièrent de les tirer d'embarras. L'ambitieux personnage cherchait toutes les occasions de se faire des amis : il intercédait à Besançon en faveur des émigrants. Grâce à lui, Helvètes et Séquanes se promirent de bons offices réciproques, et des otages furent échangés ⁷. Le convoi des émigrants s'ébranla, et entra

1. I, 10, 5. — C'est sans doute à cette marche que se rapporte le récit de Polyen (VIII, 21, 25) : la route était barrée par le camp ennemi, en contre-bas duquel se trouvaient des rivières et des bas-fonds marécageux; César profita du brouillard matinal pour faire descendre des soldats au pied de la colline : quand l'ennemi se vit investi, il déserta. « C'est cet espace qui s'étend entre L'Argentière et le confluent du Guit qui convient le mieux aux indications du récit de Polyen », m'écrit Ferrand, qui ne serait pas éloigné de placer la scène vers La Roche-de-Rame, près l'ancienne *Rama* : c'est le lieu qui commandait l'entrée dans le pays des Caturixs, Embrun et Gorges. Je suis assez de son avis (cf. *Rec. des Ét. anc.*, 1909, 2^e t., p. 135 et suiv.).

2. I, 10, 5 : route d'Embrun, Gorges et le col de Cabre (cf. I, 1, p. 40, n. 6). — Il me paraît impossible de le faire passer par la Romanche et Grenoble (von Götler, I, 2^e ed., p. 13, Napoléon III, p. 64) : nous ne sommes plus chez les Voconces, dont parle César.

3. Hypothèse tirée du fait que nous allons trouver Labiénus avec César (p. 207).

4. *Inde in Allobrogum fines, ab Allobrogibus in Sequanos (mas. Sequianus) exercitum ducit. Hi sunt contra Provinciam trans Rhodanum primi.* Sur la frontière, cf. p. 190.

5. Les Séquaniens sont leurs clients; cf. I, II, p. 263.

6. I, 9, 2.

7. I, 9, 2-4; 10, 1.

dans la Gaule par les gorges du Jura¹, au pas de l'Écluse. Ils allaient droit vers l'ouest : en quelques étapes, ils arriveraient à la Saône, en plein pays éduen.

Cette approche des Helvètes, cette alliance entre eux, les Séquanes et Dumnorix, était un grand événement dans la vie politique des Gaules. La conjuration tramée jadis par Orgétorix venait de se reformer, et elle menaçait d'aboutir au profit de l'Éduen. La force de Dumnorix croissait chaque jour. Les Helvètes étaient à sa dévotion. En dehors de sa patrie, et au besoin contre elle, il comptait sur l'armée redoutable des émigrants. Dans sa nation, la populace raffolait de lui ; dans le reste de la Gaule, il avait partout des alliés. On l'entendait souvent parler de liberté et de gloire. Le jour où les Helvètes se réuniraient à lui, les Éduens auraient un roi, et la Gaule un libérateur².

Mais les chefs de sa nation surveillaient Dumnorix de très près. Le magistrat de l'année, Lisc, lui était hostile. Son frère Diviciac, revenu d'Italie, regagnait un peu de son ancienne influence³. Et, si l'arrivée des Helvètes enhardissait Dumnorix, celle des Romains reconfortait ses adversaires⁴.

Une double campagne commençait donc dans la vallée de la Saône : entre Diviciac et Dumnorix, c'était la partie politique ; entre César et les Helvètes, c'était la partie militaire ; et les deux parties se trouvaient liées l'une à l'autre.

Les Helvètes commirent la première faute. Dès qu'ils furent sortis du pays des Séquanes, ils se livrèrent au pillage. Et comme sur leur route (du pas de l'Écluse à Mâcon?), ils touchaient

1. I, 10, 1; 11, 1: cf. p. 193, n. 3. Sur la route, le territoire séquane commençait sans doute avant la montée de l'Écluse, et le val Michaille, qu'on rencontre à la descente, lui appartenait.

2. I, 9, 3: 17, 1-4; 18, 3-9.

3. I, 10, 5: 18, 1 et 8.

4. I, 18, 8 : d'où il résulte qu'au moment de l'arrivée de César, Diviciac a recouvré son rang chez les Éduens; sans doute il est revenu en même temps qu'arrivait le proconsul, et sa réintégration ou son rappel a, comme cette arrivée, coïncidé avec la nomination de Lisc; les élections avaient lieu au printemps (cf. VII, 32 et 33, p. 437) : elles ont dû amener un changement politique.

5. Cf. p. 203, n. 1.

aux terres de trois peuples différents, Allobroges, Ambarres et Éduens, ils provoquèrent partout de justes colères ¹. C'est à César que l'on se plaignait ². Il avait déjà franchi la frontière ³; mais il n'avait pas encore trouvé une raison légitime d'intervenir : les amis de Dumnorix venaient de la lui fournir.

Une entente formelle et publique fut conclue entre César et les magistrats du peuple éduen. En vertu de leur traité d'alliance avec Rome, ils réclamèrent solennellement du proconsul aide et protection ⁴; et le proconsul, en vertu des anciens décrets du sénat, se mit aussitôt, lui et son armée, à leur disposition ⁵. En échange, les Éduens s'engagèrent à assurer le service des vivres ⁶ et à placer leur cavalerie sous les ordres de César ⁷.

De nouvelles fautes, commises par les Éduens, accrurent encore les chances de César. Non seulement on lui envoya la cavalerie promise, mais on mit à sa tête Dumnorix ⁸. Celui-ci ne vint que dans l'intention de trahir César et de passer aux

1. I, 11; 14, 3 et 6 : au sortir de chez les Sequanes (val Michaille, p. 204, n. 1, ils passent d'abord chez les Allobroges, où ils brûlent *vicior* les villages du val Romey, vallée du Séran), puis chez les Ambarres, où ils assiègent en vain *oppida* (les bourgades des deux côtes de l'Ain), enfin chez les Éduens, où ils prennent d'assaut *oppida* (peut-être seulement un seul, Mâcon). — Je suppose qu'ils ont suivi la route directe et les percées du nord, par Châtillon, Nantua (cf. Senault, p. 27) et Bourg, et non pas le chemin détourné du sud, par Virieu, Ambérieu et Pont-d'Ain (cf. Napoléon III, p. 63-64). Et en effet, dans ce dernier cas, ils auraient traversé de part en part le pays allobroge (par Seyssel, Culoz, Virieu), et je doute que les Allobroges n'aient pas réussi à les arrêter : tandis que, si les Helvètes ont brûlé si aisément leurs villages, c'est qu'ils ont pris leur territoire par l'extrémité, par les chemins qui abordent le val Romey à sa pointe nord, de Saint-Germain-de-Joux au Burlandier. Enfin, s'ils ne s'étaient pas écartés du Rhône dès le fort de l'Écluse, je doute que César fût parti de Genève avec une telle sécurité. — Il me paraît plus difficile encore qu'ils aient suivi constamment, plus au sud, la rive droite du Rhône. — Bourg, par où je les fais volontiers passer, semble avoir été un centre important de l'époque gauloise (trouvaille d'oboles de Mars-saule, Blanchet, p. 539).

2. I, 11; Dion (XXVIII, 32, 2) parle aussi de plaintes des Sequanes.

3. Cela résulte (sans certitude) de l'ordre des faits chez César (I, 10, 3 et 11), et de *pæne in conspectu* I, 11, 3).

4. *Auribus rogatum*, I, 11, 2; 16, 1 et 6.

5. Cf. I, 11, 6.

6. I, 16, 1 (*publicæ pollicetur*); 17, 2.

7. I, 15, 1; 18, 10.

8. I, 15, 1; 18, 10.

Helvètes au moment opportun¹ : il ne vit pas qu'il n'était plus qu'un otage entre les mains du proconsul. D'ailleurs, il ne vint point seul : son frère Diviciac, Lisc le vergobret, d'autres grands l'accompagnèrent, épiant ses actes et rapportant tout à César². La Gaule était ouverte, et presque déjà livrée aux Romains.

VII. — LA POURSUITE DES HELVÈTES ET LA RUINE DE DUMNORIX

César, de Lyon³, commença sa marche vers le nord. Il conduisait la plus singulière armée qu'un général du sénat romain eût rassemblée en Occident : trente mille légionnaires⁴, force disciplinée et compacte; groupés autour d'eux, les frondeurs des Baléares, les archers de Crète, les cavaliers numides, aux costumes bariolés et aux parlers étranges⁵, Barbares du Midi qu'on menait aux Barbares du Nord; plus loin, quatre mille cavaliers celtes, étourdis, glorieux et fantasques, fiers de leurs beaux chevaux et de leurs armes d'apparat⁶; autour du proconsul, ici, les jeunes officiers romains, transportant sous ces cieux nouveaux leur orgueil et leurs appétits d'Italiens⁷, et là, les chefs éduens et gaulois, rusés, retors, pleins d'arrière-pensées, guettant l'occasion de se nuire et de trahir Rome ou la Gaule⁸; et au-dessus de ces armes, de ces hommes et de ces passions, plus fort et plus habile que tout,

1. I, 17 et 18.

2. Cf. I, 16, 3. Il est possible que Lisc ait rejoint César à Lyon, chez les Séguisaves, qui dépendaient des Eduens; mais il est possible que sa qualité de vergobret l'ait empêché de pénétrer même chez les Séguisaves (cf. VII, 33, 26, et qu'il n'ait rejoint César que lors de sa marche vers le nord, vers Thionville, ou, semble-t-il, commençant le pays éduen (cf. p. 207, n. 3).

3. Il est fort possible qu'il ait campé assez longtemps à Lyon (à Sathonay, Napoléon III, p. 67; plutôt à Fourvières?).

4. Les effectifs des six légions devaient être alors presque au complet.

5. Cf. p. 181.

6. I, 15; cf. IV, 2, 2; I, II, p. 189, 193-8.

7. Cf. *de re publica* xxi *χρηματισμός*; Plut., *C. I*, 16.

8. I, 16-20.

Jules César, les entraînant à la suite d'une volonté qui ne fléchissait pas.

Les Helvètes continuaient leur marche vers la Saône. Ils devaient la passer (à Mâcon?) et gagner ensuite les cols du pays éduen. Il s'agissait pour César d'atteindre la rivière avant eux et de leur fermer la route.

L'opération semblait facile; le proconsul avait tout pour réussir : peu de chemin à faire depuis Lyon, la rapidité coutumière de ses marches, l'extraordinaire lenteur des Barbares. Et cependant, il se laissa devancer par eux¹. On ne lui apprend leurs manœuvres que lorsqu'ils avaient déjà commencé le passage sur un pont de bateaux². Il eut beau, avec Labiénus³

1. J'ai supposé le passage à Mâcon, parce que : 1° la route directe du pas de l'Eluse (p. 204) à Toulon (p. 213, n. 1) passe par là; 2° les Helvètes n'ont pu trouver une telle quantité de bateaux qu'à un endroit fréquenté, ce qui est le cas de Mâcon; 3° de Mâcon partent les principaux chemins vers l'intérieur du pays éduen (p. 208, n. 3). — Devant Mâcon, ils ont pu camper, non pas certes sur les terrains bas et si souvent inondés de la rive gauche, mais sur les plateaux qui dominent ces terrains à l'est (Replonges, La Magdelaine, etc.). — De même, Dunod, carte, de Sauley, p. 204, etc. — Entre Villefranche et Trévoux, à l'embouchure du Formans (von Gaerler, 1^{re} éd., p. 15-16; Napoléon III, p. 68; Valentin-Smith, *Fouilles dans la vallée du Formans*, Lyon, 1888; Rice Holmes, p. 610-3, etc.; cf. ici, n. 3); cela me paraît trop bas, trop voisin de la frontière romaine, les Helvètes auraient-ils, sur cette route, traversé et pillé des domaines éduens (p. 203, n. 1)? et cela suppose un énorme détour par le sud, le long du Rhône. Mêmes objections contre Belleville (Heller, *Creux*, p. 43), contre Saint-Domin-des-Îles (Moanier, *Etudes*, p. 24). — L'opinion ancienne montait trop haut, même vers Chalon (Sanson, § 153), et même vers le confluent du Doubs (Marlianus).

2. Polveu (VIII, 23, 3) semble dire qu'il se tenait à dessein à une journée en arrière d'eux; cela doit se rapporter à plus tard (p. 209). César dit que le passage de la Saône par les Helvètes commença vingt jours avant son arrivée (12, 2).

3. *Per exploratores Caesar certior factus est tres jam partes copiarum Helvetiorum id flumen transfugas*; I, 12, 2; la hâte avec laquelle il s'élance contre le reste (I, 12, 2), montre bien qu'il voulait tout faire pour empêcher le passage, et cela était naturel; cf. Dion, XXXVIII, 32, 4. — On suppose d'ordinaire (et c'est le principal argument des partisans du passage près de Lyon, ici, n. 1) que César a attaqué les Helvètes en partant du premier camp qu'il ait établi après avoir franchi la frontière (p. 206, n. 3). Mais il est fort possible qu'entre ce moment et l'attaque, il ait fait une ou deux marches vers le nord, et soit parti par exemple de Thonsey. — Contrairement à l'opinion courante, je crois que *utibus ac litribus junctis* fait allusion à un pont de bateaux (I, 12, 1).

4. César et Dion attribuent ce fait d'armes au proconsul seul; Pline (18) et Appien (*Gell.*, 13) l'attribuent avec insistance à Labiénus seul, et Appien semble même dire (en réalité, je crois, il parle des opérations qui suivent) que César était occupé ailleurs. Étant donné que César n'a jamais dissimulé les mérites de

et trois légions, faire diligence au milieu de la nuit : trois des tribus helvètes étaient déjà en sûreté sur l'autre côté de la rivière; il ne put surprendre que la quatrième, celle des Tigurins. Il en massacra une bonne partie ¹, et, comme il n'y avait eu à vrai dire ni combat ni victoire, il se vanta d'avoir au moins châtié les hommes qui, jadis complices des Cimbres, avaient infligé aux Romains la double honte de la défaite et du joug ².

César se hâta d'achever le pont construit par les Barbares ³ et de le faire passer à ses troupes ⁴. Les Helvètes s'effrayèrent; et le jour même, il vit arriver dans son camp une ambassade conduite par le plus célèbre de leurs chefs, Divico, le vainqueur des Romains au temps des Cimbres ⁵. Le proconsul et le vieux chef échangèrent d'abord de belles et fières paroles sur le hasard des combats et la dignité de leurs peuples ⁶. Mais, quand on en vint à préciser, le proconsul réclama aussitôt des otages ⁷, Divico répliqua que les Helvètes en recevaient et n'en donnaient pas, et il partit sur ce mot ⁸.

La poursuite commença le lendemain. En tête des Romains marchait la cavalerie gauloise, formée surtout par les escadrons éduens ⁹. Ils prirent contact le jour même avec les cavaliers

Labiennus (p. 151, notes), hésite à croire qu'il n'ait pas dirigé lui-même les opérations; étant donné qu'une autre version présentait Labiennus comme le vainqueur, j'hésite à croire qu'il n'ait pas accompagné César.

1. I, 12, 2-4, 13, 3. Dion, XXXVIII, 32, 4. Polyen, VIII, 23, 3, qui semble dire que César ne détruisit que ceux qui avaient traversé le fleuve, 30000 hommes. — Le reste se réfugia *in proximis alibus* les bords de Râpe? — Il est probable, si le passage eut lieu à Mâcon, que César, arrivant par le sud le long de la rive gauche, a commencé par couper les Tigurins du passage et de la rivière, en débouchant vers Le Pont-d'Alemonin, au pied des plateaux où ils campaient (cf. p. 207, n. 1). — Peut-être vers le 6 juin, jour de la pleine lune, ce qui expliquerait la marche de nuit.

2. César, I, 12, 4-7. Cf. p. 61.

3. César, I, 13, 1, semble parler d'un autre pont.

4. I, 13, 1 et 2.

5. I, 13, 2, et p. 64.

6. I, 13 et 14, 1-3.

7. I, 14, 6.

8. I, 14, 7. Dion, XXXVIII, 32, 4-33, 1, qui me paraît se borner à résumer César: Appien, *Celtica*, 15 qui fait demander aussi par César *grægarum* aux Helvètes, et qui place les pourparlers avant l'affaire des Tigurins.

9. I, 15, 1. Cf. Appien, *Celtica*, 15, loc. cit. p. 210, n. 2). — Il semble, d'après le

helvètes de l'arrière-garde, un demi-millier d'hommes. Ce fut une bizarre rencontre : les Helvètes, qui battaient en retraite et qui étaient fort inférieurs en nombre, se comportèrent quand même très bravement, Dumnorix donna le signal de la fuite à ses Gaulois, et les Romains ¹, laissés seuls, perdirent quelques hommes ². Il y avait lieu de croire que Dumnorix trahissait.

Les émigrants continuèrent donc leur route sans se hâter, avec une confiance orgueilleuse et tranquille. Ils étaient en plein pays éduen, Mâconnais et Charolais ³. Dumnorix et ses amis les aidaient de toutes manières, et les renseignaient sur les projets de César ⁴.

Celui-ci se bornait à suivre lentement les mouvements des Helvètes. Inquiet du résultat de la première rencontre, il avait interdit d'attaquer. En revanche, l'arrière-garde ennemie ne se gênait pas pour tracasser la tête de la colonne : il n'y eut jamais plus de dix kilomètres d'intervalle entre les deux armées ⁵. Le pays, ruiné, ne fournissait plus rien : les troupes romaines manquaient de fourrage et de blé ⁶ : les convois promis par les Eduens n'arrivaient pas, arrêtés par les intrigues de Dumnorix ⁷. De ces deux armées, c'était celle de la poursuite qui subissait les misères d'une retraite.

Il faut noter, de César, que les Helvètes campaient, pendant les négociations, non loin du Rhône, que, les négociations rompues, ils levèrent le camp, et qu'ils avaient le choix entre plusieurs routes, puisque César envoyait sa cavalerie pour savoir *quæ in partes hostes iter faciant* (15, 1) : ce qui indique qu'on se trouvait alors au carrefour de routes importantes, la route du bord de la Saône, la route de l'intérieur. Les Helvètes ayant pris la dernière *iter ab Arare avestierant* (16, 3), la rencontre a pu avoir lieu à l'ouest de Mâcon, dans le vallon de la Petite Grosne, *allieno loco* (15, 2) : ce vallon est la voie naturelle de pénétration dans le haut pays.

1. *Ante* (1, 15, 2), sans doute les cavaliers *ex omni Prævincia*, 1, 15, 1.

2. 1, 15, 2-3, 18, 10. Dion, XXXVIII, 43, 1 (n'ajoute rien à César).

3. Route de Mâcon à Toulon par Cluny, Mont-Saint-Vincent et Saint-Vallier (p. 213, n. 1).

4. 1, 15, 3; cf. Dion, XXXVIII, 33, 2.

5. Cinq ou six milles; 1, 15, 3-5.

6. 1, 15, 4; 10, 2-3.

7. 1, 10. Il avait dû faire sa dernière distribution au départ de Mâcon, avec les convois arrivés par la Saône. C'est à ce propos (16, 2) que César donne la seule indi-

En près de quinze jours ¹, César ne put faire que douze lieues ². Un jour vint où il craignit de ne pouvoir distribuer aux légions leurs rations de blé bimensuelles ³. Au fur et à mesure qu'il pénétrait sur ces hautes terres éduennes, il sentait que tout devenait plus hostile, la contrée et les hommes.

Il se décida à convoquer les chefs éduens. Aux reproches de César, le vergobret Lisc répondit en rejetant la faute sur quelques hommes, qu'il ne désigna pas. Sommé en secret d'être plus explicite, il dénonça nettement Dumnorix. Une enquête rapide révéla tout au proconsul. Diviciac, appelé de nouveau, acheva de dévoiler les menées de son frère ⁴. L'aristocratie éduenne consumma sans vergogne son œuvre de trahison.

Les larmes aux yeux, la main dans la main de César, l'hypocrite Diviciac supplia le proconsul d'épargner Dumnorix ⁵. Le Romain était trop prudent pour inaugurer par l'exécution d'un allié la conquête de la Gaule. Tout en travaillant au profit d'un parti, il ne voulait pas s'aliéner l'autre à jamais. Il se borna à mettre Dumnorix en observation, dans une demi-captivité ⁶.

Si la campagne militaire n'avait donné que de médiocres résultats, les manœuvres politiques aboutissaient à la ruine définitive de Dumnorix et du parti national. L'ordre par lequel

cation de temps pour cette campagne : *non modo frumenta in agris matura non erant, sed ne pabuli quidem satis magna copia*, ce qui suppose qu'on touchait à peine à juin. Cf. p. 208, n. 1.

1. I, 15, 5. Comme il y a *circa*, il est probable qu'il faut compter moins de quinze jours, peut-être douze seulement, l'intervalle entre la dernière distribution de blé et l'approche de la nouvelle (I, 23, 1).

2. De Mâcon aux abords de Saint-Vallier? cf. p. 211, notes. — C'est à l'entrée des montagnes, de Mâcon à Cluny, que je rapporte le texte très corrompu d'Appien, 15 : *Ἡερολαβίων τῶν ἑσπέρων* (*ἄλλ' τῶν ἑσπέρων?*) ἐκ *ἀστυπύου*; (César dit 4000, I, 15, 1).

3. I, 16, 1-5. Cf. n. 1 et p. 209, n. 7. Je crois qu'il se trouvait en ce moment vers Saint-Romain-sous-Gourdon, près du croisement des routes du Beuvray, de Toulon et de la Bourbince, et qu'il espérait y trouver des convois de blé. Ne les voyant pas, il se décida à agir.

4. De 16, 5, à 20, 4.

5. I, 20, 3-5.

6. I, 20, 6.

César se rendit maître du chef éduen fut sa première victoire au nord de la frontière. Il pouvait, maintenant, ne plus songer qu'à la bataille.

VIII. — LA DÉFAITE DES HELVÈTES

Ce fut en effet le jour même qu'il prit ses dispositions en vue du combat¹. Les ennemis étaient campés à huit milles de son quartier général, au pied d'une montagne qu'ils négligeaient de surveiller² (Sanvignes?³). A minuit, il envoya pour l'occuper Labiénus et deux légions⁴; avant la fin de la nuit, il expédia sa cavalerie face aux Helvètes, et il la suivit avec le reste de ses troupes⁵. L'ennemi allait être pris entre deux feux.

Pour la troisième fois, le coup manqua. César n'était plus qu'à quinze cents pas du campement gaulois, lorsqu'il vit arriver à bride abattue le chef de son avant-garde, Publius Considius : l'officier lui annonça qu'il avait vu sur la montagne, non pas Labiénus, mais les Gaulois⁶. C'était une erreur : Labiénus avait gagné son poste à l'insu des Helvètes, et il attendait César⁷. Mais le général crut son officier, et fit reculer ses troupes⁸. Pendant ce temps, les Helvètes s'échappaient encore⁹. Le soir, les Romains campèrent à trois milles de l'ennemi (à Toulon-sur-Arroux?)¹⁰.

1. I, 21, 1. Ce qui montre, semble-t-il, qu'il attendit d'avoir mis la main sur les traîtres pour risquer la bataille. Il campait sans doute (cf. p. 210, n. 3) à Saint-Romain-sous-Gourdon (Stoffel, II, p. 443).

2. I, 21, 1. Sur le plateau du Tertre, au sud-ouest de Sanvignes?

3. Le lieu a été indiqué par Stoffel (César, II, p. 443) : Montfaucon, que proposait Garenne (p. 30), est trop près de Toulon.

4. I, 21, 2. Par le chemin de Saint-Vallier, Lucy, Le Magny à Sanvignes, chemin qui aboutit à l'église du village, et qui était dissimulé aux Helvètes par la croupe de Velay et la montagne de Sanvignes?

5. I, 21, 3. Par le chemin de Saint-Vallier, le gue et la montagne de Bois du Leu?

6. I, 21, 3; 22, 1 et 2. César était sur la croupe de Velay, au carrefour actuel du chemin de Saint-Vallier et de celui de Montceau?

7. I, 22, 1, 3 et 4.

8. I, 22, 3 : *In proximum collem subducit* (sur le sens, cf. p. 214, n. 1). A gauche de ce carrefour?

9. I, 22, 4. César dit (22, 1) qu'ils ne se doutèrent de rien.

10. I, 22, 5; cf. p. 213, n. 1. Toulon est une excellente place de camp romain.

L'énervante poursuite allait-elle donc recommencer, avec l'incertitude des vivres et l'ignorance du pays? Encore six à sept jours de marche vers le couchant, et on quitterait la terre des Éduens pour celle des Bituriges¹, en plein inconnu. Les convois n'étaient pas encore arrivés, et le surlendemain les provisions seraient épuisées². Tout cela donnait à réfléchir à César. Le plus pressé était de nourrir ses soldats. Précisément, de son nouveau campement (Toulon?), une route facile menait en une seule étape au mont Beuvray³ : une fois à Bibracte, dans la capitale des Éduens, il maîtriserait leurs ressources et leurs volontés. Il donna donc l'ordre, le matin, de tourner vers le nord, et de prendre le chemin de Bibracte (par Montmort?)⁴.

Les Helvètes n'avaient qu'à le laisser faire et à continuer, désormais sans crainte, vers le Berry et la Saintonge par la route de Decize?⁵). Mais les événements de la quinzaine leur avaient rendu la confiance. Peut-être aussi ne voulurent-ils pas laisser Dumnorix et Bibracte à la merci de César. Ils revinrent sur leurs pas, atteignirent, derrière les Romains, la route du Beuvray, et se mirent à charger vigoureusement l'arrière-garde⁶.

— Les Helvètes ont pu camper vers l'étang de Montmort et au delà, sur la route de Decize ?

1. Au delà de l'Allier. Cf. p. 213, n. 1.

2. César, I, 23, 1; Dion, XXXVIII, 33, 2.

3. A environ dix-huit milles, César, I, 23, 1; cf. n. 4. — C'est la première fois que César nomme Bibracte. L'opinion qui confond Bibracte et Autun, très soutenue au XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e, ne devrait plus compter de partisans depuis les fouilles de Bulliot (t. II, p. 257-8). Mais il ne faut pas oublier que l'identification du mont Beuvray avec Bibracte a été très anciennement proposée et énergiquement soutenue, sans doute dès le Moyen Âge, en tout cas dès la fin du XV^e siècle (Marlianus; cf. Bulliot, *Mém. de la Soc. Éduenne*, n. s., XX, 1892, p. 327 et suiv.). On a aussi longtemps songé à Beaune (au Moyen Âge), et même à Veuille-Brioude.

4. *Iter ab Helvetis avertit ac Bibracte ire contendit*, I, 23, 1; *πείθει τὸν ἑταίρον ἐκ τῆς ὁδοῦ*, Dion, XXXVIII, 33, 2; Plut., *César*, 18. Ce changement de direction, dans la marche de César, est capital, et implique, à certains égards, l'abandon de la poursuite des Helvètes. — César a pris, au delà de Toulon, le vieux « chemin des foires du Beuvray » (cf. *Soc. Éduenne*, 1878, p. 80), qui mène par L'Abergement vers Montmort, chemin aujourd'hui encore très visible.

5. N. 1 de la p. 213.

6. César, I, 23, 3; Dion, XXXVIII, 33, 2.

(près de Montmort?¹). — La rencontre était inévitable, et pour la journée même.

Dès que César sentit les Helvètes sur ses talons², il fit rebrousser chemin à ses cavaliers, et les envoya sur la route tenir tête à l'avant-garde ennemie³. Cela lui donna quelques

1. Pour trouver le lieu du combat, il faut chercher : 1° d'abord le point où les Helvètes ont passé et où César les a quittés afin de gagner Bibracte; ce point doit être à 18 milles (26 ou 27 kil.) du Beuvray (I, 23, 1), au carrefour de la route de la Saône (I, 16, 3), d'une route vers l'ouest de la Gaule (I, 23, 3), d'une route vers le Beuvray (I, 23, 1), d'une route vers les Lingons (I, 26, 5, p. 218); et ce point ne peut être par suite que Toulon; 2° ensuite, pour le lieu même de la bataille, un point très près de Toulon, à une heure de marche tout au plus (puisque les Helvètes rejoignent les Romains avant midi, 26, 2), et sur la route directe de Toulon au Beuvray (23, 1 et 3, c'est-à-dire au nord de Toulon; 3° enfin, pour localiser les détails topographiques concernant la bataille, il faut chercher, dans la direction du Beuvray, au nord de Toulon, deux collines se longeant, à droite ou à gauche de la route par laquelle reviennent les Helvètes (25, 2, 5 et 6); l'une de ces collines, où s'établirent les Romains, dominant la route et présentant à son sommet la place d'un camp, sur son flanc, face à cette route, un bon terrain de combat (24, 2 et 3); l'autre colline, où se réfugient les Barbares, à 1500 mètres de la (25, 3, 26, 1) et sans doute de l'autre côté de la route (25, 6) et de la vallée. — Étant donné que la route du Beuvray remontant la rive droite de l'Arroux, sans doute en se tenant sur la hauteur, il est bien difficile de placer la bataille ailleurs qu'aux environs de Montmort, à 5 kilomètres de Toulon sur cette route. Toute la difficulté est de savoir par où les Helvètes étaient partis, sont revenus et ont attaqué : était-ce au nord-ouest, par Luzy et le val d'Anzon? ce qui les menait à Decize (système de Garenne); était-ce à l'ouest, par la montagne? ce qui les menait à Bourbon-Lancy et Moulins; était-ce au sud, par l'Arroux? ce qui les menait à Digoin (voyez aujourd'hui le carrefour de ces trois routes au faubourg d'Arroux); j'ai préféré la première (comme tous les partisans de Montmort), parce que la direction de Decize est le prolongement de la direction suivie par les Helvètes depuis Mâcon, et que Decize est l'endroit où l'on passait la Loire pour se rendre chez les Bituriges et vers l'ouest (VII, 32, 2). — Le système de Montmort, déjà soupçonné par Monnier (p. 32), a été développé par Garenne, qu'a reproduit Stoffel (*César, Guerre civile*, II, p. 441; *Arrioste*, p. 36), accepté par Rice Holmes (p. 33, 614 et suiv.), et, avec une variante (p. 215, n. 4), par Birchier *op. Fröhlich*, p. 34; *Bibracte*, p. 22 et suiv.). — Les autres hypothèses ne me paraissent pas correspondre aux données générales du problème : 1. Au sud-ouest de Bibracte : l'hypothèse de Napoléon III, près de Luzy (p. 75), a le tort d'être trop près de Bibracte, et il ne semble pas que nous soyons sur un chemin naturel vers le Beuvray; d'après lui, avec variantes, van Kampen, *Die Helvetierschlacht*, p. 11 et suiv. II. Au nord-ouest de Bibracte : vers Château-Chinon, von Geler, 1^{re} éd., p. 23, Kerschly et Rustow, p. 115. III. Au nord-est de Bibracte (hypothèses provoquées en grande partie, et au moins des 1690, par la fameuse colonne de Cussy (Esperandieu, III, p. 144), du reste fort postérieure). À Ivry, de Sauley, p. 345, et, d'après lui, Ferrero, p. 17, etc.; vers Arnay-le-Duc, Rosny, *Hist. ... d'Autun*, 1802, p. 90, de Vaudoncourt, p. 328 et suiv. IV. À l'est : près de Donnevay, Mounier, p. 33 et suiv., Aubertin, 2^e art., p. 127 et suiv. V. Au sud-est de Bibracte : au Creusot, Creuly, p. 47.

2. Il ne s'y attendait pas, dit Plutarque, 18 : Καὶ ὅσον ἀπροσδοκῆτως ἐπιβήσαντες. 3. 1, 24, 1; Dion, XXXVIII, 33, 3. Le combat a pu avoir lieu sur la petite croupe qui sépare de la gare la colline de Montmort.

instants de répit, pendant lesquels il put ramasser ses troupes sur un terrain favorable, une vaste colline qui dominait le chemin par où revenaient les Barbares (la colline de Montmort?)¹. Au sommet, il installa les deux légions de conscrits, et les mit à construire des retranchements; sur le flanc, face à l'ennemi qui approchait, il développa ses quatre vieilles légions en ordre de bataille². — Les Helvètes comprirent la manœuvre et y répondirent. Ils groupèrent derrière eux tous leurs chariots, comme en vue d'un campement³, et ils laissèrent sur la route, pour les garder, une réserve de quinze mille hommes⁴; puis, les lignes prises, les rangs serrés, la phalange refaite, repoussant sur les côtés la cavalerie romaine⁵, ils montèrent à l'assaut de la colline de César⁶.

C'était la première grande bataille que le proconsul livrait en Gaule, et même de sa vie. Ni lui ni ses soldats n'avaient jamais aperçu un tel nombre d'ennemis. S'il était battu, tout espoir de conquérir la Gaule serait perdu, et peut-être se verrait-il couper la retraite. Bien des Romains souhaitaient son échec et sa mort, et il ne manquait pas de traîtres autour de lui, apostés par ses ennemis⁷. Ses ambitions, son prestige

1. I, 24, 1. *In praesentia* de la route. *idem subdixit* je crois que *subdixit* a le sens de faire retrograder, sans impliquer celui de faire monter; 2. *In colle, in castris jugo*, 3; *Totum montem*, Dion, XXVIII, 34, 3. *Montem*... *Oppidum*, Plut., 18. *Oppidum*, *castrum*. C'est évidemment la colline dont la crête est marquée par le chemin d'Arnoy à Montmort. Les retranchements ont pu être construits, soit sur la partie qui domine Arnoy, soit sur celle qui domine Montmort; cela étant certain que les fossés et les tombereaux découverts appartenant à l'époque, soit sur celle qui domine Montmort.

2. Sur trois lignes, *castrum* *triplicem*; 1, 24, 2 et 3. *Stidde* les range face au nord-ouest, Bircher, plus justement, face au sud-ouest et au vallon (cf. p. 215, n. 4), c'est-à-dire suivant les chemins qui descendent à la gare et au Rouvenon-Bergen.

3. I, 24, 4; 26, 1, 3 et 4. Au plateau de La Breuche, près de Montmort, *Stidde* (p. 448; plutôt dans le vallon au delà de l'étang (cf. p. 216, n. 2), *cf.* sur ce campement, Elizabeth Reed, *The Laurent Journal* de Chicago, 1908, III, p. 192-3.

4. Formée par les Boiens et les Tulingiens, h. 25, 6; cf. 7 et 26, 1. Dion, XXVIII, 33, 4, qui dit que cette arrière-garde n'eut pas le temps d'arriver. Je la placerais, en bas, devant l'étang, vers le moulin.

5. I, 24, 5; Dion, 34, 3.

6. I, 24, 5; Dion, 34, 3. Par le nord et Montmort, *Stidde*, p. 448; plutôt par le sud et d'en bas du vallon, dans le sens des chemins indiqués n. 2; cf. p. 215, n. 4.

7. Cf. I, 43, 12.

militaire, son salut, allaient dépendre de l'heure qui commençait.

Il agit alors comme dans un cas désespéré, demandant du premier coup à ses légionnaires leur plus grand effort et leur suprême volonté. La cavalerie fut écartée; lui-même mit pied à terre, invita les siens à l'imiter, et renvoya les chevaux hors de la vue des combattants : chefs et soldats, tous iraient au même danger¹, et, vainqueurs ou vaincus, on resterait sur le champ de bataille. — Les Helvètes approchaient : César prononça quelques paroles, et donna le signal².

Les légionnaires s'ébranlèrent, et, arrivés à portée de l'ennemi, lancèrent le javelot. Comme les Helvètes se trouvaient en contre-bas, exposés à tous les coups, la salve fut des plus meurtrières : les boucliers de la phalange gauloise étaient si rapprochés, presque emboîtés l'un dans l'autre, qu'un seul javelot en perçait plusieurs à la fois et les attachait ensemble. Beaucoup durent laisser là leurs boucliers, la phalange fut rompue, il n'y avait déjà plus chez les Barbares que désordre et incertitude, lorsque les légionnaires arrivèrent au pas de course et chargèrent à l'épée³. Pour ne pas être massacrés, les Helvètes battirent sagement en retraite, et se replièrent sur une colline voisine, à quinze cents mètres du camp romain⁴. La

1. I, 23. 1. César aurait dit, lorsqu'on lui amena son cheval : « Si je vainc, il me servira à poursuivre; maintenant, allons à l'ennemi » (Plut., 18).

2. I, 23, 1.

3. I, 23, 2-3; Dion, 34, 3.

4. I, 23, 3-6. Stoffel place le lieu de retraite des Helvètes sur la colline au nord-est de Montmort. Mais je préfère la longue croupe du sud et sud-est, de l'autre côté de la grande route de Luz y et du ruisseau d'Auzon : 1° les Helvètes, en refluant de ce côté, se retrouvaient sur le chemin de Luz y, ou était leur arrière-garde; 2° César semble bien avoir traversé cette route pour les rejoindre, au moment où la réserve gauloise arrivait sur lui (*per illece*, 23, 6); 3° cela explique la possibilité de la retraite sur Langres (p. 218, n. 1); 4° dans le système de Stoffel, *latus apertum* serait la gauche, dans celui-ci, la droite, son vrai sens (p. 216, n. 2). En d'autres termes, les Helvètes, je crois, partent de la route de Luz y vers la colline de Montmort et sont rejetés sur cette même route, d'où ils gravissent la colline au delà dans le sens des chemins actuels de la gare et du Ruisseau-Borget vers Mont-Tortu. Dans le même sens que nous, Bircher *op. Fröhlich*, p. 34, et *Bibracte*, pl. 2. En faveur de Stoffel, Denton, *Classical Philology*, IV, 1909, p. 300-1.

manœuvre était habile : cette fois, ils prenaient les avantages de la position.

Les soldats romains ou leurs chefs n'étaient pas encore façonnés à toutes les prudences du métier. Ils suivirent le mouvement des Helvètes, et montèrent à l'attaque de leur colline¹, sans songer à la réserve des ennemis. Celle-ci s'avança au moment opportun, et prit à revers les légionnaires², pendant que les vaincus de la première heure se reformaient, descendaient de leur retraite et recommençaient le combat³.

Cette fois, le danger fut réel. Les quatre légions de César coururent le risque d'être enveloppées. Il leur fallut faire front des deux côtés. Et c'est alors que le vrai combat s'engagea, sauvage et opiniâtre. On lutta jusqu'au soir. Aucun Helvète ne tourna le dos, et les légions eurent de graves pertes à subir, morts et blessés⁴.

A la nuit, les Romains l'emportaient. Le gros des Helvètes se replièrent sur leur colline⁵, où il parut dangereux de les poursuivre. Ceux de l'arrière-garde se réfugièrent dans le campement, et, du haut des chariots ou derrière les roues, armés de dards et de javelines, ils tentèrent dans la nuit une dernière

1. César, I, 25, 6. — Sur le danger de cette manœuvre, cf. *Peccis*, p. 84.

2. César, I, 25, 6; Dion, 33, 4. Sans doute sur la route, à la droite des Romains, vers l'étang. — C'est ici que se place l'expression la plus discutée, peut-être, de tous les *Commentaires*. César dit que ses légions furent attaquées *ab ostere aperto* : cela veut-il dire « du côté droit », le côté droit étant celui où le soldat n'est pas garanti par le boucher? ou « du côté découvert », c'est-à-dire celui où l'armée est exposée à l'ennemi? J'incline de plus en plus à accepter le premier sens contre autres motifs, parce que César l'emploie, VII, 50, 1, dans une circonstance où précisément l'armée romaine n'était pas exposée à l'ennemi, p. 478). Dans le cas présent, c'était bien sur la droite. Cf., pour le sens de « à droite », *Frühlich, Ariegswesen*, p. 225; *Heller, Philologus*, XXVI, p. 659, contra. *Stallert, Revue de philologie*, 1891, p. 144 et suiv., etc.

3. I, 25, 6. Cf. les chemins indiqués p. 215, n. 4. — Ici, Dion (XXXVIII, 23, 5) diffère complètement de César : le préconsul aurait laissé ses cavaliers poursuivre les vaincus (ce qui paraît bien difficile) et aurait marché vers les nouveaux venus.

4. I, 25, 6 et 7; 26, 1-2. Ce fut la troisième ligne romaine qui fut portée contre la réserve ennemie. — Le gros de la bataille a dû se livrer entre la gare et Le Buisson-Borget.

5. I, 26, 1; Dion (32, 5) dit qu'ils se replièrent tous sur les chariots.

résistance. On finit par avoir raison d'eux et par briser leur forteresse d'occasion. Le jour se leva sur la victoire des Romains : il y avait quatorze heures que l'on combattait ¹.

IX. — CONSÉQUENCES DE LA DÉFAITE DES HELVÈTES

Les Gaulois venaient de subir un très grand désastre, le plus sanglant dont eût souffert un peuple de leur nom depuis la défaite de Bituit et des Arvernes. César n'avait vaincu, il est vrai, qu'une seule nation : mais elle comptait parmi les plus célèbres et les plus fortes, elle s'était levée toute entière, et elle venait de disparaître en un seul jour.

Les circonstances politiques donnaient à la victoire du proconsul une importance plus grande encore, et pour ainsi dire une valeur générale. Il avait détruit cette puissance des Helvètes que les partisans de l'unité gauloise regardaient comme leur suprême espérance ; la bataille s'était engagée sur une des routes maîtresses de la Celtique, entre la Saône et la Loire, au centre de la contrée, et presque en vue de Bibracte, une de ses villes souveraines ² ; elle avait eu, pour témoins ou complices, les chefs et les hommes de ce peuple éduen qui prétendait à l'hégémonie de la Gaule ³. En fait, cette hégémonie venait de passer à César.

Aussi, dès le lendemain de la bataille, il parlait en maître non seulement aux vaincus, mais à ceux des Gaulois qui l'approuvaient, et il commença à régler à sa guise le sort des hommes et des peuples.

Des émigrants, 200 000 au moins avaient disparu ⁴. Il restait

1. I, 26, 1, 3-4 ; Dion, 5 ; Ptol., G., 18. Le fait que César a attaqué et occupé le camp gaulois montre bien qu'il n'était pas sur une hauteur (p. 216, n. 3) : *e loco superiore* (26, 3) signifie du haut des chariots *pro vello*.

2. T. II, p. 62.

3. T. II, p. 344, 333-340 ; César, I, 43, 7.

4. Depuis le départ de Genève. Il en est parti 368 000 (29, 3), 6000 Verbigenes furent pris plus tard (27, 4), 30 000 Tigurins furent tués (p. 208, n. 1), 14 000 Boiens

encore 130 000 hommes, qui purent s'échapper et gagner le pays des Lingons (de Toulon à Dijon?)¹ : de là, ils devaient retourner en Suisse par la Franche-Comté. Le proconsul ne songea pas à les poursuivre : son armée avait fort souffert dans la bataille : elle devait être lasse de ces journées de marches et de craintes : elle attendait ses vivres². D'ailleurs, une poursuite n'eût abouti qu'au massacre des fugitifs, et César ne désirait pas les tuer à plaisir. Il accorda à ses légions trois jours de repos³.

Ses ordres suffirent pour arrêter les Helvètes. Après la bataille, il fit déclarer aux Lingons qu'il était interdit de secourir les fugitifs sous peine d'être traités comme eux. Les Lingons s'inclinèrent : et quand les vaincus se présentèrent, on leur refusa des vivres⁴. Il ne leur restait plus qu'à mourir de faim ou qu'à se rendre : les Lingons aidaient les Éduens à trahir la Gaule.

César s'était remis en marche : les Helvètes n'attendirent pas son arrivée, et ils lui adressèrent des députés pour traiter de leur soumission. Le proconsul répondit qu'il ferait connaître sa volonté lorsqu'il serait près d'eux⁵.

Dès qu'il fut en face du campement des vaincus (vers Dijon?), il exigea d'abord la livraison d'otages et la remise de toutes les armes : c'était la soumission absolue. La plupart acceptèrent. Seuls, 6000 hommes de la tribu des Verbigenes préférèrent s'enfuir pendant la nuit plutôt que d'obéir aux Romains. César

survécurent (p. 219, n. 6). 110 000 revinrent en Suisse (29, 3, Plut., C., 18, Orsèbe, VI, 7, 3; Appien, C., I, 3 : on semble d'accord sur ce chiffre). Appien donne 80 000 morts dans la bataille ou la guerre, Orsèbe, 47 000. Cf. p. 197, n. 8.

1. I, 26, 5 : ils y arrivèrent *die quarto*, ce qui peut être le matin du 4^e jour, y compris celui de la bataille. La fuite vers le pays des Lingons s'explique si l'on admet qu'ils se sont réfugiés après la bataille au sud-est du lieu de la rencontre, vers Toulon (p. 213, n. 4). Il est possible qu'ils aient voulu, de Dijon, gagner Besançon et le pays des Sequanes. — Je doute qu'ils se soient enfoncés par Lormes et Avallon, en contournant le Morvan (Napoleon III, p. 80).

2. I, 26, 3 : c'est un des rares passages où César mentionne *vulnera militum et sepulchrum percussorum*.

3. I, 26, 3 et 6.

4. I, 26, 6; 27, 1.

5. 27, 1-2.

envoya des ordres, et, traqués de toutes parts, les Verbigènes furent capturés et réduits sur-le-champ en esclavage¹.

Peut-être les soldats et les officiers de Rome eussent-ils préféré qu'on traitât de même les cent mille Helvètes qui s'entassaient devant eux². Mais César n'était pas seulement un destructeur au poing féroce : il songeait aussi à l'avenir des terres sur lesquelles il étendait son nom, et, l'œuvre de victoire achevée, il agit en politique.

Ordre fut donné aux Helvètes de retourner sur leur territoire, d'y rebâtir leurs villages, d'y relever leurs places fortes. Pour les aider à vivre jusqu'aux prochaines récoltes, les Allobroges devaient leur fournir le blé nécessaire³. — Quant aux Boiens du Danube qui s'étaient joints aux émigrants, il ne fallait pas songer à les renvoyer en Allemagne, où Arioviste et Burbista étaient les maîtres. Les Éduens offrirent et obtinrent de les garder chez eux ; ils furent établis dans la presqu'île entre Loire et Allier, et, comme tribu sujette, ils accrurent la puissance de l'empire de Bibracte⁴.

Ce retour des Helvètes sur la rive gauche du Rhin, imposé et protégé par le proconsul, marque dans l'histoire de la Gaule le début des temps nouveaux. Depuis un demi-siècle que l'Empire arverne avait été détruit, elle s'était montrée impuissante à défendre le fleuve contre les Barbares : si César n'avait pas rétabli en Suisse la nation des Helvètes, leurs anciennes terres seraient devenues la proie d'Arioviste et de ses Suèves, et la province romaine les aurait eus pour voisins immédiats⁵. Main-

1. I, 27, 3, jusqu'à 28, 2; Dion, 34, 6; dit, non pas « captures », mais « détruits ». Ils voulaient s'enfuir vers le Rhin (par la trouée de Belfort?). I, 27, 4 : ils furent pris sans doute par les Sequanes.

2. Il semble que César se soit vanté de sa clémence (cf. Julien, *C. n.*, p. 221 d. S.). 3. I, 28, 3; Plut., *C.*, 18; Dion, 34, 6. César dit qu'il renvoya chez eux Helvètes, Tulingiens et Latoviques; il ne parle pas des Rauriques, qu'on retrouvera cependant en Suisse, à la différence des deux autres (cf. p. 498, n. 2).

4. I, 28, 3. Ils étaient, au départ, 32 000 têtes (29, 2), et il en survécut, semble-t-il, 14 000 (cf. 28, 5; 29, 3; 27, 4). — Sur leur emplacement, cf. p. 433-4.

5. Plut., *C.*, 18; César, I, 28, 4.

tenant, le danger germanique est écarté des Alpes et du Rhône; les Gaulois sont ramenés à leur mission naturelle, qui est de préserver le monde méditerranéen contre les invasions du Nord, et, puisqu'ils n'ont pu s'en acquitter au temps de leur indépendance, ils la rempliront comme sujets de Rome. Et, plus encore que la défaite sur le champ de bataille, cet ordre donné aux Helvètes montrait que l'heure de la soumission était arrivée pour tous (juin?').

1. La date ne peut être qu'approximative, étant donné le seul renseignement fourni par César; cf. p. 209, n. 7. C'est tout à fait arbitrairement qu'on place la bataille au 29 juin (Napoléon III, p. 108), au 7 juillet (de Sauley, p. 715). On peut supposer aux environs du 20 juin, une quinzaine de jours après le passage de la Saône (cf. p. 208, n. 1, p. 210).

CHAPITRE VII

LA CAMPAGNE CONTRE ARIOVISTE¹

La Gaule appelle César contre Arioviste. — II. La marche de l'armée vers le nord. — III. L'entrevue de César et d'Arioviste. — IV. La défaite d'Arioviste. — V. Conséquences de cette bataille.

I. — LA GAULE APPELLE CÉSAR CONTRE ARIOVISTE

La guerre contre Arioviste fut la conséquence naturelle de la soumission des Helvètes. Si César voulait rester le maître en Gaule, Arioviste était un rival dont il devait se débarrasser.

1. Les livres généraux (p. 149, n. 1, et, en plus : J. Weiss et Geertz, *Feststellungsgestaltungsm.*, Gressen, 1681, n° XVIII *Diehl*, ch. v, Kulpis, *Belien*, Cassan et *Geertz*, 1689, Schwabach, Cellarius, *Don. acad.*, II, p. 521 et suiv. (1792), Laguille, *Hist.*, t. d'Alace, I, 1727, Schöpfung, te. fr., I, p. 219 et suiv. ; Peris, p. 24 et suiv. ; Haus, *Geogr. Krieg und dem germanische Krieg*, Grunat, Mayence, 1790, de Gollberg, *Mém. de la Soc. des Sc.*, t. d' *Stavinsky*, II, 1823, p. 271 et suiv. ; etc. ; de Kuntzinger, *Stavinsky et l'Alace*, 1824, p. 14 et suiv. ; de Vandoucourt, *Journal des sciences politiques*, III, 1826, p. 331 et suiv. ; Denier, *Rome à l'Alace*, II, s., III, 1847, p. 370 et suiv. ; Grassier, *Import.*, dans l' *Estimée de Besançon*, *Séance publique*, du 24 août 1845, 1846, p. 89 et suiv. ; Thomann, *Der fränkische Atlas*, 1868, p. 11-14, Trouillet, *César et Arioviste*, *Mém. de la Soc. d'Émulation de Mulhouse*, XIII — III, III, 1881, etc. ; Strabel, *Unterländische Geschichte des Elzass*, I, 1841, p. 34 et suiv. ; Stuber, *Reich d'Alace*, IV, 1858, p. 298 et suiv. ; Vautrey, *César et Arioviste dans le Jura Berron*, Porrentruy, 1862 ; Bottmann et Klöck, dans les *Bulletins de la Société industrielle de Mulhouse*, séances des 28 octobre 1863 et 29 juin 1864, Sarrailh, *Les Guerres d'Arioviste*, 1864, *Mém. de la Soc. d'Émulation du Doubs*, III, s., VIII, 1863 ; Quinquerez, *quelques Observations*, ibid. ; Knoll, *Reich d'Alace*, II, V, 1864, p. 63 et suiv. ; Eichheim, *Die Kämpfe*, etc., 1866, p. 52 et suiv. ; 1870, p. 56 et suiv. ; Ch. Martin, *Questions alaciques*, Strasbourg, 1867, p. 21 et suiv. ; de Ring, *Reich d'Alace*, III, IV, 1868 ; Melber, p. 69 et s. ; Delacour, dans les *Mém. d. la Soc. d'Émul. du Doubs*, V, I, 1876 (1877), p. 442 et suiv. ; Jean Schlumberger, *César und Ariovist*, Colmar, 1877, cf. *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, n. s., XIV, 1899, p. 169 et suiv. ; von Neith, *Die*

S'il voulait que les Gaulois fissent bonne garde sur le Rhin¹, il fallait rejeter d'abord le Suève au delà du fleuve. Aussi, les affaires des Helvètes terminées, il resta près de Bibracte² à la tête de son armée, comme s'il n'avait encore fait que la moitié de sa tâche. — Les Gaulois, de leur côté, n'étaient point encore désireux de le voir partir : ils l'avaient fort bien employé contre Dumnorix et ses amis; ils pouvaient l'utiliser maintenant contre Arioviste et les Suèves. Et voici, alors, les scènes extraordinaires qui se passèrent dans le camp du proconsul.

De presque toute la contrée gauloise, des députés accouraient au camp de César. Ils venaient féliciter l'heureux général qui avait rétabli l'ordre et sauvé la liberté des nations. Puis, ils lui demandèrent l'autorisation de tenir, non loin du camp, l'assemblée générale de la Gaule³.

Les Gaulois n'avaient pas besoin de l'assentiment d'un pro-

Ariovistschlacht, etc., *Monatsschrift* de Pick, V, 1879, p. 495 et suiv.; Stoffel, *Guerre de César et d'Arioviste*, 1890; Wiegand, *Die Schlacht*, etc., dans le *Bulletin de la Soc. pour la conservation des mon. hist. d'Alsace*, n. s., XVI, 1893 (ne conclut pas, et montre bien les difficultés du problème); Colomb, *Campagne de César contre Arioviste*, 1898 (*Revue archéologique*); Stolle, *Woschlag Caesar den Arweist?*, Strasbourg, 1899; Pilster, notes mss. de leçons professées à la Faculté des Lettres de Nancy; Winkler, en dernier lieu *Der Caesar-Ariovistsche Kampfplatz*, Mulhouse, 1907; Grevier, *La Campagne de César contre Arioviste*, Rixheim, 1897 (suit ce dernier); Oberreiner, *Revue d'Alsace*, n. s., VI, 1905, p. 185 et suiv.; etc. — Pour les sources, Plutarque Appien a la même source que lui, p. 239, n. 4) ajoute à César légèrement, mais des détails utiles (p. 236, n. 1, p. 239, n. 4), et Dion ajoute beaucoup de remarques personnelles (p. 224, n. 2, p. 225, n. 2, p. 226, n. 5, p. 229, n. 8, un fort long discours, imaginé par lui (p. 230, n. 1), mais aussi des détails très précis, venant sans doute d'un témoin oculaire, sur la manière de combattre (p. 238, n. 2-9, p. 239, n. 2 et 4, p. 236, n. 1) : mais il n'y a pas contradiction entre tous. Cf., en divers sens, Rauchenstein, p. 26 et s., Micaliella, p. 51 et s., et surtout Columba, p. 47-53.

1. P. 219-220.

2. Il semble en effet que les entrevues racontées par César (I, 30 et 31) se placent près de l'endroit où s'est tenue l'assemblée générale de la Gaule (I, 30, 5; 31, 1), et je doute que cette assemblée ait pu avoir lieu ailleurs qu'à Bibracte (p. 223, n. 2). César a donc pu établir son camp, pour quelque temps, près du Beuvray, sans doute près d'une rivière et à un important carrefour de routes, peut-être à Autun. — *Contra*, Napoléon III, p. 62 et 90 (aux environs de Tonnerre).

3. I, 30, 1-4. Il est possible que, comme en 52 (p. 435-6), on ait convoqué toute la Gaule : mais il est visible que ni les Belges (cf. II, 1, 1 et 2, pas même les Romes, II, 3; ni les Armoricaïns (cf. II, 34) ne s'y sont rendus : c'est une assemblée propre à la Celtique.

consul pour se réunir en conseil. Mais ces hommes, comme jadis les Grecs sur le passage de Flamininus, se précipitaient vers la servitude. Ils ne comprirent pas que le fait de s'assembler sous les yeux et avec la permission de César était leur premier aveu d'obéissance publique à l'endroit du peuple romain.

Le conseil fut donc convoqué; et, des diverses régions de la Gaule, les députés arrivèrent¹. On se réunit sans doute à Bibracte². C'était la première fois, depuis l'invasion romaine, que les nations se rapprochaient pour des décisions communes.

Les séances furent tenues avec solennité et mystère. Aucun Romain n'y assista. Tous les députés jurèrent de garder le silence sur les discussions et sur les votes³. — Les délibérations terminées et les décisions prises, l'assemblée se sépara. Mais les chefs des cités restèrent, ayant reçu le mandat de transmettre à César les desirs de la Gaule⁴.

À la demande des chefs, l'entrevue eut lieu dans le plus grand secret. Ce fut Diviciac qui porta la parole. Longuement, et avec son habileté ordinaire, il exposa à César l'histoire des dernières années, la situation présente de la Gaule, les progrès des Suèves et la tyrannie d'Arioviste. Si l'assemblée des Gaulois avait exigé le mystère, c'était dans la crainte que le Germain ne massacrait les otages. César seul pouvait délivrer la Gaule et empêcher Arioviste d'en faire la conquête⁵. Et les plaintes et

1. Il y avait, outre les *principes civitatum* (30, 1; 31, 1), c'est-à-dire peut-être des chefs de cités ou de tribus (cf. t. II, p. 39 et 46), des députés peut-être spécialement élus pour le *concilium* (30, 4 et 5; 31, 1). — Sur ce *concilium totius Gallie* (30, 6), cf. p. 160-1.

2. Tous les *concilia* indiqués par César se sont réunis dans des villes, centres de cités : à Bibracte, VII, 63, 5 (p. 483-6); autres, V, 24, 1; VI, 3, 4; 44, 2. Voyez encore p. 224, n. 1.

3. I, 30, 5; cf. 31, 1.

4. *Principes civitatum*, 31, 1; cf. n. 1.

5. Il se passa à ce moment un fait qui n'apparaît pas très clairement : Arioviste aurait réclamé un nouveau tiers des terres séquanes pour y établir 24 000 Harudes (I, 31, 10), et, à quelques jours de là, les Éduens se plaignirent que les Harudes dévastaient leur territoire (I, 37, 2). Il semblerait donc que les Harudes eussent

les prières des autres Gaulois, s'élevant quand Diviciac eut fini de parler, donnèrent à son discours une lamentable confirmation¹. — Il est probable que César savait ces choses, et qu'il avait prévu ou préparé la lutte contre Arioviste tout en guerroyant contre les Helvètes; et il est possible que ces réunions, ces discours et cette scène ne fussent qu'une comédie arrangée d'avance entre lui et Diviciac².

Mais comme tous les arguments énumérés par l'Éduen et repris par César dans ses *Commentaires* étaient de nature à légitimer, aux yeux des Romains, la marche des légions vers le nord! — Arioviste et les Suèves, disait le proconsul, ressemblaient terriblement aux Cimbres et aux Teutons³, et on sait que lui et ses amis jouaient avec une suprême habileté des terreurs de la grande invasion⁴. Si on les laissait faire, des Vosges ils arriveraient au Rhône, du Rhône aux Alpes et des Alpes en Italie même⁵. D'ailleurs, en dehors de sa propre sécurité, Rome avait le devoir de secourir une seconde fois ses frères les Eduens : c'était une humiliation pour elle que de les laisser en esclavage⁶. Tumultes barbares à écarter, devoir fraternel à remplir : jusque-là César n'avait point tort. — Il répondit aux Gaulois en leur promettant une

pris par avance possession de ce tiers, qu'il correspondit aux domaines des Sequanes au nord de l'Ognon, l'Ornain, l'Aunoy, et que la rencontre entre Harudes et Eduens se placât vers Pontallier, ou les territoires sequanes et éduens se rejoignent sur la Saône (cf. p. 138, n. 6). Mais tout cela est bien incertain.

1. 31-32; cf. Dion. XXXVIII, 34. Il semble bien qu'il y a eu, dans cette assemblée de la Gaule, une sorte de révolution politique, révolte contre le principat des Sequanes (p. 155), et ébauche de l'évergénisme éduen (p. 233 et 244) : remarquons en effet 1° que César va demander la délivrance de tous les otages livrés par les Eduens, aussi bien aux Sequanes qu'à Arioviste (I, 43, 1); 2° qu'il va affilier à Arioviste *at omni tempore* *Eduis Gallis principatum* *Edos tenentem* (43, 7); 3° remarquons que c'est Diviciac qui porte la parole, les Sequanes se tenant à l'écart, (textes 32-2). C'est une révolution générale, précédant la guerre contre Arioviste, comme la révolution intérieure chez les Eduens (p. 204, n. 4) avait précédé la guerre contre les Helvètes. La symétrie est parfaite.

2. *Thes. philol. sup. littératuræ lat. septentr.*, Dion. XXXVIII, 34, 2.

3. I, 40, 5.

4. Cf. I, 12, 1-7, 31, 3-4; Cic., *De prov. cons.*, 13, 32-3; Florus, I, 43 [III, 10], 9-10.

5. César, I, 33, 3-4; cf. Plut., *César*, 49.

6. I, 41, 1-2.

seconde fois aide et secours, et il les congédia en leur disant d'espérer¹.

J'ai peine à croire que les deux principaux acteurs de cette comédie, César et Diviciac, fussent sincères, et qu'en échangeant prières et promesses ils ne songeassent point déjà au moment où ils se trahiraient.

Pour César, je ne peux avoir de doute². S'il acceptait de secourir les Gaulois, c'était pour avoir le droit de rester chez eux, et s'il voulait chasser Arioviste, c'était pour prendre sa place. Ce qui dut le plus le réjouir dans la démarche des chefs, ce n'est pas ce qu'ils lui demandèrent, c'est qu'ils la firent. Au printemps, il n'avait été appelé que par les Éduens, alliés du peuple romain; maintenant, c'est l'assemblée de toute la Gaule qui le choisit comme auxiliaire et protecteur³. La prière des Gaulois équivalait à une abdication de leur liberté : c'est du moins ainsi qu'il l'entendra.

Mais Diviciac n'a-t-il point compris qu'il conduisait la Gaule à l'esclavage? ou était-il déjà prêt à l'accepter, lui et son peuple? Je doute également de l'un et de l'autre. Ce ne fut point un sot ni un ignorant: il avait vécu longtemps à Rome⁴, il avait pu y apprendre ce qu'étaient devenus tous ceux, peuples, villes et rois, qui avaient cru en son alliance. Les Gaulois n'oublièrent pas le sort de leurs frères de Milan ou de Toulouse, incorporés à tout jamais dans le nom romain, et ayant perdu jusqu'à leur titre national⁵. — Je crois plus volontiers que si Diviciac persistait à diriger César, c'était avec la pensée de s'en servir d'abord et de s'en débarrasser ensuite. Déjà le proconsul, en le délivrant de Dumnorix, lui avait rendu le premier rang parmi les Éduens⁶; bientôt, en détruisant Arioviste, il rendrait aux Éduens

1. I, 13, 1.

2. Cf. Dion Cassius, XXXVIII, 36, 1-3.

3. *Quidam res, quas ex communis consensu ab eo petere vellent*, I, 20, 4.

4. P. 162 et suiv.

5. César, VII, 77, 10; Tit-Live, XVI, 20, 6.

6. I, 18, 8; cf. p. 210.

le premier rang parmi les peuples de la Gaule¹. Après cela, on retrait. Diviciac avait trop frayé avec les Romains pour ignorer la haine des sénateurs contre le proconsul : du reste, les ennemis de César avaient envoyé des émissaires en Gaule, qui cherchaient l'occasion de quelque guet-apens, et qui allèrent s'aboucher avec Arioviste lui-même². — Mais ni Diviciac ni Arioviste ni personne en Gaule et à Rome, sauf Caton, ne se doutait du danger qu'étaient pour le monde entier l'ambition, la volonté et la fortune de Jules César.

II. — LA MARCHÉ DE L'ARMÉE VERS LE NORD

Quand César promit son appui aux Gaulois, il ne parla que de négocier avec Arioviste³.

La situation était en effet fort délicate pour le proconsul. Arioviste avait le titre d'« ami du peuple romain », et il l'avait reçu grâce à César lui-même : celui-ci se trouvait en partie responsable des victoires des Suèves et de l'ambition de leur roi⁴. Il lui fallait donc, soit obtenir d'Arioviste qu'il laissât la Gaule tranquille, soit le pousser à quelque provocation qui entraînât la rupture⁵.

Les violences et l'orgueil du Germain facilitèrent très vite la tâche de César. Une entrevue fut demandée par le proconsul : Arioviste la refusa brutalement⁶. Ce fut par lettre, alors, que le Romain exposa ses demandes. — Qu'Arioviste rendit aux Éduens leurs otages; qu'il autorisât les Séquanes à faire de même; qu'il ne fît plus passer d'hommes de ce côté du Rhin; qu'il cessât de faire tort aux Éduens et à leurs alliés : à ces con-

1. VI, 12, 6; cf. p. 224, n. 1, p. 233 et 244.

2. I, 44, 12.

3. César, I, 33, 1.

4. Cf. p. 163.

5. *Παρα τοῖς βασιλέσιν ἐπέσταντο*; Dion, XXXVIII, 34, 2.

6. I, 34; Dion, XXXVIII, 34, 4.

ditions, il demeurerait l'ami de Rome et celui de César. Dans le cas contraire, en sa qualité de proconsul et en vertu des décrets du sénat, César ferait ce qui était nécessaire pour protéger les Éduens¹. — Arioviste répondit, avec sa passion ordinaire, qu'il avait vaincu les Éduens, qu'il ne lâcherait pas leurs otages et les obligerait à payer tribut, que c'était le droit de la guerre et ne regardait personne, et que si César voulait s'occuper d'eux, ni lui ni ses hommes n'avaient encore eu peur d'un ennemi². — Il était visible que le nouveau proconsul ne lui en imposait pas. Et, comme cette réponse équivalait à une rupture, Arioviste prit des mesures en conséquence.

Il quitta sa résidence (en Souabe?)³, et, avec toutes ses troupes, il commença sa marche à la rencontre de César : en trois jours, il gagna les approches du seuil de Belfort (vers Colmar?), d'où il espérait descendre en Bourgogne et atteindre Besançon⁴. S'il parvenait à prendre cette forteresse, il serait maître des routes de l'Est, du pays séquan et d'un refuge inexpugnable. Déjà quinze mille Harudes, arrivés des bords les plus lointains de l'Elbe⁵, avaient franchi les Vosges et couraient à travers les terres éduennes de la Haute Bourgogne⁶. Plus loin enfin, cent mille nouveaux Suèves se présentaient sur les bords du Rhin, entre Mayence et Coblenz, prêts à franchir le fleuve et à déborder dans la riche vallée de la Moselle⁷. Les Éduens éperdus avertirent César ; les Trévires eux-mêmes, malgré leur

1. I, 35; Dion, XXXVIII, 34, 3.

2. I, 36; Plutarq., I, 45 (III, 10), 11; Dion, XXXVIII, 34, 5.

3. *A suis fatus*, I, 38, 1; depuis Mannheim? cf. p. 147, n. 2), ou, plutôt, du point où il a franchi le Rhin? Strasbourg? cf. p. 231, n. 4. — Je ne comprends pas pourquoi cette phrase (*tridui*, etc.) est supprimée chez certains éditeurs modernes (Mousnier par ex.).

4. I, 38, 1; jusque vers Colmar? à 26 milles du camp de César, I, 41, 3; cf. p. 231, n. 3 et 4). Il est possible qu'il ait voulu s'arrêter à Colmar, au centre de la Haute Alsace à lui concédée par les Séquanes (p. 130), pour affirmer ses droits sur le pays (44, 2 et 6).

5. Cf. p. 44, n. 4.

6. Cf. p. 224, n. 3.

7. I, 37, 3. La ligne d'invasion résulte de l'intervention des Trévires.

bravoure et leur fierté, députèrent au proconsul¹. Sur toute la ligne du Rhin et des Vosges, le monde germanique s'était remis en branle, et l'invasion commençait une nouvelle étape vers le sud.

Tout cela justifiait, de la part de César, une marche en avant. Le signal du départ fut donné; et quelques journées d'une marche rapide, continuée à la fin la nuit même², amenèrent les légions à Besançon. La ville fut solidement occupée : bien pourvue d'armes et de vivres³, elle était la base de toute opération en Bourgogne et en Alsace. L'armée romaine s'y rassembla⁴, avec les quelques escadrons gaulois qui lui servaient d'auxiliaires⁵. Chose étrange! César n'obtint ou n'exigea pas des Gaulois qu'ils lui fournissent de nouveaux secours : c'était pour eux qu'il allait combattre, et ils se borneront au rôle de spectateurs. Mais il se méfiait d'une armée gauloise comme d'un embarras ou d'un danger, et, jusqu'à la fin, il redouta de ses alliés quelque trahison qui le livrerait aux Suèves⁶. Les Celtes, de leur côté, ne demandaient qu'à ne point se compromettre avec lui contre Arioviste⁷. Il se contenta donc d'une escorte de cavaliers éduens, des conseils de Diviciac, qui l'accompagna, et des convois de blé qu'il réclama aux peuples du voisinage, Séquanes, Leuques et Lingons⁸.

Ce fut à Besançon que l'armée romaine se rendit compte que

1. I, 37, 1-3. Florus, I, 45, 10, c'est le premier contact des Romains et des Belges.

2. I, 47, 5; 48, 1 et 7. La marche se désompose en 3 jours de marche rapide le jour, d'Autun (I, p. 222, n. 2) à Langres (I, 80 milles), ou à Dijon (7, 50 milles), puis, à la nouvelle de la marche d'Arioviste, marche rapide nuit et jour de Langres ou Dijon à Besançon (40 ou 50 milles). Peut-être a-t-il profité pour sa marche de nuit du temps de la pleine lune (4 août) — Napoléon III parcoure la route par Tonnerre et Langres (p. 50-91).

3. I, 38, 3; 39, 1. Dion, XXXIII, 31, 6. C'est à ce propos qu'il décrit Besançon (38, 4-6; cf. I, II, p. 522).

4. I, 39, 1.

5. Eusebius 690, cf. I, 42, 5 et 45, 1.

6. I, 42, 5.

7. I, 41, 15, cf. p. 243.

8. I, 41, 4; 42, 5; 39, 1, 10-11. C'est des ce temps, peut-être, que Tasget le celtique se mit au service de César. V, 25, 2, cf. p. 313.

la guerre allait se faire dans le Nord et contre les Germains. Aucun des légionnaires n'avait encore combattu cette sorte d'ennemis, sauf peut-être les anciens de la X^e. Les Gaulois leur en parlèrent avec épouvante¹ : c'étaient, dirent-ils, de vrais géants, qui, depuis quatorze ans, ne s'étaient point reposés sous un toit, semblables à des dieux ou à des bêtes, et dont on ne pouvait même pas supporter le regard². Pour les atteindre, il fallait s'enfoncer dans les gorges étroites de la vallée³, et traverser, pendant une semaine, d'immenses forêts, dont les lignes sombres apparaissaient à l'horizon⁴, sauvages comme les hommes, où l'on souffrirait les misères de la marche et de la faim⁵. Les jeunes officiers romains, que César avait entraînés par de belles promesses, se sentaient déjà lassés de courses et de dangers⁶. Des scrupules sérieux durent aussi arrêter quelques-uns : en attaquant un chef qui était l'ami de Rome, on commençait une guerre illégitime, que n'avaient ordonnée ni le sénat ni le peuple. Décidément, le général s'annonçait comme une volonté trop impérieuse : le maître absolu perçait sous le proconsul⁷.

L'agitation gronda dans le camp. Elle partit de l'état-major pour gagner les centurions et les soldats. Les uns demandaient leur congé; les autres faisaient leur testament; quelques-uns pleuraient; presque tous tremblaient. Et déjà on parlait de révolte⁸.

1. Dans la guerre de Spartacus, cf. p. 117-8, et César, I, 40, 3.

2. I, 39, 1.

3. I, 39, 1; Dion, XXXVIII, 35, et I, 36, 6 et 7; IV, 7, 5.

4. *Augustus itineris*, I, 39, 6 : la vallée du Doubs en allant.

5. *Magnitudinem itinerum*, I, 39, 6 : au départ de Besançon, forêt de Chailly à gauche, bois de la Côte de Joux à droite.

6. I, 39, 6.

7. I, 39, 2-4; Plut., C., 19.

8. Ce motif n'est indiqué, comme on le devine, que par Dion Cassius (d'après le « pompeien » Tite-Live ?), XXXVIII, 35, 2. Ἐπὶ δὲ τοῖς ἑσπέραις οἱ τὸν στρατὸν οὐκ ἀποστήσαντες οὐκ ἐξήκουσαν, ἀλλὰ τὸν ἄνδρα τοῦ Κασπαίου ἀνέστησαν, ἀνέπειραν; cf. 30 et 41. César y répond indirectement; I, 40, 1; 41, 3.

9. César, I, 39; Dion, XXXVIII, 35; Plut., C., 19; Florus, I, 45 (III, 10), 12; Appien, *Celt.*, I, 2; 17.

Mais César savait la manière de s'imposer aux foules par beaucoup d'audace et une décision absolue. Il réunit en conseil officiers et centurions, leur montra la nécessité de cette guerre, leur fit honte de leurs craintes, et leur annonça qu'il partirait cette nuit même, au petit jour. Si on refusait de le suivre, il aurait tout au moins, pour l'escorter, la X^e légion¹. — Ces explications très claires et cette résolution très énergique suffirent pour rendre la raison à l'armée toute entière. Par l'intermédiaire de leurs tribuns et de leurs premiers centurions, la X^e légion d'abord et les autres ensuite se déclarèrent prêtes à obéir². Et cette campagne contre Arioviste, qui allait donner à César la souveraineté de la Gaule, commença par le faire maître de son armée (milieu d'août³).

III. — L'ENTREVUE DE CÉSAR ET D'ARIOVISTE

Deux routes menaient de Besançon à la trouée de Belfort : l'une était directe, mais suivait d'abord les gorges du Doubs, étroites et boisées⁴ ; l'autre faisait un coude par le nord, mais coupait les plateaux fertiles et découverts que traverse la vallée de l'Oignon (par Villersexel)⁵. César prit la seconde, que lui

1. César, I, 40; Dion, XXXVIII, 35-46 (paraphrase verbale du discours de César, avec emprunts, semble-t-il, d'éléments étrangers, cf. p. 229, n. 8); Plut., C., 19.

2. César, I, 41, 1-3; Dion, XXXVIII, 47.

3. C'est à propos du départ de Besançon que se trouve la seule indication chronologique pour cette campagne : *Junque erat in agris frumenta matura* (I, 40, 11); cf. p. 228, n. 2, p. 239, n. 5; — On a placé ce départ au 22 ou 23 août (Napoléon III, p. 108; Stoffel, *Ar.*, p. 56).

4. César, I, 39, 6; 40, 10 *angustus stertis, magnitudinem altorum*; cf. 41, 4. Par Roubaix, Baume-les-Dames, Clerval, L'Isle, et de là à Belfort par Arcey et Héricourt plutôt que par Moutbénard; cf. p. 229, n. 4 et 5, t. II, p. 262.

5. I, 41, 4 : *Millum amplius quinquaginta circuli locis apertis*. L'arrut de cinquante milles, 75 kilomètres, par Voray, la vallée de l'Oignon, Villersexel et Arcey. De là à Cernay par Héricourt et Belfort? plutôt que par Moutbénard et Donnemarie? — Le tracé par Voray, Bux, Vallerot-le-Vos (Stoffel, *Ar.*, p. 54) me paraît constituer un détour bien inutile. — A plus forte raison, le tracé par Gusey, Giselay, Pennesières, Vallerot-le-Bois (Colodé, p. 19 et suiv.) — le même, par Vesoul, Lure (von Güler, 1^{re} éd., p. 15).

indiqua Diviciac¹, et, pour regagner le temps que le détour lui faisait perdre, il marcha toute une semaine, sans une journée de repos². Mais au septième jour, il n'était plus qu'à une étape, vingt-quatre milles, d'Arioviste et de son armée³ : il se trouvait alors dans la Haute Alsace (vers Cernay ?⁴).

1. I, 41, 4.

2. *Septimo die, quam iter non intermitteret.* I, 41, 5.

3. I, 41, 5 : *Ariovisti copias a nostris milibus passuum IIII et XX classe*; le chiffre est sûr, cf. Plut., 19.

4. Voici les éléments, tous sujets à discussion, qui permettent de chercher le lieu du camp de César, qui fut aussi celui de la bataille. — A. En partant de Besançon, César s'arrêta le septième jour après son départ et après avoir marché sans arrêt (I, 41, 5; ici, note 2) : mais il est impossible de savoir quelle a été sa vitesse. Je crois difficile qu'il n'ait pas fait 10 milles par jour, soit en tout 70 milles ou 113 kilomètres, ce qui nous mène, en tout état de cause, au delà de Belfort. — B. En partant également de Besançon, César fit un détour (p. 230), à propos duquel il parle de 30 milles : *Millum amplius quinquaginta circumsa* (I, 41, 6). Mais ce chiffre indique-t-il ce qu'il a marché en plus de la route directe? ou la longueur totale de sa route? ou la longueur du chemin détourné seulement? j'incline à cette dernière hypothèse : César aura marché 30 milles sur la route détournée, de Besançon à Arrey (ici, p. 230, n. 3), puis encore vers Belfort dans la direction d'Arioviste. — C. En partant du nord (p. 227), Arioviste, pour atteindre le camp de César, marcha trois jours, *triduo*, à partir de ses « frontières », *à finibus* (33, 1), et, en plus, 24 milles (41, 5). Mais à quelle vitesse marcha-t-il? ces frontières sont-elles celles du tiers du pays aquitains dont il s'empara? en ce cas, il part des environs de Belfort; ou sont-elles celles de ses États transrhénans, domas (cf. I, 44, 2; 43, 9)? j'incline à cette dernière hypothèse et à croire que César entend le point où Arioviste franchit le Rhin pour quitter la Germanie et que cette marche (3 jours + 24 milles) correspond aux 30 milles de sa suite (cf. 1). Les *finis* ou limites d'Arioviste, c'est peut-être le Rhin à Kehl. Je ne me dissimule pas l'incertitude de cette solution. — D. Du lieu de la bataille au Rhin Arioviste eut « environ » 30 milles à parcourir, et, suivant les habitudes de César, ce chiffre de *circiter* (33, 1) comporte une forte marge. Mais, 1° si le chiffre de 30 milles est chez (trise VI, 7, 10) et Plutarque (César, 19), les mots de César (33, 1) donnent quelque ou r : j'incline cependant à accepter 30 et à supposer une erreur chez les copistes de César, car il me paraît impossible que César eût écrit, à propos de cavaliers, *napae prius fugere dantierant* (33, 1), s'il s'était agi d'une course de 8 kilomètres; 2° de quel point du Rhin s'agit-il? les principaux lieux de passage sont Bâle et Strasbourg : si on songe à Bâle, 30 milles nous mènent à Arrey ou au delà; si on songe à Strasbourg, 30 milles nous mènent à Houffach ou au delà : j'incline vers cette dernière hypothèse. Quant à accepter que les Romains aient confondu l'III et le Rhin, cela n'est pas possible. — Il y a donc place, pour le lieu de la bataille, à un grand nombre d'hypothèses, entre plus de 30 milles, 75 kilomètres, de Bâle et 3 milles de Strasbourg. — Les deux principaux systèmes sont : 1. Celui de la Franche Comté, près de Montbéliard (Schœpflin); Dampierre (Cluvier); Nonchamp dans la vallée du Rahin (Sartre); Saulnat (Trouillet), Arrey, le meilleur des emplacements dans ce système (Colomb et Stolle); Villers-lès-Luxeuil (Gravier et Fallou). J'y ferai bien des objections (de même, Delbrück, p. 452) : 1° César, qui se dit *tres* pressé, n'aurait fait que 30 milles en 6 ou 7 jours; 2° prenant, comme il l'a fait, le détour de Villersexel, il risquait, en arrivant à Arrey, qu'Arioviste

Le roi germain lui fit dire qu'il acceptait cette fois l'entre-

(qui, dans cette hypothèse, serait près de Belfort, à Delle) eût marché à son insu sur Besançon par la route directe; 3° pourquoi se serait-il arrêté à Arcey en apprenant le voisinage d'Arioviste (I, 41, 5)? 4° à Arcey, Arioviste ne pouvait guère le couper de ses vivres (I, 48). — II. Celui des environs de Mulhouse. Je n'y range volontiers. Car : 1° César a dû désirer entrer le plus tôt possible dans le pays découvert de l'Alsace; 2° il n'a pas dû vouloir, cependant, s'engager trop avant dans la plaine; 3° lorsqu'Arioviste parle à César, il déclare qu'il campe, non pas dans sa patrie, *domus* (43, 9; 44, 2), mais sur les terres concédées par les Séquanes (p. 150), *sedes habere concessas* (49, 2) : il est donc dans la Haute Alsace, et, dans notre hypothèse, il est à Colmar (p. 227); 4° il rappelle à César qu'il n'attaque pas, mais qu'il se défend chez lui, *sui muniendi* (44, 6) : il n'est donc pas sorti de la Haute Alsace; 5° il semble bien qu'Arioviste ne veuille pas s'éloigner du Rhin, et cela, afin de grossir son armée (34, 3; 35, 3; 43, 9; 44, 6); 6° près de Mulhouse, à Thann, la route de Besançon était rejointe par celle d'Épinal, c'est-à-dire des Lénques, alliés de César (I, 40, 11; cf. p. 236, n. 2). C'est donc, je crois, à ce grand carrefour des routes de la Haute Alsace, entre Thann et Mulhouse, qu'il faut chercher le champ de bataille. — Les environs de Cernay et d'Aspach ont été indiqués par von Geler (1^{re} éd., p. 47), acceptés par Mommsen (p. 256 et suiv.), Napoléon III (p. 96 et suiv.). Je les accepte avec quelques variantes (plus bas). — Dans la même région : près d'Altkirch de Vandœuvre, p. 334, entre Ensisheim et Cernay ou près d'Ensisheim (Lazulde, p. 4, Knoll, p. 70), près de Mulhouse (Benner, p. 376), à La Chapelle-sous-Bougement (Schlumberger), « du côté de Belfort » (Napoléon, *Précis*, p. 35; von Veit, *Klebe*, *Ariovistus* chez Wisowa, c. 844; près de Bâle c'est le système primitif. *Beatus Rhenanus, Rerum Germanicarum libri*, 1531, p. 8; etc.), vers Porrentruy (après d'autres, *Vautrey*), ... Système septentrional : autour de Bollenheim (près de la Pecht, dans la Haute Alsace, propose par Stoffel), très vite populaire (Hux Holmes, p. 636 et s., Dehnbriek, p. 448 et s.). — Mais on est allé encore plus haut, et Winkler a proposé Afterberg dans la Basse Alsace (entre Epfig et Stotzheim), et ce système tend à prévaloir en Allemagne (cf. *Wehler, Bilderatlas*, 2^e éd., p. 46-7, le même, *Die Saarburg*, n° 14-15, 1908, p. 280-1). — Et on s'est même égaré de l'autre côté des Vosges, vers Sarrebourg (Kochly et Rusow, p. 117).

Il est tout aussi difficile de trouver, près de Cernay, le terrain des opérations. Il faut chercher : 1° un grand camp romain près de la route de Besançon, à 3 kilomètres de la au sud, près de cette même route, un vaste emplacement ou a campé Arioviste, et cet emplacement, sans doute, situé sur une colline (p. 236, n. 1) et difficile à forcer; 2° à un kilomètre de ce campement (p. 236-7), et toujours sur la route, une hauteur portant le petit camp de César. La question est de savoir où passait la route. — Si on choisit le tracé de la voie romaine par Aspach-le-Haut, le grand camp peut être sur la hauteur cote 309 (je cite la carte française de l'État-Major, ou Lerehenberg) qui domine le village au nord de la Petite Deller, le campement germain au sud-ouest, sur les hauteurs bariées du sud de la Deller (Erlach, Langelttenhaag), le petit camp à Burthaupt-le-Haut, ou, à la rigueur, sur la colline qui domine le village et le ruisseau de Bollbach (cote 325), la bataille sur les pentes à l'ouest de Burthaupt-le-Haut. — Si on accepte le tracé de la route par Cernay et Aspach-le-Haut, le grand camp peut être sur la Thur, dans Eichenfeld (van Kampen), le campement barbare sur les hauteurs qui dominent le signal de Roderen, le petit camp au sud de Michelbach, sur la Deller (cote 376), la bataille d'Aspach-le-Haut à Michelbach. — Ce qui, après examen des lieux, me ferait préférer la seconde hypothèse, c'est : 1° que le petit camp serait vraiment fort bien placé, *idoneus locus* (49, 5), dominant le pays, et fermant les chemins (route de Roderen à Guewenheim) par lesquels Arioviste pouvait

vue¹ : César se garda bien de la refuser². Il espérait et souhaitait un accord³, ou, du moins, il voulait qu'on le crût : cette guerre lointaine, pleine d'embûches et d'intrigues, antipathique aux soldats et contraire aux volontés de Rome, ne laissait pas que de l'inquiéter pour cette première année de proconsulat. Pendant cinq jours, d'un camp à l'autre, des messages s'échangèrent : Arioviste exigea que l'on vint à cheval, et César, n'osant se fier à ses cavaliers gaulois, donna leurs montures aux légionnaires de la X^e, désormais sa garde du corps⁴.

L'entrevue eut lieu à mi-chemin entre les deux camps, sur un tertre isolé qui dominait la vaste plaine d'Alsace⁵. Les deux chefs le gravirent à cheval, accompagnés chacun de dix cavaliers seulement. Derrière eux, à deux cents pas, se tenaient d'un côté les quatre mille légionnaires montés, et, de l'autre, un nombre égal de Germains à cheval⁶. C'était toute une armée qui encadrait Arioviste et César.

César parla le premier. — Il rappela les bienfaits que le Suève avait reçus de Rome, déclara que son intention était de rendre aux Éduens l'empire de la Gaule, et que désormais les Germains devaient les laisser libres, et s'abstenir de passer le Rhin : à la rigueur, on leur abandonnerait ce qu'ils avaient pris⁷.

Arioviste ne fut pas embarrassé pour répondre, et il le fit avec une rude franchise. — On l'avait appelé en Gaule et payé

descendre pour couper les convois arrivant de Belfort; 2° Arioviste, dans cette hypothèse, demeure toujours adossé à la montagne (cf. p. 215, n. 5); 3° je comprends mieux sa marche de flanc, longeant le camp de César sans être attaqué (p. 245, n. 8), car, en rejoignant les hauteurs de Roderen par Thann et Lembach, il était garanti, contre une agression de César, par le cours de la Thur d'abord et ensuite par les coteaux qu'il suivait. — Les autres partisans de Cernay (von Gölter, p. 47; Napoléon III, pl. 8; van Kampen, pl. 2) préfèrent tous la route d'Aspach-le-Bas, trop influencée sans doute par la voie romaine.

1. I, 42, 1.

2. I, 42, 2.

3. I, 42, 3.

4. I, 42, 3-6.

5. I, 43, 1; à Mersheim?

6. I, 43, 1-3; 46, 1-2.

7. I, 43.

pour venir se battre. Il était venu, et s'était acquitté de son office de soldat. Puis, on l'avait tracassé et combattu : il s'était trouvé le plus fort, et, maintenant, il usait de son droit de vainqueur. Si César ne s'en allait pas, il l'attaquerait, et il le tuerait peut-être, à la grande joie des sénateurs : précisément, il avait reçu des messages de certains d'entre eux, et on lui promettait toutes les bonnes grâces du peuple romain, quand il l'aurait débarrassé de son proconsul. Si, au contraire, le Romain lui concédait l'empire de la Gaule, il se faisait fort, lui, Arioviste, d'accompagner César où il voudrait, de se battre partout pour son compte, et de lui donner la victoire sur tous ses ennemis¹.

En d'autres termes, le Suève proposa au proconsul le partage du monde : à lui et à ses Germains, le Nord et la Gaule; et à César, l'Empire romain.

C'était là une vision grandiose, et qui montre chez le Barbare une imagination puissante et une foi superbe en lui-même. Mais la confiance et les rêves de César étaient plus vastes encore que ceux du Germain : il espérait n'avoir pas à partager le monde, et ne le tenir que de lui-même. — Il écarta sans réponse les avances de ce formidable auxiliaire, et le ramena à la question présente. Le peuple romain avait jadis vaincu la Gaule en la personne de Bituit; il lui avait laissé la liberté : elle resterait libre, parce que telle était sa volonté, et que lui seul avait des droits sur elle².

Là-dessus, on vint dire à César que les cavaliers suèves jetaient des pierres et des traits aux légionnaires. Il rompit l'entretien, rejoignit ses hommes, et, sans répondre à l'attaque, ils galopèrent vers le camp³.

1. *Quicumque bella geri vellet, uno illo eum latere et periculo confecturum*; César, l. 44, 43. — L'imagine que César a rapporté ces propos pour montrer à Rome qu'il n'avait pas sacrifié à ses intérêts la dignité de l'Empire romain.

2. l. 45.

3. l. 46.

Le lendemain, Arioviste demanda une nouvelle entrevue : il tenait, paraît-il, à son idée, et désirait l'expliquer plus amplement; si César ne voulait pas venir, qu'il envoyât un de ses légats¹. — Le proconsul n'osa pas exposer ses lieutenants au Barbare : il se borna à lui expédier un de ses amis de Gaule², accompagné d'un simple officier romain³. Arioviste, saisi de colère, les fit mettre aux fers et réserver pour le supplice⁴.

C'était la rupture. Le jour même, Arioviste leva son camp, et, le soir, s'arrêta, au pied des Vosges, à six milles des légions⁵. Les armes décidaient sur l'empire des Gaules.

IV. — LA DÉFAITE D'ARIOVISTE

César souhaitait qu'on en finît aussitôt⁶ : il connaissait maintenant assez la valeur de ses légions pour ne point redouter la rencontre; tout retard les énerverait; la mauvaise saison s'approchait; et il risquait, à patienter, de provoquer les defections ou les railleries des Gaulois, qui n'entendaient rien à la temporisation.

Mais Arioviste n'était pas un débutant en matière de tactique⁷. Le lendemain, il décampa de nouveau, passa en vue des légions sans s'arrêter⁸, et alla s'installer à deux milles de leur

1. I, 47, 1.

2. C. Valerius Procillus, fils de C. Valerius Catulus. Helvius; I, 47, 4; cf. p. 192.

3. *M. Metum*, qui hospitio Ariovisti utebatur, I, 47, 4. Il avait dû être déjà envoyé à Arioviste, soit lors des relations antérieures entre les Romains et le chef (p. 165), soit peut-être simplement pendant les négociations qui ont précédé l'entrevue.

4. I, 47, 5 et 6; Appien, *Celt.*, 17 (parle de chefs gaulois envoyés par César). César les retrouva vivants (I, 53, 3-8).

5. I, 48, 1. *Mittibus paucis sex a Caesaris castris sub monte comedit*. Cela semble bien prouver que jusque-là Arioviste était resté dans la plaine d'Alsace. — Je place le nouveau camp d'Arioviste, très hypothétiquement, le long des montagnes, au nord-est de Wattwiller. Soultz est proposé par von Gierke, p. 48.

6. Cf. II, 48, 3; 50, 1.

7. Cf. p. 137-8.

8. *Proter castra Caesaris omnes copias traduxit*; 48, 1. Pourquoi César ne l'a-t-il pas attaqué en cours de marche? On peut supposer qu'il a voulu d'abord reconnaître

camp, dominant la route de Besançon¹ : elles étaient dès lors coupées de leur ligne de retraite et de ravitaillement². Le proconsul fit aussitôt sortir ses légions en rang de bataille : le Germain ne quitta pas ses lignes. Cinq jours de suite, César répéta la manœuvre : Arioviste ne broncha pas³. — On raconta plus tard aux Romains que si leurs adversaires ne voulaient pas combattre, c'est parce que leurs prophétesses et leurs dieux interdisaient la bataille avant la nouvelle lune⁴. C'est possible : mais il faut reconnaître que les dieux indiquaient aux Germains la tactique la plus avantageuse⁵. Arioviste se bornait à détacher dans la campagne ses meilleurs cavaliers et ses fantassins de course : contre ces hommes, ni légionnaires ni escadrons gaulois ne pouvaient rien⁶. Il devenait le maître du pays : le Romain serait bientôt bloqué.

Il fallait aviser au plus vite. César sortit à la tête de toute son armée, rangée en ordre de combat, passa à son tour devant le campement des ennemis, s'arrêta à six cents pas plus loin, et fit bâtir un nouveau camp, sur le chemin de Besançon⁷. Arioviste envoya cette fois tous ses cavaliers et seize mille fantassins qui tracassèrent les travailleurs ; mais la bataille ne s'engagea pas ;

ce genre d'ennemi, absolument comme Marius dans une circonstance toute semblable (p. 79-80) ; il est plus naturel de croire que les Germains ont suivi des chemins difficiles à atteindre (cf. p. 233, note d'en haut).

1. César (48, 2) ne donne aucun détail sur la nature du campement germanique ; Plutarque (*César*, 19) parle de collines et de défenses, τοῖς ἀποκρῖται καὶ ὄρει, d'où ils ne voulaient pas descendre, et cela est impliqué par le récit de César (48-51), et d'ailleurs conforme aux habitudes prudentes d'Arioviste (p. 157-8). Peut-être faut-il rapporter aussi ici le texte de Dion (48, 2), disant que le camp suève dominant (*ὄρει*) le camp romain. Tout cela convient assez au pays de Rodeten.

2. 1, 48, 2 : il semble, d'après *ex Sequanis et Eduis*, que César pouvait recevoir encore les convois des Leuques et des Lingons (cf. 1, 49, 11) ; cf. p. 232, n. 10.

3. 1, 48, 3 ; Dion, 48, 3.

4. 1, 50, 4-5 ; Plut., *C.*, 19 ; Dion, XXXVIII, 48, 1-2 ; Frontin, II, 1, 16 ; Ptolém., VIII, 23, 4 ; Clément d'Alexandrie, *Stromata*, 1, 15, 72, Stehlin. La nouvelle lune était le 18 septembre.

5. C'est la même qu'à Admagetobriga (p. 157-8).

6. 1, 48, 4-6 ; Dion, 48, 2.

7. 1, 49, 1-3 ; Dion, 48, 2 (qui fait précéder la construction de ce nouveau camp par la prise, par Arioviste, d'une hauteur dominant le grand camp romain Rodeten?). Je crois que César a eu un instant l'idée d'investir son adversaire.

et le proconsul put achever son second camp, où il installa le tiers de ses légions¹.

Mais, s'il redevenait maître de la route de ses convois, il n'arrivait pas à imposer le combat. Une sixième tentative ne réussit pas davantage. Arioviste se contenta de lancer quelques hommes à l'attaque du nouveau camp, du reste sans grand succès². Que ce jeu continuât quelques jours encore, et César n'aurait abouti qu'à diviser ses forces.

Il se décida aux moyens extrêmes. A la tête de toutes ses légions, rangées sur trois lignes, il marcha contre le campement d'Arioviste, prêt à l'assaut³. Alors, tous les Suèves sortirent⁴, et, des deux côtés, on se prépara à la bataille dans un ordre solennel. Les Barbares se disposèrent suivant leurs nations, l'armée entière s'encadra d'un vaste demi-cercle de chars et de voitures, les femmes prirent place sur les gradins improvisés et, de là, les mains tendues, envoyèrent aux combattants leurs vœux et leurs prières⁵. En face, César plaça ses six légions, chacune avec son chef, légat ou questeur⁶; en arrière, près des remparts du nouveau camp, s'éployait la cavalerie, sous les ordres du jeune Publius Crassus⁷.

L'aile droite des Romains avait, au-devant d'elle, la partie la plus faible de l'armée ennemie : César espéra, par une vive

1. I, 49. Au-dessus et au sud de Michelbach (p. 232, notes)?

2. I, 50, 1-3. César avoue qu'il eut lui-même à souffrir (*clatis calneribus*), et Dion ajoute (48, 3) qu'Arioviste faillit prendre le petit camp, ce qui n'a rien d'in vraisemblable.

3. I, 51, 1; Plut., C., 49; il partit du grand camp, laissant, pour couvrir le petit, les auxiliaires, *alarui* (cf. I, 49, 3). Je ne suis pas certain que ce soient les auxiliaires à pied seulement. Et je crois que ces *alarui* ne sont autres que l'*equitatus* que commande P. Crassus (I, 52, 7).

4. I, 51, 2; Plut., C., 49; Dion, 48, 3. César et Orose (VI, 7, 7) signalent à ce propos les Harudes (cf. p. 223, n. 5), les Marcomans, les Némètes, les Vangions, les Tribouques, les Nédum (inconnus), et les Suèves (peut-être les Semnons, p. 49, n. 1).

5. I, 51, 2-3. Sur les pentes qui s'étagent à l'ouest du chemin d'Aspach-le-Haut à Michelbach?

6. I, 51, 1; 52, 1. A Aspach-le-Haut?

7. I, 51, 1; 52, 7. A Michelbach? Je place la cavalerie sur la gauche romaine (cf. 52, 6-7), devant le petit camp (cf. n. 1).

attaque sur ce point, jeter le désordre parmi ses adversaires¹. Il fut vite dérompé : les Germains arrivèrent les premiers et avec une telle fougue, que les légionnaires ne purent se servir du javelot, leur arme la plus redoutable². Ils durent se résigner tout de suite au combat à l'arme blanche³ : mais ils trouvèrent en face d'eux la phalange ennemie déjà prête, ramassée et en bon ordre, abritée sous la carapace continue des grands boucliers⁴. Contre ce bloc, leur épée elle-même se trouva impuissante⁵. L'on vit des Romains, pour arriver à diviser la masse et atteindre l'ennemi, sauter sur la toiture des boucliers, les écarter de la main et frapper d'en haut avec l'épée⁶ ; et encore la phalange était si compacte que, même tué, le corps restait debout ; de leur côté, les Barbares, pris d'une rage folle, en arrivaient à combattre avec les mains et les dents mêmes, renversant et mordant l'adversaire⁷. Jamais les légionnaires de César, dans leur longue vie de batailles, ne rencontrèrent un aussi terrible corps à corps, comme de bêtes sauvages qui s'entre-dévorent⁸. Mais ils avaient pour eux leur cuirasse, leur souplesse et leur courte épée⁹ : et il fallut bien que les Suèves se résignassent à fuir¹⁰.

A leur gauche, les Romains furent moins heureux. La mul-

1. I, 52, 2 et 3.

2. I, 52, 3 : Appien, *Celtic.*, I, 3 ; Dion, XXXVIII, 49, 1, semble dire d'abord l'inverse : les Romains attaquèrent les premiers à l'épée, pour éviter la décharge des traits des Germains (cf. p. 41-42). Peut-être n'a-t-il pas compris le latin.

3. I, 52, 4 ; cf. n. 2.

4. I, 52, 4 et 5. Il semble qu'il y eut, non pas une seule phalange, mais une série de *centuræ* formant l'ordre, chacune de 300 hommes et combattant isolément, Dion, XXXVIII, 49, 6 ; cf. p. 230, n. 2, p. 42, n. 10.

5. Cf. I, 52, 4 et 5. Dion (XXXVIII, 49, 2 et 3) dit, inversement, que les Germains, serrés de trop près par les Romains, ne purent se servir ni de leurs piques (τοῖς ῥομφαίαις) ni de leurs grandes épées (τοῖς ῥομφαίαις) ni de leurs épées plus courtes (τοῖς ῥομφαίαις).

6. I, 52, 5 : Dion, XXXVIII, 50, 2, ne donne ce détail que dans le second épisode de la bataille ; Orose, VI, 7, 8 et 9 ; Florus, I, 45 (III, 10), 17 et 18.

7. Chez Dion seulement, XXXVIII, 49, 3.

8. Καὶ οὕτως ἔβησαν, Appien, *Celtic.*, I, 3.

9. Dion, XXXVIII, 49, 6 ; cf. Appien, I, 3.

10. I, 52, 6.

titude des Germains était telle, que les cohortes étaient pressées et serrées de toutes parts. Par bonheur, le jeune Crassus vit le danger, et il envoya au secours de l'aile menacée les derniers rangs des légions. Sur ce point aussi, les Germains durent quitter le champ de bataille¹.

Vaincus pour la première fois de leur vie, une panique aveugle s'empara des Suèves², Arioviste avec eux. Les cavaliers purent atteindre le Rhin, à cinquante milles de là³ : mais les escadrons de César y arrivèrent presque aussi vite, et c'est à peine si Arioviste et quelques autres réussirent à échapper sur des barques. Le reste fut tué ou noyé, et, près du champ de bataille, les Romains achevaient de tout massacrer, y compris les enfants et les femmes et celles mêmes d'Arioviste⁴ (milieu de septembre⁵).

V. — CONSEQUENCES DE CETTE BATAILLE

César n'avait point détruit l'empire des Suèves. Il survécut à la défaite et à la mort d'Arioviste, et nous verrons bientôt ses nouvelles conquêtes au nord et au sud⁶. Mais il ne devait plus se risquer dans l'Occident : à la nouvelle du désastre, les cent mille Germains qui attendaient l'heure de franchir le Rhin,

1. I, 52, 6 et 7; 53, 1. Et en effet Crassus, à Michelbach (p. 232, notes), est bien placé pour observer tout le terrain du combat.

2. A l'exception peut-être de quelques *cateræ* ou phalanges d'élite, qu'il fallut en quelque sorte démolir pièce par pièce (Dion, XXXVIII, 39).

3. Cf. p. 231, note.

4. César, I, 53, 1-4; Orose, VI, 7, 7 et 10; Plut., C., 19; Frontin, II, 6, 3 (?); Dion, XXXVIII, 39, 4-5 (complete César). Il y eut, semble-t-il, très peu de prisonniers, puisque des deux femmes et des deux filles d'Arioviste, il ne fut pris qu'une fille (C., I, 53, 4). Pline (C., 19) et Appien (Celt., I, 3) parlent de 30 000 morts.

5. Il s'est passé, depuis le départ de Besançon, sept jours de marche (41, 3), sept de pourparlers (42, 3; 47, 1), sept de manœuvres (48, 3; 49, 1; 50, 1), et peut-être d'autres jours encore. La bataille s'est livrée peu avant la nouvelle lune (50, 5), qui tombait le 18 septembre (cf. p. 236, n. 4). Il résulte également de 54, 2, que l'automne n'était pas venu. Cf. p. 236, n. 3. — Stoffel (p. 118) propose la date du 14 pour la bataille.

6. P. 323-4 et t. IV.

rebroussèrent chemin à l'intérieur, pourchassés par les Trévires et les indigènes des deux rives¹.

La première conséquence de la victoire fut donc de rejeter les Germains, presque partout, au delà du Rhin² : et cette conséquence se fera sentir pendant près de cinq siècles. Jusqu'au temps d'Alaric et d'Attila, les peuples transrhénans ne franchiront plus le fleuve que pour des aventures ou des brigandages ; pas une seule fois il ne leur sera possible d'établir à demeure sur les terres du couchant un nom de grand peuple et un empire autonome. Ils reculeront toujours, sur la rive opposée, devant une résistance victorieuse, des nations prêtes à réagir, un monde hostile, décidé à ne point se laisser entamer. Et le Rhin demeurera la frontière consacrée de la Barbarie germanique.

Ces adversaires que les Germains trouveront désormais en face d'eux, ce ne seront plus seulement des Gaulois, mais des Gaulois sujets de Rome : la bataille entre César et Arioviste eut pour seconde conséquence de donner la Gaule au peuple romain, et de la lui donner en fait et en droit.

En fait, Jules César, dans cet automne de l'an 58, possédait la seule force militaire qui parût exister dans la Gaule. Les Germains venaient d'être détruits, les Helvètes étaient écartés, les nations celtiques n'avaient levé jusqu'ici que quelques misérables escadrons, que le proconsul traînait à sa suite, on ne parlait pas encore des Belges. Il pouvait, avec ses six légions victorieuses, agir en maître depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées.

Les droits du peuple romain sur cette terre reparaissaient dans une éclatante lumière. Le succès de César leur donna une sanction nouvelle. Quand Bituit, le chef de toute la Gaule, eut été vaincu par Fabius, le sénat consentit à laisser la liberté

1. L. 54. 1 : il y a été dans les mss., ou à proprement dire.

2. Tit-Live, *Epp.* 104; César, III, 7. 1. Si ce n'est que les Trébouques, Vanziens et Negestes (cf. p. 158-9) semblent avoir été acceptés et conservés sur la rive gauche par César, comme il l'avait offert à Arioviste (l. II, 9). Cf. Mommsen, *R. G.*, III, p. 257-8. Il est possible, non certain, que les Sequanes ont recouvré le tiers resté par eux à Arioviste (p. 156).

à cette Gaule¹, mais il n'en conserva pas moins le privilège éternel que les dieux accordent au vainqueur. C'est ce que César expliquait à Arioviste² : et, par-dessus le Barbare, c'était aussi des Gaulois qu'il se faisait entendre. Ceux d'entre eux qui assistèrent à l'entrevue, purent se dire qu'on y parlait uniquement de leur défaite et de leur esclavage : la Gaule était l'enjeu sur lequel les deux chefs se querellaient ; et, quand la bataille fut finie, cela signifiait que les dieux l'avaient rendue à son maître naturel³.

Le bonheur de César se déroulait donc en une merveilleuse épopée, formée à la fois de faits rigoureusement enchaînés et d'épisodes étincelants d'éclat⁴. L'échec de Dumnorix lui assura la haute main chez les Éduens ; la défaite des Helvètes le montra à tous les Gaulois comme un auxiliaire inestimable ; le désastre d'Arioviste en fit leur souverain. Il restait à savoir quelles bornes il assignerait à sa puissance et les Gaulois à leur soumission.

1. P. 29 et suiv.

2. César, I, 65.

3. Telle était également son rôle à Bourges, Dion, XXXVIII, 47, 4 qui a très bien vu cela.

4. *Ta l'era spartaghesta talc d'entre*, Dion, XXXVIII, 31, 1, *felicitatem* César, I, 40-43.

CHAPITRE VIII

CONQUÊTE DE LA BELGIQUE¹

Mainmise de César sur la Celtique. — II. Assemblée des Peuples et entente de César avec les Romes. — III. Combats sur l'Aisne. — IV. Soumission de la Belgique au sud des Ardennes. — V. Bataille de la Sambre. — VI. Conquête des Ardennes: la forteresse des Adnatiques. — VII. Expedition de Cossus en Armorique. — VIII. L'annexion apparente de toute la Gaule.

I. — MAINMISE DE CÉSAR SUR LA CELTIQUE

La situation respective de César et de la Gaule, le jour de la défaite d'Arioviste, redevint ce qu'elle était le jour de la défaite des Helvètes. Le proconsul avait terminé la tâche qui lui incombait en vertu des sénatus-consultes : la liberté et la puissance étaient rendues aux Éduens, alliés du peuple romain. Il n'existait plus un seul ennemi légitime des deux nations de Rome et de Bibracte; César n'avait plus qu'à ramener ses troupes sur les

1. Cf. p. 149, n. 1, p. 250, n. 1, p. 253, n. 2, p. 257, n. 3, p. 258, n. 7, p. 261, n. 2, p. 270, n. 2, et, en outre, Fœrs, p. 167 et s.; Fieret, *Obsequens*, etc.; *Mém. de l'Ac. des Ins.*, XLVII, 1808, la en 1746; Le Long, *Hist. eccl. et civ. du diocèse de Laon, Châlons*, 1783, p. 7 et s.; des Roches, *Hist. anc. des Pays bas autrichiens*, Anvers, 1787, p. 270 et s.; Devot, *Mém. ... de l'ancienne Belgique*, dans les *Nouveaux Mém. de l'Ac. roy. ... de Bruxelles*, in-4, II, 1822; Bjaart, *Mémoires sur les campagnes de César dans la Belgique*, écrit vers 1807, publié par Rodex, Louvain, 1853; d'Alphonville, *Diss. sur les camps romains du dép. de la Sambre*, Clermont-Ferrand, 1828; Mout de La Fort-Maison, *Antiquités de Noyon*, Reims, 1845, p. 31 et s.; Moke, *La Belgique ancienne*, Gand, 1858, p. 167 et s.; Abel, *César dans le Nord-Est de la Gaule*, Metz, 1862 (*Soc. d'Arch. de la Moselle*); Barrette, *Quelques pages, etc.*, p. 74 et s.; Caudel, *Première Campagne de César dans la Gaule-Belgique*, Com. arch. de Sens, II, IV, 1878; Gautier, *La Conquête de la Belgique par Jules César*, Bruxelles,

bords du Rhône, comme Flamininus avait retiré son armée de la Grèce après la défaite de Philippe et la proclamation de Corinthe.

A la différence de Flamininus, César donna à ses légions l'ordre de rester. Il les installa en Franche-Comté pour leur campement d'hiver. Le quartier général fut sans doute à Besançon; Labiénus reçut le commandement suprême. Ces mesures prises, le proconsul repassa les Alpes et se rendit dans sa province italienne¹.

Ce fut là le premier et le plus grand scandale de sa politique gauloise. Ni Marius ou Sylla ni Lucullus ou Pompée n'avaient jamais agi, à l'endroit des alliés et des voisins de l'Empire, avec une aussi impudente désinvolture; aucun d'eux non plus n'avait pris aussi peu de souci de la volonté et de la dignité du peuple romain. Cet ordre d'hivernage en pays ami était un double coup d'État, et contre la liberté de la Gaule et contre l'autorité du sénat.

On voudrait savoir comment César put justifier sa conduite, et comment elle fut accueillie chez les Celtes et chez les Romains. Par malheur, sauf ces trois lignes sur l'ordre d'hivernage, il n'a rien dit là-dessus dans ses *Commentaires*, et les autres historiens ont imité son silence. Tous ont fait l'oubli sur cet hiver de 58, où le proconsul confisqua la liberté de la Gaule et se débarrassa de la tutelle du sénat.

Ce silence même et celui des contemporains nous permettent de croire qu'il laissa dans le vague ou le secret toutes les affaires de la Gaule. Sur elles, il parla, écrivit, décida le moins possible. Qu'il ne la réduisit pas en province, que ce mot ne

(1882) Thomann, *Der französische Atlas*, 1871, p. 1-13; Lehmann, *1^{re} Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, 1901, VII, p. 380 et s.; 2^o *Atto (Beiträge z. a. G.)*, VI, 1906, p. 287 et s. — Il y a, pour ces campagnes, peu de traces, et pas très nettes, de sources différentes de César : chez Dion (p. 247, n. 1, p. 250, n. 6, p. 257, n. 1, p. 268, n. 2), Plutarque (p. 217, n. 7, p. 233, n. 7) et Appien (p. 267, p. 5).

1. 1. 34, 2-3; Plut., *C.*, 20

fût même point prononcé dans son entourage, cela paraît certain. Il n'indiqua pas davantage, je crois, la manière dont il entendait à l'avenir traiter les nations. Peut-être se borna-t-il à deux déclarations : l'une, que le sénat leur avait laissé, après la défaite de Bituit, leurs lois et leurs libertés¹; l'autre, que les légions hiverneraient chez les Séquanes². Les deux choses étaient contradictoires : mais, dans la conduite des conquérants envoyés par Rome, la parole et l'acte s'opposaient toujours, ici formules d'amitié, et là gestes de brigandage.

Mais, à côté des légions immobiles, en dehors du proconsul absent, les Éduens et Diviciac durent agir. Ce fut pendant cet hiver qu'ils recueillirent les profits de la victoire de leur allié. On leur rendit tous leurs otages³; les anciens clients de la nation se remirent sous sa dépendance; d'autres vinrent à elle : car on sut partout que les amis des Éduens étaient traités par Rome avec plus d'égards⁴. Le peuple de Bibracte fut dès lors regardé comme le « premier » de toute la Gaule⁵, et peut-être quelque assemblée générale, à l'automne ou au printemps, décerna-t-elle solennellement ce titre aux Éduens⁶.

Ceux des Gaulois qui ne reconnurent pas leur suprématie se virent exposés à la malveillance de César et de ses lieutenants. Des ordres plus durs leur furent imposés⁷. Ce fut chez les Séquanes, autrefois les chefs du parti hostile aux Éduens⁸, qu'il faisait hiverner ses légions, et ce séjour entraînait des fournitures onéreuses et l'apparence de la servitude⁹. Les Séquanes perdirent leurs clients et alliés¹⁰; les Carnutes et les

1. Cf. I, 45, 2-3.

2. I, 51, 2; cf. p. 241.

3. VI, 12, 6. Il est probable que ceux qu'ils avaient fournis aux Suèves (I, 150 et 226) furent trouvés dans le camp d'Arminius (cf. I, 53, 3-5).

4. VI, 12, 6.

5. VI, 12, 6 et 9.

6. Cf. p. 224, n. 1.

7. VI, 12, 6.

8. P. 138 et suiv., 151 et suiv.

9. Cf. II, 1, 3.

10. VI, 12, 6.

Arvernes retournèrent à l'isolement¹ : ces deux peuples célèbres ne pouvaient se résigner à l'empire des Éduens, et ils attendirent l'occasion d'une revanche.

Dans l'intérieur de chaque nation, la puissance des magistrats et des sénats avait grandi depuis l'échec de Dumnorix. Des mesures furent prises un peu partout contre les prétendants à la tyrannie et les enrôleurs de mercenaires, mesures inspirées par César ou ses amis² : car l'autorité de Rome était incompatible avec des menaces de révolution et l'audace des bandes armées³, et les intérêts de l'aristocratie gauloise se trouvaient d'accord avec ceux de son protecteur.

Rien ne paraissait donc changé à l'état politique de la Gaule : les ligues, les clientèles, les luttes des partis, les jalousies des peuples, tout ce qui avait fait ses misères et sa défaite se continuait sous les yeux de Labiénus⁴. Et ceux des Celtes qui ne voulaient point observer la réalité, avaient mille occasions de se mentir à eux-mêmes.

César, pendant ce temps, promenait sa gloire naissante sur les routes et dans les villes de l'Italie gauloise, répandant partout des largesses, des promesses et le charme de son amitié⁵. Comme il était fort attaché à ses devoirs de proconsul, ne fût-ce que pour se créer un parti en Cisalpine, il y tint régulièrement ses assises judiciaires⁶. Ce qui ne l'empêchait pas de se mettre au courant des affaires du sénat et du forum⁷.

À Rome, ses deux campagnes de l'été avaient fait, semblait-il, assez peu de bruit⁸, beaucoup moins qu'il ne l'espérait. On ne dut pas se rendre compte de la portée de ses victoires.

1. Cela me paraît résulter de VI, 12, 6-7, et de VI, 4, 3.

2. Cela me paraît la conséquence de ce que dit César, II, 1, 4.

3. Cf. II, 1, 4.

4. Cf. II, 1.

5. Plutarque, C., 20; Zonaras, X, 6.

6. I, 34, 3.

7. Plut., C., 20; Zonaras, X, 6; Cic., 44 Att., III, 18; ici, p. 246, n. 3.

8. Il n'en est question dans aucun document contemporain.

Son rôle n'apparaissait ni très digne ni très net : il avait combattu un roi que le sénat déclarait l'ami du peuple romain. Le butin fut sans doute trop médiocre pour faire oublier l'étrangeté de sa conduite. Aucune réjouissance ne fut décrétée à la nouvelle de ses victoires. Et nul ne se douta qu'il avait doté Rome de son plus grand empire.

Il est visible, en effet, que l'influence de César n'a cessé de fléchir à Rome depuis le jour de son départ¹. Entre Crassus, Pompée et lui, l'alliance est devenue précaire. Son agent, le tribun Clodius, finit par se moquer de lui, et, dans le temps qu'il combat Arioviste, propose d'annuler tous ses actes passés². Au début de l'automne, le proconsul doit consentir au rappel de Cicéron³ : ce rappel est, bien plus que la guerre des Gaules, la grande affaire de l'année⁴. Pompée est demeuré le « prince de la cité »⁵. De grandes expéditions militaires se préparent en Macédoine et en Syrie⁶. Il faut que César imagine d'autres occasions de combats et de victoires⁷.

II. — ASSEMBLÉE DES BELGES ET ENTENTE DE CÉSAR AVEC LES RÈMES

Quels étaient, pour l'année nouvelle (57), les projets militaires de César? Il ne l'a point dit. Mais, comme toute son armée ne bougea pas des abords de Besançon, la grande forteresse

1. Un signe assez caractéristique, c'est le peu d'attention que *Cicéron* accorde à César dans ses *Post reditum* et dans son *Pro domo* (fin de l'été 57, calendrier républicain).

2. *Cic., Pro domo*, 15, 40.

3. *Cic., Pro Sestio*, 33, 71 (*iter Scitii ad Casarem*, août 58 au plus tôt); *Ad Atticum*, III, 18; *De proc. consul.*, 18, 43; *Dion*, XXXIX, 10, 1.

4. Cf. Ferrero, p. 36 et suiv.

5. *Omniū gentium... facile princeps*, *Cic., Post reditum in sen.*, 3, 5; de même, *P. r.*, ad *jur.*, 7, 16.

6. Les deux consuls de l'année, L. Calpurnius Piso envoie en Macédoine, A. Gabinius en Syrie, avec *infinitum imperium*, à la fin de 58; *Pro domo*, 9, 23; 21, 55; 23, 60, 47, 126. *In Pisonem*, 19, 37; 37, 92. Au surplus, ni l'un ni l'autre ne firent rien.

7. Cela a été bien vu par Ferrero, p. 40.

qui commandait les routes du Nord-Est, on peut supposer que dès l'hiver il projeta de marcher vers le Rhin ou l'Océan, les Germains ou les Belges¹.

Les Belges n'attendirent point son offensive. Leur intérêt était d'attaquer les premiers. Puis, de différents côtés de la Celtique, on réclamait leur secours².

Quand César disait ou faisait dire, pendant l'hiver, que « toute la Gaule était pacifiée »³, il lançait une de ces formules habiles et mensongères où se prennent les complices et les dupes des coups d'État et des conquêtes. Mais la Gaule ne manquait point d'hommes pour comprendre que cette sorte de paix ressemblait à l'empire de Rome : candidats aux royautés locales, chefs de bandes aspirant à la tyrannie, Arvernes, Séquanes ou Carnutes désireux de susciter des rivaux à l'Empire éduen⁴, patriotes jaloux de la liberté gauloise et indignés de la présence des légions, tous les mécontents du jour appelèrent les Belges à la délivrance de la Celtique opprimée⁵.

L'assemblée de la ligue se réunit⁶. Presque tous les peuples étaient décidés à la guerre⁷ : seuls, les Rèmes s'y opposèrent formellement⁸, soit par haine des Bellovaques ou des Suessions, soit parce que cette nation riche et pacifique avait tout intérêt

1. Cf. César, II, 4, 2; Dion, XXXIX, 1, 2. Dion semble dire que des conventions avaient été déjà conclues par Rome avec quelques Belges (τοὺς ἀντιομένους), peut-être fait-il allusion à la soumission des Rèmes, peut-être à des traités antérieurs qui auraient été conclus en 58 avec eux, avec les Leuques (I, 40, 11; cf. p. 228) et avec les Trevires (II, 24, 1; 37, 1; cf. p. 227-8).

2. II, 1, 1.

3. *Omnia pacata Gallia*, II, 1, 2.

4. Cf. VI, 12, 6-7.

5. Tout cela, d'après II, 1.

6. *Concilium commune Belgarum*; II, 3, 4-5; 4, 4-10; II, 1, 1; cf. Dion, XXXIX, 1, 2.

7. Outre les Rèmes, il manqua à la ligue (II, 4, 4-10) les Trevires, sans doute déjà alliés de César (p. 228, et *ibi*, n. 1), les Leuques, de même (I, 40, 11), les Méduantriques. Il n'est pas sûr, du reste, que ces trois nations de la Moselle fissent partie à l'ordinaire du *concilium commune Belgarum* (cf. I, II, p. 468-9). Peut-être les Arverniens ont-ils promis des secours aux Belges (cf. τὸν ἀσπράττον, Plut., C., 20); mais doute aussi les Bretons (cf. IV, 20, 1; II, 14, 4).

8. II, 3, 5.

à s'entendre avec Rome¹. Il y eut aussi quelque résistance chez les Bellovaques, alliés traditionnels des Éduens : mais les partisans de la guerre déclarèrent le pacte rompu depuis la soumission de leurs amis à César². Les autres acceptèrent avec enthousiasme l'idée de grands combats³. On fixa le contingent de chaque peuplade⁴. Le commandement suprême fut réservé à Galba, roi des Suessions, célèbre par sa justice et sa prudence, et chef d'une nation prépondérante⁵. Les Germains des Ardennes promirent un contingent⁶. Trois cent mille hommes devaient être réunis⁷.

Labiénus ne se laissait jamais surprendre par les événements. Il fut mis au courant, et avertit César⁸. C'était une grande guerre qu'il fallait organiser, contre un ennemi deux à trois fois plus nombreux que les Helvètes et que les Suèves. Le proconsul expédia tout de suite en Gaule deux légions levées cet hiver en Cisalpine (fin mars)⁹; il rejoignit à son tour le quartier général; et, les dernières dispositions prises¹⁰, il quitta Besançon dans la direction des plaines de Champagne (fin mai¹¹). Diviciac et les

1. Cf. I, II, p. 331-2, 485.

2. II, 14, 3.

3. *Omnium furorera*, II, 3, 3.

4. Note 7.

5. II, 4, 7; Dion, XXXIX, 1, 2 (l'appelle 'Atéz').

6. II, 3, 4; 4, 10.

7. César, II, 4, 3-10 : les Bellovaques, qui peuvent lever 100 000 hommes, en promettent 60 000; les Suessions, 30 000; les Nerviens, 30 000; les Atrebat, 15 000 [*decem, Orise*]; les Ambiens, 10 000; les Morins, 25 000; les Menap, 7 000? [vii, *mas. a*; viii et viii, *mas. b*; *novem, Orise*]; les Calètes, 10 000, les Velocasses et les Viromandues, 10 000 [peut-être 10 000 chacun]; les Aduatiques, 19 000 [*decem et octo, Orise*]; les Germains cisrhénans (*Condrusi, Eboracae, Carraei, Pannoni ou Carmani*, cf. I, II, p. 463), 40 000; au total, 295 000; Orise, VI, 7, 12-16 (arrive au chiffre erroné de 272 000); Strabon, IV, 4, 3 parle de 300 000 hommes; cf. Plutarque, C., 20. Cf., sur ces chiffres, I, II, p. 7.

8. II, 1, 1; 2, 1.

9. II, 2, 1, *intra aestate* [*incunte, mas. b*]. Ce sont sans doute la XIII^e et la XIV^e, dont les numéros n'apparaîtront que plus tard. Pour les conduire, Q. Pedius, *legatus*.

10. Ordre aux Senons et autres (Carnutes?) de fournir des renseignements; concentration de vivres; II, 2, 2-3.

11. Il arriva à l'armée *cum primum populi copia esse inciperet* (II, 2, 2), et il ne partit pas de suite, peut-être douze jours après son arrivée, si on accepte le XII^e des *mas. b* (II, 2, 6).

escadrons éduens étaient revenus avec lui, dans l'espérance de tirer parti de la campagne qui commençait¹.

Près des rives de la Marne, à l'entrée du pays des Rèmes², César vit arriver une ambassade de ce peuple³. Solennellement, et suivant les formules consacrées, les Rèmes firent acte de soumission. — « Ils s'abandonnaient, eux et tous leurs biens, à la foi et au pouvoir du peuple romain : ils étaient prêts à livrer des otages, à obéir aux ordres, à ouvrir leurs places fortes, à fournir du blé et le reste⁴. »

C'était la première fois, depuis que César avait franchi la frontière de la Gaule, qu'il recevait la soumission complète et spontanée d'une nation gauloise. Les paroles prononcées par les Rèmes ressemblaient étrangement à celles que les ambassadeurs de Capoue adressèrent jadis au sénat et qui lui livrèrent la Campanie⁵. Cette démarche était l'acte politique le plus important qui eût encore préparé la création d'une nouvelle province : en Celtique, les Éduens étaient frères et alliés du peuple romain, partant libres et autonomes ; en Belgique, les Rèmes se donnaient à lui, et il n'y avait plus de différence entre leur condition et celle des peuples de la Gaule latine.

L'exemple des Rèmes est unique dans l'histoire des nations gauloises. Ils ont voulu faire partie de l'Empire romain ; et le

1. II, 3, 2-3 ; 10, 3 : 14 ; 15, 1.

2. *Ad fines Belgarum*, II, 2, 6. César a dû suivre la route directe de Besançon vers Reims et l'Aisne, par Langres, Séveux, Brienne, le pont de Châlons. C'est là, au plus tard, qu'il a rencontré l'ambassade des Rèmes. Il fit la route, dit-il, en 15 jours - environ - (II, 2, 6), soit 10 à 12 milles par jour tout au plus, ce qui est une marche fort lente, et il aura marché moins vite encore, s'il a rencontré l'ambassade aux frontières mêmes de leur territoire (vers Sompuis par la route de l'intérieur, vers Joinville par celle de la Marne). Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que César ajoute (II, 3, 1) qu'il arriva de *improviso celerasque*, etc. Je me demande donc s'il ne faut pas lire *debas quinque*, et songer à la route de Besançon à Joinville, 150 kil.

3. A sa tête (II, 3, 1), *Ierion* (les mss. ont *Siccian*) et *Andercombogium* (7. les mss. ont *Andacumborium* et *Andebrogiun*).

4. *Se conque omnia in fidem atque in potestatem populi Romani permittere*, etc., II, 3, 2 et suiv.

5. *Omnia in eastrum, Petres Conscripti, populi Romani ditionem dedimus*, etc., Tit-Live, VII, 31, 4.

don qu'ils lui ont fait d'eux-mêmes, ils ne l'ont jamais ni repris ni regretté. A voir la fidélité touchante et continue avec laquelle ils le serviront désormais¹, on n'ose leur reprocher, comme aux Éduens, d'avoir trahi la Gaule : ils n'ont fait que se présenter sans retard aux maîtres que les dieux leur envoyaient, et cet abandon de leur liberté ressemble moins à un calcul ou à une lâcheté qu'à un acte de religieuse résignation.

César évita la brutalité d'une annexion, qui eût inquiété les Eduens et bien d'autres. Ce fut en ami qu'il répondit aux Rèmes. Il accepta leurs otages, il fit venir près de lui leurs chefs et leur sénat : mais il les assura de sa protection², et leur promit sans doute d'accroître leur empire : il allait travailler pour eux en Belgique³, comme, chez les Celtes, il avait fait pour les Éduens.

III. — COMBATS SUR L'AINES

La campagne militaire s'engageait donc dans d'excellentes conditions. Maître de la Champagne, César possédait, au cœur de la Belgique, une base d'opérations inestimable. De Reims ou de Châlons, il dominerait toutes les routes de l'Est et du Nord ;

1. César, VII, 63, 7; VIII, 11, 1, 12, 1 et suiv., etc. Ce qu'on peut du reste dire aussi des Lingons.

2. II, 5, 1.

3. CL VI, 12, 7-9; VIII, 6, 2; ib., p. 277.

4. P. 242, n. 1, et, en outre : Lampereur, *Dissertation hist.*, 1706; Le Moine, *Hist. des Antiquités ... de Soissons*, I, 1771, p. 26 et suiv.; anonyme dans l'*Annuaire du département de l'Aisne* pour 1815, p. 83 et suiv.; Thilliez, *Bull. de la Soc. arch. de Laon*, XIX, 1900-70, p. 263 et suiv. (écrit avant 1832); Leroux, *Bull. de la Soc. arch. du dép. de l'Aisne*, 1844, p. 212 et suiv.; Henry Martin et Paul, L. Jacob, *Hist. de Soissons*, I, 1847, p. 29 et suiv.; Vallée, *Le Passage de l'Aisne*, *Revue française*, 1^{er} mars 1863, p. 395 et suiv., et ailleurs; Mollereau, *Bull. de la Soc. arch. du dép. de l'Aisne*, 1844, p. 217 et suiv.; le même, *Bull. de la Soc. acad. de Laon*, X, 1860, p. 215 et suiv.; le même, *Le Passage de l'Aisne*, Laon, 1864; etc.; Vuillart, *Bull. de la Soc. arch. ... de Soissons*, XV, 1860, p. 166 et suiv.; Poquet, *Julius César et son entrée dans la Gaule Belaique*, Laon, 1864, et *Bulletin de la Soc. arch. de Soissons*, XVII, 1863, p. 316 et suiv.; Marville, *Bulletin de la Soc. des Antiquaires de Picardie*, VIII, 1862-3; Mercier, Bibraz, dans les *Mém. de la Soc. des Sc. mor. ... de Reims-et-Oise*, XII, 1890; voir aussi p. 253, n. 2, p. 257, n. 3, p. 258, n. 7.

le pays était fort riche, abondant en blé et en fourrage ¹. De sages précautions mirent son armée à l'abri de toute surprise. A l'est, les Trévires de la Moselle acceptaient son alliance et lui envoyèrent même quelques escadrons ². A l'ouest, les Celtes de la Seine et de la Loire, Sénon, Parisiens ou Carnutes, le renseignaient sur ce que faisaient les Belges du voisinage ³ ; un chef carnute, Tasget, ne quittait pas le proconsul et lui rendait mille services ⁴. César avait trouvé le moyen d'armer contre la Belgique la moitié de la Gaule.

Les Belges, pendant ce temps, avaient concentré leurs multitudes ⁵ et s'avançaient sur la route de l'Aisne, qui, de Soissons, les menait en pleine Champagne ⁶. César se bâta de gagner cette route ⁷, par Châlons et Reims. — Mais, en chemin, il détacha Diviciac et le contingent éduen (par Meaux et Paris?), pour opérer dans la vallée de l'Oise, sur les derrières des ennemis ⁸.

La frontière entre les Rèmes et les autres Belges coupait la

1. Cf. II, 3, 3.

2. II, 24, 4; cf. p. 247, n. 1 et 7.

3. II, 2, 2-6.

4. *In omnia tellus*, V, 25, 4; Cf. p. 228, n. 8.

5. II, 3, 4. — Le lieu de concentration des Belges me paraît devoir être cherché sur l'Aisne, chez les Suéviens : l'leur roi commande à toute l'armée (II, 4, 7); 2° ce sont les deux peuples méridionaux de la Belgique, Suéviens et Bellovaques, qui fournissent à eux seuls 110 000 hommes (II, 4, 6-7), et qui sont les plus importants. 3° la ligne de l'Aisne est la voie de pénétration en Belgique et chez les Rèmes, et il eût été étrange que Bellovaques et Suéviens l'abandonnassent pour aller rejoindre leurs confédérés plus au nord. Dans un sens analogue, voir Gieseler, 2^e éd., p. 67. — L'objection qu'on peut faire à cette hypothèse est la suivante : si les Belges se sont concentrés sur l'Aisne, ils auraient dû marcher à César et César à eux par la Vesle, route directe de Soissons à Reims, et la rencontre se comprend moins à Berry-au-Bac. A quoi on peut répondre que les Belges ont pu choisir la route de l'Aisne pour attaquer Ribour ou Beaurieux (p. 252, n. 2), ce qui a obligé César à marcher sur Berry-au-Bac. — Mais cette objection est assez forte pour que je ne puisse écarter absolument l'hypothèse du rassemblement dans le pays de Vermandois, sur l'Oise moyenne, de la marche des Belges par la grande route de Laon à Reims, et de l'attaque du Ribour (celui-ci à Tieux-Laon) sur cette route (cf. p. 252, n. 2) : opinion, après d'autres, de Grenty, Carle, p. 31-2. Napoléon III, p. 114. Hitz Holmeis, p. 644-5.

6. *Ad se venire*, II, 3, 4 : par la rive septentrionale de l'Aisne (cf. n. 3).

7. II, 3, 4; cf. p. 249, n. 2.

8. II, 3, 1-3.

rivière de l'Aisne vers Pont-Arcy¹. En amont se trouvait la principale traversée de la rivière, à Berry-au-Bac² : la grande route gauloise la franchissait sur un pont³; il y avait des gués en aval⁴. César résolut d'attirer l'ennemi sur ce point : rien n'était plus propice pour arrêter et disloquer une armée gauloise que ces lieux de passage, où elle se présentait toujours en désordre et embarrassée de son énorme charroi.

Le camp romain fut installé sur la longue colline⁵ (de Mauchamp) qui borde la rive ultérieure de l'Aisne, et domine à la fois la route et le pont de Berry. Ce fut une vraie ville⁶ que bâtit César pour y enfermer ses quarante mille hommes : le rempart s'en dressa à douze pieds de hauteur⁷, les fossés s'en creusèrent sur dix-huit pieds de largeur⁸. En arrière, du côté des Rèmes, des redoutes et une garnison gardaient le pont et l'autre rive, sous les ordres du légat Quintus Titurius Sabinus⁹. À gauche et à droite du camp, aux extrémités de la colline, d'autres fossés et d'autres redoutes garnies de machines¹⁰. Du côté

1. Cf. II, 5, 4. Je donne la limite des anciens diocèses de Reims et de Soissons, qui est aujourd'hui encore celle des arrondissements de Laon et de Soissons.

2. Cf. p. 253, n. 2.

3. II, 5, 6; cf. p. 253, n. 2.

4. II, 9, 4; cf. p. 253, n. 2.

5. II, 5, 4-5; 8, 3 et 5.

6. Environ 41 hectares pour 8 légions, 40 000 hommes; 25 mètres de hauteur au maximum; cf. Napoléon III, pl. 9. C'était moins un camp de marche ou de nuit qu'un camp de combat; voyez p. 179, n. 6. Je comprends d'ailleurs que son peu d'élévation ait déroute parfois ceux qui ont vu le terrain. Mais cela explique la force exceptionnelle donnée par César aux défenses, et, au surplus, la mise en culture continue de ce plateau très fertile à peu adoucir les pentes.

7. II, 5, 6.

8. II, 5, 6. C'est bien la largeur des fosses découverte en 1862 (N., p. 114 et pl. 9). Ils avaient (*id.*) la profondeur normale (cf. Végèce, I, 24), 8 pieds, et étaient de profil triangulaire. Au total 21 pieds de commandement sur le fond du fossé.

9. II, 5, 6; 9, 3 : le gros de la garnison était sur la rive gauche ou ultérieure, dans un *castellum*, une redoute formant sans doute tête de pont. On aurait reconnu les traces des levées et fossés en 1862 (Napoléon III, p. 100).

10. Il semble d'après César (II, 8, 3) qu'il ait creusé deux fossés de 400 pas, comptant de part et d'autre toute la colline. Mais il résulte des fouilles de 1862 (pl. 9), et peut-être aussi de César lui-même (II, 8, 3), que les deux fossés partaient du camp, l'un de l'angle nord-ouest, l'autre de l'angle sud-est, pour aboutir au pied de la colline, l'un au nord au ruisseau, l'autre au sud à l'Aisne, et qu'ils se terminaient par une redoute; la colline qui portait le camp était donc, de ce côté,

ennemi, le camp était bordé par les marécages d'un long ruisseau ¹. Plus loin, à huit milles en avant, à l'entrée même du territoire des Rèmes, leur forteresse de *Bibrax* (Beaurieux?) observait la frontière et veillait sur la route ².

complètement barrée; elle était ouverte du côté où on offrit le combat; cf., sur ce texte, en dernier lieu, Rice Holmes, p. 645-8. — Je ne suis pas sûr que le cours de la rivière fût alors plus au sud (Napoléon III, pl. 9). Il me paraît plus probable que l'Aisne coulait, alors comme aujourd'hui, au pied de la colline du camp (cf. César, II, 5, 5). Il est vrai que, dans ce cas, le fossé du midi aurait eu moins que les 400 pas indiqués par César, si du moins l'emplacement et la direction de ce fossé sont tels que les a données Napoléon : mais il suffirait de très peu de changement pour retrouver exactement ces 400 pas.

1. II, 9, 1. Le marais du ruisseau de la Miette.

2. *Bibrax* est : 1° à 8 milles, 12 kilomètres (II, 6, 1), du camp de César à Berry-au-Bar; 2° sur la route que suivent les Belges pour venir à César (II, 6, 2; cf. p. 251); 3° au centre d'un pays riche, où se trouvent villages et fermes (II, 7, 3); 4° *in extremis Remorum finibus* (II, 5, 1); 5° ce ne peut pas être un *oppidum* considérable, étant à la frontière. C'est ce qui me fait préférer Beaurieux, qui peut répondre à ces cinq conditions. Au reste, le mont de Beaurieux, isolé, campé droit sur la route (du camp de Marchamp on l'aperçoit fort bien barrant l'horizon), présente sur son plateau et dans sa situation toute l'apparence d'un *oppidum* gaulois. — Mais Vieux-Laon, près de Berryeux, n'est pas non plus impossible (cf. p. 251, n. 5), quoique répondant moins bien aux dernières conditions. — Beaurieux a été proposé par von Gierke (2^e éd., p. 67). — Vieux-Laon, par Thillois avant 1832 (*Bull. de la Soc. arch. de Laon*, XIX, 1898-70, p. 263-76), Napoléon III (II, p. 114), de Sauley (*Campagnes*, p. 110). — Le moulin de Vaulere sur Craonnelle, par Mercier; Pont-Arry, par Fallue; Bièvres, par Lebeuf (*Just. sur l'état des anciens habitants du Soissonnais*, 1733, p. 20), d'Anville (*Notice*, p. 160) et bien d'autres; Corbény, par Lefèvre (*Bull. de la Soc. de Laon*, XIII, 1861, p. 187 et suiv.); Laon, par de Valois (*Vol.*, p. 291), Jacob (*Mém. des Antiquaires de France*, I, 1817, p. 328 et suiv.), Melleville (*Paroisse*, p. 14 et suiv.; etc.), Frismes, par Sanson (440), Bruisne, par de Vignère (p. 527); Brienne près de Neufchâtel sur l'Aisne; Bray en Picardie; Bruyères (Rousselle-Deroquigny), *Notice sur la ville de Bibrax*, Noyon, 1861; et Bray près de Laon; Harby et Bray en Rethelois ? , etc. — Je n'attache pas grande importance aux textes qui donnent le nom de *Bibrax* à Laon, et je n'y vois un argument ni en faveur de Laon ni en faveur de Vieux-Laon (dont les habitants, suppose-t-on, se seraient transportés à Laon avec leur vieux nom) : ces textes me paraissent l'œuvre d'étudites médiévaux, qui auront voulu identifier Laon et le *Bibrax* de César (*Acta societ.*, 20 juin, V, p. 21, 8 octobre, IV, p. 219; Gilbert de Nogent, *De esta soc.*, III, 9, p. 172; Bourgin, Duden, *De gestis Normannorum ducum*, 3, Migne, P. L., LXII, c. 673; anonyme ap. Martène et Durand, *Amplissima collectio*, I, c. 662; Pardeusius, I, p. 123, diplôme de Calpérge 1^{er}, 562. La mention *apud Bibrax* est un bon argument contre l'authenticité; etc.).

Je crois l'emplacement du camp de César à Berry-au-Bar, assez évident, du moins à peu près certain. 1° c'est le passage naturel de l'Aisne et le point stratégique de la vallée; 2° la présence d'un pont gaulois (II, 5, 6) suppose une grande route, celle de Reims vers la Belgique septentrionale, et c'est en effet là qu'elle passant; 3° nous sommes dans le voisinage de la frontière des Rèmes (II, 5, 1), 4° on y constate la présence d'une colline parallèle à l'Aisne (colline de Marchamp, II, 8, 3; cf. 5, 5), et d'un étroit marais parallèle à cette colline et par suite à l'Aisne (marais de la Miette; II, 9, 1); 5° de gués en aval du pont et de

Les Belges n'arrivèrent que lorsque l'œuvre de bâtisse fut terminée. Ils assiégèrent d'abord Bibrax, qui résista¹. Pendant la nuit, le proconsul y fit entrer ses cavaliers numides, ses archers crétois, ses frondeurs baléares². L'ennemi abandonna la partie pour marcher à César³, et il vint s'établir sur les collines qui regardaient le camp romain, de l'autre côté des marécages. En face de la ville des légions, droite, régulière, ramassée dans l'enceinte continue de son rempart et de son fossé, s'étalait le campement des Gaulois, immense, désordonné, allongeant sur huit milles de profondeur la ligne incohérente de ses tentes et de ses feux⁴.

César ignorait la valeur réelle de cette espèce d'ennemi, qu'il voyait pour la première fois. Il se borna, les premiers jours, à faire sortir ses cavaliers et à risquer quelques escarmouches⁵. Quand il eut reconnu à quels hommes il avait affaire, il rangea

cette colline (gues de Juvincourt, de La Pêcherie; II, 9, 4); 6° l'exacte conformité de la colline à la description de César (s. 2) : *in fronte, du côté regardant Beauvieux*; 7° les découvertes de fosses et levées faites en 1862 (*Bull. de la Soc. acad. de Laon*, XIII, 1863, p. 161 et suiv., et plan. Poquet, travaux cités, Napoléon, II, p. 114, pl. 9). — Berry-au-Bac a été soupçonné par Le Long, indiqué par Thullot, repris par von Götter (1^{re} éd., p. 30 et suiv., Pieltie, *Bull. de la Soc. acad. de Laon*, VII, 1858, p. 184 et suiv., *Œuvres romaines*, etc.), confirmé par Napoléon III (p. 113), préféré depuis (Rice Holmes, p. 643 et suiv.). — Autres hypothèses, d'ailleurs aux abords de Berry : 1° Pontavert et la colline de Chaudardes (Sansou, p. 156, et *Disquisitiones*, II, p. 158 et suiv., d'Anville, *Notice*, p. 43), Napoléon, *Précis*, p. 43; Melleville, *Passage*, p. 18 et suiv., avec le camp à Vieux-Laon, Fallue, *Récit*, p. 306 et suiv.; Lehmann; etc.); 2° Pont-Arcy (Moët de La Porte-Maison, p. 43, de Sauley, *Campagnes*, p. 111; Mercier). Mais il n'est pas sur qu'une grande route passât par là, et je ne retrouve pas dans ces localités les descriptions de César.

1. La place était commandée par le comte, un des ambassadeurs romains reçus par César (II, 6, 4; cf. p. 249, n. 3).

2. II, 6; 7, 1-2. On a objecté contre Beauvieux que César n'y aurait pas introduit des secours, la colline de l'*oppidum* pouvant être investie de toutes parts (Napoléon III, p. 114). Mais on oublie que ces secours sont entrés *de nuit* (II, 7, 1), et que les Belges n'ont pas dû garder toute la nuit *les lignes d'investissement*, d'autant plus qu'ils ont voulu, non pas bloquer la ville, mais l'enlever *ex itinere magno impetu* (II, 6, 1).

3. Non sans avoir pillé et brûlé tout, *omnibus suis edificiisque* (II, 7, 3) : le bas pays, si riche, que longe l'Aisne de Pont-Arcy à Berry.

4. II, 7, 3 et 4. — L'armée a dû s'étendre depuis la Nièvre jusqu'aux sommets de Craonne et Vaucelle. Le gros des troupes campent, face à César, sur le vaste plateau de Juvincourt, à moins de deux milles du camp romain (II, 7, 3).

5. II, 8, 1 et 2; Dion, XXXIX, 1, 3.

ses six meilleures légions sur l'esplanade qui bordait son camp¹, et, protégé de tous côtés par la rivière, le camp et le marécage, il offrit le combat². Il eût fallu aux Belges, pour le commencer, franchir le marais, descendre et gravir des pentes sous la menace des javalots. Ils furent assez avisés pour demeurer tranquilles³.

Mais ils exploraient le pays autour d'eux, et trouvaient les gués de l'Aisne⁴. L'espoir leur vint alors de la traverser malgré les Romains, de les attaquer par derrière, ou, tout au moins, de leur couper les vivres. César n'avait point fait occuper les gués⁵, sa s' doute avec l'arrière-pensée d'y amener les Gaulois. Par le pont, il courut sur l'autre rive avec sa cavalerie et ses troupes de jet⁶. Un violent combat eut lieu sur les bords et dans le lit de la rivière. Quelques groupes avaient déjà passé : la cavalerie les entoura et les écharpa. D'autres, fort nombreux, demeurèrent engagés dans le courant : on les massacra. Leurs corps amoncelés formèrent comme une digue d'un bord à l'autre, et de nouveaux Gaulois s'avancèrent par-dessus les cadavres : ils furent criblés de traits. Les chefs donnèrent l'ordre de la retraite⁷.

Il s'en fallait de beaucoup que ce fût un désastre pour les Belges. La rencontre des bords de l'Aisne, vu leur multitude, ne pouvait passer que pour une escarmouche. Mais les Gaulois se désespéraient vite. Jusque-là rien ne leur avait réussi. Peu

1. Ici se place la description de la colline, II, 8, 3; texte sur lequel voyez Rice Holmes, p. 646.

2. II, 8, 2-3. *Pro castris* : en réalité, les légions étaient rangées moins devant le camp qu'à côté, sur la ligne qui le prolongeait à l'ouest (p. 232, n. 10); cf. Rice Holmes, p. 647 et s.

3. II, 9, 1-2; César parle seulement d'un combat de cavalerie, qui lui fut favorable : sans doute sur les bords du ruisseau.

4. II, 9, 3-4 : en aval, gués de Gernicourt et de La Pêcherie. Piette (p. 191) place cette attaque et les gués en amont du camp, à Condé et à Guignicourt.

5. Il les a fait occuper sur le Rhone, p. 199-200.

6. César (10, 1) dit *contendit*, Dion (XXXIX, 1, 4) *ἐκπύδεν*, et il ajoute que ce fût de nuit, et que César apprit le projet par des transfuges.

7. De II, 9, 3, à 10, 4; Plutarque, C., 20 (qui parle de « marais » et de « lieux profonds remplis de morts »); Appien, 1, 4; Dion, XXXIX, 2, 1.

habitué à ces grandes guerres collectives hors de leurs frontières, ils ne savaient comment nourrir leurs foules, et les vivres leur manquaient déjà. Les Éduens approchaient du Beauvaisis, et les Bellovaques ne se résignaient pas à laisser les leurs sans secours. — Le conseil des chefs fut réuni. Ils décidèrent la dislocation momentanée de l'immense armée : on devait laisser le Romain pénétrer en Belgique, puis se réunir à nouveau pour l'y attaquer. Combattant chez eux, les Gaulois auraient l'avantage de connaître le pays et de ne point manquer de vivres ¹. Et le plan était excellent s'ils persistaient dans l'accord, s'ils savaient attirer César très loin sur leurs propres terres, et s'ils revenaient tous assez vite pour le surprendre, l'affamer et l'envelopper.

IV. — SOUMISSION DE LA BELGIQUE AU SUD DES ARDENNES

Mais les Gaulois n'étaient pas encore faits aux décisions et aux mouvements rapides des généraux et des légions de Rome. Il suffit de quelques heures à César pour déjouer le plan des Belges.

Ils avaient levé leur camp à la nuit, et, suivant leur habitude, à la débandade et en menant grand bruit ². Quelques heures après, à la pointe du jour, César lançait contre eux sa cavalerie, trois légions et Labiénus. On atteignit vite les Belges en retraite ³, et on se mit à traquer l'arrière-garde. Elle fit bonne contenance : mais toute cette armée n'était déjà plus qu'une foule aveugle. Et jusqu'au coucher du soleil, dit César, les Romains purent égorger sans péril dans cette multi-

1. II, 10, 4-5; Dion, XXXIX, 2, 1.

2. II, 11, 1 : la dislocation eut lieu dès ce moment, et chaque contingent gagna son pays par une route différente. Ce qui semble bien indiquer que nous sommes à un carrefour. Bellovaques et Suessions prenant dans la direction de Sorbocna, Nerviens et autres par la route de Laon (cf. p. 251, n. 5).

3. Sans doute seulement Suessions et Bellovaques (n. 2).

tude »¹. — Ce jour-là, comme le jour des Tigurins², le service du légionnaire fut une besogne d'abattoir.

Vingt-quatre heures après, César se présentait devant la place forte des Suessions, *Noviodunum* (le mont de Pommiers près de Soissons?)³ : en une seule étape de trente milles, quarante-cinq kilomètres, il avait transporté son armée de Berry-au-Bac à Soissons⁴. Les fugitifs n'étaient pas encore arrivés : si bien que le proconsul, dans la rapidité de sa marche, les avait devancés, et que les fuyards couraient derrière lui⁵.

1. *Vostri interfecerunt quantum fuit diel spatium*; II, 11. Il est possible que cette opération, confiée aux légats Q. Pedius, L. Aurunculeus Cota et Labienus, se fit sur la route de Beauvais, et pour la débayer. — Dion, XXXIX, 2, 2, donne trois détails différents : ce fut César qui dirigea l'affaire, il attendit son infanterie pour l'engager à fond, et elle fut suivie d'une capitulation. Tous ces détails peuvent résulter d'une lecture rapide de César. — Pécis, p. 185, a bien marqué le caractère de ces opérations de César : « C'est par les véritables maximes de soutenir une guerre défensive, en la tournant le plus qu'on peut en offensive, que César est venu à bout d'arrêter ce torrent. » — *Tresors de monnaies se rapportant peut-être à cette suite*, près de Guignecourt et de Vic-Blanchet, n° 6 et 8.

2. Cf. p. 248.

3. *Noviodunum*, étant la principale place de refuge des Suessions (cf. II, 12, 4; 13, 1), dont être cherché au centre du pays, par suite non loin de Soissons; la rapidité de la marche de César ne peut s'expliquer que s'il a suivi un chemin facile et découvert, et ce ne peut être que la route de l'Aisne; le fait que César est arrivé à *Noviodunum* sans rencontrer les fugitifs (ib., II, 5), montre que plusieurs routes y conduisaient. Tout cela me fait incliner à accepter l'opinion de Pommiers (fontilles de Vauville; cf. I, II, p. 219, n. 3), qui du reste est des derniers temps de l'indépendance, et qui se trouve au croisement de l'Aisne et de la grande voie antique qui coupe du nord au sud le pays des Suessions. De même, Vauville, *Congrès arch. de France*, LIV^e s., 1887, p. 183 et suiv.; Rice Holmes, p. 474. — Soissons, accepté si souvent (Sanson, 1536; von Guérard, 2^e ed., p. 72; de Grattier, *Essai*, etc., 1861, p. 19, dans le *Bull. de la Soc. des Antiquaires de Picardie*, VII; Napoléon III, p. 118), est impossible : c'est une ville de fondation romaine. — Le mont de Noyant au sud de Soissons (Lebeuf, *Diss. sur l'état des anciens habitants du Suessionais*, 1745, p. 18, et *Mercur de France*, avril 1736, p. 657) ne me paraît pas offrir un site d'*oppidum* gaulois. — Autres hypothèses : Noyon (ancienne oppidum), Marlianus, de Vignere, p. 70; Le Long, *Hist. eccl. du diocèse de Laon*, 1781, p. 109; Souvion-de-Vincux (Wauters, *Bull. de l'Ac. de Belg.*, L, III^e s., 1, 1881, p. 561-5), le mont de Noyon près de Chevremont (Peigne-Delacourt, *Recherches sur la position*, etc., 1862, extrait des *Mém. de la Soc. des Ant. de Pic.*, XIV, 1856; le même, *Supplément aux Recherches*, etc., 1859, p. 2 et suiv., dans les *Mém. de la Soc. des Ant. de Picardie*, II^e s., VII; XVII; le même, *Compte arch. de Noyon*, [I], 1856-60, p. 103; contra, de Grattier, *Essai*, p. 19, etc.).

4. César, II, 12, 1 : *Magno itinere confecto*; postérieurement paraît déterminer toute la phrase. Cf. là-dessus, en divers sens, outre les éditeurs de César : Bécu, *Com. arch. de Noyon*, [I], 1856-60, p. 117 et suiv.; Rice Holmes, p. 652-4; etc.

5. II, 12, 1-4. Pour que César ne les ait pas rencontrés, il faut que le combat de

Les Suessions, chef en tête, se montrèrent durant la nuit et purent entrer dans leur ville. César ne les en empêcha pas, assuré d'ailleurs qu'il les prendrait au piège ¹. Il tenait prêts ses mantelets, les matériaux d'une terrasse d'approche, ses tours d'attaque ². Le matin même, l'ouvrage du siège commença : les tours se dressèrent et la terrasse s'éleva peu à peu ³.

Les événements de ces trois jours avaient troublé l'esprit des Gaulois. Un ennemi qui vous poursuit et qui arrive avant vous, d'énormes et mystérieuses machines qui bloquent le matin une ville où l'on est entré dans la nuit, le double prodige de cette marche rapide et de cette construction colossale terrifia les Suessions. Ils se rendirent. A la prière des Rèmes qui l'accompagnaient, César se contenta d'otages et des armes ⁴.

En droite ligne, la route de l'Aisne le mena chez les Bellovaques (par Compiègne?) ⁵. Diviciac l'avait rejoint ⁶. On était à cinq milles de leur place forte, *Bratuspantium* (près de Beauvais?) ⁷; lorsqu'arrivèrent les anciens de la nation, portant les

la veille (p. 257, n. 1) les ait rejetés, soit (ce que je préfère) sur la route des hauteurs (chemin des Dames), soit sur la rive gauche de l'Aisne. Il n'en demeure pas moins étonnant que César soit arrivé avant eux (cf., contra, à Viesia, p. 305). — On a supposé, pour remédier à la difficulté, que les Suessions et tous leurs confédérés s'étaient repliés par la voie de Land (p. 251, n. 1) sur La Fère, et que la dislocation s'y était opérée (Gireuly, *Carte*, p. 34). Mais 1° ils n'auraient pas eu le temps d'arriver quelques heures après César; 2° le départ des Suessions donna à commencé après la bataille de l'Aisne (II, 11, 1; p. 256, n. 2); 3° le texte de César (12, 1 et 3, *ex fuga*) montre bien que Romains et fugitifs marchent presque ensemble.

1. II, 12, 4; 13, 1.

2. II, 12, 3. Il semble qu'il ait songé à l'assaut, mais qu'il recula devant la hauteur du mur et la largeur du fossé (12, 2; t. II, p. 219, n. 3); comme il ne parle pas (pas davantage 12, 5) d'obstacles naturels, il a donc voulu attaquer l'*oppidum* par la croupe ou le large col qui le continue au nord, et qui est en effet de plain-pied avec lui. C'est sur cette croupe qu'il dut *munire castra* (12, 3); Vauvillé (*Congrès*, p. 184-5) place le camp et la terrasse plus au nord-ouest.

3. 1, 12, 5 : il s'agit d'une terrasse bâtie uniquement pour combler le fossé (*aggeris jacto*), cf. n. 2.

4. II, 12, 5; 13, 1. Comme otages, les *primi capitati* et les deux fils du roi Galba. Il y eut, de la part des Suessions, un acte formel de *deditio* (13, 1).

5. , 13, 1.

6. II, 14, 1. A Compiègne? Les Eduens avaient été renvoyés chez eux, peut-être pour ne pas les obliger à combattre les Bellovaques, leurs clients.

7. II, 13, 2. *Bratuspantium*, étant le refuge principal des Bellovaques (II, 13, 2, *ex quoque omnia*), me paraît devoir être cherché au centre de leur territoire, sur

paroles habituelles de la soumission ¹. César leur fit attendre sa réponse jusqu'aux portes de la ville. A la prière de Diviciac, il leur accorda les mêmes conditions qu'aux hommes du Soissonnais ².

Au nord des Bellovaques, le proconsul trouva les Ambiens, sur les deux rives de la Somme. Ils se rendirent dès son approche ³.

Jusque-là, César avait parcouru sans danger les plus belles terres de la Belgique. De Reims à Soissons, de Soissons à Beauvais, de Beauvais à Amiens, c'étaient, par ces mois ensoleillés où les légionnaires montèrent vers le nord, de merveilleux pays qu'ils traversaient, avec les claires rivières qui marquaient leur chemin, les champs de blé mûrissant qui s'élevaient sur les

leur voie maîtresse, qui était le Thérain, pas très loin de Beauvais, qui l'a remplacé à l'époque romaine. — Je n'hésiterais pas à accepter le mont César, auquel on a pensé si souvent dans ces temps-ci, excellente position d'*oppidum* gaulois, plus facile encore qu'Alesia, défendu par sa hauteur solitaire et couvert par ses tourbières, et on il est certain qu'il y eut une ville dans les derniers temps de la liberté, si le texte de César (13, 3) ne me semblait indiquer un *oppidum* facile à attaquer, dont les Romains ont pu s'approcher sans peine et de très près, plantant leur camp presque aux portes. — Breteuil ou Vendeuil, auxquels on pense souvent (depuis le xvi^e siècle: Bonamy, *Mém. ... de l'Ac. des Ins.*, XXVIII, 1761, p. 423 et suiv.; d'Allouville, p. 145 et suiv.; Graves, *Notice arch. sur le dép. de l'Oise*, 2^e ed., Beauvais, 1850, p. 85 et suiv.; Devic, *Bratuspantium*, dans *L'Investigateur*, 1843, III, II^e s., V^e a., p. 81 et suiv., cf. ses *Études*, Arras, 1863; Napoléon III, p. 120; *Dict. arch.*, I, p. 193; Bue Holmes, p. 398; etc.), me paraissent trop près de la frontière (cf. César, II, 15, 2). Il est vrai qu'il y avait là en ce temps un habitat gaulois considérable. — On a aussi proposé: Gratelpause dans Ferrières près de Montdidier (de Vigenère, p. 663; Maillet, *Com. arch. de Noyon*, I, 1850-60, p. 197 et suiv.; de Beauville, *Hist. ... de Montdidier*, I, 1875, p. 24 et suiv.; Peigne-Dezacourt, *Supplément*, 1859, p. 7 et suiv., etc.; Caudel, *C. v. et Mém. du Comité arch. de Senlis*, II^e s., IV, 1878, p. 26; etc.); Montdidier (après bien d'autres, von Güler, 2^e ed., p. 73); Clermont; Beaumont (cf. de Vigenère, p. 663); Grandvillers; Gratelpause près d'Amiens; même le Brabant (au Moyen Âge, Maillet, *Acta sanctorum*, V, p. 306; etc. — Beauvais (Sanson, § 47; de Valois, *Ant. G.*, p. 113; Barraud, *Bull. mon.*, II, XI, 1845, p. 31 et suiv.; de Gratier, *Essai*, etc., 1861, dans le *Bull. de la Soc. des Ant. de Picardie*, VII; etc.) est impossible, comme Soissons pour *Noviodunum* (p. 257, n. 3). — Je propose donc, sous toutes réserves, quelque croupe dans les environs immédiats de Beauvais.

1. II, 13, 2. Il les rencontra à 5 milles de la ville (au passage du Thérain ?).

2. II, de 13, 3, à 15, 2 : il y eut 600 otages (15, 1) et acte formel de *deditio* (13, 2). Cette incroyable docilité des Bellovaques, si nombreux et si fiers, et si tenaces plus tard (p. 347 et suiv.), s'explique : 1^o par quelque négociation entre eux et Diviciac; 2^o par la fuite des principaux chefs en Bretagne (14, 3 et 4). La reddition a dû être précédée de quelque révolution qui rendit le pouvoir au sénat.

3. II, 15, 2 (sans doute par la route de Beauvais à Amiens) : là encore, il y eut *deditio*. Il dut y avoir, en même temps, soumission des Caletes et des Vellocasses.

plateaux, les bois qui rafraîchissaient les sentiers et coupaient la monotonie des longues routes. Ils n'avaient combattu que juste assez pour s'apercevoir de leur tâche de conquérants. Cette Belgique des bords de l'Oise était aussi radieuse et aussi accueillante que la Celtique du Beaujolais et de la Bourgogne.

Mais au nord d'Amiens, le pays et les hommes changeaient de caractère. Les forêts interminables commençaient, pleines de déserts, de marécages et de bêtes fauves; elles abritaient des tribus à demi sauvages, en partie d'origine germanique, surpassant les autres Belges en bravoure et en rudesse. Elles étaient même plus redoutables que les hommes d'Arioviste : car, vivant d'une vie sédentaire, attachées à leur sol, familières de leurs bois et de leurs marais, elles sauraient les défendre avec l'apreté du maître qui garde son bien et la ruse du paysan qui connaît les mille recoins de son pays¹. — D'autre part, César ne voulut pas laisser cette contrée des Ardennes dans l'ignorance de ses légions : la route de Sambre-et-Meuse, qui la traversait, était la voie maîtresse de toute la Gaule du Nord, et les nations qui y commandaient pouvaient à leur gré ouvrir ou fermer la Gaule aux invasions germaniques. D'Amiens, le proconsul se dirigea (par Bapaume?) vers la ligne de la Sambre². Aux bords de l'Escaut, à Cambrai, il se trouvait chez les Nerviens³.

V. — BATAILLE DE LA SAMBRE

Les Nerviens avaient décidé à la résistance les trois peuplades voisines, les gens du Vermandois, les Atrébatés de l'Artois, les Aduatiques de la Meuse⁴. Ces derniers n'étaient pas encore prêts⁵;

1. Cf. César, II, 15-17. Cf. V, II, p. 4667.

2. Cf. II, 16, 1. Nous le faisons donc arriver vers Baviat et sur la rive gauche de la Sambre, ce qui nous paraît la route naturelle. Sur ceux qui le font arriver sur la rive droite, Bucherius, Pierart, Kistner, etc., p. 261, n. 2.

3. La frontière des Nerviens devait passer entre Bapaume et Cambrai.

4. II, 16, 2-4.

5. II, 16, 4.

mais les autres attendaient César sur la Sambre¹, près de Maubeuge, à l'endroit où la route de Gaule quitte le plateau pour descendre dans la rivière (à Hautmont²). Leur armée se composait d'au moins 80 000 hommes, dont les trois quarts, et les meilleurs, appartenaient aux Nerviens. C'était un homme de cette nation, Boduognat, qui commandait en chef³.

César marchait à la bataille dans la calme confiance en son bonheur. Il avait déjà, sur les bords de l'Aisne, deux fois ren-

1. *Sabls*, II, 16, 1 et 2.

2. Le champ de bataille doit être cherché : 1° sur la rive gauche de la Sambre (II, 16, 1 et 2; 18, 1); 2° sur la route directe de la Sambre à Amiens (II, 15, 2-3; 16, 1); 3° à un passage nécessaire de la rivière, puisque les Belges y attendent César (16, 2); 4° sans doute à un endroit d'où partait une route vers le pays trevère (24, 4 et 5). Tout cela, évidemment, conduit aux environs de Maubeuge, où la Sambre est coupée par la vieille route romaine de Boulogne et Bava à Reims et sans doute Treves, et qui ont toujours été le lieu stratégique de cette région; 5° enfin, les détails topographiques, la Sambre profonde de trois pieds (18, 3), une colline à pente régulière présentant l'esplanade d'un grand camp sur la rive gauche (18, 1), et, de l'autre côté, à 200 pas (?) de distance, une colline à pente semblable, bousée dans le haut (18, 2), en amont, la rivière s'élargissant et présentant des bords escarpés sur la rive gauche (27, 3; voir, p. 263, n. 8). Tout paraît indiquer le terrain entre Neuf-Mesnil et Hautmont. — Cet endroit, soupçonné de bonne heure (sans doute avant Bucherius, *Belgium Romanum*, 1655, p. 611, qui intervertit les positions des deux armées), a été souvent reconnu depuis (Dinaux, *Arch. hist. et litt. du Nord*, III^e s., III, 1852, p. 176 et s.; etc., Lefebvre, même recueil, V, 1853, p. 327 et suiv.; Pierart, *Excursions arch. et hist. à Maubeuge*, 2^e ed., 1862, p. 221 et suiv.). Tous trois intervertissent les positions et acceptent avec réclamation des positions (voir Carlier, 1^{re} ed., p. 80 et suiv.; Napoléon III, p. 122 et suiv.; Creuly et Bertrand, *Rev. arch.*, 1861, II, p. 453 et suiv.; Long, IV, p. 3 et suiv.; Bize Holmes, p. 634 et suiv.; K. Lang, *Die Schlacht an der Sambre, Festschrift des Gr. Gymnasiums de Karlsruhe*, 1902, p. 46 et s.; etc.). — En amont, Pont-sur-Sambre, Berliandont (Kochly et Rustow, p. 129), vers Landreux (de Long, *Hist. de Laval*, p. 12); Catillon de Cayrol, *Diss. sur l'emplacement du champ de bat. des Nervii*, Amiens, 1832; Caudek, p. 28). — En aval, sur la même rive gauche de la Sambre : vers La Bousnière près Thum (Béart, p. 38 et suiv.; van der Elst, *De l'ant. et Rapports de la Soc. phil. et arch. de Charleroi*, I, 1863, p. 110-127, etc.); à Presles (des Roches, *Hist. des Pays-Bas*, p. 270 et suiv., avec une note du marquis du Chasteler; Dewez, *Ann. Mém. de l'Ac. de Bruxelles*, II, 1822, p. 238 et suiv.). — Sur la rive droite en aval (tout a fait impossible) : à Presles (Kaisin, depuis 1872 et en dernier lieu *Dic. et Rapports de la Soc. de Charleroi*, XXVI, 1892-3, avec une très riche bibliographie; Gantier, *La Campagne*, p. 107 et suiv.); près Hantes-Wihéries (Gaucher, *Ann. de l'Ac. d'Arch. de Liège*, III^e s., VIII, 1882, p. 422 et suiv.); etc. — Sur l'Escaut (César aurait écrit *Sabim* pour *Scaldem*) : entre Bouchain et Valenciennes (Achaivre et Lemaire, ed. de César, I, 1819, p. 98-9); à Bonnavy (Le Glay, *Mém. de la Soc. d'Emul. de Cambrai*, 1828-9, p. en 1831, p. 81 et suiv.; etc.). — Et on a même vu dans *Sabls* la Selle (de Marnette, *Congrès de l'Angliem*, 1899, p. 219 et suiv.). — Rien à prendre chez Desmasure, *César à Valenciennes*, Valenciennes, 1864.

3. II, 23, 4; Plut., *C.*, 30; Appien, *Celt.*, I, 4.

contré et deux fois battu les Nerviens et leurs alliés, réunis à beaucoup d'autres ¹. La nouvelle campagne paraissait jeu d'enfant, telle que les précédentes.

Aussi, le proconsul semble s'être départi de sa prudence ordinaire. Dans le pays de Bavai, où il passa la nuit ², il apprit que le campement ennemi se trouvait à dix milles de là, sur la rive ultérieure de la Sambre ³. Il aurait dû, ou s'avancer en ordre de combat, ou demeurer à Bavai, s'y fortifier et attendre : d'autant plus que, le long du chemin, de nombreux obstacles surgissaient, de ces haies artificielles, faites de ronces et d'arbustes, que l'ennemi avait multipliées sur la route, au ras du sol, à peine visibles, et qui entravaient la marche à chaque instant ⁴. Mais César, pressé d'en finir, expédia ses éclaireurs et des centurions pour établir un nouveau camp face à celui de l'adversaire, sur la rive citérieure de la Sambre : de là, comme à Berry-au-Bac, il maîtriserait le passage ⁵. Puis, il continua avec ses troupes, les laissant échelonnées en longue file, les bagages intercalés entre les légions ⁶, tout comme s'il se promenait en pays ami. Ce n'est qu'aux abords de la rivière qu'il se décida à faire prendre les devants à ses six meilleures légions ⁷. Et encore, au lieu de les tenir rassemblées afin de les préparer au combat, il les dis-

1. Cf. p. 255-257.

2. A dix milles du campement ennemi (II, 16, 1), ce qui nous mène vers Bavai (en admettant, ce que je crois, que César ait passé par là au lieu d'aller directement, à travers bois, du Quesnoy à la Sambre). Le camp a pu être installé soit à Bavai, soit, plutôt, sur le mamelon qui le sépare de la gare. César a fait, de la frontière nervienne à Bavai, une marche de 3 jours (II, 16, 1), 20 kilomètres par jour.

3. II, 16, 1 et suiv.

4. Comme César en parle à propos de sa marche entre Bavai (?) et la Sambre (II, 17, 4-5), il semble que ces obstacles aient été multiples surtout sur ce chemin par les Nerviens, et sans doute pour protéger le si bon lieu central de Bavai. César suivait en ce moment la lisière ou la queue nord de la célèbre forêt de Mormal, et l'on se représente aisément ces haies venant couper sa route.

5. II, 17, 1. Ce devait être, comme à Berry-au-Bac (p. 232-3), moins un camp de nuit qu'un camp de combat (cf. p. 179, n. 6). Cet emplacement de camp, d'ailleurs, sur une colline à forte pente, dominant le pays et surtout le fond de la vallée (cf. 24, 2), face à une rivière, à portée de bois, était bien choisi.

6. II, 17, 2. Remarquez que César ne paraît pas dissimuler sa faute.

7. II, 19, 2 et 3. Les VII^e, VIII^e, IX^e, X^e, XI^e et XII^e, qui prirent part au combat (II, 23).

persa pour les mettre à la construction du camp (sur la colline en face d'Hautmont) ¹. — L'ennemi, sur l'autre rive de la Sambre, voyait et suivait tous les mouvements de César ².

Pour la première fois, il rencontra chez un peuple barbare un adversaire digne de lui. Les Nerviens avaient établi leur camp sur les hauteurs, couvertes de bois, qui dominent la Sambre (derrière Hautmont) ³; il n'y avait là ni femmes ni vieillards ni enfants, aucun de ces embarras que traînaient après elles les armées gauloises. On les avait expédiés au loin, dans un lieu de refuge défendu par les marécages ⁴. Il ne restait que les soldats, tous décidés à mourir. Leur campement et leur nombre étaient dissimulés par la forêt broussailleuse où ils se tenaient, à l'abri des surprises ⁵. Des transfuges venus de l'armée de César les tenaient au courant de ses manœuvres ⁶, et celui-ci ignora tout de leurs dispositions ⁷.

Le préconsul crut les siens suffisamment protégés par la rivière, qui était large, profonde de trois pieds et encaissée par endroits ⁸. Ses cavaliers et ses hommes de trait, qui firent une première reconnaissance sur l'autre rive, rapportèrent qu'on avait chassé sans peine quelques cavaliers gaulois, et qu'ils étaient disparus dans les bois ⁹. Les six légions d'avant-garde

1. II, 19, 5. — Les imprudences de César ont été bien notées par Pécis, p. 217 et s., et, avec exagération, par Davon, p. 31-42.

2. II, 19, 6; cf. 18, 2.

3. II, 19, 5 et 6; 18, 2-3. Il y a en réalité deux collines, celle d'Hautmont, aujourd'hui dénudée, et qu'on a supposée alors boisée (défrichée par l'abbaye d'Hautmont?), et celle qui porte les bois dits du Quesnoy. Au surplus, César reconnaît que le bas de cette colline était *apertus* (la grande place d'Hautmont?). Le gros du campement, chariots par exemple, devait se trouver sur le sommet (peut-être des lors découvert) qu'occupe le moulin (cf. p. 263, n. 8, p. 207, n. 7).

4. II, 19, 5 (*paludes*); Plut., 20 (τοῖς περὶ τὴν εἰς τὸν ποταμὸν ὄρεϊ). A Thuin? à Mons (Napoléon III, p. 122)?

5. II, 18, 2-3; 19, 5 et 6.

6. II, 17, 2.

7. Cela résulte de l'ensemble du récit.

8. 18, 3; 27, 5 : *latissimum* ne peut avoir qu'un sens relatif; *altissimas ripas*, les pentes entre le bois d'Hautmont (rive gauche) et la boucle de Bousstères.

9. II, 19, 4 et 5. La reconnaissance a dû se faire dans le creux d'Hautmont, *secundum flumen*, II, 18, 3.

continuèrent la besogne du camp ¹; la tête du convoi des bagages se montra sur le plateau ²; les hommes commencèrent l'installation ³.

Il y avait toujours, à ces moments d'arrivée, un peu de désordre. Personne, d'ailleurs, ne pensait au combat ⁴. — C'était l'heure que l'ennemi, habilement renseigné, guettait depuis longtemps. En un clin d'œil, des milliers d'hommes sortent des bois, bousculent cavaliers, archers et frondeurs, dévalent vers le fleuve, le traversent, escaladent l'autre rive, et touchent aux légions. Sur deux milles de front, les Barbares se sont rués à l'assaut des Romains, dispersés sur le plateau et à moitié désarmés ⁵.

Jamais encore César, son bonheur et sa gloire, n'avaient couru un tel danger. Ce fut pour lui l'humiliation de la surprise : il ne put donner les ordres les plus utiles, et les légats des légions, chacun de son côté, durent prendre les mesures nécessaires ⁶. Il ne réussit même pas à combiner les mouvements et à rétablir les rangs : c'était une bataille aveugle, où le soldat prit la place que le hasard lui imposa, où des légionnaires combattirent sous des enseignes qui n'étaient point les leurs, où des subalternes s'improvisèrent chefs responsables ⁷; et ce désordre d'une armée romaine, habituée aux belles ordonnances de combat, fut une nouvelle honte pour César. Enfin, la disposition générale des légions acheva de montrer les imprudences du proconsul : au centre, devant le camp, la VIII^e et la XI^e s'opposaient aux gens du Vermandois ⁸, ce qui faisait une force

1. II, 19, 3.

2. II, 19, 6. Au carrefour de L'Agache.

3. II, 19, 6 et 8.

4. Cf. II, 20 et 22.

5. II, 19, 6-8. Dion, XXXIX, 3, 1. Appien, 1, 4; Plut., 20. De la halte des Gratières à Boussières.

6. II, 20, 3-4. Remarquez cet éloge des légats.

7. II, 21, 5-6; 22, 1.

8. II, 23, 3; ce sont les deux légions *a fronte* (23, 4). Elles sont au centre de la colline, face au pont actuel d'Hautmont.

trop grande pour un si petit adversaire; à gauche, contre les Atrébates, qui étaient également peu de chose, la IX^e et la X^e, les deux meilleures troupes de César, et Labiénus, son meilleur officier ¹; à droite, enfin, en face des 60 000 hommes des Nerviens ², il n'y avait que deux légions, dont une seule de vétérans, la VII^e et la XII^e ³. Et par une dernière malchance, César se trouva d'abord du côté de la X^e, qui n'avait pas besoin de lui, et qu'il passa quelque temps à haranguer ⁴ : car les généraux romains, même les plus indépendants d'allure, ne pouvaient se défaire des habitudes d'un long passé. — Les conséquences de toutes ces erreurs se firent bientôt sentir ⁵.

Au centre, les Viromandues furent repoussés, et rejetés dans la rivière ⁶. — A gauche, Labiénus, la X^e et la IX^e firent, sans grand effort, de belles prouesses. Une salve de javelots, ordonnée au bon moment, jeta le trouble parmi les assaillants; une charge à l'épée les culbuta dans la Sambre ⁷. Emportés par leur élan, les Romains gravirent la pente opposée, et, après un nouveau combat, s'aventurèrent dans le camp gaulois, vide de soldats ⁸. — Mais ces pointes hardies vers la rivière et la forêt firent perdre de vue aux vainqueurs leur propre camp et le gros des ennemis.

1. II, 1; cf. 26, 4. Elles sont sur la partie nord-est de la colline, face à la halte.
2. Cf. II, 28, 2.

3. II, 26, 1-23, 1. Sur la partie sud-ouest de la colline, du côté des bois dits d'Hautmont et du Meunil, dont il n'est pas question dans César : il est possible qu'ils n'aient pas existé, mais bien plus vraisemblable que oui, et qu'ils aient précisément dissimulé la grande attaque des Nerviens, et peut-être est-ce une allusion à cela que 22, 1 : *Nervius densissimis ... interjectis prospectus impediretur* [ce que l'on peut fort bien constater encore du haut du plateau du camp], Ebertz (*Neue Jahrbücher*, LXXXV, 1862, p. 22 et suiv.) a tort de supprimer ce passage; cf. Rice Holmes, p. 660.

4. II, 21, 1-4; 23, 1.

5. Après avoir harangué la X^e, il se dirigea vers les autres, pour faire de même, II, 21, 4; l'approche de l'ennemi coupe court à ses discours, 23, 1.

6. II, 23, 3 : bataille dans le bourg d'Hautmont, des deux côtés du pont actuel.

7. II, 23, 1.

8. II, 23, 2; 26, 4 : combats du côté de la halte; montée sur la colline d'Hautmont (vers le cimetière? *in locum inquam progressi*); enfin, capture du campement ennemi, vers le moulin (p. 267, n. 7).

Les Nerviens montaient contre la droite romaine pendant que César pérorait encore à l'aile gauche. Ils arrivèrent avec toutes leurs forces, en masses serrées, en rangs profonds, sous les ordres du chef suprême, Boduognat¹. Comme ils étaient fort nombreux, ils se divisèrent. — Une partie des hommes assaillit les deux légions, les enveloppa presque en entier². Ce fut une mêlée sauvage. La VII^e résista assez bien; mais la XII^e, composée de jeunes soldats, ne sut pas manœuvrer, perdit presque tous ses centurions, même son primipile et une enseigne; et la fuite des Romains commença³. — L'autre troupe des Nerviens continuait vers le camp, demeuré à peu près sans défense et d'ailleurs inachevé⁴. En un instant, l'ennemi put entrer dans l'enceinte et s'y répandre sans obstacle. Et alors, valets d'armée, cavaliers gaulois, Numides, frondeurs des Baléares, la foule égoïste et lâche des subalternes et des auxiliaires, saisie d'une terreur panique, s'enfuit dans tous les sens⁵. — Encore quelques minutes, et c'était le désastre, le pillage du camp, le massacre de deux légions⁶. Et déjà les Trévires, reniant en toute hâte l'allié qu'ils s'étaient donné, quittaient au galop le champ de bataille pour annoncer à leur peuple la ruine de César⁷.

Celui-ci accourait à ce moment, ayant terminé ses haran-

1. II, 23, 4. Comme César dira plus loin qu'ils ont franchi la rivière là où elle est très large et où les rives sont très escarpées (27, 5), il semble bien qu'ils aient fait le détour de Boussières (p. 263, n. 3), dissimulés peut-être par le bois d'Hautmont (p. 265, n. 3).

2. II, 23, 4; 26, 4; 25, 1 : elle les enveloppa *aperta latere* (sur leur droite, cf. p. 216, n. 2), peut-être en les tournant par le bois du Mesnil (p. 265, n. 3).

3. II, 23, 1; 26, 1; Plut., 20; Appien, 1, 4. Les deux légions étaient séparées, la XII^e peut-être du côté de la rivière, partant plus menacée (II, 23, 1), la VII^e peut-être en arrière, du côté du bois du Mesnil (II, 26, 1). Je doute qu'elles s'alignassent à la suite, face à la rivière (on parlerait, 1^{re} éd., pl. 7; Napoléon III, pl. 101).

4. II, 23, 4. Ils ont dû faire le tour par leur gauche, continuant l'enveloppement des légions (n. 2), et se heurtant, vers le carrefour de L'Agache, au convoi des bagages qui arrivait (n. 5). Je place le camp romain des deux côtés du chemin qui va de ce carrefour au pont.

5. II, 24 : ajoutez la fuite des gens qui arrivaient en ce moment avec les bagages, 24, 3 (cf. n. 4).

6. *Rem esse in angusto neque ullam esse subsidium*, 25, 1; οὐδὲν ἔχοντος παρασφύτου, Plut., C., 20.

7. 24, 4-5. Par la route de Givet, Bastogne, Echternach?

gues¹. Il prit en toute hâte le commandement de la XII^e, espacé les rangs², s'élança, le bouclier à la main, sur le front de bataille, interpella les hommes, cria, s'agita, combattit lui-même, et, remise en état de courage et de confiance, la légion put retarder la poussée des ennemis³. Puis, il fit rapprocher la VII^e, elle aussi en mauvaise posture, et les deux troupes réunies rétablirent le combat⁴. — Mais la situation demeurait critique. S'il ne survenait pas quelque secours, l'arrivée de César n'aurait fait que retarder la catastrophe et l'aggraver encore⁵.

Les renforts accoururent enfin. Les deux légions d'arrière-garde débouchaient au pas de course sur le champ de bataille⁶. Et Labiénus, ayant vu du haut de la colline opposée la prise du camp romain, lança la X^e au secours de César⁷.

La mêlée se continua, avec un effroyable acharnement des deux côtés. Les fuyards de l'armée romaine, honteux de leur peur, voulurent y prendre part, même les valets sans armes⁸. Aucun des Nerviens ne bronchait : quand leurs premiers rangs furent tombés, les seconds rangs montèrent sur les cadavres et se présentèrent au combat; quand il eut péri un trop grand nombre, les survivants durent gravir les monceaux de corps, et

1. II, 21, 4; 23, 1.

2. Il ordonna de *lazare manipulos*, c'est-à-dire de desserrer les files, d'espacer les rangs, de manière à élargir le champ de bataille, donner du jeu aux armes et multiplier le contact avec l'ennemi (23, 2; cf. 23, 1).

3. 23, 2 et 3; Plut., C., 20.

4. 23, 1. La manœuvre (*paulatim sese legiones conjungerent*, etc.) a consisté à écarter l'ennemi glisse entre les deux légions, à les réunir, à remplacer les deux carrés séparés et compacts (23, 1) par un front de bataille continu et dégagé, se présentant sur le plateau, soit en demi-cercle, soit en angle (voyez, avec des variantes, von Götter, 1^{re} éd., p. 77, Napoléon III, p. 129).

5. Appien, *Celt.*, 1, 4, dit qu'il fut cerne.

6. II, 26, 3 : *In summo colle* : par la montée de L'Agache.

7. II, 26, 4; Plut., C., 20; Appien, 1, 4; cf. Dion (p. 268, n. 3). Labiénus ne vit ou ne soupçonna le danger de son camp que lorsque, le campement gaulois capturé (p. 265, n. 8), il put regarder *ex loco superiore* : cela n'est possible (avec une bonne vue et par un temps clair), que du haut de la colline d'Hautmont, là où sont le moulin et le fort.

8. II, 26, 5; 27, 1-2.

renvoyèrent d'en haut les javelots qu'on lançait contre eux. Les morts s'accumulaient devant les légionnaires, et ceux-ci trouvaient toujours des vivants à combattre ¹. Et César, émerveillé à la fin de tant de bravoure, ne put s'empêcher d'admirer ces Barbares ².

Ce ne fut qu'après l'égorgement de tous les Gaulois que la bataille nervienne prit fin. Des 60 000 hommes, 500 seulement, dit-on, gagnèrent le refuge où les attendaient les non-combattants ³. L'énormité du massacre, la destruction de la jeunesse entière des Nerviens, consolèrent César de ses fautes et les cachèrent à ses soldats.

VI. — CONQUÊTE DES ARDENNES; LA FORTERESSE DES ADUATIQUES

Il ne restait plus, du nom des Nerviens, que la multitude des femmes, des enfants et des vieillards, cachés dans les marécages du Hainaut. A la nouvelle du désastre, ils envoyèrent dire au proconsul qu'ils se rendaient à discrétion ⁴.

César déclara plus tard qu'à l'endroit d'une telle infortune, la miséricorde fut un devoir, et qu'il pardonna pour ne point paraître impitoyable ⁵. En réalité, il était inutile et dangereux de supprimer la nation des Nerviens : la place qu'elle occupait en Gaule, cette route de Sambre-et-Meuse par où des Germains

1. II, 27, 3-4.

2. *Tanta virtutis*, II, 27, 5 et 3; cf. 28, 3; Plut., *C.*, 20.

3. II, 28, 1-2; Plut., *C.*, 20. Ce massacre s'expliquera plus facilement si l'on ajoute aux détails fournis par César celui qu'on trouve chez Dion (XXXIX, 3) : il enveloppa les Barbares en train de piller et les massacra. Le reste du récit de Dion paraît une déformation des *Commentaires* : « Les Nerviens, incapables de combattre [comme cavaliers, cf. II, 17, 4], s'éloignèrent de César sur plaine [cf. *in aperto loco*, 18, 3], mais se transportèrent dans les montagnes les plus boisées, et, après s'être élançés en désespérés [corrompu, cf. Boissevain, p. 468-9], furent chassés et mis en pièces du côté où était César (affaire de la X^e), mais l'emportèrent sur la majeure partie de l'armée et prirent d'emblée le camp. Mais alors César, qui poursuivait les fuyards [erreur pour Labiénus], revint et les enveloppa », etc. — Orose remplace les Nerviens par tous les Belges (VI, 7, 10).

4. II, 28; Dion, XXXIX, 3, 2; cf. p. 263, n. 4.

5. II, 28, 3.

se présentaient sans cesse, ne pouvait être livrée à leurs convoitises; l'intérêt de Rome exigeait qu'on y maintint des défenseurs, comme on avait fait dans le pays des Helvètes. Et ces Nerviens étaient une race de splendides combattants à ne point perdre. On leur laissa donc leurs terres, leurs places fortes et leur nom national, et, comme tout ce qui en restait n'était plus qu'une multitude sans armes, César fit dire aux peuples voisins qu'il la prenait sous sa protection, et qu'ils eussent à la respecter¹.

Continuant alors sa marche vers le Rhin, il atteignit le pays des Aduatiques, qui tenaient le confluent de la Sambre et de la Meuse².

Leur contingent était en route lorsqu'ils apprirent la défaite de leurs alliés³. Trop peu nombreux pour lutter en rase campagne, trop braves pour se soumettre, ces fils des Teutons⁴ essayèrent un genre de résistance que César n'avait pas encore rencontré. Leurs guerriers et leur population presque entière se

1. II, 28, 3.

2. *Adani* et, plus rarement *Atatiaci*, *Aduatani*, *Atuatia*, suivant les mss. et les passages. — On peut douter que leur principal *oppidum* fût Namur (p. 270, n. 2); on ne peut douter que la peuplade ne fût installée entre les Eburons, qui sont à Tongres (p. 376, n. 6) et qui sont dits leurs voisins (V, 27, 2, 38, 1), et les Nerviens, également leurs voisins (cf. V, 38, 2; II, 16, 1, 29, 1). Ces trois peuples se suivent sur une même route, celle de Sambre-et-Meuse; et, comme les Nerviens correspondent au Hamant, les Eburons de Tongres à la Hesbaye, les *Condrusi*, alliés des Eburons (II, 4, 10), au Condroz, derrière Huy, sur la rive droite de la Meuse (cf. I, II, p. 465, n. 1), il ne reste guère pour les Aduatiques que les environs de Namur (*pagus Loumensis*, Marlagne et pays de Loume, entre Sambre et Meuse, cf. I, II, p. 472, n. 2; *pagus Darnacensis* ou de Darnau au nord de la Meuse, de Marchienne à Namur; cf. Piot, *Les Pays*, p. 173 et suiv.). — Voyez, avec des conclusions légèrement différentes, Piot, *Les Eburons et les Aduatiques*, dans le *Messageur des sciences hist.*, de Gand, 1874, p. 131 et suiv. — La théorie de de Vlammeck (*Les Aduatiques*, etc., dans le *Messageur des sc. hist.*, de Gand, 1882; le même, *id.*, 1884 et 1887; etc.), que les Aduatiques étaient entre Meuse et Rhin, a été acceptée par Langnon, *Atlas*, 1^{re} fasc., p. 4 et pl. I. *Contra*, Rice Holmes, p. 349 et suiv. — C'est une question embarrassante que celle du rapport entre le nom des *Aduatuci* et celui d'*Aduatuca* le *castellum* des Eburons (p. 376, n. 6). Peut-être y a-t-il là une simple coïncidence, ce que je préfère (cf. p. 70, n. 2 et 3). Peut-être les Aduatiques se sont-ils établis à Tongres au début, en ont pris le nom, et en ont-ils été chassés (*exagitati*, II, 29, 5).

3. César, II, 29, 1; Dion, XXXIX, 4, 1.

4. Cf. p. 70 et 133; Appien, erroné comme toujours, donne cette origine aux Nerviens (*Cell.*, I, 4).

rassemblèrent dans leur plus solide place forte, et s'y disposèrent pour un long siège¹.

C'était, je crois, le rocher de la citadelle de Namur², au con-

1. II, 29, 1-4; Dion, XXXIX, 1, 1.

2. Il me semble difficile d'hésiter entre deux localités autres que la citadelle de Namur (montagne de Champeau) et le mont Falhize sur la Meuse, l'une à Huy de l'autre côté du fleuve. Mais ni l'une ni l'autre ne sont entièrement satisfaisantes. Si j'ai accepté Namur, après de longues hésitations que la vue du terrain a en grande partie dissipées, c'est pour les motifs suivants : 1° je trouve bien à Falhize le col de 200 pieds dont parle César (p. 271, n. 3), mais il ne présente pas une inclinaison ou une dépression assez sensible pour justifier ce qu'il en dit, ainsi que la construction d'un agger (p. 272, n. 1); 2° à Falhize, les redoutes d'investissement (p. 271, n. 6) n'auraient pas été assez rapprochées de l'agger pour permettre aux légionnaires d'arriver aussitôt contre les assiégés faisant leur sortie (p. 272, n. 4); 3° l'emplacement du mont Falhize est merveilleux pour un oppidum, mais il n'a livré, que je sache, aucune antiquité, au contraire de Namur et de sa citadelle (Borquet, *Promenades*, I, p. 351 et suiv.; *Dict. arch. de la Gaule*, p. 14; *C. I. L.*, XIII, 3020-5; *Le Musée Belge*, 1901, p. 319); 4° le mont Falhize, qui dépend de la commune de Huy, a dû appartenir, comme cette dernière ville, au *Condras*, *Condras*; la rive de la Meuse sur laquelle il se trouve, confine à la Hesbaye, territoire des Eburons. — Les objections à faire à la citadelle de Namur (déjà bien vues par de Marne, *Histoire du comté de Namur*, 1734, p. 11 et suiv., et par Peris, p. 272 et suiv.) sont : 1° son peu d'étendue, 12 hectares, insuffisante pour loger 60 000 hommes (C., II, 33, 7); mais qui nous dit (réponse de Borquet, *Proem*, I, p. 29) qu'ils ne se sont pas entassés, et en partie sur les flancs de la montagne (cf. VII, 36, 2; 69, 5)? 2° le silence de César sur la Sambre et la Meuse — mais il y a tant de choses dont il ne parle pas (p. ex., la Marne près de Paris, p. 462, le lac de Sartheves à Gergovie, p. 468, n. 7, la Brenne à Alesia, p. 548-9), et du reste cette objection vaut contre Falhize. — On a songé à Namur dès le xiv^e siècle au moins : Sanson, § 2; Borquet, *Promenades dans Namur* (lire des *Ann. de la Soc. arch.*, Namur, I, 1851-9, p. 19 et suiv., très utile); Cantier, p. 163 et suiv.; etc. — Falhize a été signalé en 1838 par von Güler (l'^{re} éd., p. 83), accepté par Bertrand et Creuly (*Rev. arch.*, 1861, II, p. 161; *Carte*, p. 8 et suiv.); Borquet (*Bull. de l'Institut arch. liégeois*, V, 1862, p. 167 et suiv.); Roulez (*Bull. de l'Ac. roy. de Belgique*, XXXI^e a., II^e s., XIII, 1862, p. 384), Heller (*Philologus*, XXVI, 1867, p. 606), Piot (*Messager*, 1874, p. 156), von Veith (*Monatsschrift de Pick*, VI, 1880, p. 231 et suiv.), van Kampen (pl. 4), Hock (*Études sur quelques campagnes de Jules César dans la Gaule-Belgique*, Namur, 1897, p. 7 et suiv.). — Les autres hypothèses paraissent négligeables : Tongres (de Marne, p. 17; etc.); Montaigny sur le Demer (Roulez et Bœri), p. 19; Fallais sur la Méhaigne (d'Anville, p. 31 [peut-être erreur pour Falhize]; Napoléon I^{er}, p. 41-2); Sautour près de Philippeville (ap. Napoléon III, p. 112); Beaumont près de Moulouge (ap. Bertrand, *Rev. arch.*, I, c., p. 470); Hastodon près de Namur (Dewez, *Nouv. Mém.*, p. 251; Arnould et de Radigueux, *Congrès internat. d'Anthropologie*, VI^e s., Bruxelles, 1872, p. en 1873, p. 41 et suiv.; les mêmes, *Ann. de la Soc. arch. de Namur*, XII, 1872-3, p. 229 et suiv.); près de Souwe (van der Elst, dans *Nederlandsch Tijdschrift*, Bruxelles, II, II, 1884, p. 216-227), les *Kersselergeren* près de Louvain (Wauters, *Bull. de l'Ac. roy. de Belgique*, L^e a., III^e s., I, 1881, p. 343 et suiv.); le plateau d'Embourg près de Liège (von Cohaussen, *Jahrbücher* de Bonn, XLIII, 1867, p. 7 et s.); le plateau de Ferschweiler près d'Eschweiler (Boue, *Das Plateau*, etc., Trèves, 1876; cf. *Jahrbücher* de Bonn, LVIII, p. 181 et suiv.); etc. — L'ancienne opinion était Bois-le-Duc (Marlianus; de Vigenere,

fluent de la Sambre et de la Meuse. Il surgit, comme un promontoire sauvage, à cent mètres¹ au-dessus des deux rivières, dominant leurs bas-fonds de ses pointes aiguës, de ses escarpements sinistres, de ses flancs à pic. C'est, presque partout, un bloc inabordable², sauf sur l'isthme de deux cents pieds qui réunit la montagne au plateau voisin³; et en face de ce seuil, les Barbares avaient construit un double mur d'une grande hauteur⁴. Ils pensaient, du haut de ces roches et derrière ces murailles, n'avoir plus rien à craindre d'un ennemi⁵.

Mais dès qu'il s'agissait d'attaquer une place forte, les Romains sortaient d'embarras, et ils n'avaient plus qu'à appliquer les règles classiques des poliorcètes. — On procéda d'abord à l'investissement de la place, en dressant autour de la montagne une ligne continue de levées et de redoutes⁶. Puis, quans les

p. 661; etc.), et on a même pensé, au xvi^e siècle, à Rocroi, Douai et Anvers. — Il n'y a pas non plus à disputer l'opinion qui confond cet *oppidum* avec l'*Aduatua* des Eburons (p. 376, n. 6; Wauters, *Bull. de l'Ac. ... de Belg.*, XXXI, II, XIII, 1862, p. 400; von Cohausen, *Jahrbücher de Bonn*, XLIII, 1867, p. 7 et suiv.); il suffit de lire César pour constater que les deux localités sont toutes différentes.

1. Les rivières coulent à 82 mètres, le point culminant de la citadelle est à 195.

2. César, II, 29, 2 et 3 : (*oppidum egregie natura munitionum... Quod cum ex omnibus in circuitu partibus (dans le sens de ceteris) altissimas rupes aspectusque haberet.*

3. II, 29, 4 : *Una ex parte lentior occulis aditus in latitudinem* (mss. β , alt. a', non amplius ducentorum pedum relinquatur. — C'est la langue de terre qui porte l'hôtel de la Citadelle et la route qui le longe. Elle a, semble-t-il, un peu plus de 200 pieds de large : mais il faut tenir compte des travaux de siège, de défense et de construction qui ont bouleversé cette croupe, l'espace de terre le plus remué peut-être de toute la Belgique. — Cette langue de terre descend par une rampe prononcée vers le plateau qui porte la citadelle (l'hôtel) est à 214 m., la citadelle à 195; cela explique le *lentior aditus* de César et la construction d'un *agger* (II, 30, 2), destinée à annuler ou combler cette pente (p. 272, n. 1). — Les travaux en cours (mai 1904) vont achever, sur ce point, le bouleversement des lieux. Aussi est-il bon de consulter les anciennes cartes, en particulier l'admirable plan donné par Vischer, *Plan de la ville et du château de Namur*, où les travaux du siège de 1695 (et aussi de celui de 1692) ne sont pas inutiles pour comprendre ceux de César.

4. C., II, 29, 3; cf. t. II, p. 219, n. 6. — Sans doute sur le terre-plein entre la promenade, l'hôtel et la citadelle.

5. C., II, 30, 3-4; cf. Dion, XXXIV, 4, 2.

6. II, 31, 2 : *Vallo pedum VII* [ce chiffre n'existe, en première leçon, que dans les mss. β] *in circuitu quindecim millium crebrisque castris circummuniti*. Il ne s'agit (même avec la leçon des mss. β) que de 1500) pieds, 3 kilomètres. Le chiffre me paraît désigner, non pas la longueur du *vallum*, mais du *circuitus* de contrevallation, *vallum* et *castris* compris. Des *castra* ont pu être disposés sur les rivières, pour en interdire l'accès aux assiégés (cf. p. 199-200, 470, 561), le *vallum* a dû

assiégés se trouvèrent enfermés dans leurs murailles et sur leur rocher, on les y menaça : César installa ses hommes sur le seuil d'accès, bâtit une terrasse en avant des murs, et fit approcher une tour d'attaque¹. A ce spectacle inattendu, les Aduatiques se déclarèrent combattus par des dieux, et se rendirent².

Mais ils ne respectèrent pas la foi jurée. Fils de vagabonds, traités longtemps en intrus par leurs voisins, ils avaient des habitudes de ruse ou de trahison qui répugnaient d'ordinaire aux Gaulois. Pendant la nuit, ils sortirent en masse de la ville et assaillirent les Romains³.

César se tenait sur ses gardes. Il eut raison d'eux en leur tuant quatre mille hommes⁴. Et le lendemain, il entra dans la ville en forçant les portes⁵. Comme on ne lui résista pas, il fut dispensé d'égorger, et il se contenta de faire vendre à l'encan, au bénéfice du trésor public, tous les êtres vivants qu'on lui amena. Il y en eut 53000⁶. Mais beaucoup d'Aduatiques

couper la presqu'île et suivre les hauteurs qui entourent la citadelle entre la Sambre et la Meuse, et il y a eu aussi des redoutes et des tours sur ces collines (II, 33, 3-4). Le camp de César et la principale et plus proche redoute (*proximus castris*, 33, 3) devaient être sur le plateau derrière l'hôtel (note 244, le mont de l'Ermitage de Saint-Georges) et sur le plateau derrière le ravin de la Follette (note 194, la montagne du fortin du Diable). — Je réclus pas du reste l'hypothèse d'un *collum* continu, suivant les berges des rivières (cf. p. 199, n. 3).

1. II, 30, 3; 31, 1. *L'agger*, ou la chaussée destinée à porter les engins d'attaque, a dû être construit sur la rampe (p. 271, n. 3), entre le plateau derrière l'hôtel (p. 271, n. 6) et la citadelle.

2. I, 31-32; Dion, XXXIX, 4, 3 : les armes furent jetées dans le fossé, et il y en eut tellement que le monceau en arriva presque jusqu'au sommet de la muraille. Je doute qu'il y ait eu un fossé continu autour de la citadelle de Namur : il ne peut s'agir que d'un fossé coupant le seuil d'accès (p. 271, n. 1 et 4). A moins que César n'ait entendu par *fossus* le grand ravin de la Follette, qui borde à l'ouest la citadelle.

3. I, 33, 2; Dion, XXXIX, 4, 4. Ils avaient fabriqué des bouchers d'écorces ou de peaux recouverts de peaux (34, 2).

4. I, 33, 3-4. Le combat eut lieu *caput loco* pour les assaillants dominés qu'ils étaient par le noir du camp (*castra*) : les redoutes les plus proches des Romains (p. 271, n. 6) et les tours de l'*agger* (*turrebus*) : il doit donc se placer dans les creux ou se trouvent aujourd'hui les promenades, à l'ouest et au nord de l'hôtel, sur les premières pentes du ravin de la Follette, et c'est par là *minime arduus accessus* qu'ils sont venus assaillir l'*agger* (*munitiones*), qui dominait le seuil de l'hôtel.

5. Ce qui prouve que l'*agger* était arrivé de plain-pied avec la porte.

6. II, 33, 6-7 (la précision de ce chiffre, emprunté aux registres de vente, est un argument en faveur de l'authenticité des nombres donnés par César; cf. p. 151, note; Dion, XXXIX, 4, 4).

réussirent à échapper; et, malgré César, ce nom, deux fois odieux aux Romains, ne disparut pas encore de la Gaule¹.

VII. — EXPÉDITION DE CRASSUS EN ARMORIQUE

Les légions n'avançaient plus que lentement, depuis qu'elles avaient quitté les belles terres de la Somme. Il leur avait fallu plusieurs semaines² pour conquérir un tronçon de route, de Bavai à Namur, et cela, au prix de pénibles combats et sur deux peuples seulement. On arrivait à l'automne³. Le général ne se risqua pas plus loin dans les forêts du Nord, et il songea à ses quartiers d'hiver.

Mais il avait tué tant d'hommes, pris tant de villes et ramassé tant d'esclaves, que toutes les peuplades des Ardennes et du Rhin tremblèrent, et que, sans coup férir, il fut facile de leur en imposer. Un accord fut conclu avec les chefs des Éburons⁴, qui occupaient, après Namur, les deux rives de la Meuse. Il vint même aux Romains quelques députés d'au delà du Rhin, offrant des otages et la soumission⁵. César pouvait dire, sans trop se vanter, qu'il avait étendu son empire jusqu'au grand fleuve, et qu'il dépendait de lui de le franchir en maître⁶.

1. V, 38, 1, 39, 3, et p. 384.

2. Simple hypothèse, il n'y a aucune donnée chronologique chez César.

3. Dion, XXXIX, 3.

4. César rendit la liberté aux Éburons et en particulier à Ambiorix, qui payaient tribut et fournissaient des otages aux Aduatiques (V, 27, 2 et 7). Il semble bien que César eût des lors un résident accrédité auprès d'Ambiorix (V, 27, 1 et 7), et je crois que, jusqu'en 54, ce dernier ne cessera d'aider César dans les expéditions qu'il fit de ce côté, ce qui explique la sécurité des Romains à cette dernière date (p. 372-3, 377).

5. Je crois, avec bien d'autres, que les Éburons formaient deux tribus (cf. *laudem parv.* VI, 31, 5) : l'une, entre la Meuse et le Rhin (V, 24, 4 — VI, 35, 6), sans doute le futur pays de Liège, peut-être avec les pays de Juliers et de Maestricht; l'autre, autour de Tongres, (*Adumaci* cf. p. 376, n. 6; VI, 32, 4), le futur pays de la Hesbaye; cf. Piot, *Popi*, p. 107 et suiv. La première partie était, je crois, le royaume de Catuvolc, la seconde, d'Ambiorix. — Pour la bibliographie, cf. p. 376, n. 6, p. 369, n. 2.

6. II, 35, 1, des Ubens sans doute, peut être aussi des Usipètes et des Tenceteres (cf. p. 324).

7. Cf. III, 7, 1 (*expulsi Germanis*).

En même temps que le Rhin, c'était l'Océan qu'il fixait cette année comme terme de ses victoires et des conquêtes de Rome. Pendant le dernier siège, il avait envoyé une de ses bonnes légions, la VII^e, et l'un de ses officiers, Publius Crassus le jeune, dans la direction de l'Armorique¹. Ce fils du triumvir fut un des mieux doués des lieutenants de César. Il avait déjà montré du coup d'œil dans le combat, de l'esprit d'initiative et d'à propos², et il sembla désigné pour les entreprises où il fallait de l'audace et de la décision, les pointes aventureuses en pays ennemi³.

Ce que César lui donnait à réduire, c'était la Gaule entre la Seine et la Loire, la Normandie, l'Armorique, le Maine et l'Anjou, nations riches et puissantes sur terre ou sur mer, habituées à l'isolement et à l'indépendance, peu mêlées à la vie et aux compromis du reste de la Celtique⁴. Et il fallait que le jeune Crassus eût un tempérament de conquérant, pour partir avec une seule légion vers ces terres inconnues qui finissaient par se perdre dans l'Océan, les plus éloignées de Rome qu'aurait foulées en Occident un soldat de César.

Crassus fut aussi heureux que son chef. De Namur à Angers⁵, il fit 125 lieues sans rencontrer de résistance. La rapidité des marches romaines, le bruit des succès de César, cette crise de peur et de lâcheté qui pesait en ce temps-là sur la Gaule, décidèrent les Armoricains à se soumettre⁶. Partout, d'humbles ambassades se présentèrent devant le jeune officier. Il en vint des petites nations normandes, du pays de Séez et du Coten-

1. III, 7, 2.

2. Pour tout ce qui suit, *César*, II, 34 (très bref), et un mot chez Plutarque, 20, et chez Dion, XXXIX, 5 (qui semble dire que César soumit d'autres peuples par lui-même). — Je crois bien que la VII^e a campé à Angers ou tout près d'Angers (de même, Renzi, *Le Camp de César dans le pays des Andes, Saint-Germain, 1907*, extrait de *L'Investigateur* d'oct. 1896).

3. P. 230.

4. P. 303 et suiv.

5. T. II, p. 486-492, t. III, p. 134.

6. Cf. III, 7, 2.

7. *Ἀναγν.*, Plutarque, *César*, 20.

tin¹; il en vint des Aulerques, dont la VII^e légion dut traverser les terres; il en vint enfin des quatre grandes peuplades de la Bretagne, Redons de Rennes, Coriosolites du golfe de Saint-Brienc, Vénètes du Morbihan, Osismiens de la fin des terres²; et ces peuples, qu'avaient jadis visités les Grecs de Pythéas, qui avaient vu des hommes du Midi débarquer au couchant sur leurs rivages, leur apportant des paroles de paix et des désirs d'échanges³, voyaient maintenant arriver du levant des hommes semblables, mais d'un autre nom, qui entraient de force sur leurs terres et qui leur imposaient l'obéissance. L'histoire entière du monde d'autrefois, Grèce et Rome, se retrouve dans ce contraste.

Tous ces peuples livrèrent des otages. Crassus fut si sûr de sa conquête, qu'il leur envoya, presque sans soldats, quelques-uns de ses officiers pour procéder à des réquisitions de vivres; des préfets et des tribuns circulèrent dans le pays du Morbihan et sur les côtes de la Manche, parlant et agissant en maîtres⁴. Après tout, du moment que les Vénètes, les suzerains de l'Armorique⁵, avaient cédé devant les légionnaires, cela signifiait qu'elle abandonnait à César l'Océan du Nord, rivages et mers. Ce que le proconsul n'avait encore dit de personne en Gaule, pas même des Belges, il le prononça au sujet des nations armoricaines : elles furent réduites en la puissance du peuple romain⁶.

VIII. — L'ANNEXION APPARENTE DE TOUTE LA GAULE

La conquête de l'Armorique levait tous les doutes : la Gaule devenait une province romaine, jusqu'au Rhin et jusqu'à l'Océan. Car, pour pénétrer en Armorique et pour y loger des soldats, le

1. *Caeltos... Eboricos* (mes. *Sesuvios*), II, 33; cf. t. II, p. 489.

2. II, 34.

3. T. I, p. 418-9.

4. II, 34; III, 7, 3-4; 8, 2 et 3.

5. T. II, p. 491-2.

6. *Omnes eam civitates in deditonem [vac. ditionem] potestatemque populi Romani esse reductas*; II, 34.

moindre prétexte fit défaut au proconsul. Au printemps, il avait marché au-devant des Belges afin de se prémunir contre leurs attaques; à l'automne, il attaqua les peuples de la mer, qui n'avaient nul souci de lui. En deux ans, il avait combattu tour à tour pour garantir sa province, pour protéger ses alliés, pour contenir ses adversaires et pour soumettre les indifférents.

Tout paraissait bien fini maintenant. Il touchait au Rhin et à l'Océan, limites du nom gaulois. Les marques de la conquête s'étalaient librement sur les terres qui portaient ce nom. Après la campagne, les légions restèrent en Gaule pour y prendre leurs quartiers d'hiver : la VII^e en Anjou, deux sur la Loire, d'Orléans à Tours, la XII^e dans le Valais, les autres en Belgique¹. L'hiver précédent, elles avaient campé ensemble, non loin de la frontière romaine, comme si elles allaient la repasser; cette année, elles sont distribuées par toute la contrée, telles que des garnisons qui s'installent. Les préfets et les tribuns préposés aux vivres opèrent sur tout le territoire². Des convois de butin et d'esclaves s'acheminent vers l'Italie³; les marchands arrivent en foule, malgré les ennuis des Alpes, et César songe déjà à ouvrir de nouvelles routes⁴. Dans le cours de la dernière guerre, les formules consacrées de l'obéissance ont été prononcées par les peuples du Nord. Même en droit, il n'y avait plus une différence sensible entre la condition des Belges ou des Armoricaains et celle des provinciaux soumis à l'Empire romain⁵.

1. II, 15, 3; III, 1, 1; 7, 2. Dans II, 37, 1, *perque castris* — et *castris* qui, cf. VII, 31, 3 *propinqua* les lieux étant obliq. à *l'armée* général se rapporte, non pas aux Turons, etc., qui précèdent, mais aux cite. de Belgique, Suessones, Ambiens, Bellovaques, Atrebares. *Contra*, von Gortz, 2^e ed., p. 163, Naubon III, p. 171, et bien d'autres.

2. III, 7, 3-4.

3. Cf. Plin., *C.*, 21; César, II, 31, 6-7.

4. III, 1, 2.

5. P. 269, 258-9 et 275.

6. Cf. *De jur. civ.*, 13, 33 : *inter eos* (les Belges), *imperio populi Romani parere assuefecit*.

Au sud de l'Aisne ou de la Loire, Rèmes et Celtes demeurent des nations libres, alliées du peuple romain, et qui continuent à se grouper à leur guise. L'année qui finit a vu grandir, à côté de l'hégémonie éduenne, l'influence du peuple des Rèmes. César l'avait laissé libre et lui témoignait sa bienveillance : aussitôt, ceux des Celtes qui avaient jadis soutenu les Séquanes et combattu Bibracte, Carnutes et autres, offrirent leur amitié à la nouvelle puissance qui s'élevait dans le Nord, et les Rèmes les acceptèrent comme clients ou vassaux¹. Les Éduens auraient pu concevoir quelque jalousie contre ce nouvel empire : mais César, très désireux de ménager ses alliés de la première heure, déclara ou laissa déclarer par quelque assemblée gauloise², que les Rèmes seraient seulement le deuxième peuple en dignité, et que les Éduens demeuraient, et de beaucoup, les premiers et les « princes » de toute la Gaule³. Une hiérarchie des nations s'établissait sous le contrôle du proconsul, hiérarchie où les premières étaient ses amies les plus utiles.

L'habileté de César consista précisément à faire que ces deux Empires, éduen et rème, fussent enveloppés de toutes parts, au nord comme au sud, par des terres de vaincus, Helvètes, Belges et Armoricaïns. Il venait de répéter la manœuvre des Romains en Grèce, lorsqu'ils avaient laissé l'autonomie aux Hellènes, mais en les bloquant par les provinces de Macédoine et d'Asie. La liberté gauloise n'existait plus qu'à l'état d'enclave.

Nulle part d'ailleurs, ni sur la Sambre ni sur l'Océan, César ne prononça encore le mot de province⁴. Il s'arrangea de

1. VI, 12, 7 et 8; cf. VI, 4, 5; *ibid.* p. 244-5.

2. Peut-être à l'automne de 57.

3. *En tom statu res erat, ut longe principes haberentur. Edoi, secundum locum dignitatis Remi obtinerent*, VI, 12, 9; cf. p. 244.

4. On a prétendu (Ferrero, p. 50) que la Gaule fut proclamée province à la fin de 57. Aucun texte ne le dit, et il suffit de lire le *De provinciis consularibus* de Cicéron, prononcé au milieu de 56, pour s'assurer que le sort des nouvelles conquêtes n'est pas encore réglé : *Nationes nondum legibus, nondum jure certo, nondum*

façon à ce que le sénat de Rome n'intervint pas pour régler la condition de la nouvelle conquête. Des otages, des auxiliaires, les vivres et le logement des troupes, voilà, semble-t-il, les seules obligations qu'il imposa aux vaincus¹. Le proconsul fit durer l'équivoque. Il y gagnait deux choses : d'habituer les Gaulois à obéir sans blesser leur amour-propre, et d'obliger le sénat à lui laisser le pouvoir et l'armée.

A Rome, on fut moins discret qu'au quartier général, et, du reste, César voulait qu'on y parlât le plus possible de lui et de ses victoires. L'année précédente, l'affaire des Helvètes et celle d'Ariviste n'avaient amené qu'un sentiment d'inquiétude². Il s'était encore accentué, je crois, au début des nouvelles campagnes, lorsqu'on avait vu le proconsul reprendre sa marche vers le nord, et attaquer de nouveaux ennemis sans guerre déclarée. Il fut même question au sénat d'envoyer des commissaires pour faire une enquête sur la situation des Gaules³. Mais les nouvelles des victoires arrivèrent : les résultats étaient superbes : cent mille morts, cinquante mille esclaves, les fils des Teutons anéantis⁴. Si Pompée, lors de la défaite de Mithridate, s'était approché de la mer Caspienne, les légions de César touchaient au grand fleuve du Rhin et aux mystères de l'Océan du Nord. C'était Cicéron, l'adversaire de César et l'ami de Pompée, qui maintenant rapprochait ces deux noms⁵. Le vainqueur des Gaules devenait enfin un héros consacré par

satis firma pax devinctæ (8, 19), *affecta* (12, 29) : cf. 14, 34 et 35. Voyez aussi César, VII, 77, 15 et 16. César avait deux motifs pour ne pas proclamer l'état de province : se faire proroger le proconsulat, ne pas provoquer les indigènes. Du reste, la date de la déclaration est donnée par les Anciens : cf. p. 370.

1. Cf. p. 243-4, 326, 288. Il semblerait qu'il y eut aussi des tributs pour certaines peuplades (cf. VII, 76, 1, à moins que *immanis* ne signifie la suppression du tribut payé, non à Rome, mais à une autre cité).

2. P. 229 et 245-6.

3. Suétone, C., 24, 3 : *Legatos ad explorandum statum Galliarum*. Il n'est pas impossible du reste que le fait se passe en 56. Cf. Dion, XXXIX, 25, 2.

4. Cf. Plut., C., 21 ; Dion, XXXIX, 5, 1 ; *præda certa*, Cicéron, *De provinciis consularibus*, 11, 28.

5. Cic., *De prov. cons.*, 11, 27 ; 12, 31.

les dieux¹. Tous les scrupules tombèrent; il ne fut plus question d'enquête, et chacun ne songea qu'à prendre sa part du butin. Le sénat, qui avait voté jadis douze jours d'actions de grâces en l'honneur de Pompée, en décréta quinze en l'honneur de César². Et, durant deux semaines, le peuple de Rome remercia les dieux de lui avoir donné la Gaule (automne 57).

1. Cïc., *De provinciis consularibus*, 11, 27 et 28; de 12, 31, à 16, 34; le même, *Pro Balbo*, 27, 61.

2. César, II, 35, 4; Plut., *C.*, 21; Dion, XXXIX, 5, 1; Cïc., *Pro Balbo*, 27, 61; *De prov. cons.*, 10, 25; 11, 26.

CHAPITRE IX

CAMPAGNES PRÈS DES FRONTIÈRES

I. Erreurs et rêves de César. — II. L'affaire du Valais. — III. Soulèvements partiels en Gaule. — IV. Préparatifs de César; l'armée divisée en cinq corps. — V. Campagne navale contre les Venètes. — VI. Campagne de Sabinus en Normandie. — VII. Conquête de l'Aquitaine par le jeune Crassus. — VIII. César en Flandre. — IX. Premier essai d'organisation de la Gaule.

I. — ERREURS ET RÊVES DE CÉSAR

La première dupe de ces mensonges fut César lui-même. Il répéta à tous qu'il avait conquis la Gaule, et il le crut tout le premier.

Il le crut, parce que toute sa vie, en face de ses amis et de ses ennemis, il jugea sur l'apparence. Obsédé par sa folie de gloire, ne sortant de ses rêves prodigieux que pour consacrer sa maîtrise sur les champs de bataille, concentrant ses pensées et ses actes autour de ses seules espérances, ce splendide égoïsme lui laissa ignorer le véritable état de la Gaule, et il l'estima esclave aux premières paroles de soumission qu'il entendit d'elle¹. — Au surplus, il avait besoin de se tromper ainsi. Il voyait s'approcher la vieillesse; son dixième lustre commençait; il lui restait bien des choses à faire, son parti à fortifier, Rome à asservir. S'il lui fallait conquérir la Gaule nation par nation, les années qui lui restaient de vie ne suffi-

1. Cf. p. 169 et suiv., p. 247.

raient pas à la moitié de ses ambitions. — Et ce qui, enfin, est son excuse, c'est que les généraux de ce temps étaient coutumiers de ces marches rapides et triomphales dans le monde, au travers de nations qui se courbaient devant eux. Marius avait parcouru, en nouveau Bacchus, tout le nord de l'Afrique, depuis l'Étique jusqu'à la Moulouya; Pompée avait eu sa promenade héroïque, depuis la Cilicie jusqu'à l'Araxe; César, à son tour, était passé à travers les Alpes, depuis Rome centre du monde jusqu'à l'Océan¹ des Morins « les derniers des homines »²; et il pensa que l'Occident ne donnerait pas plus de démentis à la gloire de son vainqueur que l'Orient à celle du grand Pompée. — Il jugea donc terminée sa tâche gauloise, et ne vit plus dans le sol conquis au delà des Alpes qu'un terrain pour préparer des conquêtes plus lointaines encore.

On le comprit à Rome, et qu'avec un tel homme les guerres naîtraient sans cesse des guerres, jusqu'au jour où, gorgées de butin et esclaves de leur chef, les légions l'imposeraient comme dictateur. Aussi, dans l'hiver qui suivit les campagnes du Nord, les amis de la liberté, Caton, Cicéron lui-même, s'inquiétèrent sérieusement sur le compte du proconsul³. Quand on lui eut accordé toutes les actions de grâces⁴, on lui fit entendre que cela signifiait la clôture des opérations militaires, le retour de l'armée, le triomphe sur le Capitole, le licenciement des légionnaires⁵. Les soldats reçurent du sénat leur solde intégrale⁶; mais cela voulait dire que les campagnes étaient finies⁷. Et le

1. Cic., *De proc. cons.*, 12, 29.

2. Cf. I, II, p. 471.

3. Cf. Suet., *C.*, 24; Cic., *Ad Quintum*, II, 11; *Ad fam.*, I, 9; *De proc. cons.*, 10, 23.

4. P. 272.

5. D'après le texte de Dion (p. 282, n. 1), et d'après l'ensemble du *De proc. cons.*, on n'est plus question de guerres à entreprendre.

6. Cic., *De proc. cons.*, 11, 28; *Pro Balbo*, 27, 61; *Ad fam.*, I, 7, 10; Dion, XXXIX, 23, 1. S'agit-il de toutes les légions, ou seulement de celles qu'il avait levées, à ses risques et périls, en 58 et 57 (p. 202 et 248)? S'agit-il d'une solde régulière, venant s'ajouter à celle que César avait dû payer à l'aide du butin? Je crois volontiers qu'il s'agit d'une mesure destinée à donner une solde double, y compris celle constituée *præda parva*; cf. Willems, II, p. 418 et 407.

7. Cf. *De proc. cons.*, 11, 28 : *Stipendium .. decus illud et ornamentum triumph.*

sénat décida aussi, conformément à la coutume, l'envoi en Gaule d'une commission de dix membres, chargée d'organiser le pays conquis, d'en faire une province et de lui donner sa loi¹ : on considérait donc comme terminée la mission spéciale de César. Il est vrai qu'il lui restait deux ans de pouvoir proconsulaire² ; mais L. Domitius, le beau-frère de Caton, proposait déjà de les lui enlever, et de le rendre à la vie privée (printemps de 56?)³. Il ne devait pas manquer de consulaires qui désiraient remplacer César et exploiter la Gaule à leur tour.

Le proconsul, au printemps de 56, n'osa point exécuter la menace qu'il avait lancée avant son départ pour les Alpes : revenir à la tête des légions et écraser ses ennemis⁴. Il n'était ni assez riche, ni assez célèbre, ni surtout assez aimé pour venir à bout de Crassus et de Pompée ses rivaux, et des amis de la liberté leurs communs adversaires. Son armée ne renfermait que quatre bonnes légions, elle ne le connaissait que depuis deux ans, et il était douteux que les Barbares le suivissent à la conquête de l'Italie, comme le lui avait proposé Arioviste⁵ : déjà quelques peuplades se révoltaient⁶. Il lui

1. C'est ainsi que j'interprète avec A. Peter, *Philologus*, VIII, 1843, p. 425 et suiv. ; cf. Cic., *Philippiques*, XII, 42, 28 : les *decem legati* votes pour César. Dion, XXXIX, 25, 1. — *Ἐξ ὧν δεκάτι ἀπέστειλεν οὐκ ἄν τις ἐξ ἀποστόλων μαρτυροῖται* : l'extrait Cic., *De p. c.*, II, 28 ; *Pro B.*, 27, 61 ; *Ad f.*, I, 7, 10. Dans le même sens, Mommsen, *Staatsrecht*, II, 2^e éd., p. 674. On les interprète d'ordinaire comme si l'on avait porté à dix le nombre des légats de César. cf. p. 184, n. 1, et on place le plus souvent ces decrets sur la solde et les légats après l'entrée en Gaule. (cf. Drumann, 2^e éd., III, p. 245-8).

2. Cf. p. 166.

3. Suet., *Cl.*, 24 ; cf., de même, en 54 p. 320, n. 4. Cette parole de Domitius, selon moi, n'est possible que si l'on accepte notre interprétation du *sependium* et des *decem legati*. — Il s'agit de L. Domitius Ahenobarbus, et il est possible que ses attaques contre César s'expliquent par les relations que les Domitii conservaient en Gaule (cf. p. 38, n. 4). Sur la situation de César en ce moment, Drumann, 2^e éd., III, p. 237 et s. — A défaut de rappel immédiat, il fallut, dès le milieu de 56, conformément à la *lex Sempronia* sur les provinces, choisir un successeur à César (Cic., *Pro Balbo*, 27, 64 ; *Ad f.*, I, 7, 10) ; et, comme cette loi fixait le sort des provinces un an et demi avant leur vacance, il s'ensuit bien que les pouvoirs de César expiraient en 55 ; cf. p. 166, n. 4.

4. Suetone, *C.*, 22, 2.

5. P. 234.

6. P. 288 et suiv.

fallait accroître son armée, ses ressources et sa gloire, et, pour cela, gagner du temps et ne se brouiller avec personne.

Il se rapprocha des frontières de l'Italie; et, à la fin de l'hiver, on le vit à Ravenne, où Crassus le rejoignit¹, puis à Lucques, où Pompée vint à son tour². Et il en vint bien d'autres, jusqu'à 200 sénateurs, des magistrats en nombre, dont les 120 licteurs attendaient parfois à la porte de César³. Rome entière parut lui faire la cour⁴. Le butin ramassé en Gaule était arrivé. Le proconsul prêtait ou donnait à tous; ses agents achetaient les électeurs⁵: l'or des vaincus continuait la ruine de la liberté⁶.

L'entente fut renouvelée entre les trois complices. Pompée épousa la fille de César, Julie; Crassus et lui seraient consuls en 55; Crassus recevrait la Syrie et la guerre contre les Parthes⁷; l'autorité proconsulaire de César serait prolongée d'au moins quatre ans, et suivie d'un nouveau consulat⁸. C'était, cette fois, un vrai partage de l'Empire romain, préparé entre les trois hommes et à faire ratifier par le sénat et le peuple (avril).

En ce qui concernait le proconsulat de César, on devait alléguer que la Gaule n'avait pas encore reçu sa formule et sa loi provinciale, et qu'il restait beaucoup à faire entre les Alpes et l'Océan⁹. Cela était vrai, et le proconsul avait donné des ordres, avant l'hiver, pour compléter l'œuvre de la conquête: des troupes, notamment, avaient été envoyées dans les Alpes du Valais, afin d'assurer une liaison constante et directe entre l'Italie et la Gaule du Nord¹⁰. D'autres se préparèrent à des-

1. *Cic., Ad fam.*, I, 9, 9.

2. *Cic., Ad fam.*, I, 9, 9; *Suet., C.*, 21; *Plut., C.*, 21.

3. *Cf.* n. 3.

4. *Extraneusque regis regem*, *Plut., C.*, 21.

5. *Plut., Pompée*, 31; *César*, 21. *Appien, C.*, II, 17, 61-3 (cf. Napoléon III, p. 427); *Cic., Ad fam.*, I, 9, 9.

6. *Ἀπὸ τῶν νικητικῶν χρημάτων αἰπὴν τοῖς πολέταις*, *Plut., C.*, 20.

7. *Plut., C.*, 21; etc.

8. *P.*, 329, n. 4.

9. *Cf. Cic., De prov. cons.*, 14, 34; cf. p. 318.

10. *César*, III, 1, 1-3; p. 283.

endre en Aquitaine et à opérer la jonction avec l'Espagne de l'Èbre¹. Mais César laissait cette tâche banale à ses collaborateurs.

Pour lui, il regardait déjà vers de nouveaux et plus vastes horizons. A la fin de sa campagne de Belgique, il avait reçu l'avis d'ambassades qui venaient d'outre Rhin. Il en renvoya la réception au printemps, se réservant le soin de régler alors, après la Gaule, le sort de la Germanie². Déjà, à Rome, ce mot de Germanie était prononcé, comme une nouvelle province qui pourrait échoir à César et au peuple romain³. Et ce n'est pas seulement au Rhin que pensait le proconsul. Pendant l'hiver, il trouva le temps de passer dans la Dalmatie, qui faisait partie de son gouvernement; c'était la région romaine la plus voisine de l'empire de Burbista. Il voulut se rendre compte de l'état des choses, voir de près les peuples et les pays⁴. Depuis les Alpes des Balkans jusqu'aux marécages de la mer du Nord, la pensée de César embrassait tout l'Occident barbare.

II. — L'AFFAIRE DU VALAIS

De sérieux mécomptes troublèrent son triomphe et interrompirent ses rêves. La Gaule s'agita au moment précis où il la déclarait soumise⁵.

L'affaire des Alpes se termina par un échec, qui menaça de tourner en désastre. César avait envoyé dans le Valais un de ses lieutenants, Galba, officier fort ordinaire⁶; il lui confia de la cavalerie et la XII^e légion⁷, celle que les Nerviens avaient

1. III, 11, 3; p. 303 et suiv.

2. II, 35, 1-2, p. 273.

3. Cf. Tite-Live, *Epl.*, 104 et 105; *Car.*, *Pro Balbo*, 28, 64; *In Pisonem*, 33, 81-2.

4. *In ... Illyricum properabat*, II, 35, 2; *in Illyricum profectus esset, quod nas quoque nationes adire et regiones cognoscere volebat*, III, 7, 1.

5. Cf. III, 7, 1; *Orose*, XI, 8, 6.

6. *Scribas (Sulpicius) Galba*, III, 1, 1.

7. III, 1, 1; *Orose*, XI, 8, 2.

failli massacrer¹. Tout cela eût formé une armée des plus médiocres, s'il n'y avait eu, pour soutenir le chef et les soldats, des officiers et des centurions de premier ordre².

Galba eut pour mission de soumettre les tribus du Valais et de dégager le col du Grand Saint-Bernard³. Quoique le Valais fût alors très peuplé⁴, c'était surtout sa situation qui intéressait les Romains : la route des Alpes Pennines était sur la ligne directe qui menait de Rome et de Turin, soit à Besançon, Reims et Boulogne, soit à l'Alsace, au Rhin et à la Germanie. Tandis que le Genève, le Cenis et le Petit Saint-Bernard s'ouvraient sur la Gaule et le Couchant, le Grand Saint-Bernard regardait vers le Nord : c'est par là qu'étaient jadis passés, pour combattre les Romains, les Barbares à demi germaines de la Belgique⁵. Puisque Rome voulait leur rendre la pareille, elle avait besoin de prendre et de garder ce passage. César expliqua que dans cette campagne des Alpes Pennines, il eut en vue les intérêts des marchands italiens, exploités par les tribus de la montagne⁶. Il faut le croire : car nul proconsul ne fut sans doute plus soucieux que lui de protéger les brasseurs d'affaires. Mais l'expédition du Valais était trop utile à ses projets de conquêtes germaniques, pour qu'il n'ait point aussi pensé à des marches de troupes et à des convois d'armes.

L'affaire fut assez mal conduite par Galba. Après quelques combats et quelques assauts de redoutes, les gens du Valais se soumirent⁷. Le légat crut à leur bonne foi, logea deux cohortes chez les Nantuates de Saint-Maurice⁸, et le reste de son armée à Martigny, bourg principal des Véra-

1. P. 266-7.

2. Le principule *P. Sertius* Decimus et le tribun *C. Tullienus* (Quadratus); III, 5, 2; *Strabon*, VI, 8, 5, cf. p. 178 et 185, n. 2.

3. III, 1, 2.

4. *T. II*, p. 8, n. 3, p. 161, l. 1, p. 167.

5. *T. I*, p. 315.

6. III, 1, 2.

7. III, 1, 3, 2, 3, *Colades* (proconsul), 3, 1; *Dion*, XXXIX, 3, 2.

8. III, 1, 4; sans doute à Saint-Maurice même.

gres¹ : c'est de là que part la route du col et qu'elle s'engage dans la montagne.

Mais Martigny, près du confluent de la Dranse et du Rhône, dans un bas-fond que les rochers et les cimes entourent et dominent, est une position détestable pour un camp de guerre². De plus, Galba laissa ses troupes vagabonder dans le pays, il négligea de se munir de vivres, et il traîna en longueur l'achèvement du camp et de ses défenses³.

Un jour, à l'improviste, les Véragres, unis aux Sédunes, leurs voisins du val de Sion, assaillirent le camp romain au nombre de 30 000⁴. La XII^e légion fit d'abord bonne contenance, mais elle ne tarda pas à faiblir. Les Barbares étaient déjà dans les fossés et faisaient brèche dans la muraille⁵. Comme au jour de la Sambre⁶, la malheureuse troupe touchait à l'heure du massacre⁷.

1. *Octadurus*, c'est Martigny-Bourg, que partage en deux la Dranse, Galba établit son camp sur une montg du bourg, exarquée par les indigènes, qu'il laissa dans l'autre moitié (III, 1, 3-6; Orose, VI, 8, 2). Il est probable que le camp était sur la rive gauche (Martigny-Combe), et que la passant la grande route allant d'un côté vers le lac de Genève (3, 2 et 4) et de l'autre vers le col (Martigny-Combe) est bâti sur un mamelon qui n'a paru séparer de la grande montagne par une sorte de douve, artificielle ou naturelle? — Dans le même sens (avec des variantes), outre Rice Holmes, *The Schlacht bei Martigny*, à la suite de Egl., *Kircheneschichte der Schweiz*, Zurich, 1833, p. 133 et suiv. (bien fait), Horetli et Oehsh, *Urgeschichte des Wallis*, Zurich, 1896 (Matthiägenens) — Cf., contra, Albaut, *Œuvres complètes*, II, Amsterdam, 1771, p. 101 et 105, refutée par Rothpletz, et de Sauley (*Rev. arch.*, 1861, II, p. 5 et suiv.), refutée par Rice Holmes (p. 601-602). — Je doute (et c'était déjà l'opinion des contemporains, Baulacre, *Œuvres*, I, p. 179 et suiv.), je doute fort que le camp décrit par de Fontenau soit un camp de Galba (*Hist. de l'Acad. des Ins.*, XIV, 1743, p. 98 et suiv.).

2. III, 1, 3; 2, 4; 3, 2. Il semble bien que César n'ait pas absolument ordonné ce campement dans le pays, III, 1, 3.

3. III, 2, 3; 3, 1. Dion XXXIX, 5, 3) ajoute ce détail, que des soldats avaient reçu leur congé pour aller en Italie (à moins qu'il n'ait mal compris *commissatus*, 2, 3).

4. III, 2, jusqu'à 6, 1; Orose, VI, 8, 2-4; Dion, XXXIX, 5, 4. Les indigènes occupent *omnia fere superiora mont.*, de manière à barrer les routes, *interdixit itineribus* : il faut les supposer, à gauche ou à l'ouest, sur le terrain des vignes, aux Rappes et sur le sentier à mi-côte qui s'en va au nord vers La Bâtie. Pour attaquer le camp, ils ont dû descendre (*decurrere*), par la grande route du col, le chemin des Rappes et le sentier du Plan-Cerisier. Il ne semble pas qu'ils aient attaqué par la Dranse (III, 2, 1).

5. III, 6, 2, jusqu'à 3, 1.

6. Cf. p. 256.

7. *Resque caset jam ad extremum perducta eosum*, III, 5, 1.

Le centurion primipile Baculus et le tribun Volusénus sauvèrent la situation. Ils coururent à Galba et l'obligèrent à donner l'ordre de la sortie en masse. Les indigènes, surpris de flanc et de dos, n'eurent pas le temps de se rassembler en rang de bataille; et la journée finit, pour la XII^e légion, par l'égorge-ment de quelques milliers de Gaulois¹.

Mais il ne fallait plus songer à garder le Valais et le col des Alpes Pennines. Galba quitta Martigny le lendemain, et commença sa retraite à la lueur des incendies qu'il alluma. Quelques jours après, il arrivait chez les Allobroges (à Genève?), et il s'installait pour l'hiver dans la Province même (octobre 57?)². — Quoi que César pût écrire, c'était l'abandon d'une conquête, et le recul d'une légion jusqu'en terre romaine.

III. — SOULÈVEMENTS PARTIELS EN GAULE

Après les peuples de la montagne, ce furent ceux de la mer qui se levèrent contre les hommes de César et qui se chargèrent de le tromper.

La soumission de l'Armorique par Crassus avait été un vaste trompe-l'œil : la VII^e légion n'avait fait que courir à la lisière du pays, et aucun vaisseau romain n'avait paru près des rivages³. Or, la véritable Armorique était sur la mer, que sillonnaient les énormes bâtiments de la nation vénète⁴.

La parole par laquelle cette puissante nation s'était rendue à Crassus, lui avait été sans doute arrachée par surprise et comme à son insu. À peine l'eut-elle donnée, qu'elle en vit les conséquences et la regretta : elle allait perdre sa suprématie chez les Armoricains, les marchands italiens arriveraient, son monopole

1. III, 5, 2, jusqu'à 6. 3. Orisc. VI, 8, 3; Dion. LXXIX, 5, 4. La principale sortie et la poursuite eurent lieu du côté des hauteurs (6, 2) à l'aller (pp. 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

2. III, 6, 4-5; c'est Dion qui fournit la date, 6, 22 épaix (LXXIX, 5, 2).

3. P. 274 et suiv.

4. T. II, p. 211-212, 491-492.

sur la Manche serait compromis¹. Et en quelques heures, dans un de ces revirements subits qu'on reprochait si souvent aux Gaulois, ils se décidèrent à provoquer Rome et se lancèrent dans l'irréparable.

Crassus hivernait dans l'Anjou avec la VII^e légion, aussi confiant que son proconsul. Les otages qu'il tenait en sa garde lui garantissaient l'obéissance de la contrée. Ses officiers circulaient sans inquiétude chez les peuples voisins, rassemblant les vivres destinés au camp : deux d'entre eux se trouvaient en Morbihan chez les Vénètes, d'autres au nord de l'Armorique ou sur les terres normandes².

Les chefs des Vénètes donnèrent le signal : ils firent saisir et enchaîner les officiers romains installés chez eux³, et leur exemple fut suivi par les Coriosolites de Corseul et les Ésuviens du pays de Séez⁴. Crassus réclama la liberté de ses hommes : ses envoyés furent à leur tour mis aux fers⁵. Quatre chevaliers et d'autres citoyens de Rome servaient maintenant d'otages aux Gaulois, et répondaient de la vie de leurs parents, laissés aux mains de Crassus.

Les peuples complices se hâtèrent de conclure une alliance fraternelle, jurant de s'aider jusqu'à la mort. Puis, leurs messages gagnèrent rapidement à la cause de la liberté tous les peuples de la mer, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'aux bords de la Seine; dans l'intérieur des terres, les Aulerques de Jublains adhèrent à la ligue; au delà même des limites habituelles de l'Armorique, elle rallia les Belges de l'Océan,

1. Strabon rattache directement la révolte des Vénètes à leur crainte de voir César passer en Bretagne (IV, 1, 1); cf. César, III, 8, 1, et IV, 20, 4.

2. César, III, 7, 2-4, 8, 2 et 3.

3. III, 8, 2.

4. III, 8, 3, cf. 7, 4; les mss. a ont *Koubour*, les mss. p semblent hésiter entre *Enphur* et *Enelur* (Napoleon III, p. 137, accepte *Enelur*; contra, Heller, *Philologus*, XXVI, 1907, p. 667-8. Brix Holmes, n. 663, qui font remarquer avec raison la ressemblance du pays de Séez avec *Enelur*, cf. t. II, p. 4-6).

5. Ce mot est seulement chez Dion, XXIX, 49, 4.

ces Morins et ces Ménapes¹ qui, l'année précédente, s'étaient groupés autour des Suessions, et que César n'avait pu pourchasser dans leurs marécages².

Ce qui se dressait contre Rome, c'étaient donc la Gaule de l'Océan et la Gaule du Nord, toute cette vaste région dont Crassus et César avaient proclamé la conquête³. Trois foyers de guerre se développaient rapidement : l'un chez les Vénètes, autour du Morbihan⁴; l'autre en Normandie, autour du Cotentin ; le troisième dans la vallée de l'Escaut⁵. Ce qui était plus grave, c'est que les confédérés se tenaient par la mer, dont ils étaient maîtres : ils avaient des amis en Angleterre, les Belges de la grande île ne demandaient pas mieux que de se battre, et des guerriers passèrent le détroit pour secourir leurs frères⁶. A l'est, un mouvement se dessinait chez les Trévires, dont César ne savait plus, depuis la bataille de la Sambre, s'ils étaient amis ou ennemis, et l'on disait même qu'ils cherchaient des auxiliaires en Germanie⁷. Enfin, au sud, les Aquitains de la Gascogne s'agitaient à leur tour, et, quoiqu'ils fussent étrangers au nom gaulois, on parlait de secours qu'ils enverraient aux Armoricaïns⁸. La guerre se propageait de proche en proche ; et, depuis la forêt Hercynienne jusqu'aux Pyrénées cantabriques, l'ambition de César suscitait par tout l'Occident des colères et des menaces.

Il était impossible que la Gaule centrale demeurât à l'écart de ce mouvement qui l'enveloppait de toutes parts. C'était, disaient

1. César, III, 8, 13; 9, 10. *Sueton., Otho, L. cæsar, Numisci, Ambilius Ambianus*, *mon.* 2. *Geographia, Orose* : cf. I, II, p. 490, n. 1; *Morins, Inabierres* var. *Amblinteres*, *Menapii subtermont* (Vendée), *Orose*, VII, 8, 6-9.

2. I, p. 248 et 272.

3. P. 273.

4. III, 9, 9.

5. III, II, 4, 17, 1.

6. III, 28, 1.

7. III, 9, 10, IV, 20, 1. Le *canibus feræ Gallica tellus* s'explique peut-être par des tentes enroulés aux trois groupes de combattants, *Orose*, VI, 8, 8.

8. III, II, 1-3; cf. p. 366.

9. III, II, 3.

les Vénètes, entre esclavage et liberté que la question se posait désormais. Beaucoup de Celtes finirent par le comprendre. Des révolutions se préparèrent, des propos hostiles furent tenus, des bandes de partisans se formaient et se dirigeaient vers l'Armorique¹. Si César n'agissait pas à temps, son œuvre serait à recommencer.

IV. — PRÉPARATIFS DE CÉSAR: L'ARMÉE DIVISÉE EN CINQ CORPS

Mais César, si contrarié qu'il pût être, prit aussitôt les mesures nécessaires. Les Vénètes lui déclaraient la guerre : il la leur ferait aussitôt, et sur mer. Aucun Romain n'avait encore combattu sur l'Océan, lui-même n'y avait pas une seule barque et pas un seul marin : il saurait s'y construire une flotte et vaincre les Armoricaïns sur leur domaine propre. La grande difficulté de l'entreprise ne fut qu'un stimulant pour cet homme d'orgueil et d'action : si la provocation des Vénètes le détournait de ses projets sur le Rhin, elle lui donnerait la gloire d'un triomphe maritime, à la Duilius ou à la Pompée. Et lorsqu'il apprit que les confédérés réclamaient leurs otages en échange des officiers, il répondit, de Lucques ou de Ravenne, en ordonnant qu'on lui bâtît une flotte sur l'Océan².

Quelques jours après avoir donné cet ordre, il revenait en Belgique³, où il rejoignait le gros de son armée⁴ (début de mai⁵).

Après qu'il fut arrivé, les légats et les légions se mirent en route vers tous les coins de la Gaule. — Labiénus et la cava-

1. III, 8, 4; 10, 3; 17, 4.

2. César, III, 8, 5; 9, 1; Dion, XXXIX, 40, 3.

3. Peut-être à Amiens; cf. p. 326, n. 2.

4. III, 9, 2.

5. *Cum primum per anni tempus potuit*, III, 9, 2. Il semble qu'il y eût alors une concentration générale de l'armée, comme d'ordinaire au printemps (VII, 9, 3; VIII, 32, 1; VI, 4, 67; V, 8, 1).

lerie furent expédiés en tournée chez les Rèmes, les Trévires et les autres Belges. Cette chevauchée, hardie, conduite sans légions, mais par le plus avisé des lieutenants de César, avait pour but de maintenir l'ordre dans l'Est et le Nord : on devait pousser jusqu'au Rhin, reconnaître les bords du fleuve, et si les Germains cherchaient à le franchir, les rejeter sur l'autre rive¹. — Publius Crassus fut envoyé avec douze cohortes chez les Aquitains, dans la direction de la Garonne, du Gers et des Pyrénées². — D'autres cohortes furent confiées à Décimus Brutus, qui préparait la flotte vers l'embouchure de la Loire³. — Trois légions, commandées par Quintus Titurius Sabinus, furent chargées d'opérer le long de la côte normande⁴. — Enfin, avec ce qui lui restait d'hommes, César menaça, par l'intérieur, la Vilaine, le Morbihan, les terres et les bourgades vénètes⁵.

Jusque-là, suivant l'habitude des chefs romains, le proconsul s'était gardé de disperser ses troupes dans le cours d'une campagne : il avait toujours combattu avec son armée entière, rassemblée autour de lui. Cette fois, il la divisait en cinq corps, qui allaient s'éloignant l'un de l'autre, pour guerroyer aux extrémités de la Gaule, vers les Pyrénées, le Rhin et l'Armorique⁶. Quelle belle occasion de se révolter pour les Belges et les Celtes ! Entre Labiénus à Trèves, Crassus à Agen, Sabinus à Rouen, Brutus à Nantes et César à Vannes, il y avait plus de cent lieues de distance, quinze jours de marche, et sans doute un médiocre service d'étapes. En disséminant ainsi ses troupes, César espérait que tous les Gaulois demeureraient dans la crainte⁷. Mais il pouvait tout aussi bien se faire qu'ils profi-

1. César, III, 11, 1-2 : Labiénus semble n'avoir eu avec lui que des corps auxiliaires, surtout de cavalerie.

2. III, 11, 3 : une légion, deux cohortes et beaucoup de cavalerie.

3. III, 11, 5; cf. 14, 3 : peut-être une légion et huit cohortes.

4. III, 11, 4.

5. III, 11, 5 : deux légions ?

6. *Partiendum sibi ac lotius distribuendum exercitum putavit*, III, 10, 3; Dion, XXXIX, 40, 2.

7. III, 10, 3.

tassent de la dispersion des légions pour les séparer de leur chef et les envelopper à l'improviste.

Si le proconsul a pu commettre une telle imprudence, c'est qu'il était sûr que les Gaulois ne prendraient pas les armes; ou, peut-être, c'est qu'il continuait à se fier à sa fortune¹. Elle lui donna raison cette fois encore, et, sur presque tous les points, elle lui envoya des succès sans mélange.

V. — CAMPAGNE NAVALE CONTRE LES VÉNÈTES

Le plus grand de tous fut une victoire navale sur les Vénètes; et dans ce succès, ce qui est vraiment admirable, ce qui est peut-être l'épisode le plus étonnant de la guerre des Gaules, c'est la création, en quelques mois, sur cette mer inconnue des Romains, d'une flotte et d'une marine capables de disputer l'Océan du Nord à ses maîtres dix fois séculaires.

César arriva à ce résultat par la rapidité de ses décisions, la netteté de ses ordres, la concordance rigoureuse de ses dispositions. C'était, avant toutes choses, un incomparable administrateur de guerres. Il lui fallait des vaisseaux de combat à la romaine, longs, souples et rapides, pour assiéger les masses pesantes des vaisseaux vénètes²; il en fit construire un grand nombre chez les riverains de la Loire maritime³, sans doute chez les Pictons, qui occupaient alors le pays de Retz⁴. Mais il lui fallait aussi des vaisseaux à la gauloise, pour les transports et les services auxiliaires: il les réquisitionna chez les Celtes du golfe de Gascogne, Vendéens, Saintongeais et autres⁵, rivaux

1. En voyant le soin avec lequel il explique ses dispositions pour la campagne (III, 10), on peut supposer qu'il a eu à se défendre contre certains reproches.

2. Cf. t. II, p. 212-213.

3. *In flumine Ligere* (var. *Ligeri*), III, 9, 1 (cf. *classi*, III, 11, 5); mais peut-être aussi chez les Andes, les Turons et les Carnutes, *ἐν τῇ περὶ τοὺς Διόν, XXXIX, 40, 3*. Dion semble dire que Brutus amena de la Méditerranée une flotte de vaisseaux légers (*εὐχρίαι; ὁλιγαὶ ἐν τῇ; ἔσθλη ἡξιόταται*, 40, 5); et cela n'est pas impossible.

4. Cf. t. II, p. 496.

5. *Gallias nobiles ... ex Pictoniibus et Santonia reliquisque pacatis regionibus* (le pays

naturels des peuples de l'Armorique¹. Ce qui lui manquait le plus, c'étaient les hommes. Pour les rameurs, il s'en procura avec un peu de presse, faite dans la Province². Pour les matelots ou les hommes de barre, exercés aux manœuvres rapides des batailles, il dut chercher davantage ; peut-être Marseille lui en fournit-elle³. Le service des agrès dut être attribué à des Gaulois, habitués surtout à la voile⁴. C'est aux alliés de la Gaule maritime, bien entendu, que l'on demanderait des pilotes⁵. En vue du combat, enfin, César envoya un nombre suffisant de cohortes, et, sans doute, ses auxiliaires de trait⁶.

Décimus Brutus avait été chargé de concentrer la flotte, de répartir les équipages de guerre, et de la conduire dans les eaux armoricaines. C'est également lui, je crois, qui surveilla la construction et l'armement des navires⁷. Tout jeune encore, il ne faisait que d'arriver à l'armée de Gaule⁸, il n'avait jamais servi comme officier supérieur, et il ignorait, semble-t-il, les choses de la mer. Mais que de chefs romains avaient déjà suppléé à leur inexpérience par une remarquable facilité à comprendre toutes les tâches et à s'assimiler toutes les sciences, et, surtout, par la discipline rigoureuse de leur esprit et leurs habitudes de méthode et de précision ! Au reste, César dut placer sous ses ordres quelques-uns de ces ingénieurs grecs ou orientaux qui furent, autant que les chefs, les artisans de la conquête, mais dont les triomphateurs ont négligé de nous rappeler les noms et les services⁹. Grâce à ses auxiliaires et à son mérite propre,

borderais ? : III, 11, 5. Il est possible que, de ce fait et de celui de l'expédition de Crassus (p. 304), il y ait eu en 56 une première occupation des pays entre Loire et Garonne.

1. Cf. I, II, p. 406.

2. *Remiges ex Provincia*, III, 9, 1.

3. César dit simplement *navalis gubernatoresque comparari jubet* (III, 9, 1).

4. T. II, p. 212-213.

5. Cf. n. 3.

6. Cf. p. 291, n. 3.

7. III, 11, 5 ; 14, 3.

8. Il n'est pas dit qu'il fut légat en titre (cf. p. 184, n. 1). César l'appelle seulement *Décimus Brutum adolescentem* (III, 11, 5) ; cf. p. 186, n. 1.

9. Cf. p. 182 et 333.

Brutus, inconnu la veille, remporta la première et la seule victoire navale que Rome ait inscrite à son nom sur l'Océan.

Les Vénètes et leurs alliés avaient rassemblé leurs bâtiments dans les parages du Morbihan, sans doute dans le golfe même¹. Il y avait là environ 220 navires à voiles, hauts et massifs comme des citadelles². Contre eux, tous les moyens d'attaque en usage chez les Méditerranéens devenaient inutiles³. L'éperon ne ferait que de légères blessures dans ces robustes flancs de chêne⁴; les grappins d'abordage ne pourraient saisir les rebords, à la distance où il faudrait les lancer⁵; bâtir des tours sur les vaisseaux romains pour atteindre le niveau des ennemis, cela paraissait inefficace : elles resteraient toujours en contre-bas des lignes d'attaque de l'adversaire⁶. Dressant fort au-dessus de l'eau leurs poupes et leurs proues, leurs ponts et leurs bastingages, les bâtiments gaulois assuraient à leurs défenseurs ces avantages du terrain que les légionnaires savaient le plus souvent mettre de leur côté⁷ : les soldats de Brutus allaient combattre à la fois de trop loin et de trop bas, comme s'ils assiégeaient une forteresse dont les murs étaient à l'abri du bélier, des échelles, des tours et des flèches.

Cette comparaison s'imposait tellement, que Brutus ou ses ingénieurs empruntèrent à la poliorcétique leur principal moyen d'attaque. Ils armèrent leurs vaisseaux de faux tranchantes, solidement fixées à de longues perches⁸ : c'était avec

1. La bataille maritime et les opérations de César se déroulent *in Venetis* (II, 3), la concentration de toutes les forces de la ligue eut lieu *in Venetiam* (9, 9), dans un port ou une rade capable de contenir plus de 200 gros navires (14, 2). Tout cela semble indiquer un estuaire ou une anse du Morbihan, Port-Navalo? — On a proposé l'estuaire de la rivière d'Auray (Napoléon III, p. 144). — Il n'y a pas à s'arrêter à l'objection que le Morbihan n'aurait pas existé au temps de César (cf. t. I, p. 9, n. 6).

2. III, 14, 2.

3. Cf. t. II, p. 212-213.

4. III, 14, 4; 13, 8.

5. III, 13, 8.

6. III, 14, 4; cf. 13, 8.

7. III, 13, 8; 14, 4.

8. *Falces præcutæ, inæritæ affixæque linguis*, 14, 3.

des crochets de ce genre que l'on détachait les pierres et démontrait les ouvrages des murailles assiégées¹. Ces engins devaient remplacer les mains d'abordage, couper les cordes et les agrès, renverser les mâts, empêcher la manœuvre des voiles : et les navires opposés une fois immobiles, la valeur des légionnaires ferait le reste². Pourvus de ces instruments de destruction, les vaisseaux de Brutus, agiles, étroits, élancés, difficiles à atteindre, et toujours prêts à la riposte et à l'attaque³, allaient ressembler à des catapultes mobiles courant autour d'une forteresse.

La flotte rassemblée à l'embouchure de la Loire, les légionnaires embarqués, chaque vaisseau confié à un centurion ou à un tribun, Brutus cingla vers le Morbihan, à la rencontre de César⁴. Malgré les précautions prises, il demeurait inquiet et incertain, sur cette mer ignorée, à l'approche d'une bataille d'espèce inconnue⁵.

César était entré chez les Vénètes (par Redon et le seuil de Bretagne?)⁶. Dès qu'il fut près de la mer, il trouva beaucoup d'ennuis et peu de profit. Les Vénètes s'étaient bien gardés de sortir en armes et de lui offrir la bataille. Ils se dispersèrent dans les forteresses du rivage, conservant toujours le contact de

1. *Non absunt, forma muralium falxiam*, 14, 5.

2. III, 11, 6-8.

3. Cf. III, 13, 7; 15, 1, 2 et 3. — Cf., pour tous ces détails, Jal, *La Flotte de César*, 1881, p. 32 et suiv.

4. III, 11, 5; 14, 2 et 3. Cf. p. 297.

5. *Neque enim Bruto ... constabat quid egerent*, 14, 3; cf. 9, 4 et 6.

6. III, 11, 5. — Il a dû venir d'Angers plutôt que de Rennes, puisqu'il a laissé Sabinus marcher de ce dernier côté. — Contrairement à l'opinion courante (cf. p. 297, n. 7), je fais marcher César (sans rien affirmer d'ailleurs), non par le sud, mais par le nord du Morbihan : 1° la région du nord, Vannes, Auray et Hennebont, a toujours été le centre de la vie économique, politique et religieuse du pays des Vénètes; 2° manœuvrant par le sud, César risquait d'être bloqué dans la presqu'île de Sarzeau; 3° il parle, à propos de sa marche contre les Vénètes, de *campura oppida* (14, 1), *situs in extremis lingulis promunturique*, et entours d'eau à marée haute (12, 1) : cela apparaît surtout sur le côté nord du Morbihan; 4° *rada, portus, insulae* (9, 61), qui doivent être le théâtre de la guerre, font songer au Morbihan plus qu'à la côte de Sarzeau; 5° César parle encore de *pedestris itineris concias naturalis* (9, 4) : cela convient surtout à la route du nord, de Blain, Rieux (près de Redon) et Questembert ou Elven à Vannes, Auray, Hennebont.

l'Océan et de leurs navires. Pour arriver à leurs-refuges, César ne rencontra que de mauvaises routes, coupées à chaque instant par ces rivières et ces bas-fonds qui détachent mille dentelures dans les terres basses du Morbihan : il eut de la peine à trouver les gués et les lieux de passage¹. Puis, ce fut la surprise de voir des forteresses bâties sur des langues de terre qui plongeaient dans la mer, environnées par le flux à marée haute et reposant ensuite, comme des barques laissées à sec, sur les découverts du rivage. Avec ces allées et venues du flot, César ne pouvait établir ses tours, ses terrasses et ses mantelets : le sol, deux fois par jour, se dérobaît sous lui².

Il s'entêta et commença quelques sièges. Des chaussées furent bâties contre les forteresses, malgré la mer et malgré l'ennemi³. Mais au moment où l'assaut menaçait, les assiégés se réfugiaient sur leurs navires et se mettaient en sûreté dans une bourgade voisine. Et César, entrant dans la place, n'y trouvait que d'inutiles murailles⁴.

Le résultat ne valait pas l'effort. C'était sur mer que la campagne se déciderait. Le proconsul résolut de ne plus rien faire sans sa flotte, et, campé sur les plateaux qui ferment le golfe du Morbihan (à Lormariaquer?), dominant la mer vénète, les îles, les ports et la flotte gauloise ancrée à ses pieds (à Port-Navalo?), César attendit Brutus et la bataille navale⁵.

1. III, 9, 4; cf. 10, 1. A Vannes? (qui est un lieu de gué, *Diocoretum*), au Pont-Sal? à Auray?

2. III, 12, 1-4; 14, 1. Cf. n. 1.

3. On construisait (12, 3) d'abord, semble-t-il, deux digues, *moleæ*, parallèles en pierre, puis, quand elles touchaient à la place et que l'eau ne pourrait plus dans l'intervalle, on y bâtiesait la terrasse (*agger*); voir Goulet, 2^e éd., p. 105.

4. III, 12, 1-3; 14, 1; Orose, VI, 8, 1. A l'île de Berder (?), dont la position explique le mieux les travaux faits par César (n. 3); on a supposé également les îlots de Boedic et de Tascen, la pointe de Port-Espagnol dans le chenal d'Auray, etc.; cf. Orose, XIX, p. 60-70, Blanchu, p. 10. Il est possible, quoiqu'il n'ait pas fait beaucoup de sièges, qu'il n'ait pas fait beaucoup de sièges. Mais il paraît en tout cas certain que cette campagne a été très longue, le menant jusqu'à vers le mois d'août, *κλεινὸν ἔργον ὡς ὁπλίαν πύργον ἀνέσχεον*, Dion, XXXIX, 40, 3; César, III, 12, 5.

5. César, III, 14, 1, 8 et 9 : il a campé tout près de la rive, dans un terrain de

Brutus naviguait fort lentement. Des orages étaient survenus. Les pilotes ignoraient l'entrée des ports de refuge, d'ailleurs peu nombreux. Ils redoutaient les écueils inconnus des rivages et des îles¹. On touchait à l'automne : la moitié de l'année s'était passée en ordres, en marches et en manœuvres². L'impatience gagnait César³.

Les vaisseaux romains parurent enfin à l'horizon⁴ : aussitôt, la flotte armoricaine sortit du port, et, poussée par un fort vent (du nord-est?)⁵, elle s'avança au-devant de Brutus⁶ (à l'entrée du Morbihan?). César et ses troupes, campés sur les hauteurs,

hauteurs et de collines (14, 9), bordé par une plage ou une flotte nombreuse pouvait s'échouer (Dion, 42, 1). Cela me paraît convenir à la presqu'île de Locmariaquer, qui domine l'entrée du golfe, la haute mer et Port-Navalo. César a pu camper sur la colline de Kerherc ou sur celle à l'ouest de Locmariaquer.

1. 9, 6 et 7; 12, 5.

2. Cf. p. 296, n. 4, p. 312, n. 3.

3. Cf. Dion, XXXIX, 40, 5.

4. César, III, 14, 2; Dion, XXXIX, 40, 5. A partir d'ici, c'est-à-dire pour tout le récit de la bataille, je préfère le récit de Dion à celui de César (copié par Orose, VI, 8, 11 16), dont il diffère notablement (cf. ici, n. 5 et 6, et notes des p. 298-300) : il est plus complet, plus précis et plus conforme, au moins suivant moi, à la nature des lieux et à la marche d'une bataille navale antique. Dion, ou plutôt Tite-Live, a dû avoir sous les yeux un récit circonstancié fait par un témoin oculaire, servant sur la flotte (cf. de même, pour les batailles navales contre les Marcellais, p. 588 et suiv.). — Dans un sens opposé : Meibor, *Des Dio Cassius Bericht*, p. 289 et suiv. des *Commentationes Marfflinianae*, Leipzig, 1896; Columba, *Cassio*, p. 53-6; et autres.

5. *Νότιος καὶ βορρῆος ἀνέμους*, Dion, XXXIX, 41, 2 : ce ne peut être qu'un vent de terre, le Nord-Est, fréquent dans ces parages à la fin de l'été. César, au contraire (III, 15, 3), ne parle que du vent qui aurait aidé les Barbares à fuir, ce qui peut être, soit le Nord-Est vers la haute mer, soit le Sud-Ouest vers la terre.

6. Dion dit que Brutus fut attaqué alors qu'il était au mouillage *ἐν τοῖς ἡμετέροις* (XXXIX, 41, 2) : il ajoute que devant l'attaque, il songea à l'échouage (42, 1) : ce que confirme César en parlant des incertitudes de l'anural (14, 3); d'autre part, Brutus était très près de son chef (14, 8-9). Je crois donc qu'avant la sortie des Gaulois, il a eu le temps de naviguer par le travers de l'entrée du golfe, de prendre contact avec le préconsul, et de mouiller au sud de la presqu'île de Locmariaquer, à la portée des légions.

7. Ce qui m'a fait choisir les parages des presqu'îles de Locmariaquer et de Port-Navalo, ce sont : 1° la probabilité de l'arrivée de César par le nord du Morbihan (p. 295, n. 6); 2° les différents détails, voisinage du port gaulois (p. 294, n. 1), projet d'échouage de Brutus (ici, n. 6), probabilité du vent du nord-est (ici, n. 5), détails résultant surtout de Dion (p. 297, n. 4), et qui me paraissent plutôt convenir à ces parages. — Cette opinion a eu ses défenseurs vers 1855, lors des polémiques engagées sur ce sujet. — L'opinion ancienne, dont se rapproche la nôtre, était pour la baie de Quiberon : de Caylus, *Recueil d'Antiquités*, VI, 1764, p. 309 et suiv., pl. 118 (surtout d'après le président de Robien); de La Sauvagère,

suivaient des yeux toute la scène. De la mer, les légionnaires qui allaient combattre, aperçurent leurs camarades et leur général, et cette vue accrut le courage et la confiance¹. Mais il n'en demeurait pas moins fâcheux pour César qu'il dût laisser à un lieutenant le soin de commander en chef, et qu'il assistât, immobile et impuissant, à la bataille d'où dépendait une partie de sa gloire. On dit même qu'à la vue de sa flotte, qu'il contemplait pour la première fois, il fut saisi d'inquiétude en comparant ses vaisseaux longs et minces, profilant sur la mer leurs rapides silhouettes, aux forteresses superbes et dominatrices de l'escadre gauloise, couronnées de multitudes et regorgeant d'armes. Et il avoua presque qu'il doutait de la victoire².

Trois circonstances la lui donnèrent : les ressources que Brutus tira des faux de guerre³; la chute subite du vent⁴; et l'incurie des Gaulois, qui avaient négligé, comme à l'ordinaire, de se munir de pierres et d'armes à longue portée⁵.

Ce furent les Gaulois qui attaquèrent⁶, avec le double avan-

Recueil, 1770, p. 279 et suiv. — Le système le plus répandu place la bataille, César et Brutus, dans les parages de Saint-Gildas, presqu'île de Ruis ou de Sarzeau, et il n'est pas impossible, de Grandpré, *Mém. de la Soc. des Antiquaires de France*, II, 1820, p. 325 et s. (c'est lui qu'on a suivi). Fouquet, *Les monuments celtiques et des ruines romaines dans le Morbihan*, Vannes, 1853, p. 31-51; Lallemand, *L'Énéide armoricaine*, Vannes, 1860; 2° *Campagne de César dans la Venétie*, Vannes, 1861; von Götter, 2^e éd., p. 106; Napoléon III, p. 143; Long, IV, p. 111; van Kampen, pl. 5; Fallue, p. 101; Orioux, *César chez les Vénètes*, *Bull. de la Soc. arch. de Nantes*, XIX, 1880, et XXI, 1882; Blanche, *Guerre maritime de César*, Sarzeau, 1899; Rice Holmes, p. 663 et suiv.; etc. — Dans le golfe même : Tranous, *La Petite Mer*, *Mém. de la Soc. arch. et hist. des Côtes-du-Nord*, I, 1853, p. 401 et suiv.; le même, *Réponses*, Saint-Brieuc, 1855. — Je regarde comme impossible tout système qui éloigne du Morbihan, c'est-à-dire des Venètes. — Au sud, dans les parages de Guérande : Suchan de Kersabuec, *Corbiton*, etc., *Bulletin de la Soc. arch. de Nantes*, VIII, 1868, p. 218 et suiv.; Nicolazo de Barnon, *Romains et Vénètes*, Nantes, 1872; de La Monneraye, *Géogr. ... de la péninsule armoricaine*, 1884, Saint-Brieuc, p. 106; Kerviler, en dernier lieu *Armorique et Bretagne*, I, 1898, p. 101-132; de La Borderie, *Hist. de Bretagne*, I, 1896, p. 72. — A plus forte raison, les côtes du Finistère. P. de l'île du Drenec, *Des Gaulois Vénètes de la Grande Brière*, etc., [1887, Saint-Brieuc], extrait du *Bull. arch. de l'Association Bretonne*.

1. III, 14, 8 et 9.

2. *ὅτι οὕτως ἔκπληται*, XXXIX, 40, 5; cf. C., III, 14, 3-4.

3. C., III, 14, 3-7; Dion, XXXIX, 43, 4.

4. C., III, 43, 3-4; Dion, XXXIX, 42, 2; cf. p. 299, n. 3.

5. Dion seulement, XXXIX, 43, 1.

6. Les vaisseaux de Brutus étant, dit Dion (41, 2), au mouillage (cf. p. 297, n. 6).

tage que leur donnèrent d'abord la puissance de leur masse et la force du vent¹. Brutus, lui aussi fort inquiet, hésita devant le contact, fit faire manœuvre en arrière, ébaucha une retraite, et, dit-on, songeait déjà à l'échouage, pour remplacer par un combat sur terre la bataille maritime². Mais, subitement, le vent tomba, les vaisseaux gaulois durent s'arrêter³. Et Brutus, aussitôt, donna le signal de l'offensive.

Au devant, au travers, autour des lignes gauloises, les navires romains arrivaient et circulaient de toute la vitesse de leurs rames. Immobile sous la bonace, l'ennemi n'empêchait rien, ne pouvait prendre aucune disposition de combat; l'unité de sa flotte était rompue⁴. Puis, çà et là, l'abordage commença : deux ou trois vaisseaux romains enveloppaient un adversaire, les faux faisaient leur œuvre⁵, les cordages coupés laissaient tomber les antennes, le pont s'encombrait de débris, toute manœuvre devenait impossible : il fallait combattre. Mais, dépourvus d'archers et de frondeurs⁶, les Gaulois ne pouvaient retarder l'escalade, et une fois sur le pont, le légionnaire était le maître⁷.

Les Vénètes se battirent bien, pourtant⁸, et ils étaient si nombreux, sur leurs 200 navires, qu'on eût besoin d'une journée presque entière pour avoir raison de tous, depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à l'arrivée de la nuit⁹. Et

1. Dion seulement, XXXIX, 41, 2, c. 42, 1 (p. 297, n. 5).

2. Dion seulement, XXXIX, 42, 1 (p. 297, n. 6). Il dut songer à échouer sous l'abri des troupes de César, sur la grande plage devant Kerbere (cf. p. 296, n. 5) ou plus à l'ouest.

3. Dion, XXXIX, 42, 2 : rien dans César. Le vent du nord-est, en etc, tombe en effet vers midi.

4. *Ἡπειρίστων αὐτὴν ἐπὶ τῶν πλοίων* (ἐπὶ τῶν πλοίων?), etc. : Dion (XXXIX, 42, 2 et 3), et lui seul, et ces termes ne paraissent correspondre à des manœuvres navales connues; cf. t. III, p. 589, t. I, p. 502, n. 8.

5. César, III, 15, 1; Dion, XXXIX, 42, 3 et 4.

6. Dion seulement, XXXIX, 43, 1.

7. Dion, XXXIX, 42, 3 et 4; César, III, 15, 1; Dion ajoute que si Brutus avait été dessous quelque part, il pouvait se retirer aisément.

8. Dion seulement, XXXIX, 43, 1 et 4.

9. César, III, 15, 5.

ce furent alors les tristesses et les horreurs des défaites navales : les hommes égorgés sur les ponts, d'autres s'élançant par-dessus bord pour mourir d'eux-mêmes, les navires brisés s'engloutissant dans les flots avec leurs cargaisons humaines, quelques-uns incendiés et leurs flammes éclairant, aux approches du soir, les derniers épisodes du combat et de la fuite¹. Ce ne fut qu'à la faveur de la nuit que plusieurs vaisseaux gaulois purent s'échapper et gagner la terre² : mais leur prise n'en était retardée que de quelques heures.

Brutus avait remporté la victoire : César décréta les supplices. Après la défaite, les survivants se rendirent. Mais il fallait punir ce que le proconsul appelait une révolte : tous les sénateurs furent mis à mort, les simples hommes libres furent vendus³; et cette forte et laborieuse nation des Vénètes, dont les origines et la puissance remontaient aux hommes des dolmens, la plus ancienne et la plus originale de toute la Gaule⁴, s'effondra dans l'esclavage et la mort.

VI. — CAMPAGNE DE SABINUS EN NORMANDIE

Sabinus, qui commandait en Normandie, avait en face de lui les troupes de terre de la ligue armoricaine. La campagne débuta, comme celle des Vénètes, par d'assez graves embarras.

Le gros des confédérés se massaient dans le pays d'Avranches et au sud du Cotentin⁵ : c'était le centre des terres en révolte, Normandie, Maine et Armorique⁶, et on avait précisément choisi pour chef de guerre Viridovix, le maître des Unelles⁷.

1. Tout cela, seulement chez Dion, XXXIX, 43.

2. César, III, 15, 5.

3. César, III, 16; Dion, XXXIX, 43, 5; Orose, VI, 8, 17.

4. T. I, p. 156-159, 182; t. II, p. 491-492.

5. Il est probable que sous l'expression *Unelli* (III, 17, 1), César entend aussi les gens d'Avranches (cf. t. II, p. 489).

6. Cf. t. II, p. 486-494.

7. *Illi* (aux Unelles) *præerat Viridovix*, III, 17, 2.

Depuis que le rendez-vous des troupes avait été fixé, il en arrivait chaque jour au nouveau général, et des points les plus éloignés de la Gaule¹. Pour peu que la lutte se prolongeât, Viridovix verrait se former autour de lui la grande armée de l'indépendance.

Pour comble d'ennuis, Sabinus ne put point marcher assez vite contre les bandes du Cotentin. Il suivait la route directe, par Évreux et Lisieux : mais les gens de ces pays, Éburoviques et Lexoviens, jusque-là tranquilles², se révoltèrent sur son passage; comme leurs chefs refusaient de les conduire à l'ennemi, ils les massacrèrent, et, à l'approche des Romains, fermèrent les portes des cités et rejoignirent en masse l'armée de Viridovix. Le légat ne trouva devant lui que villes closes et terres désertes³.

Ce Sabinus était un des plus médiocres officiers de César : timoré, incapable d'initiative, perdant la tête dans les moments de péril, crédule et irréfléchi, il ne méritait point la confiance que le proconsul avait placée en lui, et on verra bientôt les hontes qu'il amènera sur l'armée romaine⁴. Mais cette année, qui fut en quelque manière l'année des légats de César, Sabinus lui-même parut à la hauteur de sa tâche, et ses défauts aidèrent à son succès.

Bien qu'il eût trois légions, la plus importante des armées de César⁵, il n'osa pas d'abord marcher à l'ennemi; et, dès que celui-ci s'approcha, il s'arrêta, bâtit son camp sur une colline, dans une excellente position, et ne bougea plus⁶. En l'absence

1. *Porteretur multitudo undique ex Gallia*, III, 17, 4. Cf. p. 289-290.

2. Je suis le texte de César, mais il est à remarquer que César, qui nous parle ici (17, 3) de la révolte des *Lexovi* comme d'une chose très récente, les place plus haut (9, 10; 11, 4) parmi les révoltés de la première heure.

3. III, 17, 3.

4. P. 378 et suiv.

5. P. 201.

6. *Idoneo omnibus r. bus lato castris*, III, 17, 5; Dion, XXXIX, 45, 8. — Aucune autre indication. Cependant, comme ce camp a dû être placé : 1° sur la route directe d'Évreux à Lisieux (ou 2), au Cotentin et à Corseul (11, 4), 2° peut-être au point de départ d'une route vers les Vénètes (18, 4), 3° chez les Enelles du Cotentin (17, 1),

du proconsul, et devant une telle multitude d'hommes, Sabinus ne voulait s'engager qu'à bon escient. Viridovix s'établit à deux milles des légions¹, et chaque jour il vint offrir la bataille en pure perte. Les Romains inauguraient contre leur chef, les Gaulois se moquaient de lui, Sabinus laissa dire².

C'était une bonne tactique. A la fin, comme il était à prévoir, les Armoricains s'impatientèrent. Les vivres commençaient à manquer, ils s'imaginaient que les Romains avaient peur. Un faux transfuge, envoyé par Sabinus, leur persuada qu'il allait décamper pour rejoindre César. Et, à grands cris, ils réclamèrent de Viridovix l'attaque du camp³. — Si les légions allaient réellement partir, on aurait plus de profit à les attaquer en route: si elles restaient sur leur hauteur, c'était folie que de les y chercher. — Voilà sans doute ce que Viridovix et les chefs tentèrent d'expliquer aux Gaulois. Mais ils ne voulurent pas en démordre, investirent la place où se tenait le conseil de guerre, et ne rendirent la liberté à leurs chefs qu'après avoir reçu d'eux l'ordre de combattre⁴.

4. a portée et de ble et d'eau et de bois, *omnibus rebus* 17, 5; 5^e sur une hauteur à pente douce, à 1500 mètres de la plaine (19, 16, 6 en face), à 3 kilomètres, d'un lieu propre à un grand campement 17, 5; on peut chercher entre Vire, Mortain et Avranches. Je préférerais les environs de Vire, pays très riche, grand carrefour de routes, et à la frontière des Unelles. Sabinus a pu s'installer à Vire et Viridovix au carrefour de La Papillonnière. — Le camp du Châtelier sur la Sée, à 7 kilomètres d'Avranches, a été proposé par Garnier dans les *Mém. de la Soc. arch. d'Avranches*, I, 1842, p. 183 et suiv.; accepté par Napoléon III (p. 147). — On a proposé Champrepus près de Villedieu (après d'autres : Quenault, *Notes, Observations sur la défaite*, etc., Coutances, 1862; Marquès de Champrepus, *Viridovix*, et *Sabinus*, 1862, p. 15 et suiv.), contre, de Gerville, *Mém. sur les Antiquités de France*, VII, 1826, p. 122 et suiv.). — Une opinion contraire est Montcaire, bien au nord de Coutances (de Gerville après d'autres, reprise par Leprieux, *Notes*, etc., p. p. la *Soc. d'Agriculture de la Manche*, Saint-Lô, II, 1866, p. 21 et suiv.; Fallue, p. 104). — Vierville (Deaumes, *Hist. du Mont Saint-Michel*, Caen, I, 1838, p. 21 et suiv.). — Ces deux dernières hypothèses sont trop au nord. Les deux autres emplacements peuvent se défendre, à la condition, bien entendu, de ne pas employer des arguments étymologiques.

1. III, 17, 5. (cf. p. 301, n. 6.)

2. III, 17, 5-7.

3. 18, 1-6; Dion, XXXIX, 43, 4, qui ajoute que les Gaulois étaient « gorgés de nourriture et de boisson » ne serait-ce pas un contre-sens sur *inopia* (ou il aurait lu étourdiment *copia*, *cibarium* de César, 18, 6)?

4. 18, 7-8.

L'affaire continua chez les Gaulois comme elle avait commencé, de la plus sotte manière. Ils se chargèrent de branchages et de fascines à l'effet de combler les fossés du camp¹, et, de toute la vitesse de leurs jambes, ils gravirent les flancs de la colline. Quand ils s'arrêtèrent à portée du rempart, ils étaient à bout de souffle et de forces, embarrassés de leurs fardeaux, déjà prêts pour la défaite et la mort. Les légionnaires romains, alertes et dispos, sortirent des portes du camp, et, sans qu'il y eût même à combattre, firent le massacre habituel; la cavalerie, lancée après les fuyards, se chargea d'achever la besogne² (fin août). L'Armorique, de la Seine à la Loire, était cette fois bien conquise³.

VII. — CONQUÊTE DE L'AQUITAINE PAR LE JEUNE CRASSUS⁴

Crassus le jeune, à son ordinaire, faisait merveille. On lui avait donné à occuper la Gascogne, les Landes et les Pyrénées⁵, et il devait s'y présenter franchement, en adversaire et en conquérant⁶. C'étaient de rudes ennemis que les Aquitains⁷. Étrangers aux campagnes précédentes, ils conservaient contre les Romains la fraîcheur de leur énergie et la souplesse de leur esprit. La race ne ressemblait pas aux Gaulois : ils avaient tout autant de courage, mais une bravoure à la fois plus habile,

1. 18, 8. Dion dit, au contraire, pour brûler les Romains, 45, 4.

2. III, 18, 8, jusqu'à 19, 4. Dion, XXXIX, 45, avec quelques détails de plus.

3. A la même date que la bataille navale, III, 19, 5.

4. III, 19, 5-6.

5. Samazeuilh, *Hist. de l'Aquitaine*, I, Auch, 1846, p. 40 et suiv.; Chaudruc de Crazannes, *Nouvelles Considérations*, etc. (*Recueil des travaux de la Soc. ... d'Agen*, VI, 1832); Monlezun, *Hist. de la Gascogne*, I, 1846, Auch, p. 43 et suiv.; Sorbets, *Études archéol.*, Aire, 1874, p. 78-84; Tartière, *Campagne*, etc., dans l'*Annuaire des Landes* pour 1877, p. 115 et suiv.; autres, p. 305, n. 1, p. 307, n. 3.

6. C., III, 20, 1; cf. I, 1, 7.

7. *Bellum germanicum*, III, 20, 1.

8. Cf. I, II, p. 449-459; pour ce qui suit : III, 20, 1, 3 et 4; 21, 3; 22, 4; 23, 6 et 7; 24, 2 et 3; Dion, XXXIX, 46, 3.

plus prudente et plus têtue; rusés, habitués aux travaux les plus divers des champs, des mines et de l'élevage, ils montraient cette variété d'aptitudes et de ressources qui faisait l'excellence du légionnaire. De plus, ils voulurent se faire encadrer par des officiers d'expérience, soigneusement choisis. Ils avaient de bonnes relations avec leurs voisins d'Espagne, Vascons, Cantabres ou Celtibères; il restait parmi ceux-ci quelques-uns de ces chefs que Sertorius avait formés à la discipline romaine¹, qui savaient l'art de bâtir un camp, d'étudier le terrain, d'affamer l'ennemi: quand les Aquitains se virent menacés par Crassus, ils les appelèrent à leur secours, et surent leur obéir². Ces hommes du Midi furent alors les plus sages de toute la Gaule.

Mais le jeune général leur en remontra dès son arrivée. Il s'était d'abord renseigné sur le pays: par deux fois, les Romains de Languedoc ou d'Espagne s'y étaient aventurés, et leurs expéditions avaient fini par des désastres³. Crassus prit ses précautions pour mieux faire. On ne lui avait donné que douze cohortes, à peine 7000 légionnaires⁴. Il compléta sa petite armée à l'aide de fantassins et de cavaliers auxiliaires⁵, qu'il leva sans doute chez les tribus du Poitou, de la Saintonge et de l'Agenais⁶. Puis, comme il touchait à la Province, il appela sous les aigles les vétérans de Toulouse et de Narbonne, soldats d'élite dont chacun valait une troupe⁷. Le service des vivres fut assuré sans peine⁸ dans cette région de la Garonne, fromentière et plantureuse⁹.

L'Aquitaine présente la forme d'un vaste quadrilatère, qu'encadrent la Garonne, le Gers, les Pyrénées et l'Océan. La ligne

1. P. 105 et suiv.

2. III, 24, 1-6.

3. III, 20, 1; cf. p. 107, note 9.

4. P. 231.

5. III, 20, 2; cf. 25, 1.

6. Cela explique *quibus ad pugnam non nullum confidetur* (25, 1); cf. p. 399.

7. III, 20, 2; cf. p. 178.

8. III, 20, 2.

9. Cf. I, 10, 2.

stratégique qui la commande correspond précisément à la diagonale : c'est la voie qui part d'Agen, près du confluent de la Garonne et du Gers, qui passe à Nérac, à Saint-Séver et à Dax¹, et qui finit à Bayonne, à la rencontre de l'Adour, des Pyrénées et de l'Océan. C'est, je crois, sur cette route que s'engagea Crassus. La frontière des Aquitains, du côté de l'Agenais, était gardée par la bourgade forte de Sos et par la tribu à laquelle elle appartenait, les Sotiates².

Les Romains arrivèrent sans doute trop vite pour que les Aquitains eussent le temps de se concerter. Aussi, les Sotiates et leur roi Adiatunn³ furent seuls à supporter le premier choc de l'ennemi. Mais c'étaient d'autres hommes que les Suessions ou les Unelles, et ils avaient eu, ce semble, une forte part dans les précédents échecs des Italiens en Gascogne⁴. Le roi attendit Crassus sur la route, à quelques milles en avant de Sos,

1. Je n'insiste plus : 1. à cause des analogies de noms (*Sotio*, dans l'*Itinéraire de Jérusalem*, p. 350. W., est lu en Sos; lisez *Sotio*); 2. la place assiégée par Crassus (20, 3) est près de la frontière; 3. Sos a été, au Moyen Âge, une place forte et un point stratégique d'importance; 4. l'étude des lieux permet de retrouver les détails donnés par César (p. 306, n. 146). C'est à Sos que la route d'Agen à l'Adour coupait celle de Bordeaux et Bazas à Eauze. — De même, outre beaucoup d'autres des l'00 et sans doute avant : de Villeneuve-Bargemont (*Second Recueil des Travaux de la Soc. d'Ét.*... d'Ét., 1812, p. 273 et suiv.), de Méhivier (*Mém. de la Soc. arch. de Moli.* II, n. 1833-5, p. 339 et s.); de Crazannes (*Nov. Cond.*, p. 46 et suiv.); Tarnier (p. 119 et suiv.); Breuds (*Revue de Gascogne*, XXXVI, 1893); et la grande majorité depuis la fin du xvi^e siècle. — Les emplacements les plus extraordinaires ont été proposés. Le moins déraisonnable est Lectoure (Sanson, § 183; Napoléon I^{er}, p. 51; Camoreyt, *La Ville des Sotiates*, Auch, 1897, plan a la p. 45). — Autres : le pays de Lavedan, « à cause des bons chevaux », et en particulier Lourdes ou Saux près de Lourdes (de Vignerot, p. 109, etc.); thèse reprise par Basche de La Grèze, *Mém. des Antiquaires de France*, n. s., X, 1850, p. 281 et s.; Gondom (Fallu, p. 107); Foix (Lancelot, *Hist. de l'Aud. des Jurs.*, V, 1729, p. 291, défendu par Adolphe Garrigou, en dernier lieu dans sa *Première Campagne des Romains contre les Sotiates*, Foix, 1889); Vièdesas; Sost dans les Hautes-Pyrénées; Saint-Lazier (Cabilat, *Foix et Saint-Lazier*, etc., Foix, 1901); Aire, à laquelle on a dû penser au Moyen Âge (de Marca, *Hist. de Béarn*, nouv. éd., I, 1894, p. 47).

2. *Sotioites*, mss. a, tandis que les mss. β inclinent vers *Sotiates*; *Adiatunnus*, mss. a; *Adiatuannus*, mss. β. César, III, 20, 2 et 3; 21, 1 et 2; 22, 1 et 4. Les monnaies à son nom en latin (rex *Adiatunnus*... *Sotioia*, Blanchet, p. 96) ont dû être frappées après sa soumission aux Romains. *Adiatun* pour les Sotiates est fantaisie chez Dion (XXXIX, 46, 2). *Ἀδίατουν* τὸν τῶν Σωτιαίων βασιλῆα, Nicolas de Damas ap. Athénée, VI, 54, p. 249.

3. *His locis* (20, 1) peut se rapporter au pays de Sos; voyez 21, 1 : *Superioribus victoriis freti*, cf. p. 107.

cacha ses fantassins dans un repli de terrain, et lança ses cavaliers contre l'avant-garde romaine. Soit à dessein, soit par force, l'escadron sotiote se laissa repousser et se replia à la hauteur de l'embuscade; quand les Romains accoururent dans le désordre de la poursuite, l'infanterie d'Adiatunn les assaillit à l'improviste. Le combat fut sérieux; à la fin, les Sotiates, quoique vaincus, réussirent à se dégager et à gagner leur citadelle¹, solidement campée près de là sur une forte colline, à 60 mètres au-dessus des rivières qui serpentent à ses pieds².

Crassus essaya de l'enlever le jour même, par un coup de main. Il échoua³. Le siège commença alors suivant la façon classique, avec mantelets, terrasse et tours⁴. Mais les Sotiates connaissaient la manière d'attaquer ces sortes d'ouvrages : comme il y avait chez eux des hommes habitués aux mines, ils ébranlèrent la terrasse par des galeries souterraines, pendant que leurs camarades faisaient une sortie. Crassus la repoussa, consolida sa chaussée, et, de guerre lasse, les assiégés se rendirent⁵. Seuls, Adiatunn et ses six cents « dévoués » refusèrent de céder, et, unis pour la mort comme pour la vie, ils tentèrent de se frayer un passage à travers les assiégeants⁶. On les rejeta dans la place, et, malgré leur obstination, Crassus laissa la vie sauve à ces braves⁷.

1. III, 20, 2-4; 21, 2; Orose, VI, 8, 19. La première rencontre a pu avoir lieu sur la route, à 6 kil. de Sos, vers Poudenas, et les fantassins aquitains se cacher, au delà de ce village, dans le creux du vallon (ou *concellet* qui le borde, lequel se prête fort bien à une embuscade. C'est à Poudenas, je crois, que finit l'Agenais, sur la route d'Agen à Sos. — On a proposé d'ordinaire, plus au nord, les abords de Barbaste et de Nérac (de Crasannes, p. 18; Breuils, p. 241 et suiv.).

2. La Gelise et le ruisseau de la Gueyre. *Natura loci et manu munitam*, 23, 2.

3. 21, 2.

4. 21, 2 et 3. La terrasse put être bâtie sur le sentier qui suit la grande route de Nérac avant de toucher Sos; le camp romain, sur la hauteur de Saint-Martin.

5. 21, 3. Le siège dura *pauca diebus*, 23, 2.

6. III, 22; Dion, XXXIX, 46, 2 (qui ajoute il *επαρξε*) et Nicolas de Damas, *l.c.* Ils sortirent par la porte (celle qui regarde la Gueyre) opposée à celle que menaçait l'aggr et qui regardait le camp romain (22, 1; n. 4), mais cette porte-là était sans doute aussi gardée par un poste de Romains, et, à son appel, le reste de l'armée accourut (22, 4; par un sentier descendant de Saint-Martin pour rejoindre les furtifs à la *peyrado* de la Gueyre?).

7. III, 22, 4; Orose, VI, 8, 20. Adiatunn continua à régner (p. 305, n. 2).

Pendant ce temps, tous les peuples de la forêt, des collines et de la montagne avaient adhéré à la ligue, même ceux du Bigorre, de la Soule et du Pays Basque, même les habitants des riches terres de l'Armagnac¹. Les secours d'Espagne arrivèrent à temps, les officiers de Sertorius prirent la conduite de l'armée².

Elle s'était concentrée, je pense, à Dax ou à Tartas, où convergent les vallées et les chemins de la Gascogne, et où les rivières des Pyrénées croisent à la fois les sentiers des Landes et les routes de l'Espagne. Crassus marcha à sa rencontre, venant de Sos par le nord-est³.

Dès qu'il eut pris le contact, il s'aperçut que la campagne changeait de caractère : c'était une guerre savante qui com-

1 23, 1-2; cf. 27, 1.

2 23, 1-3. César place toute cette organisation de la guerre après la prise de Sos. Cela me paraît une de ces interventions dans l'exposé qui sont assez fréquentes chez César : car il parle souvent des préparatifs d'une campagne au moment où elle commence (cf. III, 11, 3 et suiv. ; VII, 22, 1 et suiv. ; 37, 2).

3. Le seul renseignement géographique est le suivant (23, 1) : Crassus *in fines Vocatum et Tarusatum profectus est*. — Pour les Vocates, il n'y a pas de doute (l'ancienne hypothèse, *Boates* = Bayonne, n'a presque plus de défenseurs) : ce sont les *Boates* du pays de Buch (I, II, p. 450-1), et probablement sous ce nom (déjà dit par Marlianus), César entend aussi les *Basates* du Bazadais; car : 1° il ne nomme nulle part ces derniers; 2° cf. Plin., *Basobocates* ou *Basobantes*, III, 108. — Pour les *Tarusates*, j'accepte, sans certitude, Tartas (déjà proposé par de Marca, n. éd., I, p. 49; car : 1° il y a une vague similitude entre les deux noms; 2° il ne faut pas chercher trop loin du Bazadais, vu que les deux peuples, d'après le texte de César, paraissent se toucher; 3° Tartas a toujours été un centre important, militaire et économique. — Cela étant, il est impossible que Crassus ait marché à la fois vers Bazas et vers Tartas. Je préfère ce dernier itinéraire : 1° c'est la suite de celui qui l'a conduit d'Agen à Sos (p. 305); 2° la route qu'il suit est la voie diagonale et stratégique de l'Aquitaine; 3° c'est sur cette voie que les confédérés ont dû se réunir, à portée de l'Espagne; 4° ce n'est que sur cette voie fréquente, et aux carrefours de rivières et de routes, de Mont-de-Marsan, Tartas, Saint-Sever et Dax, qu'on pouvait dire *in dies hostium numerum augeri* (23, 7); 5° ce n'est que là que je trouve, en Gascogne, *apertissimis campis* (26, 6; cf. p. 310, n. 2). — On a surtout proposé (dès Marlianus), pour les Tarusates, Aire et le pays de Tursan, ce qui est possible. — Comme lieu de rencontre, la ligne de l'Adour ou de la Midouze a été acceptée le plus souvent, avec, comme lieux de la bataille (d'ailleurs possibles) : Aire (Sorbets, p. 78 et suiv., après bien d'autres), Cazères (Tartière, p. 126 et suiv.), Souprosse, Mont-de-Marsan (Pallue, p. 110), etc. — On a proposé, au sud de cette ligne, ce qui est par suite assez invraisemblable : Miramont et Barron (Tauxin, *Route de Gascogne*, XXXVI, 1895, p. 513 et suiv.; etc.), Saint-Loubouer (Dompmnier de Sauviac, *Chroniques de la cité et du diocèse d'Aqs*, I, Dax, 1873 [1874], p. 29-30), Gamarde, etc. — La route de Bazas est acceptée par de Crahanne (*Nouv. Cons.*, p. 13).

mençait, toute différente des luttes naïves et franches auxquelles les Gaulois avaient habitué leurs adversaires. Les chefs espagnols reculaient devant lui, sans offrir jamais la bataille; des détachements ennemis circulaient en tout sens, arrêtant les convois de vivres, barrant les routes¹, isolant la petite armée romaine. En face de son camp², Crassus voyait se dresser le camp des Aquitains, lui aussi bien pourvu d'hommes et de défenses, avec ses sentinelles, son fossé, son rempart, ses portes et ses tours³. Les tribus de la Gascogne s'accoutumaient déjà, sous la pression de la guerre elle-même, aux usages du monde gréco-romain⁴.

De nouvelles bandes grossissaient sans relâche les troupes des Barbares⁵. Pour peu que Crassus laissât faire, il serait bientôt affamé, presque investi, obligé à une pénible retraite⁶. Il prit alors la seule résolution possible. Un matin, faisant sortir toutes ses troupes, il les rangea sur deux lignes, et présenta au camp de l'ennemi son front de bataille⁷.

Il n'avait tout au plus que 10 000 hommes⁸ à opposer aux 50 000 Barbares⁹. Des Gaulois n'auraient pas hésité à courir au combat. Les Aquitains jugèrent que leur victoire serait plus sûre et moins sanglante s'ils attaquaient leur ennemi plus tard, à l'improviste, au cours d'une retraite. Ils se tinrent cois dans leur camp¹⁰.

Mais Crassus était aussi avisé que ses adversaires. S'ils ne

1. *Vias obidere, commentibus nostris interdictæ, obscuro eis* — allusion à des attaques de flanc par des routes transversales (cf. p. 307, n. 3, p. 310, n. 2).

2. Il est probable que, dès que Crassus approcha de l'ennemi, il s'arrêta dans un camp bien fortifié, attendant les manœuvres ennemies, comme Saburos devant Viridovic (p. 302, et si souvent César (p. 231 et 252); par suite, les opérations mentionnées par César (depuis 23, 4 se rattachent toutes à des manœuvres autour d'un même camp.

3. III, 23, 6; 24, 4-5, 25, 1 et 2; Dion, XXXIX, 46, 2.

4. *Concubidine populi Romani*, 23, 6.

5. Cf. p. 307, n. 3, p. 310, n. 2.

6. 23, 7; 24, 2-3.

7. 24, 7; 24, 1.

8. P. 304.

9. III, 26, 6.

10. III, 24, 2-4; Dion, XXXIX, 46, 3.

bougent pas, disaient les légionnaires, c'est qu'ils ont peur. Profitant de cette méprise de ses soldats, le chef donna l'ordre aussitôt de marcher à l'assaut du camp des Aquitains. On s'élança joyeusement vers la bataille¹. — C'était une audacieuse entreprise, et presque de désespérés, que de prétendre enlever avec si peu de soldats une citadelle bien faite, d'un très vaste circuit, et défendue par une multitude courageuse² : César lui-même n'osa jamais, dans ses huit ans de guerre, assaillir un campement gaulois³.

Crassus recourut à tous les moyens, à tous les subterfuges; il utilisa à la fois tous ses hommes, les meilleurs pour combattre, ceux-ci pour combler les fossés, ceux-là pour lancer des pierres et des traits, les simples auxiliaires pour transporter les munitions, la cavalerie pour reconnaître les abords de la place⁴ : si bien qu'à un moment, il n'eut plus personne dans son camp⁵. Les Aquitains se tenaient sur leurs gardes; ils étaient braves; à la différence des Gaulois, ils usaient des armes de jet. La lutte fut vive, et menaçait de durer⁶.

Mais une forteresse aussi grande, improvisée en quelques heures, avait ses points faibles : ce camp était surtout une façade, redoutable seulement du côté de l'ennemi. Les cavaliers rapportèrent à Crassus que sur le derrière, la porte et ses ouvrages étaient mal fortifiés et mal gardés⁷. Il y dépêcha aussitôt toute sa réserve, en lui faisant faire un long détour, hors de la vue des ennemis⁸. Et la chose fut si bien conduite, que les Romains purent entrer dans le camp sans attirer l'attention de personne⁹.

1. 24, 4.

2. 25, 1.

3. Cf. p. 172, n. 1. Il est bien probable que le camp des Aquitains était en plaine ou sur un mamelon peu élevé (p. 519, n. 2).

4. 25, 1 et 2.

5. 26, 2.

6. 25, 1; Dion, XXXIX, 46, 3 et 4.

7. 25, 2; Dion, XXXIX, 46, 4.

8. 26, 1 et 2.

9. 26, 3; Dion, XXXIX, 46, 4.

Les ennemis, attaqués par derrière, poussés par devant avec une nouvelle énergie, lâchèrent pied et, pour s'enfuir, sautèrent par-dessus la muraille¹. Comme cette partie de la Gascogne était une vaste plaine découverte², ils ne purent éviter, même la nuit, les regards et la poursuite de la cavalerie, et, dit-on, un quart seulement s'échappa des 50 000 Aquitains et Cantabres qui avaient combattu contre Crassus³ (septembre ?⁴).

L'armée des confédérés détruite, les peuples se soumirent et envoyèrent d'eux-mêmes des otages. Presque tout le pays entre Garonne et Pyrénées accepta la loi romaine⁵. Mais il y eut, dans les hautes vallées, quelques tribus récalcitrantes qui, se sentant protégées par les approches de l'hiver, s'épargnèrent toute démarche, et Crassus les laissa tranquilles⁶.

La campagne avait été d'une rare élégance : des dangers évités au bon moment, des marches et des sièges bien conduits, une

1. 26, 4-5.

2. *Apertissimus campus* (26, 6) : c'est la seule indication topographique pour toute cette campagne (cf. p. 307, n. 3). Cela signifie, je crois, une plaine non boisée de plusieurs kilomètres. Il me semble qu'on ne peut guère en trouver, en Aquitaine, que dans la région entre Landes et Chalosse ou entre Béarn et Armagnac, le long de l'Adour, de Ruscé à Dax. C'est à l'endroit où Crassus, venant de Soix, a débouché dans la vallée de l'Adour, qu'il faut chercher les épisodes racontés par César, *visu obsideri, numeram hostium asperci*, les deux camps, la bataille et la poursuite. — On peut songer à la plaine de Saint-Sever, ou, plutôt, à celle de Bégear, au sud-ouest de Tartas. Crassus sera venu par Soix, Herre, Saint-Justin, Monte-Marsan et Tartas? Son camp a pu être sur un des cotreaux de Tartas près de la rive gauche de la Midouze, celui des ennemis sur la légère hauteur de Bégear. L'attaque directe se fait par la ligne de la grande route actuelle, l'attaque de derrière, par la ligne que suit la voie ferrée et par le valon du ruisseau du Lizou, la poursuite se fait dans le bas vers les rivières. — Autres hypothèses p. 307, n. 2.

3. 26, 6; Dion. XXXIX, 46, 4; Orose, VI, 8, 22.

4. *Hicis suberat*, 27, 2. J'imagine, comme la poursuite a été facile toute la nuit, qu'il y avait pleine lune (10 septembre).

5. César, III, 27, 4, nomme : *Tarbella* (Dax, Bayonne et Pays Basque), *Bigerriones* (Bigorre), *Plani* (2), *Vocates* (Buch et Bazadais, p. 307, n. 2), *Tarantates* (Tartas), *Elautes* (Eauze; les mss. ont *Flustates*), *Gates* (?), *Auci* (Auch), *Garumni* (var. *Garumni*), *Sabazates* (var. *Sibulates*; la Soule), *Cocornates* (var. *Cassates*; dans les Landes, autour de Morcenx?). Remarquez l'omission des gens de Lectoure (cf. p. 28, n. 3). On a cherché les *Garumni*, très hypothétiquement, dans la haute vallée de la Garonne; les *Gates* et les *Plani* sont peut-être dans le Tormen. Cf. t. II, notes des p. 451-3. — Ce que dit Florus d'*Aquitains réfugiés dans les cavernes et murés la par ordre de César* (I, 45, 6), doit se rapporter à la campagne de 56 (p. 303).

6. III, 27, 2 : on peut supposer, en songeant aux *ultima nationes* qui manquent à cette liste, les gens du Béarn et d'Ulron.

hardiesse heureuse, un ennemi digne de Rome, point d'horribles vengeances, une guerre à la fois intelligente et mesurée. Et la victoire avait un prix particulier : la conquête de la Gascogne garantissait les frontières de la Narbonnaise, elle achevait de bloquer les Cantabres encore indépendants, elle complétait l'édifice un peu fragile de l'Empire d'Occident. Pompée était arrivé jusqu'à Pampelune¹, Crassus pénétra jusqu'à Dax. De l'un à l'autre point, le chemin de Roncevaux allait devenir romain : les différentes provinces du Couchant se rejoignaient par une route continue.

VIII. — CÉSAR EN FLANDRE.

La conquête de l'Armorique et de l'Aquitaine avait étendu la Gaule romaine jusqu'à l'Océan et aux Pyrénées. César voulut aussi, la même année, atteindre le Rhin de partout, et présenter aux Romains leur nouveau domaine sous l'abri de frontières naturelles, précises, puissantes et consacrées².

Les Helvètes lui assuraient le cours supérieur du fleuve³. — Grâce à la défaite d'Arioviste, il en tenait la rive alsacienne⁴. — En aval, il avait envoyé Labiénus chez les Trévires : et, le premier des Romains, le légat pénétra, sans rencontrer d'ennemi, dans la grande vallée de la Moselle⁵. De ce côté encore, des ambassades pacifiques étaient arrivées de Germanie⁶; et, depuis le confluent du Mein jusqu'à celui de la Ruhr, le Rhin, dans la traversée des forêts et des montagnes, paraissait soumis à Rome et fermé aux invasions.

Mais dès son entrée dans la plaine, le fleuve baignait deux

1. Cf. p. 115.

2. Cf. *Cic.*, *De prov. cons.*, 16, 34.

3. P. 219.

4. P. 240-1; cf. III, 7, 1 : *Expulsi Germani*.

5. III, 11, 1 et 2. Labiénus a dû suivre la route d'Amiens, Soissons, Reims, Mouzon, Izel, Arlon, Trèves; cf. p. 394, n. 6. Remarquez que dans cette campagne de Labiénus contre les Trévires (comme dans presque toutes les autres de ce côté, p. 395 et 543), la cavalerie joua le principal rôle.

6. Cf. p. 273 et 284.

rives indépendantes. A droite, les Sicambres¹ ignoraient sans doute le peuple romain; à gauche, les deux nations gauloises des Morins et des Ménapes faisaient comme s'il n'existait pas. Seuls de tous les Belges, ils n'avaient point songé à entrer en relations avec César². L'année précédente, il n'avait pas eu le temps de les attaquer : il crut l'avoir cette année, quoique l'automne fût proche³.

Mais César se fit illusion sur la durée et la nature de la campagne⁴. Ces peuples des marécages combattirent tout autrement que les Gaulois de ces trois dernières années⁵. Il ne trouva ni bataille à livrer, ni forteresse à assiéger⁶. Tant qu'il marcha en pays découvert, l'ennemi fut invisible : on le disait très loin, dans la forêt ou le marécage⁷. César dérida de l'y chercher⁸. Un soir, il arriva à la lisière d'épaisses forêts⁹ : comme, jusque-là, il n'avait rencontré personne, il était rassuré, il disloqua ses légions et mit ses hommes à bâtir le camp. Et alors, de tous les fourrés et de tous les bosquets, les Barbares s'élancèrent et assaillirent les soldats dispersés¹⁰. Les Morins renouvelaient la

1. Cf. p. 46.

2. III, 28, 1.

3. *Prope exacta jam arctas*, 28, 1, milieu de septembre¹.

4. Il l'avoue lui-même, 28, 1 : *Arbitratus id bellum celeriter confici posse*; de même, Dion, XXXIX, 44, 1.

5. *Longe alia ratione*, 28, 1.

6. Cf. Dion, XXXIX, 44, 2 : *Οὐτε γὰρ πόλιν ἔχοντες*.

7. 28, 2; Dion, 44, 2. A l'intérieur de la forêt de Nieppe? ou, s'il faut accepter *έρων*, de Dion Cassius, au fond de cette forêt, sur les collines basses sous du mont Cassel, soit des monts de derrière Bailleur (cf. p. 313, n. 4, 7).

8. Étant donné que César déclare marcher contre les Ménapes et les Morins (28, 1), je suppose qu'il visait surtout le mont Cassel, qui est aux Ménapes, la principale place de cette région (t. II, p. 261). Mais il résulte bien de son récit et de IV, 38, 2, qu'il n'a pu arriver jusque-là et n'a pu sortir de chez les Morins. Je le suppose donc allant d'amiens à Arras, d'Arras à la frontière des Morins (vers Cauchy, par la « chaussée Brunehaut » de Théroutanne), et de là droit vers le nord, sur Cassel : c'est alors, vers Lillers ou le mont Corbeau (où il campe ?), qu'il rencontre *initium silvarum*, le double obstacle des marais de la Lys et de la forêt de Nieppe, où l'attend l'ennemi. — Gantier (p. 194 et suiv.) lui fait suivre une direction toute différente, Montrenil, Hazebrouck, Ypres, Roulers, où il place les combats, et il cache les Barbares dans la forêt de Thourout.

9. 28, 3; Dion, 44, 2.

10. 28, 2-3.

tentative qui, l'année précédente, avait si bien réussi aux Nerviens de la Sambre. — Ils étaient du reste trop peu nombreux pour avoir raison de César : devant la résistance des légionnaires, ils regagnèrent leurs bois. Mais les Romains s'y étant engagés derrière eux, les Morins leur tuèrent quelques hommes, et les renvoyèrent à leur camp¹.

Le proconsul résolut alors de combattre et de détruire, à défaut des hommes, la forêt elle-même. Le lendemain et les jours suivants, des milliers de légionnaires furent transformés en bûcherons. Les arbres tombés étaient rejetés sur les flancs de l'armée, et elle avançait lentement dans le large couloir formé par les troncs amoncelés, protégée par eux comme par un double rempart².

On atteignit ainsi une vaste clairière où l'on put faire main basse sur les bestiaux et la queue des bagages, et où l'on trouva des champs, des fermes et des villages disséminés, mais point d'ennemis³. Les hommes étaient plus loin, cachés dans les forêts d'au delà⁴.

C'était folie que de chercher à les atteindre : le Gaulois irait toujours plus vite, dans ses sentiers familiers, que le légionnaire se taillant son chemin à coups de haches. De mauvais temps survinrent, le travail en plein air fut impossible, l'oisiveté sous la tente était intolérable. Cette fois encore, César renonça à la Flandre, et il retourna en Gaule, non sans avoir détruit tout ce qu'il put atteindre⁵. Les campagnes de l'année étaient finies.

1. 28, 3-4; Dion, 44, 2.

2. 29, 1 et 2; Dion, 44, 2. Sur le tracé de la voie dite « rue des Pierres », de Thiennes à Wallon-Cappel vers Cassel? ou à travers la forêt de Nieppe, de la Lys et de Thiennes à Vieux-Berquin vers les monts de Bailleul? Florus semble parler de forêts incendiées, s'il faut lire, comme je crois, *« Morini morutantur (var. dilabebantur) in silvis : jussit accendi »* (I, 45, 6; voir l'ed. Rossbach).

3. 29, 2 et 3. Autour de Wallon-Cappel ou de Vieux-Berquin, suivant la route qu'on fera prendre à César (n. 2).

4. 29, 3. Vers le mont de Cassel ou vers les hauteurs de Bailleul et le mont Kokerke, suivant la route (n. 2 et 3).

5. III, 29, 3; Dion, XXXIX, 44, 2.

IX. — PREMIER ESSAI D'ORGANISATION DE LA GAULE

La gloire personnelle de César n'avait point grandi dans ces campagnes. Chez les Vénètes, il recula devant la mer, et, chez les Morins, devant la forêt : l'assaut de quelques bourgades abandonnées, l'abatage de milliers d'arbres et l'ordre de massacrer les vaincus, voilà le bilan de son œuvre propre. Ses lieutenants, en revanche, avaient fait de l'excellente besogne et obtenu des résultats durables : Rome n'aura plus rien à redouter des peuples de la mer, les Aquitains ne bougeront plus durant une génération, et, grâce aux manœuvres de Labiénus et aux victoires des légats, un soulèvement général avait été évité. Dans l'année qui va suivre, seule de tout son proconsulat, César n'aura pas de Gaulois à combattre.

Celle qui finissait lui avait apporté les inévitables déceptions qui suivent les conquêtes trop rapides. Des nations s'insurgeant malgré la livraison d'otages, de vastes conjurations ourdies entre les peuples, Germains, Cantabres et Bretons accourant en dedans des frontières, des bandes d'aventuriers se formant au premier signal, et le mot de liberté circulant partout : César s'était rendu compte que son autorité était encore précaire, et que la Gaule n'avait répudié aucune de ses habitudes.

Les puissances politiques sur lesquelles il avait compté pour collaborer à la domination romaine ne répondaient plus à ses espérances. Il avait protégé les sénats des peuples contre les fauteurs de tyrannies : et de ces aristocraties, les unes n'avaient pu rester au pouvoir, comme ces assemblées des Aulerques et des Lexoviens massacrées par leurs peuples parce qu'elles se refusaient à la guerre, et les autres la lui avaient ouvertement déclarée, comme ce sénat des Vénètes qu'il avait lui-même fait égorger jusqu'au dernier chef. Il était venu à la prière des nations pour les délivrer des Germains : et ces mêmes nations leur ouvraient aujourd'hui le Rhin pour les ramener contre les légions.

Le proconsul détestait la désobéissance plus encore que l'hostilité. Ces Gaulois qui se soumettent et se révoltent presque aussitôt, ces grands enfants, distraits, bavards, crédules et inconsistants, complices de toutes les illusions et de tous les mensonges, ces auxiliaires auxquels on ne peut confier ni un secret à garder ni un rôle sur le champ de bataille, tout ce monde d'écervelés finit par crisper et indigner César¹.

Ce qui leur manquait, c'était un gouvernement solide. Les nations gauloises ressemblaient à ce que fut, cette année même (56), le peuple romain. L'arrivée de César, trois années de guerres et d'incertitudes, avaient accru l'anarchie politique. Et si cette anarchie avait permis à la domination romaine de s'établir, elle l'entraverait en se prolongeant. Pour que le proconsul fût obéi des cités, il fallait qu'elles obéissent à leurs chefs, et que ces chefs lui fussent dévoués.

Aussi, tandis que la guerre se prolongeait, sa politique se modifiait à l'endroit des nations. Il renonça, chez quelques-unes des plus importantes, à protéger l'aristocratie et le sénat, et il fit des avances aux vieilles familles royales ou aux candidats à la monarchie. Les Sénon, qui avaient supprimé la royauté vers le temps de son arrivée, furent contraints de la rétablir, et se virent imposer Cavarin, frère du roi déchu². Parmi les chefs carnutes, aucun n'avait plus aidé César que Tasget, héritier d'une dynastie tombée : il lui donna la royauté de son peuple³. Dans quelques mois, quand les Romains deviendront les maîtres chez les Morins du Boulonnais, il y installera pour roi un autre de ses amis, Comm l'Atrébate⁴. Car, pour plus de sûreté, il ne répu-

1. Cf. II, 1, 3; 24, 4; III, 10, 2 et 3; 17, 4; 18, 6; 19, 6; 23, 1; IV, 3; 6, 3.

2. V, 54, 2 : avant l'hiver de 54-53.

3. V, 23, 2 et 3 : en 50, César le dit lui-même. De lui sont sans doute les monnaies TASGITIOS-EAKESOOYIZ et TASGETI (n° 6295-307). Cf. p. 228, n. 8.

4. César, IV, 21, 7 : *Commium, quem ipse, Atrëbatibus imperatus* [cf. p. 260 et s.], *regem ibi constituerat*. Malgré l'interprétation courante, je crois que *ibi* désigne, non les Atrébates, mais les Morins, où se trouve César lorsqu'il parle ainsi. Car : 1° Comm est un Atrébate, et César dit qu'il sa prière il rendit la liberté à son peuple (VII, 78, 1), ce qui me paraît incompatible avec un roi imposé; 2° Comm

gnait pas à infliger aux Gaulois des sortes de podestats étrangers : on disait même à Rome qu'il offrait des royautes aux jeunes gens de bonne famille qui cherchaient fortune autour de lui¹. Chez les Arvernes, bien que les vieux sénateurs lui fussent favorables, il donna le titre d'« ami de César » au jeune fils de Celtill, Vercingétorix², et celui-ci, par la richesse, la puissance et la gloire de sa famille, était le seul Arverne qui pût aspirer à devenir roi. Enfin, l'Éduen Diviciac, le collaborateur le plus utile qu'eût rencontré le proconsul au début de ses guerres, le porte-parole de l'aristocratie, a disparu³, depuis la fin de 57, de l'état-major de César, qu'il fût mort ou en défaveur; et son frère Dumnorix, l'associé de tous les candidats au pouvoir, revient auprès du proconsul, caressé par lui, mis à la tête de la cavalerie gauloise⁴, et le chef disait ouvertement que les Romains lui donneraient la royauté de sa nation⁵. César devenait, au delà des Alpes, un distributeur de tyrannies, dans le temps même où, en Italie, il encourageait Crassus et Pompée aux pires des usurpations⁶. On eût dit qu'il voulait pratiquer la même politique contre les sénats de Gaule et contre la curie de Rome.

A ce nouveau système de gouvernement, il gagnait de récompenser ses alliés indigènes et de maîtriser leurs nations : que les cinquante peuplades fussent dirigées par des despotes

est toujours dit *Atrebat* (IV, 25, 2, 35, 1; V, 22, 3; VI, 6, 4; VII, 76, 1; VIII, 7, 5; 21, 1; 47, 1) et non *rex Atrebatum*; 3° VII, 76, 1 : dans *qui Marnam attribuerat* (César), qui paraît s'appliquer à Comm., non à la che des Atrebatos. Je crois donc qu'à cause de ses relations avec la Bretagne (IV, 21, 7), César lui aura donné le commandement de Bretagne et du littoral (cf. VI, 9, 5). Dans le même sens, Münzer *op. Wissowa*, IV, col. 770.

1. C'est ainsi que j'interprète, hypothétiquement, le billet de César à Cicéron, qui transmet ce dernier (*Ad fam.* VII, 3, 2) : *M. Orfinum* (?), *quem mihi commendat, vel regem Gallis* [pour *in Gallia*? *forum*, etc. Verril no 34].

2. Dion, XI, 41, 1 : *Ἐν πύκι μοι τὸ Κιτρὰκι Ἰεργόντι*.

3. Après le milieu de 57 (p. 259), il n'est plus question de lui que de façon retrospective (VII, 32, 1).

4. Au moins en 54 : V, 6, 1.

5. V, 6, 2. — Une autre nomination dans les affaires intérieures des Éduens résultait de VII, 39, 1 : *Viridomarus ... quem Caesar ... ad summam dignitatem perduxerat*, s'il était prouvé qu'il ne s'agit pas de quelque honneur dans l'état-major romain.

6. Année 55. Dion, XXXIX, 31 et suiv.; etc.

« amis » ou « hôtes de César »¹, et il tenait la Gaule par une force autrement solide que la fidélité vacillante de sénats nombreux et divisés. C'était grâce à un régime pareil que Pompée avait assuré la prépondérance romaine en Orient. — Puis, comme Pompée, César aurait des rois à sa suite. Et s'il se brouillait avec la curie, il attirerait ces rois à sa cause plus aisément que les sénats locaux, toujours séduits par le prestige du grand conseil de Rome, et habitués de longue date à tout rapporter à lui.

Ce fut vers le même temps que César mit la main sur certaines des institutions communes à toute la Gaule. De la même manière qu'il supprimait peu à peu les patries locales, il enchaîna la patrie gauloise.

L'assemblée des cités, qui s'était réunie dans l'été de 58 après la défaite des Helvètes, se tint sans doute alors près du camp de César, mais en dehors de sa présence et dans un mystère religieux². En 57 et 56, il n'est pas question de cette assemblée³. Elle va reparaitre au printemps de 55, mais avec un caractère tout différent. C'est le proconsul qui la convoquera : les chefs de toutes les nations y sont appelés, elle a lieu en vue de son armée; il y parle en maître, il fixe le contingent des troupes qu'on doit lui fournir, il annonce ses intentions et donne des ordres⁴. Un tel conseil n'est plus un organe de liberté, mais de dépendance. C'est pour César un moyen de commander d'un seul coup, et de gouverner plus vite.

César traçait donc les premières lignes du gouvernement de la future province dans le même temps qu'il en assurait les fron-

1. César paraît avoir accordé le titre de *hospes* à des Gaulois de la Province (I, 53, 6) et de la Gaule indépendante (V, 6, 2); cf. Suetone, *César*, 48.

2. P. 224.

3. Je crois très probable, cependant, qu'elle se soit alors réunie, peut-être dans les mêmes conditions qu'en 58 (cf. p. 244 et 277).

4. César, IV, 6, 5 : à Amiens (?), printemps de 55, p. 326 : César dit seulement *principibus Galliarum evocatis*; il ne prononce le mot *concilium* qu'au printemps de 54 (V, 2, 4), mais il semble, d'après l'emploi du pluriel dans ce dernier texte, qu'il y ait eu déjà des *concilia* convoqués par lui.

tières. Mais tout cela n'était encore que vagues contours et façade indécise. — A Rome, cette année, on attendait, non sans impatience, les statuts et règlements de la Gaule¹. C'était même un argument que Cicéron, réconcilié avec César, faisait valoir pour qu'il gardât ses pouvoirs². Donnez-lui le temps, disait-il au sénat, d'affermir ses conquêtes, de s'attacher les vaincus, de rédiger la loi des nouveaux sujets de Rome, de fixer leurs droits et devoirs, leur régime politique et leur état civil. Qu'il reste au delà des Alpes, répétait l'orateur, afin d'achever par la politique l'œuvre de ses batailles, et d'inaugurer en Occident les bienfaits d'une paix éternelle³. — Mais César, les révoltes apaisées, eut tout de suite d'autres projets en tête.

1. Cf. Cic., *De prov. cons.*, 13, 34 et 35, 8, 19.

2. Le discours *De provinciis consularibus* fut prononcé au milieu de 56. C'est une réponse à ceux qui avaient proposé le rappel de César avant le 1^{er} mars 56 (cf. p. 282).

3. *De prov. cons.*, 13, 33, 14, 34 et 35.

CHAPITRE X

CAMPAGNES DE GERMANIE ET DE BRETAGNE

Motifs des guerres de Germanie et de Bretagne. — II. Le massacre des Esiètes et Tenctères. — III. Passage du Rhin. — IV. Débarquement en Bretagne. — V. Préparatifs de la conquête de la Bretagne. — VI. Hesitations et retards de César. — VII. La grande expédition de Bretagne. — VIII. Échec des grands desseins de César.

I. — MOTIFS DES GUERRES DE GERMANIE ET DE BRETAGNE

César, l'année suivante, franchit le Rhin et le détroit de Boulogne, et porta la guerre chez les Germains et chez les Bretons (35).

Il était libre enfin de poursuivre ses chimères. La Gaule ne bougeait plus. Épouvantée par les dernières exécutions, bridée par les chefs que César lui donnait, elle était encore incapable d'autre chose que de souhaiter un libérateur et d'obéir à son maître. Avec quelques bonnes paroles, il tira d'elle, cette année, ce qu'il voulut¹.

Rome, depuis les accords de Lucques, paraissait aussi sûre, aussi complaisante que la Gaule². Caton était réduit à l'impuis-

1. Bibliographie : p. 328, n. 5, p. 331, n. 9, p. 333, n. 8 (Germanie); p. 336, n. 3, p. 337, n. 8, p. 340, n. 5, p. 341, n. 8 (Bretagne). — Traces de sources autres que César : p. 329, n. 2, p. 340, n. 4, p. 342, n. 3, p. 357, n. 2, p. 360, n. 3, p. 361, n. 3.

2. César, IV, §, 5; 7, 1.

3. Dion, XXXIX, 29 et suiv.

sance, et ses attaques éternelles ne ressemblaient plus qu'aux railleries nécessaires qui accompagnaient les cortèges triomphaux¹. Les deux complices de César, Crassus et Pompée, avaient été nommés consuls², un peu grâce aux soldats que le général laissa partir en congé³, et un de leurs premiers actes, en 55, avait été de faire voter une loi qui prolongeait d'au moins quatre ans (54-50) les pouvoirs de leur allié⁴. De

1. Dion, XXXIX, 28, 2 et suiv.; 34, 1 et 2; etc.

2. Dion, XXXIX, 31, 1.

3. Dion, XXXIX, 31, 2; Plutarque, *Pompée*, 51 : Publius Crassus le jeune les amena; il revint ensuite en Gaule pour chercher des mercenaires en vue de la guerre parthique, en 54-53 (Plutarque, *Crassus*, 17).

4. Les pouvoirs de César expiraient, je crois, le 1^{er} mars 54 (p. 166). — Que son proconsulat ait été prorogé de cinq ans (mars 54-mars 49) par la *lex Pompeia Iuvenis*, c'est ce que je ne peux croire : aucun texte ne le dit, et quelques-uns semblent dire le contraire (cf. textes indiqués plus bas, *Hirtius*, *De b. c.*, VIII, 39, 3, cf. p. 545, n. 4; le même, 49, 2). Il est seulement certain que ses pouvoirs allaient jusqu'au 1^{er} mars 50 (Célius ap. Cic., *Ad fam.*, VIII, 8, 9). — Pour tout le temps au delà, du 1^{er} mars 50 jusqu'en juillet 49 sont seize mois (cf. César, *De b. c.*, I, 9, 2, il y eut débat entre César et ses adversaires, la proposition de terminer le proconsulat en novembre 50 (Cic., *Ad fam.*, VIII, 11, 3) consistant, je crois, à partager le différend par moitié). — Ce débat avait son origine, à ce qu'il semble, dans les faits suivants. 1^o La *lex Pompeia Iuvenis* stipulait sans doute qu'il ne serait pas « délibéré » sur les provinces de César avant le 1^{er} mars 50 (Célius, *l. c.*) : c'est-à-dire que ses pouvoirs lui étaient implicitement ou explicitement prorogés de quatre ans (ce qui leur donnait, en ne tenant pas compte du consulat, une durée de huit ans, de mars 58 à mars 50, cf. Dion, XXXIX, 31, 3, 2). Le choix de cette date, (mars 50), s'explique parce que les provinces proconsulaires étaient réparties, d'après la *lex Sempronia* (cf. p. 282, n. 4), environ un an et demi avant l'entrée en fonction des proconsuls, et que le successeur de César, choisi vers ce mois de mars 50, et qui serait un des consuls de 49, n'arriverait en Gaule qu'en janvier 48, date à laquelle César pourrait être consul de nouveau : ce qui, en fait, lui donnait dix ans de gouvernement en Gaule, 58-49. 2^o Mais une loi de Pompée en 52 abrogea la *lex Sempronia* (Dion, XL, 56, 1) : ce qui permettait au sénat, en « délibérant » dès le 1^{er} mars 50 sur les provinces de César, de le « remplacer » sur-le-champ; il est possible que César n'accepta pas cette conséquence de la loi de Pompée. 3^o Un plebiscite, en mars 52 (Cé), stipula que César pourrait se présenter au consulat quoique absent (César, *De b. c.*, I, 9, 2; Suet., *l. c.*, 26 et 28; Cic., *Ad Att.*, VIII, 3, 3) : or, comme il ne pouvait être consul, vu la loi du *decennium*, avant janvier 48, être élu par suite avant juillet 49, il suivait de là que César pouvait se croire le droit de garder ses pouvoirs jusqu'en juillet 49 (César, *De b. c.*, I, 9, 2; Cic., *Ad Att.*, VII, 7, 6; 9, 4; Célius ap. Cic., *Ad fam.*, VIII, 11, 3; Cic., *Ad fam.*, VIII, 8, 9; *Phil.*, II, 10, 14; *Tite-Live*, *Ep.*, 108). 5^o Mais une loi postérieure de Pompée, en 52, interdisait toute présentation d'abord au consulat (Suet., *l. c.*, 28, 2 et 3 : *inter lege et non nec* : Dion, XL, 56, 1 et 3) : ce qui ramenait César aux prescriptions de la *lex Pompeia Iuvenis*, à son remplacement possible le 1^{er} mars 50; il est probable, comme pour la loi provinciale de 52, que César n'accepta pas cet effet rétroactif de la loi de Pompée (cf. Dion, XL, 56, 2). Le principal du débat concernait donc l'abrogation *ex tunc* (Cic., *Ad Att.*, VII, 7, 6;

plus, il est probable qu'on le débarrassa du contrôle du sénat ou du peuple, et qu'on l'autorisa à faire la guerre à sa guise, contre qui il lui paraîtrait bon¹. Il avait donc devant lui un vaste horizon de six années (56-51), où il pourrait courir sans frein et sans mesure, et devenir l'Alexandre de l'Occident².

En apparence, ces guerres de Germanie et de Bretagne furent destinées à compléter la défaite et l'isolement des Gaulois. Des Bretons, l'année précédente, avaient aidé leurs frères d'Armorique¹; les Trévires et les Gaulois eux-mêmes appelaient, disait-on, les Germains à leur secours². Il fallait les châtier tous et leur ôter l'envie de revenir³ : le jour où la Gaule se verrait abandonnée du reste du monde, elle renoncerait à ses dernières illusions. L'esclavage la gagnerait, pour ainsi dire, des extrémités jusqu'au centre.

Mais César, lorsqu'il franchit le Rhin et le détroit, eut d'autres soucis que de parfaire sa nouvelle conquête. J'ai déjà dit son besoin des victoires impossibles et des gloires inconnues⁴ : en attendant le Danube et la Scythie⁵, il les rencontrerait dans les îles de l'Océan et les forêts du Nord. Car, vraiment, il y avait, dans ces étranges pays de Bretagne et de Germanie autant

9, 14, 61 Les plus acharnés des ennemis de César interprétaient la *lex Pompeia* comme si elle autorisait, pour le 1^{er} mars 50, non pas la délibération sur les provinces de César, mais son rappel, et proposaient de lui nommer, des 51, un successeur pour cette date du 1^{er} mars 50 : ils s'appuyaient sur le fait, disaient-ils, que son proconsulat était une mission militaire, liée à la conduite d'une guerre, et que cette guerre était liée. Cic., *Ad fam.*, VIII, 1, 2, *Ad Att.*, VIII, 3, 3; Suet., *C.* 28, 2; ce qu'on avait déjà en 56 à propos de la première période du proconsulat (p. 282). — Pour la bibliographie, p. 166, n. 4.

1. Cf. Dion Cassius, XXIX, 33, 2 (il est vrai que la chose n'est indiquée que pour Crassus en Syrie et Pompee en Espagne).

2. Cf. Cicéron, *Pro Balbo*, 28, 44, 1; *Pro Caelio*, 34, 51 et 82; Dion, XXXIX, 53.

4 IV, 20, 1 (pentètre aussi en 37; cf. II, 14, 4) III, 9, 10.

§ IV. 4, 3, III, II, 2; IV, 10, 1.

5. IV, 10, 1; 20, 1.

6. P. 168-170. C'est ce que dit Dion XXXIX, 48, 4) à propos du passage du Rhin : "Ο πατρις αὐτοῦ ἀποστόμους ἔχοντας ἐκ ἐπιτομῆς, ἄνθρωπος ἡβήτης ἐπ' ἡλικίᾳ. De même, à propos de la Bretagne (33, 21) : Ταῦτα ἄνθρωποι, etc.

7. Cf. p. 100, 100 et 284.

d'attraits et plus de terreurs¹ que dans cet Orient où Pompée s'était taillé à si bon compte une renommée éternelle, et où Crassus allait chercher, lui aussi, à devenir un grand homme². Pour faire concurrence à ses deux amis et à Alexandre même, César énumérait avec complaisance les horreurs grandioses du monde qu'il découvrait : il prenait ça et là, chez les vieux écrivains grecs ou dans les propos des marchands, tous les récits et tous les mensonges qui se débitaient sur les peuples du Nord, et il les mêlait à la narration de ses guerres avec une imperturbable gravité. Cette Germanie que les légions foulaient sous leurs pieds, était la terre des forêts et des fleuves immenses, des peuples innombrables, des animaux monstrueux « qu'on ne voit nulle part ailleurs »³; ces Suèves qu'elles menaçaient, étaient des hommes d'une taille prodigieuse, d'une force irrésistible, « auxquels les dieux immortels eux-mêmes ne sauraient être comparés »⁴; quant à l'île de Bretagne, c'était le pays du mystère⁵, « on en ignorait tout », disait-il, « et la grandeur et la nature, les Gaulois eux-mêmes ne connaissaient rien sur elle »⁶, et César, omettant Pythéas et les Grecs⁷, donnait à entendre qu'il avait découvert la terre extrême du monde habitée⁸.

1. Dion, XXXIX, 53; *Caes., Ad Quintum fratrem salutem en Bretagne*, en 34), II, 16, 4 : *quos tu situs, quas naturas rerum et locorum, quas mores, quas gentes, quas pugnas, quem vero ipsum imperatorem habes*?

2. Dion, XXXIX, 39, 5.

3. VI, 23, 5 : *Quae reliqua in locis res non sunt. Caesar, VI, 21-28*, il cite Ératosthène et autres Grecs (24, 2, par Timée?), je crois d'après Pseudo-Dionysius, à qui il me semble emprunter 24-26, avec additions de remarques personnelles (VI, 25, 27; 26, 45); le reste (21-23) paraît venir surtout d'enquêtes faites chez les Bretons, et se rapporter moins à tous les Germains qu'aux Suèves (cf. IV, 4-5).

4. IV, 1, 3; IV, 7, 3.

5. Νέστον ἀνέροσφαιον. Pline, C, 23.

6. César écrit de la Bretagne (IV, 20, 2) : *Omnia fere Gallis erant incognita*, et il ajoute (20, 3, 3) que les marchands seuls y vont, alors que, dans presque chaque livre (II, 14, 4; III, 9, 10; 8, 1; IV, 20, 1; 21, 7; V, 12, 2; etc.), il monte sur les rapports entre Belges et Bretons. Sur ce point, César dépasse la mesure : ce qui est du reste la caractéristique de presque tout ce qu'il a écrit sur l'année 55.

7. Cf. L. I, p. 419-429.

8. Cf. Appien, *Géogr.*, II, 150, 625; Pline, C, 23 (il y a même *Ille est; cōsuepuzq*). C'est pour cela qu'il ne décrit la Bretagne qu'après la même ou marche de ses légions en 54 (V, 12 et suiv.; cf. p. 357) : description faite en partie de visu.

Mais c'est encore de l'idéal qu'un tel amour de gloire. Gardons-nous, en y insistant pour César, de trop embellir son Âme. En réalité, d'autres besoins, vulgaires et mauvais, le poussaient aussi à ces nouvelles aventures. Du moment que la Gaule était « pacifiée »¹, ni lui ni ses complices ne pouvaient, de quelque temps, y espérer de très belles affaires : il fallait chercher ailleurs l'occasion de ces coups de fortune, comme la mise à l'encan de 50 000 Aduatiques et de la nation des Vénètes². Dans ces multitudes de Bretagne et de Germanie³ on ramasserait des hommes à foison. La Bretagne, c'était le pays fabuleux de l'étain, où Carthaginois et Marseillais avaient acquis tant de richesses⁴, et c'était l'île aux perles grosses comme le poing⁵. César voulait maintenant de tout cela. Un âpre désir de luxe et de dépense l'avait saisi, aussi fort que son ambition : esclaves, tableaux, meubles et statues, il achetait tout à en avoir honte lui-même⁶. Officiers, soldats et marchands qui l'entouraient, étaient à l'unisson. Dans quelques mois, Quintus Cicéron le suivra chez les Bretons en qualité de légat : et ce qui préoccupe le plus son frère l'orateur, c'est de savoir le butin qu'on y fera⁷.

II. — LE MASSACRE DES USIPÈTES ET TENCTÈRES

La fortune de César lui offrit, dès le printemps, l'occasion d'intervenir en Germanie.

Une seconde fois, l'État suève de Franconie et Souabe mena-

(12, 2-3; 13, 1 et 4; 14, 1), en partie empruntée à d'autres (13, 3), peut-être surtout à Timée : les mesures de l'île, un triangle de 300, 700, 800 milles (13, 1, 5, 6), semblent venir en dernière analyse de ce dernier (cf. t. I, p. 419, 428).

1. Cf. p. 247, 276, 314.

2. P. 272 et 300.

3. *Hominum ... infinita multitudo*, V, 12, 3; IV, 1, 1.

4. T. I, p. 187-188, 337-338, 419-420.

5. Suét., *César*, 47; cf. Plin., IX, 116, et Solin., XXII, 40.

6. Suét., *C.*, 47.

7. En 54 : *Ad A.H.*, IV, 16, 13 (*præda ex municipiis*) : *Ad fam.*, VII, 7, 1. Cf. p. 100, n. 10.

çait de disloquer l'Europe¹. La défaite d'Arioviste² avait fait refluer vers l'Allemagne ces milliers de Barbares qui se pressaient sur les bords du Rhin, de Bâle à Mayence³. Comme il leur fallait de la place et des terres, ils les prirent sur la rive droite, au nord du Taunus. Les nations germaniques du Nassau, l'Uripètes et Tencières, qui depuis des années soutenaient le choc des hordes de l'Est, furent submergées à la fin, et rejetées en masse hors de leur pays (58-57)⁴. A leur tour, les Ubiens du bassin de Cologne furent attaqués : ils étaient assez forts et assez disciplinés pour résister aux bandes d'Arioviste et de ses héritiers, et ils surent éviter le sort de leurs voisins. Mais leur puissance s'affaiblit dans toutes ces luttes, ils durent payer tribut aux Suèves⁵, et ils commencèrent alors à regarder du côté de Rome et de César (automne 57)⁶.

Et alors, c'est l'histoire d'il y a trois ans qui recommence. Comme les Helvètes⁷, les Uripètes et les Tencières cherchent de nouveaux domaines, et leurs tribus nomades jettent le trouble en Germanie⁸; comme les Éduens⁹, les Ubiens veulent se débarrasser des Suèves, même au prix d'une alliance avec le proconsul romain¹⁰. La politique que César a appliquée sur le Rhône et la Saône, va lui servir sur la Meuse et le Rhin.

Uripetes et Tencières errèrent en Westphalie pendant trois années (58-56) : c'était une foule de 430 000 hommes, la terreur de ceux dont elle s'approchait¹¹. Les Ubiens et les Sicambres ne purent les accueillir ou les garder¹². Ils descendirent plus au

1. Cf. p. 146 et suiv.

2. P. 239; il a dû mourir des suites de ses blessures, César, V, 29, 2.

3. I, 54, 1; III, 7, 1; p. 239-240.

4. IV, 4, 2-1, 2; cf. p. 46-47.

5. IV, 3, 4.

6. II, 35, 1, p. 273.

7. P. 291 et suiv.

8. IV, 4, 2.

9. P. 295 et 225.

10. P. 273; IV, 8, 3-16, 5.

11. IV, 4, 2; 15, 3. Appon. *Celt.* 18, 1-4; Plut. *C.* 22.

12. D'après IV, 4, 2. Je crois d'ailleurs que les Uripètes et les Tencières restèrent en bons termes avec les Sicambres (cf. p. 329, n. 7).

nord, vers les terres des marécages. Au delà de la Lippe¹, ils se dirigèrent contre les Ménapes, peuplade gauloise qui occupait les deux rives inférieures du Rhin et de la Meuse et les terres basses de la Flandre et du Brabant : régions alors médiocres, pauvres en hommes, où la place ne manquait pas². Les Ménapes ne réussirent pas à les arrêter : la horde franchit le Rhin (à Xanten?)³, et se répandit des deux côtés de la Meuse (36-55)⁴.

Cela se passa pendant l'hiver, César étant en Italie. Lorsque la chose fut sue en Gaule, elle excita une vive agitation chez quelques peuples. Ces Germains qui arrivaient, sans feu ni lieu, c'étaient, comme on l'avait dit des Helvètes, les libérateurs attendus : et, de différents côtés, on leur offrit de servir comme auxiliaires⁵. Ils ne refusèrent pas, et, remontant la Meuse, leurs avant-gardes prirent contact avec Ambiorix et les Belges de Tongres et du Condroz, amis de César (vers Maëstricht?)⁶.

Quoique le printemps commençât à peine⁷, César rejoignit son quartier général, plus tôt qu'à son habitude : rien ne le retenait en Italie, où il venait de tout obtenir du peuple romain⁸. Il voulait, expliquait-il, arriver sur la Meuse avant que l'entente ne fût conclue entre Germains et Gaulois, et ravir à ces derniers

1. Cf. n. 3.

2. T. II, p. 472-473.

3. César raconte (IV, 4, 2-7) que les Ménapes évacuèrent leurs terres transrhénanes (et cela doit assez peu de chose : les environs de Wesel, Hees et Emmenich, partie transrhénane du *pays luttich*) et garnirent de postes la rive gauche; les Germains n'ayant pu franchir le Rhin faute de vaisseaux et crainte des gardes, s'éloignèrent du fleuve par ruse, jusqu'à trois jours de marche de long de la Lippe¹; les Ménapes les eurent partis pour toujours, ramenerent leurs barques et récupérèrent la rive droite; alors les Germains revinrent, écrasèrent les Gaulois et profitèrent des barques pour traverser. Le passage n'a donc pu avoir lieu qu'à un endroit et sur une route fréquentes. Je propose Wesel ou Xanten, et l'installation des Germains dans le pays de Xanten (cf. p. 328, n. 3). -- On a proposé bien d'autres endroits, et jusque près de Leyde (de Vlammeck, *Messenger*, 1882, p. 444).

4. Cf. IV, 9, 3, 6, 4.

5. IV, 5; 6, 3.

6. Cf. p. 369. S'il faut prendre à la lettre la *finis Eburacum et Condrasorum* (6, 4), leurs éclaireurs ont poussé jusque vers Huy (cf. p. 270, n. 2). Mais je crois que le campement principal est resté près de Xanten; cf. p. 328, n. 3.

7. Supposé d'après IV, 6, 1.

8. P. 320-1.

jusqu'à l'occasion de l'espérance¹. Et, ce qu'il ne disait pas, si la campagne devait l'entraîner en Germanie, il fallait la commencer de très bonne heure.

Il avait convoqué auprès de lui (à Amiens?) l'assemblée des chefs gaulois². A tous, il parla comme à des amis, dissimulant ce qu'il savait de leurs menées : il les plaignit d'être exposés au péril de l'invasion, mais il leur rappela qu'il était là pour les protéger³, et il ne leur demandait, comme troupes de concours, que quatre à cinq mille cavaliers⁴. César se présentait aux Gaulois en qualité de défenseur contre le Germain : c'était le rôle qu'ils lui avaient offert en 58 contre Arioviste⁵; l'habile homme le reprenait maintenant, de lui-même et malgré eux. Et il partit pour délivrer les Ménapes⁶, qu'il avait combattus l'année précédente, et qu'il se réservait de conquérir à la première occasion.

La campagne contre les Usipètes et les Tenctères ne dura que quelques jours. Ce fut la plus banale des opérations de César et la plus lâche de ses actions. Quand il approcha⁷ de cette foule, où dominaient les femmes et les enfants⁸, les chefs lui adressèrent un message, plein tout à la fois de franchise, d'orgueil et de détresse : ils ne craignaient personne, sauf les Suèves, mais ils étaient des fugitifs, et suppliaient César de leur laisser les terres qu'ils avaient conquises sur les Ménapes⁹. Le proconsul leur répondit durement que, n'ayant pas su défendre leurs domaines,

1. IV, 6 et 5.

2. *Prinicipibus Galliarum coeetis*, IV, 6, 5; cf. p. 317. Je crois que l'armée, qui avait hiverné chez les Aulerques, les Lexoviens, sans doute aussi en Normandie, en Bretagne et près des Morins (III, 29, 2), fut concentrée au printemps (cf. 6, 1). Je songe à Amiens, que nous allons retrouver comme quartier général en 54-53 (V, 24, 1; 47, 2).

3. IV, 6, 3.

4. IV, 6, 3, 7, 1; 12, 1.

5. P. 223-5.

6. Il a pu prendre la route d'Amiens, Bavi, Tongres, passer la Meuse à Maestricht, en suivre la rive droite dans la direction de Gueldres et Xanten (future voie romaine); cf. p. 328, n. 3.

7. A Maestricht? IV, 7, 2 : à une distance du campement de *ponorion dierum iter*, sans doute de 2 à 3 jours (cf. 9, 1; 11, 1).

8. Cf. 11, 15, 3.

9. IV, 7, 2-5; Dion, XXXIX, 47, 2.

ils n'avaient pas à conquérir ceux d'autrui, et qu'il ne permettrait jamais une concession de terres qui ferait tort aux Gaulois'. — Les Celtes et les Belges qui entouraient César, purent, à ces belles paroles, faire d'étranges réflexions.

Les Germains le prièrent d'arrêter au moins sa marche et de consentir à une trêve de trois jours¹ : ils promettaient de consacrer ce temps à la recherche d'un domicile en Germanie. Le proconsul ne voulut rien accorder, et continua sa marche² ; puis, quand il fut à portée de l'ennemi³, il donna rendez-vous dans son camp à tous les chefs et à tous les anciens de la nation⁴.

Les deux armées n'étaient plus qu'à quelques milles de distance⁵. Il devenait bien difficile d'éviter une rencontre⁶. Une troupe de cavaliers barbares, 800 tout au plus, attaquèrent à l'improviste les 5000 cavaliers gaulois, qui, témoins des pourparlers, croyaient déjà à l'armistice. Il en coûta à ces derniers d'être si mal informés et si peu prudents. La charge des ennemis les mit en désordre : quand ils se ressaisirent pour résister, les Germains, selon leur tactique, avaient mis pied à terre, s'étaient glissés parmi les chevaux, éventraient les bêtes, égorgaient les hommes renversés. Il périt de cette manière et d'autre 74 cavaliers⁷, et parmi eux quelques-uns des chefs indigènes les plus chers à César⁸. Le reste des escadrons gaulois, quoique six fois

1. IV, 8, 2. *Neque ullos in Gallia vocare agros, qui duri... sine injuria possint*; Dion, XXXIX, 47. 2. Il leur offrit des terres chez les Ubiens (IV, 8, 3; II, 2).

2. IV, 9, 1 et 2.

3. Pendant deux jours et demi? cf. 9, 1; 11, 1. Il refusa la trêve, sous prétexte que les Germains ne la demandaient que pour faire revenir leurs cavaliers, en train de piller *trans Mosam ad Ambicurilas* (2, 3; 11, 5; 12, 1 : parties septentrionales du Brabant ou du Limbourg? cf. I, II, p. 174, n. 10).

4. A douze milles de leur campement (cf. p. 328, n. 3) : César était donc alors à Stralen? Il reçut la nouvelle ambassade, demandant de nouveau une trêve de trois jours (IV, 11). Il refusa encore, pour le même motif.

5. IV, 11, 5.

6. A douze milles, avec la cavalerie en avant (n. 4).

7. César affirme avoir donné des ordres en conséquence (IV, 11, 6).

8. IV, 12, 1-8. Il ne faut pas oublier la célébrité de la cavalerie des Usipètes et Tenctères (p. 329, n. 7).

9. Entre autres *Pino Agrius* et son frère (12, 4-6; cf. p. 28, n. 5, p. 142-3).

supérieurs en nombre à cette poignée d'adversaires, se laissa poursuivre, à son habitude, jusqu'en vue de l'armée romaine¹.

Ce ne fut pas un guet-apens, puisque César avait refusé la trêve². Mais après cela les Germains n'eurent à attendre de lui ni justice ni pitié. Le soir, il fit dire aux officiers de tout disposer en vue du combat³. Le lendemain, quand les chefs se présentèrent en toute confiance, pour s'excuser de la rencontre et reprendre les pourparlers, il les fit entrer dans son camp, les y enferma⁴, et marcha aussitôt avec ses troupes contre le campement ennemi, à huit milles de là (vers Xanten?)⁵. Il l'atteignit passé midi⁶.

1. IV, 12, 2; Appien, *Celt.*, 18; Plut., *C.*, 22; Dion, 47, 3. Il est possible qu'il y ait eu trahison (cf. 13, 3), comme lors de la poursuite des Helvètes (p. 205-206). — Le combat eut lieu dans la plaine, entre Stralen et Guedres?

2. César lui-même dit *petitum* et non *compositum* (IV, 11, 2; *petito pace* 13, 1).

3. IV, 13, 1-4. Il campa à huit milles de l'ennemi (11, 4; 14, 1), sont vers Guedres? car il s'était avancé de quatre milles depuis la dernière entrevue (p. 327, n. 4), *equitibus castris*, pour abreuver la cavalerie dans les eaux de la Niers (Napoleon III, p. 159)². — Pour se justifier, César énumère les motifs qu'il avait de combattre sur-le-champ : 1° venger le guet-apens? 2° ne pas attendre le retour des cavaliers des Germains (p. 327, n. 3); 3° ne pas compromettre son prestige chez les Gaules.

4. IV, 13, 4-6; Appien, *Celt.*, 18; Dion, 48, 1; Plut., *C.*, 22.

5. C'est sur les hauteurs bousées de derrière Sonshack, chez les Menapes, que je place le campement des Germains, à moins de 10 kilomètres de Xanten, où je crois qu'ils ont passé le Rhin (p. 325, n. 3). En effet : 1° César dit en termes formels que la bataille s'est livrée *ad confluentem Mosæ et Rheni* (15, 2; cf. p. 329, n. 5); 2° que les Barbares campaient non loin de la Meuse, du côté de sa rive droite (cf. 12, 1); 3° il n'eût pas décrit la Meuse (IV, 16) s'il ne s'était pas agi de cette rivière; 4° les Germains, même dans leurs plus lointaines courses, ne s'en sont pas éloignés (6, 4); 5° ils se sont nourris, tout l'hiver, dans le pays des Menapes (4, 7); 6° ils ont occupé fortement, pour une installation à demeure, les terres qu'ils ont remises après le passage (7, 1; cf. 4, 7). — Il faut donc écarter la théorie qui corrige *Mosæ* en *Mosella* (s'appuyant sur Florin, I, 45; III, 10; 14, et sur Dion, 47, 1), et place la bataille vers Coblenz; théorie de Cluvier (*German.*, vol. 1, p. 343, reprise par H. Müller (*Bonner Jahrbücher*, VII, 1845, p. 12 et suiv.), von Garber (2^e éd., p. 121), Stille (*Die schlagstätte der Cäsar*), programme de Schleiermacher, 1897, p. 10 et suiv., Rice Holmes (p. 71 et 82), etc.). — La théorie de la Meuse a donné lieu à des variantes qu'on peut écarter : 1° le camp placé sur la rive gauche de la Meuse (Grady, *Carte*, p. 16 et suiv.); 2° le confluent (je le rapporte, non au Rhin, mais à une rivière, la *Hoer Bergh*, *Zur Geschichte und Topographie der Rheinlande*, 1882, p. 7 et suiv.; von Verth, *Monatsschrift* de Puck, VI, 1880, p. 16-19). — Dans la même région que nous, vers Gienapp ou Kavelaer (des Roches, p. 325); près de Goch (Dedering, des 1844, et, en dernier lieu, Julius (*Göhr am Rhein*, 1879, p. 2^e et suiv.; Napoleon III, p. 159), à Wissen au sud de Goch (von Cichausen, *Bonner Jahrbücher*, XLIII, 1847, p. 44; von Kamptz, pl. 6), dans le même pays encore, Levesque de La Ravallière, *Hist. de l'Ac. ... des Inscri.*, XVIII, 1753, p. 212 et suiv. (peut-être le premier à le dire).

6. P. 329, p. 2.

Les Germains se trouvaient sans chefs et ne s'attendaient guère au combat¹; beaucoup même, dit-on, faisaient la sieste². A vrai dire, il n'y eut pas de bataille. Quelques braves gens essayèrent d'organiser la résistance derrière les chariots : mais les femmes et les enfants prirent la fuite à la vue des Romains, et, après quelques passes d'armes, les hommes suivirent³.

César lança contre cette foule éperdue ses 5000 cavaliers⁴, qui avaient à se faire pardonner leur propre fuite de la veille. Ils tuèrent tout ce qu'ils purent atteindre. Sous l'épouvante de la poursuite, les Barbares arrivèrent dans l'impasse que formait le confluent de la Meuse et du Rhin⁵. Il ne leur resta plus qu'à se précipiter dans les fleuves; les cavaliers survinrent, et l'eau, la fatigue et l'ennemi achevèrent l'œuvre de destruction. Bien peu de Germains survécurent, et César eut la joie de constater qu'il n'avait, ce jour-là, perdu aucun de ses hommes⁶.

Par une ironie qui fut une nouvelle cruauté, le proconsul rendit alors la liberté aux chefs, prisonniers dans son camp. Mais leur nation était détruite, les Ménapes les guettaient pour les livrer au supplice. Ils demandèrent à rester dans le camp romain, ce qui leur fut accordé⁷ : et la campagne eut cette conclusion extraordinaire, qu'elle avait été entreprise pour empêcher les Gaulois de prendre les Germains à leur solde, et que César les garda à la sienne.

1. IV, 14, 1-2; Dion, 48, 2.

2. *Mittheilg.* 253-71; Dion, XXXIX, 48, 2 (addition à César).

3. IV, 14, 3-5, 1. Le camp fut tourné par la cavalerie : par la route qui contourne les hauteurs à l'est de Sombesk à Panielshof?

4. IV, 3.

5. IV, 15, 2. — La route étant barrée vers l'est (cf. n. 3), il est probable que les Barbares ont fui surtout vers l'ouest et la Meuse (par Goch et Gennepe), du reste avec l'intention de rejoindre leur cavalerie (p. 327, n. 3). Je ne crois pas nécessaire de conclure du texte de César, *ad confluentem Mosæ et Rheni*, que les fugitifs soient arrivés jusqu'au confluent, même en supposant que ce confluent fut alors plus près de Nimègue. Ils ont dû être jetés dans la Meuse au passage de Gennepe, à 30 kilomètres du champ de bataille.

6. IV, 23.

7. IV, 14-5. Les cavaliers des Usipètes et Tenctères (p. 327, n. 3) revinrent au delà du Rhin, furent accueillis par les Sicambres (16, 2; Dion, 48, 3), et reconstituèrent la nation.

Il paraît qu'à Rome, à la nouvelle de cette triste victoire, le sénat décréta des fêtes et des sacrifices¹. Caton seul parla haut et ferme, comme à l'ordinaire : il accusa ouvertement César d'avoir violé le droit des gens, et il proposa de le livrer aux Germains pour détourner de la République la vengeance des dieux².

Rome sceptique et gouailleuse dut rire de ces sinistres prophéties et de ce formalisme démodé. Elle était en proie à la même fièvre d'orgueil, d'ambition et de luxe que les trois chefs qui la maltrisaient³. Crassus allait partir (novembre 55) pour franchir l'Euphrate et conquérir la Perse. Et c'est aux applaudissements de tous que César passerait le Rhin et entrerait en Germanie.

III. — PASSAGE DU RHIN

Il y entra comme il était entré en Celtique, sous les auspices d'un peuple ami et avec l'allure d'un libérateur. Les Ubien, serrés de près par les Suèves, l'appelaient à leur aide; leurs ambassades ne quittaient plus le camp romain, ils envoyaient des otages, ils offraient des navires, ils suppliaient César de franchir le Rhin et de montrer son armée aux peuples⁴. — C'était le langage que le proconsul aimait le plus à entendre : débarrassé des Usipètes et des Tenctères, il se hâta de consommer l'alliance et de préparer le passage⁵.

Ce passage était un acte décisif et solennel. D'abord, César

1. *Tanussius ap. Plutarque, César, 72*

2. *Tanussius, ib.*; *Plut., Caton, 51*; *Appien, Celtica, 18*.

3. Il est probable qu'on a parlé alors à Rome de conquérir le monde entier, et de donner pour limites à l'Empire « l'air et le Souverain Ciel » (cf. *Dion, XLIV, 43, 1*).

4. *César, IV, 3, 3*; *10, 3-7*; *Dion, XXXIX, 48, 4* (dit que les Ubien l'appellèrent contre les Sicambres).

5. Il a dû revenir de Gauche à Cologne, et y rejoindre la grande route nationale du Nord, plus tard voie romaine, de Baviar; Tongres, Maastricht, Juliers et le Rhin. L'alliance étroite de César avec Ambiorix, à Tongres (V, 27, 4, 2 et 7; p. 274) peut s'expliquer par la nécessité pour le proconsul de garder cette route.

avait proclamé que le Rhin était la limite naturelle de la Gaule et de l'Empire romain¹, et il la franchissait, à peine atteinte, et sans ordre. Ce fleuve, disait-on à Rome, était le fossé creusé par la Providence pour isoler les Barbares du reste du monde². et César, sans la moindre provocation, allait mettre le pied dans ces fourmilières humaines. Puis, de tous les grands fleuves dont parlaient les hommes de l'Occident, c'était, le Tibre mis à part, le plus élevé en noblesse et en sainteté : ancêtre des guerriers belges³, juge entre les hommes, protecteur du droit et soutien des forts⁴, le Rhin passait pour un dieu souverain, inviolable et incorruptible⁵.

Mais César se moquait des divinités, des formules et des traditions⁶, ou, plutôt, il y pensait seulement pour montrer qu'il était plus fort que les dieux et que les mots. — Jusque-là, le passage du Rhin ne s'était effectué que par bateau, le fleuve portant et guidant l'homme. César décida de construire un pont, c'est-à-dire de dompter et de supprimer le fleuve. Le franchir sur des barques, disait-il, serait une opération longue et dangereuse, et qui mettrait ses troupes à la merci de leurs auxiliaires⁷. Elle n'aurait pas l'ampleur théâtrale des défilés militaires : il était de sa dignité et de celle du peuple romain, que les légions pénétrassent en Germanie sur un terrain bâti par elles et dans l'ordonnance majestueuse d'une armée triomphale⁸.

C'est à Cologne⁹, je crois, que César décida la construction du

1. *Populi Romani imperium Rhenum finire*, César, IV, 16, 4.

2. Cf. Cicéron, *in Pisonem*, 33, 81.

3. Propertius, V, 10, 41.

4. T. II, p. 132.

5. Que les soldats romains, plus dévots que leurs chefs, aient eu de la répugnance à franchir les fleuves sacrés, c'est ce que prouve l'exemple des Romains en Espagne (T.-L., *Epitome*, 33).

6. Cf. p. 170-171.

7. IV, 17, 1.

8. *Necibus transire ... neque cum necne populi Romani dignitatis esse*, 17, 1. La complaisance avec laquelle il énumère les motifs de passer le Rhin (16), et sur un pont (17), semble une réponse à des critiques.

9. César a passé le Rhin : 1° à un endroit très fréquenté (16, 8; 17, 1); 2° sur le territoire ubien (16, 8; 18, 1); 3° mais pas très loin du territoire sicambre (18, 2

pont : le Rhin y a une largeur de cinq cents mètres, une profondeur moyenne de dix pieds, un courant fort et rapide¹; mais c'est le lieu de passage traditionnel pour les riverains de la Basse Allemagne, les barques y étaient nombreuses sur les deux bords², et les forêts du voisinage offrent des matériaux en abondance³.

Ce pont fut construit en bois, sur pilotis et à tablier continu. Les pieux des pilotis étaient disposés deux par deux, séparés, dans chaque couple, par un intervalle de deux pieds⁴, mais unis cependant l'un à l'autre par d'épais crampons de bois⁵; les traverses qui portaient le tablier ne reposaient pas directement sur les pieux, mais s'engageaient dans cet intervalle et venaient s'appuyer sur ces mêmes crampons. Comme ces traverses avaient précisément la largeur de cet intervalle⁶, elles se trouvaient emboîtées chacune avec un couple de pieux, la charpente du tablier ne faisait qu'un avec celle du pilotis, et le tout formait un assemblage lié et cohérent, dont les pièces se soutenaient et

et 4); 4) il a fait son pont, semble-t-il, hors du territoire des Trevires, dont il ne parle pas et dont il n'était pas très sûr (cf. IV, 6, 3-4; V, 2, 4; 5) César, qui vient de la Gaeltie, n'avait aucun intérêt à passer le Rhin trop en amont, il est naturel qu'il cherchât à le passer sur le prolongement de la route qu'il avait suivie pour venir de Belgique et qu'il devait reprendre pour embarquer à Bonna (Bavay, Tongres, Massincht, Jülich, Cologne, la grande route naturelle de cette région) et qu'il cherchât à bâtir son pont hors de la portée des sautiers de ses ennemis, mais le plus près d'eux. Tout cela rend l'histoire assez vraisemblable.

— De même : Esselen, *Geschichte der Niederger.*, 1868, p. 43, etc.; Berck, p. 10 (entre Cologne et Bonn); von Veith, *Meinungsgr.*, VI, 1860, p. 89; Weiseling, Wolf, *Bonner Jahrbücher*, LXXVIII, 1884, p. 38 et suiv., et *Archiv für die Mittel- u. Hochdeutschl.*, 1901, p. 37 et s. des deux ponts près de Cologne; von Precker, p. 116 et 174 *ibid.* — Xanten est trop loin des Chéviens (von Cohnen, *Bonner Jahrbücher*, XLIII, 1867, p. 54 et suiv., etc.); d'après lui, van Kampen, p. 61, — A. Gertzen, Cleves, — Bonn, trop loin des Sicautes (Bederich, *Ueber den Rhein*, p. 51 et suiv., etc.; Napoléon III, p. 162). — A plus forte raison, les abords de la Moselle (cf. p. 328, n. 5). Neuwied (cf. Nissen, *Bonner Jahrbücher*, CIV, 1880, p. 1 et suiv.), Engers (Hantelmann, *Preussens u. Rheinlands Topographie*, I, 1757, p. 288); Andemach (Goltzsch u. Juvier, p. 182; Sauer, t. 163; Rieck-Holman, p. 607, etc.).

1. *Interdum, rapiditate altissimam* pas. fluvius, 17, 2, cf. p. 133.

2. 16, 8. et il lui en fallut beaucoup pour mener à bien la construction.

3. 17, 18, 1. Surtout la célèbre forêt de la Ville?

4. IV, 17, 1. l'épaisseur des pieux, un pied et demi.

5. *Inter se quon appellat in-dies*, IV, 17, 6. ce sont les *fibulae* sur lesquelles on se voyait droite, des le XII^e siècle et de nos jours encore : *Nihil tale inter se inter magis antiquum fluvium, in e. militib.*, p. 17-8).

6. IV, 17, 6. *Quantum*, etc., épaisseur des traverses, deux pieds.

s'enchaînaient l'une l'autre¹, ainsi que les fils et la trame d'un tissu. Toutes les précautions furent prises pour amortir l'action du courant et le choc des bateaux ou des troncs d'arbres que les ennemis pourraient envoyer contre le pont : les pilotis étaient enfoncés obliques au fil de l'eau², des arcs-boutants les renforcèrent en aval³, des estacades les protégèrent en amont⁴. Sur les traverses, on disposa un triple système de poutrelles, de lattes et de claies⁵. Et cela fit, sur quinze cents pieds de long et quarante pieds de large, un chemin presque aussi résistant que les vieilles chaussées d'Italie. — Les soldats de César ne mirent que dix jours pour construire ce chef-d'œuvre⁶ : ce dont le proconsul, à juste titre, fut fier comme d'une victoire⁷. Mais il ne fait pas connaître le nom de l'ingénieur qui la remporta, je veux dire qui traça le plan et dirigea les travaux⁸.

Les légions romaines passèrent en ordre sur la route qu'elles s'étaient donnée. Sur l'autre rive, on se trouvait en territoire ami, chez les Ubien. Mais à peu de distance, vers le nord, commençait celui des Sicambres⁹.

1. Cf. IV, 47, 7.

2. IV, 47, 4 et 5.

3. IV, 47, 9.

4. IV, 47, 10.

5. IV, 47, 8.

6. IV, 48, 4.

7. Cela paraît ressortir de la complaisance avec laquelle il raconte la construction.

8. L'empereur pour ce grand ouvrage de Mamurra (cf. p. 182, n. 2). — Sur les détails de la construction, entre cent depuis Ramus : Prevost, officier supérieur du génie, *Disc. sur le pont construit, etc.*, 1865, Saumur, von Cohnhausen, *Cæsar's Rheinbrücken*, Leipzig, 1867, p. 12 et suiv. ; Maxa, *Zeitschrift für die österr. Gymnasien*, XXXI, 1880, p. 481 et suiv. ; Maurer, *Quæst. philologica*, Mayence, 1882, p. 4 et s. ; Noire, *Beilage zu Allgemeine Zeitung*, 25 juillet 1882, n° 206 ; Schleussinger, *Cæsar's Rheinbrücke*, dans les *Blätter für das Bayer. Gymnasialschulwesen*, XV, 1884 ; Menge, *Philologus*, XLIV, 1885, p. 779 et suiv. ; Heller, *Philologischer Anzeiger*, XIV, 1884, p. 531 et suiv. ; Fröhlich, p. 214 et suiv. ; Hulst, *Neue Jahrbücher*, CXLV, 1892, p. 485 et suiv. ; Rheinhard, *U. Jah. Cæsar's Rheinbrücke*, Stuttgart, 1893 ; Zimmerhæckel, *Zeitschrift für math. Unterricht*, XXIX, 1898, p. 481 et s., XXX, 1899, p. 12 et s., Pleyte, *Vorlesungen in Methodischen der k. Akademie, Abtheilung Letterkunde*, 1896, III, XII, p. 290 et s. ; Rice Holmes, p. 697 et suiv. ; Kitson Clark, *The classical Review*, août 1908, XXII, p. 144 et suiv., et la plupart des livres cités, p. 331, n. 9. Je remercie mon ami Ch. Haas, commandant du Génie, des observations faites à propos de ces pages.

9. IV, 48, 1 et 2 ; 49, 1 ; cf. 46, 2.

Les Sicambres avaient, quelques semaines auparavant, recueilli les cavaliers échappés au désastre des Usipètes et Tencières¹. César osa les réclamer : mais les Germains lui rétorquèrent que, puisqu'il leur refusait le droit de passer sur la rive gauche, il n'avait pas à s'inquiéter de la rive droite². Le Rhin franchi, le proconsul descendit contre eux³.

Il entra dans un pays vide d'hommes. Les Sicambres, depuis le jour où le pont s'était commencé, avaient gagné les marécages et les déserts qui leur servaient de frontières au levant⁴. Pour les atteindre, il eût fallu s'engager dans l'intérieur (par la Ruhr?), et, comme chez les Morins, faire la guerre aux arbres. César hésitait à s'éloigner du Rhin : quand il eut brûlé les villages et coupé les moissons, il revint sur ses pas et rejoignit ses alliés les Ubien⁵.

De plusieurs nations germaniques des députés arrivèrent à César⁶ : le nom de Rome se répandait au loin, les uns le redoutaient, les autres l'invoquaient contre les Suèves⁷. Le moment était venu de commencer la grande guerre pour la liberté de la Germanie et la destruction du peuple qui l'opprimait.

Les Suèves s'y préparaient. L'assemblée générale de la nation s'était réunie et avait pris les plus graves décisions. Ordre fut donné d'évacuer les places fortes et d'expédier dans la forêt les femmes, les enfants et les biens⁸. Tous les hommes valides durent prendre les armes. Ils se donnèrent rendez-vous au lieu central de leur immense domaine (sur le Mein?)⁹ : et là, au

1. 16, 2; cf. p. 329, n. 1.

2. 16, 2-4 : cette négociation paraît avoir eu lieu avant la construction du pont.

3. 18, 2.

4. 18, 4 : Dion, XXXIX, 48, 5. Vers Witten et au delà sur la Ruhr?

5. 19, 1.

6. *A compluribus civitatibus* (18, 3) : sans doute exagéré; peut-être de chez les Chérusques (VI, 10, 5).

7. *Nomen ... etiam ad ultimas Germanorum nationes*, 17, 7 : les Chérusques (cf. VI, 10, 5)?

8. 19, 2.

9. *Medium fere regionum* : il ne peut s'agir que du pays des Suèves acquis au temps d'Arrioviste (p. 147-8); IV, 19, 2-3; Dion, XXXIX, 48, 5.

cœur de l'Empire, des centaines de milliers d'hommes attendirent César.

Une lutte splendide s'annonçait en face du proconsul, autrement grandiose que celles qu'il avait déjà soutenues. Pour adversaire, le peuple souverain du monde barbare; pour enjeu, ce monde tout entier; comme champ de bataille, l'ombilic de l'Europe; comme cadre au combat, ses prodigieuses forêts; et, au lendemain de la victoire, l'arrivée sur le Danube, et la descente vers l'Orient et les pays d'Alexandre.

César touchait enfin l'occasion d'une de ces gloires prestigieuses qui hantaient ses rêves. Son armée se trouvait rassemblée autour de lui, solide et entraînée, n'ayant encore dans cette campagne trouvé ni fatigues ni combats : on était à la belle saison de l'année; la Gaule paraissait tranquille, les Ubiens guidaient sa marche, l'énorme pont lui assurait la retraite. Le moment était décisif pour la fortune de César et la destinée de l'Empire romain.

Mais cette fois, la sagesse l'emporta sur l'orgueil; au moment de s'engager dans les profondeurs de la Germanie, César recula, et, comme Alexandre sur l'Indus, il donna l'ordre du retour¹. — Jugea-t-il la tâche trop dure pour ses hommes? refusèrent-ils d'aller plus loin? reçut-il des ordres du sénat ou de mauvaises nouvelles de son parti ou de la Gaule²? Toujours est-il que moins de trois semaines après l'entrée en Germanie, les légions repassèrent le fleuve et détruisirent le pont³. Toute la fatigue de la campagne avait été en pure perte : les Sicambres revinrent dans leurs villages, prêts à franchir le Rhin s'il leur

1. IV, 19, 4 : il déclara qu'il n'avait passé le Rhin que *ut Germanis metum injiceret, ut Sumpambros ulcisceretur, ut Ubiis obsidione liberaret*; « prétexte », dit justement Dion, XXXIX, 48, 3. J'ai peine à croire, en effet, qu'il n'ait mis dix jours à bâtir un pont que pour une vaine démonstration de dix-huit jours.

2. J'incline à croire que la proposition de Caton (p. 330) l'inquiéta sérieusement. Car, dès qu'il l'apprit, il écrivit au sénat une lettre pleine d'injures à l'endroit de Caton (Plut., Caton, 31), et l'envoi de cette lettre doit correspondre à son séjour en Germanie.

3. IV, 10, 4; Dion, XXXIX, 49, 3.

plaisait¹, les Suèves demeurèrent les maîtres en Germanie², et le fleuve entraîna à la mer les débris du pont de César.

IV. — DÉBARQUEMENT EN BRETAGNE³

César avait sa revanche à prendre. L'été commençait à peine : il pensa la trouver, cette année même, dans l'île de Bretagne.

La nouvelle expédition fut préparée aussitôt, très vite, mais non sans prudence. Pour se renseigner sur le pays, César ne négligea aucun moyen : il convoqua les marchands et les interrogea lui-même⁴; il fit partir sur un vaisseau de guerre un de ses meilleurs officiers, le tribun Volusenus, avec la mission de reconnaître les lieux de débarquement⁵; des tribus de l'île (du pays de Kent?) lui ayant envoyé des députés, il les reçut de la façon la plus courtoise, et les renvoya chez eux en compagnie de l'Atrébate Comm et de trente cavaliers gaulois⁶; Comm, avisé, brave et beau parleur, connu de longue date en Bretagne, devait servir d'orateur et de fourrier à l'armée du peuple romain⁷.

1. VI, 33, 5.

2. Cf. VI, 9, 8.

3. Entre autres : Camden, *Britannia*, 3^e éd., Francfort, 1590, p. 259, etc.; Harey, *Philosophical Transactions*, 1691, XVII, 1696, p. 495 et suiv.; Rennell, *Geographical*, XVI, 1827, p. 501-5; Ary, *Archæologia*, XXXIV, 1852, p. 231 et suiv.; le même, *Essays on the history of Britain*, 1865 et suiv.; etc.; de Sanley, *Comptus*, 1862, p. 123 et suiv.; Lewin, *The Empire of Britain*, 2^e éd., 1862, ou même, *Archæologia*, XXXIX, 1863, p. 339 et suiv.; M., 1866, p. 361 et suiv.; Becker, *Die deutsche Mapazine* pour 1862, p. 373 et suiv.; Ousey, *The Athenæum*, n^o 1868, 1869 et 1874, 15 et 22 août, 26 sept. 1863, le même, *The archæol. Journal*, XXI, 1864; Heller, *Cæsar's Expeditionen*, etc., *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, n^o 8, XVIII, 1865, p. 81 et suiv., p. 161 et suiv.; Surtess (dans Surtess), *Julius Cæsar*, etc., 1866, et ailleurs; Appachi, *Gina Julius Cæsar's British Expeditionen*, 1868; Madden, *The Journal of p. 1-9*, XVII, 1898, p. 161 et suiv.; Vine, *Cæsar in Kent*, 2^e éd., 1887 (très hypothétique); Ridgeway, *The Journal of philology*, XIX, 1891, p. 139 et suiv.; Fr. Vogel, *Cæsar's zweite Expedition*, *Neue Jahrbücher*, CLIII, 1896, p. 209 et suiv.; Rie. Holmes, *Ancient Britain*, 1907 (très complet et très judicieux); Voyez aussi p. 317, n^o 8.

4. IV, 20, 4.

5. IV, 21, 1-2.

6. IV, 21, 25-8.

7. *Se celeriter cunctarum militum*, IV, 21, 8.

Pour transporter cette armée, le proconsul avait sa flotte victorieuse de la campagne vénète et les vaisseaux des peuplades du littoral, soumises après cette campagne¹ : cent bâtiments de transport, destinés au gros des légions, aux chevaux et aux bagages²; en cas de combat, les vaisseaux longs à la romaine³, avec leurs équipages de frondeurs, d'archers et d'artilleurs⁴; sur leurs flancs, des chaloupes prêtes, qui débarqueraient des hommes de première ligne⁵; en avant-garde, de légers navires servant d'éclaireurs⁶ : c'était là une escadre ordonnée, et pourvue de tous ses éléments. — Comme lieux de concentration et d'appareillage, le proconsul s'était hâté d'occuper tous les ports du détroit : au sud de la Canche, ceux des Ambiens, depuis 57, reconnaissaient son autorité⁷; mais au nord, ceux des Morins, et le principal, Boulogne (*portus Itius*)⁸, étaient demeurés indé-

1. IV, 21, 4.

2. IV, 22, 3 et 4.

3. IV, 24, 4; 22, 3; 25, 1.

4. IV, 25, 1 et 2. Vaisseaux d'ailleurs inspirés des Grecs; cf. p. 242, n. 4.

5. IV, 26, 4.

6. IV, 26, 4.

7. Cf. p. 259; c'est peut-être d'un port ambien qu'est parti Volusenus (p. 340).

8. Voici les preuves qui permettent de placer à Boulogne le port du pays marin, port non nommé, où César s'embarqua en 55 (IV, 21, 3; 22, 6; 23, 1), et, identique au précédent, le *portus Itius* de 54 (V, 2, 3; 5, 1). 1° Le port de Boulogne, avec l'estuaire de la Liane, est le seul, du pays des Morins, capable de recevoir plusieurs centaines de navires (cf. V, 8, 6). 2° Ce fut, dès le temps d'Auguste (Mela, III, 2, 23), le principal lieu d'embarquement, et je ne pense pas que les Romains aient changé les directions des grandes voies commerciales de la Gaule. 3° Mela (III, 2, 23) et Ptolémée (II, 9, 3) appellent *Gessoriacum* ou Boulogne « le port des Morins », et Florus (I, 45 [III, 10], 16) donne ce nom de « port des Morins » à celui où César s'embarqua. 4° A huit milles du *portus Itius*, il y a *portus ulterior* ou *superior*, c'est-à-dire plus haut sur la côte (IV, 23, 1; 22, 4; 28, 1) : ce sont les positions respectives (il est vrai moins distantes, six milles seulement) de Boulogne et d'Ambliens. 5° Je doute qu'il y ait eu, sur ce rivage, en dehors de Boulogne, un pays assez riche pour nourrir une grande armée et ses trains d'équipage. 6° Je doute aussi qu'on puisse trouver, hors de Boulogne et de la vallée de la Liane, une population de 6000 guerriers (IV, 37, 2). Voyez d'autres arguments, tirés surtout de la direction des courants et des vents qui ont poussé César (p. 341, n. 8, p. 336, n. 7), chez les partisans de Boulogne. — Elle a été mise en avant dès le Moyen Âge (Wace, *La Roman de Brut*, I, p. 212, éd. Le Roux de Lincy; Somner, *Julii Caesaris Portus Itius* (écrit avant 1000), Oxford, 1694; Clavier, p. 110; Sansou, § 98; le même, *Le Port Itius, démontré à Boulogne*, 1030 [ms., B. n., fr. 3001] (mériterait l'impression); Fleming et Lagerlöf, *Débarquement de César à Britannia*, Ipsal, 1907, p. 44 et suiv.; [Lequien], *Distribution*, etc., dans la Com-

pendants. César, dès son retour de Germanie, se dirigea de ce côté avec toute son armée : les Morins du Boulonnais se soumirent, il leur prit le plus d'otages possible¹, et, afin de les

Continuation des Mémoires ... par le P. Desmolets, VIII, l. 1749, p. 323 et suiv.; Mann, Dissert., etc., Mémoires de l'Acad. ... de Bruxelles, III, 1780; Mariette, Lettre à M. Bouillet ... sur l'article Boulogne, 1847; Haigheré, Etude sur le Portus Itius de Jules César, 1862 (important; voir la discussion provoquée par ce travail, Congrès archéol., 1860, Dunkerque, XXVII, 1861, p. 57 et suiv.), etc.; Robitaille, Mém. de l'Acad. d'Aras, XXXV, 1863; Schneider, Portus Itius, Berlin, 1889; Napoleon III, p. 192 et suiv.; Rice Holmes, Anc. Br., p. 585 et suiv. (cf. plus loin). — En faveur de Wissant, auquel on a dû penser durant tout le Moyen Âge (voyez Guillaume de Poitiers, Migne, P. L., CXLIX, c. 1212, comparé à Guillaume de Jumièges, id., c. 832) : du Cange, Du port Itius, dans son éd. de Joinville, diss. XXVIII, 1668, p. 321 et suiv.; Gibson ap. Somner, 1694; Voildevil, Mercure de France, sept. 1739, p. 1902 et suiv.; d'Anville, Nol., p. 399 et suiv.; le même, Mém. de l'Acad. des Inscri., XXVIII, 1761, p. 397 et suiv.; Schœpflin, Comm. hist., Bâle, 1744, p. 383 et suiv.; Lefebvre, Hist. ... de Calais, I, 1766, p. 103 et suiv.; Henry, Essai ... sur l'arr. ... de Boulogne, Boulogne, 1810, p. 3 et suiv.; de Pouques d'Herbington, Bulletins de la Soc. des Antiquaires de Picardie, 1862-4, VIII; de Sauloy, p. 174; Courtois, Bull. historique des Antiquaires de la Morinie, III, 1896, p. 375 et suiv.; van Kampen, pl. 7 (qui le croit différent du port de 55, lequel serait Ambletouse); Rice Holmes, The classical Review, XXIII, mai 1909, p. 77-81 (paraît préférer maintenant Wissant pour le port de la grande expédition de 54) — Ambletouse (Creuly, Carte, p. 63 et suiv.; Dict. arch., II, p. 45 et suiv.). — Calais (opinion primitive : Marlianus, Ortelius, Synonyma, 1578, s. v. Iccus; Morel-Desquis, Mém. de la Soc. d'Agric. de Calais, 1841-3, p. en 1844, p. 51 et suiv. (écrit en 1810), etc.; von Gubler, 2^e éd., p. 143; etc.). — Le port de Mark (de Le Nort, Poligraphie Ausoniarum, 1413, réimpr. du Bull. hist. de la Soc. des Ant. de la Morinie, 1861, II, p. 320 et suiv.). — Mardick (Chifflet, Portus Itius, Anvers, 1627, p. 34 et suiv.). — Etaples (de Valois, Nol., p. 249; Eecardus [Eckhart], De portu Icu, p. 253 et suiv. des Miscellanea Lipsiensia, VIII, 1718). — A l'embouchure de l'Authie (Morel de Campenulle, Mém. de la Soc. d'Emulation d'Abbeville, 1834-5, p. 23 et suiv.). — Saint-Omer ou plutôt un point de son prétendu golfe Malbrancq, de Morins, Tournai, I, 1630, p. 26 et suiv.; Maillart, Mercure de France, fevr. 1736, p. 200 et suiv.; Jules Lion, Le Sinus Itius, Saint-Omer, 1859; de Larozière, Ann. du Comité flamand, 1958-9, X, p. 240 et suiv.). — Bruges (cf. Labbe, Pharus, p. 137). — L'estuaire de la Somme : Airy et, avant lui, Desvèrte, Diss. ... que César s'embarqua dans les ports placés à l'embouchure de la Somme, présentée au Général-premier-consul Bonaparte, à son passage à Abbeville, le 10 messidor an XI. — Et on a même proposé Dieppe d'un côté et de l'autre l'île de Walcheren (Sartorius, Julius Caesar, 1866, p. 3). Et entre les deux points encore : Montreuil, Le Portel, Isques, Escalles, Sangatte, Gravibus, Nieuport, Gand, L'Ecluse (voyez les relevés de Henry). — La question du portus Itius était, avant celle d'Alésia, la plus riche en bibliographie que soulevait l'histoire des campagnes de César, et je crois que le débat a commencé dès l'expédition de Guillaume le Conquérant.

1. IV, 21, 8, et Dion, XXXIX, 34, 1 (Morins du Boulonnais); César, 21, 1 et 2 « Morins du Boulonnais, de Théronne et des maréages. Il dut reprendre la route Cologne-Tongres-Amiens (cf. p. 336, n. 5), et de là à Boulogne par la route directe (chaussée de Domqueur). La commission fut évidemment imparfaite (cf. p. 346).

contenir, il leur donna comme roi Comm l'Atrebate¹. — Le quartier général s'établit à Boulogne : toute la flotte y fut convoquée, toute l'armée y fut rassemblée². Aucun ennemi ne paraissait sur les eaux du détroit; la mer était libre³. En neuf heures, les légions seraient dans l'île⁴, et les vétérans auraient beau jeu contre ce ramassis de sauvages.

Mais rien ne se passa suivant les prévisions de César. Les trafiquants gaulois, qui voyaient sans plaisir les Italiens s'approcher des marchés de l'île⁵, répondirent à César qu'ils ne savaient rien du pays, de ses habitants et de ses ports⁶; puis, laissant le proconsul se tirer tout seul d'embarras, ils avertirent de ses desseins leurs hôtes de Bretagne⁷. Volusénus et ses marins ne firent que louvoyer sur la côte: ils revinrent au bout de cinq jours, sans avoir osé débarquer et ne rapportant que de vagues indications⁸. Comm, en revanche, put descendre à terre avec ses cavaliers (à Douvres?), et aborder les indigènes qui avaient député à César; mais à peine commença-t-il sa harangue, qu'on se saisit de lui et de son escorte⁹: les messages d'amitié envoyés au proconsul ressemblaient fort à une manœuvre d'espionnage.

De plus graves contre-temps gênaient César sur le continent. Dix-huit navires de transport restèrent en souffrance, à quelques milles du port (à Ambleteuse¹⁰), faute d'un vent favorable¹¹. Il ne lui fut même pas possible d'emmener beaucoup d'hommes: il dut laisser une légion à Boulogne¹², et en envoyer d'autres

1. VII, 76, 1: cf. p. 313.

2. IV, 22, 3.

3. Cela résulte du récit de la traversée; et on peut en conclure que le trafic entre Bretagne et Gaule avait lieu sur des vaisseaux belges et armoricains (cf. III, 8, 1).

4. Cf. IV, 22, 2.

5. Cf. Strabon, IV, 4, 1.

6. César, IV, 20, 4.

7. IV, 21, 8.

8. IV, 21, 9.

9. IV, 27, 2.

10. Cf. p. 337, n. 2.

11. IV, 22, 4; 23, 1.

12. IV, 22, 5: probable seulement; avec elle, le légat P. Sulpicius Rufus.

contre les Ménapes et le reste des Morins¹ : tous ces Barbares étaient encore insoumis; ils avaient leurs vaisseaux, leurs marins, des habitudes de brigands et de pirates; qui sait ce qu'ils tenteraient contre la flotte et la garnison, si on ne les tenait pas en respect? Et César ne put disposer que de quelques cavaliers, qu'il envoya s'embarquer sur les vaisseaux en retard², et de ses deux meilleures légions, la VII^e et la X^e³. Ce n'était pas cette petite armée, dix mille hommes à peine, qui ferait de lui le conquérant de la Bretagne : l'été finissait, les mauvais temps survenaient; à moins d'une chance inespérée, l'affaire, dès lors, paraissait manquée.

César espéra encore cette chance. Quand tout fut prêt, un jour de septembre, il leva l'ancre vers minuit, et, vers neuf heures du matin, les premiers navires s'arrêtèrent devant le rivage breton⁴ (le 26 août?).

1. IV, 22, 5 : sans doute cinq légions, avec les légats Q. Titurius Salpinx et L. Aurunnius Cotta, *ibid.* p. 346.

2. IV, 22, 4; 23, 1.

3. 22, 3; 23, 3; 32, 1.

4. 23, 1 et 2.

5. Après de longues hésitations entre les dates des 25, 26 et 27 août, j'accepte la seconde pour le motif suivant. — Quatre jours après le *post idem quartum* qui est le *Reitanium ventum* (28, 1), les vaisseaux de César qui portaient ses cavaliers quittèrent Ambleteuse (p. 346), et cela, soit la veille, soit le matin du jour qui précéda la pleine lune, laquelle tomba dans la nuit du 30 au 31 (p. 344, n. 3). Si c'est le matin, il faut prendre le 27 pour jour du débarquement; si c'est la veille, le 26. J'ai préféré le 26, parce que ce jour convient mieux que le 27 à l'heure du renversement des courants l'après-midi dans les passages de Bouvres (p. 341, n. 7). En effet, le 27, quatre jours avant la pleine lune, ils se renverseraient trop tard (pas avant 6 heures) pour permettre le départ de César vers la neuvième heure, qui finit vers 3 heures et demie. Le 26, cinq jours avant la nouvelle lune, le renversement n'a guère lieu normalement qu'après 4 h. (vers peu avant 5 h.), mais il a pu être avancé par la présence d'un vent favorable, déterminant plus tôt un courant dans la direction de *Reat ventum et ostia unum tempore noctis secundum*, 23, 6. — A ce point de vue, même, la date du 25 est plus commode : car le changement de courant a lieu un peu avant 4 heures, et, avec le vent, plus tôt encore, ce qui correspond à l'hora *nona* de César. Mais pour prendre cette date du 25, il faudrait attribuer au *post idem quartum* de César le sens du cinquième jour, et non du quatrième, ce qui me paraît fort difficile. — Je suis arrivé à ce résultat, qui demeure approximatif, en comparant l'Annuaire des Marées de 1905, mois d'août j'ai choisi août 1905, parce que la pleine lune du 15 tombe à 3 h. 41 du matin, temps de Paris, soit à 3 h. 32, Greenwich, c'est-à-dire à peu près au même moment que la pleine lune du 31 août 35, 3 h. 33, Greenwich.

L'expédition prit tout de suite le caractère d'une fâcheuse aventure. En face de lui, César trouvait un port excellent, celui de Douvres¹, mais en ce moment inabordable : autour de l'échancrure où pénètre la mer, des rochers, des collines, des falaises couvertes d'ennemis² ; sur quelque point qu'on débarquât, les traits décimeraient les légions³ ; en avant de la rade, des jetées ou des barrières de toutes sortes⁴ ; partout, des adversaires ou des obstacles, et nulle trace de ces messagers auxquels on avait donné rendez-vous et de Comm leur compagnon. — César fit jeter l'ancre⁵, délibéra avec ses officiers, interrogea Volusenus⁶ et, dans l'après-midi, se remit en route⁷ pour gagner, à sept milles au nord, la grande plage de Deal⁸ : c'est

(p. 344 n. 3) en comparant, dis-je, cet *Annoire* avec les cartes, classiques en France, de Hedouin (*Courants de la Manche*, 1891). Voyez, par exemple, les cartes G et H : elles représentent les courants aux heures respectives de 5 h. et 6 h. du soir, à la date du 26 août 55 = 10 août 1905) : on comprend fort bien par ces cartes comment le courant a pu pousser alors César vers Deal, surtout en tenant compte de la remarque préliminaire de Hedouin : « On ne perdra pas de vue que la régularité des courants peut être troublée par l'influence des vents ». — Je suis arrivé du reste à un résultat semblable en partant de documents d'autre nature, les tables du *Palais de la Manche* de Lorzillon, 1881, p. 301. — Rice Holmes, en procédant de manière toute différente, préfère également le 26 : il fixe, d'après les calculs faits pour lui au *Nautical Almanac Office*, à 6 h. 21 la marée au matin de Douvres le 26. — Napoléon III (p. 199-200) préfère le 25. — Cf., sur cette question, la controverse des courants : Bouchey, *Philosophical Transactions*, 1831, II, p. 703 et suiv. ; de Sauley, p. 211 et suiv. ; *Archæologia*, XXXIV, 1863, p. 277 et suiv. ; Napoléon III, p. 198 et suiv. ; Rice Holmes, *loc. cit.*, p. 605 et suiv.

1. Il me paraît impossible de penser à un autre port que Douvres : outre que l'état des lieux correspond à la description de César (23, 2-3), Douvres est le principal port de débarquement sur cette côte, et les Bretons attendaient César au lieu habituel d'arrivée. — Pour Folkestone, Lewin, *Itinerary* (cf. *contra*, Rice Holmes, p. 614-5).

2. 23, 2-3. Malgré quelques angusties (Castle Hill, Shakespeare's Cliff, autre contre-attaque), je ne pense pas que le sol de Douvres fût très différent de ce qu'il est aujourd'hui : par *mare* César entend le rivage.

3. 23, 3.

4. *Vici*, *Ad Al.*, IV, 16, 13 : *Murorum molibus* (se rapporte, il est vrai, à 54).

5. 23, 4. Entre Castle Hill et le South Foreland cf. de Sauley, p. 216 ; Rice Holmes, *loc. cit.*, p. 315, 612-3.

6. 23, 5.

7. 23, 6 : poussé par le vent du sud-ouest et le courant, cf. n. 8.

8. César débarqua à sept milles de Douvres, sur un tétroin ouvert et plan, porté de Douvres par un bon vent (23, 6). La question est de savoir s'il s'agit d'un lieu à l'est de Douvres, Deal, ou à l'ouest. J'opine sans hésiter pour Deal :

1° César dit *progreßus* (23, 6), ce qu'il n'eût pas dit s'il avait navigué de Douvres

là qu'il décida de débarquer (à Walmer ?¹) : s'il y avait un ennemi à combattre, ce serait sur terrain plan, face à face. — Les Barbares avaient suivi les mouvements de la flotte : grâce à leur cavalerie et à leurs chars de guerre, ils arrivèrent les premiers², et poussèrent leurs chevaux sur la grève et les vagues, jusqu'au pied des plus gros vaisseaux³.

Les premières minutes du débarquement furent terribles : les légionnaires durent aussitôt sauter du haut des navires avec toutes leurs armes⁴, et, le corps enfoncé dans l'eau, les mains embarrassées, ne sachant où prendre pied⁵, ils eurent à soutenir

vers le sud-ouest; cf. *progređi*, 21, 1; 2^e le vent doit être le même que celui qui l'a amené de Boulogne. Ouest ou Sud-Ouest (p. 341, n. 7, p. 356, n. 7); 3^e il faut, à l'ouest, aller jusqu'à douze milles et non sept, pour trouver un lieu découvert, à Hythe, et encore la plage est peu propre à un débarquement; 4^e l'année suivante (p. 336, n. 7), César voulut débarquer au même endroit (V, 8, 3), le dépassa, et se trouva laisser l'île à gauche (V, 8, 2), ce qui n'est pas possible avec une marche vers l'ouest; 5^e César dit que la Tamise est à 80 milles de la côte (V, 11, 8) : ce chiffre n'est vrai qu'entre Deal et le point où il la traverse (p. 360); il ne s'explique pas depuis Hythe; 6^e à 12 milles du camp, il rencontra (p. 357) une rivière, coulant entre des collines boisées (V, 9, 2, 3 et 4), non loin d'un carrefour important (V, 11, 8) : on trouve cela à Canterbury, à 12 milles sur la route de Deal à la Tamise, on ne le trouve pas à la même distance de Hythe, à Ashford par exemple; 7^e Dion dit que César, pour débarquer, dut tourner un promontoire (*επεσπένει τὴν ἀπολύτῃσι τῆς ἡμῶν*, XXXIX, 31, 2) : ce ne peut être que le South Foreland; 8^e César parle, à propos de son point de débarquement, d'une *pars inferior* de l'île, située vers le couchant (IV, 28, 2) : il n'est pas dit cela, s'il n'était débarqué au nord de ce cap; 9^e le renversement du courant, l'après-midi, quelques jours avant la pleine lune, dans les parages de Douvres (p. 340, n. 5), amène un courant d'est et non d'ouest (argument beaucoup moins net). — Deal (y compris ses environs) a été accepté dès le Moyen Âge (Nennius, ed. Moorman, p. 162 : *Dolobellus* représenterait Deal; Geoffroy de Monmouth, IV, 3), et, depuis, sauf les attaques de la seconde moitié du XIX^e siècle, a été adopté par la grande majorité : Camden, Mann, von Gierke, de Sasley, Guest, Heikel, Napoleon III, van Kampen, Rice Holmes, etc. — Pour Hythe, Lympe et le Romney Marsh : d'Arville, *Mém. de l'Ac. des Insct.*, XXVIII, p. 406 et suiv., Morel de Campenulle, Lewin, Appach, Malden, etc. — Les autres théories sont moins soutenables. — A l'ouest de Hythe, vers Pevensey : Airy et Ridgeway. — Au nord de Deal, à Cromer dans le Norfolk : Surtees, 1866, p. 14. — A Douvres : Mannert, II, 3^e éd., 1822, p. 78.

1. De même, Rice Holmes, *Ant. Br.*, p. 316.

2. 24, 1. Par la route de Ringwould?

3. IV, 24.

4. Les vaisseaux longs de César (cf. p. 337), « au moins de l'avant, ne tiraient pas plus de trois pieds d'eau : le saut direct par trois pieds d'eau est très aisé, et par cinq pieds il est impossible » (Berne, *Les Marins de guerre*, 1895 (1^{re} partie), p. 78).

5. César parle à ce propos de *radis* (28, 2), Dion (31, 2) de *κατάρυ*. — C'est à ce débarquement que se place l'anecdote du soldat perdant son bouclier, racontée

la charge et à parer les coups¹. Par bonheur, César put, à force de rames, faire avancer sur la plage les vaisseaux longs, d'où l'artillerie, les archers et les frondeurs assaillirent de mille traits le flanc de l'ennemi². Cela donna à la X^e légion le temps de débarquer et d'engager sérieusement le combat³. Pour en finir, le proconsul fit remplir d'hommes les chaloupes, et les envoya sur les points où les Bretons étaient le plus gênants. Débordés et pressés de partout, les indigènes s'enfuirent⁴. Mais la cavalerie romaine n'était point encore arrivée : César n'avait conquis que son champ de bataille⁵.

Les Bretons, se sentant les moins forts pour l'heure, délivrèrent Comm et son escorte, et envoyèrent à César des messagers porteurs d'excuses et de promesses. Le chef romain ne se sentait pas en mesure de parler en maître. Il pardonna et accepta tout⁶, et il attendit ses chevaux. Son camp fut établi près de la plage, aussi resserré que possible⁷.

Après trois jours d'inaction, il aperçut enfin, le matin du quatrième⁸, les dix-huit navires qui portaient ses cavaliers⁹. Mais, comme il l'écrivit plus tard, « sa fortune d'autrefois lui

par Plutarque (*César*, 16) et Valère-Maxime (III, 2, 23). Plutarque parle aussi à ce propos de « courants faugeux » et d'« endroits marécageux et pleins d'eau » ; Valère-Maxime, de *scopulis vicinis insula*, entouré d'eau à marée haute : les Malms(7), qui sont du reste bien peu de chose, visibles cependant aux très basses marées d'équinoxe (communication orale de Rico Holmes). — Il se forma une vraie légende sur ce débarquement : on raconta que César avait donné l'ordre aux pilotes de briser leurs navires sur les écueils (Appien, *Civ.*, II, 130, 623), et que lui-même monta le premier à terre (Jubon, *Coar.*, p. 321, S. = p. 412, H.).

1. IV, 24, 2-4.

2. IV, 25, 1 : sur le flanc droit des ennemis, *ad latus apertum hostium*.

3. 25, 2-6.

4. IV, 26.

5. IV, 26, 3.

6. IV, 27, 1.

7. *Castrorum exiguitate*, 30, 1. A Walmer? (sur la hauteur, Upper Walmer, entre la voie ferrée et Walmer Castle? Rico Holmes, p. 737; la hauteur du réservoir et du moulin à vent, à l'ouest de la voie ferrée, est un emplacement plus convenable pour un camp, mais cela paraît trop loin de la mer).

8. 28, 1, cf. 3. Le 30 août (cf. 28 à 29, 1, et n. 9).

9. Partis le 29 au soir (?) d'Ambleuse (p. 340, n. 5) et poussés lentement (du sud-ouest?), 28, 1-2. Cf. p. 339.

manqua »¹. Un ouragan subit s'éleva, et, à la vue même de César, sa flottille de renfort se dispersa pour regagner le continent².

C'était le temps de la pleine lune et des grandes marées³; la tempête les rendit plus terribles encore. Et le flot montant, cette nuit même, assaillit les vaisseaux de César, arrachant les ancres, rompant les amarres, recouvrant les ponts, brisant les carènes mêmes⁴. Au matin, en présence de sa flotte détruite et de la mer déchaînée, isolée sur cette plage pleine de débris, sans vivres, sans chevaux, sans moyen de retraite, la troupe de César désespéra de la victoire et du salut⁵; et les indigènes, trahissant une seconde fois, s'apprêtèrent à l'attaquer⁶.

Mais dans ces heures d'extrême péril, le proconsul ne perdait rien de son sang-froid et de sa volonté; et ses hommes, guidés par lui, se pliaient à toutes les besognes. Avec ses deux légions, il fit des prodiges. Chaque jour, l'une d'elles quittait le camp, allant à la recherche des vivres, et, au besoin, moissonnant le blé resté sur pied. L'autre radoubait les navires, avec le bois et le métal qu'on put trouver⁷. Il fallait aussi compter avec l'ennemi. Une fois, la VII^e fut enveloppée par les cavaliers et les chars des Bretons, mais la poussière de l'horizon avertit César, et il put, avec quelques cohortes de la X^e, la dégager sans qu'elle eût trop souffert⁸. Les pluies de septembre survinrent, les indi-

1. 26, 5 : *Hoc unum ad pristinum fortunam Cæsaris defuit*.

2. 28, 2-3. Il s'agit d'une tempête du nord-est, qui risqua de briser les vaisseaux sur le South Foreland et les rejeta les uns vers le Dungruon, les autres vers Amblescuse. — Je ne vous pas bien la nécessité de se poser à ce propos la question si les vaisseaux de César pouvaient aller contre le vent (Rex Holmes, *The classical Quarterly*, III, 1909, p. 26-39).

3. 29, 1. La pleine lune tomba (avant l'équinoxe, 36, 2) dans la nuit du 30-31 août; Napoléon III, p. 182; Riee Holmes, *Ant. Br.*, p. 600 (calculs du *Nautical Almanac Office*, à 3 h. 33, Greenwich); Dronmann et Grube, III, p. 769 et 801 (calculs de Ginzel, à 3 h. 36).

4. 29, 1-3.

5. *Totus exercitus perturbatus*, etc.; 29, 3-4.

6. IV, 30.

7. IV, 31; 32, 1; d'où il résulte qu'on était à portée d'une région à blé (31, 2; 32, 1 et 4); cf. n. 8.

8. IV, 32; 31, 1-2: le combat eut lieu (sur la route de Din à Worth?) sur un

gènes rentrèrent dans leurs villages, les légions restèrent dans le camp, tranquilles et inoccupées¹. Ce n'était pas cependant un ennemi bien redoutable que les Barbares de ce pays. Quand ils revinrent en nombre assiéger le camp romain, il suffit des deux légions en rang de bataille pour les chasser, et des trente cavaliers de Comm pour décimer les fuyards². — Le jour même de cette rencontre, les indigènes envoyaient une fois de plus un message de paix. Mais César n'attendit pas la conclusion du traité, et, au milieu de la nuit, il leva l'ancre et s'échappa (milieu de septembre)³.

V. — PRÉPARATIFS DE LA CONQUÊTE DE LA BRETAGNE

Le bénéfice de cette campagne fut plus mince encore que celui de la campagne de Germanie. Au delà du Rhin, César n'avait du moins couru aucun danger, il s'était acquis des amis, il avait fait fuir des peuples et visité des terres nouvelles. En Bretagne, il ne quitta pas les quelques arpents de sable où ses soldats descendirent d'abord, et il faillit y rester pour toujours.

De retour en Gaule, coup sur coup, ce furent de nouveaux désagréments. Les Morins du Boulonnais, le voyant revenir sur ses vaisseaux mutilés, crurent que la petite armée n'était plus qu'une proie bonne à prendre; et, le jour même du retour, 300 soldats, qui avaient débarqué assez loin du port⁴, furent enveloppés par 6000 Barbares, et ne sortirent d'affaire qu'après

terrain poudreux (les Sholden Downs?), près de forêts ou s'embusquent les indigènes (des bois à l'ouest de la route, vers Mougeham et Northbourne?), près de terres à blé (des champs dans la direction de Worth?).

1. IV, 34, 2-4.

2. IV, 34, 5-6, 35 : César (33, 3) parle à ce propos de nombreuses formes, *adificia*.

3. IV, 36 (*propinqua die equinoctii*, 2). Deux navires manquèrent Boulogne et aborderont (36, 4) *porto infere* (à la plage du Portel?).

4. Au Portel? cf. n. 2. Je doute, en plaçant l'affaire plus au sud, que le pays eût été assez peuplé pour fournir 6000 combattants.

quatre heures de combat et l'arrivée de cavaliers de renfort¹. Puis il fallut, dès le lendemain, expédier Labiénus et les deux légions de Bretagne contre les Morins des marécages, qui s'étaient révoltés eux aussi : on put du reste les mettre facilement à la raison, grâce à la persistance des temps secs, qui permit de les atteindre dans leurs palus². Quant aux Ménapes, Sabinus et Cotta guerroyaient encore contre eux depuis un mois, brûlant des villages et incendiant des maisons, n'osant poursuivre dans leurs forêts un ennemi insaisissable³. Lorsqu'ils rejoignirent César revenu de Bretagne, le proconsul put se dire que ses lieutenants n'avaient pas gagné plus de terrain que lui.

Il ne lui restait plus qu'à ordonner l'hivernage. Les légions furent toutes installées en Belgique, non loin du détroit⁴. Car, dès son retour, César fit annoncer, dans les camps et en Italie, que la campagne prochaine serait consacrée à la conquête de la Bretagne⁵. Ce qui lui permit deux choses : de présenter la misérable expédition de l'été comme une reconnaissance nécessaire, d'intéresser Rome entière à la grande guerre qu'il préparait.

On ne sait de quelle manière furent rédigées les lettres où il raconta au sénat les deux dernières campagnes de l'année, le passage du Rhin et la traversée du détroit : mais soyons sûrs qu'elles l'étaient de manière, les deux consuls aidant, à exciter toutes les passions romaines. En vain, Caton se leva encore pour dénoncer les actes et les desseins du proconsul : ce n'étaient ni le Germain ni le Breton que le peuple devait regarder

1. IV, 37.

2. IV, 38, 1-2. Labiénus a pu aller de Boulogne à Thérouanne, et de là rejoindre dans le pays de Saint-Omer (Clairmarais, pays où me paraît bien s'expliquer le *siccitatem paludum*) et dans celui d'Aire (Nieppe), que César avait menacé l'année précédente (p. 312, n. 8). — Gantier (p. 213) le fait aller à Bruges.

3. IV, 38, 3. De Boulogne au mont Cassel, à Wervicq et à Tournai? Les Ménapes se sont réfugiés *in densissimis silvis* : la forêt Charbonnière à l'est de l'Escaut? — Gantier propose (p. 214) la forêt de Thourout. — Il est bien probable que Labiénus a été envoyé pour coordonner ses opérations avec celles de Cotta et Sabinus.

4. IV, 38, 4. A Amiens? cf. p. 353, n. 6.

5. Cf. V, 1, 1.

comme son ennemi, mais César seul; à moins, ajoutait l'orateur, que Rome ne fût atteinte de folie¹. Elle l'était bien, en effet, depuis les journées de Lucques, et la parole de Caton, cette fois de plus, ne put rien contre la démence de tous. Le sénat crut tout ce que César et les consuls lui dirent, et l'on décréta vingt jours d'actions de grâces², cinq jours de plus que pour la conquête de toute la Gaule, deux fois plus que pour Mithridate, quatre fois plus que pour Jugurtha³. Cicéron, dont l'âme mobile et crédule suivait volontiers l'opinion populaire, oublia qu'un an auparavant il avait souhaité de César l'avènement de la paix romaine⁴, et il se réjouit publiquement de ce que le peuple se refusait désormais à fixer des limites à son empire⁵.

Aussi le proconsul put, ouvertement, préparer pendant tout l'hiver contre la Bretagne une formidable expédition. En automne, avant de quitter son armée pour revenir en Italie, il laissa à ses légats des instructions minutieuses. Et en son absence, six mois durant, on ne cessa de travailler dans les camps de l'intérieur, sur les ports maritimes, le long des fleuves, dans les forêts et sur les rivages. La Belgique semblait transformée en un vaste chantier, où le légionnaire était charpentier et forgeron⁶. Sur la Marne, à Meaux, les futaies de la Brie fournirent la matière de soixante navires, qui furent achevés sur place⁷; vingt-huit vaisseaux longs, six cents bâtiments de transport, se construisirent un peu partout⁸. D'Espagne arrivaient des convois de matériaux, métal ou sparte, pour gréer la flotte⁹. On entassa des vivres dans les magasins, des milliers de bêtes

1. Plutarque, *Caton*, 81.

2. *César*, IV, 38, 3.

3. *Id.* p. 379.

4. *Id.* p. 318.

5. *Cic.*, *Pro Balbo*, 28, 64 (prononcé, croit-on, en 56, mais après le discours *De prov. cons.*, cf. p. 218, n. 3); *In Pisonem*, 33, 81 et 82 (prononcé au printemps de 55).

6. *V.*, I, 1-4; 2, 2-3.

7. *V.*, 8, 2 (*in Meldis*; la correction *Unellis* ou *Venellis* [de Cotentin] me paraît inutile; cf. *Strabon*, IV, 2, 5).

8. *V.*, 2, 2; 8, 2.

9. *V.*, I, 4. *Id.* l. l. p. 412.

de somme dans les parcs¹. Et comme, sur l'ordre de César, tous les bateaux pouvaient marcher à la rame², il fallut réunir, pour cette flotte de 800 carènes, une multitude prodigieuse de rameurs. Elle porterait cinq légions, plus de 2000 cavaliers, au moins 20 000 soldats³ : ce qui, avec les matelots et les valets, fit près de 50 000 hommes que César allait jeter sur les côtes de Bretagne.

Mais l'expédition militaire se doubla, comme toujours, d'une entreprise commerciale. Tous ceux qui partaient pour l'île se préparèrent en vue du butin à ramasser, métaux ou esclaves : les officiers de l'état-major et les marchands italiens eurent leurs vaisseaux à eux ; chacun équipa le sien à sa guise et suivant ses ressources⁴. Il semblait qu'on voulût, non pas seulement conquérir la Bretagne, mais en emporter tout ce qui pouvait être pris. A la même date, Crassus organisait de façon semblable sa guerre d'Orient, contre les Parthes et vers les Indes⁵. En aucun moment de sa vie, Rome ne parut davantage « la bête » monstrueuse qui veut étreindre toutes les terres⁶.

De ses résidences italiennes, César convoitait le monde à la curée qu'il dirigeait. Ce fut, cet hiver (53-54), le temps où l'or transalpin afflua. Son préfet Mamurra, son légat Labiénus, d'autres sans doute, commençaient à se faire bâtir leurs somptueuses demeures d'Italie⁷ ; le proconsul entreprenait à ses frais, en pleine Rome, ce nouveau forum pour lequel on parlait déjà de plus de soixante millions de sesterces à dépenser⁸ ; Cicéron lui empruntait de fortes sommes⁹, et son frère

1. V, 1, 2.

2. *His omnes acturnas*, V, 1, 3. Cf. p. 357, n. 7.

3. V, 3, 3, rapproché de 8, 1.

4. César, V, 8, 6.

5. Plutarque *Crassus*, 16. Cf. Mommsen, *R. G.*, III, p. 341 et suiv.

6. Cf. *Apocalypse*, 13.

7. Pline, XXXVI, 48; Catulle, *Carm.*, 29; Cœs., *Ad Att.*, VII, 7, César, *De bello civili*, I, 15, 2. Cf. p. 538.

8. Cœs., *Ad Att.*, IV, 16, 14; Suet., *C.*, 26, 2; et Pline, XXXVI, 103.

9. Cf. *Ad Att.*, IV, 6, 14; *Ad fam.*, I, 9, 18. A. Lietzowberger, *De Cicéronis re privata*, 1893, p. 80 et suiv.

Quintus venait d'être choisi comme légat¹, ce qui, pour la famille, équivalait à une bonne part dans les bénéfices prochains². En échange, l'orateur couvrait César de gloire dans ses discours, ses lettres et ses vers³, et il se demandait s'il ne composerait pas un poème sur la guerre de Bretagne⁴.

Mais ce parti des éhontés alla si loin, dans ses actes et dans ses propos, qu'une réaction se produisit, et pendant l'hiver même. Le 1^{er} janvier de la nouvelle année (54), Crassus et Pompée quittèrent le pouvoir consulaire, et les honnêtes gens furent plus libres de parler⁵. Des nouvelles précises arrivèrent de Gaule, et on dut se rendre compte de l'incroyable duperie qu'avait été la dernière campagne. Catulle écrivit, contre le proconsul, ces terribles épigrammes qui, plus que les *Commentaires* de César et que les harangues de Cicéron, disent la vérité sur cette époque : « Ces richesses de la Gaule, ces biens de la Bretagne, ces guerres et ces vols, ces sinistres générosités, tout cela ne servira qu'à payer les débauches d'ignobles jouisseurs⁶. » Avant même d'être commencée, l'expédition de Bretagne se discréditait peu à peu. Et il arriva même ceci d'extraordinaire, que César, semble-t-il, s'en détacha un des premiers.

Je ne crois certes pas qu'une seule campagne eût suffi pour la soumission de l'île. Du moins, avec de tels soldats et un tel général, on pouvait s'attendre, cette année, à de glorieux succès et à de rapides conquêtes. Mais il eût fallu, pour cela, s'y prendre de bonne heure et s'y donner tout entier. Au contraire, maintenant, César s'attarde plus que jamais en Italie. Il veut, évidemment, tenir tête à ses adversaires, assurer à son

1. *Ad Q.*, VII, 8, 3. Cf. p. 184, n. 1.

2. Cf. p. 323.

3. *Cic.*, *Ad Q.*, II, 13, 1; II, 15; III, 1; *Ad f.*, I, 9; *Pro Balbo*, 28, 64; *In Pis.*, 33, 81.

4. En collaboration avec son frère; *Ad Q.*, II, 16, 4. — Cf., sur ces rapports de Cicéron avec César, Drumann, n. éd., III, p. 287 et suiv.

5. D'autant plus qu'un des nouveaux consuls était L. Domitius (cf. p. 38, n. 1).

6. Catulle, *Carmina*, 29 : *Quis potest pati Mamurram habere quod Comata Gallie habebat ante et ultima Britannia?*

parti les élections prochaines, corrompre les uns et effrayer les autres. Et pendant ce temps, l'hiver s'achève, le printemps touche à sa fin. En mai¹, il est encore à Plaisance². Ce n'est qu'au début de juin³ qu'il revient en Belgique, alors que depuis longtemps il aurait dû camper sur la Tamise. En Gaule même, il cherche des raisons de rester, et il hésite à mettre l'Océan entre ses amis et lui. Si bien que, cette année encore, tiraillé entre le forum et la Bretagne, il ne réussira ni à dominer l'un ni à conquérir l'autre, et il risquera de perdre la Gaule elle-même.

VI. — HÉSITATIONS ET RETARDS DE CÉSAR

Car, pendant cette longue absence de huit mois, tout ne s'était point passé au gré de César. Arrivé en Belgique, il inspecta la flotte : il fallait quelques jours encore pour qu'elle pût prendre la mer et se concentrer⁴. Le conseil des Gaules se rassembla au quartier général : les Trévires n'y parurent point, et le Romain s'aperçut qu'on traînait quelque chose⁵.

1. Toute chronologie, pour 54 = 700, dépend de la date qu'on assigne au retour de César. Il remarqua ses troupes *quod æquinoctium suberat* (IV, 23, 5), et il en informa Cicéron le 6 d'avant les calendes d'octobre du calendrier public (*Ad Att.*, IV, 17, 3). L'équinoxe tombant cette année le 26 septembre, il me paraît bien vraisemblable que César n'a pu guère en parler avant le 15, et j'accepterais volontiers le système chronologique du moindre écart entre l'année officielle et l'année réelle, système qui fait correspondre à d. VI kal. oct. au 21 sept. 54 (Le Verrier *op. Napoléon III*, p. 383). Dans ce système, l'intercalation aurait été régulièrement faite en 700 = 54 et en 600 = 56. — L'autre système, celui du plus grand écart, s'appuyant du reste aussi sur une préoccupation d'équinoxe (*Idem*, *Ad Attic.*, X, 17, 3), fait correspondre cette date au 30 août : il me paraît moins préférable, car il place de trop bonne heure cette crainte de l'équinoxe et ce retour de César, qui, en 55, était parti de Boulogne vers le 20 août (p. 240). Pour ce système, avec des variantes : Ideler, *Chronologia*; Taitheime d'Orelli, I, p. 170; Holzapfel, *Röm. Chron.*, p. 322-3; Groeber *op. Drumann*, III, p. 23-24; Hirt *Holmes*, p. 507 et suiv. — Un autre argument en faveur du premier, p. 259, n. 7.

2. *Cic.*, *Ad Q.*, II, 15, 1 : lettres de Quintus et de César, envoyées de là et reçues par Cicéron IV non. et non. jan., soit 1^{re} et 4 juin (système Le Verrier; 10 et 13 mai, dans l'autre système, n. 1).

3. Les lettres (n. 2) ont pu être écrites au moment du départ; il faut bien compter 25 jours pour les affaires et opérations en Belgique (cf. p. 259).

4. V, 2, 1-3.

5. V, 2, 4.

Ces Trévires étaient alors le seul peuple intact de la Gaule. Ils n'avaient été compromis ni par une connivence étroite avec César ni par des combats contre les légions. Alliés négligents ou ennemis latents¹, le proconsul ne savait que penser de ces hommes, les plus redoutables, disait-on, de la Gaule indépendante². Aux ordres envoyés par lui, ils se bornèrent à ne point répondre³. César disposait encore de quelques jours avant le rassemblement de ses vaisseaux et de ses soldats : avec quatre légions sans bagages et 800 cavaliers, il courut chez les Trévires⁴.

Le chef de la cité, Indutiomar, se prépara à la résistance : il expédia les non-combattants dans les Ardennes, et réunit ses troupes⁵. Si la guerre avait lieu, c'était l'expédition de Bretagne compromise. Par bonheur pour César, le Trévire avait un rival, son gendre Cingétorix : à l'approche des Romains, celui-ci accourut se soumettre, d'autres chefs suivirent son exemple, Indutiomar envoya des excuses et des otages, et vint lui-même faire sa cour à César⁶. Le proconsul s'arrangea de façon à brouiller le gendre et le beau-père⁷, et, tranquille pour un temps de ce côté, il revint à Boulogne⁸.

La flotte était concentrée, mais les soixante bateaux meltois ne purent tenir la mer et restèrent dans les eaux de la Seine⁹. Les contingents gaulois arrivaient, 4000 cavaliers levés dans toutes les cités; l'Éduen Dumnorix, le plus célèbre d'entre eux, devait prendre part à la guerre¹⁰. Ce n'étaient pas seulement

1. Cf. p. 227-8, 308, 320 et 311.

2. V. 3, 1. L'histoire des Trévires montre que ce renom était fort usurpé (p. 227, 306, 311, 351, 363, 395, 398, 563).

3. V. 2, 4.

4. V. 2, 4. D'Amiens à Mouzon et de là vers la Moselle, 300 kilomètres, 200 milles, en ligne droite? Cf. p. 311, n. 3.

5. V. 3, 4.

6. V. 3, 2-6 et 5-7; 4, 1-2.

7. V. 4, 2-4.

8. V. 3, 1.

9. V. 3, 2.

10. V. 3, 34; 6, 1.

d'utiles auxiliaires que César entendait emmener ; ces 4000 cavaliers représentaient le meilleur de la noblesse¹ : une fois passés de l'autre côté du détroit, ils deviendraient le plus beau lot d'otages qui pussent garantir au proconsul la fidélité de toute la Gaule, et ce départ de César, loin d'ouvrir aux patriotes de nouveaux espoirs, consacrait leur impuissance².

Tout était donc prêt, et cependant César ne partit pas encore. Durant vingt-cinq jours il resta immobile à Boulogne, perdant en vaines attentes le meilleur mois de la guerre (juin-juillet³). Il alléguait plus tard que les vents du nord-ouest n'avaient cessé de souffler, empêchant de mettre à la voile⁴ : c'est possible, mais il se peut aussi qu'il ait eu de nouveaux soucis, venus de Rome ou de la Gaule. En tout cas, dans le désœuvrement du camp, les imaginations travaillaient⁵, et Dumnorix se résolut enfin à tenter quelque entreprise.

Depuis six ans, la vie de ce chef se passait dans des alternatives de grands projets et de misérables échecs. Il concevait de glorieux desseins, et, pour les exécuter, n'imaginait que des moyens médiocres, complots et trahisons. Toujours prêt à trahir César, il ne cessait de le servir ; il rêvait de rendre la liberté à la Gaule⁶, et il se laissait offrir la royauté par le proconsul⁷. Même, il commit la sottise de parler de cette offre dans le conseil de son peuple, ce qui brouilla tout le monde ensemble, les Éduens, César et Dumnorix⁸. Celui-ci demeura toujours l'homme des situations fausses. En ce moment, il lâchait Rome, et ne parlait plus que d'indépendance. Dans le camp, il allait mystérieusement de l'un à l'autre chef, donnait sa parole qu'il était tout

1. V, 5, 3.

2. Cf. V, 6, 5.

3. Du 27 juin au 21 juillet? (p. 334, n. 2).

4. V, 7, 3; mais alors pourquoi avoir construit les bateaux à rames (p. 335)?

5. Cf. V, 6.

6. Cf. p. 160-1, 203-4, 209-210.

7. V, 6, 2-6.

8. V, 6, 2.

acquis à la cause gauloise, déclarait qu'il ne fallait point s'embarquer, et exposait son plan d'insurrection générale. Quelques-uns l'écoutèrent, mais beaucoup racontèrent tout à César¹.

Le général ne le perdait pas de vue. Quand Dumnorix le supplia de le laisser en Gaule, prétextant tantôt sa peur de la mer et tantôt des scrupules religieux, il lui intima l'ordre de s'embarquer². Mais le jour du départ, l'Éduen profita du désordre pour quitter le camp à cheval, à la tête des hommes de sa nation³.

César ne pouvait laisser derrière lui ce fauteur de troubles. Il lança tous ses cavaliers à sa poursuite, avec ordre de le ramener mort ou vif. Dumnorix fut rejoint, et résista bravement. On le tua, et les Éduens, qui paraissent l'avoir peu défendu, revinrent à César⁴. — C'est le plus fameux des chefs gaulois qui disparaît. Avant de mourir, il s'était écrié qu'il était libre et appartenait à une cité libre⁵ : suprême déclaration d'indépendance, jetée presque à la face de César, au nom des vaincus et par celui-là même qui aurait dû être leur chef. A sa dernière heure seulement, dans le geste et le mot qui provoquèrent sa mort, Dumnorix rencontra l'attitude du devoir.

Toutes ces affaires, Dumnorix après Indutiomar, montraient à César que la Gaule n'était point sûre, et qu'avant de prendre de nouvelles terres, il fallait consolider ses premières conquêtes. Mais différer une entreprise grandiose, escomptée par tant d'Italiens et déjà rêvée par les poètes, la remplacer par d'obs-cures campagnes⁶ contre des peuplades depuis longtemps connues, cela lui parut indigne de sa gloire et de la majesté du peuple romain. Le signal du départ fut enfin donné. Il laissait, pour surveiller la Gaule, deux mille cavaliers, trois légions, et

1. V, 6, 2-4.

2. V, 6, 3-4; 7, 1-3. A cause de la pierre lune (cf. p. 336, n. 7)?

3. V, 7, 5.

4. V, 7, 6-9.

5. *Liberum se liberique esse civitatis*, V, 7, 8.

6. Cf. *neque his tantularum rerum occupationes Britannia anteponendas*, (V, 22, 2.

Labiénus à leur tête ¹. Et, un soir de juillet (le 21?) ², les huit cents navires qui portaient sa fortune cinglèrent de concert vers le nord.

VII. — LA GRANDE EXPÉDITION DE BRETAGNE

Toutes les précautions militaires, navales et politiques semblaient prises pour obtenir des succès rapides et décisifs. Les légionnaires étaient nombreux, pleins d'entrain et de vigueur, et depuis trois saisons ils se reposaient de combattre. Ils portaient escortés par la plus belle cavalerie de la Gaule, et par quelques-uns des Romains les plus nobles. La flotte qui les portait était la plus formidable qui eût navigué sur l'Océan depuis les temps fabuleux. César, dit-on, avait tracé lui-même le dessin et fixé les dimensions des navires, et il expose dans ses *Commentaires* son œuvre d'architecte naval avec la même complaisance que ses mérites de pontonnier sur le Rhin ³. Il renonça, explique-t-il ⁴, aux vaisseaux de transport traditionnels, à la romaine ou à la gauloise : l'expérience de l'année précédente avait montré que les hauts bords alourdissaient le navire, et retardaient toutes les opérations de chargement, débarquement et mise à sec : il fit donc ses trans-

1. V, 8, 1. Il a dû laisser beaucoup plus de cavaliers qu'il ne le voulait (3, 4, p. 352), sans doute à la suite de l'affaire de Dumnorix.

2. Cette date résulte des textes suivants. 1° Cicéron, *Ad Att.*, IV, 15, 16, soupçonne son frère *jam esse in Britannia*, vers la date du *V kal. sext.*, 26 juillet julien. 2° Cic., *Ad Q.*, III, 1, 4, 13, reçoit une lettre de son frère, en Bretagne depuis quelque temps, et lui écrivant *a. d. III id. sext.*, 8 août julien. 3° Cic., *Ad Q.*, II, 16, 4 : dans une lettre précédente, Quintus avait donné avis de son arrivée, et Cicéron avait reçu cette lettre peu avant le 29 août (cf. *Asconius in Scaurianam*, p. 18, Orelli, et *Ad Q.*, II, 16, 3) : or, une lettre de Bretagne mettait au minimum 20 jours (III, 1, 5, 17, si le texte est exact), au maximum 32 jours (III, 1, 6, 13), une fois 27 jours (*Ad Q.*, III, 1, 7, 25), donc celle de Quintus a pu partir de Deal entre le 27 juillet et le 9 août. 4° Une précision plus grande résulte de l'heure du renversement du flot (p. 356, n. 7). — Tout cela, en acceptant le système de La Verrier (p. 250, n. 1). — Les partisans de l'autre système (p. 250, n. 1) proposent le 6 juillet (par exemple, Bergk, p. 626, Vogel, p. 270, etc.).

3. Ce désir de gloire navale chez César apparaît dès son gouvernement d'Espagne, cf. p. 167 et 290. Cf. Plutarque, C., 23.

4. V, 1, 2-3.

ports très bas et très larges, de manière à développer les lignes de façade et à multiplier ainsi les sabords et les points de descente; moins pesants et plus équilibrés, ils seraient plus aisément trainés sur rouleaux et placés à l'abri sur terre ferme; et enfin, la hauteur des bâtiments se trouvant réduite, on put les faire aller à la rame, même contre le vent, et les gouverner par là avec précision et rapidité. César eut ainsi les instruments de guerre qu'il préférait, ceux qui allaient à sa volonté, marchaient vite et sûrement. — Enfin, il avait préparé à ses légions, de l'autre côté du détroit, des alliances utiles, l'équivalent, croyait-il, des Éduens, des Rèmes et des Ubiens.

La Bretagne gauloise, au temps de César, ressemblait en effet à la Celtique de Dumnorix ou à la Belgique de Galba. C'était le même besoin de se grouper sous une direction forte, et la même impuissance à abdiquer ses égoïsmes et ses jalousies. De l'estuaire de la Tamise à l'île de Wight, trois ou quatre nations se partageaient les pays du Midi¹. Au nord du fleuve, les puissants Trinobantes dominaient du côté de l'Océan²; un autre peuple occupait les régions de Hertford et du Middlesex³; un troisième s'étendait vers Bristol⁴. Plus au nord, c'étaient terres et nations inconnues⁵, et il est possible qu'au temps de César, la langue et la parenté gauloises fussent encore limitées à ces régions du sud-est⁶.

De ces peuples, le mieux situé était celui de Hertford, dont César ne nous donne pas le nom⁷. Il tenait le milieu de ces régions,

1. La nation du pays de Kent, *Cantium*, divisée en quatre tribus (V, 22, 1), et peut-être les *Ancalites*, *Bibroci*, *Cassi* (21, 1, inconnus par ailleurs.

2. *Trinobantes* (mas. a) ou *Trinocantes*; V, 20; 21, 1; 22, 3; comté d'Essex et peut-être aussi partie de celui de Suffolk. On place au-dessus d'eux (Suffolk et Norfolk) les *Cenimagni* (V, 21, 1), supposés identiques aux *Icen*i de plus tard.

3. Cf. n. 7.

4. *Segontiaci* (V, 21, 1)?

5. César, V, 12, 1 et 2.

6. César, V, 12, 1 et 2. Remarquez que César, après nous avoir dit que les tribus de Bretagne ont gardé pour la plupart les noms de tribus gauloises (12, 2), ne cite aucun nom qui se retrouve sur le continent. Cf. t. I, p. 323-4.

7. L'État de Camivellaun (V, 18, 1; 11, 8).

à égale distance des trois mers; il touchait à la Tamise et à l'isthme de Reading, la route vitale de l'Angleterre: le carrefour de Londres était à sa frontière¹; en arrière, les collines boisées des Chiltern Hills lui servaient d'appui et de retraite; ses terres formaient un plateau élevé, où abondaient les bonnes redoutes. Et il ressemblait à l'État éduen, qui dominait, du centre de la Gaule, les passages de l'Auxois, la route du Rhône et le confluent de Lyon².

C'est au profit de cet Etat que se tentait alors l'unité de la Bretagne gauloise. La valeur de sa situation était accrue par le mérite de son chef, Cassivellaun³. Ce fut un homme ambitieux, habile, fort brave, plus obstiné et plus avisé que la plupart des Gaulois du continent. Il avait conservé, comme ses voisins, l'usage des chars de guerre, et il sut utiliser cette vieille arme pour de rudes charges et de savantes manœuvres⁴. Depuis plusieurs années, à la tête de ses quelques mille essédaires, il s'était rendu redoutable à ses voisins et surtout aux Trinobantes, la nation rivale de la sienne: il avait tué leur roi, chassé son fils, réduit sans doute le pays et les hommes⁵. Un robuste empire naissait sur les bords de la Tamise. — César se hâta d'exploiter les haines qu'il suscitait. Le fils du roi vaincu, Mandubrac, s'était réfugié sur le continent, réclamant les secours de Rome: le proconsul le ramena avec lui pour le rendre à son peuple et se faire aider de l'un et de l'autre⁶.

Toutes ces précautions prises, la campagne, le premier jour, ressembla à un triomphe. Au lever du soleil⁷, à la vue de ces

1. Cf. V, 18, 1.

2. Cf. I, II, p. 335-516.

3. *Cassivellaunus*: les mss. 2 ont *Cass*, les mss. 3 *Cassiv*. V, 11, 13-22.

4. V, 16; cf. p. 359-360 et I, II, p. 186-188.

5. V, 11, 9; 20, 1.

6. V, 20, 1.

7. La flotte de César partit au coucher du soleil, poussée par un léger vent du sud-ouest; il tomba vers minuit (8, 2; au moment de la pleine mer?), et alors, portée par le courant de la marée, la flotte fut entraînée vers le nord-est, laissant la côte à gauche (8, 2; jusqu'à l'est des Goodwin Sands, à la hauteur de Deal, à sept milles à l'est?). Au lever du soleil (à 4 h. 21 le 22 juillet, à 4 h. 6 le 7 juillet,

huit cents navires qui couvraient la mer, les indigènes du pays de Kent, massés sur le rivage, furent saisis d'épouvante et s'enfuirent dans les terres¹. On débarqua vers-midi, en ordre et à loisir² (vers Sandown Castle³), et, le jour même, un vaste camp fut installé près de la plage, à portée des navires⁴.

La nuit même, quatre légions et presque tous les cavaliers partirent avec César à la recherche des ennemis. On les trouva le matin, à douze milles du rivage, sur les bords d'une rivière⁵ (à Canterbury sur la Grande Stour?⁶) : on les chassa, ils se réfú-

hère de Paris, temps moyen), elle aperçut la côte (8, 2), mais à ce moment les courants se renversent, et le flot ramena la flotte sud-ouest vers la côte (8, 3) : lorsque César se vit près du point où il avait débarqué en 55, il lâcha le flot contre l'extrémité sud des Goodwin Sands et le South Goodwin Lightship⁷, et se dirigea sur Deal à force de rames (8, 3). — Voici comment on peut, sans certitude, trouver le jour du départ et celui de l'arrivée. Le renversement des courants vers le sud-ouest eut lieu, dit César, vers ou peu après le lever du soleil, soit, en juillet, vers 4 h. 4 h. et demie. Or, ce phénomène se produit, dans ces parages, de 5 à 4 heures avant la pleine mer de Cherbourg (Medoun, Carter, A et B), ou encore, d'après un autre système, de 4 à 5 heures après la pleine mer de Bouvres (Lonzillon, *Pilote*, p. 301). Il faut chercher les jours où la pleine mer est entre 8 et 9 heures et demie le matin à Cherbourg, et entre 11 heures et 12 et demie la nuit précédente à Bouvres. En constatant que la lune de juillet 54 (pleine lune, le 21, à 9 h. 31 du soir, temps moyen de Paris — calculs de Ginzels) ressemble à celle de décembre 1902 (pleine lune, le 26, à 9 h. 39 du soir), et en examinant l'Annuaire des *Morées* de 1902, on trouvera, comme jours les plus convenables, les lendemain et surlendemain de la pleine lune (22 et 23 juillet 54) ou 14 jours avant (8 et 9 juillet). Comme j'ai accepté le système de Le Verrier (p. 330, n. 1), je ne peux choisir qu'entre le 22 et le 23, et je prends le 22 (ce qui fait supposer que César s'est embarqué le 21, jour de la pleine lune ; le 23 est du reste également possible. J'ajoute, en faveur de ces dates, que la marche nocturne de César (n. 5) s'expliquait bien par un temps de pleine lune. — Voyez avec des calculs différents : voir Carter, pl. 8, p. 141 et 147 ; Napoléon III, p. 222-4 (qui préfère le 21 pour le jour de l'arrivée; Rice Holmes, *loc. cit.*, p. 636-8.

1. V, 8, 4; ils se cachèrent in *superiora loca*, sur les hauteurs boisées (cf. p. 344, n. 8) de Sutton, Margateham, Northbourne?

2. V, 8, 5; Dion, XI, 1, 1 (ajoute qu'il débarqua sur plusieurs points à la fois).

3. C'est à cette partie du rivage que conviennent *litore molli atque aperta* (9, 1); Rice Holmes, p. 335 et 664-5. « Le mouillage dans les Small Downs est beaucoup plus sûr, plus abrité, le fond y est de meilleure tenue » qu'à Deal (*Le Pilote de la Manche* [Dépôt, n° 449], p. 392).

4. V, 9, 1; *locis castris idoneis* (sur la hauteur au sud et près du village de Worth ?); cf. Rice Holmes, *loc. cit.*, p. 335. On y a trouvé des débris romains.

5. V, 9, 1-3 : les ennemis combattent *ex locis superiore* (les pentes de Harbledown vers la Grande Stour ? le passage, au gue de Thanington ?).

6. L'emplacement résulte : 1° de la distance donnée par César (V, 9, 2) ; 2° de la direction qu'il suit pour atteindre la Tamise ; 3° de la description des lieux ;

4° du fait qu'il y a là un carrefour (10, 1 ; 11, 8). — De même, Rice Holmes, p. 330.

— Les autres hypothèses, discutées par Rice Holmes, p. 678 et suiv.

gièrent dans la forêt, sur une hauteur, au milieu d'abatis d'arbres formant rempart¹. La VII^e légion dut, pour les atteindre, faire un siège en règle. Mais, à peine touchés, les indigènes s'enfuirent plus loin. La nuit s'approchait, César dut s'arrêter et camper sur ce point². Les choses n'allaient déjà plus aussi bien.

Elles allèrent mal le lendemain. César venait à peine de repartir à la poursuite des Bretons, que des messagers accourus du port lui apprirent le désastre de sa flotte. Une tempête avait éclaté pendant la nuit; les navires n'étaient pas encore mis à sec; trop légers peut-être pour résister aux grosses lames³, ils avaient été jetés à la côte, quarante étaient détruits, les autres n'étaient plus en état de tenir la mer⁴. Cette belle flotte dont César fut l'inventeur ne vécut que deux journées.

Il revint en toute hâte⁵, afin d'en créer une nouvelle. Les légionnaires se remirent à la besogne pour réparer les vaisseaux naufragés. L'ordre fut envoyé à Labiénus d'en construire et d'en expédier de nouveaux. Tous les bâtiments furent tirés sur le rivage, enfermés dans le camp. Et ce camp devint une sorte de ville énorme et étrange, dont les remparts embrassaient à la fois la flotte et l'armée, des centaines de navires aux masses imposantes surgissant du milieu des tentes disséminées à leur ombre⁶.

Nuit et jour tout le monde travailla. Mais cela nécessita dix journées de temps et de fatigue⁷. Et ces journées vinrent

1. V, 9, 4-6 : c'était un ancien lieu de refuge; à Bigberry (?) *Archæologia Cantiana*, IX, 1874, p. 13 et suiv.; Payne, *The Journ. of the Brit. Archæol. Association*, XLIV, 1890, p. 290-1; Boyd Dawkins, *The archæol. Journal*, LIX, 1902, p. 211 et suiv.

2. V, 9, 4-8; Dion, XL, 2, 1 et 2 (ajoute que César perdit beaucoup de monde). Il campa à Canterbury? à Harbledown?

3. Cf. V, 1, 2.

4. V, 10; 11, 1 et 2; Dion, XL, 2, 3, Orose, VI, 9, 4. Dans la nuit du 23 au 24 juillet?

5. Il laisse le gros de l'armée à son camp de ou près Canterbury (V, 11, 1, 3 et 8).

6. V, 11, 3-7. Si le camp a été d'abord près de Wroth (p. 337, n. 4), on ne pouvait y transporter les navires: il est possible que, dans ce cas, César ait aménagé en camp ou ville maritime les environs de Sandwich, soit l'emplacement de la future cité de Rutupia, soit plutôt celui de Stomar.

7. V, 11, 6. Du 24 juillet au 2 août au plus tôt?

s'ajouter au mois perdu à Boulogne, à la semaine perdue chez les Trévires, au printemps perdu en Italie. On atteignait le mois d'août. Rien encore n'était commencé de la conquête¹.

Pendant ce temps, les Bretons profitaient de ce long répit pour se préparer et pour s'entendre. Devant la menace de César, la plupart oublièrent leurs jalousies. On jugea que Cassivellaun était seul capable de grouper toutes les résistances, et les nations gauloises lui remirent le commandement suprême². — Ainsi, cette colonie de Bretagne, qui fournissait aux druides les plus pures leçons du droit religieux³, lui montrait en ce moment le plus pur exemple du devoir politique.

Cassivellaun réunit toutes les forces des alliés, et il attendit César près de l'endroit où s'était livré le dernier combat⁴. Les Romains auraient maintenant à combattre, non plus des indigènes désunis, mais l'armée compacte d'un grand peuple. Il est vrai que c'était pour les Romains un motif d'espérer encore : si Cassivellaun et les Bretons, unis en masse, acceptaient la bataille, il suffirait de quelques heures à César pour en finir avec lui et avec la Bretagne toute entière.

Mais Cassivellaun trouva la seule tactique qui pût avoir raison d'une armée romaine. Pas une seule fois il n'offrit ou n'accepta la bataille, pas une seule fois il n'engagea plus de quelques chars ou de quelques cavaliers, et chaque fois il les engageait presque à coup sûr. Les ennemis étaient-ils serrés en rang de marche ou en ordre de combat, les indigènes restaient dissimulés dans les bois. Mais si les cavaliers romains s'aventuraient dans une reconnaissance, si les légionnaires se dispersaient pour aller au fourrage ou bâtir le camp, les chars accouraient de la forêt, s'enfonçaient au galop à travers les rangs

1. C'est pour cela que les premières lettres de Quintus (cf. Cic., *Ad Q.*, III, 1, 6, 12, au départ du 2 août, c. 4. IIII id. text.) portaient *nihil not.*

2. V, II, 6-8; Dion, XI, 2, 3.

3. T. II, p. 112-116.

4. V, II, 8.

épouvantés, lançaient les javelines, s'échappaient avant qu'on pût les atteindre, et, après le passage de la charge, les Romains n'avaient plus qu'à compter leurs morts. On essaya bien, tout d'abord, d'envoyer derrière eux les escadrons gaulois. Mais les Bretons se laissaient pourchasser; et, quand ils avaient isolé leurs adversaires du gros de l'armée, ils s'arrêtaient, sautaient à terre, et la lance ou la javeline jetaient vite à bas le cavalier ou sa monture. Cette brillante cavalerie amenée de Gaule devint inutile: César lui ordonna de garder le contact des légions, à celles-ci de demeurer groupées; et l'armée romaine n'avança plus que lentement, massée comme un troupeau qui fuit l'orage, guettée à tous les sentiers qui croisaient son chemin, traquée à tous les bouquets d'arbres qui le bordaient. Et, devant elle, l'ennemi disparaissait, et faisait disparaître bestiaux et vivres¹.

Elle avança en dépit de tout, soutenue à chaque étape par quelque succès². On passa la Tamise à gué, malgré les démonstrations de l'ennemi et les pieux dissimulés dans le courant (à Brentford?)³. On entra alors sur le territoire de Cassivellaun⁴; les Trinobantes se détachèrent de lui, reprirent leur roi des mains de César, et nourrirent son armée; d'autres

1. V, 15, 16, 17, 19; Dion, XL, 2, 4; 3, 1. César parlait de ses cavaliers et essedaires dans une lettre à Cicéron : *Multa nullū epi tum atque castrorum habet* (Cassivellaun); Servius (Junius Philargyros) *ad G.*, III, 204, Thilo.

2. Voici, hypothétiquement, le détail de la marche avant la Tamise, marche qui suit, je crois, la Walling Street : le 1^{er} jour, rencontre de l'ennemi au carrefour de Canterbury (V, 11, 8); combats le long des bois et des collines, de Canterbury à Preston, près Faversham? (V, 13, 1 et 2); camp à la sortie des bois, vers Ospringe? (V, 13, 3), et violent combat à cet endroit (V, 13, 3-5, 16); le 2^e jour, légers combats le matin dans la traversée des collines, de Ospringe aux approches de Rainham? bataille l'après-midi dans les pâturages de Rainham ou de Chatham? (V, 17, 1-4); 3^e jour, on arrive en pays découvert, non loin de la Tamise? (et on cesse d'être inquiète (V, 17, 5). On a dû arriver au gué le 5^e ou le 6^e jour. La marche se place du 3 au 8 août au plus tôt, et peut-être seulement après le départ de la lettre de Cicéron le 8 août (p. 350, n. 117).

3. V, 18; Dion, XL, 3, *Orose*, VI, 9, 6-7; on parle même (Polyen, VIII, 23, 3) d'un éléphant amené par César, qui aurait effrayé les indigènes. — Sur le gué du passage, d'ailleurs incertain, cf. Sharpe, *Bregant-forda*, Brentford, 1904, champion de Brentford, et Rice Holmes, qui le suit, p. 344, 622 8; en dernier lieu, contre Sharpe, Baring, *The Engl. hist. Rev.*, oct. 1907, p. 725 et suiv.

4. V, 11, 8.

nations suivirent leur exemple¹. On put continuer à marcher vers le nord², et on trouva, au milieu des bois et des marécages, le grand refuge de Cassivellaun, entouré de fossés et de palissades. Les légions, heureuses de rencontrer enfin quelque résistance, l'enlevèrent du premier élan, firent main basse sur quantité de bestiaux; mais le chef leur échappa³.

Pour délivrer ses terres, il lança contre le camp de la flotte, par derrière l'armée de César, les quatre rois et tous les guerriers du pays de Kent. L'attaque fut repoussée⁴. Quand il eut perdu ses alliés, ses sujets, ses bestiaux et sa capitale, il songea enfin à se rendre. Mais ce fut en prenant ses précautions pour ne pas subir toute la loi du vainqueur. Il s'adressa à Comun, l'ami de César et l'hôte des Bretons, et il obtint du proconsul, moyennant des otages et la promesse d'un tribut, la vie, la liberté, le retour dans ses États et la retraite des légions⁵. Ce Breton fut le plus heureux de tous les adversaires qu'ait rencontrés César: et, au demeurant, il ne tarda pas à devenir le véritable vainqueur: car, peu de jours après, il était à tout jamais délivré du Romain et délié de ses promesses.

Si le proconsul avait accepté de traiter, c'est qu'il ne pouvait continuer la guerre en automne, à cinquante lieues de ses vaisseaux et de ses réserves⁶. Il avait même renoncé à hiverner en

1. V, 20, 21, 1.

2. V, 19. Route de Brentford à Saint-Albans par Ealing et Harrow? Indication par César de *locus impeditus ac altissimus* où se cache l'ennemi pour attaquer *ex semitâ* les Romains dispersés *in agris*; peut-être s'agit-il surtout d'une attaque conduite, hors des bois et collines de Harrow Weald et au delà, sur les cavaliers repandus dans le pays de Harrow?

3. V, 21, 2-6; Dion, XL, 3, 2; Orose, VI, 9, 9 *Icculanium* près de Saint-Albans? cf. *The archaeol. Journal*, XXII, 1865, p. 290 et suiv. Autres hypothèses, combattues par Rice Holmes, p. 701 et suiv.

4. V, 22, 1-2; Dion, XL, 3, 3; 3, 2.

5. V, 22, 3-5; Dion, XL, 3, 2; Cic., *Ad Att.*, IV, 17, 3; Plin., C., 23. Florus (I, 43, 18) semble dire que le roi fut fait prisonnier: c'est, je crois, une erreur formelle.

6. Avant ou après la conclusion du traité, César, semble-t-il, revint seul et à marches forcées vers le camp de la côte, et écrivit à Cicéron (*Ad Q.*, III, 1, 7, 23) le 28 août (*kal. sept.*), lettre qu'il reçut le 23 septembre (*III kal. oct.*) — C'est peut-être entre cette lettre et la suivante de Quintus (p. 362, n. 7) que Cicéron

Bretagne : que les Gaulois ne le vissent pas revenir, et ils débi-
teraient mille sottises pour s'exciter à la révolte. Le retour de
l'armée fut décidé¹.

En apparence, elle venait de conquérir la Bretagne gauloise.
Les six à huit grandes peuplades du Sud-Est s'étaient sou-
mises et avaient livré des otages². On rapportait des cargaisons
d'esclaves³. Pour que cette guerre ne ressemblât point trop à
une entreprise de marchands d'hommes, pour en consacrer les
résultats par des formules précises et solennelles, César édicta
un tribut annuel à payer par la Bretagne au peuple romain⁴, et
peu s'en fallut que le mot de province ne fût prononcé⁵.

Peu avant l'automne⁶, toute l'armée repassa le détroit : il ne
resta, de l'autre côté, ni un homme ni un vaisseau⁷. César et ses
légions ne reviendront plus en Bretagne; les affaires du conti-
nent les absorberont désormais. On ne sait ce qu'il advint des
otages et du tribut : s'il fut payé, ce ne fut pas longtemps. Dès
l'année suivante, l'île est aussi indifférente à César que s'il n'y
a jamais été. Elle accueille les proscrits et les fugitifs des
guerres de Belgique⁸, et il néglige de les poursuivre ou de les
réclamer. La Bretagne va devenir l'asile des Gaulois obstinés dans
leur indépendance; elle reprit tout naturellement la sienne, le
jour où le dernier vaisseau de César disparut à l'horizon⁹.

resta si longtemps sans nouvelles (*Ad Q.*, III, 3, 1), *diurnum L. amplius intervalla*
(entre le 28 août, date de cette lettre de César, et le 19 octobre, date de la recep-
tion de la lettre suivante? n. 7); cf. Sternkopf, *Hermes*, XL, 1903, p. 37.

1. V, 22, 4; 23, 1; Dion, XL, 4, 1.

2. V, 20, 4; 21, 1; 22, 4; 23, 1.

3. V, 23, 2.

4. *Quid in annis singulis vectigatus populo Romano Britannia penderet*, 22, 4 : ce qui
est une des plus mensongères réclames que César ait imaginées; Dion, XL, 3, 2;
Plut., C., 23; Eutrope, VI, 17 [14].

5. *Cl. T. L.*, Ep., 115 : *Partem... in potestatem redegit*.

6. P. 350, n. 1.

7. V, 23; Dion, XL, 4, 1; *Cic.*, *Ad Att.*, IV, 17, 3 (lettres écrites le 21 septembre,
reçues le 19 octobre, calendrier julien, p. 350, n. 1).

8. P. 363.

9. Les poètes de l'Empire ont souvent rappelé ou raillé les infructueuses cam-
pagnes de César : *Territa quævis ostendit terga Britanniæ*, dit entre autres Lucain
(II, 572).

VIII. — ÉCHEC DES GRANDS DESSEINS DE CÉSAR

Cette flotte et cette armée formidables n'ont donc été construites, occupées et fatiguées que pour forger un mensonge de plus à la gloire de César. Il s'ajouta à ceux de l'année précédente, du passage du Rhin et de la marche contre les Suèves. Les campagnes de Germanie et de Bretagne ne furent que les coupables fantaisies de la saison d'été.

Il est probable qu'il songeait, pour l'année suivante, à de nouvelles aventures au delà des frontières¹. A son retour d'Angleterre, il n'avait trouvé d'autres ennuis que ceux qui lui venaient de Rome, la mort de sa fille Julie², les querelles du forum³, la menace d'une dictature de Pompée⁴. Mais Belges et Celtes, bien surveillés par Labiénus, n'avaient point bougé⁵. L'assemblée gauloise d'automne eut lieu à Amiens, sans incident⁶. On commença les préparatifs de l'hivernage : l'été ayant été très sec et le blé rare, on fut obligé de distribuer les légions depuis la Normandie jusqu'aux Ardennes⁷. Mais elles

1. Il semble qu'il ait reproché à ses ennemis de Rome de l'avoir empêché de conquérir la Bretagne et la Germanie, et peut-être même d'avoir fomenté les révoltes qui vont le retenir en Gaule (discours de Marc-Antoine chez Dion, XLIV, 43, 1).

2. Pline l'Anc., C., 23 (César trouva la nouvelle à son retour). Peut-être lui parvint-elle sur la rive bretonne, Julie étant morte le 16 septembre au plus tard (Cic., *Ad Q.*, III, 1, 5, 17).

3. Dion, XXXIX, 62 et 63; XL, 17; etc.

4. Cic., *Ad Q.*, II, 13, 3; App., *Cic.*, II, 18, 67; etc.

5. Cela résulte de ce que la sécurité de César ne fut jamais plus grande que dans l'automne de 54; p. 371-3.

6. V., 24, 1. *Samarobrica*, Amiens, qui est ici nommée pour la première fois. Cæron fait allusion aux assises judiciaires qu'y tint alors César (*Ad fam.*, VII, lettres 10, 11, 13 et 16). — J'avoue ne pas m'expliquer pourquoi on a si souvent voulu placer *Samarobrica* ailleurs, par exemple à Cambrai (des le ^{xv} siècle, et, après bien d'autres, Biéart), p. 76 et suiv.), à Bray-sur-Somme (Ortelius, et, d'après lui, von Güler, p. 168), à Douai, à Saint-Quentin (des le ^{xv} siècle, repris en 1828 par Mongon de La Lande [cf. de Lasteyrie, n° 893-9]), qui, avec Quentin son partisan, a fait perdre tant de peine et de temps à ses contemporains; cf., contre lui, surtout : Bruneau, dans les *Mémoires de la Société centrale de Douai*, I, 1826, p. 136 et s.; Rigollot, *Mém.*, Amiens, 1827, et ailleurs; de Clayrol, *Samarobrica*, Amiens, 1832).

7. V., 24, 1. Voyez p. 371-3.

ne s'éloignèrent ni du Rhin ni de la Manche, comme si les rêves de César demeuraient encore fixés sur la Bretagne et la Germanie.

Mais l'automne qui commence en ce moment (54) marque le terme des grands desseins et des illusions militaires du proconsul. Dans les cinq ans qui s'achèvent, il avait cru soumettre ou conquérir la Celtique, la Belgique, l'Aquitaine, la Germanie et la Bretagne. En réalité, il n'a fait que les effleurer de ses légions et de la crainte de Rome : la destruction de quelques peuples n'était point l'esclavage de tous. Pour trop embrasser de terres et de nations, son autorité n'a encore réussi à rien éteindre. Désormais, elle va être ébranlée sans repos, secouée et rejetée par ceux dont il se dit le maître. Chaque saison verra une révolte nouvelle, et plus étendue que la précédente. César ne fera plus que repousser des attaques et défendre ses positions.

Mais, par cela même, il les rendra plus solides. Après la répression de chaque révolte, la domination romaine se fera plus complète; et, après la dernière, le régime provincial commencera, avec des charges précises et un statut régulier¹. César, qui jusque-là n'a rien fait qu'à moitié, se verra contraint d'achever sa tâche, et, après avoir cherché en Gaule la gloire du moment, il y construira une œuvre éternelle.

1. P. 397, 409, 537 et 570.

CHAPITRE XI

AMBIORIX¹ ET LA RÉVOLTE GÉNÉRALE

I. Causes de l'échec des précédentes révoltes. — II. Le complot de 54 : Ambiorix. — III. Début de l'insurrection : le rôle des druides. — IV. La victoire d'Ambiorix et le massacre des légats. — V. Le siège du camp de Quintus Cécron. — VI. La délivrance de Quintus Cécron. — VII. Echec du soulèvement général. — VIII. Les représailles. — IX. Le second passage du Rhin. — X. La chasse à Ambiorix. — XI. César revient en Italie. — XII. La conjuration générale.

I — CAUSES DE L'ÉCHEC DES PRÉCÉDENTES RÉVOLTES

Cette révolte de toute la Gaule fut la crainte périodique de César : il y pensa à chaque retour de la belle saison². L'hiver était pour les hommes le temps de l'oisiveté, de ces longs entretiens où les esprits s'excitent, qui font naître les espérances, et d'où surgissent les folles résolutions³. Puis, le printemps amenait un regain des forces, le besoin de marcher et de s'agiter. Il ranimait cette vie exubérante et ces désirs orgueilleux que la domination romaine n'avait point encore étouffés chez les Gaulois. Jadis, les guerres civiles ou les courses à l'étranger occupaient ces ardeurs nouvelles de la jeunesse : mainte-

1. Bibliographie, p. 242, n. 1, p. 376, n. 6, p. 379, n. 4, p. 383, n. 2, p. 384, n. 6, p. 400, n. 3, et, en outre : Herm. Müller, *Die Marken des Vaterlandes*, I, 1837, p. 54 et s.; Jacques Dupureux et Malengreau, *Annales du Cercle archéologique de Mons*, X, 1871, p. 460-476, Bergk, *Zur Geschichte und Topographie der Rheinlande*, 1882, p. 23 et suiv. — Traces de révoltes différentes de César, p. 376, n. 2, p. 381, n. 1, p. 382, n. 3, p. 383, n. 7, p. 389, n. 2 et 4.

2. César, II, 4; III, 8, 4; 10, 3; 17, 4; IV, 5, 1; 6, 3-5; V, 5, 4; 6, 4-6.

3. Cf. Florus, I, 45 (III, 10), 21.

nant, sauf les quelques milliers de cavaliers qui accompagnent César, elle demeure inactive, rongéant son frein, toujours prête à s'élancer pour le combat. Aussi, quand finissaient les mauvais jours de février, le proconsul se demandait avec inquiétude ce qui allait sortir des bourgades gauloises¹.

De fait, chaque année, il eut quelque attaque à écarter ou quelque précaution à prendre. En 58, il se débarrasse de Dumnorix et de son parti; en 57, ce sont les Belges que les Celtes appellent à leur secours; en 56, c'est autour des Armoricains que se groupent les insurgés; en 55, César empêche l'alliance des Germains avec les peuplades mécontentes; en 54, il contient les Trévires de la Moselle, et il laisse égorger Dumnorix².

Ce qui fit échouer ces conjurations et ces révoltes, c'est d'abord qu'elles furent l'œuvre ou d'un seul parti ou d'une seule région. Les Belges et Dumnorix, en 57 et 58, ont travaillé surtout en faveur des tyrans; Trévires, Belges et Armoricains ne représentaient qu'une fraction de la contrée, et la plus lointaine. Ils étaient en dehors de la vieille et de la vraie Gaule, cette Celtique qui étageait ses vastes peuplades sur les pentes du massif Central et dans les vallées des grands fleuves : celle-ci, l'héritière d'Ambigat, de Luern, de Bituit et de Celtill, la souveraine des cités antiques et célèbres, Bibracte, Alésia, Avaricum et Gergovie, la maltresse des plus hauts lieux et des ombilics sacrés, la patrie soumise aux druides³, était encore indifférente à la cause de la liberté. Arvernes, Éduens, Carnutes, Bituriges et SénonS demeuraient les alliés intéressés de César ou ses auxiliaires humiliés. Eux seuls cependant pouvaient donner le signal que tous les peuples entendraient, soit les Éduens, qui tenaient alors le principat⁴, soit les Carnutes, dépositaires des

1. N. 2.

2. P. 209-211; p. 247; p. 290 et 291; p. 321 et 325; p. 330-1; p. 332 et suiv.

3. T. II, p. 536 et suiv.

4. P. 244 et 277.

secrets druidiques¹, soit les Arvernes, la seule nation qui eût été souveraine dans la Gaule indépendante, celle qui possédait l'héritier de son dernier maître, Vercingétorix, fils de Celtill². Et de ces nations, il n'était sorti depuis cinq ans que des actes et des paroles de flagornerie à l'endroit de César. Sénon et Carnutes gardaient les rois qu'il leur avait imposés³; les Bituriges se laissaient conduire par les Éduens⁴; ceux-ci acceptaient avec la même résignation les menaces et la mort de Dumnorix⁵; chez les Arvernes, Vercingétorix, jeune et ardent, très riche, entouré de clients nombreux⁶, se fût peut-être jeté dans une glorieuse aventure : mais les chefs de la cité, entre autres son oncle Gobannitio, le surveillaient et le contenaient, et ils gouvernaient Gergovie et son peuple pour le plus grand profit du nom romain⁷.

Ce qui manqua enfin à ces révoltes de la Gaule, ce fut d'être inspirées et dirigées par un seul, d'avoir pour souffle et pour âme la volonté d'un chef populaire. Ces peuples chevaleresques et passionnés ne se laisseraient emporter que sous la main de quelque homme supérieur, à la belle prestance, aux gestes héroïques, aux discours merveilleux ; et, pour maintenir ensuite de la discipline et de la cohésion dans leurs troupes nombreuses et variées, il faudrait la direction continue et toujours éveillée d'un maître absolu. Ce n'était que dans l'île de Bretagne, avec Cassivellaun, que s'était présenté cet idéal de grand chef⁸. Certes, la Gaule possédait alors des hommes de valeur, habiles et braves, connus de beaucoup, et capables d'en imposer à des

1. T. II, p.^{re} 97 et suiv.

2. T. II, ch. XV, t. III, p. 132 et suiv.

3. P. 313-7; services rendus par les Sénon et sans doute les Carnutes en 57, p. 251.

4. Cf. César, VII, 8, 2.

5. Cf. V, 6, 2; 7, 9; loc. cit. p. 318 et 332-3.

6. *Vercingetorix, Celtilli filius, Arvernus, summus potentia adulescens*, etc. (VII, 4, 1). Je ne peux lui donner plus de trente ans à cette date, 52. — Sur ce nom, p. 417, n. 4.

7. Cf. VII, 4, 1 et 2.

8. P. 356, 359-361.

multitudes, tels que Comm l'Atrébate¹, Ambiorix l'Eburon², Camulogène l'Aulerque³. Mais ils se trouvaient en ce temps, soit inactifs dans leur pays, soit paradant avec l'état-major de César. Vercingétorix, jeune encore, n'avait point fait ses preuves⁴. Quant aux adversaires que les Romains rencontrèrent devant eux, Galba chez les Belges⁵ ou Viridovix chez les Armoricains⁶, ce sont des personnages à demi salots, que leurs soldats entraînent et qui ne savent pas commander à une foule. La Gaule cherchait le héros de son indépendance, s'exaltait parfois à la pensée de l'avoir rencontré, et retombait ensuite déçue et désespérée⁷.

L'absence de ces deux forces, un peuple souverain et un chef populaire, amena également l'échec de la révolte qui suivit le retour de César.

II. — LE COMLOT DE 54 AMBIORIX

Elle fut d'ailleurs mieux conduite et plus dangereuse qu'aucune des précédentes. Des nations très différentes la fomentèrent, elle eut lieu à un assez bon moment, et elle reçut l'adhésion de peuples et de chefs célèbres.

Un premier groupe de révoltés se forma au centre même de la Celtique. Les Carnutes se lassèrent de Tasget, le roi imposé par le proconsul romain, un complot se trama contre lui, où entrèrent ses ennemis personnels et que favorisèrent publiquement les principaux de la cité. Une conjuration semblable menaça le roi des Sénons, Cavarin, ourdie également par les membres de l'aristocratie. Chez les Carnutes, il s'agissait

1. P. 315, 336, 339, 399.

2. P. 399 et suiv.

3. VII, 37, 3, p. 462 et suiv.

4. P. 136, 316 et 367.

5. P. 248 et suiv.

6. P. 301-3.

7. Cf. César, III, 18, 6; 19, 6.

d'égorger le roi de César: chez les Sénons, de lui intenter une action capitale¹. C'était préluder à la révolte nationale par la liberté politique. Et, d'Orléans et de Sens, le mouvement pouvait rayonner vers toutes les cités de la Gaule.

Les Trévires devaient lui donner l'appoint de leur grande armée, forte en cavaliers et en fantassins. Indutiomar, leur chef, ne pardonnait pas à César son abaissement; il savait que le proconsul attendait une occasion pour lui arracher le pouvoir et le donner à son gendre. Il se résolut, ne fût-ce que par intérêt, à prendre les devants et, au besoin, à appeler les Germains à la rescousse².

Enfin, un nouvel ennemi, plus redoutable encore, se leva contre Rome. Ce fut un des deux rois éburons, Ambiorix³. Depuis la guerre aduatique, en 57, il semblait l'ami fidèle de César, et je crois qu'il rendit plus d'un service aux Romains pendant leur guerre sur les bords du Rhin: de temps à autre, le proconsul lui envoyait un de ses officiers et quelque courtois message⁴. — Cet Ambiorix fut, avec Cassivellaun⁵, le meilleur des chefs barbares de ce temps. Il n'avait rien de l'allure noble et brillante d'un monarque gaulois: il vivait, comme un sanglier des Ardennes, non pas en roi de peuple mais en chef de forêts, habitant avec ses compagnons dans une vaste terne bâtie à l'entrée des bois, hôte familial de tous les sentiers et de tous les repaires de son pays⁶. Ce qui était parade et décor le laissait indifférent, les grands combats en rase campagne, les marches bruyantes et les belles démonstrations⁷. Il ne voyait que le but à atteindre, des ennemis à tuer, des terres à délit

1. César, V, 25, 1-2 (Carnutes); 51, 1 (Sénons). Sur ces royautes, cf. p. 315-6.

2. V, 20, 2, 55, 1; cf. p. 321.

3. V, 26, 1; V, 24, 4; VI, 31, 5; cf. p. 273.

4. Cf. p. 273, 330, n. 3; V, 27, 1. Q. Junius ex Hispania vadam, qui jam ante (avant 56), missa Cæsaribus, ad Ambioricem ventitorem convenerat. Ce Q. Junius doit être le chef des cavaliers espagnols qui se trouvaient dans le camp (26, 3); cf. p. 379, n. 4.

5. Cf. p. 339 et suiv.

6. VI, 30 (cf. p. 403); 43, 1-6 (cf. p. 408).

7. Cf. V, 32; 34; 35.

vrer¹. Peu lui importaient les moyens. Gloire et franchise lui parurent, en face de César, de vaines formules. Pendant quatre ans, il servit les Romains sans se plaindre, il les endormit dans la sécurité, et, quand il les eut attirés chez lui, confiants et à demi désarmés, il les égorga avec une sorte de volupté². D'ailleurs, éloquent, habile à tisser les mensonges, fort intelligent, sachant à merveille l'art de disposer et de cacher une armée³, d'une rapidité de mouvements à étonner César lui-même, qui le poursuivait souvent et ne l'atteignit jamais⁴, et enfin, plein d'un sauvage amour pour sa liberté d'homme, préférant à tout pacte de soumission la lutte sauvage dans les bois, la vie hors la loi, les dangers des nuits solitaires⁵, c'est l'énergie la plus puissante qui se soit heurtée à la fortune de César, j'excepte Caton d'Utique.

Qu'on ajoute à la force personnelle d'Ambiorix la valeur des hommes qui l'entourent : ses Eburons à lui⁶, ceux du roi Catuvole, obligé de le suivre⁷; les autres tribus de la Meuse et des Ardennes, prêtes à marcher sous ses ordres, et qui peuvent fournir avec les siennes 40 000 combattants⁸; les survivants des Nerviens et des Aduatiques, ardents à se venger malgré leur faiblesse, et que renforçaient les jeunes gens arrivés à l'âge d'homme depuis l'année de la défaite⁹; les Morins et les Ménapes, demeurés insoumis dans leurs mariages¹⁰; et, de l'autre côté du Rhin, les Germains humiliés par César en 55 et

1. Cf. V, 38, 2-4.

2. Cf. V, 27-37, 2.

3. V, 27 et suiv.; cf. p. 377 et suiv.

4. V, 38, 1; VI, 30, 3-4; 43, 4-6; *ibid.*, p. 403-406, 552, 564.

5. VI, 43, 4-6; *ibid.*, p. 428.

6. Cf. VI, 31, 1-4.

7. VI, 31, 5; V, 24, 4.

8. Cf. V, 33, 3, et II, 4, 10 : *Beloni* (Famenné?), *Carreni* (Prém?), *Condrasi* (Condrus). Ces derniers semblent s'être séparés d'Ambiorix (VI, 23, 1); de même, les *Segni* (Ourthe supérieure?). Cf. t. II, p. 465.

9. V, 38; cf. p. 268-273.

10. Cf. p. 312-3, 346; VI, 3, 4 et suiv.; 31, 3.

qui se préparaient à la revanche¹. C'était donc, depuis la Lauter jusqu'à l'Aa, tout le Nord de la Gaule, toutes les peuplades des forêts et des palus qui se lèveraient ensemble contre César et qui donneraient à une révolte générale un chef et une armée de premier ordre.

En dehors de ces nations et de ces hommes, déjà décidés, il y avait dans toutes les cités des amis de l'indépendance, et qui n'attendaient qu'un signal². Des troupes se rassemblaient à nouveau chez les Armoricains³. Arvernes, Cadurques, Lémoviques, Pictons, Bellovaques, avaient leur part de la liberté⁴. Pour assurer leur pouvoir, les amis gaulois de César avaient dû multiplier les exils et les proscriptions et les fugitifs couraient les routes, semant partout leurs rancunes et la haine de Rome⁵.

Qu'il y eût accord entre les Celtes de la Loire et les demi-Germains des Ardennes, que l'entente fixât un même jour pour la prise d'armes, que les légions fussent toutes assaillies à la fois dans leurs quartiers d'hiver, et l'œuvre de la conquête était en péril.

La chose était d'autant plus facile que la sécheresse obligea César à disséminer ses camps⁶, et que par excès de confiance il installa les principaux chez ses pires ennemis. — Lucius Roscius et la XIII^e légion furent isolés en Normandie, dans le pays de Séez⁷. A plus de cent milles de là, le gros de l'armée, quatre légions, s'échelonnèrent entre la Marne et le détroit, surveillant les grandes routes qui convergeaient vers Boulogne⁸ : Caius

1. Cf. VI, 7, 3; 9, 8; 33, 5 et suiv.; V, 27, 8.

2. Cf. V, 27, 4-6; 33, 4-5.

3. V, 33, 6.

4. Cela résulte de ce qui se passera l'hiver suivant, p. 415 et suiv.

5. Cf. III, 17, 4; V, 33, 3; VII, 1, 3; VIII, 30, 1.

6. V, 24, 1 et 6.

7. In *Esuriis*, V, 24, 2; 24, 7; 33, 6. A voir l'insistance avec laquelle César dit de cette région *pacatissimum et quietissimum* (ce qui était faux, 33, 6), on devine qu'on a dû lui reprocher d'exposer à leur cette légion. Jeune encore. — A Séez? (cf. von Güter, p. 170; Napoléon III, p. 226).

8. Lorsque César dit que tous ces camps, sauf celui de Roscius, *millibus passuum*

Fabius chez les Morins, non loin de la flotte¹; Marcus Crassus l'ainé chez les Bellovaques², Lucius Munatius Plancus chez les Suessions³, et Caius Trébonius à Amiens, où il devait garder le quartier général⁴. A cent milles de là, à la lisière des Ardennes, César aventura trois autres campements : celui de Labiénus, avec une seule légion, se trouvait chez les Rèmes, mais à l'entrée de la forêt, dans le voisinage des Trévires, qu'il avait la mission de surveiller⁵; Cicéron et une autre légion s'arrêtèrent chez les Nerviens, près de la Sambre⁶; et le proconsul envoya plus loin encore, parmi les Éburons d'Ambiorix⁷, quelques-unes de ses troupes les plus mauvaises, la légion levée la dernière en Italie (la XIV^e ?)⁸, cinq cohortes⁹ de recrues plus nouvelles encore¹⁰, et il les confia à deux de ses légats, l'un, Cotta, de

centum continebantur (24, 7), cela veut dire, soit un rayon de cent milles, c'est-à-dire deux cent milles entre les plus éloignées, du pays de Beauvais (p. 372, n. 2) à Tongres (n. 7), soit une distance maxima de cent milles entre deux camps, par exemple d'Amiens (n. 4) à Binche (n. 6). — Des communications très rapides et régulières étaient établies, semble-t-il, entre les camps (p. 388, n. 11, p. 391, n. 3).

1. V. 24, 2; 46, 3; 47, 3. — A Boulogne (des Roches, p. 357); à Saint-Pol (Napoleon III, p. 226); à Doullens (von Götler, p. 170); on a songé aussi à Theroanne, à Cassel et à Estaires. Je crois plutôt vers Prevent sur la haute Canche, à la frontière des Morins.

2. V. 24, 3; 46, 1; nomme pour la première fois, a dû remplacer son frère puîné (p. 303 et s.), parti pour la guerre contre les Parthes; était alors ou allait être questeur (cf. p. 183, n. 1). — Montdidier, propose par von Götler et Napoleon III, me paraît trop près et chez les Ambiens; de même, Hoye (d'Allouville, p. 67 et s.). Il faut chercher à 25 milles d'Amiens (V. 46, 1), à la frontière bellovaque, peut-être vers Froissy dans la direction de la Seine (route de Beauvais et Paris); on a songé aussi à Crèvecoeur et à Vendeuil, qui sont possibles.

3. César dit *in Belgio* ou *in Belgis* (V. 24, 3, la correction *Bellovauci* est à rejeter), mais il est difficile, puisque Crassus était chez les Bellovaques, et que Plancus était sans doute plus près des Carnutes (cf. p. 375), que celui-ci ne fût pas sur l'Aisne. — On a supposé Champlieu (Napoleon III, p. 226), et, avec plus de raison, les environs de Soissons (von Götler).

4. V. 24, 3, rapproché de V. 47, 2.

5. V. 24, 2. A Mouzon, p. 394, n. 6.

6. V. 24, 2. A Binche? p. 383. C'est la nouvelle du départ de Quintus pour son camp qu'apprend Cicéron *Ad Q.*, III, 8, 2).

7. A Tongres, p. 376.

8. Cela résulte du fait qu'il devait y avoir une XIV^e légion depuis 57 (p. 248) et qu'en 54-3, il enra une nouvelle légion de ce numéro (VI, 32, 3).

9. V. 24, 4.

10. Ceci est une hypothèse, mais, comme ces cinq cohortes ne font point partie des légions, ce ne peuvent être que des nouvelles recrues.

valeur suffisante. L'autre, Sabinus, le plus médiocre de ses officiers supérieurs¹.

César ne se doutait de rien, et Ambiorix l'inquiétait moins que personne. Les légions parties pour leurs campements, il resta quelque temps encore à son quartier général d'Amiens². Il était d'ailleurs résolu à retourner en Italie comme tous les automnes précédents, et il lui importait d'autant plus de le faire qu'à son retour de Bretagne il avait appris de fâcheuses nouvelles³, et la menace d'une dictature de Pompée. Mais il eut cependant la prudence d'attendre que ses légions fussent arrivées à leur poste, et que chacune eût terminé son camp et s'y trouvât retranchée⁴.

III. — DÉBUT DE L'INSURRECTION : LE RÔLE DES DRUIDES

Les conjurés commirent coup sur coup deux fautes irréparables : ils n'attendirent pas le départ de César, et ils ne se concertèrent pas pour prendre les armes tous le même jour. La première échauffourée se produisit presque sous les yeux du proconsul, qui se tint pour averti : et les autres suivirent, de semaine en semaine, ce qui donna à toutes les garnisons le temps de se fortifier.

Les Carnutes s'agitèrent d'abord⁵. — C'était le pays qui abritait l'assemblée des druides, et où les Gaulois plaçaient le « milieu » de leur terre : son rôle sacré, sa situation au centre de la Gaule⁶, le désignaient pour donner le signal des résolutions

1. Cf. p. 378 et s. : V, 24, 4 et 5. Tous deux ont déjà été associés par César (IV, 22, 5 ; p. 346). Ce sont, avec Labienus, les seuls légats de 58-57 qui restent (cf. p. 184, n. 1). Brutus, qui n'est plus nommé en 53, 54, 55, mais revient en 52, devait être retourné à Rome. — Les fautes de César, bien notées par Davou, p. 65-7.

2. V, 21, 8.

3. P, 303.

4. V, 24, 8.

5. V, 23, 1 et suiv.

6. T. II, p. 97-8.

nationales. Et de fait, désormais, c'est la nation carnute qui, chaque année, lancera un appel aux armes¹ : elle sera « le héraut » de la liberté. — Peut-être n'y a-t-il là que l'effet du hasard ; mais peut-être est-ce la preuve que les druides se sont détachés de César, et que l'assemblée des prêtres a prononcé l'anathème contre le peuple romain.

D'autres indices permettent de croire que le clergé gaulois prit à la fin parti pour la cause de l'indépendance gauloise. — S'il était demeuré favorable à César, j' imagine que le Romain nous l'eût fait connaître dans ses *Commentaires*. Lorsqu'il les écrivit, au lendemain des grandes révoltes², il avait trop d'intérêt à flatter ses amis de Gaule pour ménager les paroles de reconnaissance ; il a cherché les mots gracieux à l'endroit de ceux qui l'ont servi, hommes et peuples³. S'il s'était loué des druides, soyons sûrs qu'il eût trouvé moyen de le dire. — Au reste, quel avantage les prêtres tirent-ils maintenant de la domination romaine ? Au début, elle les a débarrassés de la crainte de la royauté⁴ : et le druide Diviciac a, pendant deux ans, écarté tous les dangers sur la route de César⁵. Mais voici que les royautés reparaissent, sous le patronage de César lui-même⁶. Que les nouveaux destins s'accomplissent, que les mots de Rome et de province remplacent les noms consacrés de Celtes et de Gaulois, et alors, les dieux, le droit et les usages du peuple vainqueur arriveront à leur tour pour transformer les hommes, et ce sera la fin de Teutatès et d'Ésus, des grands sacrifices, des longs poèmes, des tribunaux religieux, de tout ce qui est la raison d'être des druides⁷. Le sacerdoce pénétrait de mille

1. V, 23, 1 (en 54 ; p. 373) ; VI, 2, 3 (en 53, p. 397) ; VII, 2, 1, et 3, 1 (en 52 ; p. 416 et 418 ; VIII, 4, 2 (en 51 ; p. 546).

2. Dans l'hiver de 52-51, cf. p. 540, n. 2, et p. 151, note.

3. VII, 63, 7 ; V, 25, 2 ; IV, 21, 7.

4. P. 210, 244-5.

5. P. 210, 223-6, 231, 251, 258-9.

6. P. 315-317.

7. Cf. Lucain, 1, 444 et suiv.

manières la vie gauloise, il faisait l'unité et l'éternité de la nation¹ : supprimer cette nation, c'était condamner le sacerdoce à une mort immédiate. Aussi, plus tard, chaque fois que la Gaule espérera se délivrer de Rome, les druides ou leurs poètes aideront les chefs et les combattants de leurs prières et de leurs vers². Est-il possible de croire qu'ils ne l'aient point fait dès l'année de Cassivellaun et d'Amiborix? Ces druides n'étaient ni plus aveugles ni moins intelligents que les nobles leurs frères³. A moins de leur prêter une incurable sottise ou une lâcheté sans fin, on doit croire qu'ils ont dès lors compris la marche des choses et cherché à l'entraver.

Aussi, même en l'absence de textes formels, je n'hésite pas à donner une part aux druides dans les insurrections qui vont suivre. Si elles ne furent pas leur œuvre, ils ne les ont pas désavouées ; et si elles sont toutes parties du sol carnute, c'est peut-être après que les druides s'y étaient rassemblés.

En 54, les Carnutes donnèrent donc un signal en assassinant leur roi Tasget. Ce meurtre fut l'œuvre de nombreux conjurés, la cité entière était vaguement complice⁴. Mais elle eut le tort, le coup fait, d'hésiter encore, de ne point prendre les armes ; et la peuplade voisine des Sénon, quoique prête à la révolte, ne se leva pas davantage⁵.

César apprit la chose à Amiens, où il attendait les nouvelles des campements. Il avait quatre légions autour de lui⁶ : il envoya sur-le-champ contre les Carnutes celle de Plancus, avec ordre d'y passer l'hiver, de saisir les meurtriers et de les lui expédier. — Contenue par sa garnison, la cité rebelle ne bougea plus⁷. La révolte de la Celtique fut étouffée dans son germe.

1. T. II, p. 84-112.

2. Lucain, I, 447 et suiv.; Tac., *Hist.*, IV, 54.

3. T. II, p. 90-93.

4. V, 23, 1-3.

5. Cf. V, 23, 4; 54, 2.

6. P. 371-2.

7. V, 23, 4. Elle dut s'installer à Orléans (cf. VIII, 3, 4; VIII, 5, 2).

César reçut sur ces entrefaites de bonnes nouvelles de ses autres légats. Mais il retarda quand même son départ pour l'Italie¹ : il lui fallait maintenant attendre l'installation de Plancus chez les Carnutes et les résultats de son enquête² (octobre³).

IV. — LA VICTOIRE D'AMBIORIX ET LE MASSACRE DES LÉGATS

La nouvelle du meurtre de Tasget arriva à Ambiorix et à Indutiomar, et ils rassemblèrent aussitôt leurs troupes pour assaillir les garnisons voisines⁴. Mais elle arriva aussi aux légats qui commandaient ces garnisons, et ils purent se garder contre toute surprise⁵.

La plus exposée était celle de Sabinus et de Cotta, qui campait à *Aduatuca* (Tongres), presque au centre du pays des Éburons⁶.

1. V, 25, 5. La correspondance de Cicéron (cf. *Ad fam.*, VII, 16, 3; *Ad Q.*, III, 8, 2 et 3) semble bien indiquer une incertitude sur les projets de César.

2. Ce qui explique, ce me semble, qu'il ne part pas, alors qu'Ambiorix et les légats, ignorant cette nouvelle circonstance, le croient parti (V, 29, 2). Il semble bien qu'un autre récit ait circulé à Rome, que César était déjà parti lorsqu'il reçut la lettre de Cicéron (p. 388). Dion, XL, 4, 2; 9, 1; Plutarque, C., 24; Appien, *Celtica*, 20. Peut-être, après tout, reçut-il la lettre de Cicéron à quelques milles d'Amiens, le jour de son départ.

3. On peut supposer la dislocation vers le 1^{er} octobre, l'arrivée des légions dans leurs campements du 2 au 10, vers le 10 le meurtre de Tasget, vers le 15 la nouvelle donnée à César de ce meurtre et de l'hivernage des légions, et le départ de Plancus. Il voulut sans doute attendre au moins jusqu'au 31 la nouvelle de l'enquête. On peut placer le massacre des légats vers le 21-15 jours après l'arrivée au camp, 26, 1, et l'attaque de Cicéron vers le 21 (César ne fut prevenu que 8 à 9 jours plus tard (p. 388, n. 4), soit vers le 31).

4. V, 26, 2; 27, 4-6; 47, 4.

5. V, 29, 2. Il semble qu'elle leur soit arrivée autrement que par César, et que ce dernier ait commis l'imprudence de ne pas mettre aussitôt en garde ses légats.

6. Que Tongres soit *Aduatuca* (mss. a: *Atuatuca*, mss. b), c'est ce qui me paraît certain : 1° *Aduatuca* est le nom de Tongres à l'époque romaine (cf. *C. I. L.*, XIII, 1, p. 574); 2° les *Tuagri*, dont elle prendra le nom, sont les héritiers des Éburons (cf. *C. I. L.*, XIII, 1, p. 574), et peut-être le même peuple sous un autre nom; 3° Tongres est bien, comme *Aduatuca*, *fecit in medio Eburonum finibus* (VI, 32, 4); 4° de l'*Aduatuca* d'Ambiorix partaient des routes vers la Meuse de Namur, la Meuse de Mouzon, l'Océan, l'Escaut et le Rhin (V, 27, 9; 37, 7; 48, 1, 30, 1; VI, 33, 1-2; 35, 6-10; p. 384, 378, 403 et suiv.), et je ne trouve pas de meilleur carrefour que Tongres; 5° la fertilité du pays explique que César en ait fait un centre de ravitaillement (p. 377, n. 2). — Ceux qui ont objecté, contre le choix de Tongres, que cet emplacement n'a pas de défenses naturelles, et que César (VI, 37, 4-5)

Ambiorix, un matin, enveloppa le camp avec toutes ses forces et voulut l'enlever d'assaut. Mais les légionnaires eurent le temps de se ranger en armes sur le rempart, et la cavalerie dégagea les abords de la place. Le coup était manqué : Ambiorix rappela ses hommes¹.

Assiéger ou affamer le camp, il n'y fallait point songer. Il était abondamment pourvu d'hommes et de blé, les deux rois éburons ayant eux-mêmes veillé au service des vivres pour tromper la vigilance des légats². La violence devenant inutile, Ambiorix eut recours à la ruse.

Un colloque fut demandé aux officiers romains³. On envoya aux Éburons deux députés, auxquels Ambiorix adressa une longue harangue. — Le Barbare s'excusait de l'affaire du camp : simple chef de guerriers, il était souvent contraint de céder au désir de ses hommes; et si les Éburons, malgré leur petit nombre, avaient eu l'audace de déclarer la guerre à César, c'est

parle de celles du camp, oublient que Tongres est en partie entourée de marécages. — Pour Tongres, voyez, outre les anciens géographes : Roulez, *Noar. Mém. de l'Acad. de Bruxelles*, XI, 1838, *Examen*, etc., p. 5 et suiv.; Roulez et Wauters, *Bull. de l'Ac. de Belg.*, XXXI^e a., II^e s., XIII, 1862, p. 385 et 400; Wauters, *id.*, XXXII^e a., II^e s., XVI, 1863, p. 213 et suiv.; Gaucher, *Ann. de l'Ac. d'Arch. de Belg.*, III^e s., VIII : XXXVIII (*Topogr. des vases*), 1882, p. 146; Gantier, p. 341 et suiv.; et ici, les cervains de la p. 370, n. 4. — C'est Limbourg, après Tongres, qui a le plus de partisans. Mais : 1^o César aurait-il fait camper ses légions au delà de la Meuse? 2^o je ne vois pas les fuyitifs gagnant de là le camp de Labiénus à travers les montagnes et les bois. Pour Limbourg : von Gölter, 2^e éd., p. 174; von Veith, *Monatschrift* de Pick, IV, 1878, p. 419 et suiv.; Harroy, *Les Éburons à Limbourg*, Namur, 1880. — On a proposé, avec assez de succès, le plateau d'Embourg près de Liège : von Cöhausen (cf. *ib.*), p. 270, n. 21; d'après lui : Grandgagnage, *Bulletins de l'Ac. de Belgique*, XXXI^e a., II^e s., XIV, 1862, p. 393 et suiv.; XLIII^e a., II^e s., XXXVII, 1874, p. 117 et suiv.; XXXII^e a., II^e s., XV, 1863, p. 457 et suiv.; XVI, 1863, p. 202 et suiv.; van Kampen, pl. 8; mais jamais César n'eût fait bâtir un camp en pareil endroit. — Willem entre Maestricht et Aix-la-Chapelle : Dewez, *Noar. Mém.*, 1872, p. 263. — Houthem près de là : Sarrette, (*quatre pages*; cf. Jacques-Dupuyreux, *Annales du Cercle archéologique de Mons*, X 1871, p. 465. — Aix-la-Chapelle : de Vlamincx et autres. — Voroux au nord de Liège : Bœrt], p. 8. — On a même proposé : Vieux-Virton (Henard, *Jules César et les Éburons*, p. 35, dans les *Mém. couronnés* ... p. p. *Acad. de Belg.*, coll. in-8, XXXIII, 1882); Amberloup sur l'Ourthe (Hock, p. 74); le camp de Mazy près de Gembloux (Fréret, *Ac.*, p. 456); etc. — Et on l'a identifié avec l'*oppidum* des Aduatiques (p. 270, n. 2).

1. V, 26, 2-3; Dion, XI, 5, 1-2.

2. V, 26, 3; 28. 3. Tongres est au centre d'une région fromentière (cf. VI, 33, 4; 36, 2).

3. V, 26, 4.

que la Gaule s'était soulevée, que ce jour-là même, sur un plan arrêté d'avance, toutes les garnisons étaient assiégées à la fois, et que, dans deux jours, des bandes de Germains, louées à cet effet, viendraient se joindre aux Gaulois. Pour lui, il aimait César son bienfaiteur et Sabinus son hôte, il voulait sauver les légions : et il offrait aux légats de conduire leur armée, saine et sauve, soit au camp de Labiénus, soit à celui de Cicéron, à quelque cinquante milles de là. — Cet extraordinaire discours fut transmis au conseil de guerre¹.

La ruse d'Ambiorix était aussi grossière que sa tentative sur le camp. C'est ce que semblent avoir aussitôt reconnu le légat Cotta et la majorité des officiers. — Les usages d'une armée romaine, dirent-ils, étaient constants en pareil cas : il ne fallait pas sortir du camp sans l'ordre de César, d'autant plus que derrière ces remparts, les légionnaires n'avaient rien à craindre ni de la force ni de la famine².

Mais Sabinus, nature faible et timorée, se laissa envahir par le doute et l'angoisse, et il perdit à la fois la raison et le courage. Il crut l'ennemi sur parole, la Gaule soulevée, toutes les garnisons bloquées, et César parti : il se vit seul, à quelques milles du Rhin, enveloppé de multitudes, affamé jusqu'à la mort. Il n'eut plus que la pensée de s'échapper. Et il le dit au conseil³.

On résista durement à ces paroles d'imprudence et de lâcheté. Sabinus s'entêta. La colère, à cet instant de demi-folie, s'empara très vite de lui. Il cria de manière à être entendu des soldats et à provoquer l'émeute. Les deux légats furent sur le point d'en venir aux mains. Pour éviter le scandale, on finit par céder. Et on décida la retraite⁴ dans la direction de Labiénus⁵.

1. V, 27; 28. 1-2; Dion, XL, 5, 2-3.

2. V, 28, 3-6.

3. V, 29.

4. V, 30; 31, 1-3.

5 Cette direction résulte de 37, 7. Elle s'explique par le fait que Labiénus commandait en l'absence de César.

La fâcheuse décision fut aggravée par toutes sortes de maladresses. Comme on avait délibéré jusqu'au milieu de la nuit, il aurait fallu remettre le départ au lendemain. Mais il fut fixé au lever du soleil de ce même jour. Les soldats veillèrent et se fatiguèrent à préparer leurs paquets; les chefs les laissèrent se charger de choses inutiles¹. L'aberration de Sabinus gagna tout le monde. Aucun otage ne fut demandé à Ambiorix. On finit par sortir du camp comme pour une marche en pays ami : et le convoi se déroula en longues files d'hommes et de bagages enchevêtrés².

On s'avança pendant près de deux milles en pays découvert, sans rencontrer l'ennemi³. Puis, on arriva dans un vallon que bordaient des hauteurs fortement boisées⁴. C'était là

1. V, 31, 4-6; le 4^e *τοξίζας* de Dion, XL, 6, 4, paraît une inadvertance de l'auteur ou d'un copiste.

2. V, 31, 6; 33, 3 et 6.

3. V, 32, 1. La route du camp de Labienus, vers le sud-ouest (cf. p. 378, n. 5), ne peut être que la vieille chaussée dite « chaussée verte » ou de Huy (*Hooische katzy*), qui passe le Geer (Jeker) un peu au delà de Koninxheim.

4. Les Romains, au 4^e kilomètre, le Geer passe, commencent à monter, *ascensu* : ils sont dans un large vallon, *magna convallum*, dominé par des hauteurs boisées (V, 32, 1-2). Ils sont, semble-t-il, dans le bas-fond du Geer, dans le vallon de Lowaige, les Barbares, dans les collines qui le dominent, aujourd'hui dénuodées, autrefois boisées : et il est curieux de remarquer que ces bois, la forêt de Russen *sive Ratus*, étaient célèbres par leurs embûches dans les légendes chrétiennes (*Vita s. Evermari, Acta sanctorum*, 1^{er} mai, I, p. 124 et 127). — Cet emplacement du combat a été bien indiqué par Driesen (*Bulletin de l'Acad. ... de Belgique*, XXXII^e a., II^e s., XV, 1863, p. 476 et s. : *id.*, XVI, p. 221 et suiv.; d'après lui, Creuly, *Carte*, p. 37 et suiv., Napoléon III, p. 227). — Ceux-ci font suivre aux Romains la rive gauche du Geer, et y placent l'attaque, entre Koninxheim et Lowaige : il me semble qu'ils n'ont pu suivre ce bas-fond, plus ou moins marécageux, et qu'ils ont dû franchir le Geer après Koninxheim, et alors, par la vieille chaussée (cf. n. 3), commencer à monter, puis être attaqués aux carrefours des sentiers de Russen à Lowaige, et c'est d'ailleurs de ce côté que les textes du Moyen Âge placent la forêt terrible. Évidemment, les expressions de César sont un peu fortes pour ce pays et font songer à un sol plus accidenté. Mais, outre le comblement des terres de la vallée et la mise en culture générale du pays après défrichement, n'oublions pas que César décrit par oui-dire, et que dans ces cas d'attaque subite le soldat exagère toujours l'impression que lui font les difficultés du terrain. — Avant Driesen, on songeait surtout au vallon de Freeren sur la route de Liège (Fuss, *Recherches*, etc., *Bulletin de la Soc. scient. et littér. du Limbourg*, Tongres, II, 1854, p. 175). — Sur l'origine du récit de César, Adami, *Liège der Schilderung... des Bericht eines Augenzeugen zu Grunde?* (prog. de Lambach, 1863) : il viendrait du rapport de Q. Junius (p. 369, n. 4).

qu'Ambiorix attendait ses victimes. Quand la plus grande partie de l'armée se fut engagée dans l'étau de l'ennemi, les Éburons s'élancèrent d'en haut sur les flancs et sur l'avant-garde.

L'imprévu de l'attaque, la fatigue de la nuit, l'énervement des querelles, la fin soudaine de leurs illusions, tout entraîna soldats et officiers à une funeste panique : Sabinus ne fit que s'agiter en ordres incohérents, et les soldats coururent d'abord aux bagages, pour mettre leurs trésors en sûreté. Une lamentable clameur sortait de l'armée romaine¹, signe avant-coureur de la défaite et du massacre.

Cotta faillit cependant la sauver. Il ne fut pas étonné de la trahison et garda tout son sang-froid : il fit son devoir de chef et son métier de soldat, courant d'une troupe à l'autre, haranguant les hommes, chargeant l'ennemi². A la fin, on parvint à dégager les cohortes de la file des bagages, et à les grouper en carré, face de tous côtés aux assaillants³. L'armée se retrouva massée, se serrant les coudes, présentant à l'adversaire ses lignes continues de boucliers, d'épées et de javelots⁴. C'étaient les chances de salut qui revenaient.

Les hommes d'Ambiorix hésitèrent, semble-t-il, devant le spectacle menaçant de la légion reformée⁵ : car ils n'ignoraient pas sa force de résistance et les dangers de son offensive. Maintenus en avant par leurs chefs, ils pressèrent de plus près les Romains. Alors, quelques cohortes se détachèrent de la masse, firent brèche dans le cercle ennemi, et, partout où elles s'élançaient, il tombait devant elles des corps en nombre. L'espoir d'une victoire apparut chez les Romains⁶.

1. 33, 1 et 6.

2. 33, 2.

3. 33, 3 et 4, Sans doute à la bifurcation, près du Geer, de la chaussée et du chemin de Busson (cf. p. 379, n. 6). — Je ne comprends pas pourquoi Césaire n'approuve pas entièrement la manœuvre, sous prétexte qu'elle pouvait décourager le soldat : je n'en vois pas d'autre.

4. Cf. 34, 2.

5. Cf. 34, 1.

6. 34, 2.

Mais Ambiorix tenait à sa proie. Il savait l'éternel moyen de briser une légion : éviter le corps à corps et la portée du javelot, la cribler de traits à longue distance, l'amener à se disloquer, et rompre les compagnies l'une après l'autre. A la différence des purs Gaulois, les Éburons usaient dans la bataille de frondes et de javelines, de ces armes de trait légères et rapides contre lesquelles le légionnaire était souvent impuissant. Et Ambiorix donna l'ordre de s'écarter devant les sorties des cohortes, de refuser le proche contact, les tracasser de loin, les suivre si elles reculaient, les envelopper si c'était possible, et les tenir sans cesse exposées aux décharges continues des balles et des traits¹.

Le combat changea aussitôt de caractère. Devant les légionnaires qui avançaient, les Éburons se replièrent, mais sans cesser de combattre; les cohortes, frappées à distance, devinrent incapables de riposter, et l'ennemi tirait à coup sûr dans le tas des Romains, presque désarmés sous leurs armes. Ce n'était pas à vrai dire une bataille, mais un siège méthodique, où les traits des Éburons désagrégeaient peu à peu la masse humaine qu'ils entouraient. On vit tomber tour à tour les plus vaillants des centurions, et Cotta lui-même fut blessé².

Mais un tel combat durerait très longtemps. A une heure de l'après-midi, les Romains tenaient bon encore³. Les munitions des ennemis pouvaient s'épuiser, une diversion pouvait se produire. Ce n'était pas encore le moment du désespoir et du massacre.

Sabinus hâta ce moment par une dernière ineptie. Il fit demander quartier à Ambiorix. L'Éburon lui promit la vie sauve et lui enjoignit de venir⁴. Cotta, prié par Sabinus de l'accompagner, répondit qu'un Romain ne négociait jamais

1. 34, 34. Il n'est pas dit (XI, 6, 2) qu'Ambiorix était loin du combat.

2. V, 35.

3. V, 35, 5.

4. V, 36, 1-2.

avec un ennemi en armes, et il continua de combattre¹. Son collègue se fit suivre des officiers les plus proches, et marcha vers les Barbares². Il allait à son destin avec une imperturbable démençe. Lorsqu'il fut à portée de la voix, Ambiorix lui cria de jeter bas les armes, et Sabinus obéit. Les deux chefs s'abordèrent, le colloque commença; peu à peu, les Barbares se groupèrent autour de la petite troupe des Romains : quand le moment parut propice, elle fut égorgée, et le hurlement de victoire annonça la mort du légat de César à la légion qui combattait³.

Il ne restait plus à Ambiorix qu'à achever cette dernière. Une charge immédiate en rompit les rangs. Cotta fut tué, et beaucoup autour de lui⁴. De nombreux fugitifs gagnèrent le camp, le porte-aigle à leur tête. Il périt devant les retranchements; les autres voulurent résister encore; à la nuit, sur le point d'être pris, ils s'entr'égorgèrent jusqu'au dernier⁵. Quelques hommes étaient parvenus à s'échapper du lieu du combat, et purent, à travers bois, s'enfuir jusqu'au camp de Labiénus dans le pays des Rèmes⁶.

Une légion entière, une demi-légion, deux légats, au moins 6000 soldats, une aigle et un camp avaient disparu. La bêtise criminelle de Sabinus amena cette honte. Mais un peu plus de prudence chez César l'aurait évitée : il s'était laissé tromper par Ambiorix, il avait confié le poste le plus périlleux

1. V, 36, 3 : c'était la règle.

2. V, 37, 1.

3. V, 37, 1-3; Dion, XL, 6, 2, qui ajoute qu'Ambiorix le fit dépouiller de ses vêtements, et percer de traits, en disant : « Etant tels que vous êtes, osez-vous commander à des hommes comme nous ? » allusion peut-être à quelque différence de taille ou de corpulence.

4. V, 37, 3-4.

5. 37, 4-6; Dion, XL, 6, 2.

6. 37, 7; de Tongres à Mouzon par la chaussée de Huy, Marche ou Giney, Bouillon et Sedan ? *per silvas*, les bois des Ardennes entre la Semois et la Meuse ? — Les nombreuses monnaies romaines, antérieures à 54, trouvées aux abords de Tongres, se rapportent à ce désastre, et c'est une preuve de plus en faveur de cette ville (Huybregts, *Tongres et ses environs*, Tongres, 1901, p. 40; le même, *La Tongrie*, 1907, p. 1 et suiv., extrait du *Congrès arch. de Gand*).

aux moins capables de ses légats et de ses cohortes. Maintenant, le mal est sans remède. Les Gaulois sauraient bientôt que le proconsul cessait d'être invincible, que sa fortune l'abandonnait, que leur liberté trouvait enfin son champion. Cette guerre des Gaules, jusque-là, s'était déroulée pour les Romains dans la majesté presque divine d'un incorruptible bonheur. Elle aurait désormais, elle aussi, sa tare indélébile, comme les guerres d'Italie avaient les Fourches Caudines, et la guerre d'Hannibal, Cannes et Trasimène¹.

V. — LE SIÈGE DU CAMP DE QUINTUS CICÉRON

César, à Amiens, ignorera longtemps ce qui vient de se passer, en deux jours, de l'autre côté des Ardennes : les seuls survivants couraient vers le sud, cachés par les forêts.

Du reste, Ambiorix ne perdit pas une minute. L'affaire réglée avec l'armée de Sabinus, il s'occupa aussitôt de la plus voisine, celle de Cicéron, campée chez les Nerviens (à Binche? ²).

1. Cf. Plut., C., 24. Lucain, l. 428-9. Suetone, C., 25, 2.

2. Le camp de Cicéron est 1° chez les Nerviens (V, 38), 2° sans doute à une certaine distance de la frontière du côté est (Gosselies) (V, 39, 1), 3° à environ 50 milles, 75 kilomètres, de Tongres (27, 9; p. 376, n. 6), 4° à environ 60 milles, 90 kilomètres, du camp de Labiénus à Mouson (V, 51, 1), 5° à plus de 2 jours de la frontière ouest (Bapaume) du côté d'Amiens, soit environ 50 milles (V, 48). Je cherche donc à me rendre compte de Tongres à Bapaume, et je placerai, hypothétiquement, le camp à Binche, d'où, je crois, part une vieille route vers la Meuse. On trouvera autour de Binche, du côté de la route de Bavay, la vallée (val d'Estinne) qui sépare César des ennemis (V, 49, 5), la hauteur où il campe et d'où il combat (près d'Estinne-au-Mont, 49, 6), et, sur les côtes, au sud les forêts et au nord les marécages où se réfugient les ennemis (52, 1, p. 391, n. 3). On remarquera aussi, en faveur de Binche, ses analogies avec Tongres, même situation sur la grande route du Nord, d'Amiens à Cologne, toutes deux sur des mamelons d'égale dimension, bordés de vallons marécageux ou de ruisseaux, et toutes deux au centre de bons pays agricoles. — La grosse objection contre cet emplacement est sa distance de Tongres, 100 kilomètres au lieu de 75, et sa distance du camp de Labiénus, 120 au lieu de 90. Mais, outre que ces distances sont indiquées par César comme approximatives, il est à noter qu'elles sont données, non pas directement par César, mais par les Gaulois : ce qui a fait supposer qu'il s'agit de lieues, non de milles (Roulez, *Nouv. Mém. ... de Belg.*, XI, 1838, Examen, p. 16). De plus, comparez V, 53, 1, à VII, 3, 3, et vous verrez que le chiffre de 60 milles, entre les camps de Cicéron et de Labiénus, est évidemment trop faible (p. 393, n. 3). — Les environs de Binche (Waudrez) ont été mis en avant par Wendelin,

Le jour même, la nuit suivante, un jour encore et une nuit, il galopa avec ses cavaliers sur la route du camp, portant avec lui la nouvelle de ses victoires¹. En chemin, il l'apprit aux Aduatiques, et il les entraîna à sa suite²; il l'apprit aux Nerviens, et ils promirent de venir avec lui³. Et deux jours après la défaite des Romains, les vainqueurs apparurent en vue de Cicéron, dont la légion vaquait aux besognes coutumières⁴. Par sa présence d'esprit, la promptitude de ses décisions et la vitesse de ses mouvements, Ambiorix valait César. Derrière lui, tous les hommes de la Meuse et des Ardennes se poussaient à l'assaut du camp romain. Ils crurent qu'ils allaient l'enlever d'emblée, au pas de course⁵.

Le camp de Cicéron, comme celui de Sabinus, se forma devant les ennemis, et, à leur choc, se hérissa de légionnaires en armes⁶. Le jour même et les jours suivants, toutes les attaques furent repoussées⁷. On tendit alors à Cicéron le même piège qu'à son malheureux collègue : on lui apprit le désastre, le soulèvement de la Gaule, et on lui offrit les moyens de quitter le pays⁸.

Leges Salicæ, Anvers, 1649, p. 75. Mais Binche même n'a été indiquée que vers 1863, et d'abord, je crois, par van der Elst (*Documents et Rapports de la Soc. paleont. et arch. de Charleroi*, I, 1867, p. 127-134, suivi par Legoux *id.*, p. 149-150, et *Hist. de la ville de Binche*, Binche, 1887, p. 20 et suiv.). — Autres hypothèses : Soisy ou Montaigne (Hock, p. 99; etc.); Mons (Dewez, 1822, p. 240; Villers-sur-Steule (Sarrette); Rouvroy (Jacques-Duputaux, *Cercle de Mons*, X, 1871, p. 462), Sombreffe; Gembloux (Creuly, *Carte*, p. 7); Thuillies (Charleroi; Napoléon III, p. 236 et suiv.); le château de Namur (von Gierke, 2^e éd., p. 170, van Kampen, pl. 8, von Veith, *Monatsschrift* de Pick, V, 1879, p. 275 et suiv.); Bavi, Bertaimont, Heves près de Nivelles (Gautier, p. 274 et suiv.); Castres près de Bruxelles (Bert, p. 4 et suiv.); Assehe près de Bruxelles (des Roches, p. 357, Galeslout, *Mém. curieuses*, par l'Acad. roy., série in-4, XXI, 1846-1847; etc.). Tournai; Avennes; Oudenarde; etc.

1. V, 38, 1 et 2. Route de Tongres à Bavi?

2. V, 38, 1.

3. V, 38, 2-5; 5, 1 : colloque à la frontière nervienne, à Gosselies?

4. V, 39, 1 et 2. Ici se place l'appel des Nerviens à leurs clients, *Centones, Gindios, Leuacos, Pleumoxus, Gidumnos* (39, 1), eût-elle nulle part ailleurs.

5. 39, 2-4; Dion, XL, 7, 1 : il y eut quelques travailleurs romains surpris dans les bois, vers la route de Tongres? (Gossaux, Epinois, Mont-Sainte-Aldegonde?).

6. 39, 3-4; 40, 1-2.

7. 39, 4; 40, 3-5.

8. V, 41 : la négociation fut faite non par Ambiorix, mais par les Nerviens,

Quintus Cicéron, le frère de l'orateur, n'était pas un homme supérieur. Il ne valait ni Labiénus, ni Crassus le jeune, ni Décimus Brutus. Intelligence moyenne, peu porté à l'initiative, il n'eût rien fait de bon comme chef d'entreprise : d'autant plus qu'il avait une santé médiocre, incapable de fatigues et de veilles ¹. Mais il connaissait bien son métier, et il savait son devoir. Il fut, dans la circonstance, officier impeccable; et la défense de son camp devint un de ces modèles d'opération militaire que les théoriciens purent proposer aux réflexions des soldats.

Aux paroles de paix, il se borna à répondre qu'il en référerait à César, et que la tradition du peuple romain était de ne point écouter un ennemi en armes ². Et il expédia message sur message au proconsul ³. En vue de la résistance, il exhaussa la muraille du camp au moyen de cent vingt tours, munies chacune de parapets en clayonnage, pourvues d'une ample provision de pieux de combat et de javelots de siège ⁴. La nuit, on profitait du sommeil des ennemis pour amasser les matériaux, on bâtissait et on travaillait ⁵. Le jour, on ne faisait que combattre. Cicéron refusa tout repos à ses hommes, fût-ce aux blessés et aux malades, et lui-même s'interdit de dormir ⁶.

Mais Nerviens et Éburons étaient de rudes lutteurs. Déçus dans leurs ruses et leurs attaques, ils se décidèrent pour un siège en règle, du genre de ceux qu'ils voyaient faire aux Romains ⁷. Tout autour du camp, ils établirent des lignes

auxquels il avait dû, sur leur territoire, laisser la direction des affaires; Dion (XII, 7, 1-2) nomme Ambiorix.

1. V, 40, 7.

2. XI, 7, et p. 381-2; Dion, XI, 7, 4.

3. 40, 1.

4. 40, 2 et 6. Sans doute très rapprochées et réunies par des ponts (cf. p. 549), 5. 41, 5.

6. 40, 3 et 7.

7. Aides par des prisonniers, et guides par leur expérience des camps romains (V, 42, 2; Dion, XI, 7, 2). César ne nomme pas Ambiorix; Dion lui attribue tout, et rappelle qu'il avait fait campagne avec les Romains (ce qui peut être un travestissement du texte de César, mais ce qui peut être une vérité (cf. p. 369).

d'investissement, ils creusèrent un fossé, ils bâtirent une muraille et des tours par-dessus, ils fabriquèrent des faux d'attaque, des galeries d'approche¹. C'était la première fois que les Gaulois recouraient à de telles pratiques : mais, s'ils voulaient vaincre les Romains, il fallait s'inspirer de leurs moyens de victoire. Ils consentirent à faire œuvre de bûcherons et de terrassiers, ainsi que des légionnaires. Leur naïve ardeur au travail eut quelque chose de touchant. Comme ils ne possédaient point d'outils, ils fouillaient le sol avec leurs épées, et portaient la terre dans leurs sayons de soldats². Ils s'y mirent tous. En trois heures, quinze mille pieds de fossés et de talus furent achevés³.

L'investissement terminé, ils attaquèrent de nouveau, le septième jour du siège. Ce fut une dure journée, bien conduite par les Gaulois. On sent de plus en plus chez eux, dans les procédés de combat, dans le choix des armes et la succession des manœuvres, une direction unique et intelligente, et, quoique César ne nomme pas Ambiorix, on reconnaît son œuvre.

Il y eut d'abord contre le camp romain une terrible décharge de javelines enflammées, de balles d'argiles rougies au feu : un grand vent venait de se lever, les Gaulois en profitèrent pour tâcher d'incendier le camp. Il flamba en effet, et sur tous les

1. V, 42. Les lignes d'investissement avaient 15 000 pieds de tour, si l'on accepte xv des mss. et x, puis xv, dans les mss. p. 42. On peut discuter sur x et xv, mais, comme ces lignes touchaient de très près, au moins par endroits, le camp romain (cf. 43, 6), et qu'on ne peut supposer à ce camp plus de 10 000 pieds, 750 mètres de front (encore ce chiffre est-il excessif) il faut maintenant peser. Si le camp est à Binche, la ligne des anciens remparts, environ 1700 mètres (Leyne, *Hist.* p. 10), peut correspondre à celle du *vallum romanum*. Et, en partant à 15 000 pieds la ligne d'investissement, on pourra la faire passer par le faubourg de Mons, la chapelle au sud du faubourg Saint-Jacques, Wandersiette, la ferme de Mahy-Faux et la ferme des Pastures. — Je placerais volontiers le campement gaulois à l'est, entre les ruisseaux de la Sennue et du Masy.

2. 42, 3.

3. 42, 4; cf. note 1.

4. V, 43, 1. *Ferrentes fusili ex argilla glandes* : argile pétrie avec de la bouille (Haumer écrit vers 1830), *Blätter für das Bayer. Gymnasialschulwesen*, XVII, 1881, p. 235-6; Napoléon III, p. 238; argile chauffée à blanc (von Gaster, 2^e éd., p. 191); ce qui nous ferait préférer l'opinion de Napoléon, c'est que les Nerviens habitent, comme il le remarque, en plein pays bouillier. Ce passage a occupé tous les commentateurs depuis de Vigenère (p. 363) et avant.

points. Aussitôt, les ennemis s'approchèrent avec leurs tours, leurs baraquas et leurs échelles, et commencèrent l'assaut de la forteresse. Et, en un même moment, l'incendie, les traits, les machines et les hommes enveloppèrent la légion de Cicéron¹.

Ce qui la sauva, ce fut que tous, officiers et soldats, ressemblèrent à leur chef. Aucun d'eux ne broncha sur la place qui lui était assignée. Quand leurs bagages brûlèrent, ils ne quittèrent pas le rempart, détournant les yeux de l'incendie pour ne point affaiblir leur courage². Il y eut de merveilleux traits d'audace et de bonne humeur, que César se plut à raconter, comme les épisodes de l'épopée dont il était le héros. Deux centurions se précipitèrent seuls dans le groupe le plus épais des assaillants, où ils disparurent pendant quelques instants : on les vit revenir ensuite sans blessure, des traits fichés dans leurs armes, et laissant derrière eux un beau tas de cadavres³. D'autres centurions, menacés par une tour ennemie, firent quelques pas en arrière sur le rempart, et invitèrent les Gaulois à descendre : mais aucun des Barbares n'osa s'approcher⁴. Tant de bravoure eut raison de la multitude des assiégeants : ils avaient eu le tort de se présenter, selon leur habitude, en masses trop serrées, ce qui gêna leurs mouvements dans l'attaque et la retraite⁵ ; sans doute aussi, ils ne surent point manœuvrer les lourdes machines qu'ils avaient construites⁶. La journée finit pour eux dans un massacre⁷.

Mais Cicéron courait toujours les plus graves dangers, si le proconsul n'arrivait pas. Tous ses messagers avaient été saisis et

1. V, 43, 1-3.

2. 43, 4.

3. V, 44.

4. 43, 6-7. — L'attaque de la tour, supposant une sorte de terrasse de niveau avec le pied des remparts, a pu se faire *quodam loco* par le côté nord de Binche, vers Battignies (porte de Bruxelles), qui est de beaucoup le côté le plus accessible, n'étant pas protégé, comme les autres, par des eaux et des vallons.

5. 43, 5.

6. Cf. 43, 8. Tous ces détails me paraissent prouver que le camp n'était pas sur une hauteur fort élevée.

7. 43, 8; Dion, XL, 7, 3.

crucifiés en vue du camp¹. A la fin, un esclave gaulois cacha une lettre dans son javelot, et il put traverser les lignes ennemies². Un après-midi, vers quatre heures, César apprit à Amiens le danger de ses troupes³. Depuis dix jours que Sabinus et Cotta avaient disparu⁴, il ignorait encore la révolte et les malheurs.

VI. — LA DÉLIVRANCE DE QUINTUS CICÉRON

César donna aussitôt les ordres nécessaires. Il avait près de lui une légion, celle de Trébonius⁵. Il écrivit à Crassus, qui était derrière lui dans le Beauvaisis, de venir avec la sienne pour garder le quartier général⁶; à Fabius, qui était en avant du côté de Boulogne, il donna rendez-vous sur sa route⁷; à Labiénus, qui était à Mouzon sur la Meuse, il enjoignit d'arriver chez les Nerviens par le sud⁸. Lui-même, dès qu'il fut sûr que Crassus s'approchait d'Amiens, il partit avec sa légion, le lendemain matin, à neuf heures⁹. En chemin, il fut rejoint par celle de Fabius¹⁰. Mais il reçut aussi une lettre de Labiénus, et ce fut alors seulement qu'il apprit toute l'étendue du désastre, et la mort des deux légats. Pour comble de misère, Labiénus, attaqué par les Trévires, ne pouvait bouger¹¹.

César éprouva une des plus grandes douleurs de sa vie. Il aimait ses soldats presque autant que sa gloire. Ceux-là

1. 40. 1; 45. 1; Dion, XL, 8, 1.

2. Il s'agit de l'esclave d'un Nervien nommé *Vercus*, dementi fidèle, V. 45, 2 et 3; Dion, XL, 8, 2.

3. 46. 1, rapproche de 47, 2 (cf. p. 376, n. 2).

4. Il semble que l'esclave soit parti le 7^e jour du siège, à la faveur de la défaite des Nerviens, et soit arrivé le lendemain à Amiens. Cf. p. 376, n. 2 et 3.

5. Cf. p. 372.

6. 46. 1; cf. 47, 2 (cf. p. 372, n. 2).

7. 46. 3 (cf. p. 372, n. 1); il lui donna rendez-vous *in Atrebatum fines* : en effet, la route d'Amiens à Bapaume coupe l'extrémité du territoire des Atrebatens avant Bapaume.

8. 46. 4 (cf. p. 394, n. 6).

9. 47. 1-2.

10. 47. 3 : à 20 milles d'Amiens (cf. 47. 1) : sans doute entre Albert et Bapaume, à la frontière commune des Ambiens et des Atrebatens (n. 7).

11. 47. 4-5 (cf. p. 393). S'il a reçu la lettre de Labiénus, comme le semble indiquer

étaient morts misérablement, celle-ci pâlisait devant la victoire d'Ambiorix, et c'était au moment même où ses ennemis de Rome relevaient la tête¹, où ses amis et lui avaient besoin de tout son prestige de proconsul. Il jura de venger sa légion, de laisser croître sa barbe et ses cheveux jusqu'au jour où il aurait tenu son serment². De pareilles démonstrations n'étaient point dans les habitudes de son esprit ferme et positif. Mais la violence de sa colère ou le désir de plaire à ses soldats le firent revenir ce jour-là aux vieilles pratiques d'une religion démodée.

Il continua sa route en toute hâte, confiant dans la rapidité de sa marche et l'excellence de ses deux légions³. L'essentiel était d'avertir Cicéron de sa venue, pour qu'il se gardât de toute résolution désespérée. Il se passa alors un de ces incidents pittoresques et émouvants qui abondent dans les campagnes de cet hiver. César écrivit à son légat quelques mots en langue grecque⁴, pour que les ennemis ne pussent les comprendre; un cavalier gaulois de l'escorte se chargea de faire parvenir la lettre. Il l'attacha à la lanière d'une javeline, qu'il lança dans le camp assiégé. Mais l'arme se ficha dans une tour, et personne, pendant deux jours, n'y fit attention. Le troisième jour, un soldat la

le recut, au moment où il a rencontré Falais, et si c'est une réponse à son ordre, cette réponse est arrivée 24 heures après l'envoi du message de César, les courtiers ont donc fait en ce temps plus de 450 kil. (le double de la distance d'Amiens à Montreuil). Cela suppose un très bon service de relais entre les camps (cf. p. 393, n. 3), soit près de 20 kil. à l'heure.

1. Cf. p. 319-330 et 373; remarquez qu'aucune fête n'a été votée pour la seconde campagne de Bretagne.

2. Suétone, C., 67, 2.

3. V, 48, 1. Il suit la route d'Amiens à Bayai et entre, après Bapaume, *in fines Nerviorum*. C'est alors (cf. *ibid.*, 48, 2) qu'il expédie son message à Cicéron. César dit qu'il marche *magnis itineribus* (48, 2), peut-être seulement jusqu'à la frontière des Nerviens (cf. p. 390, n. 2). Dion ajoute (XL, 10, 1) que chez les Nerviens il marcha la nuit, ce qui est peut-être une négligence de l'auteur.

4. Étant donné que les Gaulois connaissaient plutôt les caractères grecs que les latins (t. II, p. 375-9), *litteris graecis* chez César (48, 4) doit signifier « en grec », et non « en lettres grecques »; cf. *Libyana*, Dion, XI, 9, Polyen, VIII, 23, 6 (d'après Tit-Live?). — C'est, je crois, une légende que l'histoire de César pénétrant dans le camp (de Cicéron?) *habitu Gallico* (Suét., C., 38, 2); la légende sera née d'une lecture rapide de cet épisode.

remarqua enfin, et la porta au légat. Cicéron la parcourut, convoqua aussitôt l'assemblée des soldats, et, au milieu de l'émotion et de la joie de tous, il leur lut ces simples mots du chef, qu'« on devait avoir courage, lutter vaillamment ainsi que toujours, et qu'il faisait diligence pour arriver avec ses légions »¹. Et à cet instant, les soldats, regardant vers la campagne, aperçurent au loin les feux allumés par César². L'action, chez le proconsul, semblait avoir des ailes comme la parole.

Ce jour-là, les ennemis s'éloignèrent du camp³. Cicéron fit son devoir jusqu'au bout, il prévint son général du départ des Gaulois, et il l'avertit d'avoir à prendre garde : ils étaient fort nombreux, environ 60 000, et ils avaient fait de grands progrès dans l'art militaire⁴. César suivit le conseil, et quand, le lendemain, il aperçut l'ennemi sur des hauteurs, dominant un vallon qu'il devait traverser⁵, il se résigna à ne point l'attaquer, et à chercher d'abord l'avantage du terrain⁶.

César rendit à Ambiorix ruse pour ruse. Il s'arrêta en présence des Gaulois, gagna une colline⁷, bâtit son camp tout à l'étroit, y entassa sa petite armée de 7000 hommes⁸. Le lendemain, les escadrons ennemis vinrent escarmoucher jusqu'au fossé. Par ordre, les cavaliers romains s'enfermèrent aussitôt dans le camp,

1. Cesar, V, 48; Dion, XL, 9, 2-4; Polyen, VIII, 23, 6.

2. Cesar, V, 48, 10; Polyen, VIII, 23, 6. Il a donc mis environ trois jours pour effectuer la route de la frontière à une distance de plus de 6 kilomètres de Caceron, soit environ 54 milles, 18 milles par jour (cf. p. 389, n. 3). — Il campe en effet, ce jour-là, à plus de quatre milles des ennemis de Caceron (49, 5), près et au sud de Givry, au moulin de la Trouille?, et ce sont les feux des bords de ce camp, que sans doute celui-ci aperçoit (allumés sur les hauteurs au sud de la route actuelle? à Aulnois et Gœgnies-Chaussée, van der Elst, p. 134; Lejeune, *H.*, p. 24).

3. V, 49, 1; Dion, XL, 10, 1.

4. V, 49, 1-3; cf. p. 385-387.

5. 49, 5 : *Trans vallum et vicum*, le val d'Estinne? De même, van der Elst et Lejeune.

6. V, 49, 3-8.

7. *Quam equissimo potest loco*, 49, 6 : la hauteur (de la gare) entre Haulechin et Estinne-au-Mont? Rouveroi, à quoi on a pensé (van der Elst, p. 133; Lejeune, *Hist.*, p. 23), me paraît trop loin du vallon d'Estinne.

8. V, 49, 3-8; Dion, XL, 10, 2; Plut., 24. Les légions étant seulement de 3500 hommes, il est probable qu'il s'agit de deux des antiques, VII^e, VIII^e, IX^e et X^e.

les portes furent bouchées, le rempart fut exhaussé, et les légions donnèrent les marques de la plus vive terreur. L'ennemi finit par croire qu'il n'avait devant lui que quelques cohortes : il quitta sa position, et marcha contre le camp¹. Lorsqu'il fut proche, en contre-bas, César lança tous ses cavaliers et tous ses fantassins, et mit en déroute cette foule désordonnée². Mais il renonça sagement à la poursuivre, redoutant les forêts et les marécages qui lui servirent de refuge³.

Le jour même, il était en vue du camp de Cicéron. A chaque pas, une émotion nouvelle le saisissait. Ce fut d'abord le spectacle imprévu des travaux élevés par l'ennemi, et il ne put réprimer sa surprise et son admiration. Puis, ce qui restait de la légion se montra en ligne devant le camp. Il la passa en revue, et ne trouva qu'un homme sur dix qui fût sans blessure. A Cicéron et à ses soldats, il adressa quelques mots d'éloge, et, sur le rapport du légat, il rendit hommage aux officiers les plus braves. Ce furent enfin les entretiens particuliers avec les chefs et les prisonniers, et l'enquête navrante sur la mort de Sabinus et de Cotta⁴. Le lendemain, l'armée entière se réunit, la légion sauvée et les deux légions de secours : César fit le récit des événements, ne dissimula rien, et rejeta le désastre sur la faute d'un seul coupable : mais l'heure, dit-il, n'était ni à la plainte ni à la douleur : la bienveillance des dieux immortels⁵ et la vertu des trois légions avaient permis l'expiation du crime : il ne restait plus qu'à en poursuivre la vengeance (début de novembre?)⁶.

1. Il y avait eu, la veille, des combats de cavaliers *ad aquam* (50, 4), le long du ruisseau d'Estinne? César raconte (51, 3) que des hérauts ennemis s'approchèrent de son camp et donnèrent aux Romains et aux Gaulois allies jusqu'à la troisième heure pour se rendre avec la vie sauve.

2. V, 50 et 51; Dion, XI., 10, 3; Plut., 24.

3. V, 52, 1 : *Sura paludesque* : au sud, les bords de Bescaille, de Wauhu, etc. ; au nord, les marécages de la Samme et de la Haine, les Grands Pres, etc. (de même, van der Blst, p. 133, Lejeune, *Hist.*, p. 22), et, au delà, la *gitta Carbonaria?*

4. 52, 1-4.

5. *Beneficio deorum immortalium*, 52, 6 : c'est une des rares fois où il fait intervenir les dieux ; il est vrai qu'il parle aux soldats. Cf. p. 170, n. 5.

6. 52, 5 et 6. Le 3^e jour après la nouvelle du désastre (cf. p. 376, n. 3).

VII. — ÉCHEC DU SOULEVEMENT GÉNÉRAL.

Ce qui, à cette heure, constituait la défaite de César, ce n'était pas seulement la honte d'un désastre et le massacre de quinze cohortes : c'étaient encore le danger de Cicéron et la révélation des progrès militaires que faisait l'ennemi; et c'était enfin la crainte que le reste de la Gaule ne s'ébranlât en apprenant ces choses.

Mais sur ce point, de meilleures nouvelles arrivaient. Les Gaulois ne surent pas plus se concerter après la victoire d'Ambiorix, qu'ils ne l'avaient fait avant sa prise d'armes. Quinze jours s'étaient déjà écoulés depuis la mort des légats, et rien de sérieux ne se passait en dehors des Ardennes. Celtes et Belges s'agitaient dans le vide, sans direction centrale. Des ambassades s'échangeaient entre les nations, des colloques se tenaient la nuit dans des endroits déserts, on traçait des plans, on cherchait des chefs¹. Nul ne faisait ce qu'il y avait à faire, prendre les armes et s'en remettre à Ambiorix.

Le malheur de la Gaule fut précisément que son champion de cette année, Ambiorix, n'était qu'un Éburon. Misérable peuplade² et d'origine germanique³, perdue au milieu des forêts et des marécages, inconnue de la plupart, n'ayant vécu jusque-là que dans la dépendance, tributaires des Aduatiques ou clients des Trévires⁴, les Éburons ne prétendaient pas à donner des ordres à la Gaule; et, malgré ses talents, Ambiorix ne passerait que pour un auxiliaire, qu'on désavouerait au besoin. La conduite des Trévires fut, à cet égard, significative. C'était leur magistrat, Indutiomar, qui avait excité Ambiorix, et peut-être

1. V, 53, 4 et 5.

2. *Civitate ignobilem atque humilem*, V, 28, 1.

3. II, 4, 16; cf. t. II, p. 466-7.

4. V, 27, 2; IV, 6, 4.

même, comme les Trévires se disaient patrons des Éburons, ceux-ci avaient-ils reçu de lui l'ordre d'agir¹. Mais le chef de la Moselle s'était bien gardé d'imiter son client : à la nouvelle de la victoire d'Ambiorix, il massa ses troupes aux abords du camp de Labiénus² ; à la nouvelle de la victoire de César, il les ramena dans leurs foyers³.

Tous ces chefs de révoltes, en 54, sont des maladroits ou des pleutres. — Les Armoricains s'étaient réunis en nombre pour assiéger le camp de Roscius en Normandie⁴. Ils arrivaient à huit milles des Romains⁵, lorsqu'ils apprirent le succès de leur proconsul. Et ils décampèrent sur-le-champ, comme s'ils étaient battus eux-mêmes⁶. — Les Sénons se décidèrent enfin au meurtre public de leur roi Cavarin : celui-ci, prévenu à temps, se réfugia auprès de César. Et les Sénons envoyèrent des excuses au général⁷. — On avait espéré que les Germains expédieraient des secours : ils refusèrent⁸.

Malgré toutes ces défections, les patriotes espéraient toujours, et César, même après sa victoire, demeurait dans la crainte et sur le qui-vive⁹. Ses succès, d'ailleurs, se réduisaient à un simple fait d'armes¹⁰, Ambiorix était libre, les tribus des Ardennes en mouvement, Sénons, Carnutes, Trévires et Armoricains restaient impunis ; on complotait dans toutes les cités, sauf chez les

1. V, 26, 2 ; cf. IV, 6, 4.

2. V, 47, 4 et 5 : à trois milles : sur les hauteurs entre Mouzon et Carignan, du côté de Vaux ?

3. V, 53, 2. — César (V, 53, 1) raconte à ce propos que la nouvelle de la défection de Ciceron, transmise par les émissaires des Remes, partit du camp de Quintus après deux heures et demie du soir et arriva à celui de Labiénus, devant Mouzon, avant minuit, soit en neuf heures (120 kil. de distance, cf. p. 383, n. 2, soit 13 à 14 kil. par heure, cf. t. II, p. 229).

4. V, 53, 6. Le camp était dans le pays de Seex (p. 371), peut-être, à Seex même.

5. V, 53, 7. Vers Mortree dans la direction d'Argentan ?

6. V, 53, 7.

7. V, 54, 2-3. Du reste, tout ce récit de la fin de 54 chez César (V, 53 et suiv.) est assez décevant, comme le sera le livre VI (p. 400, n. 2, p. 402, n. 8).

8. V, 53, 1 et 2.

9. V, 54, 3 et 4 ; 55, 4.

10. Cf. V, 55, 1.

Rèmes et les Éduens¹. Un grand chef pouvait encore rallier toutes les volontés².

A la fin, Indutiomar se crut capable de ce rôle. Il convia autour de lui exilés et proscrits; des ambassades lui vinrent de partout; il se grisa d'illusions et d'orgueil, et, persuadé que sous ses pas la Gaule se lèverait entière, il se jeta dans l'aventure³. — L'assemblée de tous les Trévires fut convoquée sous les armes⁴: Indutiomar commença par faire condamner son gendre Cingétorix, ami de César, comme ennemi public; puis, il annonça que les cités de la Gaule l'appelaient à leur secours, et qu'on allait marcher à la guerre contre le peuple romain⁵.

Il eût fallu faire cela un mois plus tôt, et sans le fracas d'une solennité publique. Labiénus, qui surveillait toujours la frontière tréviere⁶, suffit à débarrasser César de ce fantoche.

1. V, 34, 3 et 4; 35, 4; 36, 1 et 4. C'est probablement alors que les courriers de Gaule furent interceptés (Cicéron, *Ad Q.*, III, 9, 6).

2. Cf. V, 34, 4.

3. V, 35; 36, 1 et 4.

4. *Concilium armatum*, V, 36, 1-2; cf. I, II, p. 52.

5. V, 36, 2-5. Il indiquait, semble-t-il (cf. 36, 5), qu'il suivrait la route Treves-Mouzon-Reims.

6. Le camp de Labiénus est, je crois, celui où il s'est tenu durant tout l'hiver (cela me paraît résulter de VI, 7, 1). Il est situé à Reims — au confluent *Tremorum* (V, 24, 2), séparé du pays des Nerviens par une assez longue étendue de pays rème (V, 53, 1), de Tongres par des forêts (V, 37, 7), près d'une rivière ayant un gué (38, 6); et il y a, à 14 ou 15 milles de là (VI, 7, 3-5), sur une route importante, et en pays tréviere (cela explique VI, 7, 1), une autre rivière difficilement traversable *præruptis* (VI, 7, 5). Il résulte bien enfin de l'ensemble des opérations et de ces textes que ce camp devait être situé sur la route directe de Reims au centre des Trévires, dans un carrefour stratégique d'où partaient des routes vers la Moselle et le Rhin, vers Tongres et Baviar. Toutes ces conditions me semblent fort bien remplies à Mouzon. 1° Mouzon, *Mammegay*, est le marche frontière des Reims du côté des Trévires, dont le territoire commence aux collines de la rive droite, Carignan, *Ipousam*, étant aux Trévires; 2° Mouzon est sur la grande chaussée antique de Reims à Treves, dont on voit les traces à l'ouest et à l'est; 3° à Mouzon se trouve, ou plutôt se trouvant un gué sur la Meuse; 4° à Mouzon, sur la rive gauche, dominant la route romaine, le mont de Brune, et aussi, mais beaucoup moins, les deux collines de Villemonttry, sont de bons emplacements de camp romain; 5° à 15 milles de là (cf. Table de Peutinger, 9 *Boeney*), sur la route de Treves, on arrive sur les bords escarpés de la rive gauche de la Semoy, qui traverse cette route à *Melanatum*, Moyon près d'Irel. — J'écarte donc, sans hésitation, les autres hypothèses : à Chiny sur la Semoy (von Gaster, 2^e éd., p. 170), à Lavacherie sur l'Ourthe ou vers Marche (Napoleon III, p. 226; Greuly, Carte, p. 6), à Izel, puis à Arlon (von Veith, *Monatschrift* de Pick, V, 1879, p. 145 et

Cingétorix avertit le légat de ce qui s'était dit à l'assemblée. Labiénus renferma sa légion dans son camp (près de Mouzon)¹, et manda la cavalerie des Rèmes et des cités les plus proches². Quand Indutiomar s'approcha, il ferma ses portes et se tint coi³. Mais lorsqu'il eut tous ses escadrons sous la main⁴, un soir qu'il jugea l'ennemi rassuré et dispersé, il les lança au dehors avec l'ordre formel d'atteindre d'abord Indutiomar⁵. Dans le désordre de cette charge subite, le chef fut surpris et tué sans peine⁶. Sa tête fut rapportée à Labiénus, et les Trévires rentrèrent une seconde fois chez eux⁷, laissant de nouveau la Gaule à la merci de César (fin novembre?).

Il n'en restait pas moins au proconsul une fort lourde tâche. Son armée à compléter, son prestige à relever, des ennemis à punir, des tribus à immoler comme victimes expiatoires, et Ambiorix à égorger : il lui fallait une année entière pour accomplir cette œuvre de représailles qui achèverait sa conquête par l'épouvante des vaincus. Certes, ses amis d'Italie avaient plus que jamais besoin de le voir⁸ : mais la vraie force de son parti était encore dans son armée et dans sa gloire. Il devait les rétablir d'abord ; et cet hiver, il demeura dans la Gaule à préparer la campagne de répression⁹.

suit. 4, à Sainte-Menchould (Heurard, p. 121, près de Charleville ou de Mézières (après d'autres, Frérot, p. 431, Gantier, p. 224), près de Sedan (des Roches, p. 337), à Buzen (Haert), p. 31, à Saint-Michel (près Hirson), puis à Houx (Sartre), à Macquemoise près de Clumay (Malengreau, p. 471), etc. — Il ne faut pas oublier, pour comprendre la présence et l'action de Labiénus sur ce point, qu'il connaissait bien la route jusqu'à Trèves et vers le Rhin (p. 311).

1. 37, 1 et 2; cf. p. 394, n. 6.

2. 37, 2 : des Nerviens, Lingons, Médunatruques et Leuques?

3. 37, 2-4. Il est probable que le campement trévire fut à Mouzon, sur l'autre rive.

4. 38, 1. Le mont de Brune (p. 394, n. 6) est un fort bon emplacement pour camp de cavalerie.

5. 38, 2 et suiv.

6. La scène se passe entre le camp romain (au mont de Brune?) et la Meuse, qu'Indutiomar a traversée pour vaguer *ad castra* (38, 2), et qu'il veut repasser au goué (38, 6) au moment de l'attaque.

7. V, 58, 3-7.

8. Cf. p. 372.

9. 33, 3. Pendant le reste de l'hiver, la légion de Fabius revint chez les Morins (p. 372), celles de Trebonius, Caecron et Crassus autour d'Amiens (33, 3).

VIII. — LES REPRÉSAILLES

L'affaire la plus urgente était de réparer le mal causé par Ambiorix. Pompée, sur la demande de son allié, lui envoya une légion de Cisalpins¹ (la I^{re}), de la levée de 53²; les légats de César en formèrent deux avec la levée de 54³ (la XIV^e et la XV^e). Au début de l'hiver, Ambiorix lui avait tué quinze cohortes à effectif incomplet : avant la fin il en reçut trente, aux cadres pleins⁴. Les Barbares purent admirer, comme dit César, la force militaire du peuple romain⁵. Et lui-même, avec ses dix légions, dut paraître plus redoutable que jamais à ses adversaires d'Italie (53)⁶.

Ses renforts arrivés, il indiqua par un exemple qu'il ne ferait quartier à personne. A la tête de quatre légions⁷, il partit à l'improviste du quartier général, gagna le pays des Nerviens, et l'abandonna à ses troupes. Tout fut dévasté, le bétail enlevé, les hommes pris comme esclaves; et César ramena les soldats encombrés de butin (milieu de mars)⁸. Ce fut à son retour, à Amiens, qu'il ouvrit l'assemblée gauloise du printemps (mars)⁹.

1. VIII, 54, 2.

2. VI, 1, 2 et 4. Levée par Pompée comme consul en 55 (VI, 1, 2; VIII, 54, 2), en vertu du plébisците Trebonien (Dion, XXXIX, 33 et 39; cf. Willems, II, p. 651). Il a dû y avoir discussion sur le point de savoir si cette légion, levée dans la province de César, était à lui ou à Pompee (VIII, 54, 2). — D'après une hypothèse séduisante, cette légion, numérotée I^{re} dans l'armée de Pompee, ne serait autre que la VI^e de César, que nous ne trouverons qu'à la fin de 52 (p. 341, n. 6); Groebe ap. Drumann, n. éd., III, p. 706-7. Mais César aurait-il changé le numéro d'une légion consulaire de Pompee? la chose n'aurait-elle point passé pour une usurpation?

3. César chargea de la levée (VI, 1, 1) *legatos M. Silanum, C. Antistium Reginum, T. Sertium* : Silanus n'apparaît qu'à ce propos; nous verrons les autres en 52-51.

4. VI, 32, 3 (XIV^e); VIII, 24, 3 (XV^e, d'après une correction qui paraît évidente).

5. Trois légions, VI, 1, 4; 32, 5.

6. *Quid populi Romani disciplina atque opes possent*, VI, 1, 4.

7. J'imagine qu'il a dû exploiter la situation pour accroître ses forces.

8. Celles d'Amiens et des Morins (p. 393, n. 9).

9. *Nondum hieme confecta*, VI, 3, 1-3. Route d'Amiens à Bavai, déjà souvent parcourue : en 57 (p. 280-2), en 55 (p. 326, n. 8, p. 338, n. 1) et en 54 (p. 389, n. 3).

10. *Primo vere ut instituerat*, VI, 3, 4 : sans doute à l'équinoxe.

Elle put comprendre, à la vue du camp, la manière dont César voulait maintenant agir.

Tous les peuples s'étaient fait représenter, à l'exception des Sénonais, des Carnutes et des Trévires¹. En pleine assemblée, du haut de son tribunal², il déclara qu'il interprétait cette abstention comme une révolte, et que, toute affaire cessante, il la réprimerait d'abord³. Les délégués furent ensuite congédiés, et reçurent l'ordre de l'attendre à Lutèce⁴. Jamais peut-être il n'avait parlé plus crûment en maître et en gouverneur. Cela dit, et le même jour, il partit à marches forcées pour châtier Sénonais et Carnutes⁵.

Ce fut, à son approche, une panique générale. Les Sénonais n'eurent même pas le temps de gagner leurs forteresses; Accon, le chef des conjurés, tomba entre les mains de César; les plus coupables s'enfuirent; le reste de la nation implora la médiation des Éduens ses patrons. Par égard pour ces derniers, le proconsul pardonna, réserve faite de ceux que l'enquête prouverait coupables⁶. Mais il dut aussi pardonner aux Carnutes, clients des Rèmes⁷. La peur de mécontenter ses deux puissants alliés modéra sa vengeance. On sent qu'il ne voulut point pousser trop loin les choses dans cette Celtique jusque-là si prompte à la soumission. Il prendrait sa revanche chez les Belges. — Et en effet, de retour à Lutèce, l'assemblée tenue et dissoute⁸, « il se

1. VI, 3, 4.

2. *Pro suggestu pronuntiatio*, VI, 3, 6.

3. VI, 3, 6.

4. *Concilium Lutetium Parisiorum transfert*, VI, 3, 4 : c'est la première fois, mars 53, que le nom de Paris est prononcé. Il résulte de César que les Parisiens, jusque-là allies des Sénonais et qui jadis n'avaient formé avec eux qu'une seule cité, s'en séparèrent à cette occasion, pour demeurer fidèles aux Romains : *Confines erant hi Senonibus civitatemque patrum memoria conjunxerant, sed ab hoc consilio afuisse existimabantur*, VI, 3, 5. (Cf. t. II, p. 32-43. — On a suppose (M. Lachesis), *Hec, nihil, française*, n. s., II, 1869, p. 318 et suiv.) que César avait campé sur les hauteurs de Romainville. Je ne vois pas pourquoi il ne se serait pas installé lui-même dans la ville, comme à Besançon (p. 228) ou à Bibracte (p. 341).

5. VI, 3, 6. Route d'Amiens, Paris, Sens.

6. VI, 4, 1-4 : il imposa cent otages, que les Éduens devaient garder.

7. VI, 4, 5.

8. VI, 4, 6.

livra tout entier », comme il l'écrivit lui-même, à sa haine contre Ambiorix et les Trévires¹. Il expédia deux légions à Labiénus, toujours campé à la frontière de ce peuple; lui-même, avec cinq autres, marcha vers l'Escaut et la Meuse².

Labiénus, comme à l'ordinaire, fit la moitié de la besogne de César.

Après la mort d'Indutiomar, les Trévires tinrent encore la campagne, d'accord avec Ambiorix, et soutenus par les promesses de quelques peuplades de Germanie³. Labiénus ne leur donna pas le temps de recevoir des secours. Il se rapprocha d'eux le plus possible (sur la Semoy à Izel⁴), puis, feignant d'avoir peur, il battit en retraite et les attira derrière lui. Quand il les vit en contre-bas, entassés dans un ravin, il donna l'ordre de faire volte-face et de lancer le javelot⁵. Ce fut alors la débâcle ordinaire aux Trévires⁶. Mais cette fois, Labiénus poussa ses succès jusqu'au bout. Il massacra le plus d'hommes qu'il put, rejeta au delà du Rhin le clan d'Indutiomar, et remit à Cingétorix, l'ami de César, le gouvernement civil et militaire de la cité vaincue et soumise⁷. C'était la première fois qu'une armée

1. *Totus et vires et animo* (VI, 3, 1).

2. VI, 3, 6 : Labiénus a 3 légions, César 5, je ne sais où sont allées les deux autres. Il y a en ce moment déplacement du quartier général, qu'on installe d'abord peut-être à Monzon, et ensuite je ne sais où (cf. p. 402, n. 1; chez les Trévires (*totius exercitus impediens ad Labienum in Treveros*, VI, 3, 6).

3. VI, 2, 1-3; 7, 1-3.

4. VI, 7, 3-4 : Les Trévires marchent par la route Treves-Monzon, apprennent l'arrivée des deux nouvelles légions étant à deux jours de Monzon (p. 394, n. 6), (à Arlon?); ils vont alors camper à 15 milles de Labiénus pour attendre les Germains, c'est-à-dire vers Moyen en face d'Izel, sur la rive ultérieure de la Semoy. Labiénus marche contre eux par Carignan, Tremblais, Willems, et s'arrête à un mille d'eux, sur l'autre rive, donc sur la hauteur d'Izel.

5. VI, 7, 5-9; 8, 1-6; Dion, XI, 31. De son camp d'Izel, Labiénus reprend la route (direction du sud vers la chaussée). Les Gaulois escaladent, en amont du pont de Moyen, les pentes qui bordent la rive gauche de la Semoy; Labiénus envoie ses bagages sur une hauteur à la croix, vers la cote 353, *in tumulo quodam* (S. 3), et revient attaquer l'ennemi du haut des pentes. Les Barbares s'enfuient, au delà de la Semoy, dans la forêt de Chiny.

6. Note précédente. Cf. p. 206, 393 et 395.

7. VI, 8, 7-9. Il a dû prendre la route que les Trévires avaient suivie, Izel, Arlon, Treves.

légionnaire occupait la vallée de la Moselle, et la descendait jusqu'en face de la Germanie. Labiénus, mieux que César, sut achever sa tâche (avril 53¹).

IX. — LE SECOND PASSAGE DU RHIN

Le désir de prendre Ambiorix inspira à César un plan d'une grandiose envergure. Il voulut l'envelopper, lui, son peuple et sa terre, d'un cercle continu d'ennemis, sur quatre-vingts milles de rayon²; puis, le cercle une fois fermé, lancer ces milliers d'hommes vers les fourrés des Eburons³, comme une armée de rabatteurs et de chasseurs ramenés autour du repaire d'une bête fauve.

Il avait déjà remis la main sur les Nerviens⁴, qui surveillaient les Eburons au couchant, en amont de la Meuse. — Au nord, vers l'Escaut, les tribus d'Ambiorix touchaient aux Ménapes leurs allies⁵. César alla chercher ceux-ci⁶ dans leurs forêts et leurs marécages, et son armée, divisée en trois corps, commença la destruction de tout, moissons, bêtes et hommes⁷. Les Ménapes firent cette fois la paix. Il leur fut enjoint de refuser tout asile à Ambiorix⁸, et on installa chez eux Comm l'Atrébate, pour garder les issues des Eburons⁹. — De la Flandre, par le nord, César gagna le Rhin, laissant toujours son ennemi à l'intérieur du cercle que traçait sa marche (mai?)¹⁰.

1. Cf. VI, 1, 3.

2. De Tongres au Rhin, à la Semois, à l'Escaut.

3. VI, 5, 4-6; 6, 3; 9, 2; 29, 4-5; 30 et suiv.

4. P. 266.

5. VI, 2, 2.

6. Marche de Paris à Arras?

7. VI, 5, 6-7; 6, 1. Il divisa (après Arras?) son armée en trois, et dut d'abord construire des ponts (sans doute sur la Lys (à Estaires, Armentières, Werwieq?), sur les routes vers Cassel et le massif montagneux d'entre Bailleul et Ypres. Il marche donc à l'est de la route suivie en 56 (p. 312, n. 8). — Gantier (p. 318) étend beaucoup plus les opérations de César.

8. VI, 6, 2 et 3.

9. VI, 6, 4 : on l'installa peut-être à Cassel.

10. VI, 6, 4; 9, 1. Il a dû être rejoint alors par le reste de ses troupes (cf. p. 398, n. 2). — César, dans son récit, est extrêmement bref (*ex Monapia in Treviros*,

Sur le Rhin, de Wesel à Coblentz, les Éburons, venus des bords de la Meuse, pouvaient donner la main aux peuples de la Germanie, Sicambres, Ubiens et avant-gardes des Suèves. César remonta la rive gauche du fleuve, enlevant à ses futures victimes tout espoir de s'échapper¹. — Entre Cologne et Coblentz, il rejoignit Labiénus, arrivé du sud par la Moselle². Les deux armées romaines n'avaient cessé de marcher à la lisière des Ardennes, et, en se réunissant, elles achevaient de les investir. Il s'agissait maintenant de traquer les hommes qui s'y cachaient.

Mais, avant de commencer cette besogne, César résolut de passer encore le Rhin et de se montrer à la Germanie. Un nouveau pont fut construit (à Bonn?)³, et, en quelques jours, l'armée toute entière se trouva sur l'autre rive⁴. — Le proconsul écrivit plus tard, dans ses *Commentaires*, qu'il avait simplement voulu effrayer les Barbares, les punir d'avoir aidé les Trévires, les

rien de plus) sur cette marche, qui n'a pas dû être courte ni facile. — Peut-être a-t-il pris la route de Cassel, Ypres, Boulers, Gand, Anvers, et de là à la Meuse, soit par le nord vers Gennep, soit par le sud vers Maestricht. Je préfère la première direction, parce qu'il ne paraît pas avoir traversé le pays des Éburons, et que cette expédition chez les Ménapes paraît avoir été assez longue. De Gennep, il a pu rejoindre le Rhin à Xanten (cf. p. 325, n. 3) et suivre ensuite le fleuve jusque vers Bonn (cf. *Menapiis in Treveris*, 6, 4; 9, 1).

1. Note précédente.

2. Cette jonction résulte de ce qu'il va avoir toutes ses légions, dix, avec lui (VI, 9, 3, 33, 1-5) : mais César ne le dit pas ; ce récit, dans le livre VI, présente quelques incertitudes et incohérences.

3. Il fut construit *paralum supra* le pont précédent (9, 3), en face des Ubins (10, 1, chez les Trévires (9, 5), à 30 milles du territoire des Sicambres (35, 6 ; p. 406, n. 2), lequel commençait à peu de distance en aval du premier pont (p. 331). Je pense donc à Bonn, à 25 kil. en amont de Cologne. Et je ne vois aucune difficulté à faire descendre jusque-là, avant l'époque romaine, la frontière des Trévires, d'autant plus qu'ils paraissent en rapports constants avec les Éburons (IV, 6, 4, V, 26, 2). — De même, Napoléon III, p. 260 (non loin du lieu du précédent pont, à Bonn). — Wolf (cf. p. 331, n. 9), près du premier pont, vers Cologne, ce qui n'est pas impossible. — On a supposé surtout les abords du confluent de la Moselle (von Gierke, p. 211; Dederich, *Cæsar*, p. 58; Rice Holmes, p. 697; cf. les auteurs cités p. 331, n. 9). Mais : 1° les Ubins allaient-ils jusque là? 2° César et le pont eussent-ils été bien loin d'Ambiorix, auquel, dit-il, il veut toujours barrer le chemin (9, 2) ; 3° aurait-il conservé ce pont et une garnison de douze cohortes (29, 2), s'il avait été si loin de Tournai, sa base d'opérations? 4° le pays transrhénan offre, sur ce pont, bien peu de ressources. Voyez, contre ce système, les justes remarques de Wolf, *M.-H.*, p. 43 et suiv.

4. VI, 9, 3.

détourner de donner asile à Ambiorix¹. Mais je doute que cette simple précaution exigeât la construction d'un pont et le passage de toute l'armée². Cette grandiose démonstration ne pouvait être que le prélude d'une belle campagne. Crassus venait enfin de franchir l'Euphrate³, Pompée rendait la paix au forum (juin⁴) : il importait que César eût aussi son triomphe, et la chasse à Ambiorix ne suffisait pas à sa gloire de l'année.

De fait, quand il se vit, une seconde fois, sur ce sol de la Germanie vierge de sa conquête, il semble qu'il ait oublié Ambiorix et la vengeance, et qu'il ait rêvé, comme deux ans auparavant, de victoires surhumaines à travers les peuples barbares. Les Ubiens lui apprirent que les Germains venus au secours des Trévires leur avaient été envoyés par les Suèves, éternels ennemis du nom romain. A ce mot de Suèves, César, ressaisi par ses illusions, se décida à rester au delà du Rhin⁵. L'occasion était bonne pour une nouvelle entreprise. Les Ubiens faisaient une soumission absolue⁶; les Trévires tremblaient devant Labiénus. César avait avec lui toute son armée, plus forte que jamais⁷. Un pont solide, et qui lui appartenait, réunissait les deux rives. S'il arrivait à vaincre les Suèves, il effacerait l'ombre des derniers revers, il rétablirait toute son influence en

1. VI, 9, 1-2.

2. D'autant plus qu'Ambiorix avait mille fois le temps, en aval de Bonn, de passer chez les Sicambres (cf. VI, 35, 6), et que César, au delà du Rhin, ne s'occupa pas de ceux-ci, qui étaient les voisins des Eburons (id.), et qu'il ne punit personne.

3. Printemps de 53.

4. Plutarque, *Pompée*, 54.

5. *Reperit ab Suebis auxilla missa esse, ... aditus easque in Suebos perquiri*; VI, 9, 8. Je serais tenté de croire qu'il a songé à ce séjour en Germanie avant l'entrée en campagne; sans quoi : 1° il n'eût pas emmené toutes ses troupes avec lui; 2° il n'eût pas expédié à Labiénus *impedimenta totius exercitus* (VI, 8, 6).

6. VI, 9, 6-8.

7. César parle de dix légions (VI, 32, 5; 33, 1-3), et, en plus, douze cohortes, plus d'une légion (29, 3); il a donc dû, pour cette campagne, recevoir la valeur d'une nouvelle légion, peut-être la VI^e (cf. VIII, 4, 3; il n'est pas impossible qu'il en ait reçu une seconde de Pompée; cf. Plut., *César*, 25; Caton, 45), à moins que ces douze cohortes ne soient détachées des dix corps. Cf. p. 404, n. 4.

Gaule et à Rome, et il ne lui resterait plus rien à envier à Pompée et à Crassus. — Et aussitôt, il se prépara pour une longue expédition. Tous les bagages de l'armée furent rapprochés du Rhin, installés chez les Trévires¹. Un camp fut bâti sur la rive droite², des convois de vivres furent réunis³, des espions envoyés chez les Suèves⁴. Ceux-ci, de leur côté, ne restaient pas inactifs : ils faisaient appel à tous les hommes de leur nom ; une foule innombrable de guerriers se groupaient au sud des montagnes de Thuringe, prêts à la bataille⁵. La grande guerre allait enfin s'engager (juin-juillet?)⁶.

Mais cette pensée ne domina l'esprit de César que la durée d'un rêve. A la réflexion, il comprit le danger de quitter la Gaule en ce moment, d'abandonner l'Italie au pouvoir renaissant de Pompée ; peut-être apprit-il alors le désastre et la mort de Crassus⁷. Une fois de plus, il dut réprimer son imagination délirante, et, laissant là les risques de la Germanie, il revint en Gaule pour des affaires plus sûres et plus utiles⁸. — Toutefois, il ne détruisit le pont que sur la rive ultérieure, et il disposa sur la rive gauloise une tour de garde, des défenses sérieuses et une garnison considérable, douze cohortes, plus

1. P. 393, n. 2. Où ? peut-être au camp du pont ? peut-être à Arlon ou vers Trèves ?

2. VI, 10, 2. A Villich ?

3. VI, 10, 2.

4. VI, 10, 3-4.

5. VI, 10, 1 et 4. Il semble qu'avant de s'être concentrés en vue de l'attaque des Romains, ils aient songé d'abord à l'offensive et à envahir le pays des Ebènes (10, 1-2 : tout cela n'est point clair). — Les Suèves se sont concentrés *ad extremos fines* (10, 4), à l'entrée de la *silva Boecia*, qui les séparait des Chérusques (VI, 10, 5) : peut-être dans la vallée de la Nidda, près de Francfort ?

6. Cf. p. 401, n. 3.

7. Il est mort le 28 mai (calendrier rectifié, système Le Verrier) : la nouvelle de sa mort a pu arriver à César au début de juillet.

8. VI, 29, 1 : il déclare qu'il craignit de manquer de blé, alors que plus haut (10, 2) il parle de ses approvisionnements ; Dion, XI, 32, 2. — Il semble bien qu'il soit resté au moins un mois au delà du Rhin, puisqu'avant ce passage nous sommes encore au printemps (cf. 7, 1) et qu'après il est question de moisson (29, 4). Mais il ne nous dit pas ce qu'il fit. — C'est ici, et pour manquer le vide de cette campagne et l'incohérence de ses projets, qu'il place le long exposé des mœurs comparées des Gaulois et des Germains (VI, 11-28).

d'une légion¹. Ce qui signifiait qu'il n'avait pas encore renoncé à son grand dessein².

X. — LA CHASSE A AMBIORIX

Le cercle était achevé autour d'Ambiorix, des Éburons et des Ardennes : une furieuse chasse à l'homme commença.

On savait exactement où lever Ambiorix³. Il était dans sa résidence ordinaire, à l'entrée de la forêt, entouré de ses compagnons familiers, clients et serviteurs⁴. En avant-garde, César envoya dans cette direction, à travers bois, tous ses cavaliers et Basilus à leur tête⁵. Le Romain galopa sans repos, dissimulant sa marche, n'allumant point de feux, ne laissant échapper aucun fuyard qui pût révéler son approche⁶. On arriva ainsi à l'improviste devant le gîte d'Ambiorix; il ne restait, pour atteindre l'homme, qu'un passage étroit à franchir⁷. Mais les amis du roi se groupèrent sur le chemin, et, pendant qu'ils combattaient, un de ses compagnons le mit à cheval, et un temps

1. VI, 29, 2.

2. 'Αἰ; καὶ αὐτὸς ἐπαύριον, Dion, XI, 32, 2.

3. VI, 30, 1.

4. La villa d'Ambiorix était 1^{re} au milieu des bois (VI, 30, 3), 2^e peut-être près d'un fleuve (cf. VI, 30, 3), 3^e précédée d'un étroit défilé, *angusto loco* (30, 3), 4^e sans doute non loin de la grande route (cf. n. 6) de Bonn à Tongres, puisqu'Ambiorix croit à l'arrivée de toute l'armée romaine (31, 1), 5^e et sans doute pas très loin de Tongres, le centre et le carrefour de sa tribu (cf. 31, 2; ici, p. 376, n. 6). Je la placerais donc volontiers aux abords de Liège, à Hériset par exemple, où elle aurait été remplacée par une villa romaine, puis carolingienne. — On peut songer aussi, sur l'autre rive, au terrain de la villa romaine de Jupille. — On la place parfois au château d'Embourg (Bacri, p. 41), etc.

5. VI, 29, 4.

6. VI, 29, 4 et 5; 30, 1. Je crois que Basilus a pris la route de Bonn à Tongres, par Zulpich, Eupen et Liège, route au sud de celle que César a suivie en 55, de Cologne à Tongres par Maëstricht (p. 326, n. 6). Cette route de Bonn à Tongres, que César va suivre derrière Basilus (29, 4; 31, 1), traversait l'extrémité des Ardennes au dire des *Commentaires* (29, 4), et en fait elle coupe la grande forêt entre Zulpich et Eupen (Hohe Venn). On s'explique qu'en suivant cette route les Romains aient longé et menacé le Condroz, sans le traverser (VI, 32, 1-2).

7. VI, 30, 1 et 2 (*angusto in loco*). Peut-être le défilé (vers Hériset) entre le plateau de Tribouillet et celui de dessus Faurieux, ou celui entre ce dernier et la Meuse?

de galop cacha Ambiorix dans la forêt¹. L'occasion était manquée (début d'août²).

Traqué de toutes parts, Ambiorix ne perdit pas courage. Au lieu de réunir ses troupes, il les dispersa. Avis fut donné à tous les Éburons de veiller chacun à sa propre sûreté. La tribu entière, sur l'ordre de son roi, disparut aux quatre vents du ciel³; les uns se cachèrent dans les bois⁴, les autres dans les marécages⁵, et d'autres gagnèrent les îles des fleuves ou de l'Océan⁶. Ceux qui étaient trop vieux pour fuir se suicidèrent, comme le roi Catuvole, qui s'empoisonna, à la gauloise, avec le suc de l'if : et il expira, dit César, en maudissant Ambiorix⁷. — C'étaient Rome et son proconsul qu'il aurait dû maudire.

Les légions n'allaient donc trouver devant elles aucun ennemi à combattre. Mais César ne lâcha pas sa proie. A défaut d'adversaires, il s'acharnerait sur le sol qui avait produit l'« engeance criminelle »⁸. — A travers le pays desert, il arriva à Tongres⁹, où il retrouva les traces du camp et du désastre de l'année précédente. Malgré les souvenirs lugubres que ce lieu rappelait¹⁰, il y installa une légion des derniers conscrits (la XIV^e), les malades, les bagages de l'armée, 200 cavaliers, et Quintus Cicéron comme

1. VI, 30, 3, 4 et 2; il semble qu'on eût d'abord ravagé ses fermes et détruit ses curies et remises (30, 2).

2. *Quam maturissime frumenta inciperent*, VI, 29, 4.

3. VI, 31, 1 et 2; l'ordre a pu être donné de Tongres, centre de la tribu (cf. p. 403, n. 4, p. 376, n. 6).

4. *In Ardennarum silvam*, 31, 2 : on songe au sud, route de l'Ourthe; mais cette route étant soumise à César (n. 9), je crois plutôt l'ouest, route vers l'Escaut et l'bas du Hageland, forêt de Wavre, forêt Charbonnière; cf. 31, 3.

5. *In continentibus paludibus*, 31, 2 : route du nord-est et marais de la Meuse et du Peel?

6. *Insulas... quas aestus effluere consueverunt*, 31, 2 : route du nord; cf. 33, 3.

7. 31, 5. Écrit peut-être à dessein par César en 52-51 pour avouer des ennemis à Ambiorix, qui résistait encore alors (cf. p. 352).

8. *Stirpem hominum sceleratorum*, VI, 31, 5.

9. Il suit la route de Basitox (p. 413, n. 6). En chemin il reçoit la soumission (32, 1-2) des Condruai (Condrex; cf. p. 403, n. 6) et des Segai (peut-être haute vallée de l'Ourthe), ce qui explique qu'il ait négligé, semble-t-il, dans la poursuite d'Ambiorix, le pays de l'Ourthe et tout l'est de la Meuse (cf. 33, 1-2).

10. D'autant plus qu'il paraît bien que la légion d'élite portait le même numéro que celle qu'il y installa (cf. p. 372). Mais César était fort peu superstitieux; cf. p. 170.

chef¹. Et il en fit son quartier général pour tout le temps que durerait la recherche d'Ambiorix.

Son plan de chasse se développa. Isolés dans un cercle d'ennemis, les Éburons ne pouvaient s'échapper. A Tongres, l'armée était au centre de leur pays². De là partiraient les battues générales. César divisa ses neuf légions en trois groupes d'égale force : l'un, avec Labiénus, fut envoyé dans la direction de l'Océan³; l'autre, avec Trébonius, vers la Sambre et la haute Meuse⁴; le troisième, le proconsul en tête, du côté de l'Escaut, où l'on disait qu'était Ambiorix⁵; il eut le tort de négliger les chemins du Rhin⁶. Chacune de ces troupes devait explorer et dévaster le pays des deux côtés de sa route. Pour que la besogne fût achevée sans trop de péril, pour qu'il ne restât, de la terre maudite, aucun arpent qui n'eût été fouillé et saccagé, César fit appel aux nations voisines⁷ : Ménapes, Trévires, Nerviens, Aduatiques et Rèmes⁸ furent avisés par un message du proconsul qu'il leur ouvrait le pays des Éburons, et qu'il les invitait au pillage⁹. Ils se hâtèrent d'accourir en nombre¹⁰. Et, au signal donné, les Romains partant du centre et les Gaulois du pourtour, plus de cinquante mille hommes¹¹ s'élancèrent à la curée dans les fourrés des Ardennes.

1. VI, 32, 3-6; 36, 3. On ne peut dire s'il s'agit des bagages des légions seulement ou de tout le quartier général (cf. p. 401, n. 5, p. 338, n. 2).

2. VI, 32, 4.

3. *Ad Oceanum, in eas partes que Menapios attingunt*, VI, 33, 1; direction de Tongres à Bois-le-Duc.

4. *Ad Aduatucos*, VI, 33, 2; route de Bavi et du sud-ouest.

5. *Ad flumen Sculdem, quod infuit in Mosam, extremasque Arduennae partes*, VI, 33, 3; direction de Malines ou Bruxelles (cf. p. 401, n. 4). — Berck (p. 33 et s.) corrige en *Calbem*, et suppose la Kyll, affluent de la Moselle.

6. Il les a négligés parce qu'il en venait (p. 404, n. 9), et que sans doute aussi un service d'étapes le tenait en relation avec son camp de Bonn (p. 402-3). Il a négligé aussi la route de l'Ourlbe (p. 404, n. 9).

7. VI, 34.

8. Ce sont les *finitima civitates*, 34, 8.

9. VI, 34, 8.

10. VI, 34, 9; Dion, XL, 32, 3. César ajoute (34, 8), assez cyniquement, qu'il fit cela pour que les soldats romains fussent maintenus dans les rangs et sur les routes, pendant que les Gaulois s'aventuraient hors du chemin, dans les endroits dangereux, *et potius in sitis Gallorum vita quam legionibus miles periclitetur*.

11. Neuf légions et les Gaulois.

Mais l'erreur commise trouva aussitôt son châtiment. En contrainvant les Barbares à cette dévastation, César supprimait les règles de la discipline politique qu'il voulait imposer à la Gaule : il rétablissait l'état de brigandage. Et, les passions humaines une fois déchaînées, il était à craindre qu'on ne les tournât contre lui. Un incroyable incident fit mesurer à César l'étendue de sa faute.

Du côté du Rhin, il n'avait dirigé aucune légion. Sur ce point, les Éburons étaient voisins des Sicambres. Ils apprirent le pillage et en voulurent leur part¹ : deux mille cavaliers passèrent le fleuve², enlevèrent quelques fugitifs et beaucoup de bestiaux³, et, comme ils ne virent point de Romains sur leur route, ils poussèrent toujours plus loin, et s'approchèrent, sans le savoir, du camp de Cicéron⁴. L'un des prisonniers leur révéla ce détail et l'absence de César⁵ : « A quoi bon », leur dit-il, « butiner dans la forêt, quand on a devant soi toutes les richesses de l'armée romaine ? » Et, guidés par lui, les Sicambres galopèrent vers le quartier général⁶.

Ce malheureux camp de Tongres, sottement exposé aux abords des Ardennes et au débouché des routes du Rhin, fut donc surpris et attaqué une seconde fois. Cicéron, dit César, s'était ce jour-là départi de la prudence nécessaire⁷ : cinq cohortes se trouvaient alors dispersées dans la campagne⁸, il ne restait que

1. VI, 33, 4 et 5.

2. A trente milles, dit César, du pont (33, 6), sans doute vers l'extrémité de leur territoire du côté des Ubens, à un lieu de passage habituel (cf. 33, 6), peut être à Cologne même, à l'emplacement de l'ancien pont (cf. p. 331-2), ou exactement à 30 milles de Bonn au confluent de la Wupper, où a sans doute commencé leur territoire.

3. Ils marchent, je crois, soit sur la route prise par César en 33, soit au nord de cette route (p. 330, n. 3). S'ils avaient suivi la route du sud, venant de Bonn (p. 403, n. 6) j'imagine que le service d'étapes de César eût donné l'arrêt.

4. 33, 6 et 7. Ils atteignent les frontières des Éburons (sans doute après le passage), puis traversent *paludes et silva* (marais et forêts au nord du chemin de Cologne à Maastricht?).

5. Ils étaient alors (33, 8) à trois heures de Tongres (vase Maastricht?).

6. VI, 33, 10. Par la chaussée de Maastricht?

7. VI, 36, 1.

8. Elles furent envoyées à trois milles, sur des terres à blé, séparées du camp par une colline (VI, 36, 2; 40, 1 et 3), et, visiblement, non pas sur la même route

deux à trois mille soldats et quelques malades¹. Les Sicambres montèrent à l'assaut du camp. Ils allaient peut-être en avoir raison², lorsque les cohortes revinrent des champs³. Comme les Romains ne s'attendaient pas à voir l'ennemi, ils ne surent pas se mettre tous en rang de bataille; et, si le plus grand nombre put percer jusqu'au camp⁴, deux cohortes de conscrits se laissèrent investir et furent massacrées⁵. Le souvenir de Sabinus et de Cotta se présentait aux soldats assiégés et les glaçait d'épouvante. — Mais les Sicambres étaient trop peu nombreux pour commencer un siège en règle; d'ailleurs, César revenait : ils regagnèrent le Rhin sans être inquiétés⁶.

César revint en effet dans la nuit même de l'attaque, sept jours après le début des opérations. Ni lui ni ses légats n'avaient rencontré Ambiorix; et il était arrivé, écrivit-il naïvement, « cette chose admirable », qu'Ambiorix traqué « avait failli réaliser le plus ardent de ses désirs », la destruction du camp de César lui-même⁷. Le proconsul blâma Cicéron de s'être si mal gardé⁸. Puis il repartit en campagne, distribuant à nouveau la tâche entre ses légions et les pillards du voisinage. La recherche recommença encore⁹.

Les ruines s'amoncelaient autour des colonnes; les villages s'écroulaient sous les flammes; le feu détruisait les fermes et

mais dans la même direction que celle par laquelle arrivent les Sicambres (30) : elles allèrent sans doute, par la route de Mopertingen, vers le nord-est, dans les terres à blé, toujours visibles, de derrière le mont de Berg.

1. VI, 30, 2-3; 38.

2. VI, 37-38.

3. VI, 39 (par la route de Mopertingen?).

4. VI, 40, 4-5.

5. VI, 40; Dion, XL, 32, 4. La bataille se passe, je crois, sur l'éminence que projette le mont de Berg vers Tongres (cote 121, *tandem*, 40, 1), le long de la chaussée de Maëstricht et dans les bas-fonds que borde le Geer (*iniquum locum*, 40, 6), et sur le mont de Berg (*jugum*, 40, 3 et 6). — De même, Driessen, p. 482 *not. loc.*, p. 376, n. 6, et p. 379, n. 4).

6. VI, 41, 1; Dion, XL, 32, 5. Ils avaient déposé leur butin la nuit (près de Maëstricht?).

7. VI, 41, 2-4; 42.

8. VI, 42, 1.

9. VI, 43, 1 : peut-être par les mêmes routes, p. 405.

les granges¹. On gardait ce qui valait la peine d'être pris, on détruisait le reste, les moissons étaient coupées ou sacragées; et il ne restait plus sur le sol de quoi nourrir les hommes². Mais Ambiorix était insaisissable. Toujours à cheval, suivi de quatre fidèles, il déjouait toutes les embûches, échappait à toutes les poursuites, ne craignait aucune trahison. On l'apercevait parfois fuyant à l'horizon; les cavaliers de Rome se lançaient aussitôt au triple galop, et, au moment où ils pensaient l'atteindre, Ambiorix s'évanouissait comme un fantôme dans la profondeur d'un taillis ou d'une caverne³. Quelques jours après, il reparaisait loin de là, galopant avec son escorte éternelle⁴, pareil au veneur mystérieux qui dirigeait dans les Ardennes la chasse invisible des dieux⁵.

Il fallut à la fin abandonner ce pays, où il ne semblait plus rester qu'Ambiorix et ses quatre compagnons. César renouça à sa victime, et ramena à Reims toute son armée⁶ (septembre⁷). Derrière les légions en retraite, Ambiorix attendit le moment de reformer son peuple et de l'armer à nouveau.

XI. — CÉSAR REVIENT EN ITALIE

A Reims, César termina par une nouvelle faute cette campagne stérile de représailles. L'assemblée d'automne s'y réunit⁸; il y défera les affaires des Sénons et des Carnutes. Au lieu de

1. VI, 43, 2.

2. VI, 43, 3.

3. *Aut latebris aut saltibus*; 43, 3-6. Il a dû se cacher surtout dans les bois, cavernes et abris sous roche qui bordent la Meuse de Liège à Namur, rive gauche (la rive droite est du Condroz). Et il est probable qu'il a dû utiliser quelques cavernes à deux issues (cf. 43, 6). — On a songé à une caverne entre Marche et Namur. Gouchez, *Ann. de l'Ac. d'Arch.*, XXXVIII, 1882, p. 339.

4. 43, 6.

5. Cf. Grimm, 4^e éd., II, p. 767 et suiv., III, p. 280 et suiv.

6. 44, 1 : Reims (*Durocororum*, mss. a, *Durocorum*, mss. β) remplacé alors Amiens comme quartier général. Nommé pour la première fois. C'est à ce moment, je suppose, qu'il retira la garnison du lieu (p. 402-3).

7. Cf. VI, 43, 3; 36, 2.

8. VI, 44, 1.

pardonner aux Celtes, il institua une procédure en règle¹, qui fit ressembler le conseil gaulois à un jury romain, présidé par un préteur. Accon, le Sénon, reconnu coupable, fut condamné à mort, et la sentence s'exécuta suivant la coutume romaine, par le supplice des verges². D'autres accusés avaient pris la fuite; on leur interdit « l'eau et le feu »³: cette formule, prononcée peut-être par César en latin, entraîna l'exil et la perte des biens. Ce fut la première fois sans doute qu'il jugea les indigènes en proconsul, exerçant sur eux ce droit du glaive qu'il tenait du peuple romain. Et dès ce jour, les Gaulois estimèrent que l'état de servitude pesait sur leurs peuples.

César s'imagina qu'ils l'acceptaient, et, une fois de plus, il annonça « le silence de la Gaule »⁴. Après tout, l'illusion était possible. La plupart des nations avaient eu, cette année, le désir de se révolter; des chefs décidés s'étaient offerts à elles; les malheurs des camps légionnaires faisaient craindre de plus graves défaites. Et cependant, le proconsul n'avait eu à combattre que trois ou quatre peuples de la frontière, toujours les mêmes, et les plus étrangers à la vie gauloise. Chez les Belges, chez les Celtes, on s'en était tenu à quelques intrigues sans durée. César put croire que la Gaule ne sortirait plus de son « repos » habituel.

Les dix légions furent installées, cette fois, assez loin du Rhin, de la mer et du nord. Deux seulement restèrent en Belgique, à la frontière trévire⁵; deux campèrent chez les Lingons⁶, alliés de Rome, et voisins de la Saône; le quartier général, avec les bagages, les archives, les otages, fut placé à Sens sous la garde de six légions⁷. Labiénus, comme à l'ordinaire, reçut

1. VI, 44, 1.

2. *Mors majorum*, les Romains, 44, 2.

3. VI, 44, 2 et 3.

4. *Quies Gallia*, VII, 1, 1; cf. p. 247 et 284.

5. Sans doute à Mouzon (VI, 44, 3, *ad fines Treverorum*), cf. p. 394, n. 6.

6. 44, 3. A Dijon? à Langres?

7. 44, 3; cf. V, 47, 2. Sens, *Agedincum* (var. *Aedincum*), est nommé alors pour la première fois. — Il n'y a même pas à discuter l'étrange et très vieille hypo-

le commandement suprême de l'armée que César laissait en Gaule¹. Jamais, depuis le passage du Rhône, elle ne s'était trouvée plus près du fleuve et des routes du Midi². Nous ne savons pas quels étaient alors les projets de César; mais il semble bien que son ambition ne menaçait plus les Barbares du Nord, et qu'elle regardait enfin Rome et l'Italie.

Il était temps pour César de s'inquiéter des affaires du sénat et du forum³. Depuis dix-huit mois qu'il n'avait point paru au sud des Alpes, son renom était singulièrement tombé. Les dernières campagnes, sans grand succès et sans gros profit, pleines d'hésitations, d'imprudences et de hontes même, faisaient oublier ses conquêtes d'autrefois, et nul n'osa, au sénat, proposer des actions de grâces. Ses complices disparaissaient ou s'éloignaient de lui: la mort de Crassus rompit le pacte de Lucques⁴; celle de Julie avait dénoué le lien qui unissait César à Pompée⁵; Clodius, l'ancien agent du proconsul, n'était plus qu'un vulgaire fauteur d'émeutes⁶. Cicéron, depuis l'échec des beaux projets sur la Bretagne et les dangers courus par son frère, n'éprouvait plus la même tendresse pour le vainqueur des Gaules⁷; et, maintenant que le mirage de la victoire était

thèse qu'*Agedincum* serait *Provincia*, si souvent soutenue, pourtant, depuis la Renaissance et sans doute depuis le Moyen Âge, et malheureusement reprise après 1815 (Marianus; etc.; Opon, *L'ancien Provincia*, *Provincia*, 1818, et *Second Supplément*, 1819; Doë, *Mém. des Antiquaires de France*, II, 1820, p. 397 et suiv.; Barrau, *Diss. sur Provincia*, *Provincia*, 1821; Thierion, *Mém. de la Soc. ... de l'Aube*, IX, 1838-9, *Général, Réflexions*, *Provincia*, 1847, et nombreuses brochures jusqu'en 1852; etc.). Elle a été amplement réfutée (Pasques, *Notice*, 1820; Carrard de Brehan, *Mém. de la Soc. ... de l'Aube*, 1831, n° 37; Allou, *Bull. de la Soc. arch. de Sens*, 1846, p. 97 et suiv.; etc.), et par Bourquelot lui-même (*Hist. de Provincia*, I, 1839, p. 39 et suiv.). — On a même songé à Milly, à Beaugency, à Jouines (Guerard, *Rech. sur l'Agedincum*, *Provincia*, 1833).

1. Cf. VIII, 23, 3.

2. En 54-57, le quartier général est à Besançon (p. 243); à partir de 57-58, en Belgique, et, je crois, à Amiens (p. 276, 325, 372, 396); il est à Reims en automne 58 (p. 406); à Sens maintenant.

3. *Ἐγγύς τοις ἐν τῇ πόλει ἀγορεύουσιν*, Dion, XL, 32.

4. Le 28 mai 53; cf. p. 283 et 462, n. 7.

5. En août ou septembre 54; cf. p. 283 et 363.

6. Cic., *Ad Q.*, III, 1, 14, 1; *Pro Milone*, 32, 87; etc.

7. Les lettres postérieures à la campagne de Bretagne (*Ad fam.*, VII, 11-15, 18;

dissipé¹, beaucoup s'éloignaient de ce ramassis de corrupteurs et d'insurgés qui se groupaient autour de César. Tout naturellement, on se rapprochait de Pompée² : malgré son alliance avec le proconsul, il ne s'était point compromis dans les pires affaires; lui seul, depuis trois ans, réussissait à maintenir un peu de calme à Rome et en Italie³, et l'influence prestigieuse de son nom ressaisissait les peuples⁴ dans le temps même où la défaite ternissait celui de son rival. Caton, enfin, demeurait sur la brèche, toujours prêt à darder ses boutades contre César, démasquant les ambitions et les mensonges du conquérant, tenace et colére dans sa haine, mais voyant clair et frappant juste, si bien que le sublime entêté avait fini par devenir populaire et passer grand homme⁵.

César sentait donc arriver le jour où il n'aurait plus pour lui que la force de sa merveilleuse armée. De Revenne, où il s'était rendu, tout près du Rubicon qui marquait sa frontière et qu'il ne pouvait franchir, il suivait avec inquiétude les événements de Rome, et chaque jour lui arrivaient de plus mauvaises nouvelles⁶. Le plus connu de ses complices, Clodius, fut tué dans une bagarre (30 décembre? ⁷); l'émeute ensanglanta les rues⁸; pour rétablir l'ordre, Caton, laissant là ses rancunes contre l'ancien ami de César, s'adressa franchement à Pompée⁹,

Ad Q., III, 4-9) témoignent, chez Cicéron et son frère Quintus, de beaucoup moins d'enthousiasme à l'endroit de César.

1. Cf. Cic., *Ad Quintum*, III, 8, 1. — Le triomphe de Pompéius (cf. p. 122-4) sur les Allobroges (*IV non. 7 nov.*, 28 oct. 54, cal. rectifié; *C. J. L.*, I, 1, 2^e éd., p. 50 et 54), retardé par les amis de César (*Schol. Boburnia*, p. 121, Hildebrandt), a dû certainement lui être désagréable (Cic., *In Pis.*, 24, 38; *Ad Q.*, III, 4, 6; cf. p. 31, n. 1); cependant d'autres que ses amis s'y opposèrent (Cic., *Ad Att.*, IV, 16, 12).

2. *Ad Q.*, III, 4; III, 8; Plut., *Pompée*, 34; Appien, *Civilis*, II, 19, 71 et suiv.

3. Dion, XL, 43, 2; 46, 1; Plut., *P.*, 54.

4. Dion, XL, 43, 3.

5. Plut., *Caton*, 44 et suiv.; Cic., *Ad Q.*, II, 15 b, 4.

6. Cf. Dion, XL, 48, 1.

7. La date de la mort est donnée par Cicéron, *Pro Milone*, 10, 27 : *Ante diem XIII kalendas februarias*. — J'accepte le système de Le Verrier (Napoléon III, p. 585; ici, p. 330, n. 1). — D'après l'autre système, ce serait le 3 décembre.

8. Dion, XL, 48-50.

9. Plut., *Caton*, 47; *Pompée*, 54.

le seul honnête homme qui pût commander à des légions et en imposer à la populace sans mettre en péril la liberté de la patrie¹. Il réconcilia le sénat avec le vieil *imperator*², et celui-ci reçut d'abord des pouvoirs extraordinaires³ et fut ensuite nommé consul sans collègue⁴ : ce qui fit de lui, pour quelques mois, le maître absolu dans l'Italie et le chef de l'empire. Pompée rassembla aussitôt les recrues, les appela même de la Gaule cisalpine, la province de César⁵. On aurait dit que tous les chefs de Rome, le sénat, Pompée et Caton, se préparaient à ne plus craindre le proconsul des Gaules.

Or, durant ce même hiver où les adversaires romains de César se groupaient autour de leur consul, la Gaule toute entière se leva enfin contre lui, sous les ordres d'un seul chef.

XII. — LA CONJURATION GÉNÉRALE

De toutes les raisons de détester Rome qui, en 54, avaient poussé à la révolte Carnutes, Sénons, Trévires, Éburons et Nerviens, aucune ne perdait de sa force. Le proconsul, loin d'adoucir par sa bonté le regret de l'indépendance et de la gloire, prenait à cœur de le rendre chaque jour plus cuisant et plus légitime. A ces Gaulois épris des lointaines batailles et des gestes héroïques, il n'offrait que de lamentables chevanchées contre les peuples parents de la Bretagne, ou de vulgaires pilleries chez les tribus amies des Éburons⁶ : les tâches qu'il leur imposait ressemblaient à des actes de trahison. Les plus

1. Dion, XL, 50.

2. Plutarque, *Caton*, 47.

3. Ses pouvoirs extraordinaires datent de onze jours après le meurtre de Clodius, soit du 9 janvier (cf. Dion, XI, 49 et 50; Cicéron, *Pro Milone*, 23, 61; 26, 70; Asconius, *In Milonianum*, p. 29, Kießling).

4. Dion, XI, 50; Plut., *Caton*, 47-48; *Pompée*, 54. Il fut nommé le *F. kal. mart. mensis intercalarii* (Asconius, p. 31, Kießling), soit le 27 février (Le Verrier).

5. Cf. César, VII, 1, 1; Dion, XL, 50, 1; Cic., *Pro Mil.*, 23, 61; 26, 70; Asconius, p. 29. Ceci se passe après le 9 janvier.

6. P. 350-360 et 403.

heureux de ses auxiliaires furent les mille cavaliers qu'il envoya contre les Parthes avec le jeune Crassus¹ : et là-bas, au bout du monde, les Gaulois furent superbes d'entrain et de courage². Autour de César, ils n'avaient pas le cœur à la besogne. Dans leurs cités, lui ou ses hommes s'étaient arrogé le droit de juger et de condamner, et l'aristocratie des Sénon payait de la mort ou de l'exil le crime d'avoir chassé son tyran³ : les châtimens que la tradition infligeait aux usurpateurs⁴, voilà que le proconsul les retournait contre les amis de la liberté. Et ce supplice d'Accon parut beaucoup plus grave que les méfaits antérieurs⁵.

Le Gaulois, comme le Grec, relevait de deux patries. Il était un homme de la Gaule, et cette patrie et ce nom représentaient pour lui des choses anciennes et sacrées, le monde conquis autrefois, de victorieuses fraternités d'armes, les poèmes des prêtres, les hymnes des bardes, de grandes assemblées où les foules se réunissaient pour des pensées et des prières communes⁶. Mais, autant et plus que la Gaule, un Éduen ou un Arverne aimait sa nation ou sa cité, aux vieilles lignées connues de tous, aux sources et aux seuils pratiqués dès l'enfance, aux villes pleines d'amitiés, de luttes et d'habitudes, aux lois et aux magistrats que les citoyens faisaient et défaisaient au gré de leurs caprices, comme un enfant détruit et répare ses jouets familiers⁷. De ces deux patries, beaucoup se résignaient déjà à perdre la première, trop vaste et trop vague, et depuis longtemps affaiblie par les dissensions entre peuples. Mais c'était à

1. Plutarque, *Crassus*, 17 et 23.

2. Ἐγγυς ὁραστὰς ἀνέπαρτο, Plut., *Cr.*, 23. Il semble bien, d'après certains détails des manœuvres (ὁδοδούρειον... ἵππων δὲ τὰς γαστράς, rapproché de *suffragis equis*, César, IV, 12, 2, qu'il y eut des Germains parmi eux. L'attitude du jeune Crassus fut également admirable, et sa fin comme ses campagnes en Gaule (cf. p. 239, 274 et suiv., 303 et suiv.) montrent qu'il fut un homme de grande valeur.

3. P. 409.

4. *Gravitate sententia* (VI, 44, 2). Cf. t. II, p. 57.

5. VII, 1, 4 et 5.

6. Cf. V, 54, 5; VII, 1, 8; VII, 77, 12-13; t. II, ch. XIII.

7. Cf. t. II, ch. I et II.

la condition qu'on ne touchât pas à leur cité, qu'on laissât les hommes se gouverner ou se révolter à leur guise. Et si les Éduens et d'autres avaient gardé une telle amitié pour César, c'est que leur patrie propre demeurait libre et puissante : ils avaient volontiers acheté par l'esclavage de toute la Gaule l'indépendance de leur nation¹. Mais la procédure des jours de Reims montrait que cette indépendance n'était plus qu'un vain mot. Le sort d'Accon, exécuté à coups de verges comme un déserteur d'armée romaine, pouvait devenir le sort de tous les nobles qui déplairaient². Le grand nom de Gaule, les libertés des nations, la vie même des hommes, tout cela était indifférent au proconsul. Qu'on dressât le bilan des meurtres et des esclavages qu'il avait ordonnés depuis six ans, et on verrait qu'à tout prendre César n'avait travaillé que pour sa gloire, victime de sa seule Fortune.

Les Gaulois ne cessèrent, durant l'automne, de se lamenter sur la « misère de tous »³. Les hommes en discutaient dans les champs de foire et aux jours de fêtes⁴; les nobles s'en entretenaient dans les rendez-vous mystérieux qu'ils se donnaient au fond des bois⁵. On parlait aussi de peuple à peuple, et les chefs des cités voisines délibéraient entre eux pour une résolution commune⁶. A vrai dire, les colloques n'avaient point cessé depuis les journées d'Ambiorix⁷. Mais les projets prirent enfin corps au début de l'hiver.

Si les événements de Gaule mirent le comble à la colère, ceux d'Italie réveillèrent les courages. On apprit bientôt l'arrivée

1. P. 244-5 et 249-250.

2. *Posse hunc casum ad ipsos recidere*, VII, 1, 6.

3. *Miserantur communem Gallie fortunam*, VII, 1, 3.

4. *Vercingetorix ille festis diebus et conciliabulis, quam frequentissimis in laeis haberet*, etc.; Florus, I, 43 (III, 16), 21.

5. *Indictis inter se principes Gallie conciliis silentibus ac remotis locis*, VII, 1, 6; *clandestina concilia*, I, 1, 6; Florus (cf. n. 4); Plut., C., 23.

6. Ici, n. 5; VIII, 23, 3.

7. P. 303-304; πάλαι καταβύχηναι ἑσπερα... ἄρχει, Plut., C., 23.

de César à Ravenne, les troubles politiques qui l'y retenaient¹. Entre le proconsul menacé par le sénat et Labiénus bloqué par les Gaulois, il y aurait des montagnes couvertes de neige, des fleuves débordés, aucune garnison pour protéger les étapes, tous les périls et toutes les trahisons de la route : la saison et Rome elle-même venaient en aide aux conjurés².

Enfin, cette fois, la cause de la liberté reçut l'adhésion des nations les plus célèbres et des chefs les plus puissants³ : Comm l'Atrébate était prêt à abandonner César⁴, et avec lui Vercingétorix l'Arverne, fils de Celtill⁵. Celui-là amenait à la conjuration ses nombreux amis de la Belgique⁶, et celui-ci lui apportait l'influence de la nation et de la famille qui, avant l'arrivée de César, avaient été souveraines dans la Gaule entière⁷.

Tous les peuples, évidemment, n'y prirent point part. Quelques-uns, comme les Rèmes et les Lingons, demeuraient obstinément fidèles à César⁸. Les Éduens et les Bituriges leurs alliés se tinrent sur la réserve⁹, sans doute aussi les Séquanes, les Santons et d'autres encore¹⁰. Une entente ferme ne se conclut d'abord qu'entre les peuples du Centre et de l'Ouest, Armoricains et Aulerques d'une part, et, de l'autre, les cités du val de Loire, Carnutes, Turons et Andes, puis les Arvernes et leurs voisins du plateau Central, Cadurques et Lémoviques, et plus loin, un

1. VII, 1, 2, 5 et 7 : car je ne peux admettre, comme l'insinue César (VII, 1, 2), que l'on n'ait commencé à songer à la révolte qu'après le meurtre de Clodius. Il faut voir là un de ses procédés de narration (cf. p. 307, n. 2).

2. VII, 1, 2, 6 et 7; Plutarque, *C.*, 23.

3. Τὰς ἐλευθερίας ἀνέβην ἐν τοῖς πατριωταῖσι γένεισι, Plut., 23.

4. VIII, 23, 3.

5. VII, 4, 1.

6. Cf. p. 313 : Comm est un Atrébate, il est roi chez les Morins, hôte chez les Bellevaques (VII, 73, 3), très influent des deux côtés de la Manche (IV, 21, 7; V, 22, 3), et il a des rapports avec les Germains (VIII, 7, 5).

7. Cf. p. 1 et suiv., 131 et suiv.

8. Cf. VII, 63, 7; peut-être aussi les Leuques (cf. I, 40, 11), qui ne sont pas cités VII, 73.

9. Cf. VII, 5.

10. D'après l'absence de leur nom, VII, 4, 3.

peu en l'air, les Parisiens et les Sénons¹. Il est d'ailleurs possible que ces peuples fussent liés de longue date par des relations religieuses et politiques, et que la plupart d'entre eux aient formé l'ancien parti des Arvernes ou de Celtill². En tout cas, l'absence des Eduens, si elle enlevait à la conjuration son caractère universel, lui donnait plus de sécurité et de force. La ligue des insurgés n'offrait pas d'éléments disparates, et il serait plus facile d'obtenir le consentement de tous à la souveraineté d'un peuple et d'un homme. Et nul ne pourrait y contester le premier rang, comme nation, aux Arvernes, et comme chef, à Vercingétorix.

Aussi la marche de l'insurrection fut-elle très rapide et très ordonnée. Après les pourparlers locaux³ eut lieu l'assemblée générale des conjurés⁴. Elle se tint sans doute chez les Carnutes⁵, au centre de toute la Gaule, et peut-être dans le lieu sacré où les druides célébraient leurs mystères⁶. On avait près de soi les enseignes militaires des nations⁷ : les chefs délibérèrent à la vue et sous la protection des signes respectés qui avaient conduit les peuples à la victoire. Un cérémonial émouvant⁸ enveloppait les hommes et la terre.

Les dernières résolutions furent arrêtées. On décida le jour de la prise d'armes⁹. Les Carnutes s'offrirent à donner le signal, que tous promirent de suivre aussitôt¹⁰. Il fallait aussi indiquer

1. VII, 4, 5; 4, 1; 2, 1. Ajoutez (4, 5) les Pictons, mais en partie seulement (cf. p. 422, n. 3).

2. Cf. p. 130-7, 139.

3. P. 414, n. 4 et 5.

4. *Concilio*, VII, 2, 3.

5. Cf. VII, 2, 1.

6. Cf. t. II, p. 97-8. Cela n'est point dit par César, mais peut être conclu du fait qu'il y avait là, réunis, *militaria signa* (VII, 2, 2), car il est douteux que ces signes aient été groupés ailleurs que dans un sanctuaire (cf. Polybe, II, 32, 6; Tacite, *Hist.*, IV, 22).

7. Note 6.

8. *Gravissima ceremonia*, VII, 2, 1.

9. *Tempore ejus rei constituto*, VII, 2, 3.

10. VII, 2, 1 et 3.

le chef qui enverrait les premiers ordres et fixerait les rendez-vous militaires : on choisit le fils de Celtill, l'Arverne Vercingétorix¹, et les autres lui engagèrent leur foi². — Les enseignes militaires furent alors rapprochées, et, sur ce faisceau divin qui signifiait leur concorde, tous les Gaulois jurèrent d'obéir au signal³.

Pour la première fois depuis la défaite de Bituit, le peuple romain et le nom gaulois allaient se heurter dans une lutte solennelle. Tout dépendrait de la valeur du chef que les Celtes avaient choisi pour combattre César⁴.

1. Cf., sur lui, p. 136, 316, 367, 368, 415, 416.

2. Cela n'est point dit expressément par César au moment du complot, mais résulte de l'attitude de Vercingétorix après le signal (VII, 4, 5 et 6), et en particulier de 4, 5 : *obtestatur ut in fide maneat*.

3. *Jurejurando ac fide, collatis militaribus signis*, VII, 2, 2 et 3.

4. Que Vercingétorix soit un nom propre, cela résulte jusqu'à l'évidence : 1° des monnaies à ce nom (p. 456, n. 7); 2° de Florus (*nomine etiam quasi ad terrorem composito*, I, 45, 21); 3° des habitudes de César, qui nomme toujours les chefs. — Comme le nom signifie, croit-on, « grand roi des guerriers » (cf., en dernier lieu, d'Arbois de Jubainville, *Noms gaulois*, p. 145 et suiv.), on a cru, quand on a connu ce sens, que César avait pris pour un nom un titre de généralissime (Thierry, II, p. 245; etc.). — Il est probable que Florus (ou plutôt Tite-Live) a connu le sens de ce mot.

CHAPITRE XII

VERCINGÉTORIX¹ : LA VICTOIRE

I. L'organisation de la révolte. — II. Adversaires et auxiliaires de Vercingétorix. — III. Le premier plan de Vercingétorix. — IV. Les opérations du retour de César. — V. De Sens à la frontière biturige. — VI. La nouvelle tactique gauloise. — VII. Le siège de Bourges : les opérations autour des camps. — VIII. Le siège de Bourges : les opérations devant la ville. — IX. Le lendemain du siège; progrès de Vercingétorix. — X. Embarras et nouveaux plans de César. — XI. La campagne de Labienus autour de Paris. — XII. Le siège de Gergovie : fautes et mécomptes de César. — XIII. César repousse de Gergovie. — XIV. César s'apprête à quitter la Gaule. — XV. Vercingétorix, chef de toute la Gaule.

I. — L'ORGANISATION DE LA RÉVOLTE

Au jour fixé, les Carnutes donnèrent le signal. Deux hardis compagnons, Gutuatr et Conconnetodumn², s'étaient décidés à tous les risques pour la cause de la liberté³. A la tête de

1. Ribauld de La Chapelle, *Hist. de Verc.*, écrit en 1732, ouvr. posthume, p. p. Peigue, Clermont-Ferrand, 1831; M. A. Girard, *Hist. de Verc.*, Clermont, 1863; Henri Martin, *Vercingétorix*, 1864 (conférence); Mathieu, *Vercingétorix et son époque*, 1870, Clermont-Ferrand; Monnier, *Vercingétorix*, 2^e éd., 1875; Albert Réville, *Vercingétorix et la Gaule au temps de la conquête romaine*, dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 août et 1^{er} sept. 1877; Fröhlich, *Vercingétorix als Staatsmann und Feldherr*, dans le *Programm der Kantonschule* de Zurich, 1876; Hornum, *La Nation gauloise et Vercingétorix*, Clermont-Ferrand, 1880 (conférence; extrait des *Mém. de l'Acad.*, LII = XXI, 1879); Scheffer, *Les Campagnes de Vercingétorix*, Paris, Glin, s. d. (populaire); Corréard, *Vercingétorix*, 3^e éd., 1893; Jullian, *Vercingétorix*, 1901. — Pour ce chapitre et le suivant, l'utilité des sources autres que César résulte de p. 419, n. 2, p. 422, n. 1-4, p. 423, n. 10, p. 426, n. 1 et 3, p. 429, n. 6, p. 444, n. 6, p. 468, n. 6, p. 470, n. 7, p. 485, n. 1, p. 501, n. 4, 5, 6, notes des p. 530-533.

2. Les mss. ont (VII, 3, 1) *Cotuat et Conconnetodumnus*; en revanche (VIII, 33, 3), *Gutuatrum, Gutuatrum, Gutuatram, Gutuatrum*. Je crois bien que l'orthographe était *Gutuatr*, et il serait possible que ce fût un titre de prétriae (I, II, p. 106, n. 12).

3. *Desperatis hominibus*, VII, 3, 1.

quelques hommes, ils entrèrent le matin dans Orléans (*Genabum*)¹, où séjournèrent le chef de l'intendance et quelques trafiquants italiens : ils les égorgèrent², et ce furent, au lever du soleil, les premières libations de sang ennemi faites aux dieux de la Gaule. — La nouvelle fut proclamée aussitôt, et, transmise par les crieurs échelonnés sur les routes, elle arriva en quelques heures aux extrémités du pays³. Les chefs conjurés préparèrent à la lutte les hommes de leurs nations.

Vercingétorix reçut le signal le soir même⁴, dans sa rési-

1. Les mss. ont *Genabim*, *Genabim*, *Genabin* (VII, 3, 1), *Genabum* (VII, 11, 4 et 6; 14, 1), *Genabi* et *Genabi* (17, 7), *Genabo* (plus souvent) et *Genab* (VIII, 3, 2; 6, 2). — On a soutenu qu'il y avait deux *Genabum*, l'un, *Genabum* (celui du signal, p. 418-9), Orléans, l'autre, *Genabum* (celui de la campagne, p. 436-7), Gien (Desjardins, II, p. 477 et suiv.). Il suffit de lire César pour s'apercevoir qu'il s'agit d'une seule et même ville, *oppidum* principal des Carnutes, celle que mentionnent aussi Ptolémée, II, 8-10, l'Itinéraire Antonin, p. 367, W., la Table de Peutinger. — Que ce soit Orléans, cela résulte, à peu près certainement, des faits suivants : 1° c'est le centre du service des vivres romain (VII, 3, 1); 2° une inscription romaine (*C. I. L.* XIII, 4067) y mentionne un *cult. CENAB.*; 3° le fait qu'Orléans a été une des deux métropoles des Carnutes, comme le *Genabum* des textes romains et, semble-t-il, de César même (c'est le seul *oppidum* carnute qu'il nomme, et il en paraît bien le plus important). — Pour Orléans : les auteurs du Moyen Âge (Aimoin, *H.-Fr.*, p. 1, Migne, P. L., CXXIX, c. 633; Hugues de Fleury, Migne, P. L., CXLIII, c. 813, etc.); Sanson, § 87; Toussaints Duplessis, *Mercur de France*, août 1733, p. 1713 et suiv., etc.; Lancelot, *Mém. de l'Ac. des Ins.*, VIII, 1733, p. 450; d'Anville et non l'abbé Belley, comme on le croit d'ordinaire depuis la fin du XVIII^e siècle), *Ess. sur Genabum (Éclaircissements)*, 1741, p. 167 et suiv.; von Gabel, 2^e ed., p. 232; Greuly, *Carte*, p. 48 et suiv.; Vergnaud-Romanes, *Première Lettre sur Genabum*, Orléans, (1863), *Deuxième*, 1865, *Troisième*, 1866; Pellétier, Marchand, Collin, Bamberet, dans les *Mém. de la Soc. arch. de l'Orl.*, IX, 1866, et ailleurs; Boucher de Molandon, *id.*, XI, 1868, p. 257 et suiv., et *Mém. las en Sorbonne* en 1867, *Arch.*, p. 37 et suiv.; Challe, *Hall. de la Soc. des Sciences hist. et nat. de l'Yonne*, a. 1866, XX, p. 122 et suiv.; etc.; en dernier lieu, Rice Holmes, p. 402 et suiv. — Que ce ne soit pas Gien, c'est ce que prouvent suffisamment : 1° le nom ancien de Gien, *Genius*; 2° le fait que Gien était dans le diocèse d'Auxerre. — Pour Gien, auquel, je crois, on a également pensé dès le Moyen Âge : de Vigenère, p. 641; Ortelius, dans sa *carte*; Le Tor, *Mercur de France*, juin 1737, I, p. 1066 et suiv.; Lebeuf, *Recueil de divers écrits*, II, 1738, p. 213; Napoléon III, p. 281 et suiv.; Petit, *Diss. sur Genabum-Gien, Vellaunodunum-Triguères*, Orléans, 1863; Bréan, *Itinéraire de l'expédition de César*, Orléans, 1865; Stoffel, *Arioviste*, p. 149; Raud, *Les deux Genabum*, Gien, 1903; etc. — On a aussi pensé à Jargeau, à Beaugency, à Châteauneuf.

2. *C. Faustum citam, honestam equitum Romanum, qui rei frumentariae praeerat., cives Romanos, qui negotiandi causa ibi constiterant*; VII, 3, 1. Dion (XL, 33, 1) parle de massacres dans les villes et les campagnes, et il est possible qu'il y en eut un peu partout, cf. VIII, 30, 1.

3. VII, 3, 3; I, II, p. 229.

4. Avant 8 heures, VII, 3, 3.

dence de Gergovie¹ : il fit prendre les armes à ses clients². Mais son oncle Gobannitio et les autres chefs refusèrent de suivre le mouvement, et ils le chassèrent de la ville³. — C'était un premier et grave contre-temps, et c'était un mauvais présage pour les amis de la liberté : ils seraient donc toujours combattus dans leurs propres cités, et les partis ne désarmeraient point devant l'intérêt national. L'aristocratie des Arvernes demeure fidèle à Rome : et voici que le chef désigné de la Gaule insurgée n'est plus qu'un fugitif dans sa propre nation.

Mais quelques jours, et peut-être seulement quelques heures, suffirent au jeune chef pour se tirer d'embarras et pour sauver le complot. Descendu de Gergovie, il rassembla dans la campagne ses amis, ses clients, les vagabonds, les mécontents de tout ordre, il alla de domaine en domaine soulever les hommes et convaincre les chefs, et dès lors, à la tête d'une véritable armée, il remonta vers la cité et en chassa ses adversaires⁴ (fin janvier?⁵).

Rentré en maître dans sa ville natale, il y fut proclamé roi par ses troupes victorieuses⁶. Du premier coup, il recevait ce titre dont l'ambition avait causé la mort de son père Celtill⁷. La glorieuse royauté de Luern et de Bituit, disparue depuis l'approche des Romains⁸, était rétablie chez les Arvernes.

Une fois sûr de son peuple, Vercingétorix avertit les conjurés de l'œuvre faite, leur rappela la foi donnée, et les convoqua pour une assemblée nouvelle⁹.

1. Cela semble résulter de VII, 4, 2.

2. VII, 4, 1.

3. VII, 4, 2.

4. VII, 4, 3-4 : *ex civitate* dans le sens de *ex oppido* ?

5. Après le 30 décembre (cf. p. 411), et même, pour donner aux nouvelles le temps d'arriver aux Gaulois (cf. VII, 1, 2), après le 15 janvier, mais avant la fin de la période des grands froids (p. 420, n. 3).

6. *Rex a suis appellatus*, 4, 5.

7. P. 136.

8. T. III, p. 26-27.

9. VII, 4, 5 et 6.

Elle eut lieu sans tarder, et les délégués des nations associées, mais les Armoricains et les Celtes seulement, se réunirent autour de Vercingétorix¹. D'un consentement unanime, ils l'acceptèrent pour chef suprême². Après la royauté de Bituit, l'Empire arverne se refaisait à son tour³. Dans cette crise qui déciderait de son avenir, la Gaule revenait aux vieilles formes de sa vie nationale; et, de même qu'au siècle précédent, c'était le roi des Arvernes qui se présentait comme le champion de son nom contre le peuple romain⁴.

Ses premiers actes, rapides, nets, décisifs, montrèrent qu'il était digne de cette confiance, mais qu'il voulait commander en maître⁵. Des cités alliées, il exigea des otages, garantie de leur fidélité; il fixa les contingents militaires à amener, la quantité d'armes à fabriquer; il marqua les lieux et les jours de rendez-vous, et il n'admit aucune excuse⁶. La périlleuse entreprise ne pouvait réussir qu'à deux conditions : un plan d'ensemble et une obéissance absolue. Vercingétorix sut préparer ce plan et imposer cette obéissance. César avait enfin devant lui un général capable de méthode et de volonté. La guerre qui commençait ressemblerait à un duel entre deux chefs souverains.

II. — ADVERSAIRES ET AUXILIAIRES DE VERCINGÉTORIX

A peine élu, le dictateur de la Gaule se trouva en face de nouveaux dangers. Chez les Belges, Comm l'Atrébate s'était montré moins adroit dans la révolte qu'au service de César. Ses alliées et venues furent surprises par les agents ou les amis

1. VII, 4, 5 et 6.

2. *Omnium consensu ad eum defertur imperium*, VII, 4, 6; Plut., C., 25.

3. Cf. I, II, ch. XV.

4. Ici, p. 10 et suiv.

5. *Summa diligentia summam imperii severitatem addit*, VII, 4, 9.

6. VII, 4, 7-10.

de Rome et dénoncées à Labiénus. L'habile légat lui expédia le tribun Volusénus et quelques centurions, sous couleur d'un entretien amical. Comm arriva sans défiance, et, au moment où l'officier lui serrait la main, un centurion frappa le Gaulois de l'épée. Il ne réussit qu'à le blesser grièvement, et Comm fit le serment de ne plus rencontrer un Romain que pour le combattre¹. Mais il lui fallait se guérir d'abord : cela prit des semaines ; et, grâce à Labiénus, le soulèvement de la Belgique était retardé pour longtemps, et César délivré de la moitié du péril².

Au Centre et dans l'Ouest, la révolte ne s'étendait pas en dehors des conjurés de la première heure. Chez les Sénon et dans la vallée de la Seine, la présence de Labiénus et des camps obligeait à beaucoup de prudence. Les nations insurgées n'offraient même pas une volonté unanime. Un parti, dans le Poitou, demeura fidèle aux Romains et tint la campagne contre les patriotes³. Parmi les Arvernes, quelques chefs refusèrent de s'incliner devant Vercingétorix : il n'était sans doute pour eux qu'un usurpateur, et l'un d'eux, Épasnact, ne renonça jamais à l'amitié de César⁴. Le jeune roi sentait autour de lui l'envie, la haine ou les complots⁵. A force de vivre dans les passions politiques et les intrigues des partis, les Gaulois oubliaient leur devoir de citoyens et leur dignité d'hommes.

Vercingétorix, que ce fût volontiers ou à contre-cœur, dut commander d'abord comme un chef de parti. Les débuts de sa

1. *Hirtius*, VIII, 23, 3-6 : il s'agit de C. Volusenus Quadratus, que nous retrouvons souvent dans les entreprises périlleuses (p. 287 et 336), et qui paraît avoir été un des plus jeunes et des plus audacieux officiers de César.

2. Tout cela manque dans les *Commentaires* de César.

3. A leur tête, *Duratus*, qui *perpetuo in amicitia manserunt Romanorum, cum pars quondam civitatis ejus defecisset*, VIII, 26, 1. Et c'est sans doute lui dont on retrouve le nom sur les monnaies, *DYRAT IVLIOS* (Blanchet, p. 117) : il est possible qu'il ait reçu le droit de cité de César à cause de ses services en campagne (cf. p. 102, n. 3).

4. *Epasnactus*, VIII, 44, 3 ; à lui appartiennent, croit-on, les monnaies *EPAD*. Tous ces détails manquent chez César, qui simplifie l'histoire de la révolte pour arriver plus vite au récit de ses batailles. Cf. p. 364.

5. VII, 4, 9-10.

vie militaire furent marqués par d'atroces rigueurs. Tous ceux qu'il trouvait en faute étaient aussitôt condamnés et punis : pour les moindres délits, il faisait crever les yeux ou couper les oreilles ; pour les plus graves, il infligeait la torture et le bûcher¹. Les mutilés, renvoyés chez eux, montraient à toute la Gaule la trace sanglante de la puissance du chef ; et les supplices étaient adressés aux dieux immortels, en victimes inaugurales pour les combats qui se préparaient².

Une dictature de guerre commençait, énergique et violente. Si Vercingétorix avait ses adversaires, un groupe nombreux d'amis l'entouraient, audacieux et intelligents comme lui. Chefs aventureux, prêts aux courses les plus lointaines³, jeunes ambitieux à la recherche d'un titre royal⁴, rêveurs exaltés par les gloires du passé gaulois⁵, vieux patriotes attachés à la liberté par les souvenirs de leur vie, la force de leurs sentiments ou de leur raison⁶, des hommes bien différents aidèrent avec une égale fidélité le roi des Arvernes, en qui ils retrouvaient tous quelques-unes de leurs passions ou de leurs espérances. Parmi les anciens, il eut près de lui Camulogène l'Aulerque, vétéran des guerres d'autrefois, et qui, malgré son extrême vieillesse, voulut porter au secours de la liberté son expérience consommée des marches et des batailles, son ardeur pour les combats et son mépris de la mort⁷. De son pays d'Auvergne, Vercingétorix reçut son cousin Vercassivellaun, fort capable, lui aussi, de commander une grande armée⁸, et un des membres de la plus haute noblesse, Critognat, défenseur clairvoyant et apôtre

1. VII, 4, 9-10.

2. Le caractère religieux de ces supplices d'avant la campagne me paraît résulter de VI, 16, 2 : *Qui in praelus periculique versantur... pro victimis homines immolant.*

3. VIII, 30 et 32 ; VII, 5, 1.

4. Cf. II, 1, 4.

5. VII, 77, 2 et suiv. ; cf. VII, 29, 6 ; 1, 8.

6. VII, 77, 2 et suiv. ; VII, 57, 3 ; cf. II, 1, 3 ; III, 8, 4 ; VII, 4, 1.

7. VII, 57, 3 ; 62, 5-8.

8. VII, 76, 3 ; 83, 6 ; 85, 4 et suiv. ; cf. p. 324 et suiv. On lui attribue les monnaies VERGA (Cabinet des Médailles, n° 3936-47).

forcené de l'indépendance, très populaire et très écouté, à l'éloquence hardie, franche et brutale¹. L'Anjou lui envoya Dumnac, chef médiocre, mais soldat et patriote obstiné²; les Carnutes avaient en Gutuatr un incomparable risque-tout, acteur dans les nobles crimes³. Comme gens d'action, réservés pour les coups d'audace, l'Arverne trouva le Sénon Drappès et le Cadurque Lucter, souleveurs de peuples, conducteurs de bandes, irréfléchis à force de vouloir, et capables de sauver par une folie les causes désespérées⁴. Plus tard enfin, il pourra compter sur Comm l'Atrébate, actif et souple, bienvenu de tous⁵, et, dans les Ardennes, l'indomptable Ambiorix ne tardera pas à reparaitre⁶.

Voilà pour les chefs. Quant aux soldats, Vercingétorix rompit avec la tradition des grandes armées gauloises. Elles n'avaient été jusqu'alors que de misérables cohues, livrées sans défense au javelot et à l'épée des légionnaires⁷. Les seules troupes qui s'étaient rapprochées de la victoire, les Nerviens du jour de la Sambre, les Éburons d'Ambiorix, les Bretons de Cassivellaun, étaient bien moins de cent mille hommes⁸. Ce qu'il fallait surtout pour vaincre les Romains, c'était de savoir les éviter, ou de les aborder de loin ou par surprise, comme l'avaient également montré les chars de Cassivellaun et les tireurs d'Ambiorix, et, à ces manœuvres de retraites rapides et d'escarmouches obsédantes, il n'y avait de propre que des hommes

1. VII, 77, 2 et suiv.; cf. p. 318-9.

2. VIII, 26, 2; 31, 5; cf. p. 334-5.

3. VII, 3, 1; VIII, 38, 3 (*principem uelocis illius et conitatorum bellis*); cf. p. 418-9 et 361.

4. VIII, 30 et 22; VII, 5, 1; cf. p. 335 et suiv. Il est fort possible que les pièces au nom de *Arvernis* appartiennent à Lucter (Cabinet, n°s 4317-46). — Richard, *Lutérius*, Cahors, 1866 (insignifiant).

5. Cf. p. 415, n. 6. — Le travail de Stocchi, *Commo Atrabata* (dans *Das Studi*, Florence, 1887, p. 107 et suiv.) est très rapide.

6. VIII, 24, 4.

7. P. 215 et suiv., 253 et suiv., 343; cf. t. II, p. 203-9.

8. P. 265 et suiv., 339 et suiv., 380 et suiv.

d'élite¹. Vercingétorix, qui aurait pu réunir des centaines de mille têtes, demanda tout au plus 80 000 fantassins², chiffre à peine double de celui des légionnaires³. Mais il prit un souci particulier de la cavalerie, et il dut grouper le plus de chevaux possible, et en tout cas les meilleurs⁴. C'était, sous la direction d'un chef réfléchi, la reprise de la lutte trois fois séculaire entre le cavalier gaulois et la lourde infanterie romaine⁵.

Mais déjà Labiénus connaissait la révolte⁶; César allait l'apprendre. Vercingétorix rassembla ses troupes sans perdre un jour, et, la concentration opérée, les mit en campagne⁷ (milieu de février? ⁸).

III — LE PREMIER PLAN DE VERCINGÉTORIX

Vercingétorix avait su préparer un plan d'ensemble, embrassant la Gaule entière, et comportant des opérations distinctes et diverses. Et cela ne ressemblait plus aux guerres des Helvètes, des Belges ou des Armoricaïns, qui se ramenaient toutes à la simplicité enfantine d'une marche et d'un combat⁹.

Les hommes disponibles furent divisés en trois groupes, de force inégale, et auxquels échurent des rôles très différents¹⁰.

— Drappés le Sénon se chargea d'occuper Labiénus. On devait, non pas le combattre, mais le bloquer, infester les routes, surprendre les convois, enlever les bestiaux, massacrer les fourra-

1. Cf. p. 359 et suiv., 380 et suiv.

2. C'est l'effectif qu'il eut devant Alésia (VII, 71, 3; 77, 3), et il ne demande jamais de fantassins après la levée de l'lover (64, 2; p. 492). Sans doute il aura perdu beaucoup d'hommes (28, 5; p. 453), mais il aura aussi reçu des renforts (31, 4; p. 456).

3. P. 409.

4. *Imprimis equitatus studeat*, 4, 8.

5. Cf. t. I, p. 348-350, t. II, p. 180-190.

6. P. 421-2.

7. VII, 4, 7; 5, 1.

8. Je suppose une quinzaine de jours pour ces préparatifs; cf. p. 420, n. 3.

9. P. 215 et suiv., 255 et suiv., 301 et suiv.

10. César n'en nomme que deux (5, 1); Plutarque (*C.*, 26; dit *εὐνοίας*).

geurs. A cette besogne de brigandage, Drappès convia tous les êtres hors la loi qui pullulaient en Gaule, vagabonds, esclaves fugitifs, exilés et proscrits, et ces bandes, éparpillées dans la campagne, commencèrent sournoisement le siège de l'armée romaine ¹. — Pour retarder sa délivrance, c'est-à-dire le retour de César, il fallait attirer le proconsul le plus loin possible de ses camps de Gaule. Lucter reçut la mission de menacer la Province et Narbonne même ², et cette audacieuse diversion, le dessein le plus hardi qu'un chef gaulois eût imaginé, entraînerait César à deux cents lieues de ses légions. — De son côté, Vercingétorix entreprendrait avec méthode la libération ou la conquête des nations centrales encore soumises à Rome : la première à occuper était celle des Bituriges, qui s'interposait entre les Arvernes et leurs alliés des pays sénon et carnute. Le chef devait marcher vers eux à la tête de ses principales forces ³. — En même temps, pour faciliter la tâche de ses armes, il envoya des agents, des messages et des présents chez tous les peuples de la Gaule, et surtout, semble-t-il, chez les Éduens ⁴. Tant que César pourrait compter sur ce peuple souverain, la Gaule demeurerait à moitié esclave. Mais parmi ses chefs, il se trouvait quelques patriotes ⁵ et de jeunes ambitieux ⁶. Vercingétorix chercha à s'y créer un parti, qui lui assurerait même à prix d'or l'adhésion ou l'inertie de la cité ⁷. Peut-être souhaita-t-il mieux encore des gens de Bibracte : le chemin que César suivrait à son retour, de Lyon à Sens, traversait le pays des Éduens; il

1. Detail omis par César (cf. p. 422, n. 1) et conservé par Hirtius, VIII, 30, 1 : *Drappetem Senonem, qui, ut primum defecerat Gallia, collectis undique perditis hominibus, serris ad libertatem vocatis, exsulibus omnium civitatum amictis, receptis introitus, incedentibus et commotus Flaminiorum interceperat.*

2. VII, 5, 1; 7, 1 et 2.

3. VII, 5, 1.

4. Cf. VII, 29, 6; 5, 6; 6, 4.

5. Notamment Surus, qui et virtutis et generis summani nobilitatem habebat (Hirtius, 45, 2), que César ne nomme pas.

6. VII, 30, 2.

7. Cf. p. 427, 437-8, 471 et suiv.

suffisait de quelques hommes décidés pour lui fermer la route et le prendre dans un guet-apens¹.

Vercingétorix élargit donc le théâtre de la guerre. Il y fit entrer la Gaule du Midi elle-même : il obligea César à craindre à la fois pour lui, pour ses légions, pour la Narbonnaise ; il lui imposa le choix entre deux décisions également funestes, l'abandon de son armée ou celui de sa province.

Tout marcha d'abord à souhait pour les Gaulois. Labiénus, à demi investi, ne sortit point de son camp². Vercingétorix descendit l'Allier, entra chez les Bituriges³ : ils appelèrent à leur aide les Éduens leurs patrons ; les gens de Bibracte, sur le conseil des légats romains, leur envoyèrent des troupes de secours⁴. Mais, arrivés sur la Loire⁵, qui marquait la frontière, les Éduens ne voulurent point quitter leur pays, soit par crainte réelle⁶, soit déjà vendus aux Arvernes. Et les Bituriges, abandonnés par eux, se joignirent à Vercingétorix⁷. Il se trouvait maître désormais de la Gaule centrale, et pouvait donner la main aux Sénons, à Drappès et aux adversaires de Labiénus⁸.

Dans le midi, Lucter faisait fort bien. Les peuples des plateaux,

1. Cf. VII, 6, 4. C'est peut-être une allusion à cela que le *spōs* des *Ἀπρὰς* de Plut., *Ch.* 26.

2. P. 426, n. 1; cf. VII, 6, 3.

3. Il n'est pas dit par César qu'il ait suivi l'Allier, mais cela me paraît résulter du fait qu'il semble ne pas s'être éloigné des rivières (cf. 3, 3) et qu'il assiégera ensuite *Gergoviam* (p. 433). Il prend donc par la rive gauche la route de Gergovie à Souvigny ou au pont de Moulins (cf. p. 439-440), puis à Bourbon, Sancerre, La Guerche ou Bourges; VII, 3, 1 et 2. — Le territoire biturige commence un peu avant Souvigny.

4. VII, 3, 2-3.

5. Qui sépare sur ce point, dit César (3, 4), Bituriges et Éduens. Les Éduens ont donc pris la route du Beuvray à Nevers. La Loire, du reste, ne faisait pas exactement la limite entre les deux cités, les Éduens possédant encore une bande sur la rive gauche (I, II, p. 29) — à moins que César ne parle de la Loire qu'entre La Charité et Briare, et que sur cette ligne la rive droite (qui appartient au pays d'Auxerre), ne fût alors aux Éduens (cf. I, II, p. 326, n. 2).

6. Ils craignaient, dirent-ils (3, 3), d'être pris (à La Guerche?) entre les Bituriges *una ex parte* (route de Bourges à La Guerche), et les Arvernes *altera* route de Gergovie à Sancerre.

7. VII, 3, 4-7.

8. Route de Bourges à Sens par Gien.

des terrasses et des vallées. Rutènes du Rouergue, Gabales du Gévaudan, Nitiobroges de l'Agenais, l'accueillirent comme un libérateur, et leurs soldats vinrent grossir l'armée¹. De Javols à Rodez et à Agen, un demi-cercle d'ennemis entourait la province romaine, et l'invasion se prépara².

Mais au moment où Lucter touchait à la frontière, il trouva César devant lui (vers le 25 février?³).

IV. — LES OPÉRATIONS DU RETOUR DE CÉSAR

À la nouvelle de la révolte, César avait quitté Ravenne, laissant là les affaires de Rome (milieu de février?)⁴. Pompée se chargeait de rétablir l'ordre dans la cité⁵, et il était d'un naturel trop généreux pour trahir son rival au moment du danger. Et après tout, quoi qu'on pût tramer contre lui, César savait qu'il ne lui arriverait rien de pire que la perte de l'armée des Gaules.

En route, les conscrits de l'année le rejoignirent⁶. Quand il franchit les Alpes malgré les neiges, il était déjà à la tête d'une petite armée. Des ordres, qui couraient devant lui, devaient la grossir des levées de la Narbonnaise⁷.

1. 5, 1; 7, 1 : César le fait aller d'abord chez les Rutènes, puis chez les Nitiobroges et les Gabales : on attendrait plutôt Gabales (de *tergovie* à Javols), Rutènes (à Rodez), Nitiobroges (à Agen); cependant il n'est pas impossible qu'il ait été d'abord chez les Rutènes, puis chez les Nitiobroges, et qu'il soit revenu ensuite chez les Gabales pour menacer directement Narbonne par la route de l'Erge et de l'Hérault (cf. n. 2, 1. II, p. 304, n. 7). — Résumé assez grossier de ces campagnes chez Dion, XL, 33, 1.

2. 7, 2 : le *Narbonem versum* semble indiquer qu'il est venu du nord par la route de la montagne (cf. n. 1).

3. Je suppose une dizaine de jours pour sa campagne (p. 425, n. 2).

4. VII, 6, 1. En supposant la révolte fin janvier (p. 420, n. 6), César a dû l'apprendre vers le 10 février et partir aussitôt. On place souvent son retour beaucoup plus tard, en interprétant César (VII, 6, 1, *sicute Gai. Pompeius*) comme s'il partit après la nomination de Pompée comme consul, le 27 février. C'est une erreur. En réalité, César fait allusion, non pas à cette nomination, mais aux pouvoirs conférés à Pompée vers le 9 janvier (p. 412, n. 3).

5. VII, 1, 1; 6, 1. Cf. n. 4 et p. 412.

6. VII, 7, 3; cf. 4, 1.

7. Cf. 7, 3; 9, 1 et 4.

Arrivé dans la Province, il hésita un instant sur la décision à prendre. Il avoua plus tard qu'il n'osait pas traverser la Gaule pour rejoindre ses légions, et qu'il ne voulait pas davantage les rappeler dans le Midi : la trahison l'effrayait pour lui, les combats pour Labiénus¹. Les nouvelles de Lucter et de Narbonne le tirèrent d'embarras². C'est là qu'il fallait aller d'abord. Et il imagina aussitôt l'opération la plus admirable de toute sa vie de général. Ses ennemis voulaient l'obliger à disperser ses efforts et son attention : il leur répondrait sur tous les points à la fois, et, par des prodiges de vitesse et de précision, il leur montrerait partout, à l'improviste et presque à la même heure, sa présence et sa résolution. — Il réunit à Vienne, dans la direction de Labiénus, les cavaliers du contingent de la Province³. Il envoya dans le Vivarais, sur la route de l'Auvergne et de Vercingétorix, les deux tiers des fantassins qu'il avait à sa disposition⁴. Et lui-même partit au-devant de Lucter⁵.

A Narbonne, il organisa la défense. Au centre du pays, des postes et une flottille gardèrent la colonie contre toute surprise⁶. Sur la frontière, des garnisons occupèrent les débouchés des routes qui remontaient la Garonne ou descendaient des Cévennes, depuis Toulouse jusqu'à Uzès⁷. Partout, César mit des hommes et releva les courages⁸. — Quand Lucter eut compris l'arrivée du proconsul et qu'il vit la Province se hérissier de défenses, il jugea dangereux de pousser plus loin, et il disparut du côté du nord⁹ (vers le 25 février?¹⁰).

1. VII, 6.

2. VII, 7, 3.

3. VII, 9, 4, cf. 1.

4. VII, 7, 3.

5. VII, 7, 3. Il me paraît évident que les ordres indiqués plus haut (p. 428, n. 6 et 7) ont été donnés avant l'arrivée à Narbonne.

6. *Præsidia... circum Narbonem* (7, 4) : la flottille, mentionnée par Lucain, I, 403.

7. *Præsidia in Rutenis provincialibus* [Albigeois, cf. Lucain, I, 402], *Volcis Aracorniciis* [d'Uzès à Béziers], *Tolosatis* [à Toulouse]; 7, 4.

8. 7, 4.

9. 8, 1.

10. Cf. p. 428, n. 3.

Alors César quitta le Languedoc, rejoignit les troupes qui stationnaient dans le Vivarais et, par la vallée de l'Ardeche, commença l'ascension des Cévennes¹. Personne ne l'attendait de ce côté : il n'eut à lutter que contre la nature. Au col du Pal², cette lutte fut terrible. Les soldats durent, à travers six pieds de neige, creuser leur chemin et celui de César³. Mais, le périlleux passage déblayé, on arriva dans les champs du Velay, on était chez l'ennemi, et le pillage commença⁴. — A cette nouvelle, les Arvernes supplièrent Vercingétorix de les emmener à la défense de leurs biens⁵. Le chef semble avoir d'abord refusé⁶ : que le proconsul restât dans le bassin du Puy ou de Brioude, il n'y ferait que perdre son temps à des marches sans issue. Mais l'Arverne dut céder à la fin, ce que César avait prévu⁷, et il fit faire à ses hommes volte-face vers le sud⁸, renonçant à Labiénus.

Aussitôt, César quitta sa petite armée, qu'il confia à Brutus⁹. A marches forcées, il courut à Vienne¹⁰, y prit ses cavaliers, et,

1. VII, 8, 1-2.

2. Je ne crois pas qu'on puisse douter de son passage par le col du Pal : c'est le plus facile entre Vivarais et Velay, et c'a été de tout temps le plus fréquent. — Dans un sens analogue, Saurat, *Mém. sur le passage de César, dans le Congrès scientifique*, 1855, Le Puy, XXII, 17, 1856, p. 307 et suiv. On a pensé, à tort, aux cols du Gévaudan ou du Forez (cf. *Congrès*, I, p. 743-6).

3. *Mons... durissimum tempore erat* (Du février, où il y a encore de fortes couches de neige sur ce col), *altissima nive iter impediebat, homines durissimis nive sex in altitudinem pedum*, etc. [il s'agit, je crois, des accumulations de neige sur certains points de la route, appelées dans le pays *cougères*, cf. Mistral, s. v.]; VII, 8, 2; cf. 3; Florus, I, 45, 22; Plutarque, *César*, 26.

4. VII, 8, 3 et 4; 9, 2 : la campagne du Puy.

5. VII, 8, 4.

6. D'après les mots *obsecrant* (8, 4) et *permotus* (8, 5).

7. VII, 9, 1.

8. VII, 8, 5; 9, 1; Dion, XL, 33, 2; Plut., 26. Route de Saint-Genès à Gergovie (p. 427, n. 3) et vers Le Puy.

9. VII, 9, 1 et 2; Dion, XL, 33, 2, qui ajoute avec raison qu'il avait trop peu d'hommes pour combattre. Il déclara qu'il reviendrait dans trois jours, le temps d'aller chercher les renforts à Vienne (9, 1). Brutus fut rappelé ensuite au quartier général; les troupes restèrent en partie, je crois, dans le Midi (cf. VII, 65, 1; cf. p. 494, n. 4).

10. VII, 9, 3. Du Puy à Vienne par la vallée du Gier? c'est la route directe. Il ne dut pas mettre plus d'un jour et demi (cf. n. 9).

nuit et jour, le Romain et son escorte galopèrent vers le nord¹. S'il y avait des traîtres sur la route, les embûches n'étaient point prêtes² : on croyait le proconsul à Narbonne ou dans la montagne. Il traversa sans encombre les terres éduennes, arriva chez les Lingons ses alliés, prit la tête des deux légions qu'il y trouva³, et rentra dans le camp de Labiénus⁴. Les hommes de Drappes⁵ avaient disparu (vers le 10 mars? ⁶).

Ainsi, en quelques jours, sans légions et sans combat, César remporta trois victoires : il sauva la Narbonnaise en faisant reculer Lucter, il sauva Labiénus en attirant Vercingétorix, il se sauva lui-même en se dérochant à Lucter en retraite, à Vercingétorix en offensive et aux traîtres à l'affût. Il trompa également tous ses adversaires sur ses forces et sur ses marches : il les amena à l'opinion qu'il voulait leur donner et à la décision qui lui était utile⁷. Il eût suffi de peu de chose, Lucter continuant sa route sur Narbonne et Vercingétorix la sienne sur Labiénus, pour que César et son armée eussent à combattre séparés l'un de l'autre. Mais sa Fortune lui demeurait fidèle, et elle écarta les hasards du plan qu'il avait tracé⁸.

1. VII, 9, 4; Orose, VI, 11, 2. De Vienne à Dijon, 220 kilomètres, de Dijon à Langres, 80, de Langres à Sens, 150 : au total 450 kilomètres, moins, si l'on raccourcit par Dijon, Beaune, Châtillon, Vertault. César dut mettre trois à quatre jours (cf. p. 197, n. 4).

2. VII, 9, 4.

3. VII, 9, 4. A Dijon ou à Langres?

4. VII, 9, 5. C'est du pays de Langres qu'il expédia l'ordre de revenir aux légions qui étaient campées chez les Rèmes (p. 409, n. 3) : je ne crois pas que *reliquis* désigne celles de Sens. C'est à Sens, sans aucun doute, qu'a eu lieu la concentration (10, 4).

5. Cf. p. 426.

6. Cf. p. 428, n. 3; je suppose dix jours pour l'ensemble de la campagne, de Narbonne à Vienne, puis quatre jours pour la marche de César, de Vienne à Sens (ici, n. 1).

7. Cf. *hæc... una ventura opinione præceperat*, 9, 1.

8. Cf. Florus, I, 43, 22; Pictarque, C., 26.

V. — DE SENS A LA FRONTIÈRE BITURIGE¹

César concentra à Sens ses dix légions². Vercingétorix ramena tous ses hommes près du confluent de l'Allier et de la Loire³, à la frontière commune des Arvernes, des Bituriges et des Éduens⁴. Les deux chefs, à la tête de toutes leurs forces, n'étaient plus qu'à cent milles de distance, quatre journées de marche.

Le désir du Romain était d'attendre encore avant de commencer les opérations. On souffrait toujours de la mauvaise saison⁵; la campagne allait se faire en pays ennemi, il fallait de longs convois de vivres, qui ne pourraient circuler sur les routes, défoncées par les pluies de l'hiver⁶. Puis, contre ces nouveaux ennemis, César désirait pour ses légions l'appui de nouveaux auxiliaires. Jusqu'ici, ce sont les Gaulois qui lui ont prêté la cavalerie nécessaire⁷. Cette force, maintenant, lui manquera presque entière⁸ et se retournera contre lui. Mais il y avait en Occident de meilleurs cavaliers que les Gaulois eux-mêmes, les Germains. Le proconsul en gardait déjà quelques-uns auprès

1. Pour cette campagne, outre les mémoires sur les lieux à identifier (p. 419, n. 1, p. 433, n. 4, p. 435, n. 4, p. 437, n. 4) : [L'empereur, *Inscriptiones hist.*, 1706, p. 59 et suiv.] (d'Anville), *Eclaircissements*, 1741, p. 193 et suiv., Barrau, *Insa. sur Procius*, p. 36 et suiv.; de Monvel, *Étude sur les expéditions de César chez les Carnates*, 1853 (*Mém. de la Soc. d'Agric.*, etc., d'Orléans, VII), Breun, *Hindernisse de l'expédition de César*, 1863, Orléans, Salmon, *Agendicum, Vellaunodunum et Genabum*, dans le *Bull. de la Soc. des Sc. hist. et nat. de l'Yonne*, n. 1866, XX, p. 96 et suiv.; de La Saussaye, *Mémoires lus à la Sorbonne en 1866*, *Archéologie*, p. 107 et suiv., etc.

2. Aux dix de l'hivernage 32-33 (p. 409 s'en ajoute alors peut-être une onzième (cf. p. 401, n. 7), qu'il a laissée peut-être dans le Midi (cf. p. 404, n. 4), ou sur sa route, à Dijon par exemple, pour le service des étapes, car il n'en a que dix au printemps (34, 2, p. 458).

3. VII, 9, 6. Il dut reprendre pour la troisième fois la route de Gergovie à Sanctus et La Guerehe (p. 430, n. 8).

4. Vers Moulins? cf. t. II, p. 537, n. 8.

5. *Reliquam partem hiemis* (10, 1).

6. VII, 10, 1.

7. P. 206, 228, 326, 351-2, 395.

8. Je crois, sans pouvoir l'affirmer, que les Gaulois auxiliaires n'entendaient pas servir avant l'équinoxe (cf. IV, 6, 3).

de lui, les restes de ces Usipètes et Ténctères qu'il avait jadis massacrés¹. Il s'en procura d'autres, que lui fournirent ses alliés des bords du Rhin². Et on le vit ainsi attirer à lui ces mercenaires germaines qu'il avait si souvent rejetés au delà du fleuve. Il était venu pour délivrer la Gaule d'Arioviste et de ses congénères, et il pensait maintenant à eux pour l'aider à la reconquérir. Les deux ennemis de l'indépendance celtique s'associaient dans une œuvre commune de destruction.

Vercingétorix, de son côté, n'éprouvait aucune hâte de marcher à César. C'était à son corps défendant qu'il l'avait cherché en Auvergne; et, quand il fut revenu en Berry sans l'avoir trouvé, il se garda bien de reprendre sa route vers le quartier général des Romains. L'histoire des dernières années, à laquelle il avait été mêlé au moins comme observateur, lui montrait l'incurable faiblesse des Gaulois sur le champ de bataille, surtout en face de Labiénus et de César. Autour de lui, assurément, il ne manquait pas de chefs qui voulaient le combat et s'énervaient loin de l'ennemi : d'autant que presque tous ses compagnons ne s'étaient point encore mesurés contre les légions. Mais Vercingétorix ne leur lâcha point la bride, et ses efforts tendirent de plus en plus à retarder l'instant du contact.

Toutefois, sans provoquer César, il taillait de la besogne à ses propres soldats. Son intérêt, pour le moment, était de presser les Éduens, par la menace ou par la ruse. Le jour où il les aurait à lui, il tiendrait désormais toutes les routes de la Gaule et les lignes de retraite de l'armée romaine. Après son retour d'Auvergne, il entra sur leur territoire³ et assiégea *Gorgobina* (La Guerche?⁴), ville forte de leur frontière, près des rives de

1. P. 329.

2. Il en fit venir six cents *ab initio* (de la campagne), 13, 1. Je suppose les Ubien, cf. 63, 4; ici, p. 484.

3. Pour la route, cf. p. 432, n. 3. C'est à ce moment que Dion (XL, 34, 1), place l'occupation d'Avaticum par Vercingétorix.

4. Les mss. a ont *Gorgobinam*, les mss. β ont *Gortolanam* (VII, 9, 6). S'il faut accepter *Gortana*, tout doute serait levé sur l'emplacement de la ville : il s'agirait

l'Allier : elle était gardée par cette tribu boïenne que César, après la défaite des Helvètes, avait donnée aux Éduens¹.

Le proconsul ne pouvait abandonner ses alliés. Il exhorta les Boïens à tenir bon, il demanda aux Éduens d'assurer le service des vivres; et, laissant à Sens les bagages et deux légions, il partit pour dégager la place forte² (vers le 13 mars ?³).

Mais, comme Vercingétorix, il ne voulut pas courir droit à

de Sancerre, jadis *Gordona*, *Cortionum*. Mais, comme 1° Sancerre était de l'ancien diocèse de Bourges, 2° que les Éduens n'auraient jamais cédé aux Boïens fugitifs la possession d'une place si forte, on peut croire que *Gordona* a été introduit là par un copiste erudit du temps carolingien, auteur du prototype des mss. β. Ce qui me fait croire à La Guerche, c'est, non pas le nom *Gordona* au Moyen Âge, mais parce que : 1° les Boïens doivent être cherchés à la frontière ouest des Éduens, entre eux et les Bituriges (VII, 9, 6; 10, 3; 12, 1); 2° mais au sud de la ligne Briare-La Charité, où la Loire sépare Senons ou Éduens et Bituriges (p. 427, n. 3), 3° dans un pays pas très riche (VII, 17, 3) — cela permet de leur attribuer le pays entre Allier et Loire, et par suite la bande de terrain (jusque vers l'Aubois) que les Éduens possèdent au delà des rivières, à gauche (II, p. 29, n. 3), 4° que ce soit sur cette bande que se trouve Gorgobina, cela résulte du fait que Vercingétorix n'a pas eu, semble-t-il, à passer de fleuve (9, 6 et 12, 1); or La Guerche est le lieu le plus important de cette bande, un petit chef-lieu de cultures et de routes, ancien habitat gaulois et romain (Bihot de Kersers, *Statistique*, IV, p. 257 et suiv.). L'appellation a pu être placée sur le mamelon de l'église plutôt que sur l'aire plane et basse du bourg actuel. — Le lieu a été proposé par von Goele, cf. 2^e ed., p. 217. — Entre Loire et Allier (hypothèses plausibles) : Saint-Parize-le-Châtel (Cromier, *Bull. de la Soc. Nivernaise*, II^e s., VIII, 1880, p. 94 et suiv.; Napoléon III, p. 290; Saint-Pierre-le-Moutier (Crosnier, *Bull. de la Soc. Nivernaise*, II, 1883, p. 95; cf. *Inst. arch.*, I, p. 453-4); Moulins ou ses environs, ce qui n'est pas impossible (hypothèse primitive : Marrianus; d'Anville, *Ed.*, p. 206 et suiv., avec réserves; Brean, p. 87 et suiv.; Clairefond, *Bull. de la Soc. d'Émulation de l'Allier*, VII, 1830, p. 284 et suiv., bien fait), etc.; Thuel (de Coiffier Demoret, *Hist. du Bourbonnais*, 2^e ed., I, 1824, p. 48 et suiv.; Chantenay. — On a aussi proposé : Bourbon-Lancy (Lebeuf, II, p. 201); Bourbon-l'Archambault (de Frasnay, *Mercur de France*, août 1737, p. 1713; Sancerre (Creuly, *Carte*, p. 78; Chazaud, *Bull. de la Soc. d'Émul. de l'Allier*, VIII, 1861, p. 87 et suiv.; Soger, *Mém. de la Soc. des Antiquaires du Centre*, 1904, XXVIII, 1905, p. 13 et suiv.); Jarzeau (de Monvel, p. 39); Montluçon (Brugère de La Motte, *Bull. de la Soc. d'Ém. de l'Allier*, IX, 1864, p. 425 et suiv.); Ners; Saint-Amand; Souvigny; Entrains; Vertault; Archambou dans la Sièvre qui a déterminé d'assez ridicules travaux : Vincent, *Recherches sur l'origine des Bous*, 1843; Pierquin de Gembloux, *Hist. et Ant. de Gergovia*, Bourges, 1843; etc.); Saint-Révérin dans la Nièvre (*Mém. de la Soc. Éduenne*, 1844, p. 329 et suiv.; Bonnard, *Nouv. Mém. sur la ville gauloise*, etc., Nevers, 1843, etc.); et d'autres lieux plus invraisemblables encore : Boen dans la Loire; Toulz-Sainte-Croix dans la Creuse, et même dans le Beaujolais.

1. 9, 6; cf. p. 219.

2. VII, 10.

3. Il part avant la fin de l'hiver (p. 432, n. 3 et C, et des qu'il apprend le siège de Gorgobina (10, 1).

l'ennemi¹. La route directe, de Sens à l'Allier, était marquée par l'Yonne et la Nièvre; elle n'offrait aucune difficulté, et se tenait en partie sur terre éduenne. Pourtant, César évita de la prendre. Peut-être craignait-il de laisser son quartier général exposé aux attaques des Carnutes ou des Sénons de l'ouest². Peut-être, dans l'ignorance de son adversaire, cherchait-il à surprendre sa manière³. Il obliqua donc vers le couchant, en plein pays ennemi, par Montargis et Orléans, afin de dégager les abords de Sens, et de montrer aussi par quelques exemples la façon dont il entendait se venger.

Ainsi, les deux chefs, chacun de son côté, essayaient de renforcer leur situation au centre de la Gaule : le Romain, en reprenant la ligne de la Loire; le Celte, en cherchant les routes du levant.

Le lendemain, César arrivait devant la place forte de *Vellaunodunum*, qui était aux Sénons (Montargis?⁴), et il en pré-

1. César semble dire qu'il partit droit vers les Boiens (II, 3 et 4). La route directe est par Sens, Ettringes et le confluent de la Loire et de l'Allier. Il est certain qu'il ne la prit pas, mais marcha droit et vite vers Genabum (II, 4). Il voulait donc délivrer Tergolona, mais en attirant l'ennemi sur d'autres points. Quelle que soit la solution que l'on accepte pour les emplacements de ces lieux, il faut supposer un détour de César (comme le dit déjà d'Anville, *Écl.*, p. 214). Et, au reste, César avoue lui-même qu'il n'est pas pressé outre mesure (cf. n. 2).

2. *Ne quem post se hostem relinquere*. II, 1. Au surplus, une expédition en Beauce était capitale pour ravitailler l'armée, ce dont César se préoccupait fort en ce moment (II, 3; II, 1).

3. Il est possible aussi qu'il ait voulu éviter aux Eduens le passage de son armée.

4. Montargis (je songe à la colline du château) est sur la route directe de Sens à Orléans, suivie par César; il est à mi-chemin de ces deux villes, à 50 kil. de Sens, à 60 kil. d'Orléans, et César arriva à Vellaunodunum le second jour après avoir quitté Sens (II, 1), à Orléans le second jour après avoir quitté Vellaunodunum; Montargis est d'ailleurs un poste stratégique important, dans un pays à blé (cf. II, 1). Propose au moins dès le XVIII^e siècle, défendu par Le Roy (*Bull. monumental*, XXX, 1804, p. 344-5), il est accepté par Creuly (*Carte*, p. 72). — Dans la même direction, on a proposé Beaune-en-Gâtinais (Maillart, *Mercur de France*, août 1737, p. 1762; d'Anville, *Eclaircissements*, p. 210 et suiv.); près de Seaux (Jollois, *Mém. sur les antiquités du dép. du Loiret*, 1836, p. 22 et suiv.; Cosson, *Mém. de la Soc. arch. de l'Orl.*, II, 1833, p. 478 et suiv.); Chenevières (Walckenaer, I, p. 410); Lodon (von Güler, 2^e éd., p. 219); Château-Landon (de Vigenère, p. 646; Saunson, p. 202; Maillart, *Mercur de France*, juillet 1736, p. 1520 et suiv., etc. : toutes hypothèses possibles, surtout la dernière. — Les partisans de Gien pour Genabum ont proposé Triguères, plus au sud (de Monvel, p. 43; Salomon, p. 118 et suiv.; Napoléon III, p. 283; Bréan, p. 15). On a aussi songé à Châteaurenard

para aussitôt le siège¹. Comme elle se rendit le troisième jour, il ne put massacrer personne, mais il exigea un nombre d'otages inusité, six cents². — Le jour même, il marchait en hâte³ sur Orléans, qu'il atteignit le lendemain soir⁴.

Orléans offrait plus d'intérêt pour lui. C'était un centre de terres à blé, le grand passage sur la Loire, la ville principale d'une puissante nation, le lieu du crime qui avait inauguré la guerre⁵. Il campa la nuit devant la ville⁶, attendant le matin pour commencer le siège. Mais les défenseurs n'osèrent pas courir le risque d'un assaut⁷. La rapidité de la marche de César avait fait qu'ils étaient en petit nombre⁸; l'assiette de la ville n'était point très forte; le pont de la Loire gênait la défense. Peu avant minuit, les habitants sortirent en silence, cherchant à s'échapper du côté du fleuve⁹. Les vedettes de César donnèrent l'éveil¹⁰. Il fit forcer les autres portes par les légions de garde¹¹, et, à travers la ville parcourue en hâte, il les lança à la poursuite de la foule qui encombrait le pont et la levée de la rive gauche¹². Peu s'en fallut que tout le monde ne fût pris,

dans cette direction. — Ils ont aussi proposé (en admettant que César parût d'abord vers l'Albion). Doucy (statist. *Guerre d'Arme*, p. 145, Auxerre ou Vallan près d'Auxerre Lohéuf, *Recueil*, II, p. 181, après Jantres). On a même proposé Avallon (Le Tors, *Mercur de France*, décembre 1737, p. 283 et suiv., etc.); Vezelay, Veron dans l'Yonne, Meung (au Moyen Âge), etc.

1. VII, 11, 1² de l'expression *circumvallavit*, il semble résulter qu'il songea au blocus et non à l'assaut ou à la trépassse, ce qui suppose une place assez forte, mais petite (voir la colline du château).

2. VII, 11, 2.

3. VII, 11, 3 : il laisse Trebonius devant Vellaunodunum pour veiller aux accès de la reddition.

4. VII, 11, 3 et 5.

5. Cf. p. 419, n. 1.

6. VII, 11, 5. Sur une colline à l'est, près de la *lance*?

7. Il semble bien qu'il ait songé, non au siège, mais à l'assaut, ce qui s'explique par l'assiette d'Orléans, bâti en plaine.

8. VII, 11, 6.

9. VII, 11, 7; cf. 6, où les mots, *p. ont contragebat*, les mots, *a contragebat*, qui doit être pris dans le même sens.

10. VII, 11, 6 et 8.

11. *Ibidem*.

12. VII, 11, 8 : *itinerum angustia* s'explique parce que le pont devait être continué, sur l'autre rive, par une levée pour le passer et s'élargir.

Orléans fut livré aux soldats, pillé et brûlé. Mais l'expiation était incomplète : le principal coupable, Gutuatr, échappa à César¹.

D'Orléans, le proconsul inclina vers le sud, dans la direction de Bourges et de Vercingétorix². Celui-ci avait levé le siège de Gorgobina et s'avancait à la rencontre de César³.

Les Romains, la Sologne traversée, entrèrent chez les Bituriges : la bourgade fortifiée de *Noviodunum* (Neuvy-sur-Barangeon?) gardait leur frontière⁴. César en commença le siège, les habitants se hâtèrent de se rendre⁵. Mais les centurions étaient à peine entrés dans la ville, que les Bituriges aperçurent dans le lointain les cavaliers de l'avant-garde gauloise⁶. Ils reprirent leurs armes, les centurions eurent juste le temps de passer les portes, qui se refermèrent derrière eux⁷.

1. *Oppidum diripit atque incendit, prædam militibus donat*; II, 7. Cf. p. 344.

2. VII, 11, 9.

3. VII, 12, 1.

4. *Noviodunum* doit être cherché sur la vieille route romaine d'Orléans à Bourges, et vers l'endroit où cette route pénètre chez les Bituriges, c'est-à-dire vers la Sauldre; il semble, de plus, que, l'*Oppidum* se prêtant à une attaque rapide, sans blocus, par assaut ou terrasse (12, 2), il ne faille pas le chercher sur quelque hauteur — ce qui, selon moi, justifie le choix de Neuvy, qui est à peu près en plaine. Le nom serait venu de *Noviacum* substituée à *Noviodunum*; le pays a livré à Villatte, à 3 kil. de là, des antiquités célèbres (appartenant du reste à une époque beaucoup plus ancienne), il y a la des eaux et des sources, et Neuvy est un centre de routes, de cultures et de domaines, au passage naturel de la rivière. J'osais à placer l'*Oppidum* ailleurs qu'au village — par exemple au Grand ou au Petit Villatte). — Dans le même sens : de Vigenère, p. 642; Saunon, § 137; de Valois, *Notitia*, p. 385; de La Saussaye, p. 424 et suiv.; Rice Holmes, p. 471-3; etc. — Dans la même région, on a proposé : Nouan-le-Fuzelier (après bien d'autres : Lancelot, *Mém. de l'Ac. des Ins.*, VI, 1729, p. 642; von Guérler, p. 240; etc.), mais Nouan était, semble-t-il, chez les Carnutes; Pierrefitte (Saint-Hippolyte, *Rech.*, p. 8; Baynal, *Hist. du Berry*, I, 1843, p. 33, même objection?); Neuvy-sur-Beuvron (Soyer, *Mém. de la Soc. des Ant. du Centre*, 1904, XXVIII, 1905, p. 1 et suiv., même objection; Vierron, *Nouan-le-Fuzelier* (d'Anville, *Éclairec.*, p. 236 et suiv.), mais ces deux sont trop près de Bourges. — Pour les partisans de Guen, *Noviodunum* est Sancerre (Leleut, II, p. 216; Napoléon III, p. 284; Brean, p. 79 et suiv.), impossible à tous les points de vue. — Autres : Neuvy-en-Sullias (de Monvel, p. 66); vers Châtillon-sur-Loire (Greuly, *Carte*, p. 79); Dun-le-Roi; Châteauneuf; Ne ondes; Nevers; etc.

5. *Oppidum Biturigum, postulat in cin*, 12, 2.

6. 12, 2 et 3. César a campé sur le mamelon qui borde la rivière au sud-ouest du village?

7. 12, 4. Descendant par le chemin de La Garenne? Vercingétorix campait sans doute sur les croupes en avant de Mulerand?

8. 12, 5-6.

César s'était hâté de lancer sa cavalerie contre les Gaulois. Comme elle faiblissait, il envoya ses Germains à la rescousse. Les ennemis ne purent soutenir la charge, et, abandonnant de nombreux cadavres, se replièrent sur le gros de leur armée¹. Il ne resta plus au proconsul qu'à recevoir de nouveau la soumission des assiégés, qui lui livrèrent d'eux-mêmes les auteurs de la récente échaffourée². — L'affaire réglée, César et Vercingétorix se trouvèrent enfin face à face.

VI. — LA NOUVELLE TACTIQUE GAULOISE³

La quinzaine qui venait de s'écouler avait rappelé ou révélé bien des choses à Vercingétorix⁴. Aucune de ces places fortes de coteau ou de plaine, Vellaunodunum, Orléans, Noviodunum, n'avait pu tenir plus de deux jours. Ce qui faisait la valeur d'une citadelle gauloise en face d'une armée romaine, c'était, non pas ses remparts et sa garnison, mais la force de sa situation⁵. Toutes ces résistances et toutes ces prises avaient eu pour résultat d'émietter les troupes gauloises et de fournir aux ennemis, outre le butin, des vivres en abondance⁶. Quant aux engagements en rase campagne, ils n'étaient possibles qu'avec

1. 13, 1-2. Combat des deux côtes de la rivière?

2. 13, 2.

3. Pour la campagne de Berry, outre les travaux de la p. 432, n. 1 : Thaumassière, *Hist. de Berry*, réimpr., I, p. 45 et suiv.; de Saint-Hypolite : 1^{re} *Recherches sur quelques points historiques relatifs au siège de Bourges*, Bourges, 1842 (extr. des *Mém. joints aux travaux topogr. de la nouvelle carte de France*; paru aussi dans *Le Spectateur militaire*, XXXII, 1841-2); 2^e *Mém. de la Soc. des Ant. de l'Ouest*, 1841 (1840), p. 110 et suiv.; Raynal, *Hist. du Berry*, I, Bourges, 1845, p. 51 et suiv.; de Rouvre, *Revue du Berry*, 1864, p. 77 et suiv.; Boyer, *César chez les Bituriges, C. r. des trav. de la Soc. du Berry* à Paris, 1863-4, XI, p. 339 et suiv. — Il faut rappeler, à titre de curiosité, qu'on a placé *Avaricum* à Sancerre (au Moyen Âge), à Vierzon (voyez la colère, contre cette hypothèse, de Catherinot, *Le Fray Avaric*, 1083, réimpr. de 1874, Bourges), et ailleurs; et c'est un exemple de plus de cette folie topographique (*furor*, dit de La Thaumassière, I, p. 45), qui a sévi presque de tout temps sur les textes de César.

4. *Tot continuus incommodis acceptis*, 14, 1.

5. Cf. 14, 9.

6. Cf. 14, 9.

une cavalerie supérieure, et voici que les Germains apparaissaient aux côtés de César¹.

Le roi des Arvernes convoqua le conseil des chefs, et leur fit part de ses réflexions et de ses desseins². — Il leur expliqua les causes des dernières défaites³, et ce qu'il y avait de fâcheux dans la manière dont les Gaulois faisaient la guerre. Si l'on voulait vaincre, il fallait renoncer aux vieilles habitudes⁴. Et Vercingétorix préconisa une nouvelle tactique, inspirée, semble-t-il, de celles des Aquitains et de Cassivellaun. — Point de combat, point d'attaque franche des légions, ni en marche, ni dans leur camp, ni rangées en bataille⁵. Même sous l'abri d'une forteresse, on doit éviter leur contact⁶ : à moins, toutefois, qu'il ne s'agisse de citadelles inexpugnables, comme celles qui dominent les flancs escarpés des montagnes⁷. Mais, tout en se dérochant à la lutte, qu'on demeure à l'affût de l'ennemi, qu'on ne perde aucune occasion de lui nuire. Ce qu'il faut surtout, c'est l'affamer : pour cela, brûler les greniers, les fermes, les villages, les villes elles-mêmes⁸. Alors, afin de nourrir hommes et bêtes, l'ennemi multipliera les pelotons de fourrageurs, les enverra en tout sens, très loin du camp. Ces petites troupes dispersées deviendront une proie facile pour les escadrons gaulois⁹. Et chaque jour verra emporter un morceau de l'armée romaine, jusqu'à l'heure où elle disparaîtra, faute d'hommes ou faute de vivres¹⁰. —

1. P. 438.

2. VII, 14, 1 : *sans*, les chefs et familiers seulement, opposé à *vulgi* de 13, 6.

3. VII, 14, 9.

4. *Longe alia ratione*, 14, 2.

5. Cela n'est point dit nettement à ce propos, mais résulte de VII, 23, 3 et s.

6. VII, 14, 9.

7. VII, 14, 9.

8. On brûlera *vicos*, les villages, *œdificia*, les fermes, *oppida*, les villes fortes, 14, 3 et 9. Il y a dans le texte (14, 3) une grosse difficulté : *Incendi oportere hoc spatio abola* (*sic mss.*) ; *quoqueveraus* (*var. quoquo*) ; *abola* a été interprété : 1° *a Boia*, depuis le pays des Boiens. Vercingétorix ne voulant pas détruire chez ces derniers ; 2° *obria* ; 3° *ab via*, qui me paraît préférable ; etc.

9. 14, 2, 3, 4, 7 et 8.

10. Cf. 14, 8.

Tout cela était fort juste; et il semble bien, à la manière dont César rapporte la harangue de son rival, que Vercingétorix sut exprimer ces vérités en un beau langage. Le roi des Arvernes, comme l'élite des chefs gaulois de ce temps, fut, je crois, un bon orateur, capable de convaincre des hommes réfléchis et d'enlever une foule passionnée¹. Au lendemain de chacune de ses propres victoires, César relevait chez son adversaire une qualité de plus.

L'avis du chef gaulois fut accepté d'emblée². Alors³ se posa la question d'Avaricum (Bourges), la cité la plus proche, que César allait attaquer. Ce n'était pas une très grande ville⁴, et elle n'était pas imprenable. Mais elle passait pour la plus belle, presque, de toute la Gaule; elle servait de forteresse centrale à la vieille nation des Bituriges; ils l'aimaient comme leur parure et leur gloire⁵; et, derrière ses marécages, elle pouvait résister longtemps⁶. Ses guerriers supplièrent qu'on l'épargnât. Vercingétorix résista⁷. Mais un général gaulois, en temps de guerre, devait compter avec les sentiments et les passions de ses hommes. Déjà, le chef avait cédé quelques semaines auparavant, dans l'affaire du retour en Auvergne⁸. Cette fois encore, devant l'émotion de l'armée entière⁹, il se résigna à ne point imposer sa

1. I, 14 et 15, 1; plus loin, p. 446-7 et 454-5.

2. *Omnium consensu*, 15, 1.

3. César semble dire qu'elle fut posée dans un autre conseil, après l'incendie des bourgades (15, 3). Je ne peux l'admettre : on était trop près de Bourges (au plus 30 kil.) pour ne pas avoir pensé d'abord à cette ville. C'est là, comme parfois chez César, un fait de dissociation chronologique, intercalant le récit de l'exécution des mesures au milieu de celui de la délibération (cf. p. 307, n. 2).

4. L'étendue en était limitée par les marais (p. 447) et le seul : il y a là, au maximum, une quarantaine d'hectares, et peut-être la ville gauloise en avait moins (3) hectares. Buloz de Kersers, *St.*, II, p. 3, la ville romaine du Bas Empire, bâtie dans les mêmes conditions, avait environ 33 hectares, 2100 mètres de tour (cf. Saint-Hypolite, *Ant. de l'Ouest*, 1841, p. 110).

5. 15, 4; cf. t. II, p. 61-63.

6. 15, 3.

7. 15, 4 et 6.

8. Cf. p. 430.

9. *Misericordia vulgi*, 15, 6.

volonté, et Avaricum fut conservé. Pour tout le reste, son plan s'exécuta le jour même¹.

César se remit en marche dans la direction de Bourges². L'armée gauloise s'écarta, évitant son contact, le laissant passer³. Il abordait, après la triste Sologne, les riches campagnes du Berry⁴. Et voici qu'aussitôt mille feux s'allument autour de lui, vingt villages s'écroulent sous les flammes, et partout où le légionnaire dirige ses regards, l'incendie éclaire l'horizon⁵.

Mais le chef des Gaulois aurait dû prendre cette décision quinze jours plus tôt, avant la marche des légions : César avait pu, pendant ces quinze jours, s'approvisionner de blé en Gâtinais et en Beauce. Et quelques heures lui suffirent, sans péril et sans peine, pour amener devant Bourges son armée intacte et victorieuse⁶ (vers le 23 mars?).

VII. — LE SIEGE DE BOURGES : LES OPERATIONS AUTOUR DES CAMPS

Ce siège qu'il n'avait pu empêcher, Vercingétorix le fit durer le plus possible, multipliant autour de César les embarras, les dangers et les fatigues. Il se garda bien de s'enfermer dans la

1. VII, 13, 6, 1 et 2. César dit (13, 1) *uno die* : on était trop près de Bourges pour que ce ne fût pas le jour même de la délibération.

2. 13, 3, 16, 1.

3. Etant donné que César, à Noviodunum (p. 437), a Vercingétorix devant lui (*obviam*, 12, 1), et qu'après Noviodunum Vercingétorix *castrum subsequitur* (16, 1), il faut admettre ce mouvement de côté du chef gaulois. Reste à savoir s'il s'est écarté vers l'ouest, du côté de Vierzon, ou vers l'est, du côté de Sancerre; je préfère ce côté à cause de la situation probable de son camp près de Bourges (p. 442, n. 2). Et je le suppose s'écartant à l'est, à la hauteur de Mitterand.

4. *Agri fertilissima regione*, 13, 3.

5. *Amplius 11 urbes Biturigum incenduntur*, 13, 1 : il ne peut s'agir que de ici, les villages entre la Sauldre, le Cher et l'Yèvre. César ajoute (13, 1) : *Hoc idem fit in reliquis civitatibus* : cela ne peut désigner que les Carnutes et les Sénons, les cites sur les derrières de César.

6. Cf. 13, 3.

7. Les opérations entre Sens (p. 436, n. 3) et Bourges n'ont certainement pas duré plus de dix jours.

ville, lui et son armée. Mais il envoya dans Bourges les hommes les plus entendus à la défense des murailles¹, lui-même, avec le gros de ses forces, s'installa à seize milles de la place (vers Morogues?²), il demeura en relation permanente avec elle, et il put surveiller à la fois, presque heure par heure, les manœuvres de l'ennemi et la résistance de la forteresse³. César eut donc à se protéger contre deux adversaires, l'armée et la ville, obéissant à une seule volonté⁴. Vercingétorix était, autant que lui, l'arbitre des lieux et des heures⁵.

Il avait choisi la place de son camp de manière à ce qu'il fût invulnérable : du côté de César, une ligne de marécages⁶; du côté extérieur, l'abri des forêts⁷; en avant, près et loin, des vedettes et des éclaireurs⁸. Et cela ne rappelait plus les campe-

1. VII, 13, 6.

2. Que le camp de Vercingétorix soit au nord, et non au sud de Bourges, cela résulte des faits suivants : 1° César mentionne ce camp après avoir dit que Vercingétorix le suivait, venant du nord (16, 1); 2° Vercingétorix demeure en rapport avec Bourges (16, 2), chose impossible s'il avait été au sud, séparé de la ville par le camp de César; 3° César, en revanche, demeure en rapports avec Borens et Eduens (17, 2 et 3), dont Vercingétorix eût pu le couper s'il avait campé au sud. Que ce camp gaulois soit, non pas vers Vierzon et le nord-ouest, mais vers Sancerre et le nord-est, c'est ce que me semblent indiquer (sans certitude) les faits suivants : 1° César paraît couper de Sens, c'est-à-dire du nord-est, puisqu'il ne se fait pas ravitailler par là (17, 2 et 3) : c'est donc que l'ennemi s'est rendu maître de cette route, et c'est ce qu'il devait faire, s'il voulait affamer les Romains; 2° les communications de Vercingétorix avec Bourges, si faciles, s'expliquent bien mieux par le nord-est (routes de Sancerre et de Montargis, faubourgs Saint-Privé), ou la ligne des marais est beaucoup moins large et continue, que par le nord-ouest (route de Vierzon, faubourgs Saint-Sulpice et Taillégram), le long de l'Yèvre, où le chemin est souvent inondé. Au surplus, puisque Vercingétorix voulait ne pas s'éloigner de Bourges, dominer les champs de culture dont avait besoin César, et ne rien risquer, il ne pouvait s'établir ailleurs que dans ce massif entre Bourges et Sancerre, la seule partie un peu difficile du pays. — L'emplacement indiqué ici a été proposé par Creuly (Carte, p. 79). On peut aussi songer aux hauteurs voisines d'Ivoy-le-Pré, sur la route de Montargis, encadrées par les marais ou terrains bas du Vernon et de la Petite Sauldre. — A Alléant près Baugy (Saint-Hippolyte, *Rech.*, p. 11; Raynal, I, p. 33). A Maubranche (de La Thaumassière, I, p. 46; cf. *ib.*, p. 444, n. 5). — Au nord-ouest, à Vierzon (von Gaster, p. 243). — Au sud, près de Dun-le-Roi (Napoleon III, p. 267).

3. *In singula diei tempora*, 16, 2 et 3.

4. *Quid fieri vellet imperabat* (Vercingétorix), 16, 2.

5. Cf. n. 3 et 4.

6. *Paludibus*, 16, 1 : les vallées marécageuses qui se réunissent à Morogues?

7. *Silvis*, 16, 1 : les bois de Humbigny?

8. 16, 2; sur la route, par Les Aiz et la voie romaine de Bourges à Sancerre et

ments gaulois d'autrefois, où les tentes se dressaient au hasard des lieux, dans les plaines et les vallons les plus exposés¹. De ce camp, chaque jour, Vercingétorix expédiait ses hommes à la destruction des moissons et à l'attaque des fourrageurs romains² : car, plus que jamais, le devoir était de se conformer au nouveau plan de guerre. Bien renseigné sur les allées et venues des détachements ennemis, les Gaulois les dépistaient d'ordinaire ; et c'étaient chaque fois, dans les lignes romaines, quelques soldats qui manquaient à l'appel³. Les vivres y devinrent de plus en plus rares : ce beau pays de Bourges, où César et ses troupes auraient pu rêver une vie plantureuse, se transformait en un désert couvert de décombres⁴. Au delà, les Boiens d'entre Allier et Loire étaient trop pauvres pour nourrir une armée de 40 000 hommes⁵ ; et les Éduens, malgré les prières de César, hésitaient à lui envoyer des vivres⁶. Les cohortes s'aventurèrent de plus en plus loin, à la recherche des bestiaux et des fourrages qui avaient échappé à l'ennemi : mais les cavaliers de Vercingétorix savaient toujours les atteindre⁷.

Les légions souffrirent alors toutes les misères d'une armée assiégée. Pendant plusieurs jours le pain manqua⁸. Les gens d'Avaticum, soutenus par Vercingétorix, résistaient toujours⁹. César redouta pour les siens l'extrême disette, et la défaite par

Auxerre, appelée « chemin de Jacques Coeur » ? cf., sur cette route, Vallou, *Mém. de la Soc. des Ant. du Centre*, 1892-3, XIX, p. 39 et suiv., et Mater, *Congrès arch., Bourges*, 1898 (p. en 1900), p. 177 et suiv.

1. VIII, 36, 3 ; cf. t. II, p. 206.

2. 16, 3.

3. 16, 3.

4. 17, 3 ; Dion, XL, 34, 2 ; cf. n. 7 et p. 441.

5. 17, 2 et 3.

6. 17, 2 et 3. Dion (XL, 34, 2) parle du pillage de convois envoyés par les alliés de César.

7. 16, 3. Je doute qu'elles se soient aventurées vers l'ouest, le long du Cher : tout ce pays avait dû être dévasté par ordre (cf. 17, 3). Les *longinquiores* vici qui fournissent du bétail à César (17, 3), sont sans doute à chercher dans le sud, vers l'Auron et le Cher.

8. VII, 17, 3 ; Dion, XL, 34, 2.

9. P. 449 et suiv.

la famine¹ : jamais, depuis son entrée en Gaule, il n'avait subi plus d'angoisses et une pareille honte. C'était maintenant une guerre terrible qui se déroulait, sans trêve et sans merci des deux côtés, où les deux chefs, d'égale intelligence, recourraient aux mêmes méthodes. Le proconsul fut sur le point de s'avouer le plus faible² : il aimait profondément ses soldats, et, lorsqu'il les vit pâtir de la faim et quand même tenir bon contre tout, il fut saisi de pitié, et il leur offrit de lever le siège³. Mais ces hommes, formés depuis sept ans à une vie de résistance et d'attaque, ne savaient plus renoncer à une entreprise : il y avait chez eux à la fois l'entêtement de la bête qui obéit et la ténacité du sage qui fait son devoir. Ils refusèrent avec emportement, et « la dignité du peuple romain », dit César, n'eut à souffrir d'aucune parole de désespoir⁴.

Un incident, sur ces entrefaites, grandit encore le prestige de son adversaire, Vercingétorix, pour mieux secourir les assiégés en cas d'assaut, rapprocha son camp de la ville⁵, tout en lui trouvant une position aussi forte (la colline entre Les Aix et Rians?),

1. 17, 3.

2. *Se dimisurum oppugnationem*, 17, 4 et 6.

3. 17, 4 et 6.

4. 17, 3-8 : *Nulla eorum est obis audita populi Romani maiestate et superioribus victoriis indigna*.

5. 20, 1 et 3; 18, 1 : il se rapprocha, dit César, parce que le fourrage était épuisé : il me semble que cela eut du motiver son éloignement. Je crois probable que ce rapprochement de Bourges s'explique aussi par les opérations du siège (p. 449). D'ailleurs, on peut voir de bons pâturages des deux côtés du ruisseau de l'Ourier.

6. L'endroit que je propose me paraît répondre aux conditions requises, 1° il est sur la même route que le précédent camp (cf. p. 442, n. 2), et plus près de Bourges (18, 1); 2° il n'est pas à plus de six heures du camp romain devant Bourges (18, 2), qui est à 20 kil. de la (p. 443); 3° il y a, en creux, au bas des Margaux, *artiores sileus* (18, 3); 4° c'est bien un *locus editus et apertus, collis leniter ex infimo acclivis* (18, 3; 19, 1) : voyez tout autour de la chapelle et du moulin à vent, en descendant vers le ruisseau de l'Ourier, 5° il est bordé en avant, d'un marais large de 50 pieds, *palus difficilis atque impedita*, etc. (19, 1 et 2), que l'on traversait soit sur des ponts soit par des gués (cf. 12, 2) : voyez le ruisseau de l'Ourier et le ruisseau de Rians, qui bordent cette hauteur, les terrains submergés par eux, les fossés et canaux qui les accompagnent, les ponts et passages des moulins qui les bordent. Ajoutez que Rians est un carrefour important, d'où une route descend vers le sud, Brecy, Farges et Avord : ce qui permettait de maîtriser mieux les lieux à

et il tracassa César¹ de plus près. Il ne dédaignait pas de commander lui-même les cavaliers d'escarmouche et d'attendre les fourrageurs dans quelque embuscade². Le proconsul apprit un jour que le Gaulois était parti pour vingt-quatre heures³, et il espéra aussitôt surprendre l'armée, privée de son chef et de ses cavaliers⁴. Il partit au milieu de la nuit, et, sur le matin, arriva en vue du campement des Celtes⁵. Mais ceux-ci avaient été prévenus par leurs sentinelles⁶, et on les aperçut en rang de bataille, bien groupés sur une hauteur, attendant derrière l'abri des marécages⁷. Romains et Gaulois n'étaient séparés que par une distance de cinquante pieds. Mais pour la franchir, il eût fallu à César chercher des gués et combattre en contre-bas. C'eût été exposer les siens à de gros risques : il les ramena à leur camp, pleins de colère et de dépit⁸.

Le retour de Vercingétorix provoqua, chez les Gaulois, une scène étrange, qui finit comme un triomphe. Quand il revint, ses soldats se vengèrent de la peur que César leur avait faite en l'accablant de reproches : son camp rapproché du camp romain, son départ à la tête de la cavalerie, ses troupes laissées sans ordre, et les légions survenant aussitôt, n'était-ce pas la preuve qu'il était d'accord avec son adversaire, qu'il voulait lui livrer la Gaule, et y devenir ensuite roi et tyran pour le compte du peuple

fourrages. Cf. encore p. 442, n. 2. — De ce même côté, Maubranche ou l'ancien camp de Chon (Saint-Hippolyte, *Reck.*, p. 11; Raynal, I, p. 35; Rubot de Kersers, I, p. 218-9; etc.) n'est pas impossible. — A l'est, Baugy (Crenly, p. 79). — Au sud-est, Chénivy (Napoleon III, p. 290). — Au sud, face à Saint-Just (van Kampen, pl. 9). — A l'ouest, vers Mehun (von Gölter, p. 247).

1. 18, 1.

2. 18, 1.

3. Rapprochez 18, 1 et 20, 1.

4. 18, 1. Vercingétorix alla s'embusquer contre un gros détachement de fourrageurs, peut-être vers le sud, Farges et Avord (cf. p. 444, n. 6).

5. 18, 1-2; par la route de Jacques Cœur, après avoir passé l'Yèvre en amont de Bourges?

6. Echelonnées sur la route de Jacques Cœur (cf. n. 5 et p. 442, n. 8), par laquelle le camp gaulois communiquait avec Bourges.

7. 18, 3-19, 1-3 : *Omnia vada ejus paludis ac saltus* (cf. p. 444, n. 6).

8. 19, 3-6.

romain ? Et chez ces hommes, énervés par tant de surprises, à l'imagination rapide et à l'esprit crédule, le mot de trahison gronda autour du jeune chef¹. Il ne se troubla point, et si la harangue que César résume est bien son œuvre², ce que je crois³, il fut ce jour-là un incomparable ouvrier de la parole. — Tranquillement, l'un après l'autre, il réfuta d'abord les griefs et expliqua les motifs de ses actes. Puis, il arriva à la présence de César : si le proconsul était survenu, c'était vraiment une chance heureuse entre toutes, on avait pu voir de près les légions romaines, et les réduire aussitôt à la retraite par la simple fermeté de l'attitude. Et peu à peu, tout en justifiant son œuvre, Vercingétorix attaquait et flagellait ses Gaulois : quel besoin avaient-ils de vouloir toujours combattre ? faire œuvre d'épée, c'est souvent faiblesse et paresse : s'ils étaient pressés de brandir leurs armes, c'était par crainte de la faim et de la fatigue, et pour ne pas savoir dompter son âme⁴. Il parla ensuite de lui-même, de ses ambitions et de ses devoirs : il ne tenait pas à ce titre de chef, il se déclara prêt à le quitter, il ne l'avait point voulu pour sa gloire, mais pour le triomphe de la Gaule⁵. Et, sur ce mot, il acheva de dominer les siens par de grandioses espérances. Il leur présenta comme des légionnaires affamés de malheureux esclaves auxquels il avait fait la leçon⁶ ; il fit le tableau des Romains mourant de faim dans leur camp, de l'armée de César obligée de fuir sans trouver d'asile, et de ses lamentables lambeaux tombant sur les routes de la Gaule révoltée⁷. — Et sa harangue se termina dans le fracas des armes

1. VII, 20, 1-2.

2. *Proditionis insimulatus*, 20, 1.

3. VII, 20, 2 et suiv.

4. Cf. t. II, p. 360.

5. *Propter animi molliorem... quod diutius labores ferre non possent*, 20, 3.

6. 20, 7.

7. 20, 9-11 : il n'avait pas eu à la leur faire beaucoup, puisque César avait lui-même plus haut (cf. p. 444) la mesure des légions.

8. 20, 9-12.

et des acclamations de la multitude réunie à sa voix¹. Depuis ce jour, il en resta le maître.

VIII. — LE SIEGE DE BOURGES : LES OPERATIONS DEVANT LA VILLE

Le siège de Bourges continuait, le plus long et le plus pénible de tous ceux que les Romains eussent encore formé contre une cité gauloise.

Avaricum, sur les trois quarts de son pourtour, est entouré et bloqué par un réseau compliqué de ruisseaux et de rivières, qui courent à travers de larges marécages². On ne pouvait, sur ces points, ni l'attaquer ni l'investir³, et César renonça à y mettre un seul poste. Ce qui précisément permit à Vercingétorix de demeurer en rapport facile et constant avec la ville assiégée⁴. — Du côté du sud-est, elle tient au pays par une sorte d'isthme, étroit, solide et continu⁵. C'est sur cette langue de terre, et là seulement, que César pouvait attaquer, et c'est près de là qu'il bâtit son camp⁶.

1. VII, 21, 1. — Sur cet épisode, cf. P. Mengr, *Neue Jahrbücher für das kl. Alt.*, XV, 1905, p. 320 et suiv.

2. *Prope ex omnibus partibus* (nord-est, nord, nord-ouest, ouest, sud-ouest) *flumine* (l'Yèvre, la Vouelle, le Moulon, le Langis, le Colin et l'Yèvre au nord, l'Auron à l'ouest); *et palude* (faubourg Saint-Privé, d'où partent les routes de Sancerre et de Montargis; faubourg Saint-Sulpice et Taillegrain, route de Vierzon; faubourg d'Auron, routes du Centre); *circumdata*; VII, 13, 5; de même, 17, 1. Dion (XL, 34, 1) parle d'un fleuve rapide; cela paraît écrit en l'air.

3. *Circumvallare loci natura prohibebat*, 17, 1.

4. La ville resta en effet absolument libre du côté du camp de Vercingétorix (16, 2-3; 21, 2-3; 26, 1-2; 28, 3-6); cette facilité des rapports entre les assiégés et le chef s'explique : 1° parce que César devait avoir juste assez de cavalerie pour couvrir son camp; 2° parce que les marais de l'Yèvre et de l'Yevrette l'empêchaient de surveiller Vercingétorix, *pallus perpetuus intercedebat* (20, 2). Les rapports de Vercingétorix avec Bourges se sont faits par la route de Sancerre (chemin de Jacques Courti et le faubourg Saint-Privé (p. 442, n. 2); et sans aucun doute la butte d'Archelet, qui s'élève sur cette route au delà des marais, face à Bourges, a été précieuse pour assurer les communications entre le chef et la ville.

5. *Caues* (au faubourg du Château, sur les routes de Nevers et Moulins) *habrat et perunguntum* (aujourd'hui, largeur de 200 mètres au seuil et de plus de 500 mètres à la base à l'esplanade Marceau; beaucoup moins sans doute autrefois; cf. p. 451, n. l' *aitum*; VII, 13, 5; de même, 17, 1.

6. 17, 1; c'est au faubourg du Château, à 300 mètres des murailles (celles-ci,

Mais procéder par la brèche ou par l'escalade était impossible : les murailles s'élevaient à une trop grande hauteur¹, et, à leur pied extérieur, le terrain s'abaissait encore de quelques mètres, présentait une forte déclivité², pour ne se relever que plus loin vers la campagne, à l'endroit où campait César. — Il s'agissait donc, avant toute attaque, de combler ce ravin, et de bâtir à sa place, entre le camp et la ville³, une chaussée d'opérations⁴, haute, solide et plane, sur laquelle circuleraient sans peine les machines, les tours et les légions. C'était une œuvre difficile et longue, plus de 250 000 mètres cubes de matériaux à jeter dans le ravin et à entasser devant la muraille⁵.

César mit ses hommes au travail, et, comme il en avait des milliers sous la main, la chaussée dut s'élever, s'avancer rapidement vers la ville, et avec elle les baraques et les tours⁶ : les baraques, pour abriter les béliers et les sapeurs qui, à la base, menaceraient le mur ennemi⁷; les tours, pour recevoir les machines et les hommes qui l'attaqueraient au sommet⁸.

marquées par le mur extérieur de la caserne Conde, devant l'esplanade Marecau, que je place le commencement du camp, soit vers la rue Félix Pyat — Napoléon (p. 288) le place trop loin, à 700 m., soit vers le boulevard de l'Arsenal. — Le niveau le plus élevé du sol à Bourges est de 160 m (Napoléon III, 153 m. d'après les données actuelles), comme à l'emplacement du camp.

1. La terrasse eut 80 pieds, c'est-à-dire la hauteur de la dépression ou, 21 et, en plus, celle de la muraille, 30 à 40 pieds.

2. Le sent à l'esplanade, étant forme de terrasses rapportées, il est difficile d'évaluer à cet endroit le niveau du sol primitif. La carte de Napoléon III le place à 5 mètres, il faut aller beaucoup plus bas, à 40 ou 50 pieds au point le plus profond.

3. Soit sur une longueur de 300 mètres (cf. p. 447, n. 6), mais la dépression à combler ne devait pas atteindre 100 mètres de long.

4. *Aggerem apparere*, 17, 1; 22, 2 et 4. 24, 1, 2, 4 et 5; 25, 4.

5. On a fort discuté pour savoir si cette terrasse comblait tout l'espace entre la ville et le camp, ou si elle se composait seulement de deux chaussées viaducs portant les tours, ou encore, outre ces deux chaussées, d'un boulevard cavalier longeant la muraille (Napoléon III, pl. 20). J'incline fort à croire que, devant Bourges, la terrasse fut continue, à la fois cavalier et viaduc. — L'esplanade Marecau représente assez bien l'agger.

6. Au fur et à mesure que la chaussée s'avancait, on avançait les tours sur elle, et en même temps, on travaillait à les exhausser : c'est cette double manœuvre que César groupe en une seule proposition, *turrium altitudinem, quantum has ceteris agger exsuperent*, 22, 4.

7. *Vincis agere*, 17, 1; 27, 2.

8. *Turres constituere*, 17, 1; *nam turres appropinquassent*, 18, 1.

Mais les défenseurs d'Avaricum ne furent ni surpris ni effrayés : Vercingétorix leur adressait de nombreux messages, indiquait ce qu'il y avait à faire ; quand les tours se montrèrent plus menaçantes, il rapprocha son camp de celui de César¹, et il envoya à Bourges dix mille hommes de renfort, choisis dans les contingents de tous les peuples : car il ne fallait pas, disaient les Gaulois, que les seuls Bituriges eussent la gloire de vaincre César².

Et de fait, même en cette matière des sièges où les Romains étaient passés maîtres, formés par quatre siècles d'expériences et les leçons des poliorcètes grecs, même en ce genre de combats qui exige surtout de la présence d'esprit, une attention soutenue et des connaissances techniques, les Gaulois d'Avaricum ne semblèrent point inférieurs à leurs adversaires. Tous les travaux et toutes les manœuvres de l'attaque furent gênés ou déjoués par la défense. Pour détourner les légionnaires de la construction de la chaussée, c'étaient des sorties jour et nuit ; pour arrêter ce redoutable boulevard de terre et de bois qui s'avancait lentement vers le pied de leur muraille, les assiégés s'efforcèrent tantôt de l'incendier³, tantôt de le saper par des galeries souterraines, et les mineurs bituriges rendirent à cet égard de fort bons offices⁴. Quand il fut achevé malgré tout, que les soldats romains, arrivés enfin au contact des remparts, firent les premières tentatives pour les ruiner, arracher ou briser les pierres avec les faux ou les béliers⁵, alors, chose inouïe, les Gaulois mirent en mouvement, non plus des hommes, mais des machines : du haut de la muraille, des câbles puissants, descendus et remontés à l'aide de treuils, vinrent à

1. 16, 2.

2. Les deux faits, qui se suivent (18, 1), se déterminent sans doute, cf. p. 444, n. 3.

3. VII, 21, 2-3.

4. 22, 4; Dion, XI, 34, 1.

5. 23, 4.

6. 22, 2; cf. t. II, p. 304.

7. 22, 2.

l'improviste saisir, tirer et enlever les engins des légionnaires¹; et ceux-ci reculaient en même temps sous les décharges de pierres, de poix bouillante, de pieux aiguisés au feu². César dut mettre son principal espoir dans ses deux grandes tours³, qui dominaient de leurs hommes et de leurs machines la terrasse du rempart ennemi. Mais les Gaulois eurent le courage d'exhausser leur enceinte, c'est-à-dire qu'ils dressèrent sur leur muraille même des tours rivales de celles de César, blindées de cuir, reliées entre elles par un plancher continu⁴; et cela forma un second rempart par-dessus le premier. Au fur et à mesure que les Romains élevaient leurs bâtisses, en face d'elles grandissaient celles de l'ennemi⁵. — Le proconsul s'émerveillait de ces choses. Après les Belges d'Ambiorix⁶, c'étaient les Celtes de Vercingétorix qui se formaient à la science des hommes du Midi. Car cette race, disait César à ce propos, excellait dans l'art d'imiter, et savait profiter des leçons qu'on lui donnait⁷. En ce moment, c'était de Vercingétorix qu'elles venaient, et, du milieu des combats, le roi des Arvernes continuait l'éducation de son peuple.

Ne pouvant rompre, saper ni escalader la muraille, César se résolut à surhausser son boulevard, de manière à mettre la chaussée à peu près de niveau avec le sommet du rempart gaulois⁸: ses hommes combattaient ainsi presque de plain-pied

1. 22, 2. De même, les Grecs à Marseille (p. 397, n. 2).

2. 22, 4: cela vise les sapeurs qui se tenaient dans les galeries d'approche à ciel ouvert, *apertos cuniculos*. — La discussion sur ce passage, résumé par Hugo Holmes, p. 395-7.

3. Cela résulte de 17, 1; 18, 1.

4. A remarquer 22, 4, et 22, 3. Ce système de tours réunies par des ponts continus était usité des Grecs-Romains (cf. p. 349).

5. *Nostrorum currium altitudinem... adæquabant*, 22, 4-5.

6. Cf. p. 385 et suiv.

7. *Summe genus sollicitum atque ad omnia imitanda et efficienda quæ ab quovis traduntur optissima*, VII, 22, 1.

8. Il est certain, vu la hauteur de la chaussée (p. 148, n. 1), vu que les soldats n'eurent pas de peine à escalader le rempart (p. 432, n. 1), que la chaussée fut élevée de manière à être de niveau, ou presque, avec le sommet du rempart. J'ai peine à croire que César en ait eu d'abord l'intention. Il semble, au contraire, d'après l'ordre

avec l'ennemi, et c'était en quelque sorte supprimer la forteresse qu'on ne pouvait détruire. A l'habileté imprévue de son adversaire, César répondit par un prodige de bâtisse, et son boulevard atteignit, sur 330 pieds de large¹, 80 pieds de hauteur, et au fur et à mesure qu'il s'exhaussait, les deux tours s'élevaient avec lui².

Le vingt-cinquième jour du siège, la gigantesque charpente était presque achevée, et dès lors la prise d'Avaticum serait certaine³. Les Gaulois firent une suprême tentative. Une longue galerie fut creusée, par-dessous la muraille, vers les travaux des assiégeants; et, une nuit, au moment même où les mineurs bituriges atteignaient le boulevard et y mettaient le feu, des groupes de combattants sortirent par les portes⁴, et d'autres, du haut des remparts, déchargeaient leurs armes et leurs machines. Les bois des tours et de la chaussée furent attaqués à la fois par le flanc, sous terre et d'en haut. Et, comme les Celtes jouaient leur dernière chance, ils accomplirent, dit César, des miracles de ténacité et de courage. Ils se succédaient sans relâche aux points les plus exposés. Devant une porte, face à une tour romaine⁵, un Gaulois ne cessait de jeter contre elle des balles de suif et de poix, que ses camarades lui passaient de main en main; le trait d'une machine finit par l'abattre. Son voisin le

des faits dans son récit, qu'il songea d'abord à l'attaque directe du rempart par la sape et par le bélier, puisque, ces procédés ayant échoué (VII, 22 : ce qui explique sa digression sur la force des citadelles gauloises, § 23; cf. t. II, p. 217-9), il se décida à surhauser la terrasse et à l'avancer, de manière à se coller à la muraille ennemie, *cum is murum hostium pene contingeret*, 24, 4.

1. Peut-être la largeur de la courtine comprise entre les deux portes, puisque ces deux portes ne furent pas bloquées (n. 4). — C'est à peu près la largeur actuelle du front de la ville devant l'esplanade Marceau, y compris la largeur des deux rues Serracourt et Moyenne, rues dont les extrémités, sur ce point, me paraissent représenter les deux portes gauloises dont parle César (n. 4).

2. 24, 1 et 2; 25, 4 (cf. p. 448, n. 6).

3. 24, 1 et 2; cf. 26, 1.

4. *Diabius portis*, 24, 3 : les deux portes s'ouvraient sans doute aux angles sud-est et sud-ouest; en face de chacune d'elles, aux angles correspondants de la chaussée romaine, une tour (cf. 24, 4; 25, 2). Cf. n. 1.

5. 25, 2 : *Ante portam ... e regione turris*.

plus proche le remplaça, et tomba de la même manière. Il en vint un autre, puis un quatrième : et pas une seule fois le poste ne fut déserté. — Le combat dura toute la nuit. Il fallut ramener près du camp les tours romaines, dont les blindages étaient consumés. On dut même opérer une tranchée dans le boulevard pour empêcher le feu de s'étendre. Mais sur le matin, César était vainqueur; et les brèches se réparèrent aussitôt¹.

Les dernières heures arrivaient pour les assiégés. Vercingétorix voulut épargner à ses hommes une lutte inutile : il leur donna l'ordre de quitter la ville la nuit suivante, et de rallier son camp. Mais les clameurs des femmes donnèrent l'éveil à l'ennemi : les assiégés se résignèrent à la rencontre suprême et à la mort².

Le lendemain, César, sur la chaussée réparée, avança une des tours et l'approcha de la cité³. La plate-forme du boulevard touchait presque le haut du rempart⁴. Il n'y avait plus qu'à procéder au combat. Le proconsul profita d'une tempête, qui survint ce jour-là, pour le préparer à l'insu de l'adversaire, sous les baraques et dans le camp⁵. Surpris par l'orage, les Gaulois se relâchaient de leur surveillance, et, ne voyant plus l'ennemi, ne l'attendaient pas⁶. Sur un signe de César, les légionnaires coururent à l'attaque, et, tour contre tour, boulevard contre muraille, les ouvrages opposés furent assaillis et occupés⁷. Les assiégés se replièrent dans la ville, et, formés en carré aux carrefours et dans la place publique⁸, ils s'apprêtèrent à vendre

1. Tout cela, d'après les § 24 et 25.

2. VII, 26.

3. VII, 27, 1.

4. *Ici*, n. 7, p. 450, n. 8.

5. *Intra et non inter, castra caesusque*, 27, 2 : le texte est corrompu; en dernier lieu, Rice Holmes, p. 732-3. Dion, XI, 34, 3.

6. 27, 1-2; Dion, XI, 34, 3; Polyen, VIII, 23, 8.

7. 27, 2 et 3 : *Subito ex omnibus partibus conlanceant maxime celeriter complerant*; l'escalade n'a donc présenté aucune difficulté. Dion (XI, 34, 4) dit que les Romains commencèrent par prendre une tour; Polyen VIII, 23, 8.

8. *In foro ac locis patentioribus cunctati*, 28, 1.

chèrement leur vie. Devant cette attitude menaçante, les Romains se bornèrent à se répandre sur la muraille pour fermer d'abord toutes les issues; et quand les Gaulois, comprenant la manœuvre, se décidèrent à fuir, les légionnaires gardaient les portes et les cavaliers du proconsul galopèrent sur les routes¹. Des 40 000 êtres humains qui s'étaient rassemblés dans Avaricum, 800 seulement s'échappèrent². Tout le reste fut égorgé, soldats, femmes, enfants et vieillards³ (vers le 20 avril?⁴).

IX. — LE LENDEMAIN DU SIÈGE; PROGRÈS DE VERCINGÉTORIX

C'était, depuis l'ouverture de la campagne, la première franche défaite que César infligeait à Vercingétorix⁵. Le Gaulois avait perdu plusieurs milliers d'hommes, et parmi les meilleurs⁶: la nation des Bituriges lui échappait; et il voyait détruire sous ses yeux une des villes les plus célèbres de la Gaule.

Un nouveau malheur le menaçait, le désespoir de ses soldats. Les Romains disaient et répétaient des Gaulois que le moindre revers les abattait comme des femmes⁷; Vercingétorix le savait aussi: et le lendemain de la défaite, avec les scènes prévues de larmes, de colère et de révolte, lui parut aussi dangereux que la défaite elle-même⁸. — Mais sa prudence et son courage lui épargnèrent tous les ennuis: et, ce jour-là, par la seule

1. 28, 2-3: cette fois, César pouvait utiliser ses cavaliers (cf. p. 447, n. 4).

2. 28, 5.

3. *Non utate confectis, non mulieribus, non infantibus pepererunt*, 28, 4; Dion, XL, 34, 4.

4. Le siège a duré 27 jours (24, 1. cf. 27, 1), au moment des froids, pluies et bourrasques (24, 1; 27, 1). Cela nous ramène à la période de 20 mars-20 avril, ce qui correspond à la chronologie antérieure (p. 441, n. 7). Cf. Dion, XL, 34, 3: *ὁ γυναικῶν ἐνὶ τῷ στρατοῦ.*

5. Cf. VII, 30, 1.

6. Rapprocher 28, 5 et 21, 2.

7. César, III, 19, 6; cf. I, II, p. 423, t. 1, p. 344.

8. *Veritus ne qua in castris ex eorum (les fugitifs) concursu et misericordia eu'g* (cf. p. 439, n. 2) *seditio oreretur*, 28, 6.

force de son caractère, il remporta sa plus belle victoire sur les hommes.

Il ne lui vint pas à la pensée de commander la retraite : inviolable dans son camp¹, il garda devant César l'attitude d'un chef qui ne se sent point vaincu. Le soir de l'assaut, il posta sur la route ses familiers et les chefs des cités²; et quand, dans la nuit, les fugitifs se présentèrent, ils furent recueillis en silence, et rendus aussitôt à leurs corps respectifs : point d'attroupement ni de tumulte, le camp demeura dans l'ordre et le calme³. — Au matin, le conseil fut convoqué. Vercingétorix s'y rendit tel qu'à l'ordinaire, et, la démarche tranquille et assurée, il passa devant les rangs de la multitude sans détourner la tête ni éviter les regards⁴. En face des chefs, il prit hardiment la parole, et, suivant son habitude, il expliqua d'abord les causes et la nature de la défaite. — Il l'avait bien prédite : les Gaulois étaient incapables de défendre des murailles contre les machines de Rome : si l'ennemi avait vaincu, c'était par plus de science⁵. Mais ses avantages ne dureraient pas⁶. Et Vercingétorix énuméra aussitôt ce qu'il y avait à faire, ce qu'il demandait aux uns, ce qu'il attendait des autres⁷. Peu à peu, oubliant le passé, tout entier aux projets de l'avenir, il s'exalta de nouveau dans l'espérance, et, la pensée à demi perdue vers de lointains mirages, il lança ses auditeurs à sa suite. Devant ces hommes vaincus et désolés⁸, à quelques pas de César triomphant et d'Avaricum regorgeant de cadavres, il montra au loin la Gaule reprenant sa liberté, s'unissant en une commune patrie, victo-

1. Cf. VII, 32, 2.

2. *Procul in via dispositis familiaribus suis principibusque civitatum*, 28, 6 : sur la route dont il est ici question, chemin de Jacques Cœur, p. 442, n. 2 et 8, p. 447, n. 4.

3. VII, 28, 6.

4. *Ipse animo non defecerat... neque se in occultum abdidit et conspectum multitudinis fugerat*, 30, 1; 29, 1.

5. 29, 1-4.

6. 29, 5.

7. 29, 5-7.

8. Cf. 29, 1.

rieuse de l'univers entier¹. — En peu d'instant, cet homme étrange était passé des plus sages propos aux chimères les plus folles. Peut-être ne voulut-il que parler aux Gaulois leur propre langage, et les contraindre à la raison par un excès d'espoir. Mais peut-être, lui aussi, était-il l'esclave de ses désirs et de ses illusions, et, tel que César, unissait-il à un ferme bon sens une imagination en délire.

Il sortit de l'assemblée comme un vainqueur, approuvé et admiré de tous². César, quand il apprit ces choses, envia presque son rival. Tous les chefs d'armées, dit-il, sentent leur pouvoir s'affaiblir devant la défaite : et les échecs de Vercingétorix accroissent chaque jour son influence et sa dignité³.

Au lendemain du siège, l'armée gauloise se trouva donc plus docile et plus brave. Pour se mettre à l'abri des tentatives de César, elle consentit, sur la demande de son général, à fortifier son camp⁴. C'était, chez des Gaulois, l'abandon de toutes leurs traditions : ils travaillaient comme des hommes de peine, à creuser des fossés et à élever des remblais; ils s'exerçaient à perdre leurs habitudes d'insouciance et de désœuvrement. Le jeune chef les pliait à sa volonté⁵. En trois mois, il leur avait appris l'art de défendre une ville, de dresser des machines, de construire un camp, de refuser un combat, d'obéir et de vouloir. L'armée des Celtes devenait chaque jour plus digne de se mesurer avec la légion.

Quelques décisions habiles améliorèrent ses moyens de com-

1. *Unum consilium totius Galliarum effecturum, cujus consensui ne orbis quidem terrarum possit obistere*; 29, 6.

2. 30, 1-4.

3. *Itaque, ut reliquorum imperatorum res adversæ auctoritatem minuunt, sic hujus ex contraria dignitas incommodo accepto in dies augebatur*; 30, 3. C'est le plus bel éloge qu'on ait fait de Vercingétorix, et il vient de César.

4. 29, 7, et 30, 4. — Le camp d'entre Rians et Les Aix (p. 444, n. 6) se prête fort bien à une fortification à la romaine le long des ruisseaux, et je me demande si certains fossés ne sont pas les vestiges de ceux des Gaulois.

5. *Et sic sunt animo consternati* [la pensée de César doit être « convaincus » ou « domptés », ou encore « transformés »] *homines insueti laboris ut omnia, quam imperarentur, sibi patienda existimarent*; 30, 4.

battre. Son infériorité tenait surtout à ce qu'elle manquait d'armes à longue portée, ce qui l'exposait sans cesse au javelot des légionnaires¹. Mais les archers ne faisaient point défaut en Gaule, pays de chasse et de bons tireurs. Vercingétorix en appela de toutes parts². — Pour combler les vides faits par les derniers combats, les cités alliées lui envoyèrent, sur son invitation, un nouveau contingent³. Il ne voulut pas plus de monde qu'il n'en avait eu au début, du moins comme fantassins. — Mais il ne refusa pas des renforts de cavaliers : Teutomat, le roi des Nitiobroges, lui en amena un grand nombre, levés en partie chez les Aquitains⁴.

Enfin Vercingétorix n'oubliait pas, en dehors des heures de harangue⁵, que la moitié de la Gaule reconnaissait encore la loi du peuple romain : il choisissait dans son entourage les chefs qui avaient des relations ou un talent de parole, et il les adressait aux nations hésitantes, chargés de présents et de promesses⁶. On avait frappé de superbes statères d'or au nom de Vercingétorix, d'excellent aloi, de belle venue, de poids fort régulier⁷ : je ne doute pas qu'ils ne servissent, plus encore que les discours des envoyés, à gagner des hommes, chefs et pro-

1. Cf. t. II, p. 192-5.

2. Surtout, je crois, de chez les Rutènes, proches allies des Arvernes (César, *De b. c.*, I, 51, 1) : *Sagittarios omnes, quorum erat pernegens in Gallia numerus, conquiri et ad se mitti jubet* : 31, 4. Cf. p. 472, n. 2.

3. 31, 4 : cela dut ramener son effectif à 80 000 (p. 425).

4. *Teutomatus* [var. *Teutomotus*], *Olloriconus* [var. *Alloericonus*, plus, rex *Nitiobrogum*... *cum magno numero equitum suorum et quis ex Aquitania convenerat*] : 31, 3.

5. Cf. p. 446 et 454.

6. 31, 1 et 2.

7. On en possède un certain nombre, où l'on peut aisément reconnaître deux espèces, toutes deux pareilles au revers (cheval au galop, amphore, et, en plus, tantôt le signe ou symbole ☾, [cf. t. II, p. 386, n. 3], tantôt le croissant), au droit : l'une, à la tête casquée (Vercingétorix plutôt que Minerve?), et avec la légende *VERCINGETORIXIS* (deux exemplaires connus, collection Changarnier à Beaune, et au Cabinet des Médailles, n° 3773); l'autre, à la légende *VERCINGETORIXS*, à la tête nue (Apollon plutôt que Vercingétorix?), plus commune (Cab. des Méd., n° 3772-4, 3776-80). — Cf. Julian, *Vercingétorix*, p. 353 et suiv.; Caplan, *Revue hebdomadaire*, 18 janvier 1902, p. 303 et suiv.; Babelon, *Verc.*, 1902, p. 33 et suiv. (*Rev. num.*; Blanchet, p. 144.

taires, à la cause de la liberté. Partout, et surtout chez les Éduens¹, l'or et l'argent des Arvernes faisaient leur œuvre².

Quelques jours après sa victoire, César fut obligé de reconnaître qu'elle lui avait seulement donné les ruines d'Avaricum et les vivres abondants que la place renfermait. Il dut s'abstenir d'attaquer Vercingétorix, immobile dans son camp; il ne put l'empêcher de recevoir ses renforts et d'expédier ses messagers. Épuisées par la fatigue et la famine, les huit légions de César réclamaient un long repos. Il les laissa dans Avaricum³; et, pendant ces nombreux jours d'oisiveté, si son armée refaisait ses forces, celle de Vercingétorix accroissait les siennes (fin d'avril?).

X. — EMBARRAS ET NOUVEAUX PLANS DE CÉSAR

À la fin, César se préparait à marcher contre le camp gaulois⁴, lorsqu'un nouvel ennui détourna son attention.

Les Éduens étaient à la veille d'une guerre civile. Aux dernières élections pour la magistrature suprême⁵, deux partis d'égale force s'étaient constitués, chacun d'eux avait élu son candidat et refusait toute conciliation⁶. Il ne nous est point dit que les intrigues arvernes aient été la cause de cette division : mais c'est fort possible, et, en tout cas, à défaut de l'alliance des Éduens, les insurgés profiteraient de leur impuissance.

1. Cf. 37, 1.

2. 32, 1; cf. 29, 6 et 20, 12.

3. 32, 1.

4. Il semble, d'après le *prope hieme confecta* (32, 2), que nous ne sommes qu'aux approches de l'équinoxe (ce qui donnerait fortement raison au système chronologique du plus grand écart, p. 359, n. 1, p. 411, n. 7, qui avance de trois semaines tous ces événements); mais *hiems*, chez César, a le sens de la mauvaise saison, qui ne finit qu'en avril (III, 27, 2; IV, 20, 1; 36, 2), par opposition à *æstas*, *tempus ad gerendum bellum* (VII, 32, 2).

5. *Ad hostem proficisci constitui*et, 32, 2.

6. La date légale (*tempus*, 33, 3) des élections a pu être l'équinoxe ou un jour de la première lune après (le 16 avril, ce qui correspondrait mieux au récit de César).

7. VII, 32, 2 et suiv.

Cela ne faisait point le compte du proconsul. Il avait à tout prix besoin du peuple de Bibracte. Sa cavalerie était une des plus fortes de la Gaule; son influence était souveraine chez les Celtes et les Belges mêmes; s'il laissait la cité à l'anarchie, Vercingétorix y prendrait pied aussitôt, en secourant un des partis¹. A la demande des chefs éduens², César se rendit donc dans leur pays, à Decize, et il y convoqua le sénat et les intéressés³. Il fit une sérieuse enquête, et, comme un seul des concurrents avait été élu suivant les formes consacrées, il l'investit par décret de la magistrature souveraine⁴.

La paix rétablie chez les Éduens, il réclama leurs services, et, au moins en apparence, ils déférèrent à ses desirs. Leur cavalerie se rassembla et rejoignit l'armée romaine. Dix mille fantassins devaient venir plus tard. En échange, César promit à la nation, pour le jour où la Gaule serait vaincue, de nouvelles récompenses⁵.

Tout cela lui prit du temps. Il y avait déjà deux mois que César était parti de son camp d'hiver. De Sens à Orléans, à Bourges et à Decize, il n'avait fait que piétiner dans un cercle de soixante milles de rayon. Il lui faudrait à ce compte plusieurs années pour reprendre toute la Gaule. Nerveux comme il était, le proconsul n'eut pas la patience de continuer ainsi, et il résolut de jouer sur un double coup la partie décisive.

De ses dix légions, il en confia quatre à Labiénus, avec la

1. VII, 33, 1.

2. Il dut y avoir des résistances à cette démarche (37, 31).

3. 33, 1-2. Il semble qu'il ait songé à les convoquer dans son camp, mais la loi éduenne interdisait la sortie du vergobret (33, 2; cf. t. II, p. 67).

4. 33, 3-4; 34, 1. Il y avait deux prétendants. L'un, *Cotus*, frère du vergobret sortant *Valenticus*, avait été élu, contrairement à la loi qui interdisait la présence de deux frères dans les charges publiques, et il n'avait pas été élu au moment et au lieu consacrés par la tradition; en revanche, c'étaient les magistrats de la cité qui, conformément à la loi, avaient présidé à l'élection. L'autre, *Concectolitus*, avait été élu dans les conditions de temps et de lieu requises; et, à défaut des magistrats, les prêtres avaient dirigé le vote, ce qui était conforme à la coutume. César n'hésita donc pas à sanctionner ce dernier vote. Cf. t. II, p. 48.

5. 34, 1.

mission de partir pour Lutèce et de reconquérir les peuples du Nord¹. Lui-même en garda six, avec les contingents éduens, et il décida de frapper la révolte à son centre même, en marchant sur l'Auvergne et contre Gergovie. A défaut de Vercingétorix, il prendrait sa capitale, et peut-être l'un dans l'autre. Il quitta Decize, et s'appréta à franchir l'Allier².

Le chef arverne comprit sa pensée. Il essaya d'abord de s'opposer à la marche de son adversaire en coupant les ponts de la rivière³. Le Romain remonta la rive droite, suivi, sur l'autre bord, par l'ennemi⁴. A la fin, César, à l'insu des Gaulois, demeura d'une marche en arrière, rétablit un pont en toute hâte, et fit passer son armée⁵ (à Moulins? ⁶). Mais par là même il donnait

1. 34, 2. Il est probable qu'après l'équinoxe il y eut des rassemblements du côté de Paris, et c'est peut-être ce à quoi fait allusion Vercingétorix (20, 12; 29, 61).

2. 34, 2 : il semble résulter de *secundum Elaver* qu'il voulut passer l'Allier le plus tôt, ce qui était naturel; il est possible qu'il ait marché de Decize sur Moulins; mais, comme il n'est pas invraisemblable qu'il ait concentré son armée à Nevers, et organisé là ses services (35, 1-2), il a pu se rendre de Decize à Nevers et de là reprendre la direction de l'Allier, et le suivre ensuite de la hauteur de Saint-Pierre-le-Moutier jusqu'à Moulins.

3. 34, 3; Dion, XL, 35, 1 : les ponts coupés sont peut-être à la hauteur de Saint-Pierre et à Moulins. Si Vercingétorix était campé à Rions (p. 444), rien ne lui fut plus facile, par Brecy, Avord (cf. p. 444, n. 6), Blet et Sancena, que d'attendre César devant ces ponts. Remarquez que dès lors Bourges a dû être reconquise par les Gaulois, l'armée romaine détruit et ne garde pas. Elle n'a pas même pu, chose étonnante, conserver les ponts et assurer les passages.

4. 34, 3; 35, 1.

5. 35, 2-3. Il s'arrêta et se cacha avec deux légions dans les bois, à la hauteur du pont coupé; il envoya en avant le reste, quatre légions, en enlevant à ces légions quelques cohortes (*captis*), de manière à faire figurer à ces cohortes deux légions (les 10 cohortes des quatre légions formant ainsi six groupes, avec six états majors), l'armée marchant en longue file, *παρὰν ἰσχυρῶς τάξιν* (Dion, XL, 35, 2). Vercingétorix, de l'autre rive, crut toute l'armée en marche, et la suivit. Pendant ce temps, César rebâtissait le pont sur des pilotis laissés en place et, cela fait, rappelait ses légions et le traversait. — J'ai interprété César en acceptant la leçon des mss., *captis*; on a proposé *carptis*, *partitis*, *demptis*, *apertis*, *laxatis*, *aptatis*, *distractis*, *sectis*, *interceptis*, *sic apertis*, *detractis*, *dimidiatis*, et on a discuté à l'infini sur ce texte, dont le sens général, d'ailleurs, n'est pas douteux.

6. Le pont du passage doit être cherché à plus de quatre jours de marche de Gergovie (36, 1), en amont d'autres ponts (34, 3), avec un bois sur la rive droite (35, 2), un bon emplacement de camp sur la rive gauche (35, 5), une route sur la rive gauche permettant de voir la route de la rive droite (cf. 35, 3). Il semble que ces conditions se rencontrent mieux à Moulins (100 kil. de Gergovie) qu'aux autres endroits proposés : César a pu camper à Moulins avant le passage, dissimuler ses deux légions dans le vallon (alors boisé?) entre Moulins et Yzeure, et, après le passage, camper, en face de Moulins, sur la colline du château de Vallière. —

à l'Arverne une journée d'avance, celui-ci en profita pour prendre les devants, et quand, cinq jours après, César arriva en vue de Gergovie, Vercingétorix l'attendait sur la montagne¹.

Toute la guerre se concentra alors sur deux points. Les destinées de la contrée allaient se régler, en deux rencontres, près des villes que la nature lui donnait pour capitales : Paris, le carrefour des routes du Nord; Gergovie, la plus haute citadelle du plateau Central; et, ce qui mettait dans le débat une solennité suprême, César et Vercingétorix se disputaient la souveraineté de la Gaule dans les lieux mêmes où s'étaient faites, au temps de Bituit, son unité et sa grandeur² (milieu de mai³).

XL — LA CAMPAGNE DE LABIENUS AUTOUR DE PARIS⁴

La campagne de Labiénus fut un modèle de hardiesse et de bonheur.

Il partit de Sens avec ses quatre légions et quelque cavalerie⁵.

Moulins : Sanson, t. 157, de Gouffier Demoret, *Hist. du Bourbonnais*, 2^e ed., t. 1, 1824, p. 34-35; Creuly, *Carte*, p. 80. — Varennes (trop près, 75 kil. de Gergovie) : après d'autres, von Guérler, p. 284; Napoléon III, p. 301; Roe Holmes, p. 737. — A fortiori trop près, Marignies ou Pont-du-Château : Pasumot (reimpr.), p. 103.

1. VII, 35, 6; 36, 1. L'opération de César ne paraît donc constituer à moitié un échec pour lui.

2. T. II, p. 540 et suiv.

3. Je suppose quinze jours à trois semaines pour toutes les affaires depuis le départ de Bourges : la bonne saison paraît bien commencer au moment du passage de l'Allier (35, 1).

4. Outre les livres généraux : Lebouf, *Revue de divers écrits*, II, 1738, p. 142 et suiv.; N. L. Pissot, *Sieges soutenus par la ville de Paris*, 1815, p. 7 et suiv.; Barrau, *Ins. sur Provins*, p. 51 et suiv.; Dulaure, *Hist. ... de Paris*, 6^e ed., t. 1, 1877, p. 60 et suiv.; Quicherat, *Mélanges*, I, p. 207 et suiv. (écrit en 1852 et 1858); de Sauloy, *Campagnes*, 1862, p. 3 et suiv. (écrit en 1857 et 1859); Lenormant, *Revue archéologique*, 1861, II, p. 265 et suiv. (écrit en 1858); Mommsen, 2^e ed., p. 145 et suiv.; Sarrille, *Quelques pages*, p. 1 et suiv.; Cartia de Vaux, *Expédition de Labiénus* (extrait de *L'Investigateur*, sept.-oct. 1876); Henry Houssaye, *Le premier Siège de Paris*, 1876; Sieglerschmidt, *Rev. arch.*, 1905, II, p. 257 et suiv. (traduit, avec quelques changements, du *Militär-Wochenblatt*); Blanchet, *Rev. arch.*, 1906, I, p. 173 et suiv.

5. Il a avec lui les VII^e, XII^e (62, 4 et 6), et peut-être la XIV^e (la XI^e suppose Groebe ap. Drumann, III, p. 705) et la XV^e (cf. p. 466, n. 1); pour les cavaliers, 34, 2. Il laisse à Sens le gros des bagages, gardé par les cohortes de la levée de l'année (37, 1). Mais ces bagages ne sont pas ceux de toute l'armée, le quartier général ayant été transféré à Nevers (33, 2).

et il descendit la rive gauche de l'Yonne et de la Seine¹. Son objectif était Lutèce². De là, il menacerait les insurgés d'entre Seine et Loire, Carnutes, Aulérques et Armoricaïns; de là, il contiendrait ceux de la Belgique, Bellovaques et Trévires, Comm et Ambiorix. La situation de Paris en faisait le centre naturel des opérations contre les peuples du Nord³.

Dès la sortie de Sens, Labiénus se trouva en pays hostile. Personne n'obéissait plus à César au nord de la Seine. Dans l'île de Melun⁴, dans celle de Lutèce, des places fortes ennemies assuraient la jonction entre les Celtes et les Belges⁵. Des troupes nombreuses de combattants arrivaient de l'Ouest pour s'opposer à la marche du légat⁶. Si la blessure de Comm et l'orgueil militaire des Bellovaques retardaient la prise d'armes de la Belgique⁷, elle avait en fait reconquis l'indépendance. Les belles constructions romaines des journées de gloire, la redoute sur le Rhin, la flotte de Boulogne, n'étaient plus que d'inutiles objets⁸, et sans doute déjà des ruines abandonnées. Labiénus avait à refaire toute l'œuvre des cinq années précédentes. — Pour aller plus vite, il évita Melun, et arriva devant l'Essonne, où commençait le territoire des Parisiens⁹.

1. VII, 57, 1, 58, 1, qui nous le montre sur la rive gauche.

2. 34, 2, 57, 1.

3. T. I, p. 35-36; t. II, p. 249.

4. Les mss. 38, 2, 38, 6; 60, 1; 61, 3) hésitent entre *Metonsclum*, *Mellosclum*, *Metonsdem*, *Melonsdem*, d'un côté, et de l'autre, *Metosclunum*, *Melosedunum*, *Melodunum*, *Melofclunum*, *Meteledunum*. Il est probable que la localité s'est appelée d'abord *Mellosclum*; cf. t. II, p. 254, n. 9.

5. 57, 1; 58, 2-5. A Melun, les ponts avaient été coupés (38, 3, cf. p. 462, n. 3).

6. 57, 2. Il est du reste évident, bien que César ne parle des rassemblements qu'après l'arrivée de Labiénus, qu'ils sont antérieurs à cette marche (p. 462); voyez un procédé de narration semblable, p. 307, n. 2.

7. Cf. p. 422 et 515.

8. Cf. p. 362 et 402-3.

9. C'est là, par le travers de Corbeil, que je place *perpetuum paludem* (57, 4). En effet : 1° ce marais ne peut pas être à plus de 4 ou 5 heures de Melun, puisque Labiénus, parti entre minuit et 2 heures, semble avoir pu gagner Melun avant la fin de la nuit (58, 2 et 4); 2° celui de l'Orge est trop près de Paris, dont les Gaulois avaient intérêt à éloigner les adversaires; 3° il me paraît un obstacle moins important; 4° il est naturel que les confédérés aient voulu empêcher l'entrée sur le territoire parisien; 5° pourquoi aurait-on attendu aux marais de l'Orge, quand

L'armée des confédérés s'était donné pour chef l'Aulerque Camulogène; et ce vieux routier, solide, avisé, décidé, commandant à de fort braves soldats, n'était point un adversaire à dédaigner¹. Il avait pris position derrière les marais de l'Essonne, qui coupaient la route de la rive gauche, et il y attendait Labiénus².

Malgré ce double obstacle, le Romain voulut passer quand même. Il essaya, à l'aide de fascines, de bois et de terre, de bâtir un chemin ferme sur le marécage³. Puis, l'entreprise paraissant trop longue, il décampa dans la nuit, revint à la hauteur de Melun, fit main basse sur cinquante bateaux⁴, les chargea d'hommes, enleva la bourgade, rétablit les passages, transporta son armée sur la rive droite, et de nouveau revint vers Lutèce⁵. Camulogène déguerpit à son tour, et se porta par la rive gauche à la rencontre de son ennemi. Tous les deux se retrouvèrent en face l'un de l'autre à la hauteur de Paris⁶. Le Gaulois avait fait brûler la ville, détruire les ponts⁷: pour le Romain, ce ne fut plus un marécage à franchir, mais un grand fleuve⁸.

ceux de l'Essonne se prêtent d'abord à la défense? — Pour l'Essonne : voy. Guérin, 2^e éd., p. 292; Creuly, *Carte*, p. 81; Napoléon III, p. 322; Rice Holmes, p. 759. — Pour l'Orze : Quicherat, p. 216. — Pour la Bièvre : Pressat, p. 10; de Sauley, p. 12; Housaye, p. 27. — Toulouse (*Rev. arch.*, 1891, II, p. 163 et suiv.) supposerait une bataille navale sur la Seine près de Corbeil : cela me paraît bien difficile.

1. 57, 3 et 4; 62, 4-7.

2. 57, 4; cf. p. 461, n. 9. Sur la colline au nord d'Essonne?

3. 58, 1. A la hauteur de l'église d'Essonne?

4. 58, 2-3.

5. 58, 4-5. César ne parle que de la réfection d'un pont, sans doute celui de la rive droite.

6. 58, 5-6.

7. 58, 6 : ou sur chaque bras de la Seine.

8. 59, 5. — Ou Labiénus établit-il son camp? Il semble bien que ce soit le long du fleuve (58, 6; 60, 1-4). J'ai peine à croire que ce ne soit pas sur un terrain sec et un peu élevé, et je doute qu'il ait laissé l'île entre lui et Camulogène. Qu'il ne faille cependant pas s'éloigner de l'île pour chercher l'emplacement, cela me paraît résulter du texte (58, 6) : (*Galli*) *ad ripas* (ma. a; in *ripa*, β) *Sequanæ e regione Luteciæ contra Labient castra contulunt*. J'incline donc pour Saint-Germain-l'Auxerrois et ses abords, Camulogène campant en face, du côté de Saint-Germain-des-Près. C'est là que camperont les Normans en 885 (Abbon, *De b. P.*, I, 174 et suiv.). — L'Hôtel de Ville (Housaye, p. 41). — Romainville (Dufour, *Bull. de la*

Ce qui aggravait le péril de Labiénus, c'est que, sur ses flancs, les Bellovaques prirent les armes¹, et que, de Gergovie et de César, lui arrivèrent de mauvaises nouvelles, et peut-être l'ordre de revenir². Il fallait donc regagner Sens. Le légat jugea la chose impossible par la rive droite, sous la menace des Belges³, et il se résolut à mettre le fleuve entre eux et lui, au risque d'une bataille avec Camulogène.

Mais il importait au moins d'éviter que la rencontre eût lieu pendant le passage de la Seine. Labiénus recourut aux moyens classiques pour le cacher à son adversaire. Une nuit, laissant dans son camp cinq cohortes⁴, il en expédia cinq autres en amont, le long de la berge, accompagnées de bagages, escortées de barques qui remontaient le fleuve, et tout ce monde, soldats et matelots, faisant grand tapage⁵. Pendant ce temps, la flottille venue de Melun descendait sans bruit et s'arrêtait à quatre milles en aval⁶ (au Point-du-Jour?), où elle était rejointe par Labiénus

Sur. de l'Hist. de Paris, VIII, 1881, p. 153-7; Duruy, *ibidem*, p. 163. — Crêteil (Quicherat, p. 223). — Une ancienne opinion (cf. ed. de Clarke, 1712, planche), reprise parfois de nos jours, faisait arriver Labiénus par la rive gauche.

1. 59, 2 et 3.

2. César semble dire que Labiénus apprit le départ de César de Gergovie (59, 1). Si cela est vrai, il faudrait : 1° que Labiénus soit parti de Sens longtemps après le commencement de la campagne d'Auvergne; 2° que l'arrivée des nouvelles, la bataille, le retour à Sens, la marche de la vers César, n'aient pas pris plus de six à sept jours; 3° et que César en ait mis autant de Gergovie à la jonction avec Labiénus (p. 480-2). Cela, évidemment, n'est pas impossible. Je crois cependant, ce qui donne plus de marge à la campagne de Labiénus, que ces mauvaises nouvelles se rapportent à la première défection des Eduens (p. 472-3).

3. Il est possible aussi que la route de la rive droite fut maintenant coupée; 59, 3.

4. 60, 2; 61, 5.

5. 60, 3 et 4; 61, 3 et 5. — On a supposé que *Melliodunum* désignait ici (61, 5) Meudon; cf. Fannon, § 124; Vabois, p. 337; de Saulcy, p. 28; Sieglerschmidt, p. 265; etc. Mais : 1° Meudon n'est pas *adverso flumine* (60, 3); 2° ce serait un exemple unique de petite localité nommée par César dans le cours de ses campagnes. — On a également supposé, pour la localité de ce passage (écrite souvent *Iosodun*) : Corbeil (Marlianus, Ortelius, etc.); Juvisy (au Moyen Âge, ms. 23063, f° 77 a; Lebeuf, II, p. 176); Ivry (Dulaure, p. 62); Milly; etc.

6. 60, 1; cf. 4.

7. A 6 kil. du camp romain (cf. ici, n. 6). Je suppose que la traversée s'est faite surtout au passage, qui fut plus tard habituel, du Point-du-Jour au bac de Javel, à la hauteur du viaduc (voyez surtout la carte de Roussel, 1731, qui permet plus que toute autre de se rendre compte des opérations). — Le Point-du-Jour,

et par le gros de l'armée, marchant dans un profond silence¹. La traversée commença aussitôt; une tempête, qui se leva au petit jour, couvrit la rumeur du passage². Mais Camulogène ne fut dupe qu'à demi. Il avait disposé des sentinelles le long du fleuve; et, si les Romains en égorgèrent quelques-unes, il en resta assez pour donner l'alarme³. Le chef comprit que le fracas d'amont n'était qu'une feinte : il laissa seulement quelques hommes pour surveiller les cohortes du camp et du haut fleuve, et il se porta avec son armée à la rencontre des Romains⁴.

Au soleil levant, les légions, à peine débarquées, aperçurent l'ennemi⁵ (dans la plaine de Grenelle?). Le temps de dire quelques mots aux soldats, et Labiénus donna le signal du combat. A droite, la VII^e légion, qui avait été mêlée à toutes les batailles de la guerre gauloise, mit en fuite l'ennemi au premier choc; à gauche, la XII^e, qui était plus jeune, et qui avait Camulogène en tête, ne réussit qu'à renverser les premiers rangs à coups de javelots; les autres ne bronchèrent pas. Il fallut attendre le secours de la VII^e, qui prit les Gaulois à revers. Aucun, cependant, ne lâcha pied, et tous, Camulogène avec eux, se firent tuer jusqu'au dernier⁶. Il y eut encore à détruire les détachements que le chef avait gardés derrière lui, et qui s'étaient retranchés sur une hauteur (Montparnasse?)⁷; mais

chez Napoleon III (p. 325). Le moulin de Javel, Pissot, p. 11; Autenil, van Kampen, pl. 11. La pointe aval de l'île Seguin, de Saules, p. 33. Au pont de Grenelle, Houssaye, p. 32. Issy, Dulaure, I, p. 62, et von Gierke, 2^e éd., p. 291. Issy ou Vaugirard, Lebeuf, II, p. 165. — Le système, fort ingénieux, de Sieglerschmidt fait franchir par Labiénus la Seine à Neuilly et livrer la bataille à Courbevoie ou Puteaux; mais cela suppose les Gaulois presque au milieu des bœufs et loin des routes et passages habituels de la Seine, c'est-à-dire de Paris. Le système de Quicherat, qui place la bataille à Vitry et Ivry (p. 226 et suiv.), est impossible.

1. 60, 4, 61, 1.

2. 61, 1 et 2.

3. 61, 1 et 3.

4. 61, 4 et 5; 62, 1. Par la rue et la route de Sevres?

5. 62, 1.

6. De Sauley, p. 33; van Kampen, pl. 11; Houssaye, p. 67, sans doute le dos appuyé aux hauteurs de Vaugirard.

7. 62, 2-7.

8. Ils sont d'abord partis par le même chemin que Camulogène, et pour le

on laissa ceux qui s'enfuirent gagner les bois et les collines des environs¹, et on se hâta de revenir à Sens¹. — Cette victoire, qui aurait pu rendre à César la Gaule du nord, n'avait fait que donner à son légat le chemin du retour. Les fautes et les malheurs du proconsul annulèrent les résultats de la campagne de Labiénus.

XII. — LE SIÈGE DE GERGOVIE : FAUTES ET MÉCOMPTES DE CÉSAR¹

La première faute de César fut de n'emmener avec lui qu'un

secours par la rue de Sevres?), puis, s'apercevant de la déroute, se sont jetés sur une colline (je vois d'abord Montparnasse); VII, 62, 8. La colline de Vaugirard : Napoleon III, p. 327, et Houssaye, p. 67; Montrouge : de Saulcy, p. 34. Au reste, tout cela forme le même système de collines.

1. VII, 62, 9. Les collines et les bois de Clamart et Meudon?

2. VII, 62, 10. C'est à tort, semble-t-il, que Dion (XL, 38, 4) parle d'une occupation de Lutèce.

3. Ouvrages spéciaux : Symeon [Symeon], *Description de la Limagne*, Lyon, 1561, p. 85-9 (traduction du *Dialogo pio*, Lyon, 1560 (première enquête sur le terrain); Villevault, *Disc. memorable du siege*, etc., 1589; d'Anville, *Notice*, p. 349 et suiv.; de Caylus, *Recueil*, V, 1762, p. 281 et suiv.; Pasumot, *Diss. topographique sur le siège de Gergovie*, 1^{re} dans les *Mémoires géogr.*, etc., 1765; 2^e réimpression, en 1816-13, dans les *Diss. et Mém.*, etc., par Grivaud (le premier bon travail sur le terrain), Dulaure, *Diss. des princ. lieux de France*, V, 1789, p. 316 et suiv.; Legrand [d'Aussy], *Voyage*, I, an III, p. 60 et suiv.; Mérimée, *Notes d'un voyage en Auvergne*, 1819, p. 317 et suiv.; Ad. Michel, *Diss. sur l'emplacement*, etc., dans les *Tablettes hist. de l'Auvergne*, IV, 1843, p. 301 et suiv.; anonyme dans *Morgenblatt*, 3, 4, 5 et 6 dec. 1844, n^{os} 290-3; d'Aigueperse, *Une Visite à Gergovia*, Lyon, 1847 (*Arch. de la Soc. hist.*); Vial, *Mém. sur Gergovia*, Clermont, 1851 (*Annales de l'Aur.*, XXIV); Fischer, *Gergovia*, 1853 (en allemand; abrégé sous le titre *Encore Gergovia*, 1856, *Ann. de l'Aur.*, XXVIII, 1855); de Lacombe, *Le Spectateur militaire*, II^e s., XXVI, 1859, p. 321 et s. (avec un excellent plan de Saint-Hypolite); Ollivis, *Examen des dir. opinions émises*, etc., Clermont, 1861 (*Mém. de l'Ac. ... de Clermont-Ferrand*, n. s., III); Nadeau, *Voyage en Auvergne*, 1862, p. 262 et suiv.; Mathieu, *Vercingétorix et César à Gergovia*, Clermont-Ferrand, 1862; le même, *Nouvelles Observations*, etc., *Mém. de l'Acad. de Clermont*, n. s., VI (XXXVII), 1864; Steinberg, *Gergovia, Philologus*, XXVIII, 1874, p. 449 et suiv.; Bouillet, entre autres *Statistique du dép.*, 1846, 2^e ed., p. 36 et suiv., et *Mém. de l'Acad. ... de Clermont-Ferrand*, n. s., XVII (XLVIII), 1873; Paul, *Belagerung von Gergovia*, *Philologische Wochenschrift*, III, 1883, c. 357 et suiv.

Je ne crois pas que l'identité de Gergovie et du puy de Merdogne (ancien nom de la montagne) ait été sérieusement discutée, sauf par l'hypercritique Lancelot (*Mém. ... de l'Ac. des Inscr.*, VI, 1729, p. 633 et suiv.), et, chose étrange : ses doutes assez ridicules ont influencé Ukert (II, II, p. 390 et suiv.), Forbiger (III, p. 167-8) et Reichard (*Sammlung*, 1836 (écrit vers 1820), p. 114), qui place Gergovie à Jarreau. Le Moyen Age et la Renaissance ont pensé souvent à Clermont. — L'identité

peu plus de la moitié de ses troupes¹. De ses dix légions, le mois précédent, il en avait gardé huit pour la guerre de Berry; et, bien que ce fût pays facile, elle s'était prolongée au milieu d'ennuis de tout genre². Et maintenant, il se privait de deux légions de plus, des vétérans de la VII^e, de son meilleur officier³, alors qu'il s'engageait, en Auvergne, dans la plus audacieuse de ses campagnes. Tout ce qu'il avait devant lui était danger nouveau : un pays inconnu, couvert de montagnes, de forêts et de citadelles; un chef ennemi toujours plus fort, plus confiant, plus maître de ses hommes⁴; Vercingétorix manœuvrant sur le sol qui lui était familier, excité et inspiré par la présence de ses dieux, de ses ancêtres et de sa demeure; et, pour soutenir les efforts des résistances humaines, la forteresse imprenable de Gergovie.

Il fallait vraiment que César n'eût envoyé personne en reconnaissance, et qu'il ignorât singulièrement les lieux et les choses de la Gaule centrale. Devant Bourges, il avait eu besoin d'un mois et de huit légions : et Bourges ne présentait que deux mille mètres de muraille, elle s'élève peu au-dessus de la plaine, et les Romains purent mettre leur chaussée d'attaque presque de plain-pied avec le chemin de ronde⁵. — La muraille de Gergovie se développait sur près d'une lieue de pourtour; le plateau qui la porte se dresse à 744 mètres d'altitude, de 300 mètres plus haut que les vallons qui l'entourent⁶. Pour atteindre le rebord de

résulte : 1^o du rapport exact du pays avec le texte des *Commentaires*, et pour l'ensemble des marches, et pour le détail des positions; 2^o de la permanence du nom (*Girgoia*, *Girgia*, *Gergoia*, *Gergobia*, *Gergoye*, etc.), qui du reste s'est fixé, non au village (Merdogne, nom changé en Gergovie par décret du 11 janvier 1863), mais à la ferme (Baluzo, *Hist. ... de la Maison d'Auvergne*, II, 1708, *Preuves*, p. 62; Lebeuf, *Hist. de l'Acad. des Insér.*, XXV, p. 130; Cohendy, *Annales de l'Auvergne*, XXVII, 1854, p. 260-2; etc.).

1. Cf. p. 458-9 : il a avec lui les VIII^e, X^e, XIII^e légions (p. 475 et suiv.), et trois autres, peut-être la IX^e, la XI^e (contra, p. 460, n. 5) et la 1^{re}.

2. P. 441 et suiv.

3. P. 460 et suiv.

4. P. 460 et suiv.

5. P. 450-1.

6. *Urbs...posita in altissimo monte*, 36, 1.

ce plateau, il faut, au nord, au sud et à l'est, soit escalader des parois basaltiques rudes et glissantes, soit gravir les gradins escarpés et pierreux de terrasses successives¹. Au couchant seulement, un chemin de montagne conduit à la plate-forme de la ville; mais, avant de l'atteindre, il s'engage sur un col étroit, obstrué de bois, bordé de deux ravins profonds (col des Goules)². Contre cette masse énorme et confuse, les anciens procédés de siège n'étaient possibles qu'au prix de grands sacrifices. L'escalade? elle exigerait des milliers d'hommes, échelonnés en plusieurs rangs contre un côté du rempart, se poussant et se soutenant sans faiblir sur mille mètres d'assaut³. La chaussée d'approche? je doute qu'on pût la bâtir, en toute sûreté, sur le col périlleux de l'ouest⁴. Le blocus? les lignes devraient tantôt suivre des fonds de vallons, tantôt monter et descendre des croupes rocheuses, cela sur un développement de cinq lieues. Et, pour combattre ou construire, César ne disposait que de six légions et de quelques cavaliers, 30 000 hommes, la moitié du chiffre nécessaire⁵.

Vercingétorix dut se rendre compte de ses avantages. Contrairement à sa tactique d'Avaricum, il n'hésita pas à concentrer son armée sous les murailles de Gergovie⁶. Mais il se garda de l'enfermer dans l'enceinte. Il multiplia, en dehors de la ville, les ouvrages et les postes avancés, de façon à reculer et à étendre le plus possible les lignes que bâtirait l'ennemi. Pour se

1. *Omnes aditus difficiles habebat*, 36, 1.

2. *Dorsum esse hujus jugi prope æquum* [l'échine qui forme col et qui porte la route du plateau au col des Goules], *sed hunc situestrem* [voyez les bois du ravin qui descend de là, au nord, vers Romagnat] *et angustum* [moins de 100 m. entre l'étranglement de ce ravin et le ravin de Naron, au sud], *qua esset altitus ad alteram partem oppidi* [par opposition au chemin sur lequel eut lieu l'assaut, p. 475, n. 6; VII, 44, 2].

3. *De expugnatione desperavit* (36, 1), et par là César entend, je crois, à la fois l'escalade directe et la chaussée.

4. Ce n'est que là qu'on eût pu la placer, et le col a moins de 100 m. de large (n. 2), il est à 701 m., et, en face, le plateau de Gergovie atteint son point culminant, de 744 m.

5. César, du reste, a songé au blocus, et au blocus seulement, dès le début 36, 1).

6. 36, 2.

garer de l'assaut, il disposa ses camps en avant du rempart, sur les terrasses qui s'étagaient en contre-bas du plateau¹; et, au-devant de ces camps et de ces terrasses, sur le flanc même de la montagne de Gergovie, il éleva une épaisse muraille faite de larges blocs, haute de six pieds, qui doublait la place forte par une forteresse extérieure². Contre un plan de blocus, il fit occuper les collines et les roches qui flanquaient, du côté des vallons, la montagne maîtresse, et notamment La Roche-Blanche, qui, au sud, lui sert comme d'avant-garde³. Et, afin de n'être point surpris du côté du col, il semble qu'il y ait maintenu plusieurs postes de garde⁴. Avant même de songer au siège, il fallait que César déblayât les abords de la ville.

Quand le général romain aperçut, de la plaine, la montagne, et la forteresse hérissées de rochers, de bois, de murailles, de camps et de soldats, son premier mouvement fut de désespoir⁵. Et, ne se sachant quel parti prendre, il se contenta d'installer son camp le moins mal possible : il le bâtit au pied de la montagne⁶, le long de la grande route par laquelle il était venu, sur un des mamelons (au nord d'Orcet) qui terminent la plaine et commandent les ruisseaux d'en bas⁷.

1. *Castris prope oppidum positis*, 36, 2 et 46, 3; évidemment sur le côté sud, comme il résulte du récit de 46, le côté nord se défendant par lui-même, et, d'ailleurs, ne présentant pas les terrasses propres à des campements (cf. p. 475).

2. *A medio fere colle* c'est-à-dire, aujourd'hui, à mi-distance entre le bas du village et le rebord du plateau, *in longitudinem, ut natura loci ferebat ex grandibus saxis sex pedum murum ... præduserunt*, 46, 3. — César parle de trois camps (46, 4) : un à gauche du sentier (cf. p. 475, n. 6), deux à droite.

3. C'est La Roche-Blanche qui est désignée 36, 3. *Est e regione oppidi collis sub ipsius radicibus montis egregie munitus atque ex omni parte circumdatus* « encarté? » : elle ne l'est plus du côté de Gergovie, peut-être à cause d'éboulements successifs et des nivellements amenés par la culture; peut-être aussi César a-t-il voulu dire, car les mouvements de ses troupes s'expliqueraient mieux sans encartements de ce côté; on a traduit « isolé ». De même, 46, 4, *uno* : elle désigne également La Roche-Blanche. En revanche, 36, 2, *omnibus ejus jugi collibus* désigne toutes les collines du massif à l'ouest, celle de La Roche-Blanche, le puy de Jusant, les hauteurs de Risolles, le col des Goules, le puy de Romagnat.

4. N. 3.

5. VII, 36, 1 (*de expugnatione desperavit*); 36, 2 (*horribilium aspectum*).

6. César est, dit très nettement Dion (XL, 36, 2) : *in castris*.

7. *Majora castra*, 36, 7. Le camp occupait, au nord de l'Auzon, la hauteur entre

A peine arrivé, les déconvenues commencèrent pour César. Il sentit que l'ennemi ne le redoutait plus. La première journée, les cavaliers gaulois vinrent escarmoucher avec les siens; ils descendirent ensuite presque chaque jour, soutenus par des troupes d'archers, et ils n'hésitaient pas, sous l'abri des tireurs, à provoquer et à combattre les Romains. C'était Vercingétorix qui l'ordonnait, pour habituer ses hommes au courage et au sang-froid, et le proconsul, au lieu du champ de bataille qu'il espérait, ne faisait que fournir à son rival un champ d'exercices¹. Vercingétorix, sur le sol natal de Gergovie, disposait de ses compagnons et de ses soldats, et presque de son rival même, avec une maîtrise souveraine. Chaque matin, il convoquait les chefs des cités et leur fixait la tâche du jour². Plus de ces assemblées tumultueuses où s'énervait la force du commandement³ : un conseil d'officiers choisis, qui transmettaient les ordres et venaient au rapport⁴. L'armée gauloise se formait à la discipline.

César prit enfin une résolution. Le service des vivres était assuré par la route de l'Allier et de la Loire, dont il demeurait

le ruisseau d'Orcet, l'ancien lac de Sartheves, et la route actuelle de Paris à Perpignan, héritière de la route gauloise. Hauteur maxima au-dessus de la plaine : 30 mètres. On en a retrouvé les traces (fouilles de Stoffel en 1862, Napoleon, p. 303 et pl. 21 et 22). Superficie : 35 hectares pour six légions. — Mais l'emplacement avait été soupçonné par von Gierke (1^{re} ed., p. 53), et Ollivier avait également pensé, à cette région, à Chignat (p. 14). — Auparavant, on préférait la rive méridionale de l'Auzon, soit les bords mêmes d'Asumot, réimpr., p. 105, soit plus souvent le mont de Crest (Vial, p. 28; Fischer, p. 24). — Bouillet et Mathieu ont songé à Gondole sur l'Allier, et d'autres au puy d'Aubière (Saint-Hypolite ap. de Lacombe, plan); ceux-là (ainsi que Girard, p. 190 et suiv.) placent d'ailleurs tout ou partie des opérations sur les côtes nord ou nord-est. Tout cela est inadmissible : « toutes les affaires de cette expédition se sont passées au sud de Gergovia », disait déjà fort justement Pasumot (réimpr., p. 110).

1. 36, 4 : *Quid in quoque esset cuncti ac virtutis suorum periclitaretur* [mss. 3; *perpicleretur*, mss. 2].

2. *Principes eorum civitatum, quos sibi ad consilium capiendum delegerat, prima luce cotidie ad se convenire jubebat, seu quid communicandum seu quid administrandum videretur*; 36, 3. — Les combats (César, 36, 1 et 4; Dion, XL, 36, 2-3) devaient avoir lieu sur les bords de l'Auzon et le long de la grande route.

3. Cf. p. 430, 440, 445.

4. N. 2.

maître¹. Il avait fait de Nevers sa grande place de ravitaillement; on y avait transporté le gros des bagages, le trésor, les magasins, les otages, les parcs à chevaux². De là, les convois lui arrivaient régulièrement, et les dix mille fantassins éduens se préparaient à le rejoindre³. On touchait à peine à l'été⁴: le proconsul crut qu'il aurait le temps d'enfermer la place. Il résolut donc de commencer les lignes de blocus⁵.

La première chose à faire était d'occuper La Roche-Blanche, qui assurait aux Gaulois la possession du vallon principal, celui de l'Auzon, et l'usage de ses eaux⁶. César l'enleva par surprise au cours d'une nuit⁷, et il y bâtit un petit camp, qu'il réunit à l'autre par deux fossés de six pieds de profondeur⁸. Il laissa quatre légions dans l'ancien, en plaça deux dans le nouveau, et, par les profondes tranchées qui les rejoignaient, les soldats purent communiquer à l'insu ou à l'abri de l'ennemi. — Il y avait, entre les deux camps, le long du vallon, un peu moins d'une lieue. Ce n'était même pas le quart de la ligne de

1. Cf. p. 468, n. 7.

2. 36, 1; 35, 2, 3 et 5. — *Novesium*, plus tard *Neversum*, est bien Nevers, comme on l'a vu dès le Moyen Âge. Arnould, *II. Fr. pr.*, 41. C'est tout à fait à tort qu'on a essayé, notamment ces dernières années, de le placer ailleurs (la Nigent près de Decize, Méunier, *L'Emplacement de Novesium*, etc., Nevers, 1907, extrait de la *Revue du Nivernais*).

3. 37, 7; 34, 1: César les destinait à garder les ponts sur la route et à assurer les communications avec Nevers.

4. P. 481, n. 2.

5. Cf. 36, 1, qui indique bien sa résolution de bloquer la place.

6. 36, 3.

7. 36, 7: Dion, XI, 38, 4. Il m'a semblé (ainsi qu'à d'autres) que c'était la prise de La Roche-Blanche que racontait Polyen (VIII, 23, 10): tout le texte, depuis *évac*, se rapporterait à La Roche et ton à Gergovie: les bois épais de gauche, où César cache une partie de la colonne d'attaque, seraient ceux de Julia et Jussat; la montée étroite et rude, que César gravit, serait la montée par Dounezat.

8. 36, 7. César dit *fossam duplicem duodenam pedum*, ce qui semble indiquer deux fossés de 12 pieds chacun; les fouilles ordonnées par Napoléon III, en 1862, ont constaté l'existence de deux fossés larges de 6 pieds chacun, profonds de 4 pieds (p. 305 et pl. 22). — La Roche-Blanche a été proposée pour le petit camp par Pasumot (réimpr., p. 106), reprise par Mérimée, Vial, von Gaster et Fischer, et généralement suivie depuis. — Les hypothèses qui le placent au nord sont inadmissibles (p. 468, n. 7), et, quoique moins invraisemblables, celles de l'est (la butte d'Orcet, Mathieu, *Verc.*, p. 89).

fossés et de redoutes que César devrait construire pour investir toute la montagne¹.

Or, au moment où il commençait cette œuvre colossale, les Éduens, travaillés sans relâche par les émissaires de Vercingétorix, se décidaient à la révolte. Un complot fut tramé entre le magistrat même et le chef de l'infanterie qui partait pour rejoindre César². Quand celle-ci fut arrivée à quelque trente milles de Gergovie³ (vers Serbannes?⁴), on lui fit croire que le proconsul avait massacré les cavaliers éduens de son entourage, et on la décida à de sanglantes représailles. Les Romains qui l'accompagnaient furent égorgés sur-le-champ, et, par tout le pays éduen, coururent des messages de guerre⁵. Au lieu du renfort nécessaire, c'était un nouvel ennemi qui arrivait aux Romains : ils seraient bientôt bloqués et affamés dans leurs camps.

César fut alors merveilleux de sang-froid, de décision, de courage et de promptitude. Il apprit la nouvelle vers minuit⁶. Au matin, il quittait le camp avec quatre légions et les cavaliers éduens, et marchait vers l'armée rebelle⁷. Il la rencontra à vingt-cinq milles du camp⁸ (à Randan?⁹), et aussitôt, défendant de combattre, il fit avancer les Éduens de son escorte. Les fantasmes révoltés virent qu'on les avait trompés, et jetèrent bas les armes¹⁰. César accorda trois heures de repos à ses hommes, et,

1. Je ne serais pas surpris qu'il eût dès lors rappelé Labiénus (p. 463).

2. VII, 37 : ce chef s'appelait *Litavicus*, cette petite armée était accompagnée de convois de vivres et de citoyens romains faisant route vers César (38, 9). On attribue d'ordinaire à ce chef les monnaies *Litavicus* (Cab. des Méd., n° 5037-79).

3. 38, 1.

4. Sur la route directe de Bibracte à Gergovie (accepté par von Gœler, p. 273, Napoléon III, p. 306). Il est possible que ce soit dès Vichy, au passage de l'Allier.

5. VII, 38; Dion, XL, 37.

6. Il l'apprit par deux des chefs des cavaliers éduens qui l'entouraient, *Eperandorix* et *Viridomarus* (VII, 39); cf. p. 480.

7. 40, 1-4, cf. 39, 3; Dion, XL, 37, 3 (qui ne parle pas de légions).

8. 40, 4.

9. Randan a été indiqué par von Gœler, p. 274, Napoléon III, p. 307. Cf. n. 10.
10. *Litavicus* s'enfuit à Gergovie (40, 7) : il le put sans peine, vu qu'à Randan la route bifurque, un chemin va à l'ouest vers Riom et Gergovie, l'autre, celui de César, se dirige vers Veyre le long de l'Allier.

dans la nuit même, ils rentraient au camp¹. En vingt-quatre heures, ils avaient parcouru cinquante milles.

Devant Gergovie, un nouveau mécompte attendait César. Si courte qu'eût été son absence, les Gaulois en avaient profité pour assaillir les camps avec leurs hommes de trait. Fabius, qui commandait, ne put les repousser qu'à coups de machines². Le retour de César empêcha seul une seconde attaque³.

Les mauvaises nouvelles revinrent derrière lui. A l'annonce de la révolte de leurs troupes, les Éduens s'étaient levés partout, courant sus aux marchands italiens, aux officiers romains qui rejoignaient l'armée, trahissant leurs hôtes, massacrant les uns, réduisant les autres en servitude⁴. Il est vrai que la révolte ayant échoué, les chefs se hâtèrent de désavouer les coupables, et d'envoyer au proconsul d'humbles messages d'excuse et d'amitié⁵. Mais en même temps, comme ils se sentaient trop compromis pour échapper à sa colère, ils préparèrent enfin une trahison plus complète et le soulèvement général de la nation et de ses alliés⁶.

César ne fut point la dupe des Éduens. Il comprit que dans quelques jours, ils lui fermentaient la route de Nevers et le sépareraient de Labiénus⁷. Jusqu'ici, le siège de Gergovie n'avait apporté aucun résultat. Il devenait sage d'y renoncer, et de songer à la retraite avant qu'elle ne parût une fuite⁸. Quand il

1. 41, 1 et 3. — Hartong, *Der Marsch der Eduer (Philolog.)*, XXIII, 1873, p. 369 et suiv., place le lieu de la rencontre à Thiers, chose invraisemblable.

2. 41, 2-4; Dion, XL, 38, 1. — à remarquer l'emploi par Vercingétorix *ignitarum atque omni genere telorum* (cf. p. 456), ce sont toutes ces nouvelles, dénouées, qui parvinrent à Labiénus (cf. p. 463).

3. 41, 4.

4. 42, 1-4; il y eut (5-6) des scènes particulièrement violentes à Chalon, où un tribun, M. Aristas, semble avoir organisé la rancune aux Éduens avec les négociants italiens établis là; on les fit sortir avec un sauf-conduit, puis on les assaillit en route, mais ils tinrent bon.

5. 43, 1-4.

6. 43, 3.

7. 43, 4 et 5.

8. *Ne profectio... similis fuga videretur*, 43, 5.

aurait rejoint son légat¹, avec ses dix légions réunies il redeviendrait le maître.

XIII. — CÉSAR REPOUSSÉ DE GERGOVIE

Mais à cet homme, amoureux de la victoire jusqu'à la folie, il en coûtait d'abandonner cette proie superbe de Gergovie, et de retirer ses légions impuissantes sous les yeux de Vercingétorix indompté. Décidé au départ, César le différait quand même, attendant de sa fortune une chance inespérée², un de ces hasards qui, disait-il³, changent tout à la guerre.

Son rival, pendant ce temps, ne laissait rien à l'aventure, et agissait comme si César devait poursuivre les travaux du siège. Afin d'arrêter la ligne qui menaçait d'investir Gergovie, il fit construire de nouveaux ouvrages sur les collines avoisinantes et aux approches du col⁴. Aux tranchées de clôture il répondit par des redoutes avancées qui leur barraient le chemin⁵.

Mais pour travailler à ces défenses, il avait dû dégarnir les camps qui flanquaient les murailles de la ville et ces murailles elles-mêmes⁶. César s'en aperçut un jour⁷. C'était là « l'occasion

1. Dès ce moment, en tout cas (cf. p. 471, n. 4), l'ordre de revenir a dû être envoyé à Labienus (*contraheret exercitum*, 43, 5).

2. *Facultas bene gerenda rei*, 44, 1.

3. Cf. VI, 42, 1.

4. Hauteurs et pays d'Opme, Risolles, Jussat et Romagnat; 44, 3-5. *dorsum* désigne le col des Goules et ses abords (cf. p. 467, n. 2), et correspond à *alterum collem*. — Dans le même sens, avec quelques variantes : Pasumot, *reimpr.*, p. 108; Vial, p. 30-1; Fischer, *G.*, p. 26 et suiv.; Napoléon III, p. 341. — Montrignon, propose par von Güler (p. 278), est trop loin.

5. Que les travaux de Vercingétorix soient une réponse à ceux de César sur La Roche-Blanche et le long de l'Auzon (p. 470), c'est ce qui est dit très nettement, VII, 44, 4 : *Vehementer haic [dorsum, n. 4] illos [les Gaulois] timere, nec jam aliter sentire, uno colle [La Roche-Blanche] ab Romanis occupato, si alterum [le col et ses abords] amississent, quin pene ar circumvallati atque omni exitu et pabulatione [dans les vallons de Romagnat et Clemensat, interclusi viderentur]*.

6. 44, 1 et 5.

7. César, du petit camp, aperçut (44, 4) *collem nudatum hominibus* : cela ne me paraît être que le flanc sud de Gergovie, couvert de camps (p. 468). — De même, von Güler, p. 277, de Lacombe, p. 341. — On pense d'ordinaire à une hauteur du système du col (cf. n. 4) : Vial, p. 30; Fischer, *G.*, p. 26; Napoléon III, p. 309; van Kampen, pl. 10; Rice Holmes, p. 761.

de bien faire » qu'il cherchait depuis si longtemps¹ : l'escalade fut décidée, et, avant de se résoudre à la banale sagesse des décisions raisonnables, il risqua un dernier coup d'audace.

L'escalade ne pouvait être tentée, avec quelque chance de succès, qu'en partant de La Roche-Blanche, où se trouvait le petit camp de César. De ce point, la distance est moins grande, la pente est moins raide, et des sentiers obliques diminuent la fatigue de la montée². Trois légions³, destinées à l'assaut, y furent massées à l'insu de l'ennemi⁴. Pour détourner son attention, César expédia ouvertement une légion et d'autres hommes sur sa gauche, le long de l'Auzon, dans le prolongement de ses lignes, comme s'il voulait attaquer les hauteurs du col et les ouvrages que les Gaulois étaient en train de construire⁵. Pour opérer une diversion au moment de l'attaque, il donna l'ordre aux cavaliers éduens de manœuvrer à sa droite, sur le flanc de la montagne⁶. Enfin, pour soutenir ses hommes en cas

1. 44, 1 et 2.

2. Cf. 46, 1-2 : *Oppidi murus a plantis atque iunctis ascensus* (Donnerat) *recta regione...* mille CC passus *alerat* (1800 mètres en droite ligne, exact ; *quicquid hoc circuitus ad molliendum iterum accesserat* [les sentiers en zigzag qui montent du village de Gergovie au plateau, et qui doivent être tels aujourd'hui qu'au temps de César], *id spatium itineris augebat*).

3. La VIII^e (p. 473), la IX^e (?), la XI^e (?), les meilleures après la X^e.

4. Il arriva à ce résultat en les faisant marcher dans les fosses de communication (p. 470, n. 8), les enseignes cachées et les aigrettes des casques couvertes ou enlevées (45, 7).

5. *Legionem unam* (la I^{re} ? une des moins bonnes) *eodem iugo* (dans le sens de *ad idem jugum*, l'ensemble des collines qui flouquent le col des Grutes, pay de Jussat, hauteurs de Risolles, cf. p. 473, n. 4, *mittit* (45, 4). Il envoie de même des cavaliers et aussi des bêtes de somme et des muletiers, simulant des escadrons, tout ce monde chargé de gagner le même col, *eodem* (45, 1), *eodem regione* (45, 2), mais par un long circuit autour des collines, *longo circuito, collibus circumvorti* (3 et 2) : il les expédie, toujours dans la vallée de l'Auzon, vers Chanonat, d'où un sentier permet de tourner sur la gauche les hauteurs de Risolles. — La légion, après s'être légèrement avancée, *se cache loco inferiore sitisque* (les bois du vallon, derrière le château Julia). — Vou (Orler (p. 280) envoie les troupes de diversion à Montrognon (p. 473, n. 4), en faisant à l'est et au nord tout le tour de Gergovie, par Pérignat et Romagnat ; ce qui est in vraisemblable.

6. *Ab dextra parte alio ascensu* (45, 10) : par le sentier qui, du camp d'Oront, mène à la ferme de Gergovie, et de là, par le sentier qui tourne à l'est du plateau et revient ensuite vers le village.

de retraite, il décida de se tenir en arrière avec sa X^e légion¹, et d'en réserver une autre encore, la XIII^e, dans le petit camp de La Roche-Blanche².

Tout marcha d'abord à souhait. Les Gaulois crurent que César menaçait leurs nouvelles défenses, et ils portèrent toutes leurs forces sur le col et les hauteurs attenantes, à l'extrême gauche des Romains³. Mais alors le front de la ville qui faisait face aux légions se trouva dégarni de défenseurs. Il n'y avait là que quelques hommes, qui se disposaient à la méridienne⁴.

Car ce fut précisément vers midi⁵ que César donna le signal à ses trois légions. Au pas de course, quelques milliers de soldats descendirent de La Roche-Blanche, traversèrent la combe qui la séparait du mont de Gergovie, et gravirent les pentes opposées⁶. Au premier rang se trouvait la VIII^e, une des plus vaillantes de toutes, et en tête ses centurions, irrésistibles entraîneurs de leurs hommes⁷. En quelques minutes, les légionnaires avaient sauté la muraille qui bordait la terrasse, pénétré dans les camps, et si vite, que le roi des Nitiobroges, éveillé de sa sieste, eut à peine le temps de s'enfuir à demi nu, sur un cheval blessé⁸. Les camps pillés et traversés, les centurions apparurent au pied du rempart de Gergovie⁹. Sur le rebord de La Roche-Blanche, de l'autre côté du vallon, le proconsul regardait la scène¹⁰.

1. 47, 1.

2. 49, 1, cf. 51, 2.

3. 45, 6.

4. 46, 5.

5. L'heure résulte de 46, 5. On devait être fin mai ou au début de juin (cf. p. 460, n. 3), et peut-être César a-t-il escompté la paresse des Gaulois à combattre par la grosse chaleur.

6. VII, 45, 7-10; 46, 4. Le gros des soldats ont dû gravir les sentiers qui partent du village, et surtout le principal, qui monte vers le nord-ouest; cf. p. 474, n. 2.

7. VII, 47, 7; 50, 3-5.

8. 46, 4-5; 52, 3.

9. VII, 47, 3 : *Neque finem priss sequendi fecerunt quam muro oppidi portique appropinquarent* : portes, malgré le pluriel, désigne peut-être une seule porte, au bout du sentier principal (ici, n. 6).

10. VII, 47, 1 : la X^e légion descendait sans doute, devant lui, les pentes de La Roche-Blanche.

Il déclara plus tard que sa seule intention avait été la prise des camps gaulois, et qu'il avait, au départ, donné des ordres en conséquence¹. Je n'en suis pas convaincu : le pillage de quelques tentes ne valait pas tant de manœuvres, de tels périls, et une si grosse perte de temps. En tout cas, lorsque le proconsul vit ses trois légions éparpillées sur le flanc de la montagne, sans ordre, sans soutien, disloquées par les ravins et les croupes, à la merci des Gaulois qui allaient revenir, il eut peur pour elles, et il fit sonner la retraite². La X^e, qui était descendue dans le vallon, s'y arrêta, et César avec elle³. Mais les trois autres n'entendirent rien⁴ ou ne voulurent rien entendre⁵. Soldats et centurions touchaient enfin aux remparts et aux portes de Gergovie : l'ennemi n'était pas encore là ; la muraille, sur ce point, dépassait à peine la hauteur de trois hommes. A l'exemple de leur général, et au besoin malgré lui, les légions tentèrent la fortune⁶.

Les centurions de la VIII^e se répartirent la besogne. L'un d'eux se fit hisser par trois de ses hommes sur le rempart, et ensuite les tira après lui⁷. Un autre entreprit de briser la porte⁸. Par toute la ville courait et grondait la clameur des prises d'assaut⁹.

1. 45, 7-9; 47, 2 et 3; 52, 1, 3 et 4.

2. 47, 1 et 2.

3. VII, 47, 1 : la 1^{re} position de la X^e est donc, je crois, vers le carrefour du pont 502, sur le chemin qui, venant du fond du vallon de Macon, longe le pied de la colline de La Roche-Blanche. Les mss. ont *contingatur*, on a proposé *catinatur*; la conjecture audacieuse de Heller (*Philologus*, XIX, 1868, p. 540), *circumactus* au début de la pente, correspond bien au mouvement et à la langue de César. Voy. Tuetler (p. 284) et Napoleon III (p. 313), suivis par la plupart, font avancer la X^e jusque vers le village de Gergovie.

4. VII, 47, 2 : la vallée qui aurait empêché d'entendre *vatis magna vallis intercedebat*, est celle qui sépare La Roche-Blanche de Gergovie (cf. n. 3), comme l'a reconnu Pannoflet le premier (reimp., p. 110).

5. 47, 2 et 52, 1 : elles refusèrent même, dit César, d'obéir à leurs officiers.

6. 47, 3; 52, 1, 3 et 4.

7. 47, 7 : *L. Fabius, etc., tres suis notis manipulares atque ab eis subleventas, murum ascendit, etc.* Je doute que César veuille dire porté par trois hommes : cela montrerait le mur à 3 ou 4 mètres seulement. Je crois plutôt à une courte échelle de quatre hommes, soit 5 à 6 mètres pour le mur.

8. 50, 4 : *M. Petronius, etc.*

9. 47, 4; 48, 1.

On fuyait dans le lointain vers les issues opposées. Les femmes, sur la muraille, cheveux épars, seins nus, mains ouvertes, hurlaient et suppliaient, et déjà quelques-unes se livraient aux soldats pour éviter la mort¹. César, un instant, put croire à la victoire.

Mais, brusquement, les Gaulois entrèrent en scène. Revenus à bride abattue, les cavaliers se montrèrent d'abord, et prirent leur place de combat sur le rempart; d'autres arrivèrent à leur tour, à chaque instant plus nombreux; et ce fut bientôt une multitude d'hommes qui remplit la muraille, déborda au dehors, couvrit les premières descentes et assaillit de toutes parts centurions et légionnaires². Ceux-ci durent combattre un contre dix, et partout en mauvaise posture³. La crainte revint à César : il monta avec sa X^e légion jusqu'à mi-hauteur du plateau (sur la croupe avant le village actuel?⁴): derrière lui, la XIII^e la remplaça dans le vallon⁵.

Les Romains, autour du rempart et sur les terrasses, combattaient sans perdre pied. S'ils tenaient bon quelques minutes encore et que César pût les soutenir, la retraite serait honorable⁶. Mais à ce moment même, les cavaliers éduens parurent

1. 47, 5 et 6.

2. 48, 1-4, 49, 1.

3. 48, 4, 49, 1; 53, 1.

4. *Positum ex subico* (ou il était) *progressus* [sic, tous les mss.], etc.; 49, 3. César a dû suivre le chemin qui part du carrefour d'en bas (p. 476, n. 3) et s'arrêter, après une faible montée, à mi-chemin du village, au carrefour du point 536 (2^e position). — C'est bien à peu près la place qu'on a souvent assignée à la X^e, mais en la faisant, non pas avancer, mais reculer depuis le village, ou elle serait déjà montée (p. 476, n. 3), et en lisant, à tort, *regressus* chez César (von Gölér, p. 286; Napoléon III, p. 315). — On la fait aussi (van Kampen, n. 10; Rice Holmes, p. 745) obliquer sur les croupes qui avoisinent le village. — Cf., sur ces diverses positions : Ebers, *Neue Jahrbücher*, LXXV, 1857, p. 854 et suiv.; Heller, *Philologus*, XIX, 1863, p. 339 et suiv. XXVI, 1867, p. 687 et suiv.; Steinberg, *id.*, XXXIII, 1874, p. 457 et suiv.

5. César la fit placer (1^{re} position) *sub infimo colle* [Gergovie? La Roche-Blanche?] *ab dextero latere hostium*, 49, 1 : c'est la position que nous avons (p. 476, n. 3) assignée au début à la X^e. Tous ces mouvements des légions me paraissent se succéder sur une même ligne, le chemin actuel et naturel de La Roche-Blanche au village (cf. n. 4).

6. 49, 1-3; 50, 1.

à la droite des légionnaires¹ : dans l'émoi de la bataille, ceux-ci crurent à des adversaires, et le courage leur manqua². Une dernière poussée des Gaulois eut raison des plus intrépides. Ceux des Romains qui avaient escaladé la muraille furent tués et jetés en bas; ceux qui tenaient les portes furent égorgés à leur tour³. Plus rien n'arrêta les Gaulois dans leur descente victorieuse : devant eux, les ennemis dégringolaient les flancs de la montagne, laissant des cadavres dans tous les ravins⁴. César avait rapproché encore la X^e légion. Arrivés à la fin des plus rudes pentes, les fugitifs la rencontrèrent (vers le village), et les Gaulois durent ralentir la poursuite⁵. Plus bas, la XIII^e s'avancait à son tour, gravissant les premières montées⁶. Les quatre autres se replièrent sur elle, et l'armée put enfin gagner la plaine, s'y mettre en ligne, offrir la bataille⁷. Mais Vercingétorix la refusa, et, d'un ordre, ramena ses soldats dans Gergovie⁸.

Cette dernière manœuvre ôtait au Romain l'espoir d'une revanche et complétait le triomphe de son rival. Même à cette heure unique où, pour la première fois, l'Arverne et ses hommes avaient mis en déroute César et les légions, les Gaulois eurent assez de fermeté d'âme pour ne point compromettre leurs

1. 50, 1. Ils ont dû, arrivant si tard, faire un grand détour inutile après la ferme (p. 474, n. 6).

2. 50, 2.

3. 50, 3-5 : ici César raconte la mort de Pétronius (p. 476, n. 8), se précipitant seul au milieu des ennemis, pour permettre aux siens de fuir.

4. 51, 1.

5. *Legio decima tardavit, quæ pro subsidio paulo æquiore loco constiterat*; 51, 1. Je place cette 3^e position sur la terrasse qui porte le village, et je la fais donc monter et avancer depuis sa 2^e position (cf. p. 477, n. 4). — Von Gæler (p. 286 et Napoléon III, p. 315), van Kampen (pl. 10), Rice Holmes (p. 746), la font plus ou moins reculer et non avancer.

6. 51, 2 : *Ceperant locum superiorem*. C'est (2^e position), je crois, l'emplacement quitté par la X^e; cf. n. 5 et p. 477, n. 4. — On fait d'ordinaire reculer la XIII^e légion, pour la placer beaucoup plus vers la plaine (vers le puy de Marmant, von Gæler, p. 287, Napoléon III, p. 316; vers Donnezat, van Kampen, pl. 10, Rice Holmes, p. 746).

7. 51, 2-3. Elles me paraissent être revenues par le même chemin d'abord, puis vers Donnezat, et être s'arrêtées sur le terrain bas en avant du hameau (planities), là où sont les vignes.

8. *Ab radicibus collis suos intra munitiones reduxit*; 51, 4.

avantages par un excès de confiance. Et ce qui, pour Vercingétorix, fit de la journée de Gergovie une victoire absolue et parfaite, ce ne fut pas seulement le résultat matériel de la bataille, le chiffre des centurions et des soldats tués à César, la fuite visible des cohortes, mais ce fut encore qu'il mérita cette victoire par la prudence de ses actes et par la discipline de ses troupes. Et ces deux qualités supérieures d'un chef et d'une armée, que le proconsul et les légions de Rome avaient oubliées ce jour-là¹, se révélèrent enfin dans la Gaule révoltée (début de juin?).

XIV. — CÉSAR S'APPRÊTE A QUITTER LA GAULE

César ne put ni réparer ni venger sa défaite. Chacune des journées qui suivirent aggrava sa situation.

Il avait perdu devant Gergovie sept cents soldats, près d'un douzième de l'effectif engagé, et, ce qui était le pire, quarante-six centurions, un sur quatre². Le lendemain, il convoqua l'armée pour calmer les inquiétudes et pallier le malheur : il expliqua tout par la témérité et la désobéissance des assaillants et par le désavantage de la position ; le mérite des ennemis n'était pour rien dans cette victoire de hasard³. Et, afin de le prouver, il leur offrit une seconde fois la bataille⁴. Vercingétorix se borna à faire descendre quelques cavaliers et à les laisser fuir. Mais le lendemain, le Romain ayant recommencé la manœuvre, le Gaulois n'envoya personne⁵. Il était évident qu'il ne sortirait plus de ses lignes.

Il fallut donc enfin que César ordonnât le départ. Le jour même, il quittait ses camps, et reprenait la route du nord⁶. Vercingé-

1. César l'avoue, 52, 1, 3 et 4.

2. P. 475, n. 5.

3. 51, 4 ; 51, 1. Je doute que César ait pu envoyer à l'assaut plus de 3000 hommes par légion.

4. VII, 52.

5. *Idoneo loco*, 53, 1. Le puy de Marmant?

6. 53, 2 et 3.

7. 53, 3.

torix ne bougea pas ¹. Il était résolu à ne point provoquer les légions en retraite, craignant sans doute un de ces combats désespérés qui rendent parfois la victoire à une armée aux abois. Mais il multiplia autour d'elle les ennuis et les périls : déjà, ses cavaliers avaient pris les devants sur la route de César, et ils tentaient un dernier effort pour soulever les Éduens ².

Le Romain fit diligence, gagna en trois jours l'Allier et le pont de Moulins ³. Il avait hâte de passer ensuite la Loire et d'arriver à Nevers, pour y rejoindre ses bagages, ses chevaux, son trésor et le camp des otages ⁴. Mais l'ennemi l'y devança, grâce à une nouvelle faute du proconsul.

Les deux chefs de son escorte éduenne, Viridomar et Éporédorix, étaient de jeunes ambitieux, habiles, rusés, retors, qui, jusque-là, avaient rendu quelques services à César ⁵. Quand ils virent que les choses tournaient mal pour lui, ils n'eurent plus que le désir de le lâcher, et d'exploiter pour leur compte la révolte éduenne. Le proconsul espérait encore l'éviter à force de concessions : et, les deux traîtres s'étant offerts pour l'empêcher, il leur donna congé, bien qu'il se défiât d'eux ⁶. Cela lui coûta Nevers.

Viridomar et Éporédorix coururent, devant lui, à Nevers, égorgèrent les soldats et les marchands de la garnison romaine, se partagèrent l'argent et les chevaux, enlevèrent et détruisirent les vivres, et expédièrent les otages à Bibracte ⁷. C'était pour le Romain un nouveau désastre, plus fâcheux que le premier.

1. *Ne tum quidem insecutus hostibus*, 33, 4.

2. 34, 1; Litavice (p. 471, n. 10) en tête.

3. 33, 4 : *Pontes* (mss. a., sans doute dans le sens du singulier : *pontem*, mss. b.). Il fut obligé de le refaire. Je suppose qu'il s'agit de Moulins, parce qu'il est sur la route directe de Nevers, qu'à cet endroit César eutrait chez les Éduens, et qu'on comprend alors la demande faite là, *ibi*, par les cavaliers de la nation (n. 6). Cela fait une marche de vingt milles par jour. — Vichy : von Götter, p. 289; Napoléon III, p. 319.

4. P. 470.

5. VII, 39, 1-3; 40, 3; p. 471, n. 6.

6. VII, 34; Dion, XI, 38, 2.

7. VII, 35, 1-8; Dion, XI, 38, 2 et 3.

Il perdait les moyens de recommencer aussitôt la campagne, trésor, bagages, remonte et magasins. Et, ce qui était plus grave encore, toute la Gaule, délivrée enfin de la crainte d'exposer ses otages aux vengeances de César, pouvait songer sans remords à sa liberté. Avec les gages de son obéissance disparaissait le lien qui l'unissait à Rome.

Les deux Éduens essayèrent aussi de barrer la route aux Romains. Les ponts de la Loire furent coupés, des postes disposés sur la rive droite¹. Grossi parla la fonte des neiges, le fleuve paraissait infranchissable². Il y eut alors, semble-t-il, un frisson de terreur dans l'armée de César : on parla de rétrograder vers le sud, et de gagner par les Cévennes la Province elle-même. Et le bruit de cette honteuse retraite parvint jusqu'à Labiénus³. Mais c'eût été abandonner un légat et quatre légions, et un tel acte de désertion eût fait vouer César à une éternelle infamie. Son devoir était de rejoindre Labiénus à tout prix, et de sauver Sens, où il avait ses dernières réserves⁴. Une marche rapide et hardie le débarrassa des Éduens, adversaire médiocre entre tous. Il arriva sur la Loire bien plus tôt qu'ils ne l'y attendaient⁵ : un gué lui permit de faire traverser ses hommes, de l'eau jusqu'aux épaules ; les Barbares s'enfuirent à la simple vue de l'ennemi, et César trouva la route libre⁶.

1. 55, 9-10; 56, 1. Entre le confluent de l'Allier et Bourbon-Lancy ? sans doute les ponts de Nevers et de Decize.

2. 55, 10 : nous sommes donc sans doute en mai ou juin, peut-être fin mai, si l'on admet que César a profité, pour sa marche de nuit (n. 5), du temps de la pleine lune, le 30 mai.

3. 56, 2. 55, 9; 59, 1 avec la réserve de la p. 463, n. 2). Quel que soit le texte qu'on accepte pour ces trois passages si discutés, le sens général n'est point douteux. Pour 55, 9, je préfère la correction *in Provinciam expellere* (les mss. a ont *ex provincin expellere*, les mss. 3 *provincia excludere*) ; pour 56, 2, je crois qu'on peut garder la leçon des mss. 3, *ut nemo tunc* (ne metu a) ; pour 59, 1, je garde le texte des mss. *interclusum itinere et Ligere*.

4. 56, 2.

5. 56, 1 et 3. Quoique César dise (56, 3) *admodum magnis diurnis nocturnisque itineribus*, il ne peut s'agir que d'une ou deux longues étapes, la marche entre Allier et Loire ne comportant pas 45 milles.

6. 56, 3-4 : il traversa la Loire à un passage où on l'attendait et en face d'un pays riche en blé et bétail. Il semble, d'après le texte de César, que, si le lieu de

Labiénus, en ce moment même, revenait à Sens, et en repartait à la rencontre de son préconsul¹. Quelque temps se passa encore², et les deux chefs purent enfin se rejoindre (vers Auxerre?), et les dix légions se rassembler sous les ordres de César.

A sept ans de distance, le général romain se retrouvait dans le pays d'où il était parti pour la conquête de l'Occident, et il s'y retrouvait dans une situation semblable, l'espérance en moins. Tout ce qu'il avait fait n'était plus qu'un rêve inutile : la Germanie, la Bretagne, la Belgique, effaçaient les traces de ses camps et le résultat de ses victoires. De la Gaule qui lui avait toute obéi, il ne conservait que deux alliés, les Lingons et les Rèmes, à peine assez d'amis pour qu'il pût donner à ses légions quelques semaines de repos et de vivres³. Et en cette saison même où tous les vaincus reprenaient les armes, ses partisans de Rome lui échappaient également. Pompée s'associait comme consul un adversaire de César, Scipion (1^{er} août), et Caton posait sa candidature au consulat de l'année suivante⁴.

passage était habituel, le gué ait été peu connu et trouvé par lui entre Decize et Nevers, et peut-être de préférence, à Nevers? — D'après les renseignements fournis par de Saint-Venant, le régime de la Loire est vraiment trop changeant pour qu'on puisse retrouver le gué indiqué par César : « J'ai des cartes fort détaillées pour mon service de surveillance de la pêche, aucune n'est d'accord avec l'état actuel des lieux... On a découvert un gué à Nevers ces jours-ci; il était totalement inconnu, et peut-être dans un mois, après une crue, il aura cessé d'être. 20 avril 1900. — *Cl. Revue des Etudes anciennes*, 1900, fasc. 2 et 3. — Bourloup-Lancy : Napoléon III, p. 221.

1. 62, 10; cf. p. 465.

2. 62, 10; les mss. ont *indiem*, *indie* ou *inde* (Labiénus), *ad Caesarem pervenit* : on a corrigé, avec assez de vraisemblance, *inde die tertio*.

3. Sur la route de la Loire vers les Senons (36, 5), à quelque distance au sud de Sens (62, 10). — On a supposé, sur cette route : Joiny (Napoléon III, p. 329; le confluent de l'Armançon et de l'Yonne à Laroche (Compiègne, édit. anglaise du livre VII, p. 101); Saint-Florentin (Bosignol; cf. p. 465, n. 1); Nevers (Crenly, Carte, p. 87). En dehors de cette route (donc, impossible) : Troyes (von Gabel, p. 296), Tonnerre, etc.

4. VII. 63, 7 et 66, 2. Peut-être aussi les Leuques (cf. p. 516, n. 3).

5. Plutarque, *Pompée*, 55 : la date du 1^{er} août (calendrier public, même date du calendrier julien, système Le Verrier) n'est pas absolument sûre. Cf. Drumann, III, 2^e éd., p. 323.

6. Plutarque, *Caton*, 49. — Pour comble d'ennuis, une incursion d'Illiriens

Mais il restait encore à César du temps et des forces pour réparer ses défaites. Ses pouvoirs n'expiraient pas avant l'année, 50¹. Jusque-là, il garderait ses trois provinces et ses dix légions, sa X^e toujours intacte, et des officiers comme Labiénus. Avec de tels hommes, un chef tel que lui, en moins de deux ans, pouvait peut-être dompter la Gaule. Son devoir était en tout cas de l'essayer. Il avait imposé cette conquête à sa patrie : il fallait, jusqu'à la fin de son proconsulat, qu'il s'y consacrat corps et âme.

Cependant, je ne suis point sûr que sa résolution fût alors de reprendre cette tâche de conquête². S'il l'avait voulu, il serait resté à Sens, à Langres ou à Reims, au milieu ou à portée de ses alliés, à l'affût des divisions qui renaîtraient dans la Gaule. Mais il redouta, s'il restait si loin de ses provinces, d'être séparé d'elles, de l'Italie et de Rome, de manquer de vivres et de renforts³, de livrer la Narbonnaise aux entreprises de Verrington⁴, et, ce qui sans doute l'épouvantait le plus, d'abandonner le peuple romain au consulat de Caton⁵. Et il résolut, dès que son armée aurait pris un repos suffisant⁶, de regagner la vallée du Rhône et de repasser la frontière. Sa province une fois en sûreté, les routes de l'Italie ouvertes à ses messagers, il verrait quels ennemis il voudrait combattre.

Une chose l'inquiétait surtout pour la retraite qu'il pre-

Jévasa le territoire de la colonie de Trieste (VIII, 24, 3) : tout ce côté était, depuis 58 (p. 202), complètement dépourvu de troupes de ligne.

1. P. 320, n. 4.

2. Cf. Plut., C., 26 : Ἠλλάδι... ἀποπύειν.

3. César, VII, 65, 4.

4. VII, 65, 4.

5. C'est vers ce moment que fut promulguée la *lex Pompeia de provinciis*, qui est la première menace directe contre les pouvoirs de César, suivie peu après de l'interdiction des candidatures d'absent (p. 320, n. 4).

6. Il semble bien que les opérations militaires aient été suspendues un mois environ, en juin-juillet, et que César ait passé ce temps chez les Rèmes ou plutôt chez les Lingons (p. 405, n. 1). On peut supposer, vu qu'il avait dix légions et plus à nourrir, qu'il s'est installé au centre d'un pays à la fois sûr, bien défendu et fertile, y attendant, si possible, la moisson. Je songe à Langres (cf. t. II, p. 525).

paraît : c'était le manque de cavalerie. La remonte avait été détruite à Nevers¹; les escadrons éduens étaient passés aux révoltés²; il ne lui restait plus que les chevaux de l'état-major, de l'intendance et des rengagés³. Et l'innombrable cavalerie ennemie allait battre la campagne autour des légions⁴. Pour parer au mal, le proconsul envoya louer des cavaliers chez les Germains des bords du Rhin⁵. Il en vint un bon nombre, mais, comme leurs bêtes étaient médiocres, on leur donna les montures des Romains. Avec les cavaliers, il arriva aussi de Germanie une troupe de cette infanterie légère qui combattait au milieu des chevaux⁶, et qui était redoutable aux meilleurs escadrons⁷.

Les légions s'étaient refaites chez les Lingons⁸. Elles levèrent enfin le camp, et prirent, vers la vallée de la Saône, le chemin du retour⁹ (fin juillet?). César, dans quelques jours, aurait quitté la Gaule, protégé par son escorte de Germains. L'œuvre qu'il avait cru bâtir s'était écroulée de toutes parts.

XV. — VERCINGETORIX, CHEF DE TOUTE LA GAULE

Vercingétorix, pendant ce temps, complétait la sienne.

Les Eduens, après l'affaire de Gergovie, avaient dénoncé publiquement l'alliance romaine, et envoyé au roi des Arvernes

1. P. 480.

2. P. 480.

3. 65, 5; les cavaliers des Rèmes et des Lingons ne pouvaient sans doute pas l'accompagner dans le Midi.

4. 65, 4.

5. VII, 65, 4. Chez les Ubien? *civitates* pour le singulier? Cela explique sans doute sa longue mention (p. 481, n. 6) : car ce ne doit pas être commode, de faire circuler messagers et cavaliers germains du pays de Cologne à celui de Langres; il est probable que les Rèmes ont dans ce cas servi d'intermédiaires et assuré le service des étapes. Mais on peut songer aussi aux Suèves d'Alsace (p. 240, n. 2), avec lesquels César put communiquer aisément par les Leuques (p. 486, n. 2).

6. VII, 65, 4-5. — Je doute que les deux troupes réunies fussent plus de 2000 hommes.

7. P. 42, n. 7.

8. P. 495, n. 1, p. 482, n. 6.

9. VII, 66, 2; p. 495, n. 1.

10. P. 504, n. 5.

de solennels messages d'amitié¹. Mais ce peuple, qui depuis soixante ans se disait ami et frère du peuple romain, qui avait livré à César les Celtes et les Belges en échange d'une hégémonie précaire, cette nation hypocrite et tarée² n'entra dans la cause de l'indépendance qu'avec la pensée de satisfaire encore son éternel égoïsme. A peine tirée de la servitude, elle parla en libératrice. Elle expédia des ambassades aux cités et les invita à la lutte commune, sans doute sous sa direction³. Quand les otages de la Gaule arrivèrent à Bibracte, au lieu de leur rendre la liberté, elle les garda pour elle, et en égorga même quelques-uns à titre d'exemple : ce qui leva les dernières hésitations⁴. Sous prétexte d'insurrection, les Éduens cherchaient à accroître leur empire.

Ils osèrent même le dire aux Arvernes et à Vercingétorix, et ils lui demandèrent de venir à Bibracte pour s'entendre avec eux⁵. Il y consentit, il se rendit au mont Beuvray⁶; et un long colloque commença⁷. — Pendant qu'on perdait du temps, César laissait reposer ses troupes et appelait des Germains.

A Bibracte, Éporédorix et Viridomar, les tristes vainqueurs de Nevers, et les autres chefs éduens, brouillons, vaniteux, encombrants et incapables, réclamèrent le commandement. Vercingétorix, cette fois, refusa⁸. — C'était la Gaule entière qui avait seule qualité pour désigner son maître. L'Arverne n'était que le chef des conjurés de la première heure, les Eduens

1. VII, 55, 4. — Appien (*Celt.*, 21) raconte qu'aux reproches de César les Éduens répondirent en prétextant *ᾠδὴν παλαιάν* : non pas, sans doute, une ancienne amitié avec les Arvernes, mais peut-être un lien d'amitié ou d'hospitalité avec la famille de Vercingétorix.

2. Cf. p. 471-2, 480.

3. VII, 63, 1 et 2.

4. 63, 3; cf. p. 480.

5. *Potunt a Vercingetorige... ut ad se veniat rationisque belli gerendi communiceet*; 63, 4.

6. *Re impetrata*, 63, 5.

7. 63, 5.

8. 63, 5, cf. 9.

n'étaient que les révoltés de la dernière. Entre eux et lui, l'assemblée de tous les peuples déciderait. On la convoqua à Bibracte¹.

Ce fut une assemblée solennelle, la première que la Gaule tenait sans maître depuis l'arrivée de César. Les Belges y vinrent comme les Celtes. Trois peuples seulement n'y furent point représentés : les Rèmes et les Lingons, fidèles à Rome, les Trévires, qui guerroyaient à la frontière contre les Germains². Les cinquante autres nations³ envoyèrent toutes leurs députés. Une multitude de chefs et d'hommes monta vers Bibracte, arrivés des points les plus éloignés⁴. Six mois auparavant, sous la tristesse d'un rude hiver, quelques hommes décidés avaient conjuré dans le secret la délivrance de la Gaule⁵; et maintenant, au soleil de l'été, sur le sol découvert de sa plus grande ville, la Gaule entière réglait librement ses nouvelles destinées.

Ce résultat était l'œuvre d'un seul homme. C'est Vercingétorix qui rendit à la Gaule une armée, ses nations et la victoire. Lentement, mais sans un faux pas et sans une heure perdue, la réflexion sûre, la volonté prête, s'imposant aux faibles par la peur, aux chefs par la raison, aux foules par l'éloquence, à tous par sa bravoure franche et tranquille, orateur souple et fougueux, diplomate patient, esprit d'ordre et de méthode, corrigeant la défaite par l'espérance et la victoire par la sagesse, cet homme extraordinaire enseigna aux guerriers de la Gaule, en quelques mois, les facultés et les pratiques les plus contraires à leur nature. Il leur donna la discipline, la maîtrise de soi, le courage

1. *Ite in controversiam deducta, totius Gallie concilium Bibracte indictum*; 63, 5. Le choix de Bibracte paraît une généreuse concession de Vercingétorix, reconnaissant, pour le moment, l'état de choses établi depuis l'arrivée des Romains (p. 244 et 277).

2. 63, 7. Il y manqua sans doute aussi les Leuques (cf. VII, 33, p. 516, n. 2).

3. Cf. I, II, p. 21.

4. *Conveniunt undique frequentes*; 63, 8.

5. P. 414 et suiv.

du travail manuel, la résignation à une guerre obscure de manœuvres et de fatigues¹; il les disposa pour la victoire avant de leur permettre de la chercher. En même temps, pour le jour où il l'obtiendrait dans les combats, il se prépara les concours qui devaient la rendre utile à toute la Gaule². C'est pourquoi sa victoire de Gergovie fut la conclusion nécessaire d'un semestre d'efforts, et entraîna la conséquence inévitable de l'universelle liberté. Cette œuvre de six mois s'était développée, logique et continue, dans une magnifique ordonnance.

Mais Vercingétorix fut autre chose qu'un habile conducteur d'hommes. Il n'ignora aucune des nobles passions qui agitaient les Gaulois. Si différent qu'il parût de tous ses concitoyens, il leur ressembla parfois étrangement. On retrouve chez lui leur imagination ardente et impétueuse, leur amour de la parole et de la gloire, leurs songes d'ambitions et de conquêtes³. Mais, si du moins la lecture de César ne nous égare pas, il mit tous ses dons et toutes ses fantaisies au service de l'idéal supérieur d'une grande patrie gauloise. Il aima vraiment cette patrie; il la revit en pensée, libre, unie et puissante, comme au temps d'Ambigat le héros biturige, de Luern et de Bituit les rois arvernes, et de son père Celtill⁴. Et même, qu'il ait été inspiré par les leçons des druides ou par les hymnes des bardes, il rêva parfois pour cette patrie ce que les poètes racontaient, de victorieuses chevauchées vers les horizons lointains⁵. Sa naissance, son œuvre, ses rêves, tout faisait de lui le champion providentiel de la Gaule ressuscitée.

Lorsque les Gaulois furent réunis sur le mont Beuvray, les suffrages de tous allèrent à lui. On avait laissé à la multitude

1. Pour tout cela, voyez surtout p. 431 et suiv., 438 et suiv., 444 et suiv., 453 et suiv., 459-460, 467 et suiv., 472, 478 et suiv.

2. P. 426-7, 486-7, 471, 480-1.

3. P. 445-7, 454-5.

4. Cf. VII, 14, 10; 20, 7 (p. 456-7); 29, 6 (p. 454-5); p. 493; VII, 89, 1 (p. 531).

5. Cf. VII, 29, 6 (p. 454-5).

entière le droit de choisir le chef suprême¹ : le nom de Vercingétorix sortit d'une acclamation unanime².

A la faveur de la lutte contre Rome, la Gaule avait reconquis l'unité sous les auspices du roi des Arvernes. Peut-être n'eut-elle jamais un chef plus digne de la commander. C'était un homme superbe, de taille élevée, au regard audacieux et brave³. Quand il se montrait, à l'improviste, au galop de son cheval, resplendissant sous la lueur des armes, la merveilleuse apparition frappait de surprise et de terreur⁴. Au prestige du pouvoir, à l'éclat de sa gloire, il unissait le mérite de son âme et le charme de la jeunesse⁵. Ce serait pécher contre eux mêmes si les dieux refusaient à cet homme la victoire et la vie.

1. *Multitudinis suffragiis res permittitur*; 63, 6. cf. t. II, p. 203.

2. *Ad unum omnes Vercingetorigem probant imperatorem*, 63, 6.

3. *Ἡρώδης ἦν καὶ ἐν ταῖς ὁπταῖς ἐνδοξὸς ἀνὴρ καὶ ἀνδρείος*, Dion, XL, 41, 1. *corpore spiritusque terribilis*, Florus, I, 45, 21.

4. *Ὡς τὸ καὶ παρὰ τῆς αἰῶνος*, XL, 41, 1.

5. P. 367, n. 6.

CHAPITRE XIII

VERCINGÉTORIX : LA DÉFAITE¹

I. Mécontentement des Éduens. — II. Plan de campagne de Vercingétorix. — III. La rencontre décidée par Vercingétorix. — IV. La défaite de la cavalerie gauloise. — V. La retraite sur Alésia. — VI. Travaux de César devant Alésia. — VII. La préparation de l'armée de secours. — VIII. L'attente à Alésia. — IX. Les deux premiers combats. — X. La dernière bataille d'Alésia. — XI. Vercingétorix se rend à César.

I. — MÉCONTENTEMENT DES ÉDUENS

Les premiers dangers qui menacèrent l'œuvre de Vercingétorix, vinrent, non pas de César, mais des Gaulois eux-mêmes.

La rapide fortune du jeune roi, le retour des Arvernes au pouvoir suprême, excitèrent la colère du peuple éduen et de ses chefs. Celui-là, « le premier » de la Gaule sous la domination de César, se voyait relégué au second rang² : l'indépendance avait amené l'hégémonie de la nation rivale. Et quant à ses chefs, Éporédorix, Viridomar et les autres, ils devaient refréner pour longtemps leurs plus grandes ambitions³. Jalousies d'individus, haines municipales, rivalités politiques, les rancunes humaines se dressaient toujours devant Vercingétorix triomphant et la

1. Bibliographie et sources, p. 418, n. 1, p. 495, n. 1, p. 502, n. 7.

2. VII, 63, 8; cf. p. 244 et 277.

3. VII, 63, 9; cf. p. 480 et 485.

liberté restaurée. Depuis plus d'un demi-siècle, l'activité gauloise s'était concentrée sur la lutte pour le premier rang. Le noble le voulait dans sa cité, la cité dans la Gaule, le chef dans les combats, le brave dans les banquets, et le prêtre parmi les druides¹. D'une frontière à l'autre de la contrée, le mot de « principat » dominait les pensées². Et, au milieu de cette crise suprême, Celtes et Belges songeaient moins à s'entendre pour être libres qu'à se battre pour être les premiers. — Il faut répéter, à la décharge des Gaulois, que Rome aida fortement à l'action dissolvante. Elle avait appuyé les Éduens contre les Arvernes, les Rèmes contre les Suessions, Diviciac contre Dumnorix³. Le sénat et les proconsuls ne cessèrent d'entretenir tous les conflits et d'éterniser l'ambition du premier rang. Et, à cette heure même où un vote unanime venait de le donner au roi des Arvernes, la politique de César, à défaut de ses légions, lui assura une première revanche.

Car les Éduens, déboutés de leurs prétentions, regrettèrent aussitôt le temps, si récent encore, où l'amitié de César leur garantissait la prééminence. Ils se résignèrent à obéir : mais ce ne fut qu'à contre-cœur⁴. Eporédorix et Viridomar ne jugèrent Vercingétorix que comme un maître imposé. On ne les verra jamais combattre avec le dévouement d'un Lucter ou d'un Drappès. Un seul excepté, Sur⁵, tous les chefs éduens vont faire piteuse figure : ils n'apparaîtront sur le champ de bataille que pour se faire vaincre et se laisser prendre⁶.

Nous ignorons quel fut leur rôle dans les conseils. J'imagine qu'il a été tout aussi misérable. Ces hommes, qui se plaignaient

1. T. II, p. 183-4, 431-2.

2. Voyez combien de fois le mot *principatus* revient chez César : I, 3, 5; 31, 3; 43, 7; V, 3, 2; VI, 8, 9; 12, 6; VII, 4, 1; 20, 2; 62, 3.

3. P. 7, 28 et suiv., 247-9, 210-1.

4. *Edai... querantur fortune commutationem et Caesaris indulgentiam in se requirunt*, 63, 8.

5. *Inviti... parent*, 63, 9.

6. VIII, 43, 2; p. 426, n. 3, p. 563.

7. P. 471, 477-8, 481, 502, 526-8.

de la fortune et regrettaient César le jour où la Gaule proclamait son indépendance¹, ne gardèrent sans doute pas le silence dans les assemblées où Vercingétorix convoqua les chefs. Bientôt, au cours de la nouvelle campagne, nous le verrons consentir à des pratiques qu'il a toujours condamnées² : il est possible qu'il ait eu la main forcée par les officiers éduens. Plus tard, enfermé dans Alésia, ils n'exécuteront ses ordres qu'à moitié³. L'autorité de Vercingétorix nous semblera désormais moins solide que dans les journées où, roi des Arvernes, il ne commandait qu'aux amis de ce peuple⁴.

De tout temps, d'ailleurs, le jeune roi eut à compter avec les parjures, les transfuges et les opposants. A Gergovie même, César fut informé chaque jour de ce qui se passait chez son adversaire⁵. Devant Avaricum, on avait accusé le chef de haute trahison⁶. Ses discours furent presque toujours fidèlement rapportés aux Romains⁷. Ils connurent l'effectif des troupes engagées, cité par cité⁸. Assiégé par les Nerviens, Cicéron fut sauvé par un Nervien demeuré près de lui⁹. L'Arverne Épasnaët, le Piéton Duratius, demeuraient en armes pour César¹⁰. Je n'affirme pas que les Éduens du camp de Vercingétorix aient ressemblé à tous ces hommes, et qu'ils aient révélé aux Romains les projets de leur chef. Mais enfin leurs sympathies revenaient de nouveau vers le proconsul¹¹, et, à défaut de leurs actes, leurs sentiments avaient déjà trahi la Gaule.

1. N. 4 de la p. 490.

2. P. 407 et suiv.

3. P. 513-7.

4. P. 415-6.

5. *Perfugis...*, quorum magnus ad eum cotidie numerus confluebat; 44, 2.

6. P. 445-446.

7. P. 439-440, 445-7, 454-5, 493, 497-8, 506-7, 531-2.

8. P. 516, n. 2.

9. P. 338, n. 2.

10. P. 422, 544, 504.

11. P. 490, n. 4 et 5.

II. — PLAN DE CAMPAGNE DE VERCINGÉTORIX

Tout entier à de grandioses desseins, Vercingétorix donnait des ordres et exposait ses plans.

Comme gage et sanction de la fédération gauloise, il imposa des otages aux cités¹ : c'était la coutume traditionnelle en cas de coalition. Puis il fixa le chiffre des contingents militaires. Les nations alliées devaient lui envoyer, le plus tôt possible, toute la cavalerie disponible, soit 15 000 hommes²; en fait d'infanterie, il ne voulut rien : les 80 000 fantassins de Gergovie lui suffisaient³. — En cela, une fois de plus, Vercingétorix montrait son bon sens de général. Ces 80 000 fantassins étaient ceux qu'il avait levés au début de la guerre ou qui étaient venus combler les vides faits durant le siège d'Avaricum. Choisis parmi les Arvernes et ses alliés de la première heure, il faisait fonds sur leur fidélité. Il les avait, six mois durant, formés à l'obéissance et aux pratiques de la guerre savante : ils renfermaient des tireurs nombreux, des terrassiers exercés, ils savaient défendre une ville, assaillir un camp et construire un retranchement⁴. C'était la meilleure armée de pied que la Celtique eût encore mise en ligne. Tout ce qu'elle lui enverrait de plus ne serait, jusqu'à nouvel ordre, qu'une encombrante cohue.

Comme plan de campagne, Vercingétorix reprit celui de l'hiver, mais largement agrandi. Il avait voulu retenir César en Narbonnaise : il voulait maintenant l'y ramener. Pour cela, il prépara l'invasion générale de la Province. De Genève à Toulouse, la frontière devait être assaillie de toutes parts. Les Éduens et les Ségusiaves furent chargés d'attaquer les habitants du Dau-

1. 64, 1 (idemque? je n'accepte pas les corrections *decimum diem* ou *diem XVI* proposées par Mommsen ou d'autres).

2. 64, 1.

3. 64, 2, cf. 71, 3; 77, 8; p. 425, n. 2.

4. Cf. p. 449-453, 458, 472-8; *LXXIX milia hominum detecta*, 71, 2.

phiné¹; les hommes du Gévaudan et du Velay, de descendre dans le Vivarais par les cols des Cévennes²; ceux du Rouergue et du Quercy, de ravager les terres des Volques dans la région des Garrigues³. Du haut de ses montagnes, la Gaule libre débordait sur la Gaule romaine.

Mais Vercingétorix souhaita le retour des Romains, non plus seulement au sud du Rhône, mais au delà des Alpes, la libération universelle du nom gaulois et la revanche de la défaite de Bituit. Afin de mener cette tâche à bonne fin, il voulut y associer le peuple le plus puissant du Midi, les Allobroges, jadis les alliés de l'Empire arverne⁴. Il leur adressa des messages secrets, puis une ambassade plus solennelle, il promit de leur laisser l'hégémonie sur toutes les nations en deçà des Cévennes⁵. Car il fallait que Rome reconnût pour toujours à la Gaule le droit de disposer d'elle-même.

Comme leçon à donner au peuple romain⁶, Vercingétorix rêva de débarrasser la Gaule et le monde de César et de ses dix légions. Pour cela, il préconisa de nouveau la tactique qui lui était chère⁷ : pas de bataille rangée, où l'armée romaine demeure invulnérable, mais l'accompagner pas à pas, abimer devant elle les moissons, guetter au détour des routes les fourrageurs, les trainards et les bagages, la ronger pièce à pièce, et laisser le temps et la famine achever l'œuvre de destruction⁸. Et si nombreuse et si aguerrie que fût l'armée de César, bien qu'elle demeurât, à cette heure, la plus belle du monde et la plus forte que

1. 64, 4 et 5. Par Lyon?

2. 64, 6. Par le col du Pal?

3. 64, 6. Par Le Vigan d'un côté et Lodève de l'autre? cf. t. II, p. 503, n. 2. Il ne s'agit que des Volques Arcomiques (Nîmes et Béziers). Vercingétorix n'ayant pas osé menacer Toulouse et Narbonne.

4. T. II, p. 548; t. III, p. 14 et suiv.

5. 64, 7 et 8 : *Imperium totius Provinciae*. C'était peut-être le retour à l'ancien état de choses, t. II, p. 548 et 549. Dion se trompe évidemment en disant que Vercingétorix alla les attaquer (fausse traduction de *solicitat*? XL, 39, 1).

6. *Ad reliqui temporis pacem*, 60, 4.

7. P. 438 et suiv.

8. 64, 2 et 3.

Rome ait jamais eue, quinze mille cavaliers, voltigeant autour d'elle, acharnés et insaisissables, ne lui laissant ni vivres ni repos, devaient fatalement la réduire toute à la mort¹.

Vercingétorix ne pouvait mieux faire. Qu'il ait mis dans ce vaste dessein la marque de son imagination coutumière, je ne le nie pas. Mais ce plan était, plus qu'autre chose, la preuve de son esprit lucide et de sa volonté prudente : il menaçait les Romains partout où ils étaient vulnérables, il annulait les deux éléments fâcheux de l'armée gauloise, l'inconsistance des Éduens et la fougue désordonnée des escadrons. Pour empêcher la trahison des uns et l'intempérance des autres, le meilleur moyen était de refuser à tous le hasard du champ de bataille, et de maîtriser, coûte que coûte, les faiblesses ou les ardeurs de ses hommes².

III. — LA RENCONTRE DÉCIDÉE PAR VERGINGÉTORIX

Dans le Midi, la campagne parut d'abord indécise. Les Allobroges refusèrent les offres de Vercingétorix et fortifièrent contre lui les rives du Rhône³; le légat de César dans la Province put, avec vingt-deux cohortes, faire face aux premiers dangers⁴. Mais les gens du Velay réussirent à entrer dans le Vivarais, on tua quelques chefs aux sujets de Rome⁵, et la route du Midi fut ouverte aux Gaulois.

1. Il est possible que Vercingétorix ait eu connaissance de la tactique des Parthes contre Crassus.

2. *Neque fortunam tentaturum aut in arce dimicaturum* 64, 2.

3. VII, 65, 3. Ce refus des Allobroges peut s'expliquer par des faveurs particulières accordées par César à quelques chefs (De b. c., III, 50).

4. VII, 65, 1. Le légat est L. (Julius) César, cousin du proconsul; les 22 cohortes ont été levées dans la Province, en partie sans doute pendant l'hiver (VII, 7, 3); peut-être faut-il compter parmi elles la VI^e légion, dont l'histoire est si énigmatique (p. 401, n. 7).

5. 65, 2; d'après César, les Helviens auraient sans ordre attaqué les premiers le pays des Vellaves, auraient été battus, perdant le *principes ciuitatis*, C. Valerius Donnothaurus, Gaburi filius (cf. p. 402), et se seraient réfugiés *intra oppida*.

César persista donc à revenir. Du pays de Langres, il descendit dans la vallée de la Saône. Son intention était de gagner la Province par la route la plus directe, celle qui l'éloignait le plus de son principal ennemi, et qui, du pied de la Côte d'Or, gagnait Genève par la Franche-Comté. Ce n'est qu'au delà de Dijon qu'il devait quitter les terres amies des Lingons, pour entrer chez les Séquanes¹.

1. César a dû, après sa jonction avec Labienus (p. 482), marcher par Auxerre, Tonnerre et Châtillon, où est un important carrefour. De Châtillon il a pu traverser la montagne par Beneuvre. Mais je crois qu'il a fait le détour de Langres (p. 483, n. 6). En tout cas, je le suppose suivant, à partir de la Tille la route qui mène vers Dijon en longeant le bas de la montagne. — Cet itinéraire n'est qu'une hypothèse, aussi bien que l'emplacement que j'assigne à la bataille, qui eut lieu sur cette route. Voici les termes de la question. — I. Il n'y a aucun doute sur deux points : 1° la rencontre eut lieu chez les Lingons (cf. Plut., *C.* 26 ; 2° à l'extrémité de leur territoire, *per extremos Lingonum fines*, 66, 2. — II. Il est très probable que cette extrémité doit être cherchée, non à l'ouest ou au nord du territoire lingon, mais au sud-est, le plus près possible de la Franche-Comté et de la frontière romaine : 1° sans quoi César eût-il dit qu'il marchait in *Sequanos* (66, 2) ? 2° eût-il rappelé qu'il allait secourir sa province (66, 2) ? 3° Vercingétorix eût-il dit que les Romains étaient sur le point de *fugere in Provinciam, Gallia excedere* (66, 3) ? — III. Le point précis de la bataille doit donc être cherché sur une des routes qui, au sud-est de Langres, quittent le bas des montagnes pour obliquer vers le sud-est et entrer en Franche-Comté, à savoir : 1° la route de Langres, Seveux, Besançon ; 2° celle de Langres, Mirebeau, Pontailler, Dôle (route de la Vinçanne) ; 3° Langres ou Châtillon, Til-Châtel, Dijon, Saint-Jean-de-Losne, Louches, Bourg et Pont-d'Ain) permet d'éviter les défilés du Jura, auxquels les autres conduisent ; 4° elle permet de traverser le moins possible du pays séquanais, qui était hostile (VII, 75, 3 ; 5° Vercingétorix, le jour de sa défaite, n'était pas loin des montagnes, puisque César put à peine poursuivre son infanterie (p. 504). — J'écarte donc sans hésiter les systèmes qui mettent le combat à l'ouest ou au nord d'Alise : I. Dans la vallée de l'Armançon : entre Tonnerre et Ravières (d'Anville, *Eclaircissements*, p. 453) ; Perrigny près Montbard (d'après un « officier supérieur », du Mesnil, p. 626) ; entre Montbard et Ancy-le-Franc et plus particulièrement Moutiers-Saint-Jean de Coynard : 1° *ibid.*, p. 229 ; 2° *ibid.*, p. 224 ; *Mém. de la Comm. des Ant. de la Côte-d'Or*, IX, 1874-7, p. 141 et suiv. ; d'après lui, Vialay, *Bull. de la Soc. des Sc. ... de Semur*, XXXIV, 1903, p. 209 et suiv.) ; Jully près de Ravières (Gourtau, *Bull. de la Soc. d'Etudes d'Avallon*, VII, 1864, p. 1 et suiv.) ; près de Montbard (Rossignol, *Mém. de la Comm. des Ant. de la Côte-d'Or*, IV, 1853-6, p. 171 et suiv.). II. Dans la vallée de l'Aube : entre Aubervie et Praslev (Pijollet) de Saint-Ferjeux, *Le Spectateur militaire*, II^e s., XLII, 1863, p. 59 et s.) ; entre Montigny et Louesme (d'Aumale, *Revue*, p. 96). — J'écarte de même ceux, partisans d'Alaise (p. 503, notes), qui placent la bataille en Franche-Comté à cause du texte de *Enxzeuvel* (XL, 39, 1), qui n'est qu'une traduction erronée de la *Sequanos* de

De l'ouest, Vercingétorix le guettait par les routes de l'Auxois. Il avait, semble-t-il, choisi Alésia (Alise-Sainte-Reine) pour centre d'opérations¹. Plantée au seuil même du pays éduen², place forte d'avant-garde à demi enclavée par les domaines des Lingons, elle surveillait tous les chemins qui montaient de la Loire et de la Seine et qui descendaient vers la Saône. César, depuis qu'il battait lentement en retraite, de Nevers à Auxerre, d'Auxerre à Châtillon, et de là vers Dijon, César n'avait fait que décrire trois quarts de cercle autour de la forteresse d'Alésia³.

Rien ne fut donc plus facile pour Vercingétorix que de rejoindre son adversaire. Quand il eut réuni toutes ses troupes, il lui suffit de traverser les cols de l'Auxois pour se présenter sur la route de César⁴. Et, un soir, il s'en vint camper près de Dijon (devant Hauteville?⁵), à dix milles au sud des légions⁶. Le

César (66, 2). — Je ne crois pas davantage qu'il faille songer à une localité du plateau de Langres-Beneuvre, d'après son Goulet, 2^e ed., p. 301. — Mais je ne suis pas sûr qu'il ne faille pas la placer sur un des affluents de la Saône au nord de Dijon. I. Sur la Vingeanne — système de Defay, *Etude sur la bataille qui a précédé le blocus d'Alise, Saint-Cloud, 1863*, accepté par Napoléon III, p. 331, et fort suivi; contre ce système, de Coynart, *Mém. de la Comm. des Ant. de la Côte-d'Or*, VIII, 1870-3 (1873), p. 160 et suiv.; II. Sur la Tille — Kirchly et Rustow, p. 144. — Les abords de Dijon ont été proposés par Gouget, *Mémoire sur le lieu de la bataille livrée avant le siège d'Alésia, 1863* (extrait des *Mém. prés. par div. sav. à l'Ac. des Insér.*, 1^{re} s., VI, II^e p.), et adopté par Rice Holmes, p. 780-1. — Voyez les variantes proposées à notre système par Perrenet, *Rev. des Et. anc.*, 1909, p. 234.

1. Les ouvrages qui y furent construits (69, 5; p. 505) sont antérieurs, je crois, à la retraite: de plus, elle avait assez de provisions (p. 507 et 518-9); et enfin, la retraite vers Alésia, si rapide et si décidée (p. 502-4), semble bien avoir été prévue.

2. *Te fines Heluon et limina summa tuentem*, Heiricus, *l. s. Germani*, IV, 263.

3. P. 482, 484, p. 495, n. 1, et p. 499.

4. La route directe d'Alésia à Dijon est par Boux, Bligny-le-Sec, Saint-Seine, Val-Suzon, Darois, Daix et le bas de Talant; longueur, 40 kil. jusqu'à Hauteville, 46 kil. jusqu'à Dijon. On trouve, sur ce parcours, vestiges et souvenirs de vieux chemins; cf. Driotton, *Les anciens Chemins de Dijon à Alise, 1906* (*Rev. préhistorique illustrée de l'Est de la France*, n° 6).

5. C'est l'endroit où la route directe d'Alésia (n. 4) débouche sur la plaine de Dijon. Cet arc de cercle des collines d'Hauteville, d'Ahuay et de Vantoux, surplombant de 50 à 100 mètres la vallée du torrent du Suzon, adossées à des montagnes plus hautes et couvertes de bois, est propre à un de ces campements, comme il semble que les recherchait Vercingétorix (p. 442, n. 2, et p. 444, n. 6). César nous dit qu'il campa *trinis castris* (66, 2): chaque camp peut-être sur un des trois mamelons. — Gouget (p. 27-8) place les camps gaulois à Dijon et en aval, sur les deux rives de l'Ouche.

6. 66, 1-3. Voyez une manœuvre semblable de Vercingétorix, p. 450, n. 3.

moment était venu, pour la cavalerie gauloise, de se mettre à sa tâche et de ruiner le pays au-devant de l'armée romaine.

Il se passa alors le fait le plus extraordinaire de cette guerre, le seul acte de Vercingétorix qui ait été un acte d'erreur. Oubliant son plan de campagne au moment où la campagne commençait, démentant ses instructions aussitôt après les avoir données, il convoqua le soir même les chefs de sa cavalerie, et il leur offrit l'attaque immédiate de l'armée romaine¹.

Qu'était-il donc survenu dans les quelques jours qui séparèrent le rassemblement des escadrons gaulois et leur arrivée aux approches de César? Le roi des Arvernes se rendit-il compte que, de Dijon à Genève, la distance n'était pas assez grande pour qu'il eût le temps d'affamer et de détruire les légions? Espérait-il faire plus de besogne du premier coup, en les surprenant dans leur marche? Se laissa-t-il, à la vue de ces quinze mille cavaliers prêts à charger sur un mot de lui, en présence de cette jeunesse gauloise brillante, hardie, confiante comme lui-même, se laissa-t-il éblouir par l'illusion de la victoire rêvée? Ou, plutôt, ne fut-il pas obligé de céder enfin à tous ces hommes, chez qui, depuis six mois, il refrenait l'instinct de combattre, et qui voyaient s'enfuir, avec l'armée de César, l'occasion d'une gloire éternelle²? — Toujours est-il qu'en livrant carrière, cette fois, aux passions gauloises, Vercingétorix commit une faute irréparable.

Deux choses permettent de l'excuser en partie. L'une, c'est qu'il ignorait la présence de cavaliers germains dans le camp de César, qu'il crut son adversaire réduit aux chevaux de l'état-major³; ce qui, en effet, eût exposé les légionnaires, sans abri et sans soutien, à la force de la première charge et aux poussées

1. VII, 66, 3 et suiv. : *Adorientur*.

2. On peut supposer que Vercingétorix a voulu arrêter la retraite des légions (66, 5, *morentur*; comparez 3 à 4).

3. Cf. 66, 5 : *Usu rerum necessariarum et dignitate spolium iri*.

4. *Venisse tempus victoriæ*, 66, 3.

5. *De equilibus hostium*, dit Vercingétorix, *quin nemo eorum progredi modo extra agmen audeat... non debere dubitare* (66, 6).

des nouveaux rangs. L'autre, c'est que Vercingétorix proposa, non pas un combat régulier¹, mais une chevauchée à travers les lignes romaines, analogue à celles que le Breton Cassivellaun faisait faire par ses chars, et qui jetaient un tel désordre dans les légions². L'Arverne voulut qu'on les assaillit, non pas rangées en bataille, mais échelonnées en ordre de route : comme elles s'avançaient alors en longues files, séparées l'une de l'autre par des convois de vivres et de bagages³, rien n'était plus séduisant et ne paraissait moins dangereux que de lancer le galop imprévu de quinze mille cavaliers à travers ces larges brèches laissées entre elles par les légions en marche, et, sur ces brèches, de tout prendre et tout détruire. Car ce fut contre les convois et non contre les fantassins que Vercingétorix ordonna l'attaque; il invita même les chefs, semble-t-il, à ne point toucher aux cohortes; et à l'objection que la destruction des bagages serait une mince victoire, il répondit qu'une légion sans bagages était impuissante et déshonorée⁴. Ce qui, enfin, prouve que tel fut son premier plan, et qu'il entendait surtout continuer la guerre aux convois, c'est le texte du serment que les chefs, après le conseil, firent prononcer à tous leurs hommes. Ils jurèrent « de ne pas se reposer sous un toit, de ne plus revoir leurs parents, leurs enfants, leurs femmes, s'ils n'avaient pas chevauché deux fois à travers les rangs ennemis »⁵. On leur demandait donc simplement de faire une trouée dans les colonnes, et de revenir.

1. Il n'a convoqué que les chefs de la cavalerie (66, 3 et 7), et il refuse d'engager l'infanterie (66, 6; 68, 1).

2. *Per agmen hostium persequuntur*, 66, 7; comparez en Bretagne, V, 15, 4 : *per medium perasperunt*.

3. *In agmine impeditus*, 66, 4. C'est l'ordre de marche vers la Sambre, qui faillit aussi coûter si cher à César (p. 262) : *Inter singulas legiones impedimentorum magnum numerum intercedere* (II, 17, 2). C'est également celui du départ de Tongres, qui perdit l'armée romaine (p. 379) : *Longinqua agmine maximaque impedimentis* (V, 31, 6).

4. 66, 3.

5. VII, 66, 7 : *Jurejurando... ne tecto recipiant, ne ad liberos, ne ad parentes, ne ad uxorem aditum habeant, qui non bis per agmen hostium persequantur*.

Le malheur était qu'on leur ordonnait une chevauchée à la gauloise, et qu'une fois lancés dans cette glorieuse équipée, Vercingétorix ne pourrait plus les arrêter à sa guise. Et en montrant à ses escadrons les légions romaines, il commit la même faute que César, montrant à ses centurions les rompards de Gergovie¹.

IV. — LA DÉFAITE DE LA CAVALERIE GAULOISE

Le matin, César se mit en marche, comme à l'ordinaire, légions et bagages intercalés². Vercingétorix, à quatre lieues de là, rangeait toute l'infanterie devant les camps, le long d'une rivière (le Suzon?), pour soutenir de sa vue le courage des cavaliers³. Ceux-ci furent divisés en trois groupes : deux partirent contre les flancs des colonnes romaines; l'autre se présenta devant la tête⁴. Chose extraordinaire, César ne se doutait pas qu'il allait toucher l'ennemi⁵. Jusque-là, les chances restaient aux Gaulois.

Mais au contact⁶ (vers Bellefond?⁷), le proconsul donna de nouveaux ordres. Les légions furent rejointes, les convois

1. P. 474 et suiv.

2. 66, 3 et 67, 4 : César dit que Vercingétorix campa à dix milles des Romains. Il indique sans doute la distance du dernier camp romain au lieu de l'attaque. On peut supposer ce camp sur les bords de la Tille, sur la colline au nord de Til-Châtel. — Je fais suivre à César la ligne marquée par les hauteurs et la vieille route romaine, Til-Châtel, Norges, Bellefond, Dijon. — Gouget (p. 28 et suiv., p. 34 et suiv.) le dirige le long de la Tille et de la Norge, et j'ai longtemps accepté cette marche (Vercingétorix, p. 379 et suiv.) : ce qui m'y a fait renoncer, c'est que je doute de l'existence d'une vieille route sur cette ligne.

3. VII, 66, 6 : 67, 3 ; 68, 1. Le Suzon peut très bien avoir été appelé *flumen* par César, comme l'Oze et l'Oserain (p. 308, n. 8). L'armée gauloise a pu être disposée le long de la berge et sur les crêtes, surtout de la colline d'Ahuy, où je crois bien qu'on peut placer le quartier général de Vercingétorix.

4. 67, 1. Celui de gauche par Astières, celui du centre par Bellefond, celui de droite par Ruffey et Echirey. Dion exagère en disant *πανταγιστο* (XL, 39, 1).

5. Cela résulte de l'ordre de marche (p. 408, n. 3). De même vers la Sambre (p. 262).

6. *Qua re nuntiata* (67, 2).

7. Si l'on admet que César vient de Til-Châtel (n. 2). — A Mirande, d'après le système de Gouget (p. 31 et 35).

placés au milieu d'elles; l'infanterie se disposa en un immense carré, aux lignes profondes, régulières et continues; au centre, les bagages à l'abri; au devant, à droite, à gauche, les cavaliers italiens et germains, abritant les premiers rangs¹. En quelques instants, presque sous les yeux de l'ennemi, et comme si elle opérait sur un champ de manœuvre, l'armée romaine s'était disloquée, déplacée et refaite, et se montrait maintenant dans sa formation de combat la plus redoutable, pareille à un camp retranché, avec dix mille fantassins pour front de muraille, et des escadrons en avant-postes².

Vercingétorix n'avait plus qu'à rappeler ses cavaliers, ou, s'il ne pouvait éviter la rencontre, qu'à envoyer tous ses archers en soutien. C'étaient les seules troupes capables de jeter le désordre dans un carré d'infanterie romaine, et on a vu qu'Ambiorix leur dut la victoire sur la légion de Sabinus³. Ni l'un ni l'autre ne fut fait. Les escadrons gaulois continuèrent leur élan, et le combat s'engagea.

Ce fut donc, comme si souvent déjà⁴, la bataille entre la cavalerie gauloise et l'infanterie romaine, mais dans des proportions colossales, que le monde ne revit jamais : dix légions d'un côté, les plus fameuses de l'Empire, et, de l'autre, quinze mille cavaliers, choisis par toute la Gaule.

À gauche, la charge des Gaulois se heurta aux Germains, et se

1. *Consistit agmen, impementa intra legiones recipiunt* (67, 31) : je crois que, circonlocutivement, *pugnator* (67, 2) doit se placer après *consistit*.

2. Cela me paraît être la même chose que le grand carré formé par Crassus (Plutarque, *Cr.*, 23). La facilité et la rapidité avec lesquelles les légions ont pu opérer ces mouvements et le choix de cette formation en un seul acte d'expliquent fort bien si l'on remarque qu'elles manœuvraient sur un vaste terrain, très découvert et presque plan, l'espace carré de deux kilomètres de front, compris aujourd'hui entre Amnès, Belbœuf, le fort et la batterie : ce qui était du reste un emplacement fait comme à souhait pour une grande bataille de ce genre. — Vercingétorix avait prévu, non pas cette manœuvre, mais une formation des légions en plusieurs carrés, laissant les bagages en dehors (*relictis impedimentis, sine saluti consulant*, 66, 3), c'est-à-dire la manœuvre de Cotta lors de l'attaque d'Ambiorix (p. 380).

3. P. 381.

4. Cf. t. I, p. 349 et suiv.

brisa contre leur résistance¹. Mais à droite et en face, elle balaya la cavalerie romaine, et atteignit les premières cohortes².

Le choc fut terrible, et suivi d'une mêlée confuse³. Il fallut que César combattît lui-même, comme aux heures des plus grands périls. Des récits circulèrent plus tard sur les épisodes de cette bataille héroïque : on raconta que le proconsul perdit son épée⁴, qu'un cavalier gaulois le saisit lui-même et faillit l'emporter en croupe⁵. Celtes et légionnaires, hommes et bêtes, se pressaient et s'unissaient dans un formidable corps à corps. Quand le danger paraissait plus grand, César faisait sortir du rang une ou plusieurs cohortes, et les portait sur l'ennemi⁶ : mais cela ne donnait que quelques minutes de répit⁷, et nul, à cette heure, n'aurait pu affirmer que les légions seraient victorieuses⁸.

Ce furent les Germains qui les sauvèrent. Devant eux, à la gauche de l'attaque, les Gaulois reculaient⁹. Leurs adversaires finirent par se rendre maîtres d'une hauteur qui dominait toute la bataille (le signal d'Asnières?¹⁰), et, de là, poursuivirent les

1. 67, 5.

2. Cela me paraît résulter de 67, 4 et 6.

3. 67, 3 et 4.

4. Plutarque, César, 26.

5. Servius ad En., XI, 743 : *Cæsar cum dimicaret in Gallia et ab hoste raptus equo ejus portaretur armatus, occurret quidam ex hostibus, qui cum nosset, et insultans ait - Cæsar, Cæsar -* (var. *ecce in Cæsari*), *quod Gallorum lingua - dimitte -* signifiait; et ita factum est ut dimitteretur. Hoc autem ipse Cæsar in Ephemeride sua dixit, ubi proprium commemorat felicitatem. Il est du reste possible, vu la mention de ces Ephémérides que César n'a pas écrites (p. 151, note), que l'anecdote soit fautive.

6. *Si qua in parte nostri laborare aut gravius premi videbantur, eo signa inferri Cæsar aciemque constitui* [a, converti b] *jubebat*; 67, 4.

7. *His hostes... tardabat*; 67, 4.

8. Ce danger me paraît résulter : 1° de ce qui précède; 2° du *tandem* de 67, 5; 3° du récit de Plutarque, C., 26 (surtout *ἔπειτα πολλὰ καὶ χρόνῳ*), qui a ici, évidemment, une source autre que César; 4° du mot de Dion, ἀπορροῦσι τῆς οὐραρίας (XI, 30, 2), lui aussi, peut-être, inspiré par ailleurs.

9. César, VII, 67, 5; Dion, XI, 39, 2-3, qui ajoute ici qu'ils durent leur victoire à la fougue de leur élan et à la force de leur corps.

10. *Summum jugum nati*, 67, 5. C'est, aujourd'hui encore, le point capital de cette région (de la la fort), et l'on comprend très bien, sur les lieux, que, maître de ce point, la cavalerie romaine pouvait fermer la retraite vers leur camp des

vaincus jusqu'aux bords de la rivière qui abritait l'infanterie celtique¹. De partout, on vit la victoire des Germains, et le reste des escadrons gaulois, craignant d'être pris à revers, s'arrachèrent aux légions et se replièrent en désordre². Ce fut alors la défaite sur toutes les lignes. Beaucoup de Gaulois périrent. Mais les chefs les plus célèbres furent faits prisonniers ou rejoignirent leur camp, et, parmi ceux qui se laissèrent prendre, César trouva trois des plus nobles Éduens³.

Enfin, — et dans cette mystérieuse journée c'est peut-être la chose la plus étrange, — Vercingétorix ne combattit pas avec les siens. Il demeura sur l'autre rive au milieu des fantassins⁴; lui, qu'on admirait sur son cheval de bataille, il ne se mit pas à la tête de ses escadrons, il les laissa galoper à la suite des autres chefs, et surtout des chefs Éduens. A la distance où il était du combat, je doute qu'il en ait suivi le cours⁵ et qu'il ait pu donner des ordres à temps. Et je me demande, une fois de plus⁶, s'il a vraiment ordonné cette bataille qu'il n'a pas dirigée.

V. — LA RETRAITE SUR ALESIA¹

En tout cas, il sauva l'armée du désastre. A la vue de la

escadrons ennemis : d'où leur fuite immédiate. — Saint-Apollinaire, dans le système de Gouget (p. 30 et 37).

1. 67, 3. Descente vers Vantoux et Ahuy, mais surtout, je crois, par le vieux sentier qui d'Assièrès mène au Suzon et de là au col de d'Ahuy (p. 409, n. 3).

2. VII, 67, 6.

3. VII, 67, 6 et 7 : *Cotus*, ancien candidat à la magistrature suprême (p. 436, n. 4), *Cavarillus*, successeur de Lulavix comme chef de l'infanterie éduenne (p. 471, n. 2), *Eporichrix* l'ancien, qui avait commandé les Éduens dans leur lutte contre les Séquanes (p. 433).

4. 67, 3 : 68, 1.

5. P. 499, n. 2.

6. Cf. p. 497-8.

7. On devrait dire *Alisia* (*Alisio*, C. I. L., XIII, 2830). — L'identification d'*Alisia* avec *Alise-Sainte-Reine* en Auxois, nous est certaine que celle de *Latitia* avec Paris, repose sur les faits suivants : 1° la continuité du nom (toutes chez Holder, I, c. 60 et suiv.); 2° le fait qu'*Alisia* était le chef-lieu d'un *pagus*, celui des Mandubiens (César, VII, 68, 1), et qu'*Alise* a été la métropole d'un *pagus*, qui a pris son nom, celui de l'Auxois; 3° la découverte, à *Alise*, d'une inscription (C. I. L., XIII, 2830).

dérouté, il fit faire volte-face aux fantassins et les dirigea sur Alésia. Il prit la tête de la colonne, les bagages suivant à

et d'en jeter (*Rev. num.*, n. s., VI, 1861, p. 233 et suiv.) au nom d'Alisia; 4° l'exacte conformité des lieux avec les descriptions de César (p. 308 et suiv.); 5° l'adaptation absolue des abords au récit des batailles (p. 306, 321 et suiv.); 6° le fait que Diodore parle d'Alésia comme d'une cité sainte (l. II, p. 444-5), et que le lieu d'Alise n'était encore à l'époque romaine (*C. I. L.*, 2872 et suiv., et les fouilles; cf. *Pro Alisia*, parait depuis juillet 1906); 7° les découvertes faites lors des fouilles ordonnées par Napoléon III en 1862-5 (p. 505, n. 2, p. 509, n. 4, 5 et 6, p. 510 n. 1, 3 et 4, p. 511, n. 1 et 2, p. 512, n. 4, p. 530, n. 1). — L'identité d'Alisia et d'Alise a été acceptée durant le Moyen Âge (p. ex., Heiricus, *Vita s. Germ.*, IV, 229 et suiv.), et constamment depuis la Renaissance ([l'empereur, *Inss. sur la ville d'Alise*, dans ses *Diss. hist.*, 1700; d'Anville, *Explication topographique du siège d'Alise*, dans les *Féteinsismes*, 1741, p. 436 et suiv. (donne déjà les solutions essentielles); Guischardt (*Quintus Icilius*), *Mémoires militaires*, I, 1758, p. 225 et suiv., III, 1774, p. 401 et suiv.; de La-Looz, *Recherches d'antiquités militaires*, 1770, p. 32 et suiv., et *Défense du cher. de Polard*, 1776, Bouillon, p. 36 et suiv. (fait des réserves sur l'identification avec Alise), Vaca Berlinghieri, *Examen des opérations et des travaux de César au siège d'Alise*, Lucques, 1812; du Mesnil, *Notice sur Alise*, *Le Spectateur ouillain* du 15 sept. 1839, XXVII, et les tentatives isolées (en faveur d'Alais) ont été alors mal accueillies. L'intervention d'Alaise, lors de la crise d'hypocritisme qui a suivi un peu partout à partir de 1855 (cf. p. 311, n. 8), a déterminé nombre de travaux en faveur d'Alise. Entre autres : Dev., *Alésia*, 1856 (*Bull. de la Soc. des Sc. de l'Yonne*, X, II, 1856); Rougnol, *Alise*, Dijon, 1856 (dans les *Mém. de la Comm. des Antiquités de la Côte-d'Or*, IV, 1853-6; cf. *Examen*, id., V, 1857-60; etc.); M. A. Fischer, *Heidelberg Jahrbücher*, I, 1857, p. 625-47; de Coynart, trois mémoires dans *Le Spectateur ouillain* des 15 nov. 1856, 15 févr. et 15 oct. 1857, II^e s., XVI, XVII, XX, et ailleurs; duc d'Anville, *Alise*, *Étude sur la septième campagne de Jules César en Gaule*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mai 1858 (réimprimé à part, 1859); Prevost, *Recherches sur le blocus d'Alise*, 1858; Deville, *Quintus*, sur *Alise*, 1853; Danson, *Une excursion à Alise*, 1865 (extrait des *Mém. de la Soc. des Ant. d'Normandie*, XXV); Fr. Lenormant, *Mém. sur l'Alise des Comm.*, 1867 (*Mém. prés. par dic. sur. à l'Ac. des Ins.*, I^{re} s., VI, I^{re} p.); Gouget, *Mémoire*, p. 38 et suiv.; A. de Barthelemy, *Alisia*, son véritable emplacement (*Revue des questions historiques*, II, 1867, p. 1 et suiv.); Mignard, *Archéologie bourguignonne*, 1874. — Pour Alaise et Franche-Comté (qui n'a aucun argument en sa faveur, pas même le nom, qui ne vient pas d'Alisia): Delacroix, *Alise*, *Découverte*, etc., Beaunçon, 1836, extrait des *Mém. de la Soc. d'Emulation du Doubs*, II^e s., VII, 1855 (point de départ de la controverse); le même, *ib.*, III, VII, 1862 (1864), IV, II, 1866 (1867), etc.; Desjardins (qui s'est rétracté, cf. *Géogr.*, II, p. 694 et suiv.), *Revue de l'Instruction publique*, 12 juin 1856, 8 et 15 oct. 1857; le même, *Alise*, 1859; Quicherat (le plus farouche défenseur d'Alaise), *L'Alise de César rendue à la Franche-Comté*, Paris, 1857, etc. (cf. *Mélanges*, I, p. 473 et suiv.); Castan, *Mém. de la Soc. d'Emul. du dép. du Doubs*, III^e s., III, 1858 (1859), V, 1859-60 (1861), VIII, 1863 (1864), IX, 1864 (1865), etc.; Bial, *La Vérité sur Alise-Sainte-Reine*, Paris, 1861; cf. le même, *Chemins*, etc., *Mém. de la Soc. d'Em. du Doubs*, III, VII, 1862 (1864), p. 129 et suiv.; Fallue, *Analys.*, p. 265 et s., etc.; Sarrette, *Alise*, dans les *Mém. de la Soc. d'Emul. du Doubs*, III, IX, 1864 (1865), p. 3 et suiv.; cf. le même, *id.*, IV, II, 1866 (1867), p. 11 et suiv., etc.; Toubin, *id.*, III, II, 1857 (1858); Gallotti, *id.*, IV, I, 1863 (1866) (attaque contre Alise); etc. — Le mémoire le plus caractéristique écrit contre Delacroix et Alaise est celui d'un Franche-Comtois, Clerc, *Étude complète sur Alise*, Beaunçon, 1866.

l'arrière-garde et sans doute aussi le reste des cavaliers¹. Tous montraient encore bonne contenance. Car César arrêta les siens au bord de la rivière, et jugea bon de mettre son convoi en sûreté avant de commencer la poursuite². Elle lui prit la fin de la journée, et ne lui rapporta que la mort de trois mille tral-nards³. Dans la nuit, on perdit contact, et Vercingétorix ramena dans Alésia son infanterie intacte et bon nombre de ses cavaliers⁴.

La folle bataille rendait brusquement à César tous ses avantages. Elle le débarrassait de la cavalerie ennemie, elle sauvait la Province, elle lui rouvrait le chemin de la Gaule, et elle lui permettait, avant même la fin de l'été, d'en recommencer la conquête (juillet?)⁵.

Mais elle ne lui donna pas une nation de plus : cette conquête demeurerait à refaire toute entière. Ni les Éduens ni les Arvernes ni aucune autre peuplade ne firent entendre des pro-

Alaise a encore des partisans attardés et Alise des critiques acharnées (cf. Arnou, *Bull. de la Soc. ... de Semur*, 1905; voyez, contre lui, Chabeul, *Autour d'Alais*, 1906, extrait de la *Société Bourguignonne de Géogr. et d'Hist.*). — Pour Iernore dans l'Ain : Maissiat, III, 1881 (a lancé l'hypothèse en 1861); Gravot, *Étude sur l'Alaisia de César*, etc., Nantua, 1862; Alexandre Berard, *Alaisia Iernore*, Lyon, 1907, et *Alais*, Paris, 1908, etc. — Pour Novalaire en Savoie. Fivel, *L'Alaisia de César près de Novalaire*, Chambéry, 1866; Tessier, *Novalaire*, etc. (conferérences), Chambéry, 1866, etc. — Pour Aluze sur la route de Chalon à Autun : Bonneau, articles dans *Le Progrès de Saône-et-Loire*, 31 oct. 1906 et suiv., et *Sûr d'Aluze*, 1907, Chalon-sur-Saône. — Pour Alais : des Ours de Mandajors, entre autres, qui a été le premier, je crois, à lancer cette plaisanterie. *Dissertation historique*, Avignon, 1712, p. 58 et suiv., etc. (cf., contra, Berlier, *Mém. de la Comm. des Ant. de la Côte-d'Or*, 1838-41). — Pour le puy de Corant, cf. t. II, p. 62, n. 2. — On a aussi, je crois, songé à Auxonne et à Luxeuil. — Tout cela, y compris Alaise, est de la fantaisie.

1. VII, 68, 1. Route de Dijon à Alise par Bigny-le-Sec (p. 406, n. 4).

2. Cela résulte de l'ordre des faits racontés 68, 2. les bagages et deux légions s'arrêteraient *in proximum collem* (à Talant?). — Gouget (p. 32) croit qu'il s'agit de la colline où on se battit (p. 301, n. 10).

3. 68, 2 : évidemment parce que l'on était près d'une région difficile, les fortes pentes et les ravins boisés de la Côte d'Or.

4. 68, 1. Il a dû y arriver le matin, puisque César, qui y arriva *altero die* (68, 2; interprété à tort le troisième jour, Napoléon III, p. 337), trouve l'ennemi en état de défense.

5. La date résulte de ce que les opérations devant Alésia, qui ont dû durer six semaines (cf. p. 518), paraissent finies avant les mauvais temps de l'automne (p. 341), et de ce que la bataille eut lieu, semble-t-il, peu avant ou pendant la moisson (64, 3).

positions de paix. Les passions nationales étaient trop ardentes pour s'éteindre à la première défaite, et, après, comme avant la bataille, elles restèrent vives et fortes autour du chef qui les avait excitées¹. Et que les Gaulois ne se soient point hâtés de désespérer, ce fut une nouvelle victoire à l'actif de Vercingétorix.

Lui-même, au surplus, en appelait de la défaite, et ce n'est pas en vain qu'il attendait César. De vastes retranchements avaient été bâtis sur les plates-formes et les terrasses qui flanquent en contre-bas la ville d'Alésia : ce fut là qu'il établit les camps de son armée, avec ordre formel de ne point se réfugier derrière les remparts de la cité². Et il laissa même sa cavalerie circuler dans la plaine, au pied de la montagne, sans crainte du vainqueur³.

On a dit⁴ qu'il aurait pu faire mieux encore, ne pas s'enfermer dans Alésia, tenir la campagne avec ses escadrons, essayer d'affaiblir César, reprendre le plan interrompu par la bataille. Mais on oublie que la situation avait changé : c'était César qui disposait maintenant des routes et du terrain, et il ne lui laissa pas le choix entre une guerre d'escarmouches et la retraite en lieu sûr. Vercingétorix n'échappa à la poursuite que parce qu'il eut Alésia à sa portée, et il est probable que si elle était si bien fortifiée, c'est parce qu'à tout hasard il s'y était préparé un refuge⁵. C'est miracle qu'il ait pu s'y retirer à temps, et il ne pouvait faire autre chose.

Le Romain arriva devant la place le lendemain même de la

1. C'est César lui-même qui le dit, VII, 76, 2.

2. *Sub muro, quæ pars collis ad orientem spectabat* (le seuil qui conduit d'Alésia au mont Pévenel), *hunc omnem locum cupit Gallorum compicerant fossamque et maceriam sex in altitudinem pedum prædixerant* (en travers du seuil, et à droite et à gauche du mont Auxois, surtout, je crois, du côté des Celliers, vers le sud, de manière à barrer les chemins); 69, 5; cf 70, 3-7. Cf. p. 506, n. 2, p. 506, n. 6. — On a trouvé des traces de ces retranchements (Napoléon III, p. 364).

3. *Le porterritis hostibus* de 68, 3, est démenti par 70, 1.

4. Montaigne un des premiers, *Essais*, I, II, ch. 34; en dernier lieu, Bloch op. Lavisar, I, p. 98; etc.

5. Cf. p. 496, n. 1.

bataille, et il commença aussitôt les travaux des camps et du siège¹.

Comme devant Gergovie², Vercingétorix envoya ses escadrons pour troubler les premiers travaux (dans la plaine des Laumes)³. Mais ils eurent affaire cette fois à une forte partie. Si les cavaliers romains se laissèrent battre⁴, les Germains rétablirent le combat⁵, et poursuivirent l'ennemi jusqu'à l'entrée des murailles des camps⁶. Il se fit là un grand massacre de Gaulois. Pourtant, les camps restèrent intacts⁷.

C'était pour Vercingétorix une seconde défaite, et qui complétait la première. Celle-là l'avait obligé à s'abriter derrière une place forte. Celle-ci l'y enfermait pour longtemps⁸. Mais il lui restait le secours de toute la Gaule. Il se hâta de la prévenir et de l'appeler, avant que la place ne fût investie⁹.

Le roi des Arvernes réunit autour de lui ses derniers cavaliers, et il leur donna l'ordre de quitter Alésia pour regagner leurs cités respectives¹⁰. Il y avait parmi ces hommes des chefs que Vercingétorix aimait, des vaillants de la première heure, comme Lucter le Cadurque¹¹. Il leur adressa d'émouvants adieux, les apitoya sur le sort de l'armée et sur son propre destin¹². Si la Gaule ne les secourait pas, ces quatre-vingt mille hommes,

1. 68, 3; 69, 6; 70, 1.

2. P. 467-8.

3. 70, 1.

4. 70, 2.

5. Ce qui hâta la défaite des Gaulois, ce fut la vue des légions, que César fit avancer *pro castris* (sur les pentes nord-ouest de la montagne de Flavigny ? menaçant ainsi le flanc gauche des Gaulois): 70, 2-3 et 5.

6. 70, 4-5. La poursuite eut lieu, semble-t-il, par le chemin qui va de la plaine des Laumes et du moulin de Beze jusqu'aux Celliers, où elle a dû se heurter à la porte et à la muraille du camp (p. 305, n. 2). Vercingétorix, craignant que, dans l'émoi de la fuite, le camp ne fût abandonné, fit fermer les portes de la ville (70, 7).

7. 70, 5-7.

8. Cf. 71, 1.

9. 71, 1.

10. 71, 1.

11. Cf. VIII, 34, 1. En supposant que Lucter ne soit pas resté avec son chef (cf. p. 331, n. 1).

12. VII, 71, 3.

l'élite des nations, périraient tous¹, et lui-même mourrait avec eux, supplicié par l'ennemi pour avoir trop aimé la liberté de la patrie. Et il les congédia sur une prière suprême².

Ils partirent dans la nuit³, et Vercingétorix ramassa aussitôt ses forces et ses ressources pour durer jusqu'à l'arrivée des secours. Il évacua les camps et entassa les hommes dans la ville; il se fit livrer tous les vivres sous menace de mort, répartit le bétail entre les assiégés, décida que le blé serait distribué peu à peu et par faibles rations; et alors, replié dans Alésia, il attendit à la fois les entreprises de César et le secours de la Gaule⁴.

La lutte allait donc continuer, rude et implacable, entre les deux chefs. Ils se retrouvaient face à face, comme à Gergovie. Mais, cette fois, César avait avec lui toute son armée, et Vercingétorix, toute la Gaule; et les combats se livreraient, non plus autour d'une capitale de nation, mais de la cité sainte du nom celtique.

VI. — TRAVAUX DE CÉSAR DEVANT ALÉSIA⁵

De cette ville sainte d'Alésia, on disait en Gaule que nulle armée n'avait pu ou n'avait osé la prendre de force⁶. Mais ni Vercingétorix ni César ne la jugèrent inviolable.

1. *Milia hominum detecta* LXXV, 71, 3; cf. p. 102.

2. *Obsecratur*, etc., 71, 3. — Suivant une hypothèse de S. Reinach (*Julius*, III, p. 124 et suiv., écrit en 1906), Vercingétorix aurait renvoyé tous ses chevaux, parce qu'« il ne lui venait pas à l'esprit qu'un Gaulois pût manger de la viande de cheval ». C'est fort plausible.

3. VII, 71, 5 : ils passèrent *qua nostrum opus erat intermissum*, sans doute par la plaine des Laumes, puisque le fait du combat (p. 503) indique qu'il n'y avait pas encore là une ligne continue de travaux. De même, à Issus, p. 538.

4. 71, 4, 6-9. — On a très souvent douté qu'Alise, avec ses 97 hectares (140 avec les terrasses et contre-forts), pût renfermer 100 000 hommes, soit les 80 000 soldats et 20 000 indigènes (ce dernier chiffre suppose), et, en outre, *magna copia pecoris* (71, 7). Mais il s'agit de circonstances exceptionnellement graves, où on a pu et dû accepter un tel entassement; « ces sortes d'entassements n'ont rien d'inusité chez les peuples peu civilisés » (d'Aumale, *Récit*, p. 161); voyez de même à Namur, p. 270, n. 2.

5. Sur les travaux et les batailles devant Alésia, on consultera avec fruit, outre les écrits modernes, la vive polémique entre de Folard (*Hist. de Polybe*, II, 1727, p. 465 et suiv.), Guischardt et Le-Loz au XVIII^e siècle (cf. p. 503, note).

6. Diodore. IV, 19, 2 : 'Ανέφθικτος μὲν τοῦ ναὸς ἡμῶν ἔργον.

Le siège n'offrait pas, comme à Gergovie, d'insurmontables difficultés. A la rigueur, les Romains auraient pu tenter l'attaque directe par l'escalade¹ ou même par la terrasse d'approche². Le plateau qui porte Alésia s'élève à 418 mètres de hauteur, à 150 mètres seulement au-dessus des vallées environnantes, et les pentes offrent rarement ces parois glissantes ou ces terribles raidillons qui furent la principale protection de la cité arverne. De plus, le mont d'Alésia communique avec les collines voisines par un seuil élevé, aplani, assez large pour soutenir un boulevard pareil à celui que César bâtit devant Avaricum³. Mais le proconsul ne voulait plus risquer ses hommes, ses dernières réserves de vieux centurions⁴, et à tous les systèmes de siège il préféra celui du blocus⁵.

Alésia s'y prêtait d'elle-même. Elle est faite, si je peux dire, pour être investie. La nature l'a bâtie dans un superbe isolement, et c'était peut-être cette majestueuse attitude qui avait séduit les hommes et qui lui valait la gloire d'une cité sainte⁶. Droite, bien campée, sans contre-fort qui gêne ses abords ou cache sa vue, la montagne d'Alise surgit du milieu des vallons, seule et indépendante⁷ : au nord et au sud, deux ruisseaux détachent sa base des terres d'à côté⁸; au couchant, la vaste plaine des Laumes

1. Par exemple, lors de la défaite de la cavalerie (p. 506) : il fut, ce jour-là, plus prudent qu'à Gergovie.

2. Par exemple sur le seuil du mont Peyneul, ou la différence de niveau avec le plateau n'est que de cinquante mètres, et qui se présente avec une largeur très suffisante. Et c'est pour cela que Vercingétorix avait agité des défenses aux abords de ce seuil (p. 505, n. 2), comme il l'avait fait aux abords du seuil de Gergovie (p. 468 et 473), et comme l'avaient fait les Adnatiques aux abords du seuil de Namur (p. 271). — Tout cela a déjà été bien vu par d'Anville, p. 437 : « C'est le côté faible ».

3. N. 2.

4. Cela sera *descriam* très visible, cf. p. 182-3. Évidemment, César exagère un peu la hauteur d'Alise (*un colle summo, admirandum edito loco*, 69, 1) : peut-être répond-il à quelque reproche de n'avoir pas brusqué les choses.

5. *Nisi obsidione expugnari non posse*; 69, 1.

6. Cf. t. II, p. 444-5.

7. Seul le seuil indiqué n. 2.

8. *Cujus collis radices duo donbus ex partibus* [au nord et au sud; *flumina* (l'Oise et l'Ozerain) subiacbant; 69, 2.

la précède comme une avenue¹. Au delà de ces vallons, de ces ruisseaux et de cette plaine, toutes les montagnes des environs amènent et élèvent leurs plateaux à la hauteur de la cité d'Alésia, et, rangées autour d'elle, l'encadrent et la regardent².

César n'avait, pour investir et fermer Alésia, qu'à suivre le cadre des vallons et des plateaux extérieurs. Dès le premier jour, il fit commencer, dans la plaine des Laumes et sur les hauteurs voisines, le fossé et le rempart du blocus³. La tâche était longue, onze milles de pourtour, mais elle ne présentait d'autre difficulté que sa longueur⁴. Pour protéger les travailleurs, César jalonna la ligne d'investissement de vingt-trois redoutes, que des corps de garde occupaient la nuit, et où les légionnaires s'abritaient le jour en cas de surprise⁵. Les camps furent placés sur les hauteurs⁶, et le quartier général, sans

1. *Ante id oppidum* (César dit *ante*, parce que c'est du côté des Laumes que se trouvaient sans doute la montée principale et le gros des agglomérations; c'est là du reste qu'est aujourd'hui Aïse, *planities circiter millia passuum III* [il y a exactement 4500 mètres du bas de Pouillenay au village des Laumes, sur la grande route de Paris à Dijon, qui traverse la plaine dans sa longueur] *in longitudinem patebat*; 69, 3, 70, 1. — Bien vu par d'Anville, p. 433-6.

2. *Reliqua ex omnibus partibus* (nord, est, sud, *colles mediocri interjecti spatium* [1300 m. de rebord à rebord, sauf du côté du mont Rea, p. 524], *pari altitudinis fastigio* [le mont Auxois a 418 m., le mont Rea au nord-ouest, 386, la montagne de Bussy au nord-est, 402, le mont de Messy à l'est, 425, la montagne de Flavigny ou mont Bruaux au sud, 429]; 69, 4.

3. 68, 3; cf. 69, 6; 70, 1.

4. Onze milles du côté intérieur, *circueas*, dit César (69, 6); c'est exactement ce que mesure la ligne de la contrevallation, qui suit le bas des collines du pourtour et s'enfonce dans la plaine à la grande route. — Les fouilles de Napoléon III, de 1862 à 1865 (p. 350 et suiv., pl. 25-28), ont, dans une très large mesure, confirmé les traces proposées auparavant (plans de d'Anville, de Barleu du Bocage ap. Lemaire, *César*, I, p. 365, de Goyard, du duc d'Aumale, *Rev.*, p. 138-9, de Prevost).

5. *Castella XVIII, 67, 7* [*decem et octo*, Florus]; par conséquent à tous les 300 pas, à portée de la voix? ou de manière à ce que les machines pussent croiser leur tir? Ce sont les redoutes qui ont laissé le moins de traces (Napoléon, p. 359).

6. *Opportunis locis*, 69, 7. Il n'y a de bons emplacements que sur les mamelons de la montagne de Flavigny et sur ceux de la montagne de Bussy. — On a trouvé des traces de deux camps sur la montagne de Flavigny (A et B, d'un sur la montagne de Bussy (C), d'un au pied du mont Rea (D), et, dit-on, de petits camps de cavalerie, un dans la plaine de Gersigny (G), trois (H, I, K) dans la plaine des Laumes (Napoléon III, pl. 25 et 28, p. 359-8; Pernet, *Pro Alésia*, 1908, III, p. 419, 420, 439, etc.). Quoiqu'il ne soit pas absolument certain pour tous qu'il s'agisse de camps et non de redoutes (cf. n. 5), je crois cependant ces attributions acceptables. — Les stations de cavaliers étaient à coup sûr dans la plaine, la plus

doute sur la montagne de Flavigny, la plus proche d'Alésia¹.

Un fossé, un remblai, des camps et des redoutes, cela suffisait pour bloquer la ville, empêcher une évaison, arrêter des convois de vivres. Mais quand César apprit par des transfuges que Vercingétorix appelait du secours, il estima avec raison que ce serait peu de chose contre des assaillants du dehors unis aux assiégés d'Alésia; et il entreprit des retranchements géminés, une ligne contre la cité, une ligne contre l'extérieur²; et, de plus, aux ouvrages habituels des ingénieurs gréco-romains, tours, remparts et fossés, il ajouta toutes sortes de défenses nouvelles.

De chaque côté, intérieur et extérieur, les ouvrages romains commençaient par le fossé traditionnel, mais énorme, large de vingt pieds, profond de neuf, et à parois verticales³. Au delà du fossé, sur un espace d'environ quatre cents pieds⁴, s'éten-

importante est, selon moi, sur l'Ozerain, près de la grande route, au pied du quartier général, gardant la principale sortie des retranchements, et je crois que là étaient les Germains (camp K, cf. p. 316, n. 1, p. 321, n. 7, p. 329, n. 1 et 2).

1. Je crois, après bien d'autres, que le camp de César était sur le même point nord-ouest de la montagne de Flavigny (au dessous de la ferme Lombard) contre que c'est l'emplacement de camp le plus commode, le plus facile à défendre, c'est le point le mieux situé (p. 326, n. 1) pour dominer la plaine, les routes de la Gaule intérieure qui y débouchent, les principaux sentiers qui montent à Alésia (cf. p. 326, n. 6), la plus grande partie des travaux romains, et le lieu naturel des batailles, qui est la plaine des Laumes (p. 306 et 321). — De plus, de tous les camps, c'est celui-là dont les défenses paraissent les plus formidables (camp A, Napoléon, pl. 28 et p. 256; Pernet, *Des Alésia*, 1908, III p. 419). On a placé souvent le quartier général au mont Pevnel (de Coyart, 2^e m., p. 246).

2. Il semble bien résulter de 69, 6-7, comparé à 74, 1, qu'il ne songea d'abord qu'à un *castrum* intérieur contre Alésia, contrevallation, et que ce ne fut qu'après l'appel de Vercingétorix à la Gaule qu'il se décida à des lignes extérieures ou circonvallation.

3. 72, 1; cf. 70, 4; 82, 3. César ne donne que la largeur; la profondeur indiquée est celle que les fouilles ont fait reconnaître (pl. 28). — Traces du fossé extérieur de la contrevallation (Napoléon, p. 330). — Les fouilles n'ont point fait retrouver le fossé de la circonvallation (Napoléon III, p. 362); et, d'autre part, pour des raisons militaires, on l'a depuis longtemps nié (Guischard, I, p. 236-7). J'hésite cependant encore à douter de son existence (cf. 72, 1 et 2; 74, 1, 82, 1; cf. p. 323, n. 3).

4. 72, 2: *Ab eo fossi pedes quadringenti*; si le texte est à garder, cette distance, 120 mètres, correspond, je crois, à la portée des machines dont disposait César (cf. 81, 5). — Les fouilles ont montré que cette distance a varié, mais toujours pour être plus forte (Napoléon III, p. 350). — Ce qui justifie la conjecture souvent pro-

était un terrain vague, où l'œil n'apercevait d'abord aucune trace de défenses. Là, les obstacles se cachaient à fleur de terre : crochets ou hameçons de fer plantés dans le sol pour servir de chausse-trapes¹, trous de loups d'où émergeaient de gros pieux taillés en pointe, faits pour empaler un homme sous le poids de sa chute²; chevaux de frise ou ronces artificielles, formées de branches aiguës qui couraient sur le sol, et où s'enchevêtreraient les pieds des hommes et des bêtes³ : on avait ainsi entassé, sur le chemin du rempart, toutes les ressources des pièges de guerre et de chasse. — Et enfin, c'était le rempart lui-même qui apparaissait, avec des défenses plus terribles encore : un remblai de terre, servant de muraille, haut de douze pieds⁴; sur le remblai, une palissade continue⁵, faite de pieux de bois ou de pointes de fer⁶, et renforcée d'une cuirasse de clayons, à merlons et créneaux⁷; au bas et en avant de cette palissade, d'autres pointes, tournées vers le dehors⁸ : qu'on se figure un hérisson monstrueux, regardant sans cesse vers

posui, passus au lieu de pedes (Guischardt, I, p. 233; van Kampen, pl. 13; Rice Holmes, p. 787). Et la conjecture est justifiée en outre par le *επὶ σταθμῶν* de la version grecque des *Commentaires*.

1. VII, 73, 9 : *talas* ou *talas*, tiges de fer, longues d'un pied, auxquelles étaient fixés des hameçons de fer, et cachées en terre. On appelait ces pièges *stimuli*. — On en a trouvé; Napoléon, pl. 27 et p. 343. — C'est l'équivalent des *marices ferrei* (Valère-Maxime, III, 7, 2) ou des *tribuli* (Végèce, III, 24).

2. VII, 73, 3-8; Dion, XI, 40, 3 et 6 : trous en entonnoir de trois pieds, ou l'on enfonceait des pieux gros comme la cuisse; dans ces trous, de la terre foulée; les pieux émergeant de quatre doigts, mais dissimulés sous des joncs et des branches; huit rangs de trous disposés en quinconce et séparés par un intervalle de trois pieds. C'était ce qu'on appelait des « lis », *lilia*. — Traces lors des fouilles; Napoléon, pl. 28 et p. 363.

3. 73, 2-4 : il s'agissait de troncs d'arbres ou gros rameaux pourvus de branches taillées en pointe, troncs enfoncés en terre, leurs branches faisant saillie hors du sol; ou en avait planté cinq rangs, disposés dans des fossés profonds de cinq pieds (un rang par fosse? Napoléon III, p. 342, plutôt que cinq rangs dans un seul fossé? Rice Holmes, p. 789), mais assez rapprochés pour que les branches s'enchevêtraient de manière à former haie. César appelle cela *cippi*; le mot est à conserver, cf. *c.* gloss. Lat., II, p. 400, 53 : *Cippus*, *αἰπός*.

4. VII, 72, 4 : *aggerem*.

5. VII, 72, 4 : *callum*; 86, 3.

6. VII, 72, 4 : *plutei*.

7. VII, 72, 4 : *loricam pinnasque*, les saillies qui encadrent les créneaux; 86, 5.

8. VII, 72, 4 : *Grandibus cerreis eminculis ad committuros pluteorum atque aggeris*.

l'ennemi¹. Tous les quatre-vingts pieds², des tours s'élevaient sur la muraille³. A sa base, devant elle, un fossé de quinze pieds de large, et par-devant, un autre fossé encore, d'ordinaire rempli d'eau⁴. En profondeur, en hauteur, en façade, en saillie, l'eau, le fer, le bois, l'osier et la terre s'entremêlaient pour faire obstacle et barrière. — Derrière ce rempart, c'étaient alors les légions en formation de combat, avec leurs machines de guerre qui portaient à 400 pieds jusqu'au fossé extérieur⁵, avec leurs javalots, qui à 25 mètres⁶ frappaient ceux qui arrivaient aux remparts, et avec leurs épées enfin, suprême ressource contre l'escalade. — Tout cet appareil de résistance, l'armée romaine l'eut en double, et contre les assiégés et contre l'armée de secours. Derrière ces deux remparts parallèles, elle circulait à l'abri, le long d'Alésia impuissante. C'était comme une forteresse en couronne qui s'était bâtie autour de la montagne, fermant la plaine, barrant les rivières et les vallées, escaladant les pentes, dominant les crêtes des collines, et défilant d'un côté Vercingétorix et de l'autre la Gaule entière⁷.

Dans cette œuvre gigantesque, il n'y eut sans doute aucune partie qui fût vraiment originale, et l'œuvre propre de César. C'est par des lignes de ce genre que se firent tous les blocus des villes anciennes, chez les Grecs et chez les Romains; et si les assiégeants se trouvaient menacés par une armée de secours, ils répétaient les lignes du côté extérieur. Scipion Émilien avait entouré Numance de la même façon que César entourait Alésia.

1. Cf. p. 525 et 527.

2. VII, 72, 4 : « ont 39 mètres environ, portée de javalot, à pour de couvrir le flanc de quiconque viendrait à l'assaut » (Garnier, *Mém.* 1, p. 231).

3. VII, 72, 4.

4. VII, 72, 3 : *interiorum fossorum circumpositibus de domantibus treis* « dans la plaine des Laumes et dans les parties basses de la contrevallation, avec ex flumine l'Ozerain, Napoléon III, p. 361, *durata compleret*. Il s'agit du côté d'Alésia, de celui des deux fosses qui est le plus près de la place gauloise, *interior*. — On a trouvé trace de ces fosses (pl. 25 et p. 360-361) et du gravier déposé par l'Ozerain.

5. P. 510, n. 4. p. 523, n. 3.

6. Cf. t. 2.

7. Cf. VII, 74, 1.

Et je crois que le siège fameux de la ville espagnole, conduit par le plus habile des poliorcètes de Rome, a servi de modèle à l'œuvre du proconsul des Gaules¹.

Mais celui-ci osa faire concourir à la défense de ses lignes des choses très diverses, et notamment le système des pièges au ras du sol. Quand on les proposa à Scipion Émilien, le grand homme s'indigna² : car il faisait la guerre à des hommes et en soldat, et non pas en chasseur de bêtes. César n'éprouva pas ce scrupule, et on ne peut l'en blâmer. Il n'aurait jamais assez d'hommes pour défendre tous ses retranchements, s'ils étaient assaillis de partout³. Qu'on songe à leur immense étendue : quatre lieues du côté d'Alésia⁴, cinq lieues du côté de la campagne⁵, soit vingt-cinq milles de front, et, pour les couvrir, quarante à cinquante mille hommes seulement⁶. Les pièges à bêtes n'étaient point de trop pour briser le premier élan de l'ennemi⁷.

Car ce qu'on apprenait à César des desseins de son adversaire le frappait d'inquiétude. Vercingétorix avait donné l'ordre qu'on amenât contre les légions tous les hommes capables de tenir une arme⁸. Plus d'un million d'êtres allaient se répandre autour

1. Cf. Schulten, *Vergantio*, p. 62 et suiv.

2. Valère-Maxime, III, 7, 2.

3. VII, 72, 2, 73, 1-2; 74, 1. Il me semble que dans VII, 72, 2, *hoc consilio se rap-* porte, non à *redire*, mais à *munitiones*, et veut dire : César, en plus du grand fossé, apporta d'autres défenses, dans le dessein de, etc., défenses qu'il établit en arrière.

4. P. 509, n. 4.

5. VII, 74, 1. *XIV milia passuum*.

6. Il a certainement dix légions (p. 409 et 438); il en eut peut-être une onzième (la VI^e), qu'on trouve avec César à la fin de l'année (p. 541, n. 6). Ajoutez les Germains (p. 484). Il n'est pas parlé d'autres troupes. — César paraît avoir divisé troupes et retranchements en cinq secteurs chacun avec deux légions et deux légats (secteur de la plaine, 81, 6; secteur du fleuve, 83, 3; je suppose ensuite secteurs de la montagne de Bossy, du mont Pevencel, de la montagne de Flavigny); en outre, une légion et Labienus pour la réserve (cf. 86, 1).

7. Il est bien probable que, sur certains points, par exemple sur les terrains en pente, où la défense était plus facile ou leur installation plus malaisée, les pièges étaient plus rares ou manquaient (cf. p. 527 et 524).

8. VII, 71, 2 : *Omnes qui per atatem arma ferre possint, ad bellum cogant*; 75, 1 : *Omnes hos qui arma ferre possint*.

des lignes romaines et se ruer à l'assaut. Que cette multitude ne renfermât guère que de misérables combattants, dont cent ne valaient pas un primipile. César le savait bien, et aussi Vercingétorix, qui s'était toujours délié des grandes foules. Mais si le roi des Arvernes recourait maintenant au nombre, et rien qu'au nombre, s'il voulait une attaque aveugle, un assaut à la gauloise¹, c'est qu'il savait également que ni l'infanterie d'élite enfermée dans Alésia ni les meilleurs des soldats du dehors n'auraient raison des dix légions campées sur leurs murailles. Il connaissait ses ennemis et ses hommes. Sa seule chance de salut, le seul moyen de rompre la digue formidable bâtie par César, ce n'était pas de tenter sur quelques points des brèches médiocres, que la légion réparerait aussitôt : c'était de remplir et de submerger tout, fossés, remblais, camps et cohortes, sous la montée continue de corps innombrables. A ce jour, où la guerre savante n'était plus possible pour le chef vaincu, Vercingétorix revenait aux vieilles pratiques de la nation gauloise. Et cette fois, à la différence de la journée de Dijon, il me semble qu'il a vu juste.

VII. — LA PRÉPARATION DE L'ARMÉE DE SECOURS

La Gaule, sans aucun doute, aurait fait le sacrifice de tous ses hommes à sa liberté et à son chef. Un frisson d'enthousiasme et de colère courait dans la nation. Tous voulaient abolir la trace des années de servitude. Ceux mêmes que César avait aimés et protégés ne songaient plus qu'à effacer leur honte. Les glorieux souvenirs de la grandeur d'autrefois revivaient dans les esprits. Et de l'Océan jusqu'au Rhin, le désir de l'indépendance donnait une seule volonté et une âme commune au corps réveillé des peuples gaulois².

1. Cf. I, II, p. 220-1.

2. *Tanta universa Gallia consensit fuit libertatis vindicanda et pristina belli laudis recuperanda, ut neque beneficiis atque amicitia memoria innoxiorum, omninoque et animo et opibus in id bellum incumberent*; VII, 76, 2.

C'est le proconsul qui parle ainsi dans ses *Commentaires*, et il admire la merveille. Vercingétorix continuait à inspirer la Gaule et à étonner son rival. César percevait devant lui une vision prodigieuse et nouvelle, celle d'une nation puissante qui refait son unité, qui recrée ses énergies, et qui se refuse à mourir sous les injures de l'étranger. Et cette passion de la liberté, soulevant tous les hommes à l'appel de son héros, pouvait lui rendre la victoire sous les murs d'Alésia.

Par malheur, les chefs du dehors furent trop sages. A l'arrivée des messagers de Vercingétorix, ils se réunirent en conseil¹. Au lieu d'obéir, on discuta les projets du roi. Il fut reconnu qu'on aurait de la peine à nourrir la multitude d'hommes qu'il réclamait, qu'elle serait difficile à conduire et à grouper² : c'était juste ; mais elle n'aurait pas à faire campagne, et, pour l'assaut rapide qu'elle donnerait, quelques heures devaient suffire. On résolut de limiter l'armée de secours à deux ou trois cent mille hommes, et on fixa le contingent de chaque cité³. Des ordres furent aussitôt envoyés : le lieu de concentration fut indiqué sur terre éduenne, pas très loin d'Alésia⁴.

Il faut croire que de telles convocations de députés et de telles levées d'hommes, que ces messages, ces marches, ces rendez-vous, aient été choses habituelles aux Gaulois, que des rouages communs et réguliers, courriers, relais et bonnes routes, aient fonctionné d'un bout à l'autre de la contrée, pour qu'en un mois à peine tous ces résultats aient été obtenus, que toute l'armée se soit rassemblée, et que personne n'ait manqué à l'appel⁵. Les Bellovaques, seuls, ne consentirent pas à fournir le contingent fixé : ils déclarèrent qu'ils feraient la guerre en leur nom et à leur guise, et qu'ils ne reconnaissaient aucun chef ;

1. 73, 1 : *Concilium principum indicto*. A Bibracte ?

2. 73, 1.

3. VII, 73, 1 et 2 : *Non omnes... sed certum numerum*.

4. *In finibus Eduorum*, 70, 3 ; cf. 77, 1.

5. 73, 5.

cependant, à la prière de Comm., qui était leur hôte, ils envoyèrent deux mille hommes¹. Tous les autres peuples furent présents au jour dit, et avec l'effectif ordonné, même les Osismiens du Finistère, les Morins de la Flandre, les Helvètes de la Suisse; et les Nerviens, presque détruits il y avait cinq ans, ne refusèrent pas la jeunesse qui avait grandi depuis le désastre, six mille hommes².

L'armée assemblée, les chefs perdirent encore quelque temps à des affaires d'administration et de protocole. On passa les hommes en revue, et on les dénombra³. Puis, on organisa le commandement : il fut remis à quatre chefs supérieurs et à un conseil de guerre composé de délégués des cités⁴.

I. 73, 5. Il semble bien que les Bellovaques ne tinssent plus compte du patronage des Eduens (cf. p. 139 et 239).

2. César donne (73, 2-4) avec une telle précision le chiffre du contingent imposé à chaque cite, qu'on ne peut douter qu'il n'ait eu sous les yeux un document public, à lui transmis par quelque transfuge de l'assemblée des chefs. Voici de quelle manière je propose de rectifier sa liste, où les manuscrits présentent quelques incertitudes. I. 35 000 hommes pour le groupe eduen, *Edui atque eorum clientibus, Segusiavis, Ambliareti, Ambliareti, Ambliareti*, mss., cf. p. 341, n. 61, *Aulerci Brannovetibus, Blannovetibus* à détruire? II. 35 000 pour le groupe arverne, *Arverni ulfancti Eleuleti* (les Rutènes libres opposés aux *Ruteni provinciales*?) à ajouter ici *Ruteni*? ou à mettre *Eleuleti* au § IV? cf. p. 22-3, *Endurci, Gabali, Vellicus, qui sub imperio Arvernorum esse censerunt*. III. 30 000 pour le groupe armoricain *universis civitatibus que oceanum attingunt quaque eorum consuetudine Armorica appellatur, qui sunt in numero Cortisolites, Ileduaci, Ambibarii* cf. t. II, p. 490, n. 1, *Galates, Usisui, Veneti* mss., § seulement, *Lemovices* sic mss., à détruire, à moins de supposer des Lemoviques Armoricains, cf. t. I, p. 313, *Carli* IV, 12 000 à chacun des peuples suivants : *Sequanis, Senonibus, Biturigibus, Santonis, Rutenis* plutôt à supprimer ou à placer plus haut devant *Eleuleti* ou à ajouter ici ce dernier mot?, *Caunatibus*, V, 10 000 *Bellouaci, totidem Lemovicibus* (à conserver), VI, 8 000 *Pictonibus et Taronis et Parisiis et Helvetis*, VII 6 000 *Andibus* (les mss. ont *Senonibus*, lire *sena Andibus*, *Ambanis, Mediomatris, Petrocoris, Verriis, Morinis, Nitobrigibus*, VIII, 5 000 *Aulercis Cenomannis, totidem Atrebatibus*, IX, 4 000 *Velocassus, Lerociis et Aulercis Eburacibus* (les mss. ont *Eburacibus*, X, 3 000 *Bouracis et Boeis* des Eduens? p. 219 : cela ne me paraît pas certain. Au total, 288 000 ou 276 000 suivant la place des *Ruteni*. — Il manque : 1° les Ménâpes (à cause de leur éloignement, cf. 63, 7); 2° les Trévires, occupés par les Germains (cf. 63, 4); 3° les Remes; 4° les Lingons (tous deux alliés de César, cf. p. 486); 5° les Leuques (allies de César? cf. p. 228). — D'autres arrangements de cette liste chez les éditeurs de César (p. 130, note) et chez les auteurs qui ont étudié le chiffre de la population en Gaule (t. II, p. 3-8).

3. VII, 76, 3 : *Itenebantur numerusque inibat*. C'était, je crois, une affaire importante au point de vue religieux; cf. t. II, p. 7.

4. 76, 3 et 4.

— Tout cela, ces longueurs et ces minuties, en vue d'une marche de quelques jours, d'un assaut qui réussirait ou échouerait en quelques heures ! car, en définitive, il s'agissait pour ces hommes, non pas de guerroyer à leur manière, mais de sauver le chef souverain et de se remettre ensuite sous ses ordres. Et je soupçonne encore, dans cette façon d'agir, la jalousie toujours éveillée des Éduens. De fait, ils se taillèrent la plus belle part dans le haut commandement. Des quatre chefs qui furent élus, un seul pouvait défendre la cause de Vercingétorix lui-même, son cousin Vercassivellaun l'Arverne ; un second, Comm l'Atrébate, représentait les intérêts légitimes de la Belgique ; mais les deux autres furent les deux inévitables intriguants, Éporédorix et Viridomar¹, et cela seul indique quelles arrière-pensées d'ambition se dissimulaient sous ces lenteurs et ces manigances. La levée en masse refusée à Vercingétorix, les deux chefs eduens mis à la tête de l'armée qui venait à lui, c'était l'échec de son grandiose projet, de cet acte d'enthousiasme universel qu'il avait rêvé.

VIII. — L'ATTENTE A ALÉSIA

Autour de Vercingétorix et de César la vie continuait, balottée entre la crainte et l'espérance.

Au début, le chef gaulois faisait descendre ses hommes pour inquiéter les travailleurs et détruire ce qu'on pouvait de leur ouvrage². Cela donna quelque mal à César, qui, vu l'étendue des lignes, était obligé de multiplier les escouades et de les envoyer parfois fort loin des camps³. L'installation des pièges rendit le repos à ses troupes⁴, et Vercingétorix cessa d'engager les siennes, les réservant pour les combats prochains.

1. VII, 70, 3.

2. VII, 73, 1 ; 72, 2.

3. 73, 1.

4. Cf. 73, 1.

Le proconsul acheva son double retranchement. Il ne fut plus obligé de disséminer les cohortes à la recherche des matériaux. Pour leur éviter le danger des courses lointaines, il rassembla le fourrage et le blé nécessaires à un mois d'entretien, et il défendit qu'on sortit des lignes¹. Les rations furent strictement mesurées², et les souffrances de la faim commencèrent pour les légions³.

Dans Alésia, elles devenaient intolérables. On avait du blé pour un mois. Vercingétorix le fit durer plus encore⁴. Près de cent mille hommes⁵ s'entassaient dans la ville, soldats et habitants, massés et serrés comme des bestiaux dans un parc, ne songeant qu'à ne point mourir de faim. Aucune nouvelle, aucune espérance ne parvenait du dehors. Les assiégés virent arriver la date fixée à l'armée de secours, et ils la virent passer sans qu'aucune troupe ne parût à l'horizon⁶. Une journée vint, où le blé manqua. C'était la mort à brève échéance⁷. Le conseil des chefs fut convoqué⁸.

Quelques-uns parlèrent de se rendre. D'autres songeaient à une sortie en masse. La résolution la plus sage, quoique la plus dure, était d'attendre à tout prix. L'Arverne Critognat la défendit dans un discours d'une sauvage éloquence. — Il montra que la sortie et la bataille n'avaient, d'un acte de bravoure, que l'apparence : il traita ses compagnons comme Vercingétorix avait traité devant Avaricum ses soldats impatients de combattre⁹ : c'était faire preuve de lâcheté que de ne savoir

1. 74, 2; cf. 77, 10 et 11.

2. Cela me paraît résulter des textes des n. 1 et 3.

3. César, *De bello civili*, III, 47, 6; Dion, XL, 49, 3.

4. 71, 4, 6 et 7.

5. Cf. p. 507, n. 4.

6. *Ad diem non venerunt*, 77, 10. Je crois que le jour fixé par Vercingétorix pour le retour des Gaulois (77, 1 et 10) était le 30^e ou peu après (cf. 71, 4).

7. 77, 1; Dion, XL, 40, 2. Ces souffrances laissèrent de terribles souvenirs aux Gaulois, cf. Hirtius, VIII, 14, 1; 34, 1.

8. 77, 1.

9. Cf. p. 446.

souffrir de la fatigue et de la faim, et le suicide par le combat était plus facile que la résistance au mal. Et Critognat proposa d'imiter les ancêtres, qui, assiégés par les Cimbres et les Teutons, étaient arrivés jusqu'au jour de la délivrance en se nourrissant de la chair de ceux qui ne pouvaient combattre. Cependant, dit-il, les Teutons ne cherchaient que le butin, et les Romains sont venus pour asservir à jamais : la liberté de la Gaule mérite bien ce sacrifice ; si les aïeux n'en avaient point donné l'exemple, il eût été beau de l'imaginer et d'en léguer la gloire aux générations futures ¹. —

Critognat releva les courages, et arrêta les premières paroles de lâcheté. On n'osa recourir aussitôt à l'expédient des ancêtres, et on se borna à rejeter hors de la ville les non-combattants. Mais si le siège devait durer encore, la résolution fut prise de s'entre-dévorer plutôt que de traiter avec l'ennemi ².

Les habitants d'Alésia furent expulsés de la ville. Elle ne devait plus être qu'une forteresse réservée à la défense éternelle. Les malheureux, descendant la montagne jusqu'au fossé des Romains, s'offrirent comme captifs et butin, si on voulait seulement les nourrir ³. Mais les légions au service de César ne manquaient jamais d'esclaves ⁴, et, en ce moment, elles craignaient de manquer de pain ⁵. Le proconsul donna l'ordre de repousser les fugitifs ⁶, et ils errèrent dès lors entre les lignes et la place, suppliants, hagards, mourant de faim, et les flancs de la montagne se jonchaient de cadavres ⁷.

1. VII, 77 : le discours (c'est le seul des *Commentaires* de la guerre des Gaules qui soit en style direct) a pu être transmis à César par quelque transfuge ; il semble bien qu'il ait connu d'autres harangues (cf. 77, 2) tenues dans ce conseil.

2. VII, 78, 1-2.

3. 78, 3-4 ; Dion, XL, 40, 2 : ce sont les *Mandubri*, *pagus* dont *Alisia* était le principal *oppidum*.

4. Cf. p. 567-8.

5. P. 518.

6. 78, 5 ; Dion, XL, 40, 3.

7. Dion seulement, XL, 40, 4.

Un jour enfin, l'armée de secours arriva ¹ sur les hauteurs qui faisaient face à Alésia. Elle s'y installa (derrière Mussy-la-Fosse), à un mille seulement des lignes de César². Le lendemain au matin, ses cavaliers se répandirent dans la plaine³.

D'Alésia, les assiégés aperçurent leurs frères⁴. Ce fut le délire des plus grandes joies, les hommes courant, les paroles se croisant, l'allégresse rendant à tous le courage et l'espérance. Et on se prépara à l'attaque immédiate (septembre?)⁵.

César et les légionnaires pouvaient suivre des yeux l'immense multitude qui se déroulait dans la plaine et sur les coteaux. C'était l'heure des pires dangers qui s'approchait⁶. D'Alésia descendraient Vercingétorix et ses 80 000 fantassins, rompus à la fatigue, experts au métier, bien dirigés, et luttant en désespérés⁷. De la Gaule arrivaient 8000 cavaliers, 250 000 hommes de pied, troupes médiocres sans doute, mais ardentes et joyeuses, confiantes dans leur nombre et leur élan⁸. Et maintenant, battue par les flots des ennemis, la ville forte de César n'était plus qu'une étroite bande de terre, que l'effort des vagues convergentes menaçait d'engloutir bientôt⁹.

IX. — LES DEUX PREMIERS COMBATS

Mais, pour rompre ou submerger les lignes de César, il aurait

1. Sans doute par la route de Bibracte, qui débouche au sud-ouest le long des collines de Mussy (n. 2).

2. VII, 79, 1 : *Celle exterior* (elle est en effet, à la différence des autres, cf. p. 503, n. 2, absolument en dehors des lignes de César, lesquelles ne dépassent pas dans la plaine la grande route, p. 509, n. 4 : *occurrit, non longius ulla passibus ab nostris munitionibus* [il y a exactement 1500 m. de la route au pied de cette colline] *considunt*. — L'emplacement des camps gaulois sur les collines de Mussy a été proposé dès 1741 par d'Anville, plan et p. 406 — Von Guérler préfère les hauteurs au sud de Pouillyenay (2^e éd., p. 316).

3. 79, 2.

4. *Erat ex oppido Aleria despectus in campum*, 79, 3.

5. 79, 3-4. Pour la date, cf. p. 504, n. 3, et p. 533, n. 6.

6. Cf. 76, 5-6.

7. P. 492.

8. 76, 2 et 3.

9. Cf. Plutarque, *César*, 27.

fallu que l'effort fût universel et continu; et, du côté de l'armée de secours, les chefs ne voulurent jamais exposer toutes leurs troupes. Déjà, par le refus de la levée en masse, ils avaient fortement restreint les avantages du nombre. Ils achevèrent de s'en priver par leurs hésitations et leurs maladresses.

Le premier jour, ils n'engagèrent que leur cavalerie¹. C'était une sottise. Car une victoire de leurs cavaliers ne leur donnerait aucune prise sur les retranchements de César, et une défaite les mettrait à découvert en cas de retraite ou de défensive. Mais les Gaulois ne pouvaient renoncer à la folie des charges héroïques; et, bien qu'elles eussent été deux fois condamnées par les batailles précédentes², ils coururent à une troisième défaite.

Vers midi, les 8000 cavaliers gaulois offrirent le combat dans la plaine des Laumes³, pendant que les gens d'Alésia, de l'autre côté de cette même plaine, assaillaient les retranchements romains⁴. César laissa ses légions dans les camps et sur les remparts, et envoya ses cavaliers accepter la bataille⁵.

Les Gaulois de l'armée de secours avaient flanqué leurs escadrons de quelques pelotons d'archers et d'infanterie légère. Cela leur permit de soutenir plus longtemps le combat, et un instant de se croire victorieux⁶. Mais, au coucher du soleil, César massa sur un point les brigades des Germains, et, rangs serrés, files rapprochées, les lança à la charge⁷. L'ennemi se débanda sous le choc; les tirailleurs, baissés en souffrance, furent entourés et

1. VII, 79, 2.

2. P. 301-2 et 306.

3. 79, 2; 80, 6; on lit (79, 2) les troupes d'infanterie de l'armée de secours *ab eo loco* (la plaine, *obditas abaculis*?) *paulum in locis superioribus* (les pentes des collines de Mussy-la-Poisse), d'où elles virent le combat (80, 4 et 5).

4. 79, 4.

5. 80, 1.

6. 80, 2-5.

7. *Germani, una in parte confertis turmis, in hostes impetum fecerunt* (80, 6); on dut les masser sur les bords de l'Ozerain, là où était, je crois, le camp principal de cavalerie, camp K (p. 309, n. 6), et de là ils prirent de flanc les Gaulois.

égorgés, et, traquée de toutes parts, la cavalerie gauloise se dispersa¹.

Pendant ce temps, les assiégés firent de la bonne besogne. Avec de la terre et des clayons, ils comblèrent le grand fossé extérieur², et ils se préparaient à pousser plus loin. Mais la défaite des cavaliers les obligea à la retraite, et ils remontèrent tristement vers Alésia, prévoyant déjà la fin de toute espérance³.

La défaite rendit un peu plus sages les Gaulois du dehors. Ils se décidèrent à l'assaut, et passèrent vingt-quatre heures à fabriquer des échelles, des crocs et des clayonnages⁴. Vers minuit⁵, ils partirent pour l'attaque, mais sans s'être informés de la nature des défenses, des points les plus faibles et les plus forts⁶. Et, comme ils allèrent au plus proche, qui était les lignes de la plaine⁷, ils se trouvèrent en face des redoutes les mieux gardées et des retranchements les plus garnis. D'ailleurs, ils ne mirent en avant qu'un nombre limité d'assaillants⁸.

Arrivés aux lignes extérieures, leur clameur avertit les assiégés : Vercingétorix y répondit en faisant donner le signal de la descente. Les deux armées, cette fois, marchèrent au devant l'une de l'autre, et toutes deux avec leur appareil de siège⁹.

C'est celle de Vercingétorix qui pénétra le plus avant dans les lignes. Elle put franchir le grand fossé¹⁰, éviter ou détruire les pièges¹¹, et commença même à combler le premier des deux

1. 80, 6-8. On la poursuivit, par delà les retranchements, jusqu'au camp, dit César, 80, 8 : par le chemin de Venarey ?

2. *Proximam fossam*, 79, 4 (cf. p. 510, n. 31).

3. VII, 79, 4 et 80, 9 (*maesti... prope desperata victoria*).

4. VII, 81, 1.

5. 81, 1.

6. Cf. 83, 1.

7. *Ad campestris munitiones*, 81, 1; cf. 86, 4.

8. Cela me paraît résulter du fait qu'ils n'attaquent que dans la plaine.

9. VII, 81, 1-3.

10. Combler la fois précédente (n. 2).

11. César n'en parle pas : il devait y en avoir cependant en plaine; mais Vercingétorix les connaissait sans doute, et put y échapper.

fossés qui bordaient le rempart ¹. — Au début, l'armée de secours alla presque aussi vite. Devant le fossé extérieur, un combat à distance s'engagea entre les frondeurs ou les archiers gaulois et les machines de l'artillerie romaine ². Les Barbares l'emportèrent, grâce au nombre de leurs tireurs : le fossé fut franchi ³. Mais ils entrèrent alors dans le champ des pièges, qu'ils ne prévoyaient pas : les premiers rangs furent décimés par ces engins invisibles, la surprise et la crainte troublèrent les Gaulois, l'artillerie romaine, secourue par les postes des redoutes voisines, redoubla d'efforts, et les plus avancées des assaillants tombèrent sous les coups des javelots de forteresse ⁴. Le jour se leva sur cette scène de lutte et de désordre : les Barbares virent devant eux la muraille intacte, et, des deux côtés de la plaine, les hauteurs garnies de légionnaires. Et ceux-ci, comme aucune diversion ne menaçait les camps des collines, étaient prêts à se déverser sur les flancs de l'ennemi. Les Gaulois s'épouvantèrent à la pensée d'être enveloppés, et ils se hâtèrent d'abandonner le combat ⁵. — Vercingétorix et les siens durent se retirer à leur tour, et ils reprirent une seconde fois le chemin d'Alésia, sans avoir pu faire brèche dans la muraille de César ⁶.

1. *Prætor fossus* (cf. p. 512, n. 4) : le pluriel pour le singulier. Ce fossé étant rempli d'eau, on s'explique que cette opération ait duré *diutius* (82, 3 et 4). — Sur ce *prætor*, très discuté dès le XVIII^e siècle, voyez en dernier lieu Rice Holmes, p. 791-2.

2. 81, 2, 4 et 5 : les flèches et frondes des Gaulois pouvaient donc porter à 400 pieds et davantage (p. 510, n. 4).

3. César ne le dit pas et ne parle pas de ce fossé extérieur (cf. p. 510, n. 3); mais sa présence et son comblement résultent, à ce qu'il me semble, de ce que César dit que les Gaulois ont eu d'abord l'avantage (82, 1), qu'ils se sont avancés ensuite jusqu'à la zone des pièges (*id.*), et de l'expression de *crates projicere*, qui suppose bien une manœuvre pour passer un fossé.

4. 82, 1-2; 81, 6.

5. 82, 2 : *Veriti ne latere aperto* [à leur droite, les principaux camps sont en effet à la droite des Barbares, sur la montagne de Flavigny, p. 510, n. 1, p. 509, n. 6] *ex superioribus castris eruptione circumveniantur*, etc.

6. 82, 34 (*re infecta*).

X. — LA DERNIÈRE BATAILLE D'ALÉSIA

Les quatre chefs et leur conseil se résolurent enfin à un peu de prudence et à un plan réfléchi. Ils firent venir les gens du pays, et s'informèrent au sujet des travaux de César¹. On leur apprit que, sur leur gauche, les défenses étaient beaucoup moins fortes : il y avait là un gros éperon montagneux (le mont Rea), que le proconsul n'avait pu comprendre dans ses lignes : il s'était borné à les faire passer à mi-hauteur, en contre-bas du sommet², et sans doute, vu la nature du terrain, les fossés et la bande des pièges étaient-ils là moins larges et moins fournis³. C'était le point souhaité pour une attaque sérieuse : on en chargea 60 000 hommes, les meilleurs soldats de l'armée, commandés par Vercassivellaun, le cousin de Vercingétorix⁴.

L'Arverne manœuvra fort bien, à l'insu de César. Il partit dans la nuit⁵, fit un long détour (par les vallées de la Brenne et du ru d'Éringes?), reposa ses troupes le matin⁶, et, à midi,

1. 83, 1.

2. *Erat a septentrionibus collis, quem propter magnitudinem circitas* (le pied du mont Rea est à 600 mètres du pied du mont Auxois, le rebord du sommet à 2000 de celui du plateau, tandis que, pour les autres collines, la distance n'est que de 1300 mètres, cf. p. 509, n. 2, *opere circumspicere non poterant autem* : il devait y avoir seulement une redoute ou un poste de surveillance au sommet, Napoléon, pl. 25 et 26, n° 22; *necessario perne aliquo loco et tentes decurvi castra fecerunt* : les Gaulois ont rencontré le camp romain sur les premières pentes du mont Rea, au delà de l'Oze, à droite du sentier qui la traverse, Napoléon, p. 357-8, pl. 28, camp D; VII, 83, 2. — L'endroit est si nettement indiqué par César qu'on a reconnu, dès le jour où on a voulu étudier la bataille sur le terrain, le mont Rea d'Anville, p. 471; Guischart, III, p. 506; du Mesnil, p. 629; de Cournart, 2^e mém., p. 258; d'Aumale, *Révue*, p. 137-9; Napoléon III, p. 349). — C'est tout à fait à tort qu'on a proposé la montagne de Bussy (von Gutsch, 1^{re} éd., p. 80 [la 2^e éd., p. 120, accepte le mont Rea]; *Neue Jahrbücher für Phil.*, CLX, 1870, p. 175).

3. Cela expliquerait la rapidité des premières opérations de Vercassivellaun (83, 6; p. 525 et 527). — Il y a eu sur ce point, évidemment, une négligence de la part de César : (du Mesnil, p. 629).

4. 83, 4-6 : comme on prit ces hommes dans les cotes les plus braves, et qu'on y trouve Arvernes et Ébouviques (88, 4), il est possible qu'on ait choisi les contingents des peuples insurgés du premier ban (p. 415-6).

5. 83, 7.

6. 83, 7. La route est bien indiquée par du Mesnil (p. 629), de Cournart (2^e mém., p. 258), etc. Le chef a dû se cacher et se reposer dans le bassin, en contre-bas des

heure fixée, apparut sur le sommet du mont Réa, par-dessus les lignes romaines¹. A la même heure, ce qui restait de cavaliers gaulois s'approchèrent des fossés de la plaine², et les 200 000 fantassins se montrèrent sur les flancs des hauteurs de Mussy, prêts à assaillir le reste des retranchements³. L'attaque serait plus forte sur le mont Réa : mais elle serait générale⁴. A ce plan il n'y avait rien à redire. — Vercingétorix y répondit aussitôt avec sa décision coutumière. Pour la troisième fois, il descendit avec ses hommes, et les mena contre les lignes de la plaine des Laumes⁵, entamées les journées précédentes⁶. — Et, sur ces deux points, le fort du combat s'engagea⁷.

Au mont Réa, Vercassivellaun réussit le premier à faire quelque chose. Sous la terre que jetaient ses hommes, les fossés et les défenses extérieures disparurent, comblés et nivelés par cette multitude apportant et entassant des matériaux sans relâche⁸. Pour une besogne de ce genre, le nombre était le principal, et les légionnaires, tenus en respect par les archers ennemis, ne pouvaient arrêter cette foule⁹. — Dans la plaine, Vercingétorix avait plus à faire. Il touchait au rempart, mais celui-ci tenait bon, et les légionnaires, malgré leur fatigue, ne rompaient pas¹⁰.

César, des pentes de la montagne de Flavigny, suivait des

collines, qui termine la vallée d'Eruges (de Cournay, *id.* : d'Anville, p. 471, préfère Lucenay, qui est plus loint, puis monter au mont Réa par le sentier de la voie romaine).

1. 83, 8.

2. 83, 8.

3. 83, 8.

4. *Omnia tentantur*, 84, 2.

5. 84, 1, rapproché de 86, 4.

6. P. 522-523.

7. VII, 85, 4 et 86, 4.

8. *Agger* (les matériaux pour combler) *ab universis in munitionem* (premier fossé) *conjectus, et ascensum dat Gallis* (passage du fossé), *et ea quæ in terra occultaverant* (trouant ce qu'il y a sous terre) : 83, 6.

9. 85, 5 et 6. Ajoutez, dit César (85, 4), que les Romains combattent en contre-bas.

10. 86, 4.

yeux les deux combats¹. Par bonheur pour lui, la bataille ne se livrait que là où il pouvait regarder et intervenir, à ses pieds dans la plaine des Laumes, en face de lui sur le mont Réa. Car les Gaulois des camps de Mussy et les cavaliers d'en bas paraissaient s'en tenir à une simple démonstration. D'aucune autre partie du rempart on ne signalait une attaque sérieuse². Le proconsul put porter des renforts sur les points menacés³, et mettre en branle ses principales ressources. Les hésitations du gros de l'armée gauloise lui laissaient toutes ses chances.

Contre Vercassivellaun, il envoya six cohortes et Labiénus, en l'autorisant, en cas de danger, à la mesure suprême, la sortie au pas de charge⁴. Lui-même marcha au secours des lignes de la plaine, harangua ses hommes, et, face à Vercingétorix, soutint et ranima le combat⁵.

La situation devenait moins bonne pour le roi des Arvernes. Rien ne fléchissait encore, ni le rempart ni les hommes⁶. Et il avait César devant lui. — Mais il ne s'entêta pas dans la plaine, et, brusquement, tournant ses troupes et ses machines vers sa gauche, il gravit les pentes de la montagne de Flavigny⁷.

1. 85, 1 : *Idoneum locum noctus, quod ipaque ex parte geratur cognoverat*. — D'Aumale (p. 139) pense au noyer de la triangulation ; c'est, je crois, trop haut : Napoléon III (p. 350) place César trop bas, presque au pied de la montagne de Flavigny. — Du Mesnil (p. 630) et de Ceynaud (2^e mem., p. 259) le placent, tout à fait à tort, du côté de Gresigny.

2. Cela résulte de ce qu'il va avoir presque toutes ses forces sous la main, 40 cohortes du côté de Labiénus (p. 528), autant sans doute du côté de Vercingétorix (p. 528), et ses meilleurs officiers.

3. *Laborantibus submittit*, 85, 1.

4. 86, 1-2.

5. 86, 3-4. Il quitte alors son poste d'observation (ici, n. 1) pour descendre dans la plaine, et s'arrête, au pied de l'endroit où il s'était tenu, vers le point où la route actuelle d'Alise coupe l'Ozerain. C'est là, je crois, où a lieu le combat entre les deux chefs.

6. 86, 4 : *Desperatis campestribus locis propter magnitudinem munitionum* : ce point des ouvrages de la plaine, situé au pied, je crois, du quartier général (p. 510, n. 1), là où, ce semble, arrivait vers Alise une grande route (celle d'Autun ou de Bibracte), ou l'Ozerain traversait les lignes, ou, sans doute, était la principale sortie des lignes vers la plaine (p. 529, n. 2), ce point, dis-je, était sans doute le mieux fortifié.

7. 86, 4 : *Loca prærupta exarsensu, ex ascensu, et nique ex ascensu, 5) tentant*. — Il ne peut s'agir que de l'attaque des lignes de Flavigny, au nord-ouest de la colline :

César, semble-t-il, n'attendait plus d'ennemi sur ce point. Il avait dû le dégarnir pour renforcer les lignes menacées. L'arrivée de Vercingétorix surprit et troubla les légionnaires. Malgré les dangers d'une attaque en contre-bas, le Gaulois écarta tous les obstacles. Les artilleurs des tours, il s'en débarrassa à coups de flèches; les fossés, il les combla très vite; les pièges, sur ce point, manquaient ou s'évitaient sans peine. Il atteignit la terrible muraille, et ses faux de guerre firent enfin la première brèche¹. — A la même heure, bien qu'il eût devant lui Labiénus, Vercassivellaun avait franchi les derniers fossés, et le flot des Gaulois débordait sur le rempart².

La minute décisive était arrivée. Sur les deux points, les chefs arvernes avaient rompu les lignes romaines. Jamais Vercingétorix ne fut plus près de la victoire, ni César de la défaite finale. Si les autres chefs avaient alors lancé leurs 200 000 hommes contre le reste des lignes, si l'attention du proconsul avait été détournée un seul instant des deux champs de bataille, les brèches s'élargissaient démesurément, la multitude gauloise se répandait dans les camps, et l'armée du peuple romain, coupée en lambeaux, était perdue sans remède.

Mais aucun des chefs du dehors ne se présenta pour donner la main à Vercingétorix. Ni dans la plaine des Laumes, ni sur la montagne de Flavigny, son assaut ne fut appuyé par un assaut parallèle. Soit désir de ménager leurs hommes, soit jalousie à l'endroit des deux Arvernes, les chefs Éduens restèrent dans

toute autre direction eût fait faire trop de chemin et perdre trop de temps à Vercingétorix. Je le suppose (cf. p. 526, n. 6) attaquant d'abord les lignes d'en bas, entre le moulin de Béze et le moulin Duthu (ou Savy), puis se portant brusquement vers les lignes d'en haut, en montant au delà de l'Ozerain par le sentier du moulin Duthu. — C'est la solution indiquée par Napoléon III (p. 341), acceptée par von Götter (2^e éd., p. 323), Rice Holmes (p. 144, 706-7). — On a pensé aux collines du nord (Busay) ou de l'est (Pévenel) : d'Auville, planche; de Coynart, 3^e m., p. 260; d'Aumale, *Rev.*, p. 139; et même au Rea : von Götter, 1^{re} éd., p. 84.

1. 86, 4 et 5.

2. 87, 5 : les ennemis doivent être entrés dans le camp des bords de l'Oz p. (330, n. 1).

une indifférence qui était une forme de la trahison. — César et Labiénus purent donc, sans autre souci, s'attacher à leurs adversaires.

Contre Vercingétorix, le proconsul envoya Brutus et de nouvelles cohortes¹. L'Arverne avançait toujours. César expédia Fabius et d'autres troupes. Le chef gaulois ne céda pas². Il avait devant soi, Labiénus mis à part, les deux meilleurs officiers de l'armée : ils ne purent rien contre lui. Alors César monta lui-même avec des troupes fraîches, et dirigea le combat contre Vercingétorix³. Une fois encore, les deux rivaux luttèrent face à face, à portée de voix l'un de l'autre. En ce moment, presque toute l'armée romaine, légionnaires et légats, était concentrée contre les deux chefs arvernes, divisée en deux tronçons, que séparait une lieue de distance. — Mais l'arrivée de César rétablit les affaires sur le coteau de Flavigny : Vercingétorix, sans abandonner la partie, dut ralentir. Et le proconsul, rassuré sur ce point, put regarder du côté de Labiénus⁴.

Là-bas, sur les pentes du mont Réa, le danger croissait de minute en minute, Labiénus cédait pas à pas. L'ennemi était entré dans les lignes⁵. — Alors, laissant là Vercingétorix, César donna des ordres, et courut au secours de son légat⁶.

Labiénus n'avait plus d'espoir que dans une trouée, la sortie en masse au pas de charge. Il ramena en arrière les défenseurs du rempart, les réunit aux garnisons des redoutes les plus voisines, put grouper ensemble quarante cohortes, la valeur de quatre légions, avertit César et se prépara⁷. Le proconsul, dans

1. VII, 87, 1 : troupes empruntées au secteur de la plaine ?

2. 87, 1-2 : troupes de même origine ?

3. 87, 2-3 : troupes de réserve ? Il faut supposer César combattant au rebord nord-ouest de la montagne de Flavigny, près et au-dessus du pont où il s'était poste au début (p. 526, n. 1).

4. 87, 3.

5. 87, 5 : cf. p. 530, n. 1.

6. 87, 3-5.

7. 87, 5. Le groupement a pu se faire sur les bords de l'Oze, dans la plaine entre la rivière et les pentes du mont Réa ; Labiénus dut avoir 20 cohortes du

les lignes d'en bas, hâtait sa marche; derrière lui accouraient des cohortes et des cavaliers de rentort¹; à sa gauche, en dehors des défenses, d'autres escadrons traversaient la plaine des Laumes pour prendre à dos Vercassivellaun². La moitié de l'armée romaine se précipitait contre l'Arverne. — Les Gaulois du dehors n'essayèrent pas de venir à son aide. Dans la plaine, aucun d'eux n'empêcha la diversion qu'allaient faire les cavaliers de César. Pour les chefs éduens, le combat n'était plus qu'un spectacle.

A la vue du proconsul qui s'approchait, le manteau de pourpre flottant sur les épaules, Vercassivellaun n'attendit pas la charge de Labiénus, et, de la montagne, il précipita les siens sur les cohortes romaines³. Une formidable clameur retentit dans les deux armées, à laquelle de partout répondirent des cris sans nombre⁴. Le choc fut si rapide que les légionnaires ne purent lancer le javelot, et que le corps à corps commença aussitôt⁵. Les rangs se mêlèrent. Soudain, sur les hauteurs du mont Réa, apparurent les cavaliers de César⁶, et, pris entre deux dangers, les Gaulois reculèrent, mais pour se heurter aux chevaux qui arrivaient. Ils n'étaient déjà plus qu'une cohue en désordre,

secteur du mont Réa (p. 513, n. 6), 6 amenées avec lui et 14 tirées du secteur de la montagne de Bussy (quas au lieu de *quorum partem ex proximis praediis*). — Tous les mss. ont xi. La correction xi me paraît inadmissible.

1. 87, 4; 88, 1. César a dû retirer des cohortes d'un *castellum* du nord-est de la montagne de Flavigny (*proximo castello*) et les cavaliers du camp des bords de l'Ozerain (camp K. cf. p. 509, n. 6, p. 510, n. 1).

2. 87, 4 : il les a faits sortir des lignes par la porte du camp (K) des bords de l'Ozerain (cf. p. 509, n. 6, p. 510, n. 1) : il semble, en effet, qu'ils partent du même point que César (87, 4). — L'opinion courante, d'ailleurs plausible, est qu'ils sont partis de Grésigny (du Mesnil, p. 630; de Coynart, 2^e m., p. 251; d'Aumale, *Revue*, p. 140; Napoléon III, p. 372).

3. 88, 1 : *De locis superioribus* [le mont Réa] *hinc declivia et denora* [la descente des troupes du mont de Flavigny] *cernebantur*, etc. La bataille eut lieu surtout, je crois, à l'endroit indiqué p. 530, n. 1.

4. 88, 2.

5. 88, 3 *omissis illis*, mss. x : je crois qu'il ne faut pas accepter la leçon des mss. β, *omissis*; cf. p. 238).

6. 88, 3. Elles ont fait le tour par la plaine des Laumes et gravi le mont Réa par Ménétreux.

à la merci des escadrons ennemis. Germains et Romains s'en donnèrent à cœur-joie. On prit Vercassivellaun; on tua Sédulius, chef et magistrat des Lémoviques; 74 enseignes de guerre furent apportées à César¹.

Pendant ce temps, Vercingétorix s'acharnait toujours contre le rempart des Romains². Pas une seule fois, dans cette journée, il ne s'était arrêté de combattre. Après quarante jours de fatigues et de famine, ses hommes et lui furent encore admirables de force, de courage, de ténacité. Ils ne pouvaient s'arracher des lignes de César. Vercingétorix savait bien qu'il luttait pour la dernière espérance, et que c'était sa dernière heure de bataille.

Il fallut pourtant lâcher l'ennemi. D'en haut, les gens d'Alesia virent les premiers la défaite de Vercassivellaun. Leurs clameurs avertirent Vercingétorix. Et il reprit une dernière fois le chemin de la cité³.

Déjà, le reste de l'armée de secours avait quitté son camp⁴. Dans la nuit, César alla à sa recherche avec ses cavaliers, et il rejoignit l'arrière-garde⁵. Les Gaulois, le voyant si peu entouré, crurent facile de résister. Mais leur bonne contenance ne dura pas, et ce fut un nouveau massacre. Les autres se dispersèrent, chaque contingent regagna sa cité⁶, et l'immense multitude disparut, comme les fantômes d'une nuit de cauchemar.

1. 88, 3 et 4. — L'importance des combats sur ce point explique la quantité d'armes, d'ossements et de monnaies de la victoire (camp D. Napoléon III, p. 357, 617 et suiv.; Pernet, *Proc. Hist.*, 1908-9, III, p. 469, 472 et suiv.).

2. Plutarque, *Cl.*, 27, 92; *apertores effrares exiguas, etc.*

3. Plutarque, *Cl.*, 27, César, 88, 5, semble résumer les faits détaillés par Plutarque.

4. César, VII, 88, 5.

5. Polyen, VIII, 23-11 : dans la nuit, il envoya la cavalerie barrer la route aux fuyards, qu'elle attendit à la deuxième heure du jour. Au même moment, elle marcha contre eux au lever du soleil. On a dû les attendre au passage de l'Armançon sur la route de Bibracte, les Gaulois et César derrière eux marchant directement, par exemple par Pouilly-en-Fr., Chassy, Villeneuve, la cavalerie les tournant, par Venarey et Semur? — César (88, 7) dit simplement qu'il envoya la cavalerie.

6. Ils furent enveloppés et saisis de panique. Polyen, VIII, 23-11. Le récit est plus résumé chez César (88, 7).

7. *Quinto Alabro à Gergovia*, Plut., *Cl.*, 27. Pour la date, p. 533, n. 6.

XL. — VERCINGÉTORIX SE REND A CÉSAR

Vercingétorix n'avait encore connu que les journées de lutte et de victoire : il s'y était révélé un chef de premier ordre, à l'intelligence précise, à la décision rapide, à l'imagination entraînante. Il restait à savoir de quelle trempe était son âme : l'heure de la défaite le montrerait.

Jeune, vigoureux, sans blessure, il pouvait fuir au travers des lignes de César, rejoindre ses amis du dehors, Drappès et Lucter, recommencer avec eux une guerre de partisans¹ : mais il ne songea pas à abandonner ses soldats. — Il pouvait, à leur tête, essayer un dernier effort, sinon pour s'échapper ensemble, du moins pour chercher une mort commune² : mais il ne voulut pas briser sans profit tant d'existences. — Et il se résolut à rester, et à tâcher de sauver les siens.

Le plus sûr moyen de leur épargner la mort, était qu'il s'offrit à César en victime expiatoire³. Son sacrifice suffirait peut-être à la vengeance du peuple romain. Dans la nuit même qui suivit le désastre, il envisagea son nouveau destin, et il l'accepta sans regret⁴.

Le matin, il convoqua une dernière fois l'assemblée des chefs, et leur fit part de sa décision⁵. — Il avait voulu la guerre par amour de la liberté de tous, et non pour le pouvoir ou la gloire⁶. La Fortune avait prononcé contre la Gaule⁷ : il était prêt à mourir afin de sauver l'armée. Que les chefs fissent de

1. Dion, XL, 41, 1 : *Ἐλπίετο, ὡς ἐπαγίτην*, etc. : j'ai peine à croire que ce soit une simple reflexion de Dion. Il n'est pas impossible que Lucter se soit enfui seulement alors d'Alesia (cf. Hirtius, VIII, 34, 1).

2. César, VII, 77, 4 et 6.

3. Dion, toujours préoccupé de psychologie, croit que Vercingétorix se rendit dans l'espoir d'obtenir son pardon, en invoquant son titre d'ami de César (XL, 41, 1) : c'est entièrement contraire à ce que César raconte.

4. Supposé d'après ce qui suit.

5. César, VII, 89, 1.

6. *Non suarum necessitatum, sed communis libertatis causa*; 89, 1.

7. *Fortunæ cedendum*; 89, 2.

lui ce qu'ils voudraient, et qu'ils le livrassent à César, mort ou vivant¹. —

On accepta ce sacrifice² : une invincible lâcheté pesait sur ses compagnons, après ces semaines de famine, de bataille et d'angoisses. Des messagers partirent pour le camp romain. Les conditions ordinaires furent accordées par le proconsul : la livraison des armes et des chefs³, et sans doute la vie sauve à tous en échange de Vercingétorix⁴. César, sur son tribunal, attendit la reddition des vaincus⁵.

Vercingétorix apparut à l'improviste⁶, vêtu de ses plus belles armes, monté sur son cheval de bataille⁷. Il venait, paré comme une victime, s'offrir à son ennemi⁸. Son cheval fit au galop le tour du tribunal⁹, puis s'arrêta devant le proconsul. Le Gaulois sauta à bas de sa monture, jeta ses armes aux pieds du Romain¹⁰, et, s'agenouillant sans rien dire, il tendit ses mains ouvertes¹¹, dans le geste consacré du vaincu qui avoue sa défaite¹².

1. *Seu morte sua Romanis satis acere seu virum tradere velint* : 89, 2.

2. 89, 2.

3. *Mittantur de his rebus ad Cæsarem legati : jubet arma tradi, principes prodire* ; 89, 3.

4. Cf. p. 540.

5. *In munitione pro castris consedit*, César, 89, 4; *καθήμενος ἐν τοῖς περάτοις*, Dion., XI, 41, 1; *καθήμενος*, Plut., C., 27. Sans doute au pied nord-ouest de la montagne de Flavigny, qui portait le quartier général, c'est-à-dire dans le terrain découvert que traverse l'Ozerain, et que traverse aussi la voie romaine menant d'Autun à Alesia (cf. p. 510, n. 4). — Tout ce qui suit vient de Plutarque, Dion et Florus, c'est-à-dire, sans doute, de Tit-Live. César se borne à dire : *Pro pla ou consedit, duces producuntur; Vercingetorix deditur; arma propinquant* (89, 4).

6. *Ἐξαίρετος ὄψις, ἄν, ἱμῆρας, ἀνδραγαθός*, Dion., XI, 41, 1.

7. *Τὸν ἵππον ἐν κάλλει καὶ ἀνδρείᾳ τοῦ ἵππου*, Plut., C., 27.

8. Je suis convaincu que c'est comme victime expiatoire, et dans un acte de dévotion que Vercingétorix s'est présenté à César (cf. le texte de la n. 4).

9. *Καὶ ἐπὶ τοῖς κατὰ πύλιναις ὄψεσι*, Plut., C., 27. Il y a là encore, je crois, un rite religieux. Cf. Grimm, *Deutsche Mythologie*, éd. Meyer, I, p. 45; *Nachträge* p. 28.

10. *Τὸν πανοπλίαν ἀντίθετος* ; Plut., C., 27. *Equum et phaleras et sua arma ante Caesaris genua projecit* ; Florus, I, 45, 26.

11. *Ἦσαν δὲ, γόνα τὰ καὶ χεῖρ ἄνωγας ὄστρον*, Dion., XI, 41, 2 (plus précis, cf. sur ce texte, *Revue des Ét. anc.*, III, 1901, p. 173). *καὶ ἄνωγας ὄστρον καὶ χεῖρας ἔγχευ*, Plut., 27.

12. Cf. *passus manibus obtestantur*, César, VII, 47, 3.

Les assistants étaient émus de pitié¹. Mais César refusa de comprendre cette grandeur d'âme. Il ne vit qu'une chose, l'homme qui lui avait arraché ses conquêtes et qui l'avait fait douter de sa fortune. Et il s'irrita à cette vue, invectiva son rival, lui reprocha sa trahison². Vercingétorix ne répondit rien, et le silence qu'il sut garder fut une suprême victoire sur César³.

Il fut mis aux fers à l'instant même⁴. Désormais, le maître de toutes les Gaules n'est plus qu'un corps misérable, traîné de prison en prison, jusqu'au jour du triomphe de César, qui sera celui de son exécution⁵. Sa véritable vie prit fin à l'heure où il se rendit. Et ce fut, sur le sol de ses ancêtres, sa dernière volonté de chef et son dernier acte de Gaulois (septembre⁶).

De cet acte simple et solennel, nul n'a jamais contesté l'émouvante grandeur. Les historiens de tous les pays et de toutes les tendances, ceux qui n'ont eu que colère et dédain pour les faiblesses des Celtes, ceux à qui le mirage des idées fait oublier la vie des hommes et qui se refusent à chercher des héros, Allemands acharnés à flageller la France sous le nom de Gaule, Français qui redoutent de céder à leur patriotisme, tous se sont inclinés de respect devant le sacrifice de Vercingétorix. Il mourut en homme de cœur, a dit l'un⁷; et ce fut, a dit un autre, un parfait chevalier⁸. — Ces deux expressions pourtant,

1. Τὸ δὲ πένθος εἶχον, Dion, XL, 41, 2.

2. Dion, XL, 41, 2 : 'Ο δὲ δὲ Κασσῆρος ἐκείνην ἔειπεν.

3. Non seulement Dion et Plutarque ne parlent pas d'une réponse de Vercingétorix à César, mais leurs textes (p. 332, n. 11) semblent affirmer qu'il resta muet. Florus lui prête une brève et énergique parole, *habes, fortem virum, vir fortissime, viciisti* (les mots ont *habes*; *habes* est fourni par Pétrarque, autrement dit le prétendu Jésus, *Comm.*, Lemaire, III, p. 131), c'est-à-dire : « Prends-moi; tu as été le plus fort ». Mais avec Florus, chercheur de mots, j'ai peur d'une addition.

4. Dion, XL, 41, 3; Plut., C., 27.

5. Dion, XL, 41, 3; XLIII, 10, 4; Plut., C., 27. Cf. t. IV, ch. 1.

6. Le mois paraît à peu près certain (cf. p. 505, n. 5). Pour le jour, on pourrait peut-être tirer parti de la marche de nuit de César (p. 330), qui peut s'expliquer par le voisinage de la pleine lune; mais on hésitera dans ce cas entre celle du 27 août et celle du 25-26 septembre.

7. Fustel de Coulanges, *Institutions*, I, p. 62.

8. Mommsen, *Römische Geschichte*, III, p. 292.

si justes qu'elles paraissent, ne donnent pas le sens exact de son sacrifice. Certes, il y eut dans cette marche à la mort la bravoure du guerrier, et il y eut aussi l'héroïsme chevaleresque : elle fut soutenue par ces mêmes sentiments de courage et d'abnégation qui ont inspiré le chevalier du Moyen Âge et qui animent le soldat d'une armée nationale. Mais ne mesurons pas le dernier acte de Vercingétorix à un idéal de siècles voisins de nous ; jugeons-le d'après la manière dont un homme de son temps et de son pays concevait la vie, les devoirs et les dieux. Le chef gaulois s'est donné comme une victime destinée à sauver d'autres hommes ; il a livré sa vie à ses dieux ou aux dieux de Rome en échange de la vie de ses soldats. — Après tout, pour être imprégné d'esprit religieux, cet abandon ne perd pas de sa beauté, et il n'en émane pas moins de vertus éternelles, l'oubli de soi-même et l'amour des hommes.

C'était un bonheur pour la Gaule qu'elle finit sur un tel chef. Après Vercingétorix, personne plus que des proconsuls de Rome ne lui commandera en souverain. Avant lui, elle avait eu d'autres maîtres, Celtill, Bituit, Luern, Ambigat¹. Mais leurs figures se perdaient dans le vague de l'oubli ou de la légende. Vercingétorix avait été un homme d'une nature supérieure, épris de gloire et de noblesse, aux dons variés, d'une vie intense, puissante et originale. Le dernier des chefs de la Gaule fut le plus grand, à la fois par ce qu'il valait et par ce qu'il a réussi à faire. Il a soulevé toutes les nations, il leur a rendu une conscience commune, il a refait d'elles une patrie. Cette patrie, il l'a dotée aussitôt des institutions militaires et de la discipline sociale qui auraient pu la sauver² ; et s'il a échoué dans sa tâche, ce fut surtout la faute d'autres hommes³. Pour l'accomplir, il a lutté sans repos sur les champs de bataille

1. T. I, p. 253-4 ; T. II, p. 548-550 ; T. III, p. 14 et s., p. 132-3.

2. P. 422-3, 455-6, 492-3.

3. P. 422, 489-491, 515, 527-8.

les plus divers. Il a livré six combats, soutenu trois sièges, et, jusqu'au dernier soir d'Alésia, il a fait redouter la défaite à César¹.

Toute cette œuvre, qui nous semble si longue et si pleine, a duré trois saisons à peine. Vercingétorix, pour l'histoire, a vécu moins d'une année. Il apparaît à la fin de l'hiver, il disparaît aux approches de l'automne. La brièveté de cette existence ajoute à sa beauté. Il ne lui a pas été donné toute une vie d'homme, comme à Hannibal et à Mithridate, pour lutter contre le peuple romain. Je ne dis pas qu'il soit plus grand qu'eux : mais il ne leur est pas inférieur, et il a un charme qui leur fait défaut. Et entre César et lui, je n'hésite pas : il était le véritable héros, l'homme digne de commander à des hommes et de plaire aux dieux. — Mais les dieux de ce temps, comme dira le poète, n'aimaient pas les nations vaincues.

1. P. 327 et suiv.

CHAPITRE XIV

LES DERNIÈRES RÉSISTANCES

I. Résultats pour César de la guerre de Vercingétorix. — II. Soumission de la Gaule centrale. — III. Plan des nouveaux conjurés. — IV. Campagnes contre les Carnutes et les Belges. — V. Campagnes de l'Ouest. — VI. La résistance d'Uxellodunum. — VII. La soumission de Comm.

I. — RÉSULTATS POUR CÉSAR DE LA GUERRE DE VERGINGETORIX

Vercingétorix prisonnier, l'armée vaincue et dispersée, la ville sainte d'Alésia aux mains du vainqueur, le corps des nations gauloises avait de nouveau perdu son unité, son âme et sa vie. La brillante apparition d'une année s'était évanouie. Il ne restait plus devant César, comme le jour de son arrivée sur

1. La source principale est maintenant la continuation des *Commentaires de César* (livre VIII), par Aulus Hirtius, qui semble bien avoir été en Gaule des cette année 51 (cf. *proemium*, 8), qui y était en 50 (Cic., *Ad. Att.*, VII, 4, 2). Il est impossible de dire à quel corps d'armée il a été attaché, on peut supposer qu'il a accompagné César. Comme source, en bien et en mal, Hirtius ressemble à César (p. 150-151, note), avec, en plus, force longueur; il semble s'être précipité de l'imiter, et je doute qu'il n'ait pas écrit sous son inspiration (cf. Strack, *Aulus Hirtius*, 1909, extrait des *Bonner Jahrbücher*, CXVIII). — Il est curieux de remarquer qu'après avoir multiplié au début les détails précis sur les numéros des légions et les jours de campagnes, il supprime brusquement toute indication de ce genre (à partir du chap. 25, cf. p. 352, n. 10 et 11), peut-être parce qu'il n'a pu, des cet endroit, retrouver son livre. — Comme ces campagnes de 51 ont été sans doute négligées par les autres écrivains, ils ne nous fournissent presque rien sur elles; cf. p. 549, n. 8, p. 550, n. 4. Orose, qui est le plus détaillé (VI, 11, 12-63), se borne à copier ou paraphraser Hirtius.

le Rhône, que des peuplades disjointes ou mutilées. Le proconsul pouvait espérer que la nouvelle conquête serait l'affaire de quelques mois.

A bien juger les choses, il gagna plus qu'il ne perdit dans les terribles fatigues que Vercingétorix lui imposa. Tôt ou tard il aurait fallu que le peuple romain luttât contre un soulèvement général de la Gaule. Une nation comme celle-là, avec un si long passé de gloire et des principes si intenses de vie et de pensée, ne meurt pas sans avoir une fois donné toute sa mesure dans l'effort de résistance. Ces énergies collectives qu'inspirent les souvenirs des héros, le prestige des cités saintes, la foi dans les dieux, l'espérance d'une patrie commune¹, ne disparaissent pas à la sourdine, devant les seules menaces d'un conquérant habile. Il arrive toujours qu'elles s'exaspèrent en un splendide élan, et c'est seulement après l'avoir brisé que l'ennemi peut se dire vainqueur. En réveillant les plus nobles passions de la Gaule, Vercingétorix offrit enfin à César l'occasion de les détruire et de montrer toute sa puissance.

Grâce à ce soulèvement, ce fut sous le nom et sous les auspices de Jules César que le peuple romain avait vaincu et soumis l'empire des Gaules, et la gloire de la conquête sérieuse et définitive s'attacha pour toujours aux fastes de son proconsulat. Il pouvait maintenant traiter la Gaule toute entière comme une province, puisqu'elle s'était battue contre lui et qu'elle s'était rendue²; et il avait enfin le droit de prononcer ce mot de province et la formule triomphale qui l'accompagnait.

De ces huit mois de batailles et de sièges, son armée sortait plus compacte, plus aguerrie, plus étroitement groupée autour de son chef. Les derniers événements lui avaient permis de

1. T. II, ch. XIII; ici, p. 413, 448, 454-5, 493, 514-5 et 531.

2. Cf. Strabon, IV, 4, 2 : Ἀρπείον γὰρ καὶ κατὰ κλέθερ ἐπικειμένους ἄρπείον κατεβόρεν.

l'accroître : il possédait maintenant au moins onze légions¹, trois fois plus que le sénat ne lui en avait donné². Ses quatre troupes de vétérans semblaient immortelles³ : la X^e légion n'avait point trop souffert : la VIII^e, la VII^e, la IX^e, réparaient leurs pertes et lui étaient presque comparables; les plus jeunes s'étaient formées à une forte école⁴. Avec de tels soldats, César pourrait tenter la conquête du monde.

Il les avait tous à sa dévotion⁵. La guerre de l'année lui permit de les combler d'esclaves et de butin : à Orléans, à Bourges, à Alésia, presque tout, hommes et biens, fut abandonné à l'armée⁶. Le proconsul, sur cette terre de révoltés, put maintenant lâcher la bride. Sanctuaires et temples furent mis à sac; les monceaux d'or accumulés dans les enceintes sacrées appartinrent aux vainqueurs⁷. L'heure du grand pillage arrivait enfin⁸. Tous les soldats devenaient riches⁹. Les négociants italiens oubliaient les mésaventures de plusieurs d'entre eux¹⁰ en accumulant d'énormes bénéfices¹¹; les officiers de César accroissaient leur monstrueuse fortune¹². Labiénus passait à l'état de grand seigneur : il eut, en Gaule même, un train luxueux de maison, avec ses courriers et ses gardes du corps, et, comme son proconsul, il prendra des Germains à son service¹³. Si les pillages transalpins ne donnaient ni statues ni

1. P. 541; outre les dix ou onze d'Alésia (p. 513, n. 6), 22 cohortes (p. 494, n. 4), donc la valeur de 12 ou 13.

2. P. 175.

3. *Singularis enim virtutis veterum legiones*, VIII, 8, 2, cf. p. 176-7.

4. Cf. VIII, 8, 2.

5. Cf. p. 189, 239 et 444. Plut., *C.*, 16.

6. P. 437, 438 et 567, n. 19.

7. Suetone, *César*, 54, 2. *In Gallia fano templaque deum expilavit, urbes diruit arces ob gradum quam ob delictum.*

8. Cf. Plut., *C.*, 29.

9. Cf. p. 542, 567-8; Plut., *C.*, 29; Suetone, *C.*, 26; César, *De b. c.*, III, 30, 2.

10. P. 419, 472, 480.

11. Cf. Suetone, 27; Appien (*Cloïta*, II, 134) parle de terres données par César à ses compagnons chez les Celtes et chez les Bretons (cf. César, *De b. c.*, III, 59, 3).

12. Cf. p. 348-9.

13. *ronlé*, *Ad Ci. Quantum*, III, 8, 1 et 2; *Bellum Africanum*, 19, 3; 29, 1. — Sur ses

Bibliothèques, ils gorgeaient d'or et d'argent, ils livraient des foules d'esclaves, sans parler des vastes domaines de rapport qu'on se taillait sur la terre des vaincus. A la différence des guerres d'Orient, celle de Gaule ne pouvait éveiller des pensées d'art et le goût des belles choses. Chez ces Barbares de l'Occident, les Romains ne songèrent qu'à assouvir de brutales convoitises, et, après ces huit années de pillages, ils revinrent en Italie l'esprit plus vulgaire encore, l'âme plus grossière, disposée aux pires violences. Les campagnes gauloises achevèrent de former César et son armée pour les ignominies des guerres civiles¹.

Enfin, loin de diminuer le prestige du proconsul, cette révolte de 52 accrut sa gloire aux yeux des Romains. Il sut dissimuler sans doute que c'était une révolte, et la présenter comme une guerre sur frais nouveaux. Puis, et cela était vrai, il avait remporté de telles victoires, et fait de tels prodiges de valeur, d'endurance et de réflexion sur les champs de bataille et autour des villes assiégées ! Le siège d'Alésia surtout, où il avait lutté six semaines contre la faim et contre toute la Gaule, avait la grandeur d'une aventure de héros : cela valait Numance, et Syracuse, et Carthage même. Il était permis de mettre César au-dessus de Marius et des deux Scipions, et Pompée, dans sa gloire trop rapide, ne montrait rien de pareil². Ce n'étaient pas seulement la foule ignorante et les démagogues intéressés qui devaient l'acclamer : les connaisseurs en art militaire et les historiens de Rome pouvaient déclarer son génie égal à sa chance : le siège d'Avaricum, la bataille de Dijon, le blocus d'Alésia, étaient des œuvres parfaites et immortelles³.

Aussi avait-il ressaisi Rome en même temps que la Gaule.

richesses de Labiénus, de Chambori, *Diss. sur Titus Labienus* (Mém. de l'Ac. des Inscri., XIII, 1740), p. 62 et suiv.

1. Cf. Plut., *Pompée*, 51.

2. 'Ο πρὸς Ἀλγείκους λόγος, ἐν τῷ 60ῷ, ὡς ... οὐδέν; Plut., C., 27; le même, 15.

3. *Quantas audere vix hominis, perficere pane nullius nisi dei fuerit*; Velleius, II, 47.

Caton échoua au consulat¹, et, après la lecture du rapport de César, le sénat décida vingt jours de prières solennelles, comme après les plus belles conquêtes².

II. — SOUMISSION DE LA GAULE CENTRALE

En attendant les conséquences plus vastes de la conquête, César tirait rapidement profit des dernières batailles.

Tous les prisonniers ne furent pas livrés comme esclaves à l'armée romaine. Le proconsul laissa provisoirement la liberté aux Éduens et aux Arvernes, au nombre de 20 000, et il négocia, à leur propos, avec les chefs de leurs nations³.

C'était une politique nouvelle qu'il inaugurerait. Pour la première fois peut-être, il n'use pas des droits souverains de la victoire, et il traite les vaincus en otages et non en butin. L'avait-il promis en échange de la soumission de Vercingétorix⁴? eut-il peur de pousser les peuples et les chefs à des résistances désespérées, à imiter Ambiorix et les Éburons? ou, enfin, avait-il conservé assez d'amis parmi les Arvernes et les Éduens⁵ pour se croire tenu de ménager les deux peuples? Toujours est-il qu'au lieu de détruire et de sévir, il épargna et voulut traiter⁶.

1. Plut., Caton, 49 et 50.

2. César, VII, 90, 8. — Soit que l'échec de Caton au consulat de 51 et la présence au pouvoir de quelques-uns des amis de César aient pour lui diminué les périls à Rome, soit qu'il se soit vu plus fort en Gaule et dans son armée, il se préoccupe moins des affaires romaines dans l'hiver de 52-51 et même en 51. Sa pensée principale paraît être de renforcer ses alliés dans les forêts, des deux côtés des Alpes. — C'est pendant cet hiver de 52-51, et, je crois, tout de suite après la campagne, en octobre-décembre 52, qu'il écrit ses *Commentaires de la Guerre des Gaules*, d'un trait, facile et celeriter (Histius, VIII, pr., 6). Je ne m'expliquerai pas autrement qu'il les ait arrêtés aux hivernages et réjouissances en l'automne de 52; et il est visible, à la manière modérée et bienveillante dont il traite et Pompee et tous les Gaulois (sauf Ambiorix), qu'il veut se les concilier également avant la fin de son proconsulat. D'autres arguments, Krüger, p. 39.

3. VII, 89, 3; 90, 3. Je ne suis pas sûr qu'il ait livré Allobroges aux flammes, comme le dit Florus, I, 45 (III, 10), 23.

4. P. 531-2.

5. Cf. VII, 4, 2; VIII, 44, 2; VII, 63, 2-3.

6. *Viderent clementia Caesaris redditam patere in ejus amicitiam*, VIII, 3, 5.

Le résultat fut immédiat. D'Alésia, il entra sur le territoire éduen : la nation se rendit aussitôt¹. A Bibracte même, il reçut des députés arvernes, et la cité de Vercingétorix se soumit à son tour². Pour quelques-uns de ses chefs, le dernier roi n'avait été qu'un usurpateur³ : César, sans nul doute, rétablit à Gergovie le régime antérieur, ce qu'on devait appeler la « liberté ».

L'automne était venu⁴, le repos s'imposait aux soldats. Le proconsul, décidé cette fois à passer l'hiver en Gaule, renvoya à plus tard le reste de la conquête. Il établit à Bibracte son quartier général⁵, et disloqua son armée. Cinq légions furent cantonnées près de lui, chez les Éduens⁶, deux autres chez les Rèmes, toujours fidèles⁷. Il risqua les autres en pays ennemi : une chez les Bituriges, à la frontière des Éduens⁸; une autre plus loin encore, chez les Rutènes⁹; et deux autres enfin, avec les cavaliers et Labiénus, en Franche-Comté, chez les Séquanes¹⁰ (octobre).

Mais le mouvement de soumission ne fut pas aussi rapide qu'on put le croire. Il ne s'étendit que lentement autour des Éduens et des Arvernes. C'est ainsi que la plus grande nation

1. VII, 90, 1.

2. VII, 90, 2.

3. VII, 4, 2.

4. Peu de temps après la fin du siège : cf. VIII, 1, 1; VII, 90, 3.

5. VII, 90, 8.

6. A Bibracte, il semble avoir gardé la X^e (qui, chose étrange, ne sera jamais nommée dans la campagne de 51) et la XII^e (cf. VIII, 24, 2; 2. 1); à Chalon, Quintus Cicéron, et à Mâcon, P. Sulpicius, avec la XIV^e et la VI^e (VII, 90, 7; VIII, 4, 3); chez les Ambrearii, tribu éduenne du côté biturige (vers Dompièrre-sur-Breuge sur la route de Bibracte à Vichy et Gergovie? cf. t. II, p. 538, n. 1), C. Antistius Reginus et la XI^e (VII, 90, 6; VIII, 2, 1).

7. C. Fabius et L. Minucius Basilus avec la VIII^e (?) et la IX^e (?) (VII, 90, 5; VIII, 6, 3; 8, 2). A Reims ou à Mouron?

8. T. Sextius avec la XIII^e (VII, 90, 6; VIII, 2, 1). Par conséquent à l'ouest et pas très loin de l'Aubois, qui marque la frontière (cf. p. 433, n. 4) : à Sancoins? Nérondes? Baugy? en tout cas sur une route de Bibracte à Bourges.

9. C. Caninius Rebilus (VII, 90, 6) avec la I^{re} (?). A Rodez? — Groebe (op. Drumann, III, p. 704-5), qui identifie la VI^e et la I^{re} (p. 396, n. 2), donne la X^e à Rebilus : il me paraîtrait étrange que, de toutes les légions, ce fût la X^e qui ait été envoyée dans les quartiers d'hiver les plus pénibles.

10. Avec M. Semprenius Rufinus comme lieutenant (VII, 90, 6), la VII^e (VIII, 8, 2; cf. 6, 3) et la XV^e (VII, 24, 3). A Besançon?

voisine, les Bituriges, demeura en armes et que ses chefs tinrent toujours des colloques de guerre¹ : cependant, elle était cliente des Éduens, et elle avait perdu Avaricum². Ce qui pouvait donner fort à penser à César.

Le proconsul résolut de faire tout de suite un exemple³. Le 25 décembre⁴, il partit de Bibracte, et, avec deux légions, entra dans le Berry⁵. Pendant cinq semaines⁶, il traita le pays comme il avait fait autrefois la terre des Éburons. Tout ce qui était bon à prendre fut enlevé, tous les hommes qu'on rencontra furent emmenés. Pour que la chasse fût plus copieuse, les Romains avançaient sans allumer les incendies ordinaires⁷. Quelques fugitifs essayèrent de gagner les cités voisines : César envoya l'ordre de les repousser⁸. Les Bituriges se rendirent enfin⁹. Déjà, sous la menace de malheurs semblables, les nations d'à côté, Sénons, Pictons, Lémoviques ou Turons, avaient fait acte de sujétion¹⁰. A titre de récompense, les soldats reçurent chacun 200 sesterces, les centurions chacun 2000, et, le quarantième jour après son départ, le proconsul rentra dans Bibracte¹¹. 2 février¹².

Labiénius s'était installé sans peine chez les Séquanes, un autre légat, Caius Caninius Rebilus, chez les Rutènes¹³. Les

1. VIII, 2, 2.

2. P. 453.

3. VIII, 2, 1.

4. *Prole kal. purnanis* VIII, 2, 1. — le 25 décembre, calendrier rectifié (système Le Verrier), le 3 décembre, d'après l'autre système.

5. Marc-Antoine le remplace au quartier général, César va rejoindre la XIII^e vers l'Aubois et fait venir la XI^e de la Belta (VIII, 2, 1, cf. p. 541, n. 8 et 9). Route de Bibracte à Bourges par Nevers ou par Decize ?

6. Cf. VIII, 4, 1.

7. VIII, 2, 3, 12.

8. VIII, 3, 3-5.

9. VIII, 3, 5.

10. Hirtius ne les nomme pas, et dit seulement *provinciae cunctas* (3, 7-8) : mais il leur exclut Carnutes toujours rebelles (p. 546), Éduens et Arvernes déjà soumis (p. 540). César, qui a menacé ces peuples voisins de très près (3, 6), a dû traverser tout le pays biturige jusqu'aux frontières : de Nevers à Bourges et à Poitiers ? *filiales amicis*, peut-être les gens de Poitiers, VIII, 26, 1).

11. VIII, 4, 1. Les légions regagnèrent leur précédent quartier (n. 3).

12. *Ine XXXV*, 4, 1, cf. n. 4.

13. P. 541, n. 10 et 9.

nations de la Gaule centrale, sauf les Carnutes¹, étaient à jamais réduites, grâce au double procédé de César, la clémence en cas de soumission, une impitoyable rigueur contre les obstinés².

III. — PLAN DES NOUVEAUX CONJURÉS

Mais la commotion de 52 avait été trop forte, Vercingétorix avait réveillé trop de colères et d'espérances, pour que la Gaule s'affaissât d'un coup et reprit aussitôt l'habitude de l'esclavage. Plus d'une moitié des cités refusa de suivre l'exemple des Éduens, et une dizaine de grands chefs décidèrent de continuer la lutte.

Parmi ces cités, il y en avait deux qui n'avaient point pris part à la dernière guerre, et qui gardaient toutes leurs forces : c'étaient les deux plus grandes cités de la Belgique, les Trévires et les Bellovaques³. Précisément, quelques-uns des plus énergiques d'entre les vaincus se réfugièrent chez elles. Sur l'Éduen chez les Trévires⁴ et Comm chez les Bellovaques⁵. L'arrivée de ce dernier, ami fidèle de la nation⁶, fut suivie d'une prise d'armes générale dans le Beauvaisis. D'accord avec lui, Correus, le chef le plus populaire, souleva la multitude, força la main aux anciens et déclara l'état de guerre⁷. Autour d'eux, d'Arras à Rouen, Calètes, Véliocasses, Atrébates, Ambiens, se montrèrent prêts à les rejoindre⁸. À l'est, Ambiorix avait reparu dans les Ardennes⁹, et faisait le trait d'union entre les Bellovaques et les Trévires. La Belgique était à reconquérir toute entière.

1. P. 340.

2. *Delatantes terrare... clementia reditum patere*, VIII, 3, 4 et 5.

3. Cf. p. 486 et 516.

4. VIII, 45, 2 : *Sorsus Eduum, qui et vietatis et generis summam nobilitatem habebat*.

5. VIII, 6, 2.

6. VII, 73, 5.

7. VIII, 7, 4; 21, 4; 22, 1.

8. VIII, 6, 2; 7, 4; 22, 1.

9. VIII, 24, 4.

Au nord-ouest, les Romains ne reçurent d'Armorique aucune preuve de soumission. Les Aulerques se déclarèrent d'accord avec Comm et Correus¹. A côté d'eux, Dumnae ne désarmait pas chez les Andes²; et chez les Carnutes, Gutuatr refusait d'abandonner la guerre dont il avait donné le signal³. Du Rhin à la Loire, le long de l'Océan et dans l'intérieur des terres, une ligne continue d'ennemis s'opposait à César.

Elle gagnait peu à peu vers l'ouest et vers le sud. Drappés le Sénon et Lucter le Cadurque s'étaient réfugiés auprès de Dumnae, et lui apportèrent le précieux concours de leur audace⁴. Les Romains avaient quelques amis dans le Poitou : l'un d'eux, Duratius, tenait Poitiers⁵. Mais le reste du pays restait fidèle à la Gaule, et, au sud de la Vienne, le Quercy offrait aux défenseurs de la liberté ses admirables refuges, et Lucter était le maître dans sa forteresse d'Uxellodunum (puy d'Issolu?), impenable comme Gergovie⁶.

Ces peuples, ces hommes et ces refuges n'étaient pas de médiocres dangers. César ne les abattra qu'à force de batailles et par la mort. Personne, parmi ces huit chefs, ne demandera merci. Tous ressemblaient à Ambiorix, avaient sa haine du peuple romain, son impérieux besoin de vivre libre. Aucun d'eux, à l'exception de Comm⁷, n'eut cette peur de la solitude qui dispose à toutes les faiblesses : Comm aimait à commander ou à plaire à des hommes, à vivre chef de peuple ou compagnon entouré⁸; les autres étaient devenus, comme Caton, des obstinés pour qui l'obéissance était le pire des malheurs⁹. Ceux que César ne fit point périr, finirent par mourir oubliés dans les

1. VIII, 7, 4. Dion (XL, 42, 1) ne parle que de Comm pour chef de la ligue.

2. 26, 2.

3. 38, 3; cf. 4, 2; ici, p. 418-9.

4. Cf. 30, 1.

5. 26, 1.

6. *Quod in clientela fuerat ejus*, 32, 2. Sur l'endroit, voyez p. 536, n. 1.

7. P. 564-5.

8. Cela résulte de toute sa vie (cf. p. 413, n. 6, p. 504-5).

9. *Pertinacissime*, VIII, 22, 1; *pertinaciam*, 39, 2.

bois ou les marécages qui furent leur dernier refuge¹ : mais ils mourront en pleine liberté. Et, pour ne pas ressembler à la large ambition et au noble dévouement de Vercingétorix, leur farouche persévérance n'en fut pas moins une grande vertu. La Gaule connut toutes les manières d'aimer et de défendre la patrie.

Ce qui inquiétait surtout César, c'est que ces hommes continuaient à chercher des résolutions communes. Les pourparlers ne cessèrent pas de l'hiver². On ne se bornerait pas à de petites guerres de partisans, mais on recommencerait la lutte générale, et sur un plan d'ensemble. Dans ce plan, ils s'inspirèrent à la fois des leçons de Vercingétorix et des souvenirs de sa défaite : plus de bataille, pas même de grandes armées ; les cités combattant à part ou en groupes de quelques-unes, mais toutes en même temps ; les Romains obligés à diviser leurs forces, comme aux semaines de Gergovie ; la lutte trainée en longueur, jamais suspendue³, de manière à ce que la Gaule se trouvât encore en armes le jour, bientôt proche, où prendrait fin le proconsulat de César⁴.

Ce furent de sages résolutions : mais elles venaient trop tard. La Gaule indépendante était réduite de moitié. Des nations qui restaient, presque toutes sortaient mutilées des dernières campagnes. Ceux qui les commandent sont des chefs improvisés plutôt que des rois ou des magistrats légitimes. Ce Drappès qui guerroye dans l'Ouest est un Sénon dont César a pour toujours soumis la cité. Comm l'Atrébate, qui dirige la ligue bellovaque,

1. P. 563-5.

2. VIII, 1, 1.

3. *Neque ulla multitudo in unum locum coacta resisti posse Romanis, nec, si diversa bella complures eodem tempore intulissent civitates, satis auxilii aut spatii aut copiarum habiturum exercitum populi Romani ad omnia persequenda*; VIII, 1, 2.

4. Mars 507 (cf. p. 320, n. 4) ; cette préoccupation, chez les Gaulois, de la fin des pouvoirs de César (VIII, 39, 2 et 3) semblerait indiquer qu'ils espéraient que ses actes seraient désavoués, et la Gaule abandonnée : *Cum omnibus Gallis notum esse sciret reliquam esse unum statum super provinciâ, quam si sustinere potuissent, nullum ultra periculum vererentur* : il s'agit de l'astus en cours (cf. Hirschfeld, *Beitrag*, IV, p. 83) ; contra, Holzapfel, id., V, p. 113-4, et Hirschfeld lui-même, p. 237.

n'a sans doute plus son royaume chez les Morins. Derrière tous ces hommes, on ne sent pas la force d'une armée nationale. Aucun d'eux ne pouvait s'imposer à tous, comme autrefois Vercingétorix¹. Il leur manqua même de savoir s'entendre : en dépit des résolutions prises, la révolte n'eut pas lieu partout le même jour, et César eut toujours assez d'hommes pour faire face à tous les ennemis d'un moment. Les Gaulois accompliront de belles prouesses, mais ils ne s'approcheront jamais de la victoire.

IV. — CAMPAGNES CONTRE LES CARNUTES ET LES BELGES²

Les Carnutes, comme les années précédentes³, donnèrent le signal. César était à peine de retour à Bibracte, qu'ils assaillirent les terres des Bituriges⁴. Aucun autre peuple n'était prêt : ils se jetèrent follement sur les armes de l'ennemi.

En quelques jours, malgré les tempêtes de l'hiver, le proconsul mena deux légions⁵ chez les Carnutes (février)⁶. Il y avait moins d'un an qu'il avait traversé leurs terres et brûlé Orléans⁷ : déjà le pays se relevait de ses ruines, les villages, les forteresses, et Orléans même s'étaient rebâtis, tout reprenait vie⁸. A l'arrivée de César⁹, ce fut une fuite générale dans les forêts de la frontière¹⁰. Ces peuples de la Beauce et de la Sologne n'avaient pas de refuges assez forts pour lutter contre une armée¹¹. Les

1. P. 416, 421, 488.

2. Bibliographie de la campagne contre les Belges : p. 242, n. 1, p. 347, n. B.

3. Cf. p. 373 et s.

4. VIII, 4, 2.

5. Les VI^e et XIV^e, qu'il rappelle de la Saône (VIII, 4, 3; cf. p. 341, n. 6).

6. Dix-huit jours après son retour (VIII, 4, 3), soit le 19 février (p. 342, n. 12).

7. P. 436-7.

8. VIII, 5, 1-2.

9. Route de Bibracte à Orléans, par Decize, Nevers et la Loire? les *ici oppidoque* (3, 1), sur cette route, entre Guen et Orléans, entre la forêt et la Loire?

10. VIII, 5, 1 et 4 : la fuite eut lieu dans la forêt d'Orléans, qui borde la zone habitée de la rive droite (n. 9) ?

11. Cf. L. II, p. 534.

Romains s'installèrent au centre, à Orléans¹, et, de là, procédèrent au pillage méthodique de la contrée. Quand ils eurent tout détruit dans la campagne, ils entrèrent dans la forêt : l'hiver, on y voyait loin devant soi, et l'arbre trahissait le fuitif. Les Carnutes, traqués dans leur asile habituel, furent pris ou égorgés en nombre, ou chassés vers les nations voisines². Mais leur chef, Gutuatr, échappa encore³.

Les Bellovaques ne se trouvèrent en armes qu'après l'exécution des Carnutes. César laissa ses deux légions se reposer⁴, en prit quatre autres parmi les meilleures⁵, et les conduisit en Belgique⁶. A tour de rôle, il donnait du travail à chacune de ses armées et à chacun de ses adversaires⁷.

Les coalisés du Nord, bien dirigés par Correus le Bellovaque et Comm l'Atrébate, furent plus habiles que César ne l'avait cru. Ils étaient demeurés chez eux, au débouché de la route de l'Aisne, qui sortait du pays des Rèmes et que les Romains ne manqueraient pas de suivre; et, solidement campés sur une large montagne qui borde la rivière et commande la vallée (le mont Saint-Marc à l'entrée de la forêt de Compiègne⁸), pro-

1. VIII, 5, 2.

2. VIII, 5, 3-4 : chez les Andes ou les Armoricaïns (cf. p. 344, 333-4) : chez les Aulriques et Belges (cf. 7, 4, p. 343-5)? On a dû les pourchasser dans la forêt d'Orléans?

3. Cf. p. 360.

4. A Genabum, Orléans, sous les ordres de Trebonius, les VI^e et XIV^e (VIII, 6, 1).

5. Les VIII^e et IX^e furent envoyées par Reims? cf. p. 341, n. 7) sans doute sur l'Aisne, en tout cas dans le pays de Soissons (6, 3); la XI^e (cf. p. 341, n. 6) rejoignait sans doute César à Orléans (6, 3); la VII^e, partie de Besançon (cf. p. 341, n. 10), put gagner Soissons par la route suivie en 57 (p. 248-251).

6. Route d'Orléans à Soissons par Melun et Meaux?

7. Cf. VIII, 6, 4.

8. L'emplacement du camp gaulois doit être cherché : 1^o chez les Bellovaques (7, 1); 2^o à portée du Soissonnais (6, 2); 3^o non loin d'une rivière importante (18, 1); 4^o dans une région très boisée (7, 4; 12, 1; 18, 1); 5^o à la lisière de cette région (7, 4). Il faut songer, sans trop hésiter, à la vallée de l'Aisne et à la forêt de Compiègne : car je crois que la limite entre Suessions et Bellovaques coupait l'Aisne vers Reims-le-Long et longeait ensuite la lisière sud-est de la forêt, et je crois qu'il faut étendre jusqu'à Reims-le-Long, près de l'Aisne, le pays *Rosontinus* (Grégoire de Tours, *H. Fr.*, IX, 20), le rattacher aux Bellovaques, et lire sans doute (*Vita s. Amandi*, 6 févr., I, p. 803) *in pago Belvacensi locum, cui vocabulum est Rosonto, secus Aloxomam fluvium* (cf., dans un sens en partie analogue : de Valois, *N. G.*, p. 480; Jacobs, *Géogr. de Grégoire de Tours*, 1858, p. 126-7; Dubuc,

tégés par les bois et les marécages, ils attendaient sans trouble l'armée des ennemis¹.

César, ne pouvant les déloger², tenta de les attirer en bas, sur le chemin, en leur offrant la bataille : ils ne bougèrent pas³.

De Successionum civitate, 1902, p. 110; *contra*, Longnon, *Géogr.*, p. 510). — Cela posé, nulle part, dans la forêt, on ne trouve un emplacement qui réponde aussi exactement que le mont Saint-Marc aux données d'Hirtius. En ce qui concerne l'aspect : 1° une colline élevée et isolée (7, 4; 9, 1; 11, 1), 2° boisée (7, 4), 3° bordée d'un marais avec gues et passages (7, 4; 10, 2; 11, 1; 13, 1; 14, 6), 4° flanquée d'un éperon montagneux rattache à elle (14, 4; p. 350, n. 2), 5° mais cet éperon, séparé d'elle par une vallée peu large (14, 4 et 5). En ce qui concerne la situation : 1° à l'entrée de la forêt, 2° vis-à-vis d'une autre colline, dont la séparent les marais et une vallée plus profonde que large (9, 2; cf. p. 349, n. 2), 3° dominant la route du Soissonnais, 4° dans un pays assez peu habité (7, 7; 10, 3 et 4), 5° mais à 3 ou 4 kil. d'une plaine assez large et fertile (p. 351, n. 2). — Cet emplacement, comme celui du camp de César au mont Saint-Pierre-en-Chastre (p. 349, n. 1), paraît avoir été signalé d'abord par de Sauley (*Campagnes*, p. 402), accepté souvent depuis (Cireuly, *Carte*, p. 99; Napoléon III, p. 468; Rice Holmes, p. 804 et suiv.; Gouton, *Manière*, *Les Campagnes de Jules César dans les Gaules*, Compiègne, 1862, et Vauxville, *Mémoires de la Soc. des Antiquaires de France*, LVIII-VII, VIII, 1869). Au confluent de l'Oise et de l'Aronde, le camp de César au mont Ganelon (Rose, *Le Théâtre de la dernière guerre*, Beauvais, 1866 (extrait du *Guideur du Beauvaisis*) : « A l'entrée de la même forêt de Compiègne, sur les hauteurs au sud-est de Pierrelonds » (von Gierke, p. 339). — Du même côté, vers Champlieu (de Baillencourt, *Comité arch. de Noyon*, 1856-60 (1862), p. 170 et s. — Dans la forêt de Langue, au parc d'Offement (Perzue-Delaourt, *Campagne*, p. 4 (extrait des *Mém. de la Soc. arch. de l'Oise*, V, 1, 1862). — Sur la colline de Clermont (il semble qu'on y ait pensé au xvi^e s.), et l'emplacement n'est pas impossible, à la condition de mettre César à Clermont et les Gaulois au bois des Côtés), le même Prigne-Delaourt, *Etude nouvelle*, etc., dans le *Comité arch. de Senlis*, 1869-71 (1872), suivi par Plessier, *Notes sur la deuxième campagne*, etc., 1898, Clermont (Oise). — Au « camp » de Gouvieux (Vatin, *Camp au camp de Gouvieux*, Senlis, 1865; Laloume, *Comité arch. de Senlis*, 1865 (1866). — Dans les environs de Noyon : Sarrette, *Comité arch. de Noyon*, II, 1867, p. 262 et suiv. — Le mont César et ses abords, opinion primitive (avec variantes), L'onsel, *Mémoires de Beauvais*, 1617, p. 7; Cambry, *Deser. du dép. de l'Oise*, I, 1803, p. 194 et suiv.; Devic, *Etudes sur les II^e et VIII^e livres*, etc., Arras, 1865, p. 59 et suiv. — Aux abords de Liencourt, près de la Somme : d'Altonville, *Camps romains*, p. 85 et suiv. — Les mémoires de de Gratier (*Comité arch. de Noyon*, II, 1867, III, 1868, IV, 1872, p. 169 et 202) sont surtout critiques.

1. Le camp bellouaque doit être cherché surtout à l'est du mont Saint-Marc (cf. VIII, 14, 5). Mais ils étaient assez nombreux (plus de cent mille, cf. VIII, 7, 4, a H., 4, 5) pour occuper toute la montagne. D'autant plus qu'il y avait avec eux des bagages et des non-combattants (14, 1), qui paraissent relégués sur le côté ouest, boisé, de la montagne (la *ulteriora silva*, 7, 4).

2. Du pays de Soissons (p. 347, n. 5). César traverse (7, 1) la frontière des Bellovaques (p. 347, n. 8) à la hauteur de Reims-le-Loup (?), il campe là (7, 1), et envoie ses cavaliers aux informations *in omnes partes* (il y a, à Reims, trois routes, l'une, vers Noyon, l'autre, vers Senlis, la troisième, vers Compiègne et Beauvais).

3. 8, 4; 9, 1 et 2; marche de Reims au mont Saint-Pierre par Croulay, Guise et la vieille route (cf. Napoléon III, pl. 30), qui passe entre le mont Gaillet et l'étang de la Houllie? C'est à leur descente vers l'étang que l'ennemi découvrit les

Il campa alors en face d'eux, sur la hauteur la plus voisine (le mont Saint-Pierre?), et se tint en observation² : ils se bornèrent à faire sortir quelques hommes pour enlever les fourrageurs romains³. C'était une longue affaire qui s'annonçait.

Voyant cela, le proconsul appela chez les Bellovaques trois autres légions⁴ ; il avait déjà avec lui les escadrons des Rèmes, des Lingons et d'autres cités, des cavaliers et des fantassins germanis⁵. De son côté, Comm était allé chercher du secours au delà du Rhin : il en ramena un demi-millier de chevaux⁶. Le camp romain fut fortifié comme pour un long siège, pourvu de blindages, d'un double fossé, de tours réunies par des ponts⁷. A voir tous ces ouvrages et ces concentrations d'hommes, on crut que les jours d'Alésia revenaient⁸.

legions repente (9, 1), et c'est de là, vers l'étang, que César aperçoit *multitudinem hostium* (9, 2), rangée sur le rebord du plateau sur l'éperon qui domine le ru de Berne, voir à l'écriteau du « beau panorama » du Touring-Club (9, 1). De l'étang, en regardant toujours le nord de la ligne des marais, il a dû longer le pied du mont Collet (cf. p. 550, n. 2), puis traverser la ligne des marais au delà de l'étang de l'Étan, pour monter à Saint-Pierre.

1. Les fouilles ont fait, dit-on, découvrir le camp de César (Napoleon III, pl. 30 et p. 370, cf. n. 7) : 25 hectares pour 4 légions. — On a de nos jours reconnu à Saint-Pierre les vestiges plus certains d'un oppidum gaulois (Vauxville). Mais je ne crois pas qu'on doive en tirer une conclusion contre un campement de César. Je comprends du reste que, disparaissant sous ses hautes futaies, le mont Saint-Pierre ne rappelle guère un emplacement de camp romain et fasse plutôt songer à un oppidum diminué du Beuvray. Mais César a dû, évidemment, commencer par débousser les flancs, au moins du côté nord, en admettant qu'ils fussent alors couverts d'arbres.

2, 9, 2; 10, 1. L'expression, *valle intermissa, mox in altitudinem depressa quam late patebat* (9, 2), me paraît désigner la vallée entre Saint-Marc et Saint-Pierre, sur surtout du nord de cette dernière colline.

3. 10, 24. Ils vont fourrager *raris disjectisque ex ædificiis* (Vieux-Moulin, Vivier-Frère Robert, Trosly, Breuil?).

4. Les XIII^e, VI^e, XIV^e (11, 1, cf. 6, 1 et 4, 3).

5. 11, 2; 10, 2; 12, 3-6; 13, 2.

6. 10, 4; 7, 3.

7. 9, 34 : *vallum* haut de 12 pieds, pourvu d'un blindage (*loricula*) d'osier; deux fosses de quinze pieds à eux deux (cf. p. 470, n. 8), à parois verticales (*fossæ duplex directis lateribus*) les fouilles ont fait retrouver, non pas des fosses à parois verticales, mais à fond de cuve, pl. 30; je ne suis pas sûr, ainsi que le pense aussi Vanvillé, p. 167, qu'il s'agisse de ceux de César; des tours extérieures sur les portes; sur le *vallum*, des tours à trois étages, réunies par un pont ou plancher continu, pourvu d'un parapet d'osier blindé (*loricula*) : ce qui faisait, *vallum* et pont, deux lignes de combat superposées (*duplici propugnatorum ordine*).

8. *Similem obsessionem Alésia*, VIII, 14, 1. — Comme incidents : une défaite des

Ce souvenir fit plus que toutes les manœuvres pour décider les Bellovaques à la retraite. A l'approche des trois nouvelles légions, ils craignirent d'être cernés, et se préparèrent à déguerpir¹. César essaya de les surprendre dans le désordre du départ, et gravit en hâte un éperon de la montagne qui portait leur campement (mont Collet?)². Il allait les atteindre³ : mais les Gaulois allumèrent subitement de grands feux sur le front des légions⁴, et quand l'incendie se fut éteint, ils campaient en sûreté à plusieurs milles de là⁵. Tout le travail du camp était à recommencer pour César.

fouilleurs rémois de César tombes dans une embuscade *alibestribus locis* (12, 1) [autour des pâturages de Trosly ? : une victoire des Germains de César entre les deux camps, *ad rada transiturque paludis* (13, 1) sur les sentiers qui traversent le ru de Berne ?]. Après ces deux combats de cavalerie, Dion mentionne un troisième combat d'infanterie (XL, 42, 1).

1. VIII, 14, 1-2. Par un des sentiers de l'ouest du mont Saint-Marc?

2. 14, 3-4 : *Id jugum [mont Collet], quod trans paludem [le marais et l'étang de l'Étau, qui prolongent au nord-ouest l'étang de la Rouille] pene ad hostium castra pertineret* [voyez le seuil à l'est du mont Saint-Marc], *mediocri valle a castris eorum interitum* [le ravin nord entre le mont Collet et le mont Saint-Marc] *animum adverteret, pontibus palude constricta* [sur la ligne des marais, entre l'étang de l'Étau et l'étang de la Rouille, à dronte ou à l'est de l'endroit où César a passé cette ligne au début, p. 348, n. 3], *le juvenes tradunt celeriterque* [par le chemin qui monte au carrefour du mont Collet] *in summam planitiem jugi pervenit* [au milieu du mont Collet, qui en est la partie la plus large et la plus aplanie], *que declivi fastigio duobus ab lateribus muniebatur* [les pentes du nord vers Trosly-Breuil, du sud vers les étangs].

3. 14, 5 : *Ibi [au milieu, n. 2] legionibus instructis, ad ultimum jugum pervenit* [sur le seuil entre le mont Saint-Marc et le mont Collet, plutôt qu'à l'éperon nord de ce dernier?], *aciemque eo loco constituit, unde tormentis missa tela in hostium caecos conjici possent*. Ce qui explique la mention de machines dans ce passage, c'est que César fit construire ensuite (15, 1-2) un camp fortifié pour deux légions au milieu du mont Collet, devant le seuil, bon emplacement de petit camp], et que, cela fait, il prépara (15, 3) l'attaque [par le seuil].

4. VIII, 15, 3. Hirtius explique l'abondance de branchages, etc., par le fait que les Gaulois *in acie sedere* [sedentes acie? cf. Strabon, IV, 4, 3; en réalité, le mont Saint-Marc devait être, comme il l'est encore, en grande partie boisé. — Dion Cassius XL, 42, 2-3] parle d'une fuite des Gaulois à travers la forêt, de l'incendie de cette forêt, éteint par les Romains, qui parvinrent jusqu'aux fugitifs et les massacrèrent : là s'arrête son récit.

5. 15, 6 : 16, 3. Ils campèrent (16, 3) *loco munissimmo*, au delà d'une rivière (20, 1) : cela correspond bien au mont Ganelon, au delà du confluent de l'Aisne et de l'Oise. De fait, cet emplacement a été proposé de très bonne heure (von Gabel, p. 348) et accepté par la plupart. — Toutefois, l'indication de la distance, dix milles, donnée avec une certaine insistance (16, 3; 20, 1), me fait hésiter, car le mont Ganelon est à moitié moins du premier camp, et il domine la plaine de l'embuscade (objection bien vue par Mazière, p. 61), alors que le second camp gaulois est dit à huit milles de cette plaine (20, 1). De plus, il se

Il brusqua alors les choses, avant même l'arrivée de ses renforts. Les Bellovaques s'étant remis à s'embusquer sur la route de ses fourrageurs¹, il leur répondit par un contre-piège. Un jour, Correus se cacha avec 7000 hommes dans la forêt qui bordait la plaine où les Romains allaient aux vivres (entre Compiègne et le passage de Choisy?). César l'apprit, envoya quand même ses hommes, avec ordre d'accepter le combat, et mit en mouvement, derrière eux, toutes ses troupes². Ce fut Correus lui-même qui dirigea l'attaque, pensant n'avoir affaire qu'à une poignée de fourrageurs³. Comme les cavaliers de César tenaient bon, le Bellovaque fut entraîné à faire sortir tous les siens du fourré⁴. Ce fut alors que le gros des ennemis se présentèrent⁵. Les Gaulois s'enfuirent, Correus fut entouré de toutes parts, et on lui cria de se rendre. Il répondit en frappant autour de lui comme un forcené, et on dut le tuer sous une volée de javelots⁷.

La chose était faite quand César arriva, et il n'eut plus qu'à

prête, mieux encore que le mont Saint-Marc, à cet investissement que les Bellovaques redoutaient tellement (VIII, 14, 1). En outre, au mont Ganelon, qui est à l'extrémité de leur territoire, les Bellovaques ne couvraient pas la route de leur pays. — On peut proposer, à dix milles du mont Saint-Marc, sur la route de Beauvais, la masse des hauteurs, plus confuses, moins isolées, de Jonquières, Arman-court, Le Meux, Rivecourt, le long de l'Oise, *flumen impeditum* (20, 1). Mais cela ne vaut certes pas, comme refuge, le mont Ganelon.

1. 16, 4 : on devait aller au fourrage sur la route de Compiègne, le long de l'Aisne, rive gauche.

2. Le lieu de l'embuscade est *campus*, large d'un mille, borde d'une rivière d'accès difficile et de forêts (18, 1), riche en blé et fourrage (17, 1), à huit milles du nouveau camp barbare (20, 1; p. 350, n. 3); c'est sans doute la plaine de Choisy, entre l'Aisne continuée par l'Oise et la forêt de Compiègne. Les Romains arrivent le long de la rivière, et les Gaulois sortent peu à peu de la forêt. Après la bataille, ils sont rejetés, soit dans la forêt, soit dans l'Aisne (19, 7), pris ainsi à leur propre piège (19, 6; 18, 1). — On a aussi proposé, pour conserver la distance avec le mont Ganelon (p. 350, n. 5) : Trusly-Breuil (von Guérler, p. 349), Rethondes (Creuly, p. 10). Mais, outre que le pays avait dû être déjà épuisé par César, les Bellovaques se seraient-ils exposés si près des lignes ennemies?

3. 17, 2-3; 18, 2; sur la route, le long de l'Aisne (n. 1)?

4. 18, 3-4; 19, 1-2 : les cavaliers des Romains, engagés d'abord, eurent soin de combattre dispersés, pour espacer l'ennemi.

5. 19, 1-2.

6. D'abord l'infanterie légère, qui occupe les intervalles laissés libres par les cavaliers (19, 2-3), puis les légions (19, 4 et suiv.).

7. 19, 6-8.

regarder les cadavres¹. Puis il se retourna contre le campement, où se trouvait l'armée des confédérés, privée de son général et de son élite². Les autres chefs désirèrent se rendre³. Comme excepté, lequel se hâta de fuir chez les Germains⁴. Des otages furent livrés⁵, et la Belgique se soumit, à l'exception de ceux qui n'avaient point pris part à cette campagne, les Éburons des Ardennes, les Trévires de la Moselle, les Morins et les Ménapes des marécages.

César négligea ces derniers, peu redoutables et trop bien gardés par leurs palus⁶. Il réserva les Trévires à Labiénus⁷, qui connaissait ce genre d'ennemi⁸. Mais il se chargea des Éburons.

Le pays d'Ambiorix fut dévasté une nouvelle fois. Tout ce qui, depuis deux ans, était venu ou revenu à la vie sur cette malheureuse terre, bêtes, fermes, humains et moissons, tout fut livré à l'incendie et au massacre. Mais Ambiorix resta introuvable⁹, et César dut lâcher sa poursuite, afin de s'occuper des affaires de l'Ouest¹⁰ (mai? ...).

1. Cf. *peritis vestigis ingressus*, 20, 1.

2. 20, 1. P. 351. n. 7.

3. 20, 2.

4. 21, 1; 23, 2.

5. VIII, 21 et 22; 23, 2.

6. Cf. p. 571. n. 2.

7. 25, 1 et 2.

8. P. 311, 395, 398.

9. 24, 4.

10. César avait sans doute alors autour de lui sept légions, les VII^e, VIII^e, IX^e, XI^e (p. 547, n. 5), les VI^e, XIII^e, XIV^e (p. 549, n. 4); la XV^e était encore à Besançon avec Labiénus (24, 3); la XII^e et la X^e (?) à Bibracte avec Marc-Antoine (24, 2; cf. p. 541, n. 6); la I^{re} dans l'ouest avec Camillus (p. 541, n. 6). Il y eut alors une nouvelle répartition, à la suite de laquelle l'histoire de chaque légion se perd : le quartier général de Bibracte fut dissolu, Marc-Antoine rappela en Belgique avec la XII^e (24, 2), la X^e, sans doute, envoyée à Camillus, qui a maintenant deux légions (24, 2); le camp de Besançon fut aussi supprimé, Labiénus rappela en Belgique, et la XV^e envoya en Cisalpine (24, 3). — Des huit légions groupées alors en Belgique, César en donna deux à Labiénus contre les Trévires (25, 1), deux et demi à Fabius contre les Arvernes (24, 2) et en garde donc trois et demi (cf. 38, 1 et 39, 4).

11. À partir de ce moment les indications chronologiques deviennent très vagues : la campagne de Belgique a dû commencer avant la fin des hivers ou d'avril (cf. 6, 4), et s'achever à l'entrée de la belle saison (cf. 24).

V. — CAMPAGNES DE L'OUEST

Il avait laissé, pour surveiller l'Ouest, Caninius et deux légions¹. Cela suffit pendant quelque temps. Car les trois chefs alliés, Dumnac, Lucter et Drappès, n'eurent d'abord que de médiocres visées. Ils se bornaient à assiéger Poitiers², que tenait un chef ami des Romains, Duratius³. Quand le légat s'approcha d'eux⁴, ils quittèrent le siège pour attaquer son camp⁵; et, comme le camp résistait, ils revinrent à la ville sans réussir davantage à la prendre⁶. L'armée des Celtes perdit ainsi beaucoup de jours et beaucoup d'hommes⁷ : c'était, semble-t-il, une armée à l'ancienne façon gauloise, manquant de tenue et de consistance, et mal commandée par Dumnac, son général en chef⁸.

César eut le temps d'expédier des renforts. Après la défaite des Bellovaques, il envoya dans l'Ouest⁹ Fabius avec deux légions et demie¹⁰. Le légat ne se pressa pas, visitant les cités l'une après l'autre, les ramenant au devoir, prenant leurs otages¹¹. Il passa enfin la Loire¹², et se rapprocha de Poitiers

1. VIII, 24, 2 p. 552, n. 10.

2. Les mss. hésitent entre *Limoum* et *Lenionum* (VIII, 26, 1, 2 et 4). Aucun doute sur l'identification, bien qu'au Moyen Âge on ait songé à Lusignan, et après la Renaissance à Limoges.

3. VIII, 26, 1 et 2.

4. Route de Rodez à Poitiers par Aurillac, Tulle et Limoges, à travers le pays des Arvettes et des Lémoviques, car il a dû éviter les Cadurques encore insoumis? Il n'osa pas d'abord attaquer, et se fortifia *loco munito* (26, 2) : peut-être à Nouaille (Fallue, *Ann.* p. 334, pense à Bonneuil : c'est trop loin).

5. VIII, 26, 3.

6. VIII, 26, 4.

7. VIII, 26, 4.

8. Cf. 29.

9. VIII, 24, 2 (*in diversissimum partem*, l'Armorique et l'Ouest).

10. VIII, 24, 2.

11. 27, 1 : il dut passer, non par les Carnutes (cf. 31, 1), non par les Audes (cf. 31, 5), mais par les Turons, les *plures ciuitates* qu'il soumet sont à chercher sur la route de Beauvais à Tours par Ronen (Vélécasses), Evreux (Aulerques Eburoviques), Le Mans (Aulerques Cenomans) : ces peuples avaient combattu avec Corréus (p. 543-4).

12. A Tours? n. 11.

et de Caninius¹. Dumnac prit peur, abandonna le siège, courut vers la Loire pour n'être point coupé de son pays et de ses alliés d'Armorique². Alors, sans se donner le temps de rejoindre son collègue, Fabius se détourna à la poursuite des Gaulois, et les atteignit aux abords du fleuve, qu'ils s'apprétaient à franchir sur un pont³ (à Saumur?⁴).

Les Celtes, comme à l'ordinaire, étaient encombrés de bagages⁵. Ils résistèrent assez bien aux cavaliers⁶, mais la vue des légions suffit pour les mettre en fuite⁷. L'arrière-garde fut détruite un jour⁸, et le reste de l'armée le lendemain. On leur tua 12 000 hommes, et on prit un très gros butin⁹. Mais les trois chefs échappèrent, Drappès et Lucter regagnèrent le sud¹⁰, et Dumnac son pays d'Anjou¹¹. Fabius s'occupa de ce dernier, laissant les deux autres à Caninius.

Dumnac, au nord de la Loire, songeait encore à réorganiser la résistance¹². Fabius ne lui en laissa pas le temps. Il repassa le fleuve¹³, et se montra de nouveau aux cités riveraines.

1. 27, 1.

2. 27, 2 : route de Poitiers à Saumur (cf. n. 4).

3. VIII, 27, 3-4. Fabius devait suivre la route de Tours à Poitiers par Sainte-Maure? il l'abandonne là pour rejoindre Saumur par la vallée de la Vienne?

4. On ne peut guère hésiter qu'entre Saumur et Les Ponts-de-Cé, vu que Dumnac, parti de Poitiers, doit chercher à gagner son pays d'Anjou et l'Armorique. J'accepte Saumur, comme plus près de Poitiers et de Tours, et qui est d'ailleurs un lieu d'habitat gaulois et un lieu de passage très ancien (Port, *Incl. ... de Maine-et-Loire*, III, 1878, p. 186). — Saumur, chez Napoléon III, p. 379; Les Ponts-de-Cé, chez d'autres (Godard-Faultrier, *L'Anjou et ses monuments*, 1, Angers, 1839, p. 41 et suiv.; Lachèse, *Def. de Dumnacis*, Angers, 1864, extrait des *Mém. de la Soc. imp.*, 1863). On a même proposé au-dessous de Chalonnes (Badin, *Rech. hist. sur Angers*, 2^e éd., II, 1846, p. 13-14).

5. 27, 5; 29, 2 et 4.

6. VIII, 28; 29, 1.

7. VIII, 29, 2-3.

8. VIII, 27, 5.

9. VIII, 29, 3-4. Fabius a pu camper (27, 4 et 5) à Montsoreau ou à Candés, et de là diriger les opérations contre les Gaulois, embarrasés (27, 5) dans le vallon de Saumur, entre la Loire et le Thouet, et attaqués alors par les hauteurs (*idoneis locis*, 28, 2) des moulins, qui bordent le fleuve dans la direction de Montsoreau?

10. 30, 1.

11. Cf. 31, 5.

12. Cf. 31, 2.

13. Il dut remonter le fleuve, sur la rive gauche ou sur la rive droite, jusqu'à

L'une après l'autre, devant les légions menaçantes, les peuplades se soumirent. Les Carnutes eux-mêmes envoyèrent les otages qu'ils avaient refusés à César pendant le dernier hiver¹; les Andes abandonnèrent Dumnac, qui s'ensuit plus loin²; et les Armoricaains à leur tour, cédant à l'exemple des Carnutes, firent acte de sujétion³. Mais si Dumnac avait été mauvais général, il fut patriote irréconciliable; de retraite en retraite, toujours caché et toujours errant, il gagna les régions les plus lointaines, et resta libre dans sa solitude à la fin des terres gauloises⁴ (juin?).

Drappés et Lucter, sans armée, n'ayant autour d'eux que deux à trois mille fugitifs⁵, montrèrent plus de hardiesse que devant Poitiers. Livrés à eux-mêmes, pouvant donner carrière à leur nature entreprenante, stimulés encore par la défaite, ils révinrent l'acte le plus audacieux de cette campagne. Subitement, on apprit qu'ils étaient partis pour envahir la Province. De la Loire à la Garonne (de Saumur à Toulouse?), par les routes connues de la montagne, les deux audacieux compagnons conduisirent leur bande au pillage des terres romaines⁶.

Mais Caninius, inquiet, courut, après eux avec ses deux légions⁷. Les Gaulois craignirent d'être pris entre elles et les cohortes de la Province⁸, et comme, sur leur route, ils rencon-

Orléans (in Carnutes, 31, 1), de là revenir contre les Andes et l'Armorique? (31, 1 et 3).

1. 31, 1-4.

2. 31, 3.

3. VIII, 31, 4. Fabius a dû suivre la route d'Orléans, Angers, Nantes?

4. *Errans latitansque, adus extremas Gallie regiones petere*, 31, 3 : dans le Finistère?

5. 30, 1 (2000, d'après les mss. β ; 2500 ou 300), d'après α).

6. VIII, 30, 1; 32, 1 : *Provinciam petere* : par Limoges et son gué, Brive et son pont, le pay d'Issou et de là vers le Midi (cf. t. II, p. 500, n. 1) ? — A cette fuite se rattache peut-être le trésor de Compreignac, enfoui vers cette date (Blanchet, n° 208).

7. 30, 2.

8. 32, 1.

trèrent Uxellodunum (le puy d'Issolu?)¹, la ville forte cliente de Lucter, ils s'y arrêrèrent pour la suprême résistance.

I. *Uxellodunum* étant sur une montagne isolée (cf. p. 357, n. 1 et 3), et dans le pays des Cadurques (p. 358, n. 7), ancien Quercy ou département du Lot de 1789 à 1808, et les montagnes isolées étant assez rares dans le Quercy, pays de plateaux et de terrasses, le choix de l'emplacement se borne à quelques localités, entre lesquelles le conflit dure, je crois, depuis le Moyen Âge. — I. Luzern a pour lui : 1° il est bien dans une boucle de rivière, comme semblent l'indiquer deux textes d'Hirtius (p. 361, n. 2 et 4); 2° l'isthme qui le réunit à la terre ferme a bien la largeur, 300 pieds, indiquée par un de ces deux textes (p. 361, n. 4). Il a contre lui : 1° il est en dehors de la route de Toulouse, suivie par Lucter (p. 355); 2° il est vraiment bien peu étendu (je parle de la hauteur formant citadelles, tout au plus 8 hectares, et la plate-forme elle-même n'a que 40 mètres sur 10); 3° il eût été facile de le bloquer et de le fermer des le premier jour (cf. p. 357-8); 4° je ne vois pas le chemin du convoi (p. 358, n. 8); 5° ni la source (p. 361-2); 6° il est trop peu élevé, 177 m., le bas à 103 (cf. p. 357, n. 1 et 3); 7° je ne vois pas les rochers à pic entourant *certaines parties* (p. 357, n. 1). Voyez en particulier les articles de Gallotti contre Luzern, dans la *Revue d'Aquitaine*, X, Condom, 1866, p. 5 et suiv., p. 177 et suiv. — II. Capdenac a pour lui : 1° il est sur la route de Toulouse (p. 355); 2° c'est bien un *oppetum* de boucle, surtout si on songe à Vie (textes de la p. 361, n. 2 et 4). Contre lui : 1° il eût été facile de le bloquer des le premier jour (p. 357-8); 2° il eût été très facile de s'en emparer par un *oppetum*, à la hauteur des murs, sur la croupe d'accès (comme à Naurat, p. 272); 3° le chiffre du texte controversé d'Hirtius, p. 361, n. 4, ne peut s'appliquer au seul d'accès. — III. Le puy d'Issolu, près Vayrac, a pour lui : 1° le nom, si du moins *Uxellodunum* dans les chartes (cf. plus loin) est une survivance et non pas une adaptation du Moyen Âge; 2° la découverte des galeries (p. 362, n. 7); 3° de retranchements zébrés sur le plateau (voir Castagne, *Mém.*, p. 14 et suiv., p. 94 et suiv.); 4° l'exacte correspondance de son aspect, rochers, etc., à la description d'Hirtius (p. 357); 5° l'exacte correspondance du pays au rest d'Hirtius, en ce qui concerne les sentiers du convoi et la bataille contre Drappes (p. 358-9), 6° la source; 7° de même, en ce qui concerne les travaux d'investissement (p. 358, n. 1); 8° sa situation sur la route de Toulouse (p. 355). Il a contre lui les deux passages d'Hirtius (notes 2 et 4 de la p. 361 sur le *castrum flavum*). — On l'a proposé dès le Moyen Âge (que les chartes soient fausses ou non) : Justel, *Hist. général de la Maison de Turenne*, 1645, *Preuves*, p. 16; Baluze, *Historia Turenensis libri*, 1717, t. 331-2; Depuis : Joseph Sealigner, éd. de César, 1628; Labbe, *Plurim.*, p. 188, de Vayrac, *Mercurius de Prætor*, août 1725, p. 1629 et suiv.; d'Anville, *Natur.*, p. 728; Brial, *Uxellodunum*, 1859 (extraît des *Mém. de la Soc. d'Ét. hist. du dep. de la Loire*), III^e s.; III; Bertrand, *Première lettre*, Cahors, 1863, *Deuxième*, id., *Troisième*, 1866; de Larouwerade, *Études sur le Bas-Limousin*, 2^e fasc., 1861, Tulle, p. 73 et suiv. Famizet de Larroque, *De la question, etc.*, *Revue d'Aquitaine*, IX, 1865, Paris, *Hist. du Quercy*, I, 1861, p. 63, et *Lettre sur Uxellodunum*, Cahors, 1863; Lemaire, entre autres : 1° *Ét. hist., Uxellodunum*, *Aperçus restiques*, 1862; 2° *Notes complémentaires sur Uxellodunum*, 1862; 3° *La dernière mot*, etc., 1863; 4° *Ét. hist., etc., observations*, 1863; Castagne, *Mémoire sur les ouvrages de fortification, etc.*, Tours, 1873 (*Congrès arch. de Toulouse*), et ailleurs, Napoléon III, p. 386 et suiv.; Rice Holmes, p. 493 et suiv.; Viré : 1° *Lot*, 1907, p. 41, 85 et 187; 2° *Incertain*, etc., *Le Mans*, 1908 (*Soc. préhist. de France*, V), p. 14-15. — Capdenac, dès la fin du Moyen Âge (Champollion-Figeac, p. 110 et suiv., charte fautive d'ailleurs), au xiv^e siècle (de Vigenère, p. 659), et depuis : Duplex, p. 314; de Caylux, *Recueil*, V, 1762, p. 277

C'était une terrible forteresse, plus redoutable qu'Alésia, presque aussi puissante que Gergovie elle-même. Qu'on se figure, entre trois vallons, une masse montagneuse qui surgit en promontoire, présentant sur ses flancs hérissés un chaos de ravins, de failles profondes, de rochers énormes¹, portant à plus de cent mètres au-dessus de la plaine² un plateau irrégulier, bombé et contourné, et, sur le rebord de ce plateau, les murailles continues d'une longue citadelle. Même sans défenseurs³, Uxellodunum semblait défier l'escalade. La terrasse d'approche eût été une folie⁴. On ne pouvait songer qu'à un blocus, mais à la condition d'avoir beaucoup d'hommes, presque autant que devant Alésia.

Caninius fit contre mauvaise fortune bon cœur, et il commença le blocus avec la vaillance disciplinée d'un légat de César. Trois

et suiv. : Champollion-Figeac, *Nouvelles recherches sur... Uxellodunum*, 1820; Delpon, *Essai*, etc., dans l'*Annuaire... du dep. du Lot* pour 1832, Cahors, p. 117 et suiv.; Morin, *Recherches sur Uxellodunum*, Figeac, 1865; Guirondet, *Mém. de la Soc. ... de l'Aveyron*, IV, 1859-67, p. 427 et suiv., X, 1868-73, p. 61 et suiv.; Lunet, *Mém. sur Ux.*, Boder, 1865 (extravagant). — Luzoch, Augier, *Mercur de France*, juillet 1725, p. 4541 et suiv.; Lasage de Mostolac, *Mercur de France*, fevr. 1726, p. 307 et suiv.; Nadal, *Uxellodunum*, Cahors, 1865; Mathieu, *Rapport*, etc., Clermont-Ferrand, 1866 (extrait des *Mém. de l'Acad.*, n. s., VIII—XXXIX); Creuly et Jacobs, *Examen... des lieux propoés*, 1866 (extrait de la *Revue des Soc. sav.*, II, III, 1860, 1); von Güler, p. 358 et suiv. — Autres hypothèses, impossibles : dans le Quercy (Cahors) (Sanson, *Remarques*, § 216; Mursens (Coquel, *Uxellodunum à Marciac*, Cahors, 1865); Puy-l'Évêque; et même en dehors du Quercy : Uzérche (Combet, *Revue des Sociétés savantes*, II^e s., VIII, 1862, II, p. 81, et ailleurs); Ussel (H. de B., *Ussel-Uxellodunum*, [1863?], Ussel; Sarrette, *Bull. mon.*, XXXI, 1865, p. 133 et s., et ailleurs).

1. *Omnes oppidi partes præruptissimis saxa esse munitas*, 33, 1 — sauf au sud-ouest, du côté de Légumliat.

2. Le point culminant est à 317 m., la plaine à 121.

3. *Quo defendente nullo, tamen armata ascendere esset difficile*, 33, 1 : l'accès n'est possible qu'aux sentiers de Loulié (ouest, face à la Tourmente, p. 561, n. 3), des Tourmeries (nord), de la ferme de Roujou ou Gouxou (nord-est, p. 558, n. 8), et de Lacabrole (ib., est, vers Vayrac). — Outre les 2500 hommes qu'ils amenèrent, il y avait là *oppidani* (33, 1), dont le nombre a pu être plus considérable que ne le dit Hirtius, et qui d'ailleurs avaient *magna impedimenta*, quantité de bestiaux et de chariots. Le pays environnant, en particulier sur les bords de la Dordogne, est riche et peuplé. La superficie du plateau est de 62 hectares.

4. On ne pouvait l'établir que sur le seuil, du côté du pech Dumont (Dumont? Dumont? d'Aumont?), et il y a là une énorme différence de niveau, de près de cent mètres, jusqu'au sommet du plateau. Hirtius, VIII, 41, 5 : (*Adquare moribus nullis operibus effici poterat*).

camps furent bâtis sur les hauteurs voisines¹, et de chaque camp on se mit à creuser des fossés et à tracer des lignes.

Mais Lucter avait été assiégé dans Alésia. Il savait ce que signifiaient les lignes romaines, et quelles misères de famine et de désespoir suivaient leur achèvement². Drappès et lui refusèrent de se laisser investir, et, confiant la garde de la ville à quelques hommes³, ils battirent la campagne autour de Caninius, réunissant des convois de vivres⁴, et assaillant les redoutes et les escouades de l'ennemi⁵. Le légat dut interrompre les travaux du blocus⁶.

Les deux compagnons tentèrent alors de faire entrer les vivres dans la forteresse. Ils campèrent à quelques milles du puy⁷. Drappès resta pour garder le camp, et Lucter partit pendant la nuit pour conduire le convoi⁸. Mais Caninius était sur ses

1. *Trina excelsumo loco castra fecit*; 34, 1 : il y a précisément trois hauteurs autour d'Issolu, toutes trois à bien plus de cent mètres au-dessus de la plaine. — Le pech Demont (p. 357, n. 4), qui arrive à 253, du côté du sud, et, de l'autre côté de la Tourmente, au sud-ouest, la montagne du Buissan, au-dessus de Saint-Denis, à 253; au nord-ouest, celle de Parriehe, à 290 ou je crois qu'on plaça le quartier général. — Les fouilles ont fait, dit-on, reconnaître des vestiges des camps (Napoléon III, p. 388).

2. *Miseram Alézie memoriam solliciti*; 34, 1.

3. 34, 1-2 : deux mille.

4. 34, 2-3; 35, 1 : dans le riche pays que borde la Dordogne de Vayrac à Puybrun?

5. 34, 3 : du côté de Vayrac ou à l'est? côté beaucoup moins facile à garder que celui de la Tourmente à l'ouest.

6. 34, 4 : le blocus ne put sans doute s'étendre qu'à l'ouest, le long de la Tourmente, et au nord, jusqu'au pech Demont (cf. n. 1) : tout le côté Vayrac et Dordogne demeura ouvert (cf. n. 5).

7. 35, 1; 36, 1 : le camp était sur un terrain plat, *ad ripas fluminis demissa* 36, 3, borde de collines (4) : sur la Dordogne, en amont et près de Puybrun, du côté du pont un peu trop près pour la distance indiquée par Hirtius, 10 à 12 milles? — On le place d'ordinaire à Saint-Sary, en aval, vers l'ouest (Cessac, *Le dernier mot*, p. 42) : mais la route, pour amener les convois à Euxellodunum, eût été bien difficile, et je me demande si les camps et les lignes du blocus ne la barraient pas (n. 1, 5 et 6). — Le ble fut tiré (34, 3) *ex finibus Cadurcorum*, dont le territoire, je crois, finit, à l'est, sur la Dordogne au pont de Puybrun.

8. 35, 1-2 : arrivé en vue de l'oppidum, il laissa des postes pour garder le gros du convoi (au pied de la montagne, sur le chemin de Vayrac, vers Lacabrole?); puis, il s'engagea avec la *vie silvestribus angustisque itineribus*, 35, 2 (le sentier qui serpente, à travers bois, de la ferme de Roujou, et du chemin du col vers le nord-est du plateau du côté du Temple - 7 ou, plutôt (car ce chemin est trop près de l'ennemi, campé au pech Demont), par le sentier étroit et boisé qui monte de Lacabrole à l'est du plateau, autrement dit le « pas Rouge » 7).

gardes : il assaillit d'abord les paysans du convoi, puis les soldats, et Lucter dut s'enfuir et se cacher¹. Drappès n'eut pas le temps d'apprendre la défaite de son allié² : le Romain expédia contre lui ses cavaliers et les fantassins germains, les plus rapides des hommes, et il suivit avec une légion. L'ennemi fut surpris et battu sans peine, et Drappès fait prisonnier (à Puybrun?)³.

Lucter en fuite, Drappès captif, la garnison d'Uxellodunum réduite à deux mille hommes⁴ et privée de tout chef, et cela presque sans la blessure d'un seul Romain⁵, Caninius avait remporté une fort belle victoire, comparable à celle de Fabius sur Dumnac. A eux deux, en trois journées, les légats avaient terminé la guerre de l'Ouest (juillet?)⁶.

VI. — LA RÉSISTANCE D'UXELLODUNUM

Mais il arriva ce fait presque invraisemblable, que les gens d'Uxellodunum, paysans, citadins et soldats, refusèrent de se rendre, et agirent comme s'ils avaient encore avec eux Drappès et Lucter. Il fallut que Caninius se remit aux lignes du blocus, que Fabius prit sa part des opérations, et qu'ils en référassent enfin à leur proconsul⁷.

César s'était déjà décidé à venir. Du Rhin jusqu'à la

1. 33, 4-5 : les sentinelles romaines au pech Demont? entendirent le bruit, et les soldats descendirent pour assaillir le convoi (par les sentiers qui vont à la ferme de Boujou et de là à Lacabrole, autrement dit par le chemin actuel du col à Vayrac? et arriver ainsi sur les postes des Gaulois (p. 538, n. 8)).

2. 30, 2; cf. 33, 4-5 : on put barrer le chemin aux fugitifs à Vayrac? — On place d'ordinaire l'épisode au nord, dans les sentiers de Mareval (Cessac, *Dernier mot*, p. 43). Mais il me semble que ce coin était bloqué par les lignes romaines (p. 538, n. 1, 3 et 6).

3. VIII, 36 : l'ennemi étant campé sur le terrain bas, près du pont de Puybrun (p. 538, n. 7), les Germains l'attaquent de face, par la route actuelle, et les légionnaires sur sa droite, par les collines? — A ces opérations se rattache peut-être l'enfouissement du trésor de Cuzance (Blanchet, n° 143).

4. P. 538, n. 3; mais il y avait en plus les *oppidani*.

5. 37, 1.

6. Au moment, semble-t-il, de la moisson (cf. 34, 3 et 35, 1).

7. 37, 1 et 2; 39, 1.

Dordogne, il parcourut la moitié de la Gaule¹. Partout, il complétait l'œuvre de ses légats, excitant de nouvelles terreurs, imposant de nouveaux otages, domptant ou calmant les esprits². Ce fut chez les Carnutes que son passage provoqua la scène la plus émouvante. Trois fois déjà traversés et abimés par ces légions³, les malheureux s'épouvantèrent à l'approche de César comme à celle d'un bourreau. Mais le proconsul les rassura cette fois, et déclara qu'il ne voulait plus qu'une seule victime, Gutuatr. Le Gaulois se cachait, ne se liant même plus aux siens. On le chercha de toutes parts, on finit par le trouver, et on l'amena au camp. César ordonna son exécution à la romaine, verges et hache, et il permit à tous les soldats de frapper, pour que chacun d'eux pût avoir du sang de l'homme qui avait donné le signal de la guerre. Et ce fut, sur le corps du Gaulois, un tel acharnement, qu'il n'était plus qu'un calavre quand la hache du licteur acheva le supplice⁴.

Il restait à faire un autre exemple, et à punir les derniers des obstinés, comme on venait de châtier le premier des révoltés.

Devant Uxellodunum, César vit tout de suite la mesure à prendre. Ses légats avaient procédé avec soin et méthode, en se conformant aux règles ordinaires des sièges. Le cas de celui-ci était exceptionnel : il n'y avait dans la forteresse qu'un petit nombre de combattants⁵, mais protégés contre toute attaque par l'escarpement de la montagne et abondamment pourvus de vivres. Il n'était pas difficile de les bloquer, ce que faisaient maintenant les légions⁶ : mais les assiégés tiendraient encore des mois entiers, et pouvaient presque attendre la fin du pro-

1. Du pays de Bezuvaïs à Orléans par Paris? Il laissa, vers Beauvais, une légion et demeura à Marc-Antoine, en amena deux (38, 1; 39, 4).

2. 38, 2.

3. P. 436, 546, 553.

4. VIII, 38, 3-5.

5. Cf. p. 539.

6. Les lignes d'investissement étaient achevées, *oppidum operibus clausum*, 49, 1.

consulat de César¹. Le seul moyen de les réduire était de les priver d'eau. Sur ce haut plateau, les fontaines manquaient, comme à l'ordinaire; elles ne jaillissaient que sur les flancs et dans les vallons, les Gaulois étaient obligés de sortir des remparts pour renouveler leurs provisions. César décida d'assiéger les sources, à défaut des habitants.

La première était un ruisseau (la Tourmente?) qui longeait le bas de la montagne². On posta sur les chemins de descente des archers, des frondeurs, et même quelques machines, et l'ennemi dut renoncer à arriver jusque-là³.

Mais il lui restait une très belle fontaine, qui sourdait au pied même des remparts (la source de Loulié?)⁴. En face de cette

1. Cf. p. 343, n. 4.

2. 40, 2 : *Flumen* se dit chez César de toute espèce de cours d'eau; cf. p. 499, n. 3, *infimum valem dividebat*, que se rapporte à *vallis*, ce qui est important à noter. *Infimum pene montem capiebat* : Hirtius pense à la dépression qui entoure sur les trois quarts le puy, dépression formée par les vallées de la Sourdoire, de la Bordogne, de la Tourmente et du ruisseau de Fontfregé; mais ce texte ferait plutôt songer à une seule rivière formant vallée autour d'une montagne, c'est-à-dire à un *oppidum* isolé dans une boucle de rivière, comme Luzoch ou Vie de Capdenac (p. 330, n. 1). — César pensa un instant à détourner la rivière, mais *in istius sic ridiculus motus ferebatur, ut nullam in partem depressus fossus derivari posset* (40, 3), ce qui est exact pour la Tourmente.

3. 40, 4 : *Erat autem oppidanis difficultis et præruptus eo descensus* [la descente vers la Tourmente est surtout possible par le chemin de Loulié], *ut, probabentibus nostris, si ce chemin est barte, sine vulneribus ac periculo vita neque adire flumen* [par ce chemin] *neque arduus se recipere possent ascensu, en escaladant par ailleurs les rochers qui descendent vers la rivière*. 40, 5 : *Qua difficultate eorum cognita, Cesar, sagittarum funditoribusque dispositis* [sur les bords de la rivière], *tormentis etiam quibusdam locis contra facillimos descensus collocatis* [à Loulié, sur le bord ultérieur, face au chemin de descente], *aqua fluminis prohibebat oppidanos*.

4. 41, 1 : *Quorum omnis postea multitudo aquatorum in unum locum conveniebat, sub ipsius oppidi murum, ubi magnus fons aquæ prorumpbat* : la source de Loulié, très abondante, sourd au pied même du plateau, à gauche ou au sud de l'endroit où le chemin de Loulié commence à descendre; cf. Bial, p. 22 et suiv., et pl. 3. Ici se place le texte le plus embarrassant du récit : *Prorumpbat ab ea parte quæ fere pedum trecentorum intervallo fluminis circuitu vacabat*, ce qui semble dire que la source jaillissait à l'endroit, large de 300 pieds, où la rivière n'entourait pas l'*oppidum*, et ce texte, comme un autre (ici, n. 2), fait encore songer à un *oppidum* enfermé, sauf un isthme de 300 pieds, par une boucle fluviale. Pour adapter ce texte à l'isolé, il faut (en supposant que les soubrets d'Hirtius ne l'aient point trompé) donner à *vacabat* le sens de *distabat*, interpréter *circuitu fluminis* comme *flumine circumdante*, et lire ou *DECCC* au lieu de *CCC* pieds ou *præterea* au lieu de *pedum*, la distance de la fontaine à la Tourmente étant de 300 mètres à vol d'oiseau, davantage en suivant les sentiers. — Van Kampen (pl. 15) remplace *fluminis* par *rupium*.

source, dans le bas du vallon¹, César fit construire une énorme terrasse de bois, qui, peu à peu, s'éleva, s'avança, toucha le flanc de la montagne, comme si elle devait se hausser jusqu'aux murailles. Quand elle atteignit soixante pieds, une tour de dix étages vint la surmonter². En vain, les Cadurques essayèrent contre elle tous les moyens d'attaque : ils firent des sorties, ils jetèrent des tonneaux remplis de matières inflammables. Mais l'ouvrage s'acheva et résista³. Alors, on fut maître des abords de la source⁴.

La soif fit sentir ses premiers maux chez les assiégés⁵. Ils ne songèrent pas à céder. Beaucoup d'entre eux moururent : les autres continuèrent la résistance⁶. Tant qu'ils voyaient, en bas de leurs remparts, sourdre les eaux divines et bienfaisantes, on eût dit qu'ils espéraient en elles et qu'ils pensaient les reconquérir. La fontaine était le génie de la cité, elle ne l'abandonnait pas.

Mais César, sous l'abri de sa terrasse, faisait creuser des canaux souterrains jusqu'à la nappe d'eau où se formait la source. Il l'atteignit, la capta et la détourna⁷. La fontaine tarit

1. *E regione ejus (fontis)*, 41, 2. Sur le terrain en pente, aujourd'hui cultivé, qui fait face à la source, au sud de Loulié et du ruisseau qui descend de la source vers la Tourmente? cf. Napoléon III, pl. 32 et p. 390 (découverte des vestiges de la terrasse incendiée? cf. n. 3).

2. 41, 2 et 3; Orose, VI, 11, 25. Soixante pieds, 18 mètres, pour l'agger, autant au moins pour la tour, au total 36 mètres : la source jaillissant à 150 m. (?) la terrasse étant bâtie à partir du niveau de 122 m. (?). cf. Napoléon III, pl. 32. César pouvait donc *superare fontis fastigium* (41, 5).

3. 41, 2 et 3; 42, 1-2; il y eut : 1° avant l'achèvement de l'agger, des combats au l'ennemi accourt *loco superiore* (41, 3 : du haut du chemin qui va vers Loulié?); 2° après l'achèvement, un embrasement des travaux romains à l'aide de matériaux roulés par-dessus les rochers (42, 1-2 : roulés du haut du sentier qui, de ce côté (cf. n. 1), longe le bas des rochers et surplombe les pentes?); 3° un combat pendant ce temps *ex alto loco* (42, 4 : au même endroit du chemin qui va vers Loulié?); 4° une tentative d'escalade simulée de César (43, 1 : par les chemins de Loulié, de Léguitbat et des Tourneries seulement, je crois, et non pas *ex omnibus oppidi partibus*?).

4. *Ex ea la tour, cum tela tormentis jacebantur ad fontis aditum*, 41, 6.

5. 41, 6.

6. 41, 6; 43, 4.

7. 41, 4; 43, 4. — Les fouilles de Césaire (Napoléon III, p. 383-390 et pl. 32) ont permis de retrouver les galeries de captation, où coulent aujourd'hui encore, dans leur partie supérieure, les eaux de la source. Mais il semble que ces galeries

aussitôt, et les assiégés, se voyant désertés par leurs dieux, se livrèrent à César¹.

Le jour était venu de faire un dernier exemple. On coupa les mains à tous les Cadurques qui avaient tenu des armes. Et ces corps, mutilés et vivants, seront, de la rancune romaine, des témoins tout autrement visibles et durables que le cadavre de Gutuat². La vengeance de César fut, cette fois, entière et permanente (août?)³.

VII. — LA SOUMISSION DE COMM

L'un après l'autre, les derniers peuples rebelles se soumirent. — Labiénus avait fait contre les Trévires une vigoureuse campagne : malgré l'appui qu'ils reçurent des Germains, il les battit dans un grand combat de cavalerie, leurs chefs tombèrent au pouvoir du légat, et parmi eux Sur l'Éduen, le seul qui fût resté en armes de toute la nation de Bibracte⁴. — César apprit cette nouvelle étant encore sur la Dordogne⁵. Tranquille désormais du côté du Rhin, il se rendit dans l'Aquitaine, où il n'était jamais venu, et que les Romains avaient négligée depuis la campagne de Crassus. Aucune des tribus ne lui résista, et, de la Garonne aux Pyrénées, toutes lui envoyèrent des députés et des otages (août-septembre?)⁶.

Les derniers chefs disparurent à leur tour. Drappés le Sénon, sachant le sort qui lui était réservé, se laissa mourir de faim⁷.

sient déjà été reconnues dès la fin du xvi^e siècle (de Vigenere, ed. de 1584, p. 630) et revues au xviii^e (de Vayrac, *Mercur*, août 1725, p. 1714).

1. *Quo facto perennis exaruit fons tantamque attulit oppidanis salutis desperationem, ut id non hominum consilio, sed deorum voluntate factum putarent*, etc. ; 43, 5.

2. *Quo testatior esset piana improborum*, etc. ; 44, 1.

3. Avant la fin de l'été, 46, 1.

4. VIII, 43 : aucune indication de temps ou de lieu ; peut-être août (cf. 46, 1).

5. 46, 1.

6. 46, 1-2. C'est à ce passage de César en Aquitaine, plutôt qu'à la campagne de Crassus (p. 310), que je rapporterai l'épisode raconté par Florus (I, 45 [III, 10], 6) : *Aquilani in speluncis se recipiebant : jussit includi. Dans le Béarn?*

7. 44, 2.

Lucter le Cadurque errait de retraite en retraite : mais l'Arverno Epasnact, fidèle ami de Rome, finit par s'emparer de lui et le livra au proconsul¹ : Lucter rejoignit Vercingétorix en prison, et, après avoir été le plus constant de ses frères d'armes, il fut sans doute égorgé à côté de lui, le soir du triomphe de leur vainqueur². Ambiorix se cachait dans les Ardennes³, Dumnac en Armorique⁴. Il ne restait plus, tenant la campagne, que Comm l'Atrébate.

Celui-là ne désespérait pas. A la tête de quelques cavaliers, il battait les routes de la Belgique, interceptait les convois de vivres, causait mille ennuis aux officiers de César⁵. On lança contre lui Volusénus, le même officier qui, en 52, l'avait attiré dans un piège, et que le Gaulois détestait par-dessus tous les Romains⁶. Cela rendit Comm plus acharné encore. Il parvint à isoler son ennemi, à le rencontrer face à face, à le blesser grièvement d'un coup de lance⁷. Mais alors sa colère tomba, et, se sentant vengé, lassé de ses courses vagabondes, il négocia avec Marc Antoine, qui représentait César en Belgique. Il ne demandait qu'une chose, c'est de ne pas être obligé à rencontrer un Romain : on la lui accorda. Il l'avait juré, et il trouva moyen de faire la paix sans violer son serment vers novembre 51)⁸.

A peine réconcilié avec César, il le regretta. Il jugea vite, je pense, qu'il lui serait impossible de vivre en Gaule sans trouver des Romains à chaque pas. Et, comme on le laissait libre, il en

1. 44, 3.

2. Cf. t. IV, chap. I.

3. P. 552.

4. P. 553.

5. 47, 2. Il operait autour d'Arras, où Marc-Antoine fut envoyé de chez les Bellovaques (p. 552, n. 10, p. 560, n. 1) pour le campement d'hiver (47, 2, cf. 46, 4).

6. P. 423.

7. VIII, 48, 1-7.

8. VIII, 48, 8-9; Dion, XL, 43, 1-2 (parle de Labienus au lieu de Marc-Antoine). Après le commencement de l'hivernage et avant la fin de l'année. — Si les monnaies attribuées aux Atrébates et qui portent *C. nimius (Comas) associé à C. manius ou à Cariciot* sont de ce même Comm, il faut les placer entre 55 et 59 (cf. Cabinet, n° 5780 et suiv.; Blanchet, p. 345).

profita, un beau jour, pour s'évader de la terre conquise : avec quelques hommes, il s'embarqua pour la Bretagne (début de 50?). César, qui était de retour en Belgique, courut à sa poursuite. Le Gaulois échappa par une dernière ruse ¹, il trouva des amis de l'autre côté du détroit ², des hommes de sa nation l'y rejoignirent, et il parvint à fonder un royaume breton des Atrébates, qui devait durer près d'un siècle ³. Ce ne fut ni le plus digne ni le plus brave des chefs de l'indépendance, mais il fut le plus habile, et il réussit seul à sauver à la fois sa liberté et sa puissance.

1. Frontin, II, 13-14 : Comm s'embarqua à marée basse, mais par un bon vent, et, quoique les navires fussent encore à sec, il fit déployer les voiles; César, qui le poursuivait, voyant les voiles gonflées, le crut loin et s'arrêta. La scène peut se passer à Boulogne avant la fin des hivernages.

2. Cf. p. 396 et 361.

3. Cf. t. IV; Evans, *The Coins of the ancient Britons*, 1864-90, p. 151 et suiv., 199 et suiv.; Rhys, *Celtic Britain*, 3^e éd., 1901, p. 23 et suiv.; Rice Holmes, *Anc. Br.*, p. 361 et suiv.

CHAPITRE XV

LA CHUTE DE MARSEILLE

I. Etat de la Gaule. — II. La Gaule réduite en province. — III. César quitte la Gaule. — IV. Marseille résiste à César. — V. Les débuts du siège. — VI. La première victoire navale de Brutus. — VII. La seconde défaite navale des Marseillais. — VIII. Les opérations du côté de la terre. — IX. Marseille se rend à César.

I. — ETAT DE LA GAULE

« La guerre des Gaules avait duré moins de dix ans. En cet espace de temps, César prit d'assaut plus de huit cents forteresses¹, il soumit trois cents tribus², il combattit trois millions d'ennemis, fit un million de cadavres et emmena un million de prisonniers. » — C'est dans ces termes que Plutarque résume la guerre des Gaules³, et on peut croire que ce résumé est l'œuvre de César lui-même, et que ces chiffres se lisaient sur les écussons étalés lors de son triomphe⁴.

Ils ne me paraissent pas exagérés. Ce n'est point évaluer trop haut le chiffre des morts que de le porter à un million. La guerre des Gaules fut un massacre continu. César livra trente batailles⁵,

1. Πόλεις πέντε ἑκατὸν ὀκτακασίας, κατὰ ἑκάστην εἰς αὐτὸν. Cf., sur ce chiffre, t. II, p. 215.

2. Ἐθνὴ δὲ ἑξαπέντα τριακοντα; 400 : Appien, *Civ.*, II, 72, 305; 150, 627. Sur ce chiffre et le sens réel de ἔθνη, cf. t. II, p. 16 et suiv., t. I, p. 180 et suiv.

3. Plut., *César*, 15; de même, *Pompée*, 67.

4. *Camque ducum titulus oppida capta laquei*, Ovide, *Tristes*, IV, 2, 11. Cf. p. 110, n. 2.

5. Chiffre d'Appien (*Civ.*, II, 150, 627). César ou son lieutenant : p. 208, 216, 226.

soutint cinq sièges de longue durée¹, et dans chacun de ces épisodes le nombre des morts fut effrayant. Lors de la prise de Bourges, on égorga 40 000 êtres vivants². A la bataille de la Sambre, sur 60 000 combattants, il n'en survécut pas mille³. Des 368 000 Helvètes et autres qui émigrèrent, 200 000 tout au plus échappèrent à la mort⁴. Dans un simple combat dirigé par un officier de César, 12 000 corps restèrent sur le sol⁵. Pour comprendre l'étendue de ces chiffres, qu'on se rappelle que, sur les champs de bataille et dans les prises d'assaut, les Romains ne faisaient pas de quartier⁶, que leurs armes étaient des engins meurtriers d'une espèce supérieure, que le Gaulois n'avait point d'armes défensives vraiment utiles⁷. A ces meurtres dans les combats ajoutez les condamnations capitales, les suicides des désespérés, les assassinats isolés commis par la soldatesque et la valetaille, les milliers de femmes, d'enfants et de vieillards qui moururent de faim, de soif, de fatigue ou de douleur⁸. — Voilà pour les morts.

Le chiffre des prisonniers, lui aussi, a pu atteindre un million. Après Alésia, César en fit plus de 40 000, qu'il distribua aux soldats⁹. A la prise de Namur, 53 000 têtes de captifs furent vendues au profit du trésor¹⁰. Chez les Vénètes, tout ce qu'on put prendre de la nation, vieillards et enfants, fut mis à l'encan

233, 236, 267, 272, 287, 300, 311, 336, 310, 313, 329, 313, 344, 357, 390, 382, 387, 391, 395, 398, 407, 436, 438, 451, 453, 461, 478, 502, 505, 522, 523, 525, 551, 551, 558, 562, 563.

1. Namur, Bourges, Gergovie, Alésia, puy d'Issolu, p. 271 et suiv., 441 et suiv., 465 et suiv., 507 et suiv., 557 et suiv.

2. VII, 28, 4 et 5; p. 433.

3. II, 28, 2; p. 268.

4. I, 20, 5 (César dit 130 000); p. 217.

5. VIII, 20, 6; p. 554.

6. Cf. p. 208, 250, 268 et tous les renvois précédents.

7. P. 178; t. I, p. 335-6.

8. T. II, p. 192 et s.; t. I, p. 359-6.

9. III, 16, 4 (p. 300); VI, 44, 2 (p. 400); VIII, 38, 5 (p. 560); VI, 31, 6 (p. 404); VIII, 44, 2 (p. 563); VI, 34, 8 (p. 405); VII, 78, 4-5 (p. 519); VIII, 41, 6 (p. 562).

10. VII, 89, 5: chaque soldat reçut un captif (et les sous-officiers et officiers sans doute davantage), et César avait au moins 40 000 hommes; ici, p. 513.

11. II, 33, 6; p. 272.

sur place¹. Les Italiens partirent pour la Bretagne afin d'y ramasser des hommes², et César en offrit par milliers à tous les grands de l'Empire³. Cette guerre fut une chasse permanente à l'esclave, la plus atroce razzia de ce genre qui ait été faite dans le cours de l'histoire romaine.

Songez ensuite aux pillages. Dans les pays où il pouvait hiverner, César respectait sans doute les blés et les fourrages. Ailleurs, il détruisait tout : chez les Morins, le pays fut pillé deux fois en deux ans⁴; chez les Éburons, trois fois en trois ans⁵; chez les Carnutes, c'est-à-dire dans la Beauce, au moins quatre fois en deux ans⁶. Aucune ville qui ait été prise d'assaut ne fut épargnée : on brûla tout dans Orléans et on tua tout dans Bourges⁷. Cela, c'est ce que César nous dit lui-même, froidement, en homme qui connaît les droits de la guerre. Ce que d'autres nous apprennent, c'est le brigandage et les vols dans les temples, dans les villes et chez les particuliers⁸. Partout où il le put, le proconsul fit main basse sur les trésors sacrés⁹, et ils abondaient en Gaule¹⁰. On peut croire que tous ses officiers l'imitèrent. Labiénus et les autres¹¹. Dès la troisième année de la guerre, César paraissait assez riche pour acheter la moitié de Rome, et jeter les deniers par millions¹², sans crainte des lois et sans respect des hommes.

1. III, 16, 4, p. 300.

2. P. 323 et 362.

3. *Captivorum milia dona offerens*, Suet., C., 28, 1.

4. P. 313 et 346.

5. P. 405, 408 et 532.

6. P. 436, 546, 555 et 560.

7. P. 436 et 453.

8. *Libres diruit sarcinis ob praedam quam ob debitum*, Suet., C., 34, 2.

9. Suetone, C., 54, 2. Dion, XL, 43, 3 (*expugnatio templorum*).

10. César le dit lui-même, VI, 47, 4-5, et t. II, p. 136-7.

11. P. 538, 544-9.

12. P. 283, 348-9; Suet., C., 34, 2 (il en vint à faire vendre par tout l'Empire les lingots d'or aux trois quarts de leur valeur); *id.*, 27 et 28; Dion, XL, 60. En 50, lorsqu'il renvoie deux légions à Pompee (p. 574), chaque soldat reçoit 250 drachmes (Plut., G., 29; Pompee, 56; Appien, Cir., II, 29, 115), soit plus de 2 millions et demi pour tous. La même année, il achète le tribun Caelion en lui payant ses dettes, plusieurs millions de sesterces (60, Valère-Maxime, IX, 1, 6; Velleius, II, 48, 4;

Il n'a laissé, de son passage en Gaule, aucun souvenir qui le fasse estimer. Nul épisode de bonté ne s'y attache à sa légende. Ni le courage ni la faiblesse ni l'infortune ne furent pour lui des motifs de clémence. Les paysans du Quercy résistèrent : il leur fit couper les mains à tous¹. Les sénateurs vénètes prirent les armes : il les fit égorger². Accon, chef des Sénons, Gutuatr, chef des Carnutes, furent par son ordre tués à coups de verges et de haches³. A Bourges, on permit aux soldats de n'épargner ni le sexe ni l'âge⁴. Vercingétorix, le plus digne de ses adversaires, sera exécuté le jour de son triomphe⁵. Le sénat lui-même avait jadis respecté Bituit⁶ et Persée.

Maintenant, César peut être tranquille. Les trésors volés, les guerriers morts, les terres saccagées, les familles détruites, épuisée, misérable et épouvantée, la Gaule ne bougera plus⁷.

II — LA GAULE RÉDUITE EN PROVINCE

Alors, il put montrer que son amitié serait aussi efficace que sa vengeance avait été impitoyable. Il rassura les indécis, il récompensa les fidèles, et il consacra à une campagne de flatteries et de promesses les mois qui suivirent la fin de la guerre⁸.

C'étaient les derniers de son proconsulat. Ses pouvoirs arrivaient à terme dans l'année qui commençait (50)⁹. Il devait écarter de sa vie ses rêves de conquête, ou, s'il lui fallait encore combattre, ce serait pour l'empire de Rome. La tâche de César

Plut., *c.*, 29; Appien, II, 26, 101). Plutarque parle *id.* de 1500 talents donnés au consul de 50, L. Émilien Paulus, pour la construction de sa basilique. Sur les générosités de cette année, Drumann, III, 2^e éd., p. 345.

1. P. 563.

2. P. 300.

3. P. 400 et 500.

4. P. 453. Que l'on compare l'attitude de Crassus, p. 306.

5. Dion Crassus, XLIII, 49, 4.

6. P. 30.

7. Cf. Orose, VI, 12, 1 et s. : *Exhaustis Gallis*, etc.

8. Hirtius, VIII, 3, 4-5; 38, 2; 44, 1; 49.

9. P. 320.

se borne maintenant à reposer ses soldats et à les préparer pour la guerre civile; à reposer aussi la Gaule, pour qu'elle l'aide bientôt de ses tributs et de ses hommes. Car à peine eut-il achevé de la vaincre, qu'il s'efforça de l'attacher à sa fortune¹.

Ce fut alors (fin 51?) qu'il proclama solennellement que la Gaule était province romaine, depuis les Pyrénées et les Alpes jusqu'au Rhin et à l'Océan². Tous les peuples, à l'exception des Morins et des Ménapes de la Flandre³ et peut-être de quelques tribus des Pyrénées⁴, avaient fait acte de soumission et reconnu la majesté du peuple romain.

Tous cependant ne furent pas désignés comme sujets et tributaires. César laissa aux Éduens et aux Rèmes le titre de « cités libres », « alliées » ou amies du peuple romain : c'était une liberté précaire, évidemment, et qui comportait surtout l'exemption de tributs, mais le mot ménageait l'orgueil de ces vieilles nations⁵. Fort probablement aussi, il accorda aux Éduens et aux Rèmes le droit d'exercer sur d'autres peuples l'antique patronage cher aux Gaulois, encore que ce patronage ne fût plus sans doute qu'un lien moral et religieux⁶.

Comme en Narbonnaise après la conquête de Domitius⁷,

1 Cf. Hirtius, VIII, 49. Il y eut des récompenses particulières données à des chefs (*principes maximis præmiis*, 49, 3), soit distribution de terres et d'or, *tours de faveur* dans les dignités (cf. *de b. c.*, III, 30, 2), soit droit de cité (cf. p. 422, n. 3).

2. La date est donnée par Salluste, *Hist.*, fr., I, 11. Maurenbrecher (cf. Ammien, XV, 12, 5) : *Res Romana plurimum imperio valuit Sertio Sulpicio et Marco Marcello consulibus* 51; *quæi Gallia ex Rhodum atque inter mare nostrum et Oceanum nix quæ paladibus traxit fuit perdomita*. On peut supposer (cf. Dion, XI, 48, 3. Hirtius, 49, 3) que l'organisation se fit dans les premiers mois, avant la fin probable de ses pontons en mars 50. — Il est possible que ces limites aient été indiquées par César (cf. Suét., C., 25, 1; Eutrope, VI, 17 (14) : tous deux ont une source commune). — On ne trouve aucune trace, à ce moment, de commission sénatoriale (cf. p. 232).

3 Cf. n. 2 : les Morins des marécages et les Ménapes ont dû recouvrer l'indépendance en 52, et la garder.

4 Cf. p. 310 et 363.

5 Hirtius, 49, 3 : *Honorifice civitates appellanda*, Suét., C., 25, 1 : *Præter socias ac bene meritas civitates*. Il n'y a pas de doute qu'il ne s'agisse des Rèmes, des Éduens, et aussi, je crois, des Lingons (cf. p. 228, 496; Pline, IV, 106 et 107). — Nous reviendrons là-dessus t. IV.

6 Cf. Hirtius, 54, 5 : *Edui, quorum auctoritas summa erat*; cf. p. 244 et 277.

7 Cf. p. 95.

toutes les nations, libres et tributaires, conservèrent leur nom, leurs limites, leurs forteresses et leurs lois¹. Il n'y eut pas, que je sache, une seule transplantation de tribu et un seul déplacement de bourgade². La vie intérieure des peuples, vie politique, morale et religieuse, parut continuer comme par le passé. Ils ne perdirent que le droit de s'allier et de se battre, la libre disposition de leurs armes et de leurs guerriers³.

La réduction d'un pays en province comportait le paiement d'un tribut et l'envoi d'un contingent militaire. César fixa à quarante millions de sesterces (dix millions de francs) le tribut de la Gaule qu'il avait conquise⁴. C'était assurément peu de chose⁵. Mais il voyait la misère actuelle de la Gaule. Il avait pris d'avance, on peut le dire, le tribut possible de plusieurs années. Et en ce moment, il avait besoin d'hommes plutôt que d'argent.

Ce sont des contributions en hommes qu'il exigea surtout des cités de la Gaule, y compris les cités libres⁶. Chaque année, ses officiers feront désormais appel à la jeunesse gauloise, chefs et

1. Cela résulte, évidemment, de l'histoire administrative de la Gaule sous Auguste, Cf. I. IV.

2. La seule modification fut sans doute la suppression du nom des Eburons, peut-être aussi de celui des Aduatiques, que nous ne retrouverons plus après 51; César voulut *ut... stirps ac nomen milibus tollatur* (VI, 34, 8; cf. VIII, 24, 4). Mais le pays demeura toujours à des Belgo-Germains (comparez Tac., *G.*, 2, à César, II, 4, 10).

3. Cf. Tac., *H.*, IV, 74; Strabon, IV, 1, 3. Il est bien probable, à voir le soin avec lequel César s'est toujours fait livrer les armes en cas de reddition (II, 32, 4; VII, 11, 2; 12, 4; 19, 3), qu'il y eut, non pas un désarmement général (cf. p. 90, n. 3), en tout cas l'interdiction de garder des dépôts d'armes et d'en fabriquer, du moins dans les cités qu'il avait dû combattre; cf. Strabon, IV, 1, 2; Reinach, *Celtica*, III, p. 182 et suiv.

4. Suétone, *C.*, 20, 1: *Elque CCC in singulos annos stipendii nomine imposuit*; je prends le chiffre du ms. du Vatican 1904; il a été effacé dans le ms. de Paris lat. 6115, mais la place laissée libre paraît celle de quatre lettres, et il m'a semblé apercevoir les traces des trois barres d'encadrement; les autres mss. omettent le chiffre. Celui de 400 000 (*sestertium*) est confirmé par Eutrope, qui se sert de la même source que Suétone: *Gallia: antea tributi nomine annum imperavit sestertium quadringentes* (VI, 17 (14)). Cf. *gépav* *imérâton*, Dion, XL, 43, 3.

5. Ce qui explique *nulla onera injungenda*, 49, 3 (à remarquer que les mss. β ajoutent *nova à onera*): il serait du reste possible que la levée du tribut ait été différée de quelques années.

6. Cf., il est vrai avant 50, VIII, 11, 2; 12, 3-6 (Rèmes et Lingons).

guerriers. C'est elle qui lui fournira, comme au temps de Diviciac et de Dumnorix¹, le meilleur de sa cavalerie auxiliaire², et il lui demandera aussi de ces fantassins ligures ou aquitains dont il avait reconnu l'excellence³, et de ces archers rutènes⁴ que Vercingétorix avait su former à la grande guerre⁵. C'est par milliers, au début de chaque campagne, que les soldats gaulois passeront les Alpes ou les Pyrénées pour aller rejoindre César sur tous les champs de bataille du monde⁶. Il eut, dit-on, jusqu'à 10 000 cavaliers celtes sous ses ordres⁷, presque autant qu'en avait commandé son rival de Gergovie⁸.

C'était, après tout, le genre d'impôt que les Gaulois préféraient. A peine peut-on dire que ce fût un impôt pour eux⁹. La guerre demeurait leur joie. Au lieu de se battre entre eux contre Rome, ils se battaient pour César contre d'autres Romains. Le proconsul les emmenait à la fois comme soldats et comme otages; il s'assurait d'utiles auxiliaires, et il privait la Gaule de ses défenseurs¹⁰.

III. — CÉSAR QUITTE LA GAULE¹¹

Pour plus de sûreté, il ne retourna pas encore en Italie pendant l'hiver 51-50, mais demeura de ce côté des Alpes. Après les campagnes du Quercy et de la Moselle, il envoya ses légions

1. P. 181, n. 4, et *ici*, n. 2.

2. Appien, *Civ.*, II, 49, 201; César, *De b. c.*, I, 39, 2; III, 1, 2.

3. *De b. c.*, I, 39, 2: *Optimi generis hominum ex Apud. his montanisque, qui Galliam Provinciam attingunt* (il s'agit ici des habitants des Alpes ou des Ligures).

4. *De b. c.*, I, 51, 1.

5. P. 456.

6. Dion, XLII, 53, 2; Appien, *Civ.*, II, 49, 201; 70, 291: *ici*, n. 2-4.

7. Appien, *Civ.*, II, 49, 201: *en 49*.

8. P. 492.

9. Il semble bien en effet qu'on leur donnât une solde (*De b. c.*, III, 50, 3).

10. Cf. *De b. G.*, V, 5, 4, *ici*, p. 352. Remarquez que César a nominativement désigné et convoqué les chefs et les nobles, *nominatim ex omnes civitatibus nobilissimo quoque cœtatu* (*De b. c.*, I, 39, 2).

11. À partir de 49, la source principale des *Commentarii de bello civili* de César, écrits en 45-44? (cf. Nipperdey, p. 4 et suiv.) : édit. critique de Nipperdey, 1847; Dinter, 1888; Holder, 1898, et, comme édition commentée, Krüger et Hofmann,

dans leurs quartiers d'hiver, quatre en Belgique¹, les six autres dans la Gaule centrale². Lui-même visita sa province de Narbonne, qui lui avait été si fidèle lors des dernières entreprises de Vercingétorix et de Lucter. Il alla de ville en ville, tenant ses assises, apaisant les différends, déployant au grand jour sa reconnaissance³. Puis il revint chez les Belges, à Arras, où était son quartier général⁴. Il y inaugura sa dernière année de Gaule (1^{re} janvier 50^e), et y acheva la mauvaise saison.

En été⁵, quand il vit que tout resterait tranquille, il quitta

1936, 11^e éd., par Meusel, excellente. Ce sont les *Commentaires* de la guerre civile auxquels, plus qu'à ceux de la guerre des Gaules, s'applique la fameuse attaque de Polhon (p. 150, notes), ou en verra les lacunes et les inexactitudes plus ou moins voilées (p. 578, n. 3, p. 586, n. 4, p. 589, notes, p. 598, n. 1). — Plus que pour la guerre des Gaules, les autres sources permettent d'utiles rectifications et de nombreuses additions. — Ce sont Suetone (cf. p. 590, n. 5), Plutarque (ibid.) et Appien, qui servent, comme à l'ordinaire, la même source (Asinius Pollio?) (cf. p. 151, notes). — C'est, beaucoup plus, Dion Cassius (surtout p. 578, n. 3, p. 598, n. 1, p. 600, n. 8, p. 601, n. 5). — Cf. Grohs, *Der Werth des Caesar*, thèse de Leipzig, Züllichau, 1884, p. 36 et suiv., et autres. — Et c'est surtout Lucain, inspire, comme Dion, de Tite-Live, et la précision historique du poète, en ce qui concerne le siège de Marseille, est fort remarquable (notes des p. 584-590); cf. Stragels *de Lucani fabulis*, Leyde, 1884, p. 68 et suiv.; Ziehen, *Leon als Historiker, Berichte des F. H. Hochstettes* de Frankfurt, 1891, p. 60 et suiv.; *Revue des Et. anc.*, 1, 1899, p. 301 et suiv.; H. Poth, p. 329 et suiv. — Ajoutez, pour ce siège, les scholies de Lucain, p. 587, n. 7, p. 591, n. 1, p. 593, n. 1 et 2, p. 596, n. 1, qui viennent également, j'en suis convaincu, de Tite-Live. — Je ne crois pas qu'il faille négliger *la Histoire de Julius Caesar*, de Jehan de Tournai, xiv^e s. (éd. Seignast, Halle, 1881), qui est, non un roman, mais un livre d'histoire, fait surtout à l'aide de Lucain, mais aussi de documents disparus, peut-être surtout de scholies au poète (p. 373, n. 10, p. 579, n. 5, p. 583, n. 3, p. 583, n. 8, p. 596, n. 2, p. 600, n. 2).

1. A Arras, sans doute pour contenir Comm et aussi à cause de la richesse en grains de tout le pays (cf. p. 564; VIII, 46, 4 et 5). — *Vemetoconus* et le *Vemetoconum* de Ptolémée (II, 9, 4) sont identiques. Ce ne peut être qu'Arras, et ce me paraît une tentative oiseuse que de chercher *Vemetoconum* par exemple à Nampcel dans l'Oise (Lobenz, *Dict. ... du Nordpennin*, 1735, p. 36; Peigne-Delacourt, *Campagne de César contre les Belges*, p. 7, et *Et. nouv.*, p. 37 et suiv.).

2. Deux chez les Turons à la frontière des Carnutes (vers Amboise?), deux chez les Lémoviques à la frontière arverne (à Ussel?) plutôt qu'à Ahun ou qu'à Aubusson, proposé par Thuret, *Amboise considérée*, etc., Limoges, 1871, ou qu'à Tintinnac, proposé par Combet, *Hist. d'Auvergne*, Tulle, 1833, p. 51, deux chez les Eduens; Hirtius, 46, 4. Une troisième, la XV^e sans doute, à Ravenne (cf. p. 552, n. 10).

3. 46, 3 et 5-6.

4. 46, 6 : c'est alors qu'il apprit la soumission de Comm (p. 561).

5. Cela résulte de la chronologie d'Hirtius (47, 1; 48, 10 et 11; 49, 1). Le 1^{er} janvier 50 correspond (système Le Verrier) au XIV^e kal. febr. 704.

6. VIII, 50, 1. Le mot *hibernus peractis* ne peut signifier qu'après la fin des hivernages (cf., dans divers sens, Nissen, *Hist. Zeitschrift*, XLVI, p. 67, n. 4,

de nouveau ses légions, passa les Alpes, et alla enfin visiter sa province de Cisalpine¹, qu'il n'avait point revue depuis la grande insurrection. Il la parcourut en triomphateur, salué comme un maître, adoré comme un dieu, des arcs bâtis à l'entrée des villes, les portes ornées de guirlandes, des victimes partout immolées, des tables dressées pour des festins d'allégresse². Confiant désormais dans la fidélité des Gaulois d'Italie et de Narbonnaise, il revint à Arras pour s'occuper de ses légions (début d'octobre?³).

Il passa dans les Gaules la fin de la belle saison, tout entier aux soins de cette magnifique armée⁴ qui s'y reposait, riche et victorieuse, après dix ans de fatigues, et qu'il préparait à des tâches plus pénibles encore. Elle fut, durant quelques jours, concentrée près du pays des Trévires, il la rassembla une dernière fois sous ses yeux, il la passa en revue⁵, et sans doute il distribua les récompenses et en fit espérer de plus belles.

La mauvaise saison était revenue : la Gaule demeurait paisible et docile. A Rome, pendant ce temps, les ennemis de César devenaient les maîtres du sénat. Il espéra un instant les apaiser en acceptant le rappel de deux légions, la I^{re}, que Pompée lui avait prêtée, la XV^e, récemment formée des recrues cisalpines⁶. Il est vrai que c'étaient les moins sûres, et qu'il s'arrangea pour les remplacer aussitôt : car il donna la cité romaine aux meilleurs fantassins de la Gaule Transalpine, et il en forma une nou-

Graebe ap. Drumann, III, p. 249). Mais il est probable que ce fut longtemps après la fin des hivernages, car César apprit vers les Alpes la nomination d'Antoine comme augure (50, 3), qui paraît devoir être placée à la fin d'août (cal. rectifié : fin sept. du calendrier officiel; cf. O. E. Schmidt, *Der Briefwechsel des C. Ciceron*, 1893, p. 88-9). Il semble que Cicéron fasse allusion à l'arrivée de César à Plaisance au début de septembre (je date suivant le système Le Verrier; *Ad Att.*, VI, 9, 3; VII, 1, 4).

1. VIII, 50, 1.

2. VIII, 51.

3. Sans doute après l'élection des consuls de 50 (50, 4).

4. VIII, 52, 2.

5. 52, 1. Il est possible que ce soit à Mouzon; cf. p. 394, n. 5.

6. Hirtius, 34, 1-3; Plut., *C.*, 29; Pomp., 37; Appien, *Civ.*, II, 30, 115; cf. p. 390. Je doute que ce renvoi des deux légions soit antérieur à l'automne.

velle légion, qu'on appela celle des « Alouettes »¹, peut-être parce qu'elle prit pour emblème l'oiseau familier des champs celtiques². Et maintenant, avec ses onze légions³ et ses auxiliaires⁴, tous bons soldats et dévoués pour toujours à son nom, il attendit de nouvelles provocations. Vers la fin de l'automne, il repassa en Italie⁵.

Il ne croyait pas cependant que la rupture fût très proche entre le sénat et lui⁶ : car il laissa presque toutes ses troupes en Gaule, une moitié en Belgique, l'autre chez les Éduens⁷. Peut-être craignait-il encore quelque mouvement⁸; peut-être, plutôt, voulait-il mettre ses hommes et leurs officiers à l'abri des agents de ses ennemis. Déjà, Labiénus se préparait à le quitter pour ne point marcher contre Rome⁹. César n'envoya donc en Cisalpine qu'une légion, la XIII^e, et il s'établit au milieu d'elle, à Ravenne¹⁰, tout près du Rubicon, qui séparait sa province de l'Italie romaine (fin novembre).

L'instant décisif approchait pour lui. Son gouvernement avait pris fin, la guerre des Gaules était terminée, la réduction en

1. *Unam etiam ex Transalpinis conscriptam, vocabulo quoque Gallico, Alauda enim appellabatur, quam disciplina callaque Romano institutam et ornata postea universam civitate donavit.* Il s'agit sans doute des cohortes levées en 52 en Narbonnaise (cf. p. 428-9, p. 494, n. 4); son vrai nom fut l' *Alauda*. Cf. Grœbe, p. 708.

2. Le mot est certainement gaulois : l'alouette se disait en latin *alerita* (Plin., XI, 121; Marcellus Empiricus, 28, 50). On ne croit pas d'ordinaire que les légionnaires de la V^e aient porté sur leur bouclier la figure de l'alouette, l'emblème constant des légions étant le foudre. Mais il est possible que le panache de leur casque ait imité l'aigrette de l'alouette, ce qui était conforme à un usage celtique (cf. t. II, p. 196).

3. Florus, II, 13 (IV, 2), 3; Cic., *Ad Att.*, VII, 7, 6; Dion, XL, 65, 4. Les VI^e-XIV^e (cf. p. 541, n. 6-10), les Alouettes (n. 1), et une nouvelle XV^e ou une XVI^e. Cf. von Domaszewski, *Neue Heidelberger Jahrbücher*, IV, 1894, p. 161 et suiv.; Grœbe ap. Drumann, III, p. 709 et suiv.

4. P. 571-2.

5. VIII, 54, 5.

6. Cf. VIII, 52, 4-6; 53.

7. Quatre légions avec Trebonius sans doute à Arras, quatre avec Fabius sans doute à Bibracte; 54, 4. Je ne sais où sont les deux autres (n. 3).

8. VIII, 54, 5.

9. VIII, 52, 2-3.

10. 54, 3; 54, 5; Suét., C., 30, 1. — Pétroline (122, vers 144 et suiv.) fait franchir à César les Alpes Grées, le Petit Saint-Bernard. — Il vint à Mongiù. — dit Jehan de Tuim, p. 4; mons Jost, le Grand Saint-Bernard (t. I, p. 48, n. 2)?

province proclamée, il n'avait plus qu'à licencier son armée. Le jour vint (6 décembre 50 ?) où le sénat lui en intima l'ordre¹. C'était, pour lui, redevenir simple citoyen, et, après des années de pouvoir souverain, recommencer une vie de candidat. Il est vrai que c'était la loi romaine, celle à laquelle tant d'autres s'étaient soumis, et Pompée lui-même. Mais ce courage et cette vertu manquèrent à César.

Une nuit d'hiver (16-17 décembre ?), il franchit le Rubicon à la tête de la XIII^e légion, et, au delà des Alpes, les autres troupes se mirent en mouvement pour rejoindre leur proconsul².

Lorsque les Gaulois virent partir les légions qui les avaient si longtemps maîtrisés, des pensées d'espérance agitérent les plus obstinés. On raconta que les druides et les bardes échauchèrent un dernier soulèvement, qu'ils essayèrent de faire parler les dieux, que des victimes humaines furent immolées, préludes de glorieuses résolutions³. Mais ce n'étaient cette fois que gestes de prêtres et rêveries de poètes. Aucune tribu ne se leva, aucun chef célèbre n'apparut. César avait, évidemment, pris ses mesures. Les hommes les plus dangereux devaient être avec lui⁴, et je doute que la retraite des vieilles légions ait laissé les nations livrées à elles-mêmes : il les remplaça, je crois, par de nouvelles troupes⁵, et d'énergiques officiers gouvernèrent le pays en son nom⁶. Le départ de César n'eut d'autre effet en Gaule que de faire constater la fin des temps de la conquête et les débuts du régime provincial.

1. Dion, *XLII*, 1 et 2; *D.* 6, c., 1, 4 et 2; etc. — Il s'agit des calendes de janvier du calendrier officiel; toutes nos dates sont ramenées au calendrier actuel d'après le système de Le Verrier. L'autre système (p. 33), n. 1) les reporte de 23 jours.

2. Plutarque, *Ca.* 32. App., *Civ.* II, 31 et 33; etc. Je suppose les 11-12 janvier du calendrier officiel. — On a proposé d'autres dates. — Sur la chronologie de ces événements, entre autres : O. E. Schmidt, *Ith. Mus.*, n. s., *XLVII*, 1902, p. 241 et suiv.; le même, *Briefwechsel*; les ouvrages cités p. 573, n. 6.

3. Lucain, I, 445 et suiv.

4. Cf. p. 571-2.

5. Peut-être y envoya-t-il d'abord en garnison les deux nouvelles légions (p. 573, n. 3 et 7), et, d'autre part, il y laissa les autres le plus longtemps possible (p. 576).

6. Brutus, Trébonius, Fabius; cf. p. 573, n. 7, et p. 346.

IV. — MARSEILLE RÉSISTE A CÉSAR¹

Contre le proconsul révolté, Caton décida le sénat à confier à Pompée les armées du peuple romain². Aux ressources de l'État le vieil *imperator* réunit les amitiés et les clientèles innombrables qui depuis quarante ans s'étaient groupées autour de son nom dans le monde entier³. Et ce patronage universel, qui eût pu devenir le plus grand danger pour la République, servit entre ses mains à en retarder la chute.

César, sur le Rubicon, n'avait que la XIII^e légion⁴. Mais Pompée, dont les forces principales se trouvaient en Espagne et en Orient, n'était pas en état de lui résister. Il se hâta de courir à Brindes afin de s'y embarquer pour la Grèce. Son adversaire essaya de le gagner de vitesse, et à travers toute l'Italie commença une des plus étonnantes chevauchées de César. Mais il arriva trop tard, et Pompée s'échappa, laissant à son rival Rome et l'Italie⁵.

César ne pouvait le suivre en Orient avant de s'être débarrassé de l'Espagne, qu'occupaient les légions pompéiennes⁶. Il revint donc de Brindes à Rome⁷, de Rome au pied des Alpes⁸, pour atteindre ses adversaires par le littoral de Marseille et le col du Pertus (milieu de mars⁹).

1. Bibliographie, t. I, p. 193, n. 1, p. 208, n. 1; en outre : von Götter, II, p. 26 et suiv.; Stoffel, *Histoire de Jules César, Guerre Civile*, I, 1887; Frohner, *Revue archéologique*, 1891, II, p. 321 et suiv.; Meusel, ed. du *De bello civili*, notes et p. 301-3. Voyer aussi, en particulier sur les travaux de siège, les discussions de de Volard, LeLoux, Guschardt (cf. p. 390, n. 3). — Sur les sources, p. 572, n. 11.

2. Plutarque, *Pompée*, 61; *Caton*, 52. Sur la nature des pouvoirs de Pompée et la date à laquelle il les reçut, en dernier lieu, Groebe ap. Drumann, III, p. 727 et suiv.

3. P. 114-119.

4. P. 573.

5. *De b. c.*, I, 14 et suiv.; etc.

6. *De b. c.*, I, 29, 3.

7. *De b. c.*, I, 32 et suiv.

8. *De b. c.*, I, 33, 4.

9. Il partit d'Ara partii de Rome vers le 9 mars (calendrier rectifié suivant le sys-

En vue de cette guerre d'Espagne, il avait modifié les mouvements de ses troupes de Gaule. Il n'avait fait venir en Italie que deux légions, la VIII^e et la XII^e, qui avaient rejoint la XIII^e auprès de lui¹. Les autres, il les avait dirigées, non sur les Alpes, mais sur les Pyrénées, et déjà trois d'entre elles, commandées par Fabius, l'attendaient à Narbonne². En quelques jours, par une de ces marches foudroyantes qui lui étaient familières, il pensait rejoindre ses légions et écraser en Espagne les Pompéiens, qui ne l'attendaient pas. Mais un obstacle imprévu l'arrêta : Marseille lui ferma ses portes.

César était à peine arrivé au delà des Alpes, sur la route du littoral (vers Nice? 18 mars?), qu'il apprit que les Marseillais lui étaient hostiles. Il convoqua aussitôt près de lui le conseil exécutif de la ville, les Quinze, et essaya de les gagner à sa cause. Ils demandèrent à consulter leurs concitoyens, revinrent chez eux, et rapportèrent ensuite à César la délibération de leur peuple³. — En une belle et fière harangue, ils exposèrent au proconsul que Marseille entendait demeurer neutre entre César et Pompée : elle était cité libre, amie du peuple romain, et il ne lui appartenait pas de prendre parti dans cette querelle. Au surplus, les deux rivaux avaient été ses bienfaiteurs : elle ne voulait servir aucun des deux au détriment de l'autre⁴. —

tème Le Verrier; a. d. VII id. [avril.], Cic., *Ad Att.*, X, 3, a), sans doute le 8, et avoir, avant d'arriver à Marseille, *ex itinere*, écrit à Ciceron le 18 mars (*AV kal. maias*, *Ad Att.*, X, 8, a) : cette lettre de César, en tout cas, est antérieure aux événements de Marseille.

1. Fabius campait chez les Éduens et Trébonius en Belgique, chacun avec 4 légions (p. 575, n. 7) : César dut enlever à Fabius la XII^e, qui le rejoignit la première (I, 15, 2), à Trébonius la VIII^e, qui le rejoignit plus tard (I, 17, 8). Ils restèrent chacun avec 3 légions (cf. la suite, p. 582, n. 3).

2. De b. c., I, 27, 1. Cf. n. 1 et p. 583.

3. C'est peut-être alors qu'il écrivit à Ciceron (p. 577, n. 9). Il a dû être obligé de s'arrêter ou de marcher plus lentement, à cause de la révolte des Ligures de Vintimille, contre lesquels il envoya (en février?) Célius avec quelques cohortes, sans doute pour lui ouvrir le passage (Cic., *Ad fam.*, VIII, 15). Il rejoignit en effet Célius vers le 18 mars (*id.*, 16).

4. De b. c., I, 25, 1-3; Dion, XLI, 19, 1; Lucain, III, 301-2.

5. De b. c., I, 25, 3-5; Dion, XLI, 19, 2; Lucain, III, 303-335. Il semble bien que suivant une tradition, sans doute pompéienne, Marseille ait offert alors son arbi-

Ce superbe langage, au dire de César, ne fut que pure hypocrisie : Marseille, affirme-t-il, s'était déjà engagée dans la cause sénatoriale¹. Avant de quitter Rome, Pompée s'était abouché avec quelques jeunes nobles de la ville grecque, qui se trouvaient dans la capitale, et il les avait chargés de pressants messages, qu'ils se hâtèrent d'apporter à leurs concitoyens². Domitius, l'ami de Caton et de Pompée, auquel le sénat avait donné le proconsulat de Gaule au lieu et place de César, cinglait vers Marseille avec une flottille de sept navires³. On savait que la cité se préparait à soutenir un siège⁴, et il était visible que ce n'était pas pour résister à Domitius⁵.

Il est assurément permis de croire que Marseille eût préféré à tout une glorieuse neutralité, et que la harangue des Quinze reflétait la pensée intime du sénat et des citoyens. Je crois pourtant que César a raison, et que dès le début, la cité phocéenne a pris parti contre lui.

Dans cette crise qui déchirait en deux le monde, la neutralité ne lui était pas plus possible qu'elle ne le fut aux autres peuples de la Méditerranée, Hellènes ou Barbares, à Juba le roi des Numides ou à Ptolémée le roi d'Égypte. Les convulsions qui agitaient le peuple romain, entraînèrent tous les satellites qui vivaient depuis deux siècles dans son orbite. Dès le jour où Marseille s'associa à Rome contre Hannibal, elle fut mêlée à toutes les affaires de son alliée, elle l'aida à entrer en Gaule, à y rester, à vaincre les Teutons : elle fut à compte à demi dans

trage entre César et Pompée (Lucain, III, 333-3. 368-9; Velleius, II, 50, 3; Dion, XLI, 19, 2), et cela n'est pas impossible. Cf. *Revue des Études anciennes*, I, 1899, p. 301 et suiv.

1. De b. c., I, 34.

2. De b. c., I, 34, 3.

3. De b. c., I, 34, 2.

4. De b. c., I, 34, 4-5.

5. Domitius entra à Marseille pendant le cours des négociations (De b. c., I, 36, 1; Jehan de Tuyn, p. 48), et c'est ce fait, *factum Massiliensium luculentum*, dont je crois que parle Cicéron dans une lettre écrite le 6 avril (date rectifiée; *Ad Att.*, X, 12, 6; cf. Schmidt, p. 178) : il peut se placer par conséquent entre le 20 et le 25 mars (cf. p. 578, et p. 383, n. 2).

ses entreprises occidentales¹. Elle ne pouvait plus se détourner de Rome, et avoir l'air de l'ignorer. Quel que fût le vainqueur, il considérerait cette neutralité comme une trahison.

Elle prit du moins le parti le plus digne, le plus conforme à ses traditions et aux devoirs de l'hellénisme. César était un rebelle contre les lois du peuple romain et les décrets du sénat. Marseille demeura l'alliée de ceux qui défendaient ces lois, ces décrets et la liberté de Rome. Tout ce qui dans le monde portait un nom grec, suivait la fortune de Pompée et de Caton. Cité aristocratique, la colonie de Phocée ne pouvait que combattre César, ennemi du sénat, dictateur militaire, complice des démagogues.

Il est probable que des motifs moins nobles contribuèrent aussi à la résolution des Marseillais. César, après tout, les écartait de la Gaule, pour y installer les négociants italiens : il voulut ouvrir la route du Grand Saint-Bernard², plus rapide que toutes celles qui passaient par Marseille ou le Rhône ; il était allé en Bretagne et en Germanie, comme Pythéas, il y avait conduit ses amis les chevaliers, grands brasseurs d'affaires³, et il y chercha sans doute avec eux les marchés de l'étain et des denrées précieuses. Cet homme prépara, contre le commerce de Marseille, ce que les Phocéens avaient fait jadis contre celui de Carthage. En le combattant, les Grecs se vengeaient tout en défendant leur liberté. C'était la légitime rancune de l'hellénisme à qui César venait d'enlever les Gaules.

V. -- LES DÉBUTS DE SIEGE

L'hostilité de Marseille était un des plus graves dangers que César pût rencontrer en Occident. S'il persistait dans sa marche

1. T. I, p. 301 et suiv., t. III, p. 9 et suiv., p. 74.

2. P. 285.

3. P. 323, 339, 348.

vers l'Espagne, les Grecs couperaient derrière lui les routes des Alpes et de l'Italie. Ils avaient avec eux Domitius, gouverneur légitime de la Gaule au nom du sénat, et si les Celtes et les Belges, sans se révolter contre Rome, voulaient encore se venger de César, ils iraient à leur nouveau proconsul comme à leur chef naturel¹. Par mer, les Marseillais s'entendaient déjà avec les Pompéiens, qui gardaient les îles et l'Afrique². Grâce à sa situation au centre de la Méditerranée et à la porte de la Gaule³, Marseille empêchait la concentration, sous les ordres de César, de toutes ces forces et de toutes ces terres de l'Occident qui, seules, lui permettraient de venir à bout de Pompée et de ses amis, maîtres de la Grèce, de l'Asie et de la mer. L'hésitation ne lui était point permise. Il décida, dès qu'il eut reçu la réponse des Grecs, d'assiéger leur ville jusqu'à complète soumission.

Marseille s'y attendait : elle se trouvait déjà prête pour résister au blocus ou à l'attaque. Elle avait manqué maintes fois, depuis deux siècles, de prudence et de bon sens⁴. Mais elle montra, en cet épisode qui fut le dernier et le plus beau de sa vie d'indépendance, une intelligence et un courage infinis. Elle se prépara à défendre cette vie aussi vaillamment qu'avaient fait Syracuse, Athènes et Corinthe. La cité de l'Occident fut digne à tous les égards de ses sœurs dans la patrie hellénique.

Vivant depuis l'origine au milieu de peuplades barbares, devant à ses murailles le meilleur de sa force et de sa confiance, la crainte d'un siège était sa pensée de tout instant et le fond de sa sagesse⁵. Ni le philhellénisme des Celtes ni la paix romaine

1. D'autre part, si le sénat l'avait choisi, c'est parce que, petit-fils du créateur de la province de Narbonne, il avait, comme tous les *Domiti*, conservé des liens très étroits avec cette province (p. 38, n. 1, p. 63, n. 4, p. 282, n. 3), et c'est ce qui explique pourquoi, en 48, les chefs du contingent allobroge quittèrent César pour Pompée et Domitius (*De h. c.*, III, 59-60, cf. 79).

2. César, I, 30 et 31; cf. p. 579.

3. T. I, p. 38-39, 58-59.

4. T. I, p. 444-7, 501-3, 518 et suiv., t. III, p. 7 et suiv.

5. T. I, pp. 213, 289-290, 403-406.

imposée à la Provence ne lui avaient fait oublier ses traditions d'inquiétude et de prévoyance.

Dans ses greniers, les vivres s'entassaient en quantité suffisante : avant l'arrivée de César, elle acheta du blé chez les nations voisines, et il lui en arriva par mer de ses alliés d'Espagne¹. Il y avait même, au fond de ses magasins, des réserves de seigle et de millet, qu'elle y avait accumulées dans les temps de péril gaulois².

En fait d'armes et d'engins, rien ne lui manquait, ni flèches, ni balles de frondes, ni blocs de pierre, solives ou matières inflammables³. On n'ignorait sans doute à Marseille aucun des progrès que la balistique avait faits depuis les temps d'Alexandre, et il s'y trouvait des ingénieurs et des ouvriers aptes à en tirer parti⁴. Certaines machines étaient d'une force prodigieuse, pouvaient lancer d'énormes poutres capables d'écraser à la fois les charpentes des mantelets et les ennemis qui s'y tenaient à couvert⁵.

Les hommes valaient les engins. Domitius, sur ses navires, avait amené quantité de pâtres et de paysans de la Toscane, farouches et braves. Des montagnards ligures de la Provence, tels que les Albiques de Riez, étaient descendus dans la ville pour se battre à la solde de leurs patrons de Marseille, et c'étaient de bons combattants, tireurs d'arc incomparables⁶. Mais, surtout, Marseille comptait sur le cœur et les bras de ses citoyens, les plus aguerris de tous les Grecs⁷.

La ville, enfin, se prêtait merveilleusement à la défense⁸. Sur trois côtés, s'étendait la mer profonde, où les vaisseaux grecs

1. *Ide b. c.*, II, 18, 1; I, 36, 3.

2. César, II, 22, 1.

3. César, II, 4, 2; 14, 3; Lucain, III, 464 et suiv.

4. Supposé d'après les événements qui suivent.

5. II, 2, 1 et 2. Cf. p. 386.

6. *Albici* : I, 34, 4; 56, 2; 57, 3; 58, 4; II, 2, 6; 6, 3.

7. Cf. I, 1, p. 390, 405-6; 436-7.

8. Pour ce qui suit, I, 1, p. 208-211.

étaient les maîtres. Sur un seul, Marseille touchait à la terre, et là, on ne pouvait aborder la cité que par un seuil rocheux, qui même, devant les murailles, s'abaissait pour former une sorte de grand fossé naturel. Et, de l'autre côté de ce seuil, la ville se dressait sur ses collines ou s'abaissait vers son port, avec ses remparts, hauts et massifs, surmontés de tours robustes, muraille cinq fois séculaire, demeurée vierge de tout essant. Comme la ville n'était point grande¹, comme elle était pleine d'armes, d'engins et de guerriers, elle apparaissait telle qu'une bête monstrueuse, repliée sur elle-même et tassée pour une défense formidable.

César, arrivé devant Marseille², se résigna aux ennuis d'un siège. Il y réserva trois de ses vieilles légions³, et les installa sur les hauteurs qui encadrent la ville du côté du chemin d'Aix⁴. Mais elles ne suffisaient pas : on ne prendrait Marseille qu'en lui fermant la mer. Le proconsul donna des ordres pour qu'une flotte fût construite à Arles sur le Rhône, et il la confia à Décimus Brutus : c'était le vainqueur des Vénètes et le plus expérimenté de ses légats au fait de la mer⁵ (avril⁶).

La principale redoute de César, ce qu'on pourrait appeler le camp d'attaque, fut bâtie sur la colline des Carmes, face à la ville, de niveau avec elle, et tout près de ses murs⁷. Entre ce

1. Cf. t. I, p. 208-211.

2. Quelques jours au plus après son passage vers Nice (p. 378), soit vers le 25 mars. Les négociations ont dû se produire en route, peut-être à Nice (cf. Lucain, III, 371-3).

3. Comme César dit *seduct* (I, 39, 4), on peut conjecturer qu'il amena les trois légions qui l'avaient rejoint en Italie, VIII^e, XII^e, XIII^e (p. 378); de même, von Domaszewski, p. 100 et suiv. Mars, d'autre part, on voit combattre devant Marseille un soldat de la X^e (Valère-Maxime, III, 2, 22), ce qui a fait supposer (von Görtz, II, p. 28-29; cf. Meusel 1906; etc.) qu'il s'agit de trois légions amenées par Trébonius des camps de Belgique (p. 378, n. 1), et que les trois légions venues d'Italie continuèrent sur l'Espagne. Je demeure incertain.

4. Cf. n. 8.

5. *Ibid.* t. I, p. 36, 4 et 5; 39, 3. Jehan de Tuin parle aussi de vaisseaux préparés pour aller en Espagne et laissés à Brutus (p. 52); ce n'est pas impossible.

6. P. 203 et suiv.

7. Je ne peux placer avant le 1^{er} avril l'arrivée des trois légions, que ce fussent celles de Brindes ou celles de Belgique (n. 3).

8. Qu'il ait eu un camp d'attaque très près de la ville (*castrum procul à muris*,

camp et le rempart, il n'y avait pas deux cents mètres¹, mais l'espace était formé par une large dépression, profonde de plus de soixante pieds² : là, comme à Bourges³, il fallait d'abord que César comblât ce bas-fond, le remplaçât par une terrasse qui mettrait son camp de plain-pied avec la cité; et alors, s'avancant sur ce sol aplani, ses mantelets, ses tortues, ses béliers et ses tours pourraient commencer la véritable attaque des remparts⁴.

Mais la construction de ce remblai exigeait une quantité considérable de matériaux, poutres et lattes pour la charpente et les planchers, pierres, terre et branchages pour le nivellement et le remplissage. Afin de trouver ces matériaux, on dut parcourir très loin le pays, abattre tous les bois des environs, et même les bosquets sacrés où les Celtoligures adoraient leurs dieux⁵.

Lucain, et par suite sur la colline des Carmes, c'est ce qui résulte, en outre de l'ensemble des opérations (p. 393 et suiv.) de Lucain (III, 375-378) et de César lui-même (p. 392, n. 8). Mais la colline des Carmes n'ayant qu'un hectare environ (*space ou campum*, dit Lucain), elle ne devait abriter que les troupes occupées à l'attaque ou aux travaux, et le reste devait être campé ailleurs, sur la colline de Saint-Lazare : « Entour celui mont ist il se gent lozier », Jehan de Lumy, p. 49. — C'est à Saint-Lazare, au Lazaret ou à Saint-Charles que presque tous les érudits font camper César, car ils englobent les Carmes dans l'enceinte grecque (I, 1, p. 208, n. 1).

1. Si l'on arrête les remparts à l'ancien carrefour de la grande Horloge (voir le plan de Demarest, 1898), là on voit aujourd'hui les escaliers ouest de la place Centrale (place Sadi Carnot), il faut compter au plus 150 mètres, 450 pieds, de ces escaliers à la plate-forme des Carmes. Cf. I, 1, p. 260, n. 4.

2. Il est impossible d'évaluer la profondeur *maxima* de la dépression entre les Carmes et la vieille ville, dépression qui a servi au passage de la rue de la République, et qui a été alors agrandie et remblayée pour former la place Centrale : César indique une hauteur de 80 pieds, 24 mètres, pour son aggr. (II, 1, 4) et cela peut être en effet la profondeur au point le plus bas de la dépression. Peut-être cependant faut-il accepter pour cet *aggr.* la hauteur donnée par le scholiaste de Lucain (cf. p. 396, n. 1), 60 pieds, 18 mètres, ce qui me paraît mieux correspondre à la différence primitive entre le sol naturel des Carmes et celui de la place. Quoi qu'il en soit, même malgré les travaux de l'édilité moderne, ce bas-fond de la place Centrale, entre la colline des Carmes et celle de la vieille ville, montre clairement encore aujourd'hui la tâche de nivellement qui s'imposait à César, *aggrere diversos vultu committere collis* (Lucain, III, 382).

3. P. 447 et suiv.; cf. à Nîmes, p. 272, à Sois, p. 306.

4. Lucain, III, 381-2, 398, 435-6.

5. *De b. c.*, II, 1, 4 (réquisitions d'hommes et de bêtes dans toute la Province); Lucain, III, 394-5, 430-2.

6. Lucain, III, 399 et suiv. — Je crois que Lucain fait allusion à un fait réel,

Mais César ne craignait pas plus les divinités barbares que le Jupiter de Rome¹, et, dit-on, comme les soldats hésitaient en face des arbres saints, il saisit une hache et porta le premier coup².

Il s'impatiente à la longue devant ces travaux minutieux³. De mauvaises nouvelles lui arrivèrent d'Espagne. Fabius, son légat, avait réussi à franchir le Pertus en enlevant la garnison qui le défendait⁴. Mais une fois en Catalogne, il eut fort à faire, et les Pompéiens le serrèrent de très près⁵ : or, il avait avec lui les meilleurs des soldats de César⁶. Le proconsul alla au principal danger. Il confia les opérations devant Marseille à Trébonius et à Brutus, et il courut en Espagne⁷ (vers le 15 mai?)⁸.

Trébonius, qui fut chargé du siège, était un excellent officier, docile, tenace et industrieux⁹. En un mois, la chaussée d'approche avait été terminée, bâtie sur bois et sur pierre, et des tours y furent installées¹⁰. Les Romains touchaient déjà au pied du rempart.

Mais il semble que ce travail ait été fait trop vite, et que César ou son lieutenant, pressés d'en finir, ne se soient pas

et à une forêt qui a réellement existé. S'il faut accepter les indications qu'il donne sur les essences d'arbres de la forêt, chênes, cyprès, vénéts, ifs, aunes et ormes (pas de pins), j'hésiterai à chercher la forêt sur les hauteurs (coteau, t. I, p. 102), et je la placerais plutôt dans le valbon de Saint-Pons, où il y a précisément, outre des bois célèbres, une source qui tombe en cascade *inter fontibus nobiliora*, III, 411-2. Mais tout cela est bien hypothétique.

1. Cf. p. 170.

2. Lucain, III, 426 et suiv.

3. *Ita tam inopetant*, Lucain, III, 453-5, cf. Dion, XLII, 19, 3.

4. *De b. c.*, I, 45.

5. *De b. c.*, I, 40.

6. Cf. p. 578, n. 1, p. 583, n. 3 : six des vieilles légions et les plus anciens auxiliaires (I, 39, 2).

7. Dion, XLII, 19, 4.

8. César arriva en Espagne 40 jours avant la capitulation des Pompéiens (*De b. c.*, II, 32, 3), laquelle eut lieu le 2 juillet (p. 591, n. 2), donc le 24 mai. Je pense, comme il avait avec lui 900 chevaux (I, II, 1), qu'il mit une dizaine de jours pour venir de Marseille (630 kil. de Marseille à Lérida). Stoffel suppose le voyage beaucoup plus lent et le départ au 6 mai (I, p. 285-6).

9. Il sort à côté de César depuis 54. Cf. *De b. c.*, V, 17, 2-5; 24, 3; VI, 33, 2 et 5; VII, 11, 3; 81, 6; VIII, 6, 1; 11, 1; 14, 1; 40, 4; 54, 4.

10. Lucain, III, 433-462, cf. César, I, 36, 4.

rendu compte des moyens de la résistance¹ : c'était la première fois, du reste, qu'eux et leurs légions se trouvaient aux prises avec les murailles et les machines d'une ville grecque. Les Marseillais laissèrent la terrasse s'achever, les mantelets s'approcher du rempart, le bélier même fut mis en place. Mais il suffit d'une décharge rapide de poutres et de rochers pour écraser tout, mantelets et légionnaires². Puis, les Grecs firent une sortie, et réussirent à mettre le feu au boulevard : construit surtout en bois, il s'enflamma vite, et s'écroula³. Tout était à refaire⁴ (vers le 20 mai?⁵).

Pendant ce temps, les Marseillais se préparaient à la bataille navale. Dans tous les ports de la Provence, ils firent main basse sur les navires de commerce et les armaient en guerre⁶. Comme équipages de combat, ils embarquèrent des Ligures, des archers, les bergers de Domitius⁷. Il était visible maintenant, pour les deux légats de César, qu'une terrible campagne venait de commencer et pour de longs mois.

Le proconsul, en Catalogne, était à son tour assiégé par les Pompéiens auprès de Lérida⁸. Son armée dut se passer des trois légions retenues devant Marseille, et elle parut insuffisante contre les périls qui la menaçaient (fin mai?). Et l'on put se

1. *Ὁς καὶ ἐξέλεγε τὰς τοῦς ἀπέναντι, Dion, XLI, 19, 3.*

2. Lucain, III, 463-496. Il est probable qu'il faut placer ici l'épisode rapporté par Vitruve (X, 16, 11), de barres de fer rougies lancées par les ballistes, et qui auraient incendié *munitionem*; peut-être aussi l'épisode rappelé ici, p. 507, n. 2.

3. Lucain, III, 497-508.

4. La destruction d'une première terrasse, achevée dans le temps (I, 36, 5) qui a précédé la première bataille navale, ne se trouve que chez Lucain. Nous avons hésité à introduire cet épisode. Mais : 1° le récit de Lucain est si bien enchaîné (cette bataille navale est présentée comme une tentative de revanche romaine, III, 509), que je doute qu'il ait intercalé un fait postérieur; 2° il serait étonnant que la terrasse n'ait pu être construite en un mois et demi (cf. à Bourges, p. 451, et devant Issoir, p. 562); 3° César lui-même fait allusion à des opérations directes contre les remparts, antérieures à la bataille navale (I, 36, 5); 4° Dion (XLI, 19, 3) parle nettement d'un échec de César devant Marseille, *ἀντιπολέμω*.

5. Sans doute peu après le départ de César (p. 585, n. 8, p. 585, n. 8), peut-être même avant son départ (cf. Dion, n. 4).

6. César, I, 36, 2; 56, 1.

7. César, I, 36, 2-3.

8. César, I, 48-52; Dion, XLI, 20.

demander dans le monde si la ville grecque n'avait pas arrêté la fortune de César et sauvé la liberté de Rome¹.

VI. — LA PREMIÈRE VICTOIRE NAVALE DE BRUTUS

Sur ces entrefaites, Brutus descendit le Rhône et entra dans la mer de Marseille avec la flotte qu'il venait de construire. En route², il embarqua l'élite des trois légions, ceux des centurions ou des soldats que César avait désignés pour le service maritime³; puis, il jeta l'ancre le long des îles qui font face à Marseille, et il attendit qu'on vint lui offrir le combat⁴.

Quelques jours après, les vaisseaux marseillais et pompéiens⁵ sortirent en rang de bataille⁶ sous les ordres du Grec Parménion⁷ et du Romain Domitius⁸. Il n'y a, entre les îles et le goulet du port, qu'une demi-lieue de distance. La lutte s'engagea aussitôt, à la première heure du matin⁹, par une calme et radieuse journée de printemps¹⁰. Ni le vent ni la vague ne troublaient les manœuvres des matelots; aucune brume ne gênait les regards des pilotes et des combattants¹¹: l'homme était son maître, et

1. César, I, 33; Dion, XLII, 21, 3: ὁ δὲ τὸν ἐν ἀνδράσι νότον τὴν ἀπὸ πύργου ἀντιπαραστήσαντα.

2. A l'Estaque (cf. t. I, p. 57, n. 5) ?

3. César, I, 57, 1: il embarqua *ex omnibus legionibus fortissimos viros, antesignanos, centuriones*. Cf. p. 388, n. 8.

4. *Ad insulam, quæ est contra Massiliam*, César, I, 56, 3; c'est le groupe des Stechades de Marseille ou des îles du Frioul, Pômègue et Ratonneau: *Stechadas aræ lenens*, Lucain, III, 516; *portu* (César, I, 57, 2 désigne les abris des îles. Sur ces îles, t. I, p. 29. — Je crois que Clère a tort de rapporter à la bataille de Taurœntum (p. 393) le récit de Lucain, mais qu'il a raison d'en relever le caractère historique (*La Bat. nar. de Taurœntum*, 1903, *Mélanges Perrot*, p. 45 et suiv.).

5. *Septem naves octatrinæ* amenées par Domitius (I, 34, 2); *17 naves longæ*, dont 11 à pont, *lectæ*, armées par les Grecs (César, I, 56, 2), et, en plus, *multa minora navigia* (id.); cf. I, 36, 2.

6. César, I, 56, 3.

7. *His Græcorum Parmenon navali bello apud Brutum fuit prima pugna*, scholies à Lucain, Usener, p. 115, cf. p. 109.

8. César, I, 56, 3.

9. Lucain, III, 521-2.

10. Certainement en mai.

11. Lucain, III, 522-4.

rien ne s'opposait à ce qu'il déployât son habileté et sa vigueur. Encadrée par ses rochers, ses ilots et ses promontoires, dominée par la citadelle et le temple d'Artémis, la mer de Marseille offrait aux combattants ses eaux claires et aplanies¹.

La flotte de Brutus était inférieure par le nombre, le matériel et l'équipage de manœuvre : il n'avait que douze grands vaisseaux², faits de poutres à peine dégrossies, lourds, massifs, difficiles à remuer, mal grésés, sans aucun de ces détails d'armement, savants et redoutables³, où excellait le génie maritime des Grecs⁴, et il avait fallu recourir, pour les conduire, à de mauvais rameurs et à des pilotes de rencontre⁵. En face d'eux s'agitaient la multitude des navires ennemis⁶, légers, rapides, évoluant avec une étonnante souplesse, armés d'éperons aigus et pénétrants, dirigés par les plus habiles manœuvriers de la mer occidentale⁷ : ce qui faisait ressembler les bâtiments de César, immobiles et massifs, aux corps morts de pontons désarmés. Mais ceux-ci reprendraient vie et avantage dans le combat au contact : Brutus avait sous ses ordres les meilleurs soldats des trois légions⁸, et il semble que les Marseillais, désireux de ménager leurs forces nationales, aient surtout embarqué des auxiliaires, frondeurs, archers, Ligures et pâtres italiens⁹. La tactique de l'amiral romain consistera donc à provoquer un abordage, et celle des Grecs à harceler l'ennemi par un combat à distance.

Ceux-ci réussirent d'abord. Brutus avait rangé sa flotte en

1. *Serratum bello jacuit mare*, Lucain, 524. Je place la bataille sur la ligne entre Ratonneau et le cap Pinède.

2. César, I, 57, 1; 58, 4; ἀρχὴν τῶν πλοῶν, Dion, XLI, 21, 3.

3. Lucain, III, 510-3; César, I, 58, 3.

4. Cf. Dion, XLI, 21, 3 : Τῶν ἑλλήνων τῶν ναυμάχων; César, I, 58, 1.

5. César, I, 58, 3.

6. Cf. p. 587, n. 5.

7. Cf. César, I, 58, 1 et 2; cf. t. I, p. 502-503.

8. P. 587, n. 3; cf. Dion, XLI, 21, 3 : Τῶν ῥωμαίων τῶν ἐμπημάτων. Il n'est pas impossible que ce soit au moment de cet embarquement que les Marseillais aient attaqué les ouvrages de terre (p. 586, n. 4 et 5).

9. César, I, 56, 2-3; 57, 2 et 4.

croissant, le vaisseau amiral au centre, les plus faibles bâtiments autour de lui, les plus forts en saillie sur les ailes, et tous, la proue regardant l'ennemi¹. Arrivés à portée de trait, les navires grecs se déployèrent, et, au milieu des clameurs qui s'élevaient, s'engagèrent hardiment dans les lignes de l'adversaire². Alertes comme des cavaliers, ils allaient et venaient autour des masses, dardant partout leurs flèches et leurs éperons, s'efforçant de briser les mâts et les rames et de frapper dans les œuvres vives. Au début, Brutus essaya de les éviter; mais les Phocéens allaient plus vite que ses rameurs, et, à chaque évolution des Romains, ils apercevaient les points faibles et les atteignaient aussitôt³; à ce jeu, le légat comprit bientôt que le vertige saisirait ses hommes, et que la partie serait perdue⁴.

Il commanda alors de cesser toute manœuvre, de ramasser la flotte en ordre compact, et, loin d'échapper aux Grecs, de leur présenter les navires par le flanc et de les retenir⁵. Le résultat fut qu'emportés par leur course, les vaisseaux phocéens allèrent donner de l'éperon ou de la rame contre les bâtiments romains, et qu'il ne fut pas difficile de les y attacher : les uns demeurèrent cloués par leur éperon même, enfoncé en pleine coque, et les autres, arrivés à portée de la main, furent agrippés par les crocs ou les harpons⁶. Les deux flottes ne tardèrent pas à former une seule masse⁷, et désormais, sur ce champ de bataille⁸, l'épée et le javelot des légionnaires⁹ devaient avoir raison des Ligures et des pâtres de Domitius.

1. D'après Lucain seulement, III, 529-537.

2. C'est la manœuvre qui réussit à Brutus dans la bataille contre les Vénètes, p. 299, n. 4.

3. Lucain, III, 538-537. Cf. César, I, 58, 4.

4. Cf. Lucain, III, 550 et suiv.

5. Cet ordre de Brutus, chez Lucain seul (III, 561) : *Phorceis medias rostris opponere carinas*.

6. Lucain, III, 561-6; cf. César, I, 58, 4.

7. Cf. Lucain, III, 567-582.

8. *Tecto stetit æquore bellum*, Lucain, III, 560; cf. 556-7.

9. Lucain, III, 567 et suiv.

Ceux-ci se battirent jusqu'au bout, dignes de leurs ennemis et de leurs maîtres¹. Ils étaient du reste admirablement encadrés, et on cita, des officiers et des pilotes grecs, des traits de hardiesse qui rappelèrent Mycale et Salamine. C'est Télon le pilote qui, frappé au cœur, à la force, avant de mourir, de détourner son navire²; c'est un jeune Grec qui, les mains coupées, sauve son frère en lui faisant un rempart de son corps mutilé, puis, à demi mort, trouve assez de souffle pour sauter sur un vaisseau romain et mourir au milieu des ennemis³; c'est un plongeur phocéén qui se jette à la mer avec un adversaire, l'entraîne au fond de l'eau et l'y engloutit, puis revient à la surface et recommence⁴. Avec de tels hommes, la lutte fut acharnée et presque sauvage. On en vint à se charger à coups de rames et à briser les bancs pour s'en faire des armes⁵. Mais Brutus demeura maître du champ de bataille : quinze vaisseaux sur vingt-quatre furent perdus par les Marseillais, roulés à fond ou pris d'assaut⁶; les autres purent regagner le port, et les Grecs se répandirent sur le rivage pour reconnaître les cadavres que les vagues ramenaient⁷ vers le 31 mai?⁸.

VII. — LA SECONDE DÉFAITE NAVALE DES MARSEILLAIS

C'était la première bataille que les hommes de César gagnaient depuis le Rubicon⁹. Dès qu'il l'apprit, il se hâta, en exagérant

1. César, I, 57, 3 et 4.

2. Lucain, III, 592-9.

3. Lucain, III, 603-634.

4. Lucain, III, 606-702.

5. Lucain, III, 670-674. De leur côté, les Romains accomplirent de hauts faits qu'on raconta plus tard longuement, comme cet Acilius qui, le bras droit coupé, combat avec son bouclier du bras gauche et s'empare d'un navire; Pline, *Cl.* 16; Valère-Maxime, III, 2, 22; Suetone, *C.*, 66.

6. César, I, 58. 4 *ceptis VI, interierunt VIII* (texte probable); Lucain, III, 733-4.

7. César, I, 58, 4; Lucain, III, 735 et suiv.

8. César apprit l'événement quelques jours avant la capitulation des Pompéiens, qui eut lieu le 2 juillet (p. 394, n. 2; I, 58, 1).

9. Lucain, I, 761-2.

son triomphe, de le faire connaître à tous¹. Peu de temps après, il réussit à se dégager des Pompéiens. Le bonheur lui revenait² (début de juin).

Mais aucun de ces succès n'était décisif. Ses adversaires d'Espagne lui tenaient tête autour de Lérida³, la Méditerranée demeurait au sénat⁴, et, de Dyrrachium où il campait, Pompée envoya par le détroit de Sicile une nouvelle flotte au secours de Marseille⁵.

La ville grecque, après la victoire de Brutus, continuait la résistance avec un sang-froid merveilleux. On eût dit qu'elle se sentait à peine atteinte par la défaite. Trébonius, à pied d'œuvre, reprenait la construction de la terrasse⁶. Pour protéger ses travailleurs, il avait imaginé des galeries de bois, faites de gros madriers, aux flancs et aux toits couverts et cuirassés, et que ni le feu ni les projectiles ne pouvaient entamer, et là-dessous, comme en un souterrain inviolable, les hommes aplanissaient le terrain, apportaient et disposaient les matériaux du boulevard⁷. Mais, si on était à peu près à l'abri des machines, on ne l'était pas des sorties, et elles devinrent alors si fréquentes, que la besogne fut plus d'une fois interrompue⁸. Sur terre, les Romains n'avançaient qu'avec peine.

Sur mer, ils n'avançaient plus. Brutus avait pu augmenter sa flotte de la moitié, grâce à six galères prises à l'ennemi⁹. Mais les Marseillais possédaient de telles ressources dans leurs arse-

1. Dion, XLI, 21, 4; César, I, 39, 1; 61, 1.

2. *Fortuna mutatur*, César, I, 39, 1.

3. César, I, 61 et suiv.

4. II, 3.

5. César, II, 3, 1-3 : la flotte commandée par L. Nasidius, se composait de seize navires, plus un pris à Messine; Dion, XLI, 23, 1.

6. C'est peut-être pour cela que César ne parle de cette terrasse qu'après la bataille navale (II, 1).

7. Il faut distinguer la tortue, *testudo*, fermée sur le devant et sur les côtés, longue de soixante pieds, sous laquelle on travaillait à aplanir d'abord le terrain, et, derrière elle, un *porticus*, avec ouvertures devant et par côté, sous lequel on se passait les matériaux : César, II, 2, 4 et 5.

8. César, II, 2, 6.

9. P. 390, n. 6.

naux¹, qu'ils surent en quelques jours créer une nouvelle escadre, aussi nombreuse que la première; on arma même en guerre des bateaux de pêche, qu'on garnit de machines et de galeries². L'amiral romain n'osa pas bloquer le port, et il se contenta de surveiller la rade³.

Une barque, expédiée par Nasidius, le légat de Pompée, apprit aux Grecs l'approche de la flotte de secours⁴. On décida d'aller au devant d'elle, malgré Brutus. Les vaisseaux étaient prêts : les barques reçurent des équipages d'archers et d'artilleurs, et, cette fois, la jeunesse grecque s'embarqua presque entière, et avec elle les premiers des citoyens, l'élite de tous les âges⁵. Le salut de la ville était confié à ses vaisseaux : c'était la suprême bataille que les Marseillais livreraient sur cette mer pleine de leurs victoires. Au moment de lever l'ancre, ils dirent adieu à ceux qui leur étaient chers, et les larmes se mêlaient aux paroles de courage⁶. Puis, à travers le goulet du port, la flotte de Marseille gagna la haute mer⁷ et disparut à l'horizon. Ceux qui restaient allèrent dans les temples et y demeurèrent au pied des autels, suppliant les dieux de la patrie; les soldats mêmes qui veillaient sur les remparts ne cessèrent de prier, les mains levées vers le ciel. Et les Romains qui, de leur camp, plongeaient leurs regards dans les rues de la ville⁸, admirèrent cette cité prosternée toute entière devant ses dieux, pendant que ses fils combattaient pour elle⁹.

1. Cf. t. I, p. 403-406.

2. César, II, 4, 1-2.

3. Cela résulte du fait qu'il ne put empêcher la sortie des Marseillais.

4. César, II, 3, 3.

5. César, II, 4, 3; 3, 5.

6. César, II, 4, 3.

7. Poussée par la brise d'est (II, 4, 3).

8. Facile erat ex cœteris atque omnibus superioribus locis prospicere in urbem (II, 3, 3) : regardez, du haut des rues de la butte des Carmes (rue des Icariens, rue des Trois Fourrs), dans la direction du Vieux Port; le plan de Demarest montre d'ailleurs bien comment les regards des Romains pouvaient, depuis la butte, plonger vers les rues qui descendent jusqu'au port, rue Negrol, rues parallèles et place de la Loge.

9. César, II, 3, 3-3.

Brutus laissa passer l'ennemi et ne put l'empêcher de rejoindre les Pompéiens à Tauroentum¹ (Sanary?²). La flotte combinée comprenait trente-quatre grands vaisseaux³ : elle offrit la bataille aux Romains dès qu'ils se présentèrent⁴.

Le combat ressembla au précédent. Les navires grecs tournoyaient autour de ceux des Romains, leurs barques se glissaient le long des carènes, et partout les projectiles et les traits criblaient les ponts des vaisseaux de Brutus⁵. Comme il avait laissé trop d'espace entre ses bâtiments, ils faillirent être tous enveloppés⁶, et, un instant même, le vaisseau amiral risqua d'être pris entre deux galères. Mais il put s'échapper, et les deux galères, portées par leur élan, se heurtèrent l'une contre l'autre, et devinrent la proie des vagues et de l'ennemi⁷.

Cet incident paraît avoir décidé du combat. Les Pompéiens de Nasidius désespérèrent alors de vaincre, et ne songèrent plus qu'à mettre leurs vaisseaux en sûreté⁸. Abandonnés à eux-mêmes, les Marseillais ne se lassèrent pas de combattre, et ils allèrent à la mort comme à leur dernier devoir⁹.

De leurs dix-sept vaisseaux, cinq coulèrent à fond, quatre furent pris, un autre fut enveloppé dans la fuite des Pompéiens et gagna l'Espagne avec eux. Le reste s'échappa vers Marseille. Quand le premier navire parut en vue de la cité, et qu'il annonça la défaite, les habitants comprirent que la patrie

1. César, II, 4, 5. La localisation de cette seconde bataille est confirmée par le scholiaste de Lucain, p. 113 : *Sequenti pugna, id est hac quæ apud Tauronteseum dimicatum est. La flotte grecque avait pour chef Hermon. Hermon est (Parmenon, p. 387, n. 7) substitutus est.*

2. Cf. I, I, p. 398. — C'est à tort que Collet place cette bataille et Tauroentum tout près de la ville (*Deux ans à Tauroenta*, Paris, 1845). Cf. aussi p. 387, n. 4.

3. Marseille en arma 17 (plutôt que 24 : cf. II, 4, 1, n. 1, 56, 1) ; Nasidius en avait 17 également (II, 3).

4. César, II, 4, 5.

5. César, II, 6, 3.

6. II, 6, 2.

7. II, 6, 4-6.

8. II, 7, 1.

9. II, 6, 1.

était perdue, et un long gémissément s'éleva (fin juin?)¹.

C'était, presque partout, l'heure de la défaite pour les ennemis de César. Il venait de vaincre devant Lérida les légions pompeïennes (2 juillet)²; l'Espagne entière, du Pertus à Cadix, se donnait à lui³. De la Gaule toujours obéissante, il recevait de nombreux auxiliaires, archers, fantassins, cavaliers, chefs et plébéiens, et de grandes troupes de Celtes partaient pour le rejoindre⁴. Tout l'Occident, latin et barbare, le reconnaissait comme son chef, et Rome s'apprêtait à sanctionner sa victoire en lui donnant le titre de dictateur⁵.

Marseille, pourtant, ne pensa pas à se rendre. Elle mit son honneur à combattre jusqu'à l'épuisement de ses dernières ressources⁶. Peut-être espérait-elle tenir jusqu'à une victoire de Pompée; mais peut-être ne fit-elle qu'obéir aux sentiments qui étaient, dans une cité grecque, la noble parure de l'esprit municipal : l'amour pour la gloire et la liberté, le culte de la patrie, le désir de bien mourir devant ses dieux et sur ses remparts, l'orgueil de la grandeur morale et de la vertu civique⁷. Ce fut pour la fille de Phocée le plus beau moment de son histoire, que celui où, deux fois vaincue, isolée dans tout l'Occident, sans espoir de secours, elle persista à braver le dictateur de Rome : alors, le siège ne fut plus un épisode de la lutte entre César et Pompée, il devint le dernier effort de l'hellénisme pour échapper à l'empire du peuple romain.

1. II, 7, 2-3.

2. I, 84 et suiv. La date est donnée par les Fastes. *IV non. aug. C. I. L.*, I, 1, 2^e éd., p. 323; calendrier rectifié.

3. II, 19, 20-22.

4. I, 31.

5. *Cl.* p. 600.

6. *Massiliensium tamen nihilo actius, etc.*, César, II, 7, 4; Pion, *XLI*, 25, 1 : *ἀεξυρτοῦν*.

7. César le reconnaît lui-même : II, 5, 4-5; 6, 1; 7, 1.

VIII. — LES OPÉRATIONS DU CÔTÉ DE LA TERRE

Les Marseillais avaient confié à leur compatriote Apollonides la défense de leurs murailles et de leur ville : il se montra l'égal des Grecs illustres qui avaient jadis arrêté la fortune de Rome et de ses proconsuls devant Athènes et Syracuse. Contre Trébonius, ses légions et sa chaussée d'approche, il fit des prodiges de science, de ruse et de courage¹.

Le général romain avait maintenant tous ses hommes, depuis qu'il n'était plus obligé de fournir à la flotte des équipages de combat ; et les Grecs ne lui opposaient plus qu'un nombre restreint de défenseurs. Aussi put-il diriger plusieurs travaux à la fois. Pendant que, sur le col qui menait à la ville (place Centrale) la grande chaussée se terminait à la fin², qu'elle se couronnait de ses man-

1. Cornutus, scholiaste de Lucain, p. 109, Usener : *Massitam autem adversus Caesarem defensorum Apollonides, urbi qui præsuit*; il semble, d'après ces derniers mots, qu'Apollonides ait été, non pas un chef choisi à cet effet, mais le magistrat souverain (cf. t. I, p. 433).

2. César écrit II, 1, 1) que la terrasse fut construite par deux côtes à la fois, *duobus ex partibus aggerem, riuosam turresque ad oppidum agere*, et il ajoute (1, 2) : *Una erat proxima portui navalibusque, altera ad portam [partem?], qua est aditus ex Gallia... ad mare*. Je ne suis pas sûr que *una* et *altera* se rapportent à *pars* et non pas à *turris*. En tout cas, le sens, selon moi, est le même. Trébonius établit la terrasse sur le seuil de la place Centrale (p. 384, n. 1 et 2); les travaux en furent commencés à la fois par le côté de la Joliette et par celui du Vieux Port (c'est-à-dire, si l'on veut se rendre compte sur place, par les deux côtés de la rue de la République. On bâtit d'abord, à chacun de ces côtés (au travers de la place Centrale, côté Joliette et côté Vieux Port), deux epaulements en charpente (Lucain, III, 396-8, 433-6), allant de la colline du camp à celle de la ville des Carmes à la vieille ville); l'espace intermédiaire fut rempli de terres et de branchages (396-8); puis, sur chacun des deux bords de la terrasse, sans doute sur les epaulements en charpente, on éleva une tour, l'une, par suite, regardant l'anse de la Joliette et la porte de Gaule, et l'autre, le port (qu'on se représente l'une de ces tours au haut des escaliers de la place Centrale, côté sud ou rue Mery, et elle plonge vers la rue Négrol et vers la descente au port; l'autre, au haut des escaliers de cette même place Centrale, côté ouest, et elle plonge vers la Joliette, vers la haute mer et la route de Gaule). — Contrairement à l'opinion courante (en dernier lieu, Meusel, édition 1806, p. 201-3), qui paraît fortifiée par un scholiaste de Lucain (Cornutus, p. 111, Usener), je crois que César n'a fait construire qu'une seule terrasse, et à cet endroit : 1° Lucain le dit clairement (III, 433-8); 2° César de même, qui dit *duobus ex partibus aggerem* (II, 1, 1) et non pas *aggeres*, et qui se sert toujours du singulier (1, 4; 2, 6; 3, 1; 14, 5; 15, 1); 3° s'il avait construit un second agger, c'eût été à gauche de ses lignes, sur le sol bas et marécageux du côté de la Bourse et du Vieux Port (cf. Maurin, *Mém. de l'Ac. de Nîmes*, VII^e s., XXI, 1826, p. 476-7), et

telets et de ses deux tours¹, une autre entreprise fut tentée à droite, dans le vallon qui descendait vers la mer (la Joliette)². Là, à soixante pieds seulement du rempart³, on éleva, en murs de briques blindés de nattes, une grande redoute haute de six étages, dont chacun était percé de meurtrières, garni de machines et pourvu de combattants⁴. Puis, sous la protection de cette tour, on construisit une galerie mobile en bois, mais bardée de tuiles, de draps et de cuirs⁵, on posa la galerie sur des rouleaux, on enferma dans ses flancs une escouade de sapeurs avec des leviers

l'œuvre eût été la fort difficile, très exposée aux attaques par terre et par eau, et sans appui direct sur le camp; 4° l'axe sur ces sortes d'ouvrages les très judicieuses remarques de de Folard (II, p. 489 et s.) : « Plusieurs terrasses, cela seroit tout à fait absurde si l'on considère la grandeur de ces sortes de travaux ».

1. César donne à la terrasse la hauteur de 80 pieds (II, I, 4) : c'est excessif, même si on compte depuis le niveau le plus bas du seul jusqu'au pied de la butte et des remparts de Marseille (p. 584, n. 2) : le scolastique de Lucain (cf. p. 595, n. 2) donne 60 pieds, ce qui est plus croyable. Peut-être César a-t-il, comme à Bourges (p. 450), exhaussé la terrasse bien au-dessus du pied des remparts.

2. II, 8, 1 : *Qui dextrum portem operis administrabant* : ce ne peut être que le vallon de la Joliette (le long du boulevard des Dames). César ne nous dit pas ce que les soldats faisaient là. Il est probable, comme sur ce point le niveau de la ville s'abaissait, qu'on creusait des mines contre les remparts, et qu'il faut placer là les travaux dont parle Vitruve (X, 16, 11) : « contre les mines des assiégés », dit-il, les Marseillais creusèrent plus profondément leur fosse, si bien que ces mines vinrent déboucher dans ce fosse, dans les terrains bas, vers le quai de la Joliette et le boulevard de La Major : là où il n'y avait pas de fosse, les terroirs établirent dans la maçonnerie du mur une piscine plus haut, vers la rue du Panier et la rue des Belles Écuelles, qui marquent, selon moi, la ligne des remparts de ce côté, piscine qu'ils remplirent à l'aide des eaux des puits et du port, et que la mine ennemie vint perforez, ce qui inonda le travail des assiégés vers la rue du Refuge, au bas de la butte des Moulins ». Jehan de Turin (p. 48) parle d'une tour bâtie par les Marseillais dans le vallon de la Joliette, « pour couvrir c'en ne les peust grever par le vallon » : si ce détail est exact, cela a pu être une tour venant renforcer le rempart du côté de la porte de la Joliette, et cela expliquerait la construction, contre cette tour, d'une tour romaine dite (II, 3, et p. 597, n. 2).

3. C'est la longueur du *musculus* (II, 10, 1) : *sed muro* (II, 8, 1; 14, 4), à portée de trait (II, 3) : cf. n. 5. — On peut placer la tour dans le vallon de la Joliette, au bas de la rue du Petit Puits (cette dernière étant, je crois, l'ancienne route des Gaules), le *musculus* suivant la direction de cette rue, et allant heurter, au bas de la rue du Panier, à la place des Treize Corps, les remparts, la tour ennemie et la porte de la Joliette. Il est visible, en effet, que ces deux constructions visent la porte de la cité (II, 8, 1) et sont en terrain plan. — Sur cette tour, dont la construction a fort occupé les Modernes : Guischardt, II, p. 39 et s., III, p. 480 et s.; de La-Looz, *Rech. d'antiquités militaires*, p. 38 et s.; le même, *Défense*, p. 37 et s.; Stoffel, I, p. 90 et s., p. 295-6.

4. II, 8-9 : César décrit longuement la manière dont cette tour fut bâtie.

5. II, 10 : longue description de la galerie, *musculus*. Cf. de Folard, II, p. 523 et suiv.; Guischardt, II, p. 43 et suiv.; Stoffel, I, p. 93 et suiv., p. 296 et suiv.

et des crocs, et on roula cette masse pleine d'hommes, pareille au cheval de Troie, jusqu'au pied d'une tour ennemie¹.

A l'abri de cette carapace, les sapeurs attaquèrent le rempart² : cette fois, on touchait enfin aux œuvres vives de la défense. Contre cet ennemi caché qui travaillait à leurs pieds, les Grecs de la muraille firent tomber les plus lourds quartiers de roche, des tonneaux de poix et de goudron. Mais rien n'entamait la galerie, tout glissait et retombait à terre³. Et, du haut de leur tour à six étages, les légionnaires ne cessaient de diriger contre le sommet du rempart des volées de pierres et de javelots⁴. Grecs et Romains se mitraillaient à vingt mètres de distance, tandis qu'en bas, sous la galerie, les sapeurs continuaient leur besogne invisible, arrachant les pierres une à une⁵.

Enfin, tout à coup, le rempart de Marseille branla, et une partie de la tour commença à crouler. La brèche allait apparaître, et le signal de l'assaut serait donné⁶.

Les Grecs, s'étant concertés, ouvrirent les portes de leur ville, et sortirent sans armes, en suppliants. Le combat s'arrêta, et les pourparlers commencèrent. Les Marseillais demandèrent une trêve jusqu'au retour de César⁷ : celui-ci avait laissé l'ordre de ne point arriver à l'assaut⁸, par crainte de pillages et de tueries sans fin, qui eussent déshonoré sa cause. Trébonius, sans accorder l'armistice, cessa les hostilités, à la colère du soldat⁹.

1. II, 10, 7.

2. II, 11, 3. Si ce *musculus* a été construit dans le vallon (cf. p. 596, n. 3), il s'agissait, soit d'une tour du rempart dont les fondements revêtaient le rocher et descendaient jusqu'en plaine, soit d'une tour avancée (p. 596, n. 2). — On a dit (Stoffel, I, p. 94 5, 296-9) qu'ils attaquèrent d'abord avec le bélier, mais que les Marseillais écartèrent la tête du bélier à l'aide de câbles descendus par des poulies (en rapportant à cet épisode le texte de Vitruve, X, 16, 12). Ce n'est pas impossible.

3. II, 11, 1 et 2.

4. II, 11, 3.

5. II, 11, 4.

6. II, 11, 4.

7. II, 12, 2; Dion, XLII, 25, 2.

8. II, 13, 3.

9. II, 12, 1, 2 et 4; 13, 1 et 2 : il n'y eut pas armistice à proprement parler, mais cessation en fait des hostilités, *indulgarum quædam genere misericordia facta*.

Au dire de César, les Marseillais n'étaient point sincères, et ils ne parlaient de trêve que pour tromper Trébonius et le surprendre¹. Je n'affirme pas qu'ils en fussent incapables. Mais il se peut également, comme un accord formel n'était point intervenu, qu'ils se soient crus libres d'agir et de guetter une revanche. Un jour de grand vent², les soldats romains se relâchant dans la garde, les Grecs sortirent en masse, armés surtout de torches, et, en un clin d'œil, tous les travaux des Romains furent embrasés, la redoute de briques, la galerie, les mantelets, et jusqu'à la chaussée elle-même³. Trébonius parvint à repousser l'ennemi⁴ : mais la tempête soufflait, et, en quelques heures, l'œuvre de plusieurs semaines fut anéantie. Il ne restait debout qu'une partie de la terrasse et une des deux tours qu'elle soutenait⁵.

Mais ce succès ne pouvait être que le dernier acte de la défense. Une nouvelle sortie, le lendemain, échoua⁶. Et Trébonius recommença la chaussée⁷ une troisième fois.

Comme il ne restait plus d'arbres à abattre, il recourut à la brique : dès ce temps-là, les forêts devaient être rares aux abords de Marseille, et l'argile à tuile y abondait⁸. Les deux flancs de son boulevard, Trébonius les fit en murs de briques, épais de six pieds : entre eux, il disposa des piliers de soutènement ; par-dessus, il étala un plancher solide, couvert de clayons

1. II, 14, 1. César revient plusieurs fois sur la mauvaise foi des Marseillais : *hostes sine fide* (14, 1), *inductis per scelus violatis* (15, 1), *perfidus* (16, 1). Le récit de Dion est le contraire de celui de César, et provient sans doute du « pompéien » Tite-Live : il y aurait eu trêve, les soldats romains auraient violé la trêve en attaquant les Marseillais, qui les auraient alors fort maltraités (XLI, 23, 2). Il est possible, comme si souvent, que les deux parties se soient accusées réciproquement de trahison. En tout cas, le succès des Marseillais n'est point douteux. — C'est à ce moment que Domitius put s'échapper (Dion, XLI, 23, 2).

2. II, 14, 1. Il s'agit sans doute d'un jour de Mistral.

3. II, 14, 2-4.

4. II, 14, 3 et 4.

5. II, 14, 5.

6. II, 14, 5 et 6.

7. II, 15, 1.

8. Cet emploi de la brique durant le siège est une chose remarquable, et laisse supposer dès lors l'importance des briqueteries de la région (cf. I, I, p. 84).

enduits de mortier. Sous ce plancher, dans l'intérieur même du boulevard, entre les piliers, entre les murs latéraux percés de portes, les cohortes pouvaient aller et venir, sortant dans la plaine pour combattre, transportant des matériaux ou préparant des mines, et c'était comme une forteresse couverte qui se prolongeait aux pieds du rempart ennemi¹. Jamais, dit César, on n'avait vu chose pareille².

Le siège, évidemment, touchait à sa fin. Contre la nouvelle bâtisse, le feu et la pierre étaient impuissants. La terrasse romaine et le rempart grec s'enchevêtraient presque dans un extraordinaire corps à corps de murailles³. A si peu de distance, les machines de la ville ne servaient plus de rien⁴. Sur terre, une ligne continue de fossés, de remblais et de palissades enfermait la ville⁵ : sur mer, Brutus faisait bonne garde à l'entrée du port⁶. Marseille fut complètement isolée du reste du monde. Les vivres frais s'étaient épuisés. Il avait fallu entamer les réserves de millet et d'orge. A cette mauvaise nourriture, la peste se mit parmi les assiégés. Ils n'étaient plus qu'une poignée d'hommes⁷. Et César, en ce moment, revenait contre

1. II, 15. « Atque, si y eut une espèce de souterrain à colonnade. On pouvoit appeler ce nouveau travail *agger pensilis*. Le soldat s'y logeoit comme dans des casernes » (Guischardt, II, p. 47). Je crois que les deux flancs de bragues de la terrasse étaient perpendiculaires à la place et non pas parallèles, comme on l'a supposé (De La-Loue, *Inf.*, p. 33).

2. *Aggerem nostri generis atque inauditum*, II, 15, 1.

3. *Præ inardiflonta muris ab exercitu nostro murina viderentur*; II, 16, 2.

4. II, 16, 1-3.

5. Lucain, III, 363-7, qui parle de la contrevallation dès le début du siège, ce qui est d'ailleurs naturel : *4 summis perdidit ad æquora castris* (de la butte des Carmes à la Juliette et au fond du Vieux Port). *fontes et pabula campi* (le vallon de la Juliette, *amplexus fossæ*). On peut placer les lignes de César, soit intérieurement aux Carmes, le long de la rue de la République, soit, plutôt, extérieurement, boulevard des Dames, rue d'Aix, cours Belzunce, là où s'est élevée l'enceinte médiévale; les *pabula campi* désignent les vergers du quartier de l'Observance (cf. Teissier, *Marseille au Moyen Âge*, 1892, p. 82-3); les *fontes* sont, par exemple *fons sancti Antonii* (rue du Puits Saint Antoine), la fontaine de la rue du Puits du Denier, celle de la rue du Petit Puits, tout autour de l'Observance, et, du côté de Saint-Martin, *fons Judæus* de la rue du Grand Puits.

6. *De G. G.*, II, 22, 3.

7. *De G. G.*, III, 22, 1.

eux (septembre). Les Marseillais se résignèrent enfin à se rendre¹. Le siège durait depuis six mois², et la prise de la cité grecque avait coûté plus de temps que la conquête de toute l'Espagne.

IX. — MARSEILLE SE REND A CÉSAR

César, vainqueur à Lérida, avait poursuivi jusqu'au bout du monde sa marche triomphale. Il entra en maître dans Cadix³, l'antique métropole des mers occidentales. De là, reprenant à Tarragone la route d'Hercule, il remonta vers les Pyrénées pour recevoir la soumission de Marseille⁴. Toutes les glorieuses cités de l'Europe devaient s'ouvrir à son approche.

Au sommet du Pertus, il revit les trophées de Pompée⁵, auquel il venait d'arracher l'Espagne et la Gaule. A côté du monument de son rival, il construisit un grand autel en pierre⁶, comme pour faire oublier les actions de l'ancien proconsul par la splendeur de sa propre fortune. Puis il descendit sur Narbonne⁷, et rejoignit devant Marseille ses deux légats victorieux. C'était l'époque où la ville faisait sa soumission (fin septembre)⁸.

A la même date, dans son camp devant la ville, il apprit sa nomination comme dictateur⁹. Il ne voulut pas inaugurer par un acte de vengeance son pouvoir souverain : le maître désigné de l'Empire romain ne pouvait pas infliger à Marseille le châtimement d'Orléans ou d'Avaticum. Livrer à la colère des soldats une ville hellénique, c'eût été s'aliéner à jamais ces cités et ces royautes grecques d'Orient que César s'app préparait à disputer à

1. Note 8.

2. « Dura li sieges priés de VII mois » (Jehan de Tuin, p. 54).

3. II, 21, 1 et 2.

4. II, 21, 4.

5. Cf. p. 116.

6. Dion, XLI, 24, 3.

7. De b. c., II, 21, 5.

8. Καίσαρ τότε ἔβλεπεν ἀγαθότατον. Dion, XLI, 23. Il est probable qu'il eut une trêve pour attendre César (*causam deditionis conditionis*, II, 16, 3).

9. De b. c., II, 21, 5.

Pompée. Il se devait à lui-même de respecter la ville ancienne et fameuse¹ qui, dès son origine, s'était montrée l'alliée constante de Rome, qui l'avait aidée à vaincre Hannibal et les Gaulois, à conquérir la mer et l'Occident². Le dictateur lui épargna donc le sort fatal des places fortes que le béliet avait touchées et qui portaient une brèche à leur muraille³, et il préserva les choses et les hommes des horreurs du pillage et de la honte de la servitude⁴. Marseille fut conservée comme cité, et peut-être lui fit-il entrevoir qu'il lui laisserait le titre de cité libre⁵.

Mais tout ce qui avait fait sa force de cité et l'ornement de sa liberté, César le lui enleva. Les Marseillais durent livrer leurs armes, leurs machines, leur trésor et leurs vaisseaux⁶. Je crois que ses remparts furent démolis⁷. De ses domaines en Gaule, elle ne conserva que son territoire primitif, sa colonie de Nice et les îles d'Hyères⁸. Elle perdit, semble-t-il, le droit de frapper de la monnaie d'argent⁹, et de sérieuses restrictions furent apportées à ses entreprises maritimes et commerciales¹⁰. Narbonne, maintenant, peut grandir sans crainte de concurrence¹¹.

Ce qui dut paraître le plus douloureux à Marseille, c'est que

1. *Pro nomine et vetustate*, II, 22, 6; *Cic., Phil.*, VIII, 6, 19.

2. T. I, p. 301-3, t. III, p. 9 et s. Voyez la douleur que la défaite de Marseille inspira aux Romains : *Cic., Phil.*, VIII, 6, 19 et 19 *inimicum illi civitati inimicum, qui antea hunc sit civitatis*; *De off.*, II, 8, 29. — Sur la question si l'arc d'Orange rappelle ce siège. Migne, *P. L.*, XXI, c. 606, cf. ² IV, ch. I.

3. *Cf. Cic., De officiis*, I, 11, 35; *César, De b. G.*, II, 32, 1.

4. *De b. G.*, II, 22, 6; II, 13, 3.

5. *César* dit qu'il lui ôta *arma, tormenta, navis, pecuniam* (II, 22, 5); de même, *Dion* (XLI, 23, 3), qui ajoute que plus tard il lui enleva « τὰ τοῦ πόλεως ἔξω πάντα ἐξέπαρε »; il y eut donc un nouveau décret qui enleva aux Marseillais autre chose (leurs domaines? cf. n. 8), mais leur laissa la liberté; *Cic., Ad Att.*, XIV, 14, 6; *Phil.*, XIII, 13-12; *Orosc.*, VI, 15, 7; *Florus*, II, 33, 25; cf. t. IV.

6. N. 3.

7. *Cf. Plin.*, H. n., XXIX, 9.

8. N. 3; *Strabon*, IV, 1, 3, 9 et 10; cf. *Hirschfeld, Gallische Studien*, p. 279-280 (*Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der k. Akademie der Wissenschaften de Vienne*, CIII, 1983).

9. Vraisemblable, non certain (cf. *Blanchet*, p. 248). *Mommsen* (*G. d. R. M.*, p. 675) eut la suppression, de La Saussaye (p. 75 et s.) au maintien de tout monnayage.

10. Même remarque. Son importance commerciale va décroître singulièrement.

11. *Cf.* p. 37 et 129 et suiv.

César y mit une très forte garnison¹ : peut-être redoutait-il quelque retour offensif de Domitius, qui avait réussi à s'échapper², et du parti pompéien, qui tenait encore la mer et l'Afrique³. Deux légions restèrent dans la cité grecque, rappelant à ses habitants leur défaite et le joug éternel du peuple romain.

César partit ensuite pour Rome, en suivant la route du littoral. Il avait avec lui ses légions victorieuses. Des milliers de Barbares l'accompagnaient en amis et en auxiliaires : Espagnols, Ligures, Aquitains, Belges, Celtes et Germains eux-mêmes le suivaient sans regret à la conquête des riches terres du Midi et de l'Orient⁴. Entre les Pyrénées et le Rhin, depuis deux ans, aucune nation n'avait bougé. La Gaule obéissait toute au nouveau chef du peuple romain. Marseille la Grecque était abai-ée pour toujours. — Ces deux puissances s'étaient fondées presque à la même date, il y avait un demi-millénaire; elles avaient grandi et prospéré ensemble⁵ : le même homme venait de les dompter. Elles ne sont plus toutes deux que des parties d'un grand empire, qui les emporte dans ses destinées.

1. II, 22, 6 : sans doute deux légions de conscrits, envoyées d'Italie par Antoine.

2. César, II, 22, 2-4 : Dion, XLI, 23, 2 : Suetone, Néron, 2, 3. P. 308, n. 1.

3. César, II, 42-4.

4. Dion, XLI, 33, 2 : Lucain, VII, 231 et s. ; César, De b. c., I, 93, 5 : III, 39.

5. T. I, p. 227, 396 : t. II, p. 556 : t. III, p. 7.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

LES ROMAINS DÉTRUISENT L'EMPIRE ARVERNE

| | |
|--|----|
| I. Situation de l'Empire arverne dans le monde | 3 |
| II. Des causes de l'intervention romaine | 7 |
| III. Les deux campagnes de Provence | 10 |
| IV. La grande guerre contre Allobroges et Arvernes | 14 |
| V. La création de la province de Gaule | 19 |
| VI. Dislocation de l'Empire gaulois | 24 |
| VII. Le déclin de la civilisation gauloise | 30 |
| VIII. La ruine commence pour Marseille | 33 |

CHAPITRE II

LES CIMBRES ET LES TEUTONS

| | |
|---|----|
| I. Le danger germanique | 39 |
| II. Formation des peuplades germaniques | 43 |
| III. Les Cimbres et les Teutons | 52 |
| IV. Les Cimbres fugitifs dans l'Europe centrale | 56 |
| V. Rome affaiblit les États celtiques | 58 |
| VI. La victoire des Cimbres à Norcia | 59 |
| VII. Le monde barbare en mouvement vers le sud | 60 |
| VIII. Campagnes contre les Helvètes et les Volques | 62 |
| IX. La bataille d'Orange | 66 |
| X. La dévastation de l'Occident | 69 |
| XI. Marius en Provence | 71 |
| XII. La bataille d'Aix | 77 |
| XIII. Conséquences de la bataille pour la Gaule | 86 |
| XIV. La bataille de Verceil | 88 |
| XV. Conséquences de la guerre pour l'histoire de Rome | 92 |

1. Mon ami M. Georges Hadet, doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux, m'a prêté pour ce volume le même précieux censeur que pour les précédents.

CHAPITRE III

SERTORIUS ET POMPÉE

| | |
|---|-----|
| I. Condition légale de la Province. | 94 |
| II. Le gouvernement de la Gaule au temps de Marius et de Sylla. | 102 |
| III. Sertorius | 103 |
| IV. Le passage de Pompée en Gaule. | 108 |
| V. Le gouvernement de Fontéius en Gaule | 110 |
| VI. La politique de Pompée en Occident | 113 |
| VII. Les dernières résistances des Allobroges | 119 |
| VIII. Hellenisme et latinité dans la Province romaine | 124 |

CHAPITRE IV

CELTILL L'ARVERNE

| | |
|--|-----|
| I. Celtill restaure l'Empire arverne | 131 |
| II. L'empire belge des Suessions et la thalassocratie vénète | 133 |
| III. Ruine des empires de Celtill et des Suessions | 135 |
| IV. Les temps de l'anarchie | 137 |
| V. Progrès de l'influence latine | 141 |
| VI. Approche des Daces et des Suèves | 144 |

CHAPITRE V

ARIOVISTE ET CÉSAR

| | |
|---|-----|
| I. Burbista et Arioviste. | 149 |
| II. Arioviste au service des Séquanes | 154 |
| III. La Gaule vaincue par Arioviste | 156 |
| IV. Le complot national | 160 |
| V. Divicne à Rome; la politique du sénat. | 162 |
| VI. Jules César | 167 |
| VII. Nécessité de l'intervention romaine. | 173 |

CHAPITRE VI

LA CAMPAGNE CONTRE LES HELVÈTES

| | |
|---|-----|
| I. L'armée de César | 175 |
| II. Rôle de la Narbonnaise pendant la conquête | 189 |
| III. César arrive à Genève | 193 |
| IV. Les Helvètes écartés de la Province | 197 |
| V. La frontière franchie par César | 201 |
| VI. Entente de César avec les Éduens. | 203 |
| VII. La poursuite des Helvètes et la ruine de Dumnorix. | 206 |
| VIII. La défaite des Helvètes. | 211 |
| IX. Conséquences de cette défaite. | 217 |

CHAPITRE VII

LA CAMPAGNE CONTRE ARIOVISTE

| | |
|---|-----|
| I. La Gaule appelle César contre Arioviste. | 221 |
| II. La marche de l'armée vers le nord | 226 |
| III. L'entrevue de César et d'Arioviste. | 230 |
| IV. La défaite d'Arioviste. | 235 |
| V. Conséquences de cette bataille | 239 |

CHAPITRE VIII

CONQUÊTE DE LA BELGIQUE

| | |
|--|-----|
| I. Mainmise de César sur la Celtique. | 242 |
| II. Assemblée des Belges et entente de César avec les Rèmes. | 246 |
| III. Combats sur l'Aisne | 250 |
| IV. Soumission de la Belgique au sud des Ardennes. | 256 |
| V. Bataille de la Sambre | 260 |
| VI. Conquête des Ardennes; la forteresse des Aduatiques | 268 |
| VII. Expédition de Crassus en Armorique | 273 |
| VIII. L'annexion apparente de toute la Gaule. | 275 |

CHAPITRE IX

CAMPAGNES PRÈS DES FRONTIÈRES

| | |
|--|-----|
| I. Erreurs et rêves de César. | 280 |
| II. L'affaire du Valais. | 284 |
| III. Soulèvements partiels en Gaule | 287 |
| IV. Préparatifs de César; l'armée divisée en cinq corps. | 290 |
| V. Campagne navale contre les Vénètes | 292 |
| VI. Campagne de Sabinus en Normandie | 300 |
| VII. Conquête de l'Aquitaine par le jeune Crassus | 303 |
| VIII. César en Flandre | 311 |
| IX. Premier essai d'organisation de la Gaule. | 314 |

CHAPITRE X

CAMPAGNES DE GERMANIE ET DE BRETAGNE

| | |
|---|-----|
| I. Motifs des guerres de Germanie et de Bretagne. | 319 |
| II. Le massacre des Usipètes et Tenctères. | 323 |
| III. Passage du Rhin. | 330 |
| IV. Débarquement en Bretagne. | 336 |
| V. Préparatifs de la conquête de la Bretagne | 345 |
| VI. Hésitations et retards de César | 350 |
| VII. La grande expédition de Bretagne. | 354 |
| VIII. Échec des grands desseins de César. | 363 |

CHAPITRE XI

AMBIORIX ET LA RÉVOLTE GÉNÉRALE

| | |
|--|-----|
| I. Causes de l'échec des précédentes révoltes | 365 |
| II. Le complot de 54 : Ambiorix | 366 |
| III. Début de l'insurrection : le rôle des druides | 373 |
| IV. La victoire d'Ambiorix et le massacre des légats | 376 |
| V. Le siège du camp de Quintus Cicéron | 383 |
| VI. La délivrance de Quintus Cicéron | 388 |
| VII. Échec du soulèvement général | 392 |
| VIII. Les représailles | 396 |
| IX. Le second passage du Rhin | 399 |
| X. La chasse à Ambiorix | 403 |
| XI. César revient en Italie | 408 |
| XII. La conjuration générale | 412 |

CHAPITRE XII

VERCINGÉTORIX : LA VICTOIRE

| | |
|--|-----|
| I. L'organisation de la révolte | 418 |
| II. Adversaires et auxiliaires de Vercingétorix | 421 |
| III. Le premier plan de Vercingétorix | 423 |
| IV. Les opérations du retour de César | 428 |
| V. De Sens à la frontière biturige | 432 |
| VI. La nouvelle tactique gauloise | 438 |
| VII. Le siège de Bourges : les opérations autour des camps | 441 |
| VIII. Le siège de Bourges : les opérations devant la ville | 447 |
| IX. Le lendemain du siège : progrès de Vercingétorix | 453 |
| X. Embarras et nouveaux plans de César | 457 |
| XI. La campagne de Labiénus autour de Paris | 460 |
| XII. Le siège de Gergovie : fautes et mécomptes de César | 465 |
| XIII. César repousse de Gergovie | 473 |
| XIV. César s'apprête à quitter la Gaule | 479 |
| XV. Vercingétorix, chef de toute la Gaule | 484 |

CHAPITRE XIII

VERCINGÉTORIX : LA DÉFAITE

| | |
|---|-----|
| I. Mécontentement des Éduens | 489 |
| II. Plan de campagne de Vercingétorix | 492 |
| III. La rencontre décidée par Vercingétorix | 494 |
| IV. La défaite de la cavalerie gauloise | 499 |
| V. La retraite sur Alésia | 502 |
| VI. Travaux de César devant Alésia | 507 |
| VII. La préparation de l'armée de secours | 514 |
| VIII. L'attente à Alésia | 517 |

TABLE DES MATIÈRES.

467

| | |
|--|-----|
| IX. Les deux premiers combats. | 520 |
| X. La dernière bataille d'Alésia | 524 |
| XI. Vercingétorix se rend à César. | 531 |

CHAPITRE XIV

LES DERNIÈRES RÉSISTANCES

| | |
|--|-----|
| I. Résultats pour César de la guerre de Vercingétorix. | 539 |
| II. Soumission de la Gaule centrale | 540 |
| III. Plan des nouveaux conjurés | 543 |
| IV. Campagnes contre les Carnutes et les Belges | 546 |
| V. Campagnes de l'Ouest | 553 |
| VI. La résistance d'Uxellodunum | 559 |
| VII. La soumission de Comm | 563 |

CHAPITRE XV

LA CHUTE DE MARSEILLE

| | |
|--|-----|
| I. Etat de la Gaule. | 566 |
| II. La Gaule réduite en province. | 569 |
| III. César quitte la Gaule | 572 |
| IV. Marseille résiste à César | 577 |
| V. Les débuts du siège | 580 |
| VI. La première victoire navale de Brutus | 587 |
| VII. La seconde défaite navale des Marseillais | 590 |
| VIII. Les opérations du côté de la terre. | 595 |
| IX. Marseille se rend à César. | 600 |

